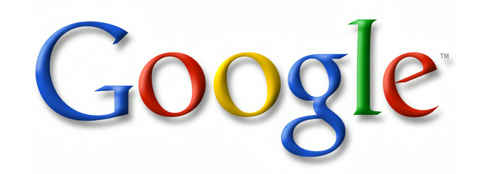
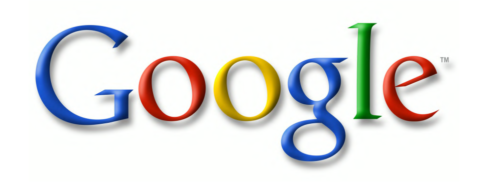

Google






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

V.

SER.—Z.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MŒURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

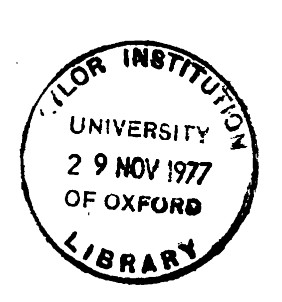
NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, nº 9.

1822.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

S.

SERRE (JEAN PUGET DE LA), écrivain fécond, né à Toulouse vers 1600, fut garde de la bibliothèque de Monsieur, frère du roi, et eut le titre d'historiographe. Il composa un très-grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont toutes les personnes de goût parlent avec mépris. C'est de lui dont Boileau se moque dans le fameux repas de sa 3e satyre, où un campagnard

Impose (à tous) le silence; et d'un ton de docteur :
Morbleu! dit-il, La Serre est un charmant auteur!

Il s'en fit un grand nombre d'éditions, qui valurent beaucoup d'argent à leur auteur. De là vient que l'ingénieux auteur du *Parnasse réformé* lui fait dire: « Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai presque point travaillé pour l'immortalité de mon nom : j'ai mieux aimé que mes ouvrages me fassent vivre que de faire vivre mes ouvrages : dans un temps où j'ai vu qu'on vendait si bien les méchans livres, j'aurais eu tort, ce me semble, d'en faire de bons. » La Serre étant un jour aux conférences que M. de Richesource faisait sur l'éloquence dans une maison située à Paris, place Dauphine, après avoir écouté toutes ses impertinences jusqu'au bout, il courut l'embrasser avec une espèce de transport, en s'écriant : « Ah! monsieur, je vous avoue que depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit dans toute ma vie.» Il trouvait le secret de très-bien débiter ses livres à mesure qu'ils paraissaient. Son *Secrétaire de la cour*, ou *la manière d'écrire des lettres*, ouvrage qu'il dédia, en 1625, au célèbre Malherbe, fut imprimé trente fois dans l'espace d'environ 20 ans, et l'a été encore bien des fois depuis. Sa tragédie de *Thomas Morus*, quelque misérable qu'elle soit, eut un succès étonnant. Voici ce que M. Guéret, auteur du *Parnasse réformé*, fait dire à La Serre, au sujet de cette pièce: « Le Palais-Royal était trop petit pour contenir ceux que la curiosité attirait à cette tragédie. On y suait au mois de décembre, et l'on tua quatre portiers de compte fait, la première fois qu'elle fut jouée. Voilà ce qu'on appelle de bonnes pièces. M. Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes, et je lui céderai volontiers le pas, quand il aura fait tuer cinq portiers en un jour. » La Serre risquant un jour à l'hôtel de Gèvres le revenu modique de son opéra de *Diomède* qu'on représentait alors, quelqu'un s'écria : « Messieurs, miracle! on joue

aujourd'hui *Diomède* en deux endroits. » L'abbé de Marolles, qui avait connu La Serre, dit que d'abbé et de conseiller d'état, il acheva ses jours dans le mariage. Il mourut en 1665. *Voy.* LUSSAN.

SERRE (JEAN-LOUIS-IGNACE DE LA), sieur de Langlade, né en Quercy, fut censeur royal et mourut le 30 septembre 1756, à 94 ans. Il a donné à la comédie française la tragédie d'*Artaxare*; à l'Opéra *Polixène et Pyrrhus*, *Diomède*, *Polydore*, *Pyrame et Thisbé*, *Tarsis et Zélie*, *Scanderbeg*, *Nitétis*. Il a composé le roman d'*Hyppalque, prince Scythe*, 1727, in-12; *Les Désespérés*, traduction de Marini, 1732, 2 vol. in-12.

SERRE (JEAN-ANTOINE LA), né à Paris en 1731, fut prêtre de l'Oratoire; il a prononcé des Discours latins en différentes occasions, publié des Poésies françaises de même; mais il a fait quelques ouvrages indépendans des circonstances, tels que la *Poétique élémentaire*, 1770, in-12; l'*Éloquence*, poëme en six chants, in-12; des Comédies et des Tragédies jouées dans des colléges. On juge bien qu'il avait mérité d'entrer dans la plupart des académies de province, quand, il est mort à Lyon le 2 mars 1781.

SERRE (MICHEL), peintre, né en Catalogne, fit le voyage de Rome et s'établit à Marseille, où il est mort en 1733, à 75 ans. On voit de ses ouvrages à Marseille et à Aix. On remarque dans ses tableaux du génie et un excellent coloris.

SERRES, *Serranus* (JEAN DE), fameux calviniste, échappa au massacre de la Saint-Barthélemi, et devint ministre à Nîmes en 1582. Il fut employé par le roi Henri IV en diverses affaires importantes Ayant été consulté par ce prince pour savoir si on pouvait se sauver dans l'Église romaine, il répondit qu'on le pouvait. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire, quelque temps après, avec emportement contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula *De fide catholicâ, sive de principiis religionis christianæ communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*, 1607, in-8°. Mais cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et traité avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison dont il mourut en 1598, à 50 ans Il avait été marié; et on a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont 1° un livre en cinq parties, in 8°, intitulé *De statu religionis et reipublicæ in Franciâ*; 2° *Inventaire de l'histoire de France*, en 3 vol. in-16, mais dont la meilleure édition est celle de 1660, en 2 vol. in-fol.; 3° *Mémoire de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX, en quatre livres, dans les mémoires de Charles IX*, 3 vol in-8°; 4° *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8°. C'est ce livre qui est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV jusqu'en 1597, in-8°; 5° quatre *Anti-Jesuita*, 1594, in-8°, et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*; 6° une belle édition de Platon, en grec et en latin, avec des Notes, 1578, 3 vol. in-fol. L'ouvrage de Serres sur Platon serait peu estimé si Henri Etienne ne l'eût corrigé; 7° un *Traité de l'immortalité de l'âme*, in-8°, etc. Ses ouvrages historiques sont peu fidèles et peu exacts. Il s'y déchaîne d'une manière indécente contre les personnes les plus respectables.

SERRONI (HYACINTHE), habile religieux dominicain et premier archevêque d'Albi, naquit à Rome le 30 août 1617. Il suivit en France le père Mazarin, cardinal, frère du ministre de ce nom, et se fit bientôt connaître à la cour par sa prudence et par sa capacité dans les affaires. Il fut nommé évêque d'Orange en 1646, intendant de la marine peu de temps après, et intendant de l'armée en Catalogne en 1648. Il soutint avec habileté les intérêts de la France dans la conférence de Saint-Jean-de-Luz, et fut nommé évêque de Mende en 1661, abbé de la Chaise-Dieu en 1672, enfin évêque d'Albi en 1676. ce siége ayant été érigé en archevêché en 1678, Serroni en fut le premier archevêque. Il mourut à Paris le 7 janvier 1687, à 70 ans. Il avait été premier aumônier de la reine mère,

dont il fit l'oraison funèbre. Il fonda un séminaire à Mende et un autre à Albi. On a de lui, outre son Oraison funèbre, les *Entretiens affectifs de l'âme*, 5 vol. in-12.

SERRY (Jacques-Hyacinthe), célèbre théologien de l'ordre de saint Dominique, était fils d'un médecin de Toulon. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1697, devint, la même année, professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, et où il mourut le 12 mars 1738, dans sa 79e année. Ses principaux ouvrages sont 1° une grande histoire en latin des congrégations *de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers, et deux ouvrages français, in-12, pour réfuter les réponses que les jésuites avaient opposées à cette histoire; 2° une Dissertation intitulée *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, à calumniâ vindicatus*, contre M. de Launoy, Cologne, 1704, in-12; 3° *Schola Thomistica vindicata*, contre le père Daniel, jésuite, Cologne., 1706, in-8°, 4° *Exercitationes historicæ, criticæ, polemicæ, de Christo ejusque Virgine matre*, Venise, 1719, in-4°; 5° un traité intitulé *Divus Augustinus divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, in-12, à Padoue; 6° un traité intitulé *De romano pontifice*, Padoue, 1732, in-8°, en faveur de l'infaillibilité du pape et de son autorité dans les conciles généraux. On est surpris de voir le père Serry abandonner dans ce dernier ouvrage les maximes qu'il avait puisées en Sorbonne, et qu'il avait auparavant soutenues avec zèle; 7° *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12, traduit en français, 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la constitution *Unigenitus*.

SERTORIUS (Quintus), fameux capitaine romain, natif de la ville de Nurcia. Après s'être distingué dans le barreau par son éloquence, il suivit Marius dans les Gaules, où il fut questeur et où il perdit un œil à la première bataille. Il se joignit ensuite à Cinna et à Marius, et prit Rome avec eux l'an 87 avant J.-C. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne, s'empara de la Lusitanie et s'y soutint vaillamment contre Métellus, Pompée et les autres généraux romains qui furent envoyés contre lui. Il avait rassemblé autour de lui les Romains illustres échappés aux proscriptions de Sylla; il avait établi un sénat et des écoles publiques. Ses liaisons avec Mithridate donnaient de l'inquiétude à Rome, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par Marcus Perpenna, prétorien de son parti, à Huesca, l'an 73 avant J.-C. On dit que pour se concilier la vénération des Lusitaniens, il feignait, dans toutes ses affaires, de consulter une biche blanche qu'il avait apprivoisée. Tout le monde convient que Sertorius a été l'un des plus grands généraux de son temps, et que personne, ni avant, ni après lui, n'a été plus habile dans les guerres de montagnes.

SERVAIS (Saint), évêque de Tongres, assista au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous, et au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée. Il avait composé un ouvrage contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aétius, etc., qui est perdu.

SERVANDONI (Jean-Nicolas), peintre et architecte, né à Florence en 1696, s'est fait un nom dans toute l'Europe, par les spectacles en décorations qu'il y a donnés. Il était chevalier de l'ordre de Christ, et est mort en 1766. Ses spectacles les plus connus sont *Saint-Pierre de Rome*, *La Boîte de Pandore*, *Enée aux enfers*, *Les travaux d'Ulysse*, *Léandre et Héro*, *La forêt enchantée*, *Le Triomphe de l'Amour conjugal*, *La Conquête du Mogol par Thamar Koulikan*, *La Constance couronnée*. Le portail de Saint-Sulpice, à Paris, est bâti sur ses desseins. Il avait dirigé les décorations de l'Opéra depuis 1728 jusqu'en 1746.

SERVET (Michel), fameux hérésiarque du 16e siècle, naquit à Villanueva en Aragon, en 1509. Il vint étudier à Paris, s'y fit recevoir docteur en médecine, et y professa les mathématiques. Il alla ensuite s'établir à Charlieu, vers 1540; et après y avoir enseigné la médecine pendant deux ou trois ans, il voyagea en France et en Allemagne, publiant partout ses erreurs, ne voulant reconnaître qu'une personne en Dieu, et blasphémant contre la Trinité. Il fut arrêté à la sollicitation de Calvin, en 1553, à Vienne en Dauphiné, et condamné à être

brûlé à cause de ses erreurs. Servet se sauva après ce jugement; mais quelques semaines après, ayant été arrêté de nouveau, il fut brûlé vif à Genève, le 27 octobre 1553, à 44 ans. On reproche avec raison à Calvin d'avoir fait paraître trop de passion et d'animosité auprès des magistrats pour la condamnation de Servet; et le livre qu'il publia dans le même temps pour justifier son procédé, et pour montrer que les princes et les magistrats ont droit de faire mourir les hérétiques, a fourni aux catholiques un argument invincible *ad hominem*, contre les protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Colladon, l'un des juges, a traduit ce livre en français, Genève, 1560, in-8°; et sa traduction est plus recherchée que l'original latin. Il faut avouer néanmoins que les calvinistes ont abandonné sur ce point la doctrine de Calvin, et qu'un grand nombre de savans théologiens catholiques soutiennent que les princes et les magistrats ne sont pas en droit de faire mourir les hérétiques, à moins que ceux-ci ne dogmatisent de manière à exciter des troubles et des séditions dans l'État. Il nous reste de Servet plusieurs ouvrages, dont les plus rares sont, *De Trinitatis erroribus libri septem*, 1531, in-8°; *Dialogorum de Trinitate libri duo*, 1532, in-8°; *De Justitiâ regni Christi capitula quatuor*, 1532, in-8°; *Christianismi restitutio*, Viennæ Allobrogum, 1553, in-8°: c'est une nouvelle édition des livres précédens, augmentée de quelques traités; c'est dans cette édition qu'on trouve le fameux passage sur la circulation du sang; des notes sur la Bible de Pagnin, sur Ptolomée, *Ratio syruporum*, Parisiis, 1537, in-8°; son Apologie contre les médecins de Paris, qu'il fit imprimer en 1536, qui est entièrement perdue. Ces ouvrages sont très-rares, parce que Calvin et les catholiques les firent brûler avec grand soin.

SERVIEN (Abel), ministre et secrétaire d'état, surintendant des finances et chancelier des ordres du roi, était fils d'Antoine Servien, seigneur de Biviers, d'une noble et ancienne maison originaire du Dauphiné. Il fut employé dans les négociations les plus importantes, s'acquit une gloire immortelle au traité de Wesphalie, où il était plénipotentiaire, et mourut en son château de Meudon le 17 février 1659, à 66 ans. Il était de l'académie Française. On a de lui des Lettres, imprimées, 1650, in-8°, avec celles du comte d'Avaux, et d'autres écrits.

SERVIN (Louis), conseiller d'état, avocat-général au parlement de Paris, et l'un des plus savans magistrats de son temps, servit avec zèle les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il mourut subitement aux pieds de ce dernier prince, le 19 mars 1626, en lui faisant des remontrances au parlement, où il tenait son lit de justice, au sujet de quelques édits bursaux. On a de Louis Servin des Plaidoyers, plusieurs Harangues et d'autres ouvrages, Paris, 1640, in-fol. M. Bougier, conseiller en la grand'chambre du parlement, auteur du Recueil des arrêts qui porte son nom, fit sur la mort de Servin, à laquelle il était présent, les deux vers suivans :

Servinum una dies pro libertate loquentem
Vidit, et oppressâ pro libertate cadentem.

SERVITE. *Voyez* Falconieri, Philippe Beniti.

SERVIUS TULLIUS, sixième roi des Romains, était fils d'Ocrisia, esclave qui sortait d'une bonne famille de Corniculum, au pays latin. On dit qu'étant dans le berceau, tandis qu'il dormait, on vit un feu s'élever au-dessus de sa tête; ce qui fut regardé comme un présage de son élévation future. Servius Tullius devint en effet gendre de Tarquin-l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé, et lui succéda 577 avant Jésus-Christ. Il vainquit les Veïens et les Toscans, fut le plus grand législateur des anciens Romains, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva alors de 84,000; établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y enfermant les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin-le-Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de

régner, fit assassiner Servius Tullius, 533 avant Jésus-Christ, et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue.

SERVIUS (Honoratus-Maurus), célèbre grammairien latin, dont nous avons d'excellens Commentaires sur Virgile, vivait au 4e siècle. On le trouve dans le Virgile d'Etienne, 1532, in-fol.

SESAC, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Il fit ensuite la guerre à Roboam, et pilla Jérusalem.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, et l'un des plus grands conquérans qui aient régné dans le monde, vivait, à ce que l'on croit, quelques siècles avant la guerre de Troie. Il entreprit la conquête de l'Asie, et ayant laissé son frère Armaïs, autrement *Danaüs*, régent de son royaume, il défit les Assyriens, les Mèdes et les Scythes, subjugua la Phénicie, la Syrie et toutes les provinces de l'Asie. Mineure avec la Thrace et la Colchide, et laissa partout des inscriptions sur des colonnes pour être des monumens éternels de ses victoires. Ayant appris que son frère Armaïs voulait usurper la souveraineté, il interrompit le cours de ses conquêtes, et retourna promptement en Egypte, où il régna encore 33 ans, après en avoir chassé Armaïs. Straben assure qu'il avait entrepris de joindre par un canal la mer Rouge avec le Nil. La vie de Sésostris et le temps auquel il a vécu sont de grands sujets de contestation parmi les savans.

SESSA. *Voyez* Shehsa.

SETH, troisième fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an du monde 130. Il eut pour fils Enos à 105 ans, et vécut en tout 912 ans. Il y a eu des hérétiques appelés Séthéens, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait reparu sous le nom de Jésus-Christ.

SETTLE (Elkanah), poète couronné de la ville de Londres, car il y en avoit aussi un couronné du roi. Celui de la ville n'avait que la moitié de la pension, et était chargé de faire le panégyrique des lords-maires nouvellement élus, et des vers qu'on récitait aux spectacles. Mais l'esprit d'économie ayant retranché cette partie des spectacles, Settle n'eut point de successeur. Au reste, c'était rendre service au public que de le dispenser d'entendre de mauvais vers. Settle fit aussi des écrits politiques contraires les uns aux autres, parce qu'il les faisait pour de l'argent, des pièces de théâtre, et joua la comédie sur la fin de ses jours. Mais comme il n'était pas grand comédien, il a fait plus d'une fois à Londres le rôle d'un dragon dans un corps de dragon de cuir vert de son invention. Il a un grand rôle dans le *Dunciade* de Pope, qu'il avoit critiqué.

SEUR (Thomas Le), minime, professeur de mathématiques et de théologie à Rome, né à Rethel en 1703, est mort le 22 septembre 1770. Il est auteur d'un *Mémoire sur le calcul intégral*, 1748, in-8°, et d'autres ouvrages de mathématiques, avec le père Jacquier son confrère; *Philosophiæ naturalis principia*, 1739 et 1741, 4 vol. in-4°; *Riflezioni sopra i danni della Cuppola di S. Pietro*, 1743, in-4°; *Descrizione d'un instrumento proprio per far orologgi solari*, 1754, in-4°; une Algèbre et une Perspective, en italien; *Institutiones philosophicæ*, 1760, 5 vol. in-12.

SEVE (Gilbert de), peintre, né à Moulins, est mort le 9 avril 1698, à 83 ans. On voit de ses tableaux à Versailles et à Paris aux Carmes déchaussés et à la Charité.

SEVERAC (Amauri de), tint toujours le parti du connétable d'Armagnac, et suivit par conséquent le parti de Charles VII, qui le fit maréchal de France. Se voyant le dernier de sa famille qui remonte au 13e siècle, et hors d'espérance d'avoir des enfans, il fit don de toutes ses terres au comte d'Armagnac. Le comte de Pardiac, qui les prétendait, fit arrêter et étrangler Severac au château de Gaiges en 1427.

SÉVÈRE (*Lucius-Septimius*,) empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de Jésus-Christ. Il s'éleva, par sa valeur, aux charges les plus importantes, et se fit déclarer empereur, l'an 193, sous prétexte de

venger la mort de Pertinax. Il fut ensuite reçu dans Rome, se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, vainquit les Mèdes, les Arabes, et plusieurs autres barbares, et punit les Juifs rebelles d'une manière très-rigoureuse. Il marcha ensuite contre Albin, qu'il vainquit, et qui fut tué dans une grande bataille près de Lyon le 19 février 197. Sévère, après cette victoire, fit paraître une grande cruauté envers la femme, les enfans et les partisans d'Albin. Il suscita contre l'Église la cinquième persécution, et fit faire en 207, dans la Grande-Bretagne, une grande muraille pour empêcher les Bretons de faire des courses sur les terres des Romains. On voit encore aujourd'hui les restes de ce mur. Sévère avait deux fils, Antonin Caracalla et Géta, l'un et l'autre Césars et associés à l'empire. Caracalla, dans l'impatience de régner, marchant un jour à cheval derrière son père, mit la main à l'épée pour le tuer. Sévère, qui s'aperçut de cette action, la dissimula, mais l'horreur d'un crime si noir le jeta ensuite dans une mélancolie dont il mourut un an après, à Yorck en Angleterre, le 4 février 211, à 66 ans. C'était un prince courageux et spirituel. Il aimait les gens de lettres, et savait l'histoire et les mathématiques. Il avait écrit lui-même sa vie. Caracalla et Géta ses fils lui succédèrent.

SÉVÈRE ALEXANDRE, empereur romain. *Voyez* ALEXANDRE.

SÉVÈRE (*Lucius-Cornelius*), poète latin, qui vivait sous le règne d'Auguste, vers l'an 24 avant J.-C. On donna en 1703, in-8°, et en 1715, à Amsterdam, in-12, de belles éditions de son poëme de l'*Etna* et de quelques fragmens.

SEVERIN (SAINT), abbé et apôtre de Bavière et d'Autriche, prêcha l'Évangile en Pannonie, dans le 5e siècle, et mourut le 8 janvier 482.

SEVERIN (SAINT), de Château-Landon dans le Gâtinois, et abbé d'Agaune, s'acquit une si grande réputation de vertu et de sainteté, que le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât sa guérison. Ce prince, par reconnaissance, lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, et lui accorda la grâce de plusieurs criminels. Saint Severin mourut sur la montagne de Château-Landon le 11 février 507. C'est lui qui est le patron titulaire de la paroisse Saint-Severin de Paris.

SEVERIN, pape, succéda à Honorius le 28 mai 640, et mourut le 1er août suivant. Jean V lui succéda.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN, dame de Chantal et de Bourbilly, et marquise de), était fille de Celse Benigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc., chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges. Elle naquit le 5 février 1626, et perdit son père, tué l'année suivante, à la descente des Anglais en l'île de Rhé, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires. Elle épousa en 1644, à l'âge de 18 ans, Henri, marquis de Sévigné, d'une très-ancienne maison de Bretagne, maréchal de camp, et gouverneur de Fougères, lequel fut tué en duel en 1651, par le chevalier d'Albret. Madame de Sévigné en eut deux enfans, Charles, marquis de Sévigné, et Françoise-Marguerite, mariée, le 24 janvier 1669, à François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, et lieutenant-général des armées du roi, morte en 1705. La tendresse qu'eut madame de Sévigné pour ses enfans l'empêcha de se remarier, quoiqu'elle eût toutes les grâces et toutes les belles qualités du corps et de l'esprit, que l'on admire et que l'on recherche le plus dans les personnes de son sexe. Elle mit tous ses soins à leur donner une excellente éducation, et elle y réussit. Elle fit paraître, pour la comtesse de Grignan sa fille, une tendresse extraordinaire; et c'est à cette tendresse que nous sommes redevables d'un grand nombre de lettres qui sont des chefs-d'œuvre dans le genre épistolaire. Il y règne une naïveté, un enjouement et une délicatesse inexprimables, avec ce style noble, aisé et négligé qui convient aux lettres, et qui caractérise les personnes d'esprit et de goût. Madame de Sévigné n'était occupée que de madame de Grignan. Toutes ses pensées ne tournaient que sur les moyens de la voir, tantôt à Paris, où sa fille venait la trouver, tantôt en province, où elle allait trouver sa fille. Dans le dernier voyage qu'elle fit à Grignan,

après s'être donné des peines incroyables pendant une longue maladie de madame de Grignan, elle tomba malade elle-même d'une fièvre continue, dont elle mourut d'une manière digne de sa tendresse en 1696. La meilleure édition des Lettres de madame de Sévigné, donnée par le chevalier Perrin, est celle de Paris, 1775, en 8 vol. in-12. On y a fait entrer le Recueil de Lettres choisies de sa société, mais on n'y a pas mis celles de madame de Sévigné à M. de Pompone, sur la disgrâce de M. Fouquet, et celles qui sont dans le Recueil des lettres de Bussy-Rabutin; elles se trouvent séparément. On a donné en 1756, in-12, sous le titre de *Sevigniana*, un recueil des pensées ingénieuses et des anecdotes littéraires, historiques et morales, qui se trouvent répandues dans ces lettres. Charles, marquis de Sévigné, son fils, eut une dispute avec M. Dacier sur le vrai sens d'un passage d'Horace. Les écrits qu'il composa à ce sujet lui font beaucoup d'honneur. Il mourut en 1713.

SEVIN (François), académicien de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, était natif du diocèse de Sens. Il se distingua par son esprit, par son érudition et par son zèle pour les progrès des sciences, et fit en 1728, par ordre du roi, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Il en rapporta environ 600, et mourut à Paris en 1741. On a de lui une Dissertation curieuse sur Ménès ou Mercure, premier roi d'Egypte, in-12, et plusieurs écrits dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

SEVOY (Hyacinthe), prêtre de la communauté des eudistes, né à Jugon, devint supérieur du séminaire de Rennes, et mourut en 1763, à 58 ans. Il a laissé de bons livres pour les ecclésiastiques qui veulent s'instruire: *Devoirs ecclésiastiques*; 1759, 2 vol. in-12; *Retraite ecclésiastique*, 2 vol. in-12; une autre Retraite en un vol. in-12, publié depuis sa mort.

SEWEL (Guillaume), quaker hollandais, né en 1654, a fait l'Histoire de sa secte, en hollandais, qui a été traduite en anglais et imprimée à Londres, in-fol. Il a fait aussi un Dictionnaire et une Grammaire anglaise et hollandaise. Il est mort à Amsterdam en 1720.

SEWEL (Georges), poète et médecin anglais, né à Windsor, a pratiqué la médecine avec succès à Londres, et sur la fin de sa vie à Hampstead, où il est mort dans l'indigence le 8 février 1726. Il est auteur de la Vie de Jean Philips; d'une Défense du théâtre anglais au sujet du *Caton* d'Addisson; des tragédies de *Walter Raleigh* et de *Richard Ier*; de différentes Poésies publiées pendant sa vie.

SEXTUS EMPIRICUS, fameux philosophe pyrrhonien, vivait dans le IIe siècle, sous l'empire d'Antonin-le-Débonnaire. Il était médecin de la secte des empiriques, et l'on dit qu'il avait été l'un des précepteurs d'Antonin-le-Philosophe. Il nous reste de lui des Institutions pyrrhoniennes, en trois livres, un grand ouvrage contre les mathématiciens, etc. La meilleure édition de Sextus Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, Leipsick, 1718, in-fol. M. Huart a traduit en français ses Institutions, 1725, in-12.

SEYMOUR (Anne, Marguerite et Jeanne), trois sœurs illustres par leur science en Angleterre dans le 16e siècle, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Sommerset, etc., qui eut la tête tranchée le 24 janvier 1542, et nièces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII. Elles composèrent cent quatre Distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre.*

SEYMOUR (Edouard), comte de Sommerset, ministre ambitieux d'Edouard VI, non content d'avoir la qualité de protecteur, se défaisait de tous ceux qui lui faisaient ombrage. Son frère Thomas, amiral d'Angleterre, fut une de ses principales victimes; il le fit décapiter en 1549. Ce procédé contre un frère qui avait peut-être quelque tort, mais qui n'en avait que contre

lui, indigna les Anglais. Il en méditait autant contre le comte de Northampton et autres seigneurs anglais; mais ceux-ci le prévinrent; il fut renfermé à la Tour et condamné à être décapité; ce qui fut exécuté le 22 janvier 1552.

SEYSSEL (Claude de), célèbre archevêque de Turin, était natif d'Aix en Savoie, ou, selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey. Il professa le droit à Turin avec un applaudissement universel, et devint ensuite maître des requêtes et conseiller de Louis XII, roi de France. Il fut nommé à l'évêché de Marseille en 1510, puis à l'archevêché de Turin en 1517. Il mourut le 31 mai ou le 1er juin 1520. On a de lui un très-grand nombre de savans ouvrages. On estime surtout son *Histoire de Louis XII*, 1615, in-4°; *La Grande Monarchie de France*, 1519, in-8°. Il met le parlement au-dessus du roi.

SFONDRATI (François), sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles V, naquit à Crémone en 1494. Il pacifia les troubles de la ville de Sienne, et ayant embrassé l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, il devint évêque de Crémone et cardinal. Il mourut le 31 juillet 1550, à 56 ans. On a de lui un poëme intitulé *L'Enlèvement d'Hélène*, Venise, 1559. Il laissa deux fils, Paul et Nicolas. Celui-ci naquit le 12 février 1543; à sa naissance on fut obligé de faire à sa mère l'opération césarienne. Il devint pape sous le nom de Grégoire XIV. *Voy.* Grégoire XIV.

SFONDRATI (Paul Emile), fils de Paul Sfondrati, baron de la Vallée d'Assise et neveu du pape Grégoire XIV, naquit en 1561. Il devint cardinal en 1590 et mourut en de grands sentimens de piété le 14 février 1618.

SFONDRATI (Célestin), fameux cardinal, était petit-neveu du précédent, et fils de Valérien Sfondrati, comte de la Rivière. S'étant fait bénédictin, il devint professeur des saints canons à Saltzbourg, puis abbé de Saint-Gal, et enfin cardinal le 12 décembre 1695. Il mourut pieusement à Rome le 4 septembre 1696, à 53 ans. On a de lui plusieurs ouvrages contre les articles du clergé de France et sur d'autres sujets. Celui qui a fait le plus de bruit est son ouvrage posthume intitulé *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4°, dans lequel on trouve des opinions singulières sur la grâce, sur le péché originel et sur l'état des enfans morts avant le baptême. Bossuet et le cardinal de Noailles écrivirent à Rome pour faire condamner cet ouvrage; mais le pape Clément XI, qui avait eu pour maître le cardinal Sfondrati, ne voulut pas que son livre fût censuré.

SFORCE ou SFORZE (Jacques), surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforce qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e et dans le 16e siècle, qui a eu six ducs de Milan, et qui s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Il naquit le 28 mai 1369, à Cotignole, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faenza. Sansovin assure qu'il était fils de Michelin Attendulo, gentilhomme et capitaine de la république de Venise, et de Polixène de San-Severino; mais Paul Jove le fait seulement descendre d'une honnête famille, *ex honestâ familiâ*; et Leandre Alberti assure, sur le témoignage de Pietro de Carento, écrivain natif de Cotignole, que Jacques Sforce était fils d'un paysan qui prit le parti des armes. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, parvint jusqu'à commander sept mille hommes, et devint le plus grand guerrier qu'il y eût de son temps en Italie. Le surnom de *Sforce* lui fut donné parce qu'il ne parlait que de saccagemens et de ravages, et qu'il voulait par force faire tout ce que bon lui semblait. Il combattit longtemps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la sainte Église, et créé comte de Cotignole par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que l'église de Rome lui devait. Dans la suite il contraignit Alfonse, roi d'Aragon, de lever le siége de devant Naples, reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abruzze et le Labour, et en poursuivant les ennemis il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, le 3 janvier 1424, à 54 ans, voulant secourir un de ses pages. Son vrai nom était Jacomuzio, ou Jacques Mutio Attendulo. Il épousa en premières noces Antoinette Salembini, qui lui

apporta plusieurs belles terres, et dont il eut Bosio Sforce, comte de Santa-Fior, gouverneur d'Orviette pour le pape Martin V, et bon guerrier, qui fut la tige des comtes de Santa-Fior, qui subsistent encore. Il se maria en secondes noces à Catherine Alopa, sœur de Rodolphe, grand camerlingue du royaume de Naples; et en troisièmes noces à Marie Marzana, fille de Jacques, duc de Sesse; il eut de ce troisième lit Charles Sforce, général de l'ordre des augustins et archevêque de Milan. Avant ces mariages, Jacques Sforce avait aimé une demoiselle nommée Lucie Trezana, qu'il maria après en avoir eu plusieurs enfans, entre autres François Sforce, dont il sera parlé dans l'article suivant, et Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro.

SFORCE (François), duc de Milan, et fils naturel de Jacques Sforce, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit le 23 juillet 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il s'y distingua de bonne heure. Il n'avait que 23 ans lorsqu'il défit, en 1424, les troupes de Braccio qui disputait le passage d'Aterno. Son père s'étant malheureusement noyé dans cette action, il succéda à tous ses biens quoiqu'il fût illégitime, et la reine Jeanne II les lui donna comme à l'aîné des enfans de Jacques Sforce. Il combattit avantageusement contre les Aragonais, contribua beaucoup à leur faire lever le siége de Naples, et à la victoire remportée le 6 juin 1425 près d'Aquila, sur les troupes de Braccio, où ce général fut tué. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Nonobstant les malheurs de ce prince, François Sforce, aussi habile politique que grand général, sut se soutenir : il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancône, ce qui le fit excommunier par Eugène IV, qui forma une ligue contre lui, et le chassa en 1444 de la Marche d'Ancone; mais Sforce rétablit bientôt ses affaires par une grande bataille qu'il gagna, où le fils de Picinin, et le cardinal Fermo, légat du pape, furent faits prisonniers. Peu de temps après le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre qu'ils déclarèrent au duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, et il en avait épousé la fille. C'était Philippe-Marie Visconti, lequel étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce, qui était son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens; mais après plusieurs belles actions en leur faveur, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força, en 1450, à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta en 1464, à François Sforce, tous les droits que la France avait sur Gènes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gènes, et mourut en 1466. Jean Simoneta a écrit son Histoire en latin, Milan, 1479, in-fol., rare. François Sforce avait épousé en secondes noces Blanche-Marie, fille naturelle de Philippe-Marie, duc de Milan. Il en eut Galeas-Marie et Louis-Marie, ducs de Milan, dont il sera parlé dans les articles suivans; Philippe-Marie, comte de Pavie; Sforce-Marie, duc de Bari, qui épousa Léonore d'Aragon; Ascagne-Marie, évêque de Pavie et de Crémone, et cardinal; Hippolyte, mariée à Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, puis roi de Naples; et Elisabeth, mariée à Guillaume, marquis de Montferrat. Il eut aussi plusieurs enfans naturels, entre autres Sforce, tige des comtes de Burgo-Novo, et Jean-Marie, archevêque de Gènes.

SFORCE (Galéas-Marie), duc de Milan, né le 14 janvier 1444, fut envoyé en France au secours de Louis XI, et succéda à François Sforce son père dans le duché de Milan en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en pleine église le jour de Saint-Etienne, le 26 décembre 1476. Un des assassins fut tué par un garde-du-corps, deux autres furent tenaillés et écartelés, mais sans se repentir; ils croyaient avoir rendu service à la patrie en assassinant un homme que les lois auraient puni s'il n'eût pas eu la force en main. Il avait épousé en secondes noces Bonne, fille de Louis, duc de Savoie, dont il eut Jean Galéas-Marie, dont il est parlé dans l'article suivant; Blanche-Marie, qui épousa

l'empereur Maximilien, et plusieurs autres enfans.

SFORCE (JEAN-GALÉAS-MARIE), duc de Milan et fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cecus Simonéta. Mais Louis-Marie Sforce son oncle, surnommé *le More*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, fit trancher la tête à Simonéta, âgé de 70 ans, et s'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie le 21 octobre 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le jeune prince avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples, dont il eut 1° François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut étant abbé de Marmoutier en 1511; 2° Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne. Le crime de Louis, ou Ludovic-Marie Sforce, surnommé *le More* ou *l'Ethiopien*, ne demeura pas impuni, car ayant été livré à Louis de la Trémouille, il fut amené en France, et Louis XII le fit renfermer à Loches dans une cage de fer, où il mourut en 1510. Il avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare, dont il eut 1° Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512; mais ne pouvant s'y soutenir, il céda la ville de Milan au roi François Ier, vint en France avec une pension de 30 mille écus d'or, et mourut à Paris en 1530; 2° François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité. Après sa mort Charles-Quint s'empara du duché de Milan, lequel a passé aux successeurs de cet empereur. Ludovic-Marie Sforce eut aussi plusieurs enfans naturels, entre autres Jean-Paul, tige des marquis de Caravaggio, éteints en 1697.

SFORCE (CATHERINE), fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, assassiné en 1476, et femme de Jérôme Riario, prince de Forli, auquel elle porta la seigneurie d'Imola, est regardée comme une des plus grandes héroïnes de son siècle. Les sujets du prince son mari s'étant révoltés, et François Ursus, chef des rebelles, l'ayant assassiné elle fut mise en prison avec ses enfans. La forteresse de Rimini, où il y avait bonne garnison, tenant encore pour elle, et ne voulant pas se rendre par son ordre, cette princesse crut devoir dissimuler; elle témoigna en termes ambigus que pour obliger la garnison à se rendre il était nécessaire qu'on lui permît d'y entrer, afin qu'elle pût parler en toute liberté au commandant et aux soldats, en laissant néanmoins ses enfans pour otage à Ursus et aux autres conjurés. Sa demande lui fut aussitôt accordée; mais à peine y fut-elle entrée que, se voyant en sûreté, elle commanda aux rebelles de mettre armes bas, les menaçant du dernier supplice s'ils n'obéissaient. Les conjurés, frustrés de leurs espérances, la menacèrent de leur côté de tuer ses enfans en sa présence, mais elle leur répondit hardiment, en levant ses jupes, qu'il lui restait encore de quoi en avoir d'autres. Sur ces entrefaites elle reçut un secours considérable que lui envoya Louis-Marie Sforce, duc de Milan, son oncle, et recouvra peu après par sa prudence et par son courage la puissance souveraine que les rebelles avaient voulu lui faire perdre à la mort de son mari. Elle resta tutrice de ses enfans, dont l'aîné se nommait Octavien Riario, et sut bien faire valoir son gouvernement pendant les guerres des Français, en Italie, l'an 1494 et les années suivantes. Elle se remaria à Jean de Médicis, et elle en eut Jean de Médicis, père de Cosme, dit le Grand. Le duc de Valentinois, bâtard du pape Alexandre VI, l'ayant assiégée dans Forli en 1500, elle s'y défendit vigoureusement et ne céda enfin qu'à la force et à la dernière extrémité. On l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange, et peu après on la mit en liberté, mais sans lui restituer ses états dont le duc de Valentinois fut investi, et qui peu après la mort d'Alexandre VI furent réunis au saint Siége.

S'GRAVESANDE. *Voy.* GRAVESANDE.

SHADWEEL (THOMAS), célèbre poète dramatique anglais, mort en 1692, à 52 ans. On a de lui, outre ses pièces dramatiques qui ne sont pas toutes estimées, une traduction en

vers des Satires de Juvénal et d'autres poésies.

SHAFTESBURY (Antoine-Ashley Cooper, comte de), célèbre écrivain anglais, était petit-fils d'Antoine de Shaftesbury, grand-chancelier d'Angleterre, et naquit à Londres en 1671. Il fut élevé avec un soin extrême, voyagea dans les principales cours de l'Europe, et se distingua dans le parlement d'Angleterre. Etant allé en Hollande en 1698, il y eut de fréquentes conversations avec Bayle, Le Clerc et d'autres fameux écrivains. Il refusa d'être fait secrétaire d'état sous le règne du roi Guillaume, et perdit sous la reine Anne la vice-amirauté de Dorset, qui était dans sa famille depuis trois générations. Il fit paraître une grande application à l'étude pendant toute sa vie, et mourut le 4 février 1713. On a de lui une Lettre sur l'enthousiasme, traduite en français, in-8°; les Mœurs ou Caractères, en anglais, 1732, 3 vol. in-8°; il y en a une traduction française en 1771, 3 vol. in-8°, et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a des pensées libres et dangereuses sur la religion.

SHAKESPEARE (Guillaume), le plus célèbre poète tragique que l'Angleterre ait produit, naquit à Strafford, dans le comté de Warwick, au mois d'avril 1564. Son père était premier magistrat ou bailli de Strafford, et possédait quelques fiefs qui avaient été donnés à son trisaïeul par le roi Henri VII, pour récompenser ses services; mais étant chargé d'une grosse famille, il était en même temps marchand de laine. Guillaume Shakespeare, l'aîné de dix enfans, ne reçut de son père d'autre éducation que celle qu'il crut suffisante pour entrer dans le commerce. On croit qu'il apprit quelque temps le latin dans l'école publique de Strafford. Quoi qu'il en soit, il épousa, à l'âge de 17 ans, la fille d'un riche habitant du voisinage. Son goût et son génie pour le théâtre le portèrent, peu de temps après, à aller demeurer à Londres, où il fut en même temps auteur et acteur, et où il reçut les plus grands applaudissemens. Il fut en grande estime auprès de la reine Elisabeth, et s'acquit l'amitié du comte de Southampton, qui lui fit souvent des présens considérables. C'est à ce seigneur que Shakespeare dédia son poëme de *Vénus et Adonis*. On ne sait point au juste quand il quitta le théâtre pour aller passer tranquillement le reste de ses jours à Strafford, où il jouit d'une fortune assez considérable, estimé et chéri de tous les grands hommes de son temps. Il y a tout lieu de croire que cette retraite ne se fit que vers 1610, puisque, dans sa pièce intitulée *La Tempête*, il fait mention des îles Bermudes, qui ne furent connues des Anglais qu'en 1609, lorsque Jean Summers en fit la découverte, dans son voyage de l'Amérique septentrionale. Shakespeare mourut en 1616, à 55 ans, et fut enterré dans l'église de Strafford, où on lui érigea un monument honorable. Des trois filles qu'il laissa, deux eurent des enfans morts sans postérité. Il nous reste de lui un très-grand nombre de tragédies, et d'autres pièces en anglais, qui lui ont acquis une réputation immortelle. C'est lui que l'on regarde, avec raison, comme l'auteur du théâtre anglais. Quoique ses pièces soient remplies de défauts et ne soient point composées dans le goût des excellens ouvrages dramatiques de l'antiquité, parce que ce poète ne les connaissait point, ou ne pouvait les lire dans leur source, on y remarque néanmoins de grandes beautés, une génie sublime et élevé, et des talens extraordinaires pour la poésie dramatique. Mais n'ayant pas le goût que donne la lecture des bons auteurs, à côté de pensées fortes et sublimes, on trouve tout ce que la grossièreté d'esprit a de plus bas. La meilleure édition des œuvres de Shakespeare est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, et qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8°. L'édition de Glascow, 1766, 8 vol. in-12, est la plus belle. On estime aussi les corrections et les notes critiques et judicieuses qui ont été faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburton, auteur du célèbre ouvrage intitulé *La Légation divine de Moïse démontrée*. M. de la Place a écrit en français la Vie de Shakespeare, et a publié en 1745 la traduction de plusieurs de ses pièces dans son Théâtre anglais, 8 vol. in-12. M. Le Tourneur en a donné une nouvelle traduction complète, 1776, 12 vol. in-8. On a érigé en 1740, dans

l'abbaye de Westminster, un superbe monument à la mémoire de Shakespeare. En 1769, Garrick fit célébrer à Strafford une fête en l'honneur de Shakespeare, qui dura trois jours, que les Anglais ont appelé le Jubilé de Shakespeare, et qui doit se renouveler tous les 7 ans.

SHARP (Jean), savant archevêque d'Yorck et l'un des plus grands prédicateurs que l'Angleterre ait produits, naquit à Bradfort en Angleterre le 16 février 1644. Il devint doyen de Norwic, occupa plusieurs autres places importantes, et fut fait archevêque d'Yorck en 1691. Il mourut le 2 février 1713. On a de lui sept volumes d'excellens Sermons et quelques autres ouvrages remplis d'érudition. On assure qu'il avait beaucoup de capacité pour la résolution des cas de conscience.

SHAW (Thomas), savant médecin anglais de la société Royale de Londres, professeur en langue grecque et principal du collége d'Edmond à Oxford, où il mourut le 15 août 1751, est très-connu par ses Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant. Ces voyages, qui sont excellens, ont été traduits en français, la Haie, 1743, 2 vol. in-4°.

SHEFIELD (Jean), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre, et l'un des plus polis écrivains de son temps, naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, fit une campagne en France sous M. de Turenne, et commanda ensuite la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Il fut en grande faveur sous le règne du roi Guillaume et de la reine Marie, et refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre sous le règne de la reine Anne. Il mourut le 24 février 1721, à 75 ans. On a de lui des Essais sur la poésie et sur la satire, et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose, Londres, 1729, 2 vol. in-8°, qui sont très-estimés des Anglais. Ses Essais sur la poésie ont été traduits en français. *Voy.* Buckingham.

SHEHSA, SCHACH, SESSA, célèbre mathématicien indien, passe, parmi les écrivains arabes, pour l'inventeur du jeu qui de son nom ou de celui de Scheram, qui régnait alors dans les Indes, s'appela *Sehtrunga* ou *Sheshrang*, que nous rendons par le mot *d'échecs*. L'invention du trictrac fut, dit-on, la cause de celle des échecs. Sheram, piqué de la découverte du trictrac qu'avait faite Ardshir Ebn Babec, proposa aux mathématiciens de son royaume de grandes récompenses pour les engager à inventer un jeu qu'il pût opposer à celui du trictrac. Ceux-ci se mirent aussitôt à calculer, et Shessa, l'un d'eux, inventa les échecs.

SHELDON (Gilbert), né dans la province de Stafford en 1598, devint archevêque de Cantorbéry, et s'immortalisa par le fameux théâtre qui porte son nom dans l'université d'Oxford, où il y a une imprimerie d'où il est sorti tant de belles éditions. Il le fit bâtir sous Charles II dont il était ministre, et le dota de 2000 livres sterling pour l'entretien. Il est mort en 1677, à 80 ans. C'est à lui qu'est dédié le Catalogue de la bibliothèque d'Oxford.

SHENSTONE (Guillaume), poète anglais, né en novembre 1714, s'occupa de poésie dans ses différens séjours à Oxford, à Londres et à Bath. Il est mort d'une fièvre putride le 11 février 1763. Ses œuvres forment 3 vol. in-8°, recueillies par M. Dodsley. Ce sont des Élégies, des Ballades, etc. Le second contient des ouvrages en prose, et le troisième des Lettres.

SHERBURNE (Edouard), naquit à Londres le 18 septembre 1618; il fut commis de l'artillerie, place dans laquelle il succéda à son père. Charles Ier le fit commissaire-général, et il servit en cette qualité pendant les quatre années de la guerre civile. A la restauration il fut rétabli dans sa charge; la perdit encore à l'avénement du roi Guillaume, et vécut en simple particulier jusqu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1702. Il a mis en vers anglais la *Sphère* de Manilius, 1675, in-fol.; les *Troades* de Sénèque; *Médée*, du même, forment un vol. in-8°, imprimé avec quelques autres Poésies et Traductions, 1651.

SHERIDAN (Thomas), intime ami de Swift, né en 1684, fut curé en Irlande, et mourut le 10 septembre 1738. Ses Poésies sont imprimées à Londres, 1739, in-12. Sa femme Françoise, Chamberlayne, morte à Blois en 1767, est auteur de deux comédies, *la Découverte* et *la Dupe*.

SHERLEY (ANTOINE), né à Wiston dans le comté de Sussex l'an 1565, passa dans l'Amérique au service de la reine Elisabeth, qui à son retour l'envoya en Italie. Sa mission avait pour but de secourir les Ferrarais qui s'étaient soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec des ouvriers fondeurs de canons dont il savait que l'on manquait dans le pays. Cha-Abbas le reçut avec faveur et l'envoya en 1699 en Europe avec un Persan qu'il envoyait en ambassade pour solliciter les princes chrétiens d'attaquer le Turc de leur côté pendant qu'il en ferait autant du sien. Il se fixa à la cour d'Espagne et ne retourna plus en Perse. Il y vivait encore en 1631. La relation de ses voyages se trouve dans le Recueil de Purchass. Il avait un frère aîné nommé Thomas Sherley, qui fit le voyage de Perse avec lui. Celui-ci gagna aussi les bonnes grâces de Cha-Abbas, qui lui donna en mariage une belle Circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade en Europe, entre autres en Angleterre où il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur persan le taxer d'imposteur et le frapper. Jacques Ier, voulant s'éclaircir de la vérité, renvoya les deux ambassadeurs sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton qu'il envoyait en ambassade. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Sherley, n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, à 63 ans: sa veuve revint en Europe, et alla se fixer à Rome. Elle avait un fils dont la reine d'Angleterre était la marraine et le prince de Galles parrain.

SHERLOCH (GUILLAUME), savant théologien anglais, naquit en 1641. Il s'appliqua à l'étude avec une ardeur extraordinaire, eut plusieurs places considérables dans le clergé, et devint doyen de Saint-Paul. Il mourut en 1707. On a de lui plusieurs ouvrages dont les Anglais font un grand cas. On a traduit en français son Traité de la mort et du jugement dernier, 1696, in-8°, celui de l'Immortalité de l'âme, 1708, in-8°.

SHERLOCK (THOMAS), fut successivement doyen de Chichester, maître du palais et évêque de Bangor. Il a donné 2 vol. in-8° de Sermons traduits en français; de l'Usage et des fins de la prophétie, 1729, in-8°; les Témoins de la résurrection jugés suivant les règles du barreau, in-12: c'est M. Le Moine qui les a traduits.

SHIRLEY (HENRI), auteur dramatique a fait une tragédie intitulée *Le Soldat martyrisé*, Londres, 1638, in-4°, qui a été fort applaudie. L'auteur était mort quand elle a été imprimée.

SHIRLY (JACQUES), célèbre poète anglais du 17e siècle, naquit à Londres en 1594. Après avoir fait ses études à Oxford, il embrassa la religion catholique et s'appliqua ensuite à composer des pièces de théâtre dont plusieurs eurent un grand applaudissement, mais que l'on ne joue plus. Il mourut en 1666.

SHUCFORD (SAMUEL), savant curé de Shelton, dans la province de Norfolck, puis chanoine de Cantorbéry et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, est auteur 1° d'une excellente Histoire du monde, sacrée et profane, pour servir d'introduction à celle de Prideaux, traduite en français, 3 vol. in-12. Il mourut le 14 juin 1754.

SIBELIUS (GASPARD), habile théologien hollandais au 17e siècle, natif de Deventer, est auteur d'un savant Commentaire sur le Cantique des cantiques, et de plusieurs autres ouvrages, imprimés en 5 vol. in-fol.

SIBER (URBAIN GODEFROI), habile théologien protestant et professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsick, naquit à Schandau près de l'Elbe le 12 décembre 1669, et mourut le 15 juin 1742. On a de lui une Dissertation sur les tourmens qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs; une autre sur l'usage des fleurs dans les églises et plusieurs autres petits écrits curieux et intéressans en latin.

SIBERUS (ADAM), fameux poète latin du 16e siècle, né à Kemnitz en Misnie, en 1515, mort en 1583, a composé des Hymnes, des Epigrammes, et d'autres Poésies imprimées en 2 vol., et dans *Deliciæ poetarum germanorum*, dans lesquelles il y a beaucoup de douceur et d'agrément, mais point d'élévation ni de grandeur.

SIBYLLES, femmes qui prédisaient

l'avenir quand elles étaient consultées. Quelque savant a voulu révoquer en doute qu'il y en ait jamais eu ; mais les avantages que Platon et les autres anciens disent qu'on avait retirés de leurs oracles, les noms des villes où elles les rendaient, l'époque des temps auxquels elles ont vécu, les statues érigées en leur honneur, leurs épitaphes ne laissent aucun doute sur leur existence. On en compte jusqu'à dix : la Delphique, qui vivait avant la guerre de Troie, et dont les prédictions sont insérées dans les poëmes d'Homère ; l'Erythrée, qui, selon Suidas, vivait 483 ans après la guerre de Troie, et à laquelle on attribue les vers acrostiches ; la Cumée, si fameuse dans l'Enéide et qu'on nommait *Deiphobé;* la Samienne, nommée *Pito*, et qu'Eusèbe qui la nomme *Hérophile*, fait vivre du temps de Numa Pompilius ; Amalthée ou Démophile, qui vivait à Cumes dans l'Asie-Mineure ; l'Hellespontine, née à Mermès près de Troie ; la Lybique, dont Euripide fait mention dans la quatre-vingtième olympiade, et qui par conséquent devait prophétiser avant ; la Persique ou la Babylonienne, nommée *Sambèthe* par Suidas ; la Phrygienne, qui rendait ses oracles à Ancyre ; la Tiburtine, nommée *Albunea*, qui prophétisait à Tibur ou Tivoli, sur les bords de l'Anio. Les livres Sibyllins, achetés par Tarquin, périrent dans l'incendie du Capitole ; les Romains envoyèrent en Italie, en Asie et en Afrique même recueillir tout ce qui portait le nom d'Oracles sibyllins, dont on fit plusieurs révisions, et dont la garde était confiée à quinze personnes de distinction. L'empereur Honorius les fit brûler en 399 Si, dans ceux qui nous restent, il y a quelques-uns de ces anciens oracles, il y en a de visiblement ajoutés par les premiers chrétiens. Il n'est pas vraisemblable que les filles païennes aient eu des révélations des mystères du christianisme, plus clairement exprimés que celles des anciens prophètes. Ce ne peut pas être, comme le dit saint Jérôme, pour récompenser leur chasteté ; car l'une d'elles dit : *Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt, etc.*

SIBRAND LUBERT. *Voy.* LUBBERT.

SICAMBRES, peuple français qui habitait sur les rives du Rhin, au-dessous de Cologne ; d'abord ils se rasaient le derrière de la tête et se laissaient croître les cheveux sur le front, de sorte que quand ils se prosternaient leur chevelure était épandue sur la terre. Ensuite ils ne se rasaient plus aucune partie de la tête. Sous Auguste ils furent transportés hors de leur pays, se mêlèrent à d'autres peuples et ne conservèrent plus leur nom ; cependant Claudien fait encore mention de Sicambres cinq cents ans après ; mais il nommait ainsi les peuples qui étaient venus habiter les pays qu'on avait fait quitter à cette nation.

SICARD (CLAUDE, célèbre missionnaire jésuite, naquit à Aubagne près de Marseille le 4 mai 1677. Après avoir enseigné les humanités et la rhétorique dans sa société, et achevé son cours de théologie, il fut envoyé en mission en Syrie et de là en Egypte. Il mourut au Caire le 12 avril 1726. On a de lui une Dissertation sur le passage de la mer Rouge par les Israélites, et plusieurs Ecrits curieux sur l'Egypte, dans les nouveaux Mémoires des missions, 8 vol. in-12.

SICCIUS DENTATUS, célèbre tribun du peuple romain, fit paraître un courage héroïque. Il se trouva en 120 batailles ou rencontres dans lesquelles il fut toujours vainqueur. Il servit sous neuf généraux, au triomphe desquels il contribua beaucoup. Il reçut quarante-cinq blessures par-devant et aucune par-derrière. Le sénat lui fit de grands présens, le fit surnommer l'*Achille romain*. Il vivait un peu après que les rois eurent été chassés de Rome, vers l'an 505 avant J.-C.

SICHARD (JEAN), professeur en droit à Tubinge, naquit en 1499, et mourut en 1552. C'est lui qui publia le premier l'Abrégé latin d'Anien des huit premiers livres du code Théodosien, après l'avoir trouvé par hasard en manuscrit ; les Institutes de Caïus ; les livres *receptarum sententiarum* de Paulus. Son Commentaire sur le Code est estimé.

SICHEM, fils d'Hemor, prince des Sichimites, enleva Dina et la demanda ensuite en mariage à son père Jacob. Elle lui fut accordée à condition que tous les Sichimites se feraient circoncire. Ils y consentirent pour obtenir la paix ; mais le troisième jour, lors-

que la plaie les eut mis hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville, la pillèrent, tuèrent tous les hommes, et firent esclaves les femmes et les enfans.

SICILE. Ce royaume fut enlevé aux Romains par les Vandales et ensuite par les Sarrasins. Robert, * Guiscard et Roger l'enlevèrent à ces derniers. Celui-ci y établit un royaume dont hérita son fils,

Guillaume Ier, dit *le Mauvais*, mort en. 1166
Guillaume II. 1189
Tancrède, usurpateur. . . 1192
Guillaume III. 1193
Constance, qui épousa * Henri VI, empereur. 1197
* Frédéric II. 1250
* Conrad. 1254
* Mainfroi, qui fut vaincu par Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. 1266
Pierre III, roi d'Aragon, mari de Constance, fille de Mainfroi, l'enleva à * Charles en. . . 1282
Frédéric III. 1337
Pierre II. 1342
Louis. 1355
Frédéric IV. 1377

Marie, qui épousa Martin, roi d'Aragon. Depuis ce temps la Sicile n'a fait qu'une province d'Espagne. En 1713 elle fut cédée au duc de Savoie. En 1720 elle fut réunie au royaume de Naples auquel elle est jointe depuis ce temps. *Voy.* comme à NAPLES.

SICYONE, ville de Péloponèse, eut ses rois particuliers sous Égialée, 1773 ans avant J.-C., et sous 15 de ses successeurs jusqu'à * Agamemnon, roi de Mycènes, qui s'en empara en 1124. Les Héraclides s'en emparèrent en 1129. * Aratus rendit la liberté à sa patrie et entra avec elle dans la ligue des Achéens.

Voy. comme à ARGOS.

SIDNEY (PHILIPPE), fils d'Henri Sidney, lord député d'Irlande, et de Marie Dudley, fille de Jean Dudley, duc de Northumberland : il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elisabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. Il s'y conduisit avec tant de prudence et de capacité que les Polonais voulurent l'élire pour leur roi ; mais la reine ne voulut point y consentir. C'est pendant son séjour à la cour de l'empereur qu'il composa son *Arcadie* qu'il ordonna de brûler en mourant. La nouvelle édition est de Londres, 1662, in-fol. Baudouin l'a traduite en français, 1624, 3 vol. in-8°. Dans la suite la reine Elisabeth l'envoya en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna de grandes preuves de sa valeur, surtout à la prise d'Axel ; mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut à la cuisse une blessure dont il mourut peu de temps après, en 1586, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages outre son *Arcadie*.

SYDNEY (ALGERNON), cousin germain du précédent, et fils de Robert Sidney, comte de Leicester, était un homme d'esprit et très-savant, surtout dans l'histoire et dans la politique. Il fut ambassadeur de la république d'Angleterre, près de Gustave, roi de Suède, et l'un des plus grands partisans de la liberté pendant les troubles d'Angleterre. Après le rétablissement du roi Charles II, Sidney quitta sa patrie ; mais dans la suite, étant retourné à Londres, à la sollicitation de ses amis, la cour lui fit faire son procès pour avoir réfuté les sentimens de Filmer, et il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui un Traité du gouvernement qui a été traduit en français, 1702, 3 vol. in-12. Il y soutient que les rois doivent être soumis aux lois, et que les peuples ne doivent dépendre que d'elles, et plusieurs autres ouvrages sur l'histoire et la politique, qui sont bien écrits en anglais et très-estimés.

SIDONIUS APOLLINARIS, évêque de Clermont en Auvergne, et l'un des plus grands évêques et des plus célèbres écrivains du 5e siècle, naquit à Lyon vers l'an 450, d'un père qui était préfet du prétoire dans les Gaules, sous l'empereur Honorius. Il fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint préfet de la ville de Rome. Il fut ensuite créé patrice et envoyé en plusieurs ambassades importantes dans lesquelles il fit paraître beaucoup de prudence et de capacité. Il succéda à Eparchius, évêque de Clermont, en 472, renonça aussitôt à toutes ses dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, et s'appliqua avec

ardeur et avec zèle à l'étude de l'Ecriture sainte et à la conduite de son diocèse. Il s'acquit une grande réputation par sa vertu et par son érudition, et mourut le 23 août 488, à 58 ans. Il nous reste de lui neuf livres d'Epîtres, et 24 pièces de poésie dans la Bibliothèque des Pères, et dont les meilleures éditions sont celles de Jean Savaron, 1609, in-4°, et du père Sirmond, 1652, in-4°, avec de savantes Notes. La maison de Polignac prétend être issue de Sidoine Apollinaire.

SIDRONIUS. *Voyez* Hossch.

SIGEBERT, célèbre moine de l'abbaye de Gemblours, mort le 5 octobre 1112, est auteur d'une Chronique, Anvers, 1608, in-4°; d'un Traité des hommes illustres, dans la Bibliothèque ecclésiastique de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol, et de plusieurs Vies des saints dans différens recueils.

SIGEBERT Ier, roi d'Austrasie, était le cinquième fils de Clotaire Ier, roi de France, et de la reine Ingonde. Il repoussa les Huns en 567, fit la guerre à son frère Chilpéric, et lui prit Soissons, Paris et Rouen. Comme il le tenait assiégé dans Tournai, Frédégonde le fit assassiner en 575, à 40 ans. Chilpéric le fit porter à Saint-Médard de Soissons qu'il avait achevé. Il avait eut pour femme la fameuse Brunehaut. (*Voyez ce mot*), et laissa Childebert II et deux filles.

SIGEBERT II, fils de Dagobert Ier, fut roi d'Austrasie, dont le siége était à Metz, mais dont dépendaient aussi des provinces méridionales de France, l'Auvergne, l'Albigeois, le Rouergue, le Querci, les Cévennes et la Provence. Il mourut en odeur de sainteté le 1er février 650, à l'âge de 20 ans; son corps est dans l'église de Saint-Georges de Nancy, où il est en vénération. Son fils Dagobert lui succéda.

SIGÉE (Louise), *Aloisia Sigea*, l'une des plus illustres et des plus savantes dames du 16e siècle, était de Tolède, et fille de Diego Sigée, homme savant qui l'éleva avec soin et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Elle fut mise auprès de l'infante Marie de Portugal, qui aimait les sciences. Louise Sigée épousa ensuite Alfonse Cuevas de Burgos, et mourut le 13 octobre 1560. On a d'*Aloisia Sigea* un poëme latin intitulé *Sintra*, nom d'une ville de Portugal, et d'autres ouvrages; mais le livre infâme *De arcanis amoris et veneris* qui porte son nom n'est point d'elle. *Voyez* Chorier.

SIGISMOND (Saint), roi de Bourgogne, succéda à Gombault son père, vers 516. Il abjura l'arianisme, fit mourir son fils Sigeric, et fut dépouillé de ses états par Clodomir, fils de Clovis. Ayant été fait prisonnier, il fut jeté dans un puits avec sa femme et ses enfans, près d'Orléans, où il mourut misérablement en 524.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, et roi de Hongrie et de Bohème, était fils de l'empereur Charles IV, et frère de l'empereur Venceslas. Il épousa Marie, héritière de Hongrie, apaisa les troubles du royaume, et fut élu empereur en 1410. Voulant éteindre le schisme qui affligeait l'Église, il parcourut pendant trois ans toute l'Europe : étant à Paris, il eut la curiosité de voir juger quelques procès au parlement. Il s'y rendit et prit la place qu'occupe ordinairement le roi lorsqu'il s'y trouve, ce qui fit murmurer tout bas les magistrats : on plaidait la cause d'un gentilhomme de mérite nommé Guillaume Signet, qui prétendait une charge qu'on lui disputait. Sa partie adverse objectait qu'il fallait être chevalier pour posséder cette charge, et que Signet ne l'était pas. Alors l'empereur, ayant appelé Signet, lui dit : « Puisqu'il n'y a que cet obstacle au gain de votre cause, je vous fais chevalier », en même temps il lui ceignit l'épée au côté, et lui chaussa ses éperons. Quoique tout le monde désapprouvât cette action, on ne crut pas devoir la relever, et Signet gagna sa cause. L'empereur Sigismond, de retour en Allemagne, fit tenir les conciles généraux de Constance et de Bâle. Il eut de grandes guerres à soutenir en Bohème contre les hussites, et mourut à Znain en Moravie le 8 décembre 1437, à 78 ans. C'était un prince bien fait, libéral, généreux, et ami des gens de lettres. On lui reproche néanmoins son incontinence, et de n'avoir pas réprimé les excès scandaleux de l'impératrice.

SIGISMOND, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, était fils de Casimir IV, et frère de Jean-Albert et d'Alexandre. Il succéda à ce dernier à l'âge

de 40 ans, battit les Moscovites et les chassa de la Lithuanie en 1541. Il étendit les bornes de ses états et mourut en 1548, à plus de 80 ans, après un règne glorieux de 41 ans.

SIGISMOND II, roi de Pologne, surnommé *Auguste*, était fils du précédent, auquel il succéda en 1548; il voulut faire rendre à sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs de reine, et pour y engager les grands il leur promit d'envoyer leurs enfans étudier dans les universités d'Allemagne; ce qui était défendu. C'est ainsi que l'hérésie pénétra en Pologne. Il acquit la Livonie à la couronne de Pologne, favorisa les savans, et mourut le 7 juillet 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. Ses lettres sont imprimées en latin avec celles du roi Etienne Battori, Leipsick, 1703, in-8°. Ce prince fut le dernier roi de la maison de Jagellon.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suède, et de Catherine, fille de Sigismond I[er], roi de Pologne, naquit en 1566. Il fut couronné roi de Pologne en 1587, après la mort d'Etienne Battori, à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, et prit possession du royaume de Suède le 19 février 1594. Ce prince étant zélé catholique, et ses sujets zélés luthériens, Charles, prince de Sudermanie, son oncle, profita de ces dispositions pour soulever les Suédois contre lui, et usurper le trône de Suède. Sigismond fit la guerre aux Tartares et aux Moscovites, qu'il chassa de Smolensko en 1611. Il mourut en 1632, après un règne de 45 ans.

SIGNET. *Voyez* SIGISMOND, empereur.

SIGNORELLI (LUCA), célèbre peintre de Cortone, mort en 1521, à 82 ans. Il excellait surtout dans le dessin, et mettait beaucoup de feu et de génie dans ses compositions.

SIGONIUS (CHARLES), l'un des plus savans écrivains du 16e siècle, fut professeur en grec à Modène sa patrie, et enseigna ensuite les humanités à Padoue, où la république de Venise lui donna une pension. Il mourut à Modène en 1584, à 60 ans. On a de lui d'excellentes Notes sur Tite-Live, de savans Traités sur le droit romain, et un très-grand nombre d'autres ouvrages, dans la plupart desquels il a mieux expliqué les antiquités romaines que tous les écrivains qui l'avaient précédé. Les principaux sont un traité utile et méthodique *De republicâ Hebræorum*; un autre très-savant *De republicâ Atheniensium*; un ouvrage important pour connaître la formation des principautés d'Italie, intitulé *Historia de Occidentali imperio*; une histoire exacte et judicieuse *De regno Italiæ*, depuis 565 jusqu'en 1286, etc. Tous ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Milan en 1732 et 1733, en 6 vol. in-fol. Ils méritent tous d'être lus. Outre ce recueil on a imprimé son Histoire ecclésiastique à Milan en 1734, en 2 vol. in-4°.

SIKE (HENRI), savant allemand du 17e siècle, remplit les meilleures chaires de sa patrie pour les langues orientales; il a donné l'Évangile de l'enfance de Jésus-Christ en arabe et en latin, Utrecht, 1697, in-8°.

SILÈNE, nourricier et compagnon de Bacchus, est représenté par les poètes comme un ivrogne monté sur un âne.

SILHON (JEAN), conseiller d'état ordinaire, et l'un des premiers académiciens de l'académie Française, était de Sos en Gascogne. Il s'appliqua à l'étude de la religion et de la politique, et fut employé en des affaires importantes, sous le ministère du cardinal de Richelieu. Il eut plusieurs pensions de la cour, et mourut en 1667. On a de lui un traité de l'*Immortalité de l'âme*. Paris, 1634, in-4°, et plusieurs ouvrages de politique.

SILHOUETTE (ETIENNE DE), fut un des commissaires pour les limites de l'Acadie, ministre d'état et contrôleur-général des finances de France. Il est mort dans son château de Bry-sur-Marne, le 20 janvier 1767, à 57 ans. Il a traduit l'Essai sur l'homme de Pope, in-12; l'Union de la religion et de la politique de Warburton, 1742, 2 vol. in-12; Idée du gouvernement chinois, 1729, in-4°, 1731, in-12; Réflexions politiques sur les plus grands princes de Gracian, 1730, in-4° et in-12; Mélanges de littérature et de philosophie de Pope, 1742, 2 vol. in-12; Traité mathématique sur le bonheur, 1741, in-12, etc.

SILINGES, peuple vandale qui s'empara de la Bétique en 408; mais

il n'en jouit pas long-temps, ayant été exterminé, en 427, par Wallia, roi des Visigoths.

SILIUS-ITALICUS (CAYUS), poète latin, fut consul de Rome, l'année de la mort de Néron, 68 de Jésus-Christ. Il eut d'abord une mauvaise réputation, parce qu'il faisait le métier de délateur; mais il effaça cette tache dans la suite. Il était riche, et possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile. Il se laissa mourir de faim, pour mettre fin au mal qui le tourmentait, à l'âge de 75 ans, l'an 100 de Jésus-Christ. Il nous reste de lui un Poëme de la seconde guerre punique, contenant les expéditions d'Annibal en dix-sept livres. Ce poëme fut trouvé par le Pogge, dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal, durant la tenue du concile de Constance. Il mérite d'être lu pour la pureté des expressions, la beauté du latin, et un grand nombre de particularités qu'on ne trouve point ailleurs; mais on n'y remarque ni la nature, ni la matière, ni la forme d'un poëme, ni aucune des qualités qui caractérisent les bons poëtes; ce qui a fait dire à Pline que Silius-Italicus a composé ses vers avec plus de travail que d'esprit et de génie. La première édition de ce poëme est de Rome, 1471, in-fol. Il y en a deux de cette date; celle revue par Pomponius est plus estimée que celle revue par l'évêque d'Alérie. Il y en a une édition d'Alde, 1523, in-8°, et une d'Utrecht, 1717, in-4°.

SILLERI (GABRIELLE-FRANÇOISE BRULART DE), petite-fille du marquis de Puisieux, épousa, le 23 juin 1675, Louis de Tibergeau; elle fit quelques vers agréables et conserva les grâces de son esprit jusque dans un âge fort avancé; c'est pour elle que La Fontaine avait fait sa fable de Tircis et Amarante; et c'est d'elle dont il dit: « Qui dit Silleri dit tout. *Voy.* BRULART.

SILLERI. *Voy.* FARGIS

SILVA (JEAN-BAPTISTE), célèbre médecin de la faculté de Paris et de Montpellier, naquit à Bordeaux le 13 janvier 1682; il pratiqua à Paris la médecine avec réputation, devint premier médecin de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, puis médecin consultant de sa majesté, et mourut à Paris le 18 août 1742, à 61 ans. On a de lui un *Traité de l'usage des differentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 2 vol. in-12, et quelques autres écrits.

SILVA (FRANÇOIS), né à Morbio-Disonto, dans le bailliage de Mendriz, célèbre peintre et statuaire, est mort en 1641. Son fils, Augustin, et son petit-fils François, dit *le Jeune*, furent aussi d'habiles statuaires. Ce dernier mourut à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737.

SILVA (CHARLES-François), mort à Milan en 1726, à 65 ans, fut un habile sculpteur et architecte.

SILVANI (GÉRARD), architecte et sculpteur florentin, né en 1579, bâtit le palais Ricardi à Florence et sculpta plusieurs statues qui ornent les édifices de cette ville. Il mourut en 1675. Son fils, Pierre-François Silvani, fut aussi un bon architecte; l'église des pères de l'Oratoire de Florence est de sa construction.

SILVÈRE, *Silverius*, succéda au pape Agapet Ier en 536, par les soins du roi Théodat. Peu de temps après, ayant été accusé d'avoir des intelligences avec les Goths, il fut envoyé en exil à Patare en Lycie par Bélisaire, qui fit ordonner à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'empereur Justinien, ayant appris les outrages qu'on faisait à ce saint pape, ordonna qu'on le rétablît sur son siége; mais par les intrigues de l'impératrice Théodora, il fut conduit dans l'île Calmaria, où il mourut de faim en juin 538.

SILVESTRE Ier (SAINT), pape, succéda à saint Miltiade le 31 janvier 314. Il envoya des députés au concile d'Arles, pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'église de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée en 325, pour y assister en son nom. Il mourut le 31 décembre 335.

SILVESTRE II, appelé auparavant Gerbert, né en Auvergne, de basse condition, fut élevé au monastère d'Aurillac, et devint abbé de Bobio. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciples le jeune Robert, fils de Hugues Capet. Gerbert fut fait

archevêque de Reims en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira an Italie, où il obtint l'archevêché de Ravenne, par la faveur de l'empereur Othon III, qui avait été son disciple. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, Gerbert lui succéda par la protection du même prince, le 19 février 999. C'était un des plus savans hommes de son siècle; il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il mourut le 12 mai 1003. Il nous reste de lui 149 Epîtres, et divers autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, dans la collection de Duchesne, dans celle des conciles. Son *Traité sur l'Eucharistie* se trouve dans l'histoire de Goteschalc, 1655, in-fol., et dans le *Thesaurus novus monumentorum*, du père Pez, 5 vol. in-fol. Le tome V est coté tome VI.

SILVESTRE DE PRIERIO. *Voyez* MOZOLINO.

SILVESTRE (FRANÇOIS), pieux et savant général des dominicains, naquit vers 1474, d'une noble et illustre famille de Ferrare; ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Après avoir professé la théologie avec distinction, et pris le bonnet de docteur à Bologne, il eut divers emplois dans son ordre; il en devint général sous le pape Clément VII en 1525, et mourut à Rennes dans le cours de ses visites, le 19 septembre 1528, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont 1° de bons Commentaires sur les livres de saint Thomas contre les gentils; ils se trouvent dans le tome 9 des œuvres de saint Thomas; 2° une Apologie pour prouver contre Luther que les instituts de l'Église romaine ne sont pas contraires à la liberté évangélique; 3° la Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse de l'ordre des frères prêcheurs, etc. Il ne faut pas le confondre avec François Silvestre, qui a traduit en français le Flambeau de la mer de Van-Loon, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol.

SILVESTRE (ISRAEL), célèbre graveur, naquit à Nancy le 15 août 1621, d'une bonne famille orignaire d'Écosse. Après la mort de son père, il vint à Paris, où Israël Henriet son oncle maternel et habile graveur le reçut avec joie et l'éleva comme son propre enfant. Il dessina toutes les vues de Paris et des environs, et les grava ensuite à l'eau forte avec un grand succès. Il fit depuis deux voyages à Rome, d'où il rapporta ce grand nombre de belles vues d'Italie que l'on a de lui. Enfin Louis XIV, instruit de sa rare capacité, l'employa à dessiner et à graver toutes les maisons royales, les places conquises, etc., et le fit maître à dessiner de monseigneur le dauphin. Il lui donna aussi des pensions considérables, et un logement au Louvre. Silvestre épousa Henriette Selincart, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, laquelle étant morte le 1er septembre 1680, il lui fit élever un magnifique monument à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il mourut le 11 octobre 1691, à 70 ans, laissant plusieurs enfans.

SILVESTRE (LOUIS), premier peintre du roi de Pologne, électeur de Saxe, mort le 14 avril 1760, à 85 ans, maniait le pinceau avec beaucoup de succès, et joignait les agrémens de l'esprit aux talens de la main.

SILVIA (GIANETTA-ROSA BENOZZI, dite), née à Toulouse, de parens italiens, vint fort jeune à Paris en 1716. Elle y épousa Joseph Baletti, dit Mario, qui jouait les rôles d'amoureux à la comédie Italienne. Elle fut également chargée des rôles d'amoureuses, qu'elle joua pendant quarante ans avec des applaudissemens et un succès soutenu. Elle est morte à Paris en 1758. Son mari est mort en 1762.

SILVIUS. *Voyez* SYLVIUS.

SIMÉON, chef de la tribu de même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit 1749 ans avant J.-C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les hommes de la ville de Sichem. Dans la suite ayant été envoyé en Egypte pour y acheter du blé, Joseph le retint pour otage, jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Les interprètes de l'Écriture ne conviennent pas des motifs qui portèrent Joseph à en user de la sorte avec Siméon. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon et Lévi avait exercée envers les Sichimites, et il leur prédit qu'en pu-

nition de leur crime Dieu les diviserait et les disperserait, c'est-à-dire que ces deux frères, si unis dans le crime, seraient séparés l'un de l'autre dans leurs demeures, et qu'en même temps ils seraient dispersés parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël, et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques autres terres qu'ils allèrent conquérir dans les montagnes de Séir et dans la vallée de Gader. Fagius observe que les Siméonites, dénués des ressources communes à presque toutes les autres tribus, donnèrent des maîtres d'école à presque tout le pays, et se consacrèrent à l'éducation des enfans pour gagner leur pain. Si cette tradition, qui est appuyée sur l'autorité du *Targum* de Jérusalem, et de quelques rabbins, est bien fondée, il ne se peut guère de preuve plus parlante de l'humiliation des Siméonites. Le crime de Zamri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant. Quoique cette tribu fût composée de 59,000 combattans lors de la sortie d'Egypte, il n'en entra néanmoins que 22,000 dans la terre de Canaan. Siméon mourut vers 1637 avant J.-C., à 120 ans.

SIMÉON (Saint), appelé le frère du Seigneur, était fils de Cléophas, surnommé Alphée, frère de Salomé, femme de Zébédée, et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Il fut élu évêque de Jérusalem, après saint Jacques, l'an 62 de Jésus-Christ, et fut crucifié pour la foi, la dixième année de Trajan, l'an 107 de Jésus-Christ, à 120 ans.

SIMÉON (Saint), *Stylite*, célèbre anachorète d'Antioche, naquit dans le petit bourg de Sisan, et se retira sur le haut d'une montagne de Syrie, où il demeura sur une colonne élevée de 36 coudées, dans les exercices d'une continuelle pénitence, et où il mourut en 461, à 69 ans. On a de lui une Lettre adressée à Basile, archevêque d'Antioche, et un Sermon dans la Bibliothèque des Pères. Théodoret, évêque de Cyr, l'un des plus judicieux écrivains ecclésiastiques, nous a donné l'abrégé de sa vie, qu'il a écrite comme témoin oculaire. Il ne faut pas le confondre avec un autre Siméon Stylite, surnommé le Jeune, qui mourut en 595.

SIMÉON MÉTAPHRASTE, célèbre compilateur des vies des saints, au 10e siècle, était natif de Constantinople. Il s'éleva, par sa naissance et par son mérite, aux emplois les plus considérables, fut secrétaire des empereurs Léon-le-Philosophe et Constantin-Porphyrogenète, et eut le département des affaires étrangères. Nous avons diverses traductions latines de ses Vies des saints. Il serait à souhaiter qu'on les imprimât en grec; car quoique la plupart soient remplies de fables, il y en a cependant plusieurs qui renferment des monumens anciens et authentiques. Cet écrivain fut nommé Métaphraste, parce qu'il avait écrit les vies des saints dans un style diffus et orné. Elles se trouvent dans les Vies des saints de Surius, et on trouve des vers de lui dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606, et 1614, 2 vol. in-fol.

SIMÉON, fameux rabbin du second siècle, est regardé par les juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé *Zohar*, c'est-à-dire *la lumière*. Crémone, 1560, 3 vol. in-fol.

SIMÉONI. *Voyez* Gaspard.

SIMIANE, ancienne maison de Provence, qui remonte à la fin du 10e siècle, s'est fait connaître avantageusement en France. Bertrand Raimbaud, marquis de Gorde, se distingua dans les guerres contre les religionnaires en sa qualité de lieutenant-général du Dauphiné. Il mourut en 1578; ce fut dans un combat qu'il livra au fameux Dupuy Montbrun que ce dernier fut pris. Madame de Sévigné a rendu aussi ce nom fameux, parce que sa petite-fille avait épousé Louis, marquis de Simiane, mort en 1718. Cette dame, Pauline Adhémar de Grignan, n'eut que des filles. Il existe plusieurs branches de cette maison; c'est d'une de ses branches qu'était Charles-Jean-Baptiste, dont l'article est ci-après.

SIMIANE (Charles-Jean-Baptiste de), marquis de Pianesse, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec

zèle dans son conseil et dans ses armées, et lui rendit les services les plus importans. Sur la fin de ses jours il quitta ses biens et la cour, et se retira à Turin, chez les prêtres de la Mission, où il ne s'occupa que de son salut. Il assistait néanmoins de temps en temps au conseil du duc de Savoie. Il mourut avec de grands sentimens de piété en 1677. On a de lui, en italien, un Traité de la vérité de la religion chrétienne, dont le père Bouhours a donné une belle traduction française, in-12; un Extrait des confessions de saint Augustin en latin, in 12. Il est auteur de quelques autres écrits.

SIMIERS ou SEYMER (Louise de l'Hôpital, épouse de Jean de, maître de la garderobe du duc d'Alençon), avait aimé le duc de Guise plus qu'elle n'en avait été aimée; mais elle rencontra mieux en Humières. *Voyez ce mot.* Son mari, pour la soustraire à ses poursuites, la mena à Compiègne. Humières lui fit donner le gouvernement de Dieppe, où il alla avec sa femme. Sa retraite était plus à la disposition d'Humières, qui trouva le moyen de revoir sa maîtresse, mais avec une telle indiscrétion que son mari pensa la tuer, et la renferma. Elle mourut sans enfans; elle était tante des maréchaux de Vitri et de l'Hôpital.

SIMLER (Josias), savant ministre de Zurich, naquit en Suisse le 6 novembre 1530, et mourut à Zurich le 2 juillet 1576, à 45 ans, laissant trois fils. On a de lui divers ouvrages de théologie, de mathématiques et d'histoire, et un Abrégé de la Bibliothèque de Conrad Gesner, Zurich, 1574, in-fol., augmentée dans l'édition de Frisius, 1583. Cet abrégé est estimé. *De Helvetiorum republicâ*, Elzévir, 1624, in-24, traduit en français, 1579, in-8°; *Vallesiæ descriptio*, Elzévir, 1633, in-24, etc.

SIMLER (Jean), de Zurich, mort à Stein sur le Rhin en 1748, à 55 ans, a été un habile peintre de portraits et d'histoire.

SIMON MACHABÉE, fils de Mathatias, et frère de Judas Machabée et de Jonathas, succéda à ce dernier au gouvernement des Juifs l'an 143 avant J.-C. Il se distingua par son courage et par sa prudence, rendit libres les Juifs qui avaient presque toujours été tributaires ou des Perses ou des Grecs, depuis leur retour de la captivité de Babylone, et prit par famine la citadelle de Sion. Il renouvela alliance avec les Spartiates, battit les troupes d'Antiochus Soter, roi de Syrie, et fut assassiné par trahison avec deux de ses fils dans un festin, par son gendre Ptolémée, l'an 135 avant J.-C. Jean Hyrcan lui succéda.

SIMON (Saint), apôtre de Jésus-Christ, fut surnommé Cananéen, c'est-à-dire zélé. On croit qu'il prêcha l'Évangile dans la Mésopotamie et dans la Perse; mais on ne sait rien de certain sur l'année, le lieu ni le genre de sa mort.

SIMON-LE-MAGICIEN, chef des simoniaques, était du bourg de Gitron, dans le pays de Samarie, et fut baptisé par le diacre saint Philippe, vers l'an 34 de Jésus-Christ. Quelque temps après, voyant que par l'imposition des mains des apôtres, les fidèles parlaient plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, et faisaient des miracles, il offrit de l'argent pour avoir la même puissance; mais saint Pierre condamna ce commerce impie, par lequel Simon voulait rendre vénales les choses saintes; et c'est de son action sacrilége que la simonie a pris son nom, et que ceux qui trafiquent des choses sacrées sont appelés simoniaques. Simon publia ensuite qu'il était *la grande Vertu de Dieu*, et répandit un grand nombre d'erreurs et d'impiétés, faisant passer sa concubine, nommée Hélène, ou Sélène, pour une personne divine. Etant allé à Rome, il se fit estimer de l'empereur Néron, et l'on assure qu'ayant promis à ce prince qu'à certain jour il monterait au ciel, tout le monde accourut à ce spectacle, et que déjà il prenait l'essor dans les nues, lorsqu'à la prière de saint Pierre il tomba à terre et se rompit les jambes. On ajoute que peu de jours après il mourut de sa blessure, l'an 66 ou 67 de Jésus-Christ. Il eut pour disciples Cerdon, Ménandre et Saturnin.

SIMON (Richard), né à Dieppe le 15 mai 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et en sortit peu de temps après. Il y rentra en 1662, et s'appliqua avec une ardeur extraordinaire à l'étude des langues orientales, pour lesquelles il eut, toute sa vie,

beaucoup de goût et de facilité. Il professa ensuite la philosophie au collége de Juilly, au diocèse de Meaux; mais s'étant attiré beaucoup d'ennemis par les opinions hardies et singulières répandues dans les livres qu'il donnait au public, il sortit de l'Oratoire en 1678, et se retira à Bolleville, village du pays de Caux, dont il était curé depuis 1676. Il quitta cette cure en 1682, et après un séjour assez court à Dieppe, il revint à Paris pour y faire imprimer quelques ouvrages. Il eut des démêlés littéraires assez vifs avec MM. de Veil, Spanheim, Le Clerc, Jurieu, Michel Le Vassor, et plusieurs autres savans de son temps. Il mourut à Dieppe le 11 avril 1712, à 74 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° une édition des Opuscules de Gabriel de Philadelphie, avec une traduction latine des notes, 1686, in-4°; 2° les Cérémonies et coutumes des Juifs, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un supplément touchant les sectes des caraïtes et des samaritains, 1681, in-12; 3° l'*Histoire critique du Vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, chez Régnier Leers, en 1685, in-4°; *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, Rotterdam 1689, in-4°, qui fut suivie en 1690, d'une *Histoire critique des versions du Nouveau Testament*, in-4°, et en 1692, de l'*Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4°; Réponse au livre intitulé *Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4°; *Inspiration des livres sacrés*, 1687, in-4°; *Nouvelles observations sur le texte et les versions du Nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4°; 4° *Lettres critiques* dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; 5° une traduction française du Nouveau Testament, avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8°. M. de Noailles, archevêque de Paris, et M. Bossuet condamnèrent cet ouvrage; 6° *Bibliothèque critique*, sous le nom de Saint Jorre, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil; 7° *Bibliothèque choisie*, 1714, 2 vol. in-12; 8° *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. Dupin, et des Prolégomènes sur la Bible du même*, 1730, 4 vol. in-8°, avec des éclaircissemens et des remarques du père Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage; 9° *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de Moni, 1693, in-12; 10° *Histoire des revenus ecclésiastiques*, 1709, 2 vol. in-12; 11° *Créance de l'église orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12; 12° la Vie du père Morin, dans les *Antiquitates ecclesiæ orientalis* de cet auteur. C'est une satire de Morin et de toute la congrégation de l'Oratoire, etc. On remarque dans tous les ouvrages de Richard Simon beaucoup de critique et d'érudition, mais assez souvent peu d'exactitude dans les citations, et presque toujours des opinions singulières et extraordinaires. Le séjour qu'il avait fait à l'Oratoire lui avait tellement déplu, que quand on lui parlait de communautés ou d'ordres religieux, il répétait sans cesse ce vers pentamètre:

Alterius ne sit, qui suus esse potest.

SIMON (Jean-François), né à Paris en 1654, d'un habile chirurgien, prit l'habit ecclésiastique, se fit recevoir docteur en droit canon, devint secrétaire de M. Peletier le père, contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut choisi en 1712 pour garde des médailles du cabinet du roi, et mourut le 10 décembre 1719, dans sa 65e année. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs saventes Dissertations dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

SIMON (Denis), conseiller du présidial, et maire de la ville de Beauvais, est auteur d'une Bibliothèque des auteurs de droit, 1692 et 1695, 2 vol. in-12; d'un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, 1706, in-12, et de quelques autres ouvrages. Il mourut en 1731.

SIMON, moine d'Orient dans le 13e siècle, passa en Europe, où il se fit dominicain, et composa un Traité

contre les Grecs, sur la procession du Saint-Esprit, qu'on trouve dans Allatius.

SIMON (Claude-François), habile imprimeur de Paris, y est mort en 1767, à 55 ans. Il a composé une *Connaissance de la mythologie*, in-12, et deux comédies, *Minos ou l'Empire souterrain*, *Les Confidences réciproques*, non représentées. On lui attribue les *Mémoires de la comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12,

SIMON (Jean-François), chirurgien, mort le 22 octobre 1770, a travaillé pour les jeunes chirurgiens dans son *Abrégé de la maladie des os*; *Abrégé de pathologie et de thérapeutique*, in-12; *Recherches sur l'opération césarienne*.

SIMONEL (Dominique), avocat, mort en 1755, a donné un Traité estimé des droits du roi sur les bénéfices de ses états, 1752, 2 vol. in-4°; *Dissertation sur les pairs de France*, 1753, in-12; *Traité du refus de la communion à la sainte table*, 1754 2 vol. in-12.

SIMONET (Edmond), né à Langres, en 1662, se fit jésuite en 1681, et enseigna la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna aussi la théologie scolastique. Il mourut en cette ville en 1733. On a de lui *Institutiones theologicæ*, Nanci, 1721 à 1728, 11 vol. in-12, et Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski, reçut la couronne poétique de Clément VIII, et mourut en 1629, âgé de 72 ans. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Varsovie, 1772, in 4°.

SIMONIDES, l'un des plus excellens poètes grecs de l'antiquité, était de Ceos, aujourd'hui Zea, île de la mer Égée. Il florissait du temps de Darius, fils d'Hystaspe, vers 480 avant J.-C. Il s'exerça en plusieurs genres de poésie, et réussit surtout dans l'élégie. Quelques-uns ont dit qu'il ajouta quatre lettres à l'alphabet grec; mais il y a apparence que ce fut un autre Simonides, poète iambique qui vivait longtemps avant lui. On assure aussi qu'il fut préservé deux fois d'un péril imminent d'une manière extraordinaire, et que ce fut une récompense de sa vertu. A l'âge de 80 ans, il disputa le prix de la poésie, et le remporta. Il avait une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale artificielle. Il alla, malgré son grand âge, à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, et s'en fit aimer. La réponse qu'il fit à ce prince, qui lui demandait la définition de Dieu, est fort célèbre, et se trouve dans Cicéron, liv. 1er de la Nature des dieux. Simonides se fit aussi chérir de Pausanias, général des Lacédémoniens, lequel l'ayant un jour à sa table, lui ordonna de débiter quelques sentences. « Souvenez-vous, lui répondit Simonides, que vous êtes homme. » Cette réponse parut si froide à Pausanias, qu'il ne daigna pas y faire attention; mais s'étant trouvé dans un asile où il combattait contre une faim insupportable, et dont il ne pouvait sortir sans s'exposer au dernier supplice, malheur que son ambition lui avait attiré, il se souvint des paroles de ce poète, et s'écria par trois fois: « O Simonides, qu'il y avait un grand sens dans l'exhortation que tu me fis! » Simonides fit paraître de grandes qualités dans sa conduite et dans ses écrits; mais sa gloire fut obscurcie par son avarice et la vénalité de sa plume. Il mourut 460 avant J.-C., à l'âge de 89 ans. Il avait écrit en dialecte dorique les célèbres batailles de Marathon et de Salamine, et il avait composé des Odes, des Tragédies, des Epigrammes, des Élégies, des Lamentations, etc.; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont Léon Allatius a donné les titres. Fulvius Ursinus les a recueillies avec des notes, Anvers, 1568, in-8°, et dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il avait un talent particulier pour exciter la compassion de ses lecteurs, et l'on prétend qu'en ce point il était préférable à Pindare. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris la ville de Syracuse, y fit démolir le tombeau de Simonides. C'est à cette occasion que Callimaque composa une pièce contre Phénix, dans laquelle il introduisit Simonides, se plaignant de ce que ce général n'avait pas eu les mêmes égards pour lui que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison prête à tomber. Cette dernière circonstance de la vie de Simonides est par-

faitement bien traitée dans les fables de Phèdre et de La Fontaine. On a imprimé comme de Simonides un Dialogue de l'origine et naturel *feminini generis*, qui se trouve dans le livre intitulé *Formulaire fort récréatif de tous contrats*, etc., Lyon, 1594, in-16.

SIMONIUS (SIMON), médecin de Lucques dans le 16e siècle, de catholique se fit calviniste, puis socinien. Il se retira en Pologne, où un certain Marcellus Squarcia Lupus le taxa d'athéisme dans un libelle de 23 pages, intitulé *Simonis Simonii summa religio*, Cracoviæ., 1588, in-4°. Simonius a fait quelques livres de médecine oubliés.

SIMONIUS (PIERRE), éloquent et savant évêque d'Ypres, natif de Tiel, est auteur de plusieurs bons ouvrages contre les calvinistes. Les principaux sont 1° *De veritate*; 2° *Apologia contra Calvinum pro veritate catholicâ*; 3° *De hæreseos hæreticorumque naturâ*; 4° *De Jesu-Christi in monte Thabor cum Moïse et Eliâ colloquio*; 5° des Sermons et des Exhortations à son peuple, réunies en un vol. in-fol., et imprimés à Anvers par les soins du jésuite Jean David, etc. Il mourut en 1605, à 66 ans.

SIMONNEAU (CHARLES), habile graveur, natif d'Orléans, fut élève de Noël Coypel et de Château, et s'abandonna ensuite à son génie. Il fut employé à graver les médailles de l'histoire métallique de Louis XIV, et le czar Pierre Alexiovitz l'occupa à divers sujets de batailles. Simonneau était de l'académie Royale de peinture et de sculpture, et mourut à Paris en 1728, âgé d'environ 86 ans. Louis Simonneau a gravé l'histoire de l'imprimerie et de la gravure en 1694, et l'histoire des autres arts et métiers, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol., 168 planches.

SIMPLICIEN (LE PÈRE PIERRE-LUCAS, augustin déchaussé, mort le 10 octobre 1759, à 76 ans, est auteur de la nouvelle édition de l'*Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1726 à 1733, 9 vol. in-folio, à laquelle il avait travaillé avec le père Ange, et qu'il a achevée seul après la mort de son confrère. Il a aussi donné les éditions des Etats de la France, de 1727 et 1736.

SIMPLICIUS, natif de Tivoli, succéda au pape Hilaire le 25 février 468. Il gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence en des temps très-difficiles, et fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongus du siége d'Alexandrie, et Pierre-le-Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre, et mourut le 1er mars 483. Il nous reste de lui 18 Lettres, dont plusieurs sont très-importantes.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien au 5e siècle, était Phrygien. Il nous reste de lui des Commentaires sur Epictète, Leyde, 1640, in-4°, avec des notes de Saumaise. Cet ouvrage est curieux et intéressant. Il est traduit dans l'Epictète de madame Dacier.

SIMPSON (THOMAS), professeur de mathématiques en Angleterre, et des académies des Sciences de Londres et de Paris, a donné des Elémens de géométrie, traduits en français, 1755, in-8°.

SIMSON (EDOUARD), savant théologien anglais, publia en 1652 une Chronique universelle depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ. Il y marque avec soin les années du monde, les olympiades et les années de la fondation de Rome. On y trouve dans un bon ordre tout ce qui concerne l'histoire sacrée et profane. Sa vie est à la tête avec la liste de ses ouvrages. Les éditions de Leyde, 1739, et d'Amsterdam, 1752, in-fol., sont les plus belles. Il ne faut pas le confondre avec Archibaut Simson, théologien écossais, qui a fait entre autres ouvrages un Traité des hiéroglyphes des animaux, dont il est parlé dans l'Écriture, Edimbourg, 1622, in-4, et un Commentaire anglais sur la seconde épître de saint Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4°.

SIMSON (ROBERT), professeur de mathématiques dans l'université de Glascou, mourut le 1er octobre 1768, à 81 ans. Le comte de Stanhope a fait la dépense d'une magnifique édition de ses œuvres postumes en latin, à Glascou, 1776, in-4°. Jacques Clowe, autre professeur de Glascou, en a été

l'éditeur. Ces ouvrages ont pour but principal de faire connaître et d'éclaircir la doctrine des anciens en mathématiques.

SINCRETIQUES. *Voyez* Calixte.

SINGLIN (Antoine), fameux docteur et confesseur des religieuses de Port-Royal, était natif de Paris, et fils d'un marchand de vin. Ayant renoncé au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, il apprit le latin et embrassa l'état ecclésiastique. Saint Vincent le mit ensuite dans l'hôpital de la Pitié, pour faire le catéchisme aux enfans. Quelque temps après, M. Singlin s'attacha à l'abbé de Saint-Cyran, qui lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port Royal. M. Singlin fut confesseur de ces religieuses pendant 26 ans, et leur supérieur pendant huit. On dit que M. Pascal lui trouvait le jugement si solide, qu'il lui lisait tous ses ouvrages avant que de les publier, et qu'il s'en rapportait à ses avis. On ajoute que c'était aussi pour l'ordinaire M. Le maître de Sacy qui dirigeait sa plume. M. Singlin lui disait le sujet qu'il voulait traiter, sur quelle vérité il avait dessein de prêcher, quel endroit de l'Évangile il se proposait d'expliquer, et M. de Sacy, ou quelquefois M. Arnauld, remplissait ce plan, ou du moins l'ébauchait. M. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal. Craignant d'être arrêté en 1661, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut dans une autre retraite, le 17 avril 1664, et l'on porta son corps à Port-Royal de Paris. On a de lui 1° des *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre Seigneur et les principales fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 5 vol. in-8°, réimprimées en 12 et en 6 vol. in-12; 2° quelques Lettres, dans les Mémoires de Port-Royal, 7 vol. in-12.

SINHOLD (Jean-Nicolas), savant théologien allemand, et professeur d'éloquence à Erfurt, a continué l'*Erfordia litterata* du professeur Motschman, et a fait divers ouvrages allemands. Il mourut en 1748.

SINNICH (Jean), fameux docteur de Louvain, au 17e siècle, natif d'Irlande, dont on a un ouvrage in-fol. contre les théologiens de la confession d'Augsbourg, intitulé *Confessionistarum Goliatismus profligatus*, et plusieurs autres ouvrages, dont les titres sont bizarres et singuliers. Il était grand défenseur des écrits de Jansénius, et fut professeur dans l'université de Louvain, qui l'envoya à Rome avec d'autres députés vers Urbain VIII, pour demander à ce pape des éclaircissemens au sujet de sa bulle contre Jansénius. Il mourut en 1666.

SINNIS, fameux brigand, qui désolait les environs de Corinthe; il attachait ceux qui tombaient entre ses mains aux branches de deux gros arbres qu'il avait pliés et abaissés jusqu'à terre, lesquels se redressant tout d'un coup déchiraient ces malheureux. Thésée le fit mourir du même supplice.

SINON, fils de Sisyphe, se laissa prendre par les Troyens, et par ses fourberies leur persuada de faire entrer le cheval de bois dans leur ville. Ce fut lui qui ouvrit la porte du cheval aux gens armés qui étaient enfermés dedans.

SIONITE. *Voy.* Gabrielle.

SIRÈNES, monstres marins, moitié femmes et moitié poissons, étaient filles de l'Océan et d'Amphitrite; elles attiraient les passans par leurs chants et les dévoraient. Ulysse les évita en faisant boucher les oreilles de ses compagnons, et se faisant attacher au mât.

SIRI (Vittorio), historiographe du roi et ancien abbé de Vallemagne, était Italien. Il se rendit fameux par son Mercure, ouvrage curieux qui contient l'histoire du temps depuis 1635 jusqu'en 1655, en 13 vol. in-4°, et dont M. Requier en a commencé une traduction française. On a encore de lui *Memorie recondite* en 8 vol. in-4°. Il y en a aussi une partie traduite par M. Requier. Il mourut à Paris le 5 octobre 1685, à 77 ans. Il ne faut pas toujours compter sur la vérité des faits rapportés par cet historien.

SIRICE, Romain, succéda au pape Damase le 1er janvier 385, à l'exclusion d'Ursicin. La lettre qu'il écrivit à Himère, évêque de Taragone, dans laquelle il répond à plusieurs questions importantes de ce prélat, passe parmi les savans pour la première épître dé-

crétale qui soit véritable. Il condamna Jovinien et ses sectateurs, et n'eut ni pour saint Jérôme ni pour saint Paulin les égards que ces deux grands hommes méritaient. Il mourut le 19 septembre 399. On a de lui plusieurs Epitres importantes, dans *Epist. Rom. Pont. de Coustant*, in-fol.

SIRIGUE *Voy*. Mélèce.

SIRLET (Guillaume), célèbre cardinal du 16e siècle, était de Stilli, autrement Squillace, dans la Calabre. Il se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, et se fit estimer de Marcel II. Il fut fait cardinal et bibliothécaire du Vatican par Pie IV, à la sollicitation de saint Charles Borromée, et mourut en 1585, à 71 ans.

SIRLET (Flavius), excellent graveur en pierres fines, s'est rendu à Rome très-célèbre par ses talens, et passe avec raison pour l'un de ceux qui ont le plus approché des graveurs anciens. Le fameux groupe de Laocoon, qu'il a gravé sur une améthyste, est regardé comme son chef-d'œuvre. Il mourut en 1737.

SIRMOND (Jacques), très-célèbre jésuite, naquit à Riom le 12 octobre 1559, d'un père qui était prévôt, juge et magistrat de cette ville. Il se rendit très-habile dans les antiquités ecclésiastiques, et s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe par sa profonde érudition et par ses ouvrages. Il fut appelé à Rome en 1590 par le père Aquaviva, auquel il servit de secrétaire pendant plus de 16 ans. Les cardinaux Baronius, d'Ossat et Barberin eurent pour lui une estime particulière, et il ne fut pas inutile au premier pour la composition de ses Annales. Il revint à Paris en 1608, et depuis ce temps il ne laissa passer presque aucune année sans publier quelques ouvrages. Il devint ensuite confesseur du roi Louis XIII, et remplit long-temps cette place avec l'estime de ce prince et des seigneurs de la cour. Le père Sirmond était lié d'une étroite amitié avec Jérôme Bignon, Pierre Pithou et plusieurs autres grands hommes de son temps. Il mourut à Paris le 7 octobre 1651, à 92 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont 1° d'excellentes Notes sur les conciles de France, dans l'édition qu'il en a donnée, Paris, 1629, 3 vol. in-fol., dont il y a un Supplément du père de Lalande, 1666, in-fol., et *Concilia novissima Galliæ*, d'Odespun, Paris, 1646, in-fol.; sur les Capitulaires de Charles-le-Chauve et sur le Code Théodosien; 2° de bonnes éditions des œuvres de Théodoret et d'Hincmar de Reims; 3° un grand nombre d'excellens Opuscules sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol. Tous les ouvrages du père Sirmond sont très-bien écrits en latin, et ses Opuscules peuvent servir de modèle pour le style théologique. Ce fut lui qui publia le premier l'ouvrage curieux de Facundus, évêque d'Hermiane, et un livre intitulé *Prædestinatus*, qui fit grand bruit et qui n'est qu'une rapsodie informe. Ses écrits contre le fameux docteur Richer ne font point d'honneur à sa capacité dans la théologie; mais il a mieux réussi contre Godefroi, Saumaise et le père Petau.

SIRMOND (Antoine), jésuite, mort en 1643, et Jean Sirmond de l'académie Française, mort en 1649, neveu du précédent, sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages. Ce dernier était, au jugement du cardinal de Richelieu, un des meilleurs écrivains de son temps; et cette éminence se servit souvent de sa plume. Il est auteur de la Vie du cardinal d'Amboise, qui parut en 1631, in-8°, sous le nom du sieur des Montagnes, et qui n'est pas estimée. On a aussi de lui des Poésies latines, 1654. Le plus fameux ouvrage du père Antoine Sirmond son frère est intitulé *Défense de la vertu*, et imprimé en 1641, in-4°. Ce qu'il osa avancer dans ce livre « qu'il ne nous est pas tant commandé d'aimer Dieu que de ne le pas haïr, et qu'on ne peut marquer aucun temps de la vie où on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, » parut avec raison si révoltant à ses confrères mêmes, qu'ils en désavouèrent l'auteur. M. Nicole, dans ses Notes de Wendrock sur la dixième Lettre provinciale, a réfuté avec force ces scandaleuses propositions du père Antoine Sirmond.

SISARA, général de l'armée de Jabin, roi de Chanaan, ayant été vaincu par Barach, juge d'Israël, fut reçu en s'enfuyant dans la tente de Jahel,

laquelle, le voyant endormi, lui enfonça un clou dans les tempes, 1285 avant J.-C.

SISGAU. *Voy.* AUTHIER.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII le 18 janvier 708, et mourut subitement le 6 février suivant.

SISYPHE, fils d'Eole, qui désolait les rivages de l'Attique, fut tué par *Thésée*. Il est condamné dans les enfers à rouler au haut d'une montagne une grosse pierre qui retombe quand elle est prête d'arriver.

SISYPHE, natif de l'île de Cos, écrivit, si l'on en croit Malesa, cité par Jean Tzetzès, l'histoire du siége de Troie, où il avait accompagné Teucer. On ajoute qu'Homère s'était beaucoup servi de cet ouvrage; mais ces faits, étant destitués de preuves, doivent passer pour fabuleux, ou du moins pour très-incertains.

SITONS, habitaient la Norwége et avaient des femmes pour leur commander. Sans doute qu'ils redoutaient moins leurs projets ambitieux que ceux des hommes.

SIXTE Ier, Romain, succéda au pape Alexandre Ier en 117, et mourut en 127.

SIXTE II, Athénien, fut élu pape après Etienne en 257 et souffrit le martyre par la foi de J.-C. trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 259, durant la persécution de Valerien.

SIXTE III, prêtre de l'Église romaine, succéda au pape Célestin en 432. Il travailla à éteindre les hérésies de Pélage et de Nestorius, et à concilier saint Cyrile et Jean d'Antioche. Il mourut le 18 août 440. On a de lui trois Epîtres et quelques pièces de poésie sur le péché originel contre Pélage, dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. Rom. Pont. Coust.*, in-fol.

SIXTE IV, appelé auparavant François Albisola de la Rovère, était selon quelques-uns fils d'un pêcheur du village de Celle, à cinq lieues de Savone, dans l'état de Gènes. Il entra dans l'ordre des cordeliers, fut reçu docteur à Padoue, et enseigna avec réputation dans les universités de Bologne, de Pavie, de Sienne, de Florence et de Perouse. Il devint ensuite général des cordeliers, puis cardinal, à la recommandation du cardinal Bessarion; et enfin pape le 9 août 1471, après la mort de Paul II. Il arma aussitôt une flotte contre les Turcs, et fit paraître beaucoup de magnificence et de libéralité pendant tout son pontificat. Sixte IV enrichit la bibliothèque du Vatican dont il confia l'intendance au docte Platine. Il donna le 1er mars 1476 une bulle par laquelle il accorde des indulgences à ceux qui célébreront la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge; c'est le premier décret de l'Église romaine touchant cette fête. On lui attribue aussi l'établissement de la fête de saint Joseph en 1481, pour laquelle Gerson s'était donné beaucoup de mouvement. Les historiens lui reprochent d'avoir souffert les déréglemens de ses neveux, d'avoir montré trop de passion contre la maison de Médicis, et contre les Vénitiens, et d'être entré dans la conspiration des Pazzi à Florence. Il mourut le 13 août 1484, à 71 ans. Il avait composé, avant son pontificat, les traités *De Sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol., rare; *De futuris contingentibus; De potentiâ Dei; De Conceptione beatæ Virginis*, etc. On lui attribue *Regulæ Cancellariæ*, 1471, in-4°, très-rare, traduit en français par Dupinet, 1564, in-8°, et réimprimé sous le titre de la *Banque romaine*, 1700, in-12.

SIXTE V, pape célèbre, et l'un des plus grands hommes qui aient régné en Europe, était fils de François Peretti, vigneron du village appelé les Grottes, près du château de Montalte. Il naquit en ce village le 13 décembre 1521, et fut nommé Félix Peretti. A l'âge de 9 ans il fut donné par son père, qui était très-pauvre, à un habitant du village pour garder ses pourceaux. Dans cet état, ayant aperçu un cordelier conventuel qui était en peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli, il le suivit jusqu'au couvent. Il témoigna une si grande passion pour l'étude qu'on l'instruisit, et qu'ensuite il prit l'habit. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, et élevé au degré de bachelier, après quoi il prit le nom de Montalte. Ayant reçu quelque temps après le bonnet de docteur, il obtint une chaire de théologie à Sienne. Il

s'acquit ensuite une si grande réputation par ses sermons à Rome, à Gènes, à Pérouse et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire-général à Bologne, et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il fut contraint de s'enfuir de cette ville. Comme on le raillait sur son évasion précipitée, il répondit qu'ayant fait vœu d'être pape à Rome, il n'avait pas cru devoir se faire pendre à Venise. A peine fut-il arrivé à Rome qu'il devint l'un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre, par la protection des cardinaux Carpi, Alexandrin et Marc-Antoine Colonne, auquel il avait enseigné la philosophie. Il accompagna en Espagne le cardinal Buon Compagno, en qualité de théologien du légat et du consulteur du Saint-Office. C'est alors qu'il changea tout à coup son humeur sévère et qu'il devint si complaisant que tous ceux qui le voyaient étaient charmés de la beauté de son esprit et de la douceur de son caractère. Cependant le cardinal Alexandrin, étant devenu pape sous le nom de Pie V, se souvint de Montalte et lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il voulut aussi l'avoir pour son confesseur extraordinaire, et lui donna l'évêché de Sainte-Agathe en 1568, puis le chapeau de cardinal. Le cardinal Buon Compagno ayant succédé à Pie V en 1572, sous le nom de Grégoire XIII, Montalte ne songea plus qu'à parvenir à la même dignité. Dans cette vue il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort les cardinaux se divisèrent en cinq factions. Montalte se disait alors plus vieux qu'il n'était, ne paraissait que la tête penchée sur l'épaule, appuyé sur un bâton comme s'il n'eût pas eu la force de se soutenir, et ne parlait plus qu'avec une voix interrompue d'une toux qui semblait à tous momens le menacer de sa fin dernière. Quand on l'avertit que l'élection pourrait bien le regarder, il répondit avec humilité qu'il était indigne d'un si grand honneur, qu'il n'avait pas assez d'esprit pour se charger seul du gouvernement de l'Église; que sa vie devait moins durer que le conclave, et parut être résolu si on l'élisait de ne tenir que le nom de pape, et d'en laisser l'autorité. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer les cardinaux à l'élire, le 24 avril 1585. A peine fut-il élu qu'étant sorti de sa place il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que la voûte de la chapelle en retentit. Il prit le nom de Sixte V, en mémoire de Sixte IV qui comme lui avait été cordelier. On ne vit jamais un homme ni plus exact ni plus appliqué à remplir ses devoirs. La sévérité avec laquelle il fit rendre la justice apporta la sûreté et l'abondance dans Rome et dans l'État ecclésiastique. Il n'épargna ni les juges que les prières, l'argent ou les brigues avaient corrompus, ni ceux qui, en faveur de leurs amis ou de leurs parens, étaient convaincus d'avoir commis quelques injustices. Les Français peuvent lui reprocher sa partialité pour la ligue, mais une ligue faite en apparence pour soutenir la religion catholique pouvait-elle n'être pas favorisée du pape? Sa bulle contre Henri III et le prince de Condé a occasionné des réponses estimées: ***Brutum Fulmen***, 1585, in-8°; ***La Fulminante pour Henri III***, in-8°; ***Moyens d'abus du rescrit et bulle de Sixte V***, 1586, in-8°; *Aviso piacevole sopra la mentita data dal re di Navarra à papa Sixto V*, Monaco, 1586, in-4°. Si Sixte V s'est fait honneur dans l'administration politique, il ne s'en est pas moins fait par sa magnificence. Il fit des dépenses incroyables pour l'ornement non-seulement de la ville de Rome, mais encore de toutes celles de l'État ecclésiastique. Il fit tirer de terre ce prodigieux obélisque de 72 pieds de haut, et le fit élever dans la place du Vatican, où il dressa la bibliothèque, qui est un de ses chefs-d'œuvre. Il fit bâtir dans l'église de Sainte-Marie-Majeure une chapelle revêtue de marbre blanc, enrichie de festons et de feuillages; et voyant que le mont Quirinal avait besoin d'eau, il y en fit couler d'une source vive et abondante, par un aquéduc qui lui coûta près d'un million. A côté de la galerie qu'il fit faire sur le portail de l'église de Saint-Jean-de-Latran, il fit bâtir un superbe

palais dont la face qui regarde l'obélisque est large de 340 pieds. Il était ennemi des vices, protecteur de la vertu et des sciences, judicieux, magnifique, et toujours occupé de la grandeur de l'Église romaine et de la gloire de la religion. Il passait une partie de nuit à étudier, après avoir employé la journée à donner audience. Enfin, soit que l'on considère Sixte V par rapport à la manière dont il s'éleva, soit qu'on envisage la conduite qu'il tint dans les différentes affaires qu'il eut à démêler avec les princes dans le gouvernement de l'État ecclésiastique, dans le réglement de sa maison et dans ce qu'il exécuta pour l'ornement de la ville de Rome et pour la gloire de l'Église, on ne peut douter qu'il n'ait été un des plus excellens génies et des plus grands hommes qui aient paru dans le monde. Il mourut le 27 août 1590, à 69 ans, détesté des Romains qui gémissaient sous le poids des impositions Malgré les grandes dépenses qu'il avait faites pendant les cinq années de son pontificat, il laissa dans le château Saint-Ange plus de cinq millions d'or qu'il destinait pour les nécessités pressantes de l'Église. On a de lui des Sermons et quelques autres ouvrages. On lui a reproché ses ruses pour parvenir au souverain pontificat, et son extrême sévérité, qu'il poussa, dit-on, jusqu'à la cruauté, lorsqu'il y fut parvenu; mais on ne l'a jamais accusé d'avoir fait mourir quelqu'un injustement, et l'on ne prouve pas que sa fermeté et sa grande sévérité ne fussent pas nécessaires pour réprimer efficacement les abus horribles et les crimes énormes qui régnaient alors. On travailla, par son ordre, à la nouvelle version latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en 1 vol. in-fol. Les fautes qui s'y étaient glissées firent murmurer si fort que Clément VIII la fit corriger, et en donna une nouvelle édition en 1592. Chacun de ces papes a mis une bulle à la tête de son édition. Cette diversité a produit le *Bellum papale*, in-4°. *Voyez* James. De cette Bible il y a l'édition qu'on appelle des *Evêques*, qui est rare; elle est de Cologne, 1630, in-12. On la distingue de sa réimpression, parce que cette dernière a des sommaires aux chapitres. L'édition du Louvre, 1642, 8 vol. in-fol.; celle de Paris, 1656, in-12, connue sous le nom de Bible de Richelieu, etc. Grégorio Léti, auteur de sa vie, 2 vol. in-12, et 3 en italien, n'est ni assez fidèle ni assez judicieux pour qu'on doive s'en rapporter à ce qu'il en dit.

SIXTE DE SIENNE, *Sixtus Senensis*, savant dominicain du 16e siècle, natif de Sienne, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier; mais ayant été convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, qui était alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de saint François dans celui de saint Dominique. Sixte de Sienne prêcha ensuite avec applaudissement, et fut chéri de Pie V, à cause de sa piété et de son érudition dans la langue hébraïque. Il mourut à Gènes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa Bibliothèque sainte, dans laquelle il fait la critique des livres de l'Ancien Testament, et donne les moyens de les expliquer. Le savant Hortinger fait grand cas de cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques. Les autres écrits de Sixte de Sienne sont des Notes sur différens endroits de l'Écriture sainte, des Questions astronomiques, géographiques, etc.; des Homélies sur les Évangiles, etc.

SIXTE DE HEMMINGA, savant écrivain du 16e siècle, né dans la Frise occidentale en 1533, d'une famille noble et ancienne, est auteur d'un excellent livre contre l'astrologie judiciaire, imprimé à Anvers chez Plantin en 1583, in-4°. Il mourut vers 1586.

SKINNER (Etienne), antiquaire, de Londres, voyagea en France, en Italie, en Espagne et en Allemagne. Il prit les degrés de docteur en médecine à Heidelberg, et mourut d'une fièvre maligne en 1667. On a de lui *Etymologicum linguæ anglicanæ*, Londres, 1671, in-fol.

SLEIDAN (Jean), fameux historien du 16e siècle, naquit dans le village de Sleide près de Cologne en 1506, de parens obscurs. Il passa en

France en 1517, s'y lia avec les trois illustres frères de la maison du Bellay, et se mit à leur service. Il les quitta dans la suite à cause de la faiblesse de sa santé, et se retira à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il s'acquit une grande réputation dans son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite, et mourut luthérien en 1556, un an après sa femme. On a de lui, 1° une Histoire in-fol., qu'il a intitulée *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V*. Elle est bien écrite en latin, mais il y fait paraître trop de partialité en faveur des protestans. La première édition est celle de 1555. Le père Courayer a traduit et fait des notes sur ce livre, Leyde, 1767, 3 vol. in-4°; 2° une Traduction latine de l'histoire de Philippe de Commines; 3° *De quatuor summis imperiis. Babylonico*, etc., in-8°; 4° une Traduction latine de la république des Français, de Claude Seyssel, etc. *Opuscula*, 1608, in-8°.

SLICHTING. *Voyez* SCHLICHTING.

SLINGELAND (JEAN-PIERRE), excellent peintre hollandais, naquit à Leyde en 1640, et fut disciple de Gérard Dou. Il travaillait long-temps ses tableaux, et ils sont tous d'un fini admirable, et par cette raison un peu roides. Il mourut en 1691.

SLOANE (le chevalier HANS), naquit à Killileah dans le comté de Down en Irlande, le 16 avril 1660, de parens écossais. Dès l'âge de 16 ans il avait déjà fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. M. Hans Sloane reçut le bonnet de docteur, et deux ans après il fut élu membre du collége royal des médecins de Londres. Le duc d'Albemarle ayant été nommé en 1687 vice-roi de la Jamaïque, M. Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il visita la plupart des îles Caraïbes, et fit une recherche exacte de plantes, des poissons, des oiseaux, des insectes et des autres objets de l'histoire naturelle qui se trouvent dans ces îles et dans celle de la Jamaïque. Après la mort du duc d'Albemarle, il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement et une générosité qui ont peu d'exemples. Il recevait ses appointemens, en donnait quittance, et les rendait sur le-champ pour être employés au besoin des pauvres. Environ un an après il fut élu secrétaire de l'académie Royale, et il établit le Dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Il publia en 1696, in-8°, le Catalogue latin des plantes de la Jamaïque, et fut nommé en 1708 associé étranger à l'académie des Sciences de Paris. Le roi Georges Ier le nomma en 1716 chevalier baronnet et médecin de ses armées. La même année il fut créé président du collége des médecins, auquel il fit des présens considérables. La compagnie des apothicaires dut aussi à sa générosité le terrain du beau jardin de Chelsea, dont il facilita l'établissement par ses dons. Le roi Georges II le choisit en 1727 pour son premier médecin, et la société Royale pour son président à la place de M. Newton. Il remplit ces postes avec une réputation extraordinaire, jusqu'en 1740, qu'étant âgé de 80 ans il prit le parti de se retirer dans sa terre de Chelsea, où il s'occupait à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. C'est à lui qu'on doit une recette très-efficace contre les maladies des yeux, qu'il rendit publique en 1745, et la poudre contre la rage, connue sous le nom de *Pulvis Anti-Lyssus*. Il mourut dans cette terre le 11 janvier 1753, à 92 ans. On a de lui, outre l'ouvrage dont nous avons parlé, 1° une Histoire excellente et très-curieuse de la Jamaïque, en 2 vol. in-fol., en anglais, dont le premier parut en 1707, avec 156 figures, et le second en 1725, figures, n° 157 jusqu'au n° 274; 2° plusieurs pièces dans les Transactions philosophiques et dans les mémoires de l'académie des Sciences de Paris. Sa bibliothèque était d'environ 50000 vol. dont 347 d'estampes coloriées avec soin, 3516 manuscrits, et un grand nombre de livres rares et curieux. Le catalogue de

son cabinet de curiosités, qui est en 38 vol. in-fol. et 8 vol. in-4°, contient 69352 articles, avec une courte description de chaque pièce; il le laissa par son testament au public, en exigeant qu'on en payerait 20000 livres sterling à sa famille; ce qui ne fait qu'une petite partie de la valeur de son cabinet. Le parlement d'Angleterre a accepté le legs, et en a rempli les conditions. M. Hans Sloane avait épousé la fille de Jean Langloy, alderman de Londres, dont il a laissé deux filles mariées avantageusement.

SLOOTZ (René-Michel), habile sculpteur, né à Paris en 1705, et originaire de Flandre, fut reçu de l'académie de Peinture, et nommé en 1758 dessinateur de la chambre du roi. Le roi de Prusse voulut l'attirer chez lui, mais il préféra de rester dans sa patrie où il mourut le 26 octobre 1764. Il modelait et sculptait le marbre avec un goût délicat et une netteté séduisante. Les principaux de ses ouvrages sont un saint Bruno refusant la mitre de Saint-Pierre de Rome, le tombeau du marquis de Capponi dans l'église de Saint-Jean des Florentins, celui du cardinal d'Auvergne, à Vienne en Dauphiné, celui de M. Languet, curé de Saint-Sulpice, à Paris, dans cette paroisse, etc. Son frère, Paul Ambroise, sculpteur comme lui, est mort en 1758, ainsi que leur frère Sébastien, mort en 1726.

SLUSE, *Slusius* (René-François Walter, baron de), habile mathématicien, et l'un des plus savans hommes des Pays-Bas, était natif de Visé, petite ville du pays de Liége, et frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liége. Il devint abbé d'Amas, chanoine, conseiller et chancelier de Liége, et mourut en cette ville le 19 mars 1685, à 63 ans. On a de lui de savantes Lettres, et un ouvrage intitulé *Mesolabum et problemata solida*, Leodii, 1668, in-4°. Ce livre est estimé.

SMALRIDGE (Georges), né à Lichtfield en 1666, posséda différens bénéfices, et mourut le 27 septembre 1719. Il a publié à Oxford en 1687 des Remarques sur le gouvernement de l'Eglise; et, en 1689, un poëme latin intitulé *Auctio Davisiana*; des Sermons, 1717, in-8°; et d'autres qui ont paru depuis sa mort, en 1726, in-f°. Il est enterré dans Christ-Church, à Oxford.

SMERDIS, fils de Cyrus, ayant été tué par ordre de Cambyse son frère, celui-ci mourut quelque temps après, vers 523 avant J.-C. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis; et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône; mais sa tromperie ayant été découverte, il fut mis à mort, environ sept mois après son usurpation, par sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspes, qui régna après la mort de Smerdis.

SMITH (Thomas), savant écrivain anglais, naquit en 1512 dans la province d'Essex. Il fut élevé dans l'université de Cambridge, où il fut fait professeur royal en droit civil. Dans la suite il devint secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI et sous celui de la reine Elisabeth. Il fut employé en diverses ambassades et négociations importantes, et mourut en 1577. Il passait pour l'un des plus savans hommes de son siècle. On a de lui 1° un Traité touchant la république d'Angleterre, in-4°, qui est estimé; 2° *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, in-8°; 3° *Syntagma de druidum moribus*, in-8°, rare et curieux, etc.

SMITH (Richard), pieux et savant théologien anglais, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625, avec les pouvoirs d'ordinaire et de vicaire apostolique. Il y fut d'abord reçu avec beaucoup de joie et de respect; mais ayant voulu mettre en exécution le décret de Pie V, qui défend aux réguliers d'entendre les confessions sans être approuvés de leur évêque, quelques réguliers se retirèrent de son obéissance, et soulevèrent contre lui un grand nombre de catholiques d'Angleterre; ce qui l'obligea en 1628 de se retirer en France, où il fut très-bien reçu du cardinal de Richelieu. Le docteur Kellison, recteur du collége des Anglais à Douai, prit la defense de Richard Smith dans un Traité anglais sur la hiérarchie. Le père Edouard Knot, jésuite (d'autres disent le père Mathias Wilson, aussi jésuite), le

réfuta par un livre intitulé *Modeste et courte discussion*, etc., et le père Floïd, jésuite anglais et professeur à Saint-Omer, attaqua aussi le livre de Kellison, par un ouvrage intitulé *Apologie de la conduite du saint Siége*, imprimé sous le nom de Daniel à Jésu. Ces deux derniers livres furent censurés par M. de Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Nonobstant ce désaveu, le père Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures, lesquelles furent aussi attaquées par d'autres écrits. C'est à cette occasion que parut la Défense de la hiérarchie ecclésiastique, et que M. de Saint-Cyran fit avec l'abbé de Barcos son neveu le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*, et que Paul Harisse publia à Paris en 1631, en faveur des évêques, son *Arctomastix, ou Edmond Ursulan chassé du tribunal*. Richard Smith mourut à Paris en 1655. Il ne faut pas le confondre avec un autre Richard Smith, qui publia en 1550 contre Pierre Martyr un écrit intitulé *Diatriba de hominis justificatione*, in-8°.

SMITH, l'un des premiers et des plus excellens graveurs en manière noire, était Anglais, et mourut au commencement de ce siècle, dans un âge très-avancé. Scalken était son peintre favori.

SMITH (Thomas), théologien anglais, naquit à Londres le 3 juin 1638, après avoir été chapelain de quelques seigneurs, avec l'un desquels il était allé à Constantinople; il devint curé de Stanlake; il mourut à Londres le 11 mai 1710, et fut enterré dans l'église Sainte-Anne. Ses ouvrages sont une Relation de l'église grecque, 1680, in-8°; la même, en latin; *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, Utrecht, 1698, in-8°; *De moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12, qu'il a aussi mis en anglais; *De Druidum moribus*, Londres, 1664, in-8° rare et curieux; *Vitæ quorumdam eruditissimorum*, 1707, in-4°, etc.

SMITH (Jean), docteur en théologie, né au mois de novembre 1659, fut chanoine de Durham, et curé de Bishop's Weymout. Il mourut le 30 juillet 1715, et fut enterré dans la chapelle du collége de Saint-Jean à Oxford; on y voit son épitaphe. Outre ses Sermons, son fils a publié l'Histoire ecclésiastique de Bède, avec tous les ouvrages historiques de son père, 1722, in-fol.

SMITH (Jean), savant théologien anglais, né en 1618 à Achurch, dans le comté de Northampton, fut élevé dans l'université de Cambridge, où il est mort dans le collége de la reine, le 7 août 1652, et fut enterré dans la chapelle du collége. On a publié ses Discours choisis, Cambridge, 1673, in-4°, sur la superstition, sur l'athéisme, sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Prophétie, etc. M. Le Clerc a traduit en latin son Discours sur la prophétie, et l'a mis à la tête de son Commentaire sur les prophètes.

SMITH (Edmond), né en 1668, auteur anglais de la célèbre tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée en 1707, est mort en 1710, à Gartham, où il est enterré. La beauté, l'harmonie de la versification, la pureté et l'élégance de la diction, jointe au pathétique, a fait la fortune de cette pièce. Elle compose ses œuvres, publiées en 1719, avec un poëme, à la mémoire de Jean Philips son ami; des Odes, et un Discours latin à la louange de Thomas Bodlei.

SMITH (Robert), curé de Woodson, mort le 15 septembre 1761, à 62 ans, a fait un Recueil des shériffs d'Angleterre, des abbés, prieurs, ou chefs des maisons religieuses. *Voyez* Schmidt.

SMOLLETT (Thomas), médecin anglais, né à Caméron en Ecosse en 1720, a peu exercé la médecine, et n'a fait sur ce sujet qu'un Traité sur les eaux de Bath, en 1752; mais il a beaucoup écrit en histoire, en romans et en littérature. Il est mort en Italie le 21 octobre 1771. Ses amis lui ont fait élever un monument avec une épitaphe, près de Leghorn. Il s'était trouvé au siége de Carthagène, dont il a publié la relation dans un Abrégé de l'Histoire des voyages, rangés par ordre chronologique, 7 volumes in-12; et dans son Roman de *Roderic Randon*, qui parut en 1748, 2 vol. in-12. Il a été traduit en français, en 3 vol. *Williams Pickle* le suivit en 1751, 4 vol. Il est égale-

ment traduit. *Ferdinand, comte Fathon*, parut en 1754; *Lancelot Greaves* en 1762, 2 vol. in-12; *Humphrey Clinker* en 1771, 3 vol. Il a traduit *Gilblas, Don Quichotte, Télémaque*. En 1757 parut son Histoire d'Angleterre, 4 vol. in-4°, traduite en français par Targe, 19 vol. in-12. La marche uniforme de toutes les histoires d'Angleterre, comme de celles des autres nations, fit naître l'idée à M. Henri, ministre d'Edimbourg, de prendre une autre route. Indépendamment de l'histoire civile, militaire et de la religion où les historiens se bornent ordinairement, il y joignit celle du gouvernement, des lois et des tribunaux; celle des savans, des sciences et des arts; du commerce, de la marine, des monnaies, du prix des denrées; enfin des mœurs, des vertus et des vices propres à chaque siècle; des variations de la langue, du régime et des amusemens des particuliers. Voltaire a exécuté ce projet, en grande partie, dans son *Histoire universelle;* mais il a tout gâté par le faux qui y règne. M. Boulard a fait passer cet excellent ouvrage dans notre langue. Il en avait déjà paru le premier vol. in-4° en 1788. Les ouvrages de Smollett sont pleins d'érudition, ses caractères forcés, et sa partialité pour ses compatriotes trop marquée. Il a fait aussi des Satyres; la tragédie du *Régicide* (Charles Ier), la comédie des *Représailles*, les *Recherches critiques*, espèce de Journal depuis 1755 jusqu'en 1763.

SNELL DE ROYEN (Rodolphe), célèbre philosophe hollandais, né à Oudewater en 1546, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la géométrie, et sur toutes les parties de la philosophie.

SNELL DE ROYEN, *Snellius* (Willebrod), fils du précédent, et très-célèbre mathématicien, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1613 dans la chaire de mathématiques, et mourut à Leyde le 13 octobre 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction, découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme M. Huygens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre, et il l'exécuta par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis MM. Picard et Cassini. Il est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont l'*Eratostenes Batavus*, et le *Cyclometrium*, in-4°.

SNORRO (Sturlesonius), illustre Islandais, d'une noble et ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur; mais en 1241 Gyssurus son ennemi le força dans son château, et le fit mourir. On a de lui 1° *Chronicon regum Norvegorum;* 2° une histoire de la philosophie des Islandais, qu'il a intitulée *Edda Islandica*, dont Resenius a donné une bonne édition à Hanau en 1665, in-4°, et que M. Mallet a traduite en français à la tête de son Histoire de Danemarck, 1756, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-12.

SNOY (Reinier), habile Hollandais, natif de Goude, mort en 1537, à 60 ans, est auteur d'une Histoire de Hollande, d'une Paraphrase sur les Psaumes, et de quelques autres ouvrages.

* SNYDERS (François), excellent peintre et graveur, né à Anvers en 1587, ne peignit d'abord que des fleurs; mais son goût le porta ensuite à peindre des chasses, des paysages, des cuisines, et surtout des animaux. Personne ne l'a surpassé en ce dernier genre. Il était ami de Rubens, et ces deux excellens peintres s'aidaient mutuellement dans leurs tableaux. Snyders a gravé un livre d'animaux, qui est très-estimé. Il mourut à Anvers en 1657.

SOANEN (Jean), fils de Mathieu Soanen, procureur au présidial de Riom en Auvergne, et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom le 5 janvier 1647; il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le père Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique en plusieurs villes de province, et se livra ensuite au ministère de la chaire, pour lequel il avait beaucoup de talens; ayant prêché à Lyon, à Orléans et à Paris avec applaudissement, il fut souhaité à la cour; il y prêcha les carêmes de 1686 et de 1688. Quelque

temps après il fut nommé évêque de Senez, où il s'acquit une grande vénération par sa charité envers les pauvres, par la régularité de ses mœurs et par l'austérité de sa vie. Dans la suite, ayant appelé de la bulle *Unigenitus* au futur concile, et n'ayant voulu entendre à aucun accommodement à ce sujet, il publia une Instruction pastorale, où il rendait compte à ses diocésains de la conduite qu'il avait tenue par rapport à cette bulle. Ce fut à l'occasion de cette instruction pastorale qui fit grand bruit, que se tint en 1727 le fameux concile d'Embrun, où M. de Tencin la fit condamner comme téméraire, scandaleuse, etc., et fit suspendre M. l'évêque de Senez de toute juridiction épiscopale et de toute fonction sacerdotale. Après la tenue du concile, M. Soanen fut exilé à la Chaise-Dieu, où il mourut le 25 décembre 1740. On a de lui des *Instructions pastorales*, des Mandemens et des Lettres. Ces Lettres ont été imprimées avec sa vie en 6 vol. in-12, 1750; ses Sermons en 1767, 2 vol. in-12.

SOARE ou SUAREZ (Cyprien), habile jésuite espagnol, mort à Placentia en 1591, à 70 ans, est auteur d'une excellente Rhétorique en latin à l'usage des colléges.

SOARÈS. *Voyez* Suarez.

SOAREZ (Jean), savant théologien portugais, évêque de Coimbre et comte d'Aganel, était de l'ordre des augustins. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui de grands Commentaires sur les Évangiles de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc.

SOBIESKI. *Voyez* Jean Sobieski.

SOBRINO (François), est auteur d'un Dictionnaire français et espagnol, imprimé à Bruxelles en 1705, 2 vol. in-4°, et depuis en 3. Il a fait aussi une Grammaire espagnole, in-12.

SOCIN (Marianus), né à Sienne le 7 septembre 1401, enseigna le droit canon à Padoue, puis à Sienne, et fut en grande estime auprès du pape Pie II. Il mourut le 30 septembre 1467, laissant, entre autres enfans, Barthélemi Socin, qui fut aussi un très-habile jurisconsulte, et enseigna le droit avec réputation dans plusieurs universités d'Italie. Il mourut en 1507, à 70 ans. Ses Consultations et celles de son père ont été imprimées à Venise en 1579, en 4 vol.

SOCIN (Lélie), premier auteur de la secte socinienne, était arrière-petit-fils de Marianus Socin, dont il est parlé dans l'article précédent. Il naquit à Sienne en 1525, et fut destiné au droit, dans lequel ses parens s'étaient acquis une grande réputation. Il apprit aussi le grec, l'hébreu et même l'arabe. Il quitta sa patrie en 1547, pour aller converser avec les protestans, et employa 4 années à voyager en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Pologne, et se fixa ensuite à Zurich. Lélie Socin, voulant user de la liberté que Luther, Calvin, et les autres réformateurs se donnaient d'interpréter l'Écriture sainte selon leurs lumières particulières, alla beaucoup plus loin qu'eux, et rejeta la divinité de Jésus-Christ, avec tous les mystères de notre sainte religion, pour ne suivre que des principes qui puissent être adoptés par la raison humaine. Il s'acquit l'estime des plus savans hommes de ce temps-là par sa grande érudition; mais il se rendit bientôt suspect à Calvin, qui lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. Lélie Socin profita du conseil de Calvin, et plus encore du supplice de Servet, et ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifices et de précautions. Il eut quelques disciples, et n'oublia rien pour faire embrasser ses opinions à ses parens. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, et mourut à Zurich le 26 mars 1562. On a de lui quelques ouvrages.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, et le principal fondateur de la secte qui porte son nom, naquit à Sienne le 5 décembre 1539. Les lettres que son oncle Lélie écrivait à ses parens firent impression sur lui; et craignant l'inquisition, il prit la fuite. Il était à Lyon quand il apprit la mort de son oncle. Il alla promptement à Zurich, et se mit en possession de tous les écrits du défunt. La lecture de ces pernicieux écrits acheva de le pervertir, et lui fournit les matériaux nécessaires pour achever le système de théologie que son oncle avait ébauché. Fauste Socin repassa ensuite en Italie, et se rendit agréable au grand-duc,

qui lui donna des charges et des emplois honorables. Douze ans après, la liberté de dogmatiser lui paraissant préférable aux délices de la cour, il s'exila volontairement, et s'en alla en Allemagne en 1574. Il s'arrêta trois ans à Bâle, où il s'appliqua uniquement à la théologie. Peu de temps après, voulant répandre son système, il composa un ouvrage intitulé *De Jesu-Christo servatore*. Socin se retira en Pologne en 1579, et ne put se faire admettre dans la communion des unitaires. Son livre *De magistratu*, qu'il composa contre Jacques Paléologue, lui attira des affaires; ce qui l'obligea de sortir de Cracovie après quatre ans de séjour, et de se réfugier chez un seigneur polonais. Il vécut près de trois ans sous la protection de plusieurs seigneurs du royaume, et il épousa une fille de bonne maison, dont la mort, arrivée en 1587, l'affligea beaucoup. Pour comble d'affliction, il se vit privé des revenus de son patrimoine par la mort de François de Médicis, grand-duc de Florence. Il reçut mille insultes à Cracovie en 1598, et l'on eut bien de la peine à le sauver des mains de la populace. Il perdit en cette émeute ses meubles et quelques-uns de ses écrits en manuscrit, qu'il aurait voulu racheter au prix de son sang, surtout celui qu'il avait composé contre les athées. Pour se délivrer de tels périls, il se retira à Luclavic, village éloigné d'environ neuf milles de Cracovie, et passa tout le reste de ses jours chez Abraham Blanski, gentilhomme polonais, où il mourut le 3 mars 1604. La secte des sociniens, bien loin de mourir avec lui, s'augmenta considérablement dans la suite; mais depuis qu'elle a été chassée de Pologne en 1658, elle est fort déchue ou pour mieux dire elle est fort multipliée sous le nom de déistes, qui croient l'existence de Dieu, et rien de ce qui ne se peut croire que parce qu'il a été divinement révélé. Tous les ouvrages de Fauste Socin composent les deux premiers volumes de la Bibliothèque des Frères polonais; nom que l'on donnait en Pologne aux sociniens, 1656 et suivantes, 9 vol. in-fol., savoir : 2 pour Socin, 4 tomes en 3 pour Crellius, 3 tomes en 2 pour Wolzogenius, 2 tomes en un pour Schlichting, un pour Brenius. Il paraît dans tous les ouvrages de Fauste Socin beaucoup plus de subtilité et de raffinement que de jugement et de solidité.

SOCOLOVE (STANISLAS), savant théologien polonais, chanoine de Cracovie et prédicateur du roi Etienne, a fait des Commentaires sur les trois premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de controverse et de morale. Il a été l'éditeur de *Hieremiæ patriarchæ Constantinopolis censura ecclesiæ orientalis, græcè et latinè*, Cracoviæ, 1582, in-fol.; *De præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus*. Il mourut en 1619.

SOCRATE, très-célèbre philosophe grec, et l'un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde, était Athénien, de la tribu Alopécide, et fils de Sophronisque, sculpteur, et de Phænarète, sage-femme. Il naquit à Athènes, l'an 469 avant J.-C. Il exerça d'abord la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues, représentant les grâces, qui étaient d'une grande beauté; mais il quitta bientôt cette profession pour s'appliquer à la philosophie. Il étudia sous Anaxagoras et sous Archélaüs. Il combattit avec courage pour la défense de sa patrie en diverses occasions, et il aurait pu, par ses talens et par ses vertus, s'élever aux premières dignités de la république d'Athènes; mais il renonça volontairement aux charges et aux honneurs, pour s'appliquer uniquement à la philosophie, surtout à la morale, qu'il cultiva avec soin. Il était si éloquent qu'il persuadait ce qu'il voulait; mais il n'usa jamais de ce talent que pour porter ses concitoyens à la vertu. Socrate était modéré, sobre, chaste, modeste, patient, et possédait toutes les vertus morales qu'il s'était rendues comme naturelles; ce qui le fit déclarer, par l'oracle, le plus sage de tous les Grecs. Il disait que « l'ignorance était un mal, et que les richesses et les grandeurs, bien loin d'être des biens, étaient des sources de toutes sortes de maux. » Il recommandait trois choses à ses disciples, la sagesse, la pudeur et le silence; et il disait « qu'il n'y avait point de meilleur héritage qu'un bon ami. » Parlant d'un prince qui avait beaucoup dépensé à faire un superbe palais, et

n'avait rien employé pour se rendre honnête homme, il faisait remarquer « qu'on courait de tous côtés pour voir sa maison, mais que personne ne s'empressait pour le voir. » Lors du massacre que faisaient les trente tyrans qui gouvernaient la ville d'Athènes, il dit à un philosophe : « Consolons-nous de n'être pas, comme les grands, le sujet des tragédies ». Un physionomiste ayant dit de lui qu'il était brutal, impudique et ivrogne, ses disciples en firent des risées, et voulaient le maltraiter; mais Socrate les en empêcha, en avouant qu'il avait eu du penchant pour tous ces vices; mais qu'il s'en était corrigé par la raison. Il disait ordinairement « qu'on avait grand soin de faire un portrait qui ressemblât, et qu'on n'en avait point de ressembler à la divinité dont on est le portrait; qu'on se parait au miroir, et qu'on ne se parait point de la vertu. » Il ajoutait « qu'il en est d'une mauvaise femme comme d'un cheval vicieux, auquel, lorsqu'on est accoutumé, tous les autres semblent bons. » Socrate par ces paroles faisait allusion à sa femme Xantippe, qui exerçait sans cesse sa patience par son humeur bizarre, emportée et violente. Il avait aussi épousé Myrto, petite-fille du juste Aristide. Il avait coutume de dire « que la seule chose qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien ». Il attaqua surtout dans ses leçons les sophistes, et ces raisonneurs impitoyables qui, par un vain étalage de mots étudiés et de phrases arrangées avec art, séduisaient sans rien apprendre. Il enseignait gratuitement, en tout lieu et dans toutes les occasions, sans avoir d'école ouverte, ni d'heures marquées par ses leçons. C'est principalement à ce grand philosophe que la Grèce fut redevable de sa gloire et de sa splendeur. Il eut pour disciples et forma les hommes les plus célèbres de la Grèce en tous les genres, tels que Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Mais ses services et ses grandes qualités ne le mirent point à l'abri de l'envie, de la persécution et de la calomnie. Aristophane le joua dans sa comédie des *Nuées?* Les trente tyrans lui défendirent d'enseigner la jeunesse; et comme il se moquait de la pluralité des dieux du paganisme, et n'amettait qu'une seule divinité, il fut accusé d'impiété par Anyte et par Mélite, et condamné à boire du jus de ciguë, dont il mourut 400 avant J.-C., âgé de 70 ans. Lorsqu'on lui rapporta qu'il avait été condamné à mort par les Athéniens : « Et eux, dit-il, le sont par la nature. » Comme sa femme s'écriait « qu'il avait été condamné injustement. — Voudrais-tu, reprit-il, que ce fût justement. » Le jour qu'il devait boire le poison, un de ses amis lui ayant envoyé une belle robe, il la refusa, en disant : « Est-ce que celle qui m'a servi pendant ma vie ne me suffira pas à la mort ? » A peine était-il mort, que les Athéniens reconnurent leur erreur; Mélite fut condamné à mort, les autres furent bannis : ils firent placer la statue de Socrate en bronze dans le lieu le plus apparent de la ville. Socrate ne laissa aucun écrit. Il avait seulement mis en vers, pendant sa prison, les fables d'Esope. Mais ces vers ne sont point parvenus jusqu'à nous. « C'est le premier des philosophes, dit Cicéron dans ses Tusculanes, liv. 3, qui fit descendre du ciel la philosophie, pour l'introduire dans les villes, et même dans les maisons, et qui apprit aux particuliers à raisonner sur la conduite de la vie, sur le juste et l'injuste, etc. » Ceux qui voudront s'instruire plus particulièrement de ce qui concerne ce grand philosophe, peuvent lire sa Vie, écrite par Charpentier, et surtout les œuvres de Platon et de Xénophon. L'abbé Fraguier l'a parfaitement bien justifié sur la pureté de ses mœurs envers Alcibiade. Allatius a donné ses Lettres avec celles d'autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°.

SOCRATE-LE-SCOLASTIQUE, écrivain grec du cinquième siècle, dont nous avons une Histoire ecclésiastique en sept livres, qui est une continuation d'Eusèbe, et qui comprend ce qui s'est passé dans l'Eglise depuis Constantin jusqu'au règne de l'empereur Théodose-le-Jeune, c'est-à-dire depuis 306 jusqu'en 439. On le blâme de n'être point toujours exact dans les faits qu'il rapporte, ni dans l'exposition des dogmes ecclésiastiques, et on l'accuse, avec raison, d'avoir favorisé les novatiens. On la trouve avec Eusèbe et dans la Bibliothèque des Pères.

SOEURS-GRISES. *Voy.* Gras.

SOGDIEN, *Secundianus*, huitième roi de Perse, assassina Xerxès II son frère, et s'empara du trône.

SOISSONS. *Voyez* Bourbon, Louis, Savoie (Thomas).

SOLANDER, Suédois, célèbre naturaliste, résidant à Londres, élève de Linné, et l'un des bibliothécaires du Muséum britannique, institution publique toute nouvelle, fut du premier voyage du capitaine Cook dans la mer du Sud, depuis 1768 jusqu'en 1771. Il est mort à Londres en juillet 1782. Ses observations se trouvent dans la *Relation des Voyages autour du monde*, par ordre de Sa Majesté britannique Georges III, Paris, 1774, 4 volumes in-4°.

SOLANO, né en 1685, à Montilla dans l'Andalousie, étudia la médecine à Grenade, et se fixa à Antequerra, où il est mort en 1738, le 31 mars; il s'était marié à 27 ans, et avait eu quinze enfans, dont sept garçons. Par les observations qu'il avait faites sur le pouls, il était parvenu à prédire les crises et leur espèce. Elles sont consignées dans son ouvrage intitulé *Apollinis lapis Lydius*, in-folio. C'est la connaissance de cette méthode, découverte par M. Niel, et divulguée par lui, qui a produit tous les ouvrages modernes sur le pouls, que nous avons de MM. Bordeu, Cox, Flemminges et Fouquet.

SOLE (Joseph del), peintre d'histoire et de portrait, naquit à Bologne en 1654, et y mourut en 1719. Ce peintre aimait à finir ses ouvrages, et se contentait plus difficilement qu'il ne contentait les autres.

SOLEISEL (Jacques de), gentilhomme de la province de Forez, né en 1617, suivit l'inclination qu'il avait pour le manége, et forma une célèbre académie. Il mourut le 31 janvier 1680, à 63 ans. On a de lui quelques ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est intitulé *Le parfait Maréchal*, 1754, in-4°. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, surtout de leurs maladies et des remèdes qu'on y peut apporter. Il a aussi augmenté et perfectionné le livre du Manége du duc de Newcastle. Il était capable d'élever un prince, et l'on a dit de lui « qu'il aurait encore mieux fait le livre du parfait honnête homme, que le livre du *Parfait Maréchal*.

SOLIGNAC (Pierre-Joseph de la Pimpie de), né à Montpellier en 1687, ayant été chargé d'une commission honorable en Pologne, eut l'occasion de se faire connaître du roi Stanislas, qui se l'attacha. Il est mort à Nancy en 1773. On a de lui une *Histoire de Pologne*, 5 vol. in-12, qui devait avoir une suite; mais l'ouvrage n'a pas eu assez de succès, soit par le ton oratoire qui y règne, soit par l'indifférence des Français sur les faits qui se passent en Pologne; l'*Eloge du roi de Pologne*, d'autres Eloges et Mémoires, dans ceux de l'académie de Nancy, dont il était membre, ainsi que beaucoup d'autres; les *Amours d'Horace*, 1728, in-12; *Récréations littéraires*, 1723, in-12; *Amusemens des eaux de Schwalbach*, 1738, in-8°; *Quatrains*, ou *Maximes sur l'éducation*, 1728 et 1738, in-12. Il a désavoué la *Saxe galante*, 1732, in-12; c'est cependant de tous ses ouvrages celui qui a eu le plus de cours.

SOLIMAN Ier, empereur des Turcs, succéda à Bajazet Ier son père en 1402. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie du vivant même de Tamerlan. Son amour pour l'ivrognerie causa sa perte. Il fut détrôné en 1410, par son frère Musa, et tué dans un village, entre Andrinople et Constantinople.

SOLIMAN II, le plus célèbre conquérant de son temps, et le plus grand empereur qu'aient eu les Turcs, était fils unique de Selim Ier, auquel il succéda en 1520. Après avoir achevé de détruire les restes des mammelus en Egypte, et fait une trève avec Ismaël, sophi de Perse, il tourna ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521, et se rendit maître, au mois de décembre 1522, de l'île de Rhodes, qui avait été environ 212 ans au pouvoir des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Soliman remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohats sur les Hongrois, où Louis II, leur roi, périt dans un marais. Il prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne; mais il fut obligé d'en lever le siége. Son armée eut le même sort devant l'île de Malte en 1565; mais il se rendit maître en 1565 de l'île de

Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Il mourut en Hongrie, au siége de Zigeth, le 4 septembre 1566, à 76 ans, trois jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était fidèle à sa parole, ami de la justice, et d'une activité sans égale. Sa fierté et sa cruauté ternirent ses belles qualités. Il fit mourir ses enfans sur de légers soupçons, et fit décapiter 1500 prisonniers nobles, après la bataille de Mohats, à la vue de l'armée victorieuse. Sélim II son fils lui succéda.

SOLIMAN III, succéda à son frère Mahomet IV en 1687. C'était un prince pieux, peu propre à gouverner un grand empire. Il mourut en 1691. Son frère Achmet II lui succéda.

SOLIMÈNE (François), célèbre peintre italien, naquit dans une petite ville de Naples en 1657. Il fit paraître de bonne heure un génie et des talens extraordinaires pour tous les arts et pour toutes les sciences. Le droit, le dessin et les belles-lettres furent d'abord son occupation principale, ensuite il se livra presque tout entier à la peinture, et embellit la ville de Naples de ses tableaux. Sa maison était une espèce d'académie, où les beaux esprits, les grands artistes et les gens de lettres s'assemblaient. Solimène était l'âme de ces assemblées; il fut comblé de biens et d'honneurs dans sa patrie, s'habilla en abbé, et posséda un bénéfice. Il mourut en 1747, dans une de ses maisons de campagne. On a de lui quelques beaux sonnets.

* SOLIN (*Caïus Julius Solinus*), grammairien latin, qui vivait sur la fin du premier siècle ou au commencement du second, dont il nous reste un livre intitulé *Polyhistor*, Venise, 1475, in-fol., Leyde, 1646, in-12, sur lequel Saumaise a fait de savans commentaires en 2 vol. in-fol., Paris, 1729, réimprimés à Utrecht en 1689, 2 vol. in-fol. C'est un recueil des choses les plus mémorables de divers pays. Solin y parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé le *Singe de Pline*, parce qu'il ne fait presque que copier ce célèbre naturaliste.

SOLIS (Antoine de), naquit à Alcala de Henares, le 18 juillet 1610. Il fut secrétaire du roi Philippe IV, puis historiographe des Indes, et reçut l'ordre de prêtrise à l'âge de 56 ans. Il mena une vie très-régulière, et mourut le 19 avril 1686. On a de lui plusieurs comédies, Madrid, 1681, in-4°; des poésies, 1716, in-4°, et l'Histoire de la conquête du Mexique, Bruxelles, 1704, in-fol., qui est généralement estimée, et très-bien écrite en espagnol. Elle a été traduite en français par M. Citri de la Guette, 2 vol. in-12. Cette traduction est estimée.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce et législateur des Athéniens, était fils d'Execestides, et naquit à Athènes vers 639 avant J.-C. Son courage et sa sagesse lui ayant procuré le gouvernement de sa patrie, il abolit les lois sévères de Dracon, et en publia de plus douces, vers 594 avant J.-C. Il modéra le luxe, et permit aux Athéniens d'instituer tel héritier qu'ils voudraient, pourvu qu'ils n'eussent point d'enfans. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait point fait de loi contre les parricides: « C'est, répondit-il, parce que je ne croyais pas qu'il y en pût avoir. Il contrefit l'insensé pour engager les Athéniens à soumettre l'île de Salamine; ce qu'ils entreprirent avec succès. Quelque temps après Pisistrate se rendit souverain d'Athènes. Solon, ne pouvant résister à sa tyrannie, se retira en Egypte, où un prêtre lui dit que les Grecs n'étaient que des enfans. Il alla ensuite dans la Lydie. C'est là que dans un entretien qu'il eut avec le roi Crésus il dit à ce prince qu'il ne fallait donner à personne le nom d'*heureux* avant sa mort. Il mourut 559 avant J.-C., à 80 ans. Il avait composé un Traité des lois, et plusieurs autres écrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il était bon poète, grand politique, habile philosophe et excellent orateur. Il avait coutume de dire que les lois ressemblaient aux toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les mouches, parce qu'on ne punit que les petits et que les grands se sauvent par leur crédit.

SOMAISE (Antoine-Baudeau, sieur de), s'est fait connaître en voulant critiquer Molière dans sa comédie des *Précieuses*, qu'il mit cependant en vers, en avouant que cette pièce lui avait assez plu pour se donner cette peine, et contre laquelle il fit *Les véritables Précieuses*, *Le Procès*

des Précieuses, chacune en un acte, la première en prose, la seconde en vers; enfin le *Dictionnaire des Précieuses*, Paris, 1661, 2 vol. in-8°.

SOMERS (Jean), grand chancelier d'Angleterre, naquit à Worcester en 1652. Il se distingua par son éloquence dans le parlement d'Angleterre; eut plusieurs charges considérables, et devint grand-chancelier du royaume en 1697. Il perdit cette place en 1700, et fut élu président de la société Royale de Londres. On le mit à la tête du conseil en 1708, mais on lui ôta encore cette place en 1710, après le changement du ministère. Il mourut en 1716, après être tombé en enfance, et avoir été le plus grand protecteur des savans en Angleterre. On a de lui quelques ouvrages en anglais, qui sont estimés.

SOMMIER (Jean-Claude), Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, et grand-prévôt de l'église collégiale de Saint-Diez, où il mourut en 1737, à 76 ans, a donné l'Histoire dogmatique de la religion, 6 vol in-4°; celle du saint Siége, 7 vol. in-8°, qui a été mal reçue en France.

SOMNER (Guillaume), habile antiquaire anglais au 17e siècle, naquit à Cantorbéry en 1606. Il fut très-attaché au roi Charles Ier, et publia en 1648 un pöeme sur les souffrances et sur la mort de ce prince. Il se rendit très-habile dans le saxon et dans toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes, et mourut en 1699. Ses principaux ouvrages sont 1° un excellent Dictionnaire saxon, imprimé à Oxford en 1659, in-fol.; 2° les Antiquités de Cantorbéry, Londres, 1640, in-4°; 3° une Dissertation sur le *Portus Iccius*, in-8°, etc.

SONNES (Léonard), naquit en 1692, dans le diocèse d'Auch, et prit l'ordre de prêtrise à Rouen, où son père s'était établi. Son attachement au parti contraire à la bulle *Unigenitus* nuisit à son avancement. Il mourut en 1757. C'est de lui que sont les *Anecdotes jésuitiques et ecclésiastiques*, 1760, in-12.

SONNIUS (François), l'un des plus doctes théologiens de l'université de Louvain, était natif d'un petit village de Brabant, nommé *Son*, d'où il prit le nom de Sonnius. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, qu'il obtint. A son retour, il fut nommé évêque de Bois-le-Duc, puis d'Anvers. Il conféra avec Mélanchton et avec Mathias Flaccus Illyricus, assista au concile de Trente, et mourut le 30 juin 1576. On a de lui quatre livres de la Démonstration de la religion chrétienne par la parole de Dieu, Anvers, 1557, in-4°, et d'autres ouvrages.

SOPHOCLE, très-célèbre poète grec, surnommé l'Abeille et la Syrène attique, à cause de l'excellence de ses tragédies et de la douceur de ses vers, naquit à Athènes, 495 avant J.-C. Il signala son courage en diverses occasions, et fut général de l'armée athénienne avec Périclès. Il suivit en même temps le goût qu'il avait pour la poésie dramatique, et porta la tragédie grecque au plus haut degré de perfection. Cicéron l'appelle un poète divin, et raconte que les enfans de Sophocle l'ayant voulu faire interdire, à cause de son grand âge, comme s'il eût été en enfance, il présenta à ses juges son *OEdipe à Colonne*, tragédie qu'il venait d'achever, afin de leur prouver par cette pièce qu'il avait toute sa présence d'esprit. Les juges, l'ayant lue, le renvoyèrent absous avec de grands éloges pour une si belle tragédie. On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, 406 avant J.-C., à 85 ans; mais Sotade, cité par Stobée, dit qu'il fut étranglé par un grain de raisin. Il avait composé 120 tragédies, dont il ne nous reste que sept, qui sont des chefs-d'œuvre. La coutume des anciens était de parer leurs tombeaux de ce qu'ils affectionnaient le plus. Sophocle voulut que l'on mît sur le sien *Antigone*, pour marquer le prix qu'il donnait à celle de ses pièces qui en porte le nom. Cependant Aristote lui préfère l'*OEdipe tyran*, et il parle toujours de cette dernière comme du modèle le plus achevé de la tragédie. Les meilleures éditions de Sophocle sont de Rome, 1518, in-4°, grec; Bâle, 1558, in-8°, grec-latin; Cambridge, 1673, in-8°; Oxford, 1705 et 1708, 2 vol. in-8°; Glascow, 1745, 2 vol. in-8°. Madame Dacier en a traduit l'*OEdipe* et l'*Électre*, les autres se

trouvent traduites ou analysées dans le théâtre des Grecs du père Brumoi, et dans la suite qu'en a donnée M. Dupuy, in-4° ou deux vol in-12. *Voy.* Euripide.

SOPHONIE, le neuvième des petits prophètes, était fils de Chusi, arrière-petit-fils d'Ézéchias, que quelques-uns confondent avec le roi de ce nom, ce qui leur a fait croire que ce prophète était du sang royal; mais ce fait n'est point certain. Sophonie commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers 624 avant J.-C. Ses prophéties sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence, prédit leur ruine et celle de l'idolâtrie, et parle ensuite de la résurrection de J.-C. et du bonheur de l'Église. Son style est assez semblable à celui de Jérémie.

SOPHONISBE DE CREMONE, dame célèbre par ses talens pour la peinture, fut attirée à la cour d'Espagne par le roi Philippe II, et eut rang parmi les dames de la reine. Elle excellait surtout dans le portrait. Lucie et Europe ses sœurs avaient le même genre de talent. Elles étaient filles d'un gentilhomme crémonais, nommé Amilcar Anquisciola, et elles avaient appris la peinture sous Jules Campo.

SOPHONISBE. *Voy.* Syphax et Massinissa.

SOPHRONE, célèbre évêque de Jérusalem en 623, était natif de Damas en Syrie. Il fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites, et mourut le 11 mars 636. Il composa la vie de sainte Marie Egyptienne. On lui attribue quelques autres ouvrages qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

SOPRANI (Raphael), écrivain du 17e siècle, dont on a un ouvrage estimé, qui contient les éloges des peintres, sculpteurs et architectes de la ville de Gènes, Gènes, 1674, in-4°.

SORABES, peuple sclavon, qui habitait la Misnie, en 631, sous Louis-le-Débonnaire ; ils furent réduits à l'obéissance par les Français.

SORANUS. *Voy.* Valerius Soranus.

SORBIÈRE (Samuel), né à Saint-Ambroix, diocèse d'Usez, le 7 septembre 1615, de parens protestans, étudia la théologie et la médecine. Il passa ensuite en Hollande en 1642, et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collége de la ville d'Orange en 1650, et se fit catholique à Vaison en 1653. L'année suivante, étant venu à Paris, il y publia un discours touchant sa conversion. Les papes Alexandre VII et Clément IX, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France, lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et lui accordèrent des pensions avec des bénéfices. On dit qu'il finit sa vie un peu trop en philosophe, et qu'il prit du laudanum pour s'étourdir et pour ne pas souffrir l'agonie. Il mourut le 9 avril 1670. On a de lui une traduction française de l'*Utopie* de Thomas Morus, Amsterdam, 1643, in-12; une autre de la Politique de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12; des Lettres et des Discours sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4°; une Relation d'un de ses voyages en Angleterre, Paris, 1664, in-12, qui fut supprimée par arrêt du conseil, à cause de ce qui y était dit de milord Clarendon, et divers autres écrits en latin et en français. Le livre intitulé *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12, est un recueil de bons mots tiré de ses conversations. Sorbière cherchait à paraître plus savant qu'il n'était. Il envoyait à Gassendi les lettres qu'il recevait de Hobbes, comme si elles étaient de lui, et ce que Gassendi répondait lui servait pour répondre aux lettres de Hobbes, qui croyait Sorbière grand philosophe. Mais à la fin le jeu fut découvert.

SORBONNE ou SORBON (Robert de), naquit à Sorbonne, autrement Sorbon, petit village du Réthelois, dans le diocèse de Reims, le 9 octobre 1201, et c'est de ce village qu'il porta le nom de Sorbon ou de Sorbonne. Il était d'une famille pauvre et obscure, et non point de la maison royale, comme l'a cru Dupleix. Il fit ses études à Paris avec distinction ; et après avoir été reçu docteur, il se livra tout entier à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince conçut aussitôt pour Robert de Sorbonne la plus haute estime. Il voulait l'avoir souvent à sa

cour, le faisait manger à sa table, et prenait un plaisir extrême à s'entretenir avec lui. Enfin, pour se l'attacher d'une manière plus particulière, il le fit son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne étant devenu chanoine de Cambrai vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter les études aux pauvres écoliers. Il crut que le moyen le plus convenable et le plus avantageux était de former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude, et enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Ceux d'entre eux qui contribuèrent le plus à l'établissement projeté furent Guillaume de Brai, doyen et official de Laon, archidiacre de Reims, puis cardinal; Robert de Douai, chanoine de Senlis, et médecin de la reine Marguerite de Provence, femme de saint Louis; Geoffroi de Bar, doyen de l'église de Paris, puis cardinal; et Guillaume de Chartres, chapelain du roi saint Louis, et chanoine de Saint-Quentin. Robert de Sorbonne, aidé de leurs secours, fonda, en 1253, le célèbre collége qui porte son nom. Il rassembla alors d'habiles professeurs; choisit, entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir le plus de piété et de dispositions, et logea sa communauté dans la rue des Deux-Portes, vis-à-vis le palais des Thermes. Telle est l'origine du fameux collége de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres colléges; car avant ce temps-là il n'y avait en Europe aucune communauté où les séculiers vécussent et enseignassent en commun. Son établissement avait deux objets, la théologie ou l'étude de la religion, et les arts. Il commença par la théologie, et voulut que son collége fût principalement destiné à la gloire de la religion. Il le composa de docteurs et de bacheliers en théologie. Ceux qui ont dit, d'après du Boulai, que la maison de Sorbonne ne fut d'abord fondée que pour seize pauvres boursiers, se sont trompés. On voit, par les réglemens du fondateur, qu'il y avait, dès le commencement de la fondation, des docteurs, des bacheliers boursiers et non boursiers, et de pauvres étudians, tels qu'il y en a encore aujourd'hui. Il est constant d'ailleurs que le nombre de boursiers n'a jamais été fixé et déterminé, mais qu'il était plus ou moins grand, à proportion des revenus du collége. Les réglemens supposent aussi, en plusieurs articles, que les premiers *Sorbonistes* étaient plus de trente. Le registre de procureur, du temps de Robert de Sorbon, met trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas; et dans une lettre datée de l'an 1258, cinq ans après la fondation, un Sorboniste mande à un autre Sorboniste de ses amis, que l'on a fait en Sorbonne une demeure charmante, et que, sans compter les appartemens d'en bas, il y aura vingt chambres très-belles. « *Facta est in domo nostrâ habitatio pulcherrima, in quâ absque inferioribus habitaculis erunt viginti cameræ valdè bonæ, quarum unam libenter haberetis, si morari Parisiis constanti animo proponeretis.* » Tous les autres anciens monumens que l'on conservait en Sorbonne renversent entièrement cette imagination de du Boulai. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un plus long détail. Robert de Sorbonne ordonna que l'on ne recevrait, pour être membre de son collége, que des hôtes et des associés, *socii et hospites*, permettant d'en recevoir de quelque pays et de quelque nation que l'on fût. Pour être hôte, *hospes*, il fallait 1° être bachelier; 2° soutenir une thèse, appelée, de son nom, *Robertine*, et être reçu à la pluralité des suffrages dans trois scrutins différens. Ces *hospes* ont subsisté jusqu'à la fin. Ils étaient nourris et logés dans la maison, comme les autres docteurs et bacheliers, avaient droit d'étudier dans la bibliothèque, sans cependant en avoir la clef, et jouissaient de tous les autres droits et prérogatives, excepté qu'ils n'ont point de voix dans les assemblées, et qu'ils sont obligés de sortir de la maison lorsqu'ils sont docteurs. Pour être associé, *socius*, il fallait, outre la *Robertine*, et les trois scrutins des *hospes*, professer encore gratuitement un cours de philosophie, et être reçu dans deux autres scrutins. C'est une erreur de croire que l'on pouvait suppléer au cours de philosophie, en pré-

chant un carême ou en composant un livre. Le cours de philosophie a toujours été nécessaire pour être reçu *socius*, et il n'y a aucun exemple du contraire, excepté quelques personnes des plus grandes maisons du royaume, que l'on recevait de la société, en même temps qu'elles étaient reçues de la maison. En 1764, les petits colléges ayant été réunis dans celui de Louis-le-Grand, on supprima le cours de philosophie; on y a substitué une thèse sur l'Écriture sainte, qu'on appelle seconde *Robertine*. Les bourses n'étaient accordées qu'à des *socius*, qui n'avaient pas 40 livres parisis de revenu annuel, soit en bénéfices ou en patrimoine. Lorsqu'ils acquéraient ce revenu, ils cessaient d'être boursiers. Une bourse valait cinq sous et demi parisis par semaine, c'est-à-dire un peu plus de six francs de notre monnaie. Elle durait dix ans. Au bout de sept ans, on examinait avec soin ceux qui en étaient pourvus; et quiconque était trouvé incapable d'enseigner ou de prêcher, ou d'être utile au public en quelque autre manière importante, en était privé. Depuis le décret du concile de Trente, qui oblige les clercs d'avoir un titre pour être promus aux ordres sacrés, les *socius* boursiers se sont insensiblement abolis, et il y avait plus d'un siècle qu'il n'y en avait plus, le titre que les clercs étaient obligés d'avoir étant à peu près d'une valeur égale à celle d'une place de boursier. Robert de Sorbonne ne crut pas devoir exclure les riches de son collége. Il voulait au contraire leur inspirer le goût de l'étude, et rétablir les sciences dans le clergé; c'est ce qui lui fit recevoir des associés non boursiers, *socii non bursales*. Ils étaient obligés aux mêmes examens et aux mêmes exercices que les *socius* boursiers, avec cette seule différence qu'ils payaient à la maison cinq sols et demi par semaine, somme égale à celle que l'on donnait aux boursiers. Tous les *socius* portaient le titre de docteurs ou de bacheliers de la maison et société de Sorbonne, au lieu que les *hospes* n'avaient que la qualité de docteurs ou de bacheliers de la maison de Sorbonne. Robert de Sorbonne voulut que tout se gérât et se réglât par les *socius*, et qu'il n'y eût entre eux ni supérieur, ni principal. Ainsi il défendit aux docteurs de traiter les bacheliers de disciples, et aux bacheliers de traiter les docteurs de maîtres; ce qui donna lieu aux anciens Sorbonistes de dire: « Nous ne sommes » pas entre nous comme des docteurs » et des bacheliers, ni comme des maî- » tres et des disciples; mais nous som- » mes comme des associés et des » égaux. » *Sed omnes sumus sicut socii et æquales*. Par une suite de cette égalité, on n'a jamais reçu aucun religieux, de quelque ordre qu'il fût, *socius de Sorbonne*; et depuis le commencement du 17e siècle, celui qui était mis en possession de la société prêtait sur l'Évangile le serment suivant: « Qu'il n'a point intention d'aller dans une autre société ou congrégation séculière, où l'on vive en commun sous la direction d'un seul supérieur; et que si après avoir été reçu de la société de Sorbonne il lui arrive de changer de sentiment et de passer dans une telle autre communauté, il se reconnaît dès lors, et par le seul fait, déchu de tous les droits de la société, tant actifs que passifs, et qu'il ne fera ni entreprendra rien contre le présent réglement. » Robert de Sorbonne permit aux docteurs et aux bacheliers d'avoir chez eux de pauvres écoliers, auxquels il voulut que la maison fît quelque avantage. Cet usage a toujours subsisté, et un très-grand nombre de ces pauvres étudians sont devenus des sujets très-distingués. Les premiers professeurs de Sorbonne furent Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Gérard de Reims, Laurent l'Anglais, Gérard d'Abbeville, etc. Ils enseignaient la théologie gratuitement, selon l'intention du fondateur; et depuis 1253, il y a toujours eu au moins six professeurs, qui ont enseigné les différentes parties de la théologie gratuitement, même avant que les chaires de théologie fussent fondées. On donnait des bourses à ceux des professeurs qui étaient pauvres, c'est-à-dire qui n'avaient pas 40 livres parisis de revenu. Mais il paraît, par les registres de Sorbonne, que les premiers professeurs que nous venons de nommer étaient très-riches, et que par conséquent ils n'étaient pas boursiers. Robert de Sorbonne voulut

aussi qu'il y eût toujours dans son collége des docteurs qui s'appliquassent particulièrement à la morale et à résoudre les cas de conscience; ce qui a fait que depuis son temps la maison de Sorbonne a été consultée de toutes les parties du royaume, et elle n'a rien négligé pour répondre à la confiance du public. Robert de Sorbonne établit différentes places pour l'administration de son collége. La première était celle de proviseur, lequel était toujours élu entre les personnes les plus éminentes. La seconde personne après le proviseur était le prieur. Il était toujours élu entre les *socius* bacheliers. Il présidait aux assemblées de la société, aux actes des *Robertines*, à la lecture de l'Écriture sainte, qui se faisait à table, et aux *Sorboniques* de la licence, auxquelles il assignait le jour. Il faisait deux harangues publiques, l'une à la première, et l'autre à la dernière de ces thèses. C'est à lui aussi que l'on remettait tous les soirs les clefs de la porte de la maison, et il signait le premier tous les actes. Les autres places étaient celles de senieur, de conscripteur, de professeurs, de bibliothécaire, de procureurs, etc. Il y a tout lieu de croire qu'il y avait en Sorbonne, dès le temps du fondateur, trente-six appartemens; et c'est sans doute conformément à ce premier plan que l'on n'en fit que ce nombre quand le cardinal de Richelieu rebâtit la Sorbonne dans l'état magnifique où on l'a vue. Depuis, on en ajouta un, et leur nombre s'arrêta à trente-sept. Ils ont toujours été occupés par trente-sept tant docteurs que bacheliers. Robert de Sorbonne, après avoir fondé son collége de théologie, en obtint la confirmation du saint Siége et fit autoriser sa fondation par les lettres-patentes du roi saint Louis, qui lui avait déjà donné ou échangé en 1256 et 1258 quelques maisons nécessaires à cet établissement. Il s'appliqua ensuite à faire fleurir la science et la piété dans son collége, et il y réussit. On en vit sortir en peu de temps d'excellens docteurs, qui en répandirent la réputation dans toute l'Europe. Les legs et les donations vinrent alors de toutes parts; ce qui mit les Sorbonistes en état d'étudier sans inquiétude. Robert de Sorbonne eut toujours une prédilection particulière pour ceux qui étaient pauvres; car, quoiqu'il y eût dans sa société des docteurs très-riches, comme on le voit par les registres et par les autres monumens qui subsistent dans les archives de Sorbonne, néanmoins son établissement avait principalement les pauvres en vue. La plus grande partie des revenus était employée à leurs études et à leur subsistance. Et le fondateur voulut que l'on appelât la Sorbonne *La maison des pauvres*, ce qui a donné lieu à la formule que prononçaient les bacheliers de Sorbonne quand ils répondaient, ou qu'ils argumentaient aux thèses en qualité d'*Antique*. C'est aussi ce qui fait qu'on lit sur un grand nombre de manuscrits, « qu'ils appartiennent aux pauvres maîtres de Sorbonne. » Robert de Sorbonne ne se contenta pas de pourvoir son collége de revenus suffisans, il eut en même temps un grand soin d'y rassembler tous les livres nécessaires à des théologiens, et d'y établir un bibliothécaire. On voit par l'ancien catalogue de la bibliothèque de Sorbonne, dressé en 1289 et en 1290, qu'il y avait déjà plus de mille volumes, et qu'ils valaient plus de 30,000 livres de notre monnaie. La bibliothèque s'accrut tellement, qu'il fallut dresser un nouveau catalogue deux ans après, c'est-à dire en 1292; et depuis cette année jusqu'en 1338, la maison de Sorbonne acquit des livres pour 3812 livres 10 sols 8 deniers, somme très-considérable en ce temps-là. C'est ce que porte expressément le catalogue des livres fait en 1338. *Summa valoris omnium librorum hujus domûs prœter libros intitulatos anno Domini 1292, tria millia, octingentœ duodecim librœ, decem solidi, octo denarii.* On voit par là que la bibliothèque de Sorbonne était peut-être alors la plus belle bibliothèque qui fût en France. Tous les livres de quelque prix étaient enchaînés dans des tablettes, et très-bien rangés par ordre des matières, en commençant par la grammaire, les belles-lettres, etc. Les catalogues étaient disposés de même, et marquaient à chaque livre sa valeur. Robert de Sorbonne, bien différent des autres fondateurs, qui font d'abord des réglemens, et mettent ensuite toute leur application à les faire observer, ne

pensa à dresser ses statuts qu'après avoir gouverné son collége pendant plus de dix-huit ans, et n'y prescrivit que les usages qu'il y avait établis, et dont une longue expérience lui avait fait connaître l'utilité et la sagesse. De là vient qu'il n'a jamais été question de réforme et de changement en Sorbonne. Tout s'y est toujours fait selon les anciens usages et les anciens réglemens; et l'expérience de cinq siècles a fait voir que la cons itution de la maison de Sorbonne est peut-être ce que l'on peut imaginer de plus parfait en ce genre. En effet, aucun des colléges fondés depuis ne s'est soutenu avec autant de régularité et de splendeur, quoiqu'on ait cru y devoir mettre des supérieurs et des principaux pour y maintenir les réglemens, et que l'on n'ait pu concevoir comment une société dont tous les associés sont égaux entre eux, et n'ont, dans leur maison, aucun supérieur ni principal, pourrait se maintenir dans un état florissant pendant plusieurs siècles. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Il acheta, à cet effet, de Guillaume de Cambrai, chanoine de Saint-Jean-de-Maurienne, une maison proche de Sorbonne, et y fonda, en 1271, le collége de Calvi. Ce collége, appelé aussi la *Petite Sorbonne*, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Il s'était obligé d'en bâtir un autre, qui appartiendrait également à la maison, et qui lui serait contigu; mais sa mort en empêcha l'exécution; et ce fut pour suppléer en partie à son engagement que la maison de Richelieu fit réunir le collége du Plessis à la Sorbonne en 1648. Robert de Sorbonne devint chanoine de Paris dès l'an 1258. Il s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le consultaient souvent, et qu'ils le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il légua tous ses biens, qui étaient très-considérables, à la société de Sorbonne, et mourut saintement à Paris, le 15 août 1274, à 73 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin. Les principaux sont 1° un *Traité de la conscience*, un autre *de la Confession*, et un livre intitulé *Le chemin du Paradis*. Ces livres sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères; 2° de petites Notes sur toute l'Ecriture sainte, imprimées dans l'édition de Ménochius, par le père Tournemine; 3° *Les statuts de la maison et société de Sorbonne*, en 38 articles; un livre *Du mariage*; un autre *Des trois moyens d'aller en Paradis*; un grand nombre de Sermons, etc. Ils se trouvaient en manuscrits dans la bibliothèque de Sorbonne, et l'on remarque dans tous beaucoup d'onction, de piété et de jugement. La maison et société de Sorbonne était une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle avait ses revenus, ses statuts, ses assemblées et ses prérogatives particulières. Quoiqu'elle ait été, depuis son établissement jusqu'à la fin, la partie la moins nombreuse de la faculté, elle a toujours produit un si grand nombre d'habiles théologiens et de personnes de mérite, qu'elle a donné en quelque sorte son nom à toute la faculté de théologie de Paris, et que depuis le concile de Bâle les docteurs et les bacheliers de Paris prirent souvent le titre de docteurs et de bacheliers de Sorbonne, quoiqu'ils ne fussent pas membres de cette maison. Nous nous sommes un peu plus étendus sur cet article que sur les autres, parce qu'il n'y a jusqu'ici aucun livre imprimé où l'on donne une idée juste et exacte de la Sorbonne et de son établissement.

SOREL, SOREAU ou SUREL (Agnès), l'une des plus belles personnes de son temps, était native et dame de Fromenteau, village de la Touraine, près de Loches, dans le diocèse de Bourges. Le roi Charles VII, ayant eu la curiosité de la voir, ne put s'empêcher de l'aimer, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, dont on voit encore les restes dans le parc de Vincennes, et plusieurs autres terres. Ce prince en vint même jusqu'à quitter, pour l'amour d'elle, le soin de son royaume et les affaires publiques; mais la belle Agnès (car c'est ainsi qu'on la nommait à cause de sa beauté) lui reprocha cette indolence, et sut si bien l'animer contre les Anglais, qu'il

prit des mesures efficaces pour les chasser de la France. Elle mourut le 9 février 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumiéges. Son corps fut porté au château de Loches, où il fut enterré au milieu du chœur de l'église collégiale, à laquelle elle avait fait de grands biens. On y voit son tombeau, qui est de marbre blanc. On trouve dans les œuvres de Melin de Saint-Gelais le quatrain suivant sur Agnès Sorel, que l'on attribue au roi François Ier.

Plus de louange et d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
Close nonain, ou bien dévot ermite.

SOREL, sieur de Souvigny (Charles), historiographe de France, était fils d'un procureur de Paris, et naquit en cette ville en 1599. Il fut élevé par Charles Bernard son oncle, premier historiographe de France, auquel il succéda dans cet emploi en 1635. Il mourut le 9 mars 1674. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu et le plus important est sa Bibliothèque française, in-12. On estime principalement la seconde partie de cet ouvrage, parce qu'il y donne des jugemens exacts sur plusieurs de nos historiens; *Nouvelles françaises*, 1623, in-8°; *Le Berger extravagant*, 3 vol. in-8°; *Francion*, 2 vol. in-12, fig.

SOSIGÈNES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier, et qui inventa l'année Julienne, qui commence l'an 45 avant J.-C.

SOSTRATE DE GNIDE, célèbre architecte et ingénieur grec, fut en grande estime auprès de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, vers 273 avant J.-C. Il bâtit, par ordre de ce prince, le fanal de l'île de Pharos, proche d'Alexandrie. Ce superbe édifice fut regardé comme l'une des merveilles du monde. Sostrate y avait mis une inscription qui portait son nom, afin de faire connaître à la postérité qu'il en avait été l'architecte.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée, ville de Thrace, inventa une sorte de vers ïambiques irréguliers et rétrogrades, qu'on appela, de son nom, *vers Sotadiques*. Ses poésies étaient lascives, et remplies de médisance et de satires mordantes contre les personnes les plus respectables; mais son impudence ne demeura pas impunie, car Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, contre lequel il avait osé écrire, le fit enfermer dans un coffre de plomb, et jeter dans la mer. Les écrits de ce poète ne sont point parvenus jusqu'à nous.

SOTELO (Louis), zélé missionnaire de l'ordre de saint François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur du roi Oxus, catéchumène, vers Paul V. Ce pape le reçut très-bien, le nomma évêque au Japon et l'y renvoya; mais, en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et souffrit peu après le martyre en 1624. On a de lui une lettre qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, et qui fut remise à ce pontife par le père Collado, dominicain. Le père Wading assure l'authenticité de cette lettre.

SOTER (Saint), natif de Fondi, succéda au pape Anicet le 1er janvier 162 de J.-C. Il fit paraître une grande charité envers les pauvres, et souffrit le martyre le 22 avril 171, durant la persécution de Marc-Antonin-le-Philosophe. C'est sous son pontificat que commença l'hérésie de Montan, en 171.

SOTO (Dominique), célèbre dominicain espagnol, et l'un des plus savans théologiens scolastiques du 16e siècle, naquit à Ségovie en 1494, d'un père qui était jardinier. Il devint professeur de philosophie à Burgos, puis confesseur de l'empereur Charles V. Il parut avec éclat au concile de Trente, et dédia aux pères de ce concile, en 1547, ses deux livres *De Naturâ et Gratiâ*, Paris, 1549, in-4°. Il refusa l'évêché de Ségovie, et mourut à Salamanque le 15 novembre 1560, à 66 ans. On a de lui des Commentaires sur l'Épître aux Romains, 1550, in-fol., et sur le Maître des sentences, in-fol.; des traités *De Justitiâ et Jure*, in-fol.; *De tegendis secretis*, in-8°.

SOTO (Fernand de), gentilhomme portugais, et général de la Floride en Amérique, accompagna François Pizaro dans la conquête du Pérou, et eut grande part aux trésors de ce pays en 1532. Quelques années après, l'em-

pereur Charles V lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de général de la Floride, et le titre de marquis des terres qu'il pourrait conquérir, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte en 1538; mais il mourut dans ses courses, le 21 mai 1542.

SOTO (PIERRE DE), pieux et savant dominicain espagnol, natif de Cordoue, d'une famille noble, fut confesseur de l'empereur Charles V. et quitta ensuite la cour de ce prince pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour y rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit, cette année, par ordre du pape, au concile de Trente, où il mourut le 20 avril 1563. Ses principaux ouvrages sont 1° *Institutiones christianæ*; 2° *Methodus confessionis*; 3° *Doctrinæ christianæ compendium*; 4° *Tractatus de institutione sacerdotum, qui sub episcopis animarum curam gerunt*, Lugd., 1587, in-8°. Ce dernier ouvrage est très-estimé. Le père Duchesne, jésuite, dans son histoire du Baïanisme, a cru trouver des erreurs dans les ouvrages de Pierre Soto; mais il a été solidement réfuté sur ce point dans un livre imprimé à Paris, sous le nom d'Avignon, en 1738, et intitulé *Apologie du révérend père Pierre Soto, dominicain, etc.*

SOTWEL (NATHANAEL), jésuite du 17e siècle, a donné une suite de l'ouvrage intitulé *Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus*, commencée par Ribadeneira, et continuée par Philippe Alegambe. L'ouvrage de Sotwel en est une seconde suite en latin, depuis 1642 jusqu'en 1675, Rome, 1676, in-fol. Il mourut le 2 décembre 1676. *Voy.* OUDIN.

SOUBISE (JEAN DE PARTHENAI, seigneur de), l'un des plus grands capitaines des calvinistes de France, dans le 16e siècle, se pervertit à la cour du duc de Ferrare, où Renée de France, fille de Louis XII, et femme de ce duc, avait introduit les erreurs des protestans. De retour en France, il soutint avec ardeur le parti qu'il avait embrassé, et fut l'un des plus considérables associés du prince de Condé, qui le choisit pour commander dans Lyon. Le seigneur de Soubise conserva cette place avec soin, et la défendit avec valeur, contre le duc de Nemours, auquel il en fit lever le siége; ce fut aussi en vain que la reine mère voulut le surprendre par des négociations. Il avait commandé l'armée de Henri II en Toscane. Il mourut en 1566, à 54 ans, ne laissant qu'une fille, Catherine de Parthenai. *Voy.* PARTHENAI, ROHAN.

SOUCHAY (JEAN-BAPTISTE), natif de Saint-Amand près de Vendôme, fut reçu de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1716, et devint censeur royal des livres, et professeur d'éloquence au collége Royal en 1732. Il obtint deux ans après un canonicat de la cathédrale de Rhodez, et mourut à Paris le 15 août 1746, à 59 ans. On a de lui 1° une édition d'Ausone, 1730, in-4°; 2° une traduction française de la *Pseudodoxia epidemica*, du savant Thomas Brown, médecin, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*; 3° une édition des OEuvres diverses de M. Pélisson, en 3 vol. in-12; 4° des Remarques sur la traduction de Joseph, par M. d'Andilly, dans l'édition de cet historien, Paris, 1744, 6 vol. in-12; 5° une édition des OEuvres de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4°; 6° une édition de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfée, en 1733, en 10 vol. in-12; 7° plusieurs Dissertations dans les mémoires de l'académie des Belles-Lettres.

SOUCIET (ETIENNE), habile jésuite, était fils d'un avocat de Paris, et naquit à Bourges le 12 octobre 1671. Il enseigna la rhétorique et la théologie dans sa société, et devint ensuite bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand à Paris, où il mourut le 14 janvier 1744, à 73 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont 1° *Recueil de dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte*, etc., in-4°, ouvrage savant, mais qui roule sur des questions fort peu importantes; 2° *Recueil des dissertations, contenant un abrégé chronologique, cinq dissertations contre la chronologie de Newton*,

in-4°, savantes et estimées; 3° *Observations astrononiques faites à la Chine et aux Indes*, Paris, 1729 et 1732, 3 vol. in-4°. Etienne-Augustin Souciet son frère, aussi jésuite, mort deux jours après lui dans le collége de Louis-le-Grand, où il professait la théologie, a fait un poëme sur les comètes, Caen, 1710, in-8°, et un autre sur l'agriculture, avec des notes, Moulins, 1712, in-8°.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), fils du lieutenant-général d'Irancy près d'Auxerre, y naquit en 1714; son père, qui le destinait à lui succéder, l'envoya étudier à Paris; mais son goût l'entraîna au dessin et à l'architecture, qui lui doit beaucoup. Après être allé étudier les chefs-d'œuvre de ce genre qui sont en Italie, en qualité de pensionnaire du roi, il fut appelé à Lyon, où il a fait construire l'Hôtel-Dieu, aussi simple que noble et salubre; il est regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre: la bourse, la salle du concert et celle de la comédie ont aussi été élevées par lui; mais cette dernière n'est pas sans défauts; il semble que ces sortes d'édifices soient l'écueil des artistes. De retour à Paris, M. le marquis de Marigny le choisit pour l'accompagner dans son voyage d'Italie, et lui donna la place de contrôleur des bâtimens. Il fut nommé pour élever un temple en l'honneur de sainte Geneviève, patronne de Paris. Cet édifice si justement admiré n'a pas pu être fini de son vivant, de sorte qu'on ne sait aujourd'hui si les sujets de reproches qu'on a faits à sa construction auraient disparu, s'il l'avait terminé. Il était de l'académie d'architecture à Rome et à Paris, chevalier de Saint-Michel, et intendant-général des bâtimens du roi. Il est mort le 30 août 1780, et déposé une nuit seulement à Saint-Germain-l'Auxerrois, d'où il fut transporté le lendemain à Sainte-Geneviève.

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers, rempli de protestans, avait le zèle des conversions. C'est ce motif qui lui a fait composer une Histoire des édits de pacification, 1682, in-12, dont le but est de faire voir le droit qu'avait le roi de les révoquer, parce qu'ils avaient été obtenus par force, pour pacifier le royaume. Avec un pareil système, il ne faudrait jamais faire de quartier, si celui à qui on l'accorde peut secouer le joug qu'on lui impose, quand la force lui sera revenue. Son *Histoire du calvinisme*, 1676, in-4°, a le même but. Quand une histoire a l'objet d'un factum elle s'oublie après le jugement de l'affaire.

SOURDIS. *Voy.* Escoubleau.

SOUTH (Robert), théologien anglais, prébendaire de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Londres en 1631. Il se distingua par sa science et par sa probité, et refusa plusieurs évêchés. Il mourut en 1716. On a de lui six vol. de Sermons en anglais qui sont estimés, des Harangues latines, des Poésies, etc.

SOUTHERN (Thomas), poète dramatique anglais, né en 1662, publia sa première tragédie, *Le Frère loyal, ou le Prince persan*, en 1682. C'était une allusion à Charles II et au duc d'Yorck, qui plut beaucoup aux torys. Il entra dans le parti du roi contre le prince d'Orange; mais, ce dernier ayant prévalu, il se renferma dans ses occupations de littérature, qui lui fournissaient le moyen de vivre. Il est mort le 26 avril 1745. Ses poésies dramatiques ont 3 vol. in-12. On y distingue *L'Innocent adultère*, *Oroonocko*, d'après le roman de madame Behn.

SOUVERAIN, ministre protestant en Poitou, fut déposé du ministère trois ans avant la révocation de l'édit de Nantes, à cause de son attachement à l'arminianisme; les Hollandais lui refusèrent de l'emploi pour la même raison; mais il fut bien reçu en Angleterre, où il embrassa la religion épiscopale, et où il mourut à la fin du 17° siècle. On a donné depuis sa mort un ouvrage de lui, intitulé *Le Platonisme dévoilé*, Cologne, 1700, in-8°: il y taxe les pères d'avoir pris l'idée de la trinité dans Platon; ce qui a été réfuté par le père Baltus, dans sa Défense des pères accusés de platonisme, Paris, 1711, in-4°.

SOUVRÉ (Gilles de), marquis de Courtenvaux, et maréchal de France, était fils de Jean de Souvré, seigneur de Courtenvaux, d'une maison ancienne et considérable, originaire du Perche. Il s'attacha au duc d'Anjou, et suivit ce prince en Pologne en 1573,

De retour en France, le duc d'Anjou, qui était parvenu à la couronne sous le nom de Henri III, le fit grand-maître de sa garde-robe, et capitaine du château de Vincennes. Souvré se trouva à la bataille de Coutras en 1587. Il rendit des services considérables au roi Henri IV, qui le fit gouverneur de Louis XIII, dont il fut premier gentilhomme de la chambre. Il devint maréchal de France en 1615, et mourut en 1626, à 84 ans. Jacques de Souvré son fils se signala par sa valeur en plusieurs occasions, et devint grand-prieur de France. Il mourut le 22 mai 1670, à 70 ans. C'est lui qui fit bâtir l'hôtel du Temple à Paris, pour être la demeure ordinaire des grands-prieurs de France. Cette maison finit par Anne, morte en 1715, qui avait épousé le marquis de Louvois.

SOUZA (Louis de), fit profession chez les dominicains en 1614, et mourut en 1633. C'est un des meilleurs historiens portugais, dont on a une Vie de dom Barthélemi-des-Martyrs, Paris, 1760, 2 vol. in-8°. C'est celle qui est traduite en français, 1664, in-8° ou in-4°; Histoire de saint Dominique, 3 vol in-fol.

SOZIGÈNES. *Voy.* Sosigènes.

SOZOMÈNE (Hermias), fameux historien ecclésiastique du 5e siècle, surnommé *le Scolastique*, était natif de Salamine dans l'île de Chypre. Il fréquenta long-temps le barreau à Constantinople, et mourut vers 450. Il nous reste de lui une Histoire ecclésiastique en grec, depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439, dans laquelle il décrit l'usage et les particularités de la pénitence publique. Il y donne de grands éloges à Théodore du Mopsueste, et paraît favoriser les erreurs des novatiens. Cette Histoire a été traduite en français par le président Cousin. L'original se trouve avec Eusèbe, et dans la Bibliothèque des Pères.

SPAGNOLI (Baptiste), général de l'ordre des carmes, et poète latin, surnommé *Mantuan*, parce qu'il était natif de Mantoue, s'acquit de la réputation par ses ouvrages et par sa capacité dans les grandes affaires. Il avait une grande facilité à faire des vers; mais il en abusa, et en fit un trop grand nombre, ce qui les rend moins parfaits. Il mourut le 20 mars 1516, à 68 ans. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Venise, 1499, in-4°; à Paris, 1502, in-fol.; 1513, 3 vol. in-fol., et Anvers, 1576, en 4 vol. in-8°. Il ne ressemble à Virgile que par son surnom. On lui reproche avec raison ses satires, le mélange du sacré et du profane, et ses invectives indécentes contre les ecclésiastiques et contre l'Église de Rome. Voici comme il en parle dans son poëme de *la Calamité des temps*, qui a été traduit en français :

Vivere qui sanctè cupitis, discedite Româ,
Omnia cùm liceant, non licet esse bonum.
Venalia nobis
Templa, sacerdotes, altaria, sacra, coronæ,
Ignis, thura, preces, cœlum est venale, Deusque.

SPANHEIM (Frédéric), naquit à Amberg, dans le haut Palatinat, le 1er janvier 1600, de Wigand Spanheim, homme docte et conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin. Spanheim disputa, en 1626, une chaire de philosophie à Genève, et l'emporta. L'année suivante, il s'y maria avec Charlotte du Port, demoiselle de condition du Bas-Poitou, qui descendait en droite ligne, du côté maternel, de Guillaume Budé. Il succéda, en 1631, à une chaire de théologie que Benoit Turetin laissait vacante, et remplit cette chaire avec tant de distinction, qu'il fut appelé à Leyde, en 1642, pour y remplir la même place. Il y soutint et y augmenta même sa réputation. Mais ses grands travaux lui causèrent une maladie dont il mourut au mois de mai 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° le Soldat suédois, in-8°; 2° le Mercure suisse, in-8°; 3° Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona, in-4°; 4° *Dubia evangelica*, 1700, 2 tom. in-4°; 5° *Exercitationes de gratiâ universali*; 6° Vie de l'électrice Palatine, in-4°; 7° des Harangues, etc. Il laissa sept enfans, dont les deux aînés devinrent très-illustres. *Voy.* les articles suivans.

SPANHEIM (Frédéric), second fils du précédent, fut professeur de théologie à Leyde, où il s'acquit une grande réputation, et où il mourut le 18 mai 1701, à 69 ans, laissant un

fils. On a de lui une Histoire ecclésiastique, et plusieurs autres savans ouvrages, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, en 3 vol. in-fol. en latin.

SPANHEIM (Ézéchiel), frère aîné du précédent, naquit à Genève en 1629. Charles-Louis, électeur palatin, l'appela à sa cour, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, pour être gouverneur du prince électoral Charles son fils unique. Spanheim remplit cette place avec beaucoup de succès, de prudence et de capacité. Il employa en même temps ses heures de loisir à se perfectionner dans la connaissance du grec et du latin, et à lire avec soin tous les ouvrages qui pouvaient le rendre habile dans le droit public d'Allemagne. Il fut ensuite envoyé dans les cours des princes d'Italie pour observer les intrigues des électeurs catholiques en ces cours. Il profita de ces divers voyages pour acquérir la connaissance des médailles et des antiquités. De retour à Heidelberg en 1665, l'électeur palatin l'employa en diverses négociations importantes dans les cours étrangères. Il passa au service de l'électeur de Brandebourg, du consentement de l'électeur palatin, en 1679, et fut envoyé en France l'année suivante en qualité d'envoyé extraordinaire. Il retourna à Berlin en 1689, et il y tint la place d'un des ministres d'état. Après la paix de Riswickh en 1697, il fut renvoyé en France où il demeura jusqu'en 1701. De là il passa en Hollande, puis en Angleterre, en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Anne. C'est vers ce temps-là que l'électeur de Brandebourg, qui avait pris le titre de roi de Prusse, lui donna la qualité de baron. Il mourut à Londres le 25 novembre 1710, à 81 ans, laissant une fille. On a de lui plusieurs savans ouvrages qui sont très-estimés, et dont les principaux sont : 1° *De præstantiâ et usu numismatum antiquorum*, Leyde, 1706, et Amsterdam, 1717, 2 vol. in-fol.; 2° plusieurs Lettres et Dissertations sur diverses médailles rares et curieuses; 3° une Préface et des Notes savantes dans l'édition des œuvres de l'empereur Julien, à Leipsick, en 1696, in-fol.; 4° la traduction des Césars, avec des notes, Amsterdam, 1718, in-4°, etc. Sa capacité et son exactitude dans les négociations importantes dont il fut chargé, et la science profonde qu'il fait paraître dans tous ses ouvrages, ont fait dire de lui qu'il s'est acquitté de ses négociations comme une personne qui ne pensait qu'aux affaires, et qu'il a écrit comme un homme qui employait tout son temps à l'étude.

SPARRE, baron et sénateur de Suède, dans le XVI° siècle, avait sur la politique des vues particulières, qu'il détailla dans son livre *De lege, rege et grege*, in-fol., qui déplut au gouvernement suédois.

SPARTACUS. *Voy.* CRASSUS (M. LICINIUS).

SPARTIEN (ÆLIUS), historien latin, dont nous avons les vies d'Adrien, de Caracalla, et de quatre autres empereurs romains; elles se trouvent dans *Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8°. Il vivait sous le règne de Dioclétien, vers l'an 290 de Jésus-Christ.

SPEED (JEAN), habile écrivain anglais, natif de Farington, dans le comté de Chester, est auteur d'une Histoire de la Grande-Bretagne, en anglais, qui est estimée, et qui a été traduite en latin, Amsterdam, 1646, in-fol. Il mourut à Londres en 1629.

SPELMAN (HENRI), chevalier anglais, mort en 1641, était habile dans les antiquités de son pays, dans l'histoire des derniers siècles, et dans la basse latinité. On a de lui 1° une Collection des conciles d'Angleterre, 1639 et 1664, 2 vol. in-fol., qui a été donnée par Wilkins en 1737, 4 vol. in-fol.; 2° un Dictionnaire de la basse latinité, intitulé *Glossarium Archæologicum*, Londres, 1664, in-fol. On préfère l'édition de 1687; 3° une Description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre, sous le titre de *Villare Anglicum*, in-8°; 4° *Reliquiæ Spelmanicæ*, in-fol., anglais; *Codex legum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol., etc.

SPENCE (JOSEPH), l'ornement de la littérature anglaise, prit le degré de maître-ès-arts, le 2 novembre 1727, au collége Neuf d'Oxford. Il publia, la même année, *Essai sur l'Odyssée d'Homère de Pope*, deux parties in-12; ce qui le fit nommer professeur en

poésie le 11 juillet 1728. La société de son collége, pour récompenser son mérite, le nomma recteur du grand Horwood en 1742. Il publia en 1747, in-folio, *Polymetis*, ou Recherches sur les beautés des poètes latins et autres anciens écrivains. La troisième édition a été faite en 1774, et l'abrégé a été souvent réimprimé. *Criton*, ou Dialogue sur la beauté, a paru en 1752, in-8°; *Remarques sur Virgile*, en 1767, in-4°. Le 20 août 1768, M. Spence se noya dans le canal du jardin de Byfleet, en Surrey.

SPENCER (Edmond), poète anglais, natif de Londres, fut élevé à Cambridge, et devint très-savant. La reine Elisabeth fut si charmée d'une pièce qu'il lui présenta, qu'elle lui fit donner 100 livres sterling en présent. Spencer fut ensuite secrétaire du lord Grey, député en Irlande; mais quoique cette place fût très-lucrative, il ne s'y enrichit pas. Il mourut en 1598. Celle de ses pièces qu'on estime le plus est intitulée *La reine des fées*.

SPENCER (Jean), savant théologien anglais, naquit en 1630. Il devint maître du collége du corps de Christ, et doyen d'Ely, et mourut le 27 mai 1693, à 63 ans. On a de lui un Discours en anglais sur les prodiges et la vanité des songes; un Traité sur les prophéties vulgaires, et un savant ouvrage sur les lois des Hébreux et les raisons de ces lois, et plusieurs autres écrits, imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Spencer, natif de Cambridge, et membre du collége de la Trinité, dont on a une bonne édition grecque et latine de l'ouvrage d'Origène contre Celse, et de la *Philocalie*, avec des notes, etc.

SPÉRATUS (Paul), savant théologien luthérien, né le 13 décembre 1484, d'une noble et ancienne famille de Souabe, prêcha le luthéranisme à Saltzbourg, à Vienne en Autriche et en plusieurs autres villes d'Allemagne. Ayant voulu faire la même chose en Moravie, il fut mis en prison par l'évêque d'Olmutz, d'où s'étant échappé en 1524, il se retira à Wittemberg chez Luther. Cet hérésiarque l'envoya en Prusse, où il fut élevé à l'épiscopat de Poméranie, et où il mourut le 17 septembre 1554, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres des Cantiques très-estimés, que l'on chante dans les églises luthériennes. Parmi ces cantiques celui qui roule sur la justification du pécheur est regardé comme un chef-d'œuvre par les protestans.

SPERLING (Jean), habile philosophe du 17e siècle, né à Zeuchfeld en Thuringe le 12 juillet 1603, enseigna la physique avec beaucoup de réputation à Wittemberg, où il mourut en 1658. On a de lui plusieurs bons ouvrages, dont les principaux sont 1° *Institutiones physicæ*; 2° *Anthropologia physica*, etc. Il y a eu plusieurs autres savans nommés Sperling.

SPERON, SPERONI, célèbre écrivain italien, naquit à Padoue en 1500, et y enseigna la philosophie à l'âge de 24 ans. Il se fit estimer du public par sa vertu, par la beauté de son génie, par son éloquence et par son érudition. Il mourut en 1588, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont ses Dialogues, en italien, Venise, 1596, in-8°, en français, par Cl. Gruget, 1551, in-8°; sa tragédie intitulée *Canace*, 1597, in-4°; ses Discours, 1596, in-4°; celui de la préséance des princes, en italien, 1598, in-4°; des Lettres, 1606, in-12. On dit qu'étant à Rome, et quelques cardinaux lui ayant demandé quel était le sens de ces lettres, gravées sur la porte du palais du pape, M. CCC. LX. Il répondit : *Multi cæci cardinales creârunt Leonem decimum*, parce que Léon était encore jeune lorsqu'il fut élevé sur le saint Siége; mais cette plaisanterie a l'air d'une fable.

SPEUSIPPE, fameux philosophe grec, natif d'Athènes, était neveu de Platon, du côté maternel, et lui succéda. Il vivait vers 347 avant J.-C. Il déshonora le titre de philosophe par son avarice, ses emportemens et ses débauches.

SPIELMAN (Jacques Reinhold), né à Strasbourg en avril 1722, d'un apothicaire, fut apothicaire lui-même. Sa célébrité lui mérita la confiance et l'estime de ses concitoyens, qui, cherchant à reconnaître les services qu'il leur rendait, lui donnèrent la chaire de poésie en attendant qu'ils pussent lui donner celle de chimie qu'il eut en effet trois ans après, en 1759. Il s'était fait recevoir docteur en médecine; l'a-

cadémie des Sciences l'avait choisi pour correspondant, la société de Médecine pour associé, et différentes académies d'Allemagne lui avaient donné place dans leur corps. En septembre 1783, M. Cadet de Vaux a donné une traduction française des Instituts de chimie, que Spielman avait donnés en latin, 1770, 2 vol. in-12.

SPIERRE (François), dessinateur et graveur, natif de la Lorraine, dont les ouvrages sont rares et estimés. La Vierge qu'il a gravée d'après le Corrége passe pour son chef d'œuvre. Il vivait à la fin du 17e siècle.

SPIFAME (Jacques-Paul), natif de Paris, descendait d'une noble et ancienne famille originaire de la ville de Lucques en Italie. Il était fils de Jean Spifame, seigneur de Passy, et devint successivement conseiller au parlement, président aux enquêtes, maître des requêtes et conseiller d'état. Dans la suite, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut fait chanoine de Paris, chancelier de l'université, abbé de Saint-Paul de Sens, grand-vicaire de Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, enfin évêque de Nevers en 1547. Il assista à l'assemblée des états tenus à Paris en 1557; puis, se laissant entraîner par les erreurs de Calvin, et par l'amour d'une femme veuve d'un procureur nommé Legrèle, qu'il entretenait du vivant de son mari, il se retira à Genève en 1559. Spifame s'y fit estimer de Calvin, et rendit de grands services aux protestans, qui l'envoyèrent à Francfort demander du secours à l'empereur; mais ayant été soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'église catholique, et ayant été accusé d'avoir fait un faux contrat de mariage avec la femme qu'il avait (il était daté du 2 août 1539, et il lui fut prouvé qu'il n'y avait que deux ans qu'il l'avait fabriqué), il fut condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté à Genève le 23 mars 1566. On a de lui quelques écrits et la Harangue qu'il prononça à Francfort, dans les mémoires de Castelnau et de Condé.

SPIFAME (Raoul), frère du précédent, avocat au parlement de Paris, ne manquait pas de bon sens ni d'imagination, ni même de connaissances; mais il avait un caractère d'originalité, une trempe de bizarrerie, une sorte d'aliénation d'esprit qui le firent interdire. Il mourut en novembre 1563. Nous avons de lui un livre rare et recherché des curieux, intitulé: *Dicearchiæ Henrici regis christianissimi progymnasmata*, in-8°, sans date ni lieu d'impression. Ce volume contient 309 arrêts de sa composition, qu'il suppose avoir été rendus par Henri II en 1556. Il devait y en avoir 500, mais il n'y a eu que ces 309 imprimés. Il y en a beaucoup qui ne sont que la production d'une imagination échauffée contre sa famille qui l'avait fait interdire, et contre les juges qui l'avaient interdit. Il y en a un entre autres qui casse l'arrêt du parlement qui lui défendait de faire imprimer ses ouvrages de droit et de poésies; un autre qui condamne Gaillard Spifame son frère aîné comme concussionnaire, qui par des rapines soutenues des falsifications les plus criminelles a fait périr M. de Lautrec, et perdre à la France le royaume de Naples. Mais au milieu de ces productions bizarres, il s'en trouve de très-sensées, et qui ont eu déjà leur exécution, telles que le commencement de l'année au 1er janvier, l'abolition des justices seigneuriales dans les grandes villes. Il y en a pour la police et l'embellissement de Paris, qui ont eu leur exécution, telles que la jonction des îles du palais, le pont de la Tournelle, le port Saint-Bernard, le projet d'augmenter la bibliothèque du Roi, en lui donnant un de tous les livres qui s'impriment, et d'autres qu'il serait bon d'exécuter. M. Auffray a extrait les arrêts de cette espèce dans un livre qu'il a publié sous ce titre: *Vues d'un politique du 16e siècle*, Paris, 1775, in-8°. Il y a eu un Martin Spifame, gentilhomme, qui a fait imprimer ses poésies en 1583, in-16, dédiées à Henri III. Enfin cette famille a fini par Jean Spifame, chevalier, sieur des Granges, mort en 1643.

SPIGELIUS (Adrien), célèbre anatomiste, né à Bruxelles en 1578, fut professeur en anatomie et en chirurgie à Padoue, et mourut en 1625. Ses ouvrages anatomiques en latin sont imprimés à Amsterdam, 1545, in-fol.

SPILBERG (Georges), amiral hol-

landais, avait déjà conduit une flotte aux Indes orientales, lorsqu'il fut chargé par la compagnie d'aller faire la guerre aux Espagnols dans la mer du Sud. Il partit de Zélande le 8 août 1614, avec six navires chargés pour les Moluques. En entrant dans le détroit, ses équipages voulaient retourner en Hollande; mais il tint ferme à remplir ses instructions. Un petit vaisseau s'échappa; il en avait perdu un près de Rio de la Plata, de sorte qu'il ne sortit du détroit qu'avec quatre vaisseaux, au mois de mai 1615. Il rencontra six galions de guerre espagnols sur les côtes du Pérou, il leur livra un sanglant combat, et en coula bas les trois principaux. Il arriva le 10 mars 1616 à Ternate, fit arrêter à Java le vaisseau de Le Maire, et rentra dans les ports de Hollande le 1er juillet 1617. Son Voyage se trouve dans le Recueil de ceux de la compagnie des Indes hollandaise.

SPINA (Alexandre), religieux dominicain du couvent de Sainte-Catherine de Pise. Ayant entendu dire qu'un particulier, ayant inventé les lunettes vers l'an 1295, ne voulait pas en découvrir le secret, trouva le moyen d'en faire de son invention en 1298, et le publia. Il mourut en 1313.

SPINA (Barthélemi), habile dominicain, natif de Pise, fut maître du sacré Palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devait proposer au concile de Trente. Il mourut en 1546, à 72 ans. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol. Il ne faut pas le confondre avec un autre religieux, nommé Alfonse Spina, qui, de juif qu'il était, se fit religieux de l'ordre de saint François, à Valladolid. C'est ce dernier qui est l'auteur du livre intitulé *Fortalitium fidei*, composé vers 1439, et imprimé plusieurs fois in-fol.

SPINA (Jean de l'Epine, ou), fameux ministre calviniste, avait été religieux augustin; il fut perverti par Jean Rabec en le voulant convertir, assista au colloque de Poissy, et eut en 1566, avec du Rosier, une célèbre conférence contre deux docteurs catholiques. Il échappa au massacre de la Saint-Barthélemi, et mourut à Saumur en 1594. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse, imprimés à Lyon, in-8°, en différentes années.

SPINCKES (Nathanael), fut successivement chapelain de divers seigneurs, curé de différentes paroisses, et prébendier de diverses collégiales. En 1690, il perdit tous ses bénéfices, pour n'avoir pas voulu prêter serment au roi Guillaume. Ceux de son parti l'élurent évêque sans évêché; mais comme son troupeau n'était pas nombreux il employa son loisir à la composition de différens livres. Il mourut le 28 juillet 1727, et fut enterré à Saint-Paul de Londres, où l'on voit une inscription à sa louange. Ses ouvrages sont des livres de piété, comme De la confiance en Dieu, Dévotions journalières, etc.; ou des livres relatifs à l'église d'Angleterre, comme Plan d'une communion catholique, De la nouvelle liturgie, etc.

SPINELLO, fameux peintre, natif d'Arezzo, s'acquit, sur la fin du 14e siècle, une grande réputation par ses tableaux. On dit que dans sa chute des mauvais anges il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre si hideux, qu'il en fut lui même effrayé, et que dans un songe il crut voir le diable, tel qu'il était dans son tableau, qui lui demandait pourquoi il l'avait peint d'une manière si effroyable. On ajoute que depuis ce songe le pauvre Spinello eut toujours la vue égarée et l'esprit troublé.

SPINOLA (Ambroise), l'un des plus grands généraux du 17e siècle, était de l'illustre maison de Spinola, qui est divisée aujourd'hui en plusieurs branches dont les unes sont établies en Italie et les autres en Espagne. Il se mit à la tête de 9000 Italiens, et alla servir dans les Pays-Bas, où il se signala par son courage et par ses belles actions. Le siége d'Ostende traînant en longueur, l'archiduc d'Autriche le chargea du commandement, et il emporta cette place célèbre en 1604, par composition. Il fut ensuite nommé général des armées d'Espagne dans les Pays-Bas, et s'y soutint, quoiqu'il eût en tête le comte Maurice de Nassau, le plus habile capitaine de son temps. Il rendit plusieurs autres grands services à l'empereur dans le Palatinat, et prit Breda en 1625. Ayant été rap-

pelé des Pays-Bas en 1629, les affaires d'Espagne y allèrent depuis en décadence. Il prit Casal et le château de cette ville en 1630, et mourut peu de temps après, d'une maladie causée par le chagrin d'avoir été gêné dans ses opérations.

SPINOLA (Charles), célèbre jésuite de la même maison que le précédent, fu envoyé en mission au Japon, et fut brûlé vif à Nangasaqui, pour la foi de Jésus-Christ, le 10 septembre 1622. Le père d'Orléans, jésuite, a publié sa vie en français.

SPINOSA (Bénit ou Bénédict), et non pas Benoit, pour éviter l'équivoque du nom de saint Benoît que les juifs ne respectent pas assez pour le donner à leurs enfans, naquit à Amsterdam le 24 novembre 1632, d'un juif portugais, marchand, d'une fortune médiocre. S'étant livré tout entier à la philosophie, il conçut bientôt du mépris pour les opinions des rabbins et pour le judaïsme. Il déclara hautement ses doutes et sa croyance, et s'éloigna peu à peu de leur synagogue. Cette conduite souleva tellement les juifs contre lui, qu'un d'eux lui donna un coup de couteau en sortant de la comédie. Spinosa rompit alors entièrement avec les juifs, ce qui les porta à l'excommunier. Il composa en espagnol une Apologie de sa sortie de la synagogue; mais cet écrit n'a point été imprimé. Depuis qu'il eut renoncé au judaïsme, il professa ouvertement l'Évangile, et fréquenta les assemblées des mennonites, ou celle des arminiens d'Amsterdam. Il approuva même une confession de foi qu'un de ses amis intimes lui communiqua. Spinosa préféra la philosophie de Descartes à toutes les autres, et renonça en quelque sorte au monde, afin de philosopher avec plus de liberté. Il se débarrassa de toutes sortes d'affaires, abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où il médita à son aise, travailla à des microscopes et à des télescopes, et s'égara tellement dans ses pensées, qu'il tomba dans l'athéisme. Il continua ce genre de vie, lorsque dans la suite il alla s'établir à la Haye, laissant quelquefois passer trois mois entiers sans sortir de son logis. Cette vie cachée n'empêchait pas qu'on ne parlât de lui de toutes parts, et les esprits forts de l'un et de l'autre sexe lui rendaient de fréquentes visites. La cour palatine lui fit même offrir une chaire de philosophie à Heidelberg; mais il la refusa, comme un emploi peu compatible avec le désir qu'il avait de philosopher avec liberté et sans interruption. Il mourut de phthisie à la Haye le 21 février 1677, à 45 ans. On assure qu'il était petit, jaunâtre, qu'il avait quelque chose de noir dans la physionomie, et qu'il portait sur son visage un caractère de réprobation. On ajoute néanmoins que Spinosa était d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs; ce qui est étrange dans un homme qui a rédigé le premier l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même, qui a si souvent abusé de ses talens pour donner un air de probabilité et de vraisemblance aux erreurs les plus monstrueuses, n'a trouvé dans le *Spinosisme* que des contraditions et des hypothèses absolument insoutenables. Les deux ouvrages de Spinosa qui ont fait le plus de bruit, et qui contiennent son système impie et abominable, sont 1° son traité intitulé *Tractatus theologico-politicus*, Hamburgi, 1670, in-4°, lequel a été traduit et publié en français sous différens titres. *Voyez* Glain (N. S.); 2° ses *Opera posthuma*, 1677, in-4°. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il développe et qu'il entreprend de prouver ses erreurs. Il y soutient qu'il n'y a qu'une substance dans la nature, et que cette substance unique est douée d'une infinité d'attributs, et entre autres de l'étendue et de la pensée. Il assure ensuite que tous les corps qui se trouvent dans l'univers sont des modes et des modifications de cette substance en tant qu'étendue; et que les autres êtres, par exemple les âmes des hommes, sont des modes de cette substance en tant que pensée. Il ose donner à cette substance le nom de Dieu, et il soutient qu'il n'est point libre, et que tout se passe nécessairement dans la nature. En un mot, Spinosa assure qu'il n'y a qu'une substance et qu'une nature, et que tout ce que nous appelons créatures ne sont que des modifications de cette substance ou de ce Dieu. Il ôte même

la liberté à Dieu et aux créatures, et veut que tout se fasse nécessairement. Système monstrueux et le plus extravagant qui puisse jamais entrer dans l'esprit de l'homme! C'est attribuer à la Divinité tout ce que les poètes païens ont osé chanter de plus infâme contre leurs dieux profanes; c'est le rendre le sujet de tous les crimes qui se commettent dans l'univers et de toutes les infirmités mondaines, puisque, selon Spinosa, il n'y a point d'autre agent et d'autre patient que Dieu, par rapport au mal physique et au mal moral. Les absurdités du spinosisme ont été parfaitement bien réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, et surtout par Jean Bredembourg, bourgeois de Roterdam, Roterdam, 1675, in-4°; par Cuper dans ses *Arcana atheismi revelata*, Roterdam, 1676, in-4°; par dom François Lami, bénédictin; par Jacquelot, dans son *Traité de l'existence de Dieu*; par Le Vassor, dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688, etc. L'abbé Lenglet a publié la réfutation de Spinosa par Fénélon, Lami, et le comte de Boulainvilliers, avec la vie de Spinosa par Colerus, Bruxelles, 1731, in-12, qui a été supprimée, et qui est plus rare que la *Clef du sanctuaire*; elle est du même format. Il y a une autre Vie de Spinosa par un de ses sectateurs, 1712, in-8°, rare. Il y a encore de Spinosa, R. Descartes, *Principiorum philosophiæ partes* I^a^ et II^a^ *more geometrico demonstratæ*, Amsterdam, 1667, in-4°; *De jure ecclesiasticorum*, 1665, in-12. Au reste, Spinosa avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié très-volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné; autre vanité ridicule dans un athée.

SPINOSA (Jean), auteur espagnol du 16 siècle, natif de Belovado, fut secrétaire de dom Pedro de Gonzales de Mendoza, capitaine général de l'empereur dans la Sicile. Il rendit de grands services à l'Etat, et composa, entre autres livres, un Traité à la louange des femmes, en espagnol, Milan, 1580, in-4°.

SPIRIDION (Saint), évêque de Trimithunte dans l'île de Chypre, assista au concile général de Nicée en 325. Il est illustre par ses miracles.

SPIZELIUS (Théophile), laborieux écrivain protestant du 17e siècle, né le 11 septembre 1639, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont deux traités, l'un intitulé *Felix litteratus*, 2 vol. in-8°, et l'autre *Infelix litteratus*, 2 vol. in-8°. Il prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens de lettres, et les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes, que pour Dieu et le prochain. *Sacra bibliothecarum illustrium arcana detecta*, 1668, in-8°. Il mourut le 7 janvier 1691, laissant une fille.

SPON (Charles), médecin et poète latin du 17e siècle, mort à Lyon sa patrie le 21 février 1684, pratiqua la médecine à Lyon avec réputation, et publia la *Pharmacopée de Lyon*, plusieurs ouvrages de sa composition et d'autres habiles écrivains.

SPON (Jacob), fils du précédent, et savant antiquaire, naquit à Lyon en 1647, et fut élevé dans la religion prétendue réformée. Il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, alla en Italie avec M. Vaillant, antiquaire du roi, et voyagea ensuite en Dalmatie, dans la Grèce et dans le Levant. Il sortit de France un peu avant la révocation de l'édit de Nantes, pour aller s'établir à Zurich où son père avoit eu droit de bourgeoisie; mais il mourut en chemin, à Vevay, ville située sur le lac Léman, le 25 décembre 1685. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en 1675 et 1676, par Jacob Spon et Georges Wheler, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12, et réimprimés à la Haye en 1680 et en 1689, en 2 vol. in-12. Ce voyage est curieux, savant et utile pour la connaissance des antiquités; 2° Réponse à la critique publiée par M. Guillet contre ses voyages, in-12; 3° *Recherches curieuses d'antiquité*, 1683, in-4°, estimées; 4° *Histoire de Genève*, dont la plus ample édition est en 2 vol. in-4°, avec des notes savantes et estimées; 5° *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, in-fol., bon ouvrage pour la connaissance des

inscriptions et des médailles; 6° *Recherches des antiquités de Lyon*, in-8°. *Bevanda Asiatica seu de caffe*, Lipsiæ, 1705, in-4°, etc.

SPONDE (Henri de), naquit à Mauléon-de-Soule, bourg de Gascogne, le 6 janvier 1568. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis roi sous le nom de Henri IV), et fut élevé dans le calvinisme par son père qui était secrétaire de Jeanne, reine de Navarre. Il se rendit habile dans les langues grecque et latine et dans le droit canon et civil, et devint maître des requêtes. Dans la suite, le lecture des livres de controverse du cardinal du Perron et de Bellarmin lui ayant fait ouvrir les yeux, il abjura le calvinisme en 1595. Il accompagna à Rome le cardinal de Sourdis; puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé évêque de Pamiers en 1626. Il fit de grands biens dans son diocèse, et mourut à Toulouse, le 18 mai 1643, à 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abrégé des Annales de Baronius*, 2 vol. in-fol., et la continuation qu'il a faite de ces Annales, jusqu'à l'an 1640, 3 vol. in-fol. Pour rendre cet ouvrage plus parfait, il y ajouta les Annales sacrées de l'Ancien Testament, jusqu'à Jésus-Christ, in-fol. Cette addition n'est proprement qu'un abrégé des Annales de Torniel. On a encore de Sponde un livre *De Cœmeteriis sacris*, 1638, in-4°, et des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition des œuvres de Sponde est celle de La Noue, à Paris, 1639, en 6 vol. in-fol. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa Vie.

SPONDE (Jean de), frère du précédent, abjura aussi le calvinisme, et mourut le 18 mars 1595. C'est ce dernier qui a fait d'assez mauvais Commentaires sur Homère, 1606, in-fol, et une Réponse au Traité de Bèze sur les marques de l'Église, Bordeaux, 1595, in-8°.

SPOTSWOOD (Jean), célèbre archevêque de Saint-André en Ecosse, naquit en 1565, d'une noble et ancienne famille, qui avait rang et séance parmi les pairs du royaume. Il fit ses études à Glascow, et suivit, en qualité de chapelain, Louis, duc de Lenox, dans son ambassade auprès de Henri IV, roi de France. Jacques Ier, roi d'Angleterre, eut une estime particulière pour Spotswood. Il le nomma archevêque de Glascow, et lui donna une place dans son conseil privé d'Ecosse. Il fut ensuite aumônier de la reine, archevêque de Saint-André, et primat de toute l'Ecosse. Il couronna Charles Ier en 1633, fut son lord chancelier, et mourut en Angleterre en 1639, à 74 ans. On a de lui une Histoire ecclésiastique d'Ecosse, depuis l'an 203 de Jésus-Christ jusqu'en 1624, en anglais, Londres, 1655, in-fol.

SPRANGER (Barthélemi), célèbre peintre du 16e siècle, natif d'Anvers, se fit admirer à Rome, et fut en grande estime à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II. Il mourut dans un âge très-avancé, après l'an 1582. Il avait une légèreté de main singulière. Sa touche est hardie et gracieuse. Son défaut est de n'avoir pas toujours consulté la nature.

SPRAT (Thomas), évêque de Rochester, et célèbre écrivain et poète anglais, était fils d'un ministre de la province de Devon, et naquit en 1636. Il fut élevé à Oxford, devint l'un des premiers membres de la société Royale de Londres, chapelain du Georges de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en 1684. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits tant en prose qu'en vers, et par sa capacité dans les affaires; et mourut d'apoplexie le 31 mai 1713. Tous ses ouvrages sont très-bien écrits en anglais. On estime surtout son Histoire de la société royale de Londres, dont on a une mauvaise traduction française, imprimée à Genève en 1669, in-8°. Il était ami intime du poète Gowley, et il eut pour successeur François Atterbury, dont nous avons parlé à l'article Atterbury.

SQUARCIALUPUS. *Voyez* Simonius (Simon).

SQUIRE (Samuel), théologien anglais, fils d'un apothicaire, était né à Warminster en 1714. Après avoir possédé plusieurs bénéfices, il devint évêque de Saint-David, associé des Antiquaires, et mourut le 7 mai 1766, laissant deux enfans et une veuve. Ses ouvrages sont: Recherches sur la constitution d'Angleterre; Défense de l'histoire des anciens Hébreux; Essais sur

la chronologie et la langue des anciens Grecs ; *Plutarchus de Iside*, grec et latin, Cantabrigiæ, 1744, in-8° ; l'Indifférence en fait de religion inexcusable, 1748, in-12 ; Principes de religion, 1763.

STAAL (Madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Launai, était née à Paris d'un père qui était peintre, et qui, ayant été obligé de sortir du royaume, la laissa dans la misère, encore enfant. Le hasard la fit élever avec distinction au prieuré de Saint-Louis de Rouen ; mais la supérieure de ce monastère, à laquelle elle devait son éducation, étant morte, mademoiselle de Launai retomba dans une extrême indigence, et se voyant sans ressource, elle fut obligée d'entrer en qualité de femme de chambre chez madame la duchesse du Maine. Comme elle n'était nullement propre à remplir les devoirs qu'exige ce service, elle vécut dans l'obscurité et dans la tristesse jusqu'au temps où une aventure singulière, et à laquelle il ne semblait pas qu'elle dût prendre aucune part, l'en tira d'une manière très-glorieuse. Une jeune demoiselle de Paris d'une grande beauté, nommée Tetard, contrefit la possédée par le conseil de sa mère. Tout Paris, la cour même, accourut pour voir cette prétendue merveille, et comme on ne parlait d'autre chose, mademoiselle de Launai s'avisa alors d'écrire à cette occasion une lettre pleine d'esprit à M. de Fontenelle. Cette lettre fut admirée de tout le monde, et madame la duchesse du Maine en ayant su l'auteur, reconnut dans sa femme de chambre des talens qu'elle n'y avait pas même soupçonnés. Depuis ce moment, elle employa mademoiselle de Launai dans toutes les fêtes qui se donnaient à Sceaux. Celle-ci faisait des vers pour quelques-unes des pièces que l'on y jouait, dressait les plans de quelques autres, et était consultée dans toutes. Elle s'acquit bientôt l'estime et la confiance de la princesse, et l'amitié de MM. de Fontenelle, de Tourreil, de Valincourt, de Chaulieu, de Malezieu, et des autres personnes de mérite qui fréquentaient sa cour. Elle fut enveloppée, sous la régence de M. le duc d'Orléans, dans la disgrâce de madame la duchesse du Maine, et renfermée pendant près de deux ans à la Bastille, d'où étant sortie, cette princesse, par reconnaissance, lui fit épouser M. de Staal, lieutenant aux gardes suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Elle avait refusé d'épouser le célèbre M. Dacier. Madame de Staal mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les Mémoises de sa vie en 3 vol. in-12, composés par elle-même. La matière n'en est pas fort importante, mais ils sont très-bien écrits. Le style en est pur, clair et élégant. On y a ajouté depuis un quatrième vol. qui contient deux jolies comédies, dont l'une est intitulée *L'Engouement*, et l'autre *La Mode*. Elles ont été jouées à Sceaux.

STACE (*Publius Papinius Statius*), célèbre poète latin du Ier siècle, était natif de Naples, et fils de Stace, lequel étant né en Epire, alla à Rome enseigner la poésie et l'éloquence, et eut pour disciple Domitien. Stace, le poète, s'acquit les bonne grâces de ce prince, et lui dédia ses poëmes de la Thébaïde et de l'Achilléide. Il mourut à Naples, vers l'an 100 de Jésus-Christ. Outre sa Thébaïde, en 12 livres, et son Achilléide, en 2 livres, nous avons encore de lui ses Sylves, en 5 livres, dont le style est plus pur, plus agréable et plus naturel que celui de la Thébaïde et de l'Achilléide; mais quoique ce poète ait été très-estimé de plusieurs savans, il n'approche en aucune sorte de Virgile ni des autres excellens poètes du siècle d'Auguste. Les éditions les plus recherchées sont la première de Rome, 1475, in-fol. ; celle de Barthius, 1664, 3 vol. in-4°; celle *cum notis variorum*, Leyde, 1671, et celle *ad usum Delphini*, 1685, 2 vol. in-4°. Cette dernière édition est très-rare.

STACKHOUSE (THOMAS), célèbre théologien anglais, s'est acquis beaucoup de réputation par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston. Il est mort en 1752. Ses principaux ouvrages sont 1° le Sens littéral de l'Ecriture, etc., qui a été traduit en français, 3 vol. in-12; 2° un Corps complet de théologie, dont on a aussi une traduction française ; 3° une Histoire générale de la Bible. Tous ces ouvrages sont très-estimés.

STADIUS (Jean), célèbre mathématicien du 16e siècle, né à Loenhout dans le Brabant en 1527, et mort à Paris en 1579, a composé des Ephémérides, Cologne, 1560, in-4°, et plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire, dans lesquels on voit qu'il était infatué de cette vaine science.

STAFFORT (Arundel, vicomte de), fut accusé par Oates d'avoir voulu attenter à la vie du roi. Deux témoins jurèrent qu'il avait voulu les engager à le tuer. Quelque absurde et peu vraisemblable que fût cette accusation, Staffort était catholique; et, avec la déposition de deux témoins, les lois d'Angleterre, si célébrées en France, autorisaient à le condamner; il le fut le 3 novembre 1680, et décapité à la Tour le 29 décembre suivant, à 68 ans, protestant de son innocence dont les spectateurs étaient persuadés. *Voyez* Oates.

STAHL (Georges-Ernest), né en Franconie en 1660, fut le premier professeur de médecine de l'université de Hall, lors de sa fondation en 1694. Il fut appelé à Berlin en 1716, et il fut médecin du roi jusqu'à sa mort, arrivée en 1734, à 75 ans. Stahl est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la chimie. Il a écrit sur presque toutes les parties de cette science; et tous ses ouvrages, dont les uns sont en allemand, et les autres en latin, sont généralement estimés. Son principal ouvrage est *Theoria medica vera*, Hall, 1708, in-4°. Il a donné depuis *Opusculum chimico-physico-medicum*, 1715, in-4°; des Observations chimiques, Berlin, 1731, in-8°.

STAMPART (François), peintre, né à Anvers en 1675, s'adonna au portrait, comme plus lucratif que les autres genres. Il fut peintre du cabinet des empereurs Charles VI et François Ier, et mourut à Vienne en 1750.

STANDONHC (Jean), pieux et célèbre docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Malines en 1443, de parens pauvres. Après avoir étudié à Goude, il vint achever ses études à Paris, où il devint maître d'étude, ensuite régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaigu, dont il fut regardé comme le second fondateur; il y introduisit des réglemens, et un genre de vie très-austère; ce qui n'a pas empêché qu'ils n'aient été observés jusqu'ici en grande partie. Standonhc fut dans la suite recteur de l'université de Paris, et se rendit célèbre par ses prédications; mais ayant parlé avec trop de liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII, il fut exilé du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonhc revint à Paris, après le temps de son exil, par la protection de l'amiral. Il continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaigu, et y mourut le 5 février 1504. Standonhc avait formé un projet digne de son amour pour le bien public et de son zèle pour la religion; c'était d'instituer une société ou congrégation pour aller dans toutes les parties du monde instruire la jeunesse, et annoncer les vérités de la religion et la morale de l'Evangile. Il forma son plan sur celui que Jésus-Christ avait formé lui-même pour l'établissement de l'Église. Chaque maison de sa congrégation devait être composée d'un ministre, de douze maîtres, et de soixante-douze disciples. Les disciples ne faisaient que des vœux simples, mais les maîtres faisaient des vœux plus étendus, et le père, c'est-à-dire le général de cette congrégation, devait avoir une autorité absolue. Il fit approuver cette congrégation à Rome le 23 février 1501, et par Etienne Poncher le 13 janvier 1502. Il se livra ensuite tout entier au gouvernement de cette congrégation dont il fut le premier général, et le collége de Montaigu la première maison. Il établit une seconde maison de son institut à Malines, lieu de sa naissance, une troisième à Valenciennes, et une quatrième à Louvain. Il soumit ces quatre maisons à celle de Montaigu. Sa congrégation devint de plus en plus florissante tant qu'il vécut; mais Noël Béda qui lui succéda, et Tempête qui succéda à Béda, étant des esprits turbulens, brouillons et factieux, la troublèrent de telle sorte, qu'en 1528 quelques-uns de ceux qui s'étaient soumis à sa congrégation prirent la résolution de

quitter Montaigu, et de tenter de soutenir ailleurs un institut auquel ils s'étaient dévoués. Ils firent part de leur dessein à neuf ou dix jeunes théologiens de la faculté, dont la piété leur était connue, et ils les déterminèrent à y entrer; mais pour ne pas s'écarter de l'institut de Standonch, et pour s'engager à en suivre la règle et le plan, ils firent un vœu dans l'église de Montmartre, et prirent le nom de la *Société de Jésus*. Telle fut, à ce que l'on croit, l'origine de l'établissement des jésuites, dont la société n'est au fond que l'exécution du plan et des projets de Standonhc, avec quelques légers changemens.

STANHOPE (Jacques, comte de), descendait d'une noble et ancienne famille du comté de Nottingham. Il naquit en 1673, et suivit en Espagne Alexandre Stanhope son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour, au commencement du règne du roi Guillaume. Il voyagea ensuite en Italie, en France et en d'autres pays, ce qui lui donna occasion de s'instruire dans les lois, les coutumes et les langues de ces pays, et dans ce qui concerne les intérêts des princes. Quelque temps après il servit en Flandre, puis il devint lieutenant-général, et commandant en chef des troupes anglaises en Espagne, où il gagna la bataille d'Almanara le 17 juillet 1710, et celle de Saragosse le 20 août suivant. Il s'était emparé auparavant du Port-Mahon et de l'île de Minorque; mais il fut fait prisonnier par le duc de Vendôme à Brihuega. Stanhope ne se distingua pas moins dans le parlement d'Angleterre, et dans les négociations importantes dont il fut chargé à l'avénement du roi Georges à la couronne. Il devint premier secrétaire d'état, et eut diverses autres charges. Il était nommé premier plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres le 16 février 1721, à 50 ans

STANISLAS (Saint), évêque de Cracovie, naquit en 1030, de parens illustres par leur naissance et par leur piété. Ayant fait ses études à Gnesne et à Paris, il retourna en Pologne en 1059. Il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne, qui avait enlevé la femme d'un seigneur polonais, ce prince le tua, dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1077.

STANISLAS LECZINSKI, naquit à Léopold le 20 octobre 1677. Il fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie vers Charles XII, qui venait de conquérir la Pologne. Il était alors palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, et avait été ambassadeur à Constantinople. Il venait pour réconcilier le roi Auguste avec Charles XII; mais le roi de Suède voulut qu'il acceptât la couronne de Pologne, et le fit couronner en 1705. Après la défaite de Charles XII à Pultawa, il défendit ses droits quelque temps, par déférence pour Charles XII son bienfaiteur. Enfin il se dépouilla lui-même de sa grandeur, et se retira en 1714 à Deux-Ponts, que Charles XII lui avait assigné. A la mort de ce prince en 1718, il fut obligé de quitter cet asile, et vint en France. En 1725, Louis XV épousa la fille de Stanislas. A la mort du roi Auguste en 1733, Stanislas fut de nouveau élu roi de Pologne; mais son parti n'ayant pas prévalu, il eut beaucoup de peine à se sauver de Dantzick où il s'était retiré. En 1736, il renonça au royaume de Pologne, mais il garda le titre de roi, et eut la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qui furent cédés à la France après sa mort. Tranquille en Lorraine, il n'eut d'autre occupation qu'à se rendre le bienfaiteur de l'humanité. Il embellit Nancy et Lunéville, fonda des hôpitaux, des colléges, dota de pauvres filles. Le feu ayant pris à sa robe de chambre, il fut brûlé en quelques endroits; ses plaies lui donnèrent une fièvre qui l'emporta le 23 février 1766. Jamais prince ne fut plus regretté. Il a laissé quelques ouvrages de philosophie, de politique et de morale, recueillis sous le titre d'*OEuvres du philosophe bienfaisant*, 1765, 4 vol. in-8° ou in-12.

STANLEY (Thomas), savant écrivain anglais au 17e siècle, était natif de Cumberlow en Hertfodshire. Il fit divers voyages, et se retira ensuite à Londres, où il continua d'étudier jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1678. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont 1° une belle édition d'Eschyle avec la tra-

duction latine et des notes, 1663, in-fol.; 2° l'Histoire de la philosophie, en anglais. Cette histoire a été traduite en partie en latin par Le Clerc, et tout entière par Godefroi Oléarius, Leipsick, 1712, 2 tomes en 1 vol. in-4°.

STANYHURST (RICHARD), né à Dublin en 1552, étant devenu veuf, se fit prêtre, et devint chapelain de l'archiduc Albert. Il mourut en 1618. Il a donné *De rebus in Hybernià gestis*, Antuerpiæ, 1584, in-4°; *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8°, etc.

STAPHYLIUS, célèbre professeur de rhétorique à Auch sa patrie, au 4e siècle, était un génie rare, et d'une si grande érudition qu'Ausone le compare au célèbre Varron.

STAPLETON (THOMAS), célèbre controversiste catholique anglais, descendait d'une noble et ancienne famille du comté de Sussex. Il naquit à Henfield en 1535, et fut chanoine de Chicester. Il sortit d'Angleterre, pour éviter la persécution que l'on faisait aux catholiques, et se retira en Flandre. Il y enseigna l'Écriture sainte à Douai, et fut ensuite professeur royal de théologie à Louvain, et chanoine de Saint-Pierre. Il s'acquit une grande réputation par son savoir et par sa probité, et mourut à Louvain le 12 octobre 1598, à 63 ans. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris, 1620, en 4 tom. in-fol. Ils sont fort estimés.

STATIO (ACHILLE), savant portugais, au 16e siècle, naquit à Vidigueira en 1525, d'une famille illustre. Il voyagea en Espagne, en France, dans les Pays-Bas et en Italie. Il s'arrêta ensuite à Rome, où il fut bibliothécaire du cardinal Caraffe. Il se fit estimer des papes et des savans de son temps, et mourut à Rome le 16 octobre 1581, à 57 ans. On a de lui des Oraisons, des Lettres et des Remarques sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8°.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre-le-Grand, après la bataille d'Issus, 332 avant J.-C. Ce prince, qui l'avait refusée lorsque Darius la lui offrit en mariage, l'épousa ensuite, lorsqu'elle fut devenue son esclave. Les noces se firent avec une magnificence extraordinaire. Elle fut tuée par ordre de Roxane, après la mort d'Alexandre, 324 avant J.-C. La femme de Darius s'appelait aussi Statira; elle fut faite prisonnière, et mourut de chagrin dans une fausse couche.

STATIUS. *Voyez* STACE.

STAUPITIUS (JEAN), fameux vicaire général de l'ordre des augustins, dans le 16e siècle, était né en Misnie, d'une famille noble. Il fut le premier doyen de la faculté de théologie de l'université de Wittemberg, établie en 1502 par Frédéric, électeur de Saxe. Staupitz y appela d'Erfurt en 1508 le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Saltzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il mourut vers 1527. On a de lui un Traité de l'amour de Dieu; un autre de la Foi chrétienne, traduit de l'allemand en latin, Cologne, 1524, in-8°; un Traité de l'imitation de la mort de J.-C. Luther fait de grands éloges de ce dernier ouvrage aussi bien que de Staupitz, mais il le blâmait seulement de n'avoir pas (selon lui) assez de courage.

STAVELEY (THOMAS), écuyer, est un savant chéri des Anglais; car, lorsqu'il vit la cour favoriser les catholiques romains et l'héritier présomptif de la couronne retourner à la religion de ses ancêtres, il osa publier *la Sangsue romaine* en 1664, contre les prétendues exactions de la cour de Rome. Il s'occupa ensuite de l'étude de l'histoire jusqu'à sa mort, arrivée en 1683, à Belgrave, près Leicester, où il s'était retiré. Son Histoire des églises a paru en 1712.

STAZIO (ABBONDIO), bâtard de la maison de Stazio, qui jouit des prérogatives de la noblesse à Venise, était né dans le bailliage de Lugano. Il fut un ouvrier en stuc très-renommé, et mourut à Venise en 1757, à 72 ans

STEELE (RICHARD), naquit à Dublin en Irlande, de parens anglais. Il fut élevé à Londres avec M. Addisson, dont il fut toujours l'ami intime, et embrassa ensuite le parti des armes. Il devint capitaine par la protection du lord Cutts, auquel il dédia son livre intitulé *Le héros chrétien*. Milord Marlborough eut pour lui beaucoup d'estime. M. Steele quitta le parti des

armes pour se livrer à l'étude avec plus de liberté, et publia un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose qui lui ont acquis une réputation immortelle. Il composa, avec M. Addisson, *Le Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12, traduit en français, 9 vol. in-12 ou 3 in-4°; puis *Le gardien*, Londres, 1734, 2 vol. in-12, et eut divers emplois honorables en Angleterre. Il mourut paralytique à Langunner, près de Caermathen, en 1729. C'est lui qui est auteur du *Tatler*, Londres, 1733, 4 vol. in-12; de la *Bibliothèque des dames*, et de plusieurs comédies, 1636, in-12.

STEEN (JEAN), né à Leyde en 1656, prit du goût pour la peinture; mais son père, qui était brasseur, n'osant pas se fier à son art, lui donna une brasserie dont il eut bientôt dissipé les fonds par la plus basse crapule. Il prit ensuite un cabaret dont il buvait plus de vin qu'il n'en vendait; et quand il n'en avait plus il se mettait à peindre des tabagies. Son génie lui tint lieu d'instruction; peu de peintres ont mieux caractérisé leurs compositions. Il peignit aussi des sujets d'histoire, qui ne manquent pas de noblesse. La fille de son maître Van-Goyen, qu'il avait épousée, lui laissa six enfans; il épousa une veuve qui en avait deux, surcroît de misère dans laquelle il mourut en 1689.

STEENWICK (HENRI), excellent peintre, surtout dans la perspective et dans l'architecture, naquit à Steenwick en Flandre vers 1550. Il avait une parfaite intelligence du clair-obscur, et il se plaisait à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité était interrompue par des feux. Ses effets de lumière sont admirables, et ses tableaux sont très-finis. Il mourut en 1603. Il eut un fils, nommé Nicolas, qui hérita de son goût et de ses talens, et deux célèbres élèves, savoir : Peter Neef père et fils. Sa veuve réussissait aussi à peindre des perspectives.

STEINBOCK (MAGNUS), né à Stockholm en 1664, se distingua dans les guerres de Charles XII; mais quand son maître fut passé en Turquie, il devint l'unique espérance de son pays. Il réussit assez bien à apaiser les dissensions qui s'élèvent si facilement dans un pays dont le maître est absent. Il réussit même à repousser les Danois, qui, profitant de l'absence du roi, étaient entrés en Suède avec des troupes nombreuses et aguerries, et les défit à Gadenbusch en 1712, avec une armée de 13000 hommes ramassés à la hâte. C'était assez d'en imposer aux ennemis par cette défaite. Il voulut les attaquer à son tour, brûla Altena, força Tonningen, sous le canon de laquelle il perdit son armée, en 1713. A son retour en 1715, le roi de Suède le fit mettre en prison à Friderichstadt, où il mourut le 23 février 1717.

STEINGEL (CHARLES), bénédictin, allemand du 17e siècle, a donné une histoire de son ordre en Allemagne, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol.; une Histoire de saint Joseph, Monaci, 1616, in-8o, recherchée à cause des singularités qu'elle renferme, et les jolies figures dont elle est ornée.

STELLA (JACQUES), peintre célèbre du 17e siècle, naquit à Lyon en 1596. Après avoir étudié le dessin, il alla en Italie, où il fit des ouvrages de peinture, de gravure et de dessin très-estimés. De retour en France, le cardinal de Richelieu le présenta au roi. Sa majesté lui donna une pension de 1000 livres, avec un logement dans les galeries du Louvre, et l'employa. Son goût le portait à représenter des jeux d'enfans et des pastorales. Il réussit également dans les grands sujets. Stella mourut en 1647, à 51 ans. Antoine Boussonet Stella, son neveu et son élève, était natif de Lyon, et imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge fort avancé. Jacques Stella avait aussi une nièce, qui a excellé dans la gravure, et dont les estampes sont comparables à celles des plus grands maîtres.

STELLA (JULES-CÉSAR), poète latin du 16e siècle, natif de Rome, dont on a les deux premiers livres d'un poëme intitulé *La Colombéide*, ou les *Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4o. Ce poëme fut admiré de Muret et des autres savans; quoique Stella n'eût que 20 ans lorsqu'il le composa, il ne le finit pas.

STELLART (PROSPER), savant religieux de l'ordre des augustins, était Flamand, et mourut en 1626, à 39 ans.

en allant à Rome pour les affaires de son ordre. On a de lui un Traité des tonsures et des couronnes, Douai, 1625, in-8°, et d'autres ouvrages.

STENON II, roi de Suède, succéda à Suenton son père en 1512. Ayant voulu établir une monarchie absolue dans la Suède, il souleva contre lui une grande partie de ses sujets qui appelèrent à leur secours Christiern II, roi de Danemarck. Après divers succès, Stenon fut blessé dans un combat, et mourut de sa blessure trois jours après en 1520. Après sa mort Christiern se rendit maitre de la Suède.

STENON (NICOLAS), naquit à Copenhague le 10 janvier 1638, d'un père luthérien, qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemarck. Il devint médecin de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, puis précepteur du fils de Cosme III. Ayant lu alors les livres catholiques, il abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Il embrassa l'état ecclésiastique en 1677, et Innocent XI le sacra évêque de Titiopolis dans l'Isaurie, sous le patriarchat d'Antioche. Peu de temps après, Jean Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui M. Stenon, auquel le pape donna le titre de vicaire apostolique dans tout le nord. Ce prince étant mort, son successeur, qui était luthérien, obligea l'évêque de Titiopolis de sortir de ses états. Il continua de faire des missions en Allemagne, et mourut à Schwerin, capitale du Meckelbourg, le 25 novembre 1686, à 48 ans. On a de lui un excellent Discours sur l'anatomie du cerveau, Leyde, 1683, in-12, et d'autres savans ouvrages. M. Winslow, son petit-neveu, et célèbre anatomiste, a soutenu avec gloire la réputation de ce savant homme.

STENTOR, capitaine grec, qui se trouva au fameux siége de Troie, et qui, selon Homère, avait une voix aussi forte que celles de cinquante hommes, d'où est venu le proverbe : Il a une voix de Stentor.

STEPHANO, fameux peintre du 14e siècle, était de Florence. Il fut disciple du Giotto, et le surpassa, surtout dans la perspective. Il travailla à Florence, à Pise et à Assise, et mourut vers 1350, à 49 ans.

STEPHANUS. *Voyez* ETIENNE.

STEPHONIUS (BERNARDIN), jésuite italien, et bon poète latin, mort le 8 décembre 1620, à 94 ans, dont on estime surtout trois tragédies, savoir : *Crispe*, *Symphorose*, et *Flavie*, in-12 ; *Orationes*, in-16.

STEPNEY (GEORGES), poète anglais, homme d'état, naquit à Londres en 1663. D'abord il fut attaché aux torys et à l'intérêt de Jacques II ; mais après la révolution il suivit un autre parti. Le roi Guillaume le chargea de différentes commissions en qualité d'envoyé auprès de plusieurs princes d'Allemagne et dans les Pays-Bas. Il est mort à Chelséa en 1707 et est enterré à Westminster. On trouve ses poésies dans la collection des petits poëtes, 2 vol. in-12. Parmi ses œuvres politiques on distingue *Essai sur l'intérêt présent d'Angleterre*, 1701, etc. Les uns et les autres sont l'ouvrage d'un homme *qui sequitur fortunam semper et odit damnatos*.

STERN (LAURENT), né à Clomwel, dans l'Irlande méridionale, le 24 novembre 1713, d'un officier, et arrière-petit-fils d'un archevêque, avait un oncle prébendier dans la cathédrale de Dublin. Ces circonstances lui procurèrent des relations parmi le clergé, et on le destina à l'état ecclésiastique. Quoiqu'il eût déployé des talens à l'université de Cambridge, où il étudiait ; quoique la gaîté de son caractère, la vivacité de son génie, les saillies de son esprit, la tournure de ses idées annonçassent de quoi il était capable, il vécut assez long-temps ignoré à Sutton, dans la forêt de Gastres, avec le simple revenu de son vicariat. Un pamphlet qu'il fit contre un simoniaque, qui avait assuré les revenus de son bénéfice à sa femme et à son fils, en fit craindre d'autres au bénéficier ; et pour faire taire Stern, le bénéficier résigna son bénéfice à un ami de Stern ; ce qui lui valut une prébende à Yorck. Lorsqu'il voulut faire imprimer les deux premiers volumes de son *Tristram Shandy*, personne ne voulut s'en charger ; enfin un libraire d'Yorck lui en donna à peine ce que le papier et la transcription lui avait coûté ; mais l'ouvrage fut enlevé avec une telle rapidité qu'on lui offrit mille guinées pour avoir la permission d'en faire une se-

conde édition. Stern, nourri pendant 40 ans de la lecture de Rabelais, de Swift, de Montagne, de Cervantès, en a fait une cacophonie et un galimatias dans son roman, qui le rendrait insoutenable à la lecture, sans les accessoires; mais quelques épisodes, les caractères, les descriptions, le dramatique de ses narrations, les réflexions qui déparent souvent les autres ouvrages, font tout le mérite de celui-ci. C'est aussi en l'abrégeant, en substituant des choses étrangères à Stern que M. Frenais et son continuateur sont venus à bout d'en faire quatre volumes supportables pour les Français. Son *Voyage Sentimental*, qui a été aussi traduit en français, n'a pas eu d'abord un grand succès; mais, à force de répéter que Stern est Anglais, que c'est un homme à sentimens qui a une manière de voir et d'observer qui lui est particulière, qui a renouvelé de nos jours, dans ses *Lettres à Elisa*, l'amour platonique que plusieurs regardent comme une chimère, on s'est cru intéressé à trouver Stern admirable. On nous a donné la traduction de quelques-uns de ses sermons; si les sentimens les ont dictés, ils peuvent intéresser, malgré les digressions et les pensées ingénieuses déplacées; mais tous les sentimens de Stern ne sont pas bons à développer. Obligé de se séparer de sa femme avec qui il ne pouvait vivre, ne devait-il pas craindre qu'on ne regardât pas comme platonique cet élan de cœur qu'il fait à Elisa Drapper, femme d'un employé dans l'Inde: « Si jamais vous devenez veu» ve......... je désire vous épouser. Ma » femme ne peut vivre long-temps; elle » a déjà parcouru en vain toutes les pro» vinces de la France, et je ne connais » pas de femme que j'aimasse mieux » que vous pour la remplacer. » Stern est mort en mars 1768, ne laissant d'autre succession à sa femme et à sa fille que ses ouvrages et sa réputation, qui n'était pas petite en Angleterre; car c'était un homme sans mœurs, qui n'observait pas même la décence convenable à son état, sans ordre, ne suivant que ses caprices, indépendant jusqu'au cynisme, qui est le grand titre parmi ses compatriotes, et que quelques-uns des nôtres ont la bonhomie d'admirer.

STERNHOLD (Thomas), poète anglais, prit ses degrés dans l'université d'Oxford. Comme Marot il fut valet de chambre des rois Henri VIII et Edouard VI. Comme lui il débuta par des poésies profanes et des chansons obscènes; mais quand il eut embrassé le protestantisme, il changea de mœurs et traduisit les Psaumes qu'il mit en musique. Il est mort à Londres en 1549.

STESICHORE, très-célèbre poète lyrique grec, natif d'Himère, ville de Sicile, fut, dit-on, surnommé Stésichore, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse aux instrumens, ou du chœur sur le théâtre. Il mourut vers 556 avant J.-C. Tous les anciens font des œuvres de ce poète les plus magnifiques éloges, mais il ne nous en reste que quelques fragmens avec Alcée.

STESICRATE est ce fameux sculpteur et architecte grec, qui offrit à Alexandre-le-Grand de tailler le mont Athos pour en former la statue de ce prince; de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes. Les uns disent qu'Alexandre rejeta ce projet; mais d'autres assurent qu'il l'accepta, et que Stesicrate mourut, son ouvrage n'étant encore qu'ébauché. Ce dernier sentiment nous paraît le moins vraisemblable.

STETTLER (Guillaume), élu du grand conseil de Berne en 1680, mort en cette ville en 1708, fut un excellent dessinateur et un habile peintre, surtout en miniature. Il a aussi excellé dans la gravure. On a de lui un excellent Traité de peinture en allemand, Berne, 1707, in-12.

STEUBER (Jean-Engelhard), savant professeur de théologie à Reintelen, et surintendant des églises du comté de Schaumbourg, était né à Marpurg en 1693. Il a fait de savans traités sur les jubilés des Juifs et sur les premiers-nés, et un grand nombre de dissertations académiques, la plupart sur des textes difficiles de l'Écriture sainte. Il mourut en 1747.

STEUCUS EUGUBINUS (Augustinus), habile écrivain du 16e siècle, surnommé Eugubinus, parce qu'il était natif d'Eugubio, dans le duché d'Urbin. Il était savant dans les langues

orientales, se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, et devint garde de la bibliothèque apostolique, puis évêque de Chisamo dans l'île de Candie. Il mourut en 1550. On a de lui des Notes sur le Pentateuque, des Commentaires sur 47 psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Venise, 1591, en 3 vol. in-fol.

STEVART (Pierre), savant et laborieux professeur à Ingolstadt, ensuite chanoine de Saint-Lambert à Liége, dont il était natif, mourut en 1621, à 71 ans. Il a commenté la plupart des Epîtres de saint Paul, en 10 vol. in-4°, et fait l'Apologie des jésuites, 1593, in-4°.

STEVIN (Simon), célèbre mathématicien, natif de Bruges, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des chariots à voiles, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. Il s'appliqua surtout à la mécanique et à l'hydraulique, et fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut en 1633. On a de lui un Traité de statique curieux et estimé, des Problèmes géométriques, des mémoires mathématiques, un traité *De portuum investigandorum ratione*, et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Snellius, et imprimés en 2 vol. in-fol.

STEYAERT (Martin), célèbre docteur de Louvain, se rendit habile dans les langues et dans les sciences, et surtout dans la théologie. Il fut député à Rome par la faculté de Louvain en 1675, et y contribua beaucoup à faire censurer par le pape Innocent XI 65 propositions de morale relâchée. Il devint ensuite recteur de l'université de Louvain, président du collége de Baius, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, commissaire apostolique et official de tout le diocèse de Louvain, et conservateur de l'université. Tous ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs écrits de morale et de controverse, dont les principaux sont 1° *Theologia moralis reformata*; 2° des Positions sur l'infaillibilité du pape, en latin, point estimées; 3° *Avis à M. l'archevêque de Cambrai*, etc.; 4° *Aphorismes théologiques*. C'est contre ces deux derniers ouvrages que M. Arnauld a fait *les Steyardes*, sous le titre de *Difficultés proposées à M. Steyaert*; 5° un petit écrit contre Jansenius, réfuté par M. Nicole, dans son écrit qui a pour titre *Disquisitio*, etc. Il mourut le 17 avril 1701, à 54 ans.

STIFELS, *Stifelius* (Michel), ministre protestant et habile mathématicien, natif d'Eslingen, est auteur d'une Arithmétique, où l'algèbre est expliquée d'une manière claire et par une méthode facile. Il voulut aussi faire le prophète, et prédit que la fin du monde arriverait le 3 octobre 1533, à 10 heures du matin; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction, car il ne mourut qu'en 1567, à Iène, à 80 ans.

STIGELIUS (Jean), poète latin du 16e siècle, natif de Gotha en Thuringe, dont on a plusieurs pièces de poésie, et dont on estime surtout les élégies, 1604, in-8°; ses Églogues, 1546, in-8°. Il mourut le 21 février 1562, à 47 ans.

STIGLIANI (Thomas), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, est auteur du Chansonnier, Venise, 1601 et 1605; d'un poëme du Nouveau-Monde, Rome, 1628; de Polyphème, pastorale, et de divers autres ouvrages en vers. Il mourut sous le pontificat d'Urbain VIII.

STILICON, Vandale, et général de l'empereur Théodose-le-Grand, épousa Serène, nièce de ce prince, fille de son frère. Quelque temps après, Théodose le fit tuteur de son fils Honorius. Comme Stilicon avait beaucoup de courage et d'expérience, tout prospéra entre ses mains, jusqu'à ce que l'ambition le perdit. Il défit les Goths dans la Ligurie, vers 402, et Alaric, qui depuis 30 ans avait ravagé la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, fut contraint de fuir; mais Stilicon, pouvant empêcher Alaric de se sauver en le tenant assiégé de toutes parts, fit une secrète alliance avec lui et le laissa échapper, jugeant la guerre nécessaire pour conserver son crédit et son autorité. Quelque temps après il

défit Radagaise, autre chef des barbares, et entretint des intrigues secrètes afin d'élever son fils Euchérius à l'empire; Rufin pouvait encore déconcerter ses projets; il le fit massacrer par ordre d'Honorius en 408. Son fils Euchérius et Serène sa femme, qui étaient complices de ses intrigues, furent étranglés en même temps. Son nom fut rayé et ses statues abattues.

STILLINGFLEET (Edouard), naquit à Cranburn dans le comté de Dorset en 1635. Ses ouvrages l'ayant fait connaître, l'évêque de Londres lui donna la cure de Saint-André en 1665. Peu de temps après, il devint chapelain ordinaire du roi Charles II, puis chanoine de la cathédrale de Saint Paul, ensuite doyen de Cantorbéry, et peu après archidiacre, puis doyen de la cathédrale de Londres, et enfin évêque de Worcester en 1689. Stillingfleet remplit toutes ces places avec applaudissement, dans des temps très-difficiles. Il fut pendant plusieurs années orateur de la chambre-basse ecclésiastique, et chargé par le roi Guillaume III de revoir la Liturgie anglicane. Il mourut le 27 mars 1699. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages imprimés en 6 vol. in-fol. On estime surtout ses *Origines sacræ*, ses *Origines britannicæ*, son Discours contre la réponse de Crellius à Grotius, ses autres Écrits contre les sociniens et contre Locke, et ses Sermons. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine ?*

STILLINGFLEET (Edouard), fils du premier lit de l'évêque de Worcester, était de la société du collége de Saint-Jean de Cambridge, et professeur de médecine à Gresham, lorsque, s'étant marié en 1692, il perdit la faveur de son père et ses places lucratives; ce qui le réduisit à l'indigence. Il devint cependant recteur de Newington, qu'il changea aussitôt avec la cure de Wood-Norton en Norfolck. Il est mort en 1708, laissant Benjamin, qui s'appliqua à l'histoire naturelle et à la poésie. Il voyagea en Italie et ailleurs, fit sa résidence à Londres, et mourut le 15 décembre 1771, âgé de 69 ans; il est enterré à Saint-Jacques, avec une épitaphe. On a de lui Observations botaniques, dont la troisième édition est de 1775; Pensées sur les tremblemens de terre, 1750; le Paradis perdu, *Oratorio*, 1760, in-4°, mis en musique par Stanley; l'Honneur et le déshonneur de l'agriculture, traduit de l'espagnol, 1760, in-8°; Principes et pouvoir de l'harmonie, 1771, in-4°, etc.

STILPON, célèbre philosophe grec, natif de Mégare, était si éloquent, et s'insinuait si facilement dans l'esprit de ses auditeurs, que tous les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse : « Qu'importe, lui répondit-elle, par qui votre jeunesse se dérange, par une courtisane ou par un sophiste, » et que cette réponse fut cause que Stilpon réforma l'école de Mégare, et en bannit les sophismes, les subtilités inutiles, les propositions générales, les argumens captieux, et tout cet étalage de mots vides de sens, qui a si long-temps gâté les écoles. Démétrius Polyorcète, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, fit défense de toucher à la maison de notre philosophe; mais elle fut pillée malgré ses ordres. Ce prince, qui n'en était pas informé, lui demanda si dans la prise de Mégare il n'avait rien perdu du sien : « Non, lui répondit Stilpon, car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir ni l'éloquence. » Il donna en même temps des instructions par écrits à ce prince pour lui inspirer l'humanité et la noble envie de faire du bien aux hommes. Démétrius en fut si touché qu'il suivit depuis ses conseils. On dit que Stilpon avait des sentimens fort équivoques sur la Divinité. Il fut néanmoins regardé comme un des chefs des stoïques : plusieurs républiques de la Grèce eurent recours à ses lumières, et se soumirent à ses décisions. Cicéron remarque, *De Fato, cap.* 5, que ce philosophe était naturellement porté à l'ivrognerie et à la débauche, qu'il s'en corrigea tellement par la raison et par la philosophie, que personne ne le vit jamais ivre, et qu'il ne parut jamais en lui le moindre vestige d'intempérance. Stilpon vivait vers l'an 306 avant Jésus-Christ.

STIMMER (Tobie), peintre et gra-

veür du 16e siècle, natif de Schaffhouse, dont on estime les tableaux et les estampes. Rubens faisait grand cas d'une suite d'estampes en bois, où Stimmer a gravé les figures de la Bible. Stimmer eut deux frères, dont l'un s'appliqua uniquement à la peinture, et l'autre à la gravure.

STOBEE (Jean), *Stobæus*, laborieux écrivain grec de la fin du 4e siècle et du commencement du 5e, avait composé un grand nombre d'écrits, dont il ne nous reste que ses Recueils, que nous n'avons pas même tels qu'il les a composés, des auteurs plus récens y ayant ajouté plusieurs choses. Le Recueil de Stobée, Lyon, 1608, in-fol.; Genève, 1609, in-fol., contient plusieurs sentences importantes de morale, des poëtes et des philosophes anciens.

STOCK (Simon), fameux général de l'ordre des carmes, était Anglais, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé quelques ouvrages de piété. On dit que dans une vision la Sainte-Vierge lui donna le scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le porteraient. L'office et la fête du scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le saint Siége. Cependant M. de Launoy a fait un volume pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable, et que la bulle appelée *Sabbatine*, qui approuve le scapulaire, est supposée.

STOCK (Christian), célèbre littérateur et humaniste allemand, né à Camburg en 1672, fut fait professeur à Iène en 1717, et mourut en 1733. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tous fort estimés. Les principaux sont 1° *Interpres græcus*; 2° *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus*; 3° *Institutiones homileticæ*; 4° *Litterator græcus*; 5° *Historia passionis Christi*; 6° *Lexicon homileticum reale*; 7° *Clavis linguæ sanctæ Veteris Testamenti*: c'est un excellent dictionnaire hébreu; 8° *Clavis linguæ sanctæ Novi Testamenti*: c'est un bon dictionnaire grec. Stock était très-habile dans les langues savantes.

STOERCKLIN (Jean-Henri), de Cari, au canton de Zoug, habile graveur, s'établit à Augsbourg, où il mourut en 1736, à 52 ans. Son fils Jean Rodolphe, encore plus habile, mourut en 1752, à 33 ans, laissant deux fils, Joseph et N..., qui se distinguèrent aussi dans la gravure.

STOFLER (Jean), naquit à Justingen dans la Souabe en 1452. Il enseigna les mathématiques à Tubinge, et s'acquit une grande réputation par ses leçons; mais il ternit sa gloire par la démangeaison de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. Il vécut assez long-temps pour en reconnaître lui-même la vanité: quelques-uns ont dit qu'il avait aussi annoncé la fin du monde pour l'année 1686; mais il était sûr de ne se voir pas démenti par l'événement. Il mourut le 16 février 1531. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et d'astrologie.

STOLBERG (Balthasar), savant luthérien natif de Misnie, et professeur de langue grecque à Wittemberg, est auteur de plusieurs dissertations fort estimées sur divers passages difficiles de l'Ecriture sainte. Il a fait aussi d'autres ouvrages. Il mourut en 1684.

STONE (Jean), peintre anglais, mort à Londres le 24 août 1653, réussissait à copier, et a fait passer chez les Anglais les copies des meilleurs tableaux, avant que le goût de la nation lui eût fait faire l'acquisition d'originaux.

STORCK (Ambroise), de l'ordre de Saint-Dominique, appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques, par ses sermons et par ses écrits. Il assista au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, en 1546 et en 1552, et mourut à Trèves en 1557. On a de lui un Traité du sacrifice de la messe, contre OEcolampade; un Recueil de ses lettres à Erasme, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-fol.

STOSCH (Guillaume), fameux écrivain, né à Berlin en 1646, est auteur d'un livre intitulé *Concordia rationis et fidei*, imprimé à Guben sous le nom d'Amsterdam en 1692. Ce livre, rempli de socinianisme et même d'athéisme, fut examiné et censuré par de savans théologiens et jurisconsultes qui obligèrent Stosch

à se rétracter. Il le fit, mais il ne changea pas de sentiment, comme un exemplaire de son livre le prouve. Il mourut à Berlin en 1707.

STOSCH (PHILIPPE), fit des explications latines aux pierres gravées que Bernard Picard avait mises au jour. Limiers les traduisit en français, et le tout a été imprimé à Amsterdam, 1724, in-fol.

STOUFFACHER (WERNIER), Suisse du canton de Schwitz, s'est rendu célèbre parmi ceux de sa nation, par la résolution qu'il prit, et qu'il exécuta, de mettre en liberté sa patrie opprimée par les vexations de Grisler qui en était gouverneur pour l'empereur Albert Ier. Ce gouverneur, après avoir usurpé sur Stouffacher une belle maison, le menaça, s'il osait se plaindre de cette injustice : celui-ci, indigné, communiqua son dessein à Gautier Furst, du canton d'Ury, et à Arnould de Melchtal, de celui d'Underwald. Après s'être associé quelques-uns de leurs amis, entre autres le fameux Guillaume Tell, qui tua Grisler, ils s'emparèrent des citadelles qu'Albert avait fait construire pour les contenir, secouèrent le joug, et firent une ligue qui fut l'origine de la liberté de la république des cantons suisses. Ceci se passa en 1306. La mort de l'empereur Albert, tué l'année suivante par Jean, duc de Souabe, son neveu, fut très-favorable à cette révolution.

STOUP. *Voyez* STUPPA.

STOW (JEAN), natif de Londres, où il mourut le 5 avril 1605, est auteur d'une Chronique d'Angleterre, in-fol. qui est fort estimée, et d'une Description de Londres, in-4°, en anglais.

STRABON, très-célèbre géographe, philosophe et historien grec, natif d'Amasie, et originaire de Gnosse, ville de Crète, fut disciple de Xénarchus, philosophe péripatéticien, et s'attacha ensuite à la secte des stoïciens. Il était lié d'une étroite amitié avec Cornélius Gallus, gouverneur d'Égypte, et voyagea en divers pays pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples. Il florissait sous Auguste, et mourut sous Tibère, vers l'an 25 de Jésus-Christ, dans un âge fort avancé. Il avait composé plusieurs ouvrages dont il ne nous reste que sa Géographie, en 17 livres. Il y fait paraître tant d'érudition, de jugement et d'exactitude, que son ouvrage passe avec raison pour le plus excellent livre qui nous reste des anciens sur la géographie. Les meilleures éditions de Strabon sont celles de Paris, en grec et en latin, 1620, in-fol., et d'Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol. La première édition latine est de 1472, in-fol. Il y en a une d'Amsterdam, 1652, 2 vol. in-12.

STRABON. *Voyez* WALAFRIDE.

STRADA (FAMIEN), célèbre jésuite du 17e siècle, natif de Rome, est auteur de l'Histoire des guerres des Pays-Bas. Cette histoire est écrite en beau latin, mais elle est trop partiale en faveur des Espagnols ; elle est divisée en deux décades, dont la première parut à Rome en 1640, la seconde en 1647, in-fol. ; c'est la meilleure édition : il y en a une traduction française, Bruxelles, 4 vol. in-12. Strada mourut en 1649. On a de lui d'autres ouvrages. Jacques Strada, natif de Mantoue, s'acquit de la réputation dans le 16e siècle par son habileté à dessiner les médailles anciennes. Octave Strada son fils publia les Vies des empereurs, avec leurs médaillons, en 1615, in-fol.

STRADAN (JEAN), peintre flamand, né à Bruges en 1530, alla se perfectionner en Italie, et excella surtout dans les tableaux d'histoire, d'animaux et de chasses : il a peint à l'huile et à fresque. Il mourut à Florence en 1604.

STRAFFORT (THOMAS WENTWORTH, comte de), parut à Charles Ier un sujet qui lui pourrait être utile ; il l'avait vu dans le parlement combattre l'autorité royale d'une manière si efficace, qu'il espérait s'en faire un rempart contre l'autorité des parlements. Le roi, dans cette vue, le créa comte de Straffort, et ne se trompa pas ; il devint vice-roi d'Irlande, et se mit à dos toute la nation. Les murmures dégénérèrent en séditions. Le comte de Straffort n'y trouva d'autre remède que de conseiller à Charles de le sacrifier au ressentiment de la nation, qui le fit périr sur un échafaud le 12 mai 1641. Charles s'en repentit dans la suite, et regarda sa mort cruelle comme une punition de la mort du comte de Straffort, à laquelle il avait consenti

injustement. Sa mémoire fut rétablie sous Guillaume III.

STRAIGHT (Jean), recteur de Findon en Sussex, est auteur de différentes poésies qui se trouvent dans la collection de Dodsley. Il était marié, et a laissé une veuve avec six enfans, en 1732. On a imprimé à leur profit deux volumes de ses discours sur différens sujets.

STRAPAROLE (Jean François), auteur italien du 16e siècle, a donné un recueil de contes sous le titre de *Piacevoli Notti*, Venise, 1557, ou 1558, ou 1560, ou 1563, in-8°, et 1599, in-4°. Il y en a une traduction française, Paris, 1596, in-16, réimprimée en 1726, 2 vol. in-12.

STRATON, philosophe péripatéticien, auquel Sénèque reproche d'avoir fait un Dieu sans âme, était de Lampsaque, et fils d'Arcésilaüs. Il fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, 248 avant J.-C. On le surnomma le *Physicien*, à cause de son application à la recherche des secrets de la nature. Il fut choisi pour être précepteur de Ptolomée Philadelphe, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des Traités de la royauté, de la justice, du bien, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. C'est une grande question de savoir s'il était véritablement athée. Jacques Brucker le justifie dans une savante Dissertation insérée dans le 13e tome des *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn.

STREATER (Robert), peintre anglais, qui excellait dans l'histoire, l'architecture et la perspective, et qui est mort en 1680. Ses principaux ouvrages sont au théâtre d'Oxford et à Witchall.

STREBÉE, *Strebæus* (Jacques-Louis), excellent traducteur du 16e siècle, natif de Reims, se rendit habile dans le grec et dans le latin, et mourut vers 1550. Sa Version des Morales, des Économiques et des Politiques d'Aristote, 1556, in-8°, est très-fidèle et en beau latin.

STREECK (Juriam Van-), peintre, né en 1652, avait le talent de peindre les choses inanimées. Presque tous ses ouvrages sont marqués des emblèmes de la mort. Quoique tristes, ses tableaux sont d'une si grande vérité qu'ils sont recherchés.

STREIN, *Strinius* (Richard), baron de Schwarzenaw, et savant écrivain protestant, était d'Autriche, et conseiller de l'empereur, surintendant des finances et son bibliothécaire. Il s'acquit l'estime des savans de son temps, et mourut en 1601. On a de lui 1° un traité *De gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1559, in-fol., où il a beaucoup éclairci les antiquités romaines; 2° des Discours pour défendre la liberté des Pays-Bas: il n'y a pas mis son nom, de peur de déplaire à la maison d'Autriche, dont il était sujet; 3° quelques Traités de théologie; 4° *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris.*

STREITAGEN, *Stræithagius* (André de), poète, musicien, algébriste, et littérateur au commencement du 17e siècle, était de Mertzenhauss, près de Juliers. Il eut la direction de l'école et de l'orgue du collége des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des Poésies et d'autres ouvrages. Pierre de Streitagen son fils, savant théologien de la religion prétendue réformée, naquit en 1595. Il fut pasteur à Heidelberg, prédicateur aulique, et conseiller de l'électeur palatin Charles-Louis. Il mourut en 1654. Il est auteur de divers ouvrages dont les plus connus sont 1° *Florus christianus, sive historiarum de rebus christianæ religionis libri* IV, in-8°; 2° *Novus homo, sive de regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (Victorinus), né à Kaufbéir dans la Souabe le 25 décembre 1524, étudia à Wittemberg sous Luther et sous Mélanchthon, et fit ensuite des leçons particulières. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres. L'année suivante, il fut attaqué par Illyricus, et disputa avec lui de vive voix à Weimar. Depuis ce temps-là il ne cessa d'être persécuté par des théologiens protestans. Ils le firent mettre en prison en 1559, d'où étant sorti trois ans après, il alla à Leipsick, où il enseigna la théologie, la logique et la morale; mais dans la suite on lui défendit de continuer ses leçons, ce qui l'obligea de se retirer dans le Palatinat. On l'y fit professeur de morale à Heidelberg, où il mourut le 26 juin

1569, à 45 ans; il avait été marié deux fois. On a de lui des Notes sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et d'autres ouvrages.

STROZZI (TITE et HERCULE), deux poètes latins, père et fils, natifs de Ferrare, et tribuns de cette ville, l'un après l'autre, ont laissé des Elégies, et d'autres poésies latines, d'un style pur, tendre et agréable. Tite mourut vers 1502, à 80 ans. Hercule son fils fut tué par un rival en 1508. Les meilleures éditions de ces deux poètes sont celles d'Alde Manuce, 1513, in-8°, et de Simon de Colines.

STROZZI (PHILIPPE), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de chasser de Florence Alexandre de Médicis, et d'y rétablir la liberté. Ayant vu que leurs sollicitations à la cour de Charles V n'avaient aucun effet, ils eurent recours au plus détestable et au plus criminel de tous les moyens, qui fut d'assassiner le prétendu usurpateur, Alexandre de Médicis. Après sa mort, Côme, son successeur, gagna sur les conjurés la bataille de Maronne, chassa les mécontens, et fit mettre en prison Philippe Strozzi. Celui-ci, prêt à subir la question une seconde fois, saisit l'épée d'un soldat et se tua lui-même en 1538. Il avait écrit sur le manteau de la cheminée de la chambre où il était renfermé ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

C'était un citoyen sans faste qui voulait bien des égaux, mais point de maîtres. De son épouse, Clarice de Médicis, nièce du pape Léon X, il eut Laurent Strozzi, cardinal et archevêque d'Aix, mort à Avignon le 4 décembre 1571; Robert, mari de Madeleine de Médicis; Léon, chevalier de Malte et prieur de Capoue, renommé pour ses exploits de mer, et tué au siége du château de Piombino en 1554; et Pierre, maréchal de France en 1554, mort le 20 juin 1558, d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Thionville. Philippe Strozzi, fils de ce dernier, se distingua au service de la France, en plusieurs siéges et combats. Il fut fait colonel-général de l'infanterie française, et lieutenant-général de l'armée navale destinée pour les îles Açores; mais ayant été défait près de l'île de Saint-Michel dans un combat naval, le 28 juillet 1583, il tomba entre les mains du marquis de Sainte-Croix, général de l'armée d'Espagne, qui le tua de sang-froid, contre les lois de la guerre et de l'honneur, et le fit jeter dans la mer.

STROZZI (QUIRIC, CIRICO ou KIRIAC, *Cyriacus*) né à Florence le 22 avril 1504, d'une famille noble, professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1565, à 63 ans. On a de lui un 9ᵉ et un 10ᵉ livre en grec et en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés de la République, qui méritent d'être lus des savans. Il était frère de Laurence Strozzi, célèbre et savante religieuse de l'ordre de saint Dominique, qui se rendit habile dans les langues grecque et latine, et dont on a des Hymnes et des Odes latines sur toutes les fêtes célébrées dans l'église, Paris, 1601, in-8°. Elle mourut le 10 septembre 1591, à 77 ans.

STROZZI (THOMAS), célèbre jésuite italien, né à Naples en 1631, s'est distingué par ses Poésies, par son éloquence et par ses ouvrages théologiques. Il a composé un Poëme latin sur la manière de faire le chocolat; un excellent Discours sur la liberté dont les républiques sont si jalouses; dix Discours italiens, pour prouver que Jésus-Christ est le Messie, contre les juifs; et un grand nombre de Panégyriques, qui lui ont mérité la réputation d'un des plus grands orateurs de l'Italie. On a encore de lui d'autres ouvrages.

STROZZI (JULES et NICOLAS), excellens poètes italiens, qu'il ne faut pas confondre avec les précédens. Jules mourut au plus tard sous Urbain VIII, avant 1637. On a de lui *Venetia edificata*, 1624, in-fol., ou 1626, in-12, ou de l'origine de la ville de Venise, qui est un très-beau poëme italien; *Barbarigo, o vero l'amico sollevato, poema eroico*, Venetia, 1625, in-4°. Nicolas naquit à Florence le 3 novembre 1590, et mourut le 17 janvier 1654. On a de lui des Sylves, des Idylles, des Sonnets, deux Tragédies,

et d'autres poésies italiennes très-recherchées.

STRUTT (Joseph), Anglais, mort en 1787, a donné les Antiquités royales et ecclésiastiques d'Angleterre, et un Dictionnaire des graveurs. On lui doit aussi un ouvrage précieux sur les antiquités d'Angleterre, intitulé *Tableau complet des mœurs, armes, usages, habillemens des anciens habitans de l'Angleterre*, dont M. Boulard, déjà connu par différentes traductions de l'anglais, en va publier une qui contribuera à nous faire connaître cette intéressante nation.

STRUVE (Georges Adam), né à Magdebourg le 27 septembre 1619, se rendit très-habile dans le droit, le professa à Iène avec réputation, fut conseiller aulique et de la chambre à Weimar, et eut plusieurs autres charges importantes. Il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans. On a de lui *Syntagma juris civilis*, et plusieurs autres ouvrages estimés. Gotheff Burchard ou Gotthlieb son fils a écrit sa vie. Ce dernier fut professeur en droit, et mourut à Iène le 25 mai 1738. On a aussi de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont 1° *Antiquitatum romanarum syntagma*, Ienæ, 1701, in-4°; 2° *Syntagma juris publici*, 1711, in-4°. Ces deux ouvrages sont curieux et fort estimés; 3° *Syntagma historiæ germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol.; 4° *Historia Misnensis*, 1720, in-8°; 5° une Histoire complète de l'Allemagne, en allemand, etc.

STRUYS (Jean), fameux voyageur hollandais, dont on a donné la relation de ses trois voyages; l'un par Madagascar jusqu'au Japon, le second par l'Italie dans l'Archipel, et le troisième par la Moscovie en Perse. Il commença son premier voyage le 26 décembre 1647, et finit le troisième le 7 octobre 1673. Glanius, qui les a mis en ordre, les a fait paraître à Amsterdam, 1681, in-4°, réimprimés à Rouen, 1730, 3 vol. in-12. Ils sont fort curieux.

STRYKIUS ou STRYCKIUS (Samuel), naquit à Lenzen, petit lieu du marquisat de Brandebourg, le 25 novembre 1640. Il fut fait professeur de jurisprudence à Francfort-sur-l'Oder, puis président de la cour de justice, et conseiller de l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Jean-Georges III, électeur de Saxe, le fit assesseur du tribunal souverain des appellations à Dresde en 1690. Il devint ensuite conseiller aulique et professeur en droit dans l'université de Hall. Il s'acquit dans tous ses emplois une grande réputation, et mourut le 1er août 1710. On a de lui divers ouvrages.

STRYPE (Jean), né à Londres, de parens allemands, vicaire de Low-Leyton en 1670, est mort le 13 décembre 1737. Il est auteur de la Vie de plusieurs Anglais célèbres dont il a publié les ouvrages, des Annales de la réformation, 4 vol. 8°; de la Description de Londres, 1720, 2 vol. in-fol. Il a laissé en manuscrit le Journal de sa vie, dans lequel il y a bien des faits curieux pour la littérature, et six volumes de Lettres, reçues de différens savans, ou qu'il leur avait écrites.

STUART (Jean), comte de Boucan, petit-fils de Robert II, roi d'Ecosse, amena 6000 bons soldats à Charles VII, qui n'était encore que dauphin. Il défit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crévant en 1423, et enfin tué devant Verneuil en 1424. Il n'y avait guère plus de trois mois qu'il avait reçu l'épée de connétable, le 24 août même année. Il ne laissa que des filles.

STUART (Robert), comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lenox, de la maison royale d'Ecosse. Il rendit de grands services à la France dans les guerres d'Italie, et mourut sans postérité en 1543; mais son frère aîné continua la postérité, dont vint Jacques Ier, roi d'Angleterre. *Voyez* Marie.

STUART (Gauthier), comte d'Athol, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'avoir conspiré contre Jacques Ier. Il fut mis à mort, après avoir subi pendant trois jours les plus rigoureux supplices. Ils furent terminés par jeter ses entrailles dans le feu lui vivant encore, et avoir la tête tranchée.

STUART (Gilbert), né à Edim-

bourg en 1744, quitta l'étude de la jurisprudence pour les belles-lettres. Ses excès à boire de la bière lui donnèrent une jaunisse et une hydropisie, dont il mourut le 13 août 1786, à Musselburg, village près d'Edimbourg. On a de lui, en anglais, Vue de la société en Europe, ou Recherches sur les lois, le gouvernement et les mœurs; une Dissertation sur l'ancienneté de la constitution anglaise, dont M. Boulard a publié une traduction, ainsi que du précédent ouvrage; Histoire de la religion réformée en Ecosse; Histoire de Marie Stuart, qu'il a vengée des inculpations criminelles dont on l'a noircie.

STUBBE (Henri), né à Spilsbye en Lincolnshire le 28 février 1631, exerça la médecine à la Jamaïque et en Angleterre, où il eut le titre de médecin du roi. Il se noya en passant une rivière à Bath, le 12 juillet 1679. On voit son épitaphe dans la grande église de Bath. Stubbe était aussi savant en histoire et en mathématiques, et a écrit dans plusieurs contestations qu'il a eues sur ces sciences, entre autres contre l'Histoire de la Société royale en 1670 : il était quaker.

STUBBS (Georges), recteur de Gunville en Dorsetshire, a publié les Nouvelles aventures de Télémaque, 1724, in-8°; Dialogue sur la beauté, 1730; la Statue athénienne, poëme allégorique; la traduction en anglais des Lettres de Sévigné, 2 vol. Il a été marié deux fois.

STUCKIUS (Jean-Guillaume), célèbre écrivain de la fin du 16e siècle, natif de Zurich, s'est acquis une grande réputation par ses ouvrages, et surtout par son Traité des festins des anciens, qui est très-curieux, et qui se trouve avec ses ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1607. Il a fait encore de bons Commentaires sur Arrien, et le parallèle de Charlemagne avec Henri IV, sous le titre de *Carolus Magnus redivivus*, in-4°.

STUKELEY (Guillaume), antiquaire célèbre, né à Holbech en Lincolnshire le 7 novembre 1687, fut élevé à Cambridge; il s'appliqua à la botanique et fournit à M. Ray un grand nombre de plantes qu'il avait découvertes dans ses excursions autour de Cambridge. Il apprit l'anatomie de M. Rolfe, la chimie de Vigani, et la médecine du docteur Méad, dans l'hôpital Saint-Thomas. Il fut admis dans la société Royale et dans celle des Antiquaires en 1718. La goutte, qui l'affligea de bonne heure, le forçait de rester souvent à la maison. Pour faire diversion à la douleur, il s'occupait des expéditions de César dans la Grande Bretagne, qu'il fit imprimer dans ses Curiosités de la Grande Bretagne, à Londres, en 1624, in-fol., réimprimées en 1776. Il publia aussi dans le même genre *Palæographia sacra*, ou Antiquités relatives à l'Histoire sacrée, in-4°; *Palæographia britannica*, 1744, 3 numéros. Il est mort le 3 mars 1765, et est enterré à Eastham en Essex, où on lui a érigé un monument. Outre les ouvrages d'antiquités ci-dessus, il en a publié d'autres sur les druides, sur Carausius, etc. Il a aussi composé en médecine la Description de la rate, 1723, in-folio.

STUNICA (Jacques Lopez), docteur espagnol, de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme et contre les notes de Jacques Le Fèvre d'Etaples, sur les Épîtres de saint Paul. On a aussi de lui un livre curieux, intitulé *Itinerarium dum Compluto Romam proficisceretur*. Il mourut à Naples en 1530. Il ne faut pas le confondre avec Diégo Stunica, docteur de Tolède, et religieux augustin au 16e siècle, dont nous avons un Commentaire sur Job, et d'autres ouvrages.

STUPPA (Pierre), natif de Chiavenne au pays des Grisons, parvint, par son mérite, jusqu'au grade de colonel du régiment des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, et lui confia l'exercice de la charge de colonel-général des Suisses, excepté les droits honorifiques, pendant la minorité de M. le duc du Maine. Stuppa la remplit avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 6 janvier 1701, dans la 81e année de son âge. Comme il sollicitait un jour auprès de Louis XIV les appointemens des officiers suisses qui n'avaient pas été payés depuis long-temps, M. de Louvois, piqué de ses sollicitations, dit au roi : « Sire, on est toujours pressé par les Suisses; si votre majesté avait tout l'argent qu'elle et les rois ses

prédécesseurs ont donné aux Suisses, on pourrait paver d'argent une chaussée de Paris à Bâle. — Cela peut être, répliqua sur-le-champ Stuppa; mais aussi si votre majesté avait tout le sang que les Suisses ont répandu pour le service de la France, on pourrait faire un fleuve de sang de Paris à la ville de Bâle.» Le roi, frappé de cette réponse, ordonna à M. de Louvois de faire payer les Suisses. Il ne faut pas le confondre avec Stoup ou Stuppa, son compatriote ou son frère, selon quelques autres. Lorsque celui-ci était pasteur de l'église de la Savoie à Londres, Cromwel se reposait beaucoup sur lui dans les affaires étrangères, difficiles et délicates. Il prit ensuite le parti des armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke en 1692. Il est auteur du fameux livre intitulé *La religion des Hollandais*, 1673, in-12. Jean Braun ou Braunius, professeur en théologie à Nimègue, puis à Groningue, l'a réfuté par un ouvrage intitulé *La véritable religion des Hollandais*, en 1675, in-12.

STURE, famille illustre de Suède, qui devint la victime de la fureur soupçonneuse d'Eric XIV. Sur de fausses délations par des témoins apostés, le père et les deux fils, Eric et Nicolas, furent arrêtés et mis prisonniers dans le palais d'Upsal. Pendant qu'on instruisait leur procès, le roi se fit ouvrir la prison de Nicolas et lui enfonça un poignard dans le bras. Nicolas se jeta à ses pieds, retira le poignard de la blessure, et le présenta au roi, qui, devenu plus furieux par cette soumission, qui devait le désarmer, le fit assassiner par ses gardes. Le roi va aussitôt dans la prison du père, se jette à ses pieds, et s'écrie dans son désespoir : « Je vous conjure, au nom de Dieu, de me pardonner ce que j'ai fait contre vous. » Volontiers, dit Sture, mais si la vie de mon fils est en danger vous en répondrez devant Dieu. « J'étais bien sûr, s'écria le roi furieux, que vous ne me pardonneriez pas. » Son précepteur se jette à ses pieds et le prie de ne point attenter à la vie de ses illustres prisonniers; victime de sa bonne action, le roi le fit tuer à l'instant, et il envoya exécuter les autres prisonniers. Ces ordres d'un prince en démence ne furent que trop exactement suivis, et détruisirent jusqu'au dernier rejeton de l'ancienne famille des Sture. Ces assassinats furent cruellement vengés sur leur auteur. *Voyez* ERIC.

STURM, *Sturmius* (JEAN-CHRISTOPHE), savant mathématicien, né à Hippolstein le 3 novembre 1635, fut pendant cinq ans ministre d'une église en Allemagne, et devint ensuite professeur de philosophie et de mathématiques à Altorf, où il mourut le 26 décembre 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques dont les plus estimés sont 1° *Mathesis enucleata*, en 1 vol. in-8°; 2° *Mathesis juvenilis*, en 2 gros vol. in-8°. Son dessein dans ce dernier ouvrage est d'introduire les mathématiques dans les colléges. C'est dommage que ses livres soient si mal imprimés.

STURM, que d'autres nomment mal *Sturni* (LÉONARD CHRISTOPHE), très-célèbre mathématicien, qui excellait dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire, naquit à Altorf le 5 novembre 1669. Il s'est acquis une réputation immortelle, par son Cours complet d'architecture, imprimé à Augsbourg en 16 vol.; et par la traduction latine de l'Architecture curieuse de G. A. Bockler, Nuremberg, 1664, in-fol. Il mourut le 9 juin 1719.

STURMIUS (JEAN), savant philologue et médecin du 16e siècle, naquit à Sleida dans l'Eifel près de Cologne le 1er octobre 1507. Il vint à Paris en 1529, y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs et latins, et sur la logique, et s'acquit l'estime d'un grand nombre de savans; mais ayant fait paraitre du penchant pour les nouvelles hérésies, il courut de grands dangers, et se retira à Strasbourg en 1537, pour y occuper la charge que les magistrats lui avaient offerte. Il y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint de l'empereur Maximilien II le titre d'académie en 1566. Sturmius entendait bien les humanités, écrivait purement en latin, et enseignait avec beaucoup de méthode; ce qui fit que le collége de Strasbourg, dont il était recteur, devint le plus florissant

de l'Allemagne. Il fut chargé de diverses députations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Cependant les ministres luthériens s'aigrirent contre lui, et lui firent ôter sa charge. Il mourut le 3 mars 1589, à 82 ans, sans laisser d'enfans de trois mariages. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont *Partitiones dialecticæ; Linguæ latinæ resolvendæ ratio*, in-8°; d'excellentes Notes sur la rhétorique d'Aristote et sur Hermogène, etc. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Sturmius, l'un des principaux magistrats de Strasbourg, mort le 30 octobre 1555, ni avec Jean Sturmius, natif de Malines, médecin et professeur de mathématiques à Louvain. On a aussi de ce dernier divers ouvrages, tels que *De institutione principum; De nobilitate litteratâ*, etc., réunis en 1 vol. sous le titre de *Institutio litterata*, Torunii, 1586, in-4°. Il y a deux autres volumes à ce recueil qui ne sont pas de Sturmius, *De rosâ Hierichuntinâ*, Lovanii, 1607, in-8°.

SUANEFELD (Herman), peintre et graveur flamand, né vers 1620, fut surnommé *Herman d'Italie*, à cause de son long séjour en ce pays, et *Herman l'Hermite*, à cause de son amour pour la solitude et pour le travail. Il reçut les leçons de Gérard Dou et de Claude le Lorrain, et lia avec eux une étroite amitié. Il était surtout excellent paysagiste, moins parfait que le Lorrain pour la touche des arbres, mais plus vrai pour celle des animaux.

SUARÈS (François), très-célèbre théologien scolastique, naquit à Grenade le 5 janvier 1548, et se fit jésuite en 1564. Il enseigna la théologie avec réputation à Alcala, à Salamanque, à Rome et à Coimbre, et mourut à Lisbonne en 1617. Il ressentit si peu les douleurs de la mort, qu'il dit, à ce qu'on assure, ces paroles un peu avant que d'expirer : *Non putabam tam dulce, tam suave esse mori*, c'est-à-dire : « Je ne pensais pas qu'il fût si doux et si suave de mourir. » On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en 23 vol. in-fol. à Mayence et à Lyon en différentes années, et à Venise, 1748. En voici les titres : *Metaphysica; De Trinitate; De angelis; De opere sex dierum; De animâ, ad primam secundæ et in tertiam partem sancti Thomæ; De gratiâ; De statu religionis; De concursu; De fide, spe et charitate; De religione; De gratiâ efficaci et libero arbitrio*, et ceux nommés ci-dessous. Ils roulent presque tous sur la théologie et sur la morale. Son Traité des lois est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par la main du bourreau par arrêt du parlement de Paris, comme contenant des maximes séditieuses, tendant à la subversion des états et à porter les sujets des souverains à attenter à leur personne sacrée. L'arrêt du parlement du 6 mars 1762 le supprime de nouveau, ainsi que le tome 4, *in tertiam partem sancti Thomæ; De fide, spe et charitate*; et *De statu religionis*. L'une des qualités les plus estimables des ouvrages de Suarès, c'est qu'il y rapporte et qu'il y expose presque toujours très-fidèlement et très-clairement les diverses opinions des théologiens sur les matières dont il traite. Les jésuites le regardent avec raison comme le plus grand et le plus excellent théologien scolastique qu'ils aient eu, et ils en font les plus magnifiques éloges. C'est lui qui est le principal auteur du système du *Congruisme*, qui n'est dans le fond que celui de Molina, mieux assorti à la mode et au langage des théologiens, et habillé d'une manière moins choquante. Le père Noel, jésuite, a fait un Abrégé de Suarès, imprimé à Genève en 1732, en 2 vol. in-fol.

SUARÈS (Joseph-Marie), savant évêque de Vaison, était d'un commerce aisé, et avait beaucoup d'érudition. Il se retira à Rome chez le cardinal Barberin son ami, où il mourut en 1677. Ses principaux ouvrages sont 1° une traduction latine des Opuscules de saint Nil, qu'il publia à Rome en grec et en latin, avec des notes, en 1673, in-fol; 2° une Description latine d'Avignon et du comtat Venaissin, in-4°, etc.

SUBLET (François), seigneur des Noyers, baron de Dangu, intendant des finances et secrétaire d'état, était

fils de Jean Sublet, seigneur des Noyers, maître des comptes à Paris, et intendant de la maison du cardinal de Joyeuse. Ses belles qualités lui acquirent les bonnes grâces du cardinal de Richelieu, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. M. des Noyers aimait les sciences et les beaux arts. Il établit l'imprimerie royale dans les galeries du Louvre, et fit bâtir, à ses dépens, l'église du noviciat des jésuites à Paris. Après avoir servi l'État avec zèle jusqu'en 1643, il obtint du roi la permission de se retirer en sa maison de Dangu, où il mourut le 20 octobre 1645.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre et graveur, né à Uzés en 1699, vint à Paris; il y remporta le prix de l'académie et fut envoyé à Rome, où il prit un établissement dans la suite, et y mourut en 1749. Ses tableaux d'histoire sont très-estimés par l'ordonnance, la délicatesse du pinceau et le ton de couleur. Il a gravé, d'après sa composition, le Serpent d'airain, la Madeleine chez le pharisien, le Martyre de saint Pierre, et des sujets des contes de La Fontaine.

SUBLIGNY (N.), avocat au parlement de Paris, s'est distingué dans le 17e siècle, par quelques ouvrages, dont les plus connus sont 1° *La fausse Clélie*, in-12, roman estimé; 2° une traduction des fameuses Lettres portugaises, dont M. le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux, qu'il traduisit et augmenta à sa manière; 3° *La folle cruelle* : c'est une comédie en prose contre l'*Andromaque* de Racine. Elle fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal en 1668; 4° quelques Ecrits en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste après en avoir fait la critique, etc. Sa fille fut une des premières danseuses de l'Opéra, quand Lully y introduisit des femmes.

SUCKLING (Jean), poète dramatique anglais, né à Witham en Essex en 1613, voyagea en Allemagne, où il eut l'honneur de faire sa cour à Gustave-Adolphe, et mourut dans sa patrie à 28 ans. Ses œuvres contiennent quelques poésies, *La Religion prouvée par la raison*, et quatre pièces dramatiques; la meilleure édition est celle donnée par Davies, en 2 vol. in-8°.

SUÈDE. Quoique les Suédois se vantent d'avoir eu des rois plusieurs siècles avant J.-C., il suffira, pour l'utilité de l'histoire, d'en faire commencer la succession à

	Jean, qui mourut en . . .	1222
	Eric-le-Bègue.	1250
	Valdemar.	1276
	Magnus II.	1289
	Birger II.	1326
	Magnus III.	1363
	Albert.	1388
*	Marguerite, reine de Danemarck et de Norvége. . .	1412
	Eric XIII.	1438
	Christophe II, jusqu'en . .	1448
	Jean, jusqu'en	1513
*	Christien II, jusqu'en. . .	1521
	La Suède se soustrait au Danemarck.	
*	Gustave Vasa.	1560
*	Eric XIV.	1568
	Jean III.	1592
*	Sigismond, roi de Pologne. .	1599
	Charles IX.	1611
*	Gustave-Adolphe.	1632
*	Christine, jusqu'en. . . .	1654
*	Charles-Gustave.	1660
*	Charles XI.	1697
*	Charles XII.	1718
*	Ulrique-Eléonore et Frédéric de Hesse.	1751
*	Adolphe-Frédéric de Holstein.	1771
	Gustave III.	

Voyez Puffendorf, son Histoire de de Suède.

SUÉTONE (*Caïus Suetonius Paulinus*), gouverneur de Numidie, l'an 40 de Jésus-Christ, vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une Relation de cette guerre, et commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où il se signala par ses grands exploits. Il devint consul, vers l'an 63 de Jésus-Christ, et fut dans la suite l'un des généraux de l'empereur Othon; mais il ternit alors la gloire qu'il s'était acquise, car il prit honteusement la fuite, le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius. Ceux qui ont dit qu'il était père de Suétone l'historien, et qu'il avait écrit la vie d'Othon, se sont trompés.

SUÉTONE (*Caïus Suetonius Tranquillus*), fameux historien latin,

était secrétaire d'état de l'empereur Adrien, vers l'an 118 de Jésus-Christ; mais cette charge lui fut ôtée environ trois ans après, lors de la disgrâce de plusieurs personnes qui n'avaient pas eu pour l'impératrice Sabine les égards que cette princesse méritait. Il composa, pendant sa disgrâce, un grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son Histoire des douze premiers empereurs, et une partie de son Traité des illustres grammairiens et rhétoriciens. Pline-le-Jeune était son intime ami, et l'exhortait à publier ses livres. L'Histoire des douze empereurs de Suétone est très-louée par nos plus savans humanistes. Il y décrit, dans un grand détail, les actions des empereurs, même celles qui sont les plus impures et les plus horribles; ce qui a fait dire que, « Suétone avait écrit la vie des empereurs avec la même liberté qu'ils avaient vécu. » On estime beaucoup la première édition, Rome, 1470, in-fol; celle *cum notis variorum*, 1690, 2 vol. in-8°; Leuvarde, 1714, 2 vol. in-4°; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Leyde, 1751, 2 vol. in-8°; celle *ad usum Delphini*, 1684, in-4°; celle du Louvre, 1644, in-12. Il en a paru deux traductions françaises à Paris en 1771; l'une par M. de La Harpe, 2 vol. in-8°; l'autre par M. Ophellot de la Pause, 4 vol. in-8°, qui ont fait oublier les précédentes.

SUEUR (EUSTACHE LE), très-excellent peintre français, étudia sous Vouet avec Le Brun, et fut de l'académie de Peinture et de Sculpture dès son établissement. Il avait un goût exquis. Il prit dans l'étude des figures et des bas-reliefs antiques ce qu'ils ont de grand, de noble et de majestueux; et dans les ouvrages modernes, ce qu'ils ont de gracieux, de naturel et d'aisé. Le premier ouvrage de conséquence qu'il entreprit fut la vie de saint Bruno, qu'il peignit dans le cloitre des Chartreux de Paris, en vingt-deux tableaux d'une beauté admirable, et dont quelques-uns ont été gâtés par une malice détestable. Tous les autres tableaux de ce grand peintre sont aussi d'une beauté extraordinaire; on y admire dans tous l'idée du beau et de la belle nature. Il mourut à Paris le 30 avril 1655, à 38 ans, sans avoir jamais été en Italie.

SUEUR (JEAN LE), célèbre ministre de l'église prétendue réformée, au 17e siècle, fut pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, et composa un *Traité de la divinité de l'Écriture sainte*, et une *Histoire de l'église et de l'empire*, Amsterdam, 1730, en 7 vol. in-4° et en 8 in-8°. Cette histoire a été continuée par le ministre Pictet. Elle est estimée.

SUEUR (NICOLAS LE), fut reçu conseiller au parlement le 2 mars 1564; il eut la satisfaction d'apprendre la réception du roi à Paris; mais il n'eut pas celle de l'y voir, car il fut assassiné en venant dans cette ville à la fin d'avril 1594. La traduction en vers latins de Pindare, qui est dans l'édition d'Oxford, in-fol., est de lui. Sa poésie est belle, et ne nuit pas à l'explication littérale. Il l'avait fait imprimer en 1582, in-8°. On trouve dans cette édition d'autres poésies du même auteur, qui ne déparent pas sa traduction.

SUÈVES était un nom général sous lequel on comprenait tous les peuples germains qui habitaient depuis les sources du Rhin et du Danube jusqu'à celle de l'Elbe. Au-delà de l'Elbe étaient les grands Suèves; ils liaient leurs cheveux au lieu de les laisser épars comme les autres Germains. Les Romains les soumirent à différentes fois. Tibère en transféra une partie sur les bords de la mer; ce qui ne les empêcha pas de se joindre, en 406, à d'autres peuples saxons, et d'envahir la Gaule et l'Espagne; mais leur domination y fut éteinte en Espagne par Leuvigilde en 588; les autres avaient été soumis par les Français. Leur ancien pays devint même une dépendance de leur empire.

SUFFREN (JEAN), né à Salon, diocèse d'Arles, en 1571, se rendit célèbre chez les jésuites, dans la compagnie desquels il entra de bonne heure, par ses talens pour la chaire, pour la conduite des âmes, et surtout par la sainteté de sa vie. Il était confesseur de Marie de Médicis, qui le donna à Louis XIII; mais au bout de six ans des intrigues de cour le firent renvoyer. Il resta toujours attaché à la reine, et mourut à Flessingue en 1641, en revenant avec elle d'Angleterre pour al-

ler chercher une retraite qui se termina à Cologne. Par le conseil de saint François de Sales il fit une *Année chrétienne*, 4 vol. in-4°, qu'il a abrégée, sous le titre d'*Avis et exercices spirituels*. Le père Frizon en a fait un autre Abrégé, Nanci, 1728, 2 vol. in-12.

SUFFÉTIUS. *Voyez* MÉTIUS.

SUGER, né en 1082, fut mis à l'âge de dix ans dans l'abbaye de Saint-Denis, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela Suger, qui s'acquit l'estime de tous les honnêtes gens, et fut employé en des affaires importantes. Il devint ensuite prieur de Touri en Beauce, et abbé de Saint-Denis, et fut envoyé à Rome, en Allemagne et en Guienne. Le roi Louis-le-Jeune ayant succédé à Louis-le-Gros son père, et voulant entreprendre le voyage de la Terre-Sainte, déclara Suger régent du royaume. Ce ministre s'était opposé à ce voyage, mais il n'en gouverna pas moins l'État avec zèle, avec sagesse, et avec une probité extraordinaire; sans charger les peuples, il trouva moyen d'envoyer de l'argent au roi, quand il lui en demandait. Il mourut en 1192, à 70 ans. Tous les historiens le regardent avec raison comme l'un des plus grands et des plus vertueux mitres d'état qu'il y ait eu dans le monde. On a de lui des Lettres, et quelques autres écrits, une Vie de Louis-le-Gros, dans les Recueils de Duchesne et de dom Martenne. Dom Gervais a écrit sa vie en 3 volumes in-12.

SUICER (JEAN-GASPARD), habile philologue et théologien protestant du milieu du 17e siècle, naquit à Zurich le 26 juin 1620. Il y fut professeur public en hébreu et en grec, et s'y acquit une grande réputation. Il mourut le 8 novembre 1688. On a de lui un savant Lexicon, ou Trésor ecclésiastique des pères grecs, et d'autres ouvrages remplis d'érudition. La meilleure édition de son Trésor ecclésiastique est celle d'Amsterdam en 1728, en 2 vol. in-fol. Henri Suicer son fils, professeur en grec à Zurich, puis à Heidelberg, mourut en cette dernière ville le 28 septembre 1705. On a aussi de lui plusieurs ouvrages, entre autres une Chronologie helvétique en latin.

SUIDAS, écrivain grec du 11e siècle, sous l'empire d'Alexis Comnène, ou plutôt avant le 10e siècle, est auteur d'un Dictionnaire ou Lexicon grec, historique et géographique. Quoique cet ouvrage ne soit pas toujours exact, il ne laisse pas d'être très-important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens, lesquelles ne se trouvent point ailleurs. La meilleure édition du Lexicon de Suidas est celle du Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol. en grec et en latin, avec des notes.

SUIONS est l'ancien nom des Suédois. Comme leurs monarques aimaient les richesses, ils étaient absolus; ils tenaient toutes les armes renfermées de peur de révolte; ils étaient même quelque chose de plus que monarques; car les affranchis, les valets et autres gens de basse naissance y gouvernaient sous leur autorité.

SUISSES. *Voyez* MELCHTAL, STOUFFACHER, TELL.

SULLY (MAURICE DE), célèbre évêque de Paris, natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard, à cause de sa science et de sa vertu. Il était libéral et magnifique, et fonda les abbayes de Hérivaux et de Hermières. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, et il ordonna que l'on graverait sur son tombeau ces paroles de l'office des morts : *Credo quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum*, etc. Il mourut le 11 septembre 1196, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voit son épitaphe. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France.

SULLY (le duc de). *Voyez* BÉTHUNE, et ajoutez qu'en 1776 a paru une nouvelle édition de ses Économies, 12 vol. in-8°, avec de longs raisonnemens de l'abbé Baudeau, pour prouver que le duc de Sully est le fondateur des économistes, sans doute, parce qu'il a donné le titre d'*Économies*

à son[...]re ; car il n'y a que cela de commun entre eux.

SULLY (HENRI), excellent artiste anglais, et l'un de ceux qui ont le plus travaillé à perfectionner l'horlogerie en France. Le duc d'Arembert lui fit une pension, et le duc d'Orléans, régent, lui accorda une gratification de 1500 livres, pour l'engager à s'établir en France. Il mourut à Paris le 13 octobre 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. On a de lui un traité intitulé *Description d'une horloge pour mesurer le temps sur mer*, Paris, 1726, in-4° ; *Règle artificielle du temps*, 1737, in-12.

SULPICE APOLLINAIRE. *Voyez* APOLLINAIRE.

SULPICE-SÉVÈRE, célèbre historien ecclésiastique, était natif d'Agen. D'abord il suivit les sentimens des pélagiens, mais il reconnut sa faute. Après la mort de sa femme, il vécut dans la retraite, sous la discipline de saint Phébade, et ensuite sous celle de saint Martin, évêque de Tours. Il demeura quelque temps à Toulouse, puis auprès de Barcelone, afin de se procurer la facilité de voir quelquefois saint Paulin de Nole son intime ami. Ceux qui ont dit qu'il fut élevé à l'épiscopat se sont trompés, car il n'eut que l'ordre de prêtrise. Il mourut en 420. On a de lui un abrégé de l'Histoire sacrée, depuis la création du monde jusqu'à l'an 400 de Jésus-Christ; la vie de saint Martin; trois Dialogues sur les vertus des moines, dans la Bibliothèque des Pères. Il y en a une édition d'Elzévir, 1635, in-12, *cum notis variorum*, Leyde, 1665, in-8° ; Leipsick, 1709, in-8° ; Vérone, 1741, et 1754, 2 vol. in-4°. Il y en a une édition de 1556, in-8°, rare; il y en a une traduction française de 1659, in-12, etc. C'est, de tous les anciens auteurs latins ecclésiastiques, celui qui a écrit avec le plus de pureté et d'élégance, si l'on en excepte peut-être Lactance. Il ne faut pas le confondre avec saint Sulpice-Sévère, évêque de Bourges, mort en 591 ; ni avec saint Sulpice-le-Débonnaire, ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 647, dont nous avons quelques Lettres dans la Bibliothèque des Pères.

SULPICIA, dame romaine, dont il nous reste un Poëme latin contre Domitien, sur l'expulsion des philosophes, qui se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire. Elle avait aussi composé un poëme sur l'amour conjugal. Elle était femme de Calanus, et vivait sous le règne de Domitien, 90 de Jésus-Christ

SULPICIUS (GALLUS), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, qui remontait jusqu'au temps de Romulus, qui donna à la république un grand nombre de consuls, et qui lui rendit de grands services, fut le premier astronome, parmi les Romains, qui donna des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun militaire dans l'armée de Paul Emile, 168 avant J.-C., et sachant que la nuit précédent le jour qu'on allait donner bataille à Persée, il arriverait une éclipse de lune, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure, les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, et les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante, depuis deux heures jusqu'à quatre, et qu'on n'en devait tirer aucun présage. L'éclipse arriva en effet, la nuit du 3 au 4, et les soldats, admirant la sagesse de Sulpicius, le regardèrent comme un homme divin. Persée fut défait de lendemain. Sulpicius devint consul deux ans après avec Marcellus, l'an 166 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Servius Sulpicius Rufus, excellent jurisconsulte de la même famille, du temps de Cicéron ; ce dernier Sulpicius fut aussi consul, et se distingua par sa vertu et par ses autres belles qualités.

SULZER (JEAN-GEORGES), né à Winterthour dans le canton de Zurich en 1721, membre de l'académie de Berlin, où il est mort le 25 février 1779, a donné plusieurs ouvrages en allemand, sur les antiquités, l'astronomie et l'histoire naturelle.

SUMOROKOF, fils d'un gentilhomme russe, était né à Moscou le 14 novembre 1727 ; il fut élevé à Pétersbourg, dans la maison des Cadets, et y donna des preuves de son génie poétique par des chansons qui étaient admirées, parce qu'il s'était nourri l'es-

prit de la lecture des bons auteurs latins et français. Le comte Shuvalof le produisit à la cour d'Elisabeth, qui l'honora de sa protection. A l'âge de 29 ans son enthousiasme pour Racine le fit tourner absolument du côté de la tragédie. La première, intitulée *Koref*, est en quelque sorte la première pièce russe; il fit paraître successivement *Hamlet*, *Aristone*, *Sinaf et Truvor*, *Zemira*, *Dimisa*, *Vitzelaf*, *le Faux Demetrius et Micislaf*. Il a fait aussi plusieurs comédies et opéras, des odes, des idylles, des fables. Sa poésie est élégante et harmonieuse, mais manque de force. Elisabeth l'éleva au rang de brigadier, et le fit directeur de son théâtre, avec une pension de six mille livres; Catherine II le fit conseiller d'état et lui donna l'ordre de Sainte-Anne. Il est mort à Moscou en 1777. La bonne opinion qu'il avait de lui-même a troublé le bonheur dont il aurait dû jouir : il croyait qu'on n'avait jamais assez d'égard pour son mérite.

SUPERVILLE (Daniel de), né en 1657, à Saumur, passa en Hollande à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, devint ministre à Roterdam, et y mourut en 1728. On a de lui 4 vol. in-8° de Sermons, un Cathéchisme, *Le vrai communiant*, in-12; *Les devoirs de l'Église affligée*, 1691, in-8°. Son fils, nommé comme lui, a donné un vol. in-8° de Sermons.

SURBECK (Eugène-Pierre de), de de la ville de Soleure, servit avec distinction en France, en qualité de brigadier des armées du roi, et de capitaine commandant la compagnie générale des Suisses, au régiment des gardes. Il se distingua aussi par son amour pour les lettres, et fut reçu honoraire étranger de l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mourut à Bagneux près Paris le 1er septembre 1741, à 65 ans. On a de lui en manuscrit une Histoire métallique des empereurs, depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin-le-Grand.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant J.-C., était le second après le roi, en noblesse, en richesses et en réputation; mais en valeur, en capacité et en expérience, il était le premier personnage qui fût de son temps parmi les Parthes. Il remit sur le trône le roi Orodes, qui en avait été chassé, et lui conquit la ville de Séleucie, ayant été le premier qui dans l'assaut monta sur les murailles, et qui renversa de sa propre main ceux qui les défendaient. Suréna fit paraître beaucoup d'habileté, de prudence et de valeur dans la guerre contre les Romains. Il se servit d'une infinité de stratagèmes et défit Crassus; mais il ternit la gloire de ce glorieux succès par sa perfidie; car ayant demandé à s'aboucher avec Crassus, pour la conclusion d'un traité de paix, et le général romain s'étant avancé sur sa parole jusqu'à la rivière, Suréna lui fit couper la tête, et entra en triomphe dans Séleucie. Son crime ne demeura pas long-temps impuni; car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir peu de temps après.

SURENHUSIUS (Guillaume), Allemand du 17e siècle, savant dans la langue hébraïque, a donné la *Mischne*, 1698, 6 tomes in fol. : c'est un recueil important pour connaître la jurisprudence, les cérémonies et les lois des juifs, transmises par la tradition.

SURGERES. *Voyez* Rochefoucault.

SURIAN (Jean-Baptiste), ne dut son élévation qu'à ses talens pour la prédication. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'oratoire, et fut choisi pour prêcher à la cour deux avents et deux carêmes. Son éloquence, toujours subordonnée à la solidité de ses raisonnemens, le fit marcher presque d'un pas égal avec son confrère Massillon. Sa modestie, son humilité le rendaient satisfait de son état, lorsque, sans sollicitations, sans même le désirer, il fut nommé à un de ces évêchés heureux par la modicité de leurs revenus; parce qu'ils ne sont presque jamais donnés qu'au mérite. Le 13 juin 1728 il fut sacré évêque de Vence. Cette élévation ne changea pas ses mœurs; il s'était occupé à enseigner les chrétiens en général quand il n'était attaché à aucun troupeau; quand il fut évêque, ses diocésains eurent tous ses momens; il sortit rarement de son diocèse, seulement lorsqu'il était nommé membre de l'assemblée du clergé. Il mourut en 1754. La plupart de ses Sermons avaient été imprimés à Liége sous le titre de *Sermons choisis*, en 1738, 2 vol. in-12;

mais ils ne l'avaient été que sur les manuscrits qu'en avaient faits des copistes qui les écrivaient pendant qu'il les prononçait. En 1778 on a fait paraître son *Petit carême*, prêché en 1719, 1 vol. in-12. On y trouve le *Sermon sur le petit nombre des élus*, qui se trouve aussi dans les Sermons choisis.

SURITA (Jérome), savant espagnol, natif de Saragosse, fut secrétaire de l'inquisition, et mourut en 1580, à 67 ans, après avoir composé en espagnol l'Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand-le-Catholique, imprimée plusieurs fois en 7 vol. in-fol., et fait des Notes sur l'itinéraire d'Antonin, sur César et sur Claudien.

SURIUS (Laurent), natif de Lubeck, se fit religieux dans la Chartreuse de cette ville. Il s'acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et mourut à Cologne le 25 mai 1578, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont un Recueil des conciles, 1567, 4 vol. in-fol., et les Vies des saints, Cologne, 1618, 7 tomes in-fol.; une Histoire de son temps, depuis 1500 jusqu'à 1566, 1575, in-8°, traduite en français, 1573, in-8°. Surius avait de l'érudition, mais il donnait tête baissée dans les fables, et manquait de critique.

SURUGUE (Louis), graveur, né à Paris en 1686, fut de l'académie de Peinture, et mourut dans la même ville en 1762. On distingue de lui Vénus allaitant les Amours, d'après Rubens; le Sacrifice d'Abraham, d'après André del Sarto; sainte Marguerite, d'après Raphael, pour le recueil de Crozat. Son fils Pierre-Louis, né en 1717, fut reçu de l'académie en 1745, et mourut en 1772. On a de lui une Nativité d'après le Corrége, pour la galerie de Dresde; le Jugement de Pâris, d'après Goltzius; le portrait du père de Rembrant, etc.

SUSANNE, femme illustre et célèbre par sa chasteté, était fille d'Helcias et femme de Joakim. Ayant été accusée d'adultère par deux vieillards impudiques, Daniel fit reconnaître son innocence, vers 607 avant J.-C.

SUSON (Henri), pieux dominicain, qu'on devrait plutôt appeler Henri de Souabe, où il naquit vers 1300, d'une famille noble et illustre, composa divers livres de piété, entre autres des Méditations sur la passion de Notre Seigneur; divers Sermons, etc., que Surius traduisit en latin, et qui ont été souvent imprimés in-8°. On en a aussi une traduction française, par un chartreux de Gaillon, nommé Le Cerf. L'ouvrage de Suson qui porte le titre d'*Horloge de la sagesse* a été traduit en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait, et la traduction française qu'en donna en 1684 M. de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie, est également vicieuse. Cet ouvrage tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et on en a un exemplaire dans la Bibliothèque du roi. Il a été traduit en français dès l'an 1389, par un religieux franciscain, natif de Neuf-Château en Lorraine, et cette traduction française fut imprimée à Paris en 1493, in-fol, après avoir été retouchée, pour le style, par les chartreux de Paris. Suson mourut le 25 janvier 1366.

SUTCLIFFE, *Sutclivius* ou *Sutlivius* (Mathieu), fameux théologien protestant anglais, sur la fin du 16e siècle, et au commencement du 17e, publia plusieurs livres de controverse, les uns latins, les autres en anglais, et s'attacha principalement à réfuter le cardinal Bellarmin, contre lequel il a écrit *De verâ Christi ecclesiâ*, Londini, 1600, in-4°; *De Purgatorio*, Hanoviæ, 1603, in-8°; *De missâ papisticâ*, Londini, 1603, in-4°. Il écrivit aussi contre les presbytériens; mais il fait paraître tant de fureur et d'emportement dans ses ouvrages et surtout dans son livre anonyme, qui traite de la prétendue conformité du papisme et du turcisme, Londres, 1604, en réponse à un ouvrage de J. Rainold, intitulé *Calvino-turcismus*, qu'on voit bien que ce n'est point l'amour de la vérité, mais l'esprit de parti qui le faisait écrire.

SUTOR. *Voyez* Cousturier.

SUTTON (Thomas), né à Knaith en Lincolnshire en 1532, était capitaine d'ordonnance de Serwick; il servit en Ecosse et contre les Espagnols, sur mer, par ordre d'Elisabeth. Riche par lui-même et par une riche veuve qu'il avait épousée, il dépensait son bien à secourir les pauvres; et désirant

perpétuer ses bienfaits, il acheta treize mille livres la Chartreuse, près de Smithfield, du comte de Suffolck, et la convertit en un hôpital pour les pauvres hommes et les pauvres enfans, qui subsiste sous le nom de Charter-House. Il est mort le 11 décembre 1611, et est enterré dans l'église de son hôpital.

SUYDEROEF (Jonas), graveur hollandais, dont on estime surtout l'estampe de la paix de Munster, où il a saisi admirablement le goût de Terburg, auteur du tableau original. Il excellait dans le portrait.

SUZE (Henriette de Coligny, comtesse de la), était fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et colonel-général de l'infanterie. Elle fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, comte de Hadington, lequel étant mort peu de temps après, elle épousa, en secondes noces, le comte de la Suze, de la maison des comtes de Champagne. Ils étaient l'un et l'autre protestans. La jalousie du comte et leur désunion firent prendre à madame de la Suze la résolution d'abjurer le calvinisme, et ensuite de faire casser son mariage par arrêt du parlement; ce qui fit dire à Christine, reine de Suède, que « la comtesse de la Suze s'était faite catholique pour ne voir son mari ni en ce monde ni en l'autre.» Elle donna 25 mille écus au comte pour le faire consentir à la cassation de son mariage, sur quoi quelqu'un dit plaisamment « qu'elle avait perdu 50 mille écus dans cette affaire, parce que, si elle avait encore attendu quelque temps, son mari lui aurait donné 25 mille écus pour se débarrasser d'elle. » Après cet accord, le parlement rendit un arrêt qui déclara le mariage nul. Quand elle se vit en liberté, elle ne s'occupa plus qu'à faire des vers, et elle y réussit. Ses poésies sont tendres et délicates, et remplies d'esprit. Elle excelle surtout dans l'élégie. Madame de la Suze mourut à Paris le 10 mars 1673. Ses œuvres parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de M. Pélisson et quelques autres, en 1695 et en 1725, en 4 vol. in-12. On y en joint un cinquième, qui contient le *Voyage de Bachaumont*, *Les Visionnaires*, *etc.* Les beaux esprits de son temps firent des vers à sa louange. On estime surtout les suivans, qu'on attribue à M. de Fieubert ou au père Bouhours, dans lesquels on lui donne la noblesse de Junon, l'esprit de Minerve, et la beauté de Vénus.

Quæ dea sublimi vehitur per inania curru
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno, si scripta, Minerva;
Si spectes oculos, mater Amoris erit.

SWAMMERDAM (Jean), célèbre et savant médecin d'Amsterdam au 17e siècle, dont on a un Traité sur la respiration et l'usage des poumons, Leyde, 1738, in-8o; un autre *De fabricâ uteri muliebris*, 1679, in-4o; une Histoire générale des insectes, et plusieurs autres ouvrages généralement estimés. M. Boerrhaave a écrit sa Vie à la tête de son Histoire des insectes, Leyde, 1737, 2 vol. in-fol., figures.

SWEDENBORG (Emmanuel), naquit à Stockholm le 29 janvier 1688, de Jesper Swedberg, évêque de Skara. A l'âge de 28 ans il fut nommé assesseur extraordinaire au collége royal des mines, place qu'il préféra à celle de professeur d'Upsal qu'on lui offrait également. Les mathématiques et surtout la mécanique firent ses premières occupations. Il en servit même utilement Charles XII au siége de Fridérichshall; mais pour se mettre en état de remplir sa charge il parcourut les pays étrangers, en visita les mines, et publia ses observations sous le titre de *Prodromus rerum naturalium*, Amsterdam, 1721, in-4o, réimprimé en 1727. Il publia encore trois parties de ses *Miscellanea circa res minerales* à Leipsick; et une quatrième à Hambourg en 1722. Ces productions n'étaient qu'un essai de son grand ouvrage intitulé *Opera philosophica et mineralia*, 1734, 3 vol. in-fol., imprimé partie à Dresde, partie à Leipsick. L'académie d'Upsal le mit au nombre de ses membres en 1729, celle de Saint-Pétersbourg en 1734, celle de Berlin, lors de son établissement, se l'attacha comme un de ses premiers membres. La précision qu'il avait portée dans les sciences mathématiques, son esprit ardent la transporta sur l'Être suprême, sur la construction de l'univers, sur la fin de l'homme. Il s'en occupa tellement que, pour n'être pas détourné de

ses études favorites, il se démit de son emploi en 1747; mais ses profondes méditations lui exaltèrent tellement la tête qu'il croyait ne plus rien dire que par révélation, et de l'ordre du Très-Haut. Il mourut sans avoir été marié, pendant son dernier voyage à Londres, le 29 mars 1772, à 85 ans. Des ouvrages qu'il a faits sur les nouveaux objets de ses recherches, on a traduit en français le traité *De cœlo et inferno*, sous le titre de *Merveilles du ciel et de l'enfer*, Berlin, 1782, 2 vol. in-8o. On a continué de traduire quelques-uns de ses traités pour leur singularité.

SWERT, *Swertius* (François), savant écrivain du 17e siècle, né à Anvers en 1567, et mort marié dans la même ville en 1629, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont 1o *Rerum belgicarum annales*, 1628, in-fol.; 2o *Athenæ belgicæ*, 1628, in-fol.

SWIFT (Jonathan), surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin le 30 décembre 1667, de Jonatham Swift, procureur célèbre, et d'Abigail Erick. Il s'appliqua volontiers à l'étude des belles-lettres, mais il méprisait souverainement la philosophie, ce qui fut cause qu'il eut bien de la peine à être reçu maître-ès-arts dans l'université de Dublin, et qu'on ne l'admit que par faveur, *speciali gratiâ*. Indigné du mauvais traitement qu'il prétendait y avoir essuyé, il alla continuer ses études à Oxford, où il obtint le degré de maître-ès-arts en 1691, et celui de docteur en 1701. Il ne sortait que rarement, pour aller voir sa mère qui était alors à Leicester sa patrie, et qui était parente de la femme du chevalier Temple. Swift s'étant décidé pour l'état ecclésiastique, il eut un bénéfice de 2000 livres de revenu en Irlande, qu'il quitta bientôt pour revenir auprès du chevalier Temple, qui lui fit un legs en argent, et le chargea de mettre au jour ses Ouvrages posthumes. Swift épousa en 1716 mademoiselle Jonshon, fille de l'intendant du chevalier Temple, demoiselle douée des plus grandes qualités; mais quoique notre auteur l'ait souvent célébrée sous le nom de *Stella*, il voulut néanmoins que ce mariage fût toujours tenu secret, et eut la bizarrerie de ne voir sa femme qu'en présence de témoins; ce qui lui causa tant de chagrin, qu'elle en mourut en 1727. Swift la regreta beaucoup, et n'en parlait jamais qu'il ne lui échappât quelques larmes. Après la mort du chevalier Temple, il obtint le bénéfice de Laracot en Irlande, d'environ 4000 livres de rente, et celui de Rathbegan, d'environ 1200 livres. Enfin il devint doyen de Saint-Patrice en 1713, bénéfice considérable. Il eut un grand crédit auprès des ministres d'état de la reine Anne; mais il ne s'en enorgueillit pas, et ne s'en servit que pour la tranquillité et la prospérité de sa patrie, qui était le vrai but de sa politique. Cette princesse étant morte, Swift n'eut plus ni crédit ni espérance à la cour d'Angleterre, et s'en retourna en Irlande, où ses Lettres contre Wood pour la défense des manufactures lui acquirent une réputation immortelle et l'amour du peuple. Depuis ce temps, il en devint comme l'arbitre et l'idole, et rien d'important ne se faisait sans lui. Swift lia aussi une étroite amitié avec Esther Vanhomrigh, fille d'un riche marchand hollandais, qui s'était retiré en Irlande. C'est cette dame qu'il célèbre dans ses vers, sous le nom de *Vanessa*. Il fut ami intime de Pope, Prior, Gay, Delany, Yong, Arbuthnot, Sheridan, etc., avec lesquels il entretenait commerce de lettres. Il perdit peu à peu l'usage de la raison et de la mémoire en 1735, tomba dans un délire extrême en 1742, et totalement en enfance quelque temps avant sa mort, arrivée le 19 octobre 1745. Il avait néanmoins quelques intervalles de raison. En mourant il laissa un legs particulier de 24,000 livres et le reste de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce, maladies fréquentes dans la Grande-Bretagne. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, en vers et en prose, dont la meilleure édition est celle de Faulkener en 8 vol. Ils consistent en Satires, Epîtres, Lettres, etc. Il règne dans tous un esprit d'enjouement, de raillerie et de fine critique, qui charme les Anglais. Ses Lettres, sous le nom de Draper, en faveur des manufactures d'Irlande, passent pour des chefs-d'œuvre. Son roman philosophique et historique de

Gulliver, traduit en français par l'abbé des Fontaines, est connu de tout le monde. Son *Conte du Tonneau* a été traduit en français par M. Van Effen : c'est une histoire allégorique et satirique, où sous le nom de Pierre, qui désigne le pape, de Martin, qui représente Luther, et de Jean, qui signifie Calvin, il déchire la cour de Rome, le luthéranisme et le calvinisme. Cet ouvrage, écrit avec chaleur et énergie, renferme des idées neuves et singulières, mais il y a trop d'obscurité, de détails bas et grossiers, de choses contraires à la décence, aux bonnes mœurs et au christianisme. On a encore traduit en français quelques opuscules de Swift, qui se trouvent à la fin du *Conte du Tonneau* : *Le grand mystère, ou l'Art de méditer sur la garde-robe*, avec des pensées hasardées sur les études, la grammaire, la rhétorique et la poétique, par G. L. Le Sage, à la Haie, 1729, in-8°. Enfin, on a traduit en français plusieurs écrits de Swift sous le titre de *Productions d'esprit, contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux*, à Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes. Ses vers sont moins parfaits que sa prose ; en général, le style de Swift est nerveux, clair et précis. Il égale en élégance et en exactitude les meilleurs écrivains en prose de sa nation, et il les surpasse presque toujours en variété et en feu ; mais comme dans ses voyages il mangeait avec les valets d'écurie, les voituriers, et qu'il prenait plaisir à converser avec le peuple, ses écrits sont assez souvent parsemés d'expressions sales, grossières et indécentes, qui déplaisent aux honnêtes gens. Il y peint néanmoins toujours la vertu sous une image agréable, en lui opposant un tableau hideux du vice. Son grand principe en matière de politique était celui de Cicéron, que « l'intérêt et le bonheur du peuple est la première de toutes les lois. » Il répétait souvent cette belle maxime : « Tout sage qui » refuse des conseils, tout grand qui » ne protége point les arts et les ta» lens, tout riche qui n'est pas chari» table et libéral, tout pauvre qui fuit » le travail, sont des membres inu» tiles et dangereux à la société. » Le docteur Swift jouissait de plus de trente mille livres de rente. Sa manière de vivre simple, modeste, frugale, lui laissait beaucoup de superflu. Sensible à la misère des pauvres, il imagina de faire un fonds, et d'établir pour leur soulagement une banque, où sans caution, sans gages, sans sûreté, sans intérêts quelconques, on prêtait à tout homme ou femme du bas peuple, ayant quelque métier ou quelque talent, jusqu'à la concurrence de 10 livres sterling, c'est-à-dire plus de 200 livres monnaie de France. Le temps de la restitution du prêt était fixé, et toujours proportionné à la situation de l'emprunteur, et à la nature de la somme. Par là il faisait vivre des milliers de personnes, animait l'industrie, encourageait les talens, détruisait la fainéantise, et jamais on ne lui manquait de parole. Au jour marqué les sommes prêtées rentraient dans la banque, pour circuler en d'autres mains, et servir à de nouvelles libéralités. Ceux qui souhaiteront connaître plus en détail la vie et les ouvrages de ce célèbre écrivain, peuvent consulter l'ouvrage intitulé *Lettres.... du comte d'Orreri sur la vie et les ouvrages de Swift*, imprimé à Paris en 1753, in-12. Ce comte était ami intime de Swift, et ses Lettres sont curieuses et intéressantes ; mais la traduction française en est très-fautive.

SWIFT (Drane), petit-fils de Godwin-Swift, oncle du doyen de Saint-Patrice, a publié en 1735 la Vie de Jonathan Swift ; en 1765, 4 vol. des OEuvres du doyen ; en 1768, 2 vol. de Lettres. Il est mort le 12 juillet 1783, à Worcester.

SWINDEN (Jérémie), théologien anglais, a fait différens ouvrages, dont M. Bion a traduit en français celui qui traite de la nature du feu de l'enfer, 1728, in-8°. Il est mort vers 1740.

SYBRECHT (Jean), peintre d'Anvers, né en 1630, était un fidèle imitateur de la nature, et bon coloriste. Le duc de Buckingham l'engagea à venir en Angleterre, où il est mort à Londres en 1703, et fut enterré à Saint-Jacques.

SYDENHAM (Thomas), né dans le comté de Dorset en 1624, se fit recevoir docteur en médecine dans l'université de Cambrigde. Il se distingua surtout par les remèdes qu'il donnait

dans la petite-vérole, par l'usage du quiquina après l'accès dans les fièvres aiguës, et par son *Laudanum*. Il mourut en 1689. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qui sont estimés. *Praxis medica*, Lipsiæ, 1695, 2 vol. in-8°; *Opera medica*, Genevæ, 1716, 2 vol. in-4°. Sa médecine pratique a été traduite en français par M. Jault, Paris, 1774, in-8°.

SYDER (Daniel), peintre, né à Vienne en Autriche en 1647, fit ses principales études à Venise et à Rome. Le duc de Savoie l'engagea de venir travailler à Turin, en lui envoyant des lettres de noblesse et le collier de son ordre. Il retourna cependant à Rome peindre les deux tableaux si justement admirés qu'on voit dans l'église de Saint-Philippe de Néri; l'un représente la manne dans le désert, et l'autre la Cène. On croit qu'il est mort à Rome, où il résidait, en 1699.

SYGALLE (Lanfranc), gentilhomme génois au 13e siècle, écrivit beaucoup en langue provençale, et l'on cite de lui diverses poésies à l'honneur de Bertrande Cibo sa maîtresse; un poëme adressé à plusieurs princes pour les exhorter au recouvrement de la Terre-Sainte; plusieurs ouvrages à l'honneur de la Vierge; un Éloge de Thomas, comte de Savoie; une Satire contre Boniface, marquis de Montferrat, qui vendit à prix d'argent ses états aux Milanais, etc. Sygalle crut s'enrichir, au rapport de Saint-Césary, en défendant les lois et les constitutions impériales; mais il fut mal récompensé de son zèle, et fut massacré par des brigands en s'en retournant à Gènes.

SYLBURG (Frédéric), savant humaniste, né près de Marpurg, dans le landgraviat de Hesse, enseigna la jeunesse avec succès, et s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins, que Wechel et Commelin imprimaient. Toutes les éditions auxquelles il a travaillé sont correctes et très-estimées. Il eut grande part au Trésor de la langue grecque de Henri Etienne, et mourut à Heidelberg en 1569, à la fleur de son âge. Sa grammaire grecque est excellente. On a aussi de lui des poésies grecques, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement.

SYLLA (*Lucius Cornelius*), fameux consul et dictateur romain, était d'une maison illustre, et le sixième descendant de Cornélius Rufus, l'un des principaux chefs de l'armée romaine contre Pyrrhus. Il naquit pauvre, mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Sa belle-mère lui laissa aussi de grandes richesses. Il servit sous Marius en Afrique, avec lequel il se brouilla, et devint ensuite consul. La province d'Asie lui étant échue, Marius, son ennemi, engagea le tribun Sulpitius de faire ôter à Sylla le commandement de cette province; ce qui ayant été déclaré dans une assemblée du peuple, on y ordonna en même temps que ce serait Marius qui irait en Asie pour faire la guerre à Mithridate. Sylla, irrité, alla à Rome, s'en rendit maître, fit mourir Sulpitius, et contraignit Marius de prendre la fuite. Il marcha ensuite contre Mithridate, prit Athènes, et après plusieurs victoires, obligea ce prince à demander la paix, qu'il lui accorda. Sylla retourna ensuite à Rome contre ses ennemis, qui s'y étaient fortifiés, et ils s'avancèrent pour s'opposer à son retour; mais ce fut inutilement. Sylla défit Norbanus, près de Canuse, 83 avant Jésus-Christ; vainquit le jeune Marius au siége de Preneste, aujourd'hui Palestrine, et entra dans Rome en combattant à la porte Colline; puis s'étant fait donner le nom d'*Heureux*, et déclarer dictateur, il proscrivit un grand nombre de sénateurs, et exerça des cruautés incroyables. Il fit massacrer dans le cirque six à sept mille prisonniers à qui il avait promis la vie. Les proscrits furent au nombre de 5000. Il ne fallait que lui avoir déplu, ou posséder quelque chose qui lui fît envie, pour être sur la liste. Enfin, après avoir abdiqué la dictature, et donné à Pompée le titre de *Grand*, il se retira près de Cumes, et mourut d'une maladie pédiculaire, 78 ans avant Jésus-Christ, à 60 ans. C'était un homme doué des plus belles qualités; il aimait les sciences et les gens de lettres, était courageux, grand politique, et prenait plaisir à lire les meilleurs auteurs de l'antiquité; mais il flétrit, par ses cruautés et par sa barbarie, la gloire que ses belles qua-

lités pouvaient lui procurer. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote. Sylla voulut être brûlé après sa mort, de peur qu'on ne le déterrât pour outrager son cadavre, comme il avait fait déterrer Marius.

SYLVA (Béatrix de), fondatrice des religieuses de la Conception, était fille de Jacques de Sylva, premier comte de Portalègre, et fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elisabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. La beauté de cette dame la fit rechercher en mariage par un grand nombre de seigneurs; ce qui ayant donné de la jalousie aux autres dames de la cour, elles la calomnièrent auprès de la reine, qui la fit mettre en prison. Son innocence ayant été reconnue, on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres très-avantageuses; mais elle les refusa, et se retira chez les religieuses de Saint-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, et mourut peu de temps après.

SYLVEIRA (Jean de), célèbre religieux carme, natif de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables dans son ordre, et s'acquit une grande réputation dans le Portugal par sa science et par ses ouvrages. Il mourut à Lisbonne le 17 juillet 1687, à 82 ans. On a de lui des Opuscules et de longs Commentaires sur les évangiles, Venise, 1751, 10 vol., et sur l'Apocalypse, Lyon, 1 vol.

SYLVESTRE (François), est le traducteur du *Flambeau de la mer*. *Voy.* Silvestre, Vankeulen.

SYLVIA ou RHÉA SYLVIA, fille de Numitor, roi d'Albe. Son oncle Amulius la fit vestale, afin de jouir de son trône sans concurrens; mais un jour qu'elle était allée puiser de l'eau au Tibre, elle s'endormit au bord de la rivière, et rêva qu'elle était avec le dieu Mars. Elle devint mère de Rémus et Romulus.

SYLVIUS ou DUBOIS (François), né à Brenne-le-Comte dans le Hainaut en 1581, devint chanoine de Douai, et professa, pendant plus de 30 ans, la théologie dans cette ville avec une réputation extraordinaire. Il y mourut le 22 février 1649. On a de lui d'excellens Commentaires sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savans ouvrages imprimés à Anvers, 1698, 6 vol. in-fol.

SYLVIUS (François), professeur d'éloquence, et principal du collége de Tournai à Paris, était du village de Lævilli près d'Amiens. Il travailla avec zèle à banir des colléges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Il publia divers Commentaires sur Cicéron, etc., et mourut au commencement du 16e siècle.

SYLVIUS (Jacques), frère et disciple du précédent, et l'un des plus célèbre médecins du 16e siècle, se rendit habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans la médecine, surtout dans l'anatomie. Il mourut en 1555, à 77 ans, sans avoir été marié. On a de lui divers ouvrages de médecine, Genève, 1630, in-fol. *Voy.* Bois.

SYMMAQUE, diacre de l'église de Rome, natif de Sardaigne, succéda au pape Anastase II, le 22 novembre 498. Le patrice Festus fit élire quelque temps après l'archiprêtre Laurent, qui s'opposa à Symmaque; ce qui causa un grand schisme. Théodoric, roi des Goths, prononça en faveur de Symmaque, lequel fut aussi reconnu par les évêques pour pape légitime, et déclaré innocent, dans plusieurs conciles, des crimes dont il était accusé. Il excommunia l'empereur Anastase qui s'était déclaré contre le concile de Calcédoine, fit bâtir plusieurs églises avec une magnificence extraordinaire, et mourut le 19 juillet 514. Il nous reste de lui 11 Épîtres et divers Décrets. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, les dimanches et les fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*.

SYMMAQUE, fameux écrivain du 2e siècle, très-connu par une version en grec qu'il fit de la Bible, était Samaritain. Il se fit juif, puis chrétien, et tomba ensuite dans les erreurs des ébionites. Il ne nous reste que des fragmens de sa version grecque de la Bible.

SYMMAQUE (*Quintus Aurelius*), préfet de Rome, était illustre par sa

naissance, par sa probité et par son éloquence ; mais il se déshonora dans la suite par la passion qu'il fit paraitre pour le rétablissement du paganisme et de l'autel de la victoire. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose-le-Grand. S'étant réconcilié avec ce prince, il fut fait consul en 391. Il nous reste de lui des Epîtres en 10 livres, qui ne contiennent rien d'important, Leyde, 1653, in-12.

SYMPOSIUS, nom sur lequel on trouve des énigmes latines dans *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans d'autres recueils. Quelques-uns croient que ce nom, qui, en grec, signifie banquet, est le titre du recueil d'énigmes qui, suivant la préface, ont été proposées dans un banquet, et ils pensent que c'est le livre que Tertullien avait composé sous ce titre dans sa jeunesse.

SYNCELLE (Georges), célèbre moine de Constantinople au 8e siècle, est moins connu sous le nom de Georges que sous celui de Syncelle, quoique ce dernier mot soit un nom d'office, qu'on donnait au moine ou à l'ecclésiastique qui demeurait continuellement avec le patriarche, pour être témoin de ses actions, ce qui le faisait appeler *l'œil du patriarche*. Pour en revenir au moine Georges, qui fait le sujet de cet article, il était *syncelle* de Taraise, patriarche de Constantinople vers l'an 792. On a de lui une Chronographie, que le père Goar a publiée en grec et en latin, 1652, in-fol. Cette Chronographie, ou Chronologie de Syncelle, est très-importante pour la connaissance des dynasties d'Égypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences.

SYNESIUS, nom d'un philosophe platonicien, dont on trouve un traité *De somniis*, avec Iamblique, Venise, 1497, in-fol.; trois Traités singuliers de philosophie naturelle, avec les fig. de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4°.

SYNESIUS, éloquent disciple de la fameuse Hypacie d'Alexandrie, se fit chrétien à la sollicitation des fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs. Il était marié et avait quatre filles, qu'il éleva avec soin. Il fut député à Constantinople, en 400, et présenta son livre de la royauté à l'empereur Arcadius. Peu de temps après on l'ordonna prêtre, et l'évêque de Ptolémaïde étant mort en 410, il fut élu pour lui succéder. Synesius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance, et en protestant, dans la lettre 105 qu'il écrivit à son frère à ce sujet, qu'il était incapable de ce rang ; qu'il aimait le jeu et la chasse; qu'il ne voulait pas quitter sa femme, et qu'il ne renoncerait jamais à ses opinions, lesquelles n'étaient point conformes à la foi. Il fut néanmoins ordonné nonobstant ces protestations, dans l'espérance qu'étant évêque il se conformerait aux sentimens de l'Église. L'année suivante il célébra un concile, et l'on ne sait pas au juste le temps de sa mort. Il nous reste de lui, dans la Bibliothèque des Pères, de beaux Discours philosophiques, 155 Epîtres, des Homélies, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du père Petau, en grec et en latin, avec des notes, 1633, in-fol. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne, dont il était imbu avant sa conversion. Son frère Evoptius lui succéda.

SYNGE (Edouard), pieux et savant archevêque de Twam en Irlande, était second fils d'Edouard Synge, évêque de Corck, et était né le 6 avril 1659, à Inishonane, où son père était vicaire. Il eut aussi différens bénéfices avant que d'être élevé sur le siége de Raphoé en 1714, d'où il passa, en 1716, à Twam ; c'était une récompense de son zèle pour la maison d'Hanovre, dont deux de ses fils se ressentirent. Edouard, l'un d'eux, fut évêque d'Elphin ; l'autre, Nicolas, le fut de Killaloe. L'archevêque de Twam mourut dans son palais épiscopal en 1741, et est enterré dans sa cathédrale. Il a composé plusieurs ouvrages de morale souvent réimprimés.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, s'attacha d'abord aux Romains, et les quitta ensuite pour suivre le parti des Carthaginois ; mais ayant été vaincu et fait prisonnier près de Cyrtha, avec Sophonisbe sa femme, fille d'Asdrubal, 203 avant J.-C., les Romains donnèrent à Massinissa une partie de ses états. Ce malheureux

prince mourut de chagrin quelque temps après.

SYRIE (le royaume de), fut fondé après la mort d'Alexandre,

par	avant J.-C.
* Séleucus Nicanor, en	312
* Antiochus Soter	282
* Antiochus Deus	261
Séleucus II, Callinicus	246
Séleucus III, Ceraunus	227
* Antiochus III, le Grand	223
Seleucus IV, *Philopator*	187
* Antiochus IV, *Epiphanes*	175
* Antiochus V, *Eupator*	164
* Démétrius *Soter*	162
Alexandre Balas	151
* Démétrius II, *Nicanor*	145
Antiochus, fils de Balas	145
Diodore Tryphon	143
Antiochus VII, *Sidetes*	139
* Démétrius *Nicanor*, rétabli	131
Alexandre *Zebina*, tyran	129
Séleucus V	127
Antiochus VIII, *Gripus*	126
Antiochus IX, *Cyzicenus*	114
Seleucus VI, fils de Cripus	97
Antiochus X, fils du Cyzique	95
Antiochus XI	94
Philippe, Démétrius III, Antiochus XII, en guerre	93
Tygranes	84
Antiochus XII	69
Tygranes soumis aux Romains, et la Syrie province romaine, en	63

Voyez comme à Argos.

SYRIEN, *Syrianus*, sophiste et philosophe d'Alexandrie vers 470, eut pour successeur Proclus. Il composa quatre livres sur la République de Platon, sept livres sur la république d'Athènes, et des Commentaires sur tout Homère; mais ces ouvrages, qui étaient estimés, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

SYROT (Claude du Tour), baron de), né le 12 juillet 1600, descendait d'une maison napolitaine, *del Tufo*, attachée aux Français dans le temps des Vêpres siciliennes, et établie en Bourgogne. Il était lieutenant-général, et se distingua au siége d'Arras et à la bataille de Rocroi. Dans les guerres de la Fronde, il suivit le parti des princes contre le cardinal Mazarin; il en commandait les troupes lorsqu'il fut blessé au pont de Gergeau, d'une mousquetade dont il mourut le 8 avril 1652. On lui avait mis une épitaphe dans l'église de Saint-Pierre du Martroi, à Orléans. Il a laissé des Mémoires, 1683, 2 vol. in-12. C'est la comtesse de Pradines sa fille qui en a procuré l'édition; ils sont peu intéressans.

SYRUS (Publius), poète latin. *Voyez* Publius.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, survécut à la mort de son fils, mais ne put survivre à celle d'Alexandre; tant la vertu a de force sur les belles âmes.

T.

TABOR (Jean-Otton), natif de Bautzen dans la Luzace, enseigna le droit à Strasbourg avec réputation, jusqu'en 1656. Il devint ensuite chancelier du duc de Mecklembourg, puis conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt, et chancelier de l'université de Giessen. Il mourut à Francfort le 12 décembre 1674, à 70 ans, laissant un fils avocat. On a de lui divers ouvrages, Leipsick, 1688, 2 vol. in-fol. Praschius son gendre a écrit sa vie.

TABOUET (Julien), né dans le Maine, devint procureur général du sénat de Chambéry. Sa conduite équivoque lui valut une forte mercuriale de la part du premier président Raymond Pélisson, qui la lui fit par ordre de sa compagnie. Pour s'en venger, Tabouet s'avisa d'accuser le premier président de malversations, et, pour réussir dans son accusation, il sut intéresser dans l'affaire le duc de Guise, à qui le roi avait donné toutes les confiscations, et qui en était avide. L'affaire fut envoyée au parlement de Dijon, qui était dans le département du duc de Guise, en qualité de gouverneur de la province. Ainsi les choses tournèrent comme Tabouet l'avait souhaité. Par arrêt du 18 juillet 1552, Pélisson fut condamné à faire amende honorable, ce qu'il exécuta publiquement à genoux, une torche ardente à la main, avec les paroles portées par l'arrêt; et il fut de plus condamné à une grosse amende. Pélisson trouva depuis de la protection auprès du connétable de Montmorenci. Il obtint la révision de son procès, qui fut renvoyé par-devant des commissaires tirés des parlemens de Paris et de Dijon, et des maîtres des requêtes. Par arrêt du 12 octobre 1556, Pélisson fut absous, et Tabouet condamné à la même peine qu'avait subie Pélisson, et de plus à faire son amende honorable, nu en chemise, la corde au cou, au parquet de l'audience, sur le perron du palais, tourné trois fois au pilori des halles, et de là mené à Chambéry pour y faire de nouveau amende honorable en pleine audience, et être confiné en tel endroit qu'il plairait au roi de lui prescrire. Il enseignait la jurisprudence à Toulouse en 1560, et mourut vers 1562. Il avait des enfans. On a de lui différens ouvrages, entre autres *Sabaudiæ principum genealogia, versibus et latiali dialecto digesta.*, traduit en français, en prose et en vers, par Pierre Trehedam; une Histoire de France de même, le tout imprimé en 1560, in-4°.

TABOUROT (Etienne), plus connu sous le nom de *Sieur des Accords*, naquit à Dijon en 1547. Il fut avocat au parlement de Bourgogne, puis avocat du roi au bailliage et à la chancellerie de Dijon. Ayant un jour envoyé un sonnet à mademoiselle Bégar, il mit au bas cette devise: *A tous Accords*, au lieu de son nom. Cette demoiselle, en lui répondant, le qualifia *Seigneur des Accords*, et le président Bégar lui ayant dans la suite donné plusieurs fois ce nom, Tabourot l'adopta. Il mourut à Dijon en 1590, à 43 ans. Le plus connu de ses ouvrages est celui qui est intitulé *Bigarrures et Touches du seigneur des Accords*. Il le composa à l'âge de 18 ans; mais il le revit et l'augmenta en ayant plus de 35. Il y en a un grand nombre d'éditions, entre autres celle de 1662, in-12. On trouve dans ce livre des règles sur les facéties de toute espèce, entre autres sur les calembourgs, qui remontent à Rabelais, et qu'on a vu renouveler depuis par l'abbé Cherier, dans son *Homme inconnu* dédié à Bacha Bilboquet, qui parut en 1725, et depuis plus heureusement dans la *Lettre à la comtesse Tation*, qu'un jeune militaire a fait paraître en 1770. Ce genre avait été employé dans un petit roman extrêmement rare, intitulé *Les*

aventures extravagantes du courtisan grotesque, Paris, in-12, sans date, mais imprimé vers 1634, quinze pages. Etienne Tabourot était neveu de Jean Tabourot, chanoine et official de Langres, mort en 1595, dont on a aussi plusieurs ouvrages : *Le Calendrier des Bergers*, 1588, in-8° ; *Méthode pour apprendre toute sorte de danses*, 1589, in-4°, l'un et l'autre sous le nom de Thoinot Arbeau.

TACCA (Pierre-Jacques), sculpteur, natif de Carrare, mort à Florence en 1640, fut élève de Jean de Boulogne, qui avait fait la statue du cheval de Henri IV, sur le pont Neuf, à Paris, qui a paru si parfaite qu'on a dit longtemps : *le cheval de bronze*, et non *Henri IV*. Cependant son élève l'a surpassé; car il a fait les quatre esclaves de bronze qui décorent le port de Livourne, et le cheval qui porte la statue de Philippe III en Espagne, qu'on juge d'une plus grande perfection ; quelques-uns même attribuent le cheval de Henri IV à Tacca.

TACFARINAS, Numide, servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains ; puis ayant déserté, il assembla une troupe de vagabonds et de brigands avec lesquels il fit des courses et des pilleries. Furius Camillus, proconsul d'Afrique, marcha contre lui et le mit en fuite l'an 17 de J.-C. Tacfarinas peu de temps après renouvela ses brigandages, et assiégea un château dont il défit la garnison, et où Décrius qui commandait fut tué. Le proconsul Apronius ayant ensuite donné la chasse aux troupes de Tacfarinas, ce Numide prit le parti de ne plus attendre les Romains, et distribua ses gens en divers lieux. Si on le poursuivait, il prenait la fuite, et quand on se retirait, il chargeait en queue; mais s'étant arrêté dans un camp, il y fut battu et se vit contraint de se sauver dsns le désert. Ce ne fut pas pour long-temps. Il se remit aussitôt en campagne et répara si bien ses pertes qu'il eut l'audace d'envoyer des députés à Tibère pour lui demander qu'on lui assignât un pays, sans quoi il menaçait d'une guerre qui n'aurait aucune fin. L'empereur fut si indigné de cette insolence qu'il donna ordre à Junius Blæsus, oncle de Séjan, de se saisir de Tacfarinas à quelque prix que ce fût. Blæsus eut divers succès ; mais cette guerre ne fut terminée que par le proconsul Dolabella, dans une grande bataille où Tacfarinas aima mieux perdre la vie en se défendant courageusement, que de tomber vif entre les mains de ce proconsul.

TACHARD (Guy), jésuite, qui, après un premier voyage fait à Siam, suivit M. de Chaumont dans son ambassade auprès du roi de ce pays en 1685, revint en Europe en 1688, et retourna dans l'Inde en qualité de missionnaire. Il y mourut vers 1694. On a la relation de ses deux Voyages, 1686 et 1689, 2 vol. in-4°, réimprimés à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier de Forbin, qui n'a pas vu ce pays avec des yeux de missionnaire, en donne une idée bien différente et plus juste que le père Tachard et l'abbé de Choisi. Ceux-ci voulaient que Louis XIV y établit une mission. Le chevalier de Forbin s'opposait à ce que le roi y sacrifiât des militaires qui auraient toujours succombé sous le nombre et la trahison.

TACHON (dom Christophe), pieux et savant bénédictin, natif de Saint-Sever, au diocèse d'Aire, prêcha avec édification, et mourut le 9 décembre 1693. On a de lui un livre solide intitulé *De la sainteté et des devoirs d'un prédicateur évangélique, avec l'art de bien prêcher, et une courte méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHUS ou TACHIS, roi d'Egypte, du temps d'Artaxerxès Ochus, défendit ses états contre la domination des Perses, et pour se maintenir appela à son secours Agésilas, roi des Lacédémoniens ; mais ce prince grec eut bientôt lieu d'être mécontent de Tachus ; car celui-ci prit le commandement général des troupes, donna à l'Athénien Chabrias la dignité d'amiral, et ne laissa à Agésilas que le commandement des étrangers. Peu de temps après, Nectanèbe, parent de Tachus, qui commandait une partie de l'armée, s'étant fait élire roi par les Egyptiens, envoya des ambassadeurs à Agésilas pour le prier de se joindre à lui. Tachus en envoya aussi de son côté. Mais Agésilas envoya tous ces députés à Lacédémone, d'où ayant reçu un plein pouvoir de faire ce qu'il jugerait le plus

à propos pour le bien de la patrie, il fut charmé de trouver l'occasion de marquer à Tachus son ressentiment, et se déclara en faveur de Nectanèbe, avec les troupes qu'il commandait. Tachus ainsi abandonné s'enfuit où il put, et l'on ne sait ce qu'il devint. Athénée donne au ressentiment d'Agésilas une cause bien différente de celle qu'on vient de rapporter. Il prétend que Tachus, le voyant de petite taille, lui appliqua la fable de la montagne qui enfante une souris, et qu'Agésilas en colère lui répondit : « Vous éprouverez un jour que je suis un lion. »

TACITE (Corneille), célèbre historien latin et l'un des plus grands hommes de son temps, s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Vespasien et Tite lui donnèrent des emplois considérables, et il devint préteur sous Domitien, puis consul deux ans après à la place de Virginius Rufus, l'an 97 de J.-C. Il nous reste de lui une Histoire en 5 livres; des Annales qui comprennent l'histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; un Traité des divers peuples qui de son temps habitaient l'Allemagne, dans lequel il parle de leurs mœurs; et la Vie d'Agricola son beau-père, et conquérant de l'Angleterre. C'est un des plus beaux et des plus précieux morceaux de l'antiquité. On lui attribue encore le livre des Causes de la corruption de l'éloquence latine, que d'autres donnent à Quintillien. Les autres ouvrages de Tacite se sont perdus. Le style de Tacite est grave, serré, vif, nerveux et énergique, ce qui le rend quelquefois un peu obscur, et toujours difficile à traduire. Le morceau du règne de Tibère passe pour son chef-d'œuvre par rapport à la politique. Pline-le-Jeune son ami, et les savans après lui, font de Tacite et de ses ouvrages de grands éloges. L'édition latine de Tacite qu'on regarde comme la plus exacte pour le texte est celle de Rickius, Leyde, 1687, 2 vol. in-8°. La première édition est de Venise, 1468, in-fol.; on estime celle d'Elzévir, 1634, in-12; celles *cum notis variorum*, 1672, 2 vol. in-8°; d'Utrecht, 1721, 2 vol. in-4°; celle *ad usum Delphini*, 1682 et 1687, 2 vol. in-4°. Il y en a une de Paris, 1760, 3 vol. in-12, fort correcte et bien exécutée, et une donnée par le Brottier, 1771, 4 vol. in 4°, et 7 vol. in-12. Il y en a une tradu française de M. d'Ablancourt, e de M. Guérin, chacune en 3 vol. i Celle qu'a faite Amelot n'est esti que par les Notes, qui néanmoin trop étendues : elle a 10 vol. in M. l'abbé de la Bletterie a tradu Mœurs des Germains et la Vie gricola, 2 vol. in-12; les six pre livres des Annales, 3 vol. in- père Dotteville a traduit le res 4 vol. in-12.

TACITE (M. Claudius), emp romain, fut élu par le sénat en la d'Aurélien, le 25 septembre d 275, après un interrègne d'e 7 mois. Il était parent de Tacite torien, et fit mettre dans toutes l bliothèques sa statue et ses ouv de peur qu'ils ne se perdissent. dit au sénat une partie de son rité, fit des lois très-sages, s son patrimoine au bien de l'É lieu de profiter des revenus de pire, et faisait concevoir de gran pérances de sa vertu et de son rience, lorsqu'il mourut à Ta Cilicie le 11 avril 276, à 65 an rien son frère utérin se rendi maître de l'empire, et n'en jou deux mois.

TACONNET (Toussaint-Gas fils d'un menuisier, naquit à P 1730. Son inclination libertine permit ni d'achever ses études n fixer dans le métier de son pèr vant au cabaret, ne fréquenta de mauvaises compagnies, ses p tions se ressentent de sa mani vivre. On y trouve cependant u de gaité qui a plu sur le théâ l'Opéra-Comique dans *Le C ment sans Compliment*, dans *L quet de Louison*; et depuis s truction, sur le théâtre forain colet, où il a donné plus de 80 parmi lesquelles on distingu *Aveux indiscrets; Le Dém ment du peintre; Le Baiser et rendu*, etc. S'il eût reçu un leure éducation et fréquenté de l compagnies, il aurait été capa faire des pièces plus parfaites; ne sortait pas de sa sphère. De tiers, des ivrognes, des commère barbouilleurs, des égrillards, se

héros de ses pièces. La même gaîté, les mêmes charges qui se trouvent dans ses pièces, il les avait dans son jeu; car il était un des premiers acteurs de la troupe de Nicolet. Enfin, du fruit de ses débauches, il lui vint un mal à la jambe dont il est mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 29 décembre 1774. Plusieurs de ses pièces ont été imprimées.

TACQUET (André), savant jésuite, natif d'Anvers, mort en 1660, est auteur d'un excellent Traité d'astronomie, et d'autres ouvrages de mathématiques, qui sont estimés. Ils furent imprimés à Anvers en 1662 et en 1707, in-fol.

TADDA (François), peintre et sculpteur italien, au milieu du 14e siècle, fut très-estimé de Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, qui le combla de biens et d'honneurs. On dit qu'ayant trouvé plusieurs morceaux de porphyre parmi des pièces de vieux marbre, il en composa un bassin de fontaine qui paraissait être d'une seule pièce, et qu'il fit plusieurs autres ouvrages semblables, par le moyen d'une eau qu'il tirait de la distillation de certaines herbes; que cette eau avait la vertu d'unir les morceaux détachés, et de leur donner une dureté extraordinaire; mais que son secret fut enterré avec lui.

TAFFI (André), célèbre peintre, natif de Florence, apprit son art des peintres grecs que le sénat de Venise avait mandés, et s'appliqua surtout à la mosaïque, dont le secret lui fut montré par l'un de ces peintres grecs, nommé Apollonius, avec lequel il travailla dans l'église de Saint-Jean de Florence. Taffi mourut en 1294, à 81 ans.

TAFFIN (Pierre), d'une famille d'Artois, est né à Gand en 1668, dans un voyage qu'avait fait sa mère. Il est fils de Jean Taffin et de Jeanne Raux. Il avait épousé Marie-Claire Duhamel, qui lui avait apporté une grande fortune. Après avoir été substitut du procureur-général près le parlement de Flandre, il fut procureur-général près le conseil provincial de Valenciennes, jusqu'à sa suppression arrivée en 1722. C'est à cette époque qu'il se livra à la recherche du charbon dans le Hainaut français. Seigneur de Vieux-Condé, il fit, en septembre 1721, avec M. Désaudrouin de Nonelles, propriétaire de la verrerie de Fresnes, près Condé, un acte d'association pour faire la recherche des mines de charbon de terre. Ayant heureusement commencé leurs recherches au village de Fresnes, ils y découvrirent du charbon de terre; mais cette mine fut inondée par une source, et la poursuite fut abandonnée. Ils ne perdirent point courage; une nouvelle tentative fut faite, et ils y trouvèrent, en 1723, du charbon qui ne convenait qu'à la cuisson des briques et de la chaux. L'espoir d'une réussite plus heureuse n'était point chimérique, l'existence du charbon était indubitable; mais la ruine de Pierre Taffin était prochaine. La plus grande partie de la fortune de sa femme avait disparu, elle en mourut de chagrin en 1729. Les échecs ordinaires dans toute espèce d'entreprise, les tracasseries qu'éprouvent les entrepreneurs n'ont pu détourner Pierre Taffin de hasarder le reste de sa fortune pour l'utilité de son pays. La confiance qu'il s'était acquise par sa probité soutint son courage et couronna ses travaux. Après seize ans de recherches il trouva à Anzin, près une des portes de Valenciennes, du charbon de terre qui fut jugé convenir à toutes sortes d'usages, et être pour les usines supérieur aux charbons étrangers. Il avait envoyé en Angleterre l'un de ses fils, qui lui rapporta une pompe à vapeur inventée par le marquis de Worcester, et perfectionnée par Newcouren. Il fut le premier qui employa en France la pompe à vapeur pour épuiser les eaux qui se rencontrent dans le sein de la terre. Le journal Économique de 1752 (mois d'août, page 82) contient les détails des travaux qui doivent rendre la mémoire de Pierre Taffin immortelle, dans la partie nord du royaume de France. Pour le récompenser des services qu'il avait rendus au royaume, le roi Louis XV le nomma chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel. Pierre Taffin mourut à Valenciennes en 1745, au milieu d'une nombreuse famille. Sur dix-huit enfans qu'il a eus, deux de ses fils seuls ont eu de la postérité. Les deux branches sont connues sous les noms de Taffin de Sirinchy, et de Taffin de Sorulzin.

Parmi ses descendans on compte des conseillers au parlement de Flandre, et des officiers qui ont servi le roi, soit dans sa maison, soit dans les armées.

TAGEREAU (Vincent), célèbre avocat au parlement de Paris, natif d'Angers, est auteur d'un Traité estimé contre le congrès; il est intitulé *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*, Paris, 1611, in-8°. Ce discours se trouve aussi dans la Bibliothèque de Laurent Bouchel, édition de 1667, au mot *Séparation*. L'usage du congrès fut aboli en 1677, sur un plaidoyer de M. le président de Lamoignon, alors avocat général. On a encore de Tagereau *Le vrai praticien français*, in-8°.

TAHUREAU (Jacques), né au Mans vers 1527, fit quelques campagnes avant de se marier. Il n'était encore fixé à aucun état, quand il mourut en 1555. Ses Poésies sont imprimées en 1574, in-8°; Dialogues facétieux, 1566, in-8°.

TAILLE (Jean et Jacques de la), frères, naquirent à Bondaroi dans la Beauce, près de Pithiviers, d'une famille noble et ancienne, Jean en 1536, et Jacques en 1542. Jacques, avant l'âge de 20 ans, avait déjà composé *Daire* et *Alexandre*, tragédies, et d'autres poésies; mais son extrême assiduité à l'étude lui affaiblit tellement la vue, qu'il courait risque de la perdre, lorsqu'étant encore au collége à Paris, il fut attaqué de la peste, qu'un de ses cousins lui communiqua, et il mourut en 1562, à peine âgé de 20 ans. Jean son frère aîné prit le parti des armes, et se signala dans les guerres de son temps. Il se trouva à la bataille de Dreux, et fut dangereusement blessé au visage à celle d'Arnai-le-Duc. Au retour du combat, quoiqu'il fût encore couvert de sang et de poussière, le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, courut l'embrasser et le remit à ses chirurgiens pour être pansé. Il épousa en 1575 Charlotte Dumoulin, fille d'Antoine Dumoulin, chevalier, seigneur de Rouville, et mourut en 1608. On a de lui *Saül*, *La famine ou le* [illegible] *baonites*, tragédies, [illegible] *Le Negromant*, co[illegible] gies et d'autres poési[illegible] primer avec celles d[illegible]

en 1573 et 1574, 2 vol. in-8°; une Géomance, 1574, in-4°; *Les Singeries de la ligue*, 1595, in-8°, ou dans la satire Ménippée; *Discours des duels*, 1607, in-12.

TAILLEPIED (Noel), cordelier, natif de Pontoise, fut lecteur en théologie et prédicateur. Il mourut en 1589. On a de lui une traduction française des Vies de Luther, de Carlostad et de Pierre Martyr, par Théodose de Bèze, in-8°; un Traité de l'apparition des esprits, 1602, in-12, rempli de fables et de contes ridicules; les Antiquités de Rouen, in-8°, et celles de Pontoise, in-8°; une Histoire des Druides, Paris, 1585, in-8°, livre savant et recherché.

TAILLEURS (Frères). *Voyez* Buche.

TAISAND (Pierre), habile avocat et jurisconsulte au parlement de Dijon, sa patrie, puis trésorier de France en la généralité de Bourgogne, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont 1° les Vies des plus célèbres jurisconsultes: la plus ample édition de cet ouvrage est celle de 1737, in-4°; 2° l'Histoire du droit romain, in-12; 3° des Commentaires sur la coutume générale des pays et duché de Bourgogne, 1598, in-fol. Ayant fait présenter à Louis XIV quelques ouvrages manuscrits qu'il avait composés en l'honneur de la famille royale, ce prince lui envoya un beau médaillon d'or; mais il mourut à Dijon avant de le recevoir, le 12 mars 1715.

TAISNIER (Jean), né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles V. Las des courses que cette fonction lui occasionnait, il se fixa à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien. On a de lui *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. Il y a quelquefois des titres de 1583. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa Chiromancie et son Astrologie judiciaire. Il y apparence qu'il vécut peu au-delà de 1562.

TAIX (Guillaume de), chanoine et doyen de l'église de Troyes en Champagne, et abbé de Basse-Fontaine, [illegible] Fresnay [illegible] naquit [illegible] de[illegible], d'un[illegible]

mille noble, connue en Touraine depuis 1350. Il fut député par le clergé de son diocèse aux états de Blois en 1576, et aux assemblées du clergé tenues à Paris en 1579, 1580, 1585 et 1586. Il y parut avec distinction, s'y fit aimer et estimer, et mourut le 7 septembre 1593. Il a donné une relation curieuse et intéressante de ce qui s'est passé aux états de Blois en 1576, dans les Mélanges de Camusat, et dans les assemblées du clergé où il a assisté comme député, Paris, 1625, in-4°.

TALBOT (Jean), comte de Shrewbury et de Waterford, gouverneur d'Irlande, et l'un des plus grands capitaines du 15e siècle, que les Anglais appelaient leur Achille, descendait d'une illustre maison d'Angleterre originaire de Normandie. Il se signala par sa valeur lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, et fut fait gouverneur de cette île. Il passa en France en 1417 avec l'armée anglaise, et rendit son nom redoutable aux Français. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise, Laval, etc.; mais il fut fait prisonnier à la journée de Patay en Beauce. Peu de temps après, ayant recouvré sa liberté, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, et rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya, en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII. Dans la suite il prit Bordeaux avec plusieurs autres villes, et rétablit en France les affaires des Anglais; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siége aux Français, il fut tué dans une bataille avec un de ses fils, le 17 juillet 1453. Cette mort fit perdre aux Anglais tout ce qu'ils avaient en Guienne, et ils furent chassés de la France.

TALBOT (Pierre), archevêque de Dublin, naquit en Irlande en 1620, d'une branche catholique de l'illustre maison de Talbot. Il devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre, et rendit de si grands services à la religion catholique, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Dans la suite il fut arrêté et renfermé par les protestans dans une étroite prison, où il mourut de misère vers 1682. On a de lui en anglais: De la nature de la foi et de l'hérésie, in-8°; Catéchisme des politiques, in-4°; Traité de la religion et du gouvernement, in-4°; Histoire des Iconoclastes, Paris, 1674, in-4°, et d'autres ouvrages de controverse. Richard Talbot, duc de Tyrconel, l'un de ses frères, se trouva à l'âge de 15 ans à une bataille où il resta trois jours parmi les morts. Il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, et fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier prince passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, et se préparait à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son oraison funèbre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, a été imprimée in-4°, et dans son recueil d'oraisons funèbres.

TALBOT (Guillaume), de la même maison que les précédens, mais d'une branche protestante établie en Angleterre, se distingua par son mérite, et devint évêque d'Oxford, puis de Sarisbury, et enfin de Durham. Il mourut en 1730. On a de lui un volume de Sermons, et quelques autres écrits.

TALBOT (Charles), fils du précédent, et lord grand-chancelier d'Angleterre, naquit le 3 décembre 1686. Il s'acquit une grande réputation par son mérite et par sa capacité dans les affaires, et mourut le 14 février 1736.

TALIACOT (Gaspard), professeur en médecine et en chirurgie à Bologne sa patrie, s'est rendu fameux par un Traité pour allonger le nez, les oreilles, les lèvres, etc., quand elles sont difformes, intitulé *Curtorum chirurgia*, Venise, 1597, in-fol. Quoiqu'on n'ait guère vu d'effets de cette chirurgie, un nommé Verduin l'a renouvelée dans son livre *De novâ artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1696, in-8°.

TALLART (Camille d'Hostun, duc de), maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne et illustre maison originaire de Provence. Il servit dès sa jeunesse, et s'étant signalé en plusieurs siéges et combats, il fut envoyé ambassadeur en Angleterre en 1697, où il

conclut le traité de partage de la succession de Charles II, roi d'Espagne. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702, et fut fait maréchal de France le 14 janvier 1703. Il gagna la bataille de Spire le 15 novembre de la même année, et il écrivit du champ de bataille au roi : « Sire, votre armée a plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats. » Mais il fut défait et fait prisonnier à la fatale journée de Hochstet, autrement de Blenheim, le 13 août 1704. On le conduisit en Angleterre, et son séjour n'y fut pas inutile, car il y fit goûter à la reine des propositions de paix qui dans la suite eurent leur effet. De retour en France en 1711, il fut fait duc en 1712, et mourut le 3 mars 1728, à 76 ans, laissant Marie-Joseph de Hostun, duc de Tallard, dont le duché fut érigé en pairie en 1715. C'est son épouse Marie-Isabelle-Gabrielle de Rohan, née en 1699, qui succéda à son aïeule madame de Ventadour dans la charge de gouvernante des enfans de France.

TALLEMANT (François), abbé du Val-Chrétien, aumônier du roi, puis premier aumônier de madame la dauphine, et sous-doyen de l'académie Française, natif de La Rochelle, mort le 6 mai 1693, à 73 ans, est auteur 1° d'une traduction française des Vies des hommes illustres de Plutarque, 8 vol. in-12 : cette traduction n'est point estimée, et a fait dire à Boileau que Tallemant était le sec traducteur du français d'Amiot ; 2° d'une traduction française de l'Histoire de Venise du procurateur Nani, 1682, en 4 vol. in-12. Cette dernière traduction est assez bonne.

TALLEMANT (Paul), parent du précédent, naquit à Paris le 18 juin 1642. Il fut reçu de l'académie Française en 1666, puis de celle des inscriptions ; et s'étant acquis l'estime de M. de Colbert, le roi le gratifia de plusieurs pensions considérables, et lui donna plusieurs bénéfices. Il se distingua surtout par ses discours et par ses harangues, et fut secrétaire de l'académie des Inscriptions depuis 1694 jusqu'en 1706. Il mourut le 30 juillet 1712. Ses Harangues, ses Discours, son *Voyage de l'île d'Amour*, 1663, in-12, et quelques autres de ses écrits, ont été imprimés.

TALON (Omer), avocat-général au parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats du 17e siècle, était fils d'Omer Talon, conseiller d'état, d'une maison illustre dans la robe, et féconde en personnes de mérite. Il se distingua également par sa probité, par ses talens et par sa capacité dans les affaires, et devint avocat-général en 1631, par la démission de Jacques Talon son frère aîné, qui fut fait cette même année conseiller d'état. Omer Talon fit paraître tant d'équité et de sagesse dans ses décisions, qu'il passa avec justice pour l'oracle du barreau. Il mourut le 29 décembre 1652, à 57 ans. On a de lui d'excellens mémoires en 8 vol. in-12, relatifs au parlement dans le temps de la Fronde.

TALON (Denis), fils du précédent, lui succéda en 1652 dans la charge d'avocat-général, et soutint par ses talens et par sa vertu la réputation de son père. Il fut fait président à mortier en 1689, et mourut en 1698. On a de lui quelques pièces imprimées avec les mémoires de son père ; mais le *Traité de l'autorité des rois dans le gouvernement de l'Église*, qu'on lui a attribué, n'est point de lui. Ce Traité est de M. de la Mothe le Vayer de Boutigny.

TAM (François-Verner), peintre, né à Hambourg, s'attacha à peindre des animaux, des fleurs et des fruits. Il est mort à Vienne en 1724, à 66 ans.

TAMBURINI (François), jésuite sicilien, mort vers 1675, a fait une Explication du Décalogue, Lyon, 1659, in-fol., supprimée par arrêt du parlement du 6 mars 1762.

TAMERLAN, ou TIMUR BEC, c'est-à-dire *Timur-le-Boiteux*, empereur des Tartares, et l'un des plus fameux conquérans qui aient paru dans le monde, était issu du sang royal, et comptait plusieurs kams parmi ses aïeux. Il s'éleva à la souveraineté par sa valeur et par sa prudence, et s'étant mis à la tête de quelques troupes, il remporta diverses victoires dans la Perse. Ces succès augmentèrent son ambition et son armée. Il subjugua les Parthes, força les murailles de la Chine, soumit la plus

grande partie des Indes, la Mésopotamie et l'Egypte, et se vanta d'avoir sous sa puissance les trois parties du monde. Il joignait à l'ambition de dominer et aux talens des plus grands guerriers, quelque connaissance des mathématiques et de la théologie mahométane; mais il ternit l'éclat de ses grandes actions par sa cruauté. Il détruisit Bagdad, où 800000 habitans périrent. Sébaste, Damas, Alep éprouvèrent le même sort. La plus considérable de ses victoires fut celle qu'il remporta sur Bajazet Ier, empereur des Turcs, près d'Angoury en 1402. Bajazet y fut fait prisonnier, et fut d'abord traité avec beaucoup de douceur par le prince tartare; mais s'étant ensuite rendu indigne de cette modération par son orgueil, par ses menaces et par ses mépris, on dit que Tamerlan le fit enfermer dans une cage de fer. On assure que ce conquérant envoya des ambassadeurs à Charles VI, roi de France. Il mourut le 1er avril 1415, à 71 ans. Ses fils partagèrent entre eux ses conquêtes. Nous avons une Histoire de Tamerlan, par Arabscad, traduite par Vattier, et une traduction française de l'histoire de ce même prince, composée en persan par un auteur contemporain. M. Petis de la Croix, auteur de cette traduction, la donna au public en 1722, 4 tomes in-12.

TANAQUILLE, appelée aussi Cécilie, femme de Tarquin l'Ancien, était née à Tarquinie, ville de Toscane, et y fut mariée à Lucumon, originaire de Corinthe. Ce Lucumon, étant riche, et ayant épousé la fille d'une des plus nobles familles de la ville, espérait pouvoir parvenir aux dignités; mais il rencontra de grands obstacles, parce qu'il était fils d'un étranger. Tanaquille, qui n'était pas moins ambitieuse que son mari, lui persuada d'aller tenter fortune à Rome, où les personnes de mérite, de quelque pays qu'elles fussent, pouvaient parvenir aux plus grandes charges. Peu de jours après ils se mirent en chemin, et en arrivant au Janicule, on dit qu'un aigle descendit sur leur chariot, enleva le chapeau de Lucumon, et après avoir volé quelque temps autour d'eux, avec de grands cris, lui remit ce chapeau sur la tête. Tanaquille embrassa aussitôt son époux, en l'assurant que cette aventure était un présage certain de son élévation future. Lucumon prit dans Rome le nom de Tarquin, gagna l'estime et l'amitié de Romains, et s'insinua tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, et qu'il devint roi lui-même. Ayant été assassiné la trente-huitième année de son règne, Tanaquille fit tomber la couronne sur Servius Tullius son gendre, qui avait été élevé dans son palais, et dont elle avait auguré l'élévation à l'occasion d'un feu que l'on avait vu autour de sa tête pendant qu'il dormait. Tanaquille eut grande part au gouvernement pendant le règne de son mari et celui de son gendre. Sa mémoire fut en si grande vénération dans Rome pendant plusieurs siècles, qu'on y conservait précieusement les ouvrages qu'elle avait faits de ses mains, sa quenouille, son fuseau, de la laine qu'elle avait filée, sa ceinture, et une robe royale qu'elle avait faite pour Servius Tullius. C'est elle qui fit la première de ces tuniques tissues que l'on donnait aux jeunes gens quand ils se défaisaient de la *Prætexta* pour prendre la robe virile, et de celles de même façon dont on revêtait les filles qui se mariaient.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur normand, vassal de Robert, duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya ses deux fils Guiscard et Roger tenter fortune en Italie. Ils s'établirent par leurs armes en Sicile, prirent Palerme en 1070, et leurs descendans y régnèrent dans la suite.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au commencement du 13e siècle, est auteur d'une Collection de canons que Ciron a donnée au public avec des notes.

TANCRÈDE, prétendu duc de Rohan, fut porté jeune en Hollande par un capitaine, qui le donna à un paysan. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre quelque chose, en l'envoya à Leyde pour y faire ses études; mais on en eut ensuite si peu de soin, que, manquant de tout, il fut sur le point d'apprendre un métier. En 1645, Mar-

guerite de Béthune, duchesse de Rohan, voulant déshériter sa fille qui s'était mariée malgré elle à Henri Chabot, reconnut Tancrède pour son fils et lui envoya de quoi se mettre en équipage. Il vint à Paris, où après avoir long-temps disputé sa naissance, le parlement le déclara supposé, par un célèbre arrêt rendu en 1646, quoique la duchesse de Rohan soutînt qu'il était son fils. Il était brave de sa personne, et fut tué fort jeune en 1649, d'un coup de pistolet, pendant la guerre civile de Paris.

TANEVOT (Alexandre), né à Versailles en 1692, passa 60 ans dans les bureaux des finances, et finit par les places de premier commis des finances, et de secrétaire de M. de Boulogne, devenu contrôleur-général. Cependant sa fortune suffit à peine à payer ses dettes, et quelques domestiques ou legs pieux, parce qu'il s'était toujours respecté assez pour se contenter de ses appointemens, sans solliciter des grâces, qui ne s'obtiennent souvent qu'aux dépens de la justice. Les muses, qu'il associa aux occupations de son état, firent tout l'agrément de sa vie, qu'il termina en 1773. Il a fait imprimer ses différens ouvrages en 1766, 3 vol. in-12, dans lesquels se trouvent les tragédies de *Séthos* et d'*Adam et Eve*.

TANGÉ (Pierre), graveur, mort à Amsterdam en 1760, dont on a un Christ mort, d'après Salviati; les Joueurs de cartes, de Caravage; Tarquin et Lucrèce, de L. Jordam; la Chasteté de Joseph, de Cignani, etc.

TANNEGUY DU CHATEL. *Voy.* Chatel.

TANNER (Thomas), né en 1674, à Luwington, entra dans les ordres sacrés à Noël 1694; il serait difficile de détailler le grand nombre de bénéfices qu'il parcourut jusqu'à ce qu'il fut élevé sur le siége de Saint-Asaph le 23 janvier 1732. Il épousa, en 1633, miss Scottow, riche de 15,000 livres sterling, et mourut à Christ-Chruch d'Oxford le 14 décembre 1735. On voit son épitaphe dans sa cathédrale, où il a été inhumé. Il a publié, en 1695, *Noticia monastica anglicana*, in-8°, dont il y a une édition fort augmentée par Jean Tanner en 1744. Depuis sa mort on a publié sa *Bibliotheca britannico-hybernica*, 1748, in-fol., à laquelle il avait travaillé pendant 40 ans. Ces livres, pleins de recherches d'antiquités, ont des notes critiques qui les rendent précieux.

TANNERUS (Adam), savant jésuite, natif d'Inspruck, enseigna la théologie avec réputation à Ingolstad et à Vienne en Autriche, et devint chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie, et mourut en chemin le 25 mai 1632, à 60 ans. Il s'était trouvé en 1601 à la fameuse dispute de Ratisbonne entre les docteurs catholiques et hérétiques, en présence des ducs de Bavière et de Neubourg. On a de lui une relation de cette dispute, Munich, 1602, in-fol., et un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, entre autres une Astrologie, Ingolstad, 1621, in-fol; quelques Apologies pour les jésuites, etc.

TANQUELIN ou TANCHELIN, nommé aussi Tanchelme, Tanquelme, Tanchème et Tandème, fanatique du 12e siéc., était d'Anvers. Quoique laïque il prêcha publiquement, surtout dans les Pays-Bas et dans la Hollande. Il enseignait que les sacremens de l'Eglise catholique étaient des abominations; que les prêtres, les évêques et les papes n'avaient rien de plus que les laïques, et qu'il ne fallait pas payer la dime. Il s'appliqua d'abord à gagner les femmes, et par leur moyen il séduisit bientôt les maris. Le libertinage le plus honteux était le fruit et souvent l'amorce de la séduction. Il avait tellement fasciné les esprits, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes en présence de leurs maris; et loin que les uns et les autres le trouvassent mauvais, ils se croyaient tous honorés de l'amour du prétendu prophète. Il paraissait en public escorté de 3000 homme armés qui le suivaient partout. Il était superbement habillé, et avait l'équipage d'un roi. Quand il prêchait, il faisait porter son étendard, et ses gardes avaient l'épée nue. Cet appareil frappait les yeux du peuple grossier, qui l'écoutait comme si c'eût été un ange. Pour subvenir à ses dépenses, il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Prêchant un jour à une grande foule

de peuple, il fit mettre à côté de lui un tableau de la sainte Vierge, et mettant sa main sur celle de l'image, il eut l'impudence de dire à la mère de Dieu : « Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. » Puis se tournant vers le peuple : « Voilà, dit-il, que j'ai épousé la sainte Vierge, c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles et des noces. En même temps, ayant fait placer à côté de l'image deux troncs, l'un à droite et l'autre à gauche : « Que les hommes, dit-il, mettent dans l'un ce qu'ils veulent me donner, et les femmes dans l'autre ; je connaîtrai lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et pour mon épouse. » Les femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et leurs pendans d'oreille pour mettre dans le tronc. Cet imposteur fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht et dans plusieurs villes de Flandre, surtout à Anvers, malgré le zèle de saint Norbert qui l'avait confondu plusieurs fois. Il alla à Rome en habit de moine, prêchant partout son fanatisme. Mais à son retour il fut arrêté et mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne, d'où s'étant évadé, il fut tué par un prêtre en 1125.

TANSILLO (Louis), fameux poète italien, né à Nole vers 1510, se rendit célèbre dès l'âge de 25 ans par sa pièce intitulée *Il vendemiatore o stanze sopra la coltura de gli orti delle Donne*, qui fut imprimée à Naples en 1534, in-4°, plus rare que l'édition de Venise, 1549, in-4°. On lui attribue *Stanze in lode della Menta*, 1540, in-8°, et elles sont jointes aux éditions du *Vendangeur* de 1574 et suivantes ; l'une et l'autre ont fait beaucoup de bruit. Il s'attacha à la maison de Tolède, et passa une grande partie de sa vie auprès de dom Pierre de Tolède, marquis de Villa-Franca, qui fut long-temps vice-roi de Naples. Transillo était juge royal à Gayette en 1569, et mourut quelque temps après. On a de lui, outre son *Vendangeur*, un poëme intitulé *Les larmes de Saint-Pierre*, traduit en français par Malherbe, et un grand nombre d'autres poésies qui sont estimées. La meilleure édition de ses pièces diverses est celle de Bologne en 1711, in-12. On fait grand cas de ses Chansons et de ses Sonnets.

TANTALE, roi de Phrygie et de Paphlagonie, était, selon les poètes, fils de Jupiter et de la Nymphe Ploté. Selon la fable, il reçut un jour les dieux à sa table ; et pour éprouver leur divinité il mit son fils Pélops en pièces, et le leur fit servir parmi les autres viandes. Les dieux découvrirent le meurtre, et ne touchèrent point à ses mets, à la réserve de Cérès, qui, ne songeant qu'à sa fille Proserpine, mangea, sans y penser, l'épaule gauche. Jupiter ressuscita Pélops, et lui donna une épaule d'ivoire à la place de celle qui avait été mangée. Il condamna ensuite Tantale à une faim et à une soif excessive et perpétuelle. Ce malheureux prince fut enchaîné dans un lac dont l'eau lui allait jusqu'au menton, mais lorsqu'il voulait boire l'eau se retirait. Une branche d'arbre, chargée de fruits, descendait aussi jusque sur ses lèvres, mais lorsqu'il voulait prendre de ce fruit la branche se redressait en haut. On dit que Tantale avait enlevé Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, et qu'il avait été contraint de se retirer dans le Péloponèse. On ajoute qu'il fit bâtir la ville de Smyrne, et qu'il laissa trois fils, Pélops, Dascylus et Brocas, et une fille appelée Niobé.

TAPPEN (Sylvestre), savant ministre protestant, né à Hildesheim en 1670, est auteur de divers ouvrages en allemand sur la théologie, la morale et l'histoire, de quelques Dissertations en latin, et d'une petite géographie en vers latins, sous le titre de *Poeta geographus*. Il mourut en 1747, après avoir presque entièrement perdu la vue depuis 20 ans.

TAPPER (Ruard), fameux théologien du 16e siècle, était d'Enchuysen en Hollande. Il devint docteur de Louvain, y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'université et doyen de l'église de Saint-Pierre. L'empereur Charles V, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il fut envoyé au concile de Trente en 1551, avec Josse Ravestein et Jean-Léonard Hassels. Il mourut à Bruges le 2 mars 1559, à 71 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, Cologne, 1582, in-fol.

TARAISE, patriarche de Constantinople, était fils de Georges, l'un des principaux magistrats de cette ville. Il s'acquit beaucoup de réputation par sa vertu et par sa capacité dans les affaires, et fut élevé à la dignité de consul, puis choisi pour être premier secrétaire d'état sous le règne de Constantin et d'Irène, qui le firent ensuite élire patriarche de Constantinople en 784. Taraise écrivit aussitôt au pape Adrien, et fit célébrer le 2e concile général de Nicée en 787, en faveur des saintes images. Il gouverna son église avec piété et avec sagesse, et mourut en 806. Nous avons de lui, dans la collection des conciles, une excellente Epître écrite au pape Adrien.

TARCAGNOTE. *Voyez* MARULLE.

TARDIEU. *Voyez* FERRIER (JÉRÉMIE).

TARDIEU (NICOLAS-HENRI), né à Paris en 1674, apprit la gravure de Jean Le Pautre, et dans l'école de G. Audran. Il fut reçu de l'académie en 1720. Il est mort le 27 janvier 1749. On voit de lui plusieurs pièces dans le Recueil de Crozat, d'autres d'après Jules Romain, le portrait du duc d'Antin, etc.

TARDIF (GUILLAUME), originaire du Puy-en-Velay, était professeur en belles-lettres et en éloquence au collége de Navarre, et lecteur de Charles VIII. Il est auteur d'un Traité de chasse, imprimé avec celui de Franquières.

TARDIF (JEAN), conseiller au Châtelet, fut pendu avec le président Brisson en 1591. Son crime était que le curé de Saint-Côme avait trouvé chez lui deux livres contre la maison de Guise et les ligueurs, pour lesquels le parlement de Paris le blâma. Dans la frénésie des seize cet arrêt revint en mémoire; Hamilton, curé de Saint-Côme, retourna chez lui, le fit tirer de son lit, où il était, pour avoir été saigné, et le fit amener dans la chambre haute du Châtelet, où le président Brisson et le conseiller Larcher étaient déjà pendus. A cette vue Tardif s'évanouit; et, dans cet évanouissement, il fut pendu avec les autres.

TARD-VENUS. *Voy.* CROQUANS.

TARGIONI-TOZZETTI (JEAN), docteur en médecine et professeur de botanique et d'histoire naturelle à Florence, naquit dans cette ville le 11 septembre 1712. Il fit ses études à Pise, et revint à Florence étudier la botanique sous le fameux Micheli, qui, à sa mort, arrivée en 1738, lui légua sa bibliothèque, son herbier, son cabinet et ses manuscrits. Le grand-duc le nomma directeur du jardin de botanique, et professeur dans le collége de Florence. Il contribua à l'établissement d'une académie de médecine dans l'hôpital de Sainte-Marie, où les morts enseignent aux vivans les causes des maladies, et la confirmation des pronostics. Targioni mourut à Florence le 7 janvier 1783. Il a consigné le résultat de ses recherches relatives aux antiquités et à l'histoire naturelle de son pays dans un recueil manuscrit en 12 volumes. Il a fait imprimer *Thesis de usu plantarum in medicina*, Pisis, 1734, in-fol.; *Aggrandimenti delle scienze fisiche in Toscana*, 1780, 4 vol. in-4°.

TARIN (PIERRE), né à Courtenay, fut médecin à Paris, où il mourut en 1771. Il a traduit les Elémens de physiologie d'Haller en 1752, in-8°, et il a composé *Adversaria anatomica*, 1750, in-4°, figures; *Dictionnaire anatomique*, 1753, in-4°; *Osteographie*, *Myographie*, chacune in-4°; *Anthropotomie*, 1750, 2 vol. in-12; *Desmographie*, ou *Traité des ligamens du corps humain*, in-8°; *Observations de médecine et de chirurgie*, 1758, 3 vol. in-4°.

TARISSE (dom JEAN-GRÉGOIRE), né le 29 juin 1575, à Pierre-Rue, près de Cesteron, petite ville du bas Languedoc, fut le premier général de la congrégation de Saint-Maur, qu'il gouverna avec prudence et avec édification, depuis 1630 jusqu'en 1648. Il mourut le 24 septembre de cette dernière année, après s'être démis dès le mois de mai précédent. On a de lui d'excellens Avis aux supérieurs de sa congrégation, imprimés en 1632, in-8°. Il était lié d'amitié avec saint Vincent de Paul et avec M. de Solminiac, évêque de Cahors.

TARPA (*Spurius Metius* ou *Mœtius*), fameux critique à Rome, du temps de Jules-César et d'Auguste, avait son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinait les pièces des poëtes avec quatre autres critiques. On

ne représentait aucune pièce de théâtre qui n'eût été approuvée de Tarpa ou de l'un de ses quatre collègues. Les connaisseurs n'étaient pas toujours satisfaits de son jugement. Cependant Horace, le plus judicieux critique de son temps, en parle avec éloge.

TARPEIA, fille de Tarpeïus, gouverneur du Capitole sous Romulus, livra le Capitole à Tatius, général des Sabins, à condition que ses soldats lui donneraient ce qu'ils portaient à leur bras gauche, désignant par là leurs bracelets d'or; mais Tatius étant maître de la forteresse, 746 avant J.-C., jeta sur Tarpeïa ses bracelets et son bouclier qu'il avait au bras gauche, et ayant été imité par ses soldats, Tarpeïa fut accablée de bracelets et de boucliers, et fut enterrée sur ce mont, qui, de son nom, fut appelé Tarpeïen. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étaient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les précipitait du haut de la roche Tarpeïenne, suivant la loi des douze Tables.

TARQUIN-l'ANCIEN, roi des Romains, était fils de Démaratus, corinthien. Il naquit à Tarquinie, ville de Toscane, et alla à Rome par le conseil de sa femme Tanaquille. Il s'éleva jusqu'au trône par sa politique, et succéda au roi Ancus Martius, 616 avant J.-C. Il institua les jeux du Cirque, soumit quelques peuples voisins, augmenta le nombre des sénateurs, et jeta les premiers fondemens du Capitole, où il fit bâtir un temple à Jupiter. Il fit aussi bâtir ces aquéducs souterrains qui servaient à nettoyer la ville, et que Pline admirait encore 800 ans après leur construction. On dit aussi qu'il introduisit la coutume des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les robes des rois et des augures, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers et des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus Martius, 578 avant J.-C., à 80 ans, après en avoir régné 38. Servius Tullius son gendre lui succéda. *Voy.* TANAQUILLE.

TARQUIN-LE-SUPERBE, ainsi nommé à cause de son orgueil, était parent de Tarquin-l'Ancien. Il épousa Tullia, fille du roi Servius Tullius; et dans l'impatience de régner, il assassina ce prince et se mit sur le trône, 534 avant J.-C. On assure qu'il introduisit le premier dans Rome l'usage de l'exil et des tourmens, et qu'il traita avec une cruauté inhumaine les nobles mêmes et les sénateurs. Il acheva le Capitole, et bâtit un temple qui était commun à tous les Latins. Son fils, s'étant retiré chez les Gabiens, y acquit beaucoup d'autorité, et envoya lui demander les moyens de la conserver. Le député trouva Tarquin qui se promenait dans un jardin; et ce prince, pour toute réponse, se contenta d'abattre à ses yeux les têtes des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres. Son fils, auquel on rapporta cette action, comprit aussitôt ce que son père voulait dire, et fit couper la tête aux plus considérables d'entre les Gabiens. Les Romains, indignés de la cruauté de Tarquin, et des débauches de ses enfans, résolurent de le détrôner. La violence que son fils Sextus fit à Lucrèce en fut un prétexte plausible. Ils exécutèrent ce dessein, 509 avant J.-C., dans le temps que Tarquin était occupé au siége d'Ardée. Ce prince avait régné 24 ans. Il tenta inutilement de remonter sur le trône. Les Romains aimèrent mieux vivre en république. Tarquin survécut à sa famille; il serait mort dans la misère, si Aristodème, prince de Cumes, ne lui eût donné retraite. Il y mourut âgé de 90 ans.

TARQUIN COLLATIN. *Voy.* COLLATINUS.

TARTAGLIA. *Voyez* TARTALEA.

TARTAGNI (ALEXANDRE), habile jurisconsulte du 16e siècle, surnommé d'*Imola*, parce qu'il était natif de cette ville, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare avec tant de réputation qu'on le nomma le *Monarque du droit* et le *Père des jurisconsultes*. Il mourut à Bologne en 1477, à 53 ans. On a de lui des Commentaires sur les Clémentines, et sur le Sexte, et d'autres ouvrages, dont il y a plusieurs éditions.

TARTALEA, ou TARTAGLIA, (NICOLAS), savant mathématicien italien du 16e siècle, natif de Bresce dans l'état de Venise, est célèbre pour avoir inventé la méthode de résoudre les *Equations cubiques*, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'est aussi le premier auteur qui a écrit *ex professo*

sur la théorie du mouvement des bombes et des boulets, sujet qu'il examine dans sa *Nova scientia*, imprimée à Venise en 1537, et dans ses *Quesiti ed inventioni diverse*, imprimés dans la même ville en 1546. Il a aussi traité de la géométrie, de l'arithmétique et de l'algèbre, a fait une bonne traduction latine des Élémens d'Euclide avec de savans Commentaires et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4°, 1606. Il mourut fort âgé en 1557.

TARTERON (Jérôme), jésuite, natif de Paris, mort en cette ville le 12 juin 1720, à 75 ans, est auteur d'une Traduction française des œuvres d'Horace, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12; et d'une Traduction des satires de Perse et de Juvénal, dont la dernière édition est celle de 1752, in-12, et la première de 1689, dont la préface est plus ample.

TASMAN (Abel), Hollandais fameux pour ses découvertes dans la mer du Sud, partit de Batavia le 14 août 1642. Après avoir mouillé à l'île Bourbon, il s'avança jusqu'à 42 degrés et demi latitude sud, et 164 de longitude, où il découvrit une terre qu'il appela *Van-Diemen*; il visita la Nouvelle-Zélande et un grand nombre d'îles, puis rentra à Batavia le 15 juin 1643.

TASSE (Torquato Tasso ou le), très-célèbre poète italien, naquit le 11 mars 1544, à Sorrento, dans le royaume de Naples, d'une maison illustre. Il fit ses études à Padoue, et il se distingua par ses talens pour la poésie. Il suivit le nonce en France, du temps du roi Charles IX, et mérita l'estime et les bienfaits de ce monarque. Il retourna à Ferrare, et il y publia son fameux poëme de la *Jérusalem délivrée*, qu'il avait achevé en France, dans l'abbaye de Châlis, dont le cardinal d'Est était abbé. Il composa d'autres pièces ingénieuses, et introduisit le premier les bergers sur le théâtre, dans son *Aminte*, qui a été le modèle des comédies pastorales. Le Tasse eut de grands différends avec les académiciens de la Crusca, qui avaient censuré sa *Jérusalem délivrée*. Il se fit des affaires à Ferrare, et y fut mis en prison. Il pensa alors perdre l'esprit par l'amour extravagant qu'il avait conçu pour Éléonore d'Est, sœur d'Alfonse, duc de Ferrare. Le reste de sa vie fut une suite continuelle d'infortunes. Il s'arrêta quelque temps à Pavie, alla ensuite à Naples, et revint à Ferrare, où il fut mis en prison. La pauvreté, jointe à ses autres malheurs, ne le quitta que lorsqu'il fut appelé à Rome par le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, pour y recevoir la couronne poétique; on s'empressa à réparer ses malheurs, mais son esprit dérangé le rendait insensible à son changement de fortune. Il mourut à Rome la veille de son couronnement, en 1595, à 51 ans. Ses poésies lui ont acquis une réputation immortelle. Les principales sont 1° sa *Jérusalem délivrée*, ou *le Godefroy*, Gènes, 1590, in-4°, figures de Tempeste; au Louvre, 1644, in-fol.; Elzévir, 1678, 2 vol. in-24; Londres, 1724, 2 vol. in-4°; Venise, 1745, in-fol., figures: 2° sa *Jérusalem conquise*, 1593, in-4°; 3° son *Renaud*, 1562, in-4°; 4° *Les sept journées de la création du monde*, 1607, in-8°; 5° La tragédie de *Torismon*, 1587, in-8°; 6° la pastorale d'*Aminte*, Elzévir, 1678, in-24, qui est son chef-d'œuvre, et dont la meilleure traduction française est celle de Pecquet en prose, imprimée en 1734, etc. Tous les ouvrages du Tasse ont été imprimés à Florence en 1724, en 6 vol. in-fol., avec les écrits faits pour et contre sa *Jérusalem délivrée*. La meilleure traduction de la *Jérusalem délivrée* est celle de M. Mirabaud, Paris, 1759, 2 vol. in-12. Le Tasse prétendait avoir un esprit familier, et dès qu'un rayon de soleil donnait sur les vitres de son cabinet, il quittait tout pour écouter cet esprit, et lui répondait ensuite par tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus élevé et de plus juste dans la philosophie de Platon et dans toute la morale païenne. Il était dans une si grande misère, qu'il pria sa chatte, par un joli sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumière de ses yeux, *non havendo candele la notte, per iscrivere i suoi versi*. L'abbé de Charnes a écrit sa vie in-12. La *Jérusalem délivrée* du Tasse est le plus beau poëme épique que les Italiens aient produit; mais il y a trop de pensées fardées et de faux brillant; le style en est trop

fleuri et trop affecté, et le poète y court trop après l'esprit : ce qui fait dire à Boileau dans sa 9ᵉ satire :

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité
A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

TASSE (Bernard), père du précédent, était attaché au prince de Salerne, qui pensa perdre la vie à cause de son opposition à l'établissement de l'inquisition dans le royaume de Naples. Tasse se retira en France avec le prince, et après sa mort il devint sécrétaire du duc de Mantoue, et mourut en 1575, étant gouverneur d'Ostiglia. Il a laissé des Lettres, 1574, in-8° ; *Amadigi poema*, Venise, 1560 in-4°, rare ; *Il Floridante*, 1560, in-12.

TASSE (Augustin), célèbre peintre italien, natif de Bologne, fut disciple de Paul Bril, et excella dans le paysage, dans les tempêtes et dans les perspectives.

TASSIN (René-Prosper), né en 1697 à Lonlay, diocèse de Coutance, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1718, et mourut à Paris le 10 septembre 1777. Il a été un des auteurs de la *Diplomatique*, 6 vol. in-4° ; de l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, 1770, in-4°, et d'autres ouvrages moins considérables, tels qu'une *Dissertation sur les himnographes* ; la *Défense des titres de Saint-Ouen* ; la *Notice des livres de l'église de Rouen*.

TASSONI (Alexandre), fameux poète italien, natif de Modène, était de l'académie des humoristes. Il effecta d'abord de critiquer et de tourner en ridicule les ouvrages de Pétrarque et d'Homère, ce qui ne lui réussit point. Il fit ensuite un poëme héroï-comique qu'il intitula *La Secchia rapita* ou le Seau enlevé, Paris, 1766, 2 vol. in-8°, fig. Ce poëme fut parfaitement bien reçu. Il a pour sujet une prétendue guerre contre les Modénais et les Bolonais, à l'occasion d'un seau qui avait été pris. Il devint conseiller du prince de Modène, et mourut en cette ville en 1635. Son poëme du Seau a été traduit en français par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12 ; et par M. de Cedors, 1759, 3 vol. in-12, l'une et l'autre avec le texte italien. On a encore du Tassoni une Histoire ecclésiastique, où il fait paraître, en beaucoup d'endroits, des sentimens contraires à ceux de Baronius. M. Louis Antoine Muratori a écrit sa vie. Peu de temps après la mort du Tassoni, on le représenta avec une figue à la main, pour donner à entendre qu'après tout l'attachement qu'il avait auprès des grands, il n'en avait jamais profité de la valeur d'une figue ; ce que l'on exprima par ce distique mis au bas de son portrait :

Dextera cur ficum, quæris, mea gestet inanem ?
Longi operis merces hæc fuit : aula dedit.

TASTE (Dom Louis La), né à Bordeaux de parens obscurs, fut élevé comme domestique dans le monastère des bénédictins de Sainte-Croix de la même ville, prit l'habit dans ce monastère, et parvint jusqu'aux premières charges de sa congrégation. Devenu prieur des Blancs-Manteaux à Paris, il écrivit contre les fameuses convulsions, et contre les miracles attribués à M. Pâris ; ce qui fit beaucoup parler de lui, et souleva un grand nombre de ses confrères, mais le fit nommer à l'évêché de Bethléem en 1738. Il devint visiteur-général des carmélites en 1747, et ne fit pas moins parler de lui par sa conduite envers les divers monastères de cet ordre, qu'il avait fait auparavant par ses différens écrits. Il mourut à Saint-Denis en 1754, âgé d'environ 69 ans. Son plus fameux ouvrage consiste en 21 Lettres théologiques contre les fameuses convulsions et les miracles attribués à M. Pâris. Il y a dans ces lettres des faits assez curieux, mais peu de critique pour démêler les vrais d'avec les faux, et point de saine théologie sur l'article des miracles ; car dom La Taste y soutient que les diables peuvent faire des miracles bienfaisans et des guérisons miraculeuses, pour introduire ou autoriser l'erreur ou le vice ; ce qui est contraire au bon sens et à la religion, car si les prêtres des idoles avaient fait de pareils miracles pour autoriser le culte idolâtre d'Apollon, de Vénus, de Jupiter ou d'Esculape,

comme semble le prétendre dom La Taste, ceux d'entre les païens qui auraient été ainsi guéris n'auraient eu assurément, pour sortir de leur erreur, aucun moyen aussi sensible, aussi palpable, ni aussi efficace, que l'aurait été leur guérison miraculeuse, pour les autoriser à adorer Esculape ou tout autre dieu qui les aurait guéris miraculeusement; et ainsi leur erreur serait retombée sur Dieu même, qui aurait donné un tel pouvoir au démon. Or, c'est ce qu'on ne pourrait dire sans blasphème. Il y a beaucoup d'autres raisons qui renversent cette prétention de dom La Taste; et l'abbé de Prades l'ayant adoptée dans sa fameuse thèse, elle fut censurée avec raison par la Sorbonne. Ainsi ce célèbre bénédictin soutint une bonne cause par des principes dangereux et insoutenables. Les 18 premières de ces lettres furent supprimées par arrêt du parlement; et les anti-constitutionnaires les ont attaqués par quelques écrits remplis d'injures et d'emportemens. On a encore de dom La Taste 1° des Lettres contre les carmélites de Saint-Jacques à Paris, auxquelles on a répondu par des lettres apologétiques, où la conduite de ce prélat est vivement critiquée; 2° une Réfutation des fameuses lettres pacifiques; 3° un écrit in-4°, intitulé *Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*. Cet écrit a été condamné par les magistrats à être brûlé par la main du bourreau, et a été réfuté dans quelques écrits. Monsieur l'abbé Hachette, grand-vicaire de Reims et visiteur des carmélites, a fait l'éloge de dom La Taste par une lettre circulaire que l'on peut consulter. *Voyez* MONTGERON.

TATE (NAHUM), né à Dublin en 1652, succéda à Shadwel en la qualité de poète lauréat, titre qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée le 12 août 1715, à Londres, dans l'hôtel de la Monnaie, où il s'était réfugié, pour se mettre à couvert de la poursuite de ses créanciers. Il est auteur de neuf pièces dramatiques, d'une version des Psaumes, d'un poëme sur la mort de la reine Anne, etc., qu'on trouve dans différens recueils.

TATIEN, *Tatianus*, habile orateur et philosophe, surnommé l'Assyrien, fut disciple de saint Justin, et fit paraître beaucoup de zèle pour la foi de J.-C. Dans la suite, il tomba dans l'hérésie, et fut chef de la secte des encratites, ou continens, parce qu'ils condamnaient l'usage du vin et du mariage. Il avait composé une Harmonie des quatre évangélistes, dite *Diatessaron*, et un grand nombre d'autres ouvrages; mais il ne nous reste de lui, dans la Bibliothèque des Pères, que son Discours contre les gentils, imprimé aussi à Oxford, 1700, in-8°, en faveur des chrétiens; car la Concorde qui porte son nom n'est point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue.

TATISICHEF (BASILE), commença en 1720 une Histoire de Russie, à laquelle il a travaillé trente ans, et que la mort l'a empêché de finir. M. Muller a publié ce qu'il en avait fait, en 4 vol. in-4°; ce n'est presque que la traduction en russe d'anciennes chroniques esclavones, qu'il a rangées sous un ordre chronologique.

TATIUS, roi des Sabins, indigné de l'enlèvement des Sabines, fit la guerre aux Romains. Quelque temps après, la paix ayant été conclue, il s'établit à Rome, et quitta son ancienne demeure de Cures, d'où les Romains prirent le nom de Quirites. Tatius fut assassiné six ans après, par ordre de Romulus.

TATIUS (ACHILLE), d'Alexandrie, est auteur de deux ouvrages sur les phénomènes d'Aratus, que le père Pétau a insérés, en grec et en latin, dans son *Uranologium*. On lui attribue encore le roman grec des Amours de Leucipe et de Clitophon, dont Saumaise a donné une belle édition en grec et en latin, avec des notes, Leyde, 1640, in-12, traduit en français par Baudoin, 1635, in-8°, fig. Suidas dit que cet Achille Tatius était païen, qu'il renonça ensuite au paganisme, et qu'il devint évêque. Photius parle de lui dans sa Bibliothèque, chapitre 87.

TAUBMAN (FRÉDÉRIC), savant humaniste, natif de Franconie, enseigna la poésie et les belles lettres à Wittemberg avec réputation, et mou-

rut en 1613. On a de lui des Commentaires sur Plaute et sur Virgile, qui sont estimés; des Poésies, 1622, in-8°; des saillies sous le titre de *Taubmaniana*, Lipsiæ, 1703, in-8°.

TAVANES (GASPARD DE SAULX DE), célèbre maréchal de France, naquit au mois de mars 1509. Saulx était le nom de sa maison, Tavanes celui de son oncle maternel. Le jeune Tavanes fut élevé à la cour, en qualité de page du roi, et il fut fait prisonnier à Pavie avec lui. Ayant gagné les bonnes grâces du duc d'Orléans, second fils de François Ier, ce jeune prince le nomma lieutenant de sa compagnie, et se l'attacha particulièrement. Comme ils étaient l'un et l'autre d'un caractère extrêmement vif, hardi et entreprenant, ils se livrèrent à toute l'impétuosité de leur âge, et firent différentes folies, dans lesquelles ils couraient ordinairement risque de la vie. Ils passaient à cheval à travers des bûchers ardens, ils se promenaient sur les toits des maisons, et sautaient quelquefois d'un côté de la rue à l'autre. Ils cherchaient querelle aux personnes en armes pendant la nuit, et ils se battaient même quelquefois entre eux, quand ils ne trouvaient point avec qui se battre. Ils portèrent un jour un pendu dans le lit de la duchesse d'Uzès. Une autre fois, on dit que Tavanes, en présence de la cour qui était alors à Fontainebleau, sauta à cheval d'un rocher à un autre qui en était distant de 33 pieds. Tels étaient les amusemens du prince, de Tavanes, et en général des jeunes gens de qualité qui étaient attachés au duc d'Orléans; aussi les appelait-on communément *la bande enragée suivant les enfans de France*. La guerre mit fin à ces folies, et Tavanes suivit le duc d'Orléans qui fut nommé pour commander une armée dans le Luxembourg. Au retour de cette campagne, Tavanes fut commandé pour aller mettre garnison à La Rochelle, qui s'était révoltée, en 1542, à l'occasion de la gabelle. Il ramena les rebelles à leur devoir, et contribua en 1544 au gain de la bataille de Cerisoles. Le duc d'Orléans étant mort l'année suivante, le roi donna à Tavanes la moitié de la compagnie de ce prince, et le fit son chambellan. Henri II, qui monta sur le trône en 1547, après la mort de François Ier, ne témoigna pas moins d'estime pour Tavanes. Il le nomma en 1552, maréchal-de-camp et gouverneur de Verdun. Il se signala surtout à la bataille de Renti en 1554. Le roi, le voyant revenir tout couvert de sang et de poussière à la fin de cette bataille, l'embrassa, puis il arracha le collier de saint Michel qu'il portait à son cou, et le jeta sur celui de Tavanes, afin de le créer chevalier. Le même prince lui donna en 1556 la lieutenance-générale de Bourgogne. La paix s'étant faite en 1559, on fit des réjouissances et des tournois. Tavanes fut un des juges de celui dans lequel le roi fut malheureusement blessé à mort par Montgommeri. Après la mort de ce prince, arrivèrent les règnes tumultueux de François II et de Charles IX. Tavanes apaisa les troubles du Dauphiné et de la Bourgogne, et montra en toutes occasions beaucoup d'aversion pour les protestans. Il forma même contre eux en 1567 une ligue qui fut appelée *la Confrérie du Saint-Esprit*; mais cette ligue fut supprimée par la cour comme une innovation dangereuse. Il avertit l'année suivante le prince de Condé que Catherine de Médicis voulait le surprendre, et donna à ce prince le temps de se mettre en sûreté. Il fut ensuite chef du conseil du duc d'Anjou, et décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour et en plusieurs autres rencontres. Le roi, pour récompenser ses services, le fit maréchal de France en 1570. Le maréchal de Tavanes s'opposa deux ans après au dessein que l'on avait d'envelopper le roi de Navarre et le prince de Condé dans le cruel massacre de la Saint-Barthélemi; et l'on a eu raison de dire que c'est à lui que la maison de Bourbon a l'obligation d'être aujourd'hui sur le trône. Peu de temps après il dirigea les opérations du siége de La Rochelle, qui s'était révoltée. Il fut nommé alors gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant. Le siége de La Rochelle traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il était convalescent, et il crut que sa santé lui permettrait d'aller réduire les rebelles; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, et mourut en che-

min dans son château de Sulli, le 19 juin 1575. On fit conduire son corps à la Sainte-Chapelle de Dijon, où on lui éleva un tombeau. Il y a des mémoires imprimés sous son nom, in-fol. Ceux qui souhaiteront connaître plus particulièrement les actions de ce célèbre maréchal de France peuvent consulter sa vie, qui se trouve dans le 16e vol. des *Hommes illustres de la France*, par M. l'abbé Perau. Sa postérité subsiste.

TAVANNES (Guillaume de Saulx), fils de Gaspard, embrassa le parti de la ligue, pour laquelle il combattit à la journée d'Ivry en 1590. Il fit son accommodement avec Henri IV, qui lui conserva la lieutenance-générale de Bourgogne, et mourut après 1633. Il a laissé des Mémoires de ce qui s'est passé en Bourgogne depuis 1560 jusqu'en 1573, Paris, 1625, in-4°; ils sont réimprimés à la suite de ceux de son père, qui vont depuis 1530 jusqu'en 1573, in-fol., sans date ni nom de lieu; mais qui ont été dressés et imprimés par le second fils de Gaspard, nommé Jean, vicomte de Lugny, qui fut maréchal de la ligue, obtint d'Henri IV un brevet pour être maréchal de France, confirmé sous Louis XIII, qui y ajouta la pension; mais le vicomte de Lugny mourut en 1630, sans avoir été placé. Il fit faire l'édition de ces Mémoires dans son château de Lugny, près Autun. Il croyait que la franchise qui y régnait demandait cette clandestinité; mais on trouve dans les uns et dans les autres bien du bavardage moral et presque point de faits.

TAVANNES (Jacques de Saulx), petit-fils de Guillaume, était bailli de Dijon, et par sa place, naturellement attaché au prince de Condé, gouverneur de Bourgogne. Il le suivit dans toutes ses campagnes, et fit la guerre en Bourgogne pendant la prison du prince. Lorsque le prince de Condé eut fait sa paix et fut rentré dans Paris, en 1651, Tavannes fut créé lieutenant-général; il suivit le prince en Guyenne, et fit la guerre pour lui jusqu'en 1653, que, mécontent de partager le commandement avec le prince de Tarente, il quitta le prince, en lui promettant de ne jamais servir contre lui. Il lui tint parole, se retira dans une de ses terres, près de Langres, où il mourut le 22 décembre 1683, à 63 ans. Il a laissé des Mémoires sur la guerre civile, depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

TAVERNIER (Jean-Baptiste), baron d'Aubonne, et l'un des plus fameux voyageurs du 17e siècle, naquit à Paris en 1605, où son père, qui était d'Anvers, était venu s'établir, et faisait un bon trafic de cartes géographiques. L'inclination naturelle qu'il avait à voyager s'augmenta beaucoup en voyant tant de cartes, et en entendant discourir sur les pays étrangers tous les curieux qui en achetaient tous les jours. Tavernier contenta de si bonne heure sa passion pour les voyages, qu'à l'âge de 22 ans il avait vu les plus belles régions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie. Il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de 40 ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir. Il amassa de grands biens par le commerce qu'il faisait en pierreries, et au retour de son sixième voyage des Indes il fut anobli par Louis XIV, et acheta en 1668, la baronnie d'Aubonne, située au pays de Vaud, proche le lac de Genève, dans le canton de Berne. Malgré ses grands biens, il se vit incommodé sur ses vieux jours, à cause de la malversation d'un de ses neveux qui dirigeait dans le Levant, une cargaison de 222,000 liv. d'achats en France, qui devaient avoir produit plus d'un million. On croit que l'espérance de remédier à ce désordre le porta à entreprendre un septième voyage. Il vendit en 1687, tant pour les préparatifs de ce voyage que pour payer ses dettes, la baronnie d'Aubonne au marquis du Quesne, fils aîné de M. du Quesne, le plus grand homme de mer que l'on ait vu en France. Tavernier mourut à Moscou, durant son 7e voyage, au mois de juillet 1689, à 84 ans. Il était de la religion prétendue réformée. Comme il écrivait et parlait fort mal en français, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers tomes in-4° de ses Relations, et M. de la Chapelle, secrétaire de M. le premier président de Lamoignon, lui prêta la

sienne pour le troisième, où se trouve une relation du Japon. Outre ces voyages, qui, quoique curieux, ne sont ni exacts ni estimés, et qu'il avait tirés en partie d'un certain père Raphaël, capucin, qui demeurait depuis long-temps à Ispahan, on donna encore, au public sous sa dictée, une *Relation de l'intérieur du Sérail de Constantinople*. Ils ont été réimprimés avec cette Relation, en 6 vol. in-12.

TAVORA. *Voy.* Aveiro.

TAUVRI (Daniel), né en 1669, d'un médecin de Laval, fit des progrès si rapides, que dès l'âge de 18 ans, il donna au public son *Anatomie raisonnée*, in-12; et à 21, son *Traité des médicamens*, 2 vol. in-12. M. de Fontenelle, qui connaissait son mérite et ses talens, le choisit ensuite pour son élève à l'académie des Sciences, et Tauvri passa de la place d'élève à celle d'associé en 1699. Ce fut alors qu'il s'engagea contre M. Méri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération et de la nourriture du fœtus*; mais sa trop grande application au travail augmenta la disposition qu'il avait à devenir asthmatique, et le jeta dans une phthisie dont il mourut au mois de février 1701, dans sa 32e année. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle pratique des maladies aiguës, et de toutes celles qui dépendent des fermentations des liqueurs*. C'était un médecin à système qui avait beaucoup d'esprit et de pénétration.

TAYLOR (Jérémie), fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford, et souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles Ier, auquel il demeura toujours fidèle, et dont il était chapelain. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Down et de Connor en Irlande. Il mourut en 1667. On a de lui un livre intitulé *Ductor dubitantium;* une Histoire des antiquités de l'université d'Oxford, et d'autres ouvrages estimés des Anglais.

TAYLOR (Jean), poète anglais, surnommé *le poète d'eau*, était natif du comté de Glocester; après avoir appris la grammaire, il se mit en apprentissage chez un cabaretier de Londres; ce qui ne l'empêcha pas de composer un grand nombre de pièces de poésie, qu'il dédia aux rois Jacques Ier et Charles Ier. Après la mort tragique de ce dernier prince, il tint cabaret à Londres, et prit pour enseigne une couronne noire, ou de deuil, avec deux vers anglais au-dessus de son portrait, dont le sens était: « On voit pendre aux cabarets pour enseignes des têtes de rois, et même de saints; pourquoi n'y mettrais-je pas la mienne? » Il mourut vers 1654.

TAYLOR (Jean), théologien anglais non conformiste, mort le 5 mars 1761, est auteur de plusieurs livres de piété et de chant, à l'usage de sa secte; et d'une Concordance hébraïque et anglaise, 1754, 2 vol. in-fol.

TAYLOR (Jean), né en 1703, à Shrewsbury, fut admis au collége Saint-Jean de Cambridge, en 1730. Le Discours latin qu'il prononça à cette occasion a été imprimé à Londres, 1730, in-8°. Son goût pour la langue grecque se fit connaître dans la publication de *Lysiæ orationes*, Cantorbéry, 1740, in-8°; et de *Demosthenis orationes*, dont la dernière édition a paru au temps de sa mort, en 2 vol. in-8°; d'un *Appendix* à l'édition du Suidas de Cambridge. Outre les livres dont il est éditeur, on trouve de lui des poésies dans des recueils, et *Commentarius in legem decemviralem de inope debitore*, 1742, in-4°. Il avait été chancelier du diocèse de Lincoln; puis, étant entré dans les ordres, il eut la cure de Lawfort en Essex. Il devint ensuite directeur de la société des antiquaires, et mourut le 4 août 1766.

TEISSIER (Antoine), natif de Montpellier, fut élevé dans le calvinisme, et se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes. L'électeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller d'ambassade et de son historiographe, avec une pension de 300 écus. Teissier mourut à Berlin en 1715, à 84 ans, laissant deux fils et deux filles. Son principal ouvrage contient les Eloges des hommes savans, tirés de l'histoire de M. de Thou. La plus ample édition de ces Eloges est celle de Leyde, 1715, 4 vol. in-12; Abrégé de la vie de divers princes, 1700, in-12; Lettres choisies de Calvin, 1702, in-8°; *Catalogus autorum qui librorum catalo-*

gos et elogia litteratorum scripserunt, Genevæ, 1686, in-4° ; Vies des électeurs de Brandebourg, 1707, in-fol. ; quelques Traités de morale, et quelques Traductions d'ouvrages des Pères de l'Eglise.

TEISSIER (Jean). *Voyez* Tixier.

TEKELI (Emeric, comte de), était fils d'Etienne Tékéli, puissant seigneur hongrois, qui fut mis à mort dans la conspiration du comte de Serin. Il se retira dans la Transylvanie, avec quelques autres chefs des mécontens de Hongrie. Il se rendit si agréable au prince Abaffi, par son esprit et par sa valeur, qu'il devint en peu de temps son premier ministre, et général des troupes qu'il envoya au secours des mécontens, qui le reconnurent tous pour généralissime de l'armée. Tékéli fit la guerre contre l'empereur avec divers succès. Il épousa la princesse Ragotski, veuve du prince de ce nom, et fille du comte de Serin en 1682, et se soutint long-temps en Hongrie par le secours des Turcs, qui le nommèrent prince de Transylvanie en 1690, après la mort d'Abaffi; mais il ne put s'y faire reconnaître. Il fut enfin contraint d'abandonner ce pays et de se retirer à Constantinople, où il vécut en simple particulier. Il mourut près de Nicomédie, le 13 septembre 1705, après avoir embrassé la foi catholique.

TÉLAMON, fils d'Æacus, et frère de Pélée, tua Phocus son frère paternel, et se retira à Salamine auprès du roi Cycrée, qui le fit son successeur, et lui donna en mariage Glauque sa fille. Après la mort de cette princesse, Télamon épousa Péribée, fille d'Acathous, roi de Mégare, et en eut le célèbre Ajax. Il fut l'un des Argonautes, et monta le premier à l'assaut lorsque Hercule prit la ville de Troie. Ce héros, pour le récompenser, lui donna en mariage Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur de Priam, dont Télamon eut Teucer, renommé pour son adresse à tirer de l'arc.

TELCHINS, inventeurs de plusieurs arts, furent mis au rang des dieux après leur mort. Apollon avait le surnom de *Telcinius*. Leur culte était célèbre dans l'île de Rhodes, nommée aussi *Telchinie*.

TÉLÉGONE, fils d'Ulysse et de Circé, ayant obtenu de Circé la permission d'aller voir son père, fut reçu comme ennemi par Ulysse; ce qui donna lieu à un combat où Ulysse fut tué de la main de Télégone, qui ne reconnut son crime qu'après avoir épousé Pénélope, sa belle-mère.

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse et de Pénélope, voyant que pendant l'absence de son père ceux qui recherchaient sa mère en mariage causaient de grands dégâts dans son palais et dans ses états, entreprit de voyager pour avoir des nouvelles d'Ulysse; mais quelque temps après, ce prince étant arrivé à Ithaque, il tua tous ces téméraires à coups de flèches, et fut secondé dans ce combat par Télémaque. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à M. de Fénélon le sujet de son beau roman intitulé *Télémaque*. *Voyez* Fénélon.

TÉLÈPHE, fils d'Hercule et d'Augé, prit le parti des Troyens contre les Grecs; mais ayant été blessé par Achille, il fit alliance avec ce héros, et fut guéri par les remèdes de Chiron.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos, qui délivra sa patrie du siége que Cléomène, roi de Sparte, y avait mis en 557 avant J.-C. Elle fit armer toutes les femmes; ce qui fit désister ce roi de son entreprise, en considérant quelle honte il y aurait à être vaincu par de pareils ennemis, et combien il lui serait peu glorieux de les vaincre. Elle excellait en poésie, et on en trouve des fragmens avec ceux d'Anyte.

TÉLÉSIUS (Bernardin), célèbre philosophe italien, né à Cozence, d'une famille noble et distinguée dans le royaume de Naples, se fit une grande réputation par son savoir, par ses découvertes en optique, et par ses nouvelles opinions en philosophie. Il s'éloigna d'Aristote en bien des choses, et il écrivit contre lui, mais avec moins d'emportement que Ramus et ses sectateurs. Paul IV voulut lui donner l'évêché de Cosenza, qu'il refusa, et le fit tomber à son frère. S'étant retiré dans une solitude proche du fleuve Corax, il ne s'y occupa qu'à méditer la nature, et il y composa *De principiis rerum naturalium*, 1588, in-fol. Cet ouvrage le fit appeler à Naples pour y enseigner la philosophie. Il y reçut de grands applaudissemens, s'y fit beaucoup de sectateurs,

et y mourut au mois d'octobre 1588, à 80 ans. On a encore de lui *Varii libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4°.

TÉLESPHORE (Saint), Grec de naissance, succéda au pape saint Sixte Ier, sur la fin de l'an 127, et fut martyrisé pour la foi de Jésus-Christ, le 2 janvier 138.

TÉLESPHORE, médecin et devin, dont les Grecs firent un dieu.

TELL (Guillaume), est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses. En 1307, Grisler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, l'ayant obligé, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme de dessus la tête d'un de ses enfans, Tell représenta que ce commandement était inhumain, et qu'il aimait mieux souffrir la mort que de se mettre au hasard de tuer son fils; mais Grisler le menaça de les faire mourir tous deux, s'il n'obéissait. Tell eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur ayant aperçu une autre flèche cachée sous le pourpoint de Tell, lui demanda ce qu'il en voulait faire : « Je l'avais prise exprès, répondit-il, afin de t'en percer, si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils. » Quelques jours après, Tell, qui avait été mis dans les fers à cause de cette réponse, trouva moyen de s'évader; il surprit même Grisler, et le tua, et souleva ensuite les Suisses. *Voyez* Melchtal.

TELLIAS, poète et devin de l'Élide, suggéra aux Phocéens de blanchir leurs armes et leurs habits, pour pénétrer dans le camp des Thessaliens, et de tuer tous ceux qui ne leur paraîtraient pas blancs. Les Thessaliens les prirent pour des spectres, et se laissèrent égorger sans résistance.

TELLIER (Michel Le), chancelier de France, et ministre d'état, était fils de Michel Le Tellier, seigneur de Chaville, conseiller en la cour des aides. Il naquit à Paris le 19 avril 1603, et s'éleva par son mérite et par sa capacité. Il devint conseiller au grand conseil, puis procureur du roi au Châtelet de Paris, et ensuite maître de requêtes. Il s'acquitta avec tant d'habileté de toutes les affaires importantes qui lui furent confiées, qu'on le nomma en 1640 intendant de Piémont, puis secrétaire d'état à la place de M. des Noyers, qui s'était retiré. Il exerça cette place dès l'an 1643. Les divisions civiles qui suivirent la mort du roi Louis XIII donnèrent lieu à M. Le Tellier de signaler son zèle pour l'État. Il eut la plus grande part au traité de Ruel, et ce fut à lui que la reine régente et le cardinal Mazarin donnèrent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée depuis ce traité. Il continua de rendre des services importans à sa majesté, et fut revêtu de la charge de trésorier des ordres du roi. Il remit en 1666 celle de secrétaire d'état au marquis de Louvois son fils aîné, qui en avait la survivance; mais sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. Il conserva le titre et les emplois de ministre; et le roi, qui avait pour lui une estime singulière, le fit chancelier et garde des sceaux en 1677, après la mort de M. d'Aligre. M. Le Tellier avait alors 74 ans. Il dit au roi, en le remerciant, « qu'il honorait sa famille et couronnait son tombeau ; » mais son grand âge ne l'empêcha point de remplir dignement cette place importante. Il mourut le 28 octobre 1685, à 83 ans, peu de jours après avoir signé avec joie la révocation de l'édit de Nantes, et fut regretté du roi et de toute la France. On l'accusait néanmoins d'abuser de la confiance que sa majesté avait en lui, pour desservir et pour perdre ceux qu'il n'aimait pas ; ce qui fit dire au comte de Grammont, en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le roi : « Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, se léchant le museau encore plein de leur sang. »

TELLIER (François Michel Le), marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'état, fils aîné du précédent, naquit à Paris le 18 janvier 1641. Il fut reçu, en 1654, en survivance de la charge de secrétaire d'état pour la guerre, et il en remplit les fonctions, quatre ans après, avec tant de succès, que Louis XIV eut pour lui une estime et une confiance particulières. Ce prince le fit en 1668 surintendant-général des postes, et grand-maître des courriers de France et des pays étrangers, puis

chancelier de ses ordres, et grand-maître des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame de Mont-Carmel. Ce fut à la sollicitation et par les soins du marquis de Louvois que Louis XIV établit l'hôtel royal des Invalides. Il fut pourvu en 1683 de la charge de surintendant des bâtimens, arts et manufactures de France, et mourut à Versailles le 16 juillet 1691, à 51 ans, de chagrin d'avoir été mal reçu du roi. Les officiers, astreints à la discipline la plus sévère, ne le regrettèrent pas; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ses talens manquaient dans le ministère. L'exactitude du paiement des troupes, les magasins si bien fournis, les marches si réglées sous son ministère, ne le furent plus de même; aucun de ceux qui lui succédèrent, ne put le remplacer. Après sa mort, il parut une espèce de drame satirique contre lui, intitulé *Le marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. De Courtils a publié sous son nom un Testament politique, 1695, in-12; et dans le Recueil de testamens politiques, 4 volumes in-12.

TELLIER (CHARLES MAURICE LE), archevêque de Reims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur et proviseur de Sorbonne, conseiller d'état ordinaire, etc., était frère du précédent, et naquit à Paris en 1642. Il se distingua par son zèle pour les sciences et pour l'observation de la discipline ecclésiastique, et mourut subitement à Paris le 22 février 1710, à 69 ans. En mourant, il laissa sa belle bibliothèque aux chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris. Ce prélat tenait beaucoup du caractère dur et inflexible de son père et de son frère.

TELLIER (MICHEL), fameux jésuite, naquit auprès de Vire en basse Normandie le 16 décembre 1643. Il régenta avec succès les humanités et la philosophie, et parvint par degrés aux premiers emplois de sa société. Il devint confesseur de Louis XIV, après la mort du père de la Chaise en 1709, et fut choisi académicien honoraire de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il procura la constitution *Unigenitus*, s'occupa avec zèle des disputes survenues au sujet de cette bulle; et après la mort du roi en 1715, il fut exilé et envoyé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut le 2 septembre 1719, à 76 ans. On a de lui 1° *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, in-12. Ce livre fit grand bruit; 2° *Observations sur la nouvelle défense de la version française du Nouveau Testament*, imprimé à Mons, etc., Rouen, 1684, in-8°. C'est une apologie des écrits de M. Mallet. Le père Tellier est auteur d'un grand nombre d'autres ouvrages, et en particulier d'une édition de Quinte-Curce, *ad usum Delphini*, qui est estimée. Il n'était point de la famille de MM. Le Tellier dont il est parlé dans les articles précédens.

TEMPESTE (ANTOINE), fameux peintre et graveur, natif de Florence, mort en 1630, excellait surtout à représenter des batailles, des chasses, des cavalcades, et toutes sortes d'animaux.

TEMPESTE (PIERRE MOLYN, surnommé), peintre, né à Harlem en 1643, réussissait dans tous les genres, principalement dans les chasses aux sangliers. Dans un voyage qu'il fit à Gènes une femme avec qui il vivait fut assassinée; il fut soupçonné d'avoir trempé dans ce meurtre, et condamné à une prison perpétuelle, parce qu'il ne se trouva pas de preuves assez convaincantes pour le faire mourir. Lors du bombardement de Gènes en 1684, le doge fit sortir les prisonniers; Molyn put gagner Placenza, dans le duché de Parme, où il continua de travailler.

TEMPLE (GUILLAUME), chevalier, baron et seigneur de Shéene, était petit-fils de Guillaume Temple, secrétaire du fameux comte d'Essex, du temps de la reine Elisabeth. Il naquit à Londres en 1629, et fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination et de talens pour les belles-lettres et pour les sciences. Il fut élevé à Cambridge, et parut ensuite à la cour d'Angleterre avec distinction. On l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès des états-généraux des Provinces-Unies, aux conférences d'Aix-la-Chapelle en 1668, et à celles de Nimègue en 1678. Deux ans après il renonça aux affaires publiques, et se retira à la campagne, où

il vécut en homme privé, uniquement appliqué à l'étude et à la culture de ses jardins. Il mourut au mois de février 1699, après avoir ordonné, en mourant, que son cœur fût enterré sous le cadran de son jardin principal, vis-à-vis de l'appartement d'où il avait coutume de contempler les ouvrages de la nature. On a de lui des Lettres curieuses, 1700, 3 vol. in-12, qu'il écrivit pendant ses diverses ambassades; des Mémoires, 1692, in-12; de nouveaux Mémoires, 1729, in-12; Remarques sur l'état des Provinces-Unies, 1697, in-12; Introduction à l'Histoire d'Angleterre, 1695, in-12; Œuvres mêlées, 1693, 2 parties in-12; Œuvres posthumes, 1704, in-12. On remarque beaucoup d'esprit, de génie, d'élégance et de politesse dans ses ouvrages; mais trop de passion contre la France.

TEMPLEMAN (Pierre), docteur en médecine anglais, secrétaire de la société des arts, manufactures et commerce, correspondant de l'académie des Sciences de Paris, mort le 13 septembre 1769, laissant plusieurs enfans, est auteur de la traduction anglaise des Voyages de Norden, 1757, in-fol. Il a fait imprimer en 1753 les Mémoires qu'il a envoyés à l'académie des Sciences de Paris, sur l'anatomie, la chirurgie, la médecine, etc. On trouve dans des recueils quelques poésies de lui.

TEMPLIERS. *Voyez* Geofroi de Saint-Omer, Molay.

TENA (Louis), savant Espagnol, natif de Cadix, fut docteur et chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortose. Il mourut en 1622. On a de lui 1° un Commentaire fort estimé sur l'Épître aux Hébreux. Il excelle particulièrement dans les préludes de ce Commentaire, parce qu'il y est plus concis que dans le corps de l'ouvrage, où il fait quantité de questions qui sont souvent hors d'œuvre, et où il suit la plupart des commentateurs du 9e siècle; 2° *Isagoge in sacram Scripturam*, in-fol.

TENCIN (Pierre-Guérin de), fameux cardinal, naquit à Grenoble en 1679, d'une famille originaire de Romans. Envoyé à Paris pour y faire ses études, il y devint prieur de Sorbonne, puis docteur et grand-vicaire de Sens. Ses liaisons avec le fameux Law, dont il reçut l'abjuration, firent beaucoup parler de lui, aussi bien que l'arrêt du parlement de Paris au sujet du sieur Vaissière, auquel l'abbé de Tencin disputait le prieuré de Merlou. Il accompagna en 1721 le cardinal de Bissi à Rome, en qualité de conclaviste, et après l'élection d'Innocent XII il fut chargé des affaires de France à Rome. Devenu archevêque d'Embrun en 1724, il y tint en 1727 le fameux concile d'Embrun contre M. Soanen, évêque de Senez, et fut fait cardinal en 1729, sur la nomination du roi Jacques. Il devint archevêque de Lyon en 1740, puis ministre d'état deux ans après. Il fut aussi élu professeur de Sorbonne. Dans la suite il se retira à Lyon, où sa conduite pacifique surprit beaucoup de gens; il y mourut en 1758. Il avait plusieurs abbayes. Ce qu'il a fait pendant le cours de sa vie, ses Mandemens, ses Lettres, ses Instructions pastorales, etc., sont connus de tout le monde.

TENCIN (Claudine-Alexandrine de), sœur du précédent, n'est pas moins connue que lui, par son esprit, ses intrigues et ses aventures. Elle fut d'abord religieuse au couvent de Montfleuri, près de Grenoble, d'où étant sortie, elle vint demeurer à Paris. Sa maison était comme le rendez-vous des savans et des beaux esprits. Elle mourut en 1749. Son aventure avec La Fresnaye, conseiller au grand conseil, qui fut tué dans son appartement, fit beaucoup de bruit. Elle fut mise au Châtelet et à la Bastille, mais enfin elle fut déchargée de l'accusation. Elle a composé, 1° le *Siége de Calais*, roman écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance; 2° les *Mémoires de Comminges*, in-12; 3° *Les Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12. On prétend qu'elle y avait tracé ses *Aventures*; les *Anecdotes d'Edouard II*, in-12, n'ont paru qu'en 1776.

TENDE (René de Savoie et de Villars, comte de), fils naturel de Philippe, duc de Savoie, s'attacha au service de France, et devint en faveur sous François Ier, qui le fit grand-maître de France. Il mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Pavie en 1525. Il eut d'Anne Lascaris, comtesse de Tende, sa femme, Ho-

norat, qui servit avec distinction, fut honoré du bâton de maréchal de France, et pourvu de la charge d'amiral en 1572. Il mourut en 1580. Son frère Claude, gouverneur de Provence, mourut en 1566. Il eut un fils, Honorat, qui mourut en 1572, avant son oncle, qui ne laissa qu'une fille qui avait épousé le duc de Mayenne. Claude avait un fils naturel, Annibal, qui servit dans les troupes de France, et laissa pour fils :

TENDE (Gaspard de), qui servit avec honneur en France dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, et mourut à Paris le 8 mai 1697, à 79 ans. On a de lui, 1° *Traité de la traduction*, etc., sous le nom de l'Estang, in-8°; 2° *Relation historique de Pologne*, sous le nom de Hauteville, in-12. Ces deux ouvrages sont estimés.

TÈNES ou TENNES, fils de Cygnus, ou selon d'autres, d'Apollon, ayant été accusé d'inceste par sa belle-mère, fut exposé dans un coffre sur la mer, avec sa sœur Hémithée, qui ne voulut jamais l'abandonner. Le coffre aborda dans une île qui de Tènes prit le nom de Ténédos. Tènes y régna et y établit des lois très-sévères, telle qu'était celle qui condamnait les adultères à perdre la tête; loi qu'il fit observer en la personne de son propre fils. Tènes fut tué par Achille, après son père Cygnus, pendant la guerre de Troie, et après sa mort il fut honoré comme un dieu dans l'île de Ténédos.

TÉNIERS (David), nom de deux fameux peintres d'Anvers, dont le premier est appelé *le vieux*, pour le distinguer de l'autre, qu'on appelle *le jeune*. Celui-ci mourut en 1664, et le vieux en 1649. Le vieux peignit d'abord dans le goût de Rubens pendant un voyage qu'il fit en Italie; mais à son retour en Flandre il peignit des buveurs, des chimistes, des paysans qu'il rendait avec beaucoup de vérité. Le jeune peignit dans ce dernier goût. Louis XIV, accoutumé à ce qu'il y avait de plus grand dans la peinture, ne souffrait pas ces tableaux dans ses appartemens. On a du dernier, *Theatrum pictorium Antuerpiæ*, 1684, in-fol.

TENISON (Thomas), né le 29 septembre 1636, à Cottenham, dans le comté de Cambridge, étudia d'abord en médecine, puis il tourna ses vues du côté de l'état ecclésiastique. Après avoir possédé quelques bénéfices, le roi Guillaume le nomma évêque de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry. Il sacra le roi Georges, et mourut le 14 décembre 1715. Son tombeau est dans la paroisse de Lambeth, dans le même caveau où sa femme avait été mise l'année précédente. On a de lui : Examen du symbole de M. Hobbes, 1670, in-8°; Traité de l'idolâtrie, 1678, in-4°; des notes sur Cave, qui se trouvent dans la dernière édition; divers ouvrages pour la défense de la religion anglicane, contre la romaine, entre autres le Pyrrhonisme de l'église romaine, qui a été traduit en français, 1 vol. in-12.

TENTZELIUS (André), fameux médecin allemand du 17e siècle, dont on a un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long non-seulement la matière des mumies, leur vertu et leurs propriétés, mais aussi la manière de les composer et de s'en servir dans les maladies.

TENTZELIUS (Guillaume Ernest), autre savant écrivain allemand, né à Arnstad en Turinge le 11 juin 1659, mourut le 24 novembre 1707, à 48 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages savans et curieux, entre autres *Saxonia numismatica*, 1705, 4 vol. in-4°. La table n'a été imprimée, qu'en 1713; *Supplementum historiæ gothanæ*, 1701 et 1716, 3 vol. in-4°.

TERAMO (Jacques de). *Voyez* Palladino.

TERBURG (Gérard), célèbre peintre hollandais, naquit en 1608, à Zuwol, dans la province d'Overissel, et fut élève de son père qui était peintre. Il s'acquit en peu de temps une réputation extraordinaire, laquelle s'augmenta à Munster, où il se rendit dans le même temps que l'on y traitait de la paix qui s'y fit en 1648. Terburg plut aux ministres, et ils l'employèrent. Il alla ensuite à Madrid avec l'ambassadeur d'Espagne, et fit des ouvrages qui charmèrent le roi et toute la cour. Il en reçut de riches présens, et fut fait chevalier. Il voyagea aussi en Angleterre, en France, et dans les autres cours de l'Europe, où il se fit admirer. Il excellait surtout dans les

sujets de bambochades et de galanteries, et dans le portrait. On ne peut porter plus loin que lui l'intelligence du clair-obscur. Il avait un talent unique pour peindre le satin, et l'on en voit dans tous ses tableaux. Enfin, son esprit, sa probité et ses talens le firent choisir pour être un des principaux magistrats de Deventer, où il se signala dans sa charge jusqu'à sa mort, arrivée en cette ville en 1681.

TERCIER (Jean-Pierre), né à Paris le 7 octobre 1704, d'un père de Fribourg en Suisse, fut connu du marquis de Monti, qui l'emmena avec lui lorsqu'il fut nommé ambassadeur en Pologne pour y faire reconnaître les droits du roi Stanislas, après la mort prochaine du roi Auguste. Cet événement étant arrivé en 1733, Stanislas fut reconnu roi au milieu des plus grandes acclamations; mais des mécontens changèrent la face des affaires. Dantzick fut la retraite du monarque, de l'ambassadeur de France et de son secrétaire. Quand Stanislas se fut dérobé aux recherches de ses ennemis, les Russes retinrent dans la plus dure captivité le marquis de Monti et M. Tercier, qui ne fut mis en liberté qu'au bout de dix-huit mois. De retour en France en 1736, le cardinal de Fleury sut employer ses talens, et le marquis de Saint-Severin l'emmena au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1748; enfin il devint premier commis des affaires étrangères. Sa qualité de censeur royal vint empoisonner le reste de ses jours. L'approbation qu'il eut la faiblesse de donner au livre *de l'Esprit*, dont il n'approfondit pas assez les dogmes ni leur conséquence, lui fit perdre ses places. Il n'en conserva pas moins l'estime de la cour. M. de Choiseul le chargea de rédiger des Mémoires historiques sur les négociations pour l'instruction du dauphin, qui furent mis au dépôt des affaires étrangères; et pour ce travail il reçut une gratification de 6000 livres de rente. Ses occupations ne l'ont point empêché de trouver des momens pour fournir à l'académie des Inscriptions, qui l'avait reçu en 1747, des Mémoires que sa connaissance des langues orientales lui donnait la facilité de faire. Il est mort le 21 janvier 1766, laissant deux filles et un fils.

TÉRENCE (*Publius Terentius Afer*), très-célèbre poète comique de l'ancienne Rome, était natif de Carthage en Afrique. Il fut esclave du sénateur Térentius Lucanus, qui lui donna la liberté à cause de son esprit, de sa bonne mine et de ses talens. Térence, étant affranchi, s'appliqua à la comédie; et en imitant Ménandre et les autres célèbres poètes comiques grecs, il composa d'excellentes comédies. Cicéron lui donne les éloges les plus magnifiques, tant pour la pureté de son style que pour la beauté, la grâce et la netteté du discours. Il le regarde comme la règle du langage chez les Latins, et témoigne que les comédies de Térence avaient paru si belles et si élégantes, qu'on croyait qu'elles avaient été écrites par Scipion et par Lélius, qui étaient alors les deux plus grands personnages et les plus éloquens du peuple romain. Térence mourut pendant un voyage qu'il fit dans la Grèce, vers 159 avant J.-C. Il nous reste de lui six Comédies, Milan, 1470, in-fol.; Venise, 1471, in-fol.; Elzévir, 1635, in-12: à l'édition originale, la page 104 est cotée 108; au Louvre, 1642, in-fol.; *ad usum Delphini*, 1675, in-4°; *cum notis variorum*, 1686, in-8°; Cambridge, 1701, in-4°; Londres, 1724, in-4°; la Haie, 1726, 2 vol in-4°; Urbin, 1736, in-fol., figures; Londres, Sandby, 1751, 2 vol. in-8°, figures. Madame Dacier en a donné une belle édition en latin, avec sa traduction française et des notes, 1717, 3 vol. in-8°. M. l'abbé Le Monier en a donné une nouvelle traduction, 1771, 3 vol. in-8°, et 3 vol. in-12. Nous avons aussi une vie de Térence, écrite par Donat ou par Suétone.

TERENTIANUS MAURUS, gouverneur de Syenne en haute Égypte, du temps de Trajan, vers l'an 90 de Jésus-Christ, est auteur d'une pièce en vers latins, qui est parvenue jusqu'à nous, et qui est intitulée *De arte metricâ*, 1531, in-4°, et dans *Corpus poetarum*, de Maittaire.

TERPANDRE, célèbre poète et musicien grec. *Voyez* Therpandre.

TERPSYCORE, l'une des neuf muses, à laquelle on attribue l'invention du bal et de la danse. On la représente couronnée d'une guirlande, tenant

une harpe à la main, avec des instrumens de musique à ses pieds.

TERRASSON (André), prêtre de l'Oratoire, et prédicateur du roi, était fils de Pierre Terrasson, conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon, lequel descendait d'un autre Pierre Terrasson, qui vivait à Lyon en 1560, et qui est le chef de cette famille qui s'est rendue célèbre dans la littérature. André, dont nous parlons, était l'aîné des quatre fils de Pierre Terrasson. Il s'acquit beaucoup de réputation dans la chaire, prêcha devant le roi, puis à la cour de Lorraine, et ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, toujours avec un applaudissement général et un grand concours d'auditeurs. Son dernier carême, dans cette cathédrale, lui causa un épuisement dont il mourut à Paris le 25 avril 1723. On a de lui des Sermons imprimés en 1726, et réimprimés en 1736 en 4 vol. in-12.

TERRASSON (Jean), frère du précédent, naquit à Lyon en 1670. Il fut envoyé par son père à la maison de l'institution de l'Oratoire à Paris. Quelques années après, il se tourna du côté de la littérature et des académies. Il fut d'abord reçu dans celle des Sciences en qualité d'associé. Plusieurs années après il fut admis à l'académie Française, et presqu'en même temps il fut nommé à une chaire de professeur au collége Royal. Il remplit ces trois places jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 15 septembre 1750. Environ un an avant sa mort, le roi de Prusse lui avait envoyé des lettres d'honoraire de l'académie de Berlin. On a de lui plusieurs ouvrages, 1° *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, Paris, 2 vol. in-12, ouvrage pitoyable; 2° *Sethos*, histoire, ou vie tirée des monumens de l'ancienne Égypte, Paris, 3 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent ont été traduits en anglais; 3° *Histoire universelle de Diodore de Sicile*, traduite en français, Paris, 7 vol. in-12: cette traduction est estimée; 4° des Réflexions en faveur du fameux système de Law.

TERRASSON (Gaspard), frère des précédens, naquit à Lyon le 5 octobre 1680. Ayant été envoyé par son père à Paris en la maison de l'institution de l'Oratoire à l'âge de 18 ans, il s'appliqua dès lors à l'étude de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église. Il régenta ensuite dans différentes maisons de l'Oratoire, principalement à Troyes, où il prononça, dans l'église des pères cordeliers, l'oraison funèbre de monseigneur le dauphin, fils du roi Louis XIV. Malgré le succès qui accompagna ce premier essai de ses talens pour la chaire, il ne continua pas la prédication, se contentant de faire des exhortations dans les séminaires. Mais après la mort de son frère, on le pria de remplir plusieurs stations auxquelles le défunt s'était engagé. Il se livra alors à la prédication, et s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frère avait joui. Il prêcha à Paris pendant cinq années, entre autres un carême dans l'église métropolitaine, où il eut un auditoire très nombreux. Différentes circonstances l'obligèrent ensuite de quitter en même temps la congrégation de l'Oratoire et la prédication. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, lui donna la cure de Treigny en 1735. Soupçonné de donner retraite à des convulsionnaires, il fut conduit à la Bastille, d'où il ne sortit en 1744 que pour être renfermé chez les minimes d'Argenteuil; quand sa tête affaiblie le fit regarder comme inutile à ses partisans, on lui rendit la liberté. Il mourut à Paris, dans le sein de sa famille, le 2 janvier 1752. Nous avons de lui des Sermons, en 4 vol. in-12, et un livre anonyme intitulé *Lettres sur la justice chrétienne*, qui a été censuré par la Sorbonne.

TERRASSON (Mathieu), célèbre avocat au parlement de Paris, naquit à Lyon le 13 août 1669, de parens nobles, et de la même famille que les précédens. Il vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Son mérite et ses talens ne tardèrent point à lui procurer un grand nombre de parties; et comme il avait fait une étude particulière du droit écrit, il devint en quelque sorte l'oracle du Lyonnais, et de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. Mathieu Terrasson fut associé pendant cinq ans au travail du *Journal des Savans*, et exerça pendant quelques années les fonctions de censeur royal des livres de jurispru-

dence et de littérature. Il mourut à Paris le 30 septembre 1734, à 66 ans. On a de lui des Notes sur Henrys, un recueil de ses discours, plaidoyers, mémoires et consultations, sous le titre d'*OEuvres de Mathieu Terrasson*, etc., in-4°. Ce recueil, qui est estimé, a été donné au public par son fils unique Antoine Terrasson, avocat au parlement de Paris, et auteur de l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, imprimée à Paris en 1750, in-fol.

TERRASSON (Antoine), né à Paris le 1er novembre 1705, fut avocat, professeur royal en droit canon, censeur royal, et mourut le 30 octobre 1782. On a de lui *Histoire de la jurisprudence romaine*, 1750, in-fol., livre plus curieux qu'utile à un jurisconsulte; *Mélange d'histoire, de littérature et de jurisprudence*, 1768, in-12; *Mémoires sur la topographie de Paris, sur l'histoire de l'ancien hôtel de Soissons*, etc. Son *Histoire de la jurisprudence* a cependant mérité l'approbation des savans, et a fait naître un ouvrage que M. Schomberg a publié en anglais, en 1785, intitulé *Précis historique et chronologique sur le droit romain*, dont M. Boulard prépare une traduction française.

TERRIDE (Antoine de Lomagne, vicomte de), d'une des plus illustres maisons du royaume, entra dès sa jeunesse au service des rois de France. Il se distingua au siége de Turin, prit Montauban, et acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs capitaines de son temps. Il fut capitaine de cent hommes d'armes et chevalier de l'ordre du roi en 1549. Son attachement à la religion catholique l'arma contre la reine de Navarre, dont il était né sujet. Il entra en 1569 dans ses états, et les conquit au nom du roi de France. Il fut fait gouverneur et commandant du Béarn et de la Navarre. Ayant été assiégé dans Ortez par Montgomeri, il fut fait prisonnier de guerre. On mit à mort en sa présence, contre la foi des traités, les officiers de la garnison. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux Antoine de Terride, seigneur de Sainte-Colombe, chevalier de l'ordre du roi, son cousin germain. Ses biens et ceux des seigneurs de sa maison en Béarn furent confisqués. Il mourut de maladie en 1570. On a de lui de bons Mémoires qui n'ont point été imprimés.

TERTIUS DE LANIS (Pierre-François), est auteur d'un livre rare intitulé *Magisterium naturæ et artis*, Brixiæ, 1684, 3 vol. in-fol., figures.

TERTRE (Jean-Baptiste du), naquit à Calais en 1610. Il quitta ses études pour entrer dans les troupes, et voyagea en divers pays sur un vaisseau hollandais. De retour en France, il se fit dominicain à Paris en 1635, et cinq ans après il fut envoyé en mission dans les îles de l'Amérique, où il travailla avec zèle. Il en revint en 1658, et mourut à Paris en 1687, après avoir retouché son Histoire générale des îles de Saint-Christophe, etc., et l'avoir donnée beaucoup plus parfaite, sous le titre d'*Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, en 4 vol. in-4°, 1667 et 1671.

TERTRE (François-Joachim du Port du), de Saint-Malo, professa d'abord les humanités chez les jésuites. Rentré dans le monde, il travailla aux feuilles périodiques de Fréron et la Porte, et mourut en 1759, à 44 ans. On a de lui *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 3 vol. in-12; *Histoire des conjurations*, 10 vol. in-12; les deux derniers vol. de la *Bibliothèque amusante*.

TERTRE (Rodolphe du), jésuite, né le 18 août 1677, à Alençon, est mort vers 1762; il a donné une *Réfutation du système métaphysique du père Malebranche*, 1715, 3 vol. in-12 (Il aurait été facile de réfuter cette réfutation, comme tous les systèmes qu'on se forge sur ce qu'on ne connaît pas); des *Entretiens sur les vérités de la religion*, 1743, 3 vol. in-12.

TERTULLIEN (*Quintus Septimius Florens Tertullianus*), très-célèbre prêtre de Carthage, et l'un des plus grands hommes que l'Afrique ait produits, était fils d'un centenier du proconsul d'Afrique. Ayant reconnu les illusions du paganisme, il se fit chrétien, et défendit la foi de Jésus-Christ avec beaucoup de zèle et de courage. Il était marié, et l'on croit qu'il ne se maria qu'après son baptême. Il prit ensuite la prêtrise, et alla à Rome. Ce fut en cette ville qu'il publia, durant

la persécution de l'empereur Sévère, son Apologie pour les chrétiens, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition en son genre. Tertullien fut long-temps attaché à l'église catholique; mais s'en il sépara au commencement du 3e siècle, et se fit montaniste, secte qui était conforme à son génie ardent et austère. Il se laissa ensuite séduire par des révélations ridicules, et donna aveuglément dans les visions des disciples de Montan. Il parvint à une extrême vieillesse, et mourut sous le règne d'Antonin Caracalla, vers l'an 216. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Ceux qu'il composa, étant dans l'église catholique, sont les livres de la Prière, du Baptême et de l'Oraison; son excellent Apologétique pour la religion chrétienne; les traités de la Patience; l'Exhortation au martyre; le livre à Scapula et celui du Témoignage de l'âme; les traités des Spectacles et de l'Idolâtrie, et, selon le sentiment le plus probable, l'excellent livre des Prescriptions. Les ouvrages qu'il composa, étant montaniste, sont les quatre livres contre Marcion, les Traités de l'âme, de la chaire de Jésus-Christ et de la résurrection de la chair; le Scorpiaque; le livre de la Couronne; celui du Manteau; le Traité contre les juifs; les écrits contre Praxée, contre Hermogène, où il soutient que la matière ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien, *de nihilo*, et contre les valentiniens, avec le petit écrit adressé à Scapula; les livres de la Pudicité, de la Fuite dans la persécution; des Jeûnes, contre les psychiques; de la Monogamie, et de l'exhortation à la chasteté. Tous les autres ouvrages qu'on lui attribue sont supposés. On remarque dans tous les écrits de Tertullien une profonde méditation de l'Écriture sainte, une imagination vive et pleine de feu, un style énergique, élevé et impétueux, mais dur et obscur; beaucoup d'éloquence et de force dans les expressions et les raisonnemens; ce qui fait dire à Vincent de Lerins, « qu'il y a dans les écrits de Tertullien autant de sentences que de paroles, et que ces sentences sont autant de victoires. » Saint Cyprien les lisait assidument; et lorsqu'il demandait les œuvres de Tertullien, il avait coutume de dire: « Donnez-moi le maître. » Il faut avouer néanmoins qu'on ne trouve pas toujours dans les raisonnemens de Tertullien toute la justesse et toute la solidité qui sont requises dans des matières aussi importantes que celles qu'il traite, et qu'il se laisse trop souvent emporter à l'impétuosité de son caractère et à la vivacité de son imagination. On estime surtout son Apologétique et ses Prescriptions. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Rigault, 1664, in-fol., surtout celle de Venise en 1746, in-fol. Pamelius et Alix, M. Thomas, sieur du Fossé, ont écrit sa vie. Le même Rigault, M. de l'Aubépine, le père Petau, le père Georges d'Amiens, capucin, et plusieurs autres savans, ont fait d'excellentes notes sur Tertullien, qu'il est nécessaires de consulter à cause de son obscurité.

TESAURO (Emmanuel), philosophe et historien piémontais du 17e siècle, se fit connaître par ses livres intitulés *Campeggiamenti del piemonte*, Torino, 1640, in-fol.; *Istoria del Piemonte*, Bologna, 1643, in-4o; *Il regno d'Italia sorto i barbari*, Torino, 1664, in-fol. Le duc de Savoie le chargea d'écrire l'Histoire de Turin, qu'il fit paraître à Turin, 1679, 2 vol in-fol. On peut bien juger que ces ouvraves, faits pour plaire à des princes, n'ont pas la réputation d'être véridiques. Tesauro est encore auteur de *Filosofia morale*, Torino, 1670, in-fol., qu'on traite de rare; mais ce sont de ces livres dont on se passe aisément.

TESSÉ (René Froulay, comte de), commanda en chef dans les provinces de Languedoc et de Dauphiné en 1683, fit lever le blocus de Pignerol en 1693, servit sous le maréchal de Catinat, et en chef dans le Piémont pendant l'absence de ce général; il fut fait maréchal de France en 1703; alla commander en Espagne en 1704, où il eut de bons et de mauvais succès en 1707. Il chassa les Piémontais du Dauphiné en 1722. Il se retira aux Camaldules, qu'il quitta pour se charger des affaires de France en Espagne; il en revint en 1725, après la mort du roi Louis; se retira de nouveau aux Camaldules, où il est mort le 30 mai

de la même année. Il a laissé plusieurs enfans.

TESTAS (Abraham), Français réfugié, exerça le ministère dans une église française de Londres, et mourut en 1748. Le principal de ses ouvrages est la *Connaissance de l'âme par l'écriture*, 2 vol. in-8°.

TESTE (Pierre), peintre et graveur, natif de Lucques, vécut longtemps misérable; et étant allé à Rome en habit de pélerin, Sandrart le recueillit et fit connaître ses talens. Il avait une grande pratique du dessin, et ne manquait pas d'imagination; mais ses figures sont outrées, et il n'entendait pas le coloris. Un jour qu'il était assis et occupé à dessiner sur le bord du Tibre, le vent ayant emporté son chapeau, il fit un effort pour le retirer; mais cet effort le précipita dans le fleuve, où il se noya en 1648.

TESTELIN (Louis), habile peintre, né à Paris en 1615, fut élève de Vouet, et s'acquit une grande réputation par ses talens. On admire surtout son tableau de la résurrection de Tabithe par saint Paul, et sa flagellation de saint Paul et de Silas. On voit ces deux tableaux dans l'église de Notre-Dame à Paris. Il y a dans une des salles de la Charité un autre tableau de ce peintre, où est représenté saint Louis qui guérit les malades. Testelin était ami intime de Le Brun, qui le consultait souvent. Il mourut à Paris en 1655.

TESTELIN (Henri), frère puiné du précédent, naquit à Paris en 1616. Il se distingua aussi dans la peinture, et eut un logement aux Gobelins. Il fut, comme son frère, professeur dans l'académie de Peinture, et mourut à Paris en 1695. On a de lui un ouvrage intitulé *Conférences de l'académie, avec les sentimens des plus habiles peintres sur la peinture*.

TESTI (Fulvio), célèbre poète italien qui excelle surtout dans le genre lyrique, et dont on a des Odes et d'autres poésies, Venise, 1656, 2 vol. in-12, où il a imité avec succès les meilleurs poètes grecs et latins. Il mourut à Modène sa patrie en 1646. Le père Rapin parle de Testi avec de grands éloges.

TESTU (Jacques), poète français, fut aumônier et prédicateur du roi, et reçu de l'académie Française en 1665; il avait été lié avec madame de Maintenon, et mourut en 1706. On a de lui des *Stances chrétiennes*, 1703, in-12, sur les plus beaux endroits de l'Écriture sainte et des Pères, et d'autres poésies morales et pieuses qui sont estimées. L'abbé Testu avait aussi du talent pour la chaire. Il prêchait solidement et avec onction. La retraite qu'il fit avec le célèbre abbé de Rancé, son intime ami, dérangea beaucoup sa santé et son tempérament.

TESTZEL, fameux dominicain allemand, et inquisiteur de la foi, natif de Pirn sur l'Elbe, prêcha les indulgences pour les chevaliers teutoniques, puis celles du pape Léon X en 1517. Il opposa aux propositions affichées par Luther cent six autres propositions, et fit brûler les thèses scandaleuses de cet hérésiarque; mais ayant marqué trop d'amertume et de passion dans son zèle, il en fut réprimandé par le nonce du pape, ce qui lui causa tant de chagrin qu'il en mourut en 1519.

TEUCER, fils de Télamon, roi de Salamine, et frère d'Ajax, accompagna ce héros au siége de Troie. A son retour, il fut chassé par son père, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse était la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'île de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine.

TEVIUS (Jacques), né à Brague, fut professeur en belles-lettres à Bordeaux, puis à Coimbre en 1547. Il était recteur de l'université en 155[illegible] quand il fut obligé de la céder aux jésuites. On a recueilli ses Discours latins, ses Poésies, et son Histoire de la conquête de Diu, en latin, Paris, 1762, in-12.

TEXEIRA (Joseph), savant dominicain portugais, né en 1543, était prieur du couvent de Santarem en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri, qui lui succéda, étant mort peu de temps après, Texeira suivit le parti d'Antoine, que le peuple avait proclamé roi, et lui demeura toujours attaché. Il vint avec lui en France en 1581, pour demander du secours contre Philippe II, qui lui disputait la couronne. Quoique aumônier d'Antoine, il fut

aussi honoré du titre de prédicateur et de conseiller du roi Henri III. Après la mort funeste de ce dernier prince, il s'attacha à Henri IV, et il eut beaucoup de part à sa faveur. Il mourut vers l'an 1620. Ses ouvrages font assez connaître la haine qu'il avait pour les Espagnols, et sa passion contre Philippe II, qui avait conquis le Portugal sur le prince Antoine. On assure que, prêchant un jour sur l'amour du prochain, il dit que nous sommes obligés d'aimer tous les hommes, de quelque religion, secte et nation qu'ils soient, jusqu'aux Castillans. Il a fait quantité d'ouvrages politiques, historiques et théologiques. *De Portugaliæ ortu*; Paris, 1582, in-4°, 70 pages, assez rare; un Traité de l'Oriflamme, 1598, in-12; Aventures de dom Sébastien, in-8°.

TEXTOR (Benoit), habile médecin, natif de Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un excellent *Traité sur la peste*, imprimé à Lyon en 1551, in-8°; *Stirpium differentiæ*, Arg., 1552, in-4°; *De cancro*, Lyon, 1550, in-8°. Il vivait au 16e siècle. *Voyez* Tixier.

THADÉE. *Voyez* Jude.

THAIS, fameuse courtisane grecque, corrompit la jeunesse d'Athènes, et suivit l'armée d'Alexandre, auquel elle fit détruire la ville de Persépolis. Dans la suite, elle se fit tellement aimer de Ptolomée, roi d'Égypte, que ce prince l'épousa. Il y eut une autre courtisane de ce nom que saint Paphnuce convertit.

THALÈS, très-célèbre philosophe grec, et le premier des sept sages de la Grèce, naquit à Milet, vers 640 avant J.-C. Pour se perfectionner dans les sciences, il alla en Egypte, et conféra avec les prêtres et les autres savans de ce pays. Quelques-uns disent qu'il se maria, mais d'autres assurent qu'il éluda là-dessus les sollicitations de sa mère, en lui disant, lorsqu'il était jeune : « Il n'est pas encore temps, » et lorsqu'il fut sur le retour : « Il n'est plus temps. » Thalès s'acquit une réputation immortelle par sa prudence, par son savoir et par sa sagesse. Il prédit le premier, chez les Grecs, les éclipses de soleil, et fit de très-belles découvertes dans l'astronomie. Apulée assure que ce philosophe fut si content d'avoir trouvé en quelle raison est le diamètre du soleil au cercle décrit par cet astre au retour de la terre, qu'ayant enseigné cette découverte à un homme qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il voudrait, il ne demanda que la bonne foi de faire savoir que la gloire de cette invention lui était due. Thalès fut auteur de cette secte de philosophes qu'on nomma *Ionienne*, parce qu'il était de Milet, ville d'Ionie. Il soutenait que l'eau était le principe de tous les corps qui composent l'univers; que le monde était l'ouvrage de Dieu, et que Dieu voyait les plus secrètes pensées du cœur de l'homme. Il disait que la plus difficile chose du monde, c'était de se connaître soi-même, la plus facile, de conseiller autrui, et la plus douce, l'accomplissement de ses désirs; que, pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses que l'on reprend dans les autres; que la félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir. Selon lui, ce qu'il y a de plus ancien, c'est Dieu, car il est incréé; de plus beau, le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; de plus grand, le lieu; de plus vite, l'esprit; de plus fort, la nécessité; de plus sage, le temps. L'une de ses sentences était aussi, qu'il ne faut rien dire à personne qui nous puisse nuire, et vivre avec ses amis comme pouvant être nos ennemis. On lui demanda un jour si l'homme, quand il fait mal, peut se dérober à la connaissance de Dieu? « Point du tout, répondit-il, pas même quand il y pense. » Il n'y a point eu d'anciens philosophes qui se soient plus appliqués à l'astronomie que Thalès. Diogène Laërce rapporte qu'un jour, étant sorti de son logis avec une vieille femme pour contempler les astres, il tomba dans un fossé, sur quoi cette bonne femme se moqua de lui assez plaisamment, en lui disant : « Comment pourriez vous connaître ce qui se fait dans le ciel, puisque vous ne voyez pas même ce qui est à vos pieds. » Il alla voir Crœsus qui conduisait une puissante armée dans la Cappadoce, et lui donna le moyen de passer la rivière d'Halys sans aucun pont. Il mourut peu de temps après, 548 avant J.-C., à plus de 90 ans. Il avait composé divers traités en vers;

sur les météores, sur l'équinoxe, etc., mais ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne faut pas le confondre avec Thalès, poète grec, ami de Lycurgue, à la sollicitation duquel il alla s'établir à Sparte. Il excellait surtout dans la poésie lyrique, et ses vers étaient remplis de préceptes et de maximes admirables de conduite et de société.

THALIE, l'une des neuf muses, selon la fable, préside à la comédie. On la représente couronnée d'une guirlande de lierre, tenant un masque à la main, avec des brodequins pour chaussure. Le savant M. Hermant, dans sa vie de saint Athanase, livre 1er, chapitre 13, observe que Thalie signifie un festin, ou une chanson pour être chantée dans un festin. Ne pourrait-on donc pas soupçonner que la muse Thalie présidait aux chansons de table comme à la comédie? Le poëme de l'ancien poète Sotate, et celui de l'hérésiarque Arius, qui avaient été composés pour être chantés, et qui étaient intitulés l'un et l'autre *Thalie*, ne pourraient-ils pas servir à autoriser cette conjecture?

THAMAR, Cananéenne, épousa Her, fils aîné de Juda. Her étant mort subitement en punition d'un crime que l'Ecriture ne désigne point, Onam, second fils de Juda, épousa Thamar, et fut puni de même pour avoir empêché l'effet du mariage. Juda, craignant le même sort pour Sella son troisième fils, ne voulut point qu'il épousât la veuve de ses deux frères, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina Thamar; elle se déguisa en courtisane, alla attendre Juda sur le grand chemin, eut commerce avec lui, devint grosse, et sa grossesse ayant été reconnue, elle fut condamnée à être brûlée; mais ayant fait connaître à Juda de quelle manière elle avait conçu, elle obtint sa grâce. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès et Zara, qui sont nommés dans la généalogie de Jésus-Christ notre sauveur, voulant nous apprendre par là que le mystère de notre rédemption est l'ouvrage de la seule miséricorde de Dieu, et que la gloire vient de lui, et non des hommes, ou du mérite de ses ancêtres. L'histoire de Thamar arriva vers 1664 avant Jésus-Christ. *Voyez* le chapitre 38 de la Genèse.

THAMAR, fille de David et de Maacha, à laquelle Amnon son frère paternel fit violence, 1032 avant Jésus-Christ. Ce jeune prince fut assassiné deux ans après dans un festin par les ordres d'Absalon, frère de Thamar, en punition de cet inceste. Livre II des Rois, chapitre 13.

THAMAS-KOULI-KAN, nommé aussi Schach Nadir, chassé du Korasan, dont son père était gouverneur, par un de ses oncles, se mit à la tête d'une troupe de voleurs, pendant que les Aghvans renversaient le trône des sophis; il offrit ses services au maître légitime de la Perse, le schach Thamas, à qui il ne restait que deux ou trois provinces en 1729, le reste étant envahi par les Aghvans, les Russes ou les Turcs qui cherchaient à partager ce beau royaume. L'usurpateur du trône fut bientôt détruit; mais cet ambitieux n'avait pas prétendu conquérir pour son maître, mais pour lui-même; il fit enfermer le schach Thamas et se fit couronner à Casbin en 1736; il contraignit aussi les Russes et les Turcs à faire la paix, ce qui lui donna le loisir de répondre aux invitations de quelques seigneurs mogols qui lui offraient la couronne de leur maître qu'ils jugeaient indigne de la porter. Il laissa le gouvernement de la Perse à son fils, et s'avança dans le Mogol sans résistance. Enfin, le 18 janvier 1739, l'empereur mogol partit de Dehli avec une armée immense pleine de traîtres et de lâches qui furent bientôt défaits par une armée de 16000 hommes de cavalerie. Thamas confina l'empereur dans une prison à Dehli, pendant qu'il faisait enlever toute son artillerie, ses trésors et ses joyaux. Une émeute qui arriva dans Dehli, à l'occasion d'un impôt sur le blé, fit comprendre au roi de Perse qu'il ne resterait pas paisible possesseur de sa conquête; il rendit l'empire à Mahomet, en lui demandant sa fille en mariage pour son fils, et les provinces limitrophes de la Perse. Les voleurs lui enlevèrent une partie de ses richesses en rentrant dans ses états. Le reste de ses actions est peu connu. Il fut massacré en 1747 par un de ses neveux, Ali-Kouli-Kan, qui se fit proclamer roi de Perse. Ainsi

périt ce prince, aussi brave, aussi ambitieux qu'Alexandre, mais qui n'avait que le cœur d'un brigand. Ses conquêtes furent des ravages; il les dut la plupart à la terreur qu'il répandait par sa cruauté. Il était sobre dans le boire et le manger, fort adonné aux femmes, d'une taille de six pieds, d'un tempérament robuste.

THARÉ, d'Ur en Chaldée, fils de Nachor, et père d'Abraham, était idolâtre. Son fils lui fit connaître le vrai Dieu. Il mourut à Haran en Mésopotamie, à 275 ans.

THAULÈRE (JEAN), célèbre dominicain allemand, et l'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, au milieu du 14e siècle, s'acquit une grande réputation, surtout à Cologne et à Strasbourg. Il mourut en cette dernière ville, le 17 mai 1361. On a de lui des Sermons en latin, Cologne, 1695, in-4°, et des Institutions en latin, 1623, in-4°, traduites en français, 1668, Paris, in-12; une Vie de Jésus-Christ en latin, 1548, in-8°, qui sont estimés. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages, mais ils paraissent être supposés. Ses œuvres sont imprimées, Paris, 1623, in-4°.

THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE (GASPARD), savant avocat au parlement de Paris, natif de Bourges, d'une famille noble, est auteur d'une *Histoire de Berry*, in-fol., 1689; de Notes sur la coutume de Berry, 1701, in-fol.; sur celle de Beauvoisis, 1690, in-fol., qui sont estimées, et d'un *Traité du franc-aleu de Berry*. Il mourut en 1712.

THÉATINS. *Voyez* GAETAN, PAUL IV.

THÈBES, fondée par Cadmus qui venait de Phénicie, eut seize rois avant Jésus-Christ.

* Cadmus.	1519
* Nyctée et Polidore.	1457
* Nyctée et Labdacus.	
Nyctée et Liaus.	1416
Lycus et Laïus Ier.	1415
* Amphion	1395
* Laïus II	1358
* Créon.	1302
* OEdipe.	1292
* Etéocle	1254
* Créon.	1251
Tersander.	1241
Tisamèn.	1219
Damasicton.	
Ptolomæus.	
Xanthus.	

Les Thébains s'érigèrent en république; Philippe de Macédoine les rangea sous son obéissance; mais s'étant révoltés sur une fausse nouvelle de la mort d'Alexandre, leur ville fut rasée.

Voyez comme à ARGOS.

THEGAN, co-évêque de Trèves, du temps de Louis-le-Débonnaire, écrivit l'histoire de ce prince, auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Pierre Pithou l'a publiée dans le corps des auteurs de l'histoire de France.

THEGLAT PHALASAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, 747 avant Jésus-Christ. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Rasin, roi de Syrie, envoya à Theglat-Phalasar tout l'argent qu'il trouva dans le temple, pour l'engager de venir à son secours. Ce prince marcha aussitôt contre Rasin, le tua, ruina Damas, et en transféra les habitans à Cyrène. Mais son alliance fut pernicieuse à Achaz, car il ravagea son pays, et l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglat-Phalasar prit aussi la plupart des villes de Galilée, et emmena en captivité les tribus de Nephtali, de Gad, de Ruben, et la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, 728 avant Jésus-Christ. Salmanasar son fils lui succéda.

THÉMINES (PONS DE LAUZIÈRES DE), avait servi avec distinction dans le parti royal, quand il fut fait maréchal de France en 1616. Ce fut pourtant moins ses services qui lui firent obtenir cette dignité, que parce qu'il venait d'arrêter le prince de Condé, une heure avant, par ordre de la reine. Il continua de faire la guerre aux mécontens et aux huguenots, à qui il enleva plusieurs villes. Il échoua cependant devant Castres, qui fut défendue par la duchesse de Rohan. En marchant vers le pays de Foix avec 6000 fantassins et 600 chevaux, il fut arrêté vingt-quatre heures par sept soldats huguenots qui s'étaient enfermés dans une mauvaise maison de terre, et qui se sauvèrent la nuit, ne pouvant plus tenir, faute de poudre; ils avaient consumé la leur à se défendre contre

les soldats de Thémines, dont ils avaient tué deux cents. Thémines échoua encore devant le Mas d'Azil par sa négligence, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir le gouvernement de Bretagne en 1626; mais cette grâce était un artifice du cardinal de Richelieu, qui ambitionnait ce gouvernement, et qui ne voulait pas paraître en dépouiller le duc de Vendôme. Le cardinal l'eut en effet l'année suivante. Le maréchal de Thémines étant mort en 1627, à 74 ans, son petit-fils, mort en 1646, sans alliance, termina sa postérité masculine.

THÉMIS, fille du ciel et de la terre, présidait à la justice. Ayant refusé d'épouser Jupiter, ce dieu lui fit violence, et en eut la Loi et la Paix. Jupiter plaça sa balance au nombre des douze signes du Zodiaque.

THEMISEUL DE SAINT-HYACINTHE, se nommait Hyacinthe Cordonnier, et était fils de Jean-Jacques, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mahé. Il était né dans la ville d'Orléans le 27 septembre 1784; la fable qui le fait naître du grand Bossuet et de mademoiselle des Vieux n'avait d'autre fondement que ce qu'il en disait lui-même, et la manière affable dont il avait été accueilli par l'évêque de Troyes, neveu de M. Bossuet. Après la mort de son père, la mère de Thémiseul se retira à Troyes, où elle donnait des leçons de guitare, et son fils en donnait d'italien. Une aventure pareille à celle d'Abailard le força de quitter Troyes; il entra dans le régiment Royal, infanterie, fut fait prisonnier à la bataille d'Hochstet, et mené en Hollande, où il fit connaissance avec plusieurs gens de lettres, qui l'engagèrent à quitter son état pour celui d'homme de lettres. Il fit connaissance à Breda avec un ancien militaire nommé M. de Marconnay, d'une famille originaire de Poitou. Ce militaire avait une fille qui prit du goût pour Saint-Hyacinthe, quoique sans état et sans fortune; elle s'y attacha tellement, que des amis crurent devoir en avertir M. de Marconnay. Ce militaire entra dans la plus furieuse colère, menaçant Saint-Hyacinthe de la peine de mort, portée par les lois contre les ravisseurs, si sa fille poussait la faiblesse jusqu'à se laisser enlever. Informé de ce projet par une lettre de son amante, Themiseul lui fit savoir que les lois n'avaient rien prononcé contre les filles qui ravissaient leurs amans. En conséquence il se rendit à un village où quatre hommes armés et masqués l'enlevèrent. La plainte fut dressée devant le juge, et le mariage s'ensuivit par le consentement de la demoiselle à réparer l'offense. Il vécut avec elle, et mourut auprès de Breda en 1746. Une querelle qu'il avait eue à Londres avec Voltaire lui valut de sa part les épithètes qu'il prodiguait à ses ennemis, mais qui ne nuisent à personne. Thémiseul s'en vengea bien dans le récit d'une disgrâce arrivée à M. de Voltaire, qu'il inséra dans la Déification d'Aristarchus Masso, qui se trouve dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, dont la première édition est de 1714, et la meilleure de Lausanne, 1754, deux vol in-8°. Cette badinerie du Chef-d'œuvre, qui est une critique plaisante des longs commentateurs, a fait sa réputation. Il l'a entée sur la chanson de *Colin malade*, qui était alors à la mode, et qu'il avait retenue d'une fille qui demeurait dans sa maison, et qui la chantait du matin au soir. Thémiseul a cependant fait quelques autres ouvrages, à peu près oubliés: *Le prince Titi*, 1736, 2 vol. in-12; *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié*, 1736, in-12; *Mémoires littéraires, ou Matanasiana*, 2 vol. in-12; *Lettres écrites de la campagne*, in-12; *Recherches sur la nécessité de s'assurer de la vérité, sur la certitude des connaisances, et la nature des êtres*, dédié au roi de Prusse, in-12. Il a travaillé au Journal littéraire, qui s'est imprimé à la Haie depuis 1713 jusqu'en 1732, 19 vol. in-12. Il avait aussi commencé à traduire *Robinson*, que Van-Effen a achevé.

THÉMISTE, femme d'Athamas, furieuse d'avoir été répudiée pour Ino, voulut massacrer ses enfans; mais la nourrice en ayant été prévenue mit les habits des enfans d'Ino à ceux de Thémiste, qui massacra ainsi ses propres enfans. Elle se poignarda de désespoir.

THEMISTIUS, célèbre orateur et philosophe grec, au 4e siècle, fut surnommé *Euphrate*, c'est-à-dire *beau*

diseur. Il enseigna avec tant d'éclat à Antioche, à Nicomédie, à Rome et ailleurs, qu'il effaçait tous les philosophes de son temps, et on assure aussi que les commentaires qu'il fit sur Aristote dans sa première jeunesse furent si estimés, qu'un des meilleurs philosophes de la Grèce quitta son école pour l'aller voir. Ils ont été imprimés à Venise en 1570 et en 1587, in-fol. Thémistius passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople. L'empereur Constantin lui conféra la dignité de préteur, et l'honora d'une statue d'airain. Il eut beaucoup de part aux bonnes grâces de Julien l'Apostat, et fut en grand crédit à la cour de l'empereur Valens, qu'il tâcha d'adoucir par une excellente harangue, dans laquelle il prouve à ce prince, qui était arien, qu'il ne doit point répandre le sang des catholiques. Théodose-le-Grand le fit préfet de Constantinople, et le choisit, tout païen qu'il était, pour être précepteur de son fils. Il fallait que Thémistius fût honnête homme, car il fut toujours lié d'une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze. Il nous reste de lui plusieurs harangues qui sont estimées, et dont la meilleure édition est celle que le père Hardouin donna au Louvre en 1684, en grec et en latin, in-fol.

THÉMISTOCLE, très-célèbre général athénien, était fils de Néocle, homme illustre par sa naissance et par sa vertu. Ayant été déshérité par son père à cause des débauches de sa jeunesse, il crut que le seul moyen d'effacer cette infamie était de servir sa patrie par de belles actions. Il s'appliqua avec un soin extrême à acquérir des amis et de la réputation, et s'occupa d'abord à juger les affaires particulières, proposant des expédiens utiles, et étant aussi prompt à les mettre en exécution qu'à les trouver. Il fut ensuite chargé de faire la guerre contre ceux de Corfou. Il termina heureusement cette guerre, en chassant les pirates et rendant la mer libre. C'est lui qui remporta sur Xercès la célèbre victoire navale de Salamine, 480 avant Jésus-Christ. Dans la suite, les Lacédémoniens ayant intenté contre lui plusieurs accusations, il fut chassé par les Athéniens, et se réfugia en Perse, où le roi Artaxerce Longue-main lui donna trois villes pour sa subsistance. Il mourut à Magnésie, 464 avant Jésus-Christ, ayant avalé, dit-on, du sang de taureau plutôt que de prendre les armes contre sa patrie; mais d'autres écrivains, plus dignes de foi, assurent qu'il mourut de maladie.

THÉOBALD (Louis), critique anglais, qui s'est attiré de vives réparties de Pope, dans sa Dunciade, et qui s'est fait aussi critiquer sur sa production de *Shakespeare rétabli*, qui a paru en 1726. Il osa assurer qu'il est impossible de trouver une seule faute dans son édition, et que tout autre éditeur ne laissera pas moins de 500 corrections à faire, qui leur échapperont nécessairement; d'où il faut conclure que chacun entend Shakespeare à sa manière, et taxe de fautes ce que les autres entendent autrement que lui. Il fut aussi attaqué sur la pièce de la *Double fausseté*, qu'il attribuait à Shakespeare, et sur les critiques qu'il insérait dans son journal, intitulé *le Censeur*. Théobald est encore auteur d'autres pièces dramatiques, entre autres de *Proserpine*, où, pour amuser les spectateurs, on met le feu à un champ de blé; cela parut si beau aux Anglais, que, pour n'être pas en reste, l'autre troupe fit brûler une grange sur son théâtre.

THÉOBALDE (J. Theobaldo Gatti), habile musicien, natif de Florence, charmé de la musique de Lulli, quitta l'Italie et vint en France, où il fut très-bien reçu de ce célèbre musicien. Théobalde occupa pendant 50 ans une place de symphoniste pour le violon dans l'orchestre de l'Opéra, et mourut à Paris en 1727. On a de lui deux opéras, *Coronis* et *Scylla*, qui furent représentés avec succès.

THÉOBUTE, se sépara de l'Eglise chrétienne, parce que Simon-le-Juste lui fut préféré pour le siége de Jérusalem. Il se forma une secte particulière des sentimens de différentes sectes des juifs.

THÉOCRITE, très-célèbre poète grec, natif de Syracuse, vivait à la cour d'Egypte, du temps de Ptolémée Philadelphe, vers 285 avant Jésus-Christ. On a dit que de retour à Syracuse, ayant mal parlé de Hiéron,

tyran de cette ville, il fut mis à mort par ordre de ce prince. Il nous reste de Théocrite des Idylles en dialecte dorien, Rome, 1516, in-8°, en grec, première édition; Oxford, 1699, in-8°, qui se joint aux auteurs *Variorum*, et Oxford, 1770, 2 vol. in-4°, mis au jour par Thomas Warthon. Ces idylles sont des chefs-d'œuvre en ce genre, et il y régne une naïveté et des beautés inexprimables. Elles ont servi de modèle à Virgile dans ses églogues. M. de Longe-Pierre a traduit en français quinze Idylles de Théocrite; mais cette traduction ne rend en aucune sorte les beautés de l'original.

THÉODAMAS, père d'Hilas, fut tué par Hercule qu'il avait osé attaquer.

THÉODEBERT Ier, roi de Metz, était fils de Thierri, ou Théodoric Ier, roi d'Austrasie, auquel il succéda en 534. Il aida ses oncles dans la seconde conquête de Bourgogne, et partagea ce royaume avec eux. Il défit les Goths et les Romains en Italie, et se préparait à faire la guerre à l'empereur Justinien, lorsqu'il mourut en 548. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, succéda à son père Childebert II en 595, et partagea ses états avec son frère Thierri. Brunehaut, aïeule de ces deux princes, exerça des violences extrêmes à la cour de Théodebert, et voulut le faire passer pour un enfant supposé. Ce prince, indigné, la chassa de ses états, et elle se retira chez Thierri, roi de Bourgogne. Elle alluma la guerre dans la famille royale; et Théodebert, après avoir été vaincu aux combats de Toul et de Tolbiac, fut tué à Cologne en 612.

THEODON (Jean-Baptiste), sculpteur, fit un long séjour à Rome; il y décora un autel, vis-à-vis de celui de sainte Thérèse, dans l'église des carmes déchaussés, qui soutient le parallèle, quoique l'autre soit du Cavalier Bernin; il commença le groupe d'*Arrie* et *Pætus*, que Le Pautre a fait à Paris pour les Tuileries. Théodon revint à Paris, fut reçu de l'académie, et mourut en 1713.

THÉODORA, fille d'un homme qui avait soin des bêtes destinées au spectacle, vécut long-temps de ses prostitutions. Justinien en devint éperdument amoureux, et engagea Justin à abroger la loi qui défendait à un sénateur d'épouser une femme débauchée. Lorsque Justinien fut parvenu à l'empire elle en devint le fléau et l'horreur par ses débauches. Procope, qui l'avait louée dans son Histoire, en fait un portrait affreux dans son Histoire secrète. Elle mourut vers 548.

THÉODORA, dame romaine, était toute puissante dans Rome, vers l'an 908, par le moyen du marquis de Toscane. Elle occupait le château Saint-Ange, et faisait élire pape qui elle voulait. Jean, un de ses galans, après avoir été archevêque de Bologne, puis de Ravenne, fut élu pape sous le nom de Jean X. Elle était mère de Marosie, qui ne lui céda ni en beauté ni en débauches.

THÉODORE Ier, natif de Jérusalem, succéda au pape Jean IV le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus et Paul, patriarches de Constantinople, qui étaient monothélites, et travailla avec zèle au bien de l'Eglise. Il mourut saintement le 13 mai 649. On trouve deux de ses lettres dans la Bibliothèque des Pères.

THÉODORE II, succéda au pape Romain en 898, et mourut vingt jours après son élection.

THÉODORE DE CANTORBÉRY, moine de Tarse, fut ordonné évêque par le pape Vitalien, et envoyé en 668 en Angleterre, pour gouverner l'Eglise de Cantorbéry; il y fut bien reçu du roi Egbert, et y rétablit la foi et la discipline ecclésiastique. Il mourut en 690, à 88 ans. Ce qui nous reste de son Pénitentiel et de ses autres ouvrages a été recueilli par Jacques Petit, et imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4°, avec de savantes notes. Ce recueil est très-important, et mérite d'être lu par les théologiens.

THÉODORE. *Voyez* Méthochite, Bry, Lascaris, Gaze, Balsamon.

THÉODORE DE MOPSUESTE; ainsi nommé parce qu'il était évêque de Mopsueste, ville de Cilicie, fut élevé et ordonné prêtre dans un monastère. Il devint l'un des plus savans hommes de son temps, eut pour disciple le fameux Nestorius, et mourut en 428. Il avait composé un grand nombre de savans ouvrages, dont il ne nous

reste 1° que son Commentaire sur les Psaumes, dans la Chaîne du père Corder. Le duc d'Orléans, mort à Paris en 1752, et l'un des plus savans princes que l'Europe ait produits, a démontré, dans une de ses Dissertations, que le Commentaire qui porte le nom de Théodore dans la Chaîne du père Corder est constamment de Théodore de Mopsueste : c'est à ce pieux et savant prince que nous sommes redevables de cette découverte; 2° un Commentaire, en manuscrit, sur les douze petits prophètes; 3° plusieurs fragmens, surtout dans la Bibliothèque de Photius. Les écrits de Théodore de Mopsueste, où l'on crut trouver la distinction de deux personnes en Jésus-Christ. La lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, qui le défendait, et les anathèmes que le célèbre Théodoret, évêque de Cyr, opposa à saint Cyrille en faveur de Théodore de Mopsueste, firent grand bruit; c'est ce qu'on appelle l'affaire des *Trois Chapitres*, qui ne fut terminée que dans le cinquième concile général, en 553. Ce concile prononça anathème contre la personne et les écrits de Théodore de Mopsueste. On trouve sa confession de foi dans les Dissertations du père Garnier, sur Marius Mercator.

THÉODORE STUDITE, ainsi nommé parce qu'il était abbé du monastère de Stude, bâti par le consul Studius, dans un faubourg de Constantinople, fut l'un des plus saints et des plus savans hommes de son temps. Il soufrit des maux incroyables pour avoir blamé le divorce de Léon IV avec l'impératrice Marie, et son mariage avec Théodora, et pour la défense de la discipline ecclésiastique et des saintes images, et mourut dans l'île de Chalcide le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui des Sermons, des Epîtres et d'autres ouvrages.

THÉODORE, le Lecteur, parce qu'il était lecteur de la grande église de Constantinople, avait fait une histoire de l'Eglise jusqu'au commencement de Justin, dont on trouve des fragmens dans l'Eusèbe de Valois et dans la Bibliothéque des Pères.

THEODORET, évêque de Cyr en Syrie, au 5e siècle, et l'un des plus savans pères de l'Eglise, naquit en 386. On l'éleva dans le monastère de Saint-Euprèpe, et il fut disciple de Théodore de Mopsueste et de saint Jean Chrysostôme. Ayant reçu les ordres sacrés, il consentit, avec répugnance, d'être ordonné évêque de Cyr vers 420. Théodoret fit paraître dans sa maison, à sa table, en ses habits et en ses meubles, beaucoup de modestie et d'amour pour la pauvreté; mais il était magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines et des aquéducs. Il travailla avec tant de zèle et de succès dans son diocèse, qui était composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étaient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zèle ne se borna point à son église, il alla prêcher à Antioche et dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence et son savoir, et où il convertit des milliers d'hérétiques et de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie pendant quelque temps par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche et pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les douze anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie; mais il se réconcilia dans la suite avec saint Cyrille; et s'étant détaché de Nestorius, il combattit avec tant de force cette hérésie, qu'il effaça la tache d'avoir défendu quelque temps la personne de l'hérésiarque. Il fut déposé par les hérétiques dans le faux synode d'Ephèse, mais il fut rétabli dans le concile général de Chalcédoine, où il parut avec éclat en 451. On croit qu'il mourut peu de temps après. Quelques-uns néanmoins reculent sa mort jusqu'à l'an 470. Il nous reste de Théodoret d'excellens Commentaires sur les épîtres de saint Paul et sur divers autres livres de l'Ecriture; cinq livres de l'Histoire ecclésiastique, depuis l'hérésie d'Arius jusqu'à Théodose-le-Jeune; elle se trouve avec Eusèbe, l'Histoire religieuse ou monastique des fameux anachorètes de son temps; cette Histoire, qu'il a intitulée *Philothée* ou *Théophile*, contient des exemples admirables; 147 Epîtres; 3 Dialogues; un Traité des hérésies; 10 Discours sur la Providence, traduits en français, in-8°; un

excellent Traité contre les païens, qu'il a intitulé *De la cure des passions ou des Maladies grecques*. La meilleure édition de ces ouvrages est celle du père Sirmond, en grec et en latin, 1642, en 4 vol. in-fol. Le père Garnier, jésuite, publia en 1684 un 5e vol. de Théodoret, qui contient divers autres traités. Tous les ouvrages de Théodoret méritent d'être lus, et lui ont acquis une gloire immortelle, si on en excepte néanmoins ses écrits contre saint Cyrille en faveur de la personne de Nestorius, lesquels furent condamnés avec ceux de Théodore de Mopsueste et d'Ibas d'Edesse, dans le 5e concile général en 553, ce que l'on appelle la condamnation des trois chapitres. Cependant dans ce concile, qui est le 2e concile général de Constantinople, on n'ordonna rien contre la personne de Théodoret, parce qu'il avait combattu publiquement, de bouche et par écrit, les erreurs de Nestorius, et qu'il avait été reçu à la communion des fidèles par le pape saint Léon et par les pères du concile de Chalcédoine.

THÉODORIC, roi des Ostrogoths, et l'un des plus grands princes de son temps, était fils de Valamer, roi d'une partie de la Mœsie. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, marcha ensuite en Italie contre Odoacre, avec lequel il fit la paix en 493. Quelque temps après, ayant fait mourir ce prince, sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, et fit la paix avec l'empereur Anastase et avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, n'ayant plus d'ennemis à craindre, ne pensa plus qu'a policer son royaume, et prit pour son secrétaire d'état le célèbre Cassiodore, qui remplit parfaitement ses vues. Quoique ce prince fût arien, il protégea toujours les catholiques; il ne voulait pas même qu'ils se fissent ariens pour lui plaire, et il fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il s'était fait arien, en lui disant ces paroles remarquables: « Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment est-ce que tu me la garderas à moi qui ne suis qu'un homme? » Les dernières années de sa vie ternirent la gloire qu'il s'était acquise. Il fut cause de la mort du pape Jean, et fit mourir, sur de faux soupçons, Boëce et Simmaque, les deux plus grands hommes qui fussent alors en Italie. Il mourut lui-même le 30 août 526, rongé de remords.

THÉODORUS PRODROMUS, auteur grec, qui est auteur du roman des *Amours de Rhodante et Dosicles*, imprimé en grec et en latin, Paris, 1625, in-8o, traduit en français par M. Beauchamps, 1746, in-12.

THÉODOSE Ier, *le Grand* (*Flavius Theodosius Magnus*), ainsi nommé à cause de ses victoires, de sa piété et de son zèle pour la foi catholique, était fils d'un autre Théodose, grand capitaine, que Valens fit mourir en Afrique, l'an 376. Il naquit en Espagne, vers l'an 336, et s'éleva par son courage et par sa prudence aux plus grandes charges militaires. L'empereur Gratien, charmé de son mérite, et se voyant attaqué par les Goths et par les Germains, partagea l'empire avec lui, et le déclara Auguste à Sirmich, le 19 janvier 379. Théodose devint ainsi empereur d'Orient, à l'âge de 43 ans. Il passa peu de temps après dans la Thrace, et il y défit entièrement les Goths. L'année suivante, étant tombé malade à Thessalonique, il s'y fit baptiser. Il conclut une paix honorable avec les Perses, et fit célébrer le second concile général à Constantinople en 381. Théodose défit, en 388, le tyran Maxime, qui avait tué Gratien et qui s'était fait déclarer empereur; il fit trancher la tête à cet usurpateur à Aquilée, et rétablit ensuite Valentinien II dans ses Etats. Les habitans de Thessalonique ayant tué en 390, dans une sédition, un des lieutenans généraux de l'empereur, il en fut si irrité, qu'il abandonna cette ville à la discrétion de ses troupes, qui tuèrent plus de 7000 des habitans. Cette action barbare fit murmurer tout le monde contre Théodose; et quelque temps après, s'étant présenté pour entrer dans l'église de Milan, saint Ambroise lui en refusa la porte, et ne lui en permit l'entrée qu'après qu'il eut fait une pénitence de huit mois. Dans la suite Argobaste, ayant tué l'empereur Valentinien, fit déclarer empereur Eugène, homme de la lie du

peuple, et résolut de le soutenir; mais Théodose marcha contre eux, et les vainquit le 5 septembre 394. Après cette victoire, Eugène, ayant été amené à l'empereur, eut la tête tranchée, et Argobaste se tua lui-même. Théodose alla ensuite à Milan, où il mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395, à 60 ans. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire romain en entier. Il était juste, bienfaisant, magnifique, n'ayant rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Il laissa quatre enfans, Arcade, Honorius, Gratien et Pulchérie. Arcade fut empereur d'Orient, et Honorius d'Occident.

THÉODOSE II, *le jeune*, fils d'Arcade et d'Eudocie, naquit le 11 avril 401, et succéda à Arcade le 1er mai 408. Sainte Pulchérie sa sœur gouverna sous son nom, mais avec tant de prudence, que l'empire jouit d'une profonde paix, et fut redoutable à tous ses ennemis. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudocie. Théodose publia des lois sévères contre les païens, les juifs et les hérétiques. Il fit une paix honteuse avec Attila, se brouilla avec Pulchérie, et protégea l'hérésiarque Eutichès; mais ensuite, s'étant repenti d'avoir autorisé le faux concile d'Ephèse, et ayant rappelé Pulchérie, les affaires changèrent de face. Il mourut sans laisser de postérité, le 28 juillet 450, à 49 ans. C'est lui qui publia, le 15 février 438, le Code *Théodosien*, qui porte son nom, et qui est un recueil des lois choisies entre celles que les empereurs légitimes avaient faites. M. Godefroi en a donné une bonne édition, Lyon, 1665, 6 tomes in-fol. Après la mort de ce prince, Pulchérie fit élire Marcien, qu'elle épousa.

THÉODOTE, le Valentinien, n'est connu que par ses églogues que le père Combésis a insérées dans la Bibliothèque des Pères, et Fabricius dans la Bibliothèque grecque. C'est une application de l'Ecriture au système de Valentin.

THÉODOTE DE BYSANCE, surnommé le *Corroyeur*, à cause de sa profession, fut arrêté avec d'autres chrétiens pendant la persécution de Marc-Aurèle. Ce malheureux renonça son Dieu, et pour s'autoriser dans son parjure, il nia la divinité de Jésus-Christ. Ses disciples, appelés théodotiens, assuraient que le dogme de la divinité de Jésus-Christ ne remontait pas plus haut que le pape Zéphirin.

THÉODOTION, fameux traducteur du 2e siècle, natif d'Ephèse, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des juifs, et traduisit en grec l'Ancien Testament, sous le règne de l'empereur Commode. Il ne nous reste que des fragmens de cette traduction. Elle était plus hardie que celle des Septante et que celle d'Aquila, qui avaient été faites auparavant.

THÉODULPHE, célèbre évêque d'Orléans, et l'un des plus savans hommes du 9e siècle, était originaire de la Gaule cisalpine. Charlemagne lui donna l'abbaye de Fleury, puis l'évêché d'Orléans, vers l'an 793. Ce prince le choisit pour signer son testament en 811, et Louis-le-Débonnaire eut pour lui une estime singulière. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est là qu'il composa l'hymne *Gloria, laus et honor*, dont l'on chante une partie le jour des Rameaux. On dit que, l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le temps que l'empereur passait, ce prince en fut si charmé, qu'il le fit mettre en liberté. Théodulphe mourut vers l'an 821. On a de lui dans la Bibliothèque des Pères, dans le Spicilége de Dachery, et dans les Conciles du père Labbe, un Traité du baptême, un autre du Saint-Esprit; deux Capitulaires adressés à ses curés; des Poésies, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du père Sirmond en 1646, in-8°; le second capitulaire est dans les *Miscellanea* de Baluse.

THEOGNIS, célèbre poète grec, natif de Mégare, dont il ne nous reste que des fragmens, Leipsick, 1576, in-8°, et dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il vivait vers 544 avant Jésus-Christ.

THEON, savant sophiste grec, dont il nous reste un Traité de rhétorique qui est écrit avec beaucoup de jugement et de politesse. La meilleure édition de ce livre est celle de Leyde,

1626, in-8°, en grec et en latin, ou d'Upsal, 1670, in-8°.

THEON D'ALEXANDRIE, célèbre philosophe et mathématicien du 4e siècle, du temps de Théodose-le-Grand, fut père de la savante Hypathie, et composa divers ouvrages de mathématiques, Paris, 1644, in-4°, qui ont rendu son nom illustre.

THÉOPHANE, historien, poète et homme d'Etat, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, eut de grandes liaisons avec Pompée, qui le consultait souvent, et le chargea d'écrire ses expéditions, dont il le rendait témoin. Pompée fut si satisfait de ce qu'il en avait écrit, qu'il lui donna le droit de bourgeoisie romaine, et rendit, à sa considération, aux Lesbiens, les priviléges que le sénat leur avait ôtés, pour avoir pris le parti de Mithridate. Théophane suivit Pompée pendant la guerre civile; mais la facilité qu'il eut de faire sa paix avec César, après la mort de son bienfaiteur, a fait soupçonner qu'il l'instruisait des projets de l'armée de la république.

THÉOPHANE (GEORGES), abbé du monastère de Grand-Champ, fut marié très-jeune. Il était l'un des plus nobles et des plus riches seigneurs de Constantinople, et vécut en continence avec sa femme. Il se fit ensuite religieux, et se trouva au septième concile général en 787. L'empereur Léon l'Arménien l'exila dans l'île de Samothrace, où il mourut en 818. Sa sainteté éclata par des miracles. On a de lui une Chronique qui commence où finit celle de Syncelle, et qui va jusqu'au règne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre en 1655, en grec et en latin, avec des notes, in-fol. L'*Historia bisantina post Theophanem* l'a été en 1685, in-fol.; l'une et l'autre font partie de la Bysantine. Il ne faut pas le confondre avec Théophane *Cerameus*, c'est-à-dire le *potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le 11e siècle, dont on a plusieurs Homélies, imprimées en grec et en latin à Paris en 1644.

THÉOPHANES PROCOPOWICK, naquit à Kiow en 1681; il y commença ses études, et les finit à Rome. Pierre-le-Grand sut démêler ses talens, l'employa à la réformation de l'église grecque, et le plaça à la tête du synode que ce prince établit après la suppression de la dignité patriarcale. Il devint archevêque de Novogorod, soutint sa faveur sous Catherine Ire, et mourut en 1736. La Russie lui doit le goût de la belle littérature. Son principal ouvrage est la Vie de Pierre-le-Grand, qu'il termine à la bataille de Pultava.

THÉOPHILE, sixieme évêque d'Antioche, fut élu l'an 169 de Jésus-Christ, et gouverna sagement son église jusque vers l'an 182. Il nous reste de lui trois livres en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la religion chrétienne, dans la Bibliothéque des Pères, ou dans saint Justin, 1742, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve le mot de *Trinité* employé pour la première fois. On lui attribue d'autres ouvrages, mais ils sont supposés, et d'auteurs plus recens.

THÉOPHILE, fameux patriarche d'Alexandrie, succéda à Timothée vers l'an 385. Il acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples et les idoles des faux dieux, termina heureusement les différends qui étaient survenus entre Evagre et Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche, et défendit avec zèle la foi de l'Église catholique; mais il se brouilla avec saint Jean Chrysostôme, le fit déposer dans le concile du Chêne, et refusa de mettre son nom dans les Diptiques. On dit qu'étant près de mourir, et faisant attention à la longue pénitence de saint Arsène, il s'écria: « Que vous êtes heureux, Arsène, d'avoir toujours eu cette heure devant les yeux! » Il mourut en 412. Il nous reste de lui quelques écrits dans la Bibliothéque des Pères. Cyrille son neveu lui succéda.

THÉOPHILE, fameux poète français, surnommé *Viaud*, naquit à Clerac, au diocèse d'Agen, vers 1590. Il était fils d'un avocat de Boussères-Sainte-Radegonde, village situé auprès d'Aiguillon. Il avait du génie et de l'imagination, et fut l'un des premiers qui donna en français des ouvrages mêlés de prose et de vers. Ses impiétés et ses débauches l'obligèrent de passer en Angleterre en 1619; ses amis obtinrent son rappel: il se fit catho-

lique, et n'en n'eut pas des mœurs plus réglées. Il fut brûlé en effigie pour avoir fait paraître en 1622 *Le Parnasse satirique*. On l'arrêta au Châtelet, et il fut mis à la Conciergerie dans le cachot où avait été mis Ravaillac. Sur ses protestations de n'avoir pas eu de part à l'édition de ce livre, il fut condamné au bannissement. Il mourut à Paris dans l'hôtel de Montmorency, le 25 septembre 1626. On a de lui un recueil de Poésies en vers français, qui consistent en Élégies, Odes, Sonnets, etc.; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, en vers et en prose; *Pyrame et Thisbé*, tragédie; trois Apologies; des Lettres, Paris, 1662, in-12; ses nouvelles OEuvres, Paris, 1642, in-8°; *Pasiphaë*, tragédie, 1628, etc.

THÉOPHRASTE, très-célèbre philosophe grec, était natif d'Erèse, et fils de Mélanthe. Il fut d'abord disciple de Leucippe, puis de Platon, et enfin d'Aristote. Il succéda à ce dernier, l'an 322 avant J.-C., et enseigna la philosophie à Athènes dans le Lycée avec une réputation extraordinaire. Il disait d'un orateur sans jugement, que c'était un cheval sans bride. Voyant quelqu'un qui ne disait rien: « Si tu es habile homme, dit-il, tu as tort, sinon, tu es habile homme. » Il avait coutume de dire, qu'un savant n'est jamais seul; qu'il n'y a rien de si cher que le temps, et que ceux qui le perdent sont les plus condamnables de tous les prodigues. Il mourut âgé de plus de cent ans. Il nous reste de lui 1° un excellent traité de morale, qu'il a intitulé *les Caractères*, et qu'il dit dans sa préface avoir composé à l'âge de 99 ans. Isaac Casaubon a fait de savans Commentaires sur ce petit traité, Cambridge, 1712, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*, et M. de la Bruyère l'a traduit de grec en français. Un Traité des plantes, qui est très-curieux, Amsterdam, 1644, in-fol.; 3° une Histoire des pierres, dont J. Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-8°, en grec et en anglais, avec de savantes notes et deux lettres sur ce qui colore les saphirs et les turquoises. Les autres ouvrages de Théophraste ne sont point parvenus jusqu'à nous.

THÉOPHYLACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, et l'un des plus savans hommes du 11e siècle, était natif de Constantinople, où il fut instruit dans les sciences ecclésiastiques. Il travailla avec zèle à établir la foi de Jésus-Christ dans sa métropole, où il y avait encore un grand nombre de païens, et mourut après l'an 1071. On a de lui 1° des Commentaires sur les Évangiles, sur les Actes des apôtres, Paris, 1631, in-fol.; sur les épîtres de saint Paul, et sur Habacuc, Jonas, Nahum et Osée, Paris, 1636, in-fol.; 2° plusieurs Epîtres dans la Bibliothèque des Pères; *Institutio regia*, imprimerie royale, 1651, in-4°, réimprimée dans l'*Imperium orientale* de Banduri, et d'autres écrits en grec. On voit dans tous les ouvrages de Théophylacte qu'il avait lu avec soin les écrits de saint Jean Chrysostôme, et qu'il savait en profiter.

THÉOPHYLACTE SIMOCATTA, historien grec, qui vivait vers 612, sous Héraclius, a composé une Histoire de l'empereur Maurice, imprimée au Louvre, 1647, in-fol., qui fait partie de la Bysantine. Le père Schott en avait donné une édition grecque et latine, 1599, in-8°.

THÉOPOMPE, très-célèbre orateur et historien grec, natif de l'île de Chio, avait composé un grand nombre de savans ouvrages, qui se sont perdus. Il vivait du temps d'Alexandre-le-Grand, et avait été disciple d'Isocrate. Il avait remporté le prix qu'Artemise avait décerné à celui qui louerait le mieux Mausole.

THÉRAIZE (Michel), savant docteur de Sorbonne, natif de Chauni en Picardie, fut chanoine de Saint-Etienne de Hombourg, diocèse de Metz, puis grand-chantre, chanoine et official de Saint-Fursi de Péronne, et curé de la paroisse de Saint-Sauveur de la même ville. Il mourut le 24 novembre 1726, à 58 ans. On a de lui une explication littérale et historique des cérémonies de la messe et de ses rubriques, sous le titre de *Questions sur la messe publique solennelle*, 1690. Ce livre est estimé.

THÉRÈSE (Sainte), naquit à Avila dans la Vieille-Castille le 28 mars 1515. Elle était la cadette de trois filles d'Alphonse Sanchès de Cé-

pède et de Béatrix d'Ahumade, tous deux recommandables par leur piété et par leur noblesse. Alphonse faisant faire tous les jours la lecture de la vie des saints dans sa famille, Thérèse y prit dès son enfance un goût si particulier, qu'elle continuait souvent cette lecture pendant plusieurs heures de suite, avec un frère qu'elle aimait beaucoup. L'histoire des martyrs plut tellement à ces deux enfans, qu'ils résolurent de mourir comme eux pour Jésus-Christ, et ils étaient déjà sortis de la maison paternelle pour aller chez les Maures, quand un de leurs parens, qui les rencontra, les ramena chez leur père. Voyant qu'ils ne pouvaient être martyrs, ils résolurent de vivre en ermites, et dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Cette ferveur continua jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans; mais après cette perte, elle se laissa aller à la dissipation et aux mondanités du siècle, et eût entièrement perdu l'esprit de ferveur et de dévotion, si son père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'augustines. Thérèse y demeura un an et demi, et y profita beaucoup des bons exemples qu'elle y vit. Elle se retira ensuite dans le monastère de l'Incarnation de l'ordre du mont Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à l'âge de 21 ans. Elle pratiqua ensuite toutes les vertus religieuses avec un zèle et une ardeur incroyables; elle entreprit de réformer son ordre, et fonda le premier monastère de sa réforme en 1562. Cette réforme eut un si heureux succès, malgré les persécutions domestiques et étrangères, qu'elle l'introduisit dans seize monastères de filles. Son zèle ne se borna point aux religieuses de son ordre, elle entreprit aussi de réformer les religieux; et ayant été secondée par saint Jean de la Croix, elle fut la réformatrice des carmes déchaussés, dont elle vit quatorze monastères réformés avant sa mort, qui arriva à Alve le 4 octobre 1582, à 68 ans. Grégoire XV la canonisa le 12 mars 1622. Il nous reste de sainte Thérèse un grand nombre d'ouvrages en espagnol, qui sont très-estimés, et dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit, de piété et d'onction, une imagination vive et une ferveur extraordinaire, qui lui faisait souvent dire à Dieu: « Seigneur, ou souffrir ou mourir. » La plupart des œuvres de sainte Thérèse ont été traduites en français par M. Arnauld d'Andilly, 1670, in-4°.

THERMES (le maréchal de). *Voy.* BARTHE.

THERPANDRE, célèbre poète et musicien grec, natif de l'île de Lesbos, fut le premier qui remporta le prix de musique aux jeux Carniens, institués à Lacédémone. Il sut calmer dans cette ville une sédition par son chant mélodieux, qu'il accompagnait de la cithare. Ayant augmenté sa lyre d'une corde les éphores la confisquèrent, et le condamnèrent à l'amende, à cause de cette innovation. Therpandre remporta aussi le prix de musique aux quatre grands jeux de la Grèce. Il vivait vers 650 avant J.-C. On lui attribue l'invention des Élégies. Ses poésies se sont perdues, il ne nous en reste que des fragmens.

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allèrent au siége de Troie, ayant osé dire des injures à Achille, fut tué par ce héros d'un coup de poing. La laideur de Thersite passa ensuite en proverbe.

THÉSÉE, que la fable met au nombre des demi-dieux, était fils d'Égée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pithée. Il se signala en diverses occasions, fit la guerre aux Amazones, battit Créon, roi de Thèbes, tua le Minotaure, et trouva l'issue du labyrinthe, par le secours d'Ariadne, fille de Minos, roi de Crète. On dit que Thésée fit ensuite battre de la monnaie marquée de la figure d'un bœuf, et que c'est de là que sont venues ces façons de parler parmi les anciens: « Telle chose vaut dix bœufs, telle autre en vaut cent, » à cause qu'elle valait autant de pièces de monnaie marquées à ce coin; mais l'usage de la monnaie marquée au coin ne parait pas si ancien que Thésée; et par conséquent cette institution ne semble point lui devoir être attribuée. Quoi qu'il en soit, il établit les jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune, et fut ami intime de Pirithoüs. Il réunit les douze villes de l'Attique, et y jeta les fondemens d'une république vers 1236 avant J.-C. Quel-

que temps après, étant allé faire un voyage en Epire, il fut arrêté par Aïdoneus, roi des Molosses; et pendant ce temps-là, Ménestée se rendit maitre d'Athènes. Dans la suite Thésée, étant sorti de prison, se retira à Scyros, où l'on dit que le roi Lycomèdès le fit périr en le précipitant du haut d'un rocher.

THESPIS, ancien poète tragique grec, natif de la montagne d'Icarie dans l'Attique, habitée par des peuples de la tribu Ægéide, introduisit dans la tragédie un acteur qui récitait quelque discours entre deux chants du chœur, au lieu qu'auparavant la tragédie ne se jouait que par une assemblée de musiciens et de danseurs, qui chantaient, en dansant, des hymnes en l'honneur de Bacchus. Thespis fit aussi des pièces satiriques, et Horace dit que ce poète promenait ses acteurs dans un chariot découvert, où ils récitaient leurs vers, ayant le visage barbouillé de lie de vin, ou, selon Suidas, de céruse et de vermillon. Thespis vivait vers 536 avant J.-C. Ses poésies se sont perdues.

THÉTYS, fille du Ciel et de la Terre, femme de l'Océan, fut mère de Nérée et de Doris, selon la fable. Nérée et Doris se marièrent ensemble, et de leur mariage naquirent les nymphes de la terre et de la mer. Entre les nymphes de la mer, la plus belle de toutes fut Thétys la jeune, pour laquelle Jupiter eut tant de passion qu'il voulut l'épouser; mais ayant appris des destinées qu'elle enfanterait un fils qui s'éleverait au-dessus de son père, il appréhenda qu'en épousant Thétys le fils qu'il en aurait ne le détronât; c'est pourquoi il la maria à Pélée, aux noces duquel tous les dieux et toutes les déesses furent invités, excepté la Discorde. Pour s'en venger, la Discorde jeta dans l'assemblée une pomme d'or sur laquelle étaient ces mots : « Pour la plus belle. » Pallas, Venus et Junon se disputèrent cette pomme; mais Pâris, ayant été choisi pour juge de leur différend, l'adjugea à Venus. C'est de ce mariage de Thétys et de Pelée que naquit Achille.

THÉVENARD (Gabriel-Vincent), né à Paris le 10 août 1669, avec des talens propres à amuser le public, en fit le plaisir pendant trente ans sur le théâtre de l'Opéra, et dans les compagnies particulières, où l'on se faisait un mérite de le produire; c'était un des meilleurs acteurs qu'on ait eus pour la basse-taille. Sa voix sonôre, moelleuse, étendue, jointe au jeu de théâtre qu'il entendait parfaitement, l'ont fait long-temps regretter, lorsqu'il eut quitté le théâtre en 1730. Il est mort au mois d'octobre 1741. Il n'est guère possible de faire son métier d'amuser les autres, sans avoir une tournure d'esprit romanesque. Thévenard, à plus de 60 ans, voit sur la boutique d'un cordonnier une pantoufle; à sa forme, il juge que celle pour qui elle est destinée est jolie. Il en devient amoureux sans la voir. A force de recherches il parvint à la découvrir; la jeune personne avait un oncle qui aimait autant le cabaret que Thévenard; le marché fut bientôt conclu; il l'épousa, et vécut dix ans avec elle.

THEVENOT (Melchisedech), garde de la bibliothéque du roi, était de Paris. Quoique né avec un goût particulier pour les voyages, il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude qu'il fit des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers que s'il y eût voyagé lui-même. Il amassa un grand nombre de manuscrits curieux, et s'appliqua toute sa vie à l'étude avec ardeur. Thévenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X, et fut chargé de négocier avec la république de Gènes, en qualité d'envoyé du roi. Il mourut le 29 octobre 1692, à 71 ans. On a de lui un Recueil de voyages, Paris, 1696, 2 vol. in-fol., auquel il faut joindre un petit vol. in-8°, imprimé à Paris en 1681, qui sont estimés, et dans lesquels il a inséré la Description d'un niveau de son invention, qui est plus sûr et plus juste que les autres niveaux dont on s'était servi auparavant. *L'Art de nager*, 1696, in-12. Il y a d'un Jean Thévenot, mort en 1667, un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12. Il y en a une ancienne édition en 3 vol. in-4°.

THEVET (André), fameux écrivain du 16e siècle, natif d'Angoulême, se fit cordelier, et voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grèce et au Brésil. De retour en France en 1556, il quitta l'habit de cordelier, prit celui des ecclésiastiques, et devint aumônier de la reine Catherine de Médicis. Il eut les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi, et en reçut les appointemens. Il mourut le 23 novembre 1590, à 88 ans. On a de lui une *Cosmographie*, une *Histoire des hommes illustres*, 1671, 8 vol. in-12; *Singularités de la France antarctique*, Paris, 1558, in-4°, et plusieurs autres livres, par lesquels on voit que l'auteur avait beaucoup lu, mais qu'il avait une crédulité puérile et peu de jugement, et qu'ainsi il ne mérite point d'être lu.

THIARD, ou plutôt TYARD DE BISSY (Ponthus de), fils de Jean de Thiard, seigneur de Bissy, lieutenant-général du Mâconnais, et grand-bailli du Charollais, et de Jeanne de Gannay, fille de Claude, cousin germain de Jean de Gannay, chancelier de France, naquit à Bissy dans le diocèse de Mâcon en 1521. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III en 1578. Il prit avec zèle le parti du roi contre les ligueurs, et mourut à Bragny le 23 septembre 1605, à 84 ans. On a de lui des Poésies françaises, Paris, 1573, in-4°; des Homélies, des Discours philosophiques, in-4°; divers autres ouvrages en latin. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des sonnets en France. *Voyez* Abrabanel.

THIARD DE BISSY (Henri de), de la même maison que le précédent, était fils de Claude, comte de Bissy, mort en 1723. Il fit ses études à Paris, et devint docteur de la maison et société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite évêque de Meaux en 1704, et enfin cardinal le 29 mai 1715. Il fut fait aussi commandeur des ordres du roi, et abbé de Noaillé, de Trois-Fontaines et de Saint-Germain-des-Prés. Il fit paraître beaucoup de zèle pour la défense de la constitution *Unigenitus*, et mourut le 29 juillet 1737, à 81 ans. On a de lui un *Traité théologique* en faveur de la constitution *Unigenitus*, 1722, 2 vol. in-4°, et ses Instructions pastorales, in-4°. *Voyez* Germon.

THIBALDEI. *Voyez* Tibaldei.

THIBAUD, roi d'Austrasie, était fils adultérin de Théodebert Ier et de Deutérie. Il mourut en 555, sans laisser d'enfans de Waldrade, qui se remaria à Clotaire Ier. Ce dernier s'empara du royaume d'Austrasie.

THIBAUT. *Voyez* Champagne.

THIBOUST (Claude-Louis), descendait d'une famille de libraires connue depuis 1544. L'éducation qu'il reçut le mit à portée de se faire recevoir maître-ès-arts en 1685, et de cultiver la littérature. Ses ancêtres et lui étaient imprimeurs de l'université. Il fut adjoint de sa communauté en 1709, et mourut le 22 avril 1737, âgé de 70 ans. Il est auteur d'un poëme intitulé *Typographiæ excellentia*.

THIBOUST (Claude Charles), né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi, et mourut à Bercy en 1757. Il avait fait son noviciat aux chartreux, c'est ce qui l'avait engagé à traduire en français les vers latins qui accompagnent la vie de saint Bruno, peinte par le Sueur, dans le petit cloître des Chartreux; il les a fait imprimer en 1756, in-4°. Il a aussi donné en 1754 la traduction du poëme de son père, sur l'excellence de l'imprimerie, in-8°. Il travaillait à une traduction d'Horace quand il est mort.

THIBOUVILLE (Henri de Lambert d'Erbigny, marquis de), mestre-de-camp du régiment de la reine-dragons, mort à Paris le 16 juin 1784, est auteur de *L'Ecole de l'amitié*, 1757, 2 parties in-12; *Le Danger des passions*, 1758, 2 vol. in-12: de quelques poésies, telles que *Réponse d'Abeilard à Héloïse*, *Ramir*, *Thélamire*, tragédies; des proverbes: *Qui ne risque rien n'a rien; Plus heureux que sage*.

THIÈLE (Jean-Alexandre), peintre et graveur, ne dut qu'à lui-même le goût de la peinture. Son genre était le paysage, dont il a fait d'excellens tableaux, d'abord un peu rembrunis; mais il s'est corrigé de ce défaut dans la suite. Il en a peint au pastel, dont il est regardé comme l'inventeur, et il en a gravé quelques-uns à l'eau-forte.

Il est mort à Dresde en 1752, à 67 ans, étant né à Erfurt en 1685.

THIENE (SAINT GAETAN DE). *Voy.* GAETAN.

THIERRI Ier (nommé par le président Hénault Thierri III), roi de France, fils de Clovis II, et frère de Clotaire III et de Childebert II, fut établi roi de Neustrie et de Bourgogne par les soins d'Ebroïn, maire du palais, en 670; mais peu de temps après il fut rasé par ordre de Childéric, et renfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Il en sortit après la mort de Childéric, fut rétabli dans ses Etats, et mourut en 690, à 39 ans, laissant Clovis III et Childebert III, rois de France.

THIERRI II (ou IV par le président Hénault), roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avait été nourri dans ce monastère, était fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son monastère, et mis sur le trône par Charles Martel en 721, et mourut en 737, à 25 ans. Il ne porta que le titre de roi, car Charles Martel en eut toute l'autorité.

THIERRI Ier, roi d'Austrasie, était fils de Clovis Ier, roi de France. Il eut en partage la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue, et quelques autres provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths pendant la vie de Clovis son père. Il vainquit les Thuringiens, ajouta la Thuringe à ses Etats, et mourut en 534, à 51 ans. Il fut le premier qui donna des lois aux Boyens, peuples de Bavière, après avoir fait dresser ces lois par de savans jurisconsultes, en quoi il servit de modèle à l'empereur Justinien. Quelques écrivains le font aussi auteur des *Lois ripuaires*. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II, *le jeune*, roi de Bourgogne et d'Austrasie, était fils de Childebert II, et naquit en 587. Il passa avec Théodebert II son frère les premières années de sa vie sous la régence de la reine Brunehaut leur aïeule. A la sollicitation de cette princesse, il fit la guerre à Théodebert II son frère, puis à Clotaire II. Dans la suite, s'étant réuni à ce dernier, il défit son frère aux batailles de Toul et de Tolbiac, et l'ayant fait tuer lui et tous ses enfans en 612, il prit Cologne et se saisit de l'Austrasie. Il avait réservé une fille de son frère qu'il voulait épouser. Brunehaut s'y opposa; le prince furieux tira son épée et voulut la tuer. On l'arrêta et on les réconcilia; mais la mère, qui ne voulut plus courir de pareils risques, le fit empoisonner. Il mourut à Metz l'année suivante. Après sa mort, Clotaire II réunit à la France les états des deux frères.

THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, fut à Rome sous-secrétaire de Grégoire XI, d'Urbain VI, etc. Il accompagna au concile de Constance le pape Jean XXIII, en qualite de scripteur des lettres apostoliques et d'abréviateur. Mais après l'évasion de ce pontife il composa contre lui une invective très-véhémente, et mourut vers l'an 1417. On a de lui 1° une Histoire du schisme, qui est très-curieuse, et qui finit à l'an 1410, Norimb., 1592, in-fol.; 2° un livre touchant les priviléges et les droits des empereurs aux investitures des évêques, dans *Schardii syntagma de imperiali jurisdictione*, Argent., 1609, in-fol.; 3° l'Histoire de Jean XXIII, Francfort, 1620, in-4°; 4° un Journal du concile de Constance. Cet auteur écrit en latin d'un style dur et peu agréable, mais il est plein de force, fidèle et exact dans sa narration. On lui attribue encore le traité touchant la nécessité de la réformation de l'Eglise dans son chef et dans ses membres, que d'autres donnent à Pierre d'Ailli.

THIERRI (DENYS II), libraire-imprimeur à Paris, descendait d'une famille qui exerçait cet art depuis 1576. Il imprima les grands livres de droit de son temps; mais, comme ils ont été réimprimés depuis, il n'y a que le Corps Canon de Pithou qui se recherche à présent. Il était exact à lire les épreuves de ce qu'il imprimait. Sa probité, sa connaissance dans les affaires égalaient ses talens, et le firent choisir pour consul et pour juge dans cette juridiction. Il mourut le 12 novembre 1712; sa femme, morte en 1734, a laissé plusieurs enfans, dont l'aîné fut conseiller à la cour des aides.

THIERRI (JEAN), habile sculpteur, né à Lyon en 1669, apprit son art de ses compatriotes Coysevox et Cous-

lui. C'est lui qui fut chargé de vêtir la belle Vénus de Marly. Il fut ensuite en Espagne, pour orner les jardins de Saint-Ildephonse, où est le théâtre de sa gloire. Il revint en France jouir des richesses qu'il avait acquises, et mourut à Paris en 1739, sans avoir été marié.

THIERS (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, et célèbre écrivain du 17e siècle, naquit à Chartres vers 1636. Il professa les humanités dans l'université de Paris. Il devint ensuite curé de Champrond, au diocèse de Chartres; mais ayant eu des démêlés avec l'archidiacre pour le droit des curés de porter l'étole dans le cours de la visite, et s'étant brouillé avec le chapitre de Chartres, il permuta sa cure avec celle de Vibrai, au diocèse du Mans, où il mourut le 28 février 1703, à 65 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages curieux, singuliers et remplis d'érudition. Les principaux sont 1° *De l'Autorité de l'argument négatif*, contre M. de Launoy, avec une réplique à la réponse de ce docteur; 2° un *Traité de l'exposition du saint Sacrement*, 1677, 2 vol. in-12 : ce traité est estimé; 3° *L'avocat des pauvres*, 1676, in-12, où il traite de l'usage que les bénéficiers doivent faire des biens d'église; 4° un *Traité des superstitions*, en 4 volumes in-12, ouvrage très-estimé; 5° un *Traité de la diminution des fêtes*; un autre *De la clôture des religieuses*, 1681, in-12; l'*Histoire des perruques*, 1690, in-12; une Dissertation sur la manière de prononcer le mot Παρακλήτος; une autre contre l'inscription du grand portail des Cordeliers de Reims, *Deo homini, et B. Francisco utrique crucifixo*, 1670, in-12; un Traité sur le droit des curés de porter l'étole dans la visite de l'archidiacre; un autre sur les porches des églises, 1679, in-12; une Dissertation sur la dépouille des curés, contre les archidiacres; un Traité sur les jeux permis et défendus, 1686, in 12; 6° trois Dissertations, l'une sur les principaux autels des églises, la seconde sur les Jubés, et la troisième sur la clôture du chœur, 1688, in-12; 7° des Ecrits contre la fameuse relique de la châsse de saint Firmin d'Amiens, et contre la sainte Larme de Vendôme; un traité de morale intitulé *De la plus solide, de la plus nécessaire et de la plus négligée des dévotions*, 1702, 2 vol. in-12; des Observations sur le nouveau bréviaire de Cluni, 1704, 2 vol. in-12; une Critique du livre des Flagellans, par M. Boileau; un *Traité des cloches*, 1721, in-12; Factum contre le chapitre de Chartres, in-12; *La Sauce Robert*, ou avis à Jean Robert, grand-archidiacre de Chartres, avec *La Sauce Robert justifiée*, 1678 et 1679, 3 parties en un vol. in-8°, etc.

THIEULLIER (Louis-Jean Le), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, né à Laon, est mort à Paris en 1751. Il a publié des Consultations, 1745, 4 vol. in-12; *Observationes medico-practicæ*, 1732, in-12, réimprimé en 1746; *Observations sur un remède sympathique contre le rhumatisme*, 1749, in-8°.

THIMOTÉE, évêque d'Alexandrie, dans le 4e siècle, est principalement connu par des lois canoniques que Balsamon nous a conservées.

THIMOTÉE, patriarche de Constantinople dans le 6e siècle, a fait un bon Traité sur les moyens de ramener les hérétiques, que Cottellier a inséré dans ses *Monumenta græca*.

THIOUT (Antoine), habile horloger de Paris, mort en 1767, a donné un Traité d'horlogiographie fort estimé, 1741, 2 vol. in-4°, figures.

THIRLBY (Styan), savant critique anglais, né en 1592, mort le 19 décembre 1753, a fourni des notes pour l'édition de Shakespeare de Théobald. Il vivait d'une commission sur le port de Londres, qui lui valait 100 livres sterling. Il a donné une bonne édition de saint Justin, Londres, 1722, in-fol.

THISBÉ. *Voyez* Pyrame.

THOMÆUS. *Voy.* Léonic.

THOMAN (Jacques-Ernest), habile peintre, fut élève d'Elshaimer, et imita sa manière et son goût, au point de tromper les connaisseurs.

THOMAS (Saint), apôtre, surnommé *Didyme*, nom qui signifie en grec la même chose que Thomas en hébreu, c'est-à-dire *jumeau*. Il ne se trouva point avec les apôtres lorsque Jésus-Christ leur apparut après sa résurrection, et ne voulut point croire

ce qu'on lui en dit; mais huit jours après, Jésus-Christ lui ayant fait toucher ses pieds, ses mains et la plaie de son côté, il crut pour lors, et son incrédulité fournit une preuve invincible de la résurrection du Sauveur; ce qui a fait dire aux saints Pères que l'incrédulité de saint Thomas nous a été plus utile que la foi des autres apôtres. Saint Thomas prêcha l'Évangile aux Ethiopiens, aux Parthes, aux Perses, aux Mèdes, etc.; on dit même qu'il annonça Jésus-Christ jusque chez les Indiens, et qu'il fut percé d'un coup de lance, proche de la ville de Méliapour, appelée *la ville de Saint-Thomas;* d'autres attribuent la conversion de ces peuples, que l'on appelle *les chrétiens de Saint-Thomas*, à un autre Thomas, très-différent de l'apôtre de ce nom. Quoi qu'il en soit, on dit encore que saint Thomas, apôtre, fut porteur des lettres que l'on suppose que notre seigneur Jésus-Christ et le roi Abgare s'écrivirent. Ces lettres se trouvent dans Eusèbe, mais elles sont apocryphes.

THOMAS D'AQUIN (Saint), naquit en 1227, de l'illustre et ancienne maison des comtes d'Aquino. Il prit l'habit de saint Dominique à Naples en 1243, contre la volonté de ses parens. De là il vint à Paris, y étudia quelque temps, et alla en 1244 à Cologne pour y faire ses études sous Albert-le-Grand. Il suivit l'année suivante ce célèbre docteur à Paris, sous lequel il étudia jusqu'en 1248. Il retourna alors avec lui à Cologne, et il y enseigna la philosophie, l'Ecriture sainte et les sentences. Saint Thomas revint à Paris en 1253. Il y fut reçu docteur en 1257, et il s'y distingua par ses leçons et par ses prédications. Quelques années après il alla en Italie, et revint à Paris en 1269; il y enseigna la théologie avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *l'Ange de l'école, le Docteur angélique*, et *l'Aigle des théologiens*. Le roi saint Louis eut pour lui une estime singulière, et le fit souvent manger à sa table. Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis, qui avait autrefois offert à saint Thomas l'archevêché de Naples, le demanda en 1272 avec tant d'instance pour enseigner dans la même ville, qu'on ne put le lui refuser. Saint Thomas demeura à Naples jusqu'en 1274; mais en étant parti cette année pour aller au concile général de Lyon, et s'étant détourné pour voir sa nièce, mariée à Annibaldi de Ceccano, il tomba malade dans leur château; puis, se sentant en danger, il se fit porter dans le monastère de Fossanova, de l'ordre de Cîteaux, où il mourut saintement le 7 mars 1274, à 48 ans. Jean XXII le canonisa en 1313, et Pie V le déclara docteur de l'Eglise en 1567. Son corps fut transféré à Toulouse, sous le pontificat d'Urbain VI, en 1368, où il est en grande vénération. Il nous reste de saint Thomas un très-grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis et imprimés à Rome en 1570, 18 tomes en 17 vol. in-fol.; l'édition d'Anvers en 12 vol. et celle du père Nicolaï en 19 vol. sont presqu'aussi estimées; mais il y a quelques écrits dans ce recueil qui ne sont pas de saint Thomas, et l'on n'y en a pas inséré quelques autres qui sont certainement de lui, et qui ont été imprimés séparément. On trouve dans tous les ouvrages de saint Thomas, surtout dans sa *Somme* et dans ses *Opuscules*, beaucoup de jugement, de clarté et de précision. On y voit un génie vaste et profond. Les vérités de la foi y sont établies avec solidité, et les difficultés y sont très-bien résolues; ce qui fait considérer saint Thomas, avec raison, comme l'un des plus grands théologiens qui aient paru dans l'Église. C'est lui qui a composé le bel office du saint Sacrement. On a imprimé sous son nom, *Secreta alchimiæ magnalia*, Cologne, 1579, in-4°.

THOMAS DE CATIMPRÉ, ou DE CATINPRÉ (*Cantipratanus*), habile théologien du 13e siècle, naquit à Leuve près de Bruxelles en 1201, de parens nobles. Il fut d'abord chanoine régulier de saint Augustin dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambrai, puis religieux de l'ordre de saint Dominique. Il mourut le 15 mai, vers 1280. Le plus important de ses ouvrages est intitulé *Bonum universale, de ap bus*, dont la meilleure édition est celle de Douai en 1627, in-8°. C'est un traité des devoirs des supérieurs et des inférieurs.

THOMAS WALDENSIS. *Voyez* NETTER.

THOMAS A KEMPIS. *Voyez* KEMPIS.

THOMAS DE JESU, pieux et célèbre religieux de l'ordre de saint Augustin, était fils de Fernand Alvarez de Andrada, d'une des principales maisons de Portugal. Il prit l'habit de l'ordre de saint Augustin à Lisbonne, à l'âge de 15 ans, et après avoir fait ses études à Coimbre, il prêcha avec fruit. Quelques années après il voulut introduire dans son ordre une réforme et un genre de vie plus austère; mais il trouva de si grands obstacles dans l'exécution, qu'il fut obligé de renoncer à son entreprise. Sébastien, roi de Portugal, instruit de son mérite et de son amour pour les pauvres, le mena avec lui à sa malheureuse expédition d'Afrique en 1578. Thomas de Jésu y secourut avec zèle tous les affligés; mais tandis qu'il exhortait les soldats dans la mêlée à combattre avec valeur contre les infidèles, à la bataille d'Alcazer, il fut percé d'une flèche à l'épaule, et fait prisonnier par un Maure, qui le vendit à un prêtre mahométan. Ce *marabut* le traita d'abord avec assez de douceur; mais voyant ensuite qu'il ne voulait point renoncer à la religion chrétienne, il le jeta, chargé de chaînes, dans une affreuse prison, où il le traita d'une manière barbare. Thomas de Jésu, ayant été tiré de ce cachot, fut mis chez un marchand chrétien, afin qu'il y pût rétablir ses forces. Peu de jours après, il s'en alla à Maroc, où les seigneurs portugais voulurent le retenir auprès d'eux; mais il obtint à force d'instances d'être envoyé à la *Sagène*, qui était la prison des pauvres esclaves chrétiens. Il y fit des biens infinis, en les instruisant et en les consolant dans leurs afflictions. La comtesse de Linarès sa sœur, et Philippe II, roi d'Espagne, voulurent le racheter; mais il s'y opposa, et préféra de demeurer avec les captifs pour les instruire. Il passa quatre ans dans ce saint exercice, et y mourut le 17 avril 1582, à 53 ans. On a de lui un excellent livre, qu'il composa dans sa prison, et dont le père Alleaume, jésuite, a donné une traduction française sous ce titre, *Les souffrances de notre seigneur Jésus-Christ*, en 4 tom. in-12.

THOMAS DE VALENCE, dominicain espagnol, au milieu du 17e siècle, dont on a en espagnol un livre utile intitulé *Consolation dans l'adversité*, etc.

THOMAS DE VILLENEUVE (SAINT), prit le nom de *Villeneuve*, du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocèse de Tolède. Après avoir professé la théologie à Alcala, il entra dans l'ordre de saint Augustin, à l'âge de 30 ans. Il s'y distingua tellement par ses leçons et par ses prédications, que l'empereur Charles V et Isabelle son épouse voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Saint Thomas de Villeneuve mena à la cour une vie sainte et exemplaire. Il eut divers emplois importans dans son ordre, et fut nommé par l'empereur à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter; mais dans la suite ses supérieurs l'obligèrent d'accepter celui de Valence. Saint Thomas de Villeneuve gouverna son diocèse avec zèle et avec sagesse; il y fit paraître envers les pauvres une charité qui a peu d'exemples, et leur fit distribuer avant que de mourir tout ce qu'il avait, jusqu'au lit même sur lequel il était couché, car il le donna au geôlier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Il mourut au mois de novembre 1555, à 67 ans. On a de lui un volume de Sermons, publié à Alcala en 1581. Il a été canonisé par Alexandre VIII.

THOMAS DU FOSSÉ (PIERRE), savant écrivain du 17e siècle, naquit à Rouen, le 6 août 1634, d'une noble et illustre famille originaire de Blois. Il fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où M. Le Maitre prit soin de lui former l'esprit et le style. Dans la suite il travailla avec M. Le Maitre et avec MM. de Tillemont et Burlugay, préférant une vie cachée aux offres que lui fit M. de Pompone de l'employer dans ses ambassades. Il mourut dans le célibat, le 4 novembre 1698, à 64 ans. On a de lui 1° la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, in-4° et in 12; celle de dom Barthélemi des Martyrs, avec M. Le Maitre, in-8°; 2° celles de Tertullien et d'Origène, in-8°; 3° deux vol. in-4° des *Vies des Saints*. Il avait dessein d'en donner la suite; mais il

interrompit ce projet pour continuer *les Explications de la Bible de M. de Sacy*. Il est encore auteur des petites Notes de la Bible de Sacy ; des Mémoires de Port-Royal, in-12 ; des Mémoires de Pontis, et d'autres ouvrages.

THOMAS DE CANTORBERY (Saint), autrement *saint Thomas Becquet*, naquit à Londres le 21 décembre 1117, de parens nobles, et fut élevé à Oxford et à Paris. De retour en Angleterre, il lia amitié avec un seigneur fort riche, qui le mit de toutes ses parties de plaisir ; mais Thomas, ayant un jour pensé perdre la vie à la chasse, songea à quitter cette vie inutile et dissipée, et s'appliqua à la jurisprudence et aux affaires civiles. Thibaut, archevêque de Cantorbéry, lui donna sa confiance et un archidiaconé de son église. Quelque temps après, la dignité de chancelier d'Angleterre étant venue à vaquer l'archevêque de Cantorbéry, qui avait un grand crédit sur l'esprit du roi Henri II, proposa Thomas pour la remplir. Thomas fut aussitôt nommé, et s'acquitta de ses fonctions avec l'applaudissement du roi et de ses sujets. Après la mort de Thibaut, arrivée en 1162, Thomas fut élevé, comme malgré lui, sur le siége de Cantorbéry, et ne voulut plus retenir la dignité de chancelier. Dans la suite il se brouilla avec le roi, au sujet des priviléges, des franchises et des droits de l'église anglicane, et il fut obligé de sortir d'Angleterre. Il se retira alors à l'abbaye de Pontigny, d'où il fut encore obligé de sortir ; mais Louis VII, roi de France, se déclara son protecteur. Saint Thomas se réfugia aussi à Lyon, et le chapitre de cette métropole lui donna une maison et une seigneurie à la campagne. Enfin, après une longue suite de disgrâces, s'étant réconcilié avec le roi d'Angleterre, il retourna dans son église de Cantorbéry en 1170, où il fut reçu avec une joie extrême. Quelque temps après, la querelle ayant recommencé, Thomas excommunia tous ceux qui se déclarèrent contre lui, ecclésiastiques ou séculiers. Henri II s'écria, dans un excès de fureur, qu'il était bien malheureux qu'aucun de ceux qu'il avait comblés de bienfaits ne songeât à le venger d'un prêtre qui troublait son royaume. Quatre gentilshommes de la chambre du roi, qui avaient entendu ces paroles, formèrent aussitôt la résolution de tuer l'archevêque, et allèrent l'assassiner, le 29 décembre 1170, la 52e année de son âge, et la 9e de son épiscopat. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles, et le pape Alexandre III le mit au nombre des saints martyrs. Sa charité ardente et ses vertus ont plus contribué à sa sanctification que la roideur avec laquelle il a soutenu des droits sur lesquels il aurait pu se relâcher. On trouve une relation de son martyre par un témoin oculaire dans le *Thesaurus* de Martenne. On a de saint Thomas de Cantorbéry divers Traités, des Epîtres, et le Cantique à la sainte Vierge, *Gaude flore virginali*, etc. M. Du Fossé a écrit sa vie, in-8°.

THOMAS CAJETAN. *Voyez* VIO.

THOMAS (Paul). *Voyez* GIRAC.

THOMAS (Artus), sieur d'Embry, est connu par ses Commentaires sur Philostrate, in-fol. ; sur la vie d'Apollonius de Thiane, in-4° ; et par une mauvaise Traduction de Chalcondile. Il vivait dans le 17e siècle.

THOMAS, prieur de Saint-Victor de Paris, était singulièrement estimé d'Etienne de Senlis, évêque de cette capitale. Thibaut, archidiacre de Brie, mit son archidiaconé en interdit. Etienne, qui n'était pas prévenu, regarda l'acte de Thibaut comme un attentat à la juridiction épiscopale, et leva l'interdit. Thibaut appela de la sentence, et fut condamné dans les tribunaux. Le chagrin qu'il en conçut lui donna une haine implacable contre Thomas, qu'il croyait avoir conseillé à Etienne de poursuivre jusqu'à jugement définitif. Il le fit assassiner, pour ainsi dire, entre les bras de l'évêque, comme ils revenaient de Chelles, en 1130. L'évêque fit rechercher les meurtriers ; mais il paraît que, soit qu'on ne pût les joindre ou autrement, leur punition se borna à des excommunications. Pour Thomas, il fut enterré sous le cloître de Saint-Victor, d'où il a été transféré dans le chœur, où on le traite de *beatus* ; cependant l'Église ne lui a décerné aucune espèce de culte.

THOMAS (Antoine), né dans le

diocèse de Clermont, fut professeur au collége de Beauvais à Paris; ses vertus étaient très-propres à en inspirer le goût à la jeunesse; mais ses talens l'arrachèrent à cet emploi pour le placer à l'académie française en 1766; couronné cinq fois pour les éloges du maréchal de Saxe, du chancelier Daguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes, il le fut encore en 1762 pour son ode sur le Temps. Il obtint une place de secrétaire-interprète du roi auprès des Ligues Grises, et celle de secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans, avec un logement au Louvre. Depuis quelques années M. Thomas avait fixé sa demeure à Lyon, où il s'occupait d'un poëme épique dont Pierre-le-Grand était le sujet. Il eut le plaisir d'y recevoir, en 1785, M. Ducis, son ami, qui venait d'échapper à un grand danger en revenant d'Italie; mais il n'eut pas la satisfaction d'en jouir long-temps, étant mort peu après, le 17 septembre 1785, à Oullins, près de Lyon, dans le château de l'archevêque. Ses œuvres sont recueillies en 4 vol. in-12. On y trouve le poëme de Jumonville, quelques autres poésies, ses éloges, parmi lesquels on distingue ceux de Descartes et du dauphin, mais principalement celui de Marc-Aurèle, son *Essai sur les éloges*, et son *Essai sur les femmes*, qui intéresseront toujours. On lui a reproché d'avoir rempli ses éloges de lieux communs, en attribuant à ses héros toutes les vertus de leur état, ou parce qu'ils les avaient pratiquées, ou parce qu'ils les auraient pratiquées si l'occasion s'en fût présentée. Il faut convenir que la tâche d'un éloge oratoire est d'autant plus difficile à remplir que ce n'est qu'une belle inutilité. Les faits font la gloire des hommes; la manière de les narrer fait le talent de l'écrivain; mais les annoncer sous le titre pompeux d'éloge, c'est avertir le lecteur de se méfier de la flatterie; c'est détruire l'intérêt. Il ne reste à l'orateur que la ressource des traits de génie pour se faire lire; il faut donc les chercher dans ce qui existe, et dans ce qui aurait pu exister.

THOMAS (Guillaume), né à Thursday le 2 février 1613, ayant embrassé l'état ecclésiastique, obtint quelques bénéfices, dont il fut privé sous l'administration de Cromwel; mais, à la restauration, il y rentra, et en eut d'autres. Il fut même élevé sur le siége de Saint-David en 1677, d'où il passa, six ans après, sur celui de Worcester, où il mourut dans la soixante-seizième année de son âge, laissant deux fils et six petits-enfans. Il fut enterré sous le cloître de la cathédrale, où l'on voit son épitaphe. On a de lui une Apologie de l'église d'Angleterre, 1678, in-8°; des Sermons; Lettres à son clergé; les Oracles romains réduits au silence.

THOMAS (Guillaume), petit-fils du précédent, eut la cure de Saint-Nicolas de Worcester, et mourut le 26 juillet 1738; il est enterré auprès de son aïeul. On compte au nombre de ses ouvrages, *Antiquitates Prioratus majoris Maltaverne*, 1723; Histoire de l'église cathédrale de Worcester, 1736; un Dictionnaire et une grammaire de l'ancien saxon.

THOMAS (Mistriss), surnommée *Corinne*, était née en 1675, et mourut le 3 février 1730. Elle eut le malheur de déplaire à Pope, qui lui donna place dans sa Dunciade; cependant ses poésies sont tendres et délicates. M. Curll les a publiées depuis sa mort. M. Guyonet devait donner 2 vol. de ses Lettres; mais la mort l'en a empêché.

THOMAS (le prince). *Voyez* Savoie.

THOMASINI (Jacques-Philippe), savant évêque de Citta-Nuova en Istrie, au 17e siècle, dont on a deux vol. d'Éloges d'hommes illustres, et divers autres ouvrages.

THOMASIUS (Jacques), était d'une bonne famille de Leipsick, où il naquit en 1622. Il y enseigna les belles-lettres et la philosophie avec réputation, et y mourut en 1684, à 62 ans. Le célèbre Leibnitz, qui avait été son disciple en philosophie, eut toujours pour lui une estime particulière. Les principaux ouvrages de Jacques Thomasius sont les Origines de l'histoire philosophique et ecclésiastique; plusieurs Dissertations littéraires, Hall, 1700 et suivantes, 11 vol in-8°, dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, et donne une liste de cent plagiaires. Il eut deux fils, qui devinrent illustres, savoir, Gottfried, habile médecin, et

THOMASIUS (Christien), fut un très-savant jurisconsulte, et devint professeur en droit à Hall en 1710, directeur de l'université de cette ville, et conseiller intime du roi de Prusse. Il mourut le 23 septembre 1728. On a de lui une Histoire du droit naturel; l'Histoire des disputes entre le sacerdoce et l'Empire, jusqu'au 16e siècle; des Thèses, Anvers, 1713, in-4°, où il soutient ce dangereux sentiment, que le concubinage n'a rien de contraire au droit naturel, mais que c'est seulement un état moins parfait que celui du mariage. On a encore de lui un grand nombre d'autres ouvrages, dont les uns sont en latin et les autres en allemand.

THOMASIUS (Michel), habile canoniste du 16e siècle, natif de Majorque, fut secrétaire et conseiller de Philippe II, roi d'Espagne. en 1556, et devint ensuite évêque de Lérida. On le nommait aussi *Tanaquetius*. Il corrigea le décret de Gratien, et composa un Commentaire sur la manière de célébrer les conciles; des Disputes ecclésiastiques, Rome, 1565, in-4°, et d'autres ouvrages.

THOMASSIN (Louis), naquit à Aix en Provence le 28 août 1619, d'une famille noble et ancienne, et fut reçu à l'âge de 14 ans dans la congrégation de l'Oratoire, où il avait été élevé. Après avoir enseigné dans sa congrégation les humanités et la philosophie, il fut fait professeur de théologie à Saumur. Le père Thomassin introduisit dans son école la manière de traiter la théologie par l'Écriture sainte, par les Pères et par les conciles. Ayant été appelé à Paris en 1654, il y commença, dans le séminaire de Saint-Magloire, des conférences de théologie positive, selon la méthode qu'il avait tenue à Saumur, et les continua jusqu'en 1668. Alors ses supérieurs et plusieurs illustres prélats l'engagèrent à donner au public les fruits de ses travaux. Le père Thomassin s'acquit une si grande réputation par ses ouvrages, que le pape Innocent XI voulut l'attirer à Rome, dans le dessein de le faire cardinal, et de se servir de lui; mais le roi répondit qu'un savant tel que le père Thomassin était nécessaire dans son royaume. Le clergé de France lui fit une pension de 1000 livres, qu'il partagea toujours avec les pauvres. Il était doux, humble, modeste, vif, agréable et très-laborieux. Il mourut le 25 décembre 1695, à 77 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° un grand et excellent *Traité de la discipline ecclésiastique*, en français, 1705, 3 vol. in-fol. Il donna lui-même une traduction latine de cet ouvrage, 1706, 3 vol. in-fol.; 2° trois tomes in-fol. de Dogmes théologiques, en latin, 1680; 3° divers traités *De l'Office divin*, in-8°; *Des Fêtes*, in-8°; *Des Jeûnes*, in-8°; *De la Vérité et du Mensonge*, in-8°; *De l'Aumône*, in-8°; *Du Négoce et de l'Usure*, in-8°; 4° un *Traité dogmatique des moyens dont on s'est servi dans tous les temps pour maintenir l'unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4°; 5° des Méthodes d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie, in-8°; les Historiens profanes, 2 vol. in-8°, et les Poètes, 3 vol. in-8°; 6° une Méthode d'enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Écriture sainte, 2 vol. in-8°; 7° un *Glossaire universel hébraïque*, imprimé au Louvre, 1697, in-fol.; des Dissertations latines sur les conciles, 1667, 1 vol. in-4°; des *Mémoires sur la grâce*, 1682, in-4°, etc. On remarque dans tous les ouvrages du père Thomassin une vaste érudition. Le père Bordes a écrit sa Vie en latin à la tête du Glossaire hébraïque.

THOMASSIN, père et fils, furent deux excellens graveurs, surtout le fils, dont on a admiré l'estampe de la *Mélancolie*, d'après Feti. Il mourut à Paris en 1741, à 53 ans. Il était élève de Picart *le Romain*.

THOMASSIN (Antoine-Vincentini), arlequin de la comédie italienne, né à Vienne, débuta sur le nouveau théâtre italien en 1716, et mourut le 19 août 1739. Personne n'a mieux mérité que lui du public, par la vérité de son jeu. On crut long-temps qu'il ne pourrait être remplacé; mais Carlin a calmé ces alarmes.

THOMIN (Marc), savant opticien de Paris, mort en 1752, à 45 ans, s'était principalement occupé à régler les lunettes sur différentes vues. Il a donné sur ce sujet un vol. in-12 en

1749, et un *Traité d'optique*, 1749, in-8°.

THOMSON (JACQUES), célèbre poète anglais, naquit à Ednen en Écosse, d'un père ministre. Le lord Talbot le choisit pour accompagner son fils dans ses voyages. Il fut ensuite secrétaire du chancelier; mais celui-ci étant mort, il fut restreint à travailler pour le théâtre jusqu'à sa mort en 1748. Son Hymne au Créateur a été traduit en français par M. l'abbé Yart, de l'académie de Rouen. On a de Thomson un Panégyrique de Newton en vers; un Pöëme considérable sur les saisons, qui a été traduit en français en 1759, in-8°, par madame Bontems, avec figures. Ses OEuvres en anglais sont imprimées à Londres en 1762, 2 vol. in-4°. M. Saurin a adapté à notre théâtre *Blanche et Guiscard*.

THORENTIER (JACQUES), docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, prêcha à Paris et ailleurs avec applaudissement, et mourut en 1713. On a de lui un vol. in-8°; des Sermons; les *Consolations contre les frayeurs de la mort*, in-12; une *Dissertation sur la pauvreté religieuse*, 1726, in-18; et un petit *Traité contre l'usure*, sous le nom de M. du Tertre. Ce traité est estimé, et a pour titre *L'usure expliquée et condamnée par les Ecritures saintes*, etc., Paris, 1673, in-12.

THORESBY (RALPH), savant antiquaire, né à Leedes en Yorckshire en 1638, était fils d'un marchand. Son père, qui le destinait à son état, l'envoya en 1678 à Roterdam pour apprendre l'allemand et le français. Après la mort de son père, jouissant d'un honnête patrimoine, il joignit au commerce l'achat de médailles et d'autres antiquités, qui faisaient son amusement. Il est mort en 1725, et est enterré à Leedes avec ses ancêtres. Il a publié en anglais *Ducatus Leodiensis*, ou Topographie de Leedes, 1714; *Musæum thoresbeianum*, ou Collection d'antiquités du cabinet de Thoresby; Histoire de l'église de Leedes, 1724, in-8°.

THORILLIÈRE (LE NOIR DE LA), gentilhomme, quitta le service militaire, où il était capitaine de cavalerie, pour se faire comédien. Après la mort de Molière, il passa dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où il joua avec succès jusqu'en 1679 les rôles de rois et de paysans. Son fils joua dans le tragique jusqu'à la mort de Raisin en 1693; alors il se livra aux rôles de valets, où il excella jusqu'en 1731, qu'il mourut. Il eut un fils qui fut un comédien médiocre.

THORIUS (RAPHAEL), médecin, et poète latin, se fit estimer en Angleterre, sous le règne de Jacques I[er]. Il aimait passionnément le vin, et mourut de peste à Londres en 1629. On a de lui un Poëme estimé sur le tabac, Utrecht, 1644, in-12; et une lettre *De causâ morbi et mortis Isaaci Casauboni*.

THORNDICK, théologien anglais, prébendier de Westminster, y est mort et y a été enterré au mois de juillet 1672. Il a publié beaucoup d'ouvrages contre la religion romaine, depuis 1641 jusqu'en 1670, entre autres un en latin, intitulé *De ratione* ou *jure finiendi controversias Ecclesiæ*, Londres, 1670, in-8°.

THORNILL (JACQUES), célèbre peintre anglais, né dans la province de Dorset en 1676, était fils d'un gentilhomme, lequel étant mort après avoir dissipé son bien, Thornill s'appliqua à la peinture pour subsister. Il y fit en peu de temps de grands progrès, et la reine Anne l'employa à plusieurs grands ouvrages de peinture. Il a peint dans la coupole de Saint-Paul à Londres l'histoire de cet apôtre en grisailles rehaussées d'or; les figures en sont grandes, mais peu correctes. Thornill devint le premier peintre de sa majesté, avec le titre de chevalier. Il acquit de grands biens, et racheta les terres que son père avait vendues. Il réussissait dans tous les genres de peinture. Il mourut en 1732, étant membre du parlement.

THOU (NICOLAS DE), conseiller clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de Saint-Symphorien de Beauvais, puis évêque de Chartres, était fils d'Augustin de Thou, d'une maison illustre, originaire de Champagne, et féconde en grands hommes. Il sacra le roi Henri IV en 1594, et fut l'un des plus grands évêques de son temps. Il mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui un *Traité de l'administration des sacremens*; une *Explication de la messe et de ses cérémonies*, et d'autres ouvrages.

THOU (Christophe de), frère aîné du précédent, seigneur de Bonnœil, de Céli, etc., premier président au parlement de Paris, chancelier des ducs d'Anjou et d'Alençon, et l'un des plus grands magistrats du 16e siècle, rendit des services importans aux rois Henri II, Charles IX et Henri III. Il se fit généralement estimer et respecter par sa vertu, par sa prudence et par sa capacité en des temps de troubles et de factions, et mourut le 1er novembre 1582, à 74 ans.

THOU (Jacques-Auguste de), troisième fils du précédent, et l'un des plus grands hommes de son siècle, naquit à Paris en 1553. Après avoir voyagé en Italie, en Flandre et en Allemagne, il devint conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes et ensuite président à mortier. Il fut employé par les rois Henri III et Henri IV dans les affaires et les négociations les plus importantes, et s'en acquitta avec beaucoup de capacité. Il succéda à Jacques Amiot, évêque d'Auxerre, dans la place de grand-maître de la bibliothèque du roi, et mourut à Paris le 7 mai 1617, à 64 ans. Sa première femme, Marie de Barbanson, morte en 1601, ne lui donna point d'enfans; de la seconde, Gaspard de la Chatre, il eut trois fils. Il fut enterré dans la chapelle de sa famille, qui était dans la paroisse Saint-André-des-Arcs à Paris, où l'on voyait sur son tombeau sa représentation entre ses deux femmes. On a de lui une excellente Histoire de son temps, depuis l'an 1545 jusqu'en 1607, en 138 livres, en latin; et des Commentaires ou Mémoires sur sa vie. Cette Histoire de M. de Thou, est comparable à celles des anciens. Elle est écrite avec beaucoup de jugement et de sincérité, et il n'y déguise point les faits odieux qu'il croyait important de laisser à la postérité; mais cette liberté lui procura des ennemis, et l'empêcha d'être fait premier président au parlement de Paris. La meilleure édition de l'Histoire de M. de Thou est celle de Londres, en 1733, 7 vol. in-fol. On en a donné une traduction française en 16 vol. in-4o, Paris, 1749; Hollande, 11 vol. in-4o. On a encore de M. de Thou d'excellentes poésies, dont les plus connues sont un Poëme de la fauconnerie, en trois livres, intitulé *De Re accipitrariâ*, 1584, in-4o; diverses poésies sur le chou, la violette, le lis et autres fleurs, 1611, in-4o; *Poemata sacra*, Paris, 1599, in-8o. M. Durand a écrit sa vie en français, in-8o. Cette Vie est curieuse.

THOU (François-Auguste de), fils aîné du précédent, fut conseiller d'état, maître des requêtes de l'hôtel, et grand-maître de la bibliothèque du roi. Il se fit aimer de tous les savans par son esprit, par sa douceur et par sa profonde érudition. Il eut la tête tranchée à Lyon le 12 septembre 1642, à 35 ans, pour n'avoir pas révélé le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avait confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Telle fut la vraie cause de son malheur, et non point, comme plusieurs l'ont cru, parce que le cardinal de Richelieu voulut se venger en sa personne de ce que le président de Thou son père avait dit dans son histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la conjuration d'Amboise, à l'année 1560, livre 24, *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quòd eam vitam professus fuisset; dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* Ceux qui voudront savoir en détail tout ce qui s'est passé au procès criminel fait à M. de Thou peuvent consulter les excellens Mémoires de Pierre du Puy, et les autres pièces imprimées à la fin du 15e vol. de la traduction de l'histoire de Jacques Auguste de Thou, qui se trouvent aussi dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie, par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12.

THOYNARD (Nicolas), né à Orléans le 5 mars 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, se rendit habile dans les langues, dans l'histoire, dans les antiquités et dans la chronologie, et mourut à Paris le 5 janvier 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente Concorde des quatre évangélistes, 1770, in-fol., en grec et en latin, avec de savantes notes.

THRASIMOND, roi des Vandales, en Afrique, était arien, et monta sur le trône en 496. Il persécuta cruellement les catholiques, exila saint Fulgence, et mourut en 522.

THRASYBULE, général des Athéniens, chassa les 30 tyrans, et réta-

blit la liberté dans Athènes. Il remporta ensuite plusieurs victoires dans la Thrace, tua, dans une bataille, Thérimaque, général des Lacédémoniens, 392 avant J.-C., et fut tué lui-même deux ans après dans la Pamphylie par les Aspendiens, qui favorisaient les Lacédémoniens.

THRASYLLE, fameux astrologue fort aimé de Tibère, étant un jour sur le port de Rhodes avec ce prince, qui avait été relégué par Auguste dans cette île, eut la hardiesse d'assurer Tibère qu'un vaisseau qui arrivait lui apportait de bonnes nouvelles. En effet, Tibère reçut alors des lettres d'Auguste et de Livie, qui le rappelaient à Rome. On ajoute que Tibère, étant dans cette même île, voulut faire jeter Thrasylle du haut d'un mur, piqué, dit-on, de ce que cet habile astrologue pénétrait ses pensées et ses desseins; mais que l'ayant vu triste et lui en ayant demandé le sujet, Thrasylle lui répondit qu'il craignait quelque fâcheux accident: ce qui donna de l'admiration à Tibère, et le fit changer de résolution. Les anciens nous parlent de plusieurs Thrasylles. Quelques-uns croient que ce Thrasylle est le même que Thrasylle, célèbre poète et musicien de Phlionte, ville du Péloponèse; mais d'autres soutiennent que ces Thrasylles sont deux hommes différens. Quoi qu'il en soit, celui dont nous parlons vivait encore l'an 37 de J.-C.

THUCYDIDE, très-célèbre historien grec, naquit à Athènes l'an 475 avant J.-C. Il était fils d'Olorus, et petit-fils de Miltiade, qui descendait à ce que l'on croit du célèbre Miltiade, et qui épousa la fille d'un roi de Thrace. Il fut général de l'armée dans la Thrace, où il avait des mines d'or qui lui donnaient un grand crédit; mais dans la suite la faction de Cléon le fit bannir injustement, sous prétexte qu'il n'avait point secouru Amphypolis. C'est pendant son exil, qui dura vingt ans, qu'il composa son Histoire de la guerre du Péloponèse, entre les républiques d'Athènes et de Sparte. Cette Histoire est en huit livres, et finit à la 21e année de la guerre du Péloponèse. Elle devait comprendre les 27 années de cette guerre; mais Thucydide n'eut pas le temps de l'achever, étant mort l'an 411 avant J.-C., à 64 ans. L'édition la plus estimée de cette histoire est celle d'Amsterdam, 1731, in-fol., en grec et en latin: celle d'Oxford, 1696, in-fol., et de Glascou, 1759, 8 vol. in-8°, sont estimées. On assure que Thucydide étant encore jeune, et ayant entendu Hérodote faire publiquement la lecture de son histoire, il ne put s'empêcher de verser des larmes; ce qui fit dire à Hérodote, s'adressant au père de Thucydide, qu'il l'estimait heureux d'avoir un fils qui témoignait de si bonne heure tant d'affection pour les ouvrages des muses. Démosthène faisait un si grand cas de l'histoire de Thucydide, qu'il la transcrivit plusieurs fois tout entière de sa main. M. d'Ablancourt a donné une belle traduction française de Thucydide, dont la meilleure édition est celle de Billaine, en 3 vol. in-12.

THUILLIER (dom Vincent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Coucy, au diocèse de Laon, en 1685. Il régenta la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Germain-des Prés à Paris, fut sous-prieur de cette abbaye et y mourut le 12 janvier 1736. On a de lui 1° une Traduction française de Polybe, avec un Commentaire du chevalier Follard, 6 vol. in-4°: elle est estimée; 2° deux Lettres sur la révocation de son appel de la constitution *Unigenitus*; 3° une Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin, 1736, in-4°, et quelques autres écrits, surtout en faveur de la constitution *Unigenitus*, depuis qu'il eut révoqué son appel: ce qui fit grand bruit dans sa congrégation.

THUMME (Théodore), savant théologien luthérien, fut professeur à Tubinge, et mourut en 1630. Le plus connu et le plus estimé de ses ouvrages est un Traité historique et théologique *De festis judæorum, christianorum et ethnicorum*, in-4°.

THURLOE (Jean), né à Abbots-Roding, dans le comté d'Essex, en 1616, fut secrétaire d'Etat, et conseiller privé de Cromwel; mais quand il vit que les affaires changeaient en faveur de Charles II, il se hâta de lui offrir ses services. Sa précipitation le fit accuser de haute trahison par le parlement; il fut mis en prison, d'où il ne sortit qu'après l'avénement de Charles II: c'était toute la reconnais-

sance qu'il méritait. Il mourut subitement le 21 février 1668. On a publié, sous son nom, un Recueil de mémoires d'État, sous les deux protecteurs Cromwel, depuis 1638 jusqu'à la restauration, Londres, 1742, 7 vol. in-fol.

THURNEYSEN (Jean-Jacques), né à Bâle le 15 avril 1636, fut un des plus habiles graveurs de son siècle, et mourut dans sa patrie le 17 février 1718. On a de lui une Vénus couchée, un Laocoon, un Antinoüs, qui sont estimés.

THUROT, né à Boulogne, commença par être mousse, et après avoir donné des preuves de son intrépidité, parvint au commandement. Celle qui le fit le plus connaître fut la manière dont il se sauva d'Angleterre, où il était prisonnier. Il voit un bateau sur le bord, qui n'était gardé de personne: il se met dedans; et sans autre guide que lui-même, il arrive heureusement à Calais. Le maréchal de Belle-Isle, qui repassait alors d'Angleterre en France, en eut connaissance, et se déclara son protecteur. Dans la guerre de 1756, après plusieurs expéditions heureuses, il eut le commandement de cinq frégates pour faire une descente en Irlande en 1760. Le capitaine Elliot l'atteignit et engagea le combat. Le capitaine Thurot y fut tué à l'âge de 35 ans. On a imprimé la Relation d'une de ses campagnes, 1 vol. in-12.

THYESTE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Egisthe, et frère d'Atrée, ayant commis un inceste avec Europe, femme d'Atrée, celui-ci, pour s'en venger, mit en pièces l'enfant qui en était né, et le fit servir sur la table de Thyeste. Les poètes disent que le soleil retourna en arrière et se couvrit pour ne point voir une action si horrible.

THYRÉE, jésuite de Nuys, professa la théologie, et mourut en 1673, à 73 ans. On a de lui un Traité théologique de l'apparition des spectres, assez curieux.

THYSIUS (Antoine), savant littérateur allemand du 17e siècle, a donné plusieurs auteurs anciens, *cum notis variorum*.

TIBALDEI (Antoine), poète latin et italien, natif de Ferrare, se montra souvent le digne rival de Bembe et de Sannazar. Il mourut en 1537, à 80 ans. Ses vers italiens, Modène, 1498, in-4°, ne sont pas si estimés que ses vers latins, Modène, 1500, in-4°.

TIBALDI (Pélégrino), peintre, sculpteur et architecte, né à Boulogne en 1522, travailla d'abord en peinture à Rome, au château Saint-Ange, et tourna ensuite ses talens du côté de l'architecture et de la sculpture. Il a travaillé à l'Escurial, a bâti le palais de la Sapience à Pavie, et mourut à Bologne en 1592.

TIBALDI (Dominique), fils du précédent, construisit plusieurs édifices à Bologne, entre autres une chapelle dans la cathédrale, la douane, le palais Magnani, etc.

TIBÈRE (*Claudius Tiberius Nero*), empereur romain, était fils de Tibère Néron, et de Livie Drusille, qu'Auguste épousa, du consentement de son mari. Il fut adopté par Auguste, par les intrigues de Livie, et succéda à ce prince le 9 août de l'année 14 de J.-C. Le commencement de son règne fut assez doux, mais devint peu de temps après une suite continuelle de cruautés inouïes. Tibère fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippine, Drusus, Néron, Séjan, etc. Ce prince, qui avait si bien repoussé les ennemis de l'État sous Auguste, laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, les Germains désoler les Gaules, et le roi de Perse lui enlever l'Arménie. Il mena une vie infâme et monstrueuse dans l'île de Caprée, et choisit pour son successeur Caligula, fils de Germanicus. Il mourut de mort violente le 16 mars de l'an 37 de J.-C., à 78 ans. Suétone assure que ce prince parlait bien le grec et le latin, et qu'il avait fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-Cæsar, petit-fils d'Auguste. Il avait aussi composé des vers grecs et d'autres poésies, ce qui engagea les savans de son temps à lui dédier leurs ouvrages.

TIBÈRE ABSIMARE. *Voyez* Absimare.

TIBÈRE, *Constantin*, originaire de Thrace, se distingua par son esprit et par sa valeur, et s'éleva par son mérite aux premières charges de l'empire. Il fut fait César en 577 par le conseil de l'impératrice Sophie, et associé à Justin-le-Jeune. Ce prince étant tombé malade, Tibère fut couronné empereur d'Orient en 578, et succéda à Justin la

même année. Il défit les Perses et mourut près de Constantinople, le 14 août 582, après un règne glorieux de 4 ans. L'empereur Maurice son gendre lui succéda.

TIBERGE (Louis), abbé d'Andres, et directeur du séminaire des missions étrangères à Paris, a beaucoup travaillé avec M. Brisacier, supérieur du même séminaire, sur l'affaire de la Chine, entre les jésuites et les autres missionnaires. Il mourut à Paris le 9 octobre 1730. Les principaux de ses autres ouvrages sont 1° une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12; 2° une *Retraite pour les ecclésiastiques*, aussi en 2 vol. in-12; 3° *Retraites et méditations à l'usage des religieuses et des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Toutes ces Retraites sont estimées. Les écrits qu'il a faits avec M. Brisacier sont 1° *Lettre au pape sur les idolâtries et sur les superstitions chinoises*; 2° *Paraphrase de l'*Exaudiat *en forme de prières pour l'Eglise de la Chine*. On croit qu'elle est de M. Tiberge seul; 3° neuf Mémoires pour Rome sur les affaires de la Chine : on dit que M. Louail y a eu part; 4° *Protestation des missions*; 5° *Réponse à la protestation des jésuites*; 6° nouvelle Lettre au pape. M. Tiberge a fait aussi l'Oraison funèbre de mademoiselle de Bouillon (Louise-Carlotte de la Tour d'Auvergne), morte en 1684. Elle a été imprimée in-4°.

TIBULLE (*Aulus Albius Tibullus*), chevalier romain, naquit à Rome l'an 43 avant J.-C. Il fut ami d'Horace, d'Ovide, de Macer et des autres grands hommes du temps d'Auguste. Il accompagna Messala Corvinus dans la guerre de l'île de Corcyre; mais étant tombé malade, et les fatigues de la guerre n'étant point compatibles avec la faiblesse de son tempérament, il quitta le métier des armes, et retourna à Rome, où il mourut avant l'an 17 de J.-C. Ovide témoigna, par une très-belle élégie, la douleur qu'il eut de sa mort. Il nous reste de Tibulle quatre livres d'élégies écrites avec beaucoup d'esprit et de délicatesse, d'un style tendre et agréable, et en très-beau latin. Muret et Joseph Scaliger ont fait, sur les œuvres de ce poète, des commentaires savans et curieux. L'édition de cet auteur, donnée par Broukusius, Amsterdam, 1708, in-4°, est estimée. Les autres sont avec Catulle. Il en a paru une nouvelle traduction en 1771, 2 vol. in-8°, avec Catulle et Gallus. Celle de Marolles est pitoyable; les Amours de Tibulle, par M. de la Chapelle et par M. de Moyvre, sont plutôt des romans poétiques que des traductions.

TICHO-BRAHÉ, ou TYCO-BRAHÉ, était fils d'Othon Brahé, seigneur de Cnud-Strup en Danemarck, d'une illustre et ancienne maison originaire de Suède. Il naquit le 19 décembre 1546, et fut envoyé à Leipsick pour y étudier en droit; mais il y employa, à l'insu de ses maitres, un partie de son temps à faire des observations astronomiques, pour lesquelles il avait un goût décidé. Ticho-Brahé perdit le nez dans un duel nocturne avec un gentilhomme danois; mais il s'en fit un autre d'or, d'argent et de cire avec tant d'art que tout le monde le croyait naturel. De retour en Danemarck, il se maria à une paysanne de Knud-Strup; ce qui le brouilla avec toute sa famille, avec laquelle néanmoins il fut depuis réconcilié par l'autorité du roi de Danemarck. Il fit dans la suite divers voyages en Italie et en Allemagne, où l'empereur et plusieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois considérables, mais il aima mieux retourner dans son pays, où Frédéric II, roi de Danemarck, lui donna l'île de Ween avec une grosse pension. C'est là qu'il fit bâtir le château d'Uraniembourg, c'est-à-dire Ville-du-Ciel, et la tour merveilleuse de Stellebourg, pour y travailler à ses observations astronomiques et à ses divers instrumens et machines, qui firent l'admiration de tous ceux qui les allaient voir. Il y reçut la visite du roi Jacques VI d'Ecosse et de Christiern, roi de Danemarck, et y employa plus de 100,000 écus à la perfection de l'astronomie. C'est là aussi qu'il inventa le nouveau Système du monde, qui porte son nom, et qui a été adopté par une partie des théologiens, parce que ce système est exempt de la plupart des inconvéniens de celui de Ptolémée, et qu'il suppose néanmoins que le soleil tourne autour de la terre. Ticho-Brahé s'appliqua aussi

avec beaucoup de soin à la chimie, et y fit de si rares découvertes qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passaient pour incurables, distribuant avec beaucoup de charité et de libéralité ses remèdes à tous ceux qui en avaient besoin. Sa grande application à l'astronomie et aux sciences abstraites ne l'empêchait point de cultiver les belles-lettres, surtout la poésie, et il se divertissait souvent à faire des vers. Il fut extrêmement aimé du landgrave de Hesse, qui avait comme lui une vive passion pour l'astronomie, et il s'acquit une réputation extraordinaire dans toute l'Europe. Ses envieux l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague, où il mourut le 24 octoble 1601, à 55 ans, d'une rétention d'urine. Ses principaux ouvrages sont *Progymnasmata astronomiæ instauratæ*, 1598, in-fol.; *De mundi ætherei recentioribus phænomenis*, 1587 et 1589, in-4°; *Epistolarum astronomicarum liber*, 1596, in-4°; *Historia celestis*, Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol. Sophie Brahé sa sœur excellait dans la poésie, et l'on a d'elle une belle épître en vers latins.

TICHONIUS, savant écrivain de la fin du 4e siècle, sous l'empire de Théodose-le-Grand, était du parti des donatistes, et avait beaucoup d'esprit et de capacité. Il ne nous reste de lui que le Traité des sept règles pour expliquer l'Ecriture sainte, qui se trouve dans la Bibliothéque des Pères, et dont saint Augustin a fait l'abrégé dans son livre troisième de la Doctrine chrétienne.

TICKELL (Thomas), né en 1686, peut être mis au nombre des poètes du second rang. Il a été secrétaire des lords de justice d'Irlande, place fort honorable, depuis 1724 jusqu'en 1740, année de sa mort, arrivée à Bath le 23 avril. Ses poésies ont eu pour objet les événemens de son temps, la paix d'Utrecht, l'avénement de Georges Ier. D'autres sont mêlées de prose, comme *Rosamonde*, *Caton*, etc.

TIENE. *Voyez* Gaétan.

TIFERNAS (Grégoire), né à Tiferno en Italie, s'appliqua principalement à la langue grecque, qu'il professa à Paris et à Venise, où il mourut à 50 ans sous le pontificat de Paul II, qui siégea depuis 1464 jusqu'en 1471. Outre plusieurs traductions grecques, dont la principale est celle de Strabon, il a fait des Poésies latines qui se trouvent à la suite d'un Ausone de 1472, et séparément 40 ans après, in-4°, en caractères italiques; une autre de 1708, in-4°, en caractères ronds.

TIGRANE, roi d'Arménie, et l'un des plus puissans princes de son temps, ajouta la Syrie à son empire, les Syriens s'étant donnés à lui, l'an 85 avant J.-C., à cause des diverses révolutions qui désolaient leur pays. Il soutint la guerre contre les Romains en faveur de Mithridate son gendre; mais ayant été vaincu par Lucullus et par Pompée, il céda aux vainqueurs une partie de ses états, et s'en fit des protecteurs. Il vécut ensuite dans une profonde paix jusqu'à sa mort. Son second fils, nommé Tigrane comme lui, se révolta contre son père : l'un et l'autre se mirent sous la protection des Romains; ce qui engagea Lucullus à laisser l'Arménie au père, et à donner la Sophène au fils. Mais celui-ci n'étant pas content de son partage, Lucullus le fit mettre en prison.

TIL (Salomon Van-), fameux ministre protestant, et célèbre professeur de théologie à Leyde, naquit à Wesop, petite ville à 2 lieues d'Amsterdam, le 26 décembre 1644, d'une bonne famille originaire du pays de Clèves. Il se rendit habile dans la philosophie, dans l'histoire naturelle, dans la médecine, dans la théologie et dans les antiquités sacrées et profanes. Il alla à Leyde en 1664, et il lia une étroite amitié avec Cocceïus. Il se conduisit par ses avis et s'imbut de la doctrine et des principes de ce théologien. Depuis ce temps-là Van-Til s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte, selon la méthode des Cocceïens, et mourut à Leyde le 31 octobre 1713. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les uns sont en flamand et les autres en latin. Les principaux sont sa Méthode d'étudier et celle de prêcher; des Commentaires sur les psaumes, sur les prophéties de Moïse, d'Habacuc et de Malachie; un Abrégé de théologie, etc.

TILEMANNUS. *Voyez* Heshusius.

TILESIO. *Voyez* TELESIUS.

TILINGIUS (MATHIAS), savant médecin allemand du 17e siècle, dont on a l'Anatomie de la rate, 1673, in-12; un Traité des fièvres malignes, 1677; *De rabarbaro*, 1679, in-4°; *Lilii albi descriptio*, 1671, in-8°; *De laudano opiate*, in-8°; *Opiologia nova*, in-4°, 1697, et divers autres traités de médecine qui sont estimés.

TILLADET (JEAN-MARIE DE LA MARQUE DE), naquit au château de Tilladet en Armagnac, en 1650, d'une famille noble et ancienne. Il servit quelque temps dans les troupes, vendit sa terre de Tilladet, dont il se fit une rente viagère. et entra ensuite chez les pères de l'Oratoire, où il prit les ordres sacrés. Il fut reçu de l'académie des inscriptions en 1701, et mourut à Versailles le 15 juillet 1715, à 65 ans. On a de lui quelques écrits dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et l'édition d'un recueil intitulé *Dissertations sur diverses matières de religion et de philosophie*, 1712, 2 vol. in-12, etc. La plupart de ces Dissertations sont de M. Huet.

TILLEMONT (M. DE). *Voyez* NAIN.

TILLET (JEAN DU), évêque de Saint-Brieuc, puis de Meaux, et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, était frère de Jean du Tillet, greffier en chef du parlement de Paris, et mourut le 19 novembre 1570. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés. Les principaux sont 1° un *Traité de la religion chrétienne*; 2° une *Réponse aux ministres*, 1566, in-8°; 3° un *Avis aux gentilshommes séduits*, 1567, in-8°; 4° un *Traité de l'antiquité et de la solennité de la messe*, 1567, in-16; 5° un *Traité sur le symbole des apôtres*, 1566, in-8°; 6° une Chronique des rois de France jusqu'en 1547, bon ouvrage qui a été traduit en français et continué jusqu'en 1604. Il se trouve dans le Recueil des rois de France, 1618, in-4°; 7° les Exemples des actions de quelques pontifes comparées avec celles des païens, en latin, Amberg, 1610, in-8°, etc. Ce pieux et savant évêque, outre Jean du Tillet, dont il sera parlé dans l'article suivant, avait encore un autre frère nommé Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême et curé de Clai en Poitou. Celui-ci donna dans les erreurs de Calvin, qui avait été son précepteur, et qui composa à sa prière de courtes exhortations chrétiennes, que Louis du Tillet lisait aux prônes de sa paroisse afin d'accoutumer le peuple peu à peu à la nouvelle doctrine. Du Tillet sortit ensuite du royaume avec Calvin; mais l'évêque de Meaux son frère alla le chercher jusqu'en Allemagne, lui fit rompre par ses exhortations tout commerce avec Calvin, et le ramena à l'Église catholique.

TILLET (JEAN DU), frère du précédent et greffier en chef du parlement de Paris, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, et mourut le 2 octobre 1570. On a de lui un Recueil des rois de France, ouvrage important et nécessaire pour l'histoire de France, et dont la meilleure édition est celle de 1618, in-4°; un Traité pour la majorité du roi François II, 1560, in-4°; un Sommaire de l'histoire de la guerre faite contre les Albigeois, 1590, in-12, livre rare et estimé; un Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement, dans le cérémonial de Godefroy; l'*Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-4°, etc. La charge de greffier en chef du parlement était depuis long-temps dans la famille de Jean du Tillet, et sa postérité la conserva jusqu'à Jean François du Tillet, qui y fut reçu en 1869. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, et maîtres des requêtes. *Voyez* TITON DU TILLET.

TILLI (JEAN TZERCLAES, comte de), était fils de Martin Tzerclaës, sénéchal héréditaire du comté de Namur, d'une illustre et ancienne maison, qui était une des sept maisons patriciennes de Bruxelles. On assure qu'il fut d'abord jésuite; mais ayant pris le parti des armes, il eut le commandement des troupes de Bavière sous le duc Maximilien. Il eut beaucoup de part à la victoire de Prague, remportée le 8 novembre 1620 sur le malheureux électeur palatin Frédéric V, et défit ensuite successivement les armées du comte de Mansfeldt, du duc de Brunswick et du margrave de Bade-Dourlach. Il vainquit à la bataille de Lutter en 1626, dans le pays de Lunebourg, l'armée danoise que le roi de

Danemarck commandait en personne. Le général Tilli fut envoyé en 1629 à Lubeck en qualité de plénipotentiaire pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. Il eut l'année suivante le commandement général des armées de l'empire à la place de Walstein, et prit d'assaut en 1631 la ville de Magdebourg, où son armée commit pendant trois jours des cruautés, des barbaries, et des violences qui font horreur. Cette malheureuse ville, après avoir été livrée au pillage, périt par un incendie, et presque tous ses habitans, hommes, femmes et enfans, furent égorgés de la manière du monde la plus inhumaine; exécution barbare qui ternira à jamais la gloire de ce fameux général. Il envahit ensuite la Saxe, et prit Leipsick; mais il y fut défait trois jours après, le 17 septembre de la même année 1631, par Gustave Adolphe, roi de Suède. Ayant rallié ses troupes, il repoussa Horn, chef du parti des protestans. Enfin il fut blessé d'un coup de canon en défendant le passage du Lech contre les Suédois, et mourut de sa blessure le 30 avril 1632. On remarque de ce fameux général qu'il ne connut jamais de femme, et qu'il ne but jamais de vin. Il laissa 60 mille écus à de vieux régimens qui avaient combattu sous lui. Il y a eu plusieurs autres personnes illustres et distinguées de la maison de Tzerclaës, entre autres Albert Tzerclaës, prince et comte de Tilli, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'Or, général des armées de sa majesté catholique en Flandre et en Espagne, capitaine de ses gardes du corps, vice-roi et capitaine-général de la Navarre, etc., mort le 3 septembre 1715.

TILLI (Ange), né à Castro dans le Florentin en 1653, fut professeur de botanique à Pise, et de la société Royale de Londres. Il a donné en latin le Catalogue des plantes du jardin de Pise, Florence, 1723, in-fol., 50 pl.

TILLOTSON (Jean), fils d'un drapier de la province d'Yorck, naquit en 1630; il se livra à la prédication et composa un grand nombre d'excellens sermons, qui servent encore de modèle aux prédicateurs anglais, tant pour le choix des sujets que pour la pureté du langage et l'exactitude du style. Il est grave, nerveux, majestueux et clair tout à la fois. Tillotson devint successivement curé de Saint-Laurent à Londres, chanoine, puis doyen de Cantorbéry, doyen de Saint-Paul, clerc du cabinet du roi, et enfin archevêque de Cantorbéry le 31 mai 1691, à l'avénement du roi Guillaume et de la reine Marie à la couronne d'Angleterre. Il succéda en cette dignité à Guillaume Sancroft, qui avait mieux aimé quitter ce siége important que prêter à leurs majestés les sermens qu'on voulait exiger de lui. Tillotson s'acquit une grande réputation par ses prédications, par ses ouvrages et par sa modération, et mourut à Lambeth le 22 novembre 1694, à 65 ans. Le roi fit une pension à sa veuve. On a de lui 1° un Traité de la règle de la foi, contre les athées et les incrédules, imprimé avec ses Sermons, publiés pendant sa vie, 1699, in-fol. Ils ont été traduits d'anglais en français en 8 vol. in-8°, par M. Barbeyrac et M. de Beausobre; 2° des Sermons posthumes, en 14 vol. in-8°.

TIMANTHE, célèbre peintre grec, natif de Sicyone, ou selon d'autres de Cythne, l'une des Cyclades, florissait sur la fin du règne d'Alexandre-le-Grand. Il avait le talent de l'invention, et l'art de faire toujours penser aux spectateurs de ses tableaux plus de choses qu'il n'en exprimait. Tous les anciens ont fait les plus magnifiques éloges de son tableau d'Iphigénie prête à être immolée. On y voyait cette princesse avec toutes les grâces attachées à son sexe, à son âge et à son rang, avec le caractère d'une grande âme qui se dévoue pour sa patrie, et avec l'inquiétude que l'approche du sacrifice devait naturellement lui causer. Elle était debout devant l'autel; le grand prêtre Chalchas y paraissait avec cette douleur majestueuse qui convenait à son ministère. Ménélas, oncle de la princesse, Ulysse, Ajax et les autres princes de la Grèce étaient présens à ce triste spectacle, et le peintre semblait avoir tellement épuisé tous les différens caractères de la douleur, qu'il ne lui restait plus rien pour exprimer celle d'Agamemnon, père d'Iphigénie; mais, par un trait également ingénieux et frappant, il se contenta d'envelopper d'un voile

le visage de ce prince, laissant ainsi à l'imagination du spectateur ému le soin de se représenter quelle était la triste situation de ce malheureux père. Cette idée a été heureusement employée plusieurs fois depuis, et surtout dans le Germanicus du Poussin. *Voy.* PARRHASIUS.

TIMÉE, fameux philosophe pythagoricien, natif de Locres en Italie, vivait avant Platon. Il nous reste de lui un petit Traité de la nature et de l'âme du monde, écrit en dialecte dorique. Le marquis d'Argens en a donné une traduction avec des notes et l'original grec, 1763, in-12. Ce petit traité, qui se trouve dans les œuvres de Platon, a fourni à ce grand philosophe le sujet de son traité intitulé *Timée*.

TIMÉE, célèbre rhéteur et historiographe, natif de Tauromine en Sicile, florissait vers 285 ans avant J.-C., et fut chassé de la Sicile par le tyran Aga ocles. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets de rhétorique, et s'acquit beaucoup de réputation par son Histoire générale de Sicile, et par son histoire particulière de la guerre de Pyrrhus. Cicéron fait l'éloge de son éloquence. Diodore de Sicile le loue pour son exactitude dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre Agatocles et contre les personnes qui ne lui plaisaient pas. Les anciens parlent souvent de lui et de ses ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Lucien dit qu'il vécut 96 ans.

TIMOCRATE, philosophe, loué par les anciens pour sa vertu et la régularité de sa vie. Assistant un jour au spectacle des pantomimes, d'où l'austérité de son caractère l'avait toujours éloigné, il s'écria : *Quali spectaculo me philosophiæ verecundia privavit !* c'est-à-dire, de quel plaisir une pudeur mal entendue de la philosophie ne m'avait-elle pas privé !

TIMOCRÉON, poète comique rhodien, florissait vers 476 ans avant J.-C. Il est connu par sa gourmandise et par ses vers mordans contre Simonide et Thémistocle. On lui fit l'épitaphe suivante :

Multa bibens, et multa vorans, malè deniquè dicens
Multis, hic jaceo Timocreon Rhodius.

Il y a quelques fragmens de lui dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

TIMOLÉON, très-célèbre capitaine corinthien, voyant que son frère Timophane voulait usurper le pouvoir souverain, lui fit perdre la vie, assisté de son autre frère Satirus. Il fut ensuite envoyé en Sicile, l'an 343 avant J.-C., avec une puissante armée. Il délivra la ville de Syracuse de l'oppression du jeune Denys-le-Tyran, qu'il envoya en exil à Corinthe, et vainquit Icétas, général des Léontins, et Magon, général des Carthaginois. Quelque temps après, ayant fait mourir ces deux généraux, il défit Mamercus, tyran de Catane, et Hippon, tyran de Messine, et délivra toute la Sicile de l'oppression sous laquelle elle gémissait. Timoléon passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme et ses enfans, qu'il y fit venir ; il y vécut en homme privé, sans aucune envie de dominer, et y jouit tranquillement de la gloire qu'il s'était acquise par ses belles actions. Après sa mort on lui éleva un superbe monument dans la place de Syracuse, qui, de son nom, fut appelée *la place Timoléonte*.

TIMON, *le Misanthrope*, c'est-à-dire *qui hait les hommes*, fameux athénien, qui vivait vers l'an 420 avant J.-C., était sauvage et ennemi de la société. Comme on lui demandait un jour pourquoi il aimait le petit Alcibiade, tandis qu'il détestait le reste du genre humain : « C'est, répondit-il, parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens. » Il évitait avec soin toute sorte de compagnie. Il alla néanmoins un jour dans l'assemblée du peuple, auquel il dit à haute voix « qu'il avait un figuier auquel plusieurs s'étaient déjà pendus, qu'il le voulait couper pour bâtir en sa place, et qu'il leur donnait avis que s'il y en avait quelqu'un parmi eux qui s'y voulût pendre, il eût à se dépêcher promptement. » Il avait gravé une épitaphe sur sa tombe, où il faisait des imprécations contre ceux qui la liraient.

TIMOTHÉE, illustre capitaine athénien, était fils de Conon, célèbre général grec. Il soutint la gloire de son père, et se distingua non-seulement par sa science et par la beauté

de son esprit, mais aussi par ses exploits et par sa capacité dans les affaires. Il se saisit de Corcyre, et gagna sur les Lacédémoniens une célèbre bataille navale, l'an 376 avant J.-C. Il prit ensuite Torne et Potidée, délivra Cyzique, et se signala par d'autres belles actions. Mais sur la fin de sa vie tous ses desseins échouèrent, et il n'eut aucun heureux succès. Charès, qui avait été général des Athéniens, leur montrant un jour des blessures qu'il avait reçues à la tête de leurs troupes, et son bouclier percé d'une pique : « Et moi, s'écria Timothée qui était présent, quand j'assiégeais Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, j'en fus honteux, comme m'étant exposé en jeune homme sans nécessité, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée. »

TIMOTHÉE, célèbre musicien et poète grec, natif de Milet, ayant essayé de jouer au milieu du peuple, fut d'abord sifflé; ce qui le découragea tellement, qu'il songeait à renoncer à la musique; mais le poète Euripide, dont les vues étaient plus pénétrantes et plus sûres que celles de la multitude, l'encouragea, et l'assura d'un succès éclatant. L'avenir justifia le poète; car Timothée devint le plus habile joueur de cithare qui fût dans la Grèce. Ayant ajouté des cordes à cet instrument, les Lacédémoniens le condamnèrent par un décret que Boëce nous a conservé. On assure que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le genre chromatique, et qui changea l'ancienne manière simple et unie de chanter, en une autre fort composée.

TIMOTHÉE (Saint), disciple de saint Paul, était fils d'un gentil et d'une mère juive convertie au christianisme. Saint Paul le trouva à Listre, où les fidèles de cette ville rendirent des témoignages si honorables à sa vertu, qu'il le choisit pour être le compagnon de ses voyages, vers l'an 46 de Jésus-Christ. Dans la suite il le fit évêque d'Ephèse et lui écrivit deux épîtres que l'Église reconnaît pour canoniques. Saint Timothée fut lapidé à Ephèse, voulant s'opposer au culte impie de Diane et à la superstition des gentils dans une des fêtes de cette fausse divinité, vers l'an 97 de Jésus-Christ.

TINDALL (Mathieu), naquit dans le Devonshire, le 10 avril 1655, d'un ministre anglican qui avait un bon bénéfice. Il se fit recevoir docteur en droit à Oxford en 1685, prit ensuite le parti des armes dans les troupes du roi Jacques, et embrassa la religion catholique romaine; mais il entra, quelque temps après, dans la communion de l'église anglicane. Après la retraite du roi Jacques, Tindall publia un grand nombre d'ouvrages en faveur du gouvernement; ce qui lui procura une pension de 200 livres sterling, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 16 août 1733; c'était une âme vénale, tour à tour catholique, protestant et déiste. On a de lui, outre ses écrits en faveur du gouvernement d'Angleterre, un livre dangereux intitulé *Le christianisme aussi ancien que le monde, ou l'Evangile, seconde publication de la religion de nature*, 1730, in-4° et in-8°. Jean Conybeare, Jacques Foster et Jean Leland, ont écrit fortement contre cet ouvrage; et Pope, dans sa *Dunciade*, fait paraître avec raison beaucoup de mépris pour les ouvrages pernicieux de Tindall.

TINDALL (Nicolas), neveu de Mathieu, fut reçu maître-ès-arts en l'université d'Oxford en 1713, devint curé et chanoine. Quand il mourut le 27 juin 1774, il était chapelain de Greenvick. Il est auteur d'un grand nombre de traductions en anglais, entre autres de l'Histoire ottomane du prince Cantimir; de l'Histoire d'Angleterre de Rapin Toyras, qui, avec la continuation qu'il y a jointe, a 21 vol. in-8°, 1757.

TINTORET (Jacques Robusti), très-célèbre peintre italien, naquit à Venise en 1512, et fut nommé *le Tintoret*, parce que son père était teinturier. Il fit paraître dès son enfance une inclination et des talens extraordinaire pour la peinture; ce qui engagea ses parens à le mettre sous la discipline du Titien. Il y fit en peu de temps de si grands progrès que cet habile maître en devint jaloux et le renvoya. Le Tintoret, bien loin de se décourager, travailla avec plus d'ardeur pour s'instruire dans son art,

et pour égaler ou même surpasser son maître. Il se proposa pour guide Michel Ange et le Titien, et s'en fit une espèce de loi, qu'il écrivit sur les murs de son cabinet en ces termes : « le dessin de Michel Ange, et le coloris du Titien. » Le Tintoret réussit en l'un et en l'autre, et fit un nombre prodigieux de tableaux, qui lui acquirent une grande réputation dans toute l'Europe. Il mourut à Venise en 1594, à 82 ans, laissant Dominique Tintoret, mort à Venise en 1637, à 75 ans, et Marie Tintoret, morte en 1590, à 20 ans. L'un et l'autre furent aussi très-habiles dans l'art de la peinture, surtout dans le portrait.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, médecin de la faculté de Caen, de l'académie de Rouen, a vécu long-temps à Paris, et est allé mourir dans sa patrie en 1774. On a de lui *L'Amour dévoilé, ou Système des sympathistes*, 1751, in-12; *Amilec, ou la Graine d'hommes*, 1754, in-12; *Giphantie*, 1760, 2 vol. in-8°; *Essais sur l'histoire économique des mers occidentales*, 1760, in-8°; *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12.

TIPHAINE (Claude), pieux et savant jésuite, naquit à Paris en 1571. Il enseigna la philosophie et la théologie dans sa société, et fut recteur des colléges de Reims, de Metz, de la Flèche et de Pont-à-Mousson. Il devint aussi chancelier de l'université de cette dernière ville, et fut provincial de la province de Champagne. Il mourut à Sens, en de grands sentimens de piété, le 27 décembre 1641. On a de lui 1° *Avertissement aux hérétiques de Metz;* 2° *Declaratio et defensio scholasticæ doctrinæ sanctorum patrum et doctoris angelici de hipostasi, seu persona*, etc., Mussi-Ponti, 1634, in-4°; 3° un traité, *De ordine, seu de priori et posteriori*, Reims, 1640, in 4°. Quoique jésuite, il soutenait le sentiment des Thomistes sur la grâce.

TIRAQUEAU (André), très-célèbre jurisconsulte français au 16e siècle, natif de Fontenai-le-Comte en Poitou, fut lieutenant civil, puis conseiller au parlement de Bordeaux, et enfin conseiller au parlement de Paris. Il travailla avec zèle à purger le barreau des chicanes qui s'y étaient introduites, administra la justice avec un applaudissement général, et fut employé par les rois François Ier et Henri II en des affaires importantes. Cela ne l'empêcha point de donner au public un grand nombre de savans ouvrages. Il eut aussi, dit-on, près de 30 enfans, et l'on disait de lui qu'il donnait tous les ans à l'État un enfant et un livre. Il était ami intime de l'illustre chancelier Michel de l'Hôpital, et mourut dans un âge très-avancé en 1558. On a de lui un traité *Des prérogatives de la noblesse*; un autre *Du retrait lignager;* des commentaires sur *Alexander ab Alexandro;* un traité *Des lois du mariage;* un traité *De la révocation des donations*; et plusieurs autres livres estimés, qui composent 6 tomes in-fol.

TIRESIAS, fameux devin, qui vivait avant le siége de Troie, était fils d'Evère et de la nymphe Chariclo. Ayant vu un jour, selon la fable, deux serpens frayer ensemble sur le mont Cythéron, il tua la femelle, et fut dans l'instant transformé en femme; mais sept ans après, ayant encore vu deux serpens accouplés, il tua le mâle, et fut rétabli dans sa première forme d'homme. Dans la suite Jupiter et Junon, disputant ensemble pour savoir qui recevait plus de plaisir de l'homme ou de la femme dans l'usage du mariage, prirent pour arbitre Tirésias, comme ayant possédé l'un et l'autre sexe. Il décida en faveur de Jupiter, qui soutenait que la femme était plus sensible. Junon, indignée, le rendit aveugle; mais Jupiter, pour le récompenser, lui accorda le don de la divination. Strabon rapporte que le sépulcre de Tirésias était auprès de la fontaine de Tilphuse, où il mourut fort âgé, fuyant de Thèbes, ville de la Béotie. On le regardait comme l'inventeur des auspices, et on l'honora comme un Dieu à Orcomène, où son oracle était très-célèbre.

TIRIN (Jacques), habile jésuite d'Anvers, mort le 24 juillet 1636, dont on a un Commentaire latin sur toute la Bible, 2 vol. in-fol.

TIRON (Tullius Tiro), célèbre affranchi de Cicéron, inventa, dit-on, chez les Latins, la manière d'écrire en abrégé, et fut le premier auteur de ces caractères que les Latins appelaient

notæ, par le moyen desquels on écrivait aussi vite que l'on parlait. Ceux qui écrivaient de cette manière s'appelaient *notarii*, d'où nous est venu le nom de notaire. Tiron avait aussi composé la Vie de Cicéron, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Martial exprime très-bien dans les deux vers suivans la vitesse avec laquelle on écrivait par le moyen de ces notes :

Currant verba licet, manus est velocior illis :
Vix dum lingua suum, dextra peregit opus.

M. l'abbé Carpentier, de l'académie des Inscriptions, nous a donné d'anciens monumens écrits en notes, auxquels il a joint ses remarques, et un alphabet intitulé *Alphabetum Tironianum*, Paris, 1747, in-fol.

TISIPHONE, fut ainsi nommée des mots grecs Τίσις, *vengeance*, Φόνος, *meurtre*, parce qu'elle punissait les meurtriers. *Voyez* Furies.

TISSARD (Pierre), né à Paris en 1666, d'un payeur des rentes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il enseigna long-temps les humanités et la théologie. Il mourut à Paris le 3 mai 1740. On a de lui plusieurs pièces de vers, les unes en latin et les autres en français, et quelques Ecrits anonymes sur les contestations qui agitaient l'Eglise.

TISSARD (François), né à Amboise, fut envoyé de bonne heure à Paris pour y faire ses études, et ensuite à Orléans pour y prendre des degrés dans la faculté de droit. On n'avait pas à Amboise bonne opinion de la conduite des écoliers d'Orléans ; on prit le parti de l'envoyer en Italie, où il prit le titre de docteur ès lois à Bologne ; mais la fréquentation des Grecs qu'il trouva en Italie, et des Juifs qui avaient une synagogue à Ferrare, lui inspira le désir de joindre aux études ordinaires des universités d'alors celle des langues grecque et hébraïque. Lorsqu'il revint à Paris, on connaissait peu ces langues en France. Louis XII avait fait venir Jérôme Alexandre pour les enseigner. Tissard fit plus que cet étranger ; non-seulement il l'enseigna comme lui, mais il fit imprimer des grammaires de l'une et l'autre langue. François Ier, qui n'était encore que duc de Valois, fut flatté de voir un Français qui joignait de la littérature aux sciences hérissées de théologie, de droit et de philosophie ; il le mit au nombre de ceux qui composaient sa maison, sous le titre d'homme de lettres ; et, sous sa protection, il fit paraître chez Gilles Gourmont, en 1507, une petite grammaire grecque, avec les sentences des philosophes grecs, suivie de plusieurs autres petits ouvrages grecs, qui parurent la même année ; et dans la suivante, une grammaire hébraïque, l'une et l'autre de format in-4°. Ce sont les premiers livres grecs et hébreux qui furent imprimés à Paris. Auparavant on n'en avait imprimé que quelques mots, dans des livres latins. Ces premiers essais ne sont pas beaux ; mais c'est beaucoup que de commencer. On ne parle plus de Tissard après l'an 1508.

TITAN, fils du Ciel et de la Terre, et frère aîné de Saturne, céda son droit à celui-ci, à condition qu'il n'élèverait aucun enfant mâle, et qu'ainsi la couronne lui reviendrait. Mais Jupiter, Neptune et Pluton ayant été nourris et élevés par l'adresse de Rhéa leur mère, et femme de Saturne, Titan et ses enfans, indignés de se voir frustrés de leur espérance, prirent les armes contre Saturne, lequel fut vaincu et emprisonné jusqu'à ce que Jupiter, son fils, le délivrât, et défit tout ces Titans.

TITE (Saint), disciple de saint Paul, accompagna cet apôtre dans ses voyages, jusqu'à l'an 63 de Jésus-Christ, que saint Paul l'établit évêque dans l'île de Crète. Nous avons une Epître canonique que saint Paul lui adresse, et dans laquelle il enseigne quels sont les devoirs d'un véritable ministre de Jésus-Christ. On croit que saint Tite mourut en l'île de Crète, dans un âge très-avancé.

TITE (*Titus Vespasianus*), empereur romain, était fils aîné de Vespasien et de Flavia-Domitilla. Il fut chargé de la guerre de Judée, et la finit par la prise de Jérusalem, ce qui lui procura l'honneur du triomphe. Il succéda à Vespasien le 24 juin de l'an 79 de Jésus-Christ, et se fit tellement aimer par sa clémence et par sa douceur, qu'il fut appelé *les délices du genre humain*. Sa libéralité était

si grande, qu'ayant passé une journée sans rien donner, il dit ces belles paroles en se tournant vers ses courtisans : « Mes amis, j'ai perdu ce jour. » C'était un prince amateur des belles-lettres et des sciences. Il composa divers poëmes en grec et en latin, et mourut le 13 septembre de l'an 81 de Jésus-Christ, à 41 ans, empoisonné, selon quelques auteurs, par Domitien son frère. Deux jeunes patriciens ayant attenté à sa vie, il leur pardonna de la façon du monde la plus généreuse.

TITE-LIVE (*Titus Livius*), très-célèbre historien latin, était de Padoue, et, selon d'autres, d'Apone. Etant allé à Rome, il s'y fit d'illustres amis, et s'y acquit l'estime d'Auguste, qui lui fournit des mémoires pour écrire l'Histoire romaine. Après la mort de ce prince, Tite-Live retourna à Padoue, où il mourut le même jour qu'Ovide, l'an 17 de Jésus-Christ, la 4e année du règne de Tibère. Celui de ses ouvrages qui lui acquit le plus de réputation est son Histoire romaine, qui commence à la fondation de Rome, et qui finissait à la mort de Drusus en Allemagne. Cette histoire n'était pas divisée par décades, mais en 140 livres, dont il ne nous reste que 35, encore ne sont-ils pas d'une même suite. La beauté de ceux qui nous restent a fait extrêmement regretter à tous les savans la perte des autres, et ils n'ont rien oublié pour tâcher de les recouvrer; mais leurs recherches ont été inutiles. Tite-Live s'acquit une si grande réputation par son histoire, qu'au rapport de Pline-le-Jeune un Espagnol quitta son pays et fit exprès un voyage à Rome pour avoir le plaisir de voir l'historien et de s'entretenir avec lui. Quelques-uns lui ont reproché néanmoins sa *patavinité*, c'est-à-dire son air et son langage de Padoue; et on l'accuse, avec raison, de n'être pas toujours exact, surtout dans ce qu'il dit des Gaulois et des Carthaginois, et d'être trop crédule sur le merveilleux. Au reste, Tite-Live écrivit son histoire en partie à Rome et en partie à Naples. L'édition de Venise, 1470, est recherchée. Il y en a une d'Elzevir, 1634, 3 vol. in-12, auxquels on joint les notes de Gronovius, 1 vol; *cum notis variorum*, 1665 ou 1679, 3 vol. in-8°; *ad usum Delphini*, 1676 et 1680, 6 vol. in-4°; une de Drakenborg, 1738, 7 vol. in-4°; de Leclerc, Amsterdam, 1710, 10 vol. in-12; d'Hearne, Oxford, 1708, 6 vol. in-8°; de M. Crevier, 1735, en 6 vol. in-4°, avec des notes. La traduction française la plus estimée est celle de M. Guérin, 10 vol. in-12.

TITE, auteur ecclésiastique du 4e siècle, devint évêque de Bostra. Il y a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, un Traité contre les manichéens.

TITELEMAN (François), fameux cordelier, natif d'Asselt dans le diocèse de Liége, se fit capucin à Rome en 1535, et mourut quelques années après. On a de lui une Apologie pour l'édition vulgaire de la Bible; des Commentaires sur les Psaumes, Anvers, 1573, in-fol., et sur le Cantique des cantiques; sur les évangiles, Paris, 1546, in-fol.; un Ecrit sur l'Epître de de saint Paul aux Romains, contre Erasme et contre Jacques Le Févre d'Estaples, et d'autres ouvrages.

TITI (Robert), professeur de belles-lettres à Padoue et à Pise, mort en 1609, à 58 ans, nous a laissé des poésies latines peu estimées, Florence, 1571, in-8°, avec celles de Ghérard; des Notes sur quelques auteurs classiques.

TITIEN (Le), très-célèbre peintre italien, dont le nom de famille était Vecelli, naquit à la Piève de Cadore, dans l'état de Venise en 1477. Il fit paraitre dès son enfance une si grande inclination pour la peinture, que Gabriel Vecelli son père l'envoya à Venise où l'un de ses oncles le mit sous un habile peintre nommé Bellin. Le Titien surpassa son maitre en peu de temps, et se fit admirer dans toute l'Italie par la beauté de ses tableaux qui sont des chefs-d'œuvre. Son pinceau tendre et délicat peignit mieux les femmes que les hommes. Il entendait bien le coloris, le paysage et le portrait. L'empereur Charles V voulut être peint des mains de cet excellent peintre, et le créa chevalier et comte palatin. Comme il peignait ce prince pour la 3e fois, il lui échappa un pinceau de la main, que l'empereur ramassa, en disant que « le Titien était digne d'être servi par César. » Henri III, passant à Venise, fit l'hon-

neur au Titien de l'aller voir. Cet excellent peintre mourut de la peste en 1576, à 99 ans. L'Arioste, dont il fit le portrait, le Marini, et plusieurs autres poètes, lui ont consacré des éloges immortels. François Vecelli, son frère et son élève, fit des progrès si rapides dans la peinture, que le Titien en conçut de la jalousie. Horace Vecelli, son fils et aussi son élève, excella dans le portrait, et mourut fort jeune de la peste en 1576. Il aurait égalé le Titien son père, sans son amour pour l'alchimie et ses folles dépenses.

TITIUS (Gérard), savant théologien luthérien, naquit à Quedlinbourg le 17 décembre 1620. Il fut disciple de Georges Calixte, et devint professeur en hébreu et en théologie à Helmstadt, où il s'acquit une grande réputation, et où il mourut le 7 juin 1681, à 60 ans, après 30 ans de mariage. On a de lui un Traité des conciles, Helmstadt, 1656, in-4°; un autre de l'insuffisance de la religion purement naturelle et de la nécessité de la révélation, 1667, in-4°; plusieurs livres de controverse, et un très-grand nombre de Traités, dont la plupart sont en latin.

TITON DU TILLET (Evrard), né en 1677, d'un secrétaire du roi, suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Riswick; alors il acheta une charge de maître d'hôtel de madame la dauphine. Après la mort de cette princesse, il voyagea en Italie, où il perfectionna son goût pour les tableaux dont il était connaisseur. A son retour, il fut commissaire provincial des guerres. Depuis, sa principale occupation fut la construction de son *Parnasse français*, dont il a donné la description en 1732, in-fol., avec des supplémens qui viennent jusqu'en 1760. Il a encore donné *Essais sur les honneurs accordés aux savans*, 1732, in-12. Il est mort en 1762.

TIXIER, en latin *Ravisius Textor* (Jean), était de Saint-Saulge dans le Nivernois, et seigneur de Ravisy dans la même province. Il enseigna les belles-lettres avec réputation au collége de Navarre à Paris, et fut recteur de l'université de cette ville en 1500. Il mourut en 1522 ou en 1524. On a de lui des Lettres, 1560, in-8°; des Dialogues, des Epigrammes, *Officinæ epitome*, 1663, in-8°; une édition de *Opera scriptorum de claris mulieribus*, Paris, 1521, in-fol., et d'autres ouvrages en latin, qui sont estimés. C'est un des meilleurs humanistes et des meilleurs poètes latins qu'ait eus l'université de Paris dans le 16e siècle.

TOBIE, fils de Tobiel, de la tribu de Nephtali, fut emmené captif à Ninive par Salmanazar, 721 avant Jésus-Christ. Il donna des exemples admirables de vertu et de charité durant sa captivité. Un jour, comme il revenait d'ensevelir des morts, il s'endormit. De la fiente chaude d'hirondelle lui tomba sur les yeux, ce qui le priva de la vue. Il eût un fils, nommé comme lui Tobie. Il éleva ce fils dans la crainte de Dieu, l'envoya à Ragès pour se faire payer d'une somme que lui devait Gabellus. Ce jeune homme partit accompagné de l'ange Gabriel, qui avait pris la figure d'Azarias. Raphaël lui fit épouser Sara sa cousine, fille de Raguel, qui avait déjà eu sept maris que le démon avait tués. Tobie, par sa vertu et par ses prières, mérita de n'avoir pas le même sort. Il revint trouver son père, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'ange lui avait indiqué. Tobie le père mourut l'an 663 avant J.-C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une extrême vieillesse. Nous avons un livre canonique sous le nom de Tobie. On croit communément que ce livre a été écrit en chaldéen par les deux Tobies. Saint Jérôme le traduisit en latin, et l'on a depuis mis cette histoire en hébreu. Nous l'avons aussi en grec. Le livre de Tobie est écrit d'une manière très-intéressante, et il contient un modèle parfait de l'amour paternel et filial.

TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits, né à Paris en 1696, fut demandé en Russie, où il reçut de l'honneur et des récompenses. Il visita les autres cours du Nord, et revint à Paris jouir dans une société agréable du fruit de ses travaux. Il avait épousé une fille de Nattier son maître, dont il n'a laissé qu'une fille. Lorsqu'il mourut en 1772, il était de l'académie. On loue ses airs de tête, son coloris, la disposition de ses draperies.

TODD (HUGUES), Anglais, reçu docteur en théologie en 1692, est auteur de : Description de Suède, en anglais, 1680, in-fol.; Description des sources salées, et autres sources minérales de la rivière de Ware, dans l'évêché de Durham, dans les Transactions philosophiques de 1684, vie de Phocion, 1684. Il a laissé en manuscrit une Description du diocèse de Carlisle, sur lequel il avait eu occasion de faire des recherches dans un procès qu'il avait soutenu contre l'évêque, et qui ne fut terminé qu'en 1708.

TOINARD. *Voyez* THOYNARD.

TOIRAS. *Voyez* SAINT-BONNET.

TOLAND (JEAN), écrivain anglais, fameux par ses impiétés et par ses pernicieux écrits, naquit dans le village de Redcastle, proche de Londonderri en Irlande, le 30 novembre 1670. Il fut élevé dans la religion catholique; mais étant allé étudier dans l'université de Glascow en 1687, puis dans celle d'Edimbourg, il embrassa la religion protestante. Il passa ensuite en Angleterre, d'où il alla à Leyde pour y continuer ses études. Deux ans après il se retira à Oxford, à cause des savans et des livres qu'il pouvait trouver dans cette ville. Il y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets, et se fit bientôt un nom dans le monde par son goût pour les paradoxes et les nouveautés. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la religion et sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme et l'athéisme même paraissent à découvert. Il témoigna un grand zèle dans ses écrits pour la maison de Hanovre, et fit divers voyages dans les cours d'Allemagne. De là, étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugène qui lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses et par ses débauches. Il mourut à Londres le 21 mars 1722, à 52 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages remplis d'impiété et d'une animosité ridicule contre les Français, les catholiques romains et les princes de la maison de Stuart. Les principaux sont 1° la Religion chrétienne sans mystères, publiée en anglais à Londres en 1696, in-8° : ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante, ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une apologie; 2° Amyntor et Défense de la vie de Milton, Londres, 1699, in-8° : ce livre n'est pas moins pernicieux que le précédent; 3° l'Art de gouverner par parties, 1701, in-8°; 4° l'Angleterre libre, 1701, in-8°; et les Paradoxes d'État, 1702, in-4°; 5° *Adeisidemon, sive Titus Livius à superstitione vindicatus; annexæ sunt origines judaicæ*, la Haie, 1709, in-8°. Il avance dans ce livre latin cette proposition, « que les athées sont moins dangereux à un État, que les superstitieux, » et divers autres paradoxes et impiétés; 6° le Nazaréen, ou le Christianisme judaïque, païen et mahométan, etc., publié en 1718, in-8°; 7° *Tetradymus*, ou Recueil de quatre dissertations, 1720, in-8°; 8° *Pantheisticon, seu formula celebrandæ societatis socraticæ*, 1720, in-8°. Ce livre est rempli d'impiétés si étonnantes qu'il déplut aux libertins mêmes; 9° divers Ecrits contre les Français, etc., 1726, 2 vol. in-8°. Le docteur Payne, Stillingfleet, le docteur Etienne Nye, M. Huet et d'autres savans ont réfuté les écrits de cet impie. Ils sont tous en anglais, excepté l'*Adeisidemon* et le *Pantheisticon*.

TOLÈDE (FERDINAND ALVAREZ DE), duc d'Albe, né en 1508, commença à se distinguer à la bataille de Pavie et au siége de Tunis sous l'empereur Charles V. Il suivit ce prince à l'entreprise de Marseille, dont il l'avait inutilement dissuadé, et devint général des armées d'Espagne en 1538. Il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre et dans la Catalogne, et marcha contre les protestans d'Allemagne en 1546, en qualité de généralissime des armées de l'empereur. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Mulberg, où les protestans furent entièrement défaits, et contraints de se soumettre. Le duc d'Albe fut ensuite envoyé en Espagne avec le prince Philippe; mais Charles V, fuyant devant Maurice, nouvel électeur de Saxe, qu'il avait élevé à l'électorat contre l'avis de son général, le rappela en Allemagne en 1552. Ce fut encore contre l'avis de ce général que l'empereur forma le siége

de Metz, qui n'eut point de succès. Après l'abdication de Charles V, le duc d'Albe fut envoyé en Italie, où il contraignit les Français de sortir du royaume de Naples, et le pape Paul IV d'abandonner les intérêts des Français. Philippe II ayant voulu introduire l'inquisition dans les Pays-Bas, cette nouveauté y excita de grands troubles, et le roi, voyant que tout y tendait à une révolte ouverte, y envoya en 1567 le duc d'Albe dont l'extrême rigueur ne servit qu'à animer davantage les esprits déjà portés à la rébellion. Ce général jeta les fondemens de la citadelle d'Anvers, établit un conseil appelé *de sang*, dont il était le président; condamna à mort le prince d'Orange avec ses frères et plusieurs autres seigneurs, et fit exécuter publiquement les comtes d'Egmont et de Horn. Ces supplices augmentèrent les divisions, et le comte Louis de Nassau entra dans les Pays-Bas avec un corps de troupes auxiliaires d'Allemands pour seconder les entreprises du prince d'Orange; mais le duc d'Albe les vainquit, et, fier de ce succès, il fit élever sa statue en bronze au milieu de la place d'armes de la citadelle d'Anvers. Les nouveaux impôts qu'il voulut établir peu de temps après achevèrent de soulever entièrement le peuple, et il trouva tant de contradictions qu'il demanda d'être rappelé. Cependant presque toute la Hollande se souleva en faveur des rebelles, et ils commencèrent alors d'introduire une forme dans leur gouvernement. Telle est l'origine de la république de Hollande et des Provinces-Unies. Le duc d'Albe ne voulut point reconnaître le nouveau gouverneur de la Cerda. Il fit assiéger Mons par son fils Frédéric de Tolède, qui prit cette ville après avoir défait le secours que Genlis y amenait de France. Il se rendit encore maître de Harlem en 1573, et les Espagnols y commirent les violences les plus barbares; mais leur flotte ayant été battue par celle des Hollandais, le duc, chagrin de ces mauvais succès, sollicita de nouveau son rappel qu'il obtint en 1574, laissant le gouvernement des Pays-Bas à dom Louis de Requesens, grand commandeur de Castille. Le duc, à son retour en Espagne, reçut de la cour un accueil assez favorable. Il encourut ensuite la disgrâce du roi, à cause du mariage où la cour voulait engager son fils Frédéric de Tolède, et fut envoyé prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, pour être mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal en 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit dom Antoine de Crato, qui avait été élu roi. Ce malheureux prince fut contraint de sortir de Portugal la même année, et de se sauver en France, où il mourut en 1595. Le duc, profitant de sa victoire, se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville; mais les Espagnols y commirent tant d'injustices et de violences, que Philippe II nomma des commissaires pour informer contre toute l'armée et contre le général même. Ce prince s'apaisa néanmoins, et eut honte de traiter si mal un sujet auquel il était redevable de la conquête du Portugal. Le duc d'Albe mourut peu de temps après, le 12 janvier 1582, à 74 ans. Ses ennemis mêmes ont reconnu qu'il était un très-habile politique et un grand capitaine, et qu'il avait toutes les qualités qui caractérisent les grands hommes; mais sa fierté, son extrême rigueur, sa sévérité pour la discipline militaire, et les cruautés qu'il exerça en plusieurs occasions, ternirent sa gloire, et ne contribuèrent pas peu à la révolte entière des Pays-Bas contre Philippe II leur souverain. Sa vie a été écrite en français, Paris, 1698, 2 vol. in-12.

TOLET (François), né à Cordoue en 1532, devint professeur de philosophie à l'âge de 15 ans dans l'université de Salamanque. Dans la suite, s'étant fait jésuite, il fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie et la théologie avec réputation, et où le pape Pie V le choisit pour son prédicateur. Il eut le même emploi sous les pontificats suivans, avec la place de théologien ordinaire, et fut chargé de diverses commissions importantes. Le pape Grégoire XIII le fit juge et censeur de ses propres ouvrages, et Clément VIII l'éleva en 1594 au cardinalat. C'est le premier jésuite qui a été cardinal. Il aimait la justice et l'équité,

et travailla efficacement à la réconciliation du roi Henri IV avec la cour de Rome. Il mourut à Rome en 1596, à 64 ans, et le roi Henri IV, par reconnaissance, lui fit faire un service solemnel à Paris et à Rouen. On a de cet habile cardinal plusieurs ouvrages. Les principaux sont des Commentaires sur saint Jean, Lyon, 1614, in-fol.; sur saint Luc, Rome, 1600, in-fol.; sur l'épître de saint Paul aux Romains, Rome, 1602, in-4°; 3° une Somme des cas de conscience, ou l'instruction des prêtres, Paris, 1619, in-4°, traduite en français, in-4°, et un grand nombre d'autres Traités. Dominique Soto, qui avait été son maître, l'appelait ordinairement *Le monstre d'esprit*.

TOLLIUS (Jacques), habile écrivain hollandais, natif d'Utrecht, était docteur en médecine, et professeur ordinaire en éloquence et en grec dans l'université de Duisbourg. Il fit divers voyages, et mourut en 1696. On a de lui 1° *Epistolæ itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4°; 2° *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8°, dans lesquels il y a bien des idées vaines sur la pierre philosophale; 3° une édition de Longin en 1694, in-4°, et quelques autres ouvrages qui sont curieux et remplis d'érudition.

TOLLIUS (Corneille), frère du précédent, fut secrétaire d'Isaac Vossius, puis professeur en grec et en éloquence à Harderwick, et secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui un traité *De infelicitate litteratorum*, que Jean Burchard Mencken a fait réimprimer à Leipsick en 1707, dans le recueil intitulé *Analecta de calamitate litteratorum*, in-12. On a encore de Corneille Tollius une édition de Palephate, et quelques autres écrits.

TOLOMAS (Charles-Pierre-Xavier), jésuite, né à Avignon le 17 mars 1706, était de l'académie de Lyon, et est mort en 1763. On a de lui une *Dissertation sur le café*, 1757, in-12; *sur l'Hyène*, 1756, in-12; *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1760, in-8°.

TOMASI (Joseph-Marie), pieux et savant cardinal, était fils de Jules Tomasi, duc de Palme, et naquit à Alicate en Sicile le 14 septembre 1649. Il eut une dévotion particulière à la Sainte-Vierge dès sa plus tendre jeunesse; il fit vœu de chasteté, et entra dans l'ordre des Théatins. Il s'y distingua par sa modestie, par sa charité, et par toutes les vertus chrétiennes. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen, et se rendit habile dans la théologie, et surtout dans la connaissance de l'Écriture sainte, et dans cette partie de la science ecclésiastique qui règle l'office divin. Le pape Clément XI l'obligea d'accepter le chapeau de cardinal le 16 mai 1712. Le cardinal Tomasi continua ses austérités et ses aumônes. Il prêcha dans Rome avec édification, et travailla avec zèle à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut saintement le 1er janvier 1713, à 64 ans. On a de lui *Codices sacramentorum nongentis annis vetustiores*, 1680, in-4°; *Psalterium juxtà duplicem editionem romanam et gallicanam*, 1683, in-4°; *Psalterium cum canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°; et plusieurs autres ouvrages de liturgie ancienne, Rome, 1741, 2 tomes in-fol., qui sont estimés; *Theologia patrum*, 1709 et suivantes, 3 vol. in-8°.

TOMASINI (Jacques-Philippe), né à Padoue en 1597, tâcha de ramener le bon goût en Italie, par l'ouvrage qu'il donna sur Pétrarque, intitulé *Petrarcha redivivus*, 1650, in-4°. Urbain VIII, à qui il le présenta, le fit évêque de Citta-Nuova, où il mourut en 1654. On a encore de lui la Vie de plusieurs personnes illustres, 1630 et 1644, 2 vol. in-4°; *Agri patavini inscriptiones*, 1696, in-4°; *Gymnasium patavinum*, 1654, in-4°, etc.

TONSTAL (Cutbert), naquit à Hacford dans l'Hertfodshire en 1476, d'une famille noble et illustre. Il se fit recevoir docteur à Oxford, et lia une étroite amitié avec Thomas Morus. S'étant rendu habile dans les mathématiques, dans la philosophie et dans la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre, et fut envoyé en plusieurs ambassades. Henri VIII lui donna l'évêché de Londres en 1522, puis celui de Durham en 153•. Tonstal, pour plaire à ce prince, approuva d'abord la dissolution de son mariage avec Catherine d'Espagne,

et fit même un livre en faveur de cette dissolution ; mais dans la suite il condamna son ouvrage, et prit le parti de la reine. Il mourut en prison pour la défense de la foi, sous le règne de la reine Elisabeth en 1559, à 84 ans. On a de lui en latin un Traité de l'art de compter, Londres, 1522, in-fol. ; un autre de la Réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, Paris, 1554, in-4° ; un Abrégé de la morale d'Aristote, Paris, 1554, in-8° ; *Contra impios blasphematores Dei prædestinationis*, Antuerpiæ, 1555, in-4°.

TOOKE (André), maître d'école à Charrer-House, mort le 20 janvier 1731, à 58 ans, a donné différens livres pour l'instruction de ses écoliers. Il a traduit en anglais le Panthéon du père Pomey ; les Droits de la nature et des gens de Puffendorf, avec les notes de Barbeyrac, etc.

TORELLI (Jacques), architecte, né à Fano en Italie en 1608, a été un des plus habiles machinistes d'opéra, dont les machines aient été adoptées sur les théâtres bien montés. Ses talens lui attirèrent des envieux qui tentèrent de l'assassiner. Il en fut quitte pour avoir les doigts coupés, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à peindre. Pour éviter de pareilles rencontres, il vint en France. Louis XIV le prit à son service, et lui fit construire le théâtre des machines aux Tuileries, où il exécuta des changemens si singuliers, que le peuple le nomma le *grand sorcier*. Il est mort en 1678, après avoir publié ses machines et ses décorations de théâtre.

TORFFEI (Thormond), Islandais, historiographe du roi de Danemarck pour la Norwége, a donné une Histoire des Orcades, 1715, in-fol., et celle de Norwége en 1711, 4 vol. in-fol. Il est mort vers 1720, à 81 ans.

TORIANI (François), de Mendriz, mort à Rome en 1670, à 70 ans, a laissé des tableaux fort estimés.

TORIANI (François-Innocent), né à Mendriz, fut très-renommé en Italie et en Angleterre, pour ses tableaux. Il est mort en 1712, à 66 ans.

TORNIEL (Augustin), savant religieux bernabite, naquit à Novare en 1543, et mourut en 1622. On a de lui des Annales depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, Anvers, 1620, 2 vol. in-fol., que l'on peut regarder comme un bon commentaire des livres historiques de l'Ancien Testament. Ils sont écrits d'un style simple, clair et naturel, et avec beaucoup de méthode. Torniel est le premier qui a traité cette matière avec étendue et avec exactitude.

TORQUATO TASSO. *Voyez* Tasso.

TORQUEMADA (Jean de), célèbre religieux dominicain, plus connu sous le nom de Turrecremata, était natif de Valladolid, d'une famille illustre. Il assista au concile de Constance en 1417, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1429. Il eut divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, et fut envoyé par le pape Eugène IV au concile de Bâle. Il y soutint avec zèle les intérêts de la cour de Rome, et fut fait cardinal en 1439. Il fit de grands biens à son ordre, et mourut à Rome le 26 septembre 1468, à 80 ans. On a de lui des Commentaires sur le décret de Gratien, Venise, 1578, 5 tomes ; un Traité de l'église et de l'autorité du pape, Venise, 1562, in-fol. ; *Expositio in psalmos*, Moguntiæ, 1474, in-fol. ; et divers autres ouvrages en latin, dans lesquels il soutient les prétentions ultramontaines avec bassesse, et en esclave de la cour de Rome, plutôt qu'en théologien impartial et en évêque. Le père Touron a écrit sa vie.

TORRE (Philippe della), naquit à Ciudad de Frioul en 1657, d'une famille noble. Ses liaisons avec Octavio Ferrari, un des plus savans antiquaires d'Italie, fortifièrent le goût qu'il avait toujours eu pour l'étude des monumens de l'antiquité. S'étant établi à Rome, il y mérita l'estime et la bienveillance des cardinaux Impériali et Noris, et des papes Innocent XII et Clément XI. Ce dernier lui donna en 1702 l'évêché d'Adria, où il mourut saintement en 1717. On a de lui 1° *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°, livre fort estimé ; 2° *Taurobolium antiquum, Lugduni, anno 1704, repertum, cum explicatione*. Il se trouve dans la Bibliothèque choisie, tome 17, et dans le trésor des antiquités de Sallengre ; 3° *De annis imperii M. An-*

tonii Aurelii Heliogabali, etc., 1714, in-4°; 4° des Dissertations sur les vers du corps humain, et sur une éclipse de soleil; 5° plusieurs autres savantes pièces dans les journaux d'Italie.

TORRENTIN, ou LÆVINUS TORRENTIUS. *Voyez* LÆVINUS.

TORRENTIUS (JEAN), fameux peintre natif d'Amsterdam, aurait pu faire par ses talens une fortune considérable, si son goût pour la débauche et le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. Il fit des peintures si dissolues qu'elles furent brûlées par la main du bourreau en 1439. Il voulut aussi se mêler de dogmatiser sur la religion, et ayant été accusé d'hérésie, il mourut dans les tourmens de la question.

TORRICELLI (EVANGÉLISTE), né à Faënza le 1er octobre 1708, s'appliqua aux mathématiques sous le père Benoit Castelli, abbé du mont Cassin, qui le fit connaître à Galilée. Celui-ci conçut une si haute estime pour Torricelli, qu'il le fit venir auprès de lui à Florence. Galilée étant mort peu de temps après, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence. Il fit le premier des microscopes avec de petites boules de verre travaillées à la lampe, inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire, et qui porte son nom, et fit d'autres découvertes qui lui ont acquis une réputation immortelle. Il mourut à Florence le 25 octobre 1647, à 39 ans. On a de lui des Leçons académiques en italien, 1715, in-4°; *Opera geometrica*, Florence, 1644, in-4°.

TORRIGIANO TORRIGIANI, sculpteur, né à Florence, fut appelé en Angleterre, où il travailla en marbre, en bronze et en bois. L'on voit aussi de ses ouvrages en Espagne, principalement à Grenade, où l'on admire de lui une Charité et un *Ecce homo*. Il avait fait une Vierge pour un grand seigneur, qui ne lui en offrit que 30 ducats; outré de la modicité du prix, il brisa la statue. L'inquisition le fit arrêter, le condamna à mort; mais, n'osant pas le faire mourir publiquement, elle le laissa mourir de faim en prison, en 1521.

TORTEBAT, fameux peintre de portraits, et habile graveur. C'est lui qui a gravé les figures anatomiques de Vesale.

TORY (GEOFFROY), imprimeur à Paris, était de Bourges. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie, dans le livre qu'il donna sur la proportion des lettres, intitulé *Le champfleury*, Paris, 1529, in-4°, et depuis in-8°. Il est encore auteur d'une traduction des hiéroglyphes d'Orus Apollo, in-8°; *Ædiloquium, seu digesta circa ædes ascribenda*, in-8°, etc. Il mourut l'an 1550. Il avait enseigné la philosophie au collége de Bourgogne à Paris.

TORIS. *Voyez* JACQUES Ier, roi d'Angleterre.

TOSCANE. Les différentes villes qui composent cet état se gouvernaient en républiques, lorsque Charles V fit déclarer duc de cet état Côme de Médicis, qui avait la plus grande autorité à Forence. Pie V lui donna le titre de grand-duc, à quoi l'empereur consentit, à condition que la Toscane releverait de l'Empire comme fief.

* Côme Ier, mourut en . . . 1574
François-Marie. 1587
Ferdinand. 1608
* Côme II. 1621
Ferdinand II. 1670
Côme III. 1723
Jean Gaston. 1737
* François de Lorraine échange la Lorraine pour la Toscane en 1737, et meurt en 1765. Son second fils Pierre-Léopold-Joseph est déclaré grand-duc de Toscane. *Voy.* MÉDICIS.

Voy. l'Histoire d'Italie de M. de Saint-Marc, 6 vol. in-8°; les Anecdotes de Florence de Varillas, in-12.

TOSTAT (ALPHONSE), savant Espagnol du 15e siècle, natif de Madrigale, se distingua tellement par son savoir, qu'il fut docteur de Salamanque à l'âge de 22 ans. Il devint ensuite évêque d'Avila, parut avec éclat au concile de Bâle, et mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui des Commentaires sur la Chronique d'Eusèbe, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol.; des Commentaires sur l'Ecriture sainte, et d'autres savans ouvrages imprimés à

Venise, 1596, en 13 vol. in-fol. Son épitaphe porte :

His stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

TOTILA, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Il reprit plusieurs villes et provinces sur les Romains, défit leurs armées et se rendit maître de toute la basse Italie et des îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Quelque temps après il s'empara de Rome, et livra cette ville au pillage ; ce qui réduisit les personnes de qualité à une si grande misère, que la femme de Boëce et les autres principales dames romaines furent contraintes de mandier leur pain à la porte des Goths. Il quitta Rome, qu'il ne pouvait garder, et y rentra, en 548, après le rappel de Bélisaire. Il répara une partie des maux qu'il y avait fait la première fois, et il fut tué dans une bataille que lui livra Narsès en 552.

TOUCHES. *Voyez* GUYMOND.

TOUCHES (PHILIPPE NÉRICAULT DES), natif de Tours, d'une bonne famille. Il prit le parti des armes, et se trouva au siége de Barcelone, où il manqua périr par l'effet d'une mine. Son régiment passant par Soleure, il se fit connaître du marquis de Puisieux, ambassadeur de France, qui l'engagea à se livrer à l'étude des négociations. Des Touches s'y appliqua avec tant de succès que peu de temps après il fut fait secrétaire d'ambassade. Il composa en Suisse sa première comédie, intitulée *Le Curieux impertinent*, sujet tiré de Don Quichotte, qu'il fit ensuite jouer à Paris avec applaudissement. M. le duc d'Orléans, régent, l'envoya en 1717 en Angleterre, où il fut chargé pendant sept ans des affaires de France, et où il se maria avec une jeune Anglaise. Après la mort de ce prince, qui le destinait au département des affaires étrangères, Des Touches se retira dans une terre qu'il acheta près de Melun. C'est dans cette solitude qu'il composa toutes les pièces qu'il a données depuis *Le Philosophe marié*. Il venait de temps en temps à Paris apporter une pièce aux comédiens, et repartait pour sa campagne la veille de la première représentation. Plein de candeur et de franchise, il se fit estimer de tout le monde par son exacte probité. Il était bon citoyen, bon mari, bon père et bon ami. Il mourut dans sa terre en 1754, à 74 ans. Il avait été reçu de l'académie Française en 1723. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à l'imprimerie Royale, 1753, en 4 vol. in-4°, et depuis en 10 vol. in-12. C'est un de nos bons poètes comiques dans le genre médiocre. On estime surtout son *Philosophe marié*, qui est l'histoire de son mariage, et où il se peint lui-même sous le nom d'Ariste ; *Le Glorieux*, *L'Homme singulier*, et *La force du naturel*. En général, son style est trop diffus, et il y a trop de monotonie dans ses pièces.

TOUCHES (ANDRÉ CARDINAL DES), après avoir été à Siam avec le père Tachard, prit le parti des armes et devint ensuite l'un des meilleurs musiciens français qui aient paru sous le règne de Louis XIV ; fut nommé surintendant de la musique du roi, et inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4000 livres. Il dut cette fortune et sa réputation à son opéra d'*Issé*, qui parut pour la première fois à Trianon, et dont Louis XIV fut si content qu'il dit à Des Touches qu'il était le seul qui ne lui eût point fait regretter Lully. Ce qu'il y a ici de singulier, c'est que Des Touches ignorait la composition lorsqu'il fit cette belle pièce, et qu'il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses et pour écrire ses chants ; mais dans la suite il apprit les règles qui refroidirent son génie. Outre l'opéra d'*Issé*, qui est son chef-d'œuvre, on a encore de lui huit autres opéras ; *Amadis de Grèce*, *Marthésie*, *Omphale*, *Télémaque*, *Sémiramis*, *Le Carnaval et la Folie* ; *les Elémens* ; *les Stratagèmes de l'amour*. Il mourut en 1749, à 77 ans.

TOUCHET. *Voy.* ENTRAGUES.

TOULOUSE, après avoir été soumise aux Goths, eut des comtes particuliers, dont on trouvera les premiers à l'article de S. Guillaume, comte de Toulouse. Guillaume II avait établi, pour gouverneur de Toulouse, Frédelon, dont le frère reçut

le comté de Toulouse de Charles-le-Chauve, il s'appelait :

Raymond Ier, mort en. . .	865
Bernard, fils.	877
Odon ou Eudes, frère. . .	885
Raymond II, fils.	924
Raymond III, fils. . . .	961
Raymond IV, fils.	985
Pons II, frère.	990
Guillaume III, fils. . . .	1046
Pons III, fils.	1060
Guillaume IV, fils. . . .	1095
Raymond V, frère. . . .	1105
Alfonse Ier, fils.	1148
Raymond VI, fils. . . .	1194
* Raymond VII, fils. . . .	1222
* Raymond VIII, fils. . .	1249
Jeanne, fille.	1271

Elle épousa Alfonse, frère de saint Louis, qui mourut sans enfans. Philippe-le-Hardi, après sa mort, se saisit du comté de Toulouse, dont ses successeurs jouirent jusqu'au roi Jean, qui le réunit à la couronne en 1351. Raymond V avait eu un fils naturel, nommé Bertrand, qui passa en la Terre Sainte, fit la conquête de Tripoli et en obtint le comté de Baudouin Ier, roi de Jérusalem. Sa postérité en jouit jusqu'à Raymond II son arrière-petit-fils, qui mourut en 1187, sans enfans. Il avait donné son comté à Raymond, prince d'Antioche. *Voy.* GUYENNE.

TOUR (HENRI DE LA), vicomte de Turenne, maréchal des camps et armées du roi, colonel-général de la cavalerie légère, maréchal de France, gouverneur du haut et bas Limousin, était second fils de Henri de la Tour, duc de Bouillon, d'une plus anciennes et des plus illustres maisons de France. Il naquit à Sedan au mois de septembre 1611, et fit paraître dès sa jeunesse des talens extraordinaires pour l'art militaire. Il fit ses premières campagnes en Hollande, sous Maurice et Frédéric Henri de Nassau, princes d'Orange, ses oncles maternels. Peu de temps après il passa en Lorraine avec son régiment en 1634, et ayant contribué à la prise de la Mothe, il fut fait maréchal-de-camp, quoique très-jeune. Il prit Saverne en 1636, et l'année suivante les châteaux d'Hirson et de Sorlé. C'est en cette occasion qu'il fit une action semblable à celle de Scipion, à l'égard d'une très-belle femme qu'il renvoya à son mari. Il fut fait maréchal de France en 1644, et eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal en 1645; mais il gagna la bataille de Nortlingue trois mois après, rétablit l'électeur de Trèves dans ses états, et fit l'année suivante la fameuse jonction de l'armée de France avec l'armée suédoise, commandée par le général Wrangel; ce qui obligea le duc de Bavière à demander la paix. Ce duc ayant rompu le traité qu'il avait fait avec la France, le vicomte de Turenne gagna sur lui la bataille de Zumarshausen, et le chassa entièrement de ses états en 1648. Pendant les guerres civiles il suivit le parti des princes, et fut défait à la bataille de Rethel en 1650. Il rentra peu de temps après dans les bonnes grâces du roi, qui lui donna le commandement de son armée en 1652. Il fit admirer sa conduite aux combats de Jergeau, de Gien et du faubourg Saint-Antoine, et à la retraite qu'il fit devant l'armée des princes à Villeneuve-Saint-Georges. Le vicomte de Turenne fit lever aux Espagnols le siége d'Arras en 1654. Il prit Condé, Saint-Guillain et plusieurs autres places en 1655, gagna la fameuse bataille des Dunes, et s'empara de Dunkerque, d'Oudenarde, et de presque tout le reste de la Flandre; ce qui obligea les Espagnols à faire la paix des Pyrénées en 1660. Des services si importans lui acquirent avec justice la charge de maréchal-général des camps et armées du roi. La guerre ayant été renouvelée avec l'Espagne en 1667, le vicomte de Turenne commanda en Flandre, sous les ordres de Sa Majesté. Il y prit tant de places que les Espagnols furent contraints, l'année suivante, de demander la paix. Il fit cette même année abjuration de la religion prétendue réformée. Il commanda l'armée française dans la guerre contre la Hollande en 1672, prit 40 villes en 22 jours, chassa jusque dans Berlin l'électeur de Brandebourg; gagna les batailles de Sintsheim, de

Ladembourg, d'Ensheim, de Mulhausen et du Turckeim, et fit repasser le Rhin aux impériaux, qui avaient une armée de 70000 hommes. Cette campagne acquit une gloire immortelle au vicomte de Turenne. Il passa le Rhin pour donner bataille au général Montécuculli, et le poursuivit jusqu'à Saspach, près de la ville d'Acheren; mais étant monté sur une hauteur pour découvrir le camp des ennemis, il fut tué d'un coup de canon le 27 juillet 1675, à 64 ans. Toute la France regretta ce grand homme généreux et modeste, qui, par ses vertus militaires et les belles qualités des héros, s'était fait admirer de toute l'Europe. Le roi lui fit faire un service solennel dans l'église cathédrale de Paris, comme au premier prince du sang, et voulut que son corps fût porté dans l'abbaye de Saint-Denis, lieu de la sépulture des rois, des reines et des princes de la maison de France, où le cardinal son neveu lui fit élever un superbe mausolée. Il avait épousé Anne de Nompar de Caumont, fille du duc et maréchal de la Force, dont il n'eut point d'enfans. L'abbé Raguenet et M. de Ramsay ont écrit sa vie. Le vicomte de Turenne, un de ses ancêtres, est auteur d'un Traité fort estimé sur l'art militaire.

TOUR (Georges de la), professeur de botanique en l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, a donné une histoire des plantes sous le titre de *Dryadum, Amadryadum, Cloridisque Triumphus*, Patavii, 1685, in-fol.; *Catalogus plantarum horti Patavini*, 1662, in-12, etc.

TOUR (Bertrand de la), de Toulouse, prit le degré de docteur de Sorbonne, devint chanoine à Montauban, fonda un prix dans l'académie de cette ville, dont il était membre, et mourut en 1781. On a de lui 3 vol. in-12 de Sermons et panégyriques, imprimés en 1749; la *Vie de M. Caulet, curé de Mirval*, 1745, in-12.

TOUR-DU-PIN (Jacques-François-René de la), chanoine de Tournay et abbé d'Ambournay, a rempli les chaires de Paris avec distinction. Il prêcha devant le roi, fut vicaire-général du diocèse de Riez, et de l'académie de Nancy. Il mourut le 26 juin 1765, à 44 ans. Ses Panégyriques ont été imprimés en 1764, 6 vol. in-12.

TOUREIL. *Voyez* Tourreil.

TOURNEBU. *Voyez* Turnèbe.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de), né à Aix en Provence le 5 juin 1656, d'une famille noble, montra dès la plus tendre enfance une passion extraordinaire pour la connaissance des plantes. Cependant ses parens, le destinant à l'état ecclésiastique, le firent étudier en théologie, et le mirent dans un séminaire; mais après la mort de son père, arrivée en 1677, étant devenu maître de suivre son inclination, il quitta l'étude de la théologie, et se livra tout entier à la botanique, à la physique, à la médecine et à l'histoire naturelle. Il parcourut les montagnes du Dauphiné et de la Savoie, pour y rechercher les plantes les plus curieuses, et alla en 1679 à Montpellier pour s'y perfectionner dans la botanique et dans la médecine. De là il passa à Barcelone en 1681, et parcourut les montagnes de la Catalogne et les Pyrénées, où il courut de grands dangers. M. de Tournefort fut appelé à Paris par M. Fagon, premier médecin de la reine, en 1683. Il devint la même année professeur en botanique au Jardin royal des Plantes; et quelque temps après il retourna en Espagne, et alla jusqu'en Portugal. Il passa aussi en Hollande et en Angleterre, où il s'acquit l'estime et l'amitié des plus grands botanistes de son temps. Pendant le cours de ses voyages, M. Herman, célèbre professeur en botanique à Leyde, étant fort âgé, voulut lui résigner sa place, avec promesse de lui faire obtenir des états une pension de 4000 livres; mais M. de Tournefort refusa des offres si utiles et si flatteuses, et aima mieux revenir en France. A son retour il fut de l'académie des sciences en 1691, puis docteur en médecine de la faculté de Paris en 1697. Le roi l'envoya en Grèce et en Asie en 1700: M. de Tournefort y observa un grand nombre de plantes. Il voulait aussi passer en Afrique, mais la peste qui était en Egypte le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Il se forma un cabinet très-curieux de plantes, d'his-

toire naturelle et de curiosités, et mourut à Paris le 28 décembre 1708. Ses principaux ouvrages sont 1° *Élémens de botanique*, ou *Méthode pour connaître les plantes*, imprimés au Louvre, 1694, en 3 vol. in 8°, 451 planches; 2° une Dissertation latine pour répondre à M. Ray, qui avait attaqué quelques endroits de cet ouvrage, 1697, in-8°, dont M. de Tournefort donna, en 1700, une édition plus ample, en latin, sous le titre de *Institutiones rei herbariæ*, en 3 vol. in-4°, avec 25 planches d'augmentation; 3° *Corollarium institutionum rei herbariæ*, imprimé en 1703, in-4°, avec 13 planches, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avait faites sur les plantes dans son voyage d'Orient; 4° 2 vol. in-4° de ses Voyages, imprimés en 1717, au Louvre; 5° *Histoire des plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, 1698, in-12, réimprimée en 1725, 2 vol. in-12; *Traité de matière médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY (Honoré), célèbre docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Antibes le 28 août 1658, de parens pauvres et obscurs. Ayant trouvé le moyen de venir à Paris, il fut élevé par son oncle, et se distingua par ses talens et par son esprit. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, et devint professeur de théologie à Douai en 1688, puis professeur de Sorbonne en 1692. Il occupa cet emploi pendant 24 ans avec applaudissement, et le quitta en 1716. Il fut aussi chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, et se signala par son zèle et par ses écrits en faveur de la bulle *Unigenitus*. Il mourut le 26 décembre 1729, à 71 ans. On a de lui un Cours de théologie en latin, 16 vol. in-8°, savoir la grâce, les attributs, les sacremens, l'Église, la pénitence et l'extrême-onction, l'eucharistie, chacun 2 vol.; le baptême, l'incarnation, l'ordre, le mariage, chacun un. Montagne, Robbe et Collet l'ont abrégé. Tournely a donné d'autres écrits. On lui a beaucoup reproché le rôle qu'il joua dans ce qu'on appelle la *fourberie de Douai*, ou l'affaire du *faux Arnauld*, où les jésuites, en écrivant sous le nom de M. Arnauld à plusieurs professeurs de l'université de Douai, abusèrent de leur confiance; ce fut ce qui lui procura la protection des jésuites, par le moyen desquels il obtint son bénéfice et sa chaire.

TOURNEMINE (René-Joseph de), célèbre jésuite, né à Rennes le 26 avril 1661, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Bretagne, s'est distingué par ses écrits et par ses talens. Il travailla long-temps aux journaux de Trévoux, qui contiennent beaucoup de choses de lui, fut bibliothécaire des jésuites de la maison professe à Paris, et fut lié avec la plupart des savans de l'Europe Il mourut à Paris le 16 mai 1739, à 78 ans. On a de lui une édition de Menochius, 1719, 2 vol. in-fol.; de l'Histoire des Juifs, de Prideaux, Paris, 6 vol. in-12; un grand nombre de Dissertations et d'autres écrits. Il était l'un des plus grands adversaires du père Hardouin son confrère.

TOURNES (Jean de), savant imprimeur de Lyon, eut beaucoup de réputation dans son temps, pour l'exactitude de ses éditions, même pour la beauté de ses caractères; mais le mauvais goût de se servir d'italique, la réimpression des bons ouvrages qu'il a imprimés, ou ceux qui ont paru sur le même sujet les ont fait oublier. Son fils, nommé Jean comme lui, le surpassa en érudition, et fut imprimeur du roi à Lyon. Il a traduit de l'italien les Fortifications de Jérôme Catanco, 1574, in-4°, figures; l'Ecurie de Marco de Pavari, 1581, in-fol.; le quatrième volume des Nouvelles de Bandel, 1573, in-8°; enfin il est auteur de *Insignium aliquot virorum icones cum vitâ eorum*, 1559, in-8°. Sur la fin du seizième siècle, il se retira à Genève pour y professer librement la religion protestante. Son fils Jean, et ses petits-fils Jean, Antoine et Samuel, continuèrent la profession de leur père. Gabriel et Samuel, fils de Samuel, firent de même; mais Jean-Jacques et Jacques, fils de Gabriel, ayant eu occasion d'acheter un fonds considérable de livres latins qui était à Lyon, obtinrent, en 1727, la permission de s'y établir, quoique protestans, pour y négocier ces livres en Espagne, en Italie et dans les Indes; car alors les livres latins ne faisaient déjà plus fortune en France. Leurs fils obtinrent la même permission en

1749; mais trop riches pour s'astreindre aux gênes du commerce, ils ont vendu leur fonds, peu connu en France dans ce siècle frivole.

TOURNET (JEAN), né à Paris, y exerça la profession d'avocat, rédigea le *Code Henri III*, 1622, in-fol., donna un Recueil d'arrêts sur les matières bénéficiales en 1631, 2 vol. in-fol., et a fait des Notes sur la coutume de Paris. Il travaillait pour le clergé, et a donné une Notice des diocèses en 1625, qui avait déjà paru avec sa Police ecclésiastique. Il a traduit en français les œuvres de Chopin, et sa traduction a paru en 1635; mais l'édition de 1662, 5 vol. in-fol., est préférée.

TOURNEUX (NICOLAS LE), naquit à Rouen le 30 avril 1640, de parens pauvres et obscurs. L'inclination qu'il fit paraitre dès son enfance pour l'étude engagea M. du Fossé, maitre des comptes à Rouen, de le faire étudier, et de l'envoyer à Paris au collége des jésuites. Il fit sa philosophie au collége des Grassins sous M. Hersent, et devint ensuite vicaire de la paroisse de Saint-Etienne des Tonneliers à Rouen, où il se distingua par ses instructions. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, il remporta le prix de l'académie française en 1675, puis, faisant réflexion sur la manière inconsidérée dont il était entré dans le sacerdoce, il vint à Paris, quitta la soutane, et renonça à tous les exercices de la prêtrise qui lui faisoient tant d'honneur, jusqu'à ce que M. de Sacy, à qui il s'adressa pour le diriger dans sa pénitence, l'eût tiré de cet état d'humiliation, et lui eût fait reprendre les fonctions du sacerdoce. Ses talens lui procurèrent une chapelle à la Sainte-Chapelle, et le prieuré de Villers, que l'archevêque de Rouen lui donna. Il eût bien désiré de se démettre de sa chapelle en faveur de quelque pieux ecclésiastique; mais alors on ne recevait que des démissions pures et simples. On espérait le changement de cet ordre, qui ne vint pas pendant la vie de M. Le Tourneux. Le roi le gratifia aussi d'une pension de 300 écus. Il prêcha le carême dans l'église de Saint-Benoît à Paris, où il eut un nombre prodigieux d'auditeurs. Il passa les dernières années de sa vie dans son prieuré de Villers-sur-Fère en Tardenois, dans le diocèse de Soissons, fut ami de M. Le Maitre de Sacy et de Santeuil, qui avaient une grande confiance en lui, et qui le consultaient souvent, ce qui lui suscita quelques affaires. Il mourut subitement à Paris le 28 novembre 1686, à 47 ans, et fut enterré à Port-Royal. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° la *Vie de Jésus-Christ*; 2° *La meilleure manière d'entendre la messe*; 3° l'*Année chrétienne*, Paris, 1685 et suiv., 13 vol. in-12; 4° Traduction du Bréviaire romain en français, 4 vol. in-8°; 5° Explication littérale et morale sur l'Épitre de saint Paul aux Romains; 6° Traité de la Providence sur le miracle des sept pains; 7° *Principes et règles de la vie chrétienne*, avec des avis salutaires et très-importans pour un pécheur converti à Dieu; 8° *Instructions et exercices de piété durant la sainte messe*; 9° *Office de la Vierge* en latin et en français; 10° l'*Office de la semaine sainte*, en latin et en français, avec une préface, des remarques et des réflexions; 11° le *Catéchisme de la pénitence*. Sa traduction française du Bréviaire fut censurée par une sentence de M. Cheron, official de Paris, en 1688, mais M. Arnauld en prit la défense. On attribue encore à M. Le Tourneux un Abrégé des principaux traités de théologie, in-4°. Il avait un talent particulier pour les prônes et pour les instructions, et l'on rapporte que dans le temps qu'il prêchait le carême à Saint-Benoit à Paris, à la place du père Quesnel, qui avait été obligé de disparaitre, Louis XIV demanda un jour à Boileau ce qu'était un prédicateur nommé Le Tourneux, auquel tout le monde courait. « Sire, répondit le poète, Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté: c'est un prédicateur qui prêche l'Evangile. » Le roi le pressant alors de dire sérieusement son avis, Boileau ajouta: « Quand M. Le Tourneux monte en chaire, il fait si peur par sa laideur, qu'on voudrait l'en voir sortir; mais quand il a commencé à parler, on craint qu'il n'en sorte. »

TOURNIER (l'abbé), né à Saint-Claude le 1er mai 1690, réussit dans tous les arts dont il eut la plus légère occasion de voir des traces. Les sons d'une flûte traversière, qui l'avaient flatté, le déterminèrent à en faire une de

bois, dont il tira des sons plus flatteurs que de celle qu'il avait entendue. En peu de temps il fit un orgue. La vue d'un cadran solaire lui en fit tracer de verticaux et d'horizontaux extrêmement justes. Le tracé de ses cadrans le conduisit naturellement à la peinture, à la sculpture et à la gravure. Il fit une presse, et tira ses planches. Un livre de physique lui donna des notions d'optique, et il ne lui en fallut pas davantage pour faire des tours et travailler ses verres. Il se fit un système du monde, calcula les révolutions des corps célestes, et dressa des sphères suivant son système, que l'on conserve dans le cabinet de physique du séminaire de Saint-Sulpice. Si ce génie actif eût eu de bonne heure l'éducation qu'on prodigue dans les grandes villes, il eût pu devenir la gloire de sa patrie, et le prodige de son siècle; mais le temps qu'il lui a fallu mettre à apprendre ce qui était su, a rendu sa vie trop courte pour qu'il perfectionnât ses connaissances.

TOURNIÈRES (Robert), né à Caen en 1576, fut élève du frère Luc de Hollande. Il peignait le portrait et l'histoire en petit, et fut, en 1713, de l'académie, comme peintre de portrait, et, en 1716, comme peintre d'histoire. On le regarde comme l'artiste de l'école française qui peut tenir lieu des Flamands pour les objets de nuit. Il est mort en 1752, à Caen, où il s'était retiré deux ans avant sa mort.

TOURNON (François de), fils de Jacques de Tournon, d'une illustre et ancienne maison de France, entra dans l'ordre de Saint-Antoine de Viennois. Il s'acquit une si grande réputation par sa capacité dans les affaires, et par son zèle pour la religion catholiqua, qu'il devint l'un des principaux conseillers du roi François Ier, archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges, de Lyon, abbé de Tournus, d'Ambournay, de la Chaise-Dieu, d'Ainay, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Antoine, etc. Le pape Clément VII le fit cardinal en 1530, et le roi lui donna le gouvernement du Lyonnais, et l'employa dans les affaires les plus importantes. Le cardinal de Tournon fut ambassadeur en Italie, en Espagne et en Angleterre. Il aimait tellement les sciences, qu'il avait toujours auprès de lui ou Muret, ou Lambin, ou quelques autres hommes doctes. Il fonda à Tournon un collége pour les jésuites, qui est le premier qu'ils aient eu en France, et, après avoir rendu de gaands services à l'Église et à l'Etat, il mourut le 22 avril 1562, à 73 ans. Il passe pour l'un des plus grands hommes de son temps.

TOURNON (Charles-Thomas Maillard de), célèbre cardinal, issu d'une ancienne et illustre famille originaire de Savoie, était fils de Victor-Amédée Maillard, marquis de Tournon, chevalier de l'Annonciade, et l'un des principaux seigneurs de la cour de Savoie. Il naquit à Turin le 21 décembre 1668, et, s'étant distingué par sa piété et par ses vertus, Clément XI le sacra patriarche d'Antioche en 1701, et l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva à Pondichéri en 1703, puis à la Chine en 1705. Il publia à Nankin, le 7 février de la même année, un mandement par lequel il défendait de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription, *Adorez le ciel*, et de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, à Confucius et aux planètes. Il alla ensuite à Pékin, où il fut d'abord bien reçu par l'empereur de la Chine; mais peu de temps après il fut conduit à Macao, et l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni. M. de Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que doivent tenir les missionnaires quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois, et mourut à Macao, au bout de trois ans de prison, chez les jésuites, le 8 juin 1710. Le pape Clément XI l'avait nommé cardinal en 1707, en considération de sa sainteté. On a accusé ses ennemis de l'avoir empoisonné, ou du moins de l'avoir fait mourir par leurs mauvais traitemens. M. Mezzabarba, obligé de quitter la Chine en 1719, par les intrigues des jésuites, emporta le corps du cardinal de Tournon, qui fut enterré solennellement dans le collége de la Propagande en 1723.

TOURON (Antoine), né à Graulet, diocèse de Castres, en 1686, se fit dominicain, et mourut à Paris le

2 septembre 1775. On a de lui la *Vie de saint Dominique*, in-4°; celle de *saint Thomas*, in-4°; l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, 6 vol. in-4°; un *Traité de la Providence*, in-12; *La main de Dieu sur les incrédules*, 1756, 3 vol. in-12; *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, in-12; *Vie de saint Charles*, 1761, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°; *L'Amérique chrétienne*, 14 vol in-12.

TOURREIL (Jacques de), naquit à Toulouse le 18 novembre 1656. Il était fils de Jean de Tourreil, procureur général au parlement de Toulouse, et fit paraître dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour l'éloquence. Étant venu à Paris pour se perfectionner dans le droit et dans les belles-lettres, il remporta le prix de l'académie française en 1681 et en 1683. Quelque temps après M. le chancelier de Pontchartrain le prit chez lui, et le mit auprès de M. le comte de Pontchartrain son fils. M. de Tourreil fut ensuite reçu de l'académie des Belles-Lettres, puis de l'académie Française. Il eut une pension de la cour, et mourut à Paris le 11 octobre 1715, à 59 ans. On a de [illegible]e [illegible]tion française de plusieurs harangues de Démosthènes, et d'autres ouvrages, dont la plus ample édition est celle de 1721, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. Racine le blâmait avec raison de vouloir donner, dans sa traduction, de l'esprit à Démosthènes. Il a travaillé à l'histoire de Louis XIV par médailles, 1702, in-f.

TOURVILLE (Anne Hilarion de Costentin et de), maréchal de France, vice-amiral, et général des armées navales du roi, était troisième fils de César, comte de Fimes et de Tourville. Il fut reçu chevalier de Malte à l'âge de quatre ans, et n'en fit jamais les vœux; aussi se maria-t-il dans la suite. Il donna des preuves d'un courage et d'une habileté extraordinaires dans un grand nombre de combats sur mer, et servit de second à M. du Quesne. Il fut fait vice-amiral et général des armées navales de France en 1690, et remporta en cette qualité une victoire signalée dans la Manche sur les flottes d'Angleterre et de Hollande unies ensemble; mais il fit une perte considérable au fameux combat de la Hogue, en 1692, et mourut à Paris le 28 mai 1701, à 59 ans. Son fils fut tué en 1712. Il avait une fille mariée au comte de Brassac, de la maison de Gallard de Béarn. Les Mémoires publiés sous son nom, en 3 vol. in-12, ne sont pas de lui.

TOUSSAINT DE SAINT-LUC, carme réformé des Billetes, de la province de Bretagne, mort en 1694, est auteur de l'*Histoire de l'ordre du mont Carmel et de saint Lazare*, Paris, 1666, in-12; Mémoires sur le même, 1681, in-8°; *Histoire de Conan Meriadec*, souverain de Bretagne, 1664, in-12; *Vie de Jacques Cochois, dit Jasmin, ou le bon laquais*, 1675, in-12. Mais le plus rare et le plus recherché de ses ouvrages est, *Mémoires sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne*, 1691, 3 parties in-8°, une pour le clergé, deux pour la noblesse, avec des blasons. Ils se relient ordinairement en 2 vol.

TOUSSAINT (François Vincent), fut avocat à Paris, où il chercha à se faire connaître par son livre des *Mœurs*; mais se voyant frustré dans les espérances qu'il avait conçues, il passa à Berlin où il fut reçu de l'académie, et devint professeur d'éloquence au collége des Gentilshommes. Il est mort en 1772. Outre son livre des *Mœurs* qui a paru en 1748, in-8°, 3 parties, il a donné *Eclaircissemens sur les mœurs*, 1762, in-12; *Essai sur le rachat des rentes*, 1751, in-12; *Histoire des passions*, 2 vol. in-12; *La vie du petit Pompée*, in-12; *Les aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12. Il a travaillé au Dictionnaire de médecine, 6 vol. in-fol., et a fait les articles de la jurisprudence dans l'Encyclopédie, Paris, 1751 et suivantes; 17 vol. de discours et 11 de planches.

TOUSSAIN (Daniel), en latin *Tossanus*, né le 15 juillet 1541, enseigna la langue hébraïque à Orléans, où il eut beaucoup à souffrir pour la cause de la religion calviniste qu'il professait, avant et après la prise de cette ville par le duc de Guise. Il échappa à la Saint-Barthélemi, et se retira en Allemagne, où il professa à Neustadt et ensuite à Heidelberg. Il mourut dans cette dernière ville le 10 janvier 1602. Ses ouvrages, qui

sont en grand nombre, roulent sur la théologie, en allemand et en latin, entre autres, *De Pelagianismo*, 1595, in-4°; *De Senectute*, 1599, in-8°. Son fils Paul, ministre à Frankendall, et ensuite conseiller ecclésiastique à Heidelberg, mort en 1629, est auteur de plusieurs livres de théologie, de *Dictionum hebraicarum psalterii syllabus*, Bâle, 1615, in-12; *Lexicon concordantiale biblicum*, 1687, in-fol.

TOUSTAIN (Charles-François), savant religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1700 dans le diocèse de Séez, d'une famille illustre et ancienne, et mourut à Paris en 1754. Son principal ouvrage est un nouveau Traité sur la diplomatique en français, qu'il entreprit avec dom Tassin et quelques autres de ses confrères. Il en avait publié le premier volume lorsqu'il mourut. On peut voir son éloge à la tête du second volume de cet important ouvrage, qui est fini en 6 vol. in-4°. Il avait écrit en faveur de la constitution *Unigenitus*, *La Vérité persécutée par l'erreur*, 1733, 2 vol. in-12.

TOUTÉE (dom Antoine-Augustin), habile bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif de Riom en Auvergne, mort le 5 décembre 1718, avait travaillé à une nouvelle édition des œuvres de saint Cyrille de Jérusalem, que dom Prudent Maran publia en 1720.

TOUTIN (Jean), excellent orfèvre de Châteaudun, dans le Blaisois, trouva en 1632 le secret de peindre en émail, et le communiqua à d'autres ouvriers, qui contribuèrent ensuite à le perfectionner.

TOZZETTI. *Voy.* Targioni.

TOZZI (Luc), professeur de médecine à Naples, mort en 1717, a publié divers ouvrages, Venise, 1721, 5 vol. in-4°.

TRABEAS (*Quintus*), poète comique de l'ancienne Rome, dont on trouve quelques fragmens dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

TRACY (Bernard Destut de), naquit au château de Parai-le-Frési, à quatre lieues de Moulins en Bourbonnais, le 25 août 1720. Quoique l'aîné de sa famille et d'une naissance qui lui permettait de prétendre à la gloire et aux avantages du monde, il y renonça dès l'âge de 16 ans, et abandonna ses droits et ses espérances à son frère puiné, le marquis de Tracy, mort maréchal des camps et armées du roi en 1765. Il se consacra à Dieu dans la congrégation des clercs réguliers théatins, où il fit profession le 22 avril 1738. Des incommodités habituelles et son attrait pour la retraite le forcèrent à se borner aux exercices de la vie religieuse, et à la composition de quelques ouvrages, qui l'ont occupé pendant plus de 30 années. Il refusa plusieurs fois la supériorité, et ne voulut jamais accepter d'autre charge que celle de père-maître des novices. Toujours travaillé par des infirmités continuelles, il mourut presque subitement à Paris, le 14 août 1786, âgé de 66 ans moins 11 jours. Ses ouvrages, analogues à son état et à son emploi, sont *Conférences ou exhortations à l'usage des maisons religieuses*, 1765 et 1783; *Conférences ou exhortations sur les devoirs des ecclésiastiques*, 1768; *Traité des devoirs de la vie chrétienne, à l'usage de tous les fidèles*, 2 vol., 1770; *Vies de saint Gaétan de Thienne, instituteur des clercs réguliers théatins*, *du bienheureux Marinon*, *de saint André Avellin*, *du bienheureux cardinal Paul Burali d'Arezzo, de la même congrégation*, 1774; *Nouvelle retraite à l'usage de toutes les communautés religieuses*, 1783; *Vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux, avec diverses remarques sur le même ordre*, 1785. Ce dernier ouvrage du père de Tracy contient plus que son titre ne promet; il renferme la *Notice des saints, des généraux et évêques chartreux, de leurs maisons et de leurs observances anciennes et modernes*. On y trouve une *Dissertation très-intéressante sur la fameuse apparition d'un docteur mort à saint Bruno*. Outre ces ouvrages, le père de Tracy avait fait imprimer en 1753 un *Panégyrique de la bienheureuse de Chantal*, qu'il avait prononcé à Moulins sa patrie, lors de sa béatification. En 1755, des *Remarques sur l'établissement des théatins en France, sur toutes les maisons de la même congrégation, avec des notes sur l'institut des religieuses dites théatines*. En 1756, des *Remarques sur*

les constitutions et statuts de la congrégation des clercs réguliers théatins. C'est une espèce de commentaire en forme de questions et de réponses sur la première partie des constitutions de son ordre, et le premier chapitre de la seconde. Il se proposait de le continuer. On y trouve des décisions importantes sur divers articles du culte divin, et sur les trois vœux de religion.

TRAJAN (*Marcus Ulpius Crinitus*), empereur romain, et l'un des plus grands et des meilleurs princes qui aient régné dans le paganisme, était originaire d'Italica, dans l'Andalousie. Il fut très-utile à Vespasien et à Tite dans les guerres contre les Juifs, et donna de si grandes preuves de sa valeur en diverses occasions, qu'il fut adopté et associé à l'empire par Nerva, après la mort duquel il fut proclamé empereur par les soldats, l'an 98 de Jésus-Christ. Il écrivit alors au sénat que « jamais aucun homme de bien ne serait mis à mort par ses ordres; » il défendit néanmoins de tenir des assemblées nocturnes; ce qui fournit aux gouverneurs des occasions de persécuter cruellement les chrétiens, et la fureur de cette persécution ne cessa que pendant quelque temps, sur l'avis de Pline-le-Jeune. Trajan défit Decebale, roi des Daces, qui s'était révolté, et réduisit la Dacie en forme de province. La superbe colonne qu'il fit élever à Rome à son retour, et qui porte son nom, est un des plus merveilleux efforts de l'architecture. Il remporta ensuite d'illustres victoires sur les Arméniens, les Parthes, les Osrhoëniens, les Arabes, les Assyriens, les Ibériens, les peuples de Colchide, et sur les Perses. Mais on dit qu'il chassa de son armée 11,000 chrétiens, et qu'il les relégua en Arménie. Il extermina les Juifs qui s'étaient révoltés dans la Cyrénaïque et dans l'Egypte, et y avaient poussé la barbarie jusqu'à manger la chair des Romains. Trajan mourut en Cilicie, à Sélinunte (appelée depuis *Trajanopolis*), le 10 août 117 de Jésus-Christ, à 64 ans. Pline-le-Jeune avait prononcé en son honneur un magnifique panégyrique que nous avons encore; mais la cruauté de ce prince envers les chrétiens, et son intempérance, ternirent sa gloire. *Voyez* SABURRANUS.

TRALLIEN. *Voyez* ALEXANDRE TRALLIEN, PHLEGON.

TRAP (JOSEPH), savant écrivain anglais du 18e siècle, fut professeur en poésie à Oxford, puis recteur à Harlington et prédicateur de l'église de Christ et de Saint-Laurent à Londres. Il mourut en 1747, à 66 ans, cinq jours après s'être marié. On a de lui une traduction en vers latins du Paradis perdu de Milton, et quelques ouvrages sur l'art poétique.

TRASIBULE. *Voyez* THRASYBULE.

TRASSIGNIES, maison illustre du Hainault, qui finit en la personne du neveu de Gilles Le Brun de Trassignies, connétable de France sous saint Louis, mort vers 1272. Il avait épousé Simonette de Joinville, sœur du sire de Joinville, qui en parle ainsi: « Saint Loys pour la grant renommée qu'il oyt dire de mon frère Gilles Le Brun, qui n'étoit pas de France, de craindre et aimer Dieu ainsi que si faisoit, il lui donna la connétablie de France en 1248. »

TRASTAMARE (HENRI DE). *Voy.* PIERRE-LE-CRUEL.

TRAVERSE (JEAN-VICTOR, baron de), Grison, lieutenant général des armées du roi de France, mort à Paris le 5 septembre 1776, a donné l'*Etude militaire*, extrait du *Traité de l'art de la guerre* du maréchal de Puysegur, 2 vol. in-12.

TREBATIUS (CAIUS), célèbre jurisconsulte, surnommé *Testa*, vivait du temps de Jules César, auquel il fut toujours attaché. Il voulut détourner Cicéron son ami d'être du parti de Pompée, et fut consulté par Auguste sur la validité des codiciles. Il était de la secte d'Epicure, et avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Horace lui donne la qualité de *docte*.

TREBELLIUS POLLIO, historien latin, avait composé les Vies des empereurs, dont il ne nous reste qu'une partie de la vie de Valérien, avec celles des deux Galliens et des trente tyrans, dans *Hist. Aug. scrip.* Cet auteur n'est point exact. Il vivait vers l'an 298 de Jésus-Christ.

TREMBLEURS. *Voyez* QUAKERS.

TREMBLEY (ABRAHAM), conseil-

ler au grand conseil de Genève, membre de la société Royale de Londres, et correspondant de l'académie des Sciences de Paris, naquit à Genève le 3 septembre 1710, d'un ancien syndic de cette république. Son père, qui avait sept enfans, destina celui-ci à l'état ecclésiastique; mais M. Trembley y sentait de la répugnance; il ne voulait pas cependant surcharger la maison de son père; il passa en Hollande, où il entreprit l'éducation des enfans de M. Bentinck, et ensuite à Londres, où celle du jeune duc de Richemond lui fut confiée. Il revint enfin à Genève, en 1757, et s'y maria. Les révolutions de 1768 lui firent quitter le grand conseil; il y rentra en 1782, et mourut le 12 mai 1784. Il a publié différens ouvrages concernant sa pratique pour l'éducation des enfans. *Instruction d'un père à ses enfans, sur la nature et la religion*, 1775, 2 vol. in-12; sur la *Religion naturelle et révélée*, 1779, 3 vol. *Recherches sur le principe de la vertu et du bonheur*, 1 vol. Il s'était occupé, dans son loisir, de l'étude de l'histoire naturelle, et a publié en ce genre des *Mémoires sur les polypes*, qui ont été imprimés à Leyde en 1744, in-4°, figures; et à Paris la même année, 2 vol. in-8°, auxquels on joint l'*Histoire du polype de Bakerl*, 1 vol. in-8°.

TREMELLIUS (Emmanuel), fameux écrivain protestant du 16e siècle, était natif de Ferrare, de parens juifs. Il se rendit habile dans la langue hébraïque, et ayant embrassé la religion protestante, il voyagea en Allemagne et en Angleterre. Il devint ensuite professeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il passa à Metz où il s'était marié, puis à Sedan. Il mourut en 1580, à 70 ans. On a de lui une Version latine du nouveau Testament syriaque, et une autre de l'ancien Testament, faite sur l'hébreu. Il avait associé à ce dernier travail François Junius, ou du Jon, qui le publia après la mort de Tremélius, avec beaucoup de changemens qui n'ont point été du goût des savans, 1569, in-fol. Il a traduit le catéchisme de Calvin en hébreu et en grec, 1551, in-8e.

TREMOILLE, maison qui remonte au treizième siècles, et qui subsiste. *Voy.* Noirmoutiers, Olonne.

TRÉMOILLE ou TRÉMOUILLE, (Louis de la), vicomte de Thouars, prince de Talmont, etc., et l'un des plus grands généraux de son siècle, naquit le 20 septembre 1460, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, féconde en grands hommes. Il fut d'abord page du roi Louis XI, et fit ses premières campagnes sous le commandement de Georges de la Trémouille, sire de Craon, son oncle. Dès l'âge de 28 ans il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avait donné retraite dans ses États à Louis, duc d'Orléans, et à d'autres princes ligués. Louis de la Trémoille vainquit ces princes à la bataille de Saint-Aubin du Cormier, le 28 juillet 1488, et il y fit prisonnier le duc d'Orléans (depuis le roi Louis XII) et le prince d'Orange. Il prit ensuite Dinant et Saint-Malo, et servit beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, et vers le pape Alexandre VI, après avoir été fait chevalier de l'ordre du roi et son premier chambellan. Louis de la Trémoille s'acquit beaucoup de gloire à la bataille de Fornoue en 1495. Il fut pourvu, après cette bataille, de la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou et Marche de Bretagne. Le roi Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, et obligea les Vénitiens de lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, et le cardinal son frère. A son retour, le roi, pour récompenser ses services, lui donna le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, et peu après celle d'amiral de Bretagne. Louis de la Trémoille commanda le corps de bataille au combat d'Aignadel en 1509. Il fut défait par les Suisses en 1515, à la bataille de Novarre; mais il soutint vaillamment contre eux le siége de Dijon l'espace de six semaines. Il se trouva la même année à la bataille de Marignan, et défendit la Picardie contre

les impériaux et les Anglais. Il passa ensuite en Provence et fit lever le siége de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, y avait mis en 1523. Enfin, ayant suivi le roi François Ier dans sa malheureuse expédition d'Italie, il finit glorieusement ses jours à la bataille de Pavie, dans laquelle il fut tué, le 24 février 1525, à 65 ans. Paul Jove dit de ce grand homme, « qu'il fut la gloire de son siècle, et l'ornement de la monarchie française. » Guichardin le regarde comme le premier capitaine du monde, et on lui donna le nom de chevalier sans reproche, à cause de ses vertus et de ses grandes qualités. *Voyez* GABRIELLE DE BOURBON.

TREMOILLE (FRANÇOIS DE LA), petit-fils de Louis, et mort en 1541, avait épousé, en 1521, Anne de Laval, fille de Gui XV de Laval et de Charlotte d'Aragon, princesse de Tarente, qui apporta dans la maison de la Trémoille son droit à la couronne de Naples, que cette maison a réclamé à Munster et à tous les congrés suivans, et en vertu duquel elle a prétendu à des distinctions particulières, et au titre d'altesse, qui lui ont été accordés en pays étranger. Lous III de la Trémoille servit sous les rois Henri II, Charles IX et Henri III, et mourut en 1577. Ce fut pour lui que Charles IX érigea son vicomté de Thouars en duché, en 1563. Henri IV l'érigea en pairie pour son fils Claude de la Trémoille, en 1595; celui-ci mourut en 1604; son petit-fils, Henri-Charles de la Trémoille, prince de Tarente, était fort attaché au prince de Condé du temps de la guerre de Paris; il le suivit même en Flandre, et demanda son amnistie, qu'il obtint en 1655. Il servit depuis dans l'armée des Provinces-Unies contre l'évêque de Munster, fit abjuration du calvinisme entre les mains de l'évêque d'Angers en 1670, et mourut en 1672, deux ans avant son père, Henri. Ce prince de Tarente a laissé des Mémoires qui ont été imprimés à Liége en 1767, in-12.

TRENCHARD (JEAN), fameux écrivain anglais, naquit en 1669, d'une maison noble et ancienne. Il se rendit habile dans le droit civil et dans la politique, et eut des emplois importans en Angleterre. Il mourut en 1723. On a de lui 1° un écrit intitulé *Argument qui fait voir qu'une armée subsistante est incompatible avec un gouvernement libre, et détruit absolument la constitution de la monarchie anglaise;* 2° une petite Histoire des armées subsistantes en Angleterre; 3° une suite de Lettres, sous le nom de Caton, qu'il publia conjointement avec Thomas Gordon son intime ami. Ces écrits sont en anglais.

TRESSAN (LOUIS-ELISABETH DE LA VERGNE, comte de), naquit le 4 novembre 1705, au palais épiscopal du Mans, chez son oncle, qui en était évêque. En 1718, un autre de ses oncles, archevêque de Rouen, le produisit à la cour du régent. Il fut élevé auprès de Louis XV; quatre ans après, il fut fait colonel, et, à l'âge de 40 ans, il parvint au grade de lieutenant-général. En 1750, un Mémoire qu'il fit sur l'électricité lui valut son admission dans l'académie des Sciences de Paris, et dans plusieurs autres de l'Europe. Le roi de Pologne Stanislas, auprès duquel il exerça pendant dix-huit ans la charge de grand-maréchal-des-logis, l'honora de sa plus tendre intimité jusqu'à la mort. Privé de cet auguste ami, ayant quitté le service, il se retira à la campagne, où la culture des fleurs et des lettres lui firent une occupation agréable au milieu de ses enfans. En 1780 l'académie française l'adopta parmi ses membres; et trois ans après il mourut, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, le 1er novembre 1783. On a de lui *Réflexions sommaires sur l'esprit*, in-12; *Amadis de Gaule*, 4 vol. in-12; *Roland furieux*, 5 vol. in-12; le *Recueil des romans*, qu'il avait fourni à la Bibliothèque des Romans, 4 vol. in-12. Il y a de lui plusieurs articles dans l'Encyclopédie. Son dernier ouvrage est un *Eloge de Fontenelle*, dont il avait cultivé l'amitié dès sa plus tendre enfance. C'est à cet homme d'esprit qu'il devait son goût pour les lettres, qui le consolèrent quand il eut perdu ses augustes protecteurs, Stanislas, la reine de France et M. le dauphin. M. de Tressan s'estima heureux de pouvoir finir sa carrière en rendant à Fontenelle ce tri-

but de sa reconnaissance. Depuis sa mort on a donné *Essai sur le fluide électrique, considéré comme agent universel*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

TRESSEOL (ROUBAUD DE), frère de l'abbé Roubaud, auteur des *Synonymes français*, est mort à Vichy-les-Bains au mois de septembre 1786. Il est auteur de l'*Eloge du maréchal de Muy*, et l'éditeur des poésies de Desmahis.

TREVILLE (HENRI JOSEPH DE PEYRE, comte de), était fils du comte de Troisville (que l'on prononce Tréville), capitaine-lieutenant des mousquetaires sous Louis XIII. Il fut élevé avec Louis XIV, devint cornette de la première compagnie des mousquetaires, puis colonel d'infanterie, et gouverneur du comté de Foix. Il servit en Candie sous le commandement de M. de Coligni. Il y reçut deux coups de feu dont il se ressentit tout le reste de sa vie. Admis dans la confidence et dans l'amitié de Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, il se trouva à la mort de cette princesse, arrivée à Saint-Cloud le 10 juin 1670, et il en fut si touché qu'il quitta le monde. « Troisville, dit M. le marquis de la Fare dans ses Mémoires, que je ramenai ce jour-là de Saint-Cloud, et que je retins coucher avec moi, pour ne pas le laisser en proie à sa douleur, en quitta le monde, et prit le parti de la dévotion, qu'il a toujours soutenu depuis. » Il lut presque tous les Pères grecs dans leur langue originale, et il les préférait aux Pères latins. M. de Treville fut en grande liaison avec MM. de Port-Royal, avec M. de Rancé, abbé de la Trappe, et avec Boileau Despréaux, qui parle de lui avec éloge Il se trouva en 1666 avec MM. Arnauld, Nicole, de Lalane, de Sainte-Marthe, de Sacy, etc., aux conférences qui se tenaient chez madame la duchesse de Longueville, pour revoir la traduction du Nouveau Testament de Mons, et il donna beaucoup de corrections pour rendre cet ouvrage plus parfait, soit pour le choix des mots, soit pour le tour des phrases, ou la force et la justesse de la traduction. Il revit aussi avec M. Nicole la vie de Théodose-le-Grand, écrite par M. Fléchier, et plusieurs autres écrivains célèbres prirent ses avis sur leurs ouvrages. Il mourut à Paris le 13 août 1708, à 67 ans, et fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet sa paroisse.

TREUL (SÉBASTIEN DU), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1684, mort le 30 juillet 1754, a laissé 2 vol. in-12 de Sermons.

TREUVÉ (SIMON-MICHEL), natif de Noyers en Bourgogne, entra en 1668 dans la congrégation de la doctrine chrétienne, d'où il sortit en 1673, après avoir régenté les humanités à Vitry-le-Français. Il alla ensuite demeurer à Epoisses, auprès de M. le comte de Guitaut, et fut quelques années après aumônier de madame de Lesdiguières. M. Treuvé devint ensuite vicaire de la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, puis de Saint-André-des-Arts à Paris. Enfin le célèbre M. Bossuet l'attira à Meaux, et lui donna la théologale et un canonicat de son église. M. Treuvé travailla au bréviaire de Meaux, et demeura en cette ville environ 22 ans; mais étant opposé à la bulle, et ayant été accusé d'être flagellant, même à l'égard des religieuses ses pénitentes, M. le cardinal de Bissy l'obligea de sortir de son diocèse. Treuvé se retira pour lors à Paris, où il mourut le 22 février 1730, à 77 ans. On a de lui 1° *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux sacremens de pénitence et d'eucharistie*, 1 vol. in-12, dédiées à madame de Longueville; 2° le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*; 3° la *Vie de M. Duhamel*; 4° *Discours de piété*, 1695 et 1697, 2 vol. in-12, etc. Il était grand partisan de MM. de Port-Royal, et très opposé à la constitution *Unigenitus*.

TREVISANI (FRANÇOIS), peintre, né à Trevise en 1656, se fixa à Rome, où il fut très-occupé.

TREZZO (JACQUES), graveur en pierres fines, Milanais, avait le talent de faire ses portraits très-ressemblans; mais ce n'était pas le seul genre dans lequel il excellait. Philippe II le fit venir en Espagne pour faire le tabernacle de l'Escurial, qui est tout en pierre fines. Cet artiste fut sept ans à le fabriquer, et l'on peut dire qu'il est l'unique dans le monde. Ce qu'il y a de particulier, c'est que toutes les

pierres, jaspes, agates et autres ont été trouvées en Espagne.

TRIAL (Jean-Claude), naquit dans le comtat d'Avignon en 1734; son goût pour la musique l'amena à Paris, où, de l'Opéra comique, il passa à la musique de M. le prince de Conti, et devint directeur de l'Opéra. Il mourut subitement le 23 juin 1771. On a de lui la musique de *Sylvie*, de *Théonis*, de *La Fête de Flore*, *d'Esope à Cythère*, de *La Chercheuse d'esprit*, etc.

TRIBBECHOVIUS (Adam), natif de Lubeck, enseigna la philosophie à Giessen, et la morale et l'histoire de Kiel Il devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, et surintendant-général des églises de ce duché. Il mourut en 1687. On a de lui un grand nombre d'ouvrages fort estimés en Allemagne. Les principaux sont: *De doctoribus scholasticis corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ*. M. Heuman fit réimprimer cet ouvrage en 1719. *De philophiâ morum inter barbaros; De Miliasmo exercitationes ad Baronii annales; De veritate creationis mundi; De angelis; De Mose Ægyptiorum Osiride; Historia naturalismi*, Jenæ, 1700, in-4°, etc.

TRIBONIEN, excellent jurisconsulte de Side en Pamphilie, fut celui dont se servit principalement l'empereur Justinien, vers l'an 531, pour la compilation du Code qui porte son nom. Il était habile et infatigable dans le travail, et avait beaucoup de crédit sur l'esprit de l'empereur; mais il se déshonora par son extrême avarice et par son irréligion. Il était païen dans l'âme et catholique au dehors.

TRICALET (Pierre-Joseph), né à Dôle en 1696, eut une jeunesse fougueuse qu'aucun frein ne pouvait arrêter. Quelques livres sérieux qui lui tombèrent sous la main le firent rentrer en lui-même. Il disparut tout d'un coup, et ce ne fut que long-temps après qu'on le trouva chez les cordeliers de Nozeroi, qui l'avaient élevé. Il étudia la théologie, entra dans le saint ministère, devint un des directeurs du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et fut choisi par la duchesse d'Orléans douairière pour son confesseur. Cette princesse lui offrit inutilement une abbaye; il la refusa. Les infirmités l'assaillirent de bonne heure. Il se retira à Villejuif en 1746, et y mourut en 1761. Il a donné un *Abrégé de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, 1756, in-12; *Bibliothèque des Pères*, 1758 à 1761, 9 vol. in-8°; *Précis de la vie de Jésus-Christ*, 1760, in-12; *Année spirituelle*, 1760, 3 vol. in-12; *Abrégé de la perfection chrétienne de Rodriguez*. 1761, 2 vol. in-12; *le Livre du chrétien*, 1762, in-12.

TRICOT (Laurent), maitre-ès-arts et de pension à Paris, mort le 11 décembre 1778, est un des auteurs le plus souvent lus et appris par cœur, par son Rudiment et sa Méthode, adoptés dans la plupart des colléges.

TRIE, maison ancienne, qui remonte au 12e siècle, dont étaient Renaud de Trie, maréchal de France, mort vers 1324, et Mathieu, aussi maréchal de France, cousin du précédent, mort le 26 novembre 1344. Le dernier mâle de cette maison est mort en 1487.

TRIGAN (Charles), docteur de Sorbonne, curé de Digoville près de Cherbourg, y est mort le 11 février 1764. Il est auteur d'une *Histoire ecclésiatique de Normandie*, 1759, 2 vol. in-4°, ouvrage utile, mais peu recherché, parce qu'il est particulier; de la *Vie d'Antoine Paré, curé de Cherbourg*, 1747, in-8°.

TRIGLAND (Jacques), né à Harlem le 8 mai 1652, se rendit très-habile dans les langues orientales et dans la connaissance de l'Ecriture sainte, qu'il professa à Leyde, à la place d'Antoine Hulsius; il fut deux fois recteur de l'université de cette ville, et mourut le 22 septembre 1705, à 54 ans. On a de lui divers ouvrages et Dissertations sur la secte des Caraïtes, et sur d'autres sujets importans et curieux. Il a donné l'édition de *Tribus Judæorum sectis* de Serrarius, Drusius et Scaliger, Delphis, 1703, 2 vol. in-4°.

TRIMNEL (Charles), théologien anglais, né le 27 décembre 1663, à Rippon-Abbots, d'un ministre du lieu, posséda successivement des prébendes et des cures, et devint enfin évêque de Norvich en 1707, et ensuite de Winchester, où il est mort le 15 août 1723. Il a été enterré dans sa cathédrale, sous une pierre noire, sur

laquelle est inscrite son épitaphe. Il a fait imprimer quelques Sermons. Ce prélat était généralement estimé pour son savoir, ses bonnes mœurs et sa charité.

TRIMOSIN (Salomon), précepteur de Paracelse, est auteur d'un Traité d'alchimie fort rare intitulé la *Toison d'or*, Paris, 1602 ou 1612, in-8°.

TRINITÉ (ordre de la). *Voy.* Jean de Matha, Jean de la Conception.

TRIPOLY. *Voy.* Toulouse.

TRIPPEL (Jean-Henri), de Schaffouse, mourut en 1708, à 25 ans, à Vienne en Autriche, où il avait acquis de la réputation dans la peinture.

TRIPTOLÈME, fils de Celée, roi d'Éleusis, passe pour avoir enseigné le premier dans la Grèce l'art de cultiver la terre; d'où les poètes ont feint qu'il avait été élevé et instruit par Cérès, et que cette déesse, l'ayant mis sur un char auquel étaient attachés des serpens ailés, l'envoya par tout l'univers pour enseigner aux hommes à labourer la terre et à semer le blé. On dit que Triptolème avait aussi donné des lois aux Athéniens, et que ces lois se réduisaient à trois chefs: adorer les dieux, honorer les parens, et ne point manger de chair. On croit qu'il vivoit environ 1600 ans avant J.-C.

TRISMÉGISTE, *Voy.* Hermès.

TRISSIANO ou TRISSINO (Jean-Georges), célèbre poëte italien, natif de Vicenze, d'une famille noble, mérita l'estime des papes Léon X et Clément VII, qui l'envoyèrent souvent en ambassade vers l'empereur Charles V, et vers Ferdinand son frère. Il mourut en 1550, à 72 ans. On a de lui une Poétique, Vicenze, 1589, in-fol., rare; une tragédie intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4°, que le pape Léon X fit représenter à Rome; un poëme épique intitulé *Italia liberata da Gothi*, Venetia, 1547 et 1548, in-8°, partagé en 3 tomes de chacun 9 chants. Il doit y avoir le plan du camp de Bélisaire et celui de Rome gravés en bois, l'un à la page 112 du premier volume, l'autre à la fin du second; il est réimprimé à Paris, 1729, 3 vol. in-8°. Ce poëme est en vers non rimés; l'ordonnance en est raisonnable, mais la poésie languissante. Par singularité, la première partie de 1547 est imprimée en caractères grecs. Il a fait plusieurs autres ouvrages en italien, le tout imprimé à Vérone en 1729, en 2 vol. in-fol.

TRISTAN L'ERMITE (François), poëte dramatique français, gentilhomme ordinaire de Gaston de France, et l'un des quarante de l'académie Française, était natif de Soliers, dans la province de la Marche. Il donna au théâtre diverses pièces, dont la *Mariamne* est celle qui fut le plus applaudie. Mondory, célèbre acteur, la joua un jour avec tant d'action qu'il en mourut. Tristan est auteur de plusieurs autres ouvrages. Il mourut le 7 septembre 1655, à 54 ans. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4°. Sa fureur pour le jeu fut cause qu'il vécut toujours dans l'indigence, et c'est lui que Boileau désigne dans sa première satire:

Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.

Tristan se fit à lui-même l'épitaphe suivante:

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Le Page disgracié contient ses aventures, 1643, in-8°.

TRISTAN L'ERMITE SOULIERS (Jean-Baptiste), gentilhomme de la chambre du roi, a donné la généalogie de plusieurs familles; l'*Histoire généalogique de la noblesse de Touraine*, 1669, in-fol.; *La Toscane française*, 1661, in-4°; *Les Corses français*, 1662, in-12; *Naples française*, 1663, in-4°, etc. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN L'HERMITE (Louis), maître de l'artillerie et prevôt des maréchaux de France, fut en grand crédit sous Louis XI, dont il exécutait les volontés sanguinaires. Il n'était pas mort en 1475. Sa postérité subsistait encore en 1667, dans le Perche.

TRISTAN (Nuno), fut un de ces navigateurs intrépides, employés par l'infant don Henri de Portugal, pour faire des découvertes le long de la côte d'Afrique. En 1440 il rencontra

Gonsalès, qui naviguait dans le même dessein. Ils s'avancèrent jusque sous le tropique, terme le plus éloigné que les navigateurs eussent osé atteindre. Ils y virent des habitans, et leur première idée fut de les enlever et d'en faire des esclaves. Ils entrèrent hostilement, enlevèrent ceux qu'ils purent atteindre, et s'en retournèrent triomphans, triste exemple, qui n'a été que trop suivi, de réduire des hommes libres en esclavage sans raison, pour les faire servir aux besoins que la sensualité des Européens multiplie à l'infini. Les rois des Espagnes étaient fondés à faire la guerre aux Maures; ils avaient été les premiers agresseurs. Quand ils les eurent forcés à repasser en Afrique, ils étaient encore fondés à faire des conquêtes sur les côtes de cette partie du monde, pour prévenir une nouvelle invasion. Mais quelle raison ont-ils eue de porter la guerre à des peuples simples, séparés du reste du monde par des déserts impraticables, qui ne désiraient rien, et qui n'ont connu les Européens que pour leur malheur. Le zèle de la religion et le désir d'y attirer des peuples qui ne la connaissent pas ont couvert ces injustices; mais ce zèle n'est pas celui prescrit par l'Evangile. Parmi les prisonniers, il y en avait trois de considération, qui promirent une rançon. On les conduisit au même lieu; l'un d'eux fut descendu à terre, et ne revint point; mais il avertit les autres, qui apportèrent de la poudre d'or, dix œufs d'autruche, qu'ils estimaient par leur rareté, et dix nègres, en échange des deux autres. L'or frappa les yeux des Portugais, et augmenta leur convoitise pour le malheur de ces peuples. On donna le nom de rivière d'Or à la rivière près de laquelle le marché s'était fait. Tristan fut envoyé, en 1443, pour suivre ses découvertes; il poussa cette fois-ci jusqu'à l'île d'Arguin, et fit un nombre assez considérable d'esclaves qu'il trouva dans l'île et dans des canots. En 1445, nouvelle expédition à la rivière d'Or; mais, en 1446, il s'avança jusqu'à Rio-Grande, 60 lieues au-delà du cap Vert. Descendu dans une chaloupe avec vingt-deux hommes, il voulut remonter le fleuve, pour aller à la découverte, et faire des esclaves (car leur avidité ne leur laissait que cette idée; quoique l'infant leur eut prescrit d'agir humainement avec les naturels du pays et de lier commerce avec eux, au lieu de les réduire en esclavage, la vente des esclaves était trop lucrative pour y renoncer). Il vit bientôt des nègres dans des canots, dont il crut avoir aussi bon marché que des précédens; mais ceux-ci étaient plus courageux ou plus industrieux : ils environnèrent la chaloupe avec leurs canots. Tristan, enfermé comme une bête fauve dans une enceinte, cherchait à vendre chèrement sa vie, ou à s'ouvrir un passage, lorsqu'il s'aperçut que les flèches que les ennemis leur lançaient étaient empoisonnées. Dans une situation si décourageante, Tristan ne s'abandonna pas; il parvint, à force de bravoure, à se débarrasser des barbares, et arriva au vaisseau. Plusieurs moururent avant que d'y arriver, et Tristan lui-même y mourut du poison ou de douleur, pour avoir vu périr tant de braves gens : il n'en échappa que deux. Leur bravoure était digne d'un meilleur sort; mais l'abus qu'ils en faisaient méritait le malheur qui leur arriva. Il y avait encore dans le vaisseau quatre jeunes gens et l'écrivain, sans expérience dans ces mers inconnues, et hors d'état de faire la manœuvre : mais la Providence les ramena dans leur patrie.

TRISTAN (Jean), écuyer, sieur de Saint-Amand et du Puy-d'Amour, et fils de Charles Tristan, auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans, et se rendit très-habile dans la connaissance de l'antiquité et des médailles. Il publia un *Commentaire historique sur les vies des empereurs*, 1644, en 3 vol. in-fol., ouvrage curieux et plein de recherches. Angeloni et le père Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage, et Tristan leur a répondu avec beaucoup d'aigreur. Il vivait encore en 1656.

TRITHÈME (Jean), célèbre abbé de l'ordre de Saint-Benoit, et l'un des plus savans hommes du 15e siècle, naquit au bourg de Tritenheim, dans le diocèse de Trèves, le 1er février 1462. Après avoir étudié quelque temps, il se fit religieux bénédictin, et devint abbé de Spanheim, dans le diocèse de

Mayence, en 1483. Il gouverna cette abbaye jusqu'en 1506, qu'il s'en démit pour être abbé de Saint-Jacques de Würtsbourg. Il étoit habile dans les sciences divines et humaines, et mourut le 13 décembre 1516. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont 1° un Traité des illustres écrivains ecclésiastiques, Cologne, 1546, in-4°, où il parle de 870 auteurs ; 2° un autre des Hommes illustres d'Allemagne, et un troisième de ceux de l'ordre de Saint-Benoit, 1606, in-4°, traduit en français, 1625, in-4° ; 3° six livres de Polygraphie, 1601, in-fol., traduits en français, *voy*. Collange; 4° un Traité de stéganographie, c'est-à-dire des diverses manières d'écrire en chiffres, 1621, in-4°, Nuremberg, 1721, in-4°. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé *Gustavi Seleni enodatio steganographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol.; 5° des Chroniques, dans *Trithemii opera historica*, 1601, in-fol. 2 parties, auxquelles on joint ses ouvrages de piété, 1605, in-fol, ; 6° *Annales Hirsaugienses*, en 2 vol. in-fol., ouvrage curieux et important, etc.

TRITON, dieu marin, selon la fable, était fils de Neptune et d'Amphitrite. On le regardait comme le trompette de Neptune. On le représentait sous la figure d'un homme dont le bas du corps finit en poisson, avec une queue de dauphin et deux pieds semblables à ceux d'un cheval, portant toujours en main une conque creuse qui lui sert de trompette. Plusieurs historiens ont assuré qu'il y avait de ces tritons ou hommes-marins; mais les savans critiques regardent ces récits comme des contes de vieilles.

TRIVERIUS. *Voy*. Drivère.

TRIVISIANO (Bernard), sénateur vénitien, s'était orné l'esprit par l'étude et par les voyages. Il devint professeur de philosophie à Venise, et mourut le 31 janvier 1720. Ses ouvrages sont l'*Immortalita dell' an ma*, 1699, in-4°; *Meditazioni filosofiche*, 1704, in-4°.

TRIVULCE (Jean-Jacques), marquis de Vigévano et maréchal de France, descendait d'une illustre et ancienne maison de Milan. Ayant été banni de son pays à cause de son attachement au parti des Guelfes, il passa au service de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, puis dans celui de Charles VIII, roi de France, auquel il livra Capoue en 1495. Il eut le commandement de l'avant-garde de l'armée avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue, prit Alexandrie de la Paille, et défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII lui donna le gouvernement de cette ville en 1500, et le fit maréchal de France. Trivulce acquit beaucoup de gloire aux batailles d'Aignadel, de Novare et de Marignan, et mourut à Châtre, le 5 décembre 1518, du chagrin que lui causèrent quelques discours fâcheux que lui tint François Ier.

TRIVULCE (Théodore), cousin germain du précédent, servit dans l'avant-garde de l'armée française à la bataille d'Aignadel, et à la journée Ravenne en 1512. Celui-ci fut nommé maréchal de France par le roi François Ier, et pourvu du gouvernement de Gênes, dont il défendit le château contre les habitans en 1528. Il mourut en 1531 à Lyon dont il était gouverneur.

TRIVULCE (Antoine), frère du précédent, se déclara pour les Français lorsqu'ils se rendirent maîtres du Milanais. Il fut ensuite fait cardinal, à la prière du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500, et mourut le 18 mars 1508, à 51 ans. Il y a eu quatre cardinaux de cette maison, savoir :

TRIVULCE (Scaramutia), neveu de Jean-Jacques, fut un excellent jurisconsulte, puis conseiller d'état en France sous Louis XII, et successivement évêque de Côme et de Plaisance, et cardinal. Il mourut le 9 août 1527 ;

TRIVULCE (Augustin), neveu de Théodore, abbé de Froimont, en France, et camérier du pape Jules II, puis successivement évêque de Bayeux, de Toulon, de Novare et archevêque de Reggio. Après la prise de Rome par les troupes de Charles-Quint, il fut emmené en otage à Naples, où il fit paraitre une grande fermeté pendant sa prison. Il était ami de Bembe et de Sadolet, et avait composé une Histoire des papes et des cardinaux; mais il mourut à Rome, le 30 mars 1548, avant que de l'avoir fait imprimer.

TRIVULCE (Antoine), neveu de Jean-Jacques, fut référendaire des deux signatures, puis évêque de Tou-

lon, et ensuite vice-légat d'Avignon. Il gagna l'amour des peuples, et s'opposa avec vigueur à l'entrée des hérétiques dans le comtat. Il fut envoyé légat en France, où il fit conclure le traité de Catau-Cambresis; puis, s'étant mis en chemin pour retourner en Italie, il mourut d'apoplexie, à une journée de Paris, le 26 juin 1559. Enfin, .

TRIVULCE (JEAN-JACQUES-THÉODORE), petit-neveu du précédent, après avoir servi avec gloire dans les armées du roi Philippe III, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait cardinal en 1629. Il devint ensuite vice-roi d'Aragon, puis de Sicile et de Sardaigne, gouverneur-général du Milanais, et ambassadeur extraordinaire d'Espagne à Rome. Il mourut à Milan le 3 août 1657. Son petit-fils étant mort sans postérité, en 1678, la famille Gallio prit le nom de Trivulce.

TROGUE-POMPÉE, célèbre historien latin, natif du pays des Voconces, dont la capitale était Vaison, vivait du temps d'Auguste, vers le commencement de l'ère chrétienne. Son père, après avoir porté les armes sous César, devint son secrétaire et garde de son sceau. Trogue-Pompée écrivit une Histoire universelle en 44 livres, dont Justin a fait un abrégé, sans y changer ni le nombre des livres, ni le titre d'Histoire Philippique. On croit que c'est cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée. *Voy.* JUSTIN.

TROIE, ville de la petite Phrygie, fut fondée par Dardanus.

Scamander s'établit en Phrygie, avant J. C.	1552
Teucer.	1528
* Dardanus, premier roi.	1506
Erichtonie.	1475
Tros.	1400
Ilus.	1340
* Laomédon	1285
* Priam.	1249

Sous son règne Troie fut prise et détruite par les Grecs. *Voy.* comme à ARGOS.

TROILE, fils de Priam et d'Hécube, pouvait conserver Troie en se conservant lui-même. Il eut la témérité d'attaquer Achille qui le tua. La ville, qui ne devait être prise qu'après sa mort, le fut bientôt après.

TROIS-CHAPITRES (l'affaire des), *Voy.* IBAS, THÉODORE DE MOPSUESTE, THÉODORET.

TROJA D'ASSIGNI (LOUIS), prêtre de Grenoble, mort en 1772, est auteur de la traduction du Discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien l'Apostat, 1755, in-12; et sur l'Excellence du sacerdoce, 1747, 2 vol. in-12; de la Fin du chrétien, 1751, 3 vol. in-12; de la traduction de saint Augustin contre l'incrédulité, 1754, 1757, 2 vol. in-12; de la suite du Catéchisme historique et dogmatique, ou la vraie doctrine de l'Eglise, 1751, 2 vol. in-12; Dissertation sur le caractère essentiel à toute loi de l'Eglise, 1755, in-12.

TROMMIUS (ABRAHAM), habile théologien protestant, né à Groningue en 1633, eut la cure du village de Haren, et fut ensuite pasteur de Groningue, où il mourut en 1719. On a de lui 1° une Concordance grecque de l'Ancien Testament, de la version des Septante, 1718, 2 vol. in-fol.; 2° une Concordance flamande de l'Ancien Testament, qui avait été commencée par Jean Martinius de Dantzic.

TROMP (MARTIN-HAPPERTS), célèbre amiral des Hollandais, était natif de la Brille. Il s'éleva par son mérite. Après s'être signalé en un grand nombre d'occasions, surtout à la célèbre journée de Gibraltar, le 25 avril 1607, il passa pour le plus grand homme de mer qui eût paru jusqu'alors, et fut déclaré amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange. Il défit, en cette qualité, la nombreuse flotte d'Espagne en 1639, et gagna trente-deux autres batailles navales; mais il fut tué sur son tillac, dans un combat contre les Anglais, le 10 août 1653. Les états-généraux firent frapper des médailles en son honneur, le firent enterrer solennellement dans le temple de Delft, et le regrettèrent comme le plus grand héros de la république. Tromp, au milieu de la plus brillante fortune, fit toujours paraître une modestie singulière. Il ne voulut jamais prendre que la qualité de bourgeois, et celle de grand-père des matelots.

TROMP (CORNEILLE), second fils du précédent, se signala aussi par sa valeur dans un grand nombre de combats sur mer. Il devint lieutenant-amiral

général des Provinces-Unies, et mourut le 21 mai 1691, à 62 ans, étant né à Roterdam le 9 septembre 1629. La vie de ce dernier a été donnée au public, la Haie, 1694, in-12.

TRONCHIN (Théodore), naquit à Genève en 1704, d'une famille noble originaire d'Avignon. Milord Bolingbroke son allié, hors du ministère, mais y conservant toujours une grande influence, appela auprès de lui le jeune Tronchin, à l'âge de dix-neuf ans, dans le dessein de le placer avantageusement. Sa bonne volonté fut contrariée par le bill que passa le parlement, pour exclure des emplois les étrangers, afin d'en éloigner les Allemands qui avaient suivi le roi Georges. Cependant Tronchin s'occupait de l'étude à Cambridge; un ouvrage de Boerhaave qui lui tomba dans les mains décida sa vocation : il partit pour aller entendre à Leyde ce maître qu'il admirait. Boerhaave sut bientôt distinguer la sagacité de son nouveau disciple. Au bout de quatre mois il se reposait sur lui d'une partie de ses occupations. Il le plaça à Amsterdam, et lui renvoyait tous les habitans de cette capitale, comme à un autre lui-même. Tronchin s'y maria à la petite-fille du célèbre pensionnaire de Witt. Au bout de dix-neuf ans, Genève le rappela dans son sein, et créa pour lui une chaire honoraire de médecine. En 1751 il vint inoculer à Paris M. le duc de Chartres et mademoiselle d'Orléans, et se fixa dans cette ville, où M. le duc d'Orléans le nomma son premier médecin. Il y est mort le 1er décembre 1781. Sa pratique était la médecine expectante plutôt que l'agissante. Il attendait plus de la nature que des remèdes, si ce n'est dans les maladies aiguës, où en affaiblissant un malade on peut lui rendre la santé. Ses succès, sa figure agréable, ses paroles consolantes donnaient aux malades la plus grande confiance. Les secours qu'il prodiguait aux pauvres, avec une aménité qu'il n'avait pas pour les grands, le faisaient chérir et respecter de tous ceux qui le connaissaient. L'académie des Sciences lui avait donné une place d'associé étranger en 1778. D'autres académies s'étaient fait un honneur de l'admettre dans leur corps. On a de lui *De colicâ Pictonum*, 1757, in-8°; *Dissertatio de nympha*, in-8°. Il aurait rendu service à l'humanité s'il eût donné ce qu'il enseignait sur les maladies chroniques, les maux vénériens, les accouchemens, etc.; mais sa pratique était trop variée, relativement à l'affection du corps et de l'âme; les détails auraient été sans nombre.

TRONSON (Louis), célèbre supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, était fils d'un secrétaire du cabinet du roi sous le règne de Louis XIII. Il devint aumônier du roi, et quitta cette place en 1655 pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, qui avait été fondé depuis peu d'années. Dans la suite il fut choisi pour supérieur de ce séminaire, et s'acquit une grande réputation par sa piété, par son zèle et par sa prudence. Il mourut le 26 février 1700, à 79 ans. On a de lui 1° un livre de piété intitulé *Examens particuliers*, 1690, in-12; 2° un autre ouvrage sous le titre de *Forma Cleri*, 1724, in-4°.

TRONSON DU COUDRAI (Charles), né à Reims en 1738, a été chef de brigade d'artillerie, correspondant de l'académie des Sciences, et s'est noyé en Amérique en 1778. Il a beaucoup travaillé sur l'artillerie, sur l'ordre profond et l'ordre mince, systèmes qui ont leurs partisans et leurs contradicteurs.

TROPHIME, né à Ephèse, ayant été converti à la foi par saint Paul, le suivit dans ses voyages à Corinthe et à Jérusalem. Il tomba malade à Milet l'an 65 de J.-C.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, selon la fable, était un célèbre architecte grec. Il bâtit à Lébadie en Béotie un temple en l'honneur d'Apollon, dans lequel il y avait une caverne où l'on croyait que ce Dieu rendait des oracles. Cette caverne est fameuse parmi les païens : ils l'appellent l'Antre de Trophonius.

TROSNE (Guillaume-François Le), né à Orléans le 13 octobre 1728, d'un conseiller au présidial d'Orléans, fut installé en 1753 dans l'office d'avocat du roi au bailliage et siége présidial d'Orléans, qu'il a exercé pendant 22 ans avec honneur. Mais il ne se borna pas aux fonctions de la ma-

gistrature ; il fut un de ces économistes qui, avec de bonnes vues, font voir que les systèmes s'accordent rarement avec l'expérience. Tant que l'amour de la nouveauté a fait goûter leur système sur la liberté du commerce des grains, soit que ce système soit faux, soit que les mesures prises pour prévenir les accaparemens fussent insuffisantes, on a toujours mangé le pain cher, au lieu qu'avant et depuis qu'on a laissé de côté leur système, on l'a mangé à un prix raisonnable. Les années de disette seront toujours dures à passer, mais leur système rendait permanent ce qui n'est qu'accidentel. M. Le Trosne a aussi porté ses vues politiques sur les impôts; le peu de réussite de ses vues économiques ont mis en garde contre ses vues politiques. Cependant l'administration peut profiter de ces vues, si non pour le tout, au moins sur quelques parties d'administration. M. Le Trosne était à Paris pour y solliciter une affaire très-considérable, qui intéressait ses compatriotes, lorsqu'une fluxion de poitrine l'enleva le 26 mai 1780. Il a donné au public: *Methodica juris civilis, cum jure naturali collatio*, 1750, in-4° ; Discours sur le droit des gens, 1762, in-8° ; sur l'État politique de l'Europe, 1763, in-8° ; sur l'état de la magistrature, 1764, in-8° ; Mémoire sur les vagabonds, liberté du commerce des grains, 1765, in-8° ; Lettre sur la même sujet ; Utilité des discussions économiques, 1766, in-12 ; Recueil de plusieurs morceaux économiques, 1768, in-12 ; Vue sur la justice criminelle, 1777 ; Effet de l'impôt indirect, in-12 ; de l'administration provinciale, et de la réforme de l'impôt, 1779, in 4°.

TROUIN DU GUAY, ou plutôt DU GAY TROUIN (René), naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'un riche négociant de Saint-Malo, qui avait été consul français à Malaga en Espagne. Il commandait des vaisseaux, armés tantôt en guerre, tantôt pour le commerce, suivant les conjonctures. Le jeune du Guay-Trouin, entraîné par son exemple et par une forte inclination pour la mer, servit dès l'âge de 15 ans sur un vaisseau corsaire. Il donna aussitôt des preuves de sa valeur à la prise d'un vaisseau flessingois, et continua de se signaler sur mer par des prises considérables qui le firent anoblir par sa majesté en 1709. Il avait pris jusqu'à cette année plus de 300 navires marchands et 20 vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. Il s'empara, au mois de septembre 1711, de la ville et des forteresses de Rio-Janéiro, l'une des plus riches et et des plus puissantes colonies du Brésil, et revint en France avec de grandes richesses en 1712. Le roi le gratifia alors d'une pension de 2000 liv. M. du Guay-Trouin présenta dans la suite à M. le régent un excellent plan pour la compagnie des Indes. Il fut fait, en 1728, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et lieutenant-général, et alla en 1731, à la tête d'une escadre, réprimer Alger et Tunis, et affermir la bonne intelligence entre notre nation et Tripoli de Barbarie. Enfin, après s'être acquis sur mer une gloire immortelle, il mourut à Paris le 27 septembre 1736. On a de lui des Mémoires de ses expéditions, imprimés à Paris en 1740, in-4°, ou 1748, in-12.

TROUVAIN (Antoine), habile graveur, qui fut reçu de l'académie en 1707, et mourut l'année suivante. On a de lui une Annonciation, d'après Carle Maritre ; le Mariage de Marie de Médicis, et la Minorité de Louis XIII, de la galerie du Luxembourg, d'après Rubens; Silène, d'après Coypel ; des portraits, dont la figure est plus soignée que les draperies.

TROY (François), peintre célèbre, né à Toulouse en 1645, fut élève de son père qui était peintre de l'hôtel-de-ville de Toulouse, et passa ensuite dans l'école de Nicolas Loir, puis dans celle de Claude Le Fèvre, fameux peintre de portraits. François de Troy excella en ce dernier genre et dans les sujets d'histoire. Il fut professeur et directeur de l'académie royale de peinture, et peignit la famille royale et les grands de la cour. Il fut même envoyé en Bavière par Louis XIV pour peindre madame la dauphine. Il savait ajouter à la beauté des dames sans altérer leurs traits. On voit à Paris plusieurs de ses tableaux. Ses dessins sont très recherchés. Il mourut à Paris en 1730.

TROY (François de), fils et élève du précédent, fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, secrétaire du roi,

recteur de l'académie de peinture de Paris, puis directeur de celle que sa majesté entretenait à Rome. Il fut un des meilleurs peintres de l'école française. Il mourut à Rome en 1752, à 76 ans.

TRUAUMONT. *Voy.* ROHAN.

TRUBLET (NICOLAS-CHARLES-JOSEPH), trésorier de l'église de Nantes, et ensuite chanoine de Saint-Malo sa patrie, où il est mort en 1770, était de l'académie Française depuis 1761, et de celle de Berlin. Ses *Essais de littérature* ont 4 vol. in-12. Quelque estime qu'ils aient méritée par le choix et la manière dont les choses sont traitées, la façon de penser de l'auteur est si différente de celle des gens de lettres qui se croient en droit de fixer le mérite de chacun, qu'ils n'ont pas trouvé de meilleur moyen de le contredire, que de le ridiculiser sur ses compilations; et cependant ceux qui l'ont traité de compilateur ne sont pas toujours inventeurs. L'abbé Trublet s'est aussi distingué dans la prédication. Ses Panégyriques ont été imprimés en 2 vol. in-12.

TRUCHET (JEAN), très-célèbre mécanicien, plus connu sous le nom de père Sébastien, naquit à Lyon en 1657. Il entra dans l'ordre des carmes à l'âge de 17 ans, et fut envoyé à Paris, où il se livra tout entier à la mécanique pour laquelle il avait une passion extrême. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France, ces montres se dérangèrent et furent remises à M. Martinot, habile horloger, lequel, ne sachant point le secret de les ouvrir, ne rougit point de dire à M. de Colbert qu'il ne connoissait qu'un jeune carme capable d'ouvrir ces montres. C'était le père Sébastien, qui les ouvrit en effet et les raccommoda sans savoir qu'elles étaient au roi. Quelque temps après, il fut mandé par M. Colbert, qui le loua sur les montres qu'il avait raccommodées, l'exhorta à suivre son grand talent pour les mécaniques, et lui donna 600 livres de pension, dont la première année lui fut payée le même jour. Depuis ce moment, la réputation du père Sébastien se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, et de plusieurs autres princes, et enrichit les manufactures de plusieurs belles découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager, et ces tableaux mouvans qui firent l'admiration de la cour. Il avait un cabinet très-curieux, et mourut à Paris le 5 février 1729. Il était académicien honoraire de l'académie des Sciences. Sa candeur, sa modestie et son extrême douceur firent dire de lui par M. le prince qu'il était aussi simple que ses machines.

TRYPHIODORE, Egyptien et poète grec, qui a fait un poëme sur la destruction de Troie, vivait du temps de l'empereur Anastase. Les fragmens qui nous en restent ont d'abord paru dans le *Quintus Calaber* des Aldes, et depuis souvent séparément, grec et latin, à Hambourg, 1617, in-8°, en grec et en vers latins, par Frischlinus, Oxford, 1741, in-8°. Frischlin en avait fait deux traductions, une en prose et l'autre en vers, qui ont été imprimées à Francfort en 1588, in-4°.

TRYPHON ou DIODOTE, général des troupes d'Alexandre Balas, fit couronner le fils de ce prince roi de Syrie, malgré son oncle Démétrius. Mais le perfide ne mettait la couronne sur la tête de cet enfant que dans l'espérance de la lui ravir plus aisément. Il commença par se défaire de Jonathas Machabée et de ses fils, puis il fit mourir Antiochus, et se fit déclarer roi de Syrie. L'héritier légitime du trône mit fin à ses perfidies, en le faisant mourir dans Agramée, où il s'était réfugié.

TSCHARNER (BERNARD DE), de Berne, bailli d'Aubonne, né en 1728, mourut à Berne le 16 septembre 1778. Il a traduit en français les poésies d'Haller, Zurich, 1750, et réimprimées souvent depuis. Le Dictionnaire géographique de la Suisse, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°; l'Histoire de Suisse, en allemand, 1756 et suivans, 3 vol. in-8°, fort partiale contre la religion romaine.

TSCHIRNAUS (ERNFROI-WALTER DE), naquit à Kislingswald, seigneurie de son père, dans la Lusace, le 10 avril 1651, d'une famille noble et ancienne. Il servit dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire,

en 1672, et voyagea ensuite en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie, pour satisfaire son goût pour les mathématiques et l'histoire naturelle. Étant venu à Paris pour la troisième fois en 1682, il proposa à l'académie des Sciences la découverte de ces fameux caustiques, si connus sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*, et fut reçu de cette académie. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, et établit à cet effet trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique et de physique, entre autres le miroir ardent que M. de Tschirnaus présenta à M. le duc d'Orléans, qui fut depuis régent du royaume. C'est lui aussi auquel la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Il refusa les grands honneurs auxquels on voulait l'élever, et mourut le 11 octobre 1708. On a de lui un livre intitulé *De medecinâ mentis et corporis*, imprimé à Amsterdam en 1687, ou à Leipsick, 1695, in-4°.

TSCHOUDI (J. B. L. Théodore de), ancien bailli et chef de la noblesse du pays Messin, chevalier de Saint-Louis, mort à Paris le 7 mars 1784, a joint à l'état militaire l'étude de l'histoire naturelle. Il a publié en ce genre la traduction de Miller, sur les arbres résineux conifères, 1768, in-8°; de la transplantation des végétaux, 1778, in-8°. Il s'amusait aussi de la poésie. On a deux odes de lui, imprimées; l'une au Roi; l'autre intitulée *La Nature sauvage et la Nature champêtre*. Enfin pour ne négliger aucun genre d'amusemens et pour prévenir l'ennui du désœuvrement, il est un des écrivains francs-maçons, dans son *Etoile flamboyante*, 1766, 2 vol. in-12.

TUBAL-CAIN, fils de Lamech et de Sella, naquit vers 2975 avant J.-C. Il inventa l'art de forger, de battre et de polir l'airain, le fer et les autres métaux. On croit que c'est de lui que les auteurs profanes ont emprunté l'idée de leur Vulcain.

TUBI (Jean-Baptiste), surnommé *le Romain*, excellent sculpteur de l'académie royale de Peinture et de Sculpture, mort à Paris en 1700, à 70 ans. On voit ses ouvrages à Versailles.

TUCHINS, nom d'une bande de pillards du temps de Charles VI, qui fut dissipée par le duc de Berry en 1384; leur chef, Pierre de la Bruyère, fut mis à mort.

TUCKER (Abraham), écuyer, gentilhomme du comté de Surrey, est auteur de *The Litght of nature pursued*, 9 vol. in-8°, dont il parut les cinq premiers en 1768, et les quatre derniers en 1767, après sa mort qui arriva en 1775.

TUDESCHI (Nicolas), plus connu sous le nom de *Panorme*, et appelé aussi *Nicolas de Sicile*, *l'abbé de Palerme* ou *Panormitanus*, était de Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna juris*. Il devint abbé de Sainte-Agathe, de l'ordre de Saint-Benoît, puis archevêque de Palerme, et assista au concile de Bâle et à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, et son légat *a latere* en Allemagne. Dans la suite, ayant renoncé au schisme, il se retira à Palerme en 1443, où il mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise, en 1617, 9 vol. in-fol.

TUDOR. *Voy.* Henry V, roi d'Angleterre.

TULL (Jéthro), gentilhomme d'une ancienne famille du comté d'Yorck, s'occupa de l'agriculture, qu'il étudia chez les anciens et les modernes. Son voyage en Europe lui fit aussi connaître la pratique agricole des différentes nations. De retour en Angleterre, il se maria et ne s'occupa plus que d'expériences sur l'agriculture. Il est mort le 3 janvier 1740. Le fruit de ses expériences est consigné dans un ouvrage sur cet objet, 1733, in-fol., et un vol. in-8° publié par M. Forbès en 1778. M. Duhamel a donné connaissance de cette pratique et du changement fait aux instrumens de labourage. On raisonnait admirablement sur leur utilité. L'expérience a contredit les raisonnemens, on n'y songe plus. Nous voulons avoir plus d'esprit que les anciens, et nous sommes trop heureux de nous en tenir à ce qu'ils nous ont laissé. Il est cependant toujours bon de tenter, ne fût-ce que pour humilier notre amour-propre; et enfin de ces tentatives il en

sert quelquefois des choses utiles qu'on ne cherchait pas, mais de loin à loin.

TUILLERIE (Jean-Juveson de la), fils de comédien, et comédien lui-même, mort en 1688, à 35 ans, d'une fièvre chaude qu'il avait gagnée par excès d'incontinence, est auteur de *Crispin précepteur, Crispin bel esprit*, comédies, *Soliman* et *Hercule*, tragédies, réunies en un vol. in-12. On attribue ces deux dernières pièces à l'abbé Abeille.

TULLIA, fille de Servius Tullius, sixième roi des Romains, fut mariée à Tarquin-le-Superbe, et consentit au meurtre de son père, pour faire monter plus tôt son mari sur le trône, l'an 533 avant J.-C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son père.

TULLIE, *Tullia*, fille de Cicéron, fut mariée à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, très-attaché à son beau-père, puis à Furius Crassipes, et enfin à Publius Cornélius Dolabella, pendant que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Ce troisième mariage ne fut point heureux, et les troubles que Dolabella excita dans Rome causèrent de grands chagrins à Cicéron et à Tullie. Elle mourut 44 ans avant J.-C. Cicéron en fut inconsolable, et composa quelque temps après, à ce sujet, un livre *de Consolatione*, qui s'est perdu.

TULLUS SERVIUS. *Voy.* Servius Tullius.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, 672 avant J.-C., ouvrit le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes avec des faisceaux de verges, et se fit respecter par sa valeur et par ses grandes actions. Il ruina la ville d'Albe, et en fit transporter à Rome les richesses et les habitans, vainquit les Latins et plusieurs autres peuples, et fut brûlé par le feu du ciel, l'an 640 avant J.-C.

TUNSTALL (Jacques), théologien anglais, recteur de Sturmer en Essex, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, mort le 28 mars 1772, est auteur de livres anglais intitulés *Pouvoir de l'État sur les mariages clandestins*, 1755; *Discours sur la religion naturelle et révélée*, in-4°.

TURBILLY (Louis-François-Henri de Menon, marquis de), lieutenant-colonel de cavalerie, de la société d'agriculture de Paris, mort le 25 février 1776, à 59 ans, a publié un Mémoire sur les défrichemens, 1760, et la Pratique des défrichemens, 1760, in-12, qui peuvent être utiles; mais il a encore mieux prouvé qu'il faut être très-riche pour les entreprendre.

TURCHI, peintre. *Voy.* Véronèse (Alexandre).

TURCS (les), peuples de Scythie, furent appelés en Asie par les empereurs grecs, pour les opposer aux Sarrasins. Ils détruisirent d'abord l'empire de ceux-ci, et ensuite celui de Constantinople. Le premier qui s'érigea en souverain, fut

Ottoman, mort en.	1328
* Soliman.	1358
Orcan.	1359
* Amurath.	1389
* Bajazet.	1402
Josua Zelebi.	1399
* Soliman.	1410
Musa.	1413
* Mahomet I.	1421
* Amurath II.	1451
* Mahomet II.	1481
* Bajazet II.	1512
* Selim.	1520
* Soliman II.	1566
* Selim II.	1574
* Amurath III.	1595
* Mahomet IV.	1603
* Achmet Ier.	1617
* Mustapha déposé.	1617
* Osman.	1622
* Mustapha rétabli.	1623
* Amurath IV.	1640
* Ibrahim.	1648
* Mahomet IV.	1687
* Soliman III.	1691
* Achmet II.	1695
* Mustapha II.	1703
* Achmet III.	1730
* Mahomet V.	1754
* Osman II.	1757
* Mustapha III, 21 janvier. .	1774

Achmet IV, frère du précédent.

Voy. l'histoire des Turcs de l'abbé Mignot, 1 vol. in-4° ou 4 in-12.

TURENNE. *Voy.* Tour (Henri de la).

TURGOT (Michel-Etienne), né à Paris le 9 juin 1699, passa de la place de président au parlement à celle de prévôt des marchands en 1739.

Les fêtes qu'il donna au mariage de madame Elisabeth ont resté plus long-temps gravées dans la mémoire que les soins qu'il prit pour procurer l'abondance dans la capitale pendant dix années de disette. La fontaine qu'il a fait élever dans la rue de Grenelle trouve plus d'admirateurs que ces égouts immenses qui entourent tout un côté de la ville, et la débarrassent d'immondices nuisibles à la santé de ses habitans. C'est ainsi que le peuple, mauvais appréciateur du mérite, court après ce qui le flatte et abandonne l'utile. Mais les gens sensés pensent différemment, et M. Turgot leur paraitra toujours un magistrat respectable, digne d'être conservé dans la mémoire des hommes. Il fut fait conseiller d'état, puis président du grand conseil, et mourut dans la retraite en 1751. Il a laissé trois fils, dont le plus jeune a été contrôleur-général des finances sous Louis XVI, et est mort le 18 mars 1781. C'était un magistrat très-bien intentionné, mais qui avait le malheur de se prévenir de son opinion ou de celle qu'on lui inculquait; et après avoir tout détruit pour la suivre il a fallu tout rétablir.

TURINI (André), habile médecin italien, au 16e siècle, natif du territoire de Pise, fut médecin des papes Clément VII et Paul III, et de Louis XII et de son successeur, rois de France. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés à Rome en 1545, in-fol.

TURLUPIN. *Voy.* Grand (Henri Le).

TURNEBE (Adrien), était d'Andely près de Rouen. Il enseigna les humanités avec une réputation extraordinaire à Toulouse et à Paris. Il devint ensuite professeur royal en langue grecque, et directeur de l'imprimerie royale. Il mourut à Paris en 1565, à 53 ans, laissant cinq enfans. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont estimés, et dont la plupart ont été recueillis et imprimés à Strasbourg en 1606, en 3 tomes in-fol. Outre ce recueil, on a encore de lui ses *Adversaria* en 30 livres, 1580, in-fol.; Recueil de critique judicieux et profond; les six premiers livres avaient déjà paru en 1564, et les six derniers en 1573, par Adrien Turnebe le fils, mort en 1598.

TURNEBE (Odet), fils du précédent, fut avocat au parlement, premier président de la cour des monnaies, et mourut en 1581, à 28 ans. Il est auteur d'une comédie intitulée *Les Contens*, Paris, 1584, in-8°. Elle est licencieuse comme celles de ce temps.

TURNER (Robert), habile théologien anglais, quitta son pays pour la foi catholique, et se retira en Bavière. Il enseigna avec réputation à Ingolstad, et Guillaume, duc de Bavière, l'employa en plusieurs négociations importantes. Ayant perdu dans la suite la faveur de ce prince, il devint chanoine de Breslaw, et mourut à Gratz le 28 novembre 1597. On a de lui des Commentaires sur l'Écriture sainte, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec François Turner, autre théologien anglais, qui devint évêque de Rochester en 1683, puis évêque d'Ely l'année suivante. Il se fit de fâcheuses affaires à la cour d'Angleterre, et fut privé de son évêché. On a aussi de ce dernier plusieurs écrits.

TURPIN, moine de Saint-Denis, fut fait archevêque de Reims vers 760. Il reçut du pape Adrien Ier, le *pallium* en 774, avec le titre de primat. Il mit des bénédictins à l'abbaye de Saint-Remi, au lieu des chanoines qui y étaient, en 786, et mourut vers 800. On lui attribue *Vita Caroli magni et Rolandi*, qui se trouve dans *Schardii rerum germanicarum quatuor vetustiores chronographi*, Francfort, 1556, in-fol., dont il y a une traduction française, Lyon, 1583, in-8°. C'est un tissu de fables d'un moine du 11e siècle, qui a pris le nom de Jean Turpin, et d'où l'on a tiré les aventures de Roland.

TURRECREMATA. *Voy.* Torquemada.

TURRETIN (Benedict), savant théologien protestant, était fils de François Turretin, d'une illustre et ancienne famille de Lucques, lequel, ayant embrassé l'hérésie de Calvin, se retira à Genève, où sa famille s'est distinguée jusqu'ici dans la magistrature et dans l'étude de la théologie. Bénédict Turretin naquit le 9 novembre 1588, et devint, à l'âge de 33 ans, pasteur et professeur en théologie à Genève. Il s'y fit admirer par sa science, par sa modération et par sa prudence,

et y mourut le 4 mars 1631. On a de lui une Défense des versions de Genève contre le père Coton, in-fol.; des Sermons en français, sur l'utilité des châtimens, in-8°, et d'autres ouvrages.

TURRETIN (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit le 17 octobre 1623, et devint professeur de théologie à Genève en 1653. Il fut député en 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville de Genève, que l'on appelle encore aujourd'hui le *Bastion de Hollande*. François Turretin plut tellement par ses prédications, par sa capacité et par ses talens, qu'on voulut l'avoir à Leyde et à la Haie; mais il aima mieux retourner à Genève, où il mourut le 28 septembre 1687. On a de lui *Institutio theologiæ Elenchticæ*, en 3 vol. in-4°; *Theses de satisfactione Jesu-Christi*, Genève, 1667, in-4°; *De Secessione ab ecclesiâ romanâ*; 2 vol. de Sermons, et d'autres ouvrages. Bénédict Pictet son neveu lui succéda dans la chaire de théologie.

TURRETIN (JEAN-ALPHONSE), fils du précédent, naquit à Genève le 24 août 1671. Il se livra tout entier à l'étude de l'histoire ecclésiastique et de la théologie, et on érigea à Genève, en sa faveur, une chaire d'histoire ecclésiastique. Il fut recteur de l'académie de cette ville, depuis 1701 jusqu'en 1711, et y devint professeur de théologie en 1715. Il mourut à Genève le 1er mai 1737, à 66 ans. On a de lui 1° Harangues et Dissertations, Genève, 1737, 3 vol. in-4°; 2° plusieurs écrits sur la vérité de la religion chrétienne et de la religion judaïque. Ces écrits sont estimés, et ont été traduits en partie du latin en français par M. Vernet, 5 part. in-8°; 3° plusieurs Sermons; 4° un Abrégé de l'histoire ecclésiastique, dont la seconde édition est de 1736, in-8°. Il serait à souhaiter qu'on donnât au public un recueil complet de tous les ouvrages de ce savant homme, avec les changemens nécessaires.

TURRETIN (MICHEL), habile professeur en langues orientales à Genève, était cousin germain de François Turretin, dont il est parlé ci-dessus. On a de lui plusieurs Sermons estimés des protestans; deux entre autres sur l'utilité des afflictions. Il mourut le 17 février 1721.

TURRETIN (SAMUEL), l'un des fils du précédent, fut pasteur et professeur en hébreu et en théologie à Genève. Il s'y distingua par sa science et par son érudition, et mourut le 27 juillet 1727. On a de lui des Thèses, sur lesquelles a été composé le traité intitulé *Préservatif contre le fanatisme et les prétendus inspirés du dernier siècle*, imprimé à Genève en 1723, in 8°.

TURRIEN (FRANÇOIS), *Turrianus*, se nommait Torrès, et naquit à Herrera, au diocèse de Valence en Espagne, vers l'an 1504. Il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu, des antiquités ecclésiastiques et de la théologie. Il se trouva au concile de Trente en 1562, et s'y opposa à la concession de la communion sous les deux espèces. Turrien se fit ensuite jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, et mourut à Rome le 21 novembre 1584. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur des matières ecclésiastiques, et des traductions, dans lesquels on remarque beaucoup plus de lecture que de jugement, de goût et de critique.

TURSELIN ou TURSELLIN (HORACE), savant et laborieux jésuite, natif de Rome, enseigna la rhétorique en cette ville pendant vingt ans avec réputation, et fut ensuite recteur de plusieurs colléges. Il fit fleurir les humanités dans sa société, et mourut à Rome le 6 avril 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° la Vie de saint François-Xavier, dont les meilleures éditions sont celles de 1596, in-4°, et les suivantes; 2° l'Histoire de Lorette, in-8°; 3° un Traité des particules de la langue latine; 4° un Abrégé de l'Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, etc.; tous ces ouvrages sont écrits en beau latin. Les meilleures éditions de l'Histoire universelle de Turselin sont celles où se trouve la continuation du père Philippe Briet, depuis 1618 jusqu'en 1661. La meilleure traduction française de cette histoire est celle de l'abbé Lagneau, Paris, 1757, 4 vol. in-12, avec des notes.

TUTCHIN (JEAN), est auteur de quelques misérables vers et d'une

feuille hebdomadaire, appelée l'*Observateur*, pour le parti de l'opposition. Son zèle outré le fit condamner à subir la peine du fouet dans plusieurs villes d'Angleterre. Il demanda à Jacques II la grâce d'être pendu; mais il ne l'obtint pas, et subit sa condamnation. A la mort de ce prince Tutchin composa une invective contre sa mémoire, et vécut jusque sous la reine Anne. On sera peut-être surpris que la vénalité enflamme ainsi le zèle des écrivains; mais indépendamment de l'esprit de parti qu'ils peuvent avoir, les récompenses promises et effectuées sont bien capables de produire cet effet. Depuis le 10 février 1731 jusqu'au 10 février 1741, les écrivains de la cour ont coûté au ministère 50,077 livres sterling 18 schelling; et un Guillaume Arnal, auteur du *Journal Britannique*, tira du trésor, pendant quatre ans, 10,997 livres sterling 6 schellings 8 sous.

TYARD. *Voy.* THYARD.

TYDÉE, fils d'Ænée et d'Althée, fut envoyé par Polinice à Étéocle, pour le sommer de lui rendre le royaume de Thèbes. Il fut tué au siége de cette ville.

TYE (CHRISTOPHE), docteur en musique de l'université d'Oxford, en 1545, fut maître de musique des enfans de Henri VIII, organiste de la reine Elisabeth. Il a traduit et mis en musique le Mystère des Actes des apôtres, les Psaumes de David, et plusieurs morceaux de musique d'église.

TYNDALE (GUILLAUME), zélé réformateur anglais et auteur de la première version de l'Ecriture sainte en anglais, était né dans la principauté de Galles vers 1500. Il étudia à Oxford, où il eut la connaissance de la réforme de Luther, et ensuite à Cambridge. Il fit exprès le voyage d'Allemagne, pour conférer avec Luther, et fit imprimer en anglais le Nouveau Testament, qu'il envoya en Angleterre, où il fut supprimé. Il le faisait réimprimer à Anvers; mais il y fut arrêté et brûlé en 1536. Il n'a traduit que le Nouveau Testament et le Pentateuque, qui ont été insérés dans la Bible anglaise de Londres, 1535, in-folio.

TYNDARE, roi d'Œbalie et mari de Léda, passa pour le père de Castor et Pollux, qui furent appelés Tyndarides.

TYPHON ou TYPHÉE, géant énorme, était fils de Junon, selon la fable. Cette déesse, indignée que Jupiter eût enfanté Minerve sans elle, frappa la terre de sa main, et fit naitre Typhon, dont la taille était prodigieuse. D'une main il touchait l'Orient, et de l'autre l'Occident. Sa tête s'élevait jusqu'aux cieux. Ses yeux étaient de feu. Il vomissait des flammes par la bouche et par les narines; son corps était couvert de plumes entortillées de serpens; ses cuisses et ses jambes ressemblaient à deux dragons. Il se présenta avec les autres géans pour détrôner les dieux, lesquels en furent si épouvantés qu'ils s'enfuirent en Égypte; mais Jupiter le foudroya, et le précipita sous le mont Gibel en Sicile. Les savans ne sont point d'accord sur ce qui a donné lieu à cette fable.

TYPOT (JACQUES), savant politique et jurisconsulte, naquit à Diestem, ville de Brabant, d'une bonne famille. Après avoir enseigné le droit en Italie, il alla s'établir à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince le combla d'abord de biens et d'honneurs; mais dans la suite il le fit mettre en prison sur de fausses accusations. Typot ne fut élargi que sous le règne de Sigismond, fils et successeur de Jean III. Il demeura encore en Suède jusqu'en 1595, et se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague avant 1602. On a de lui *Historia Gothorum*; *Historia rerum in Suecià gestarum*, in-8°; *De Monarchiâ, De Fortunâ, De Salute reipublicæ*, in-8°; *De Justo, sive de Legibus*, in-8°; *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, cum iconibus*, Pragæ, 1613, 3 tomes in-fol., et d'autres ouvrages.

TYR, ville de Phénicie, fut bâtie par les Sydoniens, avant J. C.,

En.	1157
* Hiram Ier.	1057
Abibal.	1046
Hiram II.	1026
Huit rois, dont on connait à peine les noms, jusqu'à	
* Pygmalion.	895
On connait les noms de quelques-uns de ses successeurs,	

jusqu'à Hiram, le dernier. 592
Nabuchodonosor détruit Tyr. 572
Les Tyriens bâtissent une ville dans une île qui était vis-à-vis l'ancienne. Alexandre-le-Grand la détruit, et l'unit à l'état de Sidon.
Les Tyriens la rebâtissent, mais Antigone l'ayant conquise, elle retombe dans l'oubli. L'empereur Adrien la fait rebâtir l'an de J. C. 129
Voy. comme à Argos.

TYRANNION, célèbre grammairien du temps de Pompée, était d'Amise, dans le royaume de Pont. Il s'appelait au commencement Théophraste, mais parce qu'il tourmentait ses condisciples, Hestiæus, leur commun maitre, le nomma Tyrannion. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes, et tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate et se fut emparé de ses états. Murena le demanda à Lucullus, pour se faire un sujet de vanité d'avoir affranchi un célèbre grammairien, sur quoi Plutarque a fait des réflexions fort judicieuses. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse. Elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où il se rendit illustre par ses leçons, et où il amassa de grands biens. Il les employa, entre autres usages, à dresser une bibliothéque de plus de 30 mille volumes, et ce soin qu'il prenait à amasser des livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote. Il mourut fort vieux à Rome, étant miné et consumé par la goutte. Cicéron s'était servi de lui pour mettre en ordre sa bibliothéque. *Voy.* Apellicon.

TYRCONEL. *Voy.* Talbot.

TYRTÉE, célèbre poète grec, natif d'Athènes, excellait à chanter la valeur guerrière. Les Lacédémoniens, intimidés par l'audace d'Aristomène, général des Messéniens, eurent recours à l'oracle, qui répondit qu'il fallait que Lacédémone se laissât conduire par un Athénien. On députa aux Athéniens, qui accordèrent le poète Tyrtée. Il ranima par ses vers le courage des Spartiates dans la seconde guerre de Messène, et leur fit remporter une victoire complète sur les Messéniens. Ce succès lui valut le droit de bourgeoisie, que les Spartiates accordaient très-difficilement. Ils ordonnèrent même que dans tous les exploits militaires on réciterait les poésies de Tyrtée. Il florissait environ 630 ans avant J.-C. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, dans le Recueil des poètes grecs de Plantin, Anvers, 1568, in-8°; Platon le traite de divin, et Horace dit de lui dans son Art poétique :

Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

TYRWITH (Thomas), écuyer, membre de la société royale et de celle des arts, vers 1761, occupa pendant trois ans le poste de premier secrétaire de la chambre des communes, et se voua pour le reste de ses jours à un état obscur, parce qu'il lui laissait le loisir de s'occuper des belles-lettres. Il possédait la plupart des langues vivantes de l'Europe, la littérature grecque et romaine, et les anciens auteurs de sa patrie. En 1784 il fut élu curateur du Muséum britannique. Il fut inhumé, le 22 août 1786, à Windsor, où son père était chanoine. Il était alors âgé de 51 ans. C'est lui qui a donné l'édition des Contes de Cantorbéri, par Chaucer, 1771, 4 vol. in-8°, auxquels il en joignit un cinquième en 1778; celle des poésies de Rowley, et autres écrivains du quinzième siècle, 1778, in-8°. On a encore de lui des notes sur quelques auteurs grecs et latins.

TZERCLAÈS. *Voyez* Tilli.

TZETZÈS (Jean) poète, critique et grammairien grec, au 12e siècle, étoit originaire de Constantinople. Il fut élevé avec soin, et apprit les belles-lettres, l'hébreu, les mathématiques et la théologie. Il avait une mémoire prodigieuse, et l'on dit qu'il savait par cœur toute l'Écriture sainte. Il dédia ses Allégories sur Homère à Irène, femme de l'empereur Manuel Comnène, Paris, 1616, in-8°. Il est encore auteur de l'Histoire mêlée, en 13 chiliades, en vers libres, Bâle, 1546, in-fol.; de plusieurs Epigrammes, et d'autres Poésies en grec dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-fol. Ses ouvrages de grammaire et de critique, et ses Scholies sur Hésiode, sont estimés, et c'est ce qu'il a fait de meilleur.

TZETZÈS (Isaac), frère du précédent, et très-connu par ses excellens Commentaires sur l'Alexandra, appelée aussi la Cassandre de Lycophron, Londres, 1697, in-fol. Ces Commentaires sont savans, curieux et utiles. Fabricius croit qu'ils sont de Jean Tzetzès.

U

UBERTI (*Fazio* pour *Bonifacio de Gli*), poète florentin du 14e siècle, a fait un poëme italien dont il y a une édition fort rare, Vicence, 1474, in-fol.; une autre de Venise, 1501, in-4o, et plusieurs fois depuis; mais il n'y a que la première qui soit recherchée; il est intitulé *Ditta mundo*, ou *Dicta mundi*, c'est un poëme géographique.

UBIQUISTES. *Voy.* Brenlius.

UGHELLI (Ferdinand), de l'ordre de Cîteaux, naquit à Florence le 21 mars 1595, d'une honnête famille. Il se distingua dans ses études, eut divers emplois honorables dans son ordre, et devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de sa province, et consulteur de la congrégation de l'Index. Il se fit estimer des souverains pontifes, qui lui donnèrent une pension de 500 écus, et mourut à Rome dans son abbaye, le 19 mai 1670, à 75 ans. Son principal ouvrage est son *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ, et insularum adjacentium*, etc., imprimé à Rome, 1642 et 1662, en 9 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui est estimé, a été réimprimé à Venise, 1717 à 1722, en 10 vol. in-fol., avec des augmentations considérables; mais cette seconde édition est pleine de fautes d'impression.

UGONIUS (Mathias), évêque de Famagouste, en Chypre, au commencement du 16e siècle, a donné un Traité de la dignité patriarcale, Basle, 1507, et un Traité des conciles, Venetiis, 1532 et 1563, in-fol., livre plein de recherches et rare, parce que la cour de Rome l'a supprimé sourdement, le trouvant contraire à ses maximes.

ULACQ (Adrien), savant mathématicien des Pays-Bas, qui a donné une trigonométrie latine, Goudæ, 1633, in-fol.; *Logarithmorum chiliades centum*, 1628, in-fol. Ce dernier a été traduit en français et imprimé in-8o. C'est le fondement des logarithmes d'Ozanam.

ULFELD (Cornifix, ou Corfits, comte d'), était le dixième fils du grand chancelier de Danemarck, et issu d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume. Christiern IV, roi de Danemarck, le fit grand-maître de ses états, et vice-roi de Norvége, et le choisit pour son gendre. Il l'envoya ambassadeur extraordinaire à la cour de France en 1647, et le préféra à tous les autres seigneurs danois; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, ne fut point content de la conduite du comte d'Ulfeld, et lui trouva trop d'ambition. Ce comte fut accusé, en 1651, d'avoir voulu empoisonner le roi; la dénonciatrice, ayant manqué de preuves, fut décapitée. Cela n'empêcha point le comte de sortir secrètement de Danemarck, et de se retirer en Suède, où la reine Christine le reçut très-bien. Il montra beaucoup de zèle pour le service de la Suède; et ce qui ternit sa réputation, c'est que les conseils qu'il donna étaient préjudiciables à sa patrie. Il fut l'un des commissaires de Suède au traité de Roschild en 1658, et ne le put être en celui de Copenhague en 1660. Enfin, étant tombé dans la disgrâce des Suédois, il fut mis en prison, d'où s'étant échappé, il se retira à Copenhague avant que d'avoir obtenu l'abolition de ce qu'il avait fait contre son prince. Frédéric III le fit alors arrêter, et l'envoya avec la comtesse sa femme dans l'île de Bornholm. Mais peu de temps après il leur permit de demeurer dans l'île de Fu-

nen. Ayant ensuite obtenu la permission de voyager hors du royaume, il alla aux eaux de Spa, puis à Paris incognito, et de là à Bruges. La comtesse sa femme, qui était passée secrètement en Angleterre, fut arrêtée à Douvres, et transportée à Copenhague, où elle fut mise en prison; car on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avait tramée pour détrôner le roi de Danemarck, et faire passer sa couronne sur la tête de l'électeur de Brandebourg. Le comte d'Ulfeld fut condamné à mort comme criminel de lèse-majesté, le 24 juillet 1663, et l'arrêt fut exécuté en effigie. Le comte en reçut la nouvelle en Flandre, d'où il se retira à Bâle. Il y demeura environ cinq mois sans se faire connaître; mais, ayant ouï dire qu'on le cherchait pour le prendre, il se mit la nuit dans une petite barque pour gagner Brisack. A peine eut-il fait deux lieues que le grand froid le saisit; et comme il était déjà malade, il en mourut au mois de février 1664, à 60 ans, laissant trois fils et une fille.

ULLOA Y PEREYRA (D. Louis de), né dans la ville de Toro, au royaume de Léon, y mourut en 1660. Il avait été gouverneur de Léon, et avait quitté ce gouvernement avant sa mort. Il est auteur de sonnets et autres poésies espagnoles. Le meilleur de ses poëmes est celui de *Rachel, ou les Amours d'Alphonse VIII*.

ULPHILAS, ou GULPHILAS, évêque des Goths de Mœsie, sous l'empire de Valens, vers 370, passe pour l'inventeur des lettres gothiques. Il est certain du moins qu'il fut le premier qui traduisit la Bible dans la langue des Goths.

ULPIEN, célèbre jurisconsulte, fut tuteur, secrétaire et ministre de l'empereur Alexandre Sévère, et ensuite préfet du Prétoire. Il persécuta cruellement les chrétiens, et fut tué par les soldats de la garde prétorienne en 226. Il nous reste de lui 29 titres de fragmens recueillis par Ammien, qui se trouvent dans quelques éditions du Droit civil; ils sont curieux pour connaître les mœurs des Romains.

ULRIC (Saint), évêque d'Augsbourg, d'une ancienne maison d'Allemagne, gouverna son diocèse avec sagesse et avec prudence pendant 50 ans, et mourut en 973, à 83 ans. Jean XV le canonisa dans un concile de Latran en 993, et tel est le premier exemple de canonisation faite par les papes. Il ne faut pas le confondre avec saint Ulric, ou Udalric, natif de Ratisbonne, d'un des plus nobles et des plus puissans seigneurs du pays. Il mourut au monastère de la Celle, le 14 juillet 1093, et nous avons de lui un Recueil des anciens usages ou coutumes de Cluni, dont M. l'abbé Fleuri a donné un bel extrait dans son histoire ecclésiastique, livre 63, nº 60, et qui se trouve dans le Spicilége de Dachery.

ULRIQUE (Eléonore), sœur de Charles XII, roi de Suède, gouverna pendant l'absence de son frère avec une sagesse qu'il ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce héros, elle renonça à son droit héréditaire, pour ne paraître tenir sa couronne que des Etats, et le pouvoir absolu qui avait ruiné la Suède fut détruit. La reine fit couronner son mari, Frédéric de Hesse-Cassel, et régna conjointement avec lui. Elle chercha à réparer les maux dont la Suède se ressentait encore, et mourut en 1741, à 54 ans.

ULUG-BEIG, prince persan, et savant astronome, descendait du fameux Tamerlan, et régna à Samarcande environ 40 ans; après quoi il fut mis à mort par son propre fils, en 1449. Ses Tables de longitudes et latitudes des étoiles fixes, rectifiées pour l'année 1434, furent publiées par le savant Thomas Hyde à Oxford en 1665, in-4°, avec de savantes notes. M. Hudson les a fait insérer dans sa Géographie anglaise. M. Greaves avait déjà publié en latin ses Epoques astronomiques à Londres en 1650, in-4°.

ULUZZALI. *Voy.* Louchali.

ULYSSE, fils de Laërte et d'Anticlée, était roi d'Itaque, et l'un des héros qui contribuèrent le plus à la prise de Troie. Après le sac de cette ville, il erra pendant dix ans, fit naufrage sur les côtes de l'île de Circé, de celle de Polyphème, et retourna enfin en Italie, où avec le secours de Télémaque son fils, il tua Antinous et les autres princes qui avaient voulu épouser Pénélope sa femme, et s'emparer de ses Etats. Il céda ensuite le gouvernement de son royaume à Télémaque, et fut tué par Télégone, fils

qu'il avait eu de Circé, et qui ne le connaissait pas. C'est l'histoire de ce héros qui fait le sujet du second poëme d'Homère, intitulé Odyssée.

UPTON (Nicolas), Anglais, était au siége d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine et précenteur de Salisbéry, et vivait encore en l'année 1453. Edouard Bissæus a donné au public un ouvrage de sa façon, *De studio militari*, joint à d'autres de même espèce, Londres, 1654, in-fol.

URANIE, c'est-à-dire *Céleste*, l'une des neuf Muses, selon la fable, préside à l'astronomie. On la représente ordinairement avec une robe de couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant des deux mains un grand globe, et environnée d'instrumens de mathématiques. Uranie fut aussi un des surnoms de Vénus.

URANUS. *Voy.* Saturne.

URBAIN (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul, fut évêque de Macédoine. Saint Paul le salue dans son épître aux Romains.

URBAIN Ier, succéda au pape Calixte Ier le 13 octobre 222, et eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ sous l'empire d'Alexandre Sévère, le 23 mai de l'an 250.

URBAIN II, appelé auparavant Odon, ou Eudes, était religieux de Clugni, et natif de Châtillon-sur-Marne. Il succéda au pape Victor III, le 12 mars 1088, et se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'anti-pape Guibert. Il tint, en 1095, le célèbre concile de Clermont en Auvergne, pour le recouvrement de la Terre-Sainte, dans lequel il fut ordonné de recevoir séparément le corps et le sang de Jésus-Christ en communiant, et mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui 59 lettres, dans les Conciles du père Labbe. Dom Ruinard a écrit sa vie en latin, dans les Œuvres posthumes du père Mabillon. Elle mérite d'être lue.

URBAIN III, appelé auparavant *Lambert Crivelli*, était archevêque de Milan, et fut élu pape le 25 novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur touchant les terres laissées par la princesse Mathilde à l'église de Rome, et mourut à Ferrare le 29 octobre 1187, après avoir appris la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin.

URBAIN IV, natif de Troyes en Champagne, s'éleva par son mérite, et fut élu pape le 25 août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, institua la fête du Saint-Sacrement en 1264, et mourut à Pérouse le 20 octobre de la même année, laissant divers écrits, dont ceux qui ont été imprimés sont, 1° 61 Epitres curieuses et utiles, dans le *Thesaurus novus anecdotorum* des pères Martenne et Durand; 2° une Paraphrase sur le psaume 50 *Miserere mei Deus*, dans la Bibliothèque des Pères.

URBAIN V, natif du diocèse de Mende, était fils de Guillaume de Grimoard, baron du Roure et de Grisac, et d'Emphelise de Sabran, sœur de saint Elzéar. Il se fit bénédictin, fut abbé de Saint-Germain d'Auxerre, puis de Saint-Victor de Marseille, et succéda au pape Innocent VI le 27 octobre 1362. Il protégea les savans, et entretenait jusqu'à mille écoliers dans différentes universités, soutint avec zèle les droits ecclésiastiques, alla à Rome en 1367, où il demeura deux ans, et mourut en odeur de sainteté à Avignon, le 19 décembre 1370, à 61 ans. On a de lui quelques lettres.

URBAIN VI, natif de Naples et archevêque de Bari, fut élu pape, contre les formes ordinaires, n'étant pas cardinal, et dans une espèce de sédition du peuple, le 8 avril 1378. Les cardinaux élurent, peu de temps après, le cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII; ce qui fut le commencement d'un long et fâcheux schisme. En 1383 il fit prêcher une croisade en Angleterre contre la France et son compétiteur Clément VII; mais l'armée fut dissipée. Urbain, du désespoir, fit arrêter six de ses cardinaux, qui avaient conspiré pour le déposer et le faire brûler comme hérétique. Cinq de ses cardinaux moururent dans les supplices. Le sixième, qui était évêque de Londres, échappa, à la recommandation du roi d'Angleterre. Urbain VI institua la fête de la Visitation, et mourut le 15 octobre 1389.

URBAIN VII, Romain, appelé auparavant Jean-Baptiste *Castanée*, succéda au pape Sixte V. On en atten-

dait de grandes choses, à cause de sa science et de sa piété; mais il mourut 13 jours après son élection, le 27 septembre 1590.

URBAIN VIII, natif de Florence, appelé auparavant *Maffeo Barberini*, succéda au pape Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbin au saint siége, et gouverna l'Eglise avec beaucoup de sagesse, de prudence et de splendeur. Il aimait les belles-lettres et les savans, et faisait de beaux vers latins et italiens. En 1642 il approuva l'ordre de la Visitation, et supprima celui des Jésuitesses. Il donna aussi une bulle par laquelle il renouvelle celle de Pie V contre Baïus, et déclare que le fameux livre de Jansénius, intitulé *Augustinus*, renferme plusieurs propositions déjà condamnées. Il mourut le 29 juillet 1644. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose. Ses poésies italiennes sont imprimées à Rome, 1640, in-12. Les latines sacrées ont été magnifiquement imprimées à Paris, au Louvre, in-fol., sous le titre de *Maffei Barberini poemata*. Il savait si bien le grec, qu'on l'appelait l'*Abeille attique*. Ce fut Urbain VIII qui donna aux cardinaux le titre d'éminence.

URBAIN DE BELLUNO, *Urbanus Valerianus*, ou *Bolzanus*, cordelier et précepteur du pape Léon X, est le premier, selon Vossius, qui ait donné une Grammaire grecque en latin, Paris, 1543, in-4°, qui mérite quelque estime. Il a donné aussi une collection d'anciens grammairiens, sous le titre de *Thesaurus Cornucopiæ*, Venise, 1496, in-fol. Urbain de Belluno mourut en 1523, à 84 ans.

URBANISTES. *Voy.* CLAIRE.

URBIN (BRAMANTE D'), l'un des plus excellens architectes que l'Italie ait produits, naquit à Castel-Duranti dans le duché d'Urbin, vers 1444. Il fut en grande estime auprès du pape Alexandre VI, et Jules II lui donna l'intendance de ses bâtimens. Il entreprit de joindre le Belvéder au palais du Vatican, et rien n'est plus surprenant que l'escalier qu'il fit en cette occasion. Ayant ensuite persuadé au pape d'abattre l'église de Saint-Pierre, pour en bâtir une autre plus superbe, dont il montra le dessin, il commença ce grand ouvrage; et, quoiqu'il n'ait pu le finir, il s'y acquit une gloire immortelle. Il en laissa la continuation à Raphaël d'Urbin et à Julien de Saint-Gal, qui ne suivirent pas ses intentions; ce qui fait que cette église, quoique la plus belle du monde, n'a pas toute la perfection qu'elle aurait si l'on eût suivi exactement le dessin de Bramante. Il mourut à Rome en 1514, à 70 ans.

URBIN (duc d'). *Voy.* ROVÈRE.

URCEUS (ANTOINE), surnommé *Codrus*, naquit à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, le 15 août 1456. Il enseigna les belles-lettres à Forli, puis à Bologne. Il avait fait paraître peu de religion dans sa conduite et dans ses discours, surtout lorsque le feu prit dans sa chambre, et consuma ses papiers à Forli; mais on assure qu'il se repentit dans la suite de ses impiétés et de ses égaremens, et qu'il mourut à Bologne en de grands sentimens de piété, en 1500, à 54 ans, ou en 1516, à 70 ans. On a de lui des Harangues, des Lettres, des Sylves, des Satires, des Epigrammes et des Eglogues, en latin, dont il y a eu plusieurs éditions, et dont on fait peu de cas, excepté celle de Bologne, 1502, in-fol. On dit que le surnom de *Codrus* lui fut donné parce que le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui : « Les affaires vont bien, répondit Urceus; Jupiter se recommande à Codrus. »

URFÉ (HONORÉ D'), naquit à Marseille le 11 février 1567, de Jacques d'Urfé, d'une illustre maison du Forez, originaire de Souabe, et de Renée de Savoie, fille du comte de Tende. Il fut le cinquième de six fils et le frère de six sœurs. Il fut envoyé à Malte, et retourna ensuite dans le Forez. Anne d'Urfé son frère, qui avait épousé en 1574, Diane de Château-Morand, riche et seule héritière de sa maison, ayant fait déclarer son mariage nul en 1576, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, Honoré d'Urfé, qui avait intérêt que les grands biens de Diane de Château-Morand passassent dans sa maison, l'épousa vers 1601; mais ce mariage ne fut point heureux, parce que Diane, qui avait alors plus de 40 ans, était d'une malpropreté insupportable, à cause des grands chiens qu'elle avait toujours autour d'elle, et

jusque dans son lit. Honoré d'Urfé n'en eut point d'enfans; et, s'en étant séparé, il se retira en Piémont, où il mourut en 1625, à 58 ans. Son principal ouvrage est un célèbre roman intitulé *l'Astrée*, en 4 vol. in-8°, auxquels Baro, son secrétaire, en ajouta un cinquième. Il a été réimprimé en 1733, 10 vol. in-12. Ce roman est le livre le plus ingénieux qui ait paru en ce genre. On croit ordinairement qu'il y décrit les aventures galantes du règne de Henri IV, et la passion qu'on prétend qu'il avait eue pour Diane de Château-Morand, quand elle épousa son frère; mais cela est faux, puisqu'il n'avait que sept ans quand le mariage de son frère se fit, et que d'ailleurs il n'épousa point Diane par passion, mais par intérêt, comme on l'a observé ci-dessus. Les autres ouvrages du comte d'Urfé sont: un poëme intitulé *La Sirène*, 1611, in-8°; des Epitres morales, 1620, in-12; un poëme intitulé *La Savoisiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée; une Pastorale en vers non rimés, intitulée *La Silvanire*, in-8°, et quelques Sonnets. Anne d'Urfé son frère aîné fut comte de Lyon, mena une vie très-exemplaire, et mourut en 1621, à 66 ans. C'était aussi un homme de lettres, et l'on a de lui des Sonnets, des Hymnes et d'autres poésies, 1608, in-4°. La maison d'Urfé, qui a produit un grand nombre d'autres personnes de mérite, est éteinte.

URIE, prophète des juifs, ayant prédit la destruction du temple de Salomon, et les malheurs dont les juifs seraient accablés, fut mis à mort par ordre du roi Joakim, 608 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Urie, mari de Bethsabée, dont il est parlé dans l'histoire de David; ni avec Urie, successeur de Sadoc II dans la grande sacrificature.

UROOM (Henri-Corneille), habile peintre, né à Harlem en 1566, passa la plus grande partie de sa vie à voyager dans la plupart des cours de l'Europe. Il avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer.

URSATUS. *Voyez* Orsato.

URSCOLO, famille illustre à Venise, dont était le doge Pierre Ier, Urscolo, qui, au grand regret des Vénitiens, se fit moine au bout de deux ans. Pierre II acquit à la république toute la Dalmatie, détruisit les Narentins qui infestaient le golfe de leurs pirateries, et mourut l'an 1000. Par reconnaissance les Vénitiens mirent son fils Othon sur le trône. Celui-ci fit le bonheur de la république pendant 24 ans, et succomba à une faction à la tête de laquelle était Flabenigo. Othon fut rasé, et Flabenigo régna. Quoiqu'il eût de bonnes qualités, son usurpation l'avait rendu odieux. Au bout de quatre ans il fut détrôné, et Othon rappelé; mais il était mort à Constantinople, dans sa retraite. Un de ses frères, nommé Dominique, s'empara du dogat, et n'en jouit que vingt-quatre heures. Flabco élu, et fit proscrire la famille Urscolo, et cette proscription a duré jusqu'à nos jours, malgré les services des ancêtres de cette famille.

URSIN, ou URSICIN. *Voyez* Damase.

URSINS, ou ORSINI, maison des plus illustres et des plus anciennes d'Italie, qui subsiste depuis plusieurs siècles, et qui a donné cinq papes et plus de trente cardinaux à l'Eglise, outre un grand nombre de sénateurs romains et de grands capitaines.

URSINS (des); une autre maison, originaire de Troyes a porté ce nom, parce que Jean Jouvenel, conseiller au Châtelet, ayant été élu prévôt des marchands, l'État de la ville rétablit les priviléges des marchands, et s'opposa aux insolences des grands, jusqu'au danger de sa vie; et qu'en considération de ses services la ville de Paris lui donna l'hôtel des Ursins, dont il joignit le nom au sien. Il montra la même fermeté contre les partisans du roi d'Angleterre. Ses biens furent confisqués en 1422. Charles VII, pour l'en dédommager, le fit président au parlement séant à Poitiers, où il mourut le 1er avril 1431. Michel son fils continua la postérité, éteinte en 1650 dans la personne de François Jouvenel des Ursins, marquis de Traynel, qui mourut le 9 octobre, à 81 ans. C'est de cette famille qu'une chapelle de Notre-Dame de Paris porte le nom des Ursins.

URSINS (Jean Juvenal, ou plutôt Juvenel), célèbre archevêque de Reims dans le 15e siècle, était frère de Guillaume des Ursins, baron de

Traynel et chancelier de France. Après avoir été maître des requêtes, et s'être distingué en plusieurs emplois, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Beauvais en 1432, puis de Laon en 1444, et archevêque de Reims en 1449, après Jacques Juvenel des Ursins son frère. Il fut nommé pour revoir la sentence prononcée contre la célèbre Pucelle d'Orléans, tint un concile, et mourut le 14 juillet 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du règne de Charles VI*, depuis 1380 jusqu'en 1422, imprimée au Louvre, in-fol. Cette maison a produit plusieurs autres grands hommes.

URSINS (Anne-Marie de la Tremouille, princesse des), nom de son second mari, Flavio Ursins, duc de Bracciano, jouit à la cour de Philippe V de la plus grande faveur. Ce monarque fut obligé de la disgracier en 1715. Elle se retira d'abord à Avignon, ensuite à Rome, où elle mourut en 1722.

URSINUS (Zacharie), fameux théologien protestant, naquit à Bressau le 18 juillet 1534. Il se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, s'acquit une grande réputation en Allemagne, et fut ami intime de Mélancthon; mais après la mort de ce dernier, Ursinus étant persécuté par les théologiens de la confession d'Augsbourg, il sortit de Breslau, et se retira à Zurich. Il mourut à Neustadt le 6 mars 1583, à 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des protestans. Heidelberg, 1611, 3 tomes in-fol. Les plus connus sont: *Exegesis de sacramentis; Admonitio neudstadiana; Commentarius de moralitate et consolationibus Christiani.* C'est lui qui a écrit le premier sur la porte de son cabinet d'étude: *Amice, quisquis hùc venis, aut agito paucis, aut abi, aut me laborantem adjuva.* Il y a un assez grand nombre d'autres écrivains du nom d'Ursinus, entre autres Jean Henri Ursinus, savant théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, dont on a *Parallela Evangelii; Commentaria in Joel, Amos, Jonam, Ecclesiasten; Sacra analecta; De Christianis officiis; Arboretum biblic.; Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone*, Norimbergæ, 1661, in-8°; *Sylvæ theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12; *Jeremiæ virga vigilans; De Ecclesiarum germanicarum origine et progressu*, 1664, in-8°, etc. Georges Henri Ursinus son fils fut un habile philologue et littérateur, et mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui *Diatribe de Taprobana, Cerne et Ogiride veterum; Disputatio de locustis; Observationes philologicæ; De variis vocum etymologicis et significationibus, etc.; De creatione mundi; Notulæ criticæ ad eclogas Virgilii; Annotationes in Senecæ Troada; De primo et proprio aoristorum usu; Grammatica græca; Dionysii terræ orbis descriptio cum notis.* Il ne faut pas le confondre avec Georges Ursinus, savant théologien danois, qui s'est fait connaître avantageusement par ses antiquités hébraïques. *Voy.* Fulvius.

URSULE (Sainte), fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut martyrisée par les Huns, auprès de Cologne sur le Rhin, avec plusieurs autres filles qui l'accompagnaient, vers l'an 383, selon la plus commune opinion. Plusieurs écrivains ont dit que les compagnes de sainte Ursule étaient au nombre de onze mille, et ils les appellent les onze mille vierges; mais Usuard, qui vivait au 9e siècle, dit seulement qu'elles étaient en grand nombre, et d'autres prétendent qu'elles n'étaient que onze en tout. Ils se fondent sur les anciens titres dans lesquels, en parlant de ces saintes, on lit en chiffres romains, XI. M. V.; ce qu'ils expliquent par onze martyres vierges, au lieu de onze mille vierges. D'autres croient que la principale compagne de sainte Ursule se nommait Undecimille, d'où est venue l'équivoque et la méprise de ceux qui ont cru qu'Undecimille, qui est un nom propre, était le nombre de onze mille, ou de *undecim millia.* Cette conjecture est appuyée par un ancien missel de Sorbonne, où la fête de sainte Ursule, patronne de la Sorbonne, est marquée de cette sorte: *Festum SS. Ursulæ, Undecimilliæ, et sociarum, virginum et martyrum.* Il y a dans l'Église un ordre de religieuses qui prennent le nom de cette sainte. *Voy.* Angele Merici, Bus.

URSUS (Nicolas-Raymarus), habile mathématicien, né à Henstedt dans le Dithmarsen, après avoir gardé les pourceaux dans sa jeunesse, s'appliqua de lui-même à l'étude des langues et des sciences, et fit tant de pro-

grès qu'il devint l'un des plus savans astronomes et des plus habiles mathématiciens de son temps. Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, et fut ensuite appelé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague. Il mourut vers 1600. On a de lui quelques ouvrages de mathématiques. Il eut une dispute très-vive avec Ticho-Brahé, qui l'avait accusé de lui avoir dérobé son système.

USPERG (l'abbé). *Voyez* CONRAD DE LICHTENAU.

USSERIUS, en anglais USHER (JACQUES), naquit à Dublin en 1580, d'une famille noble et ancienne. Il dressa en 1615, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la religion et la discipline ecclésiastique, et ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'Église anglicane. Ce prince lui donna l'évêché de Meath en 1620, puis l'archevêché d'Armach en 1626. Usserius passa en Angleterre en 1640, et ne pouvant plus retourner en Irlande à cause des guerres civiles, il fit transporter sa bibliothéque en Angleterre. Il fut extrêmement sensible au malheur du roi Charles Ier. Cromwell eut pour lui de grands égards, et lui promit, en 1655, qu'on ne tourmenterait plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Usserius mourut de pleurésie le 21 mars 1655, à 75 ans; il avait une fille mariée. Cromwell, qui savait qu'il avait été fort aimé du peuple, le fit enterrer solennellement dans l'abbaye de Westminster. On a d'Usserius un grand nombre de savans ouvrages en latin. Les principaux sont 1° l'Histoire de Gothescalque, Dublin, 1631, in-4°; 2° une Histoire chronologique, ou des Annales de l'Ancien et du Nouveau Testament, Genève, 1722, in-fol., ouvrage très-estimé; 3° une édition des Epîtres de saint Ignace, de saint Barnabé et de saint Polycarpe, avec des notes, Oxford, 1644, et Londres, 1647, 2 tomes in-4°. Cette édition est rare; 4° les Antiquités des églises britanniques, Londres, 1687, in-fol.; un Traité de l'édition des Septante, Londres, 1655, in-4°, dans lequel il y a des opinions singulières, qui n'ont pas eu le suffrage des savans, etc. On ne peut douter qu'il n'y ait dans les ouvrages d'Usserius beaucoup de critique et d'érudition, et une grande connaissance de l'antiquité sacrée et profane. Richard Part a écrit sa vie à la tête du recueil des Lettres d'Usserius, Londres, 1686, in-fol.

USUARD, savant bénédictin, mort vers 875, est auteur d'un célèbre martyrologe qu'il dédia à Charles-le-Chauve. Les meilleures éditions de ce martyrologe sont 1° celle de Molanus, Louvain, 1568, in-8°, parce que ses censeurs retranchèrent plusieurs choses dans les autres; 2° celle de Jean Solerius, Anvers, 1714, in-fol.; et celle de dom Bouillard, 1718, in-4°.

USUM-CASSAN, roi de Perse, fils d'Ali-Beg, descendant de Tamerlan, était gouverneur d'Arménie lorsqu'il se révolta contre le roi de Perse Joancha, le fit mourir et monta sur son trône. Il épousa la fille de l'empereur de Trébisonde, s'unit avec les chrétiens contre les Turcs; mais ses exploits ne rapportèrent aucun avantage aux chrétiens. Il mourut en 1478.

UTENBOGAERT (JEAN), né à Utrecht le 21 février 1557, fut célèbre parmi les théologiens remontrans par les persécutions qu'il eut à souffrir. Il finit cependant ses jours tranquillement à la Haie, le 4 septembre 1644. Ses ouvrages sont en hollandais, Histoire ecclésiastique, depuis l'an 400 jusqu'en 1619, 1646, in-fol; sa Vie, 1645, in-4°, etc.

UTENHOVE (CHARLES), d'une illustre famille de Gand, naquit à Gand en 1536, et fut envoyé à Paris pour y faire ses études. De Paris, Utenhove passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, qui lui donna des marques de sa libéralité. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui *Mythologica Æsopica*, Steinfurt, 1607, in-8°; *Xenia*, Basiliæ, 1564, in-8°, et d'autres ouvrages estimés. Cette famille a produit plusieurs autres savans.

UXELLES (NICOLAS CHALON DU BLÉ, marquis d'), fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais après la mort de son frère aîné, en 1669, il entra dans le service militaire, soutint 56 jours de siége dans Mayence, et ne la rendit que par ordre du roi. Il fut nommé maréchal de France en 1703, plénipotentiaire à Gertruydemberg et à Utrecht, du conseil de régence en 1718. Il est mort en 1730, sans avoir été marié.

V

VACHER, chirurgien de l'hôpital militaire de Besançon, né à Moulins, mort en 1769, a publié des *Observations de chirurgie*, 1737, in-12; *Dissertation sur le cancer*, 1740, in-12; *Histoire du F. Jacques.*

VACHET (JEAN-ANTOINE LE), prêtre, instituteur des sœurs de l'Union chrétienne, et directeur des dames hospitalières de Saint-Gervais, était natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Il vécut dans une humilité profonde, pratiqua les austérités les plus dures à la nature, et se consacra à l'instruction et au soulagement des pauvres, auxquels il distribua son bien. Il mourut le 6 février 1681, à 78 ans, après avoir composé plusieurs livres de piété, savoir: *L'Exemplaire des enfans de Dieu*, *La Voie de Jésus-Christ*, *L'Artisan chrétien*, *Réglemens pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne*. L'abbé Richard a écrit sa vie, imprimée à Paris en 1692, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Joseph de Vachet, prêtre de l'Oratoire, natif de Beaune, et curé de Saint-Martin de Sablon, au diocèse de Bordeaux. On a de lui des poésies latines, Saumur, 1664, in-12. Il mourut vers 1655.

VACQUERIE, ou VAQUERIE (JEAN DE LA), premier président du parlement de Paris, sous le règne de Louis XI, se fit admirer par sa probité, par sa fermeté, par son intrépidité à soutenir les intérêts du peuple, et par son désintéressement. Quelque absolu que fût Louis XI, il ne put tenir à ce discours de la Vacquerie à la tête du parlement: « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences. » Le roi retira ses édits. Alors la perte des charges laissait les officiers du parlement sans grandes ressources. Il mourut en 1497. Le chancelier de l'Hôpital fait de ce président cet éloge, « qu'il était beaucoup plus recommandable par sa pauvreté, que Rollin, chancelier du duc de Bourgogne, par ses richesses. »

VADÉ (JEAN-JOSEPH), né à Ham en Picardie au mois de janvier 1720, fut amené à Paris à l'âge de cinq ans par son père qui vivait d'un petit commerce. Il eut une jeunesse si bouillante, si fougueuse et si dissipée, qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études; mais il corrigea du mieux qu'il put le défaut d'éducation par la lecture de tous nos bons livres français. Vadé est créateur d'un nouveau genre de poésie qu'on nomme le genre poissard. Pour y réussir, il étudia les poissardes et leur ton, qu'il posséda ensuite supérieurement. Ce genre poissard, dans lequel il a excellé, ne doit point être confondu avec le burlesque; celui-ci ne peint rien, le poissard, au contraire, peint la nature, basse à la vérité mais qui n'est point sans agrémens. Vadé est le Teniers de la poésie. Quoique ses pièces poissardes aient eu beaucoup de succès, on ne les a jamais jouées aussi bien qu'il les récitait, et l'on perdait beaucoup à ne pas l'entendre lui-même; ce n'était point une imitation, c'était la nature; mais cette nature, ce ton poissard, ce langage des halles, cette licence et ces expressions trop libres, rendent la lecture des ouvrages de Vadé très-dangereuse, et ont toujours quelque chose de révoltant pour les personnes bien élevées. Vadé était doux, généreux, plein de probité et de candeur. Il était désiré dans les compagnies. Il y portait la gaieté et la joie par ses propos, par ses chansons, et surtout par son ton poissard. Il était d'un tempérament fort et robuste, mais il en abusa, et le

jeu, la table et sa passion pour les femmes avancèrent ses jours. Il avait commencé à reconnaître ses égaremens, et il se proposait d'être plus sage et plus laborieux, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut avec des sentimens très-chrétiens, le 4 juillet 1757, à 37 ans. Ses œuvres ont été imprimées en 4 vol. in-8°. Ce sont des opéras-comiques, des chansons, des parodies, des bouquets, des *Lettres de la grenouillière*, un poëme de *La Pipe cassée*; *Complimens des clôtures des foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent*, etc.

VADIANUS (JOACHIM), naquit à Saint-Gal en Suisse le 29 novembre 1484. Il pratiqua la médecine avec réputation, enseigna les belles-lettres à Vienne en Autriche, devint sénateur dans son pays, et y exerça les premières charges. Il mérita aussi la couronne de laurier que les empereurs donnaient alors à ceux qui excellaient dans la poésie, et mourut en 1551, à 66 ans. On a de lui des Commentaires sur Pomponius Mela, 1577, in-fol.; un Traité de poétique, 1518, in-4°, et d'autres ouvrages en latin.

VÆNIUS (OTTO), célèbre peintre, né à Leyde en 1556, s'acquit une grande réputation en Italie, et fut employé par le duc de Parme, par l'empereur, par le duc de Bavière, et par l'électeur de Cologne. Enfin il fut appelé à Bruxelles par l'archiduc Albert, qui le nomma intendant de la monnaie. Entre les tableaux d'Otto Vænius, on estime surtout son Triomphe de Bacchus, et la Cène qu'il fit pour la cathédrale d'Anvers. Il avait un dessin correct, jetait bien ses draperies, donnait un air gracieux à ses airs de tête, et une belle expression à ses figures. Il a peint les *Emblèmes d'Horace*, 1607, in-4°; *De l'Amour divin*, 1615, in-4°; *Des Amours*, 1608, in-4°, lat.; *La Guerre des Bataves contre les Romains*, que Tempestes a gravée en 36 planches, 1612, et auxquelles on a joint un discours, en 1770, par M. de Saint-Simon, grand in-fol. C'est lui qui fut le maître du célèbre Rubens. Il mourut à Bruxelles en 1634. Gilbert et Pierre Vænius ses frères se distinguèrent aussi, le premier dans la gravure, et le second dans la peinture.

VAILLANT DE GUESLIS (*Germanus Valens Guellius Pimpontius*, abbé de Painpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, et l'un des plus savans humanistes du 16e siècle, s'éleva par son mérite, et s'acquit l'estime du roi François Ier. Il mourut à Mun-sur-Loire le 25 septembre 1587. On a de lui un bon Commentaire sur Virgile, Anvers, 1575, in-fol., et un poëme qu'il composa à l'âge de 70 ans, et dans lequel il prédit l'horrible attentat commis deux ou trois ans après sur le roi Henri III, et les désordres dont cet attentat fut suivi. On le trouve dans *Deliciæ poetarum gallorum*.

VAILLANT (JEAN FOY), très-habile antiquaire, naquit à Beauvais le 24 mai 1632. Il fut élevé avec soin dans les sciences, par son oncle maternel, et destiné à l'étude de la médecine; mais un laboureur ayant trouvé dans son champ, près de Beauvais, un petit coffre plein de médailles anciennes, et les ayant portées à M. Vaillant, celui-ci, à la vue de ces médailles, sentit réveiller son goût pour l'antiquité, et les ayant achetées aussitôt, il se livra tout entier à la recherche de ces précieux monumens de l'antiquité. Il se forma en peu de temps un cabinet curieux en ce genre, et fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Dans la suite, s'étant embarqué à Marseille pour aller à Rome, il fut pris par un corsaire, conduit à Alger, et mis à la chaîne. Environ quatre mois après on lui permit de revenir en France, pour solliciter sa rançon, et s'étant embarqué sur une petite frégate, il fut attaqué par un corsaire de Tunis; M. Vaillant, à la vue de ce nouveau danger, de peur de tout perdre, comme il avait fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avait sur lui. Il trouva ensuite le moyen de se sauver sur un petit esquif, où la nature lui rendit quelques jours après les médailles qu'il avait confiées à son estomac. De retour à Paris, il reçut ordre de la cour d'entreprendre un nouveau voyage qu'il poussa jusqu'au fond de l'Égypte et de la Perse, d'où il rapporta les médailles les plus rares. M. Vaillant devint garde des médailles de M. le duc du Maine, et membre

de l'académie des Inscriptions. On eut à Rome tant de considération pour lui qu'il obtint dispense pour épouser successivement les deux sœurs. Il mourut à Paris le 23 octobre 1706, à 75 ans. On a de lui 1° l'*Histoire des rois de Syrie*, Paris, 1681, in-4°, et l'*Histoire des rois d'Égypte*, par les médailles, Amsterdam, 1701, in-fol., bons ouvrages; 2° un grand nombre de savantes dissertations sur différentes médailles; 3° l'*Histoire des Césars*, par les médailles, jusqu'à la chute de l'empire romain, 1694, 2 vol. in-4° : cet ouvrage est le plus estimé de tous les écrits de M. Vaillant; il a été réimprimé à Rome en 1743, en 3 vol. in-4°, avec des augmentations considérables; 4° *Les Familles romaines*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol.; 5° *Arsacidarum historia*, Paris, 1725, in-4°; 6° *Achemenidarum imperium*, 1725, in-4°; 7° *Numismata ærea imperatorum*, 1688, 2 vol. in-fol.; 8° *Numismata græca*, Amsterdam, 1700, in-fol; 9° une seconde édition du cabinet de Seguin, 1684, in-4°.

VAILLANT (Jean-François Foy), fils du précédent, naquit à Rome le 17 février 1665. Il se fit recevoir médecin de la faculté de Paris en 1691, et fut reçu de l'académie des inscriptions en 1702. Il mourut le 17 novembre 1708, à 44 ans. On a de lui plusieurs Dissertations curieuses sur les médailles, qui se sont perdues, mais dont l'extrait se trouve dans le journal de Trévoux. Il avait fait aussi une Dissertation sur les dieux cabires, et un Traité de la nature et de l'usage du café, qui se sont perdus manuscrits. Il ne faut pas confondre ces deux auteurs avec Clément Vaillant, natif de Beauvais, leur parent, et habile avocat au parlement de Paris au commencement du 17ᵉ siècle. On a de ce dernier trois ouvrages sur des matières intéressantes de droit.

VAILLANT (Sébastien), naquit à Vigny près de Pontoise le 26 mai 1669, devint organiste, puis chirurgien, et ensuite secrétaire de M. Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talens de M. Vaillant pour la botanique, lui donna entrée dans tous les jardins du Roi, et lui fit avoir la direction du jardin royal qu'il enrichit de plantes curieuses. M. Vaillant fut ensuite professeur et sous-démonstrateur des plantes du jardin Royal, garde des drogues du cabinet du Roi, et membre de l'académie des Sciences. Il mourut de l'asthme le 26 mai 1722, sans enfans. Sa veuve lui a survécu. On a de lui 1° d'excellentes Remarques sur les institutions de botanique de M. de Tournefort; 2° un beau Discours sur la structure des fleurs, et sur l'usage de leurs différentes parties, Leyde, 1728, in-4°; 3° *Botanicon Parisiense*, ou dénombrement, par ordre alphabétique, des plantes qui se trouvent aux environs de Paris, etc., avec figures, donné par Boerhaave, Leyde, 1727, in-fol., et un autre petit Botanicon, Leyde, 1743, in-12.

VAILLANT (Wallerant), peintre et graveur, né à Lille en 1623, réussit principalement dans le portrait. D'après le conseil de ses amis, il se rendit à Francfort lors du couronnement de l'empereur Léopold. Il eut l'honneur de peindre ce prince et la plupart des grands seigneurs; il y aurait même eu de l'ouvrage pour long-temps si le maréchal de Grammont ne l'eût emmené à la cour de France, qu'il eut aussi l'honneur de peindre. Il est le premier qui ait gravé en manière noire, secret qu'il tenait du prince palatin Robert, grand-amiral d'Angleterre. Il devait tenir ce secret caché; mais le fils de celui qu'il avait pris pour hacher son cuivre obtint de son père la manière de préparer le cuivre. Il en abusa en le donnant à tout le monde, et dépensant en libertinage tout ce qu'il en retirait, de sorte qu'il mourut dans la misère. Ce secret dans des mains peu habiles produisit de mauvaises planches, jusqu'à ce que Schmid restaurât cette manière. Vaillant est mort à Amsterdam en 1677. Il avait quatre frères peintres, mais peu renommés. On a en gravure, de Vaillant, la tentation de saint Antoine; le portrait de Van-Dyck; l'Enfant prodigue, etc.

VAIR (Guillaume du), fils de Jean du Vair, chevalier et procureur-général de la reine Catherine de Médicis et de Henri de France, duc d'Anjou, naquit à Paris le 7 mars 1556, et fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, premier

président au parlement de Provence, et enfin garde-des-sceaux en 1616; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il avait une prévoyance et une sagacité admirable; il aima mieux quitter les sceaux que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre qui abusait de sa faveur. Cet homme illustre mourut à Tonneins en Agenois le 3 août 1621, à 66 ans. On a de lui des traductions estimées, des Harangues, et d'autres ouvrages, imprimés à Paris en 1641, in-fol.

VAISSETTE (dom Joseph), né à Gaillac en Agenois l'an 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays Albigeois, et il se fit bénédictin dans le prieuré de la Daurade à Toulouse, le 11 juillet 1711. Son amour pour l'étude et son goût pour l'histoire le firent appeler à Paris en 1713, par ses supérieurs, qui le chargèrent avec dom Claude de Vic de travailler à l'histoire de Languedoc; le premier volume en parut en 1730, in-fol., et dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les quatre autres volumes. On trouve à la fin de chaque volume des notes savantes et curieuses. Il avait donné auparavant un petit Écrit sur l'origine de la monarchie française, qui eut assez de succès, et il donna depuis en 1749 un abrégé de son *Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12. On a encore de dom Vaissette une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4°, et en 12 vol. in-12; c'est une des meilleures que nous ayons, quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes. Il mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 10 avril 1756.

VAL-DES-CHOUX. *Voy.* VIARD.

VAL (PIERRE DU), habile géographe, était fils de Pierre du Val et de Marie Samson sœur de Nicolas Samson le géographe, et naquit à Abbeville le 19 mai 1619. Il enseigna la géographie avec réputation, et mourut à Paris le 29 septembre 1683, à 65 ans. On a de lui plusieurs Traités de géographie, et des Cartes peu estimées aujourd'hui.

VALART (JOSEPH), prêtre, et ancien professeur à l'école militaire, était né à Hesdin, et est mort en 1779. Il a fait divers ouvrages de grammaire, et a traduit l'Imitation et le nouveau Testament, dont il a donné de belles éditions, ainsi que du texte original, chez Barbou. Il en a donné aussi de plusieurs auteurs latins.

VALBONAIS. *Voy.* BOURGCHENU.

VAL-DE-GRACE. *Voy.* ARBOUZE.

VALDIVISIO. *Voy.* BARAHONA.

VAL (ANDRÉ DU). *Voy.* DUVAL.

VALDÈS (JEAN DE), peintre de Séville et chef de l'académie de peinture de cette ville, y est mort en 1691. On admire à Séville un de ses tableaux chargé des emblèmes de la mort, au milieu duquel se trouve un cadavre à demi rongé de vers. S'il est dans la vérité, il n'est pas dans le genre agréable.

VALDO (PIERRE), né à Vaud en Dauphiné, fut si frappé de la mort subite d'un ami qui expira en sa présence, qu'il distribua tout son bien aux pauvres. Ces pauvres se mirent à le suivre. De leur bienfaiteur il devint leur maître. Il leur expliquait le Nouveau Testament en langue vulgaire, et leur prêchait l'amour de la pauvreté oisive, ce qui leur fit donner le nom de pauvres de Lyon, parce que c'est dans cette ville qu'ils commencèrent à se faire connaître. Les ecclésiastiques ayant blamé sa doctrine, il se déchaina contre eux, en leur égalant les laïques. Quelques-uns croient qu'il alla jusqu'à mépriser les sacremens, dont ils étaient les administrateurs; d'autres disent que ce furent ses disciples qui de son nom furent appelés Vaudois, lorsqu'ils se mêlèrent avec les Arnaldistes et les Albigeois.

VALEMBOURG (PIERRE et ADRIEN). *Voy.* WALEMBOURG.

VALENÇAI, cardinal. *Voy.* ESTAMPES.

VALENCE (JACQUES DE). *Voy.* PARÉS.

VALENS (FLAVIUS), empereur d'Orient, était fils de Gratien, surnommé *le Cordier*, et natif de Cibale en Pannonie. Il fut associé à l'empire en 364 par son frère Valentinien, et eut l'Orient pour partage. Il voulut d'abord quitter l'empire, effrayé de la révolte de Procope; mais ayant eu quelques succès, il reprit courage, défit son ennemi, et lui fit

couper la tête. Il se prépara ensuite à faire la guerre aux Goths qui avaient donné du secours à Procope, et reçut le baptême des mains d'Eudoxe, chef des ariens à Constantinople. Valens accorda la paix aux Goths en 376, et leur donna une retraite dans la Thrace. Il persécuta saint Basile, Melèce et les catholiques, ainsi que plusieurs philosophes infectés de magie. Ces philosophes ayant fait courir le bruit que le successeur de ce prince serait un homme dont le nom commencerait par *Théod*, en quoi ils paroissaient désigner un païen illustre nommé Théodore, Valens fit brûler cet empereur prétendu, ordonna de couper la tête aux devins, et fit mourir tous ceux dont le nom commençait par ces lettres *Théod*, du nombre desquels fut Théodose, père de l'empereur de ce nom. Valens marcha ensuite contre les Goths, qui, sous la conduite d'Alavin, avaient demandé à habiter les bords du Danube, et qui, surchargés d'impôts, s'étaient révoltés et ravageaient la Thrace; il perdit contre eux, le 9 août 378, la fameuse bataille d'Andrinople, comparable à celle de Cannes, par la grandeur de la perte des Romains. Il y fut blessé, et porté ensuite dans une cabane de paysan, où les ennemis, ne sachant pas qu'il y était, mirent le feu, et le brûlèrent tout vif, le 9 août 378, à 50 ans. Théodose-le-Grand lui succéda.

VALENS (Pierre), né à Groningue en 1561, s'appliqua avec succès à la poésie et à l'éloquence. Il fut professeur dans l'université et au collége royal. Il mourut en 1641. On a de lui des harangues et des poésies latines, dont le détail se trouve dans le tome 36 du père Niceron.

VALENTIA (Grégoire de), habile jésuite espagnol, natif de Medina-del-Campo, dans la Vieille-Castille, enseigna la théologie à Ingolstad avec réputation, et composa des livres de controverse contre les protestans; ayant été convaincu par Lemos d'avoir falsifié un passage de saint Augustin, qu'il citait dans une des congrégations *De Auxiliis*, le pape lui en fit de si vifs reproches qu'il en mourut quelque temps après à Naples, le 25 avril 1603, à 54 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 5 vol. in-fol; ce sont, outre ses Controverses, des Commentaires sur la Somme de saint Thomas.

VALENTIN, Romain, succéda au pape Eugène II, et mourut le 21 septembre 827, quarante jours après son élection.

VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e siècle, était Égyptien, et sectateur de la philosophie de Platon; il se distingua d'abord par son savoir et par son éloquence, et tomba ensuite dans l'erreur, imaginant une généalogie d'Æons, mâles et femelles, au nombre de 30, dont il composait la divinité, qu'il appelait *Pleroma*, c'est-à-dire plénitude. Valentin soutint aussi que J.-C. ne s'était pas fait chair dans le sein de la Sainte-Vierge, mais qu'il n'y avait fait que passer comme par un canal. Il avançait plusieurs autres erreurs, qu'il débita d'abord en Égypte, puis à Rome, depuis l'an 140 jusqu'à l'an 160. Ses disciples furent appelés Valentiniens. Saint Irénée et les autres pères de l'Église ont écrit fortement contre eux.

VALENTIN GENTILIS. *Voyez* Gentilis.

VALENTIN (le), excellent peintre, né en 1600, à Coulommiers en Brie, entra fort jeune dans l'école de Vouet, et alla ensuite en Italie, où il s'efforça d'imiter les tableaux du Caravage. Il se lia d'amitié avec le Poussin, et réussit surtout à représenter des joueurs, des soldats et des bohémiens. Le martyre des saints Processe et Martinien, qu'il fit pour l'église de Saint-Pierre de Rome, est très-estimé. S'étant baigné imprudemment, il fut saisi d'un frisson qui fut suivi peu de temps après de sa mort, arrivée aux environs de Rome en 1632. Valentin manque de grâce et de correction; mais il a consulté la nature, et a un coloris vigoureux.

VALENTIN (Basile), nom que s'est donné un habile chimiste du 16e siècle, que quelques-uns ont cru être un bénédictin d'Erfurt. Ses ouvrages sont écrits en haut allemand, et imprimés à Hambourg en 1677, 1717 ou 1740, in-8°. La plupart ont été traduits en latin et en français. Parmi les latins, celui qui a le plus de réputation est *Currus triumphalis Antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12; parmi les français, l'*azoth des*

philosophes, avec *les Douze clefs de philosophie*, Paris, 1660, in-8°, avec la figure des douze clefs; *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux*, et de leurs vertus médicinales, Paris, 1646, in-4°; *Testament de Basile Valentin*, Londres, 1671, in-8°.

VALENTIN (Michel-Bernard), professeur en médecine à Giessen, de l'académie des Curieux de la nature, s'est fait connaître par la publication de *Historia simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol. 16 pl., 1723, in-fol., 23 pl.; *Amphitheatrum zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol., figures.

VALENTIN (le), se nommait MOISE. *Voyez* François (Simon).

VALENTINIEN Ier, empereur d'Occident, était fils de Gratien, surnommé *le Cordier*, et natif de Cibale en Pannonie. Il s'éleva par sa valeur et par son mérite, et fut salué empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 25 février 364. Il associa Valens son frère à l'empire, et lui donna l'Orient. Valentinien avait de grandes qualités; il fit toujours paraître un zèle ardent pour la religion catholique, même sous le règne de Julien, et ne craignit point d'exposer sa vie et sa fortune pour le maintien de la religion. Il vainquit les Germains, et soumit divers peuples barbares; mais il se laissa aller à des mouvemens de colère qui ternirent sa gloire. Les Quades lui ayant envoyé des ambassadeurs mal vêtus, soit par misère, soit pour l'exciter à compassion; Valentinien croit que c'est par mépris, il s'emporte, se rompt une veine dans le corps, et meurt subitement le 17 novembre 375, à Bregetion en Pannonie, à 55 ans, laissant de Severa, sa première femme, Gratien qui lui succéda, et de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, et frère de Gratien, naquit en 371, et fut proclamé empereur à Trèves, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien en 383, mais ayant été dépouillé de ses états en 387, par le tyran Maxime, il eut recours à Théodose, lequel vainquit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, et entra triomphant dans Rome avec lui. Depuis ce temps saint Ambroise devint le père spirituel de Valentinien, et son plus fidèle conseil; mais Arbogaste, officier français, ayant été privé de ses emplois parce qu'il voulait se rendre indépendant, il se révolta ouvertement, et fit étrangler l'empereur par une horrible trahison, à Vienne en Dauphiné, le 15 mai 392, à l'âge de 20 ans, dans le temps que ce jeune prince n'était que catéchumène. Théodose-le-Grand lui succéda, et vengea sa mort.

VALENTINIEN III (*Flavius Placidus Valentinianus*), empereur d'Occident, était fils du général Constance et de Placidie, fille de Théodose-le-Grand. Il naquit le 3 juillet 419, et fut couronné empereur le 23 octobre 425. Il épousa Eudoxie, fille de Théodose-le-Jeune, en 437, et confia d'abord toute l'autorité à Placidie sa mère, dont la sagesse ne put conserver l'Afrique où les Vandales fondèrent un royaume. Cependant, par la valeur d'Aëtius, elle retarda la perte des autres parties de l'empire, mais Valentinien ayant tué de sa main ce grand général, l'empire tomba dans une entière décadence, et ne s'en releva jamais. Valentinien fut assassiné lui-même, par ordre de Pétrone Maxime, dont il avait corrompu la femme, le 17 mars 455, à 36 ans. Après sa mort, Pétrone Maxime s'empara du trône.

VALENTINOIS. *Voyez* Poitiers.

VALÈRE MAXIME (*Valerius Maximus*), historien latin, sortait de la famille des Valères et de celle des Fabiens, ce qui lui fit prendre le nom de Valère Maxime. Il suivit Sexte Pompée à la guerre, et se rendit habile dans les belles-lettres. A son retour, il composa un recueil des actions et des paroles remarquables des Romains et des autres grands hommes, et le dédia à l'empereur Tibère. Plusieurs savans pensent que c'est le même ouvrage que nous avons encore, et qui porte le nom de Valère Maxime, mais d'autres soutiennent que celui que nous avons n'est que l'abrégé de celui de ce célèbre historien, et que cet abrégé a été composé par un certain Népotien d'Afrique. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est curieux, et contient un grand nombre d'exemples et de faits mémorables des Grecs et des Romains, qui

méritent d'être lus. Les premières éditions sont de Mayence et de Venise, 1471, in-fol. Il y en a une *ad usum Delphini*, 1679, in-4°; *cum notis variorum*, Leyde, 1670, in-8°, 1726, in-4°.

VALÈRE (CYPRIEN DE), auteur protestant, dont nous avons une version espagnole de toute la Bible, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la version de Cassiodore de Reyna, Amsterdam, 1602, in-fol.

VALÈRE (LUC), savant mathématicien au commencement du 17e siècle, enseigna la géométrie dans le collège de Rome avec tant de réputation qu'il fut nommé l'Archimède de son temps par le célèbre Galilée. On a de lui un livre *De centro gravitatis solidorum*, Romæ, 1604, in-4°; et un autre de *Quadraturâ parabolæ per simplex falsum*.

VALERIANUS. *Voy.* PIERIUS.

VALERIANUS. *Voy.* URBAIN.

VALERIEN (*Publius Licinius Valerianus*), empereur romain, fut proclamé l'an 253 de J.-C., après la mort de Gallus, et associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna sept ou huit ans. Il témoigna d'abord quelque affection pour les chrétiens dont son palais était plein, mais dans la suite il se livra à la magie et à toutes sortes d'impiétés, et alluma contre l'Église la plus cruelle persécution qu'elle eût encore éprouvée. Son crime ne demeura pas impuni, car Macrien, l'un de ses capitaines, l'ayant trahi, il fut battu par les Perses en 260, et fait prisonnier par Sapor, lequel se servit du dos de cet empereur pour monter à cheval, et le fit mourir trois, d'autres disent neuf ans après. Gallien régna après lui.

VALÉRIEN, célèbre évêque de Cémèle, dont l'évêché a été transféré à Nice, vivait dans le 5e siècle, et descendait d'une famille illustre. Il assista au concile de Riez en 439, et à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui, dans la bibliothèque des Pères, vingt Homélies, avec une Épitre adressée aux moines, et Paris, 1612, in-8°.

VALÉRIEN MAGNI. *Voy.* MAGNI.

VALERIO ou VALIERO (AUGUSTIN), naquit à Venise le 7 avril 1531, d'une des meilleures familles de cette ville. Après avoir fait d'excellentes études, il fut admis au nombre des *savii dell' ordini*. Ces sages des ordres sont à Venise cinq jeunes gens de la première qualité, à qui on donne entrée au collége où se traitent les affaires de la république, afin qu'ils se forment au gouvernement. Il devint docteur en théologie et en droit canon, et fut fait professeur de philosophie à Venise en 1558. Dans la suite, ayant pris l'habit ecclésiastique, il fut fait évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Naugério son oncle. Augustin Valério remplit avec édification et avec sagesse tous les devoirs de l'épiscopat, et lia une étroite amitié avec saint Charles-Borromée. Le pape Grégoire XIII le fit cardinal en 1583, et l'appela à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations. Valério s'acquit une estime universelle par sa capacité dans les affaires, par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome le 24 mai 1606, à 75 ans, chagrin de voir l'interdit que le pape Paul V venait de jeter sur la république de Venise. On a de ce pieux et savant évêque un grand nombre d'excellens ouvrages, dont les plus connus sont 1° *La Rhétorique d'un prédicateur*, composée par l'avis et sur le plan de saint Charles-Borromée son intime ami. Cet ouvrage a été traduit de latin en français par M. l'abbé Dinouart, et imprimé à Paris chez Nyon en 1750, in-12. On ne saurait trop en recommander la lecture aux jeunes ecclésiastiques. 2° *De cautione adhibendâ in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouvera dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valério, tant imprimés que manuscrits.

VALERIO VINCENTINI, célèbre graveur en pierres fines, était natif de Vicenze, et son vrai nom est *Valerio de Belli*. C'est un des graveurs modernes qui ont le plus approché des anciens en ce genre de gravure. Il fut employé par le pape Clément VII, amassa de grands biens, et mourut en 1546.

VALERIUS FLACCUS SETINUS BALBUS, poète latin, dont nous avons un poëme en vers héroïques sur l'expédition des Argonautes. Ce poëme est dédié à Vespasien, et n'est pas achevé, à cause de la mort prématurée de l'auteur, Bologne, 1474, in-fol. Leyde, 1724, in-4°.

VALERIUS PROBUS. *Voyez* PROBUS.

VALERIUS PUBLICOLA (*Publius*), consul romain, triompha, avec Brutus, de Tarquin et des Toscans, 507 avant J.-C. On lui donna le nom de *Publicola*, parce qu'il était très-populaire. Il fut quatre fois consul, et mourut si pauvre qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALERIUS CORVINUS MESSALA (*Marcus*), citoyen romain, illustre par sa naissance, par ses qualités et par son esprit, se fit craindre en sa jeunesse des triumvirs, et fut consul avec Auguste, l'an 5 de Jésus-Christ. Pline dit que Messala perdit tellement la mémoire, deux ans avant sa mort, qu'il ne se souvenait pas même de son nom. Il avait composé plusieurs savans ouvrages dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

VALERIUS CATO. *Voyez* CATON.

VALERIUS (*Cornelius*), habile écrivain du 16e siècle, né à Utrecht en 1512, professeur de belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, est auteur d'une Rhétorique, in-4°; d'une Grammaire, in-4°; d'une Philosophie, in-fol., oubliées actuellement, mais écrites avec beaucoup de clarté et de méthode. Il mourut en 1578, à 66 ans.

VALERIUS SORANUS, poète latin du temps de Jules César, 50 ans avant J.-C., était éloquent, et possédait parfaitement les langues grecque et latine. Il fut mis à mort pour avoir divulgué des choses qu'il était défendu de dire. Il semble qu'il ne reconnaissait qu'un Dieu seul, comme le prouvent les deux vers suivans que Varron cite de lui sur la nature de Dieu :

Jupiter omnipotens regum rex ipse deusque,
Progenitor genitrixque deûm, deus unus et omnis.

VALESIO (FRANÇOIS), fameux médecin espagnol du 16e siècle, devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne, pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin d'eau tiède, afin d'être soulagé de la goutte; ce qui réussit. On a de ce médecin un grand nombre d'ouvrages, dont celui qui est intitulé *De methodo medendi*, Lovanii, 1647, in-8°, passe pour excellent.

VALETTE PARISOT (JEAN DE LA), grand-maître de Malte, illustre par sa valeur, succéda à Claude de la Sengle en 1557. Il donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaisseaux. Soliman II, irrité de ses succès, entreprit de se rendre maître de Malte, et y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui formèrent le siége au mois de mai 1565; mais le grand-maître de la Valette leur résista pendant quatre mois avec tant de courage qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fit faire ensuite plusieurs forts, mit l'île de Malte à l'abri des entreprises des Turcs, refusa le chapeau de cardinal que Pie V lui offrit, et mourut le 21 août 1568. Il était d'une illustre et ancienne maison de Provence.

VALETTE (JEAN-LOUIS DE NOGARET ET DE LA), duc d'Épernon, naquit en 1554, d'une maison illustre et ancienne, originaire de Toulouse. Il commença à porter les armes au siége de La Rochelle en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre. Il quitta ce prince peu de temps après, et s'étant signalé contre les huguenots, il devint favori du roi Henri III, qui le fit premier gentilhomme de sa chambre, colonel général de l'infanterie française, duc et pair, puis amiral de France en 1587. Il se trouva à Saint-Cloud lors de l'assassinat du roi Henri III, et quitta l'armée de Henri IV, contre le sentiment de ses amis. Dans la suite, Henri IV le reçut en grâce; il fut lieutenant-général de l'armée contre les ligueurs, sur lesquels il prit plusieurs places. Il contribua beaucoup à la réduction du Béarn, qui s'était soulevé, et secourut le fort de l'île de Rhé contre les Anglais en 1627. Enfin, ayant eu un grand démêlé avec l'archevêque de Bordeaux, *voyez* SOURDIS, il fut disgracié, et eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut le 13 janvier 1742, à 88 ans. Ce fut un des seigneurs qui eurent le plus de part aux grands événemens des règnes de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII. Bernard son fils, mort en 1661, finit sa postérité masculine. Bernard de Nogaret, seigneur de la Valette, frère de Jean-Louis, se signala

aussi en un grand nombre d'occasions, et fut amiral de France. Il reçut un coup de mousquet au siége de Roquebrune, dont il mourut le 11 février 1592, à 39 ans. Le roi le regretta comme un grand capitaine.

VALETTE (Louis de Nogaret de la), fameux cardinal, était le troisième fils de Jean-Louis de la Valette, duc d'Épernon, dont il est parlé dans l'article précédent. Il devint abbé de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Vincent de Metz, prieur de Saint-Martin-des-Champs, archevêque de Toulouse, cardinal, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur d'Anjou, de Metz, et du pays Messin, etc. Il se détacha du parti de la reine Marie de Médicis, pour s'engager dans celui du cardinal de Richelieu dont il soutint l'autorité par le conseil de la journée des dupes. Il demeura ensuite entièrement sous la dépendance de ce ministre, lequel, pour flatter son ambition, lui donna les premiers emplois de la guerre, et l'envoya commander en Allemagne, en Franche-Comté, en Picardie et en Italie. Il mourut à Rivoli, près de Turin, le 28 septembre 1639, à 47 ans, après avoir été cause par son ambition, de la plupart des disgrâces qui accablèrent sa maison. On a imprimé ses mémoires en 1772, 2 vol. in-12.

VALIN (René Josué), avocat et procureur du roi de l'amirauté et de l'hôtel-de-ville de La Rochelle sa patrie, de l'académie de la même ville, est mort en 1765. Il a commenté la Coutume de La Rochelle, La Rochelle, 1768, 3 vol. in-4°. Il y faut des additions commençant à la feuille *Xxxx*, tome 3; l'Ordonnance de la marine de 1681, 1760, 2 vol. in-4°; Traité des prises, 1763, 2 vol. in-8°.

VALINCOURT (Jean-Baptiste du Trousset de), naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de Saint-Quentin en Picardie; il devint secrétaire du cabinet du roi, de la marine, et des commandemens de M. le comte de Toulouse; membre de l'académie Française, honoraire de celle des Sciences, historiographe du roi. M. de Valincourt avait recueilli un grand nombre de mémoires très-curieux et très-importans sur la marine; mais l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud, la nuit du 13 au 14 janvier 1725, fit périr ces précieux manuscrits avec sa bibliothéque. Il mourut à Paris le 5 janvier 1730, à 77 ans. On a de lui 1° une critique du roman de *La Princesse de Clèves*, sous le titre de *Lettres à madame la marquise de... sur le sujet de la princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12 : cette critique est estimée; 2° une bonne *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, 1681, in-12; 3° des *Observations critiques sur l'OEdipe de Sophocle*, et plusieurs autres petits écrits en vers dans le recueil du père Bouhours.

VALLA ou VALLE (Laurent), naquit à Plaisance en 1415, et fut l'un de ceux qui s'opposèrent le plus heureusement à la barbarie dont Rome avait été infectée par les Goths, et qui contribuèrent le plus à y renouveler la beauté de la langue latine; mais l'on dit que sa liberté à critiquer et à contredire lui suscita un grand nombre d'ennemis; ce qui l'obligea de se retirer à la cour d'Alphonse, roi de Naples, grand protecteur des hommes de lettres, qui voulut bien apprendre de lui la langue latine, à l'âge de 50 ans. On ajoute que Laurent Valle ne fut pas plus retenu à Naples qu'il l'avait été à Rome, et qu'il se mêla d'y critiquer les gens d'Eglise, et d'y dogmatiser, ce qui le fit déférer à l'inquisition, qui le condamna à être brûlé vif; mais le roi Alphonse modéra la rigueur de cette sentence, et l'on raconte que les inquisiteurs se contentèrent de fouetter Laurent Valle autour du cloître des Jacobins; que dans la suite il s'en retourna à Rome, et y trouva de si bons protecteurs qu'ils le mirent bien dans l'esprit du pape, et qu'ils lui obtinrent la faculté d'enseigner, et une pension. L'abbé Jean Antoine Vigenini fait révoquer en doute tous ces faits, et prouve que ce célèbre humaniste était ordinairement très-poli dans la dispute, caractère dont il ne sortit qu'avec le Pogge, aux satires duquel il répondit vivement. Il enseigna les belles-lettres et la réthorique avec réputation à Gènes, à Pavie, à Milan, à Naples, et dans les autres villes principales d'Italie, et mourut à Rome le 1er août 1465, à 50 ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, dont on dit qu'il était chanoine. Il fut

grand partisan de Quintilien et de la doctrine d'Épicure, et affecta toute sa vie de mépriser Aristote. On a de lui 1° six livres des Elégances de la langue latine, qui sont estimés, et qu'on l'accusa faussement d'avoir volés, Venise, 1471, in-fol.; 2° trois livres du Faux et du Vrai; 3° un Traité contre la fausse donation de Constantin; 4° l'Histoire du règne de Ferdinand, roi d'Aragon, 1521, in-4°; On voit par cette histoire que Laurent Valle était plus propre à donner aux autres des préceptes pour écrire, qu'à les pratiquer lui même; 5° des Traductions de Thucydide, d'Hérodote, et de l'Iliade d'Homère. Ces traductions ne sont point estimées, et prouvent qu'il n'entendait pas si bien le grec que le latin; 6° des Notes sur le Nouveau Testament, qui ne sont pas mauvaises, et plusieurs autres ouvrages réunis, Bâle, 1540, in-fol. Il y a une ancienne édition française de ses fables, in-fol., figures, gothique, sans année. Ses Facéties en latin sont avec celles de Pogge, in-4°, sans année.

VALLA (Georges), né à Plaisance, fut médecin et professeur de belles-lettres à Venise, vers le milieu du 15e siècle. Il fut accusé et mis en prison pour la cause des Trivulces; et ayant été mis en liberté, il mourut peu après subitement. Son livre de *Expetendis et fugiendis rebus*, Venise, 1501, 2 vol. in-fol., est recherché.

VALLADIER (André), né près de Monbrison en Forez, passa 23 ans chez les jésuites, qu'il fut obligé de quitter pour des jalousies; il fut ensuite abbé de Saint-Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans de grandes traverses qu'il a décrites dans sa *Tyranomanie étrangère*, 1626, in-4°. Il mourut en 1638, à 68 ans. On a encore de lui 5 vol. in-8° de Sermons, une Vie de dom Bernard de Montgaillard, abbé d'Orval, in-4°.

VALLE DE MOURA (Emmanuel), a donné un livre rare *De incantationibus*, Eboræ, 1620, in-fol.

VALLÉ (Pierre de la), gentilhomme romain, de l'académie des Humoristes, a parcouru l'Orient en savant; la relation qu'il en a donnée en italien, 3 volumes in-4°, a toujours été regardée comme une des plus curieuses relations de ces contrées. Le père Carneau, célestin, l'a traduite en français, 1663, 3 vol. in-4°, et Rouen, 1745, 8 vol. in-12. Ces voyages commencent en 1614, et finissent en 1626. Il avait épousé à Babylone Maani Gioerida, femme vertueuse, qui l'accompagna dans ses voyages, et mourut à Mina dans la Caramanie à l'âge de 23 ans, en 1622. Son mari la fit embaumer, et la garda toujours avec lui dans un coffre de bois, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Rome en 1626 il la fit mettre dans la sépulture de sa famille, en l'église d'Aracæli. Il lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre, qui se trouve en italien et en français dans l'édition de ses voyages, in-12. Elle eut une fille.

VALLÉE (Geoffroi), d'Orléans, publia un petit livre in-8° de huit feuillets, intitulé *La béatitude des chrétiens*, ou *Le* Fleo *de la foi*, où il apprend à connaître un Dieu sans le craindre. Il fut brûlé à Paris en 1573, pour sa doctrine déiste. Desbarreaux était son neveu. *Voyez* Barreaux.

VALLÉE (Simon), graveur de Paris, élève de Drevet le père, est mort au commencement du dix-huitième siècle. Louis XIV, ayant appris qu'il était dans le besoin, lui assigna une pension. Quand il en reçut la nouvelle, il ne put que le remercier de ce bienfait, et il expira. On a de lui Vénus sur son char, d'après F. de Troy; une fuite en Egypte, d'après Carle Maratte, etc.

VALLEMONT (Pierre de), prêtre et laborieux écrivain, se nommait *le Lorrain*, et prit le nom d'abbé de Vallemont. Il naquit à Pont-Audemer, le 10 septembre 1649, et y mourut le 30 décembre 1721. Ses principaux ouvrages sont 1° *La Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire*, in-12, ouvrage qui montre que l'auteur n'entendait rien en cette matière, non plus que le père Le Brun qui l'a réfuté; 2° les *Elémens de l'histoire*, 1758, 5 vol. in-12; 3° *Traité du secret des mystères*, ou *Apologie de la rubrique des missels*, *qui ordonne de dire secrètement le canon de la messe*, etc. M. Baudouin, chanoine de Laval, a écrit contre ce dernier ouvrage; 4° *Curiosités de la nature et de l'art*, 1753, 2 vol. in-12.

VALLES (François). *Voyez* Valesio.

VALLET (GUILLAUME), graveur, mort à Paris en 1704, à 70 ans, était de l'académie depuis 1698. On a de lui une sainte famille, d'après Raphaël, une autre d'après le Guide; l'adoration des rois, d'après le Poussin, etc.

VALLIER (FRANÇOIS - CHARLES), comte du Saussay, chevalier de Saint-Louis, mort en 1778, est auteur d'un grand nombre de pièces de poésie sur divers événemens; le *Triomphe de Flore*, ballet; *Eglé*, comédie en un acte, en vers.

VALLIÈRE (JEAN FLORENT DE), lieutenant-général des armées du roi, de l'académie des Sciences, né à Paris le 7 septembre 1667, avait acquis une telle expérience dans l'artillerie, qu'il en était regardé comme le meilleur officier. Il est mort en 1759, à 92 ans.

VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BEAUME LE BLANC, duchesse de la), descendait de l'ancienne maison de la Beaume, originaire de Bourbonnais. Elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans, et conçut une si grande tendresse pour Louis XIV, qu'elle ne put la dissimuler. Le roi, y ayant répondu, érigea en sa faveur en 1667 la terre de Vaujour, et la baronie de Saint-Christophe en duché-pairie. La duchesse de la Vallière n'abusa jamais de sa faveur, et ne s'en servit que pour faire du bien. Enfin, renonçant au monde et à la cour, elle se fit religieuse dans le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris en 1675, et y prit le nom de *sœur Louise de la miséricorde*. Elle y mena une vie exemplaire et très-pénitente, et y apprit la mort de son frère, qu'elle aimait tendrement, et celle de son fils, amiral de France, avec une constance héroïque et une résignation entière à la volonté de Dieu. Quand on lui annonça la mort de ce fils qu'elle avait eu du roi. Elle dit en soupirant: « Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort. » Ses grandes austérités lui causèrent un maladie dont elle mourut le 6 juin 1710, à 66 ans. Elle eut, avant sa profession religieuse, Louis de Bourbon, comte de Vermandois et amiral de France, et Marie-Anne de Bourbon, légitimée de France en 1669, qui épousa le prince de Conti. On attribue à la duchesse de la Vallière un petit traité de piété qui est excellent, et qui a pour titre *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, in-12.

VALLIÈRE (FRANÇOIS DE LA BEAUME LE BLANC DE LA), chevalier de Malte, maître de camp général des Vénitiens, lieutenant-général des armées du roi, etc., était le troisième fils de Laurent, seigneur de la Vallière et de Choisi, tué au siége d'Ostende. Il se signala en plusieurs siéges et combats, et fut tué au siége de Lerida en 1644. On a de lui un traité intitulé *Pratique et maxime de la guerre*, et un autre intitulé *Le Général d'armée* ou *Maxime de la guerre*. Ils sont estimés.

VALLIÈRE (GILLE DE LA BEAUME LE BLANC DE LA), oncle de la duchesse de la Vallière, dont il est parlé ci-dessus, naquit au château de la Vallière en Touraine en 1611. Il devint chanoine de Saint-Martin de Tours, puis évêque de Nantes, et se démit de son évêché en 1677. Il se distingua par son esprit et par sa piété, et mourut à Tulle le 10 juin 1709, à 98 ans. Il est auteur du traité intitulé *La Lumiere du chrétien*, réimprimé à Nantes en 1793, 2 vol. in-12.

VALLIS (JEAN), professeur de mathématiques à Oxford, naquit en 1616 à Ashford, et mourut à Oxford en 1703. Il avait d'abord été ministre. Ses ouvrages de mathématiques ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

VALLIS. *Voy*. WALLIS.

VALLISNIERI (ANTOINE), chevalier, et célèbre professeur en médecine à Padoue, naquit dans l'ancien château de Tresilico le 3 mai 1661, d'une famille noble et ancienne. Il se distingua parmi les savans, pratiqua et enseigna la médecine avec beaucoup de réputation, fut médecin honoraire de l'empereur, et créé chevalier par le duc de Modène. Il mourut le 28 janvier 1730, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les insectes, l'histoire naturelle et la médecine, imprimés à Venise, en 1733, 3 vol. in-fol., en italien; ils sont curieux, savans et estimés. Il a laissé un fils, médecin comme lui.

VALOIS. *Voy*. CHARLES MARGUERITE DE VALOIS.

VALOIS (HENRI DE), historio-

graphe de France, et l'un des plus savans hommes du 17e siècle, naquit à Paris le 10 septembre 1603, d'une famille noble, originaire de Basse-Normandie. Après avoir achevé son cours d'humanités et de philosophie avec distinction, il alla étudier le droit à Bourges, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris pour obéir à son père; mais dans la suite il se livra tout entier à l'étude, et travailla sur les anciens auteurs grecs et latins avec tant de succès qu'il s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe. Henri de Mesmes, président à mortier au parlement de Paris, lui donna en 1633 une pension de 2000 livres dont il jouit jusqu'à la mort de ce président, arrivée en 1650. Le cardinal Mazarin lui en donna une de 1500 livres huit ans après, dont il jouit toute sa vie, et le roi l'honora en 1660 de la qualité d'historiographe de France, avec 1200 livres d'appointemens, lesquels furent augmentés, en 1663, jusqu'à 2000 livres. Henri de Valois, âgé de 62 ans, épousa Marguerite Chesneau, jeune demoiselle, dont il eut quatre filles qui moururent avant lui, et trois fils qui lui survécurent. Il mourut en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une nouvelle édition d'Amien Marcellin, avec des notes; 2° une édition d'Eusèbe, et autres historiens grecs ecclésiastiques, en grec, avec une bonne traduction latine et de savantes notes. On y remarque beaucoup d'esprit, de critique, de jugement et d'érudition; 3° *Emendationum libri V*, Amsterdam, 1740, in-4°.

VALOIS (Adrien de), frère puîné du précédent, historiographe de France, et l'un des plus savans hommes de son siècle, suivit l'exemple de son frère, qu'il aima toujours tendrement, et s'appliqua avec lui à la lecture et à l'étude des poètes grecs et latins, des orateurs et des historiens, et surtout à ce qui concerne l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Il eut un fils qui a publié le *Valesiana*, et une fille morte en bas âge. Il mourut avec de grands sentimens de piété, le 2 juillet 1692, à 85 ans. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages. Les principaux sont 1° une Histoire de France, 1658, en 3 vol. in-fol.; 2° *La Notice des Gaules* par ordre alphabétique; 1675, in-fol.: ces deux ouvrages sont généralement estimés, et avec raison; 3° une édition in-8° de deux anciens poëmes, dont le premier est le panégyrique de l'empereur Béranger, et le second une espèce de satire composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des religieux et des courtisans; 4° une Dissertation sur un fragment attribué à Pétrone; une seconde et nouvelle édition d'Ammien Marcellin, et d'autres écrits. Tous les ouvrages d'Adrien de Valois sont d'une profonde érudition, d'une saine critique, et méritent d'être lus.

VALOIS (Louis Le) pieux jésuite, natif de Melun, fut confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, et mourut à Paris le 12 septembre 1700. On a de lui des Œuvres spirituelles en 3 tomes, et un petit livre contre les sentimens de Descartes.

VALOMBREUSE. *Voy.* Humilité.

VALSASVA (Antoine Marie), célèbre médecin et anatomiste, né à Imola en 1666, fut disciple de Malpighi, et enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation extraordinaire. Il mourut en 1723, à 57 ans. On a de lui un excellent Traité de l'oreille humaine, 1707, in-4°, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Venise, 1740, 2 vol. in-4°.

VALSTEIN. *Voy.* Walstein.

VALTURIUS (Robert), né à Rimini dans le 15e siècle, a donné un livre latin sur l'art militaire, Vérone, 1472, in-fol., plus rare que l'édition de Bologne, 1483; mais celle-ci est moins fautive. La même année il en a paru une traduction italienne à Vérone, par Paul Ramusio, qui est rare et recherchée.

VALVERDI (Barthélemi), théologien de Padoue, mort en 1600, à 60 ans, a donné *Ignis purgatorius assertus*, Patavii, 1581, in-4°, ou Venise, 1590. Ce livre rare doit avoir deux parties à la fin. *Apologeticum*, *Responsio ad quæstiones*, etc.

VAN-BUYS, peintre hollandais du 17e siècle, dont les tableaux sont estimés en Hollande.

VAN-CLEEF, nom de plusieurs peintres flamands d'Anvers. L'un deux, nommé Joseph, fut surnommé *le Fou*,

parce que la trop bonne opinion de lui-même le rendit réellement fou : sa famille fut obligée de le faire enfermer. On croit qu'il fut reçu de l'académie d'Anvers en 1511. Dans ses accès de folie, surtout quand on lui avait préféré quelque peintre, même le Titien, sa manie était de déchirer les siens, ce qui les a rendus fort rares. Henri et Martin, frères, vivaient dans le seizième siècle; Henri réussissait dans le paysage; Martin peignait bien en petit; Gille, fils de Martin, peignait de même, en petit.

VAN-CLEVE (Corneille), sculpteur, né à Paris en 1644, fut élève d'Anguier, étudia les grands maitres en Italie pendant cinq ans, et à son retour il fut employée par Louis XIV aux principaux ouvrages de sculpture qui décorent les jardins de Versailles, Marly et Trianon. A Paris on voit de lui aux Tuileries le groupe de la Loire et du Loiret; le tombeau de M. Louvois, aux Capucines. Il était de l'académie de Peinture et Sculpture, et mourut en 1733.

VAN-CRAESBEKE (Joseph), peintre, né à Bruxelles en 1608, a peint des tabagies, des querelles de gens ivres, et autres sujets crapuleux, comme il l'était lui-même.

VAN-DALE (Antoine), né le 8 novembre 1638, fit paraitre dans sa jeunesse une passion extrême pour apprendre les langues : mais ses parens lui firent quitter cette étude pour s'adonner au commerce. Il reprit ses études environ à l'âge de 30 ans, se rendit habile dans l'antiquité grecque et latine, et prit des degrés en médecine; il pratiqua cette science avec succès, et mourut à Harlem, étant médecin des pauvres de l'hôpital de cette ville, le 28 novembre 1708. On a de lui en latin 1° de savantes Dissertations sur les oracles des païens, Amsterdam, 1700, in-4°, où il soutient que ce n'étaient que des tromperies des prêtres idolâtres. M. de Fontenelle en a donné un abrégé en français dans son *Traité des Oracles*; 2° un Traité de l'origine et des progrès de l'idolâtrie, 1696, in-4°; 3° *Dissertatio super Aristea, de 70 interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4°; 4° Dissertation sur des sujets importans, 1702, in-4°. On remarque une profonde érudition et beaucoup de critique; mais peu d'ordre et de méthode dans ses ouvrages.

VAN-DEN-ECKOUT (Gerbrand), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1621, fut élève de Rembrant, et en a si bien saisi la manière, qu'il est difficile de ne pas confondre leurs tableaux. Il mourut à Amsterdam en 1674.

VAN-DEN-VELDE, nom de plusieur bons peintres hollandais. L'un se nommait Adrien, et naquit à Amsterdam en 1639. Il mourut en 1672; il excellait à peindre les animaux. On voit deux marines de lui au Palais-Royal. Isaïe Van-den-Velde excellait à peindre des batailles, et avait deux frères, Guillaume et Jean, dont le premier avait un talent particulier pour représenter des vues et des combats de mer, ce qui l'engagea à suivre l'amiral Ruyter dans ses expéditions. Jean s'appliqua avec succès à graver des portraits et des paysages. Guillaume eut un fils qu'on a appelé Guillaume le Jeune, pour le distinguer de son père que l'on nomma Guillaume le Vieux. Le fils naquit à Amsterdam en 1633, et fut élève de son père, qu'il surpassa par ses talens. Aucun peintre n'a su rendre avec plus de vérité que lui la tranquillité, le transparent, les reflets et le limpide de l'onde, ainsi que ses fureurs. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, eurent pour lui une estime particulière, et lui accordèrent plusieurs pensions. Il mourut à Londres en 1707.

VAN-DER-AA. *Voy.* AA.

VAN-DER-DOES (Jacob), excellent peintre paysagiste et d'animaux, né à Amsterdam en 1623, et mort à la Haie en 1673. Ses dessins sont fort recherchés. *Voy.* Dousa.

VAN-DER-HELST (Barthélemi), bon peintre hollandais en portrait, histoire et paysage, né à Harlem en 1631.

VAN-DER-HEYDEN (Jean), excellent peintre hollandais, né à Gorcum en 1637, avait un talent particulier pour peindre des ruines, des vues de maisons de plaisance, des temples, des paysages et des lointains. Il mourut à Amsterdam en 1712.

VAN-DER-HULST (Pierre), ha

bile peintre hollandais, né à Dort en 1632, a excellé à peindre des fleurs et des paysages.

VAN-DER-KABEL (Adrien), peintre et graveur, né au château de Ryswick, près de La Haie, en 1631, a réussi à peindre des marines et des paysages. Il se servit de si mauvaise peinture qu'elle est toute noircie. Il mourut à Lyon en 1695.

VANDER-LINDEN (Jean Antonides), célèbre médecin du 17e siècle, naquit à Enckuise dans la Nord-Hollande le 13 janvier 1609. Il fut élevé avec soin par son père, qui était habile médecin, et pratiqua la médecine avec tant de réputation, qu'il fut choisi en 1639 pour la professer à Franeker, et pour être bibliothécaire de l'université de cette ville. Van-der-Linden y enseigna avec un applaudissement général jusqu'en 1651, qu'il fut appelé à Leyde pour y être professeur de médecine. Il mourut en cette dernière ville le 5 mars 1664. On a de lui des éditions d'anciens médecins, et un grand nombre d'ouvrages sur la médecine, dont une Bibliothèque des Livres de médecine, Nuremberg, 1686, in-4°; *Universæ Medicinæ compendium*, Franeker, 1630, in-4°.

VAN-DER-MEER (Jean), peintre, né à Lille en 1627, excellait à peindre des paysages et des vues de mer; il périt dans un petit voyage de mer, en 1690. Vander-Meer de Jongh son frère réussit parfaitement dans le même genre. Personne n'a peint les moutons avec tant d'art que lui. Ses dessins sont très-estimés.

VANDER-MEULEN (Antoine-François), excellent peintre, né à Bruxelles en 1634, fut accueilli par M. Colbert, qui le fixa en France. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des chasses, des siéges, des combats, des marches, ou des campemens d'armée. Il suivit Louis XIV dans ses rapides conquêtes, et dessinait sur les lieux les villes assiégées et les environs. Ses grands tableaux ornent Marly et les autres maisons royales. Le célèbre Lebrun faisait tant de cas de lui, qu'il lui donna sa nièce en mariage. Van-der-Meulen mourut à Paris en 1690. Pierre Vander-Meulen, son frère, se distingua dans la sculpure, et passa en Angleterre avec sa femme en 1670.

VAN-DER-MONDE (Charles-Auguste), né à Macao, s'est fait une réputation par sa pratique et ses ouvrages en médecine. Il était censeur royal, membre de l'institut de Bologne, et mourut d'une superpurgation à Paris en 1762. Il a commencé le journal de médecine; il a donné la manière de perfectionner l'espèce humaine, 2 vol. in-12; le Dictionnaire de santé, 1761, 2 vol. in-8°.

VAN-DER-NEER (Églon), peintre gracieux, né à Amsterdam en 1643, était fils d'Arnould Van-der-Neer, excellent paysagiste; il excella comme son père dans le paysage, et réussit aussi dans le portrait et dans les petits sujets galans.

VAN-DER-ULFT (Jacques), riche bourgeois hollandais, s'appliqua à la peinture par pur amusement, ce qui fait que ses tableaux et ses dessins sont fort rares. Ils sont estimés.

VAN-DER-WERFF (Adrien), habile peintre hollandais, né à Roterdam en 1659, s'acquit l'estime de l'électeur palatin, qui le créa chevalier, et lui fit beaucoup de bien et de riches présens. On admire à Dusseldorf ses quinze tableaux touchant les mystères de la religion catholique. Ses compositions sont finies, mais elles manquent de feu. Il mourut à Roterdam en 1727.

VANDRILLE (Saint) *Vandregesilus*, abbé de Fontenelle au 7e siècle, naquit à Verdun, du duc Valchise et de la princesse Dode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Sa femme s'étant retirée dans un monastère, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'adonna aux exercices de la vie monastique. Enfin, s'étant retiré en un lieu nommé Fontenelle, à six lieues de Rouen, il y bâtit un monastère, et y édifia par son zèle et par ses austérités. Il y mourut le 22 juillet, avant l'an 689, à 96 ans. C'est ce monastère de Fontenelle que l'on appelle aujourd'hui l'abbaye de Saint-Vandrille.

VAN-DYCK (Antoine), peintre célèbre, naquit à Anvers vers 1598, et fut disciple de Rubens, qui lui conseilla d'aller en Italie pour se perfectionner dans son art. Dans la suite, étant allé en Angleterre, le chevalier Digby le présenta au roi. Ce prince le fit chevalier, lui donna une chaîne

d'or, avec son portrait garni de diamans, et lui assigna de grandes pensions. Van-Dyck remplit les palais et la ville de Londres d'un grand nombre de portraits et d'autres tableaux qui sont admirés des connaisseurs. Il y épousa la fille du lord Ruten, comte de Gorre, l'une des plus belles et des plus nobles dames de la cour, à laquelle, malgré ses grandes dépenses, il laissa la valeur de 100,000 écus en mourant, en 1640. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son dessin n'est pas toujours correct, mais ses têtes et ses mains sont parfaites. Ses dernières compositions se sentent de la précipitation avec laquelle il les faisait pour subvenir à sa dépense qui était énorme. Il avait à ses gages jusqu'à des musiciens.

VAN-DYCK (PHILIPPE), peintre, né à Amsterdam en 1680, s'établit à Middelbourg, et ensuite à Amsterdam, où il fut fort occupé à faire des portraits, qui frappent par leur air de vérité. Mais il augmenta encore plus sa fortune par les cabinets de tableaux qu'il fut chargé de composer, que par la peinture. Il est mort à la Haie en 1758.

VANE (HENRI), ayant déplu à son père, fut transporté en 1635 à la Nouvelle Angleterre, d'où il revint en 1637; il fit connaître alors l'extravagance de ses opinions sur l'indépendance de son esprit en fait de religion et de gouvernement. Il ne laissa pas de se marier dans une bonne famille, d'être adjoint à sir Guillaume Russel, trésorier de la marine, et d'être fait chevalier en 1640. Un esprit de sa trempe devait naturellement épouser la cause contraire au roi pendant les guerres civiles; et après la mort du roi il fut également contraire à Cromwel, qui avait usurpé l'autorité. A la restauration il y avait lieu d'espérer qu'il serait compris dans l'amnistie de Bréda, parce qu'il n'avait jamais approuvé qu'on fit mourir le roi. Mais la tournure de son esprit, ce qu'il avait fait pour faire changer le gouvernement monarchique en républicain, le fit regarder comme un sujet dangereux. Il fut décapité en 1662; et comme on craignait de lui un discours qui pût aliéner les esprits de la soumission due au roi, on avait posté au pied de l'échafaud des tambours qui empêchèrent qu'il ne fût entendu. Il a écrit plusieurs livres sur la religion qu'il s'était faite; les *Méditations*, 1656, in-4°; l'*Amour de Dieu et l'union avec Dieu*, 1657, in-4°.

VAN-EFFEN (JUSTE), natif d'Utrecht, est auteur d'un ouvrage périodique intitulé *Le Misanthrope*, dont la plus ample édition est de 1726, en 2 vol. in-8°; *De la Bagatelle*, 3 vol. in-12; d'une partie du *Journal littéraire*; de la Traduction du Mentor moderne, 3 vol. in-12; du roman de *Robinson*, 2 vol. in-12; du *Conte du Tonneau*, 2 vol. in-12, et de plusieurs autres ouvrages. Il mourut le 18 septembre 1735, étant inspecteur des magasins à Bois-le-Duc.

VAN-EICK. *Voy.* EICK et BRUGES.

VAN-ESPEN. *Voyez* ESPEN.

VAN-EVERDINGEN (ALLART), peintre et graveur, est l'un des meilleurs paysagistes que la Hollande ait produits. On estime beaucoup ses tableaux et ses dessins.

VAN HEIL (DANIEL), peintre, né à Bruxelles en 1604, se plaisait à peindre des incendies. L'embrasement de Sodome et celui de Troie sont principalement distingués, ainsi qu'un paysage de l'hiver. Il avait une touche légère, coloriait vivement et variait ses sites.

VAN-HELMONT. *V.* HELMONT.

VAN-HUYSUM (JEAN), peintre célèbre, né à Amsterdam en 1682, a fait paraître dans tous ses tableaux les plus grands talens. Personne ne l'a égalé dans l'art de peindre les fleurs et les fruits. Ses tableaux en ce genre sont si estimés qu'il n'y a que des princes ou des particuliers très-opulens qui puissent les acquérir. Il mourut à Amsterdam en 1749.

VANIÈRE (JACQUES), célèbre jésuite et excellent poète latin, naquit à Causses, bourg du diocèse de Béziers, le 9 mars 1664. Il enseigna les humanités à Tours et à Toulouse, et la philosophie à Montpellier. Il fut ensuite mis à la tête de la maison des pensionnaires à Toulouse pendant six ans, après lesquels on lui accorda la place d'écrivain dans le collége de la même ville. Le père Vanière fit un voyage à Paris en 1730, où il se fit estimer des savans. Il mourut à Toulouse le 22 août 1739, à 76 ans. Ses principaux

ouvrages sont 1° son *Prædium rusticum*, Paris, 1746, in-12, poëme excellent. Ce poëme a été traduit en français par Berland, 1756, 2 vol. in-12; 2° *Opuscula*, in-12; 3° un *Dictionnaire poétique*, latin, 1710, in-4°. Cet ouvrage est estimé.

VANIÈRE, neveu du père Vanière, né à Causes, diocèse de Béziers, avait projeté un cours d'éducation dont il a publié le *Cours de latinité*, 1759, 2 vol. in-8°; Nouveaux amusemens poétiques, 1756, in-12; traduction des Odes d'Horace, 1761, in-8°. Il est mort en 1768. Un de ses neveux avait projeté d'achever son Cours d'éducation. Il en a publié le prospectus.

VANINI (Lucilio), fameux athée, naquit à Taurozano dans la terre d'Otrante en 1585. Il aima l'étude dès son enfance, et s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie et à l'astrologie judiciaire, dont il adopta les rêveries. Il étudia aussi le droit civil et canonique, et il se dit docteur en l'un et en l'autre droit dans le titre de ses Dialogues. Ayant achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, et se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'était point appelé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étaient Aristote, Averroës, Cardan et Pomponace. On croit que c'est dans l'étude de ces philosophes qu'il puisa l'athéisme et les erreurs monstrueuses qu'il entreprit d'enseigner aux autres. De retour à Naples, il y forma, selon le père Mersenne, l'étrange dessein d'aller répandre l'athéisme dans le monde, avec douze compagnons de ses impiétés et de son libertinage. La France lui étant échue en partage, il quitta le nom de Lucilio, et prit celui de *Jules César*. Il parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande, d'où il alla à Genève, et passa à Lyon, où ses impiétés ayant été connues, on voulut l'arrêter; mais il se sauva en Angleterre, et s'y fit emprisonner en 1614. Ayant recouvré sa liberté au bout de 49 jours, il repassa la mer et alla à Gènes enseigner la jeunesse; mais ses sentimens dangereux y furent bientôt connus; ce qui l'obligea de retourner à Lyon, où il tâcha de se faire croire bon catholique en écrivant son *Amphitheatrum* contre Cardan et autres semblables auteurs. Le poison qu'il avait tâché de cacher dans cet ouvrage ayant été découvert, il retourna en Italie, et revint ensuite en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait dans quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastère, et il se sauva à Paris, où, voulant trouver entrée chez le nonce du pape, il entreprit l'apologie du concile de Trente. Peu de temps après il fit imprimer, en 1616, ses Dialogues qu'il dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avait pris pour son aumônier. Ce dernier ouvrage, plus impie que son Amphithéâtre, fut approuvé de deux docteurs, le premier ne l'avait été que d'un seul. On dit que vers ce temps-là, étant réduit à une extrême pauvreté, il eut l'audace d'écrire au pape, que « s'il ne lui donnait au plus tôt un bon bénéfice, il allait renverser la religion chrétienne. » Il se peut faire qu'il ait écrit une telle lettre; mais il n'est pas croyable qu'il ait eu l'impudence de l'envoyer à Rome. Quoi qu'il en soit, les Dialogues de Vanini furent à peine publiés que la Sorbonne les censura, et qu'ils furent condamnés au feu. Cela l'obligea de quitter Paris en 1617, et de se retirer à Toulouse. Il y enseigna la médecine, la philosophie et la théologie, et profita de la confiance que l'on paraissait avoir en lui pour dogmatiser en secret et insinuer son athéisme à ses écoliers; mais ses impiétés ayant été découvertes, il fut mis en prison, et condamné à être brûlé vif par arrêt du parlement de Toulouse; ce qui fut exécuté en cette ville, au mois de février 1619. Cet athée n'avait alors que 34 ans. Ses ouvrages sont *Amphiteatrum æternæ Providentiæ*, Lugduni, 1615, in-8°; ses dialogues intitulés *De admirandis naturæ, reginæ, Deæque mortalium arcanis*, Paris, 1616, in-8°; et un Traité d'astronomie, qui n'a pas été imprimé. M. Joly, dans ses remarques critiques sur Bayle, rapporte que Vanini étant devenu amoureux de sa sœur, il la débaucha, l'amena à Paris, et vécut long-temps avec elle comme s'il eût été son mari; qu'enfin sa sœur, touchée d'un remords de conscience, se jeta dans un couvent, et que Va-

nini, au désespoir de cette résolution de sa sœur, fit les derniers efforts pour la lui faire changer; mais que voyant qu'ils ne faisaient rien, il se mit en tête de lui persuader la fausseté de la religion qui l'avait engagée à se retirer dans un couvent, et que c'est dans cette vue qu'il étudia l'athéisme. M. Durand a donné sa Vie, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son apologie en latin, Rotterdam, 1712, in-8°. Si la justice était aussi sévère dans ce temps-ci, bien des gens auraient subi le sort de Vanini.

VAN-KEULEN (Jean), est l'éditeur du fameux *Flambeau de la mer*, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il en a donné depuis une espèce de supplément sous le titre du *Grand nouvel atlas de la mer*, ou le *Monde aquatique*, 1699, in-fol., 160 cartes.

VANLOO (Jean-Baptiste), célèbre peintre, né à Aix en 1684, s'acquit une grande réputation par ses talens. Il excellait surtout à peindre le portrait et l'histoire. Plusieurs princes eurent pour lui une estime singulière, et se firent un plaisir de l'employer. Il mourut à Aix en 1745. Louis Michel Vanloo, premier peintre du roi d'Espagne, et Charles Amédée Philippe Vanloo, premier peintre du roi de Prusse, étaient les fils et les élèves de Jean-Baptiste Vanloo, et ont soutenu avec éclat sa réputation.

VANLOO (Charles André), frère et élève du précédent, né à Aix en 1705, fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, gouverneur des élèves protégés par sa majesté, et l'un des professeurs de l'académie de peinture de Paris. Il a fait des tableaux recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraicheur, et le brillant du coloris. A ces talens il joignait celui de modeler avec une justesse étonnante. Il est mort en 1765, à 61 ans. M. Dandré-Bardon a donné sa vie en 1766, in-12. On y trouvera des détails sur ses ouvrages. On en voit aux Invalides, à Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Médéric, à Saint-Sulpice.

VAN-LOOM (Gérard), a traduit du hollandais l'Histoire métallique des Pays-Bas, la Haie, 1732 et suivantes, 5 vol. in-fol., figures.

VAN-LOON (Jean), est l'un des auteurs du *Flambeau de la mer*. *Voyez* Van-Keulen.

VANNE (Saint). *Voyez* Cour.

VANNI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Pise en 1599, mourut à Florence en 1660. On voit de lui, dans la sacristie de Saint-Pierre, le tableau de saint Laurent. Il a gravé les noces de Cana, d'après Paul Véronèse, en deux feuilles; la coupole de la cathédrale de Parme.

VANNIUS (Valentin), luthérien de Souabe, pasteur de Constadt, mort à la fin du 16e siècle, s'est distingué dans sa secte par son *Judicium de missâ*, 1557, in-8°. *Missæ historia integra*, 1563, in-4°.

VANNIUS (François), célèbre peintre italien, naquit à Sienne en 1563. Il excellait surtout dans les sujets de dévotion, et s'acquit l'estime du cardinal Baronius. Il fut parrain de Fabio Chigi, qui fut depuis le pape Alexandre VII, et qui le combla de biens. Vannius était ami intime du Guide. Il mourut à Rome en 1609. Son tableau de Simon le Magicien, que l'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Rome, passe pour son chef-d'œuvre. Il doit son coloris vigoureux et sa touche gracieuse à l'étude qu'il fit du Baroche et du Corrége.

VAN-OBSTAL (Gérard), excellent sculpteur, natif d'Anvers, fut recteur de l'académie de Peinture et de Sculpture de Paris. Il travaillait admirablement bien l'ivoire, et avait beaucoup de talent pour les bas-reliefs. Ayant un procès pour le paiement d'un de ses ouvrages, et le débiteur lui opposant la prescription, M. de Lamoignon, avocat-général, soutint avec éloquence que les arts libéraux n'étaient point asservis à cette loi. La figure du roi, que l'on voit sur la porte de Saint-Antoine de Paris, est de Van-Obstal. Il mourut en cette ville en 1668, à 73 ans.

VAN-OORT (Adam), excellent peintre, né à Anvers en 1557, fut maître de Rubens et de Jacques Jordans. Il excellait dans le portrait, dans le paysage et dans les sujets d'histoire. Il mourut à Anvers en 1641. Ses tableaux sont très-recherchés.

VAN-OOST (Jacques), peintre, né à Bruges en 1600, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son

art, et vint s'établir dans sa patrie, où il s'est marié, et où il est mort en 1671. Dans sa jeunesse il copia tellement Rubens et Van-Dick, que ses copies passent souvent pour les originaux Il peignait l'histoire en grand, y mettait peu de figures; mais elles étaient nécessaires, et l'on n'en désire pas davantage. Le fond de ses tableaux est l'architecture, dont il entendait assez bien la perspective.

VAN-OOSTERVICK (Marie), fille d'un ministre de Noorden, près Delft, y naquit en 1630. Son inclination pour la peinture se tourna du côté des fleurs, qu'elle peignait avec une telle précision que ses tableaux, qui sont rares, font l'ornement du cabinet des souverains de l'Europe, dont elle reçut plutôt des présens que des paiemens, tant le prix qu'ils en donnaient excédait les paiemens ordinaires. Elle mourut sans avoir été mariée, à Eutdam, en 1693, chez son neveu, qui en était ministre.

VAN-ORLAY (Bernard), habile peintre, natif de Bruxelles, était élève de Raphaël; il excellait surtout à peindre des chasses et de grands tableaux d'église. Il fut employé par l'empereur Charles V et par plusieurs papes, et mourut en 1550.

VAN-OSTADE (Adrien), célèbre peintre et graveur, naquit à Lubec en 1610. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des intérieurs de cabarets, de tavernes, d'hôtelleries, d'habitations rustiques et d'écuries. Il avait une parfaite intelligence du clair obscur. On a aussi de lui une belle suite de dessins coloriés. Il mourut à Amsterdam en 1685. On le nomme ordinairement *le bon Ostade*, pour le distinguer d'Isaac Van-Ostade son frère, dont les tableaux sont fort inférieurs aux siens.

VAN-OUDENARDE (Robert), né à Gand en 1664, passa en Italie pour se perfectionner dons l'art de la peinture : Maratte y fut son maître. Une indiscrétion de jeune homme, qui le porta à graver un mariage de la sainte Vierge, et à en distribuer des copies à ses amis, pensa le faire perdre pour les arts. Il en passa chez un marchand; Maratte le vit, sut qui l'avait gravé, et sans vouloir entendre son disciple, il le chassa; le maître connut cependant qu'il y avait eu plus d'indiscrétion que d'infidélité dans son élève. Il le fit revenir et le chargea même de graver plusieurs morceaux d'après lui. Au bout de 37 ans il revint dans sa patrie, où sa réputation pour la peinture l'avait devancé. Il fut tellement occupé à peindre, le portrait surtout, qu'on ne voit plus de gravures de lui. Il est mort à Gand en 1743.

VAN-REIN. *Voyez* Rembrant.

VAN-SWIETEN (Gérard), naquit à Leyde le 7 mai 1700, d'une famille noble divisée en deux branches, dont l'une adopta la prétendue réforme, et jouit de tous les biens de la famille, l'autre, en conservant la religion de ses pères, avait perdu sa fortune. M. Van-Swieten était de cette dernière. Il trouva dans sa ville natale de quoi satisfaire son goût pour la médecine, en écoutant les leçons du célèbre Boerhaave. Il se fit recevoir docteur en médecine, et en donna aussitôt des leçons; mais ses envieux trouvèrent le moyen de les faire cesser en alléguant sa religion au magistrats. Les Anglais lui firent les plus belles offres pour l'attirer chez eux, mais s'il changeait de patrie, il voulait en acquérir une où on ne l'empêchât pas de faire des leçons de médecine, parce qu'il était catholique. L'impératrice-reine, à qui on avait fait connaître son mérite, non-seulement dans la médecine, mais encore dans toutes autres sciences, l'invita de venir à Vienne. Il alla s'y établir en 1745. L'impératrice-reine le fit son premier médecin, place qui lui donnait celle de bibliothécaire et de directeur-général des études des pays héréditaires. Tout prit une nouvelle face sous son administration, mais principalement la médecine, qu'il professa lui-même jusqu'en 1753. Il est mort le 18 juin 1772. Son principal ouvrage est un commentaire latin sur les Aphorismes de son maître Boerhaave, 5 vol. in-4°, imprimés en Hollande et à Paris, dont le premier tome a paru en 1747. M. Louis en a traduit les Aphorismes de chirurgie, 1748, 7 vol. in-12. M. Paul en a traduit les Fièvres intermittentes, 1766, in-12; les Maladies des enfans, 1769, in-12; le Traité de la pleurésie, in-12. Il a paru depuis 2 vol. des Aphorismes de médecine, 1766, 2 vol. in-12. M. Van-

Swieten a encore donné un Traité de la médecine des armées, in-12. Il a laissé deux fils, dont l'un a été envoyé extraordinaire et plénipotentiaire à Berlin, et l'autre est auditeur des comptes à Bruxelles.

VAN-TULDEN (Théodore), habile peintre et graveur, élève de Rubens, naquit à Bois-le-Duc vers 1620. Le chœur des Mathurins à Paris est orné d'une suite de petits tableaux de sa façon. Il aimait à peindre des sujets d'histoire, des foires, des marchés, des fêtes de village, et d'autres sujets semblables et divertissans. Il excellait dans le clair-obscur.

VAN-UDEN (Lucas), excellent peintre et graveur, natif d'Anvers, était ami de Rubens, et l'un des plus grands paysagistes de son temps. Il mourut vers 1660.

VAN-VELDE (Adrien), peintre. *Voy.* Velde.

VAN-VIANE (François), né à Bruxelles le 3 octobre 1615, professa la théologie à Malines et la Philosophie à Louvain, où il prit le bonnet de docteur, et devint président du collége du pape Adrien VI. Il fut député à Rome en 1677 par l'université de Louvain, avec le père Lupus, augustin, et le docteur Steyaert, pour y poursuivre la condamnation de plusieurs propositions de morale relachée. Ils obtinrent au mois de mars 1679 un décret de l'inquisition qui condamna 65 de ces propositions. Ils firent aussi approuver les censures des facultés de Louvain et de Douai contre Lessius, par la congrégation du saint office, et revinrent à Louvain. A peine y furent-ils arrivés qu'on les accusa à la cour de Madrid d'enseigner eux-mêmes des propositions contraires à l'Etat et à la religion; mais le pape Innocent XI fit écrire en leur faveur en 1680 et 1681 à la cour d'Espagne, par son nonce, et le coup qu'on voulait leur porter fut détourné. Van-Viane mourut à Louvain le 5 septembre 1693. C'est le premier de l'université de Louvain qui se soit opposé au sentiment de la probabilité, qu'il attaqua dans une thèse publique où il combattit fortement cette maxime des casuistes relâchés, « que ce qui est probable dans la spéculation est certain dans la pratique. » On a de lui 1° un assez gros ouvrage intitulé *Tractatus triplex de ordine amoris*, in-8° ; 2° un Traité *De gratiâ Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont il s'est répandu un grand nombre de copies. M. Arnauld parle de ce docteur avec éloge.

VAN-VIANE (Mathieu), frère du précédent et licencié de la faculté de Louvain, était un homme de vertu et de mérite. Il eut la confiance de l'archevêque de Malines, et fut d'une grande utilité à ce prélat par sa prudence et par ses lumières. Il savait parfaitement les ouvrages de saint Augustin, et s'était rendu habile dans le grec et dans l'hébreu. Il mourut à Louvain le 7 novembre 1663, à 40 ans. On ne connait de lui que deux écrits, l'un est la défense (*prohibitio*) des livres de Caramuel, faite par l'archevêque de Malines en 1655. L'autre est intitulé *Juris naturalis ignorantiæ notitia*. M. Nicole a traduit ce dernier ouvrage en français, et y a mis une préface et des notes, mais on ne le connait pas imprimé.

VARABON. *Voy.* Palu.

VARCHI (Benoît), prêtre, curé et écrivain célèbre par ses poésies latines et italiennes, était natif de Fiesole, et mourut à Florence le 18 décembre 1565, à 63 ans. Le plus important de ses ouvrages est une histoire des choses les plus remarquables arrivées de son temps, principalement en Italie et à Florence, Cologne, 1721, in-fol., auquel on a joint celle de Segni, Augsbourg, 1733, in-fol.; Dialogue sur la langue italienne, intitulé l'*Ercolano*, 1730, in-4°; *Sonetti*, 1555 et 1557, 2 vol. in-8°. On trouve de lui des *Capitoli*, avec ceux de Berni.

VARDES (René du Bec, marquis de), était gouverneur de la Capelle lorsque les Espagnols en firent le siége en 1636. Quoique la faiblesse de sa garnison et les cris des habitans l'eussent forcé de capituler, il craignait cependant le ressentiment du cardinal de Richelieu, et se retira à Sedan. Peu de temps après il entra dans le parti du comte de Soissons, et fut exclu de l'amnistie. Il eut cependant la permission d'aller servir sous son beau-frère, le maréchal de Guébriant (*Voy.* ce mot), et obtint son pardon en 1643. Il avait épousé Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, maîtresse de

Henri IV, et mère du comte de Moret.

VARDES (François-René du Bec, marquis de), fils du précédent, fut gouverneur d'Aigues-Mortes et chevalier des ordres du roi, en 1661. Ce fut lui qui fut l'auteur de la fameuse lettre sur les amours du roi et de madame de la Vallière, que le comte de Guiche avait traduite en espagnol, et qu'on fit tomber dans les mains de la reine, comme lui étant écrite par la reine d'Espagne, en 1662. Quelques recherches que le roi en fit faire, il n'en put découvrir les auteurs; mais une brouillerie survenue en 1665, entre madame la comtesse de Soissons, le comte de Guiche et Vardes, apprirent au roi que cette lettre avait été écrite pour animer les reines contre la Vallière, qui occupait trop les momens du roi; il en connut les auteurs, et Vardes fut arrêté dans son gouvernement d'Aigues-Mortes, et conduit à la citadelle de Montpellier. Il en sortit peu de temps après avec ordre de ne point paraître à la cour. Louis XIV lui permit d'y revenir en 1682. Il parut à la cour avec un vieux justaucorps, comme on le portait en 1663. Le roi se moqua de son habillement : « Sire, lui dit-il, quand on est assez malheureux pour être éloigné de vous, non-seulement on est malheureux, mais on est ridicule. » Le roi fit appeler le dauphin et le lui présenta comme un jeune courtisan. Vardes le reconnut et le salua. Le roi lui dit : « Vardes, voilà une sottise; vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi. » De Vardes lui répondit sur le même ton : « Sire, je ne sais plus rien; j'ai tout oublié; il faut que votre majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. — Eh bien, je le veux, dit le roi, reste à vingt-neuf. » Vardes resta à la cour jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 3 septembre 1688; il fut enterré aux Dominicains du faubourg Saint-Germain, où se voit son épitaphe. Sa fille unique épousa le duc de Rohan-Chabot. De la même maison, qui remonte au 15e siècle, était Philippe du Bec, archevêque de Reims, mort en 1605, dont on a un volume de sermons sur la Samaritaine, Paris, 1600, in-8°.

VARENIUS (Auguste), fameux théologien luthérien, naquit dans le duché de Lunebourg, le 20 septembre 1620. Il se rendit si habile dans la langue hébraïque, qu'on le regarde en Allemagne, après les Buxtorfs, comme celui de tous les protestans qui a porté le plus loin l'étude et la science de l'hébreu et des accens hébraïques. Il avait une mémoire prodigieuse, et savait par cœur tout le texte hébreu de la Bible. Il mourut en 1684. On a de lui un Commentaire sur Isaïe, réimprimé en 1708, in-4°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

VARENIUS (Bernard), Hollandais, et habile médecin, a donné une géographie estimée, qui a pour titre *Geographia universalis, in quâ affectiones generales telluris explicantur*, Cantabrigiæ, 1712, in-8°. C'est un livre excellent dont il y a plusieurs éditions. Il a été traduit en français en 4 vol. in-12. On a encore de Bernard Varenius une Description curieuse du Japon et du royaume de Siam, Cambridge, 1673, in-8°, en latin.

VARENNES (Jacques-Philippe de), licencié de Sorbonne et chapelain du roi, est auteur du livre intitulé *Les Hommes*, livre de moralités, dont il y a eu trois ou quatre éditions, 2 vol in-12.

VARET (Alexandre), grand-vicaire de Louis-Henri de Gondrin, archevêque de Sens, naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ses études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il s'appliqua à l'étude de l'Écriture sainte et à la lecture de saint Augustin, et s'attacha à MM. de Port-Royal, avec lesquels il composa plusieurs ouvrages. Il refusa tous les bénéfices que M. de Gondrin lui offrit, et après la mort de ce prélat il se retira dans la solitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut le 1er août 1676, à 43 ans. On a de lui 1° un excellent Traité de la première éducation des enfans, in-12; 2° *Défense de la discipline qui s'observe dans le diocèse de Sens, touchant l'imposition de la pénitence publique*, in-8°; 3° des Lettres spirituelles, 3 vol. in-12; 4° *Défense de la paix de Clément IX*, 2 vol. in-12; 5° *Factum pour les religieuses de Sainte-Catherine-lès-Provins*, in-12 : il y a dans ce factum bien des singularités qui font connaître les excès où l'oisiveté et la fainéantise peuvent

porter; et plusieurs autres écrits. François Varet son frère est auteur d'une traduction française du catéchisme du concile de Trente.

VARGAS (ALPHONSE), natif de Tolède, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et vint ensuite à Paris, où il enseigna pendant dix ans la philosophie et la théologie, et où il prit le bonnet de docteur. De retour en Espagne, il fut fait évêque d'Osma, puis de Badajos, et enfin archevêque de Séville, où il mourut le 26 décembre 1366, ou, selon d'autres, le 13 octobre 1359. On a de lui des Commentaires sur le premier livre du Maître des sentences, qu'il avait dictés à Paris en 1345, Venise, 1490, in-fol.

VARGAS (BERNARD PEREZ DE), a fait un traité espagnol *De re metallicá*, Madrid, 1569, in-8°, rare.

VARGAS (FRANÇOIS), fameux jurisconsulte espagnol, fut élevé par son mérite à plusieurs charges de judicature, sous le règne de Charles-Quint et de Philippe II. Il alla à Bologne en 1548, pour protester, au nom de l'empereur, contre la transaction du concile de Trente en cette ville, et assista à ce concile en 1550, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Il alla ensuite à Venise, où il demeura sept ou huit ans, au bout desquels il reçut ordre de Philippe II d'aller résider à Rome, à la place de l'ambassadeur. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller d'État. Sur la fin de ses jours il se retira au monastère de Cissos, près de Tolède, où il mourut vers 1560. On a de lui un Traité en latin de la juridiction du pape et des évêques, in-4°; des lettres et des mémoires importans concernant le concile de Trente, dans lesquels il manque de modération, et n'a point tout le respect qu'il devait avoir pour ce concile. M. Le Vassor donna en français, en 1700, in-8°, ces lettres et ces mémoires de Vargas.

VARGAS (LOUIS), célèbre peintre, né à Séville en 1528, excellait dans le portrait et dans les sujets d'histoire. Son tableau d'Adam et d'Ève, que l'on voit dans la grande église de Séville, passe pour son chef-d'œuvre. Il mourut en cette ville, en 1590, des austérités que sa piété lui faisait faire sur lui-même.

VARIGNON (PIERRE), prêtre et célèbre mathématicien, naquit à Caen en 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, et conçut une passion extrême pour les mathématiques. L'abbé de Saint-Pierre le connut ensuite, lui fit une pension de 300 livres, l'amena avec lui à Paris, et le logea dans sa maison. M. Varignon se livra tout entier à l'étude des mathématiques, fut reçu de l'académie des Sciences, et devint professeur de mathématiques au collége Mazarin. Il s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages, et mourut à Paris le 22 décembre 1722. On a de lui 1° un excellent *Projet d'une nouvelle mécanique*, 1687, in-4°; 2° *Nouvelle mécanique*, 1725, 2 vol. in-4°; 3° des *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, 1692, in-12; 4° *Élémens de mathématiques*, 1731, in-4°, et plusieurs autres écrits dans les Mémoires de l'académie des Sciences. Dans un Recueil sur l'eucharistie, Genève, 1730, in-8°, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver qu'une âme peut animer plusieurs corps, et qu'un être matériel, quelque petit qu'il soit, peut contenir un corps humain.

VARILLAS (ANTOINE), fameux historien français, naquit à Gueret dans la Haute-Marche en 1624. Il fut chargé de l'éducation du fils de M. de Sève, puis de celle du marquis de Carman, et vint ensuite à Paris, où il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Il devint historiographe de Gaston de France, duc d'Orléans, obtint une pension de 1200 livres, que M. Colbert lui fit ôter, et en eut une autre du clergé de France. Il mourut dans la communauté du clergé de Saint-Côme à Paris, le 9 juin 1696. On a de lui 1° une *Histoire de France* en 15 vol. in-4°; *Louis XI*, 2 vol.; *Charles VIII*, 1; *Louis XII*, 3; *François Ier*, 1; *Henri II et François II*, 2; *Charles IX*, 2; *Henri III*, 3; *la Minorité de saint Louis*, 1 vol.; 2° une *Histoire des hérésies* en 8 vol. in-4°; 3° *Histoire du Wiclefianisme*, 2 vol. in-12; 4° la *Pratique de l'éducation des princes*, ou *Histoire de Guillaume de Croy*; la *Politique de la maison d'Autriche*, in-12. C'est le moins mauvais de ses ouvrages. Les *Anecdotes de Flo-*

rence, in-12, écrit curieux mêlé de vrai et de faux, et un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels il a commis une quantité prodigieuse de fautes, s'étant plus appliqué à plaire à son lecteur qu'à l'instruire de la vérité des faits. De là vient que Varillas survécut à sa réputation, et que ses livres furent méprisés des savans avant sa mort.

VARIUS, poète latin, ami de Virgile et d'Horace, eut beaucoup de part aux bontés et à la faveur de l'empereur Auguste, et composa des tragédies qui lui acquirent une grande réputation, mais qui malheureusement ne sont point parvenues jusqu'à nous. On doit surtout regretter son *Thyeste* qui, avec la *Médée* d'Ovide, passaient pour les deux meilleures tragédies des Romains. On trouve des fragmens de lui dans *Corpus poetarum*, de Maittaire.

VARLET (DOMINIQUE-MARIE), né à Paris le 15 mars 1678, reçut une sainte éducation de son père, qui s'était retiré au mont Valérien, embrassa l'état ecclésiastique, et devint docteur de Sorbonne en 1706, puis curé de Conflans-Charenton. Ayant remis cette cure à M. le cardinal de Noailles, il se consacra aux missions étrangères, et travailla avec zèle pendant six ans en qualité de missionnaire dans la Louisiane, d'où il alla à Quebec pour rétablir sa santé. Il se proposait de recommencer ses missions dans l'Amérique, lorsqu'il fut rappelé en France pour être envoyé en Asie. Clément XI le nomma, le 17 septembre 1718, évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de temps après. M. Varlet fut sacré incognito dans la chapelle basse du séminaire des missions étrangères, le 19 février 1719; et comme la route de Turquie était alors impraticable, il alla à Amsterdam pour s'y embarquer et se rendre à Hamadan par la route de Russie. Il arriva le 1er novembre suivant à Schamaké, première ville de Perse près de la mer Caspienne, où le père Bachou, jésuite de Schamaké, vint lui remettre un acte par lequel l'évêque d'Ispahan, en vertu, disait-il, d'un ordre de la Propagande, qu'il ne produisait point, le déclarait suspendu de tout exercice d'ordre et de juridiction. M. Varlet, regardant cet acte comme nul, se serait rendu à sa destination; mais craignant que cela ne causât des troubles et des divisions préjudiciables à la propagation de la foi, il revint à Amsterdam par le même chemin. Il demeura alors avec les catholiques de Hollande, et n'ayant pu obtenir du pape Innocent XIII la satisfaction qu'il lui demandait, il appela au futur concile général, le 15 février 1723, de ce déni de justice, et de la bulle *Unigenitus*, qui en était le prétexte. Dans ces circonstances, le chapitre métropolitain d'Utrecht ayant élu un archevêque, dont il était privé depuis plus de 20 ans, et n'ayant pu engager les évêques voisins à le sacrer, s'adressa à M. l'évêque de Babylone, lequel, après avoir fait toutes les démarches de bienséance et d'obligation envers le pape et envers les évêques voisins, sacra l'archevêque d'Utrecht le 15 octobre 1724. M. de Babylone a sacré successivement trois autres archevêques d'Utrecht; et, pour justifier sa conduite, il a publié deux apologies qui, avec les pièces, forment un gros vol. in-4°. Cet ouvrage est très-curieux. On a plusieurs autres pièces imprimées de M. Babylone, entre autres des lettres à M. de Senez sur le concile d'Embrun et sur les erreurs avancées par le père Le Courrayer dans ses notes sur l'histoire du concile de Trente. Il mourut à Rhynwyck près d'Utrecht le 14 mai 1742. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Varlet, chanoine de Saint-Amé de Douai, mort en 1736. On a de ce dernier des lettres sous le nom d'un ecclésiastique de Flandre, adressées à M. Languet, évêque de Soissons.

VARRÉGE, peintre. *Voy.* POLENBURG.

VARRON (MARCUS TERENTIUS VARRO), consul romain avec Lucius Emilius Paulus, perdit, par sa témérité et par son imprudence, la fameuse bataille de Cannes contre Annibal, 216 avant J.-C. Etant ensuite allé à Rome, le peuple, loin de l'accuser, lui rendit des actions de grâces de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.

VARRON (*Marcus-Terentius-Varro*), le plus docte et le plus érudit de tous les Romains dans la grammaire, l'histoire et la philosophie, naquit l'an

116 avant J.-C. On assure qu'il composa plusieurs traités sur l'histoire, sur les hommes illustres, sur les familles romaines, des annales, un grand nombre d'autres traités, qui faisaient près de 500 vol., dont il ne nous reste que des fragmens; le traité *De Linguâ latinâ*, Venise, 1474, in-fol., rare; Rome, 1557, in-8°, recherché à cause des notes d'Antoine Augustin; et le traité *De Re rusticâ*, Venise, 1472, in-fol., et avec les autres auteurs rustiques, dont la meilleure édition est de Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetrie en a donné une traduction française, Paris, 1771, in-8°, qui a fait le second vol. de l'Economie rurale, 6 vol. in-8°. Il mourut l'an 28 avant J.-C. Il avait composé un traité du droit public, à la prière du grand Pompée, dont il avait été lieutenant dans la guerre contre les pirates.

VARRON *le Gaulois* (PUBLIUS TERENTIUS), excellent poète latin, du temps de Jules César et des triumvirs, était natif d'Atace sur la rive d'Aude, dans la province narbonnaise, l'an 671 de la fondation de Rome. Il apprit la langue grecque à l'âge de 35 ans, et composa un poëme de *Bello sequanico*. Il mit aussi en vers latins le poëme des argonautes d'Apollonius de Rhodes. Horace parle de lui, livre 1, satire X. On en trouve des fragmens dans *Corpus poetarum*.

VARUS (QUINTILIUS), proconsul romain, qui fut entièrement défait par Arminius, chef des Germains, sous le règne d'Auguste, l'an 9 de J.-C.

VASARI (GEORGES), célèbre architecte et médiocre peintre italien, natif d'Arezzo en Toscane, passa la plus grande partie de sa vie à voyager, et fut disciple de Michel-Ange et d'André Del-Sarto. Il mourut à Florence en 1574, à 64 ans. Son principal ouvrage est une Histoire des peintres, Florence, 1568, 3 vol. in-4°, en italien, qui est estimée, quoique peu exacte. Elle a été réimprimée à Rome, 1759, 3 vol. in-4°, bonne édition. Il est encore auteur d'un Traité de la peinture, 1619, in-4°.

VASCONCELLOS (MICHEL), secrétaire d'Etat portugais pour le roi d'Espagne, était en effet le ministre du comte-duc Olivarès, dont il recevait les ordres directement. Son inflexible dureté envers les peuples le faisait détester, et n'avança pas peu la proclamation du duc de Bragance, sous le nom de Jean V. Il fut aussi la première victime de la conjuration. Les conjurés le trouvèrent dans une armoire, le percèrent de coups et le jetèrent par la fenêtre en 1640.

VASCOSAN (MICHEL DE), célèbre imprimeur de Paris, était natif d'Amiens. Il épousa une des filles de Badius, et devint ainsi allié de Robert Etienne qui avait épousé l'autre. Il mourut en 1576. Vascosan passe avec raison pour l'un des plus excellens imprimeurs de France, pour la beauté et l'exactitude de l'impression. On recherche particulièrement son Plutarque d'Amyot, 1567, 13 vol. in-8°.

VASQUEZ (GABRIEL), jésuite espagnol et célèbre théologien scolastique, enseigna la théologie à Alcala avec réputation, et mourut en cette ville le 23 septembre 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1620, en 10 tom. in-fol. Ils sont remplis de sentimens ultramontains.

VASSÉ (ANTOINE-FRANÇOIS DE), sculpteur, né à Toulon, mort à Paris en 1736, a décoré plusieurs églises de ses ouvrages.

VASSEUS ou VASÉE (JEAN), habile écrivain, natif de Bruges, est auteur d'une Histoire d'Espagne en latin, Salamanque, 1562, in-fol., et dans *Hispania illustrata* de Schott, 4 vol. in-fol., qui est estimée. Il mourut à Salamanque en 1560.

VASSOR (MICHEL LE), fameux écrivain, natif d'Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par ses ouvrages jusqu'en 1690, qu'il en sortit, et se retira en 1695 en Hollande, puis en Angleterre, où il se fit protestant. Il y obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de M. Burnet, évêque de Salisbury, et y mourut en 1718, à plus de 70 ans. Les ouvrages qu'il a faits étant catholique sont un Traité de la véritable religion, in-4°, et des paragraphes sur saint Mathieu, sur saint Jean et sur les épîtres de saint Paul. Ceux qu'il composa depuis son changement de religion sont 1° un *Traité de la manière d'examiner les différentes religions*, in-12; une *His-*

toire de Louis XIII, 10 tom. en 20 vol. in-12, et 7 vol. in-4°. Cette histoire est très-connue et fort curieuse.

VASSOULT (Jean-Baptiste), aumônier de madame la dauphine, né à Bagnolet près Paris, mort à Versailles en 1745, à 78 ans, est auteur d'une traduction de l'Apologétique de Tertullien; in-4° et in-12.

VATABLE ou plutôt WATTEBLED ou GASTEBLED (François), professeur royal en hébreu, abbé de Bellozane, et le restaurateur de l'étude de la langue hébraïque en France, était natif de Gamache, petite ville de Picardie. Il se rendit si habile dans le grec et dans l'hébreu qu'il fut choisi pour être professeur d'hébreu au collége royal. Vatable s'acquit une réputation immortelle par ses leçons et par ses notes sur la Bible, lesquelles, ayant été recueillies par Bertin, l'un de ses disciples, furent imprimées par Robert Etienne en 1545, 2 vol. in-8°. Il y en a eu depuis un grand nombre d'éditions, dont la dernière est de 1729, 2 vol. in-fol. Il mourut le 16 mars 1547.

VATEAU. *Voy*. Wateau.

VATER (Abraham), né en 1684, à Wittemberg, y devint un célèbre professeur d'anatomie, de botanique et de médecine, après avoir étudié en diverses académies d'Allemagne. Le célèbre Ruisch, professeur à Amsterdam, lui donna des instructions particulières sur l'anatomie, et lui apprit tout l'art de ces belles injections, qui était son grand talent. Vater fut membre de l'académie des Curieux de la nature, de la société Royale de Londres et de celle de Prusse. Il mourut à Wittemberg en 1751. Il a laissé des préparations anatomiques qui ne cèdent en rien à celles de Ruisch, et qui composent un cabinet magnifique, dont la description a été imprimée sous ce titre : *Vateri musæum anatomicum proprium*, in-4°. On a de lui divers autres ouvrages.

VAU (Louis de), célèbre architecte français, et premier architecte du roi, donna les dessins d'une partie des Tuileries, de la porte de l'entrée du Louvre, les plans de l'hôtel de M. Colbert, de la maison de MM. Lambert et Hesselin, dans l'île, du collége des Quatre-Nations, et de plusieurs autres grands édifices. Il mourut à Paris en 1670. De Vau exécuta la façade du Louvre sur les dessins de Claude Perrault.

VAVASSEUR (François), critique et laborieux écrivain jésuite, naquit à Paray dans le diocèse d'Autun en 1605. Il devint interprète de l'Ecriture sainte dans le collége des Jésuites à Paris, et y mourut le 14 décembre 1681, à 76 ans. On a de lui un Commentaire sur Job; une Dissertation sur la beauté de Jésus-Christ, et plusieurs autres ouvrages imprimés à Amsterdam en 1709, in-fol. Il écrivait bien en latin. On estime surtout son traité *De ludicrâ dictione*, ou du style burlesque. Le père Commire son confrère lui a fait l'épitaphe suivante :

Vavassor jacet hic quem postquem fata tulerunt,
Ausoniæ Charites, dedidicère loqui.

VAUBAN. *Voy*. Prestre.

VAUCANSON (Jacques), né à Grenoble le 24 février 1709, fut un célèbre mécanicien; il s'est fait connaître dans sa jeunesse par des automates qui ont excité l'admiration des connaisseurs, surtout le flûteur, dont il a publié le mécanisme, qui soufflait réellement dans sa flûte, et modifiait les sons par le mouvement juste de ses doigts; et ses deux canards, qui barbottaient et paraissaient digérer ce qu'ils mangeaient dans l'auge; ce qui suppose d'autres connaissances que la mécanique. Depuis il s'est rendu utile à sa patrie, par l'invention de ses moulins à soie; les organsins qu'on en tire se payaient un écu de plus que ceux de Piémont. Il inventa aussi un métier avec lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes de Lyon, ce qui fit révolter les ouvriers par l'économie contraire à leurs intérêts qui en résultait. Il était pensionnaire mécanicien de l'académie des Sciences; il mourut le 21 novembre 1782.

VAUCEL (Louis-Paul du), si connu dans l'affaire de la Régale et par ses négociations à Rome, était en 1665 un jeune avocat qui n'avait pas encore 25 ans, fils d'un conseiller d'Evreux. M. Feydeau l'engagea à se faire ecclésiastique, et l'emmena avec lui lorsqu'il alla prendre possession de la théologale de Saint-Paul, à cinq lieues

d'Aleth. M. Pavillon, évêque d'Aleth, instruit de sa capacité dans les affaires, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine et de théologal de sa cathédrale, lorsque ses autres officiers eurent été relégués. M. du Vaucel fut d'un grand secours à ce prélat, et lui servit comme de secrétaire; mais tandis qu'il l'aidait dans ses dépêches et dans les mémoires touchant l'affaire de la Régale, il reçut une lettre de cachet qui le reléguait à Saint-Pourçain. Il partit d'Aleth le 5 août 1677 pour se rendre au lieu de son exil. Quatre ans après, vers le mois de juin 1781, il alla trouver en Hollande M. Arnault, qui lui conseilla de se rendre à Rome pour y servir, par ses négociations et par ses écrits, M. Arnault et ses amis. Il y arriva en 1682, et y demeura plus de dix ans sous le nom de Valloni. M. Arnault lui écrivait très-souvent, comme on peut le voir par le recueil de ses lettres, et il serait à souhaiter qu'on eût inséré dans ce recueil les réponses de M. du Vaucel. Celui-ci demeura d'abord à Rome dans un grand secret; mais il s'y fit ensuite des amis. Il eut entrée chez les cardinaux. On le chargea de plusieurs affaires, et il fut souvent admis à l'audience du pape, qui le chargea en 1694 des affaires de la mission de Hollande. Dans la suite M. du Vaucel partit de Rome et parcourut la plupart des villes d'Italie. Il séjourna dans plusieurs, et il était à Gênes en 1711. Il mourut à Maëstricht le 22 juillet 1715. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, tous anonymes. Les principaux de ceux qui ont été imprimés sont 1° l'édition des Statuts synodaux du diocèse d'Aleth, faits depuis 1640 jusqu'en 1674, Paris, 1675, in-12; 2° l'édition du Traité général de la Régale, imprimé en 1681, in-4°, et composé par M. Caulet, évêque de Pamiers, aidé de plusieurs autres personnes. M. du Vaucel fit dans la suite un Traité de la Régale plus étendu que le précédent, et l'envoya à M. Favoriti, qui le fit traduire en italien, puis en latin sous ce titre: *Tractacus generalis de Regaliâ, è gallico latinè redditus, auctior et emendatior,* avec un appendix et plusieurs actes, pièces et écrits sur la même matière, 1689, in-4°; 3° *Breves considerationes in doctrinam Michaelis de Molinos*; in-12; dans l'ouvrage intitulé *Causa Sinensis, seu historia cultûs Sinensium*, on trouve plusieurs écrits de M. du Vaucel, déguisé sous le nom de Nicolas Charmot; 5° dans le recueil intitulé *Augustiniana Ecclesiæ romanæ doctrina à cardinalis Sfondrati noto extricata*, Cologne, 1700, in-12, il y a plusieurs écrits de M. du Vaucel; 6° plusieurs Lettres, Mémoires et autres écrits, sous le nom de M. Pavillon, évêque d'Aleth, dans le temps qu'il servait de secrétaire à ce prélat.

VAUGE (Gilles), pieux et savant prêtre de l'Oratoire, natif de Béric, au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble, où il s'acquit l'estime et la confiance du cardinal de Camus et de M. de Montmartin son successeur. Après la mort de ce dernier prélat, le père Vauge se retira dans la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut fort âgé le 28 octobre 1739. Ses ouvrages sont 1° le Catéchisme de Grenoble; 2° le Directeur des âmes pénitentes, 2 vol. in-12; 3° un bon Traité de l'espérance chrétienne, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive, in-12. Il a été traduit en italien par Louis Riccoboni; 4° deux Dialogues ou Entretiens sur les affaires du temps.

VAUGELAS. *Voy.* Fabre.

VAUGIMOIS (Claude Fyot de), supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon, mort en 1759, a fait quelques ouvrages de piété.

VAUGONDY. *Voy.* Robert.

VAUGUYON (La). *Voy.* Escars.

VAUMORIÈRE (Pierre Dortigue, sieur de), gentilhomme, natif d'Apt en Provence, mourut en 1693. On a de lui, 1° l'Art de plaire dans la conversation, in-12, estimé; 2° des Harangues sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer, in-4°; 3° un recueil de Lettres avec des avis sur la manière de les écrire, 2 vol. in-12; cet ouvrage eut beaucoup de cours. 4° un grand nombre de romans, savoir: *Le grand Scipion*, 4 vol. in-8°; les cinq derniers tomes du *Pharamond*, qui en a 12 in-8°; *Diane de France*, in-12; *la Galanterie des anciens*, 2 vol. in-12; *Adelaïde de Cham-*

pagne, 3 parties in-12; et *Agiatis*, 2 v. in-12.

VAUQUELIN. *Voy.* FRESNAYE, IVETEAUX.

VAUVENARGUES (le marquis de), capitaine au régiment du roi, mort en 1748, à 25 ans, d'une maladie qu'il avait contractée à la retraite de Prague pendant 30 lieues de glaces, a fait paraître un livre plein de bonne philosophie, intitulé *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1746, in-12.

VAUX-GERNAY (PIERRE DE), *Voy.* PIERRE DE VAUX-GERNAY.

VAUZELLE (PIERRE ou BLAISE), *Voy.* HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

VAYEZ. *Voy.* MOTHE.

VAYRAC (JEAN DE), a traduit les Lettres et les Relations ou Mémoires de Bentivoglio, 1713, in-12. Il est auteur de Notes sur le voyage du roi à Reims, 1723, in-12, qui est une réimpression du Mercure de novembre 1722; *Etat présent d'Espagne*, 1718, 4 vol. in-12; *Révolutions d'Espagne*, 1724, 5 vol. in-12. Quoique la nécessité le forçât de travailler, et que par là ses ouvrages n'aient pas eu le succès des bons ouvrages, l'abbé de Vayrac ne manquait cependant pas de cet esprit qui fournit des reparties promptes et justes. Un jour, s'étant rangé sous une porte pendant une pluie violente, la voiture d'un petit-maître s'arrêta devant lui pour quelque réparation. Le petit-maître envoya son laquais lui demander à quelle bataille son chapeau avait été percé. A celle de Cannes, lui dit l'abbé, en lui appliquant des coups de canne sur les épaules. Le petit-maître, voyant maltraiter son laquais, se fâcha, et dit à l'abbé : « Savez-vous à qui vous avez affaire? — Oh! très-bien, dit l'abbé. — Qui suis-je? — Un sot. »

VEAU (ALAIN), eut le maniement des finances sous les rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Il exerça sa place avec tant d'intégrité qu'il mérita le beau titre de trésorier sans reproche. Il décéda à Paris le 1er juin 1575, et fut enterré à Saint-Jean en Grève, où se lit son épitaphe.

VECCHIETTI (JÉRÔME), Florentin, fit imprimer à ses dépens *Opus de anno primitivo*, Augustæ Vindelicorum, 1621, in-fol. Il avance, dans cet ouvrage de chronologie important et rare, que Jésus-Christ n'a pas fait la Pâque la dernière année de sa vie, et qu'il ne s'est pas servi de pain azime. Cette assertion fit supprimer le livre comme hérétique, et condamner l'auteur à finir ses jours en prison. Il aima mieux subir son jugement que de se rétracter. Il mourut en prison à 80 ans.

VECCUS (JEAN), *Cartophylax*, c'est-à-dire garde du trésor des chartres de Sainte-Sophie, et célèbre patriarche de Constantinople, était grand, bien fait, d'un port majestueux, et distingué par son esprit, par sa candeur, par sa science, par son éloquence et par sa capacité dans les affaires. Il fut d'abord très-opposé à la réunion des Grecs avec l'Église latine; mais ayant examiné ensuite avec soin cette importante affaire, il se déclara ouvertement pour la réunion, et fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où cette réunion fut conclue en 1274. L'année suivante le patriarche Joseph, qui fomentait le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siége patriarcal de Constantinople. Son zèle pour le maintien de la réunion lui attira la haine des schismatiques grecs, qui intentèrent contre lui de fausses accusations, ce qui le détermina en 1279 à envoyer la démission de son patriarcat à l'empereur et à se retirer dans un monastère; mais ce prince le rappela peu après. Michel Paléologue étant mort en 1283, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogia sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus et l'envoya en exil, où ce grand prélat mourut de misère en 1298. Il avait composé plusieurs écrits pour la défense de la vérité, et il inséra dans son testament une illustre déclaration de sa créance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise latine sur ce point. Allatius a donné son Traité de la procession du Saint-Esprit, avec plusieurs autres traités, grec et latin, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°.

VECELLI. *Voy.* TITIEN.

VEDELIUS (NICOLAS), natif du Palatinat, enseigna la philosophie à Genève, puis la théologie et l'hébreu à Deventer et à Franeker. Il fut grand ennemi des Arminiens, contre lesquels il composa son livre *De arcanis armi-*

nianismi, 1632 à 1634, 4 parties in-4°. On a de lui plusieurs autres ouvrages. Il mourut en 1642, laissant un fils ministre comme lui, mort en 1705.

VEENINX (JEAN-BAPTISTE), habile peintre, né à Amsterdam en 1621, exerça son talent dans tous les genres, et réussit surtout dans les grands tableaux. Il manque d'élégance dans ses figures et de correction dans son dessin. Il mourut près d'Utreth en 1660.

VEGA (ANDRÉ), fameux théologien scolastique espagnol, de l'ordre de Saint-François, assista au concile de Trente, et mourut en 1570. On a de lui les traités *De Justificatione*, *De Gratiâ*; *De Fide*, *operibus et meritis*, Compulti, 1564, in-fol.

VEGA (LOPEZ DE), célèbre poète espagnol, appelé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, etc. Après avoir été marié deux fois, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, et devint chevalier de Malte. Il mourut le 27 août 1635, à 72 ans. On a de lui en espagnol un très-grand nombre de comédies en 25 vol. qui en contiennent chacun 12. On dit même qu'il en a fait jusqu'à 1800, et d'autres poésies estimées.

VEGA. *Voy*. GARCIAS-LASSO.

VEGECE (*Flavius-Vegetius*), écrivain célèbre, vivait sous le règne de l'empereur Valentinien-le-Jeune, vers l'an 380. On a de lui des Institutions militaires, que l'on trouve avec celles des autres écrivains sur l'art militaire, *cum notis variorum*, Vesel, 1670, 2 volumes in-8°; ouvrage estimé, dont M. Bourdon a donné une bonne traduction française en 1743, réimprimée à Amsterdam en 1744, in-8°. Il a donné aussi un Art vétérinaire, dans *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°, qui a été traduit par M. Saboureux de la Bonetrie, Paris, 1775, in-8°, ce qui fait le tome 6e de l'Economie rurale, 6 vol. in-8°.

VEGIUS. *Vox*. MAFFÉE.

VEIL (CHARLES-MARIE DE), fils d'un juif de Metz, fut converti à la religion chrétienne, après la mort de son père, par M. Bossuet. Il se fit ensuite religieux augustin, puis chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, et fut envoyé à Angers pour y faire ses études. De Veil s'y distingua, y prit le bonnet de docteur, et y professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour le prieuré-cure de Saint-Ambroise de Melun. Il remplissait ce bénéfice, lorsqu'il apostasia. Il épousa la fille d'un anabaptiste en 1679, et se retira en Angleterre, où il mourut sur la fin du 17e siècle. Ce fut l'un des premiers, parmi les étrangers, qui s'élevèrent contre l'*Histoire critique du vieux Testament*, par Richard Simon, dans une lettre imprimée et adressée à M. Boile. On a encore de lui des Commentaires latins sur saint Mathieu et saint Marc, Paris, 1674, in-4°, et Londres, 1678, in-8°; sur Joël, Paris, 1676, in-12; sur le Cantique des cantiques, Londres, 1679, in-8°; sur les douze petits prophètes, Londres, 1680, in-12; sur les Actes des apôtres, 1684, in-8°. Ces Commentaires sont estimés des Anglais.

VELASQUEZ (DOM DIEGO DE SYLVA), l'un des plus grands peintres que l'Espagne ait produits, naquit à Séville en 1594. Il s'appliqua d'abord à travailler dans le goût du Caravage, auquel il peut être comparé dans l'art de peindre le portrait, et se rendit ensuite à Madrid, où ses ouvrages le mirent dans la plus haute réputation. Il plut à la famille royale, et devint premier peintre du roi Philippe IV, qui le combla de bienfaits, le gratifia de plusieurs charges, et lui fit présent de la clef d'or, distinction qui donne à toute heure l'entrée du palais. Velasquez voyagea en Italie et fut reçu partout avec magnificence; car c'était faire sa cour au roi d'Espagne que d'honorer ce grand peintre. Sa majesté l'aimait, se plaisait à sa compagnie, et prenait un plaisir extrême à le voir peindre. Il le fit chevalier de Saint-Jacques. Enfin Velasquez étant mort à Madrid en 1660, ses obsèques furent d'une magnificence extraordinaire.

VELASQUEZ (JEAN-ANTOINE), savant jésuite espagnol, né à Madrid en 1585, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont 1° un grand Commentaire latin sur l'Epître aux Philippiens, en 2 vol. in-fol.; 2° divers écrits en faveur de l'immaculée conception de la Sainte-Vierge. Il mourut en 1669.

VELD (JACQUES), savant religieux augustin, natif de Bruges en Flandre, et mort à Saint-Omer en 1583 ou 1588, a composé un Commentaire estimé sur le prophète Daniel, auquel il a joint une chronologie qui sert à faire entendre les prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel et de Daniel.

VELDE (ADRIEN VAN-), célèbre peintre hollandais, dont on estime beaucoup les paysages, les tableaux d'animaux, les petites figures et les petits sujets galans. Jean Van-Velde a excellé dans la gravure; il ne faut pas le confondre avec ce peintre.

VELEZ (LOUIS DE GUEVARRE ET DE DUEGNAS), célèbre poète facétieux espagnol, natif d'Icija en Andalousie, avait un talent merveilleux pour tourner en ridicule les choses les plus sérieuses. Il fut très-agréable à la cour de Philippe IV, et mourut en 1646. On a de lui des comédies et une pièce facétieuse intitulée le *Diable boiteux, nouvelle de l'autre vie*, en espagnol, imitée en français par M. Le Sage, en 2 et en 3 vol. in-12. Velez est le Scarron d'Espagne.

VELLEIUS PATERCULUS, célèbre historien latin, était, à ce que l'on croit, natif de Naples, d'une famille illustre, et qui occupa de grands emplois. Il fut d'abord tribun, et commanda ensuite la cavalerie en Allemagne sous Tibère. Il suivit ce prince pendant 9 ans dans toutes ses expéditions, et fut élevé à la préture l'année qu'Auguste mourut, l'an 30 de J.-C. Il nous reste de lui un abrégé de l'histoire romaine, qui est très-curieux, et dont le latin et le style sont dignes du siècle d'Auguste. Il y marque exactement les époques des grands événemens, et y fait l'éloge des grands hommes. On le blâme néanmoins d'avoir loué d'une manière flatteuse et ridicule Tibère et même Sejan; ce qui, selon Juste Lipse, l'enveloppa dans la ruine de ce malheureux favori. Cet excellent abrégé de Velleius Paterculus n'est pas entier. Rhenanus le publia en 1520, et depuis ce temps il y en eut un grand nombre d'éditions, Elzévir, 1639, in-12; Paris, 1726, in-12; *ad usum Delphini*, 1675, in-4°; *cum notis variorum*, Leyde, 1668, 1719, 1744, in-8°; Oxford, 1711, in-8°. Doujat en a donné une traduction française et a suppléé assez heureusement à ce qui y manquait. On attribue encore à cet historien un fragment dans lequel il est parlé de quelques légions romaines dans le pays des Grisons; mais les savans critiques regardent ce fragment comme une pièce supposée.

VELLI (PAUL-FRANÇOIS), né près de Fismes en Champagne, entra dans la société des jésuites et en sortit onze ans après. Il fut ensuite précepteur de M. Goguet, conseiller au parlement, et après cette éducation il se livra tout entier à l'étude de l'histoire de France. Il mourut subitement à Paris le 4 septembre 1759, âgé d'environ 48 ans. On a de lui 1° une Histoire de France mieux écrite et moins diffuse que celle de Mézerai, mais qui n'en apprend pas davantage. Il en a publié les six premiers vol. in-12. Le septième, qu'il avait entièrement achevé, et le huitième auquel il avait presque mis la dernière main, ont été publiés après sa mort par M. Villaret. Cette histoire se continue par M. Garnier; il y en a 24 vol.; 2° une traduction française de la satire du docteur Swift, intitulé *John Bull*, ou *le Procès sans fin*. Elle roule sur la guerre terminée par le Traité d'Utrecht, in-12.

VELLUTELLO (ALEXANDRE), de Lucques, mort dans cette ville vers la fin du 16e siècle, a commenté Pétrarque, Venise, 1545, in-4°; Dante, 1578, in-fol.

VELSER (MARC). *Voy.* WELSER.

VELTHUYSEN, *Veltuysius* (LAMBERT), savant écrivain du 17e siècle, naquit à Utrecht en 1722. Après avoir fait de bonnes études, il se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'exerça jamais cette profession, et il se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie. Il était zélé cartésien, et il eut à ce sujet de grands démêlés avec le fameux Voëtius. Veltuysen fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais ses ennemis ayant trouvé le moyen de le déposséder, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. C'était un des plus savans hommes de son temps. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-4°, dont le premier contient un Traité de la justice divine et humaine; une Dissertation sur

l'usage de la raison dans les matières théologiques, un Traité moral de la pudeur naturelle et de la dignité de l'homme ; un Traité de la grâce et de la prédestination ; une Dissertation sur cette question : « Si un prince peut tolérer quelque mal dans ses états ; » un Traité sur les points fondamentaux de la foi, etc. : le second volume renferme plusieurs écrits de philosophie, d'astronomie, de physique et de médecine; un Traité du culte naturel ; une dissertation *De principiis justi et decori*, etc. Ce dernier ouvrage est une apologie du *Citoyen* de Hobbes Il s'éloigne cependant en bien des choses de ce fameux Anglais.

VENANCE FORTUNAT (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*), prêtre, et selon quelques-uns, évêque de Poitiers, était Italien. Après avoir étudié à Ravenne, il alla à Tours, où il fit amitié avec Grégoire, évêque de cette ville, et fut domestique de la reine Radegonde. Il mourut à Poitiers vers 609. On a de lui un poëme en 4 livres de la vie de saint Martin, dans *Corpus poetarum* de Maittaire, et d'autres ouvrages, que le père Brower publia en 1616, in-4°, et qui sont aussi dans la Bibliothèque des pères. On trouve dans la 4e pièce insérée dans le 6e livre de ses poésies diverses les deux vers suivans, à la louange du roi Charibert :

Cùm sis progenitus clarâ de gente Sicamber
Floret in eloquio lingua latina tuo.

On a souvent cité ces deux vers pour prouver 1° que les rois des Francs de la première race étaient d'origine sicambre; 2° que les Francs avaient beaucoup de difficulté à parler la langue latine.

VENCE (HENRI DE), prêtre, docteur de Sorbonne et prevôt de l'église primatiale de Nancy, mort dans cette ville en 1749, est auteur de plusieurs dissertations sur la Bible, qui ont été insérées dans la Bible de Calmet, Paris, 1748, 14 vol. in-4°, réimprimée en 1774 en 17 vol.; on y joint un dictionnaire de la Bible, 1766, 3 vol. in-8°, par M. Rondet.

VENDOME (les ducs), étaient d'une branche de la maison de Bourbon, dont était Henri IV. *Voy.* BOURBON. Ce duché, réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, fut donné par lui à son fils César, duc de Vendôme, qu'il avait eu de Gabrielle d'Etrées. Il était gouverneur de Bretagne, chef et surintendant de la navigation, et mourut en 1665. Il avait épousé la fille du duc de Mercœur (Philippe Emmanuel de Lorraine), morte en 1669, dont il eut le duc de Beaufort (*voy.* BEAUFORT et LOUIS), mort en 1669, qui avait épousé Laure Mancini, morte en 1657. Après la mort de sa femme, il devint cardinal et légat *a latere*. Il eut deux fils, Louis-Joseph et Philippe. *Voy.* ces noms.

VENEL (GABRIEL-FRANÇOIS), né à Pézénas au mois d'août 1723, professeur en médecine en l'université de Montpellier, chargé en 1753 des eaux minérales de France, a donné l'Analyse de celles de Selters et de Passy; des Thèses; les articles de l'Encyclopédie, désignés par la lettre C. Il est mort en 1776. *Voy.* GAILLARD DE LONGJUMEAU.

VENERONI (JEAN), dont le nom était Vigneron, était né à Verdun, et fut un de ceux qui répandirent le plus le goût de la littérature italienne dans le 17e siècle. Il a donné *Le Maître italien*, Paris, 1770, in-12; le *Dictionnaire italien*, Paris, 1768, in-4°. Il a donné aussi des traductions des Lettres de Bentivoglio et de Loredano, avec l'italien à côté. Sa méthode n'est point de lui, mais du fameux Roselli, dont on a imprimé les aventures en forme de roman. A son passage en France, il alla prendre un dîner chez Veneroni; qui, ayant vu qu'il raisonnait juste sur la langue italienne, l'engagea à faire une grammaire, pour laquelle il lui donna cent francs. Veneroni n'a fait qu'y ajouter quelque chose à son gré, et la donna sous son nom. Sa Traduction des fables choisies se trouve imprimée avec une version allemande et des figures, Augsbourg, 1709, in-4°.

VENETTE (NICOLAS), né à La Rochelle en 1633, prit ses degrés dans l'université de Bordeaux; il vint ensuite étudier la médecine à Paris, sous Gui Patin et Pierre Petit; voyagea dans le Portugal et en Italie, et retourna dans sa patrie, où il se livra tout entier à l'exercice de son art. Il y mourut en 1698, le 18 août. L'ouvrage qui l'a plus fait connaître est son *Tableau*

de l'amour conjugal, considéré dans l'état du mariage, 2 vol. in-12, fig., dont une partie ne devrait pas se trouver en français, par la crainte que de jeunes personnes des deux sexes n'en abusassent. Il est encore auteur d'un *Traité du Scorbut*, La Rochelle, 1671, in-12; *Traité du Rossignol*, Paris, 1697, in-12; *Traité des pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12, etc.

VENIERO, ou VENERIO, *Venerius* (FRANÇOIS), noble vénitien, et l'un des plus habiles philosophes et des plus grands politiques du 16e siècle, a composé en italien des Traités de l'âme, de la volupté, du destin, de la génération, etc. Il mourut en 1581.

VENTADOUR. *Voy.* MOTHE-HOUDANCOURT.

VENTIDIUS BASSUS, Romain, de basse naissance, fut d'abord muletier, et s'acquit ensuite une si grande réputation par les armes, sous Jules-César et sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, et en triompha l'an 38 avant J.-C. Après sa mort il fut enterré honorablement aux frais du public.

VENTS, divinités poétiques, enfans du ciel et de la terre, ou d'Astreus et d'Héribée. Eole était leur roi et les tenait enchaînés dans des cavernes. Il y en avait quatre principaux : Borée, Eurus, Notus et Zéphire.

VÉNUS, déesse de l'amour, des grâces et de la beauté, selon la Fable, était fille de Dioné et de Jupiter, ou, selon d'autres, naquit de l'écume de la mer. Elle épousa Vulcain, et fut honorée comme la mère de l'Hyménée, de Cupidon, d'Enée et des Grâces. Vénus aima éperdument Adonis et Anchyse. Mais ses amours avec Mars, dont elle a eu Cupidon, sont les plus fameuses. Vulcain, son mari, les surprit ensemble, et en donna le spectacle aux dieux. Elle obtint de Pâris la pomme destinée à la plus belle. Sa ceinture inspirait de l'amour infailliblement; Junon la lui emprunta pour se faire aimer de Jupiter. On l'adorait principalement à Paphos et à Cythère. On la représente avec Cupidon son fils sur un char traîné par des pigeons ou par des cygnes. Les anciens font mention de plusieurs Vénus différentes. On croit que la plus fameuse et la plus ancienne était une reine de Phénicie, nommée Astarté, qui épousa Adonis.

VENUSTI (MARCEL), élève de Vaga et ami de Michel-Ange, a embelli les églises de Rome de ses peintures, à la fin du 16e siècle.

VENUTI (RUDOLFINO), garde du cabinet des antiques du Vatican, mort en 1762, est auteur de savantes recherches sur l'antiquité dans les livres suivans : *Antiqua numismata maximi moduli, è musæo card. Albani in bibliothecam Vaticanam translata*, Romæ, 1736, 2 vol. in-fol., fig.; *Collectanea antiquitatum romanarum*, Romæ, 1736, in-fol., fig.; *Numismata imperatorum præstantiora à Martino V ad Benedictum XIV*, Romæ, 1744, in-4°. Il y a des notes de lui dans le *Musæum Cortonense* de Gorio, Romæ, 1750, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Philippe Venuti, ami de M. de Montesquieu, qui résida long-temps en France pour y administrer les revenus de l'abbaye de Cléraç, que Henri IV a donnée aux chanoines de Saint-Jean de Latran. Ce dernier a fait plusieurs traductions en vers italiens de bons ouvrages français, la *Didon* de Le Franc; *la Religion* de Racine; le *Télémaque*, en 2 vol. in-4°; Dissertations sur les antiquités de Bordeaux et les monnaies que les Anglais ont fait frapper dans la Guyenne, Bordeaux, 1754, in-4°, fig.

VÉRARDO (CHARLES), naquit à Césène l'an 1440. Il fut pendant quelques années archidiacre de Césène, dignité qu'il avait lui-même fondée, et devint ensuite camérier et secrétaire des brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VIII et Alexandre VI. Il mourut le 13 décembre 1500, à 60 ans. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est intitulé *Historia Caroli Verardi de urbe Granata, singulari virtute felicibusque auspiciis Ferdinandi et Hellisabes, regis et reginæ, expugnata*, Rome, 1493, in-4°. Cette édition est très-rare. Il y en a eu plusieurs autres éditions. Cette histoire de Verardo est en forme de pièce dramatique, quoiqu'en prose. Il la composa pour divertir les Romains; et le cardinal Raphaël Riario,

camerlingue de l'Eglise romaine, la fit représenter avec magnificence dans son palais, le 21 avril 1492.

VERBRUGEN (Gaspard-Pierre), peintre d'Anvers, est mort dans cette ville en 1720; il travailla long-temps et fructueusement à la Haie, et n'en fut pas plus riche. Sur la fin de sa vie, il passait les jours à se divertir et les nuits à peindre; il savait grouper et colorier avec beaucoup d'art; mais la couleur de ses derniers tableaux n'est pas vraie.

VERDIER (Antoine du), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en Forez le 11 novembre 1544, s'est rendu célèbre dans le 16e siècle par sa *Bibliothèque des auteurs français*, 1585, in-fol.; le Supplément de l'Epitome de Gessner doit être à la fin : elle a été réimprimée avec celle de La Croix du Maine, 5 vol. in-4o, Paris, 1772; et par ses autres ouvrages, dans lesquels cependant il n'y a pas beaucoup de critique ni d'exactitude, Il mourut le 25 septembre 1600, à 56 ans. Il ne faut pas le confondre avec Claude du Verdier son fils, mort en 1649, avocat au parlement de Paris, et auteur de quelques poésies latines et ouvrages de critique qui ne sont point estimés, ni avec l'auteur du *Roman des romans*, 1626, 7 vol. in-8o.

VERDIER (César), habile chirurgien et démonstrateur royal à Saint-Côme à Paris, était né à Molières près d'Avignon. Ses leçons et ses cours d'anatomie lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et il forma de bons disciples. Il est auteur d'un abrégé d'anatomie qui est estimé, Paris, 1770, 2 vol. in-12, et avec les notes de M. Sabatier, 1775, 2 vol. in-8o; et il a fait des notes sur l'Abrégé de l'art des accouchemens, composé par madame Boursier du Coudray. Il est mort à Paris le 19 mars 1759.

VERDUC (Laurent), né à Toulouse, fut chirurgien à Paris, et y enseigna long-temps la chirurgie. Il y est mort en 1695. Son Traité des bandages, dans les fractures et luxations, 1689, in-12, a été fort utile.

VERDUC (Jean-Baptiste), fils du précédent, fut docteur en médecine; il a donné des opérations de chirurgie avec une pathologie de chirurgie, 1739, 3 vol. in-8o. Son frère Laurent mit en ordre un ouvrage qu'il avait laissé imparfait, et le fit paraître sous le titre de *Traité de l'usage des parties*, 1711, 2 vol. in-12. Il donna de lui *Le Maître en chirurgie*, ou la Chirurgie de Guì de Chauliac, 1704, in-12. Laurent est mort jeune en 1703.

VERDURE (Nicolas-Joseph de La), docteur et premier professeur en théologie à Douai, naquit à Aire, d'une ancienne famille du Boulonais. Il fut chanoine, puis doyen de l'église de Saint-Amé de Douai, et refusa constamment les bénéfices considérables qui lui furent offerts. Il mourut à Douai en 1717, à 83 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Le seul qui ait été imprimé est un Traité de la pénitence, intitulé *Tractatus triplex de contritione, attritione et de recidivis*, dont la meilleure édition est de 1689. Il était ami de l'illustre M. de Fénélon, archevêque de Chambrai, auquel il fut très utile dans la fameuse affaire du quiétisme.

VERDUSSEN (Jean-Pierre), membre de l'académie de peinture de Marseille, se distingua dans les peintures de batailles. Il suivit le roi de Sardaigne en 1744, et se fixa ensuite à Avignon, où il est mort en 1763.

VERECUNDUS. *Voy.* Cyprien (saint).

VERELST (mademoiselle), née à Anvers en 1680, peignit à Londres chez un oncle qu'elle y avait. On peut bien juger qu'en sa qualité de fille tout ce qu'elle a fait est merveilleux.

VERGENNES (Charles de Gravier, comte de), après ses ambassades à Constantinople et en Suède, fut rappelé de cette dernière pour remplir, en 1774, la place de ministre et secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Pendant dix ans de son ministère il a justifié la confiance que lui avait donnée sa majesté, qui le fit succéder à M. de Maurepas dans la place de chef du conseil royal des finances. Le fameux traité de paix de 1783, celui de commerce avec l'Angleterre en 1786, et celui avec la Russie, dont il a eu la satisfaction d'apprendre la signature avant sa mort, seront des témoignages permanens de sa grande intelligence dans les affaires. Cet habile ministre est mort la nuit du 12 au 13 février 1787, à Versailles, où il est in-

humé : il était dans la soixante-huitième année de son âge. L'événement du traité de commerce avec l'Angleterre n'a pas fait juger favorablement de sa politique en fait de commerce. Il n'a manqué qu'à une chose; c'est de juger assez favorablement les Français pour ne pas les croire capables de tirer d'Angleterre des marchandises d'une moindre qualité, et plus chères que celles de France, pour avoir la satisfaction de dire : « Cela vient d'Angleterre. » Les Anglais sont meilleurs patriotes.

VERGER (Pierre-Paul), philosophe, jurisconsulte et orateur, était natif de Capo-d'Istria. Il assista au concile de Constance, et se fit aimer de l'empereur Sigismond, à la cour duquel il mourut vers 1419, à l'âge d'environ 70 ans. On a de lui divers ouvrages qui sont estimés, et dont les plus connus sont 1° l'Histoire des princes Carrari, que M. Muratori a fait imprimer dans le tome 16e de sa grande collection des écrivains de l'histoire d'Italie. On trouve dans ce même tome plusieurs discours et lettres de Pierre-Paul Verger; 2° un excellent traité de l'éducation de la jeunesse, intitulé *De ingenuis moribus, et liberalibus adolescentiæ studiis*, 1493, in-4°, dont il y a eu plusieurs éditions. On a fait les deux vers suivans à la louange de l'auteur, à l'occasion de ce dernier ouvrage :

Quæ natis deceat frangendis cura parentes,
Ipse doces patris gloria magna tui.

VERGER (Pierre-Paul), parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les papes Clément VII et Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria sa patrie; mais dans la suite, fâché de n'avoir pas obtenu le cardinalat, il embrassa les erreurs des protestans, qu'il répandit chez les Grisons, et mourut à Tubinge le 4 octobre 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont les protestans mêmes ne font aucun cas, mais qui sont recherchés pour leur rareté : *Ordo eligendi pontificis*, 1556, in-4°; *Quomodò concilium christianum debeat esse liberum*, 1537, in-8° : l'édition de 1557 n'est pas recherchée; *Operum adversus papatum, tomus I*, 1563, in-4°; *De naturâ sacramentorum*, 1559, in-8°, etc.

VERGER DE HAURANE (Jean du), abbé de Saint-Cyran, fameux dans le 17e siècle, plus par les disciples qu'il sut se former que par ses ouvrages, naquit à Bayonne en 1581, d'une famille noble. Il étudia en France et à Louvain, et se lia d'une étroite amitié avec le fameux Jansénius, qui fut le compagnon de ses études. Il fut pourvu en 1620 de l'abbaye de Saint-Cyran, par la résignation de Henri-Louis Chateignier de la Roche-Posai, évêque de Poitiers. L'abbé de Saint-Cyran s'appliqua à la lecture des pères et des conciles avec Jansénius, et s'efforça de lui inspirer ses sentimens et ses opinions aussi bien qu'à un grand nombre de théologiens avec lesquels il était en commerce de lettres. Il n'oublia rien pour inculquer ces mêmes sentimens à M. Le Maître, à M. Arnauld, à M. d'Andilly et à plusieurs autres disciples qu'il s'était formés; ce qui, ayant fait grand bruit, le cardinal de Richelieu, piqué d'ailleurs de ce que l'abbé de Saint-Cyran ne voulait pas se déclarer pour la nullité du mariage de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avec Margueritte de Lorraine, le fit renfermer à Vincennes le 14 mai 1638. Après la mort de ce ministre l'abbé de Saint-Cyran sortit de prison; mais il ne jouit pas long-temps de sa liberté, étant mort à Paris le 11 octobre 1643, à 62 ans. Il fut enterré à Saint-Jean du Haut-Pas, où se voit son épitaphe à côté du maître-autel. On a de lui 1° des Lettres spirituelles, 2 vol. in-4° ou in-8°, réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12, auxquels on a ajouté un 4e vol. qui renferme plusieurs petits traités de M. de Saint-Cyran, imprimés séparément, savoir : la Théologie familière, ou Brève explication des principaux mystères de la foi; les Pensées chétiennes sur la pauvreté, celles sur la pauvreté de Jésus-Christ, et l'Admiration des miséricordes de Dieu, avec quelques autres écrits à la louange de ce fameux abbé; 2° Apologie pour M. de la Roche Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité, imprimée en 1615, in-8°; 3° un petit Traité publié en 1609, sous

le titre de *Question royale*, où il examine en quelle extrémité le sujet pourrait être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de le sienne, 1609, in-12, contrefait sous la même date : ces deux derniers ouvrages firent grand bruit, et ses ennemis en tirèrent des inductions et des conséquences que ni lui ni ses disciples n'avaient garde d'approuver; 4° *L'Aumône chrétienne*, ou Tradition de l'Église touchant la charité envers les pauvres, 2 vol. in-12: la seconde partie de cet ouvrage est intitulée *L'Aumône ecclésiastique*. M. Antoine Le Maître a eu plus de part à cet ouvrage que l'abbé de Saint-Cyran. 5° *Considérations sur les dimanches et les fêtes des mystères, et sur les fêtes de la Vierge et des saints*, 2 tom. in-8°; 6° *Considérations sur la mort chrétienne*, in-12; 7° Lettre touchant les dispositions à la prêtrise, in-12 : elle fut écrite pour M. Duhamel, depuis curé de Saint-Merri, à Paris; 8° Vie de la Sainte-Vierge Marie, ou Considérations sur ses fêtes et autres mystères, sous le nom du sieur de Granval, in-12; 9° plusieurs ouvrages contre la Somme de théologie du père Garasse, jésuite; entre autres la *Somme des fautes et faussetés capitales contenues en la Somme théologique du père François Garasse*, divisée en 4 tom. in-4°, 1626. Quoique le titre porte 4 tomes, il n'y a eu que le 1er, le 2e et le 4e d'imprimés, le 3e ne l'a point été; 10° enfin un gros vol. in-fol. intitulé *Petrus Aurelius*, pour la défense de la hiérarchie ecclésiastique contre les jésuites. *Voy.* Smith. L'abbé de Saint-Cyran composa cet ouvrage avec l'abbé de Barcos son neveu. C'est de tous ses ouvrages celui qui lui a fait le plus d'honneur; cependant il faut avouer de bonne foi que, si l'on retranchait de ce gros vol. les invectives et les injures contre les jésuites, ce qui resterait serait peu de chose. Telle est du moins l'idée que nous en avons eue après en avoir fait la lecture; et le petit écrit que M. Hallier a fait sur cette matière à l'occasion de la censure du clergé, en 1655, nous a paru plus solide, plus profond et mieux médité que tout ce qui se trouve dans le gros volume du *Petrus Aurelius*. La première édition de ce livre est la réunion de différentes parties imprimées depuis 1631 jusqu'en 1635, payée à l'imprimeur Morel par le clergé, quoique faite sans son ordre. L'assemblée de 1641 en fit faire une édition en 1642, que les jésuites firent saisir, mais qui n'a pas laissé d'être distribuée, sur les remontrances du clergé. On trouve dans cette édition deux écrits, *Confutatio collectionis locorum quos jesuitæ compilarunt, convitia petulantiæ*, qui ne paraissent pas dans la troisième édition, qui parut aussi aux frais du clergé en 1646; mais à la tête de cette troisième édition se trouve l'éloge que M. Godeau a fait de l'auteur, par ordre du clergé; et le procès verbal qui l'ordonne, où l'on voit que le clergé pensait sur le compte de l'auteur bien différemment que les jésuites et leurs adhérens. L'abbé de Saint-Cyran était simple dans ses mœurs et dans ses pratiques; il disait son chapelet; il exorcisait les livres hérétiques avant de les lire; mais cette simplicité cachait un grand fonds de science et de grands talens pour persuader, sans quoi il n'aurait pu se faire un si grand nombre de disciples, aussi illustres et aussi distingués que l'étaient MM. Arnauld, Le Maître, de Sacy, Arnauld d'Andilly, et les autres savans de Port-Royal, qui avaient tous pour lui une vénération extrême et une confiance extraordinaire; mais s'il avait le talent de la parole, de la persuasion et de la direction, il n'avait assurément pas celui d'écrire. Ses livres ne répondent pas à sa grande réputation. M. Wallon de Beaupuis a extrait de ses Lettres les maximes principales qu'il a fait imprimer, in-12. M. Arnauld d'Andilly a augmenté ce recueil, et l'a publié in-8° et in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des lettres de M. de Saint-Cyran*. Ce recueil est approuvé par 18 évêques du royaume. Au bas d'un portrait de M. l'abbé de Saint-Cyran, d'après son portrait peint par Champagne, on trouve les deux vers suivans :

Æquam nulla potest inflare scientia mentem:
In quali didicit simplicitate docet.

VERGI (Antoine de), comte de Dammartin, suivit le parti du duc de Bourgogne et des Anglais contre Charles VII. Il fut blessé à l'entrevue de

Montereau Faut-Yonne, où il accompagnait le duc de Bourgogne, qui y fut assassiné en 1419. Le roi d'Angleterre le fit maréchal de France en 1420; il fut chevalier de la Toison-d'or, et mourut en 1439 sans postérité; mais les branches collatérales masculines de cette maison subsistèrent jusqu'en 1502. Alix de Vergi, morte en 1251, avait épousé en 1199 Eudes III, duc de Bourgogne. C'est à la cour de ce prince que l'auteur du roman de *La Comtesse de Vergi* suppose que ses aventures se sont passées, et il prend pour héroïne Laure de Lorraine, fille de Mathieu II, duc de Lorraine, qui avait épousé Guillaume de Vergi, mort après l'an 1472, sans postérité. L'auteur la suppose veuve avant son mariage.

VERGIER (Jacques), poète français, naquit à Lyon en 1557. Il vint à Paris dans sa jeunesse, où son esprit agréable et ses manières polies le firent estimer et rechercher. Il portait alors l'habit ecclésiastique et se fit recevoir bachelier de Sorbonne. Dans la suite, il prit le parti de l'épée, et M. le marquis de Seignelay le fit commissaire ordonnateur de la marine en 1690. Il devint aussi président du conseil de commerce de Dunkerque; mais sa voluptueuse nonchalance et son amour pour les plaisirs l'empêchèrent de monter à de plus hauts emplois et d'amasser de grands biens. Il fut assassiné d'un coup de pistolet, à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720, à 63 ans. On laisse à entendre dans quelques ouvrages que Vergier avait fait les Philippiques contre un prince puissant, qui le fit tuer; mais ce conte est absolument faux. Il fut tué par un camarade du fameux Cartouche, nommé *Chevalier le Craqueur*, qui déclara ce meurtre lorsqu'il fut rompu à Paris le 10 juin 1722. On a de Vergier un recueil de poésies et de chansons, des lettres et d'autres pièces, 1750, 2 vol. petit in-12. On estime surtout ses chansons, à cause de leur délicatesse. « Vergier, dit M. de Voltaire, est à l'égard de La Fontaine ce que Campistron est à Racine, imitateur faible, mais naturel. »

VERGNE (Pierre Tressan de La), né en 1618, d'une noble et ancienne famille de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il l'abjura à l'âge de 20 ans, et passa quelques années à la cour. Dans la suite il quitta la cour et toute idée de fortune, et se retira en Languedoc, auprès de M. Pavillon, évêque d'Aleth. Il fit, avec l'agrément de ce prélat, un voyage dans la Palestine, et à son retour il se livra avec zèle aux missions et à la direction des âmes. Quelque temps après, ayant eu part au livre de la Théologie morale, il fut chassé du Languedoc par lettre de cachet, mais peu après le roi le rétablit dans sa première liberté. Il se noya près du château de Térargues, en venant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé *Examen général de tous les états et conditions, et des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, sous le nom du sieur de Saint-Germain.

VERGNE. *Voyez* Fayette.

VERGY. Cette maison remonte au 12e siècle. *Voy.* Coucy.

VERGY (de), né à Aix en-Provence, et mort en 1752, a travaillé à la nouvelle édition du Dictionnaire étymologique de Ménage, et a publié les *Aventures du C. de Lancastel*, 1728, in-12. Il a traduit une Lettre de Valisniéri sur la régénération des vers, 1727, in-12; les 4 premiers volumes des Réflexions militaires de Santa-Cruz, 1735 et suivans, 12 vol. in-12; de la Charité envers le prochain, par Muratori, 1745, 2 vol. in-12.

VERHEYEN (Philippe), était fils d'un laboureur du village de Verrebroucq, au pays de Waës. Il travailla à la terre avec ses parens jusqu'à l'âge de 22 ans, que le curé du lieu, lui trouvant beaucoup d'esprit, lui apprit le rudiment, et lui procura une place dans le collége de la Trinité à Louvain. Verheyen y fit tant de progrès qu'il y devint docteur en médecine et professeur en anatomie et en chirurgie. Il mourut à Louvain le 18 février 1710, à 62 ans, ayant eu quatre enfans de sa seconde femme. On a de lui un excellent traité *De corporis humani anatomiâ*, dont la deuxième édition est de Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4°, et depuis à Amsterdam, 1731, 2 vol. in-8°; un traité *De Febribus*, et d'autres savans ouvrages.

VERIN (Hugolin), né à Florence en 1442, mort vers 1505, a composé des poésies latines qui lui ont fait honneur, entre autres *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1583, in-fol. Son fils, Michel, mort en 1487, à dix-neuf ans, n'ayant pas voulu, par piété, suivre le conseil des médecins, qui voulaient qu'il se mariât, a fait des Distiques moraux, Florence, 1487, et réimprimés depuis plusieurs fois, in-8°.

VERKOLIE (Jean), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1650, se maria en 1672, à Delft, où il a toujours demeuré. Il peignit le portrait et l'histoire, et grava en manière noire, entre autres Vénus et Adonis, Diane et Caliste, d'après Netscher. Il est mort en 1693.

VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, naquit à Delft en 1673. Il surpassa son père dans la gravure en manière noire. On a de lui Diane et Endymion, Bacchus et Ariane, d'après Netscher, etc.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, natif de Meulebrac, seigneurie de son père, en Flandre, fait paraître du feu et du génie dans ses poésies et dans ses tableaux, dont la plupart des sujets sont tirés de l'Histoire sainte. Il mourut en 1607. On a de lui un Traité de la peinture; les Vies des peintres flamands; des comédies et d'autres poésies.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de), arrière-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fit Charles-le-Simple prisonnier à Saint-Quentin, et l'envoya à Péronne, où il finit ses jours. Herbert mourut en 943.

VERMANDOIS (Hugues de), fils du précédent, fut élu archevêque de Reims à l'âge de 6 ans. Raoul, roi de France, ennemi de son père, fit déclarer l'élection nulle, et fit élire un moine nommé Artaud. Les deux compétiteurs se réintégrèrent et furent déposés chacun deux ou trois fois; enfin l'archevêché demeura à Artaud.

Cette première branche de Vermandois finit par Adèle, qui épousa Hugues de France, troisième fils de Henri Ier, qui se distingua dans les croisades, et mourut de ses blessures à Tarse, l'an 1102. Son fils

VERMANDOIS (Raoul de), sénéchal de France, fut régent pendant le voyage d'outremer de Louis VII, en 1147, et mourut en 1152. Il avait été excommunié en 1142, pour avoir répudié Elénore de Champagne sa première femme, dont il avait eu Hugues, qui fut élevé par saint Bernard, se fit religieux et fonda l'ordre de la Trinité de la rédemption des captifs avec saint Jean de Matha, l'an 1198. Il mourut en 1212 à Cerfroi, et a été canonisé en 1677, sous le nom de Félix de Valois. De sa seconde femme, Alix de Guienne, il n'eut qu'un fils mort sans postérité, et des filles.

VERMANDOIS (Louis de Bourbon, comte de), fils de Louis XIV et de madame de la Vallière, fut pourvu de la charge d'amiral en 1669, et mourut d'une fièvre maligne au siége de Courtrai en 1683. Il est un de ceux à qui l'on a attribué les aventures du masque de fer. On prétend que, s'étant échappé envers M. le Dauphin jusqu'à lui donner un soufflet, il avait été soustrait au monde en le confinant dans une prison perpétuelle. Ce prisonnier avait été donné en garde à Saint-Mars, successivement gouverneur de Pignerol, des îles Sainte-Marguerite et de la Bastille. Cet officier le conduisit dans ces différens lieux, et dans les voyages il avait un masque qui lui laissait la liberté de manger; mais s'il eût fait ou dit quelque chose qui tendît à le faire connaître, il y avait ordre de le tuer. Son gardien le connaissait et lui rendait beaucoup de respects, mais son secret est mort avec lui. Le prisonnier mourut en 1703, âgé de près de 60 ans, et fut enterré à Saint-Paul sous le nom de Marchiali. M. de Saint-Foix en a parlé fort au long dans des Lettres écrites à ce sujet; mais il n'en put rien dire de certain. Quelques-uns ont cru que ce pouvait être le duc de Montmouth, qui eut la tête tranchée en 1685, ou le duc de Beaufort, tué en Candie en 1669; l'âge ne convient à aucun d'eux.

VERMEULEN (Corneille), graveur d'Anvers, mort sur la fin du 17e siècle, a gravé Erigone d'après le Guide; Marie de Médicis se sauvant de Blois, de la galerie du Luxembourg, d'après Rubens; des portraits, etc.

VERMEYEN (Jean-Corneille), célèbre peintre, natif d'un village près de Harlem, fut surnommé *le Barbu*, parce qu'il avait, dit-on, une barbe si

longue qu'elle traînait à terre, lors même qu'il était debout. Il s'acquit l'estime de l'empereur Charles V, et suivit ce prince dans l'expédition de Tunis, qu'il a peinte en plusieurs tableaux. Il mourut à Bruxelles en 1559, à 59 ans.

VERMILLI (Pierre), plus connu sous le nom de *Pierre martyr*, naquit à Florence le 8 septembre 1500. Il prit l'habit de chanoine régulier de Saint-Augustin, dans le monastère de Fiésole, devint le chef de sa congrégation, et prêcha avec tant d'éloquence qu'il fut regardé comme l'un des plus excellens prédicateurs d'Italie; mais la lecture des livres de Zuingle et de Bucer le fit tomber dans l'erreur. Il pervertit Tremellius, Zanchius, avec un grand nombre d'autres personnes, emmena avec lui Bernardin Ochin, général des capucins, et passa à Zurick, puis à Bâle et ensuite à Strasbourg, où il enseigna publiquement, et épousa une jeune religieuse nommée Catherine Mérande. Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où il alla avec sa femme en 1547. Il y fut professeur dans l'université d'Oxford jusqu'en 1553, qu'il retourna à Strasbourg. Il alla ensuite enseigner à Zurick, où il mourut en 1562. Il avait assisté, l'année précédente, au colloque de Poissy, et a laissé une fille à laquelle le sénat de Zurich a procuré les moyens de vivre, en considération de son père. On a de lui des Commentaires sur la Bible, un grand nombre d'ouvrages qu'il composa pour soutenir ses erreurs, et dont la plupart sont réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 3 vol. in-fol. Il faut que le premier soit de 1624.

VERNANSAL, peintre, né à Fontainebleau, s'est distingué par l'invention et le génie. Il est mort en 1729. On voyait de lui un beau tableau d'Actéon à la ménagerie de Versailles.

VERNÈGUE (Pierre de), gentilhomme et poète provençal du 12e siècle, passa ses premières années au service du Dauphin d'Auvergne, et se retira sur la fin de ses jours en Provence auprès de la comtesse femme d'Alphonse, fils de Raimond, qui lui fit dresser un superbe mausolée après sa mort. Vernègue a fait un poëme en rimes provençales sur la prise de Jérusalem par Saladin.

VERNEUIL. *Voyez* Entragues.

VERNEY (Guichard-Joseph du), célèbre médecin, membre de l'académie des Sciences de Paris, professeur d'anatomie au jardin royal, et l'un des plus savans anatomistes de son temps, naquit à Feurs en Forez le 5 août 1648, d'un père qui était médecin de cette ville. Il mourut à Paris le 10 septembre 1730, à 82 ans. On a de lui un excellent Traité de l'organe de l'ouïe, 1713, in-12.

VERNULÆUS (Nicolas), né dans le duché de Luxembourg en 1583, fut professeur de l'université de Louvain, et y mourut en 1649. Il a laissé une Histoire de cette université en latin, 1667, in-4°; une Histoire de la maison d'Autriche, in-8°; des tragédies latines, 1636, in-8°; *Institutiones politicæ*, 1647, in-fol.

VÉRON (François), célèbre missionnaire et controversiste, natif de Paris, entra chez les jésuites, et en sortit quelque temps après. Il devint curé de Charenton, et mourut en 1649. On a de lui une excellente Méthode de controverses, avec une Règle de foi, et d'autres ouvrages, dont la plupart ont été imprimés en 2 vol. in-fol. Son livre intitulé *Baillon des jansénistes* fit beaucoup de bruit, et le lieutenant civil en arrêta le débit.

VERONÈSE (Alexandre), dont le nom était Turchi, naquit à Vérone en 1600; il suivit quelque temps la méthode de peindre de Félix Ricci son maître; mais après son séjour à Rome il se fit une manière dont on estime le dessin et le coloris; ses attitudes et ses draperies ne sont pas également satisfaisantes. Il se maria à Rome à une fille noble, et mourut en 1670, laissant une fille mariée, et peu de biens, ayant tout dissipé à la table et à flatter le goût de sa femme en carrosses et en livrées. On trouvait quelques-uns de ses tableaux chez Leroi, au Palais-Royal, et à l'hôtel de Toulouse; mais le plus grand nombre étaient à Rome et à Vérone.

VERONÈSE (Charles-Antoine), Vénitien, débuta sur le théâtre italien à Paris, le 6 mai 1744, dans le rôle de Pantalon, sous lequel il a longtemps amusé le public, ainsi que par le grand nombre de canevas italiens

qu'il a composés ou remis au théâtre. Il est mort au mois de janvier 1760, à 68 ans. Sa famille a bien mérité du public désœuvré, car ses enfans ont tous été comédiens. Il était père de la célèbre Coralie.

VERRAT (JEAN-MARIE), savant religieux italien de l'ordre des Carmes, était natif de Ferrare. Il a composé une Concorde des Évangiles et d'autres ouvrages latins qui ont été recueillis en 2 vol. in-fol. Il mourut en 1563.

VERRIUS FLACCUS. *Voyez* FESTUS.

VERROCHIO (ANDRÉ), célèbre peintre du 15e siècle, était habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perspective, la musique, la peinture, la sculpture et la gravure. Il avait aussi l'art de fondre et de couler les métaux, et possédait parfaitement la partie du dessin. Il mourut en 1488, à 56 ans. Ses dessins à la plume sont très-estimés. Léonard de Vinci et Pierre Perrugin furent ses élèves. C'est Verrochio qui introduisit l'usage de mouler avec du plâtre les visages des personnes mortes ou vivantes, pour en faire des portraits.

VERSCURING, ou VERSCURE, (HENRI), excellent peintre, né à Gorcum en 1627, suivit l'armée des états en 1672, et fit le sujet ordinaire de ses tableaux de tout ce qui se passe dans les campemens, les siéges, les batailles, etc. Il peignait aussi avec succès les chasses, les animaux, surtout les chevaux, les paysages, etc. Il devint magistrat de Gorcum et périt en 1690, d'un coup de vent, à deux lieues de Dort.

VERSÉ (NOEL-AUBERT DE), naquit au Mans, de parens catholiques. Il se fit ensuite calviniste et fut quelque temps ministre de la religion prétendue réformée à Amsterdam. Il demeura ensuite avec Christophe Sandius le fils, fameux socinien, et embrassa ses erreurs; mais il rentra enfin dans l'Eglise catholique vers 1690, et le clergé de France lui donna une pension. Il mourut sur la paroisse de Saint-Benoit, à Paris, en 1714. On a de lui 1° un ouvrage intitulé *le Protestant pacifique*, ou Traité dans lequel on fait voir, par les principes des réformés, que la foi de l'Eglise catholique ne choque point les fondemens du salut, et qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les chrétiens du monde, les sociniens et les quakers mêmes, in-12; 2° un Manifeste contre Jurieu, qui avait attaqué par un factum l'ouvrage précédent, qui est le meilleur livre qu'ait fait Aubert de Versé, 24 pages in-4°, 1687; 3° *L'Impie convaincu*, ou Dissertation contre Spinosa, Amsterdam, 1684, in-8°; 4° *La Clef de l'Apocalypse de saint Jean*, 2 vol. in-12; 5° *L'anti-socinien*, ou nouvelle apologie de la foi catholique contre les sociniens. Il composa cet ouvrage par ordre du clergé, pour prouver la sincérité de sa conversion; 6° le Tombeau du socinianisme: quelques-uns lui attribuent *Le Platonisme dévoilé*, livre dangereux et infâme, 1700, in-12; d'autres l'attribuent au sieur Souverain, etc.

VERSORIS (PIERRE), célèbre avocat de Paris, dont le nom était Letourneur, mais qui avait été latinisé par un de ses grands oncles, docteur de l'université, sous Charles VII, qui avait fait quelques ouvrages imprimés sous le titre de *Guilelmi Versoris opera*. Cet avocat fut chargé, en 1565, de la cause des jésuites, qui plaidaient au parlement, afin de se maintenir dans l'enseignement qu'ils donnaient à la jeunesse au collége de Clermont, qui leur avait été légué pour cet objet. Pasquier, qui plaidait pour l'université, ne put empêcher la cause d'être appointée, et Versoris gagnait par là sa cause; car toutes choses restant en état, les jésuites restaient en possession de l'enseignement, sans être soumis à l'université. Cet arrêt est du mois d'avril 1565. Versoris était aussi avocat, et du conseil de la maison de Guise; mais pour leurs affaires domestiques, et non pour les politiques: cependant il leur était si attaché, qu'ayant appris la catastrophe de 1588, il en mourut de douleur cinq heures après, le 25 décembre. Son plaidoyer est imprimé.

VERSORIS ou VERSOIS. *Voyez* CHARLES, duc de Guyenne.

VERSOSA (JEAN), poète latin, né à Saragosse en 1528, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et y enseigna la langue grecque avec tant de réputation qu'on voyait souvent jusqu'à mille personnes dans son auditoire. Il ne s'acquit pas moins d'honneur à Louvain, d'où il

alla à Ratisbonne à la cour de l'empereur. Il accompagna Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de sa majesté impériale au concile de Trente, et fut très-utile à ce ministre. Il passa ensuite en Angleterre, et retourna à Rome, où il eut ordre de demeurer pour faire la recherche des pièces et des principes qui établissaient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince était en possession. Il mourut à Rome le 24 février 1574, à 46 ans. Entre ses divers ouvrages on estime surtout ses Epîtres morales en vers latins, composées à l'imitation de celles d'Horace.

VERT (dom Claude de), célèbre et savant religieux de l'ordre de Cluny, naquit à Paris le 4 octobre 1645. Il devint trésorier de l'abbaye de Cluny, visiteur de l'ordre, puis vicaire-général en 1694. Il fut pourvu en 1695 du prieuré de Saint-Pierre d'Abbeville, où il mourut le 1er mai 1708. Il avait fait une étude particulière des cérémonies de l'Eglise, et s'était attaché à les expliquer littéralement et historiquement; ce qui a produit les 4 vol. in-8°, les deux premiers de 1720, et les tomes 3 et 4 de 1713, que nous avons de lui sur ce sujet, sous le titre d'Explications simples, littérales et historiques des cérémonies de la messe, etc. Cet ouvrage contient un grand nombre de choses curieuses et intéressantes. Il y a eu plusieurs réfutations, mais elles sont tombées dans l'oubli qu'elles méritent, et l'ouvrage de dom Claude de Vert continue avec raison d'être estimé. L'approbation de cet excellent livre est singulière et mérite d'être lue des curieux. Dom Claude de Vert est auteur de quelques autres écrits.

VERT ou VERTH (Jean de), fameux capitaine, partisan allemand, qui fut fait prisonnier par M. de Turenne, et devint le sujet de plusieurs chansons et railleries.

VERTOT D'AUBOEUF (René-Aubert de), naquit au château de Bennetot en Normandie, le 25 novembre 1655, d'une famille noble et ancienne. Il se fit capucin à l'âge de 16 ans, passa ensuite dans l'ordre de Prémontré, où il eut plusieurs bénéfices, et fut enfin ecclésiastique séculier. Il devint secrétaire de madame la duchesse d'Orléans, membre de l'académie des Inscriptions, et historiographe de Malte, avec la permission de porter la croix, et la commanderie de Santeny. Il mourut à Paris le 15 juin 1735, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire des révolutions de Suède*, 2 vol. in-12, estimée; les *Révolutions de Portugal*, in-12, bien écrites, mais point estimées; les *Révolutions romaines*, 3 vol. in-12: c'est de tous les ouvrages de l'abbé de Vertot celui qui lui fait le plus d'honneur; l'*Histoire de Malte*, en 7 vol. in-12 et en 4 vol. in-4°. Cette histoire est trop superficielle et manque souvent de fidélité. On a encore de l'abbé de Vertot un grand nombre d'autres écrits et plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions. Tous ses ouvrages sont en général fort bien écrits; mais il ne faut pas toujours compter sur leur exactitude dans les faits.

VERTUE (Georges), né à Londres en 1684, devint célèbre dans la gravure, et par la Collection qu'il a faite sur l'Histoire de la peinture et des peintres en Angleterre, qui a été imprimée en 1762; c'est Horace Walpole qui a publié son ouvrage.

VERTUMNE, dieu de l'automne, avait le pouvoir de prendre toutes sortes de figures, et séduisit Pomone sous la figure d'une vieille et l'épousa.

VERTUS (Jean de), de la famille de ce nom, et secrétaire d'Etat sous Charles V, est un de ceux à qui on attribue le songe du Vergier. *Voyez* Presle (Raoul de).

VERULAM (le baron de). *Voyez* Bacon (François).

VERUS (Lucius), empereur romain, était fils d'un autre Lucius Vérus, adopté par Adrien. Il fut associé à l'empire par Marc-Aurèle, qui lui donna sa fille Lucile en mariage, et qui l'envoya en Orient contre les Parthes. Lucius Vérus les défit l'an 163 de J.-C., et se plongea ensuite dans toutes sortes de débauches et de déréglemens. Il mourut d'apoplexie à Atino, l'an 169 de J.-C., à 42 ans. Après sa mort, Marc-Aurèle associa Commode à l'empire.

VERVINS. *Voyez* Biez.

VESAL (André), natif de Bruxelles, et originaire de Vesel dans le duché de Clèves, où ses ancêtres s'étaient

distingués dans les sciences, fit une étude particulière de l'anatomie, et l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise et à Padoue. Il devint ensuite médecin de l'empereur Charles V et de Philippe II, roi d'Espagne. Languet rapporte que dans la suite, ayant voulu faire l'ouverture du corps d'un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, il n'eut pas plutôt ouvert la poitrine qu'on remarqua des signes de vie et le cœur palpitant. Les parens du défunt, indignés de cette méprise, intentèrent un procès criminel à Vesal, et le déférèrent à l'inquisition; mais le roi d'Espagne le délivra de ce danger, à condition que, pour expier son crime, il ferait un pélerinage à la Terre-Sainte. En conséquence, Vesal passa en Chypre avec Jacques Malateste, général des Vénitiens, et de là à Jérusalem. Peu de temps après, Fallope étant mort à Padoue, le sénat de Venise le rappela pour lui donner sa place; mais à son retour son vaisseau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'île de Zante, où il mourut de la faim et de la misère qu'il avait souffertes dans le vaisseau pendant 40 jours de gros temps, le 15 octobre 1564, à 58 ans. On a de lui un Cours d'anatomie en latin, qui est estimé, sous ce titre, *De corporis humani fabricâ, libri VII*, Basileæ, 1555, in-fol., Leyde, 1725, 2 vol. in-fol., donné par Boerhaave.

VESLINGIUS (Jean), médecin, né à Minden, mort à Padoue en 1649, est auteur de *Syntagma anatomicum*, Utrecht, 1696, in-4°, figures; *De plantis ægyptiis*, Paravii, 1638, in-4°, réimprimé dans le *Prosper-Alpin* de 1635; *De Pullitie Ægyptiorum*, Hafniæ, 1664, in-8°; *Vindiciæ Opobalsami veteribus cogniti*, et *Parænes es ad rem herbariam*, Patavii, 1644, in-4°; *Catalogus horti Patavini*, 1644, in-12.

VESPASIEN (Titus-Flavius), empereur romain, naquit dans un village du pays des Sabins, proche de Rome, l'an 8 de J.-C., d'une famille honnête, mais qui n'était point illustre. Il se distingua dans les armées, et devint par son mérite tribun, questeur et édile. Ayant gagné les bonnes grâces de Caligula par la faveur de Narcisse, affranchi de Claude, il fut envoyé dans la Germanie, puis dans la Grande-Bretagne, et vainquit les barbares. Le crédit d'Agrippine l'obligea ensuite de quitter ses emplois. Peu de temps après on l'envoya en Afrique en qualité de proconsul, et il s'y conduisit très-bien. Néron le mena avec lui dans son voyage en Grèce, mais s'étant endormi tandis que ce prince récitait des vers, il fut disgracié et contraint de se cacher dans une petite ville. L'hiver suivant Néron le rappela et l'envoya contre les juifs qui s'étaient révoltés. Vespasien les défit en plusieurs rencontres. Il prit Ascalon, Josaphat, Joppé, Gamala et diverses autres places, et se disposait à assiéger Jérusalem, lorsque Néron, Galba, Othon et Vitellius étant morts, il fut salué empereur par son armée le 1er juillet de l'an 69 de J.-C. On le reçut à Rome avec de grandes acclamations de joie, et l'on conçut de lui les espérances les plus flatteuses. Il laissa Tite, son fils, en Orient, qui prit Jérusalem, et qui triompha à Rome avec son père. Vespasien bannit de Rome les philosophes qui enseignaient des maximes pernicieuses. Il fit bâtir le temple de la Paix et gouverna avec beaucoup de prudence et de sagesse. Il fut attaqué dans la Campanie d'une douleur dans les intestins, ce qui ne l'empêcha point de travailler avec ardeur aux affaires du gouvernement; et comme on lui faisait à ce sujet des représentations, « Il faut, répondit-il, qu'un empereur meure debout. » Il mourut le 24 juin de l'an 79 de J.-C., à 71 ans. C'était un grand prince dans la guerre. Il aimait les gens de lettres, et se plaisait à dire de bons mots. Etant sur le point de mourir : « Je sens bien, dit-il à ceux qui étaient auprès de lui, que je commence à devenir dieu; » voulant se moquer par là de la coutume superstitieuse des Romains, qui déifiaient les empereurs après leur mort. Dion lui attribue quelques miracles; mais il est constant qu'il n'en fit jamais aucun. Canis, sa concubine, eut un très-grand crédit sur son esprit, et c'est par son conseil qu'il rendit les charges vénales, et qu'il mit sur les peuples de nouveaux impôts; ce qui l'a fait accuser par quelques écrivains d'une basse et sordide avarice; mais il est certain

qu'il n'appliqua jamais à de mauvais usages les revenus de l'État, et les historiens les plus judicieux le regardent comme un très-bon et très-grand prince. Tite, son fils, lui succéda.

VESPUCCI ou VESPUCE. *Voyez* AMÉRIC.

VESTA, nom de deux déesses du paganisme, dont l'une était mère, et l'autre fille de Saturne. La première était femme d'Uranus. On la représentait comme une femme portant un tambour. La seconde était honorée comme l'inventrice et la déesse du feu. Numa Pompilius lui fit élever un temple et ordonna que l'on y entretiendrait un feu sacré et perpétuel en son honneur. Il institua, pour conserver ce feu, des vierges appelées Vestales. Quand elles le laissaient éteindre, elles étaient punies par le grand-prêtre, et quand elles ne gardaient pas la continence, elles étaient enterrées toutes vives.

VETILLART DU RIBERT (MICHEL-NOEL-PATRICE), médecin de la ville du Mans, mort en 1783, a publié des Mémoires utiles sur le seigle ergoté, sur la vapeur du charbon; *Histoire des maladies dyssentériques de la province du Maine*, 1779.

VETTORI. *V.* VICTORIUS (PIERRE).

VIALARD (FÉLIX), fils d'un conseiller au parlement de Paris, devint coadjuteur de l'évêque de Châlons à l'âge de 27 ans, en 1640, et devint évêque l'année suivante. Son exactitude à remplir ses devoirs et ses vertus lui concilièrent tous les esprits de son diocèse, même ceux des hérétiques, dont il eut la satisfaction de réunir un grand nombre à l'Église catholique par des exhortations, des missions et des bienfaits, en fournissant de son propre bien aux restitutions que les débiteurs ne pouvaient faire lorsque les créanciers l'exigeaient, au moins en partie, pour prix de leur réconciliation. Il consomma à ce saint usage tout son patrimoine, et vécut dans la suite avec encore plus de frugalité qu'auparavant. Louis XIV, informé de ses vertus, le choisit pour négocier l'affaire du Formulaire, qu'il termina à la satisfaction du pape; mais ceux qui ne voulaient point la paix lui suscitèrent des troubles qui ne lui firent pas perdre cette paix intérieure que donne une bonne conscience. Il mourut en 1680. On a de lui des Mandemens et des Ordonnances synodales publiés en différentes occasions, le Rituel de Châlons, l'Ecole chrétienne, et autres livres de piété. *Voyez* CHARLES DE SAINT-PAUL.

VIARD ou WIARD, chartreux à Lugny, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres, pour y professer une plus grande austérité; il y fut suivi par un grand nombre de disciples auxquels il donna une règle très-austère, approuvée par Innocent III. Ces ermites prirent le titre de Notre-Dame du Val des Choux, qui est devenu chef d'ordre, et qui est réuni à l'abbaye de Sept-Fons, maison réformée comme la Trape. Le frère Viard mourut au commencement du 13e siècle.

VIARD (NICOLAS-ANDRÉ), mort en 177.., était avocat et maître de pension. Il a donné: *Époques les plus intéressantes de l'histoire de France*, 1771, in-12; *Les vrais principes de la lecture et de l'orthographe*, souvent réimprimés, in-8°, mais dont l'édition de 1786 est préférable à cause des additions de M. Luneau.

VIAS (BALTHASAR DE), poète latin, né à Marseille en 1587; dès l'âge de 19 ans il forma un cabinet curieux de médailles et d'antiquités, et mourut à Marseille en 1697, avec la qualité de consul d'Alger, qu'il faisait exercer. Il avait été marié et n'eut point d'enfans. On a de lui *Silvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4°, et un poème sur le pape Urbain VIII. On estime surtout son Oraison funèbre de M. de Peyresc, et ses Grâces, *Charitum libri tres*, Parisiis, 1660, in-4°.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, dont nous avons un dictionnaire géographique des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts et des nations. Josias Simler en a donné une bonne édition, 1575, in-12, et il se trouve avec Pomponius Mela.

VIC (ÉNÉE), savant antiquaire du 16e siècle, natif de Parme, dont on a les douze Césars, et d'autres médailles gravées proprement; mais il y en a plusieurs de fausses, Paris, 1619, in-4°.

VIC (DOMINIQUE DE), dit le capitaine Sarred, fut blessé en 1586 d'un coup de fauconneau qui lui emporta une

grande partie du gras de la jambe, au siége de Vaucanson en Provence. Il guérit de cette blessure, mais il ne pouvait se tenir à cheval sans souffrir de grandes douleurs. Il souffrait impatiemment d'être hors de service pendant que le roi était poussé vivement par les ligueurs. M. le président de Thou, à qui il s'en ouvrit, lui conseilla de se faire couper la jambe, ce qu'il fit en effet en 1589; et dès qu'il fut guéri, il vint offrir ses services qui furent acceptés avec reconnaissance. Il fit les fonctions de sergent de bataille à la bataille d'Ivry. Henri IV fut si touché de sa générosité et de sa valeur qu'il voulut que de Vic chargeât ses armes d'un écusson d'azur à une fleur de lis. Après la réduction de Paris, il fut gouverneur de la Bastille et ensuite d'Amiens, puis de Calais, avec le titre de vice-amiral de France. De Vic fut si sensible aux marques de distinction qu'il avait reçues du roi, que peu après la mort de ce prince, se trouvant dans l'endroit où il avait vu apporter le corps de ce prince, il fut saisi d'une horreur si violente qu'il en mourut deux jours après, le 14 août 1610, sans laisser d'enfans. Son neveu, Meri de Vic, fut garde-des-sceaux sous Louis XIII, et mourut en 1622.

VIC (Dom Claude de), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était natif de Sorèze, petite ville du diocèse de Lavaur. Il professait la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Sever en Gascogne, lorsqu'il fut envoyé à Rome en 1701 par ses supérieurs, pour y servir de compagnon au procureur général de sa congrégation. On le rappela en France en 1715, et il fut choisi avec dom Vaissette pour travailler à l'Histoire du Languedoc, 5 vol. in-fol., dont les deux premiers vol. parurent avant la mort de dom de Vic, arrivée le 23 janvier 1734. Il avait 64 ans accomplis. On a encore de lui une traduction en latin de la vie du père Mabillon, composée en français par dom Ruinard.

VICAIRE (Philippe), né à Caen le 24 décembre 1689, fut professeur en théologie et curé de cette ville, où il est mort le 7 avril 1775. Son opposition à la bulle *Unigenitus* et son zèle pour la réunion des protestans lui ont fait faire quelques ouvrages, entre autres, *Exposition des preuves de la doctrine catholique, adressée aux protestans*, Caen, 1770, 4 vol. in-12; *Demandes d'un protestant*, avec les réponses, 1766, in-12. Il s'était aussi distingué dans l'art oratoire, en faisant un discours à la naissance du dauphin en 1729, et l'Oraison funèbre du cardinal de Fleury.

VICENTE (Gilles), poète dramatique portugais, qui a servi de modèle à Lopez de Vega et à Quevedo. Ses enfans ont fait imprimer ses ouvrages en 1562, in-fol. Cet auteur écrivait pour amuser le peuple.

VICHARD DE SAINT-RÉAL. *Voy.* Saint-Réal.

VICHERLEY. *Voy.* Wicherley.

VICOMTE, *Vicecomes* (Joseph), savant docteur du collége Ambroisien à Milan, dont on a des observations ecclésiastiques en 4 vol. in-4°. Le premier, en 1615, sur le baptême; le 2e, en 1618, sur la confirmation et la messe; le 3e et le 4e sur la messe, 1620 et 1626: ces traités sont rares. *Voyez* Collius, Rusca, et d'autres ouvrages en latin.

VICTOIRE, déesse du paganisme, avait un temple à Athènes et un autre à Rome. On la représentait ordinairement en jeune fille avec des ailes, tenant d'une main une couronne de laurier et de l'autre une branche de palme.

VICTOR (Saint), célèbre martyr, était d'une illustre famille de Marseille, et se signala dans les armées romaines jusqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ. Les fameuses abbayes de Saint-Victor, à Marseille et à Paris, ont été fondées sous son invocation.

VICTOR Ier, Africain, succéda au pape Eleuthère le 18 juillet 185. Il y eut de son temps un grand différend dans l'Eglise pour la célébration de la fête de Pâque, dont il fixa la célébration au dimanche d'après le 14e de la lune de mars; mais cette affaire n'eut point de fâcheuses suites. On ne traita point d'hérétiques ceux qui crurent le contraire, jusqu'à ce que la question fut décidée dans le second concile de Nicée. Le pape Victor souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empire de Sévère, le 26 juillet 197. Nous avons de lui quelques épitres.

VICTOR II, évêque d'Eichtet en

Allemagne, fut élu pape après Léon IX, le 13 avril 1055, par la faveur de l'empereur Henri III. Il courut risque d'être empoisonné au commencement de son pontificat, un sous-diacre ayant mêlé du poison avec le vin dans le calice ; ce qui fut, dit-on, découvert miraculeusement. Victor déposa plusieurs évêques simoniaques dans un concile qu'il tint à Florence, envoya Hildebrand en France en qualité de légat, et assista l'empereur Henri III à la mort. Il retourna ensuite en Italie, tint un concile à Rome en 1057, et mourut à Florence le 28 juillet de la même année.

VICTOR III, abbé du Mont-Cassin, et natif de Bénévent, d'une famille illustre, succéda au pape Grégoire VII le 24 mai 1086. Il n'accepta le pontificat qu'après les sollicitations les plus longues et les plus vives, et fut traversé par l'anti-pape Guibert. Il tint un concile à Bénévent, et mourut au Mont-Cassin le 16 septembre 1087. On a de lui des dialogues et des épîtres, et un traité des miracles de saint Benoît, dans la Bibliothèque de Pères. *Voy.* INNOCENT III.

VICTOR IV. *Voy.* ALEXANDRE III.

VICTOR AMÉ, ou AMÉDÉE II, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, naquit le 14 mai 1666, et succéda à son père Charles-Emmanuel II en 1675. Il épousa, le 10 avril 1684, Anne-Marie d'Orléans, fille puînée de Philippe de France, duc d'Orléans, et frère unique de Louis XIV. Deux ans après, secondé des troupes de France, il chassa les Vaudois des vallées de Luzerne, d'Angrone, etc., et se ligua contre la France avec les princes d'Allemagne en 1690. Peu de temps après il perdit toute la Savoie, fut battu le 19 août à Staffarde par M. de Catinat, et se retira à Turin, où il se renferma. Victor-Amédée II entra en Dauphiné en 1692, et prit Gap et Embrun ; mais il fut bientôt obligé d'en sortir, et perdit une seconde bataille contre le maréchal de Catinat, près de Marsaille, le 4 octobre 1693. Il fit la paix avec la France le 30 août 1696. Il se déclara contre la France dans la guerre de la succession d'Espagne, quoiqu'il eût une fille de mariée avec le duc de Bourgogne, et une autre avec le roi d'Espagne. A la paix de 1713, il eut la Sicile qu'il fut obligé d'échanger avec la Sardaigne. Lassé du tracas des affaires, il abdiqua en 1730 en faveur de son fils Charles-Emmanuel. Un an après, à la sollicitation d'une maîtresse ambitieuse, il voulut remonter sur le trône; mais il ne put y réussir, et devint prisonnier de ceux dont il avait été souverain. Il mourut au château de Montcallier, à une lieue de Turin, le 31 octobre 1732. C'était un politique habile et un guerrier plein de courage, mais faisant des fautes comme prince et comme général.

VICTOR DE VITE, ou D'UTIQUE (*Victor Vitensis* ou *Uticensis*), célèbre évêque de Vite, ville de la Byzacène, en Afrique, dans le 5e siècle, eut part à la persécution d'Afrique, suscitée par Huneric, roi des Vandales. Il nous reste de lui une bonne Histoire de cette persécution, en trois livres, qu'il composa vers l'an 487, après la mort d'Huneric. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du père dom Ruinard, Paris, 1694, in-8°. Le père Chiflet l'avait aussi fait imprimer à Dijon, 1665, in-4°. Victor de Vite rend dans cet ouvrage un témoignage éclatant à un miracle qui arriva durant cette persécution. Car Huneric ayant fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs catholiques, ils continuèrent de parler après cette exécution barbare. « Si quelqu'un en doute, dit le saint évêque trois ans après que la chose fut arrivée, qu'il aille à Constantinople, et il y trouvera, entre autres, un sous-diacre nommé Réparat, qui parle nettement, sans aucune peine, et qui par cette raison est singulièrement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, et principalement de l'impératrice. »

VICTOR DE CAPOUE, évêque de cette ville dans le 6e siècle, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus, et composa un Cycle pascal vers l'an 545, dont Bède nous a conservé des fragmens, et une Préface sur l'Harmonie des quatre évangélistes, par Ammonius. Cette Harmonie est dans la Bibliothèque des Pères.

VICTOR DE TUNONES, ou DE TUNES, évêque de cette ville, en Afrique, au 6e siècle, fut l'un des principaux défenseurs des trois chapi-

tres; ce qui le fit exiler, puis renfermer dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une partie de sa Chronique, dans Canisius et dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger. Elle commence à l'an 444, où celle de Prosper finissait, et elle est utile surtout pour l'histoire ecclésiastique du 5e et du 6e siècle.

VICTOR (Ambroise). *Voyez* Martin (André).

VICTORIA (Vincent), peintre et graveur, né à Valence en Espagne, étudia dans l'école de Maratte à Rome, où il eut la place d'antiquaire du pape, avec des appointemens considérables, et celle de peintre du grand-duc de Toscane. Ses portraits lui ont fait plus d'honneur que ses tableaux d'histoire, mais ses gravures sont assez estimées.

VICTORIA. *V.* Avalos (François).

VICTORINUS (Marinus), ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui rhetores latini*, Paris, 1699, in-4°, redonnés par l'abbé Capperonnier, à Strasbourg, in-4°.

VICTORIUS, en Italie VETTRI, (Pierre), natif de Florence, d'une famille noble, se rendit très-habile dans les belles-lettres grecques et latines, et Côme de Médicis le choisit pour être professeur en morale et en éloquence. Victorius eut entre autres deux illustres disciples, le cardinal Farnèse et le duc d'Urbin, qui le comblèrent de bienfaits. Côme de Médicis, grand-duc de Florence, l'employa en plusieurs ambassades; et Jules III le fit chevalier et lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1585, à 87 ans. On a de lui des Notes critiques et savantes et de belles Préfaces sur Cicéron et sur ce qui nous reste de Caton, de Varon et de Columèle; trente-huit livres de diverses leçons, Florence, 1582, in-fol., qui sont oubliés, parce qu'on en a fait passer le meilleur dans les notes qui accompagnent les auteurs anciens; des Commentaires sur les Politiques d'Aristote, Florence, 1576, in-fol.; sur sa Rhétorique, 1548, in-fol, et sa Philosophie, 1584, in-fol.; un bon Traité en toscan de la culture des oliviers, avec l'ouvrage de Davanzati sur la vigne, Florence, 1734, in-4°, et séparément, et plusieurs autres excellens ouvrages. Il fut l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie.

VICTORIUS, ou DE VICTORIIS, (Benoit), habile médecin, natif de Faenza, florissait vers l'an 1540. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine en latin, qui sont estimés, et dont les principaux sont: une Médecine empirique, in-8°; une grande Pratique pour la guérison des maladies, à l'usage des commençans, in-fol.; des Conseils de médecine sur différentes maladies, in-4° et in-8°; un livre *De morbo gallico*, in-8°. Leonelle Victorius, ou De Victoriis, son oncle, était aussi un savant professeur de médecine à Bologne, où il mourut en 1520. On a de ce dernier un bon Traité des maladies des enfans, in-8° et in-16; une Pratique de la médecine, in-4° et in-8°, et quelques autres ouvrages estimés.

VIDA (Marc-Jérôme), naquit à Crémone en 1470, d'une famille noble. Il devint évêque d'Albe en 1632, remplit dignement les devoirs de l'épiscopat, et mourut le 27 septembre 1566, à 69 ans. Sa Poétique et son Poëme des vers à soie passent pour des chefs-d'œuvre. On estime aussi beaucoup son Poëme des échecs. On a encore de lui des Hymnes, des Bucoliques, un poëme intitulé Christiade. L'édition de ses poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8°, est complète ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725 et 1733, 3 vol. in-8°; le premier a deux parties. Tous ces ouvrages sont en vers latins. Ses écrits en prose sont des Dialogues sur la dignité de la république, Crémone, 1556, in-8°; Discours contre les habitans de Pavie, Paris, 1562, in-8°, rare; des Constitutions synodales, des Lettres et quelques autres écrits. Vida est regardé avec raison comme l'un des plus excellens poëtes latins qui aient paru depuis le siècle d'Auguste. Ce qui a fait dire de lui à un poëte célèbre:

> Vida fut de Virgile illustre imitateur,
> Et Mantoue en Cremone eut une digne sœur.

M. Batteux a joint sa Poétique à celle d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre des *Quatre poétiques*, 1771, 2 vol. in-8°, magnifiquement imprimés.

VIDEL (Louis), fils d'un médecin, fut successivement secrétaire du duc de Lesdiguières, du duc de Créqui

et du maréchal de l'Hospital; il s'enrichit si peu dans ces emplois qu'il fut obligé d'enseigner la géographie à Grenoble, où il s'était retiré; il y enseignait aussi les langues latine, française et italienne. Il était veuf quand il mourut en 1675, à 77 ans. On a de lui l'*Histoire du duc de Lesdiguières*, 1638, in-fol.; *Histoire du chevalier Bayard*, 1651, in-8°; la *Mélante*, histoire amoureuse, 1624, in-8°.

VIEILLE-VILLE (François de Scepeaux de), né en 1509, fut élevé enfant d'honneur de la maison de la mère de François Ier. Il suivit la route ordinaire de la noblesse française pour parvenir aux honneurs, c'est-à-dire qu'il entra au service militaire, et parvint jusqu'au grade de maréchal de France en 1562. Il avait mérité cet honneur par la prise de Thionville, et dans son gouvernement de Metz, qu'il avait su défendre de plusieurs conjurations, entre autres de celle des cordeliers, dont il y eut une vingtaine d'exécutés. Quoiqu'il soit toujours resté catholique, il était de ceux que l'on nommait politiques, et qui par conséquent n'épousaient aucun parti trop chaudément. Il fut empoisonné en 1571, pendant un voyage que la cour fit en son château du Duretal, pour le plaisir de la chasse. Il avait été marié, et n'a laissé que des filles. Vincent Carloix son secrétaire a dressé les Mémoires de sa vie, Paris, 1757, 5 vol. in-8°.

VIENNE (Jean de), seigneur de Rollans, Clervaux, Montbis, etc., amiral de France, et chevalier de l'ordre de l'Annonciade, était fils de Guillaume de Vienne, seigneur de Rollans, etc., d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Bourgogne. Il rendit de grands services aux rois Charles V et Charles VI. En 1380 il passa en Ecosse avec une flotte qui, jointe aux vaisseaux écossais, aurait pu faire une puissante guerre aux Anglais. Il brûla même la ville de Penreth; mais il se brouilla avec cette cour par ses galanteries avec une parente du roi, et fut obligé de revenir pour éviter la colère des Ecossais, qui n'étaient pas faits à de tels manières. Il se trouva au siége de Carthage que fit le duc de Bourbon en 1390, et fut tué à la bataille de Nicopolis, où il commandait l'avant-garde, le 26 septembre 1396. La maison de Vienne a produit plusieurs autres personnes illustres. Cette famille a fini par Françoise de Vienne, morte en 1666, qui avait épousé Charles de la Vieuville.

VIETE (François), maître des requêtes de la reine Marguerite, et l'un des plus grands mathématiciens que la France ait produits, était natif de Fontenai en Poitou. Il inventa l'algèbre spécieuse, dans laquelle on se sert de lettres au lieu de nombres, et trouva la géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Adrien Romain ayant proposé à tous les mathématiciens de l'Europe un problème difficile, Viète en donna la solution, et y ajouta, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, ce qu'il avait fait sur *Apollonius Pergœus*, 1610, in-8°. Romain fut si charmé de cette solution qu'il partit aussitôt de Würtzbourg en Franconie, et vint en France pour en connaître l'auteur et lui demander son amitié. Viète publia, quelque temps après, des Corrections sur le calendrier grégorien. Il expliqua avec tant d'habileté les lettres que la cour d'Espagne écrivait en chiffres pendant la ligue, que l'on crut qu'il était magicien. Il mourut en 1603, à 63 ans. Tous ses ouvrages ont été réunis par François Schoten, 1646, in-fol.

VIEUSSENS (Raymond de), médecin de Montpellier, devint médecin du roi et membre de l'académie des Sciences en 1688; il était déjà de la société Royale de Londres en 1685. La goutte, à laquelle il était sujet, lui fit demander sa retraite à Montpellier, où il mourut en 1715. On a de lui *Neurographia universalis*, Lugduni, 1685, in-fol.; *De mixti principiis et de naturâ fermentationis*, Lugduni, 1688, in-4°; Dissertation sur l'extraction du sel acide du sang, 1688, in-12; *Novum vasorum corporis humani systema*, Amsterdam, 1705, in-12; les Traités du cœur, de l'oreille et des liqueurs, sont imprimés chacun, in-4°; Expériences sur les viscères, Paris, 1755, in-12. En 1774 a paru de lui un ouvrage posthume intitulé *Traité des maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie et son traité des vaisseaux du corps humain, 4 vol. in-4°.

C'est son petit-fils qui est l'éditeur de cet ouvrage.

VIEUVILLE (CHARLES, duc de la), descendait d'une famille bretonne, connue dès le 15e siècle. Le marquis de Puisieux le produisit à la cour, et le fit surintendant des finances en 1623. Sa faveur auprès du roi lui servit à faire congédier le marquis de Puisieux son bienfaiteur ; mais il introduisit dans les affaires le cardinal de Richelieu, qui lui rendit avec usure ce qu'il avait fait au marquis de Puisieux ; non-seulement il fut disgracié, mais arrêté prisonnier, et conduit à Amboise en 1624. Il s'en sauva en 1625, et eut la permission de revenir en 1626 ; étant sorti de France à la suite de la reine mère en 1631, il fut dégradé de l'ordre de Saint-Esprit en 1633, et condamné à avoir la tête tranchée par contumace ; il revint cependant en France après la mort de Louis XIII, fut rétabli dans tous ses biens, et mourut en 1653. Son fils, Charles II, fut gouverneur du duc d'Orléans qui devint régent, et mourut en 1689 ; sa maison subsiste.

VIGAND (JEAN), savant théologien luthérien, naquit à Mansfeld en 1523. Il fut disciple de Luther et de Mélanchton, et ministre à Mansfeld et en plusieurs autres villes. Il travailla avec Flaccus Illyricus aux Centuries de Magdebourg, Bâle, 1562, 13 tomes in-fol., et fut ensuite surintendant des églises de Poméranie en Prusse. Il mourut le 21 octobre 1587, à 64 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés des protestans.

VIGENÈRE (BLAISE DE), secrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, et l'un des plus savans traducteurs français, naquit en 1522, à Saint-Pourçain en Bourbonnois, et mourut à Paris le 19 février 1596, à 75 ans. On a de lui 1° des Traductions françaises des Commentaires de César, de l'Histoire de Tite-Live, de Chalcondyle, d'Onosander, 1605, in-4°, etc., avec des notes savantes et curieuses ; 2° un Traité des chiffres, 1586, in-4° ; un autre des comètes, in-8° ; un troisième du feu et du sel, in-4°.

VIGEON (BERNARD DU), peintre en miniature, mort à Paris le 11 avril 1760, à 77 ans, est aussi auteur d'une comédie intitulée *La partie de campagne*, en un acte, en prose, 1738.

VIGER. *Voyez* VIGIER.

VIGIER ou VIGER, *Vigerus*, (FRANÇOIS), savant jésuite, natif de Rouen, a fait une excellente traduction latine de la préparation évangélique d'Eusèbe, Paris, 1628, 3 vol. in-fol., et un bon traité *De idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12. Il mourut en 1547.

VIGIER (JEAN), de la province d'Angoumois, écuyer, avocat au parlement de Paris, décédé dans un âge avancé vers 1648, a fait un bon Commentaire sur les coutumes d'Angoumois, Aunis et gouvernement de La Rochelle. Jacques et François Vigier, ses fils et petits fils, y ont fait des additions qui sont dans l'édition de Paris, 1720, in-fol.

VIGIER (FRANÇOIS-NICOLAS), supérieur de la maison de Saint-Magloire, à Paris, mort au mois d'octobre 1752, a travaillé aux *Usages du diocèse de Paris*, et a répondu aux critiques qu'on en a faites.

VIGIER (PHILIBERT), sculpteur, mort à Moulins sa patrie le 5 janvier 1719, à 83 ans. La statue d'Achille reconnu par Ulysse, qu'on voit à Versailles, est de lui.

VIGILANCE, *Vigilantius*, hérésiarque du 5e siècle, était Gaulois, et natif de Calaguri, petit bourg près de Cominges. Il devint curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone, dans la Catalogne, et fit connaissance avec saint Paulin, qui le reçut bien et qui le recommanda à saint Jérôme, qui était alors en Palestine, où Vigilance avait dessein d'aller pour visiter les saints lieux. Mais saint Jérôme, ayant appris les erreurs de cet hérésiarque, prit aussitôt la plume pour le combattre. Vigilance enseignait que l'on ne devait rendre aucun honneur aux reliques des saints martyrs, ni ajouter aucune foi aux miracles que l'on disait avoir été faits à leurs tombeaux ; que l'on ne devait point prier pour les morts, ni allumer dans les églises des lampes et des cierges en plein jour. Il condamnait les jeûnes et les veilles, et renouvelait toutes les erreurs de Jovinien contre le célibat et la virginité. Mais ses erreurs n'eurent pas beaucoup

de partisans, et sa secte fut bientôt éteinte.

VIGILE, *Vigilius*, Romain, se fit élire pape le 22 novembre 537, par le crédit de l'impératrice Théodora et de Bélisaire, du vivant même du pape Silvérius, qui fut envoyé en exil, et qui mourut en 540. Après la mort de ce dernier pontife, Vigile demeura en possession du saint Siége. Il alla à Constantinople, et y excommunia l'impératrice Théodora, Sévère et les Acéphales, et prit d'abord la défense des trois chapitres; mais il les condamna ensuite pour le bien de la paix. Cette conduite irrita les évêques d'Afrique, qui se séparèrent de sa communion, et l'empereur Justinien l'envoya en exil; mais il en sortit peu de temps après; et à son retour en Italie il mourut à Syracuse le 15 janvier 555. Il nous reste de lui dix-huit épîtres, Paris, 1642, in-8°.

VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Byzacène en Afrique, vivait dans le 6e siècle. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, un Traité contre Eutychès en cinq livres; on lui attribue le symbole qui porte le nom de *saint Athanase*, et plusieurs autres ouvrages qu'il donna sous le nom des *Pères les plus illustres* pour combattre les hérétiques de son temps. Ce pieux artifice a causé de la confusion pour démêler ses ouvrages de ceux sous le nom desquels il les avait mis. On les a réunis à Dijon, 1665, in-4°.

VIGNACOURT (ADRIEN DE LA VIEUVILLE D'ORVILLE DE), grand-croix de l'ordre de Malte, grand-prieur de Champagne, mort le 29 septembre 1774, est auteur de plusieurs romans assez bien écrits: *La comtesse de Vergy*, 1722, in-12; *Adèle de Ponthieu*, 1723, in-12; *Mémoires de Saldaigne*, 1745, in-12; *Jacaya*, in-12; *Le comte de Foix*, in-12; *Lidéric, comte de Flandre*, in-12; *Amusemens de la campagne*, 1724, in-12.

VIGNE (ANDRÉ DE LA), secrétaire de la reine Anne de Bretagne, vivait encore en 1514. Il a écrit en prose et en vers l'expédition de Charles VIII, dans laquelle il s'était distingué, sous le titre de *Vergier d'honneur*, Paris, 1495, in-fol.; l'histoire de Charles VIII, imprimée au Louvre, in-fol; des Poésies.

VIGNE (ANNE DE LA), demoiselle célèbre par ses talens pour la poésie, était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, et fille d'un médecin de Vernon. Elle mourut de la pierre à la fleur de son âge en 1684; ses petites pièces de poésie se trouvent dans des recueils.

VIGNE (GACE DE LA), prêtre, natif de Normandie, chapelain de la chapelle du roi Jean, commença à Rochefort en Angleterre, pendant la prison du roi, en 1459, un poëme de la chasse, intitulé *Le roman des oiseaux*, qu'il finit à Paris. Le roi le fit faire pour l'instruction du duc de Bourgogne. M. l'abbé Goujet attribue ce poëme à Gaston de Foix, parce qu'il est imprimé à la fin du *Miroir de la chasse* de ce prince, mais bien différent des manuscrits.

VIGNES (PIERRE DES), célèbre chancelier de l'empereur Frédéric II, s'est rendu recommandable par son esprit, par son éloquence et par son érudition. Il servit avec zèle l'empereur son maître dans les différends qu'il eut avec les papes Grégoire IV et Innocent IV, et fut député en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que ce prince n'y fût condamné. Il eut long-temps toute la faveur et la confiance la plus intime de l'empereur Frédéric; mais dans la suite, ayant été accusé faussement, à ce que l'on croit, d'avoir voulu empoisonner l'empereur par son médecin, on lui creva les yeux par ordre de ce prince, et il fut mis en prison, où il se tua lui-même en 1249. On a de lui des lettres latines, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1740, par M. Iselin, en 2 vol. in-8°; et la plus rare, celle de Bâle, 1539, in-8°.

VIGNEUL MARVILLE. *Voyez* ARGONNE.

VIGNIER (NICOLAS), médecin du roi, et historiographe de France, naquit à Troyes en Champagne en 1530, d'une bonne famille. Il s'acquit beaucoup de réputation dans la pratique de la médecine, et mourut à Paris en 1596, à 66 ans, après avoir abjuré le calvinisme. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, dont les principaux sont 1° *Les fastes des anciens Hébreux, Grecs et Romains*,

in-4°, assez estimé; 2° *Bibliothèque historiale*, en 4 vol. in-fol., assez bonne; 3° *Recueil de l'histoire de l'Église*, in-fol., peu estimé; 4° un excellent Traité de l'état et origine des anciens Français, in-fol. et in-4°; 5° *Sommaire de l'histoire des Français*, in-fol., exact et plein de recherches; 6° *De la noblesse, ancienneté*, etc., *de la 3ᵉ maison de France*, in-8°; 7° un traité rare et curieux de l'ancien état de la petite Bretagne, in-4°; 8° *Chronique de Bourgogne*, in-4°; 9° *Préséance entre la France et l'Espagne*, in-8°. Son fils Nicolas Vignier fut ministre à Blois au commencement du 17ᵉ siècle, et rentra dans le sentiment de l'Église catholique après l'an 1631. Il a fait plusieurs ouvrages de controverse, et eut pour fils :

VIGNIER (Jérôme), né à Blois en 1606, qui fut élevé dans le calvinisme, et devint bailli de Baugency. Ayant ensuite abjuré la religion protestante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire où il se distingua par sa science et par son mérite. Il savait le grec, l'hébreu et le chaldéen. Il cultivait avec succès les belles-lettres, et il avait du talent pour la poésie latine, comme on le voit par les paraphrases en vers latins qu'il fit de quelques psaumes. Il mourut à Paris le 14 novembre 1661, à 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : 1° *La généalogie des seigneurs d'Alsace*, 1649, in-fol.; 2° un supplément très-utile aux œuvres de saint Augustin, dont il trouva des manuscrits à Clairvaux qui n'avaient point encore été imprimés; 3° une concordance française des évangiles; 4° *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol.; 5° la Généalogie des comtes de Champagne. Il avait aussi dessein de faire imprimer un traité de saint Fulgence contre Fauste, lorsqu'il fut surpris par la mort, et l'on ne sait ce que ce traité est devenu. Étant à Metz, il trouva un ancien manuscrit des choses arrivées en cette ville, dans lequel il était parlé fort au long de la fameuse Jeanne d'Arc, plus connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*. Ce manuscrit portait qu'elle avait été mariée avec le sire des Armoises, d'une illustre maison et de l'ancienne chevalerie. Le père Vignier trouva dans le trésor de MM. des Armoises le contrat de ce mariage, et ce contrat portait qu'en l'an 1436 Robert des Armoises avait épousé Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle d'Orléans*. Si ces deux pièces étaient vraies, il en faudrait conclure que la fameuse Pucelle d'Orléans ne fut point brûlée par les Anglais en 1430, comme on le croit communément. *Voyez* sur ce sujet deux lettres de M. Vignier, frère de Jérôme, dans le Mercure de France, février et mars 1725. Mais l'universalité des historiens dépose contre ces faits. D. Desmartin, religieux de Saint-Martin-des-Champs, appuie ces historiens dans le n° 11, 1775, de l'Année littéraire, par des extraits d'actes qui étaient conservés dans les archives de ce prieuré. On y voit que la Pucelle fut achetée de Jean de Luxembourg, comte de Ligni, à qui Lyonel, bâtard de Vendôme, avait remis cette fille aussitôt qu'elle eut été prise, 10000 livres tournois. On y voit aussi les quittances de la plupart des juges ecclésiastiques venus de Paris, à raison de vingt sous par jour. On a encore de Jérôme Vignier l'oraison funèbre de Jean-Baptiste Le Goux de la Berchère, premier président du parlement de Bourgogne, in-4°.

VIGNOLE (Jacques Barozzio de), savant architecte du 16ᵉ siècle, était originaire de Bologne, et natif de Vignole, petite ville du marquisat de ce nom. Il se fit estimer à Rome et en France par son goût et sa capacité dans l'art de bâtir et de jeter des statues en bronze, et composa un livre des cinq ordres d'architecture, qui est estimé, commenté par Davilers, Paris, 1691, 3 vol. in-4°; l'édition de 1738 n'a que 2 vol. in-4°, grand pap. Il mourut à Rome le 7 juillet 1573, à 66 ans.

VIGNOLES (Étienne des), plus connu sous le nom de *la Hire*, était de l'illustre maison des barons de Vignoles, qui, étant chassés de leurs terres par les Anglais, s'établirent en Languedoc. Il fut l'un des plus fameux capitaines français du règne de Charles VII, fit lever le siége de Montargis au duc de Bedford, et accompagna la fameuse pucelle Jeanne d'Arc au siége d'Orléans. Il rendit de grands services au roi Charles VII, contribua beaucoup à le rétablir et à le mainte-

nir sur le trône, et mourut à Montauban en 1447. *Voyez* CHARLES VII.

VIGNOLES (ALFONSE DES), était le troisième fils de Jacques des Vignoles, issu d'une famille noble et ancienne. Il naquit au château d'Aubais en Languedoc le 19 octobre 1649. Il négligea d'abord ses études, et pensa à prendre le parti des armes; mais des conversations qu'il eut à l'âge de 21 ans avec quelques ministres protestans lui ayant inspiré du goût pour le ministère tel qu'il s'exerce chez les protestans, il fit ses études théologiques à Saumur; et après avoir fait quelques voyages il fut appelé pour être ministre à Aubais, puis à Cailar, terre de M. d'Aubais, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il avait épousé en 1683 la fille aînée de Jean Bernard, ministre de Manosque en Provence, dont il eut plusieurs enfans morts en bas âge. Réfugié dans le Brandebourg, il fut successivement ministre de Schwedt, de Halle et de Brandebourg. Il devint veuf au mois de mai 1694, et fut fait membre de l'académie des Sciences de Berlin, lors de l'établissement de cette académie en 1701. Le roi le fit venir à Berlin en 1703; il y demeura les 40 dernières années de sa vie, et y mourut le 24 juillet 1744, dans sa 95e année. Son principal ouvrage est un excellent traité de chronologie, intitulé *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, en 2 vol. in-4°. Cet important ouvrage est généralement estimé. On a encore de M. des Vignoles un grand nombre d'écrits et de dissertations dans la Bibliothèque germanique, dans les Mémoires de la société Royale de Berlin, dans l'Histoire critique de la république des lettres, par Masson, etc.

VIGNON (CLAUDE), peintre, était né à Tours en 1590. Il suivit la manière de Michel-Ange de Caravagio. On voit ses ouvrages dans Paris, à Notre-Dame, dans la chapelle Sainte-Anne. Il est mort en 1670. Son fils, peintre aussi, a fait des tableaux pour Notre-Dame.

VIGOR (SIMON), savant docteur de Sorbonne au 16e siècle, était natif d'Evreux. Il fit ses études à Paris, et fut reçu de la maison de Navarre, et recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, et fut à son retour nommé curé de Saint-Paul à Paris. Il prêcha avec zèle contre les calvinistes, et fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il mourut à Carcassone le 1er novembre 1575. Ses sermons ont été imprimés en 1684, en 4 vol. in-4°. C'est lui et Claude de Saintes qui eurent en 1566 une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine et Sureau du Rosier, à la sollicitation du duc et de la duchesse de Bouillon qui voulaient rentrer dans l'Église catholique. Les actes de cette conférence ont été imprimés en 1568, in-8°.

VIGOR (SIMON), l'un des neveux du précédent, conseiller au grand conseil, mort le 26 février 1624, à 68 ans, fut un zélé défenseur de Richer, pour lequel il a fait plusieurs ouvrages qui ont été recueillis en 1683, 1 vol. in-4°. On lui attribue encore *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, regem christianissimum, et Bonifacium VIII*, 1613, in-4°.

VILLAFAGNE (JEAN ARPHE DE), est auteur d'un livre fort rare, *Quilatador de la plata, oro y piedras*, Valladolid, 1572, in-4°; l'édition de Madrid, 1598, in-8°, est moins rare, mais augmentée d'un livre. Dans les chiffres qui cotent les pages, il manque 100 à 109, ce qui ne fait pas une imperfection, mais une erreur.

VILLALPANDE (JEAN-BAPTISTE), habile jésuite, natif de Cordoue, est auteur d'un commentaire sur Ezéchiel, Rome, 1596, en 3 tomes in-fol., dont on estime surtout la description de la ville et du temple de Jérusalem: il faut prendre garde si la figure du temple y est. Il mourut le 22 mai 1608.

VILLALPANDE (GASPARD), savant théologien controversiste du 16e siècle, était natif de Ségovie, et docteur dans l'université d'Alcala. Il parut avec éclat au concile de Trente, et composa plusieurs ouvrages dont les principaux sont *Controversiæ fidei*; *Oratio quòd non sit laicis calix permittendus*; *Commentarius rerum in conciliis Toletanis gestarum*, etc.

VILLALPANDE (FRANÇOIS TORRE-

BLANCA), est auteur d'un traité rare intitulé *Epitome delictorum, seu de invocatione dæmonum*, Hispali, 1618, in-fol. Il y a à la fin, *Defensa en favor de los libros de la magia*.

VILLAMENE (François), habile graveur, né à Rome sous le pontificat de Sixte V, et mort âgé d'environ 60 ans, a gravé des estampes estimées pour la correction du dessin. Il était élève d'Augustin Carrache.

VILLANI (Jean, Mathieu et Philippe), Florentins du 14e siècle, dont les deux premiers étaient frères et le dernier fils de Mathieu, ont fait une chronique imprimée à Venise, 1559, 1562 et 1581, 3 vol. in-4°; elle mérite d'être consultée pour l'histoire de leur temps; elle a été réimprimée à Milan, 1729, 2 vol. in-fol. Il ne faut pas les confondre avec un Jean-Pierre-Jacques Villani, de Sienne, qui a fait paraître à Parme, en 1692, un vol. in-12, rare, intitulé *La visiera alzata; Hecatoste di Scrittori che vaghi d'andar in maschera fuor del tempo di Carnevale sono scoperti dà G. P. G.* Villani.

VILLARET (Foulques de), 25e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, succéda en 1308 à Guillaume de Villaret. Il résolut de sortir de l'île de Chypre, où les grands-maîtres résidaient alors, et s'empara de l'île de Rhodes sur les Sarrasins en 1309, et de plusieurs autres îles de l'Archipel. Malgré ses belles actions, on l'accusa de négliger les intérêts de son ordre, et il fut déposé en 1316; mais on le rétablit en 1321. Deux ans après il renonça à sa dignité de grand-maître, et retourna en Provence, où il mourut en 1325.

VILLARET (Claude), né à Paris, s'occupa de bonne heure de la littérature. *La belle Allemande*, sa première production, n'eut pas assez de succès pour l'engager à continuer; il en était d'ailleurs assez détourné par le tourbillon de ses passions auxquelles il ne refusait rien. En 1748 il fut obligé de s'éloigner de Paris, et débuta sur le théâtre de la Comédie à Rouen. Il renonça au théâtre à Liége, en 1756, et vint à Paris où il eut une place de commis à la chambre des comptes; il y mourut en 1766. Il a continué l'histoire de France de l'abbé Velly, depuis le 7e vol. jusqu'au 17e. Il a donné aussi l'*Esprit de M. de Voltaire*, 1759, in-8°; *Considérations sur l'art du théâtre*, 1758, in-8°.

VILLARS (André de Brancas de), d'une famille originaire de Naples, mais établie en France dès l'an 1378, soutint le siége de Rouen contre Henri IV en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince, en 1594, il lui remit la ville et fut amiral. Ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Doulens par les Espagnols en 1595, il fut tué de sang-froid, selon l'usage des Espagnols de ce temps-là pour tous ceux qui avaient été à leur solde et qui les avaient quittés. Il n'avait pas été marié, mais un de ses frères est auteur de la branche des ducs de Villars de cette maison.

VILLARS (François de Boyvin, baron de), bailli de Gex, maître d'hôtel de la reine Louise, vivant encore, mais fort âgé, en 1618, a donné des Mémoires estimés sur les guerres du Piémont par le maréchal de Brissac, continués par Cl. Malingre, Paris, 1630, 2 vol. in-8°. *Voyez* Tende.

VILLARS (Louis Hector, duc de), était né à Moulin-de-Pierre, marquis de Villars, chevalier des ordres du roi, d'une famille noble et ancienne, et originaire de Lyon. Il fut d'abord aide-de-camp du maréchal de Bellefons son cousin, et se signala en divers siéges et combats jusqu'en 1702, qu'ayant gagné la bataille de Fredelinghem sur le prince de Bade, il fut fait maréchal de France le 22 octobre de la même année. Le maréchal de Villars prit le fort de Kelh l'année suivante, gagna une bataille à Hochstetd en 1703, et soumit les fanatiques de Languedoc en 1704. Sa terre de la Nocle, dans le Nivernois, fut érigée pour lui en duché-pairie, sous le nom de Villars, en 1706. Il força les lignes de Stolhoffen en 1707, et tira plus de 18 millions de contributions sur les ennemis. On croit qu'il aurait gagné la sanglante bataille de Malplaquet, près de Mons, en 1709, s'il n'eût été dangereusement blessé avant que l'action fût finie. Quoi qu'il en soit, le stratagème dont il se servit pour forcer les retranchemens de Denain sur l'Escaut, le 24 juillet 1712, lui acquit beaucoup de gloire. Ce succès fut suivi de la prise de Marchiennes, de Douai, de Bouchain, de

Landau, de Fribourg, etc., et de la paix conclue à Rastatd entre l'empereur et la France, le 6 mai 1714. Le maréchal de Villars, qui avait été plénipotentiaire an traité de Rastatd, fut fait président du conseil de guerre en 1715, puis conseiller de la régence, et ministre d'État. Il fut nommé en 1733 pour aller commander en Italie sous les ordres du roi de Sardaigne, et sa majesté le déclara maréchal-général de ses camps et de ses armées, titre qui n'avait point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paraît en avoir été honoré le premier. Le maréchal de Villars s'empara de Pisighitone, de Milan, de Novare et de Tortone. Mais, ayant ouvert la campagne suivante, il tomba malade; en voulant revenir en France, il mourut à Turin, le 17 juin 1734, à 82 ans. Il fut regretté comme l'un des plus grands et des plus heureux généraux qui eussent commandé depuis long-temps Il avait été reçu de l'académie française le 23 juin 1714. M. l'abbé Seguy prononça son oraison funèbre, laquelle fut imprimée en 1735. On a publié en hollandais les Mémoires de M. de Villars, 3 vol. in-12, dont le premier volume est entièrement de lui. Son fils est mort sans postérité masculine.

VILLARS (Honorat de Savoie, marquis de), fils de René, bâtard de Philippe II, duc de Savoie, fut blessé à la bataille de Saint-Quentin en 1557, ce qui ne l'empêcha pas de secourir Corbie. Il se trouva aux batailles de Saint-Denis et de Moncontour, et fut créé maréchal de France en 1571, amiral en 1572, et chevalier du Saint-Esprit en 1578. Il mourut à Paris en 1580, ne laissant qu'une fille qui épousa le fils du maréchal de Montpesat en premières noces, et le duc de Mayenne en secondes. Elle mourut en 1611. Le frère du maréchal de Villars eut plusieurs enfans, dont le dernier mâle était mort de poison en 1572, sans enfans.

VILLARS (l'abbé de), fameux écrivain du 17e siècle, dont on a un livre très-connu intitulé *Le comte de Gabalis*, avec la suite, 1742, 2 vol. in-12, et un *Traité de la délicatesse*, in-12, dans lequel il fait l'apologie des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du père Bouhours, et un roman en 3 volumes sous le titre d'*Amour sans faiblesse*, dont le *Géomiler*, imprimé séparément depuis, fait partie. Cet abbé fut assassiné sur le chemin de Paris à Lyon en 1675, par un de ses parens. Son nom de famille était Montfaucon; il était cousin germain du savant père de Montfaucon, bénédictin.

VILLE (le chevalier Antoine de), s'est distingué dans le génie et dans les fortifications, et a composé dans ce genre des ouvrages qui étaient très-estimés avant les découvertes de M. de Vauban. Il florissait au 17e siècle.

VILLE (Jérôme-François, marquis de), Piémontais, entra au service du duc de Savoie, où il se distingua. Il avait le grade de lieutenant-général au service de France, sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie. Il y fut en 1665, et soutint les efforts des Turcs jusqu'à son rappel en 1668. Il quitta l'île le 22 avril, au grand regret de toutes les troupes; mais sur les ordres de son souverain, le duc de Savoie, il fut remplacé par le marquis de Saint-André Montbrun. Fr. Savinien d'Alquié a traduit ses Mémoires sur le siége de Candie, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12. C'est un journal curieux de ce fameux siége.

VILLE (Arnold de), baron du Saint-Empire, et Liégeois, passe pour l'inventeur de la machine de Marly; du moins c'est lui qui l'a fait exécuter en 1684. On a prétendu qu'il avait enlevé le secret de cette machine à un de ses compatriotes nommé Rennequin Sualem, suivant l'épitaphe qu'on lit dans l'église de Bougival, près de la machine de Marly: « Ci gissent honorables personnes sieur Rennequin Sualem, seul inventeur de la machine de Marly, décédé le 29 juillet 1408, âgé de 64 ans; et dame Marie Nouelle son épouse, décédée le 4 mai 1714, à 84 ans. »

VILLEBÉON (Pierre de), chambellan et ministre d'État sous le roi saint Louis, l'un des plus grands hommes de bien de son siècle, devint chambellan par la mort de son frère aîné, Gauthier de Villebéon, et fut ensuite ministre d'État du roi saint Louis. Il rendit à ce prince les services les plus importans, le suivit dans ses

voyages d'outre-mer, et fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires. Il fit des prodiges de valeur dans les guerres d'outre-mer, et mourut à Tunis en 1270, sans avoir été marié.

VILLEDIEU. *Voyez* JARDINS.

VILLEFORE (JOSEPH-FRANÇOIS BOURGOIN DE), naquit à Paris le 24 décembre 1662, de Jacques Bourgoin, conseiller du Roi, juge et garde héréditaire en la Monnaie de Paris. Il passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse Saint-Sulpice, dans le dessein de se cacher au monde et de se livrer plus librement à l'étude; mais son mérite le décela, et il fut admis en 1706 dans l'académie des Inscriptions. Il s'en retira lui-même en 1708, sous prétexte que la faiblesse de son tempérament ne lui permettait pas d'en suivre les exercices. Il alla ensuite demeurer dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il passa le reste de sa vie, content de peu, et sans ambition, occupé de l'étude et de la prière, et ne cultivant qu'un petit nombre d'amis choisis. Il vécut toujours laïque, dans le célibat, et sans aucun emploi civil. Il mourut le 2 décembre 1737, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont 1° la Vie de saint Bernard, in-4°; 2° les Vies des saints Pères des déserts d'Orient et d'Occident, 5 vol. in-12; 3° la Vie de sainte Thérèse, avec des Lettres choisies de la même sainte et une excellente Préface, in-4°, et en 2 vol. in-12; 4° Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution *Unigenitus*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage fut supprimé par arrêt du conseil, de même que la réfutation qui en a été faite par M. Pierre-François Lafitau, évêque de Sisteron; 5° la Vie d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1730, en 2 vol. in-8°. Les traductions de M. de Villefore sont 1° celles de plusieurs ouvrages de saint Augustin, savoir: des Livres de la doctrine chrétienne, in-8°; de ceux de l'Ordre et du libre Arbitre, in-8°; des trois livres contre les Philosophes académiciens; du Traité de la Grâce et du libre Arbitre, in-12, et du Traité de la Vie heureuse, in-12; 2° celles de plusieurs ouvrages de saint Bernard, savoir, des Lettres, 2 vol. in-8°, et des Sermons choisis, in-8°, avec des notes très-judicieuses; 3° celles de plusieurs ouvrages de Cicéron, savoir, des Entretiens sur les orateurs illustres, in-12, et de toutes les Oraisons en 8 vol. in-12. Les Opuscules de M. de Villefore sont 1° la Vie d'Athenaïs, l'Histoire de Zénobie, et une Dissertation sur le goût. Ces trois ouvrages sont insérés dans les Mémoires du Père des Moletz; 2° la Vie d'Octavie, sœur d'Auguste, dans l'édition des œuvres de Saint-Réal en 1730.

VILLEFROY (GUILLAUME DE), prêtre, docteur en théologie, fut d'abord secrétaire du duc d'Orléans, et devint ensuite professeur d'hébreu au collége Royal. Ses travaux furent récompensés par l'abbaye de Blasimont, que le roi lui donna en 1721. Il est mort en avril 1707, à 87 ans. Ses ouvrages sont des *Lettres de M. l'abbé de.... à ses élèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des saintes Écritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.

VILLEGAGNON (NICOLAS DURAND DE), chevalier de Malte; après s'être distingué à l'entreprise d'Alger et à la défense de Malte dont il a donné une Relation en français, 1553, in-8°, ou en latin, in-4°, tenta de se former une souveraineté en Amérique. Il s'était annoncé pour vouloir faire une retraite pour des prétendus réformés, ce qui lui avait donné beaucoup de colons; mais, s'étant avisé de les contredire sur leur croyance, ils l'abandonnèrent, et les Portugais s'emparèrent de son fort. Il revint en France et y mourut en 1571. Il a fait plusieurs ouvrages de controverse.

VILLEHARDOUIN (GEOFROI DE), chevalier, maréchal de Champagne et célèbre historien du 13e siècle, dont on a l'Histoire de la prise de Constantinople par les Français, en 1204. La meilleure édition de cette histoire est celle de M. du Cange, in-fol., 1657, au Louvre. Le grand papier est recherché pour faire suite à la Bizantine.

VILLENEUVE. *Voyez* ARNAUD.

VILLENEUVE (GABRIELLE SUZANNE BARBOT DE), veuve de J.-B. de Gaalon de Villeneuve, lieutenant-co-

lonel d'infanterie, est morte à Paris le 29 décembre 1755. Elle est auteur de plusieurs romans qui ont été lus avec plaisir : *La Jeune Américaine, ou les Contes Marins*, 4 parties, in-12; *Le Phénix conjugal*, in-12; *La jardinière de Vincennes*, 5 parties, in-12; *Le Juge prévenu*, in-12; *Les Contes de cette année*, in-12; *Les Belles Solitaires*, 3 parties, in-12; *Le Beau-Frère supposé*, 4 parties, in-12; *Mesdemoiselles de Mursange*, in-12; *Le Temps et la Patience*, 2 vol. in-12.

VILLEQUIER (René de), baron de Clairvaux, épousa en premières noces Françoise de la Marck, bâtarde de Guillaume de la Marck, de la branche de Lumain; l'ayant trouvée écrivant une lettre à son amant Barbici, par laquelle elle lui mandait qu'elle était grosse, quoique son mari ne fût point auprès d'elle depuis dix mois, il l'assassina en septembre 1577, dans le château de Poitiers, où il était logé avec toute la cour, ensemble une demoiselle qui lui tenait un miroir de toilette. D'autres ont pensé qu'il l'avait assassinée pour plaire au roi, qui haïssait cette dame, qu'il n'avait pas trouvée docile à ses désirs. Quel qu'en ait été le motif, Villequier ne perdit rien de sa faveur; le roi lui donna au contraire le collier de l'ordre du Saint-Esprit à la première promotion. Il épousa en secondes noces Louise de Savônnières, dont il eut un fils, Claude, mort en 1604, à 19 ans, le dernier mâle de sa maison. C'est une fille que René eut de sa première femme, nommée Charlotte-Catherine, qui a porté son héritage dans la maison d'Aumont; elle fut mère d'Antoine, duc d'Aumont. *Voyez* Aumont.

VILLER (Michel), prêtre du diocèse de Lausanne, mourut en 1757, à 80 ans, est l'auteur des *Anecdotes de la Chine*, 6 vol. in-12.

VILLEROI. *Voyez* Aubespine, Neufville.

VILLERS (Nicolas), fut choisi par la noblesse pour présider à la rédaction du nobiliaire de Picardie avec M. de Rousseville. *Voy.* Rousseville. Il était neveu de M. Du Cange, et père de madame de Joyeuse.

VILLETHIERRY (Jean-Girard de), habile et vertueux prêtre, natif de Paris, passa une grande partie de sa vie à composer des Traités sur les devoirs des chrétiens. Ces Traités recueillis pourraient composer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions et tous les états. Il appuie ce qu'il dit non-seulement par les principes de la raison, mais aussi par l'Ecriture sainte, par les Pères et par les conciles. Il mourut à Paris le 15 janvier 1709, à 68 ans. Les principaux traités dont nous venons de parler sont *Le Véritable Pénitent*, 2 vol. in-12; *Le Chemin du ciel*; la Vie des vierges, celle des gens mariés, celle des veuves, des religieux, des religieuses, des riches et des pauvres; la Vie des saints; la Vie des clercs; un Traité de la vocation, le Chrétien étranger sur la terre; un Traité de la flatterie, un autre de la médisance; la Vie de Jésus-Christ dans l'eucharistie; le Chrétien dans la tribulation, 2 vol. in-12; un Traité des églises et des temples; un autre du respect qui leur est dû; la Vie de saint Jean de Dieu; un Traité des vertus théologales, enfin la Vie des justes, où l'on explique les principaux devoirs et les obligations les plus importantes de ceux qui tendent à la justice chrétienne.

VILLETTE (François), célèbre opticien, né à Lyon en 1621, fit, en 1670, ce fameux miroir de 34 pouces de diamètre, que Louis XIV mit à l'Observatoire : il vitrifie l'ardoise et la brique en peu de secondes. Il en fit un autre de 44 pouces pour le landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en 1698.

VILLIC. *Voyez* Willich.

VILLIERS DE L'ILE-ADAM (Jean de), chevalier, seigneur de l'Ile-Adam, etc., et maréchal de France, était fils de Pierre de Villiers, seigneur de l'Ile-Adam, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France. Il s'engagea dans la faction de Bourgogne, fut renfermé à la Bastille par ordre de Henri V, roi d'Angleterre, et n'en sortit qu'en 1422. Il servit encore les ducs de Bourgogne et les Anglais jusqu'en 1435. Mais peu de temps après il rentra au service du roi Charles VII, prit Pontoise, et facilita la réduction de Paris. Il fut tué à Bruges dans une sédition populaire, le 22 mai 1437.

VILLIERS DE L'ILE-ADAM (Philippe de), 43ᵉ grand-maître de

l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, petit-fils du précédent, commandait dans l'île de Rhodes, lorsque cette île fut assiégée par les Turcs en 1522. Il la défendit pendant six mois avec un courage héroïque, et fut enfin obligé de capituler le 24 décembre de la même année. L'empereur Charles-Quint lui donna, en 1730, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie; et le grand-maître de l'Ile-Adam en prit possession au mois d'octobre de la même année. Il mourut à Malte le 21 août 1534, à 70 ans, après s'être signalé par son courage, par sa prudence et par sa piété. Depuis ce temps les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ont pris le nom de chevaliers de Malte. Son petit-neveu Charles, mort en 1535, donna toutes ses terres à son cousin le connétable Anne de Montmorency en 1527, du consentement de son frère puiné Claude, qui avait cependant plusieurs enfans.

VILLIERS (Pierre de), célèbre écrivain et poète français, naquit à Cognac sur la Charente le 10 mai 1648. Il entra chez les jésuites en 1666, et en sortit en 1689, pour entrer dans l'ordre de Cluni non réformé. Il était déjà connu par ses Sermons et par ses Ecrits. Il devint prieur de Saint-Taurin, et mourut à Paris le 14 octobre 1728, à 80 ans. On a de lui 1° un Recueil de poésies qui contient l'Art de prêcher, le poëme de l'amitié, celui de l'éducation des rois, dix-huit épitres, et d'autres pièces estimées. La meilleure édition est celle de Paris, chez Colombat, 1728, in-12; 2° plusieurs ouvrages en prose, dont les principaux sont les *Egaremens des hommes dans la voie du salut*, dont la quatrième édition est de Paris, 1732, 3 vol. in-12; Réflexions sur les défauts d'autrui, avec une suite, 4 vol. in-12; un Traité de la Satire; Lettres sur l'oraison des quiétistes, in-12; Mémoires du comte de....... avant sa retraite, qui se trouvent dans les dernières éditions de Saint-Evremond; *Les Vérités satiriques*, en 50 dialogues, in-12, etc. On lui attribue encore les *Entretiens sur les contes des fées et sur quelques autres ouvrages de ce temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, Paris, Colombat, 1699, in-12.

VILLIERS (l'abbé Marc-Antoine de), mort le 30 juin 1778, est auteur de l'*Apologie du célibat chrétien*, 1761, in-12; *Instructions de saint Louis*, 1766, in-12; *Explication du catéchisme de Paris*, 1768, in-12; *Principes sur la fidélité due aux rois*, 1771, in-12; *Histoire de Louis IX, dauphin de France*, in-12; *la Dignité de la nature humaine*, 1778, in-12.

VILLIERS. *Voyez* Buckingham.

VILLON. *Voyez* Corbueil.

VINCENT (Saint), célèbre diacre, natif de Saragosse, souffrit glorieusement le martyre à Valence en 305, pour la foi de Jésus Christ.

VINCENT DE BEAUVAIS, célèbre dominicain du 13e siècle, ainsi appelé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Il fut lecteur et prédicateur de ce grand prince, et composa par son ordre un grand nombre d'ouvrages qui lui acquirent une réputation extraordinaire dans toute l'Europe. Il mourut en 1264. On a de lui 1° un grand livre intitulé *Speculum majus*, Duaci, 1624, 10 tom. en 4 vol. in-fol. Il contient *Speculum naturale*, *Speculum doctrinale*, *Speculum morale* et *Speculum historiale*: chacun avait été imprimé séparément plusieurs fois; mais le père Echard prouve très-bien que le *Speculum morale* n'est point de Vincent de Beauvais, et que les éditions des ouvrages de cet habile dominicain ont été altérées; 2° une Lettre à saint Louis sur la mort de son fils aîné, un Traité de l'éducation des princes, et d'autres Traités en latin, qui sont imprimés à la suite du *Miroir historique*, et qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. *Voyez* Dorinck.

VINCENT (Jacques), imprimeur de Paris, mort en 1760, à 87 ans, a donné des preuves de son talent dans l'imprimerie qu'il pratiquait, par l'édition de saint Cyrille, 1720; des trois premiers volumes d'Origène, 1733; d'une Bible latine, in-8°; et 7 vol. in-24 du tome 1er de la première édition du Dictionnaire italien d'Antonini, etc.

VINCENT DE LERINS, célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Il composa en 434 un

petit ouvrage contre les hérésies, intitulé *Mémorial du Pélerin*, ou *Commonitorium*. Ce petit ouvrage est excellent, et l'on y donne de bonnes règles pour se préserver de toute nouveauté en matière de religion. La meilleure édition est celle de Baluse, avec de savantes Notes, avec Salvien, 1684, in-8°; Rome, 1731, in-4°, augmentée. Vincent de Lerins mourut vers 450. Il n'est pas vrai qu'il fût frère de saint Loup, évêque de Troyes.

VINCENT FERRIER (SAINT), illustre religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Valence en Espagne le 23 janvier 1357. Il se distingua dans ses études, et fut reçu docteur de Lerida en 1384. Il fit ensuite des missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, et prêcha partout avec fruit, pratiquant en même temps de grandes austérités. Jean V, duc de Bretagne, l'appela dans ses états en 1417. Saint Vincent Ferrier établit le siége de sa mission à Vannes. Il quitta le parti de Benoit XIII, se déclara fortement pour le pape Martin V, et travailla avec zèle pour le faire reconnaître et pour faire cesser le schisme. Il mourut à Vannes le 5 avril 1419, dans sa 63e année. Les miracles qui se firent à son tombeau portèrent le pape Calixte III à le canoniser en 1455. On a de saint Vincent Ferrier un Traité de la vie spirituelle; un Livre de la fin du monde; des Epîtres, des Sermons, et quelques autres ouvrages en latin, publiés à Valence, 1591, in-fol.

VINCENT DE PAUL (SAINT), naquit à Poy, au diocèse d'Acqs, le 24 avril 1576, d'une famille dont la fortune était assez médiocre; mais ayant été appliqué aux études, et ayant reçu à Toulouse le degré de bachelier, ou même de docteur, selon MM de Sainte-Marthe, il fut ordonné prêtre en 1600. Un petit héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenait à Narbonne tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens, dont il convertit le dernier qui était renégat. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, l'emmena à Rome, où il se fit connaître à un ministre d'Henri IV, qui le chargea d'une affaire importante auprès de ce prince. Il revint donc en France en 1608, et Louis XIII, pour entrer dans les vues de son père, lui donna l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulme. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite, M. de Berulle, son directeur, le chargea, en 1612, de la paroisse de Clichy, qu'il fournit d'ornemens, et qu'il répara en entier, sans être à charge aux habitans. Sur la fin de l'année suivante, M. Vincent entra dans la maison d'Emmanuel de Gondi, général des galères, pour former ses enfans à la science et à la piété. Mais l'estime universelle, et les égards marqués qu'on avait pour lui, l'ayant obligé d'en sortir secrètement, il fut pourvu de la cure de Châtillon-les-Dombes, qu'il ne garda que cinq mois. Forcé, par les sollicitations d'une infinité de personnes de la première distinction, de rentrer dans la maison de Gondi, il se livra sans mesure au goût qu'il avait pour le soulagement et le salut des pauvres et des malheureux. Louis XIII, instruit de son zèle, le fit aumônier-général de ses galères en 1619, et l'année suivante saint François de Sales, qui « ne connaissait pas dans l'Église un plus digne prêtre que lui, » le chargea de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de la vertueuse madame de Gondi, il se retira au collége des Bons-Enfans, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions. Quelques années après il accepta, malgré toutes ses répugnances, la maison de Saint-Lazare. Sa vie ne fut plus qu'un tissu de bonnes œuvres, et l'on a de la peine à concevoir qu'un seul homme ait pu en former le plan, et plus encore qu'il ait pu l'exécuter. Missions dans toutes les parties du royaume, aussi bien qu'en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar, etc.; conférences ecclésiastiques, où se trouvaient les plus grands évêques du royaume; retraites spirituelles et en même temps gratuites; établissement pour les enfans trouvés, à qui, par un discours de six lignes, il procura 40000 livres de rentes; fondation des filles de la charité pour le service des pauvres malades: ce n'est là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à l'église et à l'Etat. Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpétrière, de la pitié; ceux de Marseille pour les

forçats ; de Sainte-Reine pour les pélerins ; du Saint-Nom-de-Jésus pour les vieillards, lui doivent la plus grande partie de ce qu'ils sont. Il envoya en Lorraine dans le temps les plus fâcheux jusqu'à deux millions en argent et en effets. Il ne fit guère moins pour la Picardie et pour la Champagne, que les fléaux du ciel avaient réduites à la plus cruelle indigence. Pendant dix années qu'il fut à la tête du conseil de conscience sous Anne d'Autriche, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. Protecteur zélé des vierges consacrées à Dieu, il soutint l'établissement des filles de la Providence, de Sainte-Geneviève et de la Croix. Il travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Ceux mêmes qui lui ont contesté une certaine étendue de lumières ont avoué hautement qu'il fut un des plus saints prêtres du royaume, et qu'il a été plus utile aux pauvres et à l'Église que la plupart de ceux qu'on regarde comme de grands génies. Accablé d'années, de travaux et de mortifications, il mourut le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans. Benoit XIII le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, et Clément XII au nombre des saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement saint Vincent de Paul peuvent lire la Vie que M. Collet en a donnée en 2 vol. in-4°, et l'*Avocat du Diable*, 3 v. in-12.

VINCI (LÉONARD DE), peintre célèbre, naquit au château de Vinci, près de Florence, vers 1443, de parens nobles. Il devint l'un des plus habiles hommes de son temps. Il était savant dans les belles-lettres et dans les arts, aimait la poésie, la musique, l'anatomie, les mathématiques et l'architecture, et fut appelé à Milan par Louis Sforce, duc de cette ville. Il fit des ouvrages admirables, entre autres la figure d'un lion, qui, après avoir marché quelques pas devant le roi Louis XII, à son entrée dans la salle du Palais, s'arrêta tout court et ouvrit son estomac, où l'on vit paraître les armes de France. Léonard de Vinci ne se distingua pas moins à Florence, à Rome et en France, où il mourut entre les bras du roi François Ier, en 1518, à 75 ans. Son principal ouvrage est un excellent Traité de la peinture, imprimé à Paris, en italien, Paris, 1651, in-fol. Il y en a une traduction française de la même année, et une in-12 de 1716. Ses tableaux sont très-estimés pour l'expression des passions, mais son coloris est faible.

VINES (RICHARD), théologien anglais, qui a eu différens bénéfices, et qui est mort en 1655. Ses Sermons ont été publiés en 1662, 2 vol. in-8°.

VINET (ELIE), était natif d'auprès de Barbesieux en Saintonge. Il devint principal du collége de Guyenne à Bordeaux, où il enseigna long-temps les Belles-Lettres et les mathématiques avec réputation, et où il mourut en 1587, à 78 ans. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages. Les principaux sont 1° des traductions françaises de la sphère de Proclus, et de la Vie de Charlemagne, écrite par Eginart ; de bonnes éditions de Theognis, de Sidoine Apollinaire, des grammairiens et des rhéteurs, de Suétone, de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc., avec de savantes notes et de bons *Commentaires* ; 2° *L'Antiquité de Bourdeaux et de Bourg*, 1574, in-4° ; 3° *L'Antiquité de Saintes et Barbesieux*, 1571, in-4° ; 4° *La manière de faire des solaires ou cadrans*, in 4° ; 5° *L'Arpenterie*, in-4° ; 6° *De Logisticâ*, etc.

VINGBOONS, célèbre architecte hollandais. C'est lui qui a été l'ordonnateur des plus beaux édifices de la Hollande. On a imprimé ses ouvrages à la Haie, 1736, in-fol.

VINNIUS (ARNOLD), professeur d'humanités, ensuite de droit à Leyde, mourut en 1637, à 70 ans. Il a commenté les Instituts de Justinien, Elzévir, 1663, in-4° ; il y en a un abrégé, in-12. Il a aussi commenté les anciens jurisconsultes, dans l'édition qu'en a donnée Simon Van-Leewen, Leyde, 1679, in-8°, qui fait suite aux auteurs *cum notis variorum*.

VINOT (MODESTE), prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube, était fils d'un avocat. Il fut professeur de seconde et de rhétorique à Marseille, et fit à Tours des conférences publiques sur l'Histoire ecclésiastique. M. d'Hervaux, archevêque de Tours,

le nomma chanoine de Saint-Gatien. Le père Vinot conserva ce canonicat le reste de ses jours sans sortir de sa congrégation. Il mourut à Tours le 20 décembre 1731, à 59 ans. On a de lui 1° une Traduction en beaux vers latins des fables choisies de La Fontaine, conjointement avec le père Tissard, et d'autres poésies latines, imprimées à Troyes en deux petits volumes in-12, réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de M. l'abbé Saas, en 1738, in-12; 2° une Dénonciation raisonnée d'une thèse de théologie soutenue à Tours le 10 mai 1717, le siége vacant, et supprimée par un mandement du chapitre le 17 du même mois. Nous avons de fortes raisons de croire que le fameux poëme intitulé *Philotanus*, que l'on attribue à l'abbé de Grécourt, est aussi du père Vinot.

VINS (DE), gentilhomme provençal, écuyer du duc d'Anjou, depuis Henri III, eut le bonheur de sauver la vie de son maître au siége de La Rochelle, par une de ces actions de bravoure qui ne sont pas rares chez les Français. On était en pourparler de paix, mais sans suspension d'armes; cependant, le 14 juin 1573, le duc s'avança un peu plus que la prudence ne l'indiquait; de Vins s'aperçoit qu'un soldat le couchait en joue: il n'eut que le temps de se jeter au-devant du coup, qu'il reçut dans la hanche. Le duc en fut quitte pour quelques éraflures. De Vins guérit de sa blessure, et fit depuis la guerre en Provence contre Lesdiguières.

VINTIMILE (CHARLES-GASPARD-GUILLAUME DE), passa de l'évêché de Marseille à celui d'Aix en 1708, et à celui de Paris en 1729. C'était le grand feu des disputes entre les jansénistes et les molinistes. Le cardinal de Noailles, qui venait de mourir, avait quelquefois favorisé les premiers. M. de Vintimille, assez indifférent sur ces objets, n'y prenait que la part qui pouvait lui procurer du repos; et, comme les jésuites étaient alors les plus forts, il se rangeait souvent de leur côté, mais pas autant qu'ils l'auraient désiré. Il était le premier à rire des satires qui furent publiées contre lui, dont les Sarcellades entre autres sont fort ingénieuses. Il mourut le 13 mars 1746, à 91 ans. Son frère, mort en 1740, à 87 ans, a continué la branche du Luc.

VIO (THOMAS DE), célèbre cardinal, plus connu sous le nom de Cajetan, naquit à Gayette, dans le royaume de Naples, le 20 février 1469. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1484, et s'y acquit une si grande réputation qu'il devint docteur et professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, et enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II et à Léon X. Ce dernier le créa cardinal en 1517, et le fit, l'année suivante, son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan assista, en 1519, à l'élection de l'empereur Charles V, et eut plusieurs conférences avec Luther; mais servilement attaché aux opinions ultramontaines, il ne put mettre à la raison cet hérésiarque. Il devint la même année évêque de Gayette, et alla en Hongrie en 1523 en qualité de légat. Il mourut à Rome le 9 août 1534, à 67 ans. C'était l'un des plus habiles théologiens de son temps. Malgré ses grandes occupations et les affaires importantes dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne laisser jamais passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude; c'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° des Commentaires savans et judicieux, mais quelquefois trop hardis, sur l'Ecriture sainte, imprimés à Lyon en 1639, en cinq vol. in-fol; 2° plusieurs Traités sur diverses matières; et des Commentaires sur la Somme de saint Thomas, qui se trouvent dans les anciennes éditions de cette Somme, 1541 et 1622.

VIOLE (LE), excellent peintre italien dans le paysage, était élève d'Annibal Carrache, et fut en grande estime auprès du pape Grégoire XV. Il mourut à Rome en 1622, à 50 ans.

VIOLETTE (le sieur de LA). *Voyez* CHESNE.

VIONNET (GEORGES), jésuite de Lyon, né le 31 janvier 1712, mort le 31 décembre 1754, est auteur d'une tragédie de Xercès, 1749; *Musæum nummarium, carmen*, 1744, in-8°; *Berga ad Zomam à Gallis expugnata, oratio*, 1748, in-4°.

VIPERANI (JEAN-ANTOINE), cha-

noine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, mort en 1610, est auteur d'une Poétique, de Poésies latines et d'autres ouvrages estimés, Naples, 1606, 3 vol. in-fol.

VIRET (Pierre), naquit à Orbe en Suisse en 1511. Il fit ses études à Paris, et s'y lia d'une étroite amitié avec Farel. Ils allèrent ensemble à Genève pour enseigner les erreurs de Calvin; et les ayant fait recevoir, ils chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et en plusieurs autres villes. Il passait pour un excellent orateur, ce qui faisait dire à ceux de son parti « qu'ils admiraient l'érudition de Calvin, la force de Farel, et l'éloquence de Viret. » Il mourut à Pau en 1571, à 60 ans. On a de lui divers ouvrages en latin et en français, entre autres *Opuscula*, in-fol.; Disputations sur l'état des trépassés, 1552, in-8°; la Physique papale, 1552, in-8°; la Nécromance papale, 1553, in-8°.

VIRGILE (Publius Maro), le plus excellent des poètes latins, était fils d'un potier d'Andes, dans le territoire de Mantoue, où il naquit le 15 octobre de l'an 70 avant J.-C. Il étudia d'abord à Mantoue, puis à Cremone, à Milan et à Naples, d'où, étant allé à Rome, il s'acquit l'estime de l'empereur Auguste, de Mécène et de Pollion. Il était habile non-seulement dans les belles-lettres et dans la poésie, mais aussi dans la philosophie, les mathématiques, la géographie, la médecine et l'histoire naturelle. Quoiqu'il fût l'un des plus beaux génies de son siècle, et qu'il fit l'admiration des Romains, il eut toujours une modestie singulière, et vécut avec pudeur dans un temps où les mœurs étaient corrompues. Il porta la poésie latine à un si haut point de perfection qu'il fut regardé avec raison comme le prince des poètes latins. Il composa ses Églogues, ou Bucoliques, à l'imitation de Théocrite, ses Géorgiques à l'imitation d'Hésiode, et l'Énéide à l'imitation d'Homère. On dit qu'il travailla douze ans à perfectionner son Enéide, et que l'empereur le pressant d'y mettre la dernière main, il lui fit voir le second, le quatrième et le sixième livres, qui sont les plus beaux. On assure aussi que Virgile lisant, en présence de ce prince et de sa sœur Octavie, l'endroit où il parle de Marcellus, ils en furent si touchés qu'ils l'interrompirent par leurs larmes et leurs soupirs, et qu'Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris*. Il ordonna, sur le point de mourir, qu'on brûlât son Enéide; mais ayant appris qu'Auguste ne le permettait pas, il pria de n'y rien changer. Ce fut à cette condition qu'il légua cet ouvrage admirable à Tucca et à Varius, excellens poètes, ses amis; et l'empereur eut soin que les intentions de l'auteur fussent suivies : ce qui fait que l'on y trouve des vers imparfaits. Virgile mourut à Brindes en Calabre le 22 septembre de l'an 19 avant J.-C., à 51 ans, en revenant de Grèce avec Auguste. Son corps fut porté près de Naples, et l'on mit sur son tombeau ces deux vers, qu'il avait lui-même composés :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

On recherche les éditions de Virgile de 1470, 1471, 1472, in-fol., du père La Cerda, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol.; de Sedan, 1625, in-32; d'Elzévir, 1636, in-12. Il faut que les capitales qui sont à la page qui précède les Bucoliques et l'Énéide soient mises en rouge; du Louvre, 1641, in-fol.; de Londres, 1663, in-fol., avec 102 figures et une carte donnée par Ogilvi; *cum notis variorum*, 1680, 3 vol. in-8°; *ad usum Delphini*, Paris, 1682, in-4°; Leuvarde, 1717, in-4°; Florence, 1741, in-4°; Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°; Rome, 1741, in-fol., faite sur un ancien manuscrit dont on a figuré l'écriture; Rome, 1763, 3 vol. in-fol., figures, italien et latin; Paris, 1745, 3 vol. in-12, figures; Londres, Sandby, 1750, 2 vol. in-8°, fig., Birmingham, Baskerville, 1757, in-4°, magnifique édition; il y en a une réimpression sous la même date, moins belle, dont la page 224 est cotée 424; aux titres des livres de cette réimpression on trouve un point inutile après le mot *Æneidos*. La meilleure traduction française est celle de l'abbé Desfontaines, Paris, 1743, 4 vol. in-8°, figures. Il y en a une traduction italienne d'Annibal Caro, Paris, 1765, 2 vol. in-8°, fig.

VIRGILE. *Voyez* Polydore Virgile.

VIRGINIE, jeune Romaine, promise par son père Virginius à L. Icilius, qui avait été tribun, est célèbre dans l'histoire. Appius Claudius, l'un des décemvirs, en étant devenu éperdument amoureux, et tenant son tribunal en qualité de décemvir, ordonna qu'elle serait remise à M. Claudius, avec lequel il s'entendait, et qui la revendiquait comme son esclave. Virginius, informé de ce projet, revint de l'armée, et, voyant que Claudius allait enlever Virginie à qui le triumvir venait de l'adjuger, prend un couteau qu'il rencontre sur la boutique d'un boucher : « Ma chère Virginie, lui dit-il, voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver l'honneur et la liberté. » Il lui porta en même temps le couteau jusque dans le cœur, et se sauva de la multitude. Ce crime fut cause qu'on abolit les décemvirs, 449 avant J.-C., et qu'on rétablit ensuite les consuls.

VIRGINIUS (ANDRÉ), savant théologien luthérien, d'une famille noble de Poméranie, était né à Schwessin, seigneurie de son père. Après avoir été ministre et professeur en différens endroits, il fut fait évêque d'Esthon et président du consistoire de Revel. Il mourut en 1664, à 68 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages théologiques.

VIRLOYS (CHARLES-FRANÇOIS ROLAND LE), né à Paris le 2 octobre 1716, licencié ès-lois, et architecte du roi de Prusse, a composé un Dictionnaire d'architecture, 3 vol. in-4°, peu recherché. Il a traduit l'Introduction à la philosophie de Newton de s'Gravesende, 1747, in-8°; il a gravé en 1758 le plan du théâtre de Metz, qui est de sa construction.

VIRSUNGUS. *Voyez* WIRSUNGUS.

VISCH (CHARLES DE), laborieux écrivain flamand de l'ordre de Cîteaux, dans le 17e siècle, est auteur d'une Bibliothèque des auteurs de son ordre, Cologne. 1656, in-4°. Cet ouvrage est écrit en latin, en mauvais style. Il est assez exact.

VISCHEM, nom de plusieurs habiles graveurs en bois, Thomas, le plus ancien, Christophe son fils, qui ont été effacés par Saint-Vischem, qui gravait en 1570. On trouve de ses gravures dans les emblèmes de Nicolas Reusner, Francfort, 1581, in-4°; quatre-vingt-douze portraits dessinés par Tobie Stimmer, sous lesquels sont des distiques latins de Reusner, Strasbourg, 1587, in-4°, etc. Il eut un fils, C. S. Vischem, qui travailla avec son père, et vécut un siècle.

VISCLÈDE (ANTOINE-LOUIS CHALAMONT DE LA), naquit à Tarascon en 1692, et mourut à Marseille en 1760. Il avait fondé l'académie de cette ville, et en avait été long-temps secrétaire. Ses ouvrages, consistant en Discours et Poésies, sont imprimés à Paris, 1727, 2 volumes in-12.

VISCONTI, famille illustre d'Italie, qui devint souveraine de Milan. Mathieu en fut créé le premier duc en 1295. Les deux fils de Mathieu II, mort en 1356, s'étaient partagé le Milanais; Galéas régnait à Pavie, et Barnabas à Milan. Galéas n'avait qu'un fils, Barnabas avait une nombreuse famille; il crut pouvoir s'approprier tout le duché en mariant sa fille à son neveu Jean Galéas, et en l'attirant à sa cour où il trouverait moyen de s'en défaire; mais les méchans se devinent. Galéas affectait une dévotion extraordinaire, et sous ce masque hypocrite, il vint à bout de faire illusion. Un jour il alla en pélerinage à une chapelle dédiée à la Vierge, auprès de Milan, avec sa garde ordinaire qui était de deux mille hommes. Barnabas, sans se méfier, fut au-devant de lui; mais il fut aussitôt arrêté avec deux de ses fils qui finirent leurs jours en prison. Le fruit de cette perfidie fut la possession de la partie du Milanais que possédait Barnabas : il étendit sa domination sur plusieurs villes de Lombardie, et mourut en 1402. Il avait épousé Isabelle de France, dont il avait eu une fille unique nommée Valentine, qu'il avait mariée au duc d'Orléans, à condition qu'il succéderait au duché de Milan après l'extinction de la postérité masculine des Visconti. Jean Galéas avait eu de sa cousine Catherine Visconti Jean Marie et Philippe Marie, qu'il laissa en bas âge sous la tutelle de leur mère. Jean Marie, qui régnait à Milan, ne se fit connaître à ses peuples que par sa cruauté; son plaisir était de faire dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Sa tyrannie et celle de ses favoris vinrent à un tel point que ses peuples l'assassinèrent en

1412. Philippe Marie, qui régnait à Pavie, devint souverain de tout le Milanais, et mourut en 1447. Il laissa une fille, Blanche Marie, qu'il maria à Sforce; celui-ci s'empara du Milanais au préjudice du duc d'Orléans qui le réclamait du chef de Valentine sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais qui ont fait périr tant de Français. *Voyez* LAMPUGNANI.

VISDELOU (CLAUDE DE), naquit en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille noble et ancienne. Il entra fort jeune dans la société des jésuites, et fut envoyé missionnaire à la Chine par Louis XIV, avec cinq autres jésuites, en 1685. Arrivé à Macao en 1687, il se livra à toute l'ardeur de son zèle, et apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Il y fit de si grands progrès que le fils du grand empereur Camhi, héritier présomptif du trône, lui en donna de lui-même une attestation, où il dit entre autres choses honorables pour notre missionnaire : « Nous reconnaissons que cet homme venu d'Europe est plus haut en lumière et en science dans nos caractères chinois, que ne le sont les nues au-dessus de nos têtes, et qu'il est plus profond en pénétration et en connaissance, que les abîmes sur lesquels nous marchons. » Pendant plus de vingt ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile, et à détruire tous les abus qui ne s'accordaient pas avec l'exacte pureté de la morale évangélique. Le cardinal de Tournon, étant arrivé à la Chine en qualité de légat du saint Siége, le déclara, en 1708, vicaire apostolique et administrateur de plusieurs provinces de la Chine. Il le nomma la même année à l'évêché de Claudiopolis, et le sacra à Macao le 2 février 1709. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami et le coopérateur de ce célèbre cardinal, et partagea ses disgrâces, ce qui engagea cet illustre légat de l'envoyer à Pondichéri, où il arriva le 24 juin 1709; il reçut ordre de la cour de Rome d'y demeurer. Il choisit son logement chez les missionnaires capucins, et vécut avec eux dans la pauvreté évangélique; ses ennemis voulurent le reléguer au Bengale, mais il écrivit une longue lettre historique et apologétique à Louis XIV, lequel étant mort avant qu'elle arrivât, elle fut remise à M. le duc d'Orléans, régent, qui fit donner ordre à M. Visdelou de rester à Pondichéri. Ce zélé et savant évêque y mourut le 11 novembre 1737. Il a composé 1° une Histoire très-curieuse de la Chine, en latin; 2° un ouvrage contenant différentes choses relatives à la chronologie chinoise; la Vie de Confucius; 4° les Eloges des sept philosophes chinois; 5° une Traduction latine du Rituel chinois; 6° un ouvrage sur les cérémonies et sur les sacrifices des Chinois; 7° une Chronologie chinoise; 8° une Histoire abrégée du Japon, etc. Tous ces ouvrages furent remis au pape après la mort de M. de Visdelou, et il serait très à désirer qu'ils fussent imprimés. Ils sont tous restés en manuscrit.

VISÉ (JEAN-DONNEAU, sieur de), naquit à Paris vers 1640, d'une famille noble et ancienne. Il fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, en prit l'habit, et obtint quelques bénéfices; mais il les quitta ensuite pour épouser, malgré sa famille, la fille d'un peintre. Il commença en 1672 un ouvrage périodique sous le titre de *Mercure galant*, jusqu'au mois de mai 1710, 488 volumes; on en a imprimé ce qui concerne l'Histoire de Louis XIV, 1638 à 1688, 10 vol. in-fol. Il a fait des comédies et autres ouvrages qui ne sont point estimés. Il perdit la vue quatre ans avant sa mort, arrivée à Paris en 1710. La première fois qu'on représenta sa comédie intitulée *Le Gentilhomme Guespin*, ou *Le Campagnard*, il y avait sur le théâtre beaucoup de gens de condition, amis de l'auteur, qui riaient à chaque endroit. Le parterre ne fut pas du même avis, et siffla de toute sa force. Un des rieurs s'avança sur le bord du théâtre, et dit : « Messieurs, si vous n'êtes pas contens, on vous rendra votre argent à la porte; mais ne nous empêchez point d'entendre des choses qui nous font plaisir. » Un plaisant lui répondit :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus?

Et un autre ajouta :

Non, d'en avoir tant dit il est même confus.

VISION BÉATIFIQUE. *Voyez* JEAN XXII.

VISITATION. *Voyez* FRANÇOIS DE SALES, FREMIOT.

VISME (Louis-Joseph de), prêtre de la doctrine chrétienne, mort le 7 octobre 1753, à 48 ans, a rédigé le Propre de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Landry, de Saint-Jean en Grève, de Saint-Josse, de la Magdeleine de Trainel, de Saint-Charles, l'Office de J.-C. enseignant, 1760, in-12.

VITAKER, ou WHITAKER, (Guillaume), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, et mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Ses ouvrages sont imprimés à Genève, 1610, 2 vol. in-fol. Le principal est la Réfutation de Bellarmin. On y remarque beaucoup d'érudition, mais trop de passion et d'animosité contre Bellarmin et les catholiques.

VITALIEN, natif de Segni en Italie, succéda au pape Eugène Ier le 31 juillet 657. Il tint plusieurs conciles, s'employa avec zèle à procurer le bien de l'Église, et mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques Épîtres.

VITEL (Jean de), poète français, natif d'Avranches, a célébré dans ses vers la rentrée des catholiques dans le mont Saint-Michel, que les huguenots avaient surpris en 1575; c'est le moins mauvais de ses poëmes, qui ont paru en 1588, in-8°, et qu'il a dédié au cardinal de Vendôme.

VITELLIO, ou VITELLO, savant Polonais du 13e siècle, dont on a un Traité d'optique qui est estimé. La meilleure édition de ce Traité est celle de Bâle, 1572, in-fol.

VITELLIUS (Aulus) fut proclamé empereur romain, presque en même temps qu'Othon, l'an 69 de J.-C. Il se fit détester par son intempérance et par ses cruautés, et fut mis en pièces par ses soldats, puis traîné dans le Tibre par le peuple, la 57e année de son âge, après avoir régné huit mois. Vespasien lui succéda.

VITRÉ ou VITRAY (Antoine), célèbre imprimeur de Paris, porta l'imprimerie au plus haut point de perfection. Il fut un de ceux à qui Paulin, imprimeur de Rome, que M. de Brèves avait amené à Paris, apprit à imprimer en caractères orientaux. Après le départ de Paulin, il continua d'imprimer avec les caractères de M. de Brèves (*Voyez* Savari de Brèves), entre autres un psautier syriaque et latin. A la mort de M. de Brèves, en 1627, Vitré fut chargé d'acheter, à la vente qui s'en ferait, comme pour lui, mais en effet pour le roi, les caractères orientaux; il eut pour 4300 liv. ce dont le roi avait offert inutilement 27000 liv. Cette acquisition fut une source de chagrin pour Vitré, parce que le roi ne le payait pas, et qu'il était poursuivi par les héritiers de M. de Brèves. Le roi enfin fit expédier une ordonnance de 6000 liv. pour ajouter des caractères arméniens et éthiopiens. Vitré fit faire les arméniens; mais les 6000 liv. ne furent pas payées, et les caractères éthiopiens ne furent pas gravés. La nouvelle dépense de Vitré aggravait son état malheureux. Le clergé, dont il était imprimeur, vint à son secours et paya les 6000 liv. Ces caractères ont servi à imprimer la *Polyglotte de Lejay*, avec les caractères samaritains que M. Lejay fit fondre. A la mort de Vitré en 1674, les poinçons et matrices de M. de Brèves, qui étaient toujours restés chez lui, furent transportés à l'imprimerie royale, où ils sont restés long-temps ignorés; ce qui a fait dire qu'ils avaient été rompus par M. Lejay, pour ôter l'idée de faire une autre *Polyglotte*. Mais ils ont été retrouvés et l'inventaire en a été fait. Les caractères samaritains de M. Lejay n'y furent pas transportés en même temps; mais M. Lejay le fils les remit à la Bibliothèque du roi, où ils n'ont pas été retrouvés. Vitré a surpassé les Étienne dans l'exécution; mais il ne les a pas atteints dans la correction, parce qu'il était moins savant. On estime beaucoup sa Bible in-fol., l'in-12, 8 vol., 1652, et l'in-4°, 1666. Le *Corps de droit* qui porte son nom pour sa beauté, est de 1628, 2 vol. in-fol.

VITRINGA (Campége), habile et célèbre théologien protestant, naquit à Leuwarde en Frise le 16 mai 1659, et fut reçu docteur en théologie à Leyde le 9 juillet 1679. Il devint ensuite successivement professeur en langues orientales, en théologie et en histoire sacrée à Franeker; il s'y maria en 1681, et y mourut le 3 mars 1722, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui 1° un excellent Commentaire latin sur Isaïe, en 2 vol. in-fol.; 2° *Apocalip-*

seos anachrisis, 1719, in-4°; 3° *Typus theologiæ practicæ*, in-8°; 4° *Hypotyposis historiæ et chronologiæ sacræ*, in-8°; 5° *Synagoga vetus*, in-4°; 6° *Archisynagogus*, in-4°; 7° *De Decemviris otiosis synagogæ*, in-4°; 8° *Observationes sacræ*, 1711, in-4°, etc. Campége Vitringa, l'un de ses fils, né à Francker le 23 mars 1693, fut comme lui professeur en théologie à Franeker. Il mourut neuf mois après la mort de son père, le 11 janvier 1723, à 31 ans. On a de lui un Abrégé de la théologie naturelle, 1720, in-4°, et des Dissertations sacrées qui lui font honneur.

VITRUVE (M. Vitruvius Pollio), très-célèbre architecte romain, était natif de Vérone, selon la plus commune opinion, et vivait du temps de l'empereur Auguste, auquel il dédia son excellent Traité d'architecture, divisé en dix livres. L'édition de cet ouvrage, par Jean de Laet, Amsterdam, 1649, in-fol., est estimée, et nous en avons une belle traduction française par Claude Perrault, avec de savantes notes. Il y a eu deux éditions de cette traduction, l'une en 1673, et l'autre en 1684, in-fol. Cette dernière est augmentée entre autres de la machine qui a élevé les pierres du Louvre.

VITRY. *Voyez* Hospital. (Nic.)

VITRY. *Voy.* Simiers.

VITTIKIND. *Voyez* Witikind.

VITTORIA (Alexandre), architecte et sculpteur, né à Trente en 1525, fut élève du Sansovin, et travailla beaucoup à Venise et dans d'autres villes de l'État Vénitien. Il est mort en 1608.

VIVALDI (Antonio), musicien italien, célèbre par son talent pour le violon et par ses symphonies, était maitre de musique de la Pietà, à Venise, et mourut vers 1743.

VIVALDI (Jean-Louis), habile dominicain, natif de Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arbe, une des îles Adriatiques, en 1519, et mourut quelques années après dans son diocèse. On a de lui 1° un Traité estimé *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis præcepta*, dont il y a eu plusieurs éditions in-8°; 2° sept autres petits Traités recueillis et imprimés sous le titre de *Opus regale*, Lugduni, 1508, in-4°.

VIVANT (François), docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Paris, se distingua dans ses études, et devint curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine et grand-chantre de Paris, et chancelier de l'université. Il contribua beaucoup à l'établissement des prêtres de Saint-François de Sales à Paris, auxquels il fit du bien, et mourut en cette ville le 30 novembre 1739, à 77 ans. On a de lui 1° un Traité contre la pluralité des bénéfices, en latin, 1710, in-12; 2° un Traité contre la validité des ordinations anglicanes. Il eut aussi beaucoup de part au Bréviaire et au Missel de M. le cardinal de Noailles.

VIVÈS (Jean-Louis), naquit à Valence en Espagne en 1492. Il vint achever ses études à Paris, et alla ensuite à Louvain, où il enseigna les Belles-Lettres avec un applaudissement général. De là il passa en Angleterre, et eut l'honneur d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince le retint en prison pendant six mois, parce que Vivès lui avait parlé trop librement au sujet du dessein qu'il avait de répudier la reine Catherine d'Aragon sa femme. Vivès, ayant recouvré sa liberté, repassa en Espagne, se maria à Burgos, et mourut à Bruges, bon catholique, le 6 mai 1540, à 48 ans. On a de lui de savans Commentaires sur les livres de la Cité de Dieu, de saint Augustin; un Traité de la religion; vingt livres sur la corruption et sur la décadence des arts et des sciences, et d'autres ouvrages estimés, et imprimés à Bâle en 1555, en 2 vol. in-fol.

VIVIANI (Vincent), naquit à Florence le 5 avril 1622, d'une famille noble. Il avait étudié la géométrie lorsque Galilée le prit chez lui. Après la mort de ce grand homme, Viviani continua de se livrer entièrement à la géométrie, et forma le dessein de restituer les cinq livres d'Aristée, qui se sont perdus, et le cinquième livre d'Apollonius, qui n'avait point paru jusqu'alors. Il devint en 1666 premier mathématicien de Ferdinand II, grand-duc de Florence, académicien étranger de l'académie des Sciences de Pa-

ris en 1699, et eut une pension du roi de France. Il mourut dans de grands sentimens de piété le 22 septembre 1703, à 82 ans. On a de lui 1° *De maximis et minimis geometrica Divinatio in quintum conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, imprimé en 1659, in-fol. Viviani non seulement devina dans cet ouvrage ce qu'Apollonius avait écrit, mais alla beaucoup plus loin que lui; 2° *Enodatio problematum universis geometris propositorum à Claudio Commiers*, 1677, in 4°; 3° un Traité intitulé *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol., ouvrage plein de recherches profondes sur les coniques, etc.

VIVIEN (JOSEPH), excellent peintre dans le portrait, naquit à Lyon en 1657, et fut disciple de Le Brun. Il peignit beaucoup au pastel, fut reçu de l'académie de Peinture de Paris, et eut un logement aux Gobelins. Il devint ensuite premier peintre des électeurs de Cologne et de Bavière, et mourut à Bonn en 1735.

VIVIER (JEAN DU), Liégeois, mort à Paris en 1761, s'est illustré dans la gravure des médailles; c'est lui qui a le mieux rendu la ressemblance de Louis XV. Il était de l'académie de Peinture, et logé au Louvre.

VIVIERS (le cardinal de). *Voy.* BROGNIER.

VIVONNE (ANDRÉ DE), sénéchal de Poitou, descendait d'une famille connue dans le milieu du treizième siècle; il servit sous Louis XI et sous Charles VIII, en Bretagne et à Naples. François Ier le fit gouverneur du dauphin François; mais rien ne l'a plus distingué que sa franchise avec ses maîtres. Il eut l'honneur de recevoir François Ier à son château d'Anville en Guyenne, à son retour d'Espagne. Là ce prince racontant la bataille de Pavie, Vivonne osa lui dire que, s'il n'eût pas borné son amitié à trois ou quatre gentilshommes, entre autres à Brion, parce qu'il excellait en fauconnerie, il eût été mieux défendu par les autres, et n'eût pas été fait prisonnier. Ce reproche fit honneur à celui qui le donna, et au roi, qui n'en aima pas moins Vivonne. Ce franc chevalier mourut le 31 juillet 1532, à 80 ans. La Châtaigneraie était son fils. Les biens de sa maison sont passés dans celle de la Rochefoucauld, par la fille de son arrière-petit-fils. *Voy.* CHATAIGNERAIE, ROCHECHOUART.

VLEUGHELS, qu'on prononce *Veugles* (le chevalier), habile peintre, né à Paris, était fils d'un peintre flamand estimé, et fut nommé par le roi directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome. Il a peint surtout de petits tableaux de chevalet dans le goût de Paul Véronèse. On a aussi de lui une Traduction française du Dialogue italien de Lodoïco Dolce, sur la peinture. Il mourut à Rome le 10 décembre 1737, âgé d'environ 70 ans.

VOET, *Voëtius* (GILBERT), fameux théologien protestant, naquit à Heusden le 3 mars 1589. Il s'acquit une grande réputation parmi ceux de son parti, assista au synode de Dordrecht, et fut professeur en théologie et en langues orientales à Utrecht, où il était aussi ministre. Il mourut le 1er novembre 1676, à 87 ans. On a de lui *Disputationes theologicæ*, Ultrajecti, 1648, 5 vol. in-4°, dans lesquelles il dit des injures et fait paraître une passion et une fureur indignes d'un homme de bien. Il était ennemi déclaré de Descartes et de sa philosophie. Ses sectateurs furent appelés *voëtiens*, et ont toujours été les plus grands adversaires des Coccéïens. Voet eut deux fils; Daniel, mort en 1660, et Paul, mort en 1567, dont on a aussi plusieurs ouvrages. Jean Voet, fils de Paul, fut docteur et professeur en droit à Herborn. Il mourut en 1714, laissant une fille unique. On a de ce dernier un Commentaire sur les Pandectes, Hagæ, 1734, 2 vol. in-fol., qui est estimé, et d'autres ouvrages sur le droit.

VOGLERUS (VALENTIN HENRI), célèbre professeur de médecine à Helmstadt, naquit en cette ville l'an 1622. Il se rendit habile non-seulement dans la médecine, mais aussi dans la littérature, dans l'histoire et dans la philosophie. Il mourut à Helmstadt en 1677. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages : le plus connu et le plus estimé hors de l'Allemagne est celui qui est intitulé *Universalis introductio in notitiam cujusque generis bonorum scriptorum*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle que Henri Meibom en a donnée avec des remar-

ques et des additions considérables. Helmstadt, 1700, in-4°.

VOIGT (Godefroi), habile philosophe et théologien luthérien, natif de Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg. Il s'acquit une grande réputation en Allemagne par son habileté dans la philosophie, l'histoire naturelle et la théologie, et mourut à la fleur de son âge le 7 juillet 1682. On a de lui un Traité savant et curieux sur les autels des anciens chrétiens, Hambourg, 1709, in 8°, et plusieurs autres ouvrages en latin, qui sont estimés. *De resuscitatione brutorum ex mortuis; Contra nivis albedinem*, Gustrou, 1668, in-8°.

VOISENON (Claude-Henri Fusée de), entra dans l'état ecclésiastique, et fut grand-vicaire de l'évêché de Bologne; mais quand il crut qu'on le destinait aux dignités ecclésiastiques il sut s'y soustraire. Les belles-lettres, dont il faisait sa principale occupation, lui paraissaient peu compatibles avec la dignité du saint ministère. Il fut reçu de l'académie française en 1762. Il était revêtu du titre de ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire lorsqu'il mourut au mois de décembre 1775. Digne successeur de Chaulieu, il en a répandu tout le sel et tous les agrémens dans ses romans et dans ses poésies: les premiers sont *Zulmis et Zelmaïde, histoire de la Félicité; Il eut tort; Le Sultan Misapouf*. On en a fait le recueil en quatre petits volumes in-12. Ses poésies consistent en pièces dramatiques, *Le retour de l'ombre de Molière*, *Les mariages assortis*, *La Coquette fixée*, *Le Réveil de Thalie*; on lui attribue *La Fausse prévention*, *L'Ecole des Prudes*, *La Fée Urgèle*, opéras-comiques; il est auteur du poëme des *Fureurs de Saul* et de celui des *Israélites à la montagne d'Horeb*.

VOISIN (Daniel-François), après avoir rempli avec distinction plusieurs charges dans la robe, fut ministre et secrétaire d'état en 1709, garde des sceaux et chancelier le 15 juillet 1714, et mourut subitement le 2 février 1717, à 62 ans.

VOISIN (Joseph de), habile docteur, et l'un des plus savans hommes du 17e siècle dans l'hébreu et les langues orientales, était natif de Bordeaux, d'une famille noble et distinguée dans la robe. Il fut d'abord conseiller au parlement de cette ville; mais ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé au sacerdoce et devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. Il était très-versé dans la lecture des rabbins et des auteurs ecclésiastiques. Il mourut en 1685. Ses principaux ouvrages sont 1° une Théologie des Juifs, 1647, in-4°, en latin; 2° un Traité latin de la loi divine, in-8°; 3° un Traité latin du Jubilé selon les Juifs, in-8°; 4° de savantes Notes sur le *Pugio Fidei* de Raymond Martin, 1651; 5° une Défense du Traité de M. le prince de Conti, contre la Comédie et les Spectacles, 1672, in-4°; 6° une traduction française du Missel romain, 4 v. in-12, qui fut supprimée et qui fit grand bruit, ce qui n'a pas empêché qu'elle ne fût imprimée et débitée depuis, etc. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir intention de faire dire la messe en français, à quoi il n'avait jamais songé.

VOITURE (Vincent), de l'académie française, et l'un des plus beaux esprits du 17e siècle, naquit à Amiens en 1598. Son père, qui était marchand de vin en gros, et fort riche, le fit élever à Paris, et Voiture s'y fit bientôt connaître. Son esprit et son enjouement le firent rechercher des personnes du premier rang et du premier mérite. Il faisait les délices de la cour de France et des cours étrangères, où il fut envoyé. Ce fut lui qui porta à Florence la nouvelle de la naissance de Louis XIV. Il eut à Madrid beaucoup de part dans les bonnes grâces du comte-duc d'Olivarez; et, profitant de la proximité de l'Afrique, il y passa par curiosité. Voiture eut une charge de maître-d'hôtel chez le roi, et d'introducteur des ambassadeurs chez M. le duc d'Orléans. Il suivit ce prince en Languedoc pendant les troubles de France, et devint commis de M. d'Avaux, surintendant des finances. Il eut les appointemens de cet emploi sans l'exercer, obtint plusieurs pensions, et serait devenu riche sans la passion extrême qu'il avait pour le jeu et pour les femmes. Il écrivait bien en latin, en français, en italien et en espagnol. Ce fut lui qui fit revivre les ballades, les rondeaux et les triolets dont

Malherbe avait purgé notre Parnasse. Il mourut à Paris le 27 mai 1648, à 50 ans, après avoir toujours été d'un tempérament faible et délicat, ce qui l'obligeait à ne boire que de l'eau. Sarrasin, dans sa belle pièce intitulée *Pompe funèbre de Voiture*, rapporte la plupart des aventures de ce célèbre écrivain. Il y a un grand nombre d'éditions des œuvres de Voiture. Une des dernières est de Paris, 1729, 2 vol. in-12. Il faut prendre garde si la conclusion d'Acidalis et de Zélide y est. On y trouve, surtout dans ses Lettres, beaucoup d'esprit, de génie et de délicatesse; mais elles sont trop recherchées, et les personnes de goût n'y voient point le vrai style épistolaire.

VOLATERAN (RAPHAEL). *Voyez* MAFFÉE.

VOLKAMER (JEAN CHRISTOPHE), botaniste de Nuremberg, mort en 1720, a donné, en allemand, *Nurembergenses Hesperides*, 1708, in-fol., traduit en latin, 1713, 2 v. in-f., fig.

VOLKAMERUS (JEAN-GEORGES DE NUREMBERG), était de l'académie des Curieux de la Nature, et est mort en 1693, à 77 ans. On a de lui *Flora Noribergensis*, 1718, in-4°, figures; *Opobalsami examen*, 1644, in-12.

VOLDER (BURCHEL DE), naquit à Amsterdam le 26 juillet 1643. Il devint professeur de philosophie, puis de mathématiques à Leyde. Ce fut le premier qui introduisit la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il mourut le 21 mars 1709, fort regretté des savans, sans avoir été marié. On a de lui plusieurs Harangues et quelques Dissertations philosophiques sur des sujets importans; elles sont estimées et bien écrites en latin, in-8°.

VOLKELIUS (JEAN), était natif de Grimma dans la Misnie. Il lia amitié avec Socin, embrassa ses erreurs, et devint l'un des plus habiles hommes de sa secte. Il mourut vers 1630. Son principal ouvrage est un traité en cinq livres, qu'il a intitulé *De verâ religione*, et dans lequel il a renfermé le système complet de la doctrine socinienne, avec un précis de ce que les sociniens ont dit de mieux pour l'établir. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1630, in-4°. On trouve dans la suivante un autre Traité, à la fin, de Crellius, *De uno Deo et Patre*. Il y a une édition de ce Traité, 1631, in-8°, que l'on joint à l'édit. de Volkelius de 1630. On a encore de Volkelius une Réplique à Smiglecius, intitulée *Nodi Gordii à Martino Smiglecio nexi dissolutio*, et quelques autres ouvrages.

VOLKIR DE SERONVILLE (NICOLAS), secrétaire et historien du duc Antoine de Lorraine, est auteur d'un livre assez rare intitulé *Histoire de la victoire du duc Antoine contre les luthériens du pays d'Aulsais* (Alsace), Paris, 1526, in-fol.; d'une Chronique des rois d'Austrasie, 1530, in-4°; elle est en vers; Traité sur la Désacration de Jean Castellan, hérétique, 1534, in-4°.

VOLPILIÈRE (N. DE LA), prêtre d'Auvergne, docteur en théologie, s'est distingué par ses Sermons sur la fin du 17e siècle; il en fit imprimer 4 vol. in-8° en 1689, et des Discours synodaux, 1704, 2 vol. in-12.

VOLTAIRE (FRANÇOIS-MARIE AROUET DE), naquit à Châtenay près de Paris le 20 février 1694, et ne fut baptisé à Paris dans l'église de Saint-André-des-Arcs que le 22 novembre, à cause de son excessive faiblesse. François Arouet son père, ancien notaire, exerçait alors la charge de trésorier à la chambre des comptes. Sa mère, Marguerite d'Aumart, était d'une famille noble de Poitou. Leur fils prit le nom d'un fief, pour laisser à son aîné le nom de la famille. Le jeune Arouet fut mis au collége des jésuites; il eut pour professeurs le père Porée et le père Le Jay, qui virent dans leur élève l'un le germe d'un grand talent, et l'autre une noble indépendance d'opinions. Son talent pour la poésie se manifesta dès l'enfance. L'abbé de Châteauneuf son parrain, lié avec la célèbre Ninon de Lenclos, lui montra quelques-unes de ses productions, et lui présenta son jeune ami. Ninon vit d'un coup d'œil ce qu'il serait un jour, et lui légua en mourant deux mille francs pour acheter des livres. Le père de Voltaire crut son fils perdu, quand il s'aperçut de son goût décidé pour la poésie: il n'est rien qu'il ne tentât pour l'en guérir; et, croyant que le moyen le plus sûr était de l'éloigner de Paris, il pria le marquis de Châteauneuf, nommé à l'ambassade de Hollande, de l'emmener avec lui:

mais Voltaire fut bientôt obligé d'en revenir; et son retour rendit à son père toute son inquiétude. Il fut alors emmené à la campagne de M. Caumartin; il y trouva des hommes remplis d'enthousiasme pour Henri IV et pour Louis XIV. Ils surent le lui inspirer; et c'est à ce voyage que nous devons la Henriade et l'Histoire du grand siècle. Louis XIV venait de mourir, et ce monarque, jadis l'idole des Parisiens, était l'objet des satires les plus mordantes. Une de ces satires était une imitation des *j'ai vu* de Régnier, et finissait par ce vers:

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Voltaire en avait alors vingt-deux; mais la police n'y a jamais regardé de bien près, et la conformité d'âge suffit pour le faire mettre à la Bastille, où il resta un an sans encre et sans papier. Il y ébaucha néanmoins son poëme de la ligue, depuis la Henriade, y corrigea sa tragédie d'*OEdipe*, et y fit une pièce de vers fort gaie pour le duc d'Orléans, qui, convaincu de son innocence, lui fit rendre enfin la liberté. Il était déjà connu par des pièces fugitives et par des épitres pleines d'esprit, de correction, et surtout de cette philosophie douce dont il fut le plus grand apôtre, et qu'il développa bientôt sur un plus grand théâtre; ce fut alors qu'il donna *OEdipe*. Le succès qu'il obtint décida de sa vocation, et le réconcilia avec son père, qui n'avait pu retenir ses larmes en le voyant jouer. *Artémire* suivit bientôt, mais le public la traita peut-être trop sévèrement. Ayant eu occasion de voyager en Hollande, il en profita pour aller à Bruxelles voir Jean-Baptiste Rousseau, dont il plaignait les malheurs et estimait le talent. Ils se communiquèrent réciproquement quelques pièces, les critiquèrent sans ménagement, et se quittèrent ennemis irréconciliables. En 1724 il donna *Marianne*; c'était *Artémire*, dont il avait changé les noms et l'intrigue. En 1726 il fut de nouveau enfermé à la Bastille: on l'y retint six mois; il n'en sortit qu'à condition de quitter la France. Il se retira en Angleterre; dès lors il se sentit appelé à détruire les préjugés qui pesaient sur son pays; il crut pouvoir en venir à bout, en employant avec adresse tous les moyens qui se présenteraient, et il jura d'y consacrer sa vie. Il fit imprimer à Londres la Henriade; les présens de la cour et une foule de souscriptions le mirent dans une grande aisance. C'est à son séjour dans ce pays que nous devons les tragédies de *Brutus* et de *la Mort de César*, ouvrages pleins de force et d'élégance. Son Essai sur la poésie épique fut aussi fait en Angleterre. C'est alors que la mort de son frère et différentes spéculations commerciales lui procurèrent une fortune considérable qui assura son indépendance. Il donna son *Brutus* en 1730; on le jugea mal, et il eut peu de succès. Fontenelle lui conseilla alors de renoncer au théâtre; il répondit à cet avis en donnant *Zaïre*, en 1732, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait vu au théâtre depuis Phèdre. Cette pièce fut suivie d'*Adélaïde Duguesclin*, qui fut sifflée à la première représentation. Ayant reparu sous le titre du *Comte de Foix*, elle fut couverte d'applaudissemens. Peu de temps après il fit imprimer son Temple du goût, ouvrage où règne la plus parfaite impartialité. C'était le temps où le diacre Pâris et le père Girard occupaient tous les esprits; il fit paraître ses Lettres philosophiques et l'Epître à Uranie. Ces deux ouvrages déchaînèrent contre lui tous les partis; le premier fut brûlé par arrêt du parlement; et l'auteur allait être poursuivi pour le second, s'il n'avait pas pris la fuite. Quelques amis indiscrets, qui récitèrent alors plusieurs fragmens de la Pucelle, lui suscitèrent une nouvelle persécution. Il était lié alors avec madame Du Châtelet; il passa plusieurs années avec elle à étudier la philosophie de Newton et à faire des expériences sur la lumière et l'électricité, c'est ce qui produisit ses Elémens. Mais, convaincu enfin qu'il ne serait jamais qu'un savant médiocre, il reprit ses occupations chéries. Cependant tout son temps n'était pas absorbé par les sciences; il fit dans cette retraite *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*; il acheva ses Discours sur l'homme, écrivit l'Histoire de Charles XII, prépara le Siècle de Louis XIV, et rassembla des matériaux pour son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Ces différens ouvrages, portant chacun un caractère particulier, tendaient tous au même

but de détruire la superstition, le fanatisme, et tous les préjugés qui font le malheur des hommes, et de ne laisser subsister que les sages institutions qui assurent le bonheur des rois et des peuples. Cependant tant de succès lui avaient fait une foule d'ennemis. La haine enfanta bientot la calomnie; il se vit exposé à de nouvelles persécutions; et Desfontaines, qui lui devait la vie et l'honneur, se mit à la tête de ses persécuteurs. La liaison qui se forma alors entre Voltaire et le prince royal de Prusse ne contribua pas peu sans doute à cet acharnement. Frédéric était passionné pour la langue française, pour les vers et la philosophie; il choisit Voltaire pour son confident et pour son guide: et celui-ci n'était pas fâché d'avoir pour disciple un prince qui pût mettre en pratique sur le trône ses beaux rêves sur le bonheur des peuples. Cette fois Frédéric ne put l'attirer auprès de lui; Voltaire préféra, aux faveurs d'un roi, l'amitié de madame Du Châtelet. Le cardinal de Fleury venait de mourir, et laissait vacante une place à l'académie; Voltaire était désigné pour lui succéder, et il venait de donner *Mérope*; n'importe, de petites intrigues l'éloignèrent de l'académie. Peu de temps après le ministère sentit qu'il avait besoin du roi de Prusse, et que son alliance était nécessaire à la France. On chargea Voltaire d'une mission secrète près de ce prince; elle eut le résultat le plus heureux. La reine de Hongrie fut obligée de retirer ses troupes de l'Alsace. Alors seulement il obtint les faveurs de la cour: il eut la charge de gentilhomme ordinaire et la place d'historiographe; mais il n'était pas encore académicien: il ne le devint qu'en 1746, après avoir eu la faiblesse d'écrire au père de La Tour une lettre où il protestait, non pas seulement de son attachement à la religion, mais de son dévouement aux jésuites. Ce sacrifice, il le faisait à sa sûreté et non pas à la vanité. C'est à cette époque qu'il perdit madame Du Châtelet, avec laquelle il se trouvait à Lunéville auprès du roi Stanislas. Ce prince, sensible lui-même à cette perte, vint consoler Voltaire dans sa chambre et pleurer avec lui. Notre poète, fatigué des éloges qu'il entendait prodiguer à Crébillon, et que l'esprit de parti seul exagerait, exécuta alors le dessein, formé depuis long-temps, de refaire les principales pièces de ce sombre tragique; il donna en conséquence *Semiramis*, *Oreste*, et *Rome sauvée*, et força ainsi le public à mettre son rival à sa véritable place. A cette époque il céda aux instances du roi de Prusse, et accepta ses offres généreuses; et cette même cour, la cour de France, qui le dédaignait, et qui ne lui faisait éprouver que des désagrémens, fut offensée de son départ. Voltaire arriva à Postdam au mois de juin 1750. Il trouva long-temps dans le palais du roi la paix et presque la liberté; sa manière d'y vivre était parfaitement conforme à ses goûts; mais l'enchantement fut bientôt dissipé. Il trouva près de ce prince La Métrie et Maupertuis, qui, jaloux d'une préférence trop marquée, surent par des confidences calomnieuses indisposer le monarque contre le poète et le poète contre le roi. Les choses allèrent au point que Voltaire lui renvoya les diplomes de tous ses titres, et le brevet de sa pension. Ces nuages se dissipèrent bientot, et la familiarité se rétablit entre eux. Voltaire demanda alors et obtint la permission de venir en France prendre les eaux de Plombières. Dans le court trajet de la Prusse aux frontières d'Allemagne, la haine changea les bonnes dispositions du roi à son égard; et il n'est pas de persécutions qu'il n'éprouvât avant de rentrer en France. Après avoir habité deux ans l'Alsace, il se détermina a se choisir une retraite indépendante; il allait prendre les eaux d'Aix en Savoie. Les environs de Genève lui plurent, il résolut alors d'avoir en France un asile contre les protestans, et sur les terres de Genève un asile contre les catholiques. Ce fut là qu'il se réunit à madame Denis sa nièce, qui était veuve et sans enfans; alors, délivré de tou ses embarras domestiques, il s'abandonna tout entier à ses goûts. On vit bientôt sortir de sa plume la tragédie de l'*Orphelin de la Chine*, le poëme sur la Loi naturelle et celui de la Destruction de Lisbonne; *Candide*; une traduction libre de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques; on ne voulait voir dans tous ces ouvrages que le but, qu'il n'avait pas, celui de soustraire les peuples au joug de la religion et des lois, tandis qu'il n'eut jamais que celui d'assu

rer le règne de l'une et des autres, séparé de tous les abus qu'en faisaient naître l'orgueil, l'ambition et l'amour des richesses. A 66 ans il envoya au théâtre sa tragédie de *Tancrède*. Cette même année il accueillit une petite nièce du grand Corneille; et, pour déguiser le bienfait, il fit faire, au profit de cette orpheline, une édition des œuvres de son grand-oncle, avec des notes. Dans ce même temps la malheureuse famille de Calas se présente chez lui : convaincu de l'innocence de ce père infortuné, il fait retentir l'Europe de ses cris, et casser l'arrêt du parlement de Toulouse; et dans cette même ville sauve Sirven des fureurs du fanatisme. Voltaire avait à se plaindre des jésuites; il les ménagea tant qu'ils existèrent; mais, après leur mort, les éternelles clameurs du journal de Trévoux le forcèrent à changer de conduite, pour écarter la persécution qu'elles appelaient sur sa tête. Le supplice du comte de Lalli, comme celui de Bing en Angleterre, avait excité son indignation: Voltaire était mourant, lorsqu'après douze ans l'arrêt injuste lancé contre le premier fut cassé; ses forces se ranimèrent à cette nouvelle, et il écrivit : « Je suis content; je vois que le roi aime la justice. » Dans la même année eut lieu l'assassinat du chevalier de La Barre; Voltaire survécut douze ans à cette atrocité, et il mourut sans en avoir obtenu la réparation. Cependant il songeait à conjurer l'orage qui s'amassait contre lui; il imagina de faire une communion solennelle, avec une protestation publique de son respect pour l'Eglise. On falsifia la déclaration que Voltaire avait donnée, et on en perdit ainsi tout l'avantage. Voltaire était menacé de persécution dans la demeure qu'il s'était choisie; sa prudence le sauva de ce danger : il n'avait pu obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné La Barre; il eut du moins le bonheur de sauver la femme de Montbailli, et de faire abolir la servitude qui affligeait encore la Franche-Comté. Tout en s'occupant de malheurs particuliers, Voltaire s'exerçait dans les genres qu'il avait embrassés, et en essayait de nouveaux : il faisait de nouvelles tragédies, faisait la philosophie de l'histoire, ajoutait au siècle de Louis XIV celui de Louis XV, et enfin entreprenait ses questions encyclopédiques. Louis XV mourut; et Voltaire, qui en avait toujours été repoussé, fut presque le seul qui fit son éloge. On lui reproche d'avoir encensé les rois et les ministres: il était indépendant, il n'avait d'autre but que de les attirer à la cause de la vérité. Le désir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène*, qu'il venait de terminer, le conduisit à Paris avec sa famille, en 1778. Il est impossible de peindre l'enthousiasme que sa présence excita dans toutes les classes de citoyens; il parut à la troisième représentation de cette pièce, faible à la vérité, mais remplie de beautés, où, malgré les rides de l'âge, on voyait encore l'empreinte du génie. Au milieu des témoignages les plus éclatans de respect, d'amour et d'admiration, on entendait Voltaire s'écrier: « On veut me faire mourir de plaisir. » Le célèbre Franklin était alors à Paris; il présenta son petit-fils à Voltaire, en demandant pour lui sa bénédiction: « Dieu de la liberté, dit-il, voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de Franklin. » Il venait de finir quelques ouvrages, et de déterminer l'académie française à faire son dictionnaire sur un nouveau plan; privé de sommeil par l'irritation d'un travail continu, il voulut s'en assurer quelques heures, pour être en état de faire adopter à l'académie d'une manière irrévocable le plan de son dictionnaire, et il résolut de prendre de l'opium. Il se trompa sur la dose; ses forces épuisées ne purent le combattre, et il expira le 30 mai 1778. On conçoit aisément que les prêtres, soit pour gagner une âme à Dieu, soit pour se faire une réputation, essayèrent de le convertir. L'abbé Gauthier se présenta le premier, le confessa, et reçut de lui une profession de foi, par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. Le curé de Saint-Sulpice vint ensuite; il n'en reçut qu'une aumône honnête pour ses pauvres; et, n'en ayant pas obtenu la rétractation qu'il désirait dans une rechute qui eut lieu après la représentation d'*Irène*, il déclara qu'il lui refuserait la sépulture. On fut obligé de négocier avec le ministère, qui permit de transporter le corps de Voltaire dans une abbaye dont son neveu M. Mignot était abbé.

Par un contraste étrange, un roi protestant, le grand Frédéric, ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin; et, ce qui est plus glorieux pour Voltaire, il écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avait été l'élève et l'ami, dans un moment où il était à la tête de 150,000 hommes. Voltaire avait toutes les qualités d'un sage et d'un philosophe, avec tous les talens d'un grand écrivain; il brûlait de l'amour sacré de l'humanité; il respecta tous les pouvoirs, n'attaquant jamais que les abus. Il eut de nombreuses querelles, mais il ne fut jamais l'agresseur; et dans ses répliques souvent trop vives, on peut lui reprocher d'avoir été quelquefois méchant, mais jamais injuste. Enfin, lorsque sa réputation l'élevait au-dessus de tous les grands hommes de son siècle, il disait de lui:

« J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. »

VOLTERRE (Daniel Ricciavelli de), célèbre peintre et sculpteur italien, naquit à Volterre en Toscane, l'an 1609. Il fut élève de Balthazar Peruzzi et de Michel-Ange, et s'acquit, par son travail, une grande réputation. Il fut très-employé à Rome. La descente de croix qu'il fit à la Trinité du Mont passe pour son chef-d'œuvre, et pour l'un des plus beaux tableaux qui soient à Rome. On estime aussi beaucoup les tableaux qu'il fit pour la chapelle de la princesse des Ursins. C'est lui qui jeta en fonte d'un seul jet le cheval de la statue de Louis XIII, que l'on voyait sur la place Royale à Paris. Il mourut à Rome en 1666.

VONDEL (Juste ou Josse du), très-célèbre poète hollandais, né le 17 novembre 1587, fut élevé dans la secte des anabaptistes; il embrassa ensuite celle des arméniens et prit avec zèle la plume pour leur défense; enfin sur ses vieux jours il se fit catholique romain. Ses poésies auraient égalé celles des plus grands poètes, s'il eût connu les anciens; mais il n'eut pour maître que son génie, il avait près de 30 ans quand il commença à apprendre le latin. Ayant épousé en 1610 Marie de Wolf, il dressa à Amsterdam une boutique de bas; mais il en laissa le soin à sa femme pour ne s'occuper que de la poésie. Dans la suite les débauches de son fils dérangèrent ses affaires, et on lui fit avoir un emploi de 650 livres de rente, dont il s'acquitta si négligemment que par considération on le déchargea de l'exercice, et on lui en laissa le revenu. Il mourut le 5 février 1679, dans sa 92e année. Ses poésies ont été recueillies en 9 vol. in-4°; les plus connues sont *Le Parc des animaux*; *Les Héros de Dieu*; *La destruction de Jérusalem*, tragédie; *La Magnificence de Salomon*; *Palamède*, ou *l'Innocence opprimée*, tragédie célèbre qu'il composa dans le temps qu'il faisait profession de l'arminianisme. Il y désigne, sous le nom de Palamède, le célèbre Olden Barneveldt, que le prince Maurice fit mourir. Il se déchaîne dans cette pièce contre ce prince et contre le synode de Dordrecht, sous des termes qui les désignent assez. On voulut alors le transférer à la Haie pour lui faire son procès, mais quelques magistrats le sauvèrent, et il en fut quitte pour une amende de 300 florins. *Gisbert d'Amstel*, tragédie; des satires contre les ministres de la religion prétendue réformée, remplies d'injures et de passion, un poëme en faveur de l'église catholique, intitulé *Les Mystères, ou les Secrets de l'autel*; des Chansons, etc.

VOOGT (Nicolas Jean), l'un des auteurs du Flambeau de la mer. *Voy.* Vankeulen.

VOSPISCUS (Flavius), historien latin, natif de Syracuse, vivait du temps de Dioclétien et de Constance Chlore, vers l'an 304 de J.-C. Il se retira à Rome, et y composa la Vie d'Aurélien, de Tacite et de Florien, puis celle de Probus et des quatre tyrans Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, et enfin celles de Carus, de Numérien et de Carin. Dans celle d'Aurélien il loue avec excès le fameux imposteur Apollonius de Thyane. On le trouve dans *Historiæ Augustæ Scriptores, cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°.

VORAGINE. *Voy.* Jacques.

VORSTIUS (Ælius Everhard), né à Ruremonde en 1565, devint professeur de médecine à Leyde, où il mourut en 1624, laissant divers ou-

vrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle. Les plus connus sont un Commentaire *De annulorum origine*, dans l'ouvrage de Gorlæus sur le même sujet, 1599, in-4°; un Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutians et des peuples voisins, en latin; des Poissons de la Hollande; des Remarques latines sur Celse, *De re medicâ*; des Harangues, etc. Adolphe Vorstius son fils, aussi professeur en médecine à Leyde, où il mourut en 1663, à 66 ans, a donné un Catalogue des plantes du jardin botanique de Leyde, et des plantes qui naissent aux environs de Leyde, Leyde, 1636, in-4°. Il est encore auteur de quelques Oraisons funèbres. Il avait un autre frère nommé Joseph, qui fut jurisconsulte et mourut bourgmestre d'Utrecht en 1636.

VORSTIUS (Conrad), né à Cologne le 19 juillet 1569, d'un père qui était teinturier, fut reçu docteur à Heidelberg en 1594, professeur en théologie et ministre à Steinfurt. Vorstius fut appelé à Leyde pour succéder à Arminius en 1610; mais il y trouva des oppositions insurmontables. Le roi Jacques d'Angleterre, animé par les arminiens, fit brûler, en 1611, par la main du bourreau, son livre *De Deo*, Steinfurt, 1610, in-4°, et lui fit donner l'exclusion par les Etats de Hollande; il se retira à Tergou en 1612, où il demeura jusqu'en 1619, que le synode de Dordrecht l'ayant déclaré, sans l'entendre, indigne d'être professeur, il fut banni pour jamais. Vorstius enfin s'en alla dans les états du duc de Holstein en 1622, où il trouva du repos et de la tranquillité. Il mourut à Tonningen le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques romains que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. On distingue son *Amica collatio cum J. Piscatore*, Goudæ, 1613, in-4°. On juge par sa conduite et par quelques-uns de ses écrits, qu'on le soupçonnait avec raison d'avoir beaucoup de penchant pour le socinianisme. Guillaume-Henri Vorstius son fils fut ministre des arminiens à Warmond dans la Hollande, et composa plusieurs livres dont les plus considérables sont sa Traduction latine de la Chronologie de David Ganz; celle du *Pirke-Avoth*, du rabbin Eliezer, 1644, in-4°, et celle du livre de Maimonide, des fondemens de la Foi, avec des notes, 1638, in-4°. On a encore de lui une Dissertation latine sur la parole ou le Verbe de Dieu, 1643, in-8°, dont il est si souvent fait mention dans les Paraphrastes chaldéens.

VORSTIUS (Jean), né dans le Dithmarsen, était licencié en théologie et fort habile dans les langues grecque et hébraïque. Il embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui *De adagiis Novi Testamenti; de voce Sesach, Jerem.* 25; des Dissertations latines sur les soixante-dix ans de captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la prophétie de Jacob, etc. Le recueil intitulé *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Roterdam, 1693, 8 vol. in-8°, renferme les écrits de Vorstius que nous venons de citer; une Philologie sacrée, où il traite des Hébraïsmes du Nouveau Testament; une Dissertation *De Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

VOS (Martin de), peintre célèbre, natif d'Anvers, excella dans l'art de peindre les vases, dont les anciens Grecs et Romains se servaient dans leurs festins, dans leurs sacrifices et dans leurs funérailles. Il avait le coloris net et coulant, le dessin libre, et l'ordonnance judicieuse; ce qui lui acquit une telle réputation que le prince de Parme, s'étant rendu maître d'Anvers, voulut le visiter et être peint de sa main. Il eut pour élèves plusieur excellens peintres, et mourut à Anvers en 1604, à 70 ans.

VOSSIUS (Gérard Jean), était d'une famille considérable des Pays-Bas, dont le nom est Vos, et naquit en 1577, dans le Palatinat, auprès d'Heidelberg, dans un lieu où son père, Jean Vossius, était ministre. Il se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane, et devint directeur du collége de Dordrecht. On le fit ensuite professeur en éloquence

et en chronologie à Leyde, d'où il fut appelé, en 1643, à Amsterdam pour y remplir une chaire de professeur en histoire. Il mourut en 1649, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont *De origine idololatriæ; De historicis græcis; De historicis latinis; De poetis latinis; De scientiis mathematicis; De quatuor artibus popularibus; Historia pelagiana; Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poeticæ; Theses chronologicæ et theologicæ; Etymologicon linguæ latinæ; De vitiis sermonis*, etc. Tous les écrits de Gérard Jean Vossius, dont la plupart sont fort estimés, ont été imprimés à Amsterdam, 1695 à 1701, en 6 vol. in-fol. Il laissa cinq fils, Denis, François, Gérard, Mathieu et Isaac, qui sont tous auteurs de quelques ouvrages. Denis a fait des Notes estimées sur le livre du rabbin Moïse Ben-Maimon *De l'Idolâtrie*, qui se trouve dans le *De Idololatriâ* de son père. Il mourut en 1633, dans sa 22e année, et il savait déjà non seulement le latin et le grec; mais aussi l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le français, l'italien, et l'espagnol. François, mort en 1645, est auteur d'un poëme latin sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp. Gérard, mort en 1640, a donné une édition de Velleius-Paterculus avec des notes; et Mathieu, mort en 1646, a donné une bonne Chronique de Hollande et de Zélande, en latin, Amsterdam, 1680, in-4°. A l'égard d'Isaac, nous en parlons dans l'article suivant.

VOSSIUS (Isaac), fils du précédent, naquit à Leyde en 1618. Il suivit les traces de son père, et se rendit habile dans la critique grecque et latine et dans l'histoire. Il passa ensuite en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor. Il renouvela le premier le système de la chronologie des Septante, qui était abandonné depuis long-temps, et il le soutint avec chaleur. Il rassembla une belle bibliothèque de livres imprimés et manuscrits, et mourut à Windsor le 21 février 1689, à 71 ans. On a de lui une édition des Lettres de saint Ignace, martyr; diverses Dissertations de philologie et de philosophie; divers autres petits traités; un livre de diverses Observations, avec un Traité des Sibyles, Londres, 1685, in-4°; des Notes sur Scylax, Pomponius Mela et sur Catule; des Observations sur l'origine du Nil et des autres fleuves; *De Poematum cantu et viribus rithmi*, Oxford, 1675, in-8°, et plusieurs autres savans écrits en latin. La réputation qu'Isaac Vossius s'était acquise porta M. Colbert à lui écrire, le 21 juin 1663, une Lettre de complimens, accompagnée d'une Lettre de change que le roi lui envoyait pour gratifier son mérite, ce qui n'est pas moins glorieux au roi et à M. Colbert qu'à Vossius.

VOSSIUS (Gérard), prévôt de Tongres, de la même famille que les précédens, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il devint docteur en théologie et protonotaire apostolique, passa plusieurs années à Rome, où il s'acquit l'estime et l'amitié des cardinaux Sirlet et Caraffe, et où il s'appliqua à lire et à traduire les ouvrages manuscrits des saints Pères, entre autres Théodoret, saint Grégoire Thaumaturge et saint Ephrem. Il mourut à Liége le 25 mars 1609.

VOSTERMAN (Lucas), excellent graveur hollandais, dont les estampes sont recherchées. Il a beaucoup gravé d'après Rubens.

VOUET (Simon), peintre célèbre, natif de Paris, fut employé par le pape Urbain VIII, par le roi Louis XIII, par le cardinal de Richelieu, etc., et s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe. Il mourut à Paris en 1649, à 59 ans. Ses tableaux ne sont pas tous également estimés. La grande activité avec laquelle il travaillait l'a fait tomber dans le gris; d'autres fois, accablé de travail, il ne faisait que le dessin, et donnait le tableau à faire à ses élèves.

VOUGNY (Louis-Valentin de), conseiller-clerc en la grand'chambre du parlement de Paris, chanoine de Notre-Dame, mort le 25 janvier 1754, à 39 ans, a traduit le Ciel réformé de Jordanus Brunus, 1754, in-12. Cette traduction n'a pas paru telle qu'on avait jugé l'original.

VOUWERMANS. *Voyez* Wauwermans.

VOYER DE PAULMY (René de), chevalier, seigneur d'Argenson, etc., conseiller d'État ordinaire et ambas-

sadeur du roi à Venise, était fils de Pierre de Voyer, d'une noble et ancienne maison originaire de Touraine, féconde en personnes de mérite. Il naquit en 1596, devint conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, et intendant de plusieurs provinces où il rendit de grands services à l'État, surtout dans la Catalogne qui venait de se donner à la France. Il fut ensuite chargé de diverses ambassades en Allemagne, en Italie, et entra dans l'état ecclésiastique. La cour, qui voulait ménager la paix entre les Turcs et les Vénitiens, le chargea encore de cette ambassade. Il mourut à Venise le 14 juillet 1651, à 55 ans, étant ambassadeur de France en cette ville. On a de lui une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, et un traité de la Sagesse chrétienne.

VOYER DE PAULMY (Marc René de), marquis d'Argenson, son petit-fils, naquit à Venise le 4 novembre 1652, pendant l'ambassade de son père René, qui mourut en 1700, et fut maître des requêtes; puis lieutenant-général de police de Paris. Il se distingua extrêmement dans cette dernière place, et devint garde des sceaux en 1718, ensuite président du conseil des finances, puis ministre d'état en 1720. Obligé de remettre les sceaux la même année, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mai 1721, à 69 ans. Il avait été reçu honoraire de l'académie des Sciences en 1716, et l'un de quarante de l'académie Française en 1718. François-Hélie de Voyer de Paulmy d'Argenson, l'un de ses frères, embrassa l'état ecclésiastique, et fut évêque de Dol en 1702, puis archevêque d'Embrun en 1715, et enfin archevêque de Bordeaux en 1719. Il mourut à Bordeaux le 25 octobre 1728, à 72 ans. Marc-René de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, a laissé deux fils, savoir : René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, conseiller d'État et ministre des affaires étrangères, mort en 1756; et Pierre-Marc de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson, ci-devant ministre et secrétaire d'Etat de la guerre.

VREDIUS (Olivier), jurisconsulte des Pays-Bas, mort en 1642, est auteur de la Généalogie des comtes de Flandre, en latin, Bruges, 1642 et 1643, 2 vol. in-fol.; des Sceaux des comtes de Flandre, 1639, in-fol., l'un et l'autre traduits en français et imprimés à Bruges, 1641 et 1643, 3 vol. in-fol.; d'une Histoire de Flandre en latin, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome finit à la page 400, et est le plus rare à trouver. Le premier volume a deux parties et vient jusqu'à Clovis; le second commence à Clovis et finit à l'année 767.

VRILLIÈRE (Louis-Phélypeaux, connu d'abord sous le nom de comte de Saint-Florentin, et, depuis 1770, sous celui de duc de La), naquit le 18 août 1705. Il remplit la place de secrétaire d'Etat dès l'âge de 24 ans, et fut décoré du titre de ministre d'Etat en 1751. Il se démit de ses places en 1775, et mourut le 27 février 1777. Il avait épousé en 1724 Amélie-Ernestine, comtesse de Platen, dont il n'a pas laissé d'enfans. Il était honoraire de l'académie des Inscriptions, distinction qu'il méritait par son zèle pour les progrès des belles-lettres. C'est à lui qu'est dû le meilleur état du Jardin du Roi et celui du collége Royal.

VULCAIN, dieu du feu, et forgeron des dieux, selon la fable, était fils de Jupiter et de Junon. Jupiter le trouva si difforme et si hideux à sa naissance qu'il le précipita du ciel en terre; et dans cette chute Vulcain se cassa une jambe, dont il fut toujours boiteux. Pour le consoler de cette disgrâce, Jupiter lui donna Vénus en mariage, et le chargea de forger ses foudres avec les Cyclopes. On le représente comme un forgeron, tenant un marteau à la main en frappant sur une enclume. On croit que la fable de Vulcain a été tirée de l'histoire de Tubalcaïn.

VULCANIUS (Bonaventure), né à Bruges, professa le grec à Leyde, et y mourut en 1614. Il était luthérien et a quelquefois écrit contre l'Église romaine; mais ce qui l'a plus fait connaître sont ses Commentaires sur Agathias, imprimés au Louvre, 1660, in-fol., et sur d'autres anciens auteurs.

W

WADING (Pierre), pieux et savant jésuite, né à Waterford en Irlande, l'an 1586, enseigna la poétique et la rhétorique, puis la philosophie et la théologie à Louvain, avec réputation. Il devint chancelier des universités de Prague et de Gratz. Il mourut à Gratz le 13 septembre 1644. On a de lui 1° *Brevis refutatio libelli cui titulus Flagellum jesuiticum*, 1634, in-4°; 2° *Tractatus de incarnatione Domini*, in-4°; 3° *Tractatus de contractibus in genere et specie*, in-4°; 4° *Tractatus adversus hæreticos*; 5° *Carmina varia et alia spectantia ad disciplinas humaniores*; ces deux derniers sous un nom supposé, etc.

WADING (Luc de), célèbre cordelier irlandais, mort à Rome en 1655, est auteur des Annales de son ordre, 1731, 17 vol. in-fol., et de la *Bibliothéque des écrivains qui ont été cordeliers*, 1650, in-fol. Ces ouvrages sont estimés. Le père François Harold a fait un bon Abregé et une bonne continuation de ces Annales, 2 vol., où il a corrigé une partie de ce qui avait échappé à l'exactitude de Wading. Le père Castel, récollet, a fait aussi un assez bon abrégé des Annales.

WAFFER (Lionell), né à Londres, s'embarqua en 1677 comme chirurgien sur un vaisseau qui partait pour l'île de Bantan. Le peu qu'il vit dans ce voyage lui inspira le désir d'en voir davantage. Il repartit en 1679 pour l'Amérique, et exerça son état de chirurgien à la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il eut occasion de s'embarquer avec les armateurs Kock et Linck, qui rencontrèrent Dampierre. Une blessure qu'il reçut au genou par de la poudre enflammée le mit hors d'état de servir avec ses compagnons. Ils l'abandonnèrent dans l'isthme Darien, à la merci des Indiens sauvages. Il y vécut quelque temps allant tout nu, et ne vivant que de chasse et de pêche, à la manière des sauvages. Il obtint enfin avec peine son congé, sous la promesse d'amener des chiens d'Angleterre pour la chasse, et de venir épouser la sœur du chef. Un vaisseau de Dampierre le recueillit en 1684; il s'en sépara en 1685 et resta sous le capitaine Davis, avec qui il continua la piraterie dans la mer du Sud. Il quitta ce métier en 1688, et vint aborder à Philadelphie en Pensilvanie, dans l'intention de s'y établir; mais deux ans après il changea d'avis, et retourna en Angleterre en 1690. Son Voyage a été traduit en français par M. de Montirat, et a été imprimé à Paris en 1607, in-12. L'édition originale est de Londres, 1699.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), naquit à Nuremberg le 26 novembre 1633. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, et lui fit trois présens considérables. Il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorff, et bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut le 9 octobre 1705, à 72 ans, après avoir publié divers ouvrages qui sont estimés. On recherche surtout son Recueil d'ouvrages des juifs contre la religion chrétienne, avec la réfutation intitulée *Tela ignea Satanæ*, Altorf, 1681, en 2 vol. in-4°; son curieux et savant ouvrage *De urbe Noribergâ*, in-4°, et son cours d'études intitulé *Pera librorum juvenilium*, in-12. Il a laissé un garçon et une fille d'un premier mariage. Sa Vie a été imprimée à Nuremberg, 1719, in-4°.

WAGSTAFFE (Thomas), né le 15 février 1645, eut différens bénéfices dont il fut privé à la révolution, parce

qu'il refusa de prêter serment au prince d'Orange. Alors il exerça la médecine sans quitter la robe ecclésiastique. Il fut sacré évêque des non-jureurs, avec titre de suffragant d'Ipswick, et mourut le 17 octobre 1712. Il a fait imprimer quatre Sermons et des pièces relatives au gouvernement, parmi lesquelles il s'en trouve pour défendre l'authenticité du livre intitulé *Portrait du roi*, attribué à Charles Ier, et que quelques-uns disaient être du docteur Gauden, évêque d'Exeter.

WAICE, WAICCE, WAKS, GASSE ou WASSE (Robert), poète français, natif de l'île de Jersey, est auteur du roman de *Rou et les Normands*, écrit en vers français, ouvrage curieux et important pour ceux qui recherchent les origines et les progrès de la langue française. Ce poète vivait vers le milieu du 12e siècle. Il fut mené dès son enfance à Caen, et devint chanoine de Bayeux, et clerc de la chapelle de Henri II, roi d'Angleterre. Son roman va jusqu'à l'an 1099. Il se trouve en manuscrit dans la bibliothèque du Roi, et M. du Cange en a fait beaucoup d'usage dans son Glossaire de la basse latinité.

WAKE (Guillaume), théologien anglais, né en 1657, fut un de ceux qui fortifient de temps en temps les Anglais dans la croyance qu'ils ont adoptée, en écrivant contre l'Église romaine. Il s'exerça principalement contre l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet, qui avait jeté l'alarme dans le parti protestant, parce que la foi catholique, dégagée de toutes les imputations des ministres, leur paraissait la réfutation la plus complète de leurs erreurs. Les efforts de Wake furent cependant très-agréables à ceux de son parti; les bénéfices lui vinrent de toutes parts, jusqu'à ce qu'il fut nommé évêque de Lincoln en 1705, et archevêque de Cantorbéry en janvier 1716. Il est mort à Lambeth le 24 janvier 1737, à 80 ans. On a de lui quelques ouvrages contre la doctrine d'Atterbury et Saccheverel, tels que l'Autorité des princes sur les synodes ecclésiastiques, 1697, in-8°; État de l'Église et du clergé d'Angleterre, 1703, in fol.; et des livres de piété, tel qu'un volume in-8° de Sermons; une préparation à la mort; la traduction anglaise des Pères du temps des apôtres, 1710, in-8°.

WALÆUS (Antoine), très-célèbre théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Gand le 3 octobre 1573, d'une famille ancienne et illustre dans la magistrature. Il y fut pasteur en divers lieux, se déclara en faveur des contre-remontrans, eut la faveur et la confiance du prince Maurice, et fut l'un de ceux qui dressèrent les canons du fameux synode de Dordrecht. Il devint ensuite professeur de théologie à Leyde, et mourut le 9 juillet 1639. On a de lui *Compendium ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1639, in-12. C'est lui qui a fait la plus grande partie de la traduction flamande de la Bible, qui fut faite par ordre des Etats, et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le Nouveau Testament est de la traduction de Walæus.

WALAFRIDE STRABON, docte bénédictin du 9e siècle, fut élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline d'Hincmar. Il devint ensuite doyen de celui de Saint-Gal, puis abbé de Richenoue, dans le diocèse de Constance, où il mourut en 849, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *De Officiis divinis*, dans la Bibliothèque des Pères et autres recueils; 2° *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimés séparément en 1604, in-4°; *Glossa ordinata in sacram scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol., ou Anvers, 1634, 6 vol. in-fol.

WALDEMAR (Marguerite de). *Voyez* Marguerite.

WALDENSIS (Thomas). *Voyez* Netter.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou VALEMBOURG (les illustres frères Adrien et Pierre de), naquirent à Roterdam, de parens catholiques, et d'une des plus considérables familles de cette ville. Rebutés des contradictions qu'ils éprouvèrent à Roterdam, ils se retirèrent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent uniquement à l'étude des controverses. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Cologne; puis, en 1661, il fut sacré évêque d'Andrinople, pour être suffragant de Cologne.

A l'égard de Pierre, il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre de Mayence, et suffragant de cette ville, sous le titre d'évêque de Mysie. Mais, dans la suite, les infirmités de son frère Adrien l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut à Cologne le 11 septembre 1669, après y avoir mis en ordre le premier volume de leur important ouvrage. Pierre en acheva l'édition qui parut à Cologne en 1670, en 2 vol. in-fol. Il faut à la fin un petit Traité intitulé *Regula fidei*. Il se disposait à donner au public cinq autres Traités importans, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675, et voulut être enterré sans pompe funèbre. Ils fondèrent six bourses à Cologne, pour de jeunes Hollandais catholiques qu'on jugerait capables de faire des études solides. Les deux volumes de leurs Controverses sont excellens, généralement estimés, et mériteraient, comme l'observe très-bien M. Arnauld, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. On en trouve le précis et le fond dans un petit in-12, 1768, qu'ils composèrent pour trois frères, leurs parens. Cet excellent abrégé contient le Traité intitulé *Regula fidei*. MM. de Walemburch opérèrent par leurs ouvrages un grand nombre de conversions à la religion catholique.

WALLER (Edmond), naquit en 1605, d'une riche famille du Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 livres de rentes. Il fut député à l'âge de 17 ans, au dernier parlement du roi Jacques Ier, en qualité de bourgeois d'Agmondesham, et composa ensuite quelques poëmes qui le firent admirer, par la délicatesse et l'élévation de son génie, de toutes les personnes de goût et de mérite. Waller fut encore député au parlement plusieurs fois dans la suite, et choisi, en 1642, pour l'un des commissaires qui portèrent au roi, à Oxford, des propositions de paix. Il entra, l'année suivante, dans le dessein de réduire la ville et la Tour de Londres au pouvoir de sa majesté ; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une grosse amende. Ayant recouvré sa liberté, il vint en France, et y demeura pendant plusieurs années. De retour en Angleterre, il s'attacha aux grands, et surtout à Olivier Cromwell, dont il fit le panégyrique en 1654. L'éloge funèbre du même Cromwell, qu'il composa en vers en 1658, passe pour un chef-d'œuvre. Dans la suite il loua Charles II dans une pièce faite exprès, et ce prince lui reprochant qu'il avait fait mieux pour Cromwell : « Sire, répondit Waller, nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. » Il continua d'être en faveur à la cour, et mourut en 1687, après avoir été fort lié avec madame la duchesse Mazarin et avec M. de Saint-Évremont. Outre les poésies dont nous avons parlé, on a de lui un poëme sur l'Amour divin, en six chants, quelques autres pièces pieuses, et un grand nombre d'autres poésies qui ne respirent que le plaisir et la volupté ; le tout imprimé à Londres, 1730, in-12. Il y règne tant de goût, d'esprit, de génie et de délicatesse, que Waller est regardé comme l'Anacréon et le Chaulieu de l'Angleterre.

WALLERIUS, savant professeur de chimie à Upsal, obtint sa retraite après 30 ans de travail, en 1767, et fut décoré, en quittant sa chaire, de l'ordre de Vasa : il avait 80 ans en 1779. Sa Minéralogie, traduite en français, a 2 vol. in-8°.

WALLIS (Jean), naquit en 1616 à Ashford, dans le Kent, en Angleterre, où son père était prédicateur. Il fut ministre de quelques églises ; devint en 1649 professeur *savilien* en géométrie à Oxford, et docteur en théologie. On lui donna, huit ans après, la charge de garde des archives, et il fut l'un des premiers membres de la société Royale de Londres, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup. Wallis enseigna les mathématiques avec une grande réputation. Il s'appliqua en même temps à la théologie et à l'art de déchiffrer les lettres écrites en chiffres, pour lequel il avait un talent particulier. Wallis fut aussi l'un des plus grands adversaires de Hobbes, et composa contre lui plusieurs savans écrits. Il mourut à Oxford le 28 octobre 1703, à 87 ans, ayant eu plusieurs enfans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Arithmetica* ; 2° *De Sectionibus conicis* ; 3° *Arithmetica infinitorum* ; 4° plu-

sieurs Traités de théologie, qui sont les plus faibles de ses écrits; 5° de bonnes éditions d'Archimède, de l'Harmonie de Ptolémée, du Traité de la distance du soleil et de la lune, par Aristarque de Samos; des Commentaires de Porphyre sur l'harmonie, etc. Tous les ouvrages de Wallis ont été imprimés à Oxford, 1695 à 1699, 3 vol. in-fol.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à Courtrai en 1599, s'est acquis de la réputation par ses poésies latines, in-12, dont il y a eu plusieurs éditions. Il mourut vers 1680.

WALPOL (Robert), célèbre ministre d'Etat sous les rois d'Angleterre Georges Ier et Georges II, sut se maintenir dans ce poste glissant pendant vingt ans, en conservant la paix au dehors. Enfin, en 1741, il prévit qu'il ne résisterait pas à l'orage qui s'élevait contre lui. Le roi le créa pair, sous le nom de comte d'Oxford, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. Ce ministre avait beaucoup dépensé pour mettre les membres du parlement du parti de la cour. Le parlement lui demandait donc compte d'environ 30 millions de dépenses secrètes; le roi éluda cette demande en prorogeant le parlement. Walpol mourut tranquillement dans sa retraite en 1744.

WALSH, fameux socinien anglais, du parti des wighs.

WALSH (Guillaume), célèbre poète anglais, fut le maître de Pope dans l'art de faire des vers, et s'acquit une très-grande réputation en Angleterre par ses poésies. Il mourut en 1708, à 49 ans. Ses œuvres ont été imprimées à Londres, 1736, in-8°, et on y remarque une grâce et une douceur singulières. M. l'abbé Yart en a traduit deux odes en français, dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12.

WALSINGHAM (Thomas), habile bénédictin anglais du monastère de Saint-Alban, vers 1440, s'appliqua à l'histoire et aux antiquités de son pays, en qualité d'historiographe du roi, et composa l'histoire du roi Henri VI, et d'autres ouvrages qui sont estimés, dans le Recueil des historiens anglais de Savilius, et séparément, Londres, 1574, in-fol.

WALSINGHAM (Jean), théologien anglais, enseigna la théologie en Sorbonne, et entra ensuite dans l'ordre des carmes. Il se fit estimer des papes Jean XXII et Benoît X, et mourut à Avignon en 1330. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un Traité *De ecclesiasticâ potestate contra Ochamum.*

WALSINGHAM (François), descendait d'une noble et ancienne famille de Chiselhurst. Il fut deux fois ambassadeur en France. Il eut la douleur, dans son premier voyage, d'être le témoin du massacre de la Saint-Barthélemi, et pensa y être enveloppé. A son retour en Angleterre, on le chargea des affaires les plus importantes, et il devint secrétaire d'Etat. Il remplit cette place avec tant de capacité que les Anglais le regardent comme le cardinal de Richelieu de la reine Élisabeth. Ce fut lui qui découvrit à la reine le projet de Philippe II contre l'Angleterre; néanmoins il fut disgracié, et mourut en 1590, étant réduit à une telle pauvreté qu'à sa bibliothèque près, qui était très-belle, il se trouva à peine de quoi faire ses funérailles. Ses principaux ouvrages traduits en français sont 1° *Instructions pour les ambassadeurs*, avec ses lettres et ses négociations, in-4°, ou 1725, 4 vol. in-12; 2° des *Maximes politiques*, ou *le secret des cours*, Lyon, 1695, in-12, etc.

WALSTEIN (Albert), naquit en 1584, d'une noble et ancienne maison de Bohême. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, il se maria; mais sa femme étant morte peu de temps après, il alla au siége de Gradisca, dans le Frioul, offrir ses services à l'archiduc Ferdinand contre les Vénitiens. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30,000 hommes, à condition qu'il en serait général; ce que l'empereur ayant agréé, Walstein se mit à la tête de cette armée, et subjugua le diocèse d'Halberstat et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeldt en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le marquis d'Urlach, conquit l'archevêché de

Brême et l'Holsace, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, ne laissant au roi de Danemarck que Glukstad. Walstein le chassa aussi de la Poméranie, où il avait fait une descente. Après le traité de Lubeck, l'empereur donna à Walstein les titres et la dépouille du duc de Meckelbourg, qui s'était révolté; mais Walstein ayant publié, vers le même temps, une déclaration pour la restitution des biens ecclésiastiques, dans les Etats qu'on venait de lui donner, les protestans alarmés appelèrent à leur secours Gustave-Adolphe, roi de Suède. Cette démarche intimida tellement l'empereur, qu'il accorda la déposition de Walstein, et n'opposa à Gustave que le seul Tilli. Celui-ci ayant été battu par les Suédois à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent; ce qui obligea l'empereur de rappeler Walstein, auquel il donna le nom de généralissime. Walstein entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit et en fut battu, lui enleva presque toute la Bohème par la prise de Prague, et fit la guerre avec divers succès jusqu'à la sanglante bataille de Lutzen, donnée le 16 novembre 1632, où Walstein fut enfin défait, quoique Gustave-Adolphe y eût été tué dès le commencement du combat. Walstein, nonobstant sa défaite, se voyant délivré d'un si redoutable prince, fut soupçonné de vouloir se rendre indépendant. Ces soupçons augmentèrent par le refus qu'il fit de déférer aux conseils de Vienne dans ses entreprises, et l'empereur le déclara déchu de tout son pouvoir, et donna le commandement à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter, à Pilsen, le serment de fidélité par les officiers de ses troupes le 12 janvier 1634, et se retira à Egra, ville forte, située sur les frontières de la Bohème et de la Saxe; mais Gordon, Ecossais, lieutenant-colonel et gouverneur d'Egra, flatté par les espérances de quelques établissemens, conspira avec Butler, Irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, et Lasci, Ecossais, qui était le capitaine de ses gardes. Ces trois étrangers, chargés, dit-on de ce forfait, par la cour de Vienne, le tuèrent dans sa chambre le 15 février 1634. Il avait alors 50 ans. La maison de Walstein est célèbre en Allemagne, et a produit plusieurs autres grands hommes. *V.* SARASIN, J. F.

WALTHER (MICHEL), savant théologien luthérien, né à Nuremberg le 6 avril 1593, devint prédicateur de la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg, et professeur à Helmstad. Après la mort de cette princesse, Walther fut appelé par le comte d'Oost-Frise pour être premier prédicateur de la cour, et surintendant-général. Il mourut le 9 février 1662, à 69 ans, dans les bras de sa femme, qui lui avait donné quatorze enfans. Ses ouvrages sont 1° *Harmonia Biblica, sive brevis et plana conciliatio locorum Veteris et Novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, Nuremberg, 1654, in-4°; 2° *Officina Biblica, in quâ de sacrâ Scripturâ in genere et in specie de libris ejùs canonicis, apocryphis, deperditis et spuriis*, 1668, in-4°; 3° *Exercitationes Biblicæ*, 1638, in-4°; 4° *De immortalitate animæ et de prætensâ Ethnicorum salute, quoad infantes et adultos*, 1657, in-4°; 5° *Muscellanea theologica*; 6° *Postilla Mosaïca*; 7° *Postilla Prophetica*; 8° *Postilla hiero-psaltica*; 9° *Postilla evangelica*; 10° *Commentaria in epistolas ad Hebræos*, etc. Michel Walther son fils, né le 3 mars 1738, docteur en théologie à Wittemberg, et professeur de mathématiques et de théologie. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières qui concernent ces deux sciences.

WALTER (GEORGES-CHRISTOPHE), directeur de la chancellerie de Rosenbourg, où il était né en 1601, et où il mourut en 1656, a composé *Methodus jura studendi*; *Tractatus de jure et privilegiis doctoralibus*; *de metatis et hospitationibus militaribus*, etc.

WALTHER (CHRISTOPHE-THÉODOSE), né à Schildberg en 1699, fut envoyé à Tranquebar pour y faire les fonctions de missionnaire, vers l'an 1720. Pour des raisons de santé, il revint en 1740, et mourut à Dresde en 1741. On a imprimé de lui *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Petropoli, 1738, in-4°. Il a fait imprimer à Tranquebar une Histoire sacrée en langue malabare.

WALTON (BRIAND), savant évêque

de Chester en Angleterre, s'est rendu célèbre par son édition de la Bible Polyglotte, que l'on appelle la Polyglotte d'Angleterre, Londres, 1657 et suiv., 6 vol. in-fol., et 8 v. quand on y joint le *Lexicon Heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Il a mis à la tête de cette Bible des Prolégomènes qui sont beaucoup plus étendus et plus exacts que ceux qui avaient paru jusqu'alors. Il mourut en 1661. On a de Walton quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque, comme dans son édition de la Bible Polyglotte, beaucoup de critique, de jugement, de science et de modération.

WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, s'amusa de la pêche, sur laquelle il a composé un livre souvent réimprimé, dont la seconde partie n'a paru qu'en 1676, par M. Cotton. Il y a aussi différentes pièces de poésies de Walton, qui est mort le 15 décembre 1683, à Winchester, où il est enterré dans la cathédrale. On y voit son tombeau.

WAMBA. *Voyez* Bamba.

WAMELE (Jean), habile jurisconsulte du 16e siècle, natif de Liége, enseigna le droit à Louvain avec beaucoup de réputation, et mourut en 1590, à 66 ans. On a de lui des remarques curieuses sur divers titres de l'un et de l'autre droit.

WANBROUCK (le chevalier), poëte comique anglais, dont les comédies sont remplies de saillies et de plaisanteries, et imprimées à Londres, 1730, 2 vol. in-12. Il se mêlait aussi d'architecture, et ce fut lui qui bâtit le château de Bleinheim, monument durable de la fameuse bataille d'Hochstest, mais bâtiment grossier qui ne fait point d'honneur à son goût. Il mourut vers 1704, et on lui fit une épitaphe dans laquelle (selon M. de Voltaire) on souhaite que « la terre ne lui soit point légère, attendu que de son vivant il l'avait chargée si inhumainement.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, sous l'empire de Lothaire, a composé un Martyrologe en vers héroïques, qui se trouve avec celui d'Usnard, Louvain, 1568, in-8o.

WANLEX (Honfroi), né à Coventry, s'amusait à parcourir les différentes bibliothéques d'Angleterre pour y découvrir les livres d'anciennes langues septentrionales dont il a fait le catalogue qui se trouve dans *Antiqua litteratura septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, six parties in-fol. Il avait projeté une Diplomatique des différens âges; mais sa littérature le faisait rechercher dans les compagnies, ce qui lui laissait peu de temps pour travailler. Il est mort sans la faire, en 1726, à 55 ans.

WANSLEB (Jean-Michel), né à Erfurt en Thuringe le 1er novembre 1635, de parens luthériens, fut disciple de Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopique. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Éthiopie pour examiner les dogmes et les rites de ces pays-là; et Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'Église romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie, et se fit dominicain. Étant venu à Paris en 1670, M. Colbert le renvoya en Égypte pour y faire de nouvelles découvertes, et il en rapporta 344 manuscrits arabes, turcs et persans, qui sont à la bibliothéque du Roi; mais il fut rappelé à cause de sa mauvaise conduite, et à son retour il se trouva dans la misère, et fut réduit, pour subsister, à être vicaire à Bouron, village situé entre Fontainebleau et Nemours. Il mourut dans ce village le 12 juin 1679, à 44 ans. On a de lui 1o une Histoire de l'église d'Alexandrie, in-12; 2o une Relation de l'état de l'Égypte, in-12; 3o une Description de son second voyage, in-12. Ces deux ouvrages sont curieux.

WARBURTON (William), naquit à Newarck sur le Trent le 24 décembre 1698, d'un procureur de cette ville, et fut procureur lui-même; il ne s'occupait pas tellement de son état qu'il ne donnât une partie de son temps à la littérature. En 1724 il fit paraître un Mélange de traductions, tirées de César, de Pline, de Claudien et autres, qu'il dédia à son protecteur sir Robert Sutton. C'est à peu près dans ce temps qu'il entra dans l'état ecclésiastique, vers la fin de 1726. Il vint à Londres, où il fit paraître quelques ouvrages, entre autres ses Recherches sur les Miracles, qui parurent en 1727. Il fut nommé, en 1728, recteur de Burnt-Broughton, dans le comté de Lincoln, par sir Sutton. Warburton garda ce bénéfice jusqu'à sa mort. C'est là qu'il se plaisait à

faire des retraites studieuses. En 1756 il publia l'*Alliance de l'Eglise et de l'État*, traduite en français par M. Silhouette, sous le titre de *Dissertation sur l'union de la religion, de la morale et de la politique*, 1742, 2 vol. in-12, à la fin de laquelle il annonça la *Divine légation de Moïse*, dont le premier volume parut au mois de janvier 1737. Les outrages qu'il éprouva à cet égard, ne lui nuisirent pas dans l'esprit du prince de Galles, qui le nomma son chapelain en 1738. L'*Essai sur l'homme* de Pope, qui avait paru depuis quelques années, avait excité contre l'auteur les critiques les plus vives. Warburton entreprit sa défense en fait de dogme et de morale. Dès lors il se forma entre ces deux savans une amitié qui ne fit que s'accroître jusqu'à la mort. En 1741 parut la seconde partie de la *Divine légation de Moïse*, et une nouvelle édition de l'*Alliance entre l'Eglise et l'Etat*, qu'il fit encore réimprimer en 1748. Les années suivantes il fit imprimer des défenses de Pope et des éditions de ses OEuvres et de celles de Shakspeare. Ce fut même Warburton qui mit le style à la traduction d'Homère de Pope. Vers 1750, le *Traité sur les miracles*, du docteur Middleton, donna lieu à Warburton de mettre au jour *Julien, ou les Tremblemens de terre, et l'explication des feux qui firent échouer le projet de rebâtir le temple de Jérusalem*; il a été traduit en français, en 2 vol. in-12. Il fit paraître ensuite des Lettres, où il démontre que les principes dangereux de milord Bolingbroke portent sur les bases les plus frivoles. Trois nouveaux volumes qu'il ajouta aux deux premiers de la *Divine légation de Moïse*, des réponses aux critiques de ce livre, enfin des Sermons ont rempli sa vie littéraire. Un homme de ce mérite en reçut la récompense assez tard. Ce ne fut qu'en 1754 qu'il commença à être chapelain du roi, et successivement chanoine de Durham, docteur en théologie, doyen de Bristol, et enfin évêque de Glocester. Il est mort le 7 juin 1779, et fut enterré dans sa cathédrale, où on lui a érigé un monument. Warburton possédait une imagination féconde, une sagacité merveilleuse, une vivacité singulière qui lui faisait prendre un style dur et plein d'orgueil envers ses adversaires; quelque supérieur qu'il leur fût, ce style peu convenable se rencontre trop souvent dans ses Réfutations, et s'étend jusque dans ses autres ouvrages.

WARD (Seth), naquit à Buntington dans le Herfordshire en 1617, et devint successivement professeur d'astronomie, chantre, doyen et évêque d'Excester, d'où il fut transféré à l'évêché de Salisbury en 1667. C'était un grand politique et un habile mathématicien, mais un théologien médiocre. Il contribua beaucoup à l'établissement de la société Royale de Londres. On a de lui quelques écrits contre Hobbes, Oxford, 1656, in-8°; un Traité des comètes et un Essai de trigonométrie, Oxford, 1654, in-fol.; une Défense des universités, en anglais, Oxford, 1654, in-fol.; des Sermons, en anglais, Londres, 1670, in-4°, etc.

WARD (Jean), né à Londres en 1679, fut professeur de rhétorique au collége de Gresham, où il est mort le 17 octobre 1758. On a de lui de bonnes éditions de la Grammaire de Lilly, de la Grammaire grecque de Camden, une rhétorique, 1761, 2 vol. in-8°; des Mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

WARD (Edouard), un des héros de la *Dunciade* de Pope, a fait des vers dans le goût d'Hudibras; mais il est plus connu par l'*Espion de Londres*, en prose, qui avait un grand débit dans les colonies.

WARÉ, *Waræus* (Jacques), savant écrivain irlandais, était chevalier et auditeur-général. Son attachement au roi lui fit perdre sa place, jusqu'au rétablissement de Charles II. Il mourut en 1666, à 72 ans. On a de lui un Traité des écrivains d'Irlande, en latin, imprimé à Dublin en 1659, in-4°. Ce petit Traité est excellent. Les autres ouvrages de Waræus sont *Rerum hibernicarum Henrico VIII, Eduardo VI, et Mariâ regnantibus annales*, 1658, in-8°; *De præsulibus Hiberniæ*, 1665, in-fol., etc. Ils sont tous estimés.

WARGENTIN (Pierre), chevalier de l'Etoile polaire, né à Stockholm, et mort dans cette ville le 1er septembre 1784, à 66 ans, était secrétaire de

l'académie des Sciences de Suède et associé étranger de celle de Paris. L'astronomie lui doit la découverte des Équations empiriques (ou soumises à une méthode) des satellites de Jupiter. Il était membre d'une commission chargée de rassembler tous les détails relatifs à la population de la Suède, à la durée de la vie des hommes, à l'influence des différentes causes de mortalité, à la connaissance exacte de la culture et des productions. La Suède a donné l'exemple de cet établissement qui mériterait d'être imité par les autres nations, où les objets d'économie politique doivent tenir le premier rang. M. Wargentin, en sacrifiant tous ses momens pour l'utilité de sa patrie, avait negligé ses affaires domestiques. Le sort de ses enfans l'inquiétait, et ses remords le conduisaient au tombeau. Heureusement pour lui, avant de fermer les yeux pour jamais, il apprit que ses confrères lui avaient donné une gratification sur les fonds dont l'académie peut disposer, et sollicitaient une pension pour ses enfans. Cette nouvelle lui rendit la sérénité pour quelques instans. On trouve de ses Mémoires dans ceux de l'académie de Stockholm, dans les *Transactions philosophiques*, et dans *Acta societatis Upsaliensis*.

WARHAM (Guillaume), natif d'Oacley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur, et fut envoyé par le roi Henri VIII en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbéry. Il prononça en 1512 dans le parlement un beau discours sur ces paroles, *Justitia et pax osculatæ sunt*, et mourut de douleur, en 1532, de voir la religion catholique renversée dans sa patrie sous le règne de Henri VIII.

WARIN (Jean), secrétaire du roi, intendant des bâtimens de Sa Majesté, conducteur-général des monnaies de France, et l'un des plus célèbres graveurs du 17e siècle, était natif de Liége, d'une famille noble. Le roi Louis XIII, informé de sa capacité, l'employa, et créa deux charges en sa faveur, l'une de conducteur-général des monnaies, l'autre de graveur-général des poinçons pour ses monnaies. Warin fit, sous Louis XIII et sous la minorité de Louis XIV, des médailles et des monnaies qui passent pour des chefs-d'œuvre de gravure, et qui ont rendu son nom immortel. Il mourut à Paris en 1672, à 68 ans, lorsqu'il travaillait à l'histoire métallique du roi. Le sceau de l'académie, qu'il a gravé, a été regardé comme un chef-d'œuvre. Guy Patin rapporte à son sujet l'anecdote suivante, qui est confirmée par la gazette de Loret. Quoique riche, son avarice était extrême; il maria sa fille à un nommé Odry, correcteur des comptes, boiteux, bossu et écrouelleux. Quand elle eut vu son mari dénué de tout ce qui cachait ces vices, elle en conçut tant de déplaisir, que neuf jours après elle avala du sublimé dans un œuf frais, dont elle mourut trois quarts d'heure après, en disant: « Il faut mourir, puisque l'avarice de mon père l'a voulu. »

WARNER (Ferdinand), théologien anglais, curé de Saint-Michel à Londres, est mort le 3 octobre 1768. On a de lui des Sermons; *Système de théologie et de morale*, 1750, 5 vol. in-12, ou 1756, 4 vol in-8°; *Moyen d'établir un fonds pour les veuves et les enfans des ecclésiastiques*, 1753, in-8°; *Dialogue sur l'origine et l'autorité de la révélation*, 1755, in-8°; *Histoire ecclésiastique du 18e siècle*, 1756 et 1757, 2 vol. in-8°; *Vie de Thomas Morus*, 1758, in-8°; *Remarques sur l'histoire de Fingal*, 1760, in-8°; *Histoire de la rébellion d'Irlande*, 1767.

WARWICK (Edouard, comte de), le dernier de la race des Plantagenets, eut pour père Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII le fit mettre à la Tour. Le comte y trouva le fameux Perkin, qui s'était donné pour le fils de Richard III. Ils concertèrent ensemble les moyens de se sauver; ce qui fournit à Henri VII une occasion de le faire mourir en 1499. Voy. Beauchamp.

WASER (Gaspard), antiquaire allemand, et professeur en langue hébraïque à Zurich, et ensuite de théologie, mourut en 1625, à 60 ans, ayant eu 10 enfans. Il a fait plusieurs ouvrages, entre autres *De nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum*, in-4°.

WASER, son traité *De Nummis* est imprimé à Zurich en 1613.

WASER (ANNE), née à Zurich, d'un sénateur, possédait le latin et le français, et excellait dans la peinture, surtout en miniature. Les cours d'Allemagne, de Londres et de Hollande se procurèrent de ses ouvrages avec empressement. Elle est morte d'une chute, en 1713, à 34 ans.

WASSEBOURG (RICHARD), archidiacre de Verdun, a donné en 1549 les Antiquités de la Gaule Belgique, Paris, in-fol. Elles sont estimées.

WAST (SAINT), évêque d'Arras, était natif de Toul. Clovis, passant par cette ville après la bataille de Tolbiac, saint Wast l'instruisit des principes de la religion chétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où saint Rémi acheva d'instruire ce prince, et fit la solennité de son baptême. Dans la suite saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remy. Il gouverna son diocèse avec zèle et sagesse pendant 28 ans, et mourut saintement le 9 février 540.

WATELET (CLAUDE-HENRI), né à Paris en 1718, d'un receveur-général des finances, en exerça la charge dès l'âge de 22 ans. Sa fortune ne lui plut que par les moyens qu'elle lui procura de satisfaire son goût pour les arts, surtout ceux du dessin, de la peinture et de la gravure qu'il apprit. En les pratiquant, il apprit à démêler leurs difficultés et leurs effets; ses voyages en Italie et dans les Pays-Bas lui en firent connaître les chefs-d'œuvre. Il devint connaisseur par principes, et non pas de routine, pour avoir des tableaux et des gravures en sa possession. Son goût pour la peinture marchait d'un pas égal avec celui des belles-lettres, et la réunion de ce qu'il savait dans ces genres produisit son poëme de la peinture, qui parut en 1760, in-4° et in-8°, suivi de Réflexions judicieuses sur cet art. Depuis, il s'est occupé d'un Dictionnaire de peinture, dont on trouvera ce qu'il en avait fait dans l'Encyclopédie méthodique. Son goût se manifesta dans la décoration du Moulin Joli, campagne appartenante à un de ses amis, sur le bord de la Seine, près de Colombe, à deux lieues de Paris. La description qu'il en donne dans son Essai sur les jardins est intéressante. Ce jardin a précédé et aurait dû diriger le goût de ceux qui en ont fait depuis de singuliers, trop éloignés de la nature pour plaire. Le dérangement de sa fortune, sur la fin de ses jours, ne lui donna d'autre déplaisir que d'être forcé de borner des bienfaits qu'il aimait à répandre sur les jeunes gens qui, faute de fortune, ne pouvaient courir la carrière des arts que leur goût leur indiquait. L'académie Française le choisit pour un de ses membres en 1760; il était déjà de plusieurs académies étrangères. La société Royale de Médecine l'avait mis aussi au nombre de ses membres, lorsqu'il est mort le 12 janvier 1786. Son premier ouvrage est le roman de *Silvie*, qui parut en 1743, in-8°. Il est auteur de la comédie de *Zénéïde*, en prose, que M. de Cahusac mit en vers, 1743; *La Vallée de Tempé*, 1747, in-12.

WATERLAND (DANIEL), célèbre docteur anglais, chanoine de Saint-Paul, archidiacre du comté de Midlesex et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est distingué par son zèle, par ses prédications et par ses écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe, et il est regardé avec raison comme le chef des défenseurs de ce dogme en Angleterre. Il mourut le 1er janvier 1742, dans la paroisse de Twickenham. On a de lui 1° une Défense de l'Ecriture contre le christianisme de Tyndal; 2° l'Importance du dogme de la Trinité défendue; 3° Dissertation sur les articles fondamentaux de la religion chrétienne; 4° Défense du symbole de saint Athanase; 5° plusieurs Discours et Sermons sur divers sujets importans de théologie et de morale.

WATS (ISAAC), docteur en théologie et pasteur d'une église presbytérienne à Londres, s'est fait connaître principalement par son ouvrage *De la culture de l'esprit*, dont il publia la première partie en 1741, et qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Elle a été imprimée en français en 1762, in-12. Tous ses ouvrages forment 6 vol. in-4°. On y trouve des traités de morale, de grammaire, de géographie, d'astronomie, etc.

WATEAU (ANTOINE), fils d'un couvreur de Valenciennes, y naquit en 1684. Son père, lui ayant trouvé du goût pour le dessin, le mit chez un peintre de la ville. Wateau reconnut

bientôt le faible talent de son maître; il en suivit un autre qui travaillait pour les décorations du théâtre, et qui l'amena à Paris en 1703. Cl. Gillot le retira chez lui, et s'apercevant que son disciple le surpassait, le fit entrer chez Cl. Audran, peintre d'ornemens. Enfin deux tableaux qu'il exposa dans une salle du Louvre le firent recevoir de l'académie. M. Crozat le retira chez lui pour le soustraire aux visites de ses admirateurs. Ce fut là qu'il composa ses tableaux de fêtes galantes, genre dans lequel il excellait. La faiblesse de sa santé le fit retirer à Nogent-sur-Marne, où il est mort en 1721. On a gravé d'après lui.

WATSON (Jean), ministre anglais de différentes paroisses, est mort le 14 mars 1783. Son principal ouvrage est une Histoire d'Halifax, 1775.

WATTEVILLE (Alexandre-Louis de), né à Berne en 1714, fut élu membre du conseil souverain en 1745, et bailli de Nidau en 1752. Il n'y a pas de département important dans sa république dont il ne soit devenu membre. Il est mort à Berne le 5 novembre 1780, étant alors commandant-général du Valmoutier. Ce magistrat est auteur de l'Histoire de la Confédération helvétique, 1768, 2 vol. in-8°.

WAUWERMANS (Philippe), l'un des plus grands peintres que la Hollande ait produits, naquit à Harlem en 1620, d'un père qui était peintre en histoire. Il a surtout excellé dans les paysages, qu'il a ornés de tout ce qui peut les rendre agréables et intéressans; de chasses, de haltes, de petits combats et autres sujets où il avait occasion de peindre des chevaux qu'il dessinait supérieurement. Son mérite et son talent ne furent point récompensés. Il mourut pauvre à Harlem en 1668, et aima mieux faire son fils religieux que peintre. Pierre et Jean Wauvermans, ses frères, imitèrent sa manière, mais avec beaucoup moins de succès

WEBB (Philippe Carteret), savant antiquaire anglais, secrétaire de la cour de chancellerie, procureur de la trésorerie, etc., mort à Busbridge le 22 juin 1770, à 70 ans, a publié *Manière de procéder dans les cours d'amirauté*, 1747, in-8°; *Excerpta ex instrumentis publicis de Judæis*, in-4°; *Explication de deux inscriptions en grec et en latin trouvées près de Tarente*, 1760, in-4°, etc.

WECHEL (Chrétien et André), nom de deux célèbres imprimeurs de Francfort, dont les éditions sont correctes et fort estimées. Ils durent cette perfection de leur art principalement au savant Frédéric Silburge, correcteur de leur imprimerie. Chrétien vivait encore en 1552. André son fils mourut le 1er novembre 1581. On imprima à Francfort, en 1590, in-8°, le catalogue des livres sortis de leurs presses.

WEDEL (Georges Wolfgang), naquit à Goltzen dans la Lusace le 12 novembre 1645, d'un père qui était ministre de cette ville. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Iène, et fut pendant cinq ans médecin de la ville de Gotha. Il devint professeur en médecine à Iène en 1672, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. Il mourut le 6 septembre 1721, à 76 ans. Il était de la société royale de Berlin, et de l'académie des Curieux de la nature, et avait été marié trois fois. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont *Opiologia*, 1682, in-4°; *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4°; *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4°; *De medicamentorum compositione extemporaneâ*, 1693, in-4°; *Physiologia medica*, 1704, in-4°; *Physiologia reformata*, 1688, in-4°; *De sale volatili plantarum*, in-12; *Theoremata medica*, in-12; *Exercitationum medico-phylologicarum decades quindecim*, 1686 à 1720, in-4°; *Theoria saporum medica*, in-4°; *De morbis infantum*, in-8°, etc.

WEHLER ou WHELER (Georges), savant voyageur anglais. Son *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, avec Spon, est très-curieux, la Haie, 1724, 2 vol. in-12. Celui de Wehler est imprimé séparément, 1689, 2 vol. in-12.

WEIMAR (Bernard, duc de Saxe), était le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, et de Dorothée-Marie, princesse d'Anhalt. Ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne, par Louis XIII, il y remporta

des victoires signalées. Il s'empara de plusieurs villes. et même de l'Alsace, que Louis XIII lui avait donnée; ce qui le rendit très-puissant. Il était sur le point de faire de plus grandes conquêtes, lorsqu'il mourut à Neubourg le 18 juillet 1639. Pour marquer la haute estime qu'il faisait de la valeur du comte de Guébriant, il lui laissa, en mourant, son épée, ses pistolets, ses armes et son cheval de combat. Ses frères héritèrent de ses États. Il était luthérien.

WEINMANNUS (Jean-Jacques-Guillaume), apothicaire de Ratisbonne, mort en 1734, a donné un livre considérable sur les plantes, intitulé *Phytantosa Iconographica, sive conspectus aliquot millium plantarum*, Ratisbonæ, 1735 à 1745, 4 vol. in-fol., 1025 planches enluminées. Les premiers exemplaires sont beaucoup mieux enluminés que les derniers. Quand on ne peut pas s'assurer par soi-même de la beauté des exemplaires, il faut les choisir en grand papier, et que les figures n'y soient point encadrées.

WEISSENBORN (Isaïe-Frédéric), savant théologien luthérien, né à Schmalkald en 1673, fut professeur en théologie et surintendant à Iène, où il mourut en 1750. On a de lui, outre quelques Sermons allemands et quantité de Dissertations académiques, les ouvrages suivans: *Musæum philosophiæ*, in-4°; *Paradoxorum logicorum decades*, in-4°; *Character veræ religionis in doctrinâ de fide in Christum justificante*, etc.

WEITZIUS (Jean), habile philologue du 17e siècle, dont on a des Commentaires estimés sur Térence, sur les Tristes d'Ovide, sur Valérius Flaccus, sur Prudence, etc. Il mourut en 1642.

WELLER (Jacques), savant théologien allemand, né à Neukirk dans le Voigtland le 5 décembre 1602, après avoir été quelques années professeur en théologie et en langues orientales à Wittemberg, fut appelé par l'électeur de Saxe, pour être son prédicateur aulique, et mourut le 6 juillet 1664. Ses principaux ouvrages sont *Spicilegium quæstionum hebræo-syrarum*; une Grammaire grecque très-estimée; *Annotationes in epistolas ad Romanos*; *Disputationes contra Becanum*, etc.

WELLER (Jérôme), pieux et savant théologien luthérien du 16e siècle, né à Freyberg en Misnie le 5 septembre 1499, étudia d'abord en droit; mais un sermon de Luther qu'il entendit l'engagea de s'appliquer à la théologie. Luther l'aima comme son fils, et le retint huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut le 20 mars 1572, à 73 ans. On a de lui *Commentaria in libros Samuel et Regum; Consilium de studio theologiæ rectè instituendo; Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, et d'autres ouvrages imprimés à Leipsick, en 2 vol. in-fol.

WELLS (Edmond), professeur en grec à Oxford, où il mourut en 1730, a donné un *Xénophon*, Oxford, 5 vol. in-8°.

WELSER ou VELSER (Marc), naquit à Augsbourg le 20 juin 1558, d'une noble et ancienne famille d'Allemagne. Ses parens l'envoyèrent à Rome pour étudier sous le célèbre Antoine Muret. Il joignit à l'étude des belles-lettres latines et des antiquités celle de la langue italienne, et il y réussit tellement qu'il écrivait en italien comme un Florentin. De retour dans sa patrie, il s'attacha au barreau, devint sénateur et préteur de la ville d'Augsbourg, et se déclara le protecteur des sciences et des savans, les aidant de ses lumières et de son crédit. Il mourut le 13 juin 1614, sans enfans de son mariage. Ses ouvrages ont été imprimés à Nuremberg en 1682, in-fol. Ils comprennent 1° *Rerum Augustanarum Vindelicarum libri III*; 2° *Rerum Boicarum libri V*: ces deux ouvrages sont exacts, judicieux et très-estimés; 3° des *Actes des Martyrs*, etc. On a encore de Welser un supplément à ses Antiquités d'Augsbourg, dans les *Amænitates litterariæ* de M. Scelhorn, plusieurs lettres en différens recueils, et on lui attribue le *Squittinio della liberta veneta*, que d'autres donnent à Alfonse de la Cueva, marquis de Bedmar, etc. Il était zélé catholique et non point hérétique, comme l'a cru M. Dupin.

WELSTED (Léonard), poète anglais qui avait une place dans l'artillerie à la Tour de Londres, où il est mort en 1749, a été marié deux fois. Ses poésies ont paru en 1 vol. in-8°.

1724. Il y a des traductions d'Ovide et d'Horace dont il croyait être le rival. Depuis, il a publié quelques pièces de théâtre, les *Caractères de ce temps*, 1728, in-8°. Sa réputation n'est pas sortie de sa patrie, si ce n'est par la traduction de la Dunciade de Pope, dont il est un des acteurs.

WENCESLAS, fils de Charles IV, lui succéda à l'empire en 1378, à l'âge de 15 ans. Il voulut défendre les juifs contre ses sujets de Bohème, qui voulaient les massacrer. Les Bohémiens l'arrêtèrent et l'enfermèrent dans un cachot, d'où il se sauva quatre mois après. Son propre frère, Sigismond, le retint quelque temps dans une tour à Vienne. Les traverses qu'il essuya le forcèrent à dissiper le reste des domaines de l'Empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400. Il ne renonça cependant à l'empire qu'en 1410, et mourut roi de Bohème en 1418. On lui reprochait de s'abandonner trop au vin, aux femmes et à la cruauté. Quant au dernier article, les mauvais traitemens qu'il avait essuyés l'autorisaient assez de faire des actes de justice qui ont pu passer pour cruels.

WENDEPEN (Godefroi), Brabançon, mort en 1670, professa la philosophie en France, où il fut le maître de Gassendi. Il a donné une édition des *Lois saliques*, Anvers, 1640, in-fol.

WEPFE (Jean-Jacques), médecin du duc de Wirtemberg, du marquis de Dourlac et de l'électeur Palatin, mort en 1695, à 74 ans, a donné *Historia apoplecticorum*, 1710, in-8°; *Cicutæ aquaticæ historia*, 1716, in-8; *Observationes*, 1717, in-4°. Sa Vie faite par son gendre est dans ses Observations.

WERDMULLER (Jean-Rodolphe), né à Zurich, fut un peintre habile dans l'histoire et les paysages; il périt dans la rivière qui passe à Zurich, par accident, en 1668, à 27 ans.

WERENFELS (Jean-Jacques), savant théologien de la religion prétendue réformée, natif de Bâle, y fut pasteur; et y mourut le 17 novembre 1655. On a de lui des sermons en allemand, et des homélies en latin sur l'Ecclésiaste.

WERENFELS (Pierre), fils du précédent, et célèbre théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Liechtal en 1627. Après avoir été pasteur en différens endroits, il fut fait archidiacre de Bâle en 1654, et donna des preuves de sa piété et de son zèle, pendant la peste qui désola la ville de Bâle en 1667 et en 1668. Les sermons qu'il prêcha alors sur le psaume 91 ont été imprimés. Il devint professeur de théologie en 1675, et mourut le 23 mai 1703, à 76 ans. On a de lui un grand nombre de Dissertations qui sont estimées, des Sermons et quelques autres ouvrages.

WERENFELS (Samuel), l'un des plus célèbres et des plus judicieux théologiens de la religion prétendue réformée, était fils du précédent. Il naquit à Bâle le 1er mars 1657, obtint la chaire de logique en 1684, et l'année suivante celle de la langue grecque. Peu de temps après il fit avec Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, et Frédéric Battier, un voyage littéraire en Hollande et en Allemagne, et depuis un en France. De retour à Bâle, on lui donna la chaire déloquence, et successivement les différentes chaires de théologie. Il mourut à Bâle le 1er juin 1740. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, dont la plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie, et sont généralement estimés, surtout son Traité *De Logomachiis eruditorum*. Il se trouve dans le même recueil diverses poésies qui montrent que l'auteur était bon poète, aussi bien qu'habile philosophe et savant théologien. On a de lui un vol. in-8° de Sermons qui sont très-estimés.

WERNER (Joseph), peintre, né à Berne, y est mort en 1710, à 73 ans. Son talent était pour la miniature. Il a travaillé à Rome, à Paris et à Berlin, où il eut beaucoup à souffrir de ses envieux, et où la quantité de portraits qu'on lui demandait lui laissa peu de temps pour ces jolis tableaux d'imagination qu'il aimait à composer.

WERNEREY. *Voy.* Irnerius.

WERT (Sébald de), commandait un des vaisseaux de la flotte que les Hollandais envoyèrent en 1598 par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, pour y faire la guerre aux Espagnols. La flotte partit le 27 juin 1598,

et ne sortit du détroit que le 3 septembre 1599, encore pour être accueillie de tempêtes qui forcèrent de Wert de rentrer dans le détroit, dont il ne sortit plus que le 21 janvier 1600. Personne n'a demeuré si long-temps dans le détroit, et n'en a donné de description plus topographique. Etant rentré dans la mer du Nord, il prit sa route pour la Hollande, et entra dans la Meuse, le 14 juillet 1600, avec 36 hommes de 105 qu'il avait en partant, et sans avoir pu remplir sa mission. On trouve ce voyage dans le Recueil des voyages de la compagnie des Indes, et dans Théodore de Bry.

WESEMBEC (Mathieu), né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à l'âge de 19 ans; ce qui n'était jamais arrivé à aucun autre. Il se fit ensuite protestant, et enseigna la jurisprudence avec réputation à Iène et à Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans. On a de lui *Observationes in Pandectas et Codicem*, Amsterdam, 1665, in-4°.

WESLEY (Samuel), né à Winterborn en Dorsetshire, où son père était vicaire, fut recteur de South-Ormesby, et ensuite d'Epworth, dans le comté de Lincoln. Il a mis en vers la vie de Jésus-Christ, 1693, in-fol.; l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, 1704, 3 vol. in-12, et a composé des poésies fugitives, 1685, in-8°, etc. Il est mort le 25 avril 1735, laissant une nombreuse famille, dont le fils aîné, nommé comme lui, et mort le 6 novembre 1739, a publié, de son père, *Dissertationes in librum Jobi*, 1736. Il est aussi auteur de poésies, 1736, in-4°, ou 1743, in-12. Les traductions ne feront pas connaître ces poëtes chez les étrangers.

WESSELUS (Jean), né à Groningue vers 1419, s'acquit une telle réputation, qu'il fut nommé *Lux mundi*, et *Magister contradictionis*, à cause du mépris qu'il faisait d'Aristote et des péripatéticiens. Il suivit François de la Rovère, général des frères mineurs, au concile de Bâle. Celui-ci, étant devenu pape sous le nom de Sixte IV, continua de l'aimer, et lui offrit toutes sortes d'avancement; mais Wesselus ne lui demanda qu'un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. Le pape trouvant cette demande ridicule: « Pourquoi, lui dit-il, ne me demandez-vous pas plutôt une mitre, ou quelque chose de semblable? — Parce que je n'en ai pas besoin, » répondit Wesselus. Le pape, après cette réponse, fit retirer de la bibliothéque du Vatican les livres que Wesselus demandait, et les lui donna. Il retourna ensuite en son pays, et mourut à Groningue le 4 octobre 1489. On le regarde avec raison comme le précurseur de Luther. Une partie de ses manuscrits fut jetée au feu après sa mort, et ce qui en resta fut imprimé à Marpourg en 1617, in-4°.

WEST (Thomas), parcourut une grande partie de l'Europe, pour en examiner les lacs, dont il avait dessein de donner la description. Il est mort le 10 juillet 1779, à Ulwerston, et fut enterré dans l'église de Kendal. Il a publié les Antiquités de Furnesse, 1774, in-4°; celles de Lancastre, qui se trouvent dans l'*Archæologia*.

WESTPHALE (Joachim), fameux théologien luthérien, naquit à Hambourg en 1510. Il écrivit fortement contre Calvin et contre Bèze, et fut regardé comme l'un des plus savans théologiens de sa secte. Il mourut à Hambourg en 1574. On a de lui *Epistola de religionis perniciosis mutationibus*, et plusieurs autres ouvrages.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), né le 1er septembre 1647, à Bâle, était petit-fils de Jean-Rodolphe Wetstein, bourgmestre de Bâle, homme d'un grand mérite, qui rendit des services importans à sa patrie, à la paix de Munster, à la cour de l'empereur, et dans son propre pays. Celui dont nous parlons succéda à son père dans la chaire de professeur en grec, puis en celle de théologie, et mourut à Bâle le 21 avril 1711, laissant deux fils, dont l'un, nommé Rodolphe, fut professeur de théologie à Bâle; l'autre, nommé Jean-Henri, fut libraire à Amsterdam. Il avait publié en 1673, avec des notes, le dialogue d'Origène contre les Marcionites, avec l'exhortation au martyre, et la lettre à Africanus, touchant l'histoire de Suzanne, qu'il tira le premier des manuscrits grecs. On a de lui plusieurs autres Discours ou Dissertations estimés. Henri Wetstein, l'un de ses frères, était aussi un habile homme dans les langues grecque et

latine. Il alla s'établir en Hollande, où ayant embrassé la profession de la librairie, il devint un imprimeur célèbre, et mourut le 4 avril 1726. Ses descendans subsistent en Hollande, et marchent sur ses traces.

WETSTEIN (Jean-Jacques), né à Bâle en 1693, de la même famille que les précédens, s'occupa long-temps d'une édition du Nouveau Testament, qui, sur la publication des Prolégomènes, le fit accuser de socinianisme. Sur cette dénonciation Wetstein fut déposé en 1730, par l'assemblée ecclésiastique, du diaconat de l'église de Saint-Léonard qu'il avait, et contraint de passer en Hollande, où il fut élu par les remontrans à la chaire de philosophie de M. Le Clerc, à condition néanmoins qu'il se justifierait. Il retourna pour cet effet à Bâle, fit son apologie, obtint, en 1732, la cassation du décret porté contre lui, et fut rétabli dans tous ses droits et dans toutes ses fonctions, qu'il exerça librement à Bâle pendant un an; il se rendit ensuite à Amsterdam, et prit possession de sa chaire qu'il a remplie avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à 61 ans. Son édition du Nouveau Testament grec, avec les variantes et des remarques critiques, a paru en 1751 et 1752, en 2 volumes in-fol. Il y a inséré deux épitres de saint Clément Romain, qui n'avaient pas encore paru, et dont il prétend démontrer l'authenticité: elles sont en syriaque, avec la version latine de l'auteur, et méritent d'être lues. M. Wetstein n'a pas trouvé de manuscrit grec de ces deux épitres; c'est pourquoi il n'en a publié que la version syriaque qui est ancienne, mais qui n'avait pas encore été publiée.

WEYMAR. *Voy.* Weimar.

WHARTON (Henri), né à Worstead dans le comté de Norfolk vers 1664, fut chapelain de l'archevêque Sancroft, puis recteur de Chatam, et curé de Minster. Il mourut le 15 mars 1675, à 31 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en anglais et les autres en latin. Les plus estimés sont 1° *Anglia sacra*, 1601, en 2 volumes in fol.; 2° *Historia de episcopis et decanis londinensibus et asavensibus ad annum* 1540, Londres, 1695, in-4°; 3° l'Histoire du procès fait à Guillaume Laud, in-fol., etc.

WHARTON (Thomas), médecin anglais, fut reçu, le 8 mai 1647, docteur en médecine dans l'université d'Oxford, en vertu d'une lettre de Thomas Fairfax, qui certifiait « qu'il avait ci-devant étudié dans l'université, et qu'il s'était perfectionné à Londres dans toutes les parties de la médecine. » Car, en Angleterre, le roi, ou ceux qui ont l'autorité, peuvent faire passer docteurs même ceux qui ne sont pas doctes. Il n'en était pas ainsi de Wharton, qui a donné une preuve de sa science dans sa *Descriptio glandularum totius corporis*, Amsterdam, 1659, in-8°. Il est mort le 14 novembre 1673, à 63 ans.

WHARTON (Anne Lée, épouse de Thomas, marquis de), se rendit illustre par son beau génie et par son talent pour la poésie. Elle vivait à la fin du 17e siècle. Ses poésies sont restées manuscrites. On distingue la paraphrase des Lamentations de Jérémie, qu'elle composa en 1681; une élégie sur la mort du comte de Rochester, etc.

WHEELER (Georges), gentilhomme et théologien anglais, était né à Breda en 1650, de parens attachés à la cause de Charles Ier qui s'y étaient retirés. En 1667 il entra dans le collége de Lincoln à Oxford; mais, avant que d'y prendre des degrés, il partit avec M. Spon pour faire un voyage dans le Levant. A son retour il présenta à l'université divers objets de curiosité qu'il avait ramassés, et prit le degré de maître ès-arts. Il devint ensuite curé de Houghton, docteur en théologie en 1702, et mourut le 18 février 1724. Son Voyage a été traduit en français, la Haie, 1723, 2 vol. in-12. Le même Voyage, par Spon, a été imprimé avec les Différences de Wheeler, la Haie, 1724, 2 vol. in-12. Wheeler avait épousé mademoiselle Higgons, qui mourut en 1703, et lui laissa beaucoup d'enfans.

WHEAR (Dégoréus), né à Jacobstow dans la province de Cornouailles, fut choisi par le célèbre Cambden pour être le premier professeur de la chaire d'histoire qu'il venait de fonder à Oxford, et il s'en acquitta avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, laissant une veuve et des enfans dans la pauvreté. Son principal ouvrage a pour titre *Relectiones hiemales de ratione et methodo legendi utrasque*

historias civiles et ecclesiasticas, dont la meilleure édition est celle de M. New, Thubinge, 1700 à 1708, 3 vol. in-8°.

WHICHCOT (Benjamin), né dans le Shropshire le 11 mars 1609, fut préfet du collége du roi à Cambridge à la place du docteur Collins, qui avait été déposé, et avec lequel il partagea volontairement le revenu de sa charge. Il succéda dans la cure de Mitthon près de Cambridge au docteur Wilkins, qui avait été nommé à l'évêché de Chester, et mourut à Cambridge, chez le docteur Cudworth son ami, en 1683. Jean Tillotson prononça son oraison funèbre, et le docteur Jeffery publia ses Sermons en 4 volumes in-8°, qui ont fait sa réputation.

WHISTON (Guillaume), né à Norton dans le comté de Leicester en 1667, reçut les ordres, et prit le degré de maître ès-arts en 1693 à Cambridge, où il avait fait ses études. Il publia en 1696 sa nouvelle Théorie de la terre, qui eut un grand succès; et en 1701 il succéda à Newton dans sa chaire de professeur de mathématiques à Cambridge. Ce grand homme, dont Whiston avait adopté les principes, l'avait recommandé pour cette place, et il s'en montra digne par ses lettres astronomiques qu'il publia en 1701, et qui, trois ans après, furent suivies de ses leçons physico-mathématiques. Ses occupations philosophiques ne lui firent pas négliger la théologie. En 1702 il publia un volume in-4° sur la chronologie et sur l'harmonie des quatre évangiles. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il choisit pour son sujet l'Accomplissement des prophéties, et son livre fut imprimé la même année en un volume in-8°. Jusqu'ici la carrière de M. Whiston avait été la plus brillante; mais, vers l'an 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité, et ne tarda pas à se persuader et à vouloir persuader aux autres que l'arianisme avait été la doctrine des premiers siècles de l'Église. La multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, et poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés; mais quelques amis puissans empêchèrent qu'on ne s'en prît à sa personne. Whiston n'était pas plus orthodoxe sur l'éternité des peines et sur le baptême des petits enfans, comme on peut le voir dans un recueil de sermons et d'essais qu'il publia en 1709, et dans un petit écrit qu'il fit imprimer en 1712. Il embrassa aussi l'opinion des millenaires, et s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, et du règne de mille ans, au 14 de mars 1714; mais l'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736, et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, et prétendit que la grande révolution doit se faire infailliblement en 1766. Toutes ces visions ne l'empêchèrent pas de publier sans interruption un grand nombre d'excellens ouvrages de philosophie, de critique et de théologie, dont on peut voir les titres dans les Mémoires qu'il fit lui-même en 1749 de sa vie et de ses écrits. Quoique ces Mémoires se ressentent de la vieillesse de leur auteur, ils ne laissent pas d'être curieux, et ils renferment des particularités souvent assez hardies sur plusieurs grands hommes que M. Whiston avait connus. Il mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'était joint cinq ans auparavant aux anabaptistes.

WHITEHAD (Paul), poète anglais, a publié des satires, un poëme héroïque, intitulé *The Gymnasiad*, sur la ridicule manière de souffleter, en 1748; épître au docteur Thompson, etc. Il est mort en 177...

WHITBY (Daniel), naquit à Rusden dans le Northampton, où son père était ministre, vers 1638. Il devint chanoine et chantre de la cathédrale de Salisbury, ensuite docteur en théologie, et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Il mourut en 1726, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J.-C. en particulier, 1671, in-8°; 2° Discours sur la vérité et la certitude de la foi chrétienne; 3° Paraphrases et Commentaires sur le Nouveau Testament, en 2 volumes in-fol.; 4° Discours de la nécessité et de l'utilité de la révélation chrétienne: ces quatre articles en anglais; 5° *Examen variantium lectionum Joannis Millii*

in Novum Testamentum, Londres, 1710, in-fol.; 6° un grand nombre de Traités et de Sermons contre les dogmes de l'Église catholique romaine; 7° *De imputatione divinâ peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8°; il y combat le péché originel; 8° *De sanctarum scripturarum interpretatione*, 1714, in-8°. Cet ouvrage a l'air d'une raillerie sur des explications données par les pères. On remarque dans les ouvrages de Whitby, dont la plupart sont en anglais, beaucoup d'érudition, mais des opinions singulières et absurdes. Il y fait paraître contre l'Eglise romaine des préjugés et une fureur indignes d'un savant, et il s'y déclare avec chaleur pour l'arianisme, quoiqu'il eût combattu cette hérésie avec zèle dans ses premiers écrits. On dit qu'il est presque inconcevable jusqu'à quel point il était inepte et peu versé dans les affaires du monde et dans le commerce de la vie civile.

WHITELOKE (Bulstrode), né à Londres en 1605, se signala dans le parlement d'Angleterre, fut garde de la bibliothèque et des médailles du roi en 1649, et ambassadeur en Suède en 1653. A son retour, en 1659, il devint président du conseil d'état, et eut diverses autres charges importantes. Il mourut en 1676. Ses Harangues, ses Mémoires sur les affaires d'Angleterre, et plusieurs autres de ses écrits ont été imprimés. Les Anglais disent de lui ce que Cornelius Nepos dit de Porcius Caton, « qu'il était un habile homme d'Etat, un savant jurisconsulte, un grand commandant, un excellent orateur, et un vraiment homme de lettres. »

WHITGIST (Jean), né à Grimsby dans la province de Lincoln en 1530, n'osa découvrir sa haine contre la religion catholique pendant tout le règne de Marie; mais la reine Elisabeth étant parvenue à la couronne, il ne garda plus aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses; ce qui était alors la voie la plus sûre pour s'avancer. Aussi devint-il en peu de temps principal du collége de Pembroke et de celui de la Trinité, professeur royal en théologie, évêque de Worchester, et enfin archevêque de Cantorbéry en 1583. Il fut grand ennemi des puritains, et soutint avec zèle les droits du clergé contre la cour d'Angleterre. Cette cour, ayant voulu établir des commissaires pour savoir exactement quelle était la juste valeur de chaque bénéfice du royaume, sous prétexte d'augmenter les revenus de la reine, il écrivit fortement au grand trésorier contre ce dessein, et il le fit échouer. Il mourut le 29 février 1604. On a de lui 1° une longue lettre à Bèze, dans laquelle il le blâme d'avoir donné des armes aux puritains; 2° Plusieurs autres écrits dans lesquels, selon lui, le pape est l'*Antechrist*, l'Eglise romaine la *Prostituée*, etc.

WICELIUS (Georges), né à Fulde en 1501, se fit religieux; mais, à l'âge d'environ 30 ans, il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Dans la suite, étant rentré dans la communion de l'Église, il fut pourvu d'une cure, et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestants. Il mourut à Mayence en 1573. On a de lui *Vita regia*, Helmstad, 1550; *Methodus concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12; des Lettres, Leipsick, 1537, in-4°; et un très-grand nombre d'autres livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, et imprimés plusieurs fois. Il ne faut pas le confondre avec Georges Wicelius son fils, dont on a *Sancti Bonifacii historia*, *carmine*, Cologne, 1553, in-4°. Pour les distinguer, l'usage est qu'on nomme le père Major ou Senior. *Voy.* Jonas.

WICKAM (Guillaume), né au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324, devint premier secrétaire d'état; et, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il succéda en 1367 à Edington dans le siége de Winchester, et peu après on lui donna la charge de grand-chancelier, puis celle de président du conseil privé. Il remit la charge de grand-chancelier en 1371, et peu de temps après le grand sceau. Le duc de Lancastre, l'un des fils du roi Edouard, mit tout en usage pour perdre Wickam, et le fit condamner à perdre tout le temporel de son évêché. Il conseilla même au roi de bannir cet illustre prélat; mais ce prince, soupçonnant de l'injustice dans la sentence qui avait été ren-

due contre lui, et quelque mauvais complot dans le duc de Lancastre, restitua à Wickam tout ce que le duc lui avait fait perdre, et déclara pour son successeur le prince Richard son petit-fils. Edouard étant mort aussitôt après, et Richard, qui lui succéda, n'ayant que onze ans, le duc de Lancastre, qui était chef du conseil, fit revivre les accusations contre l'évêque de Winchester; mais ce prélat les réfuta avec tant de force qu'il fut déclaré absous. Il fonda ensuite deux beaux colléges, l'un à Oxford et l'autre à Winchester. Il fut rappelé à la cour presque malgré lui, pour reprendre la dignité de grand-chancelier, en 1389. Il l'exerça pendant 3 ans, d'une manière qui rendit heureuse la nation; ensuite, prévoyant l'orage qui menaçait le royaume, il obtint du roi la permission de se retirer. Il acheva la construction du collége, et bâtit une cathédrale presque aussi magnifique que celle de Saint-Paul de Londres. C'était lui qui avait dirigé le bâtiment du château de Windsor. Il fit d'autres établissemens utiles au public et aux pauvres; ce qui n'empêcha point qu'on ne l'accusât de crime d'Etat en plein parlement, en 1397; mais il en fut hautement justifié. Il mourut en 1404, à 81 ans. Il avait été employé auparavant à faire chasser Wiclef. Sa Vie a été publiée à Oxford, 1690, in-4°.

WICLEF (Jean), fameux hérésiarque anglais, naquit en 1324, au bourg de Wiclef ou Wicliffe, dans la province d'Yorck, et fut élevé à Oxford, où il enseigna la théologie avec réputation. Il se fit un grand nombre de disciples entre les bacheliers et les jeunes docteurs; mais, ayant enseigné des opinions singulières et erronées, on l'exclut de la principalité du collége de Cantorbéry, et le pape lui refusa l'évêché de Vigorne. Pour se venger de ce refus, il résolut d'anéantir l'autorité du pape et du clergé; et, quoiqu'il fût curé de Lutterword, dans le diocèse de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. Pour réussir dans ce pernicieux dessein, il gagna d'abord l'affection du duc de Lancastre qui gouvernait l'État, de la princesse de Galles, mère du jeune prince Richard, qui devait succéder à Edouard III son aïeul, et de Henri Percin, grand-maréchal d'Angleterre. Il prêcha ensuite, et enseigna publiquement « que l'Église romaine n'est point chef des autres églises; que le pape, les archevêques et les évêques n'ont aucune prééminence sur les autres prêtres; que le clergé ni les moines, selon la loi de Dieu, ne peuvent posséder aucun bien temporel; que, lorsqu'ils vivent mal, ils perdent tout leur pouvoir spirituel, et que les princes et les seigneurs séculiers sont obligés de les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent. Qu'on ne doit point souffrir qu'ils agissent par voie de justice contre les chrétiens, ce droit n'appartenant qu'aux princes et aux magistrats; que ni le roi ni le royaume ne devaient se soumettre à aucun siége épiscopal; qu'on ne devait rien lever sur le peuple qu'après que les biens de l'Eglise auraient tous été employés pour les nécessités publiques; que le roi était obligé en conscience de confisquer tous les biens des prélats qui offenseraient Dieu mortellement, et qu'il ne pouvait employer aucun évêque dans les charges du royaume; que la substance du pain et du vin demeure, après la consécration, au saint Sacrement de l'autel, et que J.-C. n'y est point véritablement et réellement, mais seulement en figure; que quand l'homme est contrit, la confession des péchés est superflue; et, qu'après Urbain VI, il ne fallait plus reconnaître de pape, mais vivre, à l'exemple des Grecs, selon ses propres lois, etc. » Il parcourut toute l'Angleterre, en prêchant ses erreurs, allant nu-pieds, avec un grand nombre de disciples qui soutenaient sa doctrine avec une ardeur incroyable. Le pape Grégoire XI, averti de ce scandale, en écrivit à l'université d'Oxford en 1377, et Wiclef fut cité l'année suivante à comparaître devant les commissaires nommés par le pape. Il fut si bien appuyé par ses puissans protecteurs, qu'on se contenta de le renvoyer, sur la promesse qu'il fit de garder le silence; mais il ne tint point parole; et, non content de prêcher les mêmes erreurs, il voulut établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes; ce qui excita en 1379 et en 1380 un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne, qui, selon les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils

prirent les armes au nombre de plus de cent mille hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout « liberté, liberté! » Cette populace ayant été dissipée, et le roi leur ayant accordé l'amnistie, Wiclef fut condamné dans un concile national tenu à Londres le 17 mai 1382. Le roi Richard publia le 12 juillet suivant une déclaration contre les Wicléfites, et commanda à l'université d'Oxford de retrancher de son corps Wiclef et tous ses disciples. La plupart se soumirent, crainte d'encourir les peines portées par la déclaration du roi; mais ils retombèrent ensuite dans leurs erreurs. Ceux qui ont dit que Wiclef se rétracta au concile de Londres se sont trompés. Il mourut à Lutterword, où il se tenait caché, le 2 décembre 1384. Le concile de Constance condamna dans la suite ses erreurs, et ordonna que son corps serait déterré et ses os brûlés; ce qui fut exécuté. Le roi Richard ordonna que les écrits des Wicléfites seraient jetés au feu, et le roi Henri V extermina les restes de cette secte; mais un gentilhomme de Bohème qui étudiait dans l'université d'Oxford ayant porté les livres de Wiclef en son pays, ils y firent naître la secte des Hussites, laquelle a donné naissance à celle des luthériens et des protestans. Il nous reste de Wiclef une traduction du Nouveau Testament, que M. Lewis a fait imprimer, et d'autres écrits, dont le plus fameux est ses Dialogues, ou plutôt *trialogues*, en latin, dans lequel il introduit et personnifie la Vérité, le Mensonge et la Prudence, 1525, in-4°, réimprimé en Allemagne, 1753, in-4°. Il y a une petite Vie de Wiclef, Nuremberg, 1546, in-8°, ou Oxford, 1612.

WICQUEFORT (ABRAHAM DE), vint jeune en France, et y demeura 32 ans, en qualité de résident de l'électeur de Brandebourg. Ayant été accusé auprès du cardinal Mazarin d'avoir écrit en Hollande quelques historiettes de cour, il le fit mettre à la Bastille en 1658, puis conduire à Calais, d'où il le rappela trois mois après, et lui donna une pension de mille écus. Wicquefort jouit de cette pension jusqu'à la guerre entre la Hollande et la France. Il resta cependant toujours attaché à la France, et fut protégé en Hollande par le pensionnaire Jean de Wit; mais ayant rendu à l'ambassadeur d'Angleterre les originaux des avis secrets que les Hollandais recevaient de milord Howard, leur espion en Angleterre, et qu'on lui avait confiés pour les traduire, il fut condamné à une prison perpétuelle. Une de ses filles trouva le moyen de le délivrer en 1679; il se retira à la cour du duc de Zell, où il demeura jusqu'en 1681. Lorsqu'il fut emprisonné en Hollande, il était résident à la Haie des ducs de Brunswick-Lunebourg, etc., et secrétaire interprète des états-généraux pour les dépêches étrangères; il perdit ces postes et ne les recouvra point après sa sortie. Il mourut en 1682, à 84 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, et des traductions. Son meilleur livre est celui qui est intitulé *L'Ambassadeur et ses fonctions*, dont la meilleure édition est celle de la Haie, 1724, en 2 vol. in-4°. Ce livre est curieux et estimé. Il a traduit les Voyages d'Adam Oléarius et d'Albert Mandeslo, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-fol.; le Voyage de Perse et des Indes orientales, par Thomas Herbert, 1663, in-4°; l'Ambassade de dom Garcias de Silva Figueroa en Perse, 1667, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Joachim de Wicquefort son frère, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller du landgrave de Hesse, et son résident auprès des états-généraux des Provinces-Unies. On a de ce dernier sa Correspondance avec Gaspard Barléc, c'est-à-dire leurs Lettres réciproques, imprimées à Amsterdam en 1696, in-12.

WIDMANSTADIUS. *Voyez* ALBERT (JEAN).

WIER (JEAN), dit *Piscinarius*, naquit en 1515, à Grave sur la Meuse, dans le duché de Brabant, d'une bonne famille. Il apprit la philosophie sous le fameux Henri Corneille Agrippa, et fit divers voyages qu'il poussa même jusqu'en Afrique. De retour en Europe, il fut médecin du duc de Clèves pendant 30 ans. Il était si robuste que, quoiqu'il passât souvent trois ou quatre jours sans boire ni manger, il n'en était nullement incommodé. Il mourut subitement en 1588 à Tecklembourg où il était allé pour voir le comte de Bentheim. Ses œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1660, en un vol. in-4°.

On y trouve son traité *De prestigiis et incantationibus*, traduit en français par Jacques Grevin, 1677, in-8°, dans lequel il prétend que ceux qu'on accusait de sortilége étaient des personnes à qui la mélancolie avait troublé le cerveau, et qui s'imaginaient, sans raison et contre la vérité, qu'ils avaient commerce avec le diable, qu'ainsi ils étaient plus dignes de compassion que de châtiment. Ce livre fit grand bruit. On est surpris que Wier, qui avait une telle opinion, donne d'ailleurs dans les fables.

WIGGERS (Jean), pieux et savant docteur de Louvain, né à Diest le 27 décembre 1571, professa la philosophie à Louvain, puis la théologie à Liége, et ensuite à Louvain. Il mourut, fort regretté, le 20 mars 1639, à 67 ans. On a de lui des Commentaires latins sur la Somme de saint Thomas, en 4 vol. in-fol., qui sont estimés. Les éditeurs y ont corrigé quelques opinions fausses sur la probabilité, et les autres endroits peu exacts.

WIGHS. *Voyez* Jacques Ier, roi d'Angleterre.

WIGNEROD DU PLESSIS-RICHELIEU (Louis-François-Armand de), né le 13 mars 1696, chevalier des ordres du roi en 1728, servit dans toutes les guerres, et parvint au grade de maréchal de France le 11 octobre 1748. Il venait de commander à Gênes, qui avait secoué le joug des Impériaux, et qui, par sa belle défense, conserva sa liberté à la paix d'Aix-la-Chapelle. Les succès qu'il eut dans son commandement y rendent sa mémoire précieuse; son nom est inscrit sur le livre des nobles génois, et sa postérité a joui de ce titre. On lui a érigé une statue de marbre qui est dans le grand salon du palais. Le roi l'ayant nommé, en 1756, pour commander l'armée qu'il destinait à faire la conquête de l'île Minorque, il passa dans cette île le 8 avril, et força le commandant du fort Saint-Philippe à capituler le 29 juin. En 1757 il fut choisi pour relever M. le maréchal d'Estrées qui commandait en Basse-Saxe: la bataille d'Hamelen, qu'il venait de gagner le 26 juillet, ouvrit un beau champ au maréchal de Richelieu pour s'emparer de l'électorat de Hanovre et de tous les états de Brunswick. Il accula l'armée hanovrienne dans les marais de Stade, où il lui était facile de la faire prisonnière; mais il crut plus utile de lui accorder une capitulation, qui fut conclue à Closter-Seven le 10 septembre, suivant laquelle cette armée ne devait pas servir pendant le reste de la guerre. Pour faire observer de pareilles capitulations il faut toujours être le plus fort. La perte de la bataille de Rosbach, où le prince de Soubise fut défait par le roi de Prusse, le 5 novembre, rendit le cœur aux Hanovriens; ils enfreignirent leur capitulation sous le commandement du prince Ferdinand de Brunswick; les Français furent repoussés, et M. le comte de Clermont vint prendre le commandement de l'armée de Richelieu. Le maréchal fut nommé pour commander en Guyenne, et fit son entrée à Bordeaux le 5 juin 1758. Il avait été ambassadeur à Vienne en 1727, et en Saxe en 1746, pour y faire la demande de madame la dauphine, mère de Louis XVI. Dès 1720 M. de Richelieu avait été choisi par l'académie Française, et, en 1731, par celle des Sciences, pour être un de leurs membres. On peut regarder comme une singularité ses trois mariages sous trois différens règnes, sous Louis XIV, le 12 février 1711, avec Anne-Catherine de Noailles; sous Louis XV, le 7 août 1734, avec Elisabeth-Sophie de Lorraine, et sous Louis XVI, avec madame de Roth. Le maréchal de Richelieu a terminé sa longue carrière le 8 août 1788. Il a laissé un fils, Louis-Antoine-Sophie, né le 4 février 1736, qui a continué sa postérité.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1600, est un des plus célèbres paysagistes de l'Europe. Il était souvent employé par Rubens, et mourut vers 1644. Il y a de lui les 12 mois de l'année, qui ont été souvent gravés. On estime ses dessins à la pierre noire, et lavés à l'encre de la Chine.

WILKINS (Jean), fils d'un orfévre d'Oxford, naquit à Fausley dans le Northampton en 1614, et se rendit habile dans les mathématiques et dans la théologie. Ayant ensuite épousé la sœur de Cromwell, il fut fait principal du collége de la Trinité à Cambridge, et devint l'un des premiers membres de la société Royale de Londres, puis évêque de Chester, par la protection du lord Buckingham. Il mourut le 19 novembre 1672, à 58 ans, laissant

une fille qui fut mariée au docteur Tillotson, archevêque de Cantorbéry. On a de Wilkins un grand nombre d'ouvrages estimés des Anglais. Les principaux sont 1° plusieurs Discours et Sermons; 2° deux livres sur les Devoirs et Principes de la religion naturelle, 1678, in-8°; 3° Essai sur le langage philosophique, avec un Dictionnaire conforme à cet essai; 4° des OEuvres philosophiques, etc. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Londres, en anglais, 1708, in-8°.

WILKINS (David), chanoine de Cantorbéry, et archidiacre de Suffolck, a donné les Conciles de la Grande-Bretagne, Londres, 1737, 4 vol. in-fol.; *Leges anglo-saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol.

WILLIAMS (Daniel), théologien anglais non-conformiste, suppléa au défaut de bénéfices de la haute église, par deux mariages également avantageux. Il exerça le ministère en Irlande pendant vingt ans, et à Londres pendant vingt-sept. Il est mort d'un asthme le 26 janvier 1716. On lit une longue épitaphe sur sa tombe, près de Banhille-Fields. Ses ouvrages sont: la Vérité évangélique défendue, 1691, in-8°; l'Homme rendu juste par l'obéissance à Jésus-Christ, 1694, in-12; Discours moraux avec sa vie, 1638, in-8°, etc.

WILLIAMS (Jean), évêque de Lincoln, et ensuite archevêque d'Yorck, garde du grand sceau, naquit dans la province de Galles le 25 mars 1582. Charles Ier, prévenu contre lui, le fit mettre à la Tour, d'où le parlement le fit sortir. Sa conduite en cette occasion plut tellement au roi qu'il lui rendit son amitié, et le prélat, de son côté, resta tellement attaché au roi, qu'il mourut de tristesse un an après lui, le 25 mars 1650. Il est enterré à Llandegay, où son neveu lui a fait dresser un monument. Il a fait l'Oraison funèbre de Jacques Ier, qui est imprimée; Sermons sur la persévérance, in-4°; la Sainte Table, in-4°.

WILLIAMS (Anne), fille d'un chirurgien du pays de Galles, où elle était née en 1709, fut amenée par son père à Londres pour y cultiver la facilité qu'elle avait d'apprendre. Quoiqu'une cataracte la privât de la vue en 1740, elle ne laissa pas de s'occuper de la littérature, et de publier, en 1746, une traduction de la Vie de Julien, par La Bletterie. Des amis concoururent à la soulager dans ses malheurs. Elle est morte le 6 septembre 1783.

WILLIS (Thomas), naquit à Great-Bedwin, dans le comté de Witt, le 6 février 1622. N'étant encore qu'écolier à Oxford, il prit les armes aves ses camarades en faveur du roi. Il se livra tout en ier à l'étude de la médecine, et Charles II étant monté sur le trône en 1660, il fut fait professeur de philosophie naturelle dans la chaire fondée par Guillaume Sedley. Willis fut l'un des premiers membres de la société Royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, et se retira à Londres où il pratiqua la médecine avec une réputation extraordinaire. Il y mourut le 21 novembre 1675, à 54 ans, et fut enterré à Westminster auprès de sa femme. On a de lui 1° un traité anglais intitulé *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste et de toute maladie contagieuse*; 2° plusieurs autres Ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Amsterdam en 1682, en 2 vol. in-4°.

WILLIS (Browne), petit-fils du précédent, né à Blandfort le 14 septembre 1682, eut quelques bénéfices qui ne l'empêchèrent pas de s'occuper de médailles. Son goût pour la connaissance de l'antiquité le fit choisir pour garde du cabinet des médailles de l'université d'Oxford. Il est mort le 5 février 1760. Ses observations se trouvent dans les ouvrages de différens auteurs.

WILLOUGHBY (Hugues), eut le commandement de la flotte destinée à chercher un passage par le nord-est, en 1553, d'après les instructions données par Sébastien Cabot. Il partit le 10 mai. Au 18 septembre, étant au 62e degré de latitude, il perdit l'espérance de retourner, et entra dans un port autour duquel il ne trouva pas d'habitation. Il résolut d'y passer l'hiver avec un autre de ses vaisseaux, le troisième s'étant séparé de lui. Ils y vivaient encore au mois de janvier 1554; mais, quand on les retrouva, au printemps suivant, ils étaient tous morts.

WILLUGBEI (François), naturaliste anglois du 17e siècle, a donné une Ornithologie, Londres, 1676,

in-fol. ; une Histoire des poissons, Oxford, 1686, in-fol., en latin ; le second est plus rare que le premier.

WILSON (Arthur), historien anglais, né dans le comté de Norfolck en 1596, vint de bonne heure en France où il resta deux ans. Il alla depuis en Allemagne et dans les Pays-Bas, et mourut en 1652, à Felstead en Essex, où il est enterré. Il était savant dans les langues latine, grecque, française et allemande, les mathématiques et la poésie. Ses ouvrages sont quelques pièces de théâtre, l'Histoire de Jacques Ier, Londres, 1653, in-folio, réimprimée dans le second volume de l'Histoire complète d'Angleterre, 1706, in-folio, qui est terminée à l'année 1652.

WILSON (Thomas), né à Burton-Wirral en Cheshire, en décembre 1663, entra dans les ordres en 1686, et, après avoir été curé de différentes paroisses, il devint évêque de l'île de Man en 1696. Il eut de grands différends avec la femme du gouverneur de l'île, qu'il excommunia ; mais son archidiacre, chapelain du gouverneur, l'admit à la communion, et fut suspendu. Le fond de la querelle était des discours calomnieux contre certaines personnes à qui la dame avait refusé de faire réparation. Wilson mourut le 7 mars 1755. Ses œuvres, consistant en Sermons, Traités de théologie et Histoire de l'île de Man, ont 2 vol. in-folio.

WILSON (Thomas), fils du précédent, né le 24 août 1703, fut docteur en théologie, chanoine de Westminster, et curé de Saint-Etienne et de Sainte-Marguerite. Il mourut à Bath le 15 avril 1784, et fut enterré dans l'église de Walbrook. Il est auteur de l'Histoire de l'église de Sainte-Marguerite, 1761, in-4°, et de quelques pamphlets.

WILMOT (Jean), comte de Rochester, né dans comté d'Oxford en 1648, célébra en vers, dès l'âge de 12 ans, le rétablissement de Charles II. Après avoir voyagé en France et en Italie, il prit le parti des armes, et servit sa patrie avec zèle et avec distinction. Il se livra ensuite tout entier au plaisir et à la poésie, et s'attira, par ses satires, l'indignation de son roi. Il mourut de débauche, à la fleur de son âge, en 1680, après avoir reconnu ses déréglemens passés, et en avoir témoigné beaucoup de repentir. La plupart de ses poésies sont des Satires, Londres, 1714, in-12, dont plusieurs ont été traduites en français. On y trouve du feu et de l'élévation, et des expressions nobles, vives et hardies, mais des obscénités qui en rendent la lecture dangereuse. M. Burnet a fait une relation curieuse de la mort du comte de Rochester. Cette relation a été traduite en français, in-8°, et mérite d'être lue, surtout à cause des réponses solides qu'il fait aux principales difficultés des incrédules, et aux prétextes qu'ils apportent pour autoriser leur incrédulité et leurs déréglemens.

WIMPHELINGE (Jacques), né à Schelestat le 24 juillet 1450, prêcha à Spire en 1494 avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les livres saints et à instruire les jeunes clercs. Les augustins le firent citer à Rome, parce qu'il avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ; mais il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend. Il mourut à Schelestat le 17 novembre 1528, à 79 ans. Il nous a laissé *Catalogus episcoporum argentinensium*, 1651, in-4° ; des Poésies latines, 1492 et 1494, in-4° ; un Traité sur l'éducation de la jeunesse, Argent., 1500, in-4° ; *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4° ; *Rhetorica*, 1515, in-4°, et un grand nombre de divers autres ouvrages.

WIMPINA ou WYMPNA (Conrad), jeta les fondemens de l'université de Francfort-sur-l'Oder. Il y fut recteur des deux colléges, premier professeur de théologie, et devint aussi chanoine de Brandebourg et de Havelberg. Il fut un des principaux antagonistes de Luther, et mourut en 1531. On a de lui un Commentaire sur les livres des sentences ; un traité *De sectis, erroribus ac schismatibus*, Francfort, 1528, 3 tomes in-fol. ; *De nobilitate corporis cœlestis ; De divinatione*, Cologne, 1531, in-fol.

WINCHELSEA (Anne, comtesse de), dame anglaise illustre par son esprit et par ses poésies, fut d'abord dame d'honneur de la duchesse d'Yorck, seconde femme du roi Jacques II, et fut ensuite mariée au lord Heneage, comte de Winchelsea. Elle mourut sans postérité en 1720. Le Recueil de ses poésies fut imprimé à Londres en

1713. Son poëme sur la rate est le plus considérable de ses écrits.

WINCHESTER. (le cardinal de). *Voyez* BEAUFORT.

WINCKELMAN (JEAN), né à Stendal en Brandebourg en 1718, de parens luthériens, abjura le luthéranisme en 1754, et embrassa la religion romaine. Il arriva à Rome en 1755, pour voir la bibliothéque du Vatican, et de là visiter les ruines d'Herculanum. Il avait pris goût à ces antiquités par la connaissance qu'il en avait tirée du cabinet de Dresde, et de ses conversations avec différens artistes. La vue de Rome et de ses antiquités, l'examen de cabinets de peintures et d'antiquités achevèrent de lui perfectionner le goût. Des remarques qu'il fit sur les différens objets exposés à sa vue, il en composa l'Histoire de l'art chez les anciens, qui est traduite en français par M. Huber, et imprimée à Dresde, 1782, 3 vol. in-4°. Après la mort de l'abbé Vénuti, en 1762, il fut choisi pour être garde des antiquités de la Chambre apostolique au Vatican. En 1768, il fit un voyage en Allemagne; et, à son retour en Italie, il fut assassiné à Trieste par un scélérat qui s'était insinué dans sa confiance pour lui voler quelques médailles qu'il lui avait fait voir, le 8 juin 1768. L'assassin, qui se nommait *Arcangeli*, et qui était de Campidoglio, dans le territoire de Pistoie, fut exécuté le 26 juin. L'abbé Winckelman était de la société Royale de Londres. On a publié depuis sa mort 2 vol. in-8° de Lettres, Amsterdam, 1781. On trouve à la tête l'éloge de Winckelman par M. Heyne. Son portrait, fait par Raphaël Mengs pour le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne à Rome, a été gravé pour orner la traduction de ses œuvres, et son buste a été placé à Rome dans la Rotonde. Ce savant s'est surtout illustré par son Histoire de l'art chez les anciens. Il a donné en effet une face nouvelle à la science de l'archéologie et lui a ouvert de nouvelles routes. A dater de lui l'école allemande s'est éminemment distinguée dans cette partie. Mais une circonstance vraiment touchante c'est que le manuscrit sur lequel a été faite la traduction française de cette histoire est encore teint du sang de son auteur.

WINSLOW (JACQUES BENIGNE), l'un des plus célèbres anatomistes de l'Europe, et petit-neveu du célèbre Stenon, était né à Odensée le 2 avril 1669. Etant venu à Paris, il étudia sous M. Duverney, et la lecture de l'exposition de la Foi de M. Bossuet le convertit à la religion catholique. Il fit son abjuration entre les mains de ce grand prélat, qui lui administra le sacrement de la confirmation, et lui donna son nom. M. Winslow devint médecin de la faculté de Paris, démonstrateur au jardin du roi, et membre de l'académie des Sciences. Il s'acquit une grande réputation dans toute l'Europe, et mourut Paris le 3 avril 1760, à 91 ans. On a de lui 1° un Cours d'anatomie qui est très-estimé, in-4°, ou 4 vol. in-12; 2° une Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, 1742, 2 vol. in-12; 3° une Lettre sur un traité de la maladie des os; 4° des Remarques sur la mâchoire; 5° plusieurs savans Ecrits dans les mémoires de l'académie des Sciences.

WINTER (GEORGES-SIMON), écuyer allemand, a donné en latin et en allemand un traité *De re equariâ*, Nuremberg, 1672, in-fol., et un autre intitulé *Eques peritus et Hippiator expertus*, 1687, 2 vol. in-fol. *Voyez* OPORIN.

WINWOOD (RODOLPHE), secrétaire d'Etat sous Jacques Ier, est mort à Londres le 27 octobre 1617, et fut enterré dans l'église du petit Saint-Barthélemi. M. Sawyer a publié de lui des Mémoires d'Etat fort curieux, 1725, 3 vol. in-folio.

WION (ARNOUL), né à Douai le 15 mai 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Ardembourg au diocèse de Bruges. Pendant les guerres civiles de la religion, il se retira en Italie, et fut reçu parmi les bénédictins de Sainte-Justine de Padoue, dits du Mont-Cassin. Il composa pendant sa retraite 1° la Généalogie de la famille des Anices, d'où il faisait descendre saint Benoît et la maison d'Autriche; 2° une Histoire des hommes illustres de son ordre, sous le titre de *Lignum vitæ*. C'est dans ce second ouvrage, imprimé à Venise en 1595, 2 vol. in-4°, qu'on trouve les prédictions sur les élections des papes, attribuées à saint Malachie,

évêque d'Irlande, prédictions supposées et faites après coup, comme le prouvent les anachronismes et les bévues grossières dont elles sont remplies. Tous les ouvrages de ce bénédictin sont remplis de fables et de contes ridicules.

WIRLEM-BAUR. *V.* BAUR.

WIRLEY (GUILLAUME), héraut d'armes sous Jacques Ier, mort en février 1618, a publié l'Usage des armoiries, Londres, 1592, in-4°; quantité de ses recherches sont restées manuscrites.

WIRSUNGUS ou WIRSUNGIUS, (JEAN-GEORGES), Bavarois, découvrit, en 1642, le conduit pancréatique. Il enseigna l'anatomie à Padoue avec une réputation extraordinaire; mais son mérite lui suscita des envieux qui, à ce que l'on croit, gagnèrent par argent un Italien pour l'assassiner. Wirsungus fut tué dans son étude, par ce scélérat, d'un coup de pistolet, avant d'avoir fait imprimer aucun de ses ouvrages.

WIRZ (JEAN), habile peintre et graveur, né à Zurich, y est mort en 1709, à 69 ans.

WISCHER (CORNEILLE), excellent dessinateur et graveur hollandais, dont les estampes et les dessins marquent beaucoup de goût et de talent. Louis et Jean Wischer ont gravé d'après Berghem et Wauwermans; ils sont inférieurs à Corneille Wischer.

WISSOWATIUS (ANDRÉ), né en 1608, à Philippovie, dans la Lithuanie, d'une famille noble, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Il étudia à Cracovie, sous Jean Crellius, et fut aussi disciple de Martin Ruart. Il alla ensuite en Hollande, en France et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens, et répandit cette secte au péril de sa vie. Enfin, ayant été contraint de se retirer en Hollande, il y travailla à l'édition de la *Bibliothéque des Frères polonais*, 1656 et suivantes, 9 vol. in-fol., et en corrigea les épreuves. Il y mourut le 17 juin 1668. On a de lui un traite intitulé *Religio rationalis, seu de rationis judicio in controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo tractatus*, 1685, in-16, et plusieurs autres ouvrages très-dangereux.

WISE (FRANÇOIS), né le 3 octobre 1695, fut élevé à Oxford, dans le collége de la Trinité, qui le nomma à la rectorie de Rheterfield-Grays. Il est mort dans son agréable retraite d'Ellesfield, le 6 octobre 1767, fort regretté des savans. On a de lui *Annales Ælfredi Magni*, Oxford, 1738, in-4°; Observations sur les antiquités du comté de Berck, 1742, in-4°; Recherches sur les premiers habitans de l'Europe et leur langage, 1758, in-4°; Observations sur l'histoire et la chronologie des âges fabuleux, 1764, in-4°.

WISSING (GUILLAUME), excellent peintre de portraits, né à Amsterdam en 1656, exerça son talent à Londres, où il peignit la cour de Charles II et de Jacques II. Il mourut à Burleigh-House le 10 septembre 1687, et fut enterré à Saint-Martin, où le comte d'Exeter lui fit mettre une épitaphe.

WIT (JEAN DE), né le 25 septembre 1625, d'une famille noble et ancienne, devint pensionnaire de la ville de Dordrecht, puis conseiller pensionnaire de Hollande et de West-Frise, intendant et greffier des fiefs, et garde du grand sceau. Il fut ainsi à la tête des affaires de la Hollande, et l'on admira son habileté à gouverner dans des temps très-difficiles, et sa promptitude à réparer les pertes et les échecs des Hollandais. Il fit exclure Guillaume III, prince d'Orange, des charges que ses ancêtres avaient occupées dans la république; ce fut la source de ses malheurs. Il fut attaqué par quatre assassins, mais ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il demanda sa retraite, et l'obtint. Quoique Guillaume fût élu stathouder aussitôt, le credit de Wit lui faisait ombrage. Il fit accuser Corneille de Wit, grand-bailli de Putten, de l'avoir voulu faire assassiner. L'accusateur était un misérable barbier qui disait avoir été chargé de cet assassinat. Faute de preuves, on ne put le condamner qu'au bannissement. On eut l'adresse d'engager son frère à le venir prendre à la prison. Une émotion populaire qui s'éleva alors donna occasion de les assassiner tous deux à la Haie en 1672. Ainsi finit l'un des plus grands hommes que la Hollande ait produits. Simple

et frugal, infatigable dans le travail, plein d'ordre et de sagesse dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, il méritait un meilleur sort. L'histoire de sa vie fut imprimée à Utrecht en 1709, 2 vol. in-12. On lui attribue des Mémoires fort curieux, Ratisbonne, 1709, in-12; et des Négociations, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12.

WITASSE (Charles), né à Chauny le 11 novembre 1660, fut docteur de Sorbonne en 1690, et professeur royal en théologie en 1696. Il remplit cette place jusqu'en 1714, qu'ayant refusé d'accepter la constitution *Unigenitus*, il fut exilé à Noyon, et privé de sa chaire. M. Witasse reparut en Sorbonne au mois de septembre 1715, et fit quelques démarches pour rentrer dans sa place; mais il mourut d'une attaque d'apoplexie le 10 avril 1716, à 56 ans. On a de lui 1° plusieurs Lettres sur la Pâque; 2° l'Examen de l'édition des conciles du père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris; 3° une partie des traités qu'il avait dictés en Sorbonne, savoir : ceux *De la Pénitence*, 2 vol.; *De l'Ordre*, 2 vol.; *De l'Eucharistie*, 2 vol.; *Des Attributs*, 3 vol.; *De la Trinité*, 2 vol., et *De l'Incarnation*, 2 vol. Celui de la confirmation, qu'on lui a attribué, n'est point de lui, mais d'un père de l'Oratoire. C'est à M. Witasse que la maison des prêtres de saint François de Sales doit son établissement, pour de pauvres prêtres. En 1753 elle a été transférée de Paris dans l'abbaye de Sainte-Anne à Issi.

WITIKIND, fameux prince saxon, tint long-temps les Saxons révoltés contre la puissance de Charlemagne. Enfin ce monarque, las de faire la guerre aux Saxons et de répandre du sang, envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir, à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny en Champagne, où ce prince le reçut avec une douceur extraordinaire, le gratifia du duché d'Angrie, et l'engagea à se faire instruire dans la religion chrétienne. Witikind en fit profession en 785, et fut tué 4 ans après par Gérold, duc de Souabe.

WITIKIND, WITUKIND ou WITTEKINDE, célèbre religieux bénédictin de l'abbaye de Corbie sur le Weser, dans le 10e siècle, avait composé plusieurs écrits dont il ne nous reste que l'histoire des Othons, intitulée *Annales de gestis Othonum*. Elle a été publiée par Meibomius, dans *Rerum Germanicarum scriptores*, Helmstadt, 1688, in-fol.

WITSIUS (Herman), né à Enckhuysen dans le Nort-Hollande le 12 février 1626, d'un magistrat de cette ville, devint professeur en théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut le 22 octobre 1708. Ses principaux ouvrages sont *Maletemata Leidensia*, ou dissertations sur divers sujets; *OEconomia fœderum Dei cum hominibus; Historia hierosolimitana; Exercitationes sacræ in orationem dominicam; Egyptiaca et decaphylon, cum diatribâ de legione fulminatrice christianorum* : il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4°, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avaient prétendu Spencer et Marsham; *Miscellaneorum sacrorum libri duo, etc.*

WITT (Pierre de), peintre, sculpteur et architecte, né à Bruges, fut employé pour le duc Maximilien à la construction du palais électoral de Munich; au mausolée de Louis de Bavière, dans l'église de Notre-Dame de Munich, qui est d'un très-bon goût.

WITTE (Emmanuel de), peintre d'Alcmaër, né en 1607, entendait bien la perspective et l'architecture; aussi a-t-il peint l'intérieur de plusieurs églises. Il est mort en 1692, d'un coup de désespoir, pour des reproches que lui fit son hôte, en imputant ses malheurs à son inconduite et à son esprit caustique. On le trouva noyé, avec une corde au col, près de l'écluse d'Harlem, après le dégel.

WITTICHIUS (Christophe), né à Brieg dans la basse Silésie le 9 octobre 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, puis professeur en théologie à Duisbourg, à Nimègue, et enfin à Leyde en 1671. C'est de tous les protestans l'un de ceux qui a le mieux su accorder les principes de la

philosophie de Descartes avec la théologie, dans son *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4°. Il mourut le 19 mai 1687. Les principaux de ses autres ouvrages sont *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4°; *Antispinosa; De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4°, etc.

WODWARD. *Voyez* WOODWARD.

WOLDIKE (MARC), né en 1699, à Sommersted, village du duché de Schleswig, était fils d'un ministre. Il fut employé dans la bibliothèque du roi, devint ensuite ministre d'une église, puis professeur de théologie à Copenhague en 1731. Il mourut en cette ville en 1750. On a de lui 1° *Mosis Maimonidis tractatus de cibis vetitis, in latinam linguam versus, notisque illustratus*; 2° *De unctione fidelium*; 3° *Apologia pro cultu Dei publico in Novo Testamento*; 4° la Traduction latine de plusieurs chapitres du Talmud de Jérusalem et du Talmud de Babylone; 5° des livres de controverse, des Oraisons, etc.

WOLFF, *Wolfius* (CHRISTIERN ou CHRÉTIEN DE), naquit à Breslau le 24 janvier 1679, d'un père qui était brasseur et homme de lettres. Il commença à donner des leçons de philosophie à Leipsick le 13 janvier 1703. En 1707 il devint professeur de mathématiques de l'université de Halle. Il fut agrégé la même année à la société de Leipsick qui travaillait aux *Acta eruditorum*. Les sociétés Royales des Sciences de Londres et de Berlin lui donnèrent aussi entrée dans leur corps. Il fit en 1721 une harangue latine sur la morale des Chinois, dont il fit sentir la conformité avec les principes de la sienne. Les théologiens de Halle en furent si scandalisés qu'après plusieurs tentatives inutiles ils obtinrent enfin, en 1723, un ordre qui déposait M. Wolff, et le condamnait à sortir de Halle et des Etats dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. M. de Wolff se rendit à Cassel, où il obtint une chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marpourg, avec le titre de conseiller de cour du landgrave de Hesse et une bonne pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la meilleure partie de ses grands ouvrages. Il fut déclaré, en 1725, professeur honoraire de l'académie des Sciences de Pétersbourg, et, en 1733, il obtint l'association à l'académie des Sciences de Paris. Le roi de Suède le déclara aussi conseiller de régence. M. de Wolff, attaché à Marpourg par les liens du devoir et de la reconnaissance, refusa des vocations très-avantageuses jusqu'en 1740, que Charles-Frédéric, qui connaissait particulièrement notre philosophie, philosophe lui-même, et protecteur des hommes de lettres, étant monté sur le trône, le rappela à Halle en 1741, avec les caractères de conseiller privé, de vice-chancelier, et professeur du droit de la nature et des gens. M. de Wolff crut alors devoir céder aux invitations de ce grand prince. Le roi de Prusse l'éleva à la dignité de chancelier de l'université, après la mort de M. Ludwig, et l'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire, qu'il exerça, le promut de son propre mouvement à celle de baron de l'empire. Des attaques fréquentes d'une goutte qui ne se se développait qu'imparfaitement, et qu'il appelait en riant *Podagra anomala*, c'est-à-dire goutte irrégulière, le conduisirent par degrés à un marasme qui lui annonçait sa fin. Environ deux heures avant sa mort, sentant qu'il allait entrer dans l'agonie, il découvrit sa tête, et joignant les mains il dit: « A présent, Jésus mon rédempteur, fortifie-moi pendant cette heure. » Il mourut de cette goutte remontée le 9 avril 1754, dans sa 76e année. Ses principaux ouvrages sont, premièrement, un Cours de mathématiques en latin, Genève, 1732 et 1741, 5 vol. in-4°. C'est le cours de mathématiques le plus complet que nous ayons jusqu'à présent. On en a donné un abrégé en français; mais il serait à souhaiter que quelque habile mathématicien le revît, le perfectionnât, et en donnât une bonne traduction française; car l'édition latine en 5 vol. est pleine de fautes d'impression; d'ailleurs M. de Wolff écrivait très-mal en latin. Secondement, une Philosophie en 23 vol. in-4°, à laquelle il manque les traités de l'Economie et de la Politique, qu'il n'a pu achever avant sa mort. M. de Wolff divise la philoso-

phie en théorétique et en pratique : la théorétique comprend 1° la logique qu'il a intitulée *Philosophia rationalis, sive logica*, in-4° : cette logique est fort estimée : on en a un abrégé sous le titre de *Pensées sur les forces de l'entendement humain*, traduit par M. Deschamps ; la métaphysique, dont les parties sont, *Philosophia prima, sive ontologia*, in-4° : la meilleure édition est de 1735 ; *Cosmologia generalis*, in-4° ; *Psychologia empirica*, in-4° ; *Psychologia rationalis*, in-4° ; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4° ; la Physique, dont les parties sont la physique expérimentale et la physique dogmatique, dans laquelle on considère les causes efficientes et les causes finales : M. de Wolff l'a donnée en allemand. Il serait à souhaiter que cette Physique, surtout la seconde partie, fût traduite en latin ou en français. 2° Sa philosophie pratique comprend *Philosophia pratica universalis*, en 2 vol. in-4° ; *Philosophia moralis sive ethica*, en 5 vol. in-4° ; l'économique qu'il avait commencée quand il mourut, et la politique, qu'il n'a point faite, mais qu'il avait fait précéder de son *Jus naturæ*, ou Traité du droit naturel, en 8 vol. in-4°, et de son *Jus gentium* ; ou Traité du droit des gens, in-4°. Troisièmement, on a de M. de Wolff *Horæ subcesivæ maburgenses*, en neuf parties. Ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie ; 4° un grand nombre d'Ecrits dans les *Acta eruditorum* de Leipsick ; 5° un Dictionnaire de mathématiques, in-8°, en allemand ; 6° *Specimen physicæ ad theologium naturalem applicatæ*, in-8° ; 7° plusieurs Ecrits contre Buddens Lange et ses autres adversaires. La Harangue sur la philosophie pratique des Chinois, qui donna occasion à cette dispute, se trouve en français à la fin du second tome de la *Belle Wolfienne*, 6 vol. in-12 ; 8° *Institutiones juris naturæ et gentium*, in-8° : c'est l'abrégé des neuf vol. in-4° sur cette matière ; 9° des Eclaircissemens, in-4°, en allemand, sur la découverte de la véritable cause de la multiplication du blé, etc. Tous les ouvrages allemands de M. de Wolff sont très-bien écrits en cette langue. Il a même exprimé très-heureusement en termes allemands les termes philosophiques latins qu'on avait adoptés jusqu'alors ; ce qui est cause qu'il faut un petit dictionnaire pour entendre ses expressions, et qu'il en a placé un à la fin de ses ouvrages qui en avaient besoin. Pour ses ouvrages latins, ils sont fort mal écrits, les mots latins mal choisis et souvent employés en des significations impropres ; les phrases trop embarrassées et trop obscures, et en général le style trop diffus. M. Formey a donné en 3 petits vol. in-12, en français, un abrégé du grand ouvrage latin de M. de Wolff, du droit de la nature et des gens. On trouve à la tête de cet abrégé la vie de M. de Wolff, avec une liste chronologique de tous ses ouvrages. On ne peut douter que M. de Wolff n'ait été un des plus savans phisosophes et mathématiciens d'Allemagne ; mais il nous semble qu'on l'élève trop dans ses éloges, en le comparant, pour son génie et ses écrits, à Descartes et à Leibnitz, auxquels il était assurément très-inférieur à cet égard. *V.* Lupus.

WOLF (Jacques), major-général anglais, fut envoyé dans le Canada pour y faire la guerre aux Français. Après s'être emparé de Louisbourg, il s'avança jusqu à Québec, dont il forma le siége. Le marquis de Montcalm, qui y commandait, ayant appris qu'il arrivait 6000 hommes de renfort aux Anglais, fit une sortie pour les combattre avant leur jonction. Wolf fit des dispositions si heureuses que l'armée des Français fut mise en fuite, et le marquis de Montcalm blessé à mort. Les Anglais versèrent aussi des larmes sur une victoire qui leur fit perdre leur général. Il reçut d'abord une balle dans le poignet ; se l'étant enveloppé promptement, il ne diminua rien de son activité et de sa présence d'esprit dans le commandement ; mais une balle qu'il reçut dans le corps le renversa expirant. Ayant entendu dire autour de lui : « Ils fuient, » il eut la force de demander : « Qui est-ce qui fuit ? — Ce sont les Français, lui dit-on, qui sont entièrement défaits. — Dieu soit loué, dit-il ; je meurs content, » et il expira un instant après. Ce funeste combat fut livré le 12 septembre 1759, et produisit la reddition de Québec dix-huit jours après. Le

corps du général Wolf fut rapporté en Angleterre, déposé à l'abbaye de Westminster, où on lui a élevé un superbe monument, comme au conquérant du Canada.

WOLFHART. *Voy.* Lycosthènes.

WOLFIUS (Jérôme), sortait d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du pays des Grisons. Son père lui défendit de s'appliquer à l'étude, à cause de la faiblesse de son tempérament; mais Wolfius s'échappa de la maison de son père pour étudier, et s'en alla à Tubinge, où il se mit au service des écoliers, afin d'avoir de quoi subsister. Il enseigna quelques années les langues grecque et latine, et il devint ensuite bibliothécaire et principal du collége d'Augsbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui de bonnes Traductions latines de Démosthène, d'Isocrate et de quelques autres auteurs; *Lectiones memorabiles*, 1600, 2 tomes in-fol.; un traité *De vero et licito apologiæ usu*; et un autre, *De expeditâ utriusque linguæ discendæ ratione*.

WOLKOF (Théodore), qu'on peut appeler le *Garrick de la Russie*, commença par les pieuses farces dont Démétrius, évêque de Rostaf, était l'auteur; elles sont aussi ridicules et aussi indécentes que celles qui ont été jouées en France dans le 16e siècle; jusqu'à Wolkof, les élèves de chirurgie avaient été les premiers laïques qui montèrent sur le théâtre dans la grande salle de l'hôpital, avec des paravents qui tenaient lieu de décorations. Des femmes de l'impératrice jouaient la comédie dans un grenier à foin ou dans des maisons sans meubles. Wolkof, pour satisfaire son goût, peignait lui-même ses décorations, et il joua les pièces de Lomonosof et de Sumorokof en 1752. L'impératrice Elisabeth, ayant entendu parler de lui, le fit venir à Pétersbourg, pour jouer sur le théâtre de la cour; elle appointa des acteurs, et il y eut un théâtre russe. On y jouait aussi des traductions de Molière et autres bons comiques français. Wolkof et son frère furent anoblis; on leur donna des terres. Il joua pour la dernière fois à Moskou dans la tragédie de Zémire, et mourut à 35 ans environ. Il jouait également bien la tragédie et la comédie; il était un peu musicien et assez bon poète.

WOLLASTON (Guillaume), prêtre anglican, naquit à Caton-Clanford dans le Staffordshire le 26 mars 1659, d'une famille ancienne et distinguée. Ayant hérité d'un de ses parens qui était fort riche, et qui mourut en 1688, cette succession le mit dans une situation opulente, dont il fit usage pour assister un grand nombre de malheureux. Il alla s'établir à Londres, s'y maria l'année suivante, et refusa constamment toutes les places considérables qu'on lui offrit pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de la philologie, des mathématiques, de la philosophie naturelle, de l'histoire ancienne et moderne, et de la théologie. Il s'y rendit très-habile, et mourut au mois d'octobre 1724, à 64 ans. Son principal ouvrage est une Ébauche de la religion naturelle, qui a été traduite en français et imprimée à la Haie en 1726, in-4°. Il avait jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, ne les trouvant pas assez parfaits, et n'ayant pas eu le temps d'y mettre la dernière main.

WOLMAR (Melchior), natif de Rotweil en Suisse, apprit la langue grecque à Calvin, et lui inspira l'envie d'être réformateur. Il fut aussi précepteur de Beze, et l'engagea dans la religion prétendue réformée. Après avoir été correcteur d'imprimerie chez Gourmont, Ulric, duc de Wittemberg, l'attira dans ses états, et le fit professeur en droit à Tubinge. Wolmar y enseigna la jurisprudence, et y appliqua les auteurs grecs avec une réputation extraordinaire. Enfin il se retira à Eisenach, où il mourut d'apoplexie en 1561, à 64 ans. La préface qu'il a mise à la tête de la grammaire grecque de Démétrius Chalcondyle passe pour un chef-d'œuvre en genre de préface. On a aussi de lui des Commentaires sur les deux premiers livres de l'Iliade d'Homère, par lesquels on voit qu'il était très-habile dans la lanque grecque.

WOLSEY (Thomas), fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, devint chapelain et aumônier du roi Henri VIII. S'étant ensuite rendu entièrement maître de l'esprit de ce prince, il eut successivement plusieurs évêchés,

et fut enfin archevêque d'Yorck, et grand-chancelier d'Angleterre, principal ministre d'Etat, et pendant plusieurs années l'arbitre de l'Europe. Le pape Léon X le créa cardinal en 1515, et légat *a latere* pour toute l'Angleterre. François Ier et l'empereur Charles-Quint le comblèrent de biens pour le gagner. Wolsey, après avoir été pour l'empereur, se déclara en faveur de la France. Il s'opposa d'abord de tout son pouvoir à la répudiation de la reine Cathcrine d'Aragon; mais, voyant que le roi Henri VIII ne pouvait être dissuadé, il y donna les mains, et agit fortement en faveur de ce prince. Dans la suite, Anne de Boulen ayant noirci le cardinal Wolsey dans l'esprit du roi, pour se venger de l'opposition qu'il avait témoignée auparavant pour le divorce de la reine, ce prince confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges et de ses bénéfices, excepté de l'archevêché d'Yorck, et ordonna qu'on l'amenât dans la Tour de Londres. Wolsey mourut en chemin, à Leicester, en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces belles paroles: « Hélas! si j'avais servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui. » Sa Vie a été donnée en anglais, in-4°. On a débité bien des faussetés sur ce fameux cardinal, que le docte abbé de Longuerüe a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur la vie de Wolsey, insérées dans le t. VIII des Mémoires de littérature du père Desmolets. On trouve dans le tome 3e de la *Collectio amplissima* des père Martenne et Durand un petit recueil des Lettres de Thomas Wolsey: elles sont utiles pour l'histoire ecclésiastique et civile d'Angleterre et de France de ce temps-là.

WOLZOGUE ou WOLZOGEN (Louis de), savant hollandais, naquit à Amersfort en 1632, de parens nobles, originaires d'Autriche. Il fut successivement ministre de l'église wallonne à Groningue, à Middelbourg, à Utrecht et à Amsterdam. Il était en même temps prédicateur et professeur en histoire ecclésiastique dans ces deux dernières villes. Il forma un grand nombre de disciples distingués, et mourut à Amsterdam le 13 novembre 1690. Ses principaux ouvrages sont 1° *Oratio de sole justitiæ*, in-4°; 2° *De Scripturarum interprete contra exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. Cet ouvrage fit grand bruit, et fut attaqué par le fameux Jean Labadie, lequel fut condamné à se rétracter dans un synode de l'église wallonne, où Wolzogue fut justifié; 3° *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8°; 4° *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibita*, Hardewick, 1689, in-4°; 5° une traduction française du dictionnaire hébreu de Leigh, 1730, in-4°, etc. On a imprimé des Lettres sur la vie et la mort de Wolzogue, Amsterdam, 1692, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec un écrivain socinien de même nom, dont les écrits forment 2 volumes de la Bibliothèque des frères Polonais. *Voy.* Socin.

WOOD (Antoine de), savant antiquaire anglais, naquit à Oxford le 17 décembre 1632. Il se contenta toujours du degré de maître-ès-arts, vécut dans le célibat, et se renferma dans son cabinet, étudiant les antiquités, surtout de sa patrie et de l'université d'Oxford. Il fut d'abord grand ennemi des calvinistes et des presbytériens, et fit paraître beaucoup de penchant pour la religion catholique; mais il mourut zélé anglican le 28 novembre 1695, à 63 ans. On a de lui 1° *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, 1674 et 1675, 2 vol. in-fol.; 2° *Athenæ Oxonienses*, en 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont très-estimés. Wood y parle dans le dernier de tous les auteurs et autres personnes illustres qui sont sortis de l'université d'Oxford depuis l'an 1500 jusqu'en 1690. C'est une excellente histoire littéraire de l'Angleterre. Comme il s'y expliquait un peu vivement sur Edouard Hydes, comte de Clarendon, grand-chancelier d'Angleterre, et chancelier de l'université d'Oxford, ce comte s'en plaignit, et ordonna qu'une ou deux feuilles seraient brûlées, et que Wood serait chassé de l'université jusqu'à ce qu'il eût rétracté ce qu'il avait écrit; mais il refusa constamment de le faire, et il demeura néanmoins dans l'université.

WOOD (Jean), a donné une relation du même Voyage que Narborough,

dont il était contre-maître, et qui est imprimée à Amsterdam, 1722, in-12. *Voyez* NARBOROUGH.

WOODFORT (SAMUEL), poète anglais, mort en 1700, a paraphrasé les Psaumes, 1667, in-4°, ou 1678, in-8°; des Cantiques et des Hymnes, toutes compositions qui ne sortiront pas de l'île.

WOODWARD ou WODWARD (JEAN), né en 1665, devint, en 1692, professeur de médecine dans le collége de Gresham, et fonda dans la suite une chaire dans l'université de Cambridge. On a de lui 1° un Essai touchant l'histoire naturelle de la terre, en latin, Londres, 1714, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Noguez, sous le titre de *Géographie physique*, ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, in-4°; 2° plusieurs autres savans Ecrits.

WOODWARD (HENRI), célèbre comédien anglais, auteur de deux pièces de théâtre, est mort le 17 avril 1777, à 60 ans.

WOOLSTON (THOMAS), né à Northampton en 1669, fit ses études à Cambridge, y fut reçu membre du collége de Sidney, et y prit le degré de bachelier; mais son peu de fortune l'empêcha d'aller jusqu'au doctorat. Il publia en 1705 un livre in-8°, intitulé *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*, réimprimé à Londres, 1732, in-8°, et donna encore plusieurs écrits au public, dont les plus dangereux sont six Discours sur les miracles de J.-C., 1727 à 1729, in-8°, où, sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire. Sa doctrine impie le fit exclure du collége de Sidney en 1721, et on lui ôta sa pension. Il se retira ensuite à Londres, où, continuant d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier, et condamné devant la cour du banc du roi, le 28 novembre 1729, à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses discours, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de sa vie. Il mourut à Londres le 27 janvier 1733, du rhume épidémique qui se fit sentir cette année dans presque toute l'Europe. Il avait publié, un peu avant sa condamnation, une Apologie sous ce titre, *Défense des discours de M. Woolston sur les miracles de J.-C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, brochure in-8°, dédiée à la reine. On a de Woolston plusieurs autres écrits en anglais, où l'on remarque beaucoup d'aigreur et d'impiété. Les savans qui les ont le mieux réfutés sont M. Gibson, évêque de Londres, M. Smalbroock, évêque de Lichtfield et de Conventri, le docteur Wade, le docteur Pierre, et M. Sherlock, évêque de Bangor. Sa Vie a été imprimée à Londres, 1733, in-8°, en anglais.

WORMIUS (OLAÜS), célèbre médecin danois, naquit à Arhus en Jurlande le 13 mai 1588. Il succéda à Gaspard Bartholin dans la chaire de médecine en 1624, devint chanoine de Lunden, et médecin du roi Christiern V. Il fit de nouvelles découvertes dans l'anatomie, et mourut étant recteur de l'académie de Copenhague le 7 septembre 1654, laissant un grand nombre d'enfans qui se sont distingués. On a de lui plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire de Danemarck, et d'autres écrits, dont les principaux sont 1° les Fastes et les Monumens danois, 1643, in-fol.; 2° l'Histoire de Norwége, 2 vol.; *Danica litteratura antiquissima sive Gothica*, 1651, in-fol. Tous ses ouvrages sont en latin.

WORMIUS (GUILLAUME), fils aîné du précédent, naquit à Copenhague en 1633. Il devint habile médecin, professeur de physique expérimentale, historiographe du roi et bibliothécaire royal, président du tribunal suprême de justice, conseiller d'Etat, et conseiller des conférences. Il mourut en 1704, à 71 ans. C'est lui qui publia la description de son père, sous le titre de *Musæum Wormianum*. Cet ouvrage, qui est estimé, fut imprimé à Leyde en 1655, in-fol. Olaüs Wormius son fils aîné fut professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, et mourut le 28 avril 1708, à 41 ans. On a de lui *De glossopetris; De viribus medicamentorum specificis; De lumborum et renum officio in re venereâ*, avec Bartholin; *De usu flagrorum*, Francfort, 1670, in-12; et d'au-

tres ouvrages. Christien Wormius, second fils de Guillaume, fut docteur et professeur en théologie, puis évêque de Sélande et de Copenhague. Il se fit généralement estimer par sa science, par son mérite, par sa régularité et par son zèle pour le bien public. Il mourut en 1737. On a de lui *De corruptis antiquitatum hebraïcarum vestigiis apud Tacitum et Martialem; Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici; Historia Sabellianismi, etc.*

WORDSALE (Jacques), excellent bouffon, a composé en anglais des Chansons, des Pièces dramatiques, et est mort le 13 juin 1767. Il est enterré à Saint-Paul.

WORTHINGTON (Guillaume), docteur en théologie, né dans le comté de Mérionet en 1703, fit ses études à Oxford, et mourut en 1778, le 6 octobre. On a de lui un grand nombre de livres de théologie, entre autres Evidence du christianisme, 1659, 2 vol. in-8°; la Théorie de la terre, suivant l'Ecriture, 1773, in-8°; Essai sur les démoniaques, 1775, in-8°, etc.

WOTTON (Edouard), savant médecin anglais au 16e siècle, natif d'Oxford, est auteur d'un livre latin intitulé: De la différence des animaux, Paris, 1552, in-fol. Ce livre est rempli d'érudition, et acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. Il avait aussi commencé le *Theatrum insectorum* que Moufet a donné à Londres, 1634, in-fol., fig. Il mourut à Londres en 1555, à 63 ans.

WOTTON (Antoine), fameux théologien anglais, natif de Londres, prit le degré de bachelier en théologie dans l'université de Cambridge en 1594. Il fut nommé deux ans après professeur de théologie au collége de Gresham, et il est le premier qui ait rempli cette chaire, qu'il fut ensuite obligé de quitter, parce que, contre les réglemens du fondateur, il s'était marié. Le traité *De reconciliatione peccatoris*, qu'il publia en 1624, et dans lequel il soutint « que la justification ne consiste que dans le pardon des péchés, » lui attira un grand nombre d'adversaires, et le fit accuser d'hérésie et de socinianisme. Il mourut le 11 décembre 1626. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse en anglais, qui sont estimés des théologiens anglicans.

WOTTON (Henri), fils du chevalier Thomas Wotton, naquit à Bockton-Hall, dans le comté de Kent, en 1568. Il fit ses études dans le nouveau collége d'Oxford, d'où il passa dans celui de la reine, et y prit le degré de maître ès-arts. Il fit dans cette occasion trois leçons sur l'œil, qui lui acquirent une grande réputation. Il voyagea ensuite pendant neuf ans en France, en Allemagne et en Italie. De retour en Angleterre, il devint secrétaire de Robert, comte d'Essex. Ce comte ayant été déclaré coupable de trahison, Wotton se retira à Florence, où il se fit tellement estimer du grand-duc, que ce prince l'envoya secrètement en Ecosse vers Jacques VI, avec des lettres pour l'avertir d'une conspiration contre sa vie. Jacques VI, étant parvenu à la couronne d'Angleterre, se ressouvint des services de Wotton, le fit chevalier, et l'envoya en ambassade neuf ou dix fois. Wotton devint prévôt d'Eaton en 1623, et y mourut en 1639. C'était un homme savant et de beaucoup d'esprit. On a de lui *Epistola de Gaspare Scioppio; Epistola ad M. Velserum*; l'Etat de la chrétienté, en anglais; et un Recueil d'autres écrits, intitulé *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651, in-8°.

WOTTON (Guillaume), théologien anglais, né le 13 août 1666, eut quelques bénéfices, et mourut le 13 février 1726. Il est enterré à Buxsted en Sussex, avec une épitaphe sur son tombeau. On a de lui Réflexions sur le savoir des anciens et des modernes, 1694, in-8°, avec une Défense qui parut en 1705; Mélanges sur les traditions des Scribes et des Pharisiens, 1718, 2 vol. in-8°; Discours sur la confusion des langues à Babel, 1730, in-8°.

WOWER ou WOUVER (Jean), savant écrivain du 17e siècle, natif d'Hambourg, mort en 1612, à 37 ans, est auteur d'un ouvrage plein d'érudition, intitulé *Polymathia*, 1603, in-4°; d'une bonne édition de Pétrone; de plusieurs lettres, Hambourg, 1609, in-8°, et d'autres ouvrages estimés. On voit, par les écrits de Wower, qu'il était

très-habile en grec, et qu'il avait beaucoup de jugement et de critique.

WOWER (Jean), parent du précédent, chevalier, conseiller de la ville d'Anvers, et membre du conseil des finances et du conseil de guerre. Ce dernier était grand partisan de Juste-Lipse, et mourut à Anvers, sa patrie, le 23 septembre 1635, à 69 ans. On a aussi de lui quelques ouvrages.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal-général et connétable de Suède, s'éleva par sa valeur et par son mérite, et se signala sur mer et sur terre. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit près d'Augsbourg les Impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage du Sund en 1658. Il mourut étant connétable de Suède, en 1676.

WREN (Cristophe), naquit à Eart-Knoyle dans le Wiltshire le 20 octobre 1632, d'une ancienne famille originaire de Binchester. Il devint professeur en astronomie au collége de Gresham à Londres en 1657, eut la même place dans le collége Savilien à Oxford en 1660; et Wren fit un voyage en France en 1665, pour y examiner les plus beaux édifices, et succéda à Jean Denham dans la place de surintendant des bâtimens du roi en 1668; et depuis ce temps-là il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics qui lui ont acquis une réputation immortelle. C'est lui qui a bâti le magnifique théâtre d'Oxford, l'église de Saint-Paul et celle de Saint-Etienne de Londres, le palais de Hamptoncourt, le collége de Chelsea, l'hôpital de Greenwich, et un grand nombre d'autres beaux édifices. On lui ota en 1718 la charge de surintendant des bâtimens. Il fut deux fois député au parlement, et mourut à Londres le 25 février 1723, à 91 ans. Il avait été créé chevalier en 1674. On a de lui un grand nombre d'ouvrages savans et estimés, outre une Harangue inaugurale qu'il prononça le 7 août 1657, lorsqu'il fut fait professeur en astronomie dans le collége de Gresham. Il propose dans cette Harangue une méthode ingénieuse pour expliquer de quelle manière se fit la rétrogradation de l'ombre dans le cadran du roi Achaz. Il fut l'un des premiers membres de la société Royale de Londres, et il y a plusieurs pièces de lui dans les mémoires de cette société. Christophe Wren, chevalier, son fils, publia, en 1708, *Numismatum Antiquorum Sylloge*, etc., in-4°. Ce dernier fut membre du parlement, et mourut en 1747, à 72 ans.

WREN (Mathieu), après avoir possédé différens bénéfices, devint évêque d'Hereford, d'où il fut transféré à Norwich, et, en 1638, à Ely. Pendant le long parlement il fut privé de son évêché, et mis à la Tour; mais, à la restauration, il fut réintégré dans son évêché, et mourut en 1664, à 81 ans. On a de lui *Increpatio Bar Jesus*, contre les sociniens, Londres, 1660, in-4°; des Sermons, etc.

WREN (Mathieu), fils aîné du précédent, fut secrétaire du duc d'Yorck, et mourut en juin 1672. Il a écrit quelques ouvrages de politique.

WULSON DE LA COLOMBIÈRE (Marc), était huguenot et gentilhomme de la chambre du roi en 1618. Ayant un jour surpris sa femme en adultère, il la tua avec son galant. Il est mort en 1658. Ses ouvrages sont *la Science héroïque*, 1669, in fol.; *Recueil d'armoiries*, 1689, in-fol.; *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, 1648, 2 vol. in-fol.

WYCHERLEY (Guillaume), né à Clive en Shrosphire vers 1640, vint en France à l'âge de 15 ans; et, à son retour en Angleterre, il rentra dans la religion protestante, qu'il avait abandonnée dans ses voyages pour se faire catholique. Il s'appliqua ensuite à l'étude du droit, qu'il quitta, sous le règne de Charles II, pour se livrer aux plaisirs et à la poésie, qui faisaient les délices de ce prince. Il donna au théâtre, en 1672, la comédie intitulée *L'Amour dans un bois, ou le Parc de Saint-James*, qui fut suivie de celle intitulée *Le Gentilhomme maître à danser; Le Plain-Dealer*, et *Le Contry-Wife*: leur succès le fit rechercher à la ville et à la cour. Mais son mariage avec la comtesse de Drogheda, qui le fit maître de tout son bien, le mit mal à la cour; et, après la mort de cette dame, la succession lui étant contestée, et ne pouvant payer ses créanciers, il fut mis

en prison, il y passa sept ans; et il y serait demeuré plus long-temps, si le roi Jacques II, au sortir d'une représentation du *Plain-Dealer*, n'eût ordonné que les dettes de Wycherley fussent acquittées, et ne lui eût donné une pension de 200 liv. sterl. Nonobstant cette générosité, il ne satisfit point ses créanciers, parce qu'il n'avait osé déclarer toutes ses dettes; la mort même de son père, qui lui laissait plus de 600 liv. sterl. de rente, ne le put tirer d'embarras, parce qu'il ne pouvait disposer de ce bien que pour un douaire. Wycherley prit ce dernier parti, et se remaria à une jeune demoiselle en 1715, à l'âge d'environ 80 ans. Il mourut 11 jours après. Outre les quatre comédies dont nous avons parlé, et qui sont imprimées à Londres, 1731, in-12, on a de lui des OEuvres posthumes, imprimées à Londres en 1728, in-12. Il y a de l'esprit et du génie poétique; mais elles sont trop satiriques et trop licencieuses. Wycherley s'est efforcé d'imiter Molière, surtout *Le Misanthrope* et *L'Ecole des femmes*.

WYMPNA. *Voy.* Wimpina.

WYNANTS (Jean), peintre hollandais du 17e siècle, est un des meilleurs paysagistes de Hollande. Ses tableaux sont rares en France.

X

XACCA, philosophe indien, Japonais, apprit aux Japonais la métempsycose et la théologie idolâtrique de la Chine.

XANTIPPE, femme de Socrate. *V.* SOCRATE.

XANTIPPE, général lacédémonien, fut envoyé au secours des Carthaginois, 255 avant Jésus-Christ, contre les Romains, lesquels, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubals. Xantippe défit les Romains en plusieurs rencontres; et, malgré la résistance de Régulus, il rendit les Romains beaucoup inférieurs aux Carthaginois. Ceux-ci, craignant que Xantippe n'acquît trop d'autorité, le renvoyèrent en son pays; et, par une noire ingratitude, ordonnèrent à ceux qui le reconduisaient à Lacédémone de lui faire faire naufrage, et de le faire périr en chemin. Cette trahison acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaise foi avait déjà passé en proverbe.

XAVIER. *Voy.* FRANÇOIS-XAVIER.

XAVIER (JÉRÔME), frère de saint François Xavier, était Navarrois; il entra chez les jésuites d'Alcala en 1568, fut missionnaire dans les Indes, où il est mort à Goa en 1617. Il a composé en Portugais une Histoire de Jésus-Christ et de saint Pierre, qu'un Indien a traduite en persan, et que Louis de Dieu a traduite du persan en latin, et fait imprimer à Leyde, 1639, in-4°. Louis de Dieu ne l'a fait que pour tourner le jésuite en ridicule, par les faits apocryphes qu'il a insérés dans son histoire.

XENOCRATE, l'un des plus illustres philosophes de l'ancienne Grèce, naquit à Chalcédoine, et se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon, pour lequel il eut toujours beaucoup de respect et d'attachement. Il l'accompagna au voyage de Sicile; et, comme Denys-le-Tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que quelqu'un lui couperait la tête, « Personne, répondit Xénocrate, ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne. » Il étudia sous Platon en même temps qu'Aristote, mais non pas avec les mêmes talens, car il l'avait l'esprit lent et la conception dure; au lieu qu'Aristote avait l'esprit vif et pénétrant; ce qui faisait dire à Platon « que le premier avait besoin d'éperon, et l'autre de bride; » mais si Xénocrate était inférieur à Aristote du côté de l'esprit, il le surpassait beaucoup dans la pratique de la philosophie morale. Il était grave, sobre, austère, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens que Platon l'exhortait souvent *à sacrifier aux Grâces*. Il souffrait très-patiemment les réprimandes de Platon; et, lorsqu'on l'excitait à se défendre, « il ne me traite ainsi, répondait-il, que pour mon profit. » On le loue surtout pour sa chasteté. Il avait acquis un tel empire sur ses passions, que Phryné, la plus belle courtisane de la Grèce, ayant gagé de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût été le trouver, et qu'elle eût employé tous les moyens imaginables: comme on se moquait d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit « qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle avait parié de faire succomber un homme, et non point une statue. » Xénocrate fit paraître dans sa conduite toutes les autres parties de la tempérance. Il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il avait une si grande sobriété, qu'il était quelquefois obligé de jeter ses provisions, parce qu'elles étaient moisies et trop vieilles; ce qui fit que les Grecs disaient en proverbe, *le fromage de Xénocrate*, lorsqu'ils voulaient faire entendre qu'une chose durait long-temps. Il succéda dans l'académie d'Athènes à Speusippe, successeur de Platon, 339 ans avant J.-C. Il voulait que ses disciples sussent les mathématiques avant que de venir sous lui; et il renvoya un jeune homme qui ne les savait point, en disant « qu'il

n'avait point la clef de la philosophie.» Il s'acquit une si grande réputation de sincérité et de probité, qu'il fut le seul que les magistrats d'Athènes dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment. Polémon, jeune homme riche, mais si dissolu que sa femme l'avait accusé en justice à cause de ses mœurs infâmes, ayant un jour bien bu, et courant par les rues avec ses compagnons de débauche, entra dans l'auditoire de Xénocrate à dessein de s'en moquer et d'y faire des insolences. Tous les auditeurs s'indignèrent de sa manière d'agir; mais Xénocrate ne se troubla point; il tourna aussitôt son discours sur la tempérance, et parla de cette vertu avec tant de force, de dignité et de noblesse, qu'il fit naître tout d'un coup dans l'âme de ce débauché des résolutions de renoncer aux voluptés et de s'attacher à la sagesse. Polémon devint, dès ce moment, un disciple de la vertu; il ne but plus que de l'eau, et succéda dans la suite à Xénocrate dans la chaire de philosophie. Cette conversion fit grand bruit, et fit tellement respecter Xénocrate, que, quand il paraissait dans les rues, la jeunesse débauchée n'osait s'y tenir, et s'écartait pour éviter sa rencontre. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade vers Philippe, roi de Macédoine, et long-temps après vers Antipater; ces deux princes ne purent jamais le corrompre par leurs présens, et cette conduite lui fit recevoir un double honneur. Alexandre-le-Grand eut tant d'estime pour lui, qu'il lui envoya 50 talens, somme considérable en ce temps-là. Mais les députés de ce prince étant arrivés à Athènes avec cette somme, Xénocrate les invita à manger, et ne leur fit servir que son repas ordinaire. Le lendemain, comme ils lui demandaient à qui il voulait qu'ils comptassent les 50 talens. « Le souper d'hier, leur répondit-il, ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?» voulant marquer par là qu'il se contentait de peu, et que l'argent était nécessaire aux rois et non pas aux philosophes. Les députés d'Alexandre lui firent néanmoins de si grandes instances, qu'il prit une petite partie de la somme, de peur de témoigner quelque mépris pour ce grand monarque. Il est étonnant que les Athéniens aient laissé traiter un philosophe de ce mérite si indignement par les fermiers et les receveurs de leurs impôts; car, quoiqu'ils les eussent une fois condamnés à l'amende pour avoir voulu mener Xénocrate en prison, faute de payer un certain impôt mis sur les étrangers, il est constant néanmoins que ces mêmes collecteurs et receveurs le vendirent une autre fois, parce qu'il n'avait pas de quoi payer. Mais Démétrius Phaléréus ne put souffrir une action si blâmable; il acheta Xénocrate, le mit sur-le-champ en liberté, et paya la dette aux Athéniens. Xénocrate mourut vers 314 avant J.-C., à l'âge d'environ 90 ans, pour s'être heurté de nuit à un vase de cuivre. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, un Traité de l'Art de régner; six livres de la Nature; six de la Philosophie; un des Richesses, etc., mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On trouve sous son nom un Traité de la mort, dans le Iamblique d'Alde, 1497, in-fol. Il disait « qu'on s'était souvent repenti d'avoir parlé, mais jamais de s'être tu; que les véritables philosophes sont les seuls qui font de bon gré et de leur propre mouvement ce à quoi la crainte des lois contraint les autres; que c'est un aussi grand péché de jeter les yeux sur la maison de son prochain que d'y mettre le pied; et qu'il fallait mettre des lames de fer aux oreilles des enfans pour les défendre et les rendre sourds aux discours corrompus, plutôt que d'en mettre aux athlètes pour les garantir des coups, etc. » Mais il est étonnant qu'un philosophe qui avait une si excellente morale eût une si pitoyable théologie. Il ne reconnaissait point d'autre divinité que le ciel et les sept planètes, ce qui faisait huit dieux. Cicéron, dans son livre Ier de la Nature des dieux, réfute très-bien cette doctrine absurde et ridicule. Au reste, on loue Xénocrate de ce que la pesanteur de son esprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ses études, et Plutarque se sert de son exemple pour encourager les esprits lourds. Il ne faut pas confondre ce célèbre philosophe avec plusieurs autres Xénocrates dont il est parlé dans l'histoire.

XENOPHANES, fameux philosophe grec, natif de Colophon, fut disciple d'Archelaüs, selon quelques-uns, et

contemporain de Socrate; d'autres veulent qu'il ait appris de lui-même tout ce qu'il savait, et qu'il ait vécu en même temps qu'Anaximandre, et avant Socrate vers 540 avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il vécut près de 100 ans, et qu'il composa plusieurs poëmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. On croit que son système sur la divinité était peu différent du Spinosisme. Il composa des vers contre ce qu'Homère et Hésiode ont dit des dieux du paganisme. Il y tenait pour maxime « qu'il n'est pas moins impie de soutenir que les dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent, puisqu'en l'un et en l'autre de ces deux cas, disait-il, il serait également vrai qu'ils n'existent pas toûjours; » maxime véritable, par rapport aux dieux du paganisme, mais qu'il serait absurde et impie d'appliquer au dogme de l'incarnation. Xénophanes croyait que la lune est un pays habité; qu'il est impossible de prédire naturellement les choses futures, et que le bien surpasse le mal dans l'ordre de la nature. Il y a beaucoup d'apparence qu'il croyait aussi l'incompréhensibilité de toutes choses. Se trouvant un jour aux fêtes des Egyptiens, et leur voyant faire des lamentations, il se moqua d'eux, en disant: « Si les objets de votre culte sont des dieux, ne les pleurez pas; s'ils sont des hommes, ne leur offrez point de sacrifices. » Ses impiétés l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Sancle, aujourd'hui Messine, et à Catane. Il y fonda la secte éléatique, et eut pour disciple Parménide. Plutarque rapporte que ce philosophe se plaignait de sa pauvreté, et que, disant un jour à Hiéron, roi de Syracuse, « qu'il était si pauvre qu'il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs; » ce prince lui répondit: « Eh, comment! Homère que tu reprends et que tu blâmes ordinairement, tout mort qu'il est, en nourrit plus de dix mille. » Un homme avec lequel il refusait de jouer aux dés, lui reprochant d'être poltron: « Oui, je le suis extrêmement, répondit Xénophanes, quand il s'agit de faire des actions honteuses. » Athénée, Plutarque et plusieurs autres anciens auteurs citent souvent des fragmens de ses vers, et c'est tout ce qui nous reste de lui.

XÉNOPHON, très-célèbre capitaine, philosophe et historien grec, natif d'Athènes, et fils de Gryllus, fut l'un des plus illustres disciples de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Ayant pris le parti des armes, il entra à la tête des troupes dans Byzance, l'an 400 avant Jésus-Christ, et empêcha, par son éloquence, cette ville d'être pillée. Il alla ensuite avec 10,000 Grecs au secours du jeune Cyrus, et l'accompagna dans l'expédition que ce prince fit dans la Perse contre son frère Artaxerxès. Cyrus ayant été vaincu et tué, Xénophon fut le chef de la fameuse retraite de ces 10,000 Grecs, dont il est tant parlé dans l'histoire, et en eut presque tout l'honneur. Quand il les eut ramenés, et qu'il les eut remis aux Lacédémoniens, il suivit Agésilas en Asie. Quelque temps après, ayant été banni d'Athènes, à la sollicitation d'Artaxerxès, il se retira à Scillonte, ville des Lacédémoniens, où il s'appliqua à l'étude de la philosophie, se divertissant avec ses amis, et composant divers traités de morale et d'histoire. Ce fut lui qui publia l'histoire de Thucydide et qui la continua. Après la prise de Scillonte par les Thébains, il se retira à Corinthe. Un jour qu'il sacrifiait, on lui apporta la nouvelle de la mort de son fils; il ôta alors le chapeau de fleurs qu'il avait sur la tête; mais lorsqu'on eut ajouté que ce fils, qui avait tué Epaminondas à la bataille de Mantinée, était mort en homme de cœur, il remit aussitôt son chapeau de fleurs sur sa tête. Xénophon mourut à Corinthe vers l'an 360 avant J.-C., à 90 ans. Il nous reste de lui: 1° la Cyropédie, en 8 livres, qui a été traduite en français par Charpentier; 2° l'Expédition et la retraite des dix mille, en sept livres, traduite en français par M. d'Ablancourt; 3° l'Histoire grecque, en sept livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en français par M. d'Ablancourt, c'est le tome de son Thucydide; 4° les Dits mémorables de Socrate, en quatre livres; 5° un excellent petit traité intitulé l'Economique; 6° l'Eloge d'Agésilas; 7° l'Apologie de So-

crate ; 8° un dialogue intitulé Hiéron, où le Tyran entre Hieron et Simonide ; un petit Traité des revenus ou des produits de l'Attique ; un autre de l'Art de monter et de dresser les chevaux ; un troisième sur la manière de les nourrir, et un petit Traité de la chasse; 9° un excellent dialogue intitulé le Banquet des philosophes; 10° enfin deux petits Traités l'un du gouvernement des Lacédémoniens, et l'autre du gouvernement des Athéniens. Pour ce qui est du livre des Equivoques, qu'Annius de Viterbe et d'autres lui ont attribué, il est certain qu'ils ne sont pas de Xénophon. Les meilleures éditions de ses Œuvres sont celles de Paris, 1625, in-fol. ; de Leipsick, 1763, 4 v. in-8°, et d'Oxford, 1703, en grec et en latin, 5 vol. in-8°; 1727 et 1735, 2 vol. in-4°; ces deux volumes ne contiennent que la Cyropédie, la Retraite des dix mille, et l'Eloge d'Agésilas. On y trouve toute l'urbanité attique, et l'on y admire les belles qualités qui caractérisent les grands écrivains. Il y a surtout dans la Cyropédie, ou son livre de l'éducation de Cyrus l'ancien, une beauté de langage et une douceur de style inexprimables. Les Grecs ont fait tant de cas des écrits de Xénophon, qu'ils lui ont donné le surnom d'*Abeille grecque*, et de *Muse athénienne*. On a imprimé en 1745, 2 vol. in-12, divers ouvrages de Xénophon, en français; la Retraite des dix mille; les Choses mémorables; et la Vie de Socrate, Hiéron.

XÉNOPHON *le jeune*, écrivain grec, ainsi nommé pour le distinguer du célèbre Xénophon dont il est parlé dans l'article précédent, était d'Éphèse, et vivait, selon quelques-uns, avant Héliodore, c'est-à-dire au plus tard vers le commencement du 4e siècle. Il n'est connu que par ses Ephésiaques, roman grec en 5 livres qui est estimé, et qui contient les amours ou aventures d'Abrocome et d'Anthia. Ce roman a été imprimé en grec et en latin, à Londres, en 1726, in-4°, et M. Jourdan de Marseille en a donné une traduction française en 1748, in-12.

XERXÈS Ier, cinquième roi de Perse, et second fils de Darius, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C. Il fut préféré à Artabazane son aîné, parce que celui-ci était né dans le temps que Darius, fils d'Histaspe, n'était qu'un homme privé, au lieu que Xerxès fut mis au monde par Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Au commencement de son règne il réduisit l'Égypte sous sa puissance, et y laissa son frère Achemène pour gouverneur. Il résolut ensuite de faire la guerre aux Grecs, et marcha contre eux avec une armée de 800,000 hommes et une flotte de 1000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, et fit percer l'isthme du mont Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, il comprit que ce ne sont pas toujours les plus grandes armées qui sont les plus redoutables; car Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa longtemps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une multitude de Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xerxès la fameuse bataille navale de Salamine, et cette perte ayant été suivie de divers naufrages des Perses, Xerxès fut contraint de se retirer honteusement dans ses États, laissant dans la Grèce Mardonius son général, avec le reste de l'armée. Xerxès fut tué par Artaban l'Hyrcanien, 464 avant J.-C., et eut pour successeur Artaxerxès Longuemain.

XERXÈS II, septième roi de Perse, succéda à son père Artaxerxès Longuemain, 425 avant J.-C. Il fut assassiné un an après par son frère Sogdien, qui s'empara du trône.

XI, ou CHI-HOANG-TI, ou XIUS, fameux empereur de la Chine, monta sur le trône vers 240 avant J.-C. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne posédait auparavant qu'une partie, il porta ses armes victorieuses contre les Tartares ; et, pour empêcher leurs irruptions, il fit 221 ans avant J.-C., bâtir cette fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Cet ouvrage immense fut construit en cinq ans, et il subsiste encore aujourd'hui dans un contour de 500 lieues.

XIMENES (François), peintre espagnol, né à Taragone, mort à Saragosse en 1666, à 78 ans. On y voit de ses tableaux, dans lesquels on remarque beaucoup d'imagination et de goût.

XIMENEZ (François), naquit à Torrelaguna dans la Vieille Castille

en 1437, d'Alphonse de Cisneros de Ximenez, procureur en la juridiction de ce bourg. Etant à Rome, et ayant été volé dans son voyage, il n'en rapporta qu'une bulle pour la première prébende qui vaquerait. L'archevêque de Tolède la lui refusa, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uceda, où un prêtre qui y était prisonnier depuis long-temps lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Singuença, où le cardinal Gonsalez de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenez entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux; mais, se voyant accablé de visites, il se retira dans une solitude nommée Castanel, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. A son retour à Tolède, la reine Isabelle de Castille le choisit pour son confesseur, et le nomma en 1495 à l'archevêché de Tolède, dont elle le fit pourvoir à son insu. Ximenez, en ayant reçu les bulles de la main de cette princesse, se contenta de les baiser sans les ouvrir, et les rendit à la reine en disant: « Madame, ces lettres ne s'adressent pas à moi, et partit aussitôt pour son couvent de Castanel, bien résolu de ne point accepter cet archevêché. La reine fut édifiée de son refus; et, Ximenez y persistant toujours, il fallut pour le vaincre un commandement exprès du pape. Il n'accepta néanmoins qu'avec ces conditions, « qu'il ne quitterait jamais l'église de Tolède; qu'on ne chargerait d'aucune pension son archevêché, l'un des plus riches du monde, et qu'on ne donnerait aucune atteinte aux priviléges et aux immunités de son église. Il en prit possession en 1498, et fut reçu à Tolède avec une magnificence extraordinaire. Ses premiers soins furent de pourvoir aux besoins des pauvres, de visiter les églises et les hôpitaux, de purger son diocèse des usuriers et des lieux de débauche. Il cassa les juges qui remplissaient mal leur devoir, et mit en leur place des personnes dont il connaissait la probité et le désintéressement. Il tint ensuite un synode à Alcala, et un autre à Talavera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé de son diocèse. Il travailla en même temps à la réforme des cordeliers dans les royaumes de Castille et d'Aragon, et en vint heureusement à bout, nonobstant les oppositions qu'il y rencontra. Il établit une célèbre université à Alcala, et y fonda en 1499 le fameux collége de Saint-Ildephonse, qui fut bâti par Pierre Gumiel, l'un des plus habiles architectes de son temps. Ximenez entreprit, trois ans après, le grand projet d'une Bible polyglotte. Il fit venir à ce dessein, d'Alcala à Tolède, un grand nombre de savans hommes dans les langues latine, grecque, hébraïque, arabe et autres, dont la connaissance est nécessaire pour la parfaite intelligence de l'Écriture sainte. Quoiqu'il eût fait travailler à cette Bible polyglotte dès l'an 1502, elle ne fut néanmoins imprimée qu'en 1514 à 1717, 6 vol. in-fol., à Alcala. Elle contient le texte hébreu de la Bible, la version des Septante, avec une traduction littérale, celle de saint Jérôme, et enfin les Paraphrases chaldaïques d'Onkelos sur le Pentateuque seulement. Dans la première préface, qui est à la tête de cette Bible, et qui est adressée au pape Léon X, ce savant archevêque y dit « qu'il est très-utile à l'Eglise de donner au public les originaux de l'Ecriture, soit parce qu'il n'y a aucune traduction qui puisse parfaitement représenter ses originaux, soit parce qu'on doit, selon le sentiment des saints Pères, avoir recours au texte hébreu pour les livres de l'Ancien Testament, et au grec pour ceux du Nouveau. » On travailla à cette Bible pendant plus de 12 ans. Ximenez s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin, et en fit la dépense, qui monta à des sommes immenses. Il acheta sept exemplaires en hébreu 4000 écus, et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. C'est cette Bible qu'on nomme *la Polyglotte de Ximenez*. Il y ajouta un dictionnaire des mots hébreux et chaldaïques de la Bible, et cette Polygotte acquit à ce grand homme une gloire immortelle. Le pape Jules II lui donna en 1507 le chapeau de cardinal, et le roi Ferdinand-le-Catholique lui confia l'administration des affaires d'Etat. Le cardinal Ximenez fut, dès ce moment, l'âme de tout ce qui se faisait en Espagne. Il signala le commencement de

son ministère en déchargeant le peuple du subside onéreux nommé *Acavala*, qu'on avait continué à cause de la guerre de Grenade, et travailla avec tant de zèle et de succès à la conversion des mahométans, qu'il en convertit près de 3000, avec un prince du sang des rois de Grenade. Il baptisa cette grande multitude dans une place spacieuse, où, ayant fait apporter tous les livres de l'Alcoran, il y fit mettre le feu. Ce jour fut depuis solennisé comme une fête en Espagne. Le cardinal Ximenez étendit en 1509 la domination de Ferdinand chez les Maures, par la conquête qu'il fit de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger. Il entreprit cette conquête à ses dépens, et marcha lui-même à la tête de l'armée espagnole, revêtu de ses ornemens pontificaux, et accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de religieux. A son retour le roi Ferdinand alla à quatre lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Quelque temps après, ce cardinal, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir à ses dépens ; ce qui lui gagna tellement l'affection de tout le monde, que, pour conserver la mémoire d'une si belle action, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède et dans la place publique. Le roi Ferdinand, en mourant, en 1516, nomma le cardinal Ximenez régent de ses états, et l'archiduc Charles (qui fut depuis l'empereur Charles-Quint) confirma cette nomination. Le cardinal Ximenez n'eut pas plutôt reçu la confirmation de sa régence, qu'il ne pensa plus qu'à faire valoir son autorité. Il fit une réforme des officiers du conseil suprême et de ceux de la cour, ordonna aux juges de réprimer les oppressions des riches et des seigneurs, et congédia les deux favoris du prince Ferdinand. Comme les grands murmuraient de ces changemens, quelques officiers demandèrent au cardinal quel pouvoir il avait d'en user ainsi. Il leur fit voir aussitôt les soldats qui composaient sa garde ordinaire, et leur dit que c'était dans leurs forces que consistait son pouvoir. Puis, prenant le cordon de saint François, et le remuant de sa main : « Ceci me suffit, dit-il, pour mettre à la raison des sujets rebelles. » En même temps il fit tirer des canons qu'il avait derrière son palais, et conclut par ces paroles : « *Hæc est ratio ultima regis*, » c'est-à-dire : Voilà la raison décisive des rois. » Il s'opposa à la réforme de l'inquisition, s'appliqua avec un soin infatigable aux affaires de l'Église et de l'État, et n'oublia rien de ce qu'il croyait pouvoir contribuer à la gloire de la religion et à l'avantage de ses souverains. Enfin, après avoir gouverné l'Espagne pendant 22 ans, sous les règnes de Ferdinand, d'Isabelle, de Jeanne, de Philippe et de Charles d'Autriche, il fut empoisonné, et mourut le 8 novembre 1517, à 81 ans. Il fut enterré au collége de Saint-Ildephonse-d'Alcala, où l'on voit son tombeau. Il avait fait plusieurs beaux établissemens, entre autres les fondations de deux magnifiques monastères de filles, dont l'un était destiné à élever dans la piété un grand nombre de demoiselles de qualité qui se trouvaient sans biens, et l'autre était un asile pour les pauvres filles en qui on verrait une vraie vocation à la vie religieuse. Il fonda aussi dans la cathédrale une chapelle pour y faire l'office suivant le rit mozarabe. *Voy*. ORTIZ. La fontaine d'eau vive qu'il fit conduire dans le bourg de Torrelaguna, pour la commodité du public, et les autres dépenses qu'il fit en ce seul lieu, lui coûtèrent près d'un million d'or. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme peuvent lire sa vie écrite par M. Fléchier et par M. Marsollier, chacune en 2 vol. in-12, et celle de Gomez, in-fol. Il ne faut pas confondre ce célèbre cardinal avec Roderic Ximenez, archevêque de Tolède, qui obtint en 1247, au concile de Lyon, la primatie des Espagnes pour son siége, contre l'évêque de Compostelle qui y prétendait. Il mourut en s'en retournant. Nous avons de lui une Histoire d'Espagne en 9 livres. Il y a plusieurs autres écrivains espagnols du nom de Ximenez.

XIMENEZ (SÉBASTIEN), jurisconsulte espagnol, mort vers 1600, a donné *Concordantiæ utriusque juris*, Tolède, 1596, in-fol., auquel un autre jurisconsulte en a ajouté un autre en 1619.

XIPHILIN (JEAN), célèbre patriarche de Constantinople dans le 11e siè-

cle, était de Trébisonde. Il se distingua par sa science et par sa probité, et fut élevé sur le siége de Coustantinople en 1064. Il mourut le 2 août 1075. Il y a un Sermon de lui dans la Bibliothéque des pères. Il ne faut pas le confondre avec son neveu nommé aussi Xiphilin. C'est de ce dernier que nous avons un bon Abrégé de l'Histoire de don Cassius, Paris, 1592, in-fol. Le président Cousin l'a traduit en français.

XYLANDER (Guillaume), né à Augsbourg en 1532, de parens pauvres, fut professeur en grec à Heidelberg. Son extrême pauvreté et sa grande application à l'étude lui firent contracter une maladie dont il mourut à Heidelberg en 1576, à 44 ans. On a de lui une traduction latine de Dion Cassius, de Marc-Aurèle, etc., et un grand nombre d'autres ouvrages. On doit attribuer les fautes que l'on y trouve à sa pauvreté; car, étant obligé d'écrire pour vivre, il n'avait pas le temps de perfectionner ses écrits, ni de les revoir avec toute l'attention et l'exactitude dont il était capable.

Y.

YALDEN (THOMAS), né à Exeter en 1671, fit ses études au collége de la Madeleine à Oxford, devint recteur de Chalton et Cléanville, dans le comté d'Hertford, et mourut le 16 juillet 1736. On a de lui différens poëmes sur les événemens qui se présentaient; ses Hymnes à la Nuit et au Jour paraissent lui avoir fait le plus d'honneur.

YAO, fameux empereur de la Chine, est regardé par les Chinois comme leur législateur et comme le modèle de tous les souverains. Il monta, dit-on, sur le trône vers 2357 ans avant J.-C., et eut Chun pour son successeur. On prétend que c'est à Yao que l'histoire de la Chine commence à être certaine, et que tout ce qui précède ce prince chez les Chinois est rempli de fables ou de faits incertains; mais c'est encore trop dire, car il n'y a rien de certain dans l'histoire que ce qui nous est transmis par des écrits et des monumens. Or les écrits et les monumens chinois ne remontent tout au plus qu'à 800 ans avant J.-C., d'où l'on doit conclure que tout ce qu'on nous débite des antiquités chinoises antérieures à 800 ans avant J.-C., est fabuleux ou du moins très-incertain.

YOUNG (EDOUARD), était fils d'un curé, et le devint lui-même de Wettwin, dans le Herfordshire. En 1730 il était déjà chapelain du roi, et se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lee. Elle avait deux enfans qui moururent, ainsi que leur mère, en 1741. Un fils unique consola Young de ses pertes, mais ne le retira pas de cette humeur sombre qu'il a si bien peinte dans ses Nuits. Il mourut en 1765. Outre son poëme des *Nuits*, il a donné les tragédies de *Busiris*, *la Vengeance*, *les Frères* (Démétrius et Persée), et autres poëmes, Dublin, 1764, 4 vol. in-12, traduits en français par M. Le Tourneur, 1769, 4 vol. in-8° ou in-12. Il prouve, dans ses *Nuits*, l'immortalité de l'âme, par les absurdités de l'hypothèse contraire.

YOUNG, en latin JUNIUS (PIERRE), né à Dundée en Ecosse, fut précepteur, avec Buchanan, de Jacques VI, roi d'Ecosse. Il fut chargé de plusieurs ambassades, et mourut le 7 janvier 1637. Le cinquième de ses fils fut

YOUNG (PIERRE), né à Setoun en Ecosse le 29 août 1584. Il fut bibliothécaire de Saint-James. Cette place, qui lui fut ôtée pendant le temps des troubles, l'a fait soupçonner d'en avoir pillé une partie; cependant les livres qu'on prétendait qu'il avait pillés furent vendus avec les siens, après sa mort, arrivée le 7 septembre 1652. C'est lui qui a donné la première édition de la première Epître de saint Clément. On trouve dans la Polyglotte d'Angleterre le commencement de ses notes sur les Septante, que les guerres civiles l'empêchèrent d'achever.

YPRES (CHARLES D'), peintre, ainsi nommé du nom de la ville de sa naissance, a beaucoup travaillé à Ypres ou dans les environs. Il est mort d'un coup de couteau qu'il s'était donné, en 1564.

YRIARTE (DOM JEAN D'), né à l'île Ténériffe en 1702, vint faire ses études à Paris et à Rouen; puis, s'étant fixé à Madrid, il y fut bibliothécaire du roi, de l'académie Royale de la langue espagnole, et interprète de la première secrétairerie d'Etat. Il est mort le 23 avril 1771. Il a donné le premier vol. in-fol. du catalogue des Manuscrits grecs de la bibliothèque Royale; le catalogue des Manuscrits arabes de l'Escurial, 2 vol. in-fol.; une Paléographie grecque, in-4°; ses œuvres diverses en espagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4°; on y trouve des poésies latines.

YSE (ALEXANDRE DE), ministre de Grenoble, puis professeur de théologie à Die en Dauphiné, composa un discours pour réunir les protestans et les catholiques. Comme il marquait dans cet écrit du penchant pour l'église romaine, il fut privé de sa chaire, et s'en alla en Piémont, d'où il fut député en Angleterre du temps de Cromwell. Il assista ensuite au synode des protestans tenu à Loudun. On lui attribue *Proposition pour la réunion des deux religions en France*, 1677, in-4°.

YVAN (Antoine), né à Rians, petite ville de Provence, le 10 novembre 1576, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Magdeleine de la Trinité. Il fonda avec elle en 1637 l'ordre des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde, dont il fut le premier directeur et le premier confesseur. Il mourut le 8 octobre 1653. On a de lui des lettres et un livre de piété intitulé *Conduite de la perfection chrétienne*. *Voy*. sa vie par Gilles Goudon, Paris, 1662, in-4°, et par le père Léon, carme, 1654, in-12.

YVEL (Jean). *Voy*. Jewel.

YVES (Saint); la cathédrale de Tréguier possède son corps. Sa vie est imprimée en 1618 et en 1695, in-12.

YVES (Saint), official en Bretagne, naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, le 17 octobre 1253, d'une famille noble. On dit qu'il exerça la profession d'avocat gratuitement, en faveur des pauvres, des veuves et des orphelins, et l'on rapporte même, dans le livre intitulé *Le Miroir historial*, ou *Rosiers des guerres*, l'histoire d'une cause qu'il fit gagner à une hôtellière de Tours, à laquelle deux étrangers avaient remis en dépôt une valise; mais il a lieu de douter que saint Yves ait été avocat. Quoi qu'il en soit, il alla à Rennes se mettre sous la discipline d'un pieux et savant religieux, et devint peu de temps après official du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son official et le chargea de la cure de Tresdret, puis de celle de Lohanec. Saint Yves y remplit les devoirs d'un excellent official et d'un bon curé. Il prêchait en français et en breton, et faisait en latin des harangues synodales. Il mourut le 19 mai 1303, à 50 ans. On voit, par les anciens comptes du domaine, que le roi lui faisait une pension considérable. Il fut canonisé par Clément VI en 1347.

YVES (Charles Saint-), né le 10 novembre 1667 à la Viette près Rocroi, entra dans la maison de Saint-Lazare en 1686. Il s'y appliqua à la médecine des yeux, et quitta Saint-Lazare en 1711, pour venir demeurer avec son frère. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe; et, ne pouvant suffire à traiter les malades qui lui venaient de toutes parts, il choisit un jeune homme, nommé Etienne Léofroi, pour lui aider. L'adresse de ce jeune homme plut à M. de Saint-Yves. Il lui permit de porter son nom, le maria avec sa gouvernante, et le fit son légataire universel. M. de Saint-Yves mourut en 1736. Il a fait imprimer un Traité des maladies des yeux, 1722, in-4°, Amsterdam, 1736, in-8°.

YVES DE PARIS, après avoir exercé les fonctions d'avocat à Paris avec distinction, se fit capucin, et travailla pendant près de 60 ans avec un zèle infatigable à la conversion des pécheurs et des hérétiques. Il mourut en 1678, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont *La Conduite du Religieux*; *La Théologie naturelle*, *Les Pratiques de piété*, et *Les Amours divins*; *Les Maximes et Morales chrétiennes*; *Le Gentilhomme chrétien*; *L'Agent de Dieu dans le monde*; *Les fausses opinions et vaines excuses du pécheur*; *Le Magistrat intègre*; *Heureux succès de la piété*, et *Triomphe de la vie religieuse*. Ce dernier ouvrage, plein de mépris pour le clergé, et de louanges outrées pour les religieux, fut censuré par le clergé, mais la censure ne fut pas publiée. On lui attribue encore trois Traités latins dont l'un est intitulé Nouvelle méthode d'astrologie de François Alleius, arabe chrétien, Rennes, 1654, in-fol.; l'autre, le Destin de l'univers, 1654; et le troisième, Dissertation sur le livre du destin, 1655, in-fol. Il prédit dans le second Traité une grande désolation en Angleterre pour l'année 1756. Cette vaine prédiction se trouve dans l'édition de 1654, qui est rare. Il y a des corrections et des retranchemens dans les éditions suivantes, faits sur les plaintes des puissances maltraitées dans cet ouvrage. Il y en a une contrefaçon sous la date de 1654, mais le nom de la ville n'y est pas.

YVES de Chartres. *Voy*. Ives.

YVETAUX. *Voyez* Ivetaux.

YVON (Pierre), de Montauban, sectateur de Labadie, et chef de sa secte après sa mort, s'appropria le village de Wiewert en Frise, où il prêchait son petit troupeau.

Z.

ZABAGLIA (Nicolas), charpentier de Rome, qui mit sur pied l'obélisque qui était couché dans le Champ-de-Mars, haut de cent un pieds, par ordre de Benoît XIV. On a publié le Recueil de ses machines, 1743, in-folio.

ZABARELLA ou DE ZABARELLIS (François), né à Padoue en 1339, enseigna le droit canonique dans cette ville et à Florence. Il se fit tellement aimer et estimer dans cette dernière ville, par sa vertu, par son éloquence et par son savoir, que la chaire archiépiscopale étant devenue vacante, il fut élu pour la remplir; mais cette élection n'eut point d'effet, parce que le pape, plus diligent, l'avait déjà donnée à un autre. Zabarella fut ensuite attiré à Rome par Boniface IX et par Jean XXIII, qui lui donna l'archevêché de Florence, et le fit cardinal en 1411. Depuis ce temps Zabarella fut appelé *le Cardinal de Florence*. Il fut envoyé en ambassade par le pape, à la cour de l'empereur Sigismond, qui demandait un concile, tant à cause des hérésies de Bohème qu'à cause des anti-papes. Ce prince ayant choisi la ville de Constance pour y tenir le concile général, Zabarella parut en ce concile avec beaucoup d'éclat. Il y conseilla la déposition de Jean XXIII, et il y a tout lieu de croire qu'il aurait été élu pape, s'il ne fût mort le 26 septembre 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection de Martin V. L'empereur et tout le concile assistèrent à ses funérailles, et Pogge prononça son oraison funèbre. On a de Zabarella 6 vol. in-fol. de Commentaires sur les Décrétales et les Clémentines; 1 vol. de Conseils; 1 vol. de Harangues et de Lettres; un Traité *De Horis canonicis; De felicitate, libri tres; variæ legum repetitiones; Opuscula de artibus liberalibus; De naturâ rerum diversarum; Commentarii in naturalem et moralem Philosophiam; Historia sui temporis; Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*; enfin des Notes sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et un Traité du Schisme, Bâle, 1565, in-fol., dans lequel il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles. Les protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome, et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*index*. Ce cardinal avait un neveu nommé Barthélemi Zabarella, lequel professa le droit canon à Padoue avec beaucoup de réputation. Il fut ensuite archevêque de Florence, et référendaire de l'Eglise, sous le pape Eugène IV. Il mourut le 12 août 1442, à 46 ans.

ZABARELLA (Jacques), naquit à Padoue le 5 septembre 1533, de Barthélemi Zabarella, dont il est parlé dans l'article précédent. Il se plut extrêmement à l'astrologie, et s'amusa à dresser beaucoup d'horoscopes. Zabarella enseigna la logique à Padoue pendant 15 ans, depuis 1564, puis la philosophie jusqu'à sa mort. Ayant été député plusieurs fois à Venise, il harangua le sénat avec éloquence, et mourut à Padoue au mois d'octobre 1589, à 56 ans, ayant eu six enfans. Il portait le titre de comte palatin, et ce titre passa à ses descendans. On a de Zabarella des Commentaires sur Aristote; *Logica*, 1597, in-fol.; *De Animâ*, 1606, in-fol.; *Physica*, 1601, in-fol.; *De Rebus naturalibus*, 1594, in-4°, par lesquels on voit que son esprit était capable de débrouiller les grandes difficultés, et de comprendre les questions les plus obscures. Il soutient dans ces Commentaires, mais plus particulièrement dans un petit Traité *De inventione æterni motoris*, qui fait partie de ses œuvres, Francfort, 1618, in-4°, que par les principes d'Aristote on ne peut donner de preuves de l'immortalité de l'âme; ce qui l'a fait accuser d'impiété par quelques écrivains.

ZACAGNY (Laurent-Alexandre), prêtre, garde de la Bibliothéque du Vatican, mort vers 1720, a donné *Collectanea monumentorum Ecclesiæ græcæ et latinæ*, Romæ, 1698, in-4°.

ZACCHIAS (Paul), médecin du pape Innocent X, était natif de Rome. Il cultiva les belles-lettres, la poésie, la musique, la peinture et toutes les sciences, ce qui ne l'empêcha point d'être l'un des plus habiles médecins de son siècle. Il mourut à Rome en 1659, à 75 ans. On a de lui 1° un livre intitulé *Quæstiones medico-legales*, dont il y a eu plusieurs éditions, une entre autres de Lyon en 1726, en 3 tom. in-fol. Cet ouvrage est excellent. On y trouve beaucoup d'érudition, de jugement et de solidité, et il est nécessaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience; 2° un Traité en italien intitulé la Vie quadragésimale, pour éviter les dispenses de carême, Rome, 1673, in-8°; 3° trois livres en italien, sur les maladies hypocondriaques, Venise, 1665, in-4°, etc.

ZACHARIE, roi d'Israël, succéda à son père, Jéroboam II, 773 avant J.-C., après une anarchie de 11 ans, et fut tué six mois après par Sellum. C'était un prince vicieux et impie.

ZACHARIE, le 11e des petits prophètes, était fils de Baracchie et petit-fils d'Addo. Il commença à prophétiser la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, 520 avant J.-C. Ses prophéties sont en hébreu et contiennent quatorze chapitres. Il exhorte les Juifs à rebâtir le Temple, à fuir l'idolâtrie, les vices et la désobéissance de leurs pères, et il les assure de la protection du Seigneur, et des biens dont le peuple de Dieu sera comblé à la venue du Messie. Il y prédit en même temps les malheurs qui devaient arriver aux autres nations. Il ne faut pas le confondre avec Zacharie, fils d'un autre Baracchie, qui vivait du temps d'Isaïe, ni avec Zacharie, fils du grand-prêtre Joïada, qui fut tué par le commandement du roi Joas; ni enfin avec Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. C'est ce dernier Zacharie qui chanta le cantique *Benedictus*.

ZACHARIE, grec de naissance et fils de Polychorne, illustre par son savoir et par sa sainteté, succéda au pape Grégoire III le 3 décembre 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique, et conseilla à Rachis, roi des Lombards, d'abdiquer la couronne, et de faire pénitence dans un monastère, ce que ce prince exécuta. On dit que le pape Zacharie fut consulté lorsqu'il fut question de donner la couronne de France à Pepin, et savant qu'il prononça en sa faveur; mais le père Le Cointe regarde ce récit comme une fable. Zacharie mourut le 15 mars 752. On a de lui quelques Décrets, des Épîtres, et une traduction de latin en grec des Dialogues de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius dans ses *Antiquæ Lectiones*.

ZACHARIE DE LIZIEUX, capucin, mort en 1661, à 79 ans, a donné quelques livres de morale, *sæculi Genius*, *Gyges gallus*, *Somnia Sapientis*, imprimés ensemble et séparément, in-12; plusieurs fois il prenait le nom de *Petrus Firmianus*. Il a pris celui de Louis Fontaines dans sa *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8°.

ZACHT-LEEVEN (Herman), excellent peintre paysagiste, naquit à Rotterdam en 1609. Ses dessins au crayon noir sont aussi très-recherchés. Il eut pour élèves Jean Griffier et Corneille Zacht Leeven son frère, et mourut à Utrecht en 1685.

ZACUTUS LUSITANUS, né à Lisbonne en 1575, y professa la médecine jusqu'en 1624, qu'il fut rendu une ordonnance qui chassait du royaume les Juifs et leurs enfans. Comme il était de race juive, il fut obligé de quitter Lisbonne, et alla pratiquer la médecine à Amsterdam et à la Haie, où il mourut en 1642. Ses œuvres ont été imprimées à Lyon, 1649, 2 vol. in-fol. Dans le premier se trouve l'*Histoire de la Médecine*; dans le second, *la Pratique*: l'un et l'autre avaient paru séparément.

ZAHN (Jean), prémontré, mort en 1707, était prévôt de la Celle près Wurtsbourg, et s'occupait d'expériences physiques à ses heures de loisir. Il a publié *Specula notabilium ac mirabilium Scientiarum*, Norimbergæ, 1696, 3 vol. in-fol.; *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Ce savant n'adoptait point le système de Copernic.

ZALEUCUS, fameux législateur des

Locriens, peuples d'Italie, et disciple de Pythagore, vivait environ 500 ans avant J.-C. Il fit une loi qui ordonnait que les adultères perdraient les deux yeux. Son fils ayant commis ce crime, et le peuple, touché de compassion, demandant instamment sa grâce, Zaleucus, qui voulait absolument que la loi fût mise à exécution, partagea la peine, et se fit arracher l'œil droit, et l'œil gauche à son fils, voulant faire connaître qu'il n'était pas moins bon père que juste législateur. Cet exemple de justice et de rigueur fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce désordre pendant le règne de ce législateur. On ajoute que Zaleucus défendit le vin aux malades, sous peine de mort, si les médecins ne le prescrivaient, et qu'il fut si jaloux de ses lois, qu'il ordonna que quiconque voudrait y faire des changemens serait obligé, en les proposant, d'avoir la corde au col, afin d'être étranglé sur-le-champ, si ces changemens n'étaient pas trouvés meilleurs que la loi déjà établie. Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites.

ZALUSKI (André-Chrisostôme), évêque de Plocsko, puis de Varmie, et grand-chancelier de Pologne, était fils d'Alexandre Zaluski, waiwode de Rava. Il eut beaucoup de part à toutes les affaires importantes de l'État, et mourut le 1er août 1711, à 61 ans. Son principal ouvrage est un Recueil curieux de Lettres latines, imprimé en 1709 et en 1711, en 3 vol. in-fol. Ces Lettres contiennent une infinité de faits intéressans sur l'histoire de Pologne.

ZAMBRI, fils de Salu, et chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue des Juifs, dans une tente où était une femme madianite, Phinées l'y suivit, et perça ces deux coupables d'un seul coup.

ZAMBRI, général de la cavalerie d'Ela, roi d'Israël, le fit périr avec toute sa famille; mais Amri, qui s'était fait déclarer roi d'Israël, l'assiégea dans Thésa, et le contraignit de s'y brûler avec ses trésors, 929 ans avant J.-C.

ZAMET (Sébastien), était fils d'un de ces Italiens qui suivirent Catherine de Médicis. Il était de Lucques, et commença par être cordonnier de Henri III. Sa souplesse et ses complaisances le firent rechercher par les grands, qui lui firent avoir d'abord un intérêt sur le sel. S'il s'était rendu agréable à Henri III, il ne le devint pas moins à Henri IV, qu'il servit bien dans ses affaires et dans ses plaisirs. Ce prince lui témoignait la plus grande amitié, et allait quelquefois souper chez lui familièrement. La faveur et les bienfaits l'enrichirent tellement qu'il se disait seigneur de 1,700,000 écus. Il mourut le 14 juillet 1614, à 67 ans. Il avait vécu en concubinage ou en mariage secret avec Madeleine Le Clerc du Tremblay, morte en 1615, dont il eut plusieurs enfans qui furent légitimés dans la suite, entre autres Jean Zamet, que les calvinistes nommaient le grand Mahomet, et qui fut tué au siége de Montpellier en 1622; et Sébastien Zamet, évêque de Langres, mort en 1655, qui fit ériger, en 1634, le tombeau de sa famille aux Célestins de Paris.

ZAMOLXIS, esclave et disciple de Pythagore, Gète de nation, accompagna son maître en Egypte. Il retourna ensuite dans son pays, où il civilisa les Gètes et les Tartares. Ces peuples le déifièrent après sa mort. Il s'était caché pendant trois ans dans un souterrain pour faire croire qu'il était ressuscité, quand il reparut.

ZAMORA (Gaspard de), a donné une bonne édition de la Concordance de la Bible, Rome, 1627, in-fol. *Voy.* Alfonse, Sancio.

ZAMOSKI (Jean), fils de Stanislas, Castelan de Chelme, ville de la Russie Rouge, homme d'un grand mérite, fut élu recteur de l'université de Padoue. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa en latin ses livres du Sénat romain et du Sénateur parfait. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'Etat, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. L'année suivante Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, eut une si grande estime pour Zamoski, qu'il lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. Zamoski remplit

glorieusement ces grands emplois. Il réprima l'arrogance de Basilide, czar de Moscovie, délivra la Polésie, la Volésie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. C'est pendant ce siége que quelques seigneurs polonais s'étant avancés par curiosité en des lieux écartés, on dit qu'ils trouvèrent le livre de la *République* de Cicéron, écrit en lettres d'or; et à six journées de là, le tombeau d'Ovide, dans un vallon agréable auprès d'une fontaine. Quoi qu'il en soit de cet événement, Étienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déférer la couronne à Zamoski; mais il la refusa et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne, malgré tous les efforts de l'archiduc Maximilien. Zamoski fut zélé protecteur des gens de lettres et des sciences. Il fit établir plusieurs colléges dans la Pologne; il y attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, et il fonda lui-même une belle université dans la ville qu'il fit bâtir, et qui porte son nom. Il mourut en 1605, à 63 ans, après avoir mérité, par ses qualités héroïques, les noms glorieux de Défenseur de la patrie et de Protecteur des sciences.

ZAMPIERI, peintre célèbre. *Voy.* DOMINIQUIN.

ZAMPINI (MATHIEU), jurisconsulte de Recanati, mais venu à la suite de Catherine de Médicis, était le champion de cette princesse et de la ligue. Il publia en latin une Réponse aux condamnations portées par les parlemens de Tours et de Châlons contre les lettres monitoriales de Grégoire XIV, Lyon et Paris, 1591, in-8°; *De origine Capeti*, 1581, in-8°, qu'il fait descendre de saint Arnoul, et saint Arnoul de Clovis; *Elogio della grande Caterina*, en latin, en italien, en espagnol et en français, Paris, 1586, in-4°; *Degli Stati di Francia e della loro potenza*, 1578, in-8°: De Montlyard l'a traduit et fait imprimer en 1588, in-8°; De la succession du droit et prérogative de premier prince du sang, déférée au cardinal de Bourbon, Paris, 1588, in-4° et in-8°. Ce traité est aussi en latin. Il prétendait par là exclure Henri IV du trône, qu'il disait dévolu au cardinal. Ses raisons n'étaient bonnes que pour ses partisans.

ZANCHIUS ou ZANCUS (Basile), de Bergame, prit l'habit de chanoine régulier, et devint garde de la bibliothéque du Vatican; il remplit cette place à la satisfaction des gens de lettres; mais sur la fin de ses jours il fut cruellement persécuté, et mourut à Rome en de grands sentimens de piété en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui prouvent son érudition. Les principaux sont des poésies latines dans *Deliciæ poetarum italorum*; un Dictionnaire poétique en latin, et des Questions latines sur les livres des Rois et des Paralipomènes, Rome, 1553, in-4°. On lui fit l'épitaphe suivante:

Cum docti fusum sit Zanchi nomen in orbem,
Pulvere tam pauco quis putet ossa tegi?

ZANCHIUS (JÉRÔME), né à Alzano en Italie le 2 février 1516, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans; mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs des protestans, l'entraîna dans son parti. C'est ainsi que Zanchius sortit de son ordre au bout de 18 ans, en 1550. Il alla chez les Grisons, puis à Genève, et enfin à Strasbourg. En 1553 il y enseigna l'Ecriture sainte et la philosophie d'Aristote. Deux ans après il fut agrégé au chapitre des chanoines de Saint-Thomas. Zanchius était l'un des théologiens protestans les plus modérés. Il aimait la paix et ne voulait point s'engager dans les guerres théologiques. Il ne put néanmoins les éviter. Les protestans l'accusèrent d'erreur, et lui proposèrent de signer un formulaire. Zanchius le signa avec quelques restrictions; mais cette signature n'empêchant point ses adversaires de crier contre lui, il rendit son canonicat, demanda son congé et se retira de Strasbourg en 1563. Depuis cette année il fut ministre de Chiavenne, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur et professeur en théologie. Il mourut en cette ville le 19 novembre 1590. On a de lui un gros ouvrage contre les anti-trinitaires, qu'il

composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur palatin. Zanchius est auteur d'un Commentaire sur les Epîtres de Saint-Paul, Neustad, 1595, et d'un grand nombre d'autres livres, in-fol., Genève, 1613, 8 tomes in fol.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), Modénois, exerça la médecine à Venise jusqu'à sa mort, en 1529, à 67 ans. Il a donné un catalogue des plantes qui naissent sur les côtes de cette république, que son fils a augmenté et publié en Italien, 1735, in-fol. *Musæum Zannichellianum*, Venetiis, 1736, in-4°.

ZANNONI (Jacques), médecin et botaniste bolonais, mort en 1682, a publié en italien *Historia botanica*, 1675, in-fol. Cajetan Monti a donné en 1742 son ouvrage intitulé *Rariorum stirpium Historia*, Bologne, in-fol.

ZANNOTTI, illustre physicien italien.

ZANNOTTI (Jean-Pierre), peintre, né à Paris en 1674, a beaucoup travaillé à Bologne, où l'on admire son tableau de saint Thomas, dans l'église qui est dédiée sous son nom. Il a donné la Vie de Pasinelli son maître, et quelques ouvrages sur la peinture.

ZAPOL (Jean de), vayvode de Transilvanie, vint au secours de la noblesse hongroise, que des croisés hongrois pillaient avant que de passer en Turquie; il les dissipa, et fit mourir les chefs dans des supplices horribles. Leurs complices n'obtinrent la vie qu'après avoir bu le sang de ces chefs malheureux, et avoir mangé leur chair. A la mort du roi Louis, Ferdinand, qui avait épousé la sœur du feu roi, voulut faire valoir ses prétentions sur la Hongrie; mais la noblesse ne voulait pas de succession à la couronne; elle voulait élire son maître. Elle élut et couronna Jean de Zapol en 1526. La vaillance sans troupes et sans finances ne se soutient pas long-temps. Jean fut chassé de la Hongrie, et se retira en Pologne. Plutôt que de renoncer à son élection, il aima mieux mettre le feu dans sa patrie, en appelant les Turcs, et leur faisant hommage de son royaume. Enfin les deux rivaux s'accordèrent; Ferdinand devait succéder à Jean, et, si ce dernier avait des enfans, Ferdinand devait lui donner des établissemens convenables dans ses Etats. Il mourut en effet le 21 juillet 1540, laissant un fils de la sœur du roi de Pologne, Sigismond, qu'il avait épousée. Les intérêts de ce jeune prince, nommé *Jean Sigismond*, sous le ministère de Martinusius, et après la mort de ce régent, attirèrent encore bien des fléaux dans la Hongrie; mais enfin il fut obligé de se contenter de la Transilvanie, et la maison d'Autriche disputa seule la Hongrie aux Turcs. Pour lui, il mourut sans avoir été marié, le 12 mars 1571. La Transilvanie devait être réunie à la Hongrie après sa mort, sans enfans; mais elle devint le sujet de nouveaux troubles.

ZARATE (Augustin de), écrivain espagnol, fut envoyé au Pérou en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé dans les Pays-Bas, dans les affaires de la Monnaie. On a de lui l'Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers, 1555, in-8°. Cette histoire a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 vol. in-12. Il s'en faut bien que cette histoire vaille celle de la Conquête du Mexique.

ZARINE, monta sur le trône des Scythes-Saces après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin pour secouer le joug sous lequel les Scythes tenaient les Mèdes asservis depuis 28 ans. Cette reine, aussi fameuse par son courage et par sa vertu, que par son esprit et sa beauté, commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre dont la fortune des partis et l'habileté des chefs rendirent les événemens douteux, Zarine fut enfin vaincue par Stryangée, qui, la voyant abattue de son cheval, lui donna la vie, lui laissa ses États, et en devint passionnément amoureux. Zarine l'aima à son tour; mais, quoique son cœur fût épris d'une violente passion, il fut exempt de faiblesse. Stryangée désespéré se donna la mort à Zarine gouverna ses sujets en grande princesse. Elle augmenta leur bonheur. Elle subjugua les voisins qui voulurent

l'attaquer. Elle entretint la paix avec les Mèdes, fit défricher des terres, civilisa les nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes, et fut l'héroïne de son siècle. Après sa mort les peuples lui consacrèrent des honneurs héroïques. Son histoire peut fournir un beau sujet de tragédie. Ceux qui voudront connaître plus parfaitement cette grande princesse peuvent consulter la Dissertation de M. Boivin l'aîné, insérée dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

ZARLIN (Joseph), natif de Chioggia dans l'Etat de Venise, est, selon le père Mersenne et Albert Bannus, le plus savant de tous les auteurs italiens qui ont écrit sur la musique. Il mourut à Venise en 1599. Ses œuvres, qui sont très-estimées, ont été imprimées en cette ville en 1602, 4 vol. in-fol., en italien.

ZAZIUS (Hulric ou Udalric), savant jurisconsulte allemand, naquit à Constance en 1461. Il fut d'abord notaire de cette ville, puis docteur et professeur en droit à Fribourg, où il mourut le 24 novembre 1535, à 74 ans. On a de lui *Intellectus legum singularium*; *Tractatus de judæorum infantibus baptizandis*; *Epitome in usus feudales*, et d'autres ouvrages estimés et imprimés pendant sa vie. Ceux qui ont été imprimés après sa mort ne sont point estimés; le tout imprimé à Francfort, 1590, 6 vol. Jean-Ulric Zazius son fils fut professeur en droit à Bâle, puis conseiller d'Etat des empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II. Il mourut en 1565. On a aussi de lui des ouvrages de jurisprudence.

ZEGEDIN ou SZEGEDIN (Etienne de), né en 1505 à Zegedin, ville de la basse Hongrie, se nommait Kis de son nom de famille. Après avoir étudié à Wittemberg sous Luther et sous Mélanchton, il enseigna et prêcha le luthéranisme en plusieurs villes de Hongrie, et fut fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté, il devint ministre à Bude et en diverses autres villes. Il mourut à Keven en Hongrie le 2 mai 1472, à 67 ans. On a de lui *Speculum Roman., Pontificum historicum*, 1602, in-8°, ouvrage rempli de partialité; *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8°; *Tabulæ analyticæ in Prophetas, Psalmos et Novum Testamentum*, 1592, in-fol.

ZEGERS (Tacite Nicolas), savant cordelier du 16e siècle, natif de Bruxelles, se rendit habile dans les langues et dans ce qui concerne l'Ecriture sainte. Il mourut à Louvain le 26 août 1559. On a de lui des Corrections sur la Vulgate, Cologne, 1555, in-8°; des Notes ou Scholies sur les endroits les plus difficiles du Nouveau Testament, l'un et l'autre réimprimés dans les *Critici sacri* de Pearson; une Concordance du Nouveau Testament. Cet auteur était peu critique.

ZEILLER (Martin), laborieux géographe allemand, natif de Styrie, d'un père qui avait été disciple de Mélanchton, et ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne; et, quoiqu'il fût borgne, il étudia beaucoup, et composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne, savoir: l'Itinéraire d'Allemagne; la Topographie de Bavière; celle de la Souabe, qui passe pour très-exacte; celle d'Alsace; celle des Etats de Brunswick et du pays d'Hambourg: c'est ce qu'il a fait de mieux; l'Itinéraire d'Italie, estimé; une assez bonne Description de la Hongrie, etc., qui composent presque toute la Topographie de Merian, en 31 vol. in-fol. On a encore de lui deux vol. d'historiens, de géographes et de chronologistes dans lesquels il a presque copié tout Vossius, et d'autres auteurs dont il n'a point corrigé les fautes. Il mourut à Ulm en 1661, à 73 ans.

ZENO (Apostolo), né dans l'île de Candie en 1639, d'une illustre famille de Venise, établit dans cette ville en 1696 l'académie *de gli Animosi*, et en 1710 le *Giornale de' Letterati*, dont il publia trente volumes jusqu'en 1718 inclusivement. Ses poésies dramatiques l'ayant rendu célèbre, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, qui lui donna le titre de poète, puis celui d'historiographe de la cour impériale, avec de bonnes pensions. Zeno passa onze ans à la cour de l'empereur, qui l'aimait, et auprès duquel il avait beaucoup de crédit. Il donna pendant ce temps-là au moins une pièce chaque année. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes, mais de temps en

temps c'étaient des drames et des dialogues sur des sujets sacrés, genre de poésie que les Italiens appellent *Azioni sacre*, ou *Oratorio*. Il revint à Venise en 1729, et fut remplacé à la cour de l'empereur par l'admirable Metastasio son disciple : ce qui n'empêcha pas que ses pensions de poète et d'historiographe de l'empereur ne lui fussent continuées. Zeno entretint commerce avec les savans d'Italie et des pays étrangers. Il était grand connaisseur en antiquités, bon critique, et avait fait un excellent recueil d'anecdotes littéraires. Sa candeur, sa franchise, son affabilité et ses autres belles qualités le faisaient estimer de tout le monde, et le rendaient très-agréable dans la société. Il mourut à Venise le 11 novembre 1750, et fut enterré chez les dominicains de l'étroite Observance, auxquels il avait légué sa bibliothèque. Ses tragédies et autres poésies ont été imprimées en italien à Venise en 1744, 10 vol. in-8°. On en a traduit en français huit pièces dramatiques qui ont été imprimées à Paris en 2 vol. in-12, sous le titre de *Traduction française des œuvres dramatiques d'Apostolo Zeno.* Tout le monde convient que Zeno avait de grands talens pour la poésie dramatique. C'est le premier poète italien qui ait présenté à ses compatriotes les bonnes règles de la tragédie, et qui leur ait appris à ne regarder la musique que comme un accessoire. Il a de l'invention, du feu et du sentiment, mais son style est beaucoup inférieur à celui de l'abbé Métastasio son disciple. On a encore de Zéno un grand nombre d'écrits sur les antiquités, etc., des Dissertations sur Vossius, 3 vol. in-8°; des Lettres, Venise, 1752; Dissertations sur les historiens italiens, 1752, 2 vol. in-4°.

ZENO (CARLO), général vénitien, servit sa patrie dans toutes ses guerres. Plus affectionné à sa patrie qu'à sa fortune, il la servit sans appointemens quand elle ne put pas lui en payer, et sacrifia sa fortune pour payer les soldats et les ramener à l'obéissance dont ils s'étaient écartés. Il aurait été élu doge, si l'on n'eût craint de ne pouvoir le remplacer à la tête des armées. Il n'échappa pas cependant à la rigueur des lois de sa patrie. A la prise de Padoue, on trouva, dans les papiers de Fr. Carrera, Carlo Zeno couché pour 400 ducats. La loi défend à Venise à tout citoyen de recevoir pension ni salaire d'aucun prince étranger. Zeno déclara que c'étaient 400 ducats qu'il avait prêtés au jeune Carrera quand il était prisonnier au château d'Asti; mais il n'avait que son témoignage pour lui, et le tribunal vénitien présuma le crime. Il fut condamné à deux ans de prison et à perdre ses charges. Il n'y eut que lui qui ne fut pas indigné de ce jugement. Quand sa liberté lui fut rendue, il fit le voyage de la Terre-Sainte, aida le roi de Chypre à chasser les Génois de son île, et revint mourir à Venise le 8 mai 1418, à 84 ans.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, et l'une des plus illustres femmes qui aient porté le sceptre, se disait issue des Ptolomée et des Cléopâtre. Elle fut instruite dans les sciences par le célèbre rhéteur Longin. Elle y fit tant de progrès qu'elle parlait l'égyptien en perfection, et aussi bien que le grec. Elle entendait aussi le latin, mais elle n'osait le parler. Elle protégeait les savans, et savait si bien l'histoire d'Egypte et l'histoire orientale, qu'elle en fit un abrégé. Cette princesse avait lu aussi en grec l'histoire romaine. Elle était belle, chaste, sobre et très-courageuse. Ayant épousé Odenat, prince sarrasin, elle contribua beaucoup aux grandes victoires qu'il remporta sur les Perses, et qui conservèrent l'Orient aux Romains, lorsqu'après la prise de Valérien il était fort apparent que Sapor leur enleverait tout ce pays-là. Gallien, pour reconnaître un service si important, la déclara Auguste, et Odenat empereur, en 264. Après la mort d'Odenat, Zénobie régna avec autorité et avec gloire; car Herennianus et Timolaus ses fils, à cause de leur bas âge, n'avaient que le nom et les ornemens d'empereur. Elle conserva les provinces qui avaient été sous l'obéissance d'Odenat, s'empara de l'Egypte, et se préparait à d'autres conquêtes, lorsque l'empereur Aurélien lui alla faire la guerre. Ce prince, ayant gagné sur elle deux batailles, l'assiégea dans Palmyre. Zénobie s'y défendit courageusement; mais, voyant enfin que la ville serait contrainte de se rendre, elle en sortit secrètement. L'em-

pereur la fit suivre avec tant de diligence qu'on l'atteignit dans le temps qu'elle était déjà dans le bac pour passer l'Euphrate. Ceci arriva en 272. Aurélien lui sauva la vie, la fit servir à son triomphe, et lui donna auprès de Rome une maison de campagne où elle passa doucement le reste de ses jours avec ses enfans. Tous les historiens font de cette princesse les plus magnifiques éloges. On là soupçonne néanmoins d'avoir consenti que Mœonius assassinât Odénat son époux, en 267, parce que celui-ci ne témoignait pas tant de tendresse aux fils de Zénobie qu'à Hérode son fils, qu'il avait eu d'une autre femme. On reproche encore à cette princesse d'avoir protégé Paul de Samosate, quoiqu'il eût été condamné au concile d'Antioche; protection qui empêcha que cet évêque ne fût chassé de son église tant que Zénobie régna. Mais le père Jouve, qui a donné sa vie au public en 1758, in-12, la justifie de tous ces reproches. Il ne faut pas la confondre avec Zénobie, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, lequel, fuyant devant les Arméniens, emmena Zénobie avec lui. Cette princesse, étant prête d'accoucher, pria Rhadamiste de lui donner la mort. Il se rendit avec peine aux vives instances de Zénobie, et la blessa d'un coup d'épée; mais des bergers, l'ayant rencontrée, lui sauvèrent la vie, l'an 51 de Jésus-Christ. On la mena ensuite à Tiridate, qui la fit traiter en reine.

ZÉNODORE, habile sculpteur grec, qui florissait du temps de Néron. Il fit la statue colossale de ce prince, de 110 pieds de haut, et celle de Mercure. Vespasien fit ôter la tête de Néron, et y fit mettre celle d'Apollon.

ZÉNON, *d'Élée*, autrement *Velie*, en Italie; l'un des principaux philosophes de l'antiquité, florissait vers l'an 504 avant J.-C. Il fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Aristote assure qu'il fut l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique qu'il avait destinée à brouiller tout, et non pas à éclaircir quelque chose; car Zénon d'Elée ne s'en servait que pour disputer, pour critiquer et pour embarrasser tellement sur le pour et sur le contre tous ceux avec lesquels il disputait, qu'ils ne sussent de quel côté se tourner. Il avait à peu près les mêmes sentimens que Xénophanes et que Parménide touchant l'unité, l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucune apparence qu'il ait soutenu « qu'il n'y a rien dans l'univers, » comme quelques auteurs le lui reprochent. Quoi qu'il en soit, il proposait des argumens très-embarrassans sur l'existence du mouvement, et Aristote, dans le 6e livre de sa Physique, nous en a conservé quelques-uns qui sont très-subtils, surtout celui qu'on nommoit *Achille*. Il est fort vraisemblable qu'il en proposait aussi plusieurs autres contre l'existence de l'étendue, du vide, du temps, etc. Comme il vivait long-temps avant Diogène-le-Cynique, il est constant que tous ceux qui ont dit que ce philosophe avait réfuté les argumens de Zénon sur le mouvement, en se promenant ou en faisant un ou deux tours dans son école, se sont trompés. Il n'y a aucune apparence non plus que Zénon enseignât, comme quelques-uns l'assurent, que la matière est composée de points mathématiques; il est au contraire plus vraisemblable qu'il soutenait qu'elle n'en peut être composée. Arriaga et cent autres scolastiques espagnols nomment à la vérité Zénonistes ceux qui tiennent que le continu est composé de parties indivisibles et non étendues; mais ils n'allèguent aucune preuve solide que Zénon d'Élée ait eu réellement cette opinion. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures; et comme il vit qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux injures, je le serais aussi aux louanges; » réponse qui n'est pas digne d'un philosophe. Il montra plus de courage à souffrir les cruautés; car, ayant entrepris de rendre la liberté à sa patrie, opprimée par un tyran nommé Néarque, et cette entreprise ayant été découverte, il souffrit avec une fermeté extraordinaire les tourmens les plus rigoureux. Les circonstances de ces tourmens sont rapportées si diversement par les auteurs anciens et modernes, qu'il serait trop long de les détailler ici. Ce en quoi ils conviennent le plus,

c'est que Zénon eut le courage de se couper la langue avec les dents et de la cracher au nez du tyran, de peur d'être forcé par la violence des tourmens à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier.

ZÉNON, célèbre philosophe grec, natif de Citium, dans l'île de Chypre, fut le fondateur de la secte des stoïciens, nom qui fut donné à cette secte de celui d'un portique où ce philosophe se plaisait à discourir. Il fut jeté à Athènes par un naufrage, et il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur, louant les vents de ce qu'ils l'avaient fait échouer si heureusement dans le port de Pyrée. On dit qu'un oracle lui ayant recommandé la couleur des morts, il s'adonna à l'étude, interprétant ce qu'on lui avait dit du teint pâle que contractent ordinairement les gens de lettres. Zénon fut disciple de Cratès, et eut un grand nombre de sectateurs. Il faisait consister le souverain bien à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison. Il ne reconnaissait qu'un Dieu, et admettait en tout une destinée inévitable. Son valet, voulant profiter de cette dernière opinion, et s'écriant, tandis qu'il le battait pour un larcin: « J'étais destiné à dérober. — Oui, répondit Zénon, et à être battu. » Ce philosophe avait coutume de dire « que si un sage ne devait pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y aurait rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. » Il disait aussi « qu'une partie de la science consiste à ignorer les choses qui ne doivent pas être sues; qu'un ami est un autre nous-mêmes; que peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose. » Il comparait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais composée de faux métal. On dit que Zénon, après une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J.-C. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se faire mourir eux-mêmes. Cléanthe, Chrysippe, et les autres successeurs de Zénon, soutenaient qu'avec la vertu on pouvait être heureux, au milieu même des tourmens les plus affreux, et malgré les disgrâces de la fortune. Ils n'admettaient qu'un Dieu, qui n'était autre chose, selon eux, que l'âme du monde, qu'ils considéraient comme son corps, et les deux ensemble comme un animal parfait. C'est ce tout, ou le monde, qui était le Dieu de ces stoïciens. Ils avaient plusieurs autres opinions très-absurdes. Il faut avouer néanmoins que c'est, de toutes les sectes des anciens philosophes, l'une de celles qui ont produit les plus grands hommes. Il faut bien se garder de confondre les deux Zénons dont nous venons de parler, avec Zénon, célèbre philosophe épicurien, natif de Sidon, qui enseigna la philosophie à Cicéron et à Pomponius Atticus; ni avec plusieurs autres Zénons dont il est parlé dans l'histoire.

ZÉNON *l'Isaurien*, empereur d'Orient, épousa en 458 Ariadne, fille de l'empereur Léon Ier. Il eut de ce mariage un fils, nommé Léon-le-Jeune, qui succéda à son aïeul maternel en 474; mais, étant mort dix mois après, Zénon prit la pourpre, et se fit déclarer empereur en 474. Sa vie déréglée le rendit si odieux que Vérine sa belle-mère, et Basilisque, frère de Vérine, le firent chasser sur la fin de 475. Il s'enfuit alors en Isaurie, et Basilisque fut proclamé empereur; mais ce prince débauché fut dépouillé à son tour en 477 par Zénon, qui le fit renfermer, avec sa femme et ses enfans, dans une tour où ils moururent de faim. Zénon, ayant été rétabli, n'en devint pas meilleur. Il persécuta les orthodoxes, et, sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit, sous le nom d'*Hénotique*, qui était contraire au concile de Chalcédoine. Il mourut au mois d'avril de l'an 491, à 65 ans. On dit qu'étant tombé dans un grand assoupissement, après s'être endormi, Ariadne, sa femme, qui ne l'aimait pas, le fit enterrer comme s'il eût été mort. Anastase lui succéda.

ZÉPHYRE, c'est-à-dire, *qui porte la vie*, de Ζωὴ, *vie*, et Φέρω, *porter*, dieu du paganisme, était, selon la fable, fils de l'Aurore, et amant de la nymphe Chloris, selon les Grecs, ou de Flore, selon les Romains. Il

présidait à la naissance des fleurs et des fruits de la terre, ranimait la chaleur naturelle des plantes, et, par un souffle doux et agréable, il donnait la vie à toutes choses. On le représentait sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort tendre, ayant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de fleurs.

ZÉPHIRIN (Saint), succéda au pape Victor le 8 août 197. Il gouverna saintement l'Eglise, et mourut le 26 août 217. Les deux épîtres qu'on lui attribue sont supposées.

ZEPPERUS (Guillaume), savant théologien de la religion prétendue réformée au 17e siècle, était ministre à Herborn. Son livre intitulé *Legum mosaicarum forensium explicatio*, est très-estimé et fut réimprimé en 1614, in-8°. Il y examine si les lois civiles des juifs obligent encore, et quand elles ont été abolies. Il ne faut pas le confondre avec Philippe Zepper, qui a donné les lois civiles de Moïse, comparées avec les romaines. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Hall en 1632, in-8°.

ZEUXIS, très-célèbre et très-excellent peintre de l'antiquité, florissait environ 400 avant J.-C. Il était natif d'Héraclée; mais comme il y avait un grand nombre de villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savans conjecturent néanmoins qu'il était d'Héraclée, proche de Crotone en Italie. Il porta la peinture à un plus haut point de perfection qu'Apollodore ne l'avait portée. Il inventa la manière de ménager les jours et les ombres, et excella surtout dans le coloris. Zeuxis gagna des richesses immenses; et pour lors il ne voulait plus vendre ses tableaux, mais il les donnait, en disant sans façon « qu'il n'y pouvait mettre un prix égal à ce qu'ils valaient. » Avant ce temps-là, il en faisait payer la vue, et personne n'était admis à voir son Hélène qu'argent comptant. De là vint que les railleurs appellèrent ce portrait, « Hélène la courtisane. » On ne sait si cette Hélène de Zeuxis était la même qui était à Rome du temps de Pline, ou que celle qu'il fit aux habitans de Crotone, pour être mise dans le temple de Junon; il peignit cette dernière sur les cinq plus belles filles de la ville, prenant de chacune ce qu'elle avait de plus beau. Pline rapporte que cet excellent peintre ayant disputé le prix de la peinture à Parrhasius, peignit si bien des raisins, que les oiseaux fondaient dessus pour les becqueter. Parrhasius, de son côté, peignit un rideau si artistement, que Zeuxis le prit pour un vrai rideau qui cachait le tableau de son antagoniste; et, plein de confiance, il demanda qu'on tirât vite le rideau, afin de montrer ce que Parrhasius avait fait; mais, ayant reconnu sa méprise, il se confessa vaincu, puisqu'il n'avait trompé que des oiseaux, et que Parrhasius avait trompé les maîtres mêmes de l'art. Une autre fois, il peignit un garçon chargé de raisins; les oiseaux volèrent encore sur ce tableau; mais il s'en dépita, et reconnut ingénument que son ouvrage n'était pas assez fini, puisque s'il eût aussi heureusement représenté le garçon que les raisins, les oiseaux auraient eu peur de lui. De dépit, il effaça les raisins, et ne garda que la figure, où il avait le moins réussi. Archélaüs, roi de Macédoine, se servit du pinceau de Zeuxis pour l'embellissement de son palais. L'un des meilleurs tableaux de ce peintre était un Hercule étranglant des dragons dans son berceau, à la vue de sa mère épouvantée. Il estimait principalement son athlète, sous lequel il mit un vers grec qui devint célèbre dans la suite, et par lequel il disait « qu'il était plus aisé de le critiquer que de l'imiter. » Il fit présent de son Alcmène aux Agrigentins. Zeuxis ne se piquait pas d'achever bientôt ses tableaux. Sachant que le peintre Agatarchus se glorifiait de peindre facilement et en peu de temps, il dit que, pour lui, « il se glorifiait au contraire de sa lenteur, parce que, s'il était long-temps à peindre, c'était aussi pour long-temps. » Verrius Flaccus rapporte que Zeuxis, ayant peint une vieille femme, se mit tellement à rire à la vue de ce portrait, qu'il en mourut; mais comme aucun des anciens n'a remarqué cette particularité, il y a tout lieu de croire que c'est une fable. Carlo Dati a composé en italien la vie de Zeuxis, avec celles de Parrhasius, d'Apelles et de Proto-

gène. Cette vie fut imprimée à Florence en 1667, in-4°.

ZIEGENBALG (Barthélemi), illustre missionnaire protestant, était né à Pilnitz dans la haute Lusace le 14 juin 1683. Il partit pour Tranquebar en 1705, où il établit une mission, et, pour avancer ses progrès, il y fit élever, en 1713, une imprimerie, qui servait à imprimer des catéchismes et autres livres de piété que Ziegenbalg traduisait en langue malabare. Il y fit imprimer en cet idiome le Nouveau Testament, en 1714, in-4°. La même année il fit un voyage en Europe pour obtenir des secours de différentes communions protestantes. Il s'y maria, et retourna à Tranquebar avec sa femme. Il faisait des excursions dans les terres, partout où il n'y avait pas de danger, ce qui le détourna d'avancer dans le royaume de Tanjaour. Il ne laissa pas cependant que de convertir quelques Indiens, et mourut le 23 juillet 1719.

ZIÉGLER (Bernard), savant théologien luthérien, né en Misnie le 10 novembre 1496, d'une famille noble, se distingua par son érudition et par sa grande connaissance de la langue hébraïque. Il devint professeur de théologie à Leipsick, et se lia d'une étroite amitié avec Luther et Melanchton, qui l'estimaient beaucoup. Il mourut le 1er janvier 1556. On a de lui un traité de la Messe, un autre de tous les points principaux de la doctrine de l'Eglise, et d'autres ouvrages latins de théologie et de controverse.

ZIEGLER (Jacques), habile philosophe mathématicien et théologien du 16e siècle, natif de Landshut en Bavière, enseigna long-temps à Vienne en Autriche. Il se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau, et mourut en 1549. On a de lui plusieurs ouvrages. On estime surtout ses Notes sur quelques passages choisis de l'Ecriture sainte, Bâle, 1548, in-fol., et sa Description de la Terre-Sainte, Strasbourg, 1538, in-fol.

ZIEGLER (Gaspard), né à Leipsick le 6 septembre 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations et du consistoire. Il fut employé par la cour de Saxe en des affaires importantes, et mourut à Wittemberg le 17 avril 1690. On a de lui *De Milite episcopo; De diaconis et diaconissis; De Clero renitente; De Episcopis*, Norimbergæ, 1686, in-4°; des Notes critiques sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, etc.

ZIETHEN (Jean-Joachim de), né à Worstrau, dont le cercle de Rupin, le 18 mai 1699, de parens nobles, mais pauvres, prit le parti des armes à l'âge de 15 ans, sous Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Des passe-droits et un duel le forcèrent deux fois à le quitter. Enfin il y rentra en 1733, et parvint par tous les degrés jusqu'à celui de général de la cavalerie, qui lui fut conféré en 1760, après la bataille de Lignitz. Il avait été décoré de l'ordre de l'Aigle Noir en 1757. Le roi Frédéric II, qu'il avait suivi dans toutes ses campagnes, et qui avait été témoin de sa bravoure et de sa bonne conduite, en faisait une estime particulière. Il est mort le 28 janvier 1786, à Berlin.

ZIGABENUS. *Voy*. Euthymius.

ZILLETTI (François), a publié le Recueil des Commentaires sur le droit canonique, sous le titre de *Tractatus Tractatuum*, Venise, 1548, 16 vol., 1584, 18 vol., qui se relient quelquefois en 29.

ZIMISCÈS. *Voy*. Jean Ier, empereur.

ZINZINDORF (Nicolas-Louis, comte de), s'éprit de la bonhomie et de la charité d'une petite secte qui se formait à Herahutt, village à deux lieues de Lœbau, dans la haute Lusace. Deux couteliers en étaient les fondateurs; ils ne tenaient à aucune église, mais ils avaient de bonnes mœurs, vivaient simplement, et s'aidaient les uns les autres, c'est-à-dire qu'ils avaient les vertus chrétiennes sans adopter absolument aucun article de foi; mais, comme ces vertus étaient fondées sur la piété envers Dieu, qu'ils révéraient par un culte public, comme rémunérateur du bien et vengeur du mal, leurs vertus ont un meilleur fondement que ceux qui croient que les vertus civiles suffisent sans rien croire. Car, lorsque ces derniers croient que le mal sera ignoré, ils se donnent libre car-

rière. Le comte de Zinzindorf entreprit de répandre cette secte, et il réussit au-delà de ses espérances. Au milieu de sectaires qui n'ont pour principe de leur foi que ce que chacun croit trouver dans l'Écriture, il n'est pas étonnant que toutes les nouvelles sectes fassent des progrès. Le centre de celle-ci est à Hernhutt; mais elle est fort répandue en Allemagne. Le comte de Zinzindorf en est mort le chef, dans ce village, le 9 mai 1760, à 60 ans.

ZISCA (Jean), était gentilhomme, et avait été élevé à la cour de Bohême du temps de Venceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, et perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeler Zisca, c'est-à-dire *Borgne*. Dans la suite l'hérésie de Jean Hus ayant infecté presque toute la Bohême, Zisca se fit chef des hérétiques, et se vit bientôt à la tête de 40 mille hommes, avec lesquels il remporta plusieurs victoires sur les catholiques. Il fit bâtir une ville dans un lieu avantageux par sa situation, et le nomma Thabor, d'où les Hussites furent aussi appelés Thaborites. Zisca perdit aussi son autre œil d'un coup de flèche au siége de la ville de Rubi. Mais cela ne l'empêcha pas de continuer la guerre, de donner des batailles, et de gagner de grandes victoires, principalement celle d'Aussig sur l'Elbe, où 9000 catholiques demeurèrent sur la place. L'empereur Sigismond, alarmé de ces progrès, lui fit proposer secrètement des conditions très-avantageuses. Zisca les accepta, et se mit en chemin pour aller trouver Sigismond; mais il mourut de la peste sur la route, en 1424, après avoir ordonné, dit-on, que son corps fût laissé en proie aux oiseaux et aux bêtes sauvages, et que l'on fit de sa peau un tambour, assurant que les ennemis fuiraient aussitôt qu'ils en entendraient le son. On ajoute que les Hussites exécutèrent sa volonté, et que la nouvelle d'un ordre si ridicule fit tant d'impression sur l'imagination des Allemands catholiques, lesquels d'ailleurs n'étaient point aguerris, qu'ils s'enfuirent effectivement en plusieurs batailles au bruit du tambour fait de la peau de Jean Zisca.

ZIZIM ou ZIZIME, fils de Mahomet II, empereur des Turcs, et frère de Bajazet II, est l'un des princes turcs dont nos historiens ont le plus parlé. Son nom en turc signifie *amour*. Il avait l'esprit vif, l'âme noble et généreuse, de la passion pour les lettres aussi bien que pour les armes; et, quoique zélé musulman, il aimait les chevaliers de Rhodes que son père détestait. Bajazet, au contraire, dont le nom signifie *éclair* ou *foudre*, démentait ce titre par les qualités de son esprit qui était lourd et pesant, et par les inclinations de son âme, qui n'étaient rien moins que guerrières. Mahomet II, craignant que l'amitié de ces deux frères ne les réunit contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entre eux, donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie dans l'Asie-Mineure, et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre qu'ils ne s'étoient vus qu'une seule fois lorsqu'il mourut le 3 mai 1481. Après sa mort Bajazet, qui était l'aîné, devait naturellement lui succéder, et fut en effet déclaré empereur le premier, mais Zizim, qui n'avait pu arriver à la cour aussitôt que lui, prétendit que l'empire lui appartenait, parce qu'il était né depuis que Mahomet II avait été empereur, au lieu que Bajazet était venu au monde dans le temps que Mahomet n'était encore qu'un homme privé. Il s'empara de Pruse, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti considérable; mais ayant été défait par Achomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, et de là en Lycie, où, n'ayant pu se soutenir, il se rendit à Rhodes le 30 juillet 1482. Il vint ensuite en France, à Bourganeuf, où, ayant demeuré six ans, il fut conduit en Italie vers le pape Innocent VIII, qui fondait de grandes espérances pour le christianisme par le moyen de ce prince; mais ce pape étant mort sans voir l'effet de ses espérances, Alexandre VI son successeur se rendit maître de la personne de Zizim, et le fit enfermer dans le château Saint-Ange, contre le traité qui avait été fait entre Innocent VIII et le grand-maître de Rhodes. Charles VIII, qui ne méditait pas seulement la conquête du royaume de Naples, mais aussi celle de la Grèce, étant

arrivé à Rome, demanda au pape le prince Zizim, et Alexandre VI, qui ne pouvait le refuser, le rendit par un acte solennel, et dans une cérémonie publique. Ce prince partit de Rome avec le roi pour aller à Naples, et seconder l'entreprise de François; mais sur le chemin il se sentit frappé d'un mal inconnu qui l'emporta en fort peu de jours, en 1495. Cette mort surprit tout le monde, et donna lieu à bien des conjectures pour en découvrir la cause, quoiqu'il n'y eût rien de plus naturel que de penser que l'ennui et l'inquiétude avaient avancé ses jours. Il savait non-seulement le turc et l'arabe, mais aussi le grec et l'italien. Il avait entrepris d'écrire l'histoire de Mahomet son père, et il y travaillait lorsqu'il apprit la nouvelle de sa mort. Il laissa un fils nommé Amurath, qui se réfugia à Rhodes; mais, après la prise de la place, ce prince infortuné, qui s'était caché dans l'espérance de se sauver sur un vaisseau du grand-maître, fut découvert et mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussitôt étrangler, en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avait aussi furent conduites au sérail de Constantinople.

ZOILE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, vers 270 avant J.-C., et se rendit fameux par sa démangeaison à critiquer les vers d'Homère et les ouvrages de Platon et d'Isocrate. Il se faisait appeler *Homeromastix*, ou *Fléau d'Homère*, et récita les vers qu'il avait faits contre cet excellent poète au roi Ptolémée; mais ce prince en fut indigné; et, quand Zoïle lui demanda quelque chose pour se soulager dans ses besoins, il lui répondit que « puisque Homère, qui était mort depuis mille ans, nourrissait plusieurs milliers de personnes, Zoïle, qui se vantait d'avoir plus d'esprit qu'Homère, devait bien avoir l'industrie de se nourrir lui-même. » Les uns disent que Ptolémée le fit attacher à une croix, d'autres qu'il fut lapidé, et quelques-uns qu'il fut brûlé à Smyrne. Quoi qu'il en soit, la mémoire de cet injurieux critique fut en exécration parmi les savans et les personnes de goût; et l'on donna dans la suite le nom de Zoïle aux critiques injurieux et méprisables.

ZONARE (JEAN), historien grec, florissait vers l'an 1120. Il exerça des emplois considérables à la cour des empereurs de Constantinople, et se fit ensuite moine dans l'ordre de Saint-Basile. Nous avons de lui des Annales jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. La meilleure édition de ces Annales est celle du Louvre, en 1686 et 1687, 2 vol. in-fol., qui font partie de la Byzantine. Il y a peu d'exactitude et de critique, et trop de crédulité dans ces Annales, et le président Cousin en a traduit en français ce qui regarde l'histoire romaine. On a encore de Zonare des Commentaires sur les Canons des apôtres et des Conciles, Paris, au Louvre, 1618, in-fol., et quelques Traités.

ZONCA (VICTOR), mathématicien italien du 17e siècle, publia *Novo Teatro di machine et edificii*, Venise, in-fol.; Padoue, 1607 ou 1621.

ZOPYRE, fils de Mégabyze, et l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 520 avant J.-C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par Darius. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant que c'était Darius qui l'avait si cruellement maltraité. Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siége de 20 mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute sa vie, et dit souvent qu'il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé que vingt Babylones.

ZOROASTRE, célèbre philosophe de l'antiquité, fut, dit-on, roi des Bactriens, et s'acquit une grande réputation parmi les Perses, auxquels il donna des lois sur la religion. Quelques auteurs le font plus ancien qu'Abraham, et d'autres le reculent jusqu'à Darius, qui fut le successeur de Cambyse; enfin, d'autres distinguent plusieurs Zoroastres. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu dans la Perse, long-temps avant Platon, un

fameux philosophe nommé Zoroastre, qui introduisit chez les Perses l'étude de la religion et des sciences, et qui fut le chef des mages, c'est-à-dire des sages dont il est si souvent parlé dans l'histoire. Il distinguait deux souverains principes, l'un du bien, et l'autre du mal. Le premier s'appelait Oromaze, et le second Arimane. Zoroastre enseignait que c'était à Oromaze, principe de tout bien, qu'il fallait rendre des adorations et un culte religieux. On dit que ce philosophe vécut dans la solitude, sur une montagne, et qu'il apprit aux Perses à honorer la Divinité sous le symbole du feu. C'est pour cette raison qu'il voulut que l'on conservât, dans la Perse, un feu perpétuel en l'honneur de la Divinité. Platon dit que Zoroastre était fils d'Oromaze, c'est-à-dire qu'il en était l'adorateur; car tous les anciens attestent qu'Oromaze était le dieu et l'objet du culte de Zoroastre. Ce philosophe est encore en grande vénération parmi les Perses qui ne suivent pas la religion mahométane, mais l'ancienne religion du pays. Ils allument encore un feu perpétuel, et observent les rits et les coutumes qu'ils prétendent avoir reçus de cet ancien philosophe. En présence du feu, et se tournant vers le soleil, il protestait n'adorer ni l'un ni l'autre, mais un seul Dieu dont ces objets sont le symbole. Ils montrent même un livre qu'ils soutiennent renfermer sa doctrine, et racontent de lui mille fables et mille prodiges imaginaires. On nomme Guèbres ces sectateurs de Zoroastre, qui subsistent encore dans la Perse. Il y a même un faubourg d'Ispahan qui n'est habité que par ces gens. Ils sont simples, ignorans, méprisés des musulmans, d'ailleurs francs et d'une morale rigide. Ils ont un goût particulier pour les mariages incestueux. Le livre qu'on lui attribue a été apporté en France et déposé en 1762 à la Bibliothèque du roi par M. Anquetil, qui en a donné une traduction française dans Zend-Avesta, 1770, 2 vol. in-4°.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, de la maison des rois de Juda, fut le chef des Juifs qui, après leur captivité, retournèrent en Judée du temps de Cyrus. Il commença à rebâtir le temple vers 535 avant J.-C.; mais les Samaritains empêchant cet ouvrage, Zorobabel alla à la cour de Darius, fils d'Hystaspe, et obtint de ce prince tout ce qu'il voulut pour le bâtiment du temple, qui fut achevé vingt ans après. La dédicace s'en fit solennellement vers 515 avant J.-C. Il ne faut pas confondre ce Zorobabel avec un autre qui était fils de Phadaïa.

ZOSIME, succéda au pape Innocent Ier le 9 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il fit citer Celestius à Rome, et confirma le jugement rendu par son prédécesseur Innocent Ier contre Pélage et Célestius, et écrivit sur ce sujet une lettre aux évêques d'Afrique, qu'il publia en Italie. Zosime décida le différend qui était entre l'église d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces viennoise et narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut un grand démêlé avec les évêques d'Afrique, touchant l'appellation du prêtre Apiarius, qu'il soutenait valable, contre le droit que les Africains prétendaient de juger les clercs et même les évêques en dernier ressort. Il mourut le 13 décembre 418. On a de lui seize Épîtres écrites avec beaucoup de zèle et d'autorité, dans *Epistolæ romanorum Pontificum* de Constant, in-fol.

ZOSIME, historien grec, étoit comte et avocat du fisc, du temps de l'empereur Théodose-le-Jeune, vers l'an 410. Il composa une Histoire des empereurs, en 6 vol., dont il ne nous reste que les cinq premiers livres et le commencement du sixième. Cellarius en a donné une bonne édition en 1696, en grec et en latin, in-8°; celle d'Oxford, 1679, in-8°, est plus belle, et le président Cousin l'a traduite en français. Zosime traite fort mal l'empereur Constantin, et ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les chrétiens.

ZOSIME (l'abbé), célèbre solitaire du 6e siècle, vers l'an 427, était supérieur et abbé d'un monastère situé au bord du Jourdain. C'est lui qui porta l'Eucharistie, dans le désert, à sainte Marie égyptienne.

ZOUCH (RICHARD), savant jurisconsulte anglais, était natif de la pa-

roisse d'Ansley, dans le Wiltshire, d'une famille noble et ancienne. Il étudia le droit à Oxford, et devint célèbre avocat, puis docteur et professeur en droit. Il eut plusieurs autres emplois importans, et mourut en 1660. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages dont la plupart sont en latin, imprimés à Oxford.

ZUCCHERO ou ZUCCHARO (THADDÉE et FRIDÉRIC), noms de deux peintres célèbres, natifs du duché d'Urbin en Italie. Le premier mourut en 1566, à l'âge de 37 ans, après avoir appris la peinture à Fridéric son frère, et laissant plusieurs ouvrages imparfaits. Fridéric acheva les ouvrages de Thaddée, et travailla ensuite à Florence pour le grand-duc; à Rome pour les papes, en France pour le cardinal de Lorraine, en Angleterre pour la reine Elisabeth, à Venise, dans la salle du grand conseil, etc. C'est lui qui acheva à Rome l'établissement de l'académie des peintres, dont il fut le premier chef. Il mourut en 1609, à l'âge de 66 ans. Il avait de la facilité, était bon coloriste et dessinateur, un peu trop maniéré. Le pinceau de son frère est moelleux, sans noblesse dans ses airs de tête qui se ressemblent.

ZUERIUS BOXHORNIUS. *Voyez* BOXHORNIUS.

ZUINGLE (ULRIC ou HULDRICH), curé de Zurich, et fameux hérésiarque, qui a introduit dans plusieurs des cantons suisses le changement de religion, naquit à Wildehausen dans le comté de Toggembourg en Suisse, le 1er janvier 1487. Il fit ses études à Bâle, à Berne, et à Vienne en Autriche, et fut reçu docteur en théologie à Bâle en 1505, après avoir appris le grec et l'hébreu. Il se distingua d'abord par ses prédications, et devint curé de Glaris, puis de Zurich. Il prêcha dans cette dernière ville les nouveautés, et il y recommanda la lecture des livres de Luther, déclamant aussi contre les indulgences, l'intercession et l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres, les jeûnes ordonnés par l'église, etc. Après avoir prêché cette doctrine dans Zurich pendant quatre ans, sans toutefois rien changer au culte extérieur, et avoir disposé les esprits à la recevoir, il fit indiquer une assemblée, par le sénat de Zurich, au 29 janvier 1523, pour conférer avec des députés de l'évêque de Constance et les autres ecclésiastiques sur la religion. Faber, grand-vicaire de l'évêque de Constance, et Zuingle, y disputèrent devant les arbitres nommés par le sénat, lequel, après cette conférence, abolit, par un édit, une partie du culte et des cérémonies de l'Eglise. Les catholiques et les dominicains s'étant opposés aux erreurs de Zuingle, le sénat de Zurich convoqua la même année une assemblée générale, où Jean Faber, grand-vicaire de l'évêque de Constance, parla en vain en faveur de la foi catholique, et où les partisans de Zuingle ayant prévalu par leur nombre, sa doctrine fut reçue, à la pluralité des suffrages, dans tout le canton de Zurich. Peu de temps après, on brisa les images, on renversa les autels, et on abolit toutes les cérémonies de l'Eglise romaine. On ouvrit les cloitres, et Zuingle lui-même se maria. Les évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne, pour s'opposer à ce désordre, firent tenir à Bâle une assemblée générale de tous les cantons. Jean OEcolampade s'y trouva pour Zuingle, qui n'y voulut pas comparaitre, et la doctrine de cet hérésiarque y fut condamnée par un décret solennel, au nom de toute la nation; mais ceux de Berne s'y opposèrent, et convoquèrent une autre assemblée en 1528, où Zuingle, étant le plus fort, y fit recevoir sa doctrine, que ceux de Bâle embrassèrent. Ainsi les cantons de Zurich, de Schafhouse, de Berne et de Bâle se liguèrent ensemble, et firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti; mais les cinq cantons de Lucerne, de Zug, d'Uri, d'Underwald et de Schwits, tous bons catholiques, entrèrent à main armée sur leurs terres, de sorte qu'en 1531 on en vint à une bataille, près de Cappel, où toute l'armée de ceux de Zurich fut taillée en pièces. Enfin, après plusieurs autres combats, les cantons firent la paix, à condition que chacun demeurerait libre dans l'exercice de sa religion. On a de Zuingle un livre intitulé *De verâ et falsâ religione*, et plusieurs autres ouvrages, Zurich, 1581, 3 vol. in-fol. Quoi-

que cet hérésiarque convint avec Luther en quelques points, il différait cependant en beaucoup d'autres. Il enseignait, par exemple, l'erreur des pélagiens, sur la grâce, donnant tout au libre arbitre, et soutenant que, par les seules forces de la nature, Socrate, Caton, Scipion, Sénèque, Hercule même et Thésée, et les autres héros et gens vertueux du paganisme, étaient sauvés, et avaient gagné le ciel par leurs belles actions. Zuingle soutenait aussi que le corps de Jésus-Christ n'est point réellement dans l'Eucharistie, et qu'on ne reçoit, dans ce sacrement, que le pain et le vin, qu'il disait signifier et représenter le corps de Jésus-Christ, auquel on s'unit spirituellement par la foi. Cette opinion se répandit en Allemagne, et y forma la secte des sacramentaires. Depuis que les cantons zuingliens se sont alliés à la république de Genève, ils sont devenus calvinistes, ou très-peu différens des sectateurs de Calvin. Zuingle fut tué à la bataille de Cappel, le 11 octobre 1531. Il avait épousé une femme de 40 ans, parce qu'elle était fort riche; et, comme on en prenait occasion de le taxer d'avarice, il s'en est défendu en détaillant le bien de sa femme. Si l'accusation n'eût pas été fondée, il ne se serait pas donné la peine de la réfuter.

ZUMBO (Gaston-Jean), gentilhomme sicilien, et l'un des plus fameux sculpteurs en cire colorée qui aient paru dans l'Europe, naquit à Syracuse en 1656. Doué d'un génie extraordinaire pour les beaux-arts, il s'attacha particulièrement à la sculpture, et la vue continuelle des antiques et des rares peintures qui sont à Rome et dans toute l'Italie lui donna un goût exquis pour cette science, qu'il perfectionna encore par le secours de l'anatomie, à laquelle il s'appliqua avec soin. Il ne se servait dans tous ses ouvrages d'autre matière que d'une cire colorée, qu'il savait préparer d'une manière particulière. Il fit, avec cette cire, à Bologne, à Florence, à Genève et à Marseille, des ouvrages qui passent pour des chefs-d'œuvre. Il vint en France en 1701, où il fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires; mais dans le temps qu'on attendait de lui de nouveaux ouvrages, il mourut à Paris, au mois d'octobre de la même année.

ZUMEL (François), savant théologien espagnol, natif de Palencia, fut professeur de théologie à Salamanque, et général des religieux de la Merci. Il composa contre Molina, qui avait attaqué sa doctrine, plusieurs Ecrits apologétiques, que Bannez s'engagea à défendre devant l'inquisition. Zumel composa aussi une censure de la doctrine de Molina, que l'on envoya à Rome pour la décision de la fameuse affaire *De Auxiliis*, et vengea l'élection du pape Clément VIII, par son écrit intitulé *De inconcussâ Clementis VIII papæ electione, et certitudine infallibili ipsius pontificatûs*. Il mourut en 1607.

ZURITA. *Voy.* Surita.

ZUR-LAUBEN (Oswald de), était de l'ancienne et illustre maison de la Tour-Châtillon en Valais, qui, à la fin du 14e siècle, avait pris le surnom de *Zur-Lauben*, pour se mettre à couvert de la persécution des Valaisans contre la noblesse de son nom, et qui s'était retirée successivement dans les cantons d'Ury et de Zug. Après avoir été capitaine de 300 Suisses au service des papes Jules II et Léon X, et de Maximilen Sforce, et s'être trouvé aux batailles de Novarre, de Ravenne, de Bellinsonne, etc., il passa en cette qualité dans les armées de François Ier, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug en 1531, à la bataille de Cappel, où Zuingle fut tué, et contribua beaucoup à fixer la victoire en cette mémorable journée. Il mourut à Zug en 1549, à 72 ans, après avoir occupé les premières charges de l'Etat. Antoine de Zur-Lauben son fils, capitaine en France au service de Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il fut de la célèbre retraite de Meaux, et se distingua par sa bravoure et sa fidélité, au service du même prince, dans tout le cours des guerres civiles qui agitèrent son règne. Il se trouva aux batailles de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour; et après avoir rempli les premières charges de son canton, et avoir été employé dans plusieurs négociations importantes, il mourut à Zug en 1586.

à 81 ans. On a de lui une relation d'un voyage de la Terre-Sainte, une autre relation des troubles de Zug, arrivés en 1585, et une relation curieuse de ses campagnes. Ces relations sont manuscrites. Conrad de Zur-Lauben, son cousin issu de germain, fut chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, *landamme*, c'est-à-dire chef du canton de Zug, et capitaine au régiment des gardes-suisses, sous le règne de Louis XIII. Après avoir servi sa patrie et la France à la guerre et dans les négociations, particulièrement pour la cessation des troubles de la Valteline, avec beaucoup de gloire, il mourut à Zug le 31 mars 1629, à 57 ans. Il est auteur d'un traité imprimé, *De concordiâ fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suisses dépend de l'établissement de la seule religion catholique dans leurs cantons. Beat de Zur-Lauben son fils fut landamme du canton de Zug, capitaine au régiment des gardes-suisses sous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques vers ce monarque, pour concerter les moyens de garantir la Suisse de l'approche de l'armée du roi de Suède, Gustave-Adolphe, et rendit des services importans à sa patrie et au canton de Lucerne, qui, en reconnaissance, lui accorda, à lui et à sa postérité, le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale, pour avoir aidé à sauver cette république, menacée d'un bouleversement général par la révolte des paysans. Il mourut à Zug le 2 mai 1663, à 66 ans. Les cantons catholiques lui avaient donné le glorieux titre de *Père de la patrie*, et de *Colonne de la religion*. On a de lui le détail de toutes ses négociations, depuis 1629 jusqu'en 1659. Beat Jacques de Zur-Lauben son fils aîné était chevalier landamme du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow. Après avoir servi en France, il occupa les principales charges de sa patrie, et contribua beaucoup par ses expéditions à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne en 1653. Ce canton et ses confédérés de la même religion durent à sa valeur et à sa prudence, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug le 21 avril 1690, à 74 ans.

ZUR-LAUBEN (Beat Jacques de), neveu de Beat Jacques de Zur-Lauben, dont il est parlé dans l'article précédent, se distingua par sa valeur et par ses services dans les armées de Louis XIV. Il fut successivement capitaine et major dans le régiment allemand de Furstemberg, colonel d'un régiment d'infanterie allemand en 1685, et nommé brigadier, maréchal de camp, lieutenant-général, et toujours le seul de sa promotion. Il s'acquit beaucoup de gloire en Catalogne, en Irlande, en Flandres et en Italie; fut blessé au combat de Steinkerke; contribua, par la valeur de sa brigade, à fixer la victoire de Nerwinde; fit, avec le comte de Tessé, lever au prince Eugène le long blocus de Mantoue, et fut le seul des officiers généraux qui repoussa les ennemis, et cela par trois fois, à la fameuse bataille de Hochstet en 1704. Il y reçut sept blessures, et en mourut à Ulm en Suabe, le 21 septembre, à 48 ans. Le roi l'avait gratifié, en 1687, de la baronnie de Villé en haute Alsace, réversible à la couronne après la mort de Conrad, baron de Zur-Lauben, inspecteur-général de l'infanterie dans le département de Catalogne et de Roussillon, brigadier des armées du roi, etc., qui avait obtenu cette seigneurie de la libéralité du roi, pour récompense de ses services. Louis XIV érigea cette terre en comté en 1692. Après la bataille de Hochstet, le roi ordonna à M. Chamillard, ministre de la guerre, d'écrire en ces termes au comte de Zur-Lauben : « Sa majesté m'a commandé de vous dire que vous seriez content de la manière dont elle a intention de vous dédommager; songez à guérir promptement, et à venir recevoir la récompense de vos services, etc. » Placide de Zur-Lauben son cousin germain fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de Saint-Benoît, en Suisse, l'an 1683. Il mérita, par ses travaux et ses acquisitions, le titre de second fondateur de cette abbaye. Il la rebâtit entièrement avec une grande magnificence, en accrut considérablement les revenus par l'achat de plusieurs seigneuries en Souabe et en Turgovie, et obtint en 1701, de l'empereur Léopold, pour lui et les

abbés ses successeurs, le rang et le titre de prince du Saint-Empire. Il mourut à Sandegg, l'un de ses châteaux, en Turgovie, le 11 septembre 1723, à 78 ans. On a de lui, *Spiritus duplex humilitatis et obedientiæ*, et *Conciones Panegyrico-Morales*. Ces deux ouvrages sont imprimés. Son corps repose dans l'église abbatiale de Rheinaw, entre Gerold Ier de la Tour-Zur-Lauben, abbé et réformateur célèbre de cette maison, mort en 1607, et entre Gerold II de la Tour-Zur-Lauben, aussi abbé et restaurateur de cette abbaye, mort en 1735. Ce dernier était frère puiné de l'abbé, prince de Muri. La maison de la Tour-Zur-Lauben a produit un grand nombre d'autres personnes distinguées dans l'Eglise et dans l'État. Elle a eu 14 officiers tués au seul service de la France, et a possédé les premières charges de l'Etat dans le canton de Zug. Beat François Placide, baron de Zur-Lauben, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis, lieutenant-général des armées du roi, et colonel du régiment des gardes-suisses, était neveu du comte Beat-Jacques de Zur-Lauben, dont il est parlé au commencement de cet article.

ZUR-LAUBEN (Beat Fidèle-Antoine-Jean-Dominique de la Tour-Chatillon de), neveu de Beat Jacques, né à Zug en 1720, a été brigadier des armées du roi, capitaine au régiment des gardes-suisses, et de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il est mort en 1770. Ses ouvrages sont, l'*Histoire militaire des Suisses*, 8 vol. in-12; *Mémoires et Lettres du duc de Rohan sur la Valteline*, 3 vol. in-12; *Bibliothèque militaire*, 3 vol. in-12; *Code militaire des Suisses*, 4 vol. in-12; *Histoire de Guillaume Tell*, in-12.

ZUSTRUS (Lambert), habile peintre flamand, fut élève du Titien. Il excellait dans le paysage et dans les sujets d'histoire. On voit, au palais Royal, son enlèvement de Proserpine.

ZWICKER (Daniel), socinien du 17e siècle, publia le Système de la tolérance, tant célébré par les arminiens, dans son *Irenicum Irenicorum*, 1558, in-8°. Ce livre fut attaqué de tous côtés par les protestans. Il se défendit dans *Irenicomastix victus et constrictus*, 1561, in-8°, et dans *Irenicomastix victus et obmutescens*. *V.* Comenius.

ZWINGER (Théodore), célèbre médecin, natif de Bâle, était neveu maternel de Jean Oporin, fameux imprimeur. Il étudia à Lyon, à Paris et à Padoue, et retourna à Bâle, où il enseigna la langue grecque, puis la morale, la politique et la médecine. Il mourut en 1588, à 54 ans. Son principal ouvrage est le *Théâtre de la vie humaine*, qui avait eté commencé par Conrad Lycosthène son beau-père. Il y a eu un grand nombre d'autres hommes illustres de cette famille de Zwinger et ses descendans se sont fort distingués dans les sciences. 1° Jacques Zwinger son fils, mort en 1610, fut aussi un savant médecin. Il augmenta et polit le *Theatrum vitæ humanæ*, Lugduni, 1656, 8 vol. in-fol., et composa d'autres ouvrages. 2° Il eut un fils, nommé Théodore Zwinger, qui fut un habile théologien protestant, et qui épousa la fille de Buxtorf le père. Ce Théodore Zwinger fut pasteur et médecin dans le temps que la ville de Bâle fut affligée de la peste en 1629. Il est aussi auteur de plusieurs ouvrages. Il mourut en 1651, laissant, 3° Jean Zwenger, professeur en grec, et bibliothécaire à Bâle. On a aussi de lui plusieurs ouvrages. Il mourut en 1696. 4° Théodore Zwinger son fils fut professeur d'éloquence, de physique et de médecine à Bâle, où il mourut en 1724. On a de lui, *Theatrum botanicum*, Basileæ, 1690, in-fol. en allemand; *Fasciculus dissertationum*, 1710, in-4°; *Triga dissertationum*, 1716, in-4°, qui sont estimés; 5° Jean-Rodolphe Zwinger son frère fut ministre de plusieurs églises protestantes, et professeur en théologie. Il mourut en 1708. On a aussi de lui quelques ouvrages.

ZUYLICHEM. *Voyez* Huygens.

ZYPOEUS ou VANDEN-ZYPE, (François), savant jurisconsulte et célèbre canoniste, naquit à Malines en 1580. Il acheva ses études à Louvain, et il y eut le gouvernement du collége des bacheliers. Peu de temps après, Jean Le Mire, évêque d'Anvers, l'appela auprès de lui, et en fit son secrétaire particulier. Zypoeus avait beau-

coup d'esprit. Il se rendit très-habile dans l'un et dans l'autre droit, et devint ensuite official, chanoine, archidiacre et grand-vicaire d'Anvers. Il mourut en cette ville le 4 novembre 1650, à 71 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin sur des matières de droit, qui sont très-estimés, et qui ont été imprimés en 1675, en 2 vol. in-fol. Henri Zypœus son frère fut bénédictin et abbé de Saint-André près de Bruges. Il obtint la permission de porter la mitre, et répara les désordres que les hérétiques avaient causés à son monastère. Il mourut en 1659. On a aussi de lui plusieurs ouvrages, entre autres un volume in-8o, imprimé à Ypres en 1611, où il veut prouver que saint Grégoire a été bénédictin.

FIN.

Le supplément qui suit renferme beaucoup de personnages importans oubliés dans la série des noms ; on y lira avec intérêt sans doute les articles de beaucoup d'hommes remarquables morts avant 1789.

La *Biographie des Contemporains* faisant suite à ce Dictionnaire en est le complément nécessaire : au moyen de ces deux ouvrages on aura un *Dictionnaire historique* complet, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, puisqu'il comprendra les notices historiques sur les morts et les vivans qui appartiennent à l'histoire.

SUPPLÉMENT

AU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

A.

ALEXIS MICHAELOWITZ, c'est-à-dire *fils de Michel*, czar de Moscovie, fut père de Pierre-le-Grand. Il naquit en 1629, et parvint au trône en 1645. Des séditions sanglantes, des guerres intestines et étrangères troublèrent presque sans interruption la tranquillité de son règne. Il eut d'abord à s'opposer aux entreprises d'un chef des Cosaques du Tanaïs, qui eut l'ambition de se faire roi d'Astrakan. Il fallut lever des armées, marcher contre lui et lui livrer bataille; mais il ne put tenir contre son souverain; il fut vaincu, fait prisonnier, et périt dans les supplices. Douze mille de ses partisans furent pendus sur le grand chemin d'Astrakan. Ainsi finit la terreur que ce rebelle avait d'abord inspirée. Une guerre contre la Pologne succéda à celle-ci; Alexis la soutint avec vigueur, et la termina par une paix qui le mettait en possession de Smolensko, de la Kiovie et de l'Ukraine. Il ne fut pas aussi heureux avec les Suédois; il essaya en vain d'étendre les bornes de son empire, elles restèrent toujours très-resserrées de ce côté. Les Turcs étaient alors pour les Russes des ennemis terribles; ils tombaient souvent sur la Pologne et menaçaient les pays du czar, voisins de la Tartarie-Crimée (l'ancienne Chersonnèse-Taurique). Ils s'étaient même emparés en 1671 de la ville de Kaminieck, et de tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Enflé d'un succès aussi important, Mahomet IV porta plus loin ses prétentions. Après avoir imposé un tribut aux Polonais, il demanda qu'Alexis lui cédât tout ce qu'il possédait en Ukraine. Cette demande, faite avec tout l'orgueil d'un Turc et d'un vainqueur, révolta le czar qui lui répondit sur le même ton. Alors régnait encore la grossière franchise des temps anciens: le sultan, en écrivant au czar, le traitait d'*hospodar chrétien*, et s'intitulait *très-glorieuse majesté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit qu'il *n'était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan, et que son cimeterre valait bien la sabre du grand-seigneur*. Il ne borna pas à de vaines bravades son juste ressentiment; il dépêcha des ambassadeurs à tous les souverains pour les engager à se réunir contre l'ennemi commun de la chrétienté. Il envoya des secours aux Polonais, qui, commandés par Jean Sobieski, remportèrent une victoire signalée sur les Turcs, à la fameuse journée de Chokzim, en 1674. Peu de temps après, le trône de Pologne étant devenu vacant, Alexis se mit au rang des compétiteurs, et fit des propositions qu'on ne crut pas devoir accepter. En 1677 il succomba, à l'âge de 45 ans, à une maladie grave, et mourut lorsqu'il pouvait encore espérer de longs jours. Il avait toutes

les qualités qui font les grands princes ; il était juste, quoique sévère. Avant lui les lois du royaume étaient toutes manuscrites, il fut le premier qui les fit imprimer ; il faisait traduire en langue russe les bons ouvrages étrangers, et leur consacrait tous les jours quelques instans. Il favorisa le commerce par des lois sages, établit des manufactures de toile et de soie, et peupla de colonies étrangères, et surtout de Polonais, plusieurs déserts ; il bâtit des villes, augmenta et embellit Moscou. Il avait formé un vaste projet que le temps ne lui a pas permis de mettre à exécution, c'était de couvrir de ses flottes la mer Caspienne et la mer Noire ; il étala à sa cour une magnificence inconnue jusqu'à lui, et cependant il laissa des trésors parce qu'il sut mettre de l'ordre dans ses finances. Révéré des souverains de l'Asie, il en recevait des ambassades avec de riches présens, et entretint des relations avec les principales puissances de l'Europe. Enfin il eut le mérite de préparer et de commencer tous les heureux changemens qu'il était réservé au czar Pierre, né de son second mariage avec Natalie Nariskin, de perfectionner.

ALIX DE CHAMPAGNE était fille de Thibaud IV, comte de Champagne. Douée du plus heureux caractère, et réunissant les grâces du corps à celles de l'esprit, elle faisait les délices de son père et l'ornement de sa cour. Après avoir refusé sa main à plusieurs princes qui l'avaient sollicitée, elle devint l'épouse de Louis VII, roi de France, qui perdit en 1160 Constance de Castille sa seconde femme. Le bonheur des deux époux fut troublé pendant quelques années par la crainte de n'avoir pas d'enfans, mais, en donnant, le 22 août 1165, naissance à un prince qui fut surnommé *Dieu-donné*, et *qui fut Philippe Auguste*, Alix combla les vœux du roi son mari et l'espoir de la France. Ce fils venait de prendre pour épouse *Isabelle de Hainaut*, fille du comte de Flandre, quand Louis-le-Jeune mourut. La régence du royaume appartenait à la reine Alix, non-seulement par droit, mais encore conformément au testament du roi ; cependant elle lui fut disputée par Philippe son fils, dont les prétentions étaient appuyées par le comte de Flandre son beau-père. La reine, de son côté, était soutenue par Henri II, roi d'Angleterre ; les débats entre la mère et le fils eussent pu devenir funestes à l'un des deux si la reine, pour maintenir la paix, n'eût renoncé à ses droits, à condition toutefois que sa dot lui serait restituée et qu'il lui seroit payé, pour les frais de sa maison, sept livres parisis par jour. Philippe ne tarda pas à connaître les grandes qualités de sa mère, et à lui rendre toute sa confiance, car, en 1190, époque où il partit pour la Terre-Sainte, il la nomma régente de la France et tutrice de son fils. Alix, pendant sa régence, sut allier la fermeté à la prudence, et parvint à se faire respecter au-dehors, en se conciliant l'amour et l'estime des Français. Le trait suivant peut donner une idée de son caractère : le souverain pontife, à qui s'était adressé l'évêque de Dole, ayant paru soutenir cet évêque qui prétendait ne pas dépendre de l'archevêché de Tours, la reine regarda cette conduite comme contraire à l'autorité du roi de France, et, par une lettre aussi ferme que respectueuse, elle rappela au pape qu'il n'appartenait point à une puissance étrangère, mais au roi son fils seul, de décider la contestation qui existait entre les deux prélats. « Abuser, disait la reine, de » l'absence d'un monarque à qui la » piété a fait abandonner ses États, » pour y répandre le trouble, c'est » violer l'obéissance qui lui est due. » Chargée du soin du royaume, je » dois pourvoir à sa tranquillité, et » j'empêcherai toute innovation. » Cette reine, à qui on accorde en général de l'instruction, de la bienfaisance et beaucoup de vertus morales, mourut à Paris le 4 juin 1206. Il lui fut érigé un tombeau dans l'église de l'abbaye de Pontigny.

ATHANARIC, roi des Goths, prince que les uns peignent comme un grand homme, et que les autres regardent comme un barbare, avait fourni à l'usurpateur Procope des forces pour résister aux Romains et le maintenir dans son usurpation. L'empereur Valens s'en plaignait, et quoique Athanaric eût cherché à se justifier, il lui déclara la guerre, et le força à se dé-

fondre. Le roi des Goths fit prendre les armes à sa nation, et, marchant à la tête de ses troupes, il opposa à ses ennemis une assez longue résistance; car ce ne fut qu'après s'être battu pendant trois ans qu'il se vit contraint à demander la paix. Il s'éleva alors une difficulté assez singulière, relativement au lieu où devait se conclure le traité; Athanaric refusa de se rendre dans un endroit qui serait sous la dépendance des Romains. De son côté, l'empereur Valens dédaignait de se conformer aux volontés du chef d'une nation qu'il regardait comme barbare; enfin l'on ne savait guère quel parti prendre, quand quelqu'un proposa de fixer le lieu des conférences sur un pont de bateaux qu'on construirait à cet effet au milieu du Danube. Ce moyen ayant levé toutes les difficultés, le traité fut conclu, et les princes se donnèrent respectivement des otages. D'après ce traité, à l'exception de la pension payée à Athanaric, tous les autres tributs auxquels étaient assujettis les Romains furent supprimés. Deux villes furent désignées pour faire, entre les deux nations, des échanges de marchandises, et l'entrée sur le territoire romain fut entièrement interdite aux Goths. Ce peuple se révolta peu de temps après contre son souverain, et Athanaric, n'ayant aucun moyen de reconquérir son autorité, alla chercher un asile à la cour de Théodose, où il mourut le 25 janvier 381.

AYESHA, l'une des femmes de Mahomet, sut si bien mettre à profit tous les dons que la nature lui avait prodigués, qu'elle parvint à se faire chérir du prophète, tant qu'il vécut, et à se faire vénérer par les musulmans après sa mort. Elle connaissait le calcul, l'éloquence, la musique, et toutes les sciences qui étaient, à cette époque, cultivées dans l'Arabie. Elle avait pris un empire presqu'absolu sur l'esprit de Mahomet. On pourra en juger quand on saura que celui-ci composa le vingt-quatrième chapitre de l'Alcoran pour faire disparaître les bruits peu favorables répandus sur son compte, et qu'il déclara, au nom de Dieu, dignes des peines éternelles, tout discours calomnieux portant atteinte à son honneur. Ayesha sut employer d'autres armes que celles de la beauté; car, après la mort de Mahomet, elle se mit à la tête d'un parti qui combattit celui d'Ali, et demanda la proscription de tous les membres de sa famille. Les musulmans, après cette action si glorieuse pour une femme, proclamèrent Ayesha prophétesse et mère des Croyans, et eurent tant de respect pour les décisions qu'elle rendit sur différens points de l'Alcoran, qu'ils les rassemblèrent dans un recueil et les conservèrent précieusement. Cette femme courageuse sut conserver son crédit jusqu'à la fin de ses jours. Elle mourut l'an 678, à l'âge de 67 ans, 48 ans après la mort de Mahomet.

B.

BARBÉSIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, jouissait, à ce qu'il paraît, d'une certaine réputation; car un historien de Provence assure que ses poésies, connues de Pétrarque, lui ont plus d'une fois servi de modèle. Quoi qu'il en soit, Barbésieu, d'une figure avantageuse, rempli de courage, et pour tout dire, assez bon chevalier pour ne pas craindre un ennemi, était tellement timide en société qu'il osait à peine parler. Quelques fragmens qui nous sont restés de lui prouvent qu'il ne fut pas heureux en amour, et que dans son siècle, comme dans celui où nous vivons, on trouvait des femmes infidèles. Il s'exprime ainsi dans une pièce de vers dont il est l'auteur: « Chercher de la fidélité chez les femmes, c'est chercher l'impossible; s'y fier, c'est comme si l'on confiait le poussin au milan. Elles ne veulent que s'entraîner les unes les autres dans le désordre, pour en rire et se justifier. » Il avait auparavant célébré, sous le nom de *Miels de donna* (la meilleure des Dames), celle dont il se plaignit ensuite si amèrement. C'était l'épouse

d'un riche baron de son pays, nommé Geofroi de Touai. Barbésieu mourut vers la fin du 14e siècle, en Espagne, où il s'était retiré après la mort de sa dame.

BARCOK, connu sous le nom d'Abu-Saïd, naquit en Circassie; c'est de lui que la seconde dynastie des sultans d'Égypte tire son origine. Les premiers temps de son règne furent orageux, car les Egyptiens se soulevèrent contre lui, et le chassèrent de son trône; cependant il parvint à y remonter, et rentra triomphant au Caire, l'an de l'hégire 794. L'hospitalité qu'il accorda quelque temps après au calife de Bagdad, poursuivi par Tamerlan, fut pour lui une nouvelle source de désagrémens; car ce dernier, irrité de voir échapper sa proie, vint mettre le siége devant Edesse, enleva la place d'assaut, et fit impitoyablement massacrer tous les habitans. Quoique Barcok prétendît ne pas craindre cet ennemi furieux, il le vit cependant avec grand plaisir se diriger vers les Indes, et le délivrer de son voisinage. Après ce dernier contre-temps, Barcok régna paisiblement sur l'Egypte et sur la Syrie, et mourut au Caire l'an de l'hégire 801, de son règne le 17e.

BARJOLS (Elias de), était né dans la ci-devant province d'Agenois, et fut, dès sa jeunesse, destiné au commerce, profession qu'exerçait son père, et que depuis longues années avaient exercée ses aïeux. Doué de talens, de beaucoup d'esprit naturel, et surtout d'une superbe voix, il se lassa bientôt de ses occupations mercantiles, abandonna le comptoir de son père, et devint le troubadour à la mode. Alphonse II, comte de Provence, ayant envie de l'entendre, le fit venir à sa cour; il fut tellement enchanté de sa voix qu'il le garda près de lui, et le combla de bienfaits. Barjols, après la mort du prince, ne chanta plus que *Garsende de Sabran* sa veuve, et ses sentimens pour la princesse furent tels que, ne pouvant plus supporter le monde, quand elle se fut retirée au monastère de la Celle, il se renferma aussi dans un cloître, et prit en 1222, à Avignon, l'habit des Hospitaliers de Saint-Bénezet. Parmi les morceaux qui nous restent encore de Barjols on cite le suivant : « Pour plaire à madame, je voudrais prendre les perfections des meilleurs chevaliers, et les réunir en moi. J'enleverais à Aimar sa politesse, à Trincalco sa gentillesse, à Randos sa générosité, au Dauphin ses réponses obligeantes, à Pierre de Molèon sa plaisanterie, au seigneur Béraud sa bravoure, à Bertrand son esprit, au beau Castillon sa courtoisie, à Nébles sa magnificence, à Mirevals ses chansons, à Pons de Capdueil sa gaîté, et à Bertrand de Latour sa droiture. Un tel amant serait parfait, et tous deux, ô madame! vous ne sauriez manquer de vous aimer, à cause de la ressemblance. »

BAUX (Guillaume de) hérita d'abord, à cause de Tiburge sa mère, de la principauté d'Orange, et obtint ensuite, en 1214, de l'empereur Frédéric II, le titre de roi d'Arles et de Vienne. On rapporte sur ce prince une anecdote assez plaisante : Un marchand qui passait sur ses terres, s'étant refusé à payer les droits de péage, exigés de tous les étrangers, fut rançonné d'une telle force qu'il en porta ses plaintes à Philippe-Auguste, roi de France. Le monarque trouva les réclamations du marchand justes; mais, ne voulant pas se donner la peine de punir Guillaume, qui d'ailleurs était très-éloigné de lui, se contenta de donner au marchand la permission de se venger de la manière qu'il jugerait convenable. On faisait alors à la cour de France des préparatifs pour des fêtes de la plus grande magnificence. Le marchand, voulant profiter de cette occasion pour se venger, eut recours à un stratagème qui lui réussit parfaitement. Il contrefit le sceau du roi, et fit en son nom, au prince Guillaume, une invitation pour assister aux fêtes. Le roi d'Arles, ne se doutant nullement de la supercherie, partit pour se rendre à la cour de France; mais quand il fut arrivé dans une certaine ville, il se vit arrêter avec sa suite par un assez grand nombre de personnes, à la tête desquelles se trouvait le marchand maltraité : forcé de restituer ce qu'il avait injustement pris, il éprouva une mortification bien plus grande en apprenant que la prétendue lettre d'invitation était fausse, et que le roi de France n'avait pas même songé à lui. Alors, comme aujourd'hui, on

faisait des chansons, et le prince fut chansonné. Guillaume manifesta contre les Albigeois un esprit de parti qui le conduisit à sa perte; car, étant tombé dans une embuscade que lui avaient dressée les Avignonnais, il fut écorché tout vif, et son corps, après avoir été mutilé, fut coupé en morceaux. Cette horrible exécution, qui eut lieu en 1218, fut un des principaux motifs qui, en 1226, déterminèrent Louis VIII à faire le siége d'Avignon.

BEGUILLET (Edme), correspondant de l'académie des Belles-Lettres, se destina dès sa jeunesse au barreau, et devint avocat au parlement de Dijon. L'histoire, l'économie domestique et l'agriculture furent l'objet de ses études. On a de lui les ouvrages ci-après: 1° *Des principes de la végétation et de l'agriculture*, in-8°, 1769; 2° *Mémoires sur les avantages de la mouture économique et du commerce des farines en détail*, in-8°; 3° *OEnologie*, ou *Traité de la vigne et des vins*, in-12, 1770; 4° *Dissertation sur l'ergot*, ou *blé cornu*, in-4°, 1771; 5° *Traité de la connaissance générale des grains*, 3 vol. in-8°, 1775; 6° *Traité général des subsistances et des grains*, 6 vol. in-8°, 1782; 7° *Manuel du meunier et du charpentier des moulins*, in-8°, 1785. Parmi ses ouvrages historiques qui sont moins estimés que les autres, on remarque 1° *Son histoire des guerres des deux Bourgognes, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, 2 vol. in-12, 1772; 2° *Précis de l'histoire de Bourgogne, par Mille*, in-8°; 3° *Description générale du duché de Bourgogne*, 6 vol. in-8°. M. Béguillet a aussi fait insérer un assez grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie. Il mourut au mois de mai 1786.

BELLECOUR (Colson), acteur du Théâtre-Français, fut aussi l'auteur d'une comédie intitulée *les Fausses apparences*, qui fut jouée en 1761. Bellecour avait de belles formes et une figure agréable; il débuta dans la tragédie avec Le Kain; mais, ne pouvant soutenir la concurrence avec un tel rival, il abandonna Melpomène et se consacra à Thalie. Il remplaça Grandval. Quoiqu'ayant beaucoup d'intelligence, on lui reprochait en général une prononciation dure et trop de froideur dans son jeu. Il se faisait cependant admirer dans certaines pièces, telles que *le Somnambule*, *Turcaret*, *le Dissipateur*, *le Retour imprévu*, etc. Il mourut en 1786.

BELMONT (Armeri de), célèbre troubadour du 13e siècle, fit les délices de la cour du comte de Provence. Son principal mérite fut d'avoir mis dans ses poésies plus de délicatesse et d'élégance qu'on n'en trouvait alors dans les productions de ce genre. On pourra en juger par le morceau suivant, fait pour la comtesse de Sobiras qu'il chanta dans plusieurs circonstances. « On ne croira plus que les chagrins, les soupirs, les gémissemens, les larmes, les tourmens, les veilles et les passions long-temps malheureuses puissent abréger les jours, puisque les miens ne sont pas finis. Non, je n'ai point foi à la mort d'André de France; nul amant ne souffrit jamais ce que j'ai éprouvé plus de cinq années entières, auprès de celle que j'aime. La plus grande faveur que j'en aie obtenue est de ne pas me haïr; tandis que j'aime mieux être à elle, que d'avoir sans elle l'empire du monde..... Son mérite est si éclatant, sa jolie personne est si pleine de grâces et de perfections, que celui qui voudrait les décrire paraîtrait un conteur de fables, etc. » Ce morceau peut donner une idée de la poésie de ce siècle.

BENEDETTE (Antoine), littérateur, naquit le 9 mai 1715, à Fernando en Italie. Il se livra tout entier à l'instruction, et parvint à obtenir, au collége des jésuites à Rome, la chaire de rhétorique qu'il occupa plusieurs années avec distinction. En 1754, il publia à Rome une édition de *Plaute*, accompagnée de commentaires et de notes très-précieuses. Voulant passer d'une manière tranquille les derniers momens de sa vie, il quitta sa place de professeur et se retira dans sa famille. Là il forma un cabinet d'antiquités et de médailles, aussi riche que curieux. Dans un ouvrage qu'il fit imprimer en 1777, on trouve des dissertations sur des médailles grecques faisant partie de son cabinet, et qui n'avaient point encore été décrites. On trouve aussi dans cet ouvrage des notes savantes de l'abbé Oderic, antiquaire de Gênes. Benedette mourut en 1788, âgé de 73 ans.

OWSKY (MAURICE-AUGUSTE), agnat de Hongrie et de Polo- possédait de grands biens dans anie. S'étant réuni à la confé- formée contre les Russes par nais, il tomba entre les mains mis, et fut fait prisonnier. Les 's le tirèrent de captivité; étant laissé prendre de nou- éprouva le sort commun, et ́é dans les prisons de Casan. y, naturellement actif, d'un inquiet, ennemi prononcé s'exposait souvent par son ne à de très-grands dangers, qui arriva pendant sa déten- relations trop fréquentes vec quelques seigneurs rus- is d'avoir formé un complot npératrice de Russie, firent était leur complice; des ui paraissent certaines prou- était absolument innocent; il fut condamné à passer le jours au Kamtschatka. Son e en inventions, lui suggéra de sortir de ce tombeau; et, traversé la mer Pacifique, t une partie de la Chine, à Madagascar. Il ne jouit emps de sa liberté; car à il délassé des fatigues d'un age qu'il fut tué d'un coup 1787. Sa vie et ses voyages, quent pas d'un certain in- été imprimés en 1792, 2 vol.

D (LAURENT), naquit à Lyon 1702. Après avoir fait ses études, il entra chez les jé- rit l'habit de cette congréga- oyé d'abord à Avignon pour r les mathématiques, il re- te à Lyon, où le Grand Col- hargea du soin de l'Observa- savant, correspondant de e des Sciences, et membre de Lyon, a publié plusieurs qui ont été couronnés. On particulièrement quatre: le a cause de l'augmentation de e certaines matières acquiè- is leur calcination; le 2ᵉ, sur orts qui se trouvent entre la s effets de l'aimant, du ton- de l'électricité; le 3ᵐᵉ, sur ce de la lune, sur la végéta- économie animale; le 4ᵐᵉ, sur

la question, si les animaux et les métaux ne deviennent électriques que par pure communication. Il est encore l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Physique des corps animés*, imprimé en 1755, in-12. Le père Béraud réunissait à ses talens des vertus très-précieuses; il mourut le 26 juin 1777.

BÉRENGER (Raymond), grand-maître de l'ordre de Malte, obtint cette dignité tant à cause de son mérite personnel qu'à cause de sa naissance, sa famille étant alliée aux souverains du Dauphiné. Avec des talens militaires et l'amour de la gloire, il se joignit avec le roi de Chypre pour faire la guerre aux musulmans; et, après avoir pris et brûlé Alexandrie, l'une des villes principales de l'Egypte, il attaqua, en 1366, la ville de Tripoli en Syrie, et s'en empara. La mort de Pierre, roi de Chypre, qui fut assassiné par ses frères, ayant suscité de grands troubles dans ce royaume, Urbain V, souverain pontife, chargea Bérenger de se rendre dans ce pays et d'y rétablir l'ordre. Ce fut dans l'un des deux chapitres généraux tenus par Bérenger qu'il fut décidé que tout religieux ne pourrait posséder plus d'une commanderie, et que l'élection des grands-maîtres serait faite par des chevaliers dont deux seraient nommés par chaque nation. Il mourut en 1373.

BERNARD (Samuel), le plus fameux banquier de l'Europe, était fils de Samuel Bernard, professeur de l'académie royale de Peinture à Paris. Sa fortune était immense (on prétend qu'elle s'élevait au-delà de 30 millions), et son crédit n'avait pas de bornes. Jamais personne ne fit un commerce d'argent plus étendu et en même temps plus sûr que le sien. On l'avait surnommé le Juif. Cependant on ne voit pas ce qui put lui faire donner cette qualification. Quoi qu'il en soit, comme tous les hommes, il avait des faiblesses. S'imaginant qu'un titre lui donnerait plus de considération, il se fit comte de Coubert. Il aimait aussi la louange et la flatterie, et surtout à paraître généreux, et c'était en l'attaquant par ces moyens qu'on parvenait à obtenir plus sûrement de lui ce qu'on désirait. On rapporte que Desmarets, contrôleur-général, n'ayant pu le déterminer à prêter au gouvernement une somme assez considérable, dont il avait un besoin urgent, Louis XIV parvint à lui faire ouvrir ses coffres en lui donnant, en présence de toute sa cour, des marques particulières de distinction. Il fut toujours en grande faveur auprès des contrôleurs-généraux, qui se ménageaient, par leurs prévenances, une ressource assurée en cas de besoin. Bernard rendit des services considérables à une infinité de particuliers: ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'à l'époque de sa mort il lui était dû dix millions, et que moitié de cette somme avait été prêtée sans aucun intérêt. Il se montra particulièrement bienfaisant envers les militaires maltraités par la fortune, et on n'en vit pas qui recoururent vainement à lui. On rapporte de lui un trait de fermeté qui fait honneur à son caractère. Questionné après la disgrâce de Chauvelin, relativement à des fonds qu'on prétendait que celui-ci avait fait passer à l'étranger, et ne pouvant répondre sans lui porter un coup terrible, il garda un silence que rien ne put le décider à rompre. Parmi les faiblesses de Bernard, il en était une qu'on a peine à concevoir; il portait la superstition jusqu'à être persuadé que son existence dépendait de celle d'une poule noire qu'il avait chez lui; et ce qu'il y a de plus inconcevable encore, c'est qu'on assure que sa mort suivit de près celle de la poule. Bernard, après avoir passé l'existence la plus brillante, mourut en 1739, à l'âge de 88 ans.

BERTHE, fille de Lothaire, épousa en premières nôces Thibaut, comte d'Arles, et en secondes, Adalbert, marquis de Toscane. Cette princesse, douée d'une beauté parfaite, et réunissant à un caractère ferme l'esprit le plus adroit et le plus séduisant, s'empara tellement de la confiance de son dernier époux, qu'elle le conduisait absolument à son gré. « Point de milieu, lui disait-elle souvent, vous devez être un âne ou un puissant monarque. Devenue veuve pour la seconde fois, Berthe entra dans une ligue qui fut formée contre Bérenger, roi d'Italie; mais elle tomba entre les mains de ce prince à Mantoue, et l'abandon des principales villes de la Toscane fut demandé pour prix de

sa rançon. Berthe rejeta avec fermeté une semblable demande, et laissant agir ses charmes plus puissans qu'une armée entière, elle eut bientôt soumis à ses lois Bérenger, qui se trouva trop heureux de lui rendre la liberté, en renonçant à toutes ses prétentions. Berthe mourut en 925, à Lucques, où l'on voit encore son tombeau.

BERTHIER (Joseph-Étienne), membre de la Société royale de Londres, et correspondant de l'académie des Sciences de Paris, naquit à Aix en Provence dans l'année 1710. Après avoir fait ses études, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et s'appliqua particulièrement à la physique. On assure qu'il ressemblait beaucoup de figure au père Malebranche. Au reste, doué d'un caractère doux et extrêmement enjoué, et aussi indulgent que spirituel, il fut très-recherché dans la société. Lorsque Louis XV l'engageait à se rendre à Versailles, il le désignait par l'homme aux tourbillons. On voit facilement, d'après cela, qu'il avait adopté le système de Descartes. Le père Berthier a publié : 1° *Physique des corps animés*, in-12, 1755; 2° *Physique des comètes*, in-12, 1760; 3° *Principes physiques pour servir de suite à ceux de Newton*, 4 vol. in-12, 1770; 4° *Histoire des premiers temps du monde*, in-12, 1778. Berthier mourût à Paris le 5 novembre 1783, à l'âge de 73 ans.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis), fut un de ces hommes qui, favorisés par la fortune, passent de l'obscurité au faîte des grandeurs. Fils d'un pauvre officier écossais, mais d'un esprit actif et entreprenant; plein d'ambition et ne formant que des conceptions hardies, on le vit, à la cour de Russie, admis à la société intime du descendant des Césars. Après le congrès d'Utrecht, où il avait accompagné les ambassadeurs russes, il passa en Angleterre où il s'occupa uniquement de la politique, et à son retour à Pétersbourg, il fut envoyé d'abord à Stockholm, et ensuite à Copenhague en qualité de ministre. Après ce début dans la carrière diplomatique, il s'attacha à Anne Ivanawna, duchesse de Courlande, et s'acquitta avec beaucoup de bonheur et d'adresse de plusieurs négociations dont elle le chargea en montant sur le trône. Sous Elisabeth, qui succéda à Anne, il fut fait grand-chancelier, et parvint à s'emparer de l'esprit de la princesse, au point qu'il devint l'arbitre de toutes les affaires importantes. Aussi fourbe que téméraire, ce ministre perfide voulut, à ce qu'on prétend, faire assassiner le comte de la Chétardie, ambassadeur de France, puissance dont il se montra constamment l'ennemi irréconciliable. Le grand crime des ministres français était de contrarier les projets du grand-chancelier russe, projets qui, en favorisant l'Autriche et l'Angleterre, étaient contraires au gouvernement français. Bestucheff, qui avait évité l'exil après la chute du féroce Biren, ne put s'y soustraire sur la fin du règne d'Elisabeth. Mais, rappelé par Catherine II, il fut réintégré dans son grade de feld-maréchal, occupa de nouveau une place au conseil, et obtint de plus une pension de 20,000 roubles. Vers la fin de sa carrière il devint dévot, et fit imprimer un livre de piété. Cependant, avant sa mort, arrivée à Pétersbourg le 21 avril 1766, il fit graver une médaille, monument de son orgueil, représentant d'un côté son buste, et de l'autre des palmiers et des orangers, entourant un cercueil au bas duquel on lisait ces mots : *Post duos triumphos de morte triumphat.*

BETUSSI (Joseph), poète italien, naquit avec des talens qui se manifestèrent dès sa première jeunesse. Il eut pour protecteur et pour ami Pierre Aretin, qui encouragea ses essais, le dirigea dans ses travaux, et ferma plus d'une fois la bouche à des critiques trop sévères. Betussi visita presque toutes les parties de l'Italie; il voyagea aussi en Espagne et en France, et fut accueilli favorablement par les savans de ces différentes nations. Le premier ouvrage qu'il publia un dialogue est mêlé de prose et de vers, imprimé en 1538, in-8°, sous le titre de *Dialogo amoroso e rime*. Il a publié depuis 1° *Dialogo* sur l'amour et ses effets, Venise, in-8°, 1562; 2° traduction en italien de l'ouvrage latin de Boccacio, sur les hommes illustres, dernière édition, Florence, in-8°, 1598; 3° traduction en vers sciolti, du 6e livre de l'Enéide, avec

une Élégie d'Auguste, dernière édition, Venise, 1593; 4° traduction des Femmes illustres de Boccace, Florence, in-8°, 1596; 5° traduction en italien de la *Généalogie des dieux*. Cette traduction a eu 4 éditions; 6° Vie de J. Boccace; 7° *La Leonora*, ou dissertation sur la véritable beauté, in-8°, 1757; 8° Discours historique sur la ville de Cataio, in-4°, Ferrare, 1669. Betussi était né à Bassano en l'an 1520, et mourut à la fin du 16e siècle.

BEVERNING (JERÔME), fut un des diplomates les plus distingués de la Hollande. Ses compatriotes conviennent qu'il réunissait les vertus de l'homme probe aux talens de l'homme d'Etat, et que le seul défaut qu'on ait remarqué chez lui, était un peu d'inégalité dans le caractère. Beverning débuta dans la carrière politique par être député aux états-généraux de Hollande, et ce fut lui qui, en 1654, signa le traité conclu avec Olivier Cromwel. Négociateur en 1666, d'abord près de l'évêque de Munster, et ensuite près le gouvernement espagnol, il fit des traités aussi honorables pour lui qu'avantageux pour sa patrie. Les Etats de Hollande lui donnèrent une grande marque de confiance en le nommant plénipotentiaire pour les négociations de Nimègue, et premier ministre. On ignore en quelle année il mourut; mais on sait que vers la fin de sa carrière il renonça totalement aux affaires publiques pour vivre en simple particulier.

BIANCHI (JEAN-ANTOINE), prit l'habit monastique chez les Observatins, et s'y occupa particulièrement de littérature. Le pape Benoît XIII lui donna des marques particulières de bienveillance, et il acquit parmi les littérateurs italiens une réputation de grands talens. Il fut l'auteur de douze tragédies à qui on accorde quelque mérite, et il publia, en 1752, un ouvrage intitulé *Défense des Théâtres*. Cet écrit avait pour but de prouver que, comme l'avait déjà dit le marquis Maffei, les spectacles, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont un moyen de les épurer et de former le goût des peuples. On a de lui un ouvrage en 6 volumes, in-4°, imprimé en 1751, qui est relatif à la politique et à la puissance de l'église, et dans lequel il cherche à réfuter l'histoire de Naples par Giannono. Bianchi était né à Lucques le 2 octobre 1586; il mourut à Rome en 1758, âgé de 72 ans.

BIANCONI (JEAN-LOUIS), associé de l'académie de Berlin, était né à Bologne en 1717. Il étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Après avoir parcouru les états de presque tous les souverains de l'Allemagne, il se rendit en Pologne où le roi Auguste III lui confia différentes négociations, dans lesquelles il montra beaucoup d'intelligence. Il alla ensuite à la cour de l'électeur de Saxe, qui le choisit pour son ministre près du souverain pontife. Ses voyages et les affaires politiques ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude des lettres. Il a publié 1° traduction italienne de l'anatomie de Winslow, 6 vol., 1744; 2° Dissertation sur l'électricité, traduite en allemand, 1748; 3° Lettres sur la Bavière et quelques contrées d'Allemagne, 1763; 4° Éloges de Piranèse et de Mengs; 5° Dissertation sur le cirque de Caracalla, ouvrage posthume, imprimé en 1790. Bianconi mourut en Italie le 1er janvier 1781. Son éloge funèbre fut fait par Mariotti.

BIBARS, quatrième sultan de la race des Mameluks, dite des Barites, avait, dit-on, été esclave d'un certain Bon-Dokdar, dont les historiens orientaux lui donnent souvent le nom. Il monta sur le trône l'an de l'Hégire 658, après avoir fait assassiner Cotuz, sultan régnant, au moment où il venait de remporter une victoire éclatante sur les Tartares. C'est depuis le règne de Bibars que les califes, ou chefs de la religion, entièrement étrangers aux affaires temporelles, ne sont plus chargés, en Egypte, que de ce qui regarde le culte. Le nouveau sultan, qui ne put faire reconnaître son autorité au Caire, porta bientôt après la guerre dans la Palestine. Il s'empara de Césarée, fit impitoyablement égorger tous les habitans de Saphet qu'il prit d'assaut. Il se porta ensuite vers Jaffa et Antioche, y détruisit tous les temples des chrétiens, et vendit comme esclaves les hommes, les femmes et les enfans. Ce barbare fut

enfin arrêté devant Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre; vainement il tenta deux fois d'en faire le siége, les habitans se défendirent avec tant de valeur qu'ils le forcèrent à s'éloigner. Après un règne de 17 ans, Bibsar termina ses jours par une mort tragique. Voilà comment on rapporte le fait. Suivant les astrologues de ce temps, une éclipse était le présage assuré de la mort d'un souverain. Bibars, après celle de lune qui eut lieu l'an de l'Hégire 675, et qui fut totale, voulant éloigner de lui le danger qui pouvait le menacer, empoisonna avec du vin un prince de la maison des lobites qu'il fit inviter à un grand festin; il but ensuite dans la même coupe, afin d'éviter les soupçons qui devaient s'élever sur sa perfidie; mais comme il restait dans cette coupe assez de poison pour le faire périr lui même, il s'aperçut bientôt qu'il avait été pris dans ses propres filets, et vengea en quelque sorte par sa mort celle du malheureux prince victime de sa scélératesse. Telle fut la fin de ce barbare qu'on peut mettre au nombre des plus féroces tyrans.

BICTAS (Agis), d'affreuse mémoire, fut le fondateur des janissaires. Ce barbare, favori d'Amurat III, empereur de Constantinople, eut recours, pour former ce corps selon ses intentions, à des moyens qu'on ne peut rapporter sans frémir. Les gardes de la personne du sultan devaient, selon lui, être impassibles, dévoués à l'obéissance la plus absolue et soumis à une discipline très-sévère. Mais il était difficile de trouver des hommes qu'on pût façonner ainsi. Il jeta alors les yeux sur le nombre incalculable d'esclaves européens qui gémissaient dans les fers, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'enfans et de vieillards; ce fut les enfans qu'il destina à l'exécution de ses desseins, et les vieillards qu'il choisit pour victimes de sa férocité. Afin d'accoutumer ces enfans à la vue du sang et à l'image de la mort, et afin de les rendre entièrement insensibles, il les exerça à mutiler les vieillards; celui qui leur enlevait avec le plus d'adresse un bras, une jambe ou une autre partie du corps, recevait une récompense avec des éloges. Les enfans qui, à cause de la faiblesse de leur âge, ne pouvaient pas se servir du cimeterre, étaient armés de poignards qu'on leur apprenait à plonger dans le cœur des vieillards infortunés, voués à une fin si cruelle. Enfin, quand Bictas s'aperçut que ses élèves, devenus aussi féroces que lui, avaient chassé de leur cœur tout sentiment d'humanité, et que le meurtre n'était plus pour eux qu'un jeu, il en forma des compagnies, et leur donna le nom de janissaires. Ce corps, qui d'abord fut fixé à six mille hommes, et qui depuis fut prodigieusement augmenté, fait souvent trembler les sultans, dont il dut originairement former la garde.

BIRCH (Thomas), membre de la société royale de Londres, était fils d'un quaker; mais n'aimant point cette secte, il la quitta pour embrasser l'état ecclésiastique. Devenu chapelain du lord Kilmarnok, partisan de la maison des Stuarts, il eut la douleur de le voir mourir sur un échafaud. Birch savait allier l'accomplissement de ses devoirs avec l'étude des sciences, et en 1752 il fut choisi pour secrétaire de la société Royale de Londres. Enfin il obtint la cure de Depden dans le comté d'Essex, et posséda ce bénéfice jusqu'à sa mort, arrivée le 9 janvier 1766. Il était né à Londres le 23 novembre 1703. Il a publié 1° Dictionnaire historique et critique en anglais, 10 vol. in-fol., 1734 à 1751. 2° Vie de Bayle, in-8°, 1744; 3° Portraits des hommes illustres de la Grande-Bretagne, gravés par Houbraken, avec une notice de leur vie et de leur caractère, 2 vol. in-fol., 1747 à 1752; 4° Mémoires sur le règne d'Elisabeth, 2 vol. in-4°, 1754. Birch a aussi fait l'Histoire de la société Royale, qui fut imprimée à Londres en 1756, 4 vol. in-4°.

BLANCHE DE BOURBON, douée des agrémens de l'esprit et de toutes les grâces de la jeunesse, n'avait que quatorze ans quand elle fut mariée à Pierre, roi de Castille, surnommé le Cruel. Malgré tous les avantages dont la nature l'avait favorisée, trois jours à peine se furent écoulés après le mariage, célébré le 9 juillet 1352, que le roi la traita avec le mépris le plus insultant, et refusa même de la voir. Trop heureuse si ce prince cruel se fût

borné à cet éloignement; mais, éperdument amoureux de Marie Padilla, et voulant se défaire de son épouse, dont l'existence était pour lui un reproche continuel, il la confina dans une prison à Medina-Sidonia, et la fit ensuite empoisonner. Cette princesse infortunée, digne d'un meilleur sort, périt à la fleur de son âge en l'année 1361. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Tudella et inhumées avec beaucoup de simplicité. Cette mort donna lieu, au moins en partie, à la guerre que les Français, conduits par Duguesclin, firent alors à l'Espagne.

BLUMENSTEIN (François de), minéralogiste distingué, naquit à Strasbourg en l'année 1678. Louis XV, pour le récompenser de ses découvertes heureuses et de ses services, lui accorda des lettres de noblesse. Le hasard seul le mit à portée de connaître la valeur des mines du Forez, et d'en tirer un parti si avantageux, que ces mines, fournissant à peine cent quintaux de minéral par an, en produisirent dans la suite plus de trois mille. Un échantillon que Blumenstein aperçut dans la boutique de, Bolduc apothicaire à Paris, lui fit naître l'idée de sonder ces mines; les premières expériences ayant en quelque sorte surpassé ses espérances, il obtint en 1717 la permission de les exploiter, et, au moyen des mineurs allemands qu'il fit venir et de nouveaux moyens d'extraction qu'il mit en usage, il obtint les heureux résultats dont nous avons parlé. M. de Blumenstein mourut le 2 septembre 1739, laissant un fils qui comme lui s'adonna à la minéralogie.

BOCCANERA (Simon), premier doge de Gênes, était petit-fils de Guillaume Boccanera, qui, quoique né dans un rang obscur, fut choisi pour chef par les Génois, quand ils secouèrent le joug et se rendirent indépendans, et qui trois ans après son élection se fit chasser par le peuple à cause de son orgueil devenu intolérable. Simon Boccanera, dont le nom était déjà devenu illustre, fut long-temps sollicité vainement pour accepter la dignité de doge; cependant il céda enfin au vœu général, et sa nomination eut lieu en 1339. Il n'eut pas plutôt pris les rênes du gouvernement qu'il se montra l'ennemi irréconciliable des nobles, dont il connaissait le caractère. Ne se contentant pas de les déclarer ineptes à remplir aucun emploi public, il éloigna de Gênes tous ceux qu'il regarda comme trop remuans ou comme trop puissans. Le marquis de Final ayant pris les armes contre lui, Simon mit ses troupes dans une déroute complète, le força à venir lui demander pardon, et le fit ensuite renfermer dans une cage de bois. Le marquis ne put obtenir sa liberté qu'en abandonnant en toute propriété une grande partie de sa fortune à la république. Ce trait seul prouve quel était le despotisme de Simon; cependant ce doge, ne pouvant tenir contre le grand nombre de ses ennemis, qui, réunis, vinrent mettre le siége devant Gênes, renonça à sa dignité et se retira à Pise en l'année 1347. Bientôt son orgueil humilié, et le désir de reprendre l'autorité pour pouvoir mieux se venger, le ramenèrent à Gênes, et il se disposait à faire prendre les armes à ses partisans qui étaient assez nombreux, quand il fut empoisonné dans un festin. Ainsi mourut, en 1632, Simon Boccanera, qui avait rendu des services à la ville de Gênes, et même étendu son territoire; car pendant qu'il y gouvernait l'armée Génoise battit les Tartares, et s'empara de l'île de Chio, qui resta colonie de la république de Gênes.

BOISSIEU (Barthélemi-Camille de), était fils d'un médecin de Lyon, où il naquit le 6 août 1734. S'étant destiné de bonne heure à la profession de son père qu'il avait perdu n'ayant encore que six ans, il alla à Montpellier étudier la médecine et s'y faire recevoir docteur. Il eut l'avantage, pendant son séjour dans cette ville, de faire la connaissance d'un médecin célèbre, M. de Sauvages, qui lui voua l'amitié la plus sincère. M. Boissieu revint ensuite à Lyon et s'y fit une réputation avantageuse; ce fut sur lui que le gouvernement jeta les yeux pour arrêter les ravages que fit en 1762 une maladie épidémique à Mâcon et dans les environs. L'attente générale ne fut pas trompée; M. Boissieu, actif et laborieux, regardait le temps comme si précieux qu'il ne perdait jamais un instant, et tous les momens dont il pouvait disposer étaient consacrés à

l'étude. On a de lui plusieurs écrits très-intéressans, parmi lesquels nous citerons 1° *Dissertation sur les anti-sceptiques*, in-8°, 1767; 2° *Mémoire sur la méthode rafraîchissante et la méthode échauffante en médecine*. Ces deux ouvrages imprimés à Dijon furent couronnés par l'académie de cette ville. 3° *Moyen de purifier l'air des prisons et des hôpitaux*. Ce mémoire n'a pas été imprimé. M. Boissieu était d'un caractère doux et bienfaisant, il avait l'esprit pénétrant et le cœur très-sensible; son unique but était d'acquérir des connaissances utiles à l'humanité. Jamais le pauvre n'implora vainement ses bons offices. Il mourut en 1770, regretté de tous ceux qui avaient eu occasion de le connaître.

BOMPIANI (Ignace), naquit à Frossione le 29 juillet 1612, et se fit jésuite. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, parmi lesquels on cite particulièrement 1° *Eloges sacrés et moraux*, 1651; 2° *Histoire du pontificat de Grégoire XIII*, 1665, Rome; 3° *Sénèque chrétien*, Rome, 1658; 4° *Discours de rhétorique*, 1662; 5° *Manières diverses de parler élégamment la langue latine*, 1662. Le père Bompiani connaissait parfaitement l'histoire, et son éloquence douce et persuasive était analogue à son caractère; il mourut à Rome en 1675.

BONNET (Jean de Saint-), s'étant fait admettre parmi les enfans de Saint-Ignace de Loyola, s'appliqua particulièrement à la partie des mathématiques qui a rapport à la physique et aux arts. D'après l'avis de Dominique Cassini, il se décida à faire bâtir un observatoire à Lyon, et obtint à cet effet de la ville une certaine somme qui fut insuffisante; mais comme il tenait à son projet, il y sacrifia la pension que lui payait chaque année sa famille, et l'édifice fut construit. Cependant Saint-Bonnet n'eut pas la satisfaction de le voir terminer; car, tandis que, monté sur un échafaud, il portait son attention sur quelque partie de l'ouvrage, il eut la cuisse cassée par la corde d'une grue, et mourut des suites de cet accident. Saint-Bonnet était membre de l'académie de Lyon; quelques ouvrages de mathématiques dont il est l'auteur, et qui n'ont point été imprimés, se trouvaient dans les archives de cette société savante. On assure que ses élèves le chérissaient à cause de la douceur et de la gaîté de son caractère; lors de sa mort, arrivée en 1703, il était âgé de 63 ans. L'observatoire construit par Bonnet a été entièrement détruit lors du siége de Lyon.

BORE (Catherine de), joignant à une figure agréable tous les avantages de la jeunesse, avait pris l'habit de religieuse dans le couvent de Nimptschen en Allemagne. Cet état, peu compatible avec le caractère de coquetterie qui perçait dans toute sa conduite, lui devint bientôt insupportable. Profitant donc des troubles que causa dans l'église la nouvelle doctrine de Luther, elle s'échappa un vendredi-saint de sa communauté, avec huit autres victimes que leur vocation n'avait nullement appelées à la vie monastique. Luther, devenu amoureux de la vestale, commença par faire l'apologie de sa conduite; justifia Léonard Cope, sénateur de Torgau, qu'on accusait d'avoir favorisé l'évasion des religieuses, et finit par épouser celle dont il avait pris la défense avec tant de chaleur. Quoique la chronique scandaleuse eût plus d'une fois jeté du louche sur la vertu et sur les mœurs de Catherine de Bore, et que son orgueil, fondé sur la noblesse de son père, pauvre gentilhomme allemand, la rendît peu aimable, Luther disait hautement qu'il ne changerait pas son sort pour celui de Crésus. Il est vrai que son épouse, dont il eut trois enfans, et qui était beaucoup plus jeune que lui, ne cessa jusqu'à ses derniers momens de lui témoigner beaucoup d'affection et de tendresse. Catherine de Bore mourut en 1552, à l'âge de 53 ans; les circonstances du temps ayant donné à son nom une certaine célébrité, Frédéric Meger a publié l'histoire de sa vie.

BORN (Bertaud de), vicomte de Hautefort, fut un de ces preux du 12e siècle dont la devise était, *tout pour la gloire et l'amour*; il peint lui-même son caractère dans le passage suivant: « La paix ne me convient point, dit-il; la guerre seule a droit de me plaire. Ne rien craindre, voilà mon unique loi; je n'ai égard ni aux

lundis ni aux autres jours malheureux. Les semaines, les mois, les années, tout est égal à mon courage; que d'autres cherchent, s'ils veulent, à embellir leurs maisons et à se procurer les commodités de la vie; pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées et de chevaux, c'est ce que j'ambitionne. » Il ne fut pas toujours heureux dans ses entreprises; car, s'étant ligué avec plusieurs autres seigneurs contre Richard, comte de Poitou, il fut battu et eut le désagrément de voir sa terre d'Hautefort entièrement ravagée. Il se distingua ensuite par sa valeur dans la guerre qui eut lieu entre Philippe-Auguste et Richard, roi d'Angleterre. Chevalier brave et impétueux, de Born était encore un nourrisson des muses; il célébra dans ses vers Hélène, sœur de Richard, qui ne fut pas insensible à ses hommages; et, après que cette princesse eut épousé l'empereur Othon, ses chants n'eurent plus pour objet que Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne. Le Dante, dans son Enfer, représente le vicomte de Born portant à la main sa tête en guise de lanterne; cependant il est certain que, dégoûté du monde, il se retira vers la fin de sa carrière dans une maison de l'ordre de Cîteaux, et qu'il mourut estimé parmi les enfans de saint Bernard.

BOURBON (Louis Henri, duc de) naquit à Versailles en l'année 1692. Pendant la minorité de Louis XV, il fut fait d'abord chef du conseil royal de la régence, puis surintendant de l'éducation du prince; et, le duc d'Orléans étant mort le 4 décembre 1723, il fut nommé premier ministre d'État. Ce poste éminent convenait peu à sa jeunesse et à son goût pour les plaisirs; aussi fit-il des fautes nombreuses. La première fut la rupture imprudente du mariage de Louis XV avec l'infante d'Espagne, qui s'était rendue exprès à Paris. Quelque indulgent qu'on soit, on ne peut pardonner au duc de Bourbon de s'être en quelque sorte rendu l'esclave d'une femme à la vérité très-jolie et très-spirituelle, mais avare et intrigante, et qui le déshonora en trafiquant de tout avec impudence, de la marquise de Prie. On rapporte que cette femme impérieuse, et qui commandait en souveraine, ayant été fort mal accueillie par mademoiselle de Vermandois, qu'elle avait voulu pressentir relativement au mariage qui se projetait entre elle et Louis XV, dit en quittant cette demoiselle, d'un ton assez haut pour être entendue de tout le monde: « Va, tu ne seras jamais reine de France. » On voudrait, pour l'honneur du duc de Bourbon, pouvoir oublier que la marquise de Prie n'était pas même affectée des chansons qui paraissaient chaque jour contre elle, et qu'elle dirigeait tellement les affaires du cabinet, qu'elle déchira et jeta au feu, en présence même du ministre, des remontrances faites par les parlemens de Rennes et de Toulouse, disant ironiquement qu'elles sentaient le style de province. Par suite de sa faiblesse pour madame de Prie, le duc nomma son surintendant un certain Pâris Duverney, autrefois entrepreneur de vivres, et qui fut enfin cause de sa disgrâce. Ce Duverney, qui, par le moyen de sa protectrice, dirigeait toutes les affaires, sans avoir aucun titre, et qui gouvernait presque la France entière, s'avisa, pour avoir lieu d'établir de nouveaux impôts, de supposer un déficit dans les finances du duc de Bourbon. Parmi les nouvelles charges publiques qu'il proposa, se trouvait le cinquantième en nature, sur tous les biens fonds roturiers, nobles et ecclésiastiques. La noblesse alors ne se contint plus, et toute la cour, qui était déjà indignée des abus multipliés à l'infini depuis la régence, profitant de l'opinion générale et de la circonstance, demanda à grands cris le renvoi du duc de Bourbon. Cette demande fut appuyée par le cardinal de Fleury, qui avait beaucoup de crédit auprès de Louis XV; et en 1726 le duc fut disgracié et exilé à Chantilli. L'éclat de sa chute ne l'abattit pas, et, contre l'attente générale, il soutint sa disgrâce avec beaucoup de dignité; ce fut dans sa retraite qu'il se montra tel qu'il était, et qu'il prouva que, mieux conduit, il aurait pu faire chérir son autorité. Il n'avait que 48 ans quand il mourut à Chantilli le 27 janvier 1740.

BOURCEL (N. de), lieutenant-général et commandeur de l'ordre de

Saint-Louis, était originaire du Dauphiné. Il fit ses premières armes dans le corps du génie, où sa conduite et ses talens firent bientôt pressentir ce qu'il serait un jour. Il fut employé dans la guerre de 1744, et l'on regarde en général comme certain que c'est à lui que M. le comte de Maillebois fut redevable de la réputation qu'il acquit dans cette guerre. M. Bourcel servit aussi pendant la guerre de sept ans, et s'y distingua dans une infinité de circonstances. Ses Mémoires historiques, écrits d'une manière simple mais claire, et contenant la relation de la guerre qu'ont faite les Français en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762, ont été publiés en 1792, 3 vol. in-8°. M. Bourcel mourut en l'année 1780, à Grenoble où il s'était retiré.

BOURDELIN (N.), savant instituteur, naquit à Lyon en 1725. L'épitaphe suivante, gravée sur son tombeau, fait connaître en même temps et ses vertus et l'opinion qu'on avait de lui :

Ne titulos quæras, sed dotes, pectus amici,
Heu! quot virtutes paulula terra tegit.

Ses premières années furent entièrement perdues pour son éducation; car, frappés de cécité, ses yeux ne s'ouvrirent à la lumière que quand il eut atteint l'âge de douze ans. Voulant réparer le temps perdu, il étudia avec la plus grande assiduité, et se décida à entrer dans le clergé. Il fut ensuite instituteur à Lyon, et sut, par sa patience et la douceur de sa caractère, se faire chérir de tous ses élèves. M. Bourdelin, membre d'une famille qui comptait plusieurs savans dans son sein, connaissait le grec et l'hébreu, et possédait une érudition immense. Il était aussi modeste que savant et laborieux, et souvent, pour encourager le talent timide, il fit rejaillir sur les autres la gloire qu'il avait méritée. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est un cours de thèmes fort estimé, et qui a eu plusieurs éditions. Il mourut à Lyon le 24 mars 1781.

BROSSE (Gui de La), médecin, est connu par un *Traité des vertus des plantes*, qu'il fit imprimer en 1628, in-8°, mais plus particulièrement encore par l'établissement du Jardin royal des Plantes. Ce fut lui qui, devenu médecin ordinaire de Louis XIII, obtint du prince, en 1626, l'autorisation nécessaire pour former cet établissement si intéressant, et qui sous lui fut peuplé de plus de deux mille plantes; il fut aussi beaucoup enrichi par MM. de Richelieu, Séguin et Bullion. Après la mort de M. de La Brosse, son corps fut mis dans un tombeau dont on a ignoré long-temps l'existence, et qui a été trouvé en 1791, dans un caveau, sous une galerie du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Sur ce tombeau on lit l'épitaphe suivante :

Gui de La Brosse,
Dont la mort me comble d'ennui;
Si son corps est couvert de terre,
J'espère que son nom
Ne le sera jamais d'oubli.

Louise de La Brosse.

Cette épitaphe était écrite seulement au charbon.

BROTTIER (Gabriel), jésuite, membre de l'académie des Inscriptions de Paris, naquit le 5 septembre 1723, à Tannay, dans l'ancienne province du Nivernais. Avec un goût prononcé pour l'étude, et encouragé par la société des hommes instruits qu'il rencontra chez les jésuites, dont il prit l'habit, il acquit des connaissances aussi vastes que variées. Il connaissait plusieurs langues, et jamais il ne lisait Hippocrate que dans les versions grecques. Lors de la destruction des jésuites, il fut assez heureux pour se soustraire à l'exportation hors de la France, et se retira chez un ami où il vécut parfaitement heureux, ne partageant son temps qu'entre l'étude et l'amitié. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, nous citerons 1° *Examen de l'apologie de l'abbé de Prades*, in-8°, 1753; 2° *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques, comparées avec celles de France*, in-4°, 1760; 3° Vie de Lacaille, en latin, in-4°, 1773; 4° *Mémoires du Levant*, in-8°, 1780. Brottier a donné outre cela plusieurs éditions de différens auteurs, par exemple, celles 1° des Œuvres de Pline le naturaliste, 6 vol. in-12, 1779; 2° des Fables de Phèdre, 1785; 3° du Poëme des Jardins, de Rapin, 1778; 4° de Tacite, dernière édition, 7 vol. in-12, 1776. Toutes ces éditions, très-soignées, sont accompagnées de notes intéressantes, mais celle de Ta-

cite l'emporte sur toutes les autres; on peut regarder les notes qui s'y rencontrent comme le résultat de grandes connaissances et comme des modèles de goût et de bonne latinité. Brottier est mort dans sa retraite le 12 février 1789.

BUFFON (Georges-Louis Le Clerc, comte de), l'un des quarante de l'académie Française, trésorier perpétuel de celle des Sciences, intendant du Jardin royal des Plantes, seigneur de Montbart en Auxois sa patrie, naquit le 7 septembre 1707, et mourut à Paris le 16 avril 1788 à 81 ans. Buffon avait reçu de la nature tous les avantages qu'on peut désirer. « Au » corps d'un athlète, il joignait l'âme » d'un sage », selon les expressions de *Voltaire*, dans une lettre écrite en 1738. Sa figure annonçait tout ce qu'il était; il avait les traits mâles et nobles, et la force de son tempérament égalait celle de son génie. Vif et bouillant dans sa jeunesse, il se portait avec la même ardeur au travail ou au plaisir. Destiné par son père à la magistrature, il se décida pour les sciences exactes où son goût l'entraînait; il fit un voyage en Italie, y vit les merveilles de l'art, mais il n'admira que celles de la nature. Il passa ensuite quelques mois en Angleterre pour se perfectionner dans l'étude de l'anglais, sans négliger celle des sciences, et il traduisit deux ouvrages bien différens, la *Statique des végétaux*, de Hales, et le *Traité des fluxions*, de Newton. C'est par ces deux traductions, et surtout par les préfaces qu'il y ajouta, qu'il commença cette grande réputation qu'il obtint par la suite. Il était à Paris depuis l'âge de vingt-cinq ans, et ce ne fut qu'en 1749 que parurent les premiers volumes de l'*Histoire naturelle, générale et particulière*. Il avait d'abord été indéterminé sur le choix de ses études; la géométrie, la physique et l'économie rurale avaient pour lui un égal attrait; mais enfin sa nomination à la place d'intendant du Jardin du Roi fixa ses incertitudes, et le mit sur la route qu'il devait parcourir avec tant de gloire. Avant lui l'histoire naturelle avait été écrite, sans doute, des observations excellentes avaient été faites; mais ce n'étaient que des compilations informes, des nomenclatures sans intérêt, des remarques isolées. Buffon, pénétré de la lecture de Pline et d'Aristote, conçut le hardi projet de composer une histoire naturelle où il réunirait l'exactitude des observations modernes à l'éloquence du premier et aux vues profondes du second. Il avait un génie propre à embrasser un vaste ensemble, et une imagination capable de l'orner de couleurs brillantes; mais il n'avait pas cette patience de détail qui observe et décrit une foule d'objets minutieux. Il trouva dans M. Daubenton, qu'il connaissait depuis long-temps, les qualités qui lui manquaient; il se l'associa, et c'est à leurs efforts réunis que l'on dut les quinze premiers volumes qui parurent depuis 1749 jusqu'en 1767. Ils traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme et de celle des quadrupèdes vivipares : on sent bien que tous les morceaux brillans, tout ce qui présente de grands aperçus, de grands résultats, les descriptions des mœurs des animaux et des grands phénomènes de la nature, appartiennent à Buffon; Daubenton s'est borné à décrire les formes et l'anatomie. C'est ici que se termina l'intervention de ce dernier dans cet important ouvrage : Buffon se choisit d'autres coopérateurs, et l'histoire naturelle, privée des détails précieux qu'y ajoutait Daubenton, changea de forme. Buffon a publié seul les cinq volumes des minéraux depuis 1783 jusqu'en 1788. Les sept volumes de supplément publiés depuis 1776 jusqu'à 1789 inclusivement, sont composés presque en entier d'articles détachés et relatifs aux trois parties principales du grand corps d'ouvrage. Le cinquième seul se distingue des autres par l'importance des objets et par le style dont Buffon a su le revêtir; ce sont les époques de la nature, théorie sublime de la terre, un peu différente de celle qu'il avait déjà donnée, quoiqu'il paraisse vouloir la défendre. Buffon s'était tracé un plan immense, dont le grand travail qui l'occupa pendant cinquante ans ne forme qu'une partie; mais ce plan se continue, et les illustres successeurs de Buffon doivent inspirer l'espoir de le voir un jour terminé. Buffon, comme écrivain, a réuni toutes

les opinions ; rien de plus élevé que ses vues, de plus savant que ses idées, de plus majestueux que ses images, de plus noble que ses expressions, de plus harmonieux que son style. On lui reproche un peu trop de roideur ; cependant il a des détails pleins de grâces, des réflexions morales de la plus grande sensibilité, et des tableaux d'une vérité parfaite ; aussi, quand son livre parut, les éloges qu'on lui prodigua n'éprouvèrent-ils aucune contradiction. Il reçut les hommages des hommes distingués de toutes les nations, et des témoignages de considération de la part de plusieurs souverains étrangers. Le gouvernement français ne resta pas simple spectateur de l'admiration qu'excitait partout Buffon ; Louis XV érigea sa terre de Buffon en comté, et lui accorda les petites entrées ; et sous Louis XVI, M. d'Angivillers, surintendant des bâtimens, lui fit élever de son vivant une statue à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium.* Ce concert de louanges ne fut pas unanime sur le mérite de Buffon, comme physicien et comme naturaliste. Son opinion sur la formation des planètes parut singulière, quoiqu'elle lui fît honneur sous le rapport des recherches et des combinaisons ; sa théorie de la terre, où il cherche à expliquer les changemens qu'elle a éprouvés, fut en butte aux mêmes contradictions : on ne put se faire à l'idée que les montagnes avaient été formées par le flux et reflux de la mer. Il parut démontré au contraire que l'Océan ne pouvait avoir quitté son lit, creusé par la nature, pour aller élever au-dessus des nues les rochers de l'Immaüs et du Caucase. Aussi Buffon, sentant l'invraisemblance de son système, le modifia-t-il dans les *Epoques de la nature*, en attribuant au feu primitif et à l'action des volcans ce qu'il avait d'abord attribué aux eaux de la mer. Son système sur la reproduction des êtres vivans ne fut pas mieux accueilli que l'autre. Selon lui, des particules organiques, universellement répandues dans les animaux et les végétaux, étaient l'origine de tous les corps végétans et animés ; ces particules prenant la forme de chaque partie du corps organisé, par le moyen de certains moules intérieurs, se réunissaient ensuite dans un réservoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais on se demandait : où sont ces moules intérieurs, et ensuite comment des molécules modifiées dans des moules intérieurs ne perdent-elles pas leur première forme, en passant dans une foule d'autres moules intérieurs ? On a regardé avec quelque raison une partie des idées systématiques de Buffon comme des romans, mais on ne peut nier que ce ne soient des romans aussi intéressans qu'agréables ; et quoiqu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas excellé dans la métaphysique non plus que dans la physique, on doit convenir qu'il a reculé les bornes de ces deux sciences par les recherches et les découvertes auxquelles il a donné lieu. Ce sont ses ouvrages qui firent naître dans toute l'Europe le goût pour l'histoire naturelle ; c'est à eux qu'elle dut la protection dont l'honorèrent les grands et les souverains de presque tous les pays. Buffon ressuscita le prodige du miroir d'Archimède, oublié depuis vingt siècles, et dont l'existence était un problème pour bien des personnes ; par son moyen il incendia des bois à une très-grande distance ; cette découverte eût immortalisé tout autre que Buffon, mais ce grand homme avait d'autres titres pour aller à l'immortalité. Nommé en 1739, après la mort de M. Dufay, intendant des jardins du roi, il tint à honneur d'y réunir toutes les richesses de l'histoire naturelle. On lui adressait de toutes les parties du monde ce qu'elles renferment de plus curieux en ce genre, et tandis que les corsaires retenaient les caisses du roi d'Espagne, ils renvoyaient celles de Buffon à leur adresse. Ce grand homme avait néanmoins quelques faiblesses ; on en cite quelques-unes, pour le faire connaître tout entier, et peut-être encore pour se consoler de son immense supériorité : quelque philosophe qu'il fût, il était extrêmement jaloux des droits de son comté, et les exigeait rigoureusement de ses vassaux. Après de sérieuses occupations, il aimait à se faire peigner non par son valet de chambre, mais par le perruquier du quartier, dont le babil était pour lui un sujet de dis-

traction ou de délassement; et, quand ses cheveux étaient dérangés par quelque cause que ce fût, il recommençait cette partie de sa toilette; il disait « que tout homme devait s'efforcer, autant qu'il était en lui, d'avoir un extérieur qui prévînt en sa faveur. » Buffon n'aimait pas les vers : la poésie enchanteresse même de Racine ne trouvait pas grâce devant lui. Il est un des grands hommes qui ont le plus joui de leur gloire; et il n'était pas insensible aux hommages dont il était l'objet; Voltaire lui écrivait : « A Archimède second »; J.-J. Rousseau baisait le seuil de la porte du pavillon où Buffon s'enfermait douze à quatorze heures pour travailler, et que le prince Henri de Prusse appelait le *Berceau de l'histoire naturelle*. On aura peine à croire que Buffon, qui a fait tant de livres, écrivait cependant difficilement; une seule phrase l'occupait quelquefois une matinée entière : il justifiait ainsi ce qu'il répétait souvent, que le style est l'homme. Nous transcrirons à cette occasion ce que répétait après lui un écrivain qui avait fait quelque séjour à Montbart. Ces réflexions sont peut-être susceptibles de quelques modifications; mais elles doivent plaire surtout à ceux qui aiment à voir la marche qu'a suivie un grand écrivain pour rendre et peindre ses idées. Après avoir dit : le style est l'homme; les poètes n'ont pas de style, parce qu'ils sont gênés par la mesure du vers qui fait d'eux des esclaves, il ajoutait : « Quand on vante devant moi un homme, je dis toujours, voyons ses papiers. Il y a deux choses qui forment le style; l'invention et l'expression : l'invention dépend de la patience; il faut voir, regarder longtemps son sujet, alors il se déroule et se développe peu à peu. Vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur; voilà le moment du génie; c'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler, plaisir si grand, que je passais douze heures, quatorze heures à l'étude; c'était tout mon plaisir. Mais voulez-vous augmenter ce plaisir, et en même temps être original : quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête; ne consultez les auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne pouvez plus rien produire de vous-même. C'est ainsi que j'en ai toujours usé; on jouit véritablement par ce moyen, quand on lit les auteurs; on se trouve à leur niveau, ou au-dessous d'eux; on les juge, on les devine, on les lit plus vite. A l'égard de l'expression, il faut toujours joindre l'image à l'idée; il faut même que l'image précède pour y préparer l'esprit. On ne doit pas toujours employer le mot propre, parce qu'il est toujours trivial; mais on doit se servir de celui qui est auprès. Je me représente le style sous l'image d'une découpure qu'il faut rogner, nettoyer dans tous les sens, afin de lui donner la forme qu'on désire. Lorsque vous écrivez, écoutez le premier mouvement, c'est en général le meilleur; puis laissez reposer quelques jours, ou même quelque temps ce que vous avez fait. La nature ne produit pas de suite; ce n'est que peu à peu qu'elle opère après le repos et avec des forces rafraîchies; il faut seulement s'occuper de suite du même objet, le suivre, ne pas se livrer à plusieurs genres. » Buffon avait des morceaux de choix qu'il se plaisait à relire, tels que le discours du premier homme, décrivant le développement de ses sens; la peinture du désert de l'Arabie dans l'article du chameau, etc. Les OEuvres du comte de Buffon ont été recueillies in-4° et in-12; la Théorie de la terre, l'Histoire de l'homme, celle des Animaux quadrupèdes, les Epoques de la nature, forment 12 vol. in-4°; celle des Oiseaux, continuée par Montbelliard, comprend 9 vol. in-4°. On a aussi imprimé cette partie grand in-4° et in-fol. avec les fig. supérieurement enluminées; quelques exemplaires des Quadrupèdes sont aussi enluminés. L'Histoire des minéraux forme 5 vol. in-4° et 9 vol. in-12. On a joint au 5e volume un traité extrêmement curieux sur l'aimant. M. le comte Lacépède, digne successeur de Buffon, continue son histoire naturelle, et remplit avec succès cette tâche difficile. Il a publié en 1788, in-4°, le premier volume des Quadrupèdes ovivipares, ensuite l'histoire des Serpens; puis celle des Poissons, dont il a publié quelques volumes. Tout ce qui sort de

sa plume savante se fait remarquer par la noblesse du style et par la profondeur des recherches. Buffon avait épousé en 1762 Mlle de Saint-Bélin dont il eut un fils unique, colonel de cavalerie, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire quinze jours avant le 9 thermidor. Il marcha à la mort avec courage, et prononça ces seuls mots à l'instant fatal : « Citoyens, je me nomme Buffon ! » ce grand nom ne put le sauver. Le fils de celui-ci, après avoir fait d'excellentes études, a pris comme son père le parti des armes. Il a servi d'abord dans la guerre de la péninsule, où il se distingua d'une manière brillante à la prise de Saragosse. Le général Junot, natif de Montbart, avait pour lui une bienveillance particulière.

BUONTALENTI (Bernard), architecte florentin, éprouva dès son enfance la plus affreuse infortune, et ne dut la conservation de ses jours qu'à une espèce de faveur de la Providence. La maison de son père, située sur les bords de l'Arno, s'étant écroulée, entraina sous ses décombres sa famille entière ; lui seul échappa à la mort, parce qu'il se trouva, par le hasard le plus heureux, placé sous une voûte qui l'empêcha d'être écrasé. Ce malheureux enfant, privé de toute ressource, inspira de l'intérêt au grand-duc de Florence, qui le fit élever et se félicita bien des fois par la suite d'avoir écouté les mouvemens de sa sensibilité. Le jeune orphelin se montra si docile, et mit tant d'application à l'étude, qu'il parvint à devenir un homme distingué par ses connaissances dans plusieurs genres. Les fortifications, l'architecture, la sculpture et la peinture furent des arts dans lesquels il se distingua. Il connut aussi parfaitement la mécanique et fut l'inventeur de plusieurs machines hydrauliques et d'un jeu d'orgue que l'eau faisait mouvoir. C'est encore à lui que l'on doit les fusées volantes, qui produisent un effet si agréable dans les feux d'artifice. De toutes ses découvertes, la plus agréable au grand-duc fut le moyen de conserver de la glace et de la neige pendant l'été. Buontalenti mourut en l'an 1608.

BURLEIGH (Guillaume Cécile, baron de), issu d'une famille ancienne, mais peu fortunée, naquit en 1521, dans la province de Lincoln. La protection du duc de Sommerset avait commencé à lui ouvrir la voie de la fortune ; mais la chute de ce patron le replongea dans un état voisin de l'indigence, et l'obligea même à se cacher pendant quelque temps. Cependant il reparut après l'avénement de Marie au trône ; il obtint l'estime de cette princesse, mais il ne commença à figurer dans les grands emplois que sous le règne d'Elisabeth. Nommé par cette princesse secrétaire d'Etat, il fut d'abord chargé de la réforme de l'église, et après lui avoir fait rendre les dîmes inféodées, il détermina irrévocablement la rupture de l'Angleterre avec le pape. La Grande-Bretagne lui fut redevable des plus grands services, car il disciplina l'armée, perfectionna la marine, forma des magasins immenses d'armes et de munitions ; il fit construire des vaisseaux beaucoup plus forts que tous ceux qui existaient dans les différens ports du royaume. Il fut assez prudent pour ne prendre jamais aucune part dans les démêlés qui eurent lieu entre la reine et les autres ministres. Enfin, pourvu de la charge la plus importante de l'Etat, celle de grand-trésorier, il fit plus d'une fois des remontrances à la reine sur l'emploi des fonds publics. Malgré cela, Elisabeth, qui le surnomma le *Caton anglais*, ne cessa jamais d'avoir en lui une confiance entière, et de le traiter avec les plus grands égards. Burleigh était homme, et par conséquent sujet à des faiblesses comme tous ses semblables. On l'a regardé comme poussant l'économie un peu trop loin ; on lui a reproché avec plus de raison encore la dureté avec laquelle il traitait en général tous les militaires. Au reste il était un des hommes les plus savans de l'Angleterre, et quittant dans le particulier la gravité qu'il affectait en public, il devenait très-aimable dans la société. On a conservé plusieurs des maximes politiques ou morales qu'il se plaisait à répéter. Nous en citerons ici quelques-unes seulement : « La science, disait-il, est le » trésor de l'esprit, et la prudence la » clef de ce trésor. — La plus excel» lente sagesse est celle qui apprend

» à bien vivre. — Il n'y a pas moins » d'imprudence à se faire craindre de » ses inférieurs qu'à exciter le mépris » de ses supérieurs. — La prudence » est un sauf-conduit dans la vie ; elle » dirige l'étoile de la destinée. (*Pru-* » *dens qui patiens.*) » C'était là sa divise et la règle de sa conduite. Burleigh fut regardé, tant après sa mort que pendant sa vie, comme un des plus grands ministres de l'Angleterre.

BYNKERSOEK (Corneille Van-), naquit à Middelbourg en 1663, et mourut à la Haie le 15 avril 1743, âgé de 80 ans. Ses connaissances approfondies dans le droit, dont il avait fait une étude particulière, le firent nommer président du haut conseil de Hollande. Il a publié 1° un volume in-4° contenant des questions de droit ; 2° Traité *De Foro legatorum* : ce traité, traduit en français par Barbeyrac, et imprimé à la Haie en 1723, fut fait à l'occasion d'un démêlé survenu entre le duc de Holstein et les états-généraux de Hollande, relativement à un ambassadeur qui, après avoir contracté des dettes considérables, ne les acquittait pas.

C.

CADENET, troubadour provençal, sembla, dès son enfance, être voué au malheur. Né au village de Cadenet sur la Durance, dans un château qui était depuis long-temps le domicile de sa famille, il se trouva sans asile et sans ressources. Ce château ayant été détruit pendant les guerres civiles, forcé de mener une vie errante et manquant des choses les plus indispensables, il fut enfin tiré de cet état malheureux par Raymond, frère de l'évêque de Nice, qui l'équipa, lui fournit tout ce dont il avait besoin et le produisit dans le monde. Le hasard lui ayant fait connaître une jeune demoiselle fort jolie, qui était novice dans une communauté à Aix, il en devint éperdument amoureux, et employa tous les moyens imaginables pour s'en faire aimer ; mais il soupira vainement pour cette belle, et de dépit il entra chez les templiers, et alla se faire tuer dans la Palestine en combattant contre les Sarrasins. Il est l'auteur d'un Traité contre les *Galiadours* ou mauvais plaisans. Il a aussi célébré l'amour et le vin dans vingt-quatre chansons, dont neuf se trouvent encore dans les manuscrits de la bibliothèque Royale. Voilà comment il s'exprime en parlant du brigandage des barons, qui était alors porté à son comble. « Ces barons, » dit-il, n'ont que des cavaliers armés » à la légère, pour aller plus vite bu- » tiner, comme aussi pour se sauver » plus vite quand on leur fait tête. » Autrefois la magnificence des habits, » les présens, les réceptions honnê- » tes, etc., distinguaient les galans ; » on ne se distingue plus aujourd'hui » qu'en pillant les bœufs et les bou- » viers. »

CALANSON (Giraud de), jongleur gascon, s'adonna à deux genres de poésie bien différens, car il chanta l'amour, et fit plusieurs satires contre les mœurs de son siècle, dont il n'épargna pas les vices. Parmi ses nombreuses productions, quinze de ses pièces seulement sont parvenues jusqu'à nous. Dans l'une il fait l'apologie de Pierre, roi d'Aragon, et dans une autre, qui est la plus curieuse de toutes, il donne à un jongleur des instructions sur la manière d'exercer son art. Voilà comment il s'exprime : « Sache bien rimer et bien inventer, bien parler, bien proposer et définir un jeu parti ; sache jouer du tambour, des cymbales, et faire retentir la symphonie ; sache jeter et retenir des pommes avec des couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, faire sauter des chiens ou des singes au travers de quatre cerceaux ; jouer de la citole, de la mandore, du monocorde, de la guitare, de la rote, de la harpe, de la gigue et du psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf in

strumens de dix cordes, et si tu apprends à bien en jouer, ils fourniront à tous tes besoins. Fais aussi retentir les lyres et résonner les grelots...... Sache comment l'amour est volage et perfide, comme il court et vole, combien ses deux flèches, dont l'une est d'or fin qui éblouit, et l'autre est d'acier, blessent si rudement qu'on ne peut guérir de leurs coups. Apprends les ordonnances d'amour, ses priviléges et ses remèdes, et tu te sauras expliquer ses divers degrés. Comme il va rapidement, ce qu'il fait quand il part; sache encore les tromperies qu'il exerce, comment il abandonne ceux qui l'ont servi...... Si tu sais bien ton métier, tu n'auras point à te plaindre des rigueurs de la fortune ni de celles de l'amour. » Ce jongleur termina sa carrière vers la fin du 13e siècle; on lui donne en général de l'esprit et beaucoup de connaissances.

CARBONEL (Bertrand), est un de ces hommes chez qui l'amour a opéré des prodiges, ou du moins dans lequel il a développé des moyens restés jusqu'alors entièrement enfouis. Né dans le 13e siècle à Marseille, et descendant d'une famille qui avait été souveraine de cette ville, il était connu sous le nom de *Bertrand de Marseille*. Pendant sa jeunesse il fut d'une telle stupidité qu'on le regarda généralement comme dépourvu de toute intelligence. Il faisait, par ses gaucheries en tout genre, le désespoir de ses parens, quand il vit la belle Porcelet, fille du seigneur d'Arles, et en devint éperdument amoureux. Ce sentiment, qui lui donna en quelque sorte une nouvelle vie, produisit en lui des changemens à peine croyables. Le désir de plaire fit éclore dans son esprit et dans son cœur les qualités les plus brillantes; et cet homme, peu de temps auparavant semblable à un automate, devint un amant sensible, un poète tendre et spirituel. On peut en juger par la pièce suivante, dans laquelle il se plaint de sa maîtresse. « Ma dame ne répondit rien l'autre jour à la déclaration que je lui fis de ma flamme; ce silence mit dans mon cœur un désordre affreux, semblable à celui d'un vaisseau dont la tempête a brisé les mâts et le gouvernail. L'amour ne considère ni l'or ni l'argent, mais la discrétion, la gaîté, l'honneur et le sage mélange de la folie et de la raison. Si je manque des biens de la fortune, je suis riche de ces derniers trésors. Si je vaux quelque chose, si je fais heureusement des vers, c'est à vous, ma dame, c'est à l'amour que je dois en rendre grâces, etc. » Carbonel a fait un dialogue entre son cœur et lui, qui est un morceau véritablement curieux. Il ne fut pas heureux dans ses amours, car sa dame le quitta pour en épouser un autre. Cette infidélité lui fut si pénible que dans son désespoir il se jeta dans l'abbaye de Montmajour, et s'y fit moine.

CARVER (Jonathan), naquit en 1732 à Stillwater, dans le Connecticut, province de l'Amérique septentrionale. Il perdit, à l'âge de quinze ans, son père, qui exerçait les fonctions de juge de paix, et se plaça chez un médecin qui se chargea de lui enseigner les premiers principes de son art. Cet état pénible convenait peu à son esprit actif; son goût d'ailleurs le portait vers les armes, et bientôt il abandonna la médecine pour entrer dans un régiment d'infanterie, en qualité d'enseigne. Parvenu au grade de capitaine, il se distingua dans la guerre qui fixa le sort du Canada, et qui fut terminée par le traité de paix conclu entre la France et l'Angleterre en 1763. Le caractère bouillant et l'âme énergique de Carver ne lui permettaient pas de rester dans l'oisiveté. Après avoir formé plusieurs projets, il s'arrêta à celui d'un voyage qui avait pour but d'ouvrir de nouvelles routes au commerce, en reconnaissant les parties intérieures de l'Amérique. Il mit à la voile au mois de juin 1766, et se dirigea vers le fort Michillimakinac: cinglant ensuite vers le sud, il entra dans la Baie verte, remonta la rivière du Renard, et se rendit au fleuve Mississipi qu'il remonta jusqu'au saut Saint-Antoine. Forcé dans cet endroit par les glaces de quitter son canot, il alla à pied vers les bords de la rivière Saint-François. Il revint ensuite sur ses pas; et, reprenant son canot, il remonta la rivière Saint-Pierre, et remonta à environ quarante milles au-dessus de son embouchure, une petite rivière à laquelle il donna son nom. Il pénétra alors dans le pays des Na-

doessis, où il demeura sept mois, et qu'il quitta au printemps de 1767. Les sauvages de ces contrées, pour reconnaître les services qu'il leur avait rendus, lui donnèrent, par acte authentique, une étendue considérable de terrain sur les bords du Mississipi. Il commença dès ce moment à connaître le peu de confiance qu'on doit avoir dans les promesses du gouvernement anglais, car, n'ayant pas trouvé au point convenu les objets de traite que ce gouvernement était convenu de lui fournir, il fut obligé de changer la direction de son voyage, et, descendant dans la rivière des Chippeways, il se dirigea vers le lac supérieur et revint par le détroit de Sainte-Marie au fort de Michillimakinac, où il passa l'hiver; il en partit au mois de juin 1768, et, après un voyage de plus de deux mille lieues, il arriva à Boston au mois d'octobre de la même année. En 1769 il s'embarqua pour l'Angleterre, et se rendit à Londres où il eut de nouveau à se plaindre du gouvernement. On lui permit d'abord de publier la relation de son voyage, et on lui donna ensuite l'ordre de déposer tous ses papiers au greffe du bureau de commerce; son manuscrit s'égara dans les bureaux; et, s'il n'avait eu la précaution d'en garder une copie, il eût perdu presque tout le fruit de sa périlleuse entreprise, car le gouvernement anglais ne lui donna que de bien faibles dédommagemens. Carver était trop fier pour se plaindre, et son âme était trop grande pour qu'il s'abaissât aux petits moyens qui souvent conduisent à la fortune. N'ayant, pour exister avec sa famille, que les produits d'une misérable place de commis dans un bureau de loterie, il ne put supporter une si déplorable situation, et déjà sa santé avait été presqu'entièrement épuisée par le chagrin, quand il fut attaqué d'une dyssenterie qui le conduisit au tombeau. Il termina sa triste existence le 31 janvier 1780, âgé de 48 ans. On assure que souvent il manqua de pain, et que l'abstinence forcée à laquelle il s'était trouvé exposé avait été la cause principale de sa maladie. On doit s'étonner sans doute de voir un homme intéressant, et qui s'était exposé à tant de dangers pour servir sa patrie; on doit, dis-je, s'étonner de l'avoir vu ainsi périr de misère dans la capitale de l'Angleterre, et sous les yeux des ministres. Carver est l'auteur d'un Traité sur la culture du tabac, qui fut imprimé à Londres en 1779, in-8°. La relation de ses voyages, imprimée pour la première fois en 1774, a eu trois éditions presque successives; elle a été traduite en allemand et en français. On y trouve des détails aussi intéressans que curieux sur la géographie de l'immense contrée qu'il a parcourue, et sur les mœurs de ses habitans. Carver, d'un caractère fier, avait cependant beaucoup de modestie. On a de lui quelques pièces de vers qui ne sont pas sans mérite.

CASSIODORE, ministre de Valentinien III, descendait d'une famille illustre et par son nom et par ses belles actions. Son père s'était couvert de gloire en chassant de la Sicile les Vandales qui y avaient fait une irruption alarmante et menaçaient de s'en rendre maîtres. Digne héritier de ses aïeux, Cassiodore fut aussi habile ministre que grand général, et ne traita pas moins bien les affaires d'administration que celles de la guerre. Possédant la confiance entière de Valentinien III, il le déchargeait d'une grande partie des affaires du gouvernement, et il gérait avec tant d'équité, que l'amour des peuples le récompensait en quelque sorte de ses travaux. Valentinien lui fut redevable de la conservation de ses États, qui, sans sa prudence et sa connaissance du cœur humain, fussent infailliblement devenus la proie du farouche Attila. Ce prince barbare, qui tenait entre ses mains le sort de l'Italie, forma le projet de s'emparer des provinces les plus riches de l'empire, et déjà ses troupes étaient en mouvement. Valentinien, incapable de conjurer par lui-même l'orage terrible qui le menaçait, ou de s'opposer, par la force des armes, aux conquêtes d'un ennemi trop redoutable et trop puissant, n'eut plus d'espoir que dans l'imagination féconde en ressources de Cassiodore, et le nomma son ministre plénipotentiaire auprès du roi barbare. Attila, qui se regardait comme le maître du monde entier, et qui traitait les autres souverains comme des es-

claves, chercha à accabler en quelque sorte Cassiodore par ses manières hautaines et ses mépris; mais le ministre de Valentinien, entièrement maître de lui-même, et n'ayant en vue que les grands intérêts qui lui étaient confiés, ne répondit que par une froide indifférence à ce despote orgueilleux; et, tenant une contenance fière et pleine de fermeté, il étonna le barbare, et finit par lui persuader que son maître ne le redoutait nullement. Cette persuasion fit sur l'esprit d'Attila une impression bien favorable à Valentinien; car, se dépouillant de son caractère féroce, il écouta avec bienveillance les propositions qui lui furent faites, et traita de la paix. Il conçut en même temps beaucoup d'estime pour le négociateur, et lui demanda son amitié. De retour près de son souverain, après avoir terminé si heureusement cette importante négociation, Cassiodore acquit de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance publiques, car il refusa les terres et les dignités que lui offrit son souverain, et, se croyant suffisamment payé par la gloire d'avoir sauvé sa patrie, il n'ambitionna pas une autre fortune. Peu de temps après il abandonna entièrement les affaires politiques, et alla jouir, dans une contrée délicieuse de l'Abruzze, de cette situation paisible qui fait le bonheur réel de l'homme de bien, et que rien ne saurait troubler. Il mourut comme il avait vécu, et fut sincèrement regretté de la cour et de la ville.

CAVEIRAC (JEAN NOVI DE), naquit à Nîmes le 6 mars 1713, et mourut en 1782. Après avoir fait des études brillantes, il se destina à l'état ecclésiastique, et se distingua dans ses cours de théologie. Il était prieur de Cubièrètes, quand, en 1752, un ministre ami des hommes fit des tentatives en faveur des protestans, et chercha à adoucir leur sort. L'abbé de Caveirac se fit alors l'apologiste de la doctrine intolérante des évêques, et publia plusieurs ouvrages dans lesquels on ne rencontrait guère ces maximes douces et ces principes de charité, tant recommandés par le législateur évangélique. Ces ouvrages sont 1° *La Vérité vengée*, ou *Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestans*, in-12, 1756; 2° *Mémoire politique, critique, où l'on examine s'il est de l'intérêt de l'Etat d'établir une nouvelle forme pour marier les calvinistes*, in-8°, 1756; 3° *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'édit de Nantes*, in-8°, 1758; à la suite de cette dernière production se trouve une dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemi, dissertation que Voltaire a surnommée l'apologie de la Saint-Barthélemi. Linguet, dans ses Annales, a voulu excuser l'abbé de Caveirac; d'autres encore ont prétendu que le but de cet écrivain avait été de prouver que la religion n'avait point eu de part à cette journée sanglante, mais qu'elle était uniquement l'effet de la politique, et qu'il était péri beaucoup moins de victimes qu'on ne se l'était imaginé. Ils ont cité, comme une preuve irrécusable de leur sentiment, le passage suivant, qui se trouve dans la dissertation. L'abbé Caveirac y dit: « Éloignés de deux siècles de cet affreux événement, nous pouvons le contempler, non sans horreur, mais sans partialité. On peut répandre des clartés sur ses motifs et ses effets tragiques, sans être l'approbateur tacite des uns ou le contemplateur insensible des autres; et quand on enlèverait à la journée de la Saint-Barthélemi les trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez affreuse pour être détestée de ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. » Quoi qu'il en soit, ce passage ne détruit pas entièrement l'opinion de Voltaire. L'abbé de Caveirac, dans l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, chercha à prouver que cette mesure ne fit pas perdre à la France plus de 50 mille habitans, et plus de 1,250,000 fr. en numéraire. Il prétend aussi qu'un état monarchique ne peut, sans s'exposer à des troubles continuels, admettre la religion catholique et tolérer la religion réformée. Les amis puissans que s'était faits par ces différens écrits l'abbé de Caveirac ne purent le tirer du mauvais pas dans lequel il s'engagea quelques années après. Décrété de prise de corps comme l'un des auteurs de *l'Appel à la raison, des écrits et libelles publiés par la passion contre les jésuites de France*,

ouvrage imprimé à Bruxelles en 1762, 2 vol. in-12, il fut, en 1764, condamné par contumace à être mis au carcan et banni à perpétuité. Ayant été assez heureux pour s'échapper, il se retira au-delà des Alpes, et se rendit ensuite à Livourne près le consul de France, qui le réconcilia en quelque sorte avec le duc de Choiseul. Rentré sur le territoire français, après la destruction des parlemens, il se fixa dans les environs de sa ville natale. On lui attribue 1° la *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron sur la dispute harmonique avec Rousseau*; 2° l'*Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique sur la tolérance*; 3° la *Réponse aux recherches historiques* (*de Pfeffel*), *concernant les droits du pape sur la ville et les états d'Avignon*. Mais comme l'abbé de Caveirac n'a mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on ne peut pas désigner avec certitude ceux qui sont sortis de sa plume.

CIVILE (François de), gentilhomme normand, n'a de remarquable dans sa vie que les aventures en même temps tristes et plaisantes qui lui arrivèrent, en 1562, pendant le siége de Rouen. Il a lui-même écrit son histoire en 1606, et c'est de cette histoire que nous avons tiré la relation suivante. Civile, qui était brave et d'une santé vigoureuse, commandait, pendant le siége de Rouen, une compagnie de protestans, faisant partie de la garnison. Dans un assaut que donna l'armée royale le 15 octobre 1562, il fut atteint d'une balle qui, d'après ses propres expressions, lui traversa la joue et la mâchoire droite, et alla sortir par derrière, proche la fossette du cou. Précipité, par ce coup, du haut des remparts dans le fossé, on le crut mort, et les travailleurs le mirent le soir avec le corps d'un autre militaire dans une fosse peu profonde qu'ils recouvrirent seulement d'une légère couche de terre. L'approche de la nuit mit fin au combat, et le domestique de Civile, qui lui était très-attaché, fit partout des perquisitions pour savoir ce qu'il était devenu. Instruit du malheur de son maître, ce fidèle domestique alla trouver le comte de Montgommery, gouverneur de la place, et obtint de lui la permission de réclamer le corps de Civile, et de lui donner une sépulture honorable. Il se rendit donc vers la fosse qui lui fut indiquée, et n'eut pas de peine à découvrir les cadavres; mais ils étaient tous deux dans un état si affreux, et les visages étaient tellement défigurés par le sang, l'enflure, et la boue dont ils étaient couverts, que le domestique ne put reconnaître le corps de son maître. Désespéré de cet incident, il s'en retourna tristement sans avoir eu soin de recouvrir exactement les corps. A une certaine distance, un homme qui l'accompagnait, ayant retourné la tête, aperçut au clair de la lune quelque chose qui brillait, et le fit remarquer au valet. Celui-ci revint sur ses pas, et vit que cet éclat partait d'un diamant placé au doigt de la main d'un des deux corps. Après l'avoir examiné, il reconnut que c'était celui de son maître. Satisfait de cette découverte, et s'abandonnant au premier mouvement de sa sensibilité, il se jette sur le corps de Civile, et l'embrasse avec la plus vive affection. Quelles furent sa surprise et sa joie en sentant qu'il lui restait encore de la chaleur! Secondé par l'homme qui le suivait, il prend le corps, le transporte à l'hôpital militaire, et le met entre les mains des chirurgiens. Ceux-ci, après l'avoir examiné, déclarèrent qu'il ne restait aucune espoir de le rendre à la vie, et refusèrent de le panser. Le précieux domestique ne regarde pas cette décision comme infaillible; et, chargeant son maître sur ses épaules, il le porta dans l'auberge où il était logé et le plaça sur son lit. Pendant cinq jours et cinq nuits, Civile ne fit aucun mouvement, et ne donna aucun signe de sentiment; mais son corps, consumé par la fièvre, était extrêmement brûlant, ce qui entretenait l'espérance du domestique. Plusieurs parens du blessé, instruits de sa position, vinrent le voir, et, ayant appelé des chirurgiens et des médecins, on appliqua un appareil sur ses blessures, et on parvint même à lui desserrer les dents et à lui faire avaler quelques cuillerées de bouillon. Le lendemain, après que l'appareil fut levé, le malade articula quelques plaintes qui firent présumer qu'il y avait encore chez lui de la sensibilité;

insensiblement la connaissance lui revint, et quoique la fièvre fût toujours très-violente, on ne désespéra plus de sauver ses jours. Tel était l'état du malheureux Civile, quand, le 26 octobre, la ville fut emportée d'assaut. Cet événement exposa le malade à de nouveaux dangers, tels qu'on conçoit à peine comment il put y échapper. Dans un moment où la frayeur avait considérablement augmenté sa fièvre, quatre soldats vinrent piller la maison où il était, l'arrachèrent de son lit, et le jetèrent sur une mauvaise paillasse dans une espèce de recoin. Peu de temps après il en vint d'autres qui, plus inhumains que les premiers, le saisirent et le jetèrent par la fenêtre; cette fenêtre donnait sur une cour dans laquelle il se trouva fort heureusement un tas assez considérable de fumier, sur lequel tomba Civile, sans se faire beaucoup de mal. N'ayant sur son corps qu'une chemise et qu'un bonnet de nuit sur la tête, il resta pendant trois jours et trois nuits, exposé aux injures de l'air, et sans recevoir aucun secours. Un de ses parens, nommé Ducroiset, vint au bout de ce temps prendre des informations sur son compte, et apprit sa triste aventure. Ayant demandé à être conduit dans la cour où il avait été jeté, il ne fut pas peu surpris de le trouver encore vivant. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il était presque sans fièvre, et dans un état très-rassurant pour ses jours. Ducroiset le fit transporter secrètement dans sa maison de campagne, située à une lieue de Rouen, sur les bords de la Seine, et lui prodigua tous les soins dont il eut besoin. Enfin, il recouvra, avec sa santé, ses forces et sa vigueur, et bientôt, reprenant les armes, il s'exposa de nouveau aux fatigues et aux hasards de la guerre. Cependant ses plaies se rouvrirent, et il se retira en Angleterre, où deux médecins habiles le guérirent radicalement. Il vécut plus de 50 ans après tous ces événemens. Sa mort eut aussi quelque chose de particulier, car elle fut occasionnée par une fluxion de poitrine qu'il gagna en passant la nuit pendant un temps de gelée sous les croisées d'une dame dont il était en même temps amoureux et jaloux. Il était alors plus qu'octogénaire. Certain poète fit après sa mort l'épitaphe suivante :

Ci gît qui sut deux fois braver la mort,
Et deux fois revint à la vie;
Et dont l'amoureuse folie,
Dans l'hiver de ses ans a terminé le sort.

Misson a publié l'histoire de Civile à la suite de son Voyage d'Italie, imprimé en 1722 à Utrecht, 4 vol. in-8°.

CLÉMENCE DE HONGRIE, était fille du roi de Hongrie. La nature semblait avoir pris plaisir à l'orner de ses dons les plus précieux. Aux formes du corps les plus élégantes, elle joignait une figure angélique; et, ce qui était bien préférable encore, c'est que ses vertus l'emportaient infiniment sur sa beauté. Ses actions comme ses paroles respiraient un air de candeur et de bonté qui la faisait chérir de tous ceux qui étaient assez heureux pour l'approcher. On pourra juger de son caractère par l'anecdote suivante. Cette princesse, destinée à être l'épouse de Louis X, dit le Hutin, se rendait en France, par mer, en 1315. Accueilli par la plus horrible tempête, son vaisseau semblait à chaque instant devoir être englouti par les flots. Clémence, qui s'oubliait entièrement elle-même, et qui n'était occupée que des personnes de sa suite, mettant son unique espérance en celui qui dispose à son gré du sort humain, lui adressa cette prière : « Beau sire Dieu, garde que ta gente soit ensevelie sous les eaux; ou, s'il te faut une victime, épargne ceux que ma fortune expose à la fureur des ondes, et contente-toi de ma mort. » Le ciel exauça des vœux si ardens et si généreux; la mer devint calme, et l'équipage fut sauvé. Clémence éprouva cependant une perte qui est ordinairement bien sensible aux femmes, celle de tous ses bijoux; mais elle s'en consola facilement en songeant combien était plus précieuse la vie des personnes qui l'accompagnaient, et qu'elle avait le bonheur de voir hors de danger. Elle fut en France l'idole non-seulement du roi son époux, mais encore des princes et de tous les grands du royaume. Elle était enceinte de deux mois à l'époque de la mort de Louis X, arrivée le 8 juin 1316. La perte du roi ne fut pas la seule qu'elle eut à déplorer; elle fut encore privée, cinq

jours après son accouchement, du fils qu'elle mit au monde, et auquel elle avait donné le nom de Jean.

CLICQNOT-BLERVACHE (SIMON), naquit à Reims le 7 mai 1723. On a dit de lui qu'il fut ami constant, bon parent et excellent époux. Ses mœurs douces et son caractère toujours égal le firent rechercher dans la société pendant sa vie, et regretter après sa mort par tous ceux qui l'avaient connu. On a de plus remarqué que, dans tous ses écrits, il n'avait eu en vue que le bien public, ce qui prouve qu'il fut l'ami de ses semblables. Il exerça différens emplois honorables. Après avoir été inspecteur des manufactures, il fut fait procureur-syndic à Reims, et M. de Trudaine, dont il avait avantageusement fixé les regards, le nomma, en 1765, inspecteur-général du commerce, place qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. Il est auteur de différens ouvrages très-estimés, et parmi lesquels on cite deux Dissertations, l'une, sur l'effet que produit le taux de l'argent sur l'agriculture et le commerce; et l'autre, sur l'état du commerce en France, depuis Hugues Capet jusqu'à François Ier. La première de ces productions fut couronnée par l'académie d'Amiens en 1755, et la seconde obtint le prix de cette même académie en 1756. *Considérations sur les arts et métiers:* c'est dans cet ouvrage, imprimé en 1758, et réimprimé depuis, sous le nom de Delisle, que l'abbé Cogér a pris les idées principales de son roman de Chinzi. Clicqnot annonçait alors des vues philosophiques qu'il développa encore davantage dans l'ouvrage intitulé *L'Ami du Cultivateur*, 2 vol. in-8°, 1789, ouvrage dans lequel on trouve des pensées fortes et des expressions hardies, relativement aux dîmes et aux droits féodaux, et qui est écrit avec autant d'élégance que de clarté. Son Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la Champagne, obtint les suffrages de la société d'Agriculture de Paris, et le fit admettre au nombre des membres de cette société. Dans un livre intitulé *Considérations sur le traité de commerce de la France avec l'Angleterre*, il démontre jusqu'à l'évidence les vices de ce traité, et le combat dans la majeure partie de son contenu. L'académie des Inscriptions couronna son *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII;* mémoire imprimé à Paris en 1790, et dans lequel on trouve en même temps des vérités importantes et beaucoup d'érudition. On n'a point encore imprimé deux manuscrits laissés par Blervache, l'un sur la navigation de la rivière de Vesle, et l'autre sur le commerce du Levant.

COSME (JEAN, le frère), naquit près de Tarbes en 1703. Son père, qui se nommait Bascillac, et qui exerçait la profession de chirurgien, lui enseigna les premiers principes de son art, et l'envoya ensuite à Lyon, où il étudia sous un grand maître. Désireux d'apprendre et doué de beaucoup d'intelligence, il assistait régulièrement à toutes les opérations qui se faisaient à l'hôpital général, et rien n'échappait à ses observations. Il se rendit ensuite à Paris pour se perfectionner, et se fit bientôt connaître avantageusement par des hommes du plus grand mérite. Il fut l'inventeur d'un procédé au moyen duquel il faisait avec succès l'extraction de la pierre par-dessus le pubis. Il eut à combattre le collége de médecine, qui lui suscita des chicanes de toute espèce, mais qui ne put parvenir à le décourager, et contribua même en quelque sorte à agrandir sa réputation par l'éclat et la publicité de ses persécutions. Le frère Cosme fut chargé pendant quelque temps de la direction de l'hôpital de Baïeux, et ne quitta cet établissement que pour en former un autre à Paris, chez les Feuillans, ordre dans lequel il était entré. L'hospice dont il fut le fondateur devint d'autant plus intéressant pour les citoyens indigens, qu'il était considérable, et qu'un grand nombre de malades y étaient reçus et soignés gratuitement. Rien ne parle mieux en faveur de cet ami de l'humanité que la douleur qui se manifesta parmi les pauvres, à l'époque de sa mort, arrivée le 18 juillet 1781. On eût dit que chacun d'eux avait perdu son père ou son unique soutien. Ils demandèrent avec instance à voir son corps, et on assure même qu'ils forcèrent à différentes reprises les grilles du cloître

pour verser des larmes sur sa tombe. Le frère Cosme fit, dit-on, plus de mille opérations de la taille; on se sert encore aujourd'hui du lithotome dont il fut l'inventeur, et qui porte son nom. On ne peut nier qu'il fut en ce genre un des plus grands opérateurs qui aient existé. Sous un extérieur dur et presque repoussant, il cachait la plus belle âme et un cœur aussi sensible que compatissant; il avait même de l'enjouement dans le caractère, et souvent il sortait de sa bouche des reparties fines et spirituelles. Il ne recevait jamais d'argent des pères de famille; et, quand il était appelé chez les hommes puissans, il se contentait de leur indiquer des indigens, et de les engager à venir à leur secours. Il mourut à 79 ans, et ses derniers instans furent aussi calmes que le reste de sa vie. Il n'avait jamais voulu consentir à se laisser peindre; son portrait, gravé par Godefroi, fut fait à l'époque de sa mort. Le frère Cosme a publié deux ouvrages qui sont 1° *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, in-12, Paris, 1779; 2° *Recueil de pièces importantes concernant la taille, par le lithotome caché*, 2 vol. in-12, avec figures.

COUSIN (Louis), membre de l'académie Française, était né à Paris le 12 août 1627. Il étudia d'abord la théologie, et se fit recevoir bachelier à la Sorbonne; mais il suivit ensuite les écoles de droit, et se fit avocat. S'étant distingué au barreau, il passa dans la haute magistrature et fut nommé président à la Cour des monnaies. Il s'est beaucoup occupé de traductions; mais dans ce genre de travail il ne s'est pas contenté de suivre servilement les auteurs, il a écrit comme un homme ayant une connaissance parfaite de ses originaux. Il travailla aussi au Journal des Savans, qu'il continua depuis 1687 jusqu'en 1700. Ce journal, qu'il regardait comme un délassement, contenait seulement des extraits d'ouvrages littéraires; jamais on n'y rencontra ni satires, ni mauvaises plaisanteries, ni éloges achetés, et encore bien moins des extraits infidèles. Cousin, ne se regardant que comme historien, crut que l'impartialité était le premier de ses devoirs, et qu'il devait se borner à mettre dans son travail de l'ordre, de la clarté et de la fidélité. Il sut choisir les morceaux les plus intéressans d'un livre, mais il ne se crut point autorisé à juger le livre lui-même. Parmi les traductions de Cousin, on distingue 1° celle de l'Histoire ecclésiastique, d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomènes et de Théodoret, 6 vol. in-12 et 4 vol. in 4°. On lui reproche d'avoir, dans cette histoire, défiguré les originaux, et fait des retranchemens trop considérables; mais d'un autre côté, on avoue qu'il a montré de grandes connaissances dans la théologie et les matières ecclésiastiques; qu'il a souvent relevé des erreurs commises par les historiens, et qu'une traduction comme la sienne est infiniment au-dessus des ouvrages de ce genre; 2° La version des auteurs de l'Histoire Byzantine, 8 vol. in-4° ou 10 vol. in-12. Cette histoire, qui commence à la mort de Théodose et qui se termine à l'époque où les Turcs s'emparèrent de Constantinople, a été écrite par Procope, Agathias, Théophylacte, Anne Comnène, Nicétas, Pachymère, Cantacuzène, Ducas, Chalcondyle, etc. Tous ces historiens, en général, n'ont ni génie ni style, et sont aussi mauvais philosophes que critiques peu judicieux. L'Histoire Byzantine n'est, à proprement parler, que le résultat d'insipides compilations. Cependant, en l'envisageant sous un point de vue philosophique, elle peut devenir le sujet de nombreuses et d'importantes réflexions; car que doit-on penser de ces empereurs qui, uniquement occupés des disputes excitées par les hérétiques grecs, négligeaient leur sûreté propre ou celle de leur empire, et qui, tremblant ensuite sur leur trône, sacrifiaient à leur barbarie tout ce qui leur portait ombrage, faisaient impitoyablement égorger leurs femmes et leurs enfans, mutiler leurs frères, et supporter à leurs sujets la plus affreuse tyrannie? 3° La traduction de l'Histoire Romaine de Xyphilin, de Zonare et de Zozime, 2 vol. in-12, et 1 vol. in-4°; 4° l'Histoire de l'empire d'Occident, 2 vol. in-12, Paris, 1684. Cousin a aussi traduit Eginart, la Vie de Louis le Débonnaire, et les Annales de Saint-Bertin. Il s'est borné là, quant aux historiens latins de l'empire

d'Occident, quoique, dit-on, il eût d'abord formé le projet d'étendre bien plus loin ses travaux sur ce sujet. Cousin, quoique d'un caractère extrêmement doux et facile, ne put pardonner à Ménage les mauvaises plaisanteries et les satires mordantes qu'il fit sur la stérilité de son épouse : il regrettait beaucoup de n'avoir pas d'enfans. Le temps qu'il consacrait à la littérature ne lui fit jamais négliger les devoirs de sa charge. Il légua, en mourant, à l'abbaye de Saint-Victor, sa bibliothèque ; plus, une rente annuelle de mille francs, destinée à augmenter cette même bibliothèque. Il existait, lors de la révolution, au collége de Laon, six bourses qui avaient été fondées par lui. Il mourut le 26 février 1707, âgé de 80 ans.

CUSSAY (N.), était commandant du château d'Angers, lors du massacre de la Saint-Barthélemi. Combien de victimes eussent-ils épargnées, combien de malheureux protestans eussent encore béni le nom français, s'il se fût trouvé, à cette époque, beaucoup d'hommes en place aussi humains et aussi courageux que lui ! Ce guerrier, véritablement digne d'admiration, sans examiner les dangers auxquels il pouvait s'exposer, refusa positivement de faire massacrer les protestans de l'Anjou. « Je porte, » disait-il, au duc de Guise, dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, « je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma fidélité pour la France ; je chéris plus mes blessures que toutes les décorations que vous pourriez me donner, parce que je les ai acquises par des actions nobles ; vous ne voudriez pas que je souillasse cinquante ans d'une vie honorable et pure par le plus lâche de tous les assassinats. Dites au roi que mes compatriotes sont tous bons citoyens, valeureux guerriers, et non pas des assassins. » M. de Cussay, dont cette action seule suffisait pour illustrer la vie, mourut à Angers dans l'année 1579.

D.

DAMOURS (Louis), était avocat au conseil ; peut-être eût-il mieux fait de se borner à plaider des causes que de se lancer dans la carrière littéraire, car ses ouvrages, en général, sont marqués au coin de la médiocrité. On a de lui : 1° *Conférences sur l'ordonnance concernant les donations, avec le droit romain*, in-8°, 1753 ; 2° *Exposition abrégée des lois, avec des observations sur les usages des pays de Bresse et de Bugey*, in-8°, 1761 ; 3° *Mémoire sur l'abolition de la servitude en France*, in-4°, 1765 ; 4° *Lettres et vie de Ninon de l'Enclos*, 2 vol. in-12, 1751 ; 5° *Lettres de Milady *** sur l'influence que les femmes peuvent avoir sur l'éducation des hommes*, in-8°, 1784. M. Damours mourut le 16 novembre 1788.

DAVID (Jean-Pierre), membre de l'académie de Rouen, fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et s'adonna ensuite à l'art de guérir. Ses succès le firent bientôt connaître avantageusement, et sa réputation s'étant agrandie de manière à lui mériter la confiance générale, il fut nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il est auteur de différens ouvrages, en même temps utiles et estimés, et parmi lesquels on cite particulièrement : 1° *Recherches sur la manière d'agir de la saignée*, in-12, 1763 ; 2° *Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes*, in-12, 1763 ; 3° *Observations sur la nature, les causes et les effets des épidémies varioliques*, in-12, 1764, Paris ; 4° *Dissertatio de sectione cæsareâ*, in-4°, 1766 ; 5° *Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration*, in-12, 1766 ; 6° *Dissertation sur les causes de la pesanteur*, in-8°, 1767, Amst. ; 7° *Traité de la nutrition et de l'accroissement*, in-8°, 1771, Rouen ; 8° *Dissertation sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales*, in-12, 1779, Rouen ; 9° *Observations sur la né-*

crose, in-8°, 1782. Après s'être constamment occupé de découvertes intéressantes, et avoir rendu des services en tout genre à l'hôpital confié à ses soins, M. David mourut, généralement regretté, le 19 août 1784.

DELCOUR (Jean), sculpteur célèbre, naquit vers l'an 1650, à Hamoir, dans la principauté de Stablo. Personne ne porta plus loin que lui l'amour du travail et le désir de s'instruire. Le goût qu'il avait manifesté dès sa première jeunesse pour la sculpture se fortifia avec l'âge; et, pour posséder parfaitement son art, il alla deux fois en Italie, et y suivit les plus grands maîtres qui fussent alors connus. Aussi parvint-il à acquérir des talens distingués; ses compositions sont d'un goût excellent, et on admire dans tous ses ouvrages l'élégance des contours, et l'art avec lequel ses draperies sont jetées. Ce qui donnait un très-grand lustre à la vie de cet artiste était une probité intacte et une modestie peu commune. Après son dernier voyage en Italie, Delcour fixa son domicile à Liége, où il mourut le 4 avril 1707. M. de Vauban, qui connaissait ses grands talens, lui proposa de faire la statue équestre de Louis XIV, destinée à orner, à Paris, la place des Victoires; mais Delcour, qui commençait à être âgé, et qui était affligé de quelques infirmités, refusa de se charger de ce travail, qui, quelques années plus tôt, eût fait l'objet de son ambition. L'exécution de cette statue, détruite à l'époque de la révolution, fut confiée à Desjardins, autre sculpteur célèbre, résidant à Breda. On voit à Liége trois ouvrages remarquables de Delcour; le premier, c'est la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont toutes les figures sont en bronze; le second, qui se trouve dans l'église des religieuses des Bons-Enfans, est le Sauveur au sépulcre; la statue de saint Jean-Baptiste, placée dans l'église, qui porte ce nom, est le troisième.

DELVAUX (Laurent), fut un sculpteur assez célèbre de son temps. On a remarqué qu'il n'était jamais sorti de sa main aucune statue dont la vue pût blesser les yeux les plus chastes. Il posséda à un très-haut degré l'estime de Benoît XII, de Charles VI, de Marie-Thérèse et du duc Charles de Lorraine, et tous ces grands personnages lui donnèrent plus d'une fois des preuves de leur munificence en recompensant ses talens. C'est à lui que la ville de Bruxelles est redevable du *David* et des *adorateurs* qui font un très-bel effet dans la chapelle de la cour, de l'*Hercule* qu'on trouve au pied du grand escalier, et des statues qui sont placées devant la façade du palais. La chaire de la cathédrale de Gand est aussi une des productions de cet artiste distingué. Il existe encore un assez grand nombre de ses ouvrages, qu'il serait trop long de détailler. On dit, en général, que tous les morceaux faits par lui offrent plus d'invention que de fini, et plus de force que de grâces; on attribue ce genre de défaut à la manière qu'il avait adoptée sur les modèles antiques. Delvaux mourut à Nivelles le 24 février 1778, à l'âge de 85 ans. Il était né à Gand en l'année 1693.

DESAULT (Pierre), naquit en 1765 à Arsac dans la Chalosse. S'étant destiné à la profession de médecin, il suivit des maîtres instruits, et profita de leurs leçons de manière à se faire en peu de temps une réputation brillante. Il acquit une connaissance parfaite de la théorie, et fut extrêmement heureux dans la pratique. En 1800 le docteur Cailleau fit paraître sur la vie et les écrits de Desault une notice curieuse et intéressante. Ses ouvrages sont 1° *Traité sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense*, 1 vol. in-12, 1733. A ce traité il joignit deux Dissertations, l'une sur la rage et l'autre sur la phthisie; 2° *Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie*, 1 vol. in-12, 1736. Dans le même livre se trouve une réponse aussi modérée que décente à la critique qu'Astruc avait publiée contre son Traité des maladies vénériennes, critique qui tomba d'elle-même, quand le procédé de Desault eut été presque généralement adopté. Il avait fait un ouvrage sur l'épilepsie, qui, après sa mort, fut trouvé dans ses papiers, mais qui est resté inédit. Il fut publié, en 1727, un livre portant pour titre : *Nouvelles découvertes*

en médecine, dans lequel on cherche à prouver que les remèdes tirés des règnes animal et végétal sont loin d'avoir l'efficacité de ceux qui viennent des métaux et des minéraux. On attribue cet ouvrage anonyme à Desault; mais rien ne prouve qu'il en fût véritablement l'auteur. Le docteur Desault mourut à Bordeaux en 1737, âgé de 62 ans.

DESBILLONS (François-Joseph Terrasse), naquit le 25 janvier 1711, dans une petite ville de la province de Berry, appelée Château-Neuf, et située sur les bords du Cher. Il étudia sous les jésuites, et se fit membre de cette congrégation. Après avoir enseigné quelque temps les humanités, il professa la rhétorique et se distingua dans cette place, qui demande de l'érudition et de l'éloquence. Il écrivait parfaitement bien en latin, et on trouvait en quelque sorte dans ses écrits en cette langue la pureté et le génie des auteurs romains. Il acquit beaucoup de célébrité au collége de Louis-le-Grand à Paris, où il fut appelé comme professeur. Enveloppé dans la proscription générale des jésuites, et ayant essuyé le sort commun, il fut assez heureux pour être accueilli favorablement par l'Electeur Palatin qui le plaça dans le collége de Manheim et lui donna une pension de trois mille francs. Parmi les vertus qui distinguaient Desbillons, on remarquait une très-grande modestie, et ce qui parait très-étonnant, c'est qu'avec des connaissances aussi étendues que profondes, il était timide et semblait craindre de parler. Cependant il ne sortait jamais de sa bouche que des choses spirituelles et intéressantes. On ajoute qu'il était pieux sans affectation, et que sa religion ne tenait en rien du cagotisme. Il possédait une bibliothèque précieuse par le nombre et le choix des livres qui la composaient; il la donna, par testament, à la congrégation de Saint-Lazare. Desbillons a publié de nombreux ouvrages; on cite particulièrement 1° *Fabulæ*, libri XV: sa traduction, qui n'est pas au-dessous des originaux, et qu'on peut regarder comme digne d'Ésope et de Phèdre, est remplie de grâces, et est écrite avec beaucoup de précision. Elle fut d'abord imprimée par Barbou, mais il en fut fait ensuite des éditions en Allemagne, en Irlande et en Angleterre: cet ouvrage fait suite à la collection, 2° *Nouveaux éclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Guillaume Pastel*, in-8°, 1763; 3° Histoire de la vie et des exploits militaires de madame de Saint-Balmont, in-8°, 1773; 4° *Ars benè valendi*, poëme en vers iambiques, dans lequel l'auteur donne les moyens de conserver sa santé, et prétend qu'on doit s'abstenir du thé, du café, du chocolat et en général de toutes les boissons chaudes, in-8°, 1788; 5° Fables de Phèdre; son édition, la plus belle qui eût paru jusqu'alors, est accompagnée de notes et d'observations très-intéressantes; elle a été imprimée à Manheim en 1786, in-8°; 6° l'Imitation de Jésus-Christ, de Thomas à Kempis, édition précédée d'un discours très-savant. Parmi les manuscrits trouvés chez Desbillons après sa mort étaient plusieurs pièces dramatiques et une histoire de la langue latine. Ces ouvrages n'ont point été imprimés. Ce savant professeur termina sa carrière à Manheim le 19 mars 1789, à l'âge de 78 ans.

DESFORGES (N.), poète assez avantageusement connu, mourut à Paris au mois d'août 1768. Son indiscrétion le plongea dans un malheur affreux, et qui semblait devoir le perdre pour toujours. Voilà à quelle occasion: en 1749, le prétendant au trône d'Angleterre fut arrêté publiquement à Paris au moment où il était à l'Opéra. Desforges, témoin de cette arrestation, généralement regardée comme une violation manifeste du droit des gens et de l'hospitalité, ne put retenir son indignation; il la fit connaître par une pièce de vers qu'il publia, et dont il eut la maladresse de s'avouer l'auteur. Les vers suivans, par où commence cette pièce, furent regardés comme injurieux pour le gouvernement, et attirèrent sur Desforges toute la sévérité de la police.

« Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
« Des princes malheureux tu n'es donc plus
« l'asile? »

Ce poète malheureux fut arrêté, transféré au mont Saint-Michel, et renfermé dans un cachot qu'on nommait *la Cage*. Il resta trois années entières dans cette espèce de basse-fosse, où

il ne recevait du jour que par quelques crevasses qui se trouvaient entre les marches de l'église, et qui avait tout au plus huit pieds en carré. Quoiqu'il soutînt cette affreuse captivité avec beaucoup de courage et de fermeté d'âme, il désespérait de jamais revoir le jour, quand un grand personnage, le maréchal de Broglie, s'intéressa à son sort et lui fit rendre la liberté; il poussa même ses bontés pour lui beaucoup plus loin, car il le fit son secrétaire, et termina par le nommer commissaire des guerres.

DESMOLES (Arnaud), peintre français. On sait que cet artiste, qui porta au plus haut degré l'art de peindre sur le verre, vivait au 16e siècle; mais on ignore absolument en quel lieu il naquit et à quelle époque il mourut. Quoi qu'il en soit, les ouvrages qui restent de lui suffisent pour donner de la célébrité à son nom. On admire et on admirera, tant qu'ils existeront, les vitraux de la cathédrale d'Auch. Desmoles en a peint vingt qui ont quarante-cinq pieds de haut sur quinze de large; ils représentent tous des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cet ouvrage, qui fut terminé le 25 juin 1509, et le seul qu'on connaisse de cet artiste, est remarquable par la correction du dessin et l'éclat du coloris.

DESPORTES (Philippe, l'abbé), naquit à Chartres en l'année 1546. Sorti du collége, il étudia la théologie et embrassa l'état ecclésiastique. Etant venu à Paris, ville ou les grands talens ont toujours trouvé une infinité de ressources pour se produire, il parvint à se procurer la protection d'un évêque dont il devint le secrétaire, et avec lequel il fit un voyage à Rome. Desportes, désireux de savoir, ne laissa pas échapper une occasion si favorable pour apprendre l'italien, et, en peu de temps, il connut parfaitement cette langue. Il avait eu dès son jeune âge beaucoup de goût pour la poésie française, mais différentes circonstances l'avaient empêché de suivre son penchant à cet égard, et ce ne fut qu'après son retour en France qu'il s'y livra sérieusement. On peut dire que ses ouvrages contribuèrent beaucoup aux changemens avantageux qui, de son temps, s'opérèrent dans la langue française; il la purgea d'une infinité de grécismes, d'épithètes mal appliquées, d'expressions dures et de bien d'autres défauts qui nuisaient à sa pureté. Desportes fut comblé des faveurs de la cour et des grands. Ses premiers ouvrages furent imprimés aux dépens du trésor royal; Henri III y sacrifia 30 mille francs. Son *Rodomont* lui valut 800 écus d'or de la part de Charles IX, et un sonnet qui plut à l'amiral de Joyeuse lui procura une abbaye. Enfin, en cumulant plusieurs bénéfices, il se fit un revenu de dix mille écus au moins. Aussi vit-on peu de poètes aussi riches que lui. Henri III avait tant de confiance en ses lumières, qu'il l'avait introduit dans son conseil, et que souvent il soumit à sa décision des affaires de la plus haute importance. Il se montra extrêmement libéral et bienfaisant envers les hommes de lettres, et jamais aucun d'eux n'implora vainement son assistance. Il porta même la prévoyance à leur égard jusqu'à former une bibliothèque qu'il mit entièrement à leur disposition. Desportes, simple dans sa vie et dans ses goûts, n'ambitionna jamais les honneurs; ce qui le prouve, c'est que, pouvant être nommé archevêque de Bordeaux, il manifesta la répugnance qu'il avait pour cette place éminente. On assure qu'alors il avait déjà refusé plusieurs évêchés. La solitude avait pour lui des charmes inexprimables. Le cours d'un ruisseau, la verdure d'une prairie, la vue de la campagne en général, produisaient dans son âme des sensations délicieuses, et c'était surtout loin du fracas des villes qu'il sentait toute la vanité des honneurs et des richesses, et de ces titres pompeux qu'on nomme les honneurs. Il disait souvent que la cour était l'asile du chagrin et de l'ennui. Le mérite personnel de Desportes et de ses ouvrages devait nécessairement lui susciter des ennemis; on ne fut donc pas surpris de voir la jalousie se déchaîner contre lui, et répandre contre ses écrits des critiques et des satires. Dans une mauvaise brochure intitulée *Rencontre des Muses de France et d'Italie*, on lui reprocha d'avoir trop servilement imité les auteurs italiens. Desportes voulut voir cet écrit; et, quand il l'eut parcouru, loin de témoigner le plus léger mécontentement, il dit: « J'ai beaucoup plus pris chez les Italiens qu'on ne le dit dans ce livre; et

si j'avais connu d'avance le dessein de l'auteur, je lui aurais donné des mémoires dont il eût pu tirer un grand parti. » Il est vrai que, dans son style, dans ses figures et ses descriptions, on reconnaissait partout le génie italien. On rapporte une anecdote qui prouve en même temps combien Desportes négligeait sa personne, et combien Henri III avait pour lui de bienveillance. Ce prince l'ayant un jour vu entrer chez lui avec un habit fort malpropre, lui dit : « A combien se monte la pension que vous recevez de moi ? » Desportes lui ayant désigné la somme, le roi augmenta la pension, en lui recommandant d'être plus propre à l'avenir. Parmi les œuvres de ce poète distingué, on trouve des Stances, des Elégies, des Épigrammes et des Chansons, des Imitations de l'Arioste et des Sonnets. En 1598 il publia, in-8°, une traduction en vers français des Psaumes de David. Cet ouvrage n'est pas le meilleur qui soit sorti de sa plume. On a remarqué d'ailleurs qu'il avait traité d'une manière assez médiocre les sujets tirés de l'Écriture sainte ; on peut porter le même jugement sur les Prières et les Poésies chrétiennes qui se trouvent à la suite de ses Psaumes. Il en est bien autrement de ses Poésies profanes ; elles offrent partout une naïveté et une simplicité qui les rend infiniment agréables. Les sujets nobles lui convenaient peu ; il réussissait beaucoup mieux dans le genre galant. Robert Étienne réunit dans un volume in-4°, en 1573, un nombre considérable de ses poésies qui étaient restées ignorées jusqu'alors. On eût dit que la tête de Desportes était un répertoire des œuvres de tous les poètes anciens et modernes. Tout en les imitant il savait si bien déguiser ses larcins que les gens les plus instruits s'en apercevaient à peine. Faire des vers était pour lui un besoin tel qu'il négligeait même les choses les plus intéressantes, pour s'adonner à ce genre de travail. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il a rendu de grands services à la langue française. Desportes, après la mort d'Henri III, suivit le parti de la ligue et contribua même à enlever la Normandie à Henri IV. Mais peu de temps après il chanta la palinodie, et employa tous les moyens qui étaient en lui pour faire rentrer cette importante province sous l'obéissance du roi. Il parvint même, par une conduite soutenue, à se concilier l'estime et l'amitié de son souverain. Desportes mourut en 1606, âgé de soixante ans.

DEVERNAY (N.), issu d'une famille opulente, naquit à Lay près de Roanne. Doué du plus heureux caractère, et pénétré des grandes vérités de la religion, il renonça à tous les grands avantages qui lui revenaient comme aîné de sa maison, et embrassa l'état ecclésiastique. Nommé curé en 1750, il devint le modèle des bons pasteurs. A peine eut-il pris possession de son bénéfice qu'il déclara, en présence de sa paroisse assemblée, qu'il renonçait pour toujours à cette partie des revenus d'une cure qu'on appelle casuel, dénomination sous laquelle sont compris les droits d'offrandes, de baptêmes, d'enterremens, etc. Uniquement occupé du bonheur de ses paroissiens, il multipliait en quelque sorte son modique revenu pour subvenir à tous leurs besoins. Survenait-il une année de disette, il achetait à grands frais des blés, du chanvre, des laines et autres objets de première nécessité, et les revendait à un prix assez modéré pour que les habitans de sa paroisse pussent s'en procurer sans outre-passer la valeur de leur récolte ; et, par ce moyen, il établissait l'équilibre entre les revenus et les dépenses de chacun. Connaissant tous les maux dont l'oisiveté est la source, il voulait que chaque particulier travaillât et gagnât de quoi payer les objets qui lui étaient vendus à très-bon marché, mais qui ne lui étaient pas délivrés gratuitement. Ce respectable curé voulait, en soulageant les maux publics, dispenser même de la reconnaissance ceux sur qui il répandait ses bienfaits, et il pensait obtenir ce but, en exigeant un paiement bien au-dessous de la valeur des objets qu'il fournissait. Il donna une preuve bien frappante de sa sollicitude vraiment paternelle, à une époque où sa paroisse semblait devoir être privée de la plus importante de ses ressources. La fabrique des toiles, qui occupait beaucoup de bras dans les montagnes, cessa tout à coup presque entièrement. M. Devernay, dont la bienfaisance dé-

couvrait continuellement de nouveaux moyens pour venir au secours des malheureux, résolut d'établir des filatures de coton. Il se rendit à cet effet à Lyon, et en ramena un ouvrier intelligent qui seconda parfaitement ses vues, et bientôt les habitans de Nérende eurent un genre d'occupation beaucoup plus avantageux que celui qui venait de leur être enlevé. Le bon curé, pendant l'hiver, fournissait du bois pour chauffer plusieurs ateliers; il distribuait aux pauvres, chaque semaine, cent livres de pain, et, chaque année, les vêtemens qui leur étaient nécessaires. On avait peine à concevoir comment, avec un revenu de 4000 fr. tout au plus, il parvenait à faire tant d'actes de charité. On ne doit pas oublier que, sans rien enlever aux pauvres, il fit rebâtir le presbytère qui tombait en ruines. On voyait dans sa paroisse peu d'inimitiés et peu de procès, et les débats de toute nature étaient ordinairement terminés par douze pères de famille qu'il invitait à sa table, tous les premiers dimanches du mois. Parmi les vertus qui distinguaient Devernay, on peut citer son économie et son éloignement pour le faste, soit des habits, soit de la table. Sachant se contenter de peu et ennemi déclaré du luxe, il ne regardait comme bien employé que ce qui avait contribué à faire des heureux. Enfin Devernay aurait regardé comme entièrement perdue la journée pendant laquelle il n'aurait pas fait quelques bonnes actions. Ce respectable pasteur, qu'on ne saurait trop citer pour modèle, mourut vers la fin de 1777. On trouve dans le *Conservateur*, imprimé à Lyon en 1788, une Notice sur sa vie. Pour se conformer à ses intentions, on brûla, après sa mort, tous ses manuscrits, parmi lesquels se trouvaient une Analyse de l'histoire ecclésiastique, un Abrégé du Cours de Droit canonique, des Sermons et des Méditations.

DHOHAK ou JOHAK, tirait son origine de l'Arabie, et fut le cinquième roi de la première dynastie des rois de Perse. Ce monstre, dont la vie entière ne fut qu'un tissu de crimes, et qui souilla son règne par des actes de barbarie à peine croyables, usurpa l'empire et s'assit sur un trône encore teint du sang du souverain légitime qu'il avait fait impitoyablement massacrer. Disgracié de la nature et cachant sous des dehors repoussans l'âme du plus féroce des tyrans, il faisait écorcher vifs, et attacher ensuite sur une croix, les malheureux qu'il avait condamnés à mort, et repaissait avec avidité ses regards de ce nouveau genre de supplice. L'âge, loin d'affaiblir sa cruauté, sembla l'avoir augmentée. Qui pourrait s'imaginer que, pour guérir deux chancres qui lui rongeaient les épaules, il faisait chaque jour appliquer dessus la cervelle de deux hommes qu'il prenait parmi les criminels renfermés dans les prisons, et qu'après avoir épuisé ce moyen il ne balança pas à immoler des innocens ! Comme presque tous les tyrans, Dhohak était lâche; il le prouva en prenant la fuite pour échapper à la populace, ameutée par un forgeron nommé Gaz, dont il avait ordonné d'égorger les enfans. Il eut pour successeur Féridona qui le poursuivit en Syrie, où il s'était réfugié, le fit prisonnier et le renferma dans une caverne creusée au pied de la montagne de Damavend, où il mourut.

DIBUTADE, était fille d'un potier de Sycione : c'est à elle que l'on attribue l'origine de la peinture. Cette jeune fille, sur le point de perdre son amant, qui partait pour un voyage de longue durée, s'avisa, dit-on, de tracer sur une muraille, où elle se dessinait à la faveur d'une lampe, l'ombre de celui dont elle allait bientôt pleurer l'absence, s'imaginant par ce moyen conserver au moins quelques-uns de ses traits; elle réussit si bien que son père, homme intelligent, profita de cette idée pour une nouvelle invention qui n'était pas moins précieuse que celle de sa fille. Appliquant de l'argile sur la muraille, et observant les contours de la figure dont les traits étaient tracés assez grossièrement, il en résulta une espèce de relief qu'il fit cuire dans son four. Cette découverte donna, à ce qu'on assure, naissance à la sculpture en relief, art qui depuis a été porté à un si haut degré de perfection. Ces deux découvertes ne sont pas les seules dont on soit redevable à l'amour; c'est aussi à ce sentiment qu'on doit l'introduction en Europe du quinquina, ce médicament si précieux.

DOUFFET (Gérard), naquit à Liége le 16 août 1594, et mourut en 1660, à l'âge de 66 ans. Ses dispositions pour la peinture se développèrent de bonne heure, car il n'avait que quinze ans quand le célèbre Rubens l'admit au nombre de ses élèves, et conçut l'idée la plus avantageuse de ses talens. Les conjectures de ce grand maître ne tardèrent pas à se réaliser, car Douffet fit des progrès aussi rapides que surprenans, et à vingt ans il alla à Rome pour s'y perfectionner. Il demeura sept ans dans cette ville, où sont réunis tant de chefs-d'œuvre en tout genre; et, ne se contentant pas d'étudier les grands modèles de peinture, il s'appliqua également à la connaissance de la poésie et de l'histoire, et ne réussit pas moins bien dans les sujets historiques que dans le portrait. On remarque en général, dans tous ses tableaux, des attitudes bien choisies, des airs de tête bien variés et une grande douceur de coloris. Douffet quitta Rome en 1622, et revint à Liége, où il ajouta chaque jour à la réputation qui l'avait précédé. On trouve encore un assez grand nombre de ses productions dans les églises et chez les grands.

DOVIA (Paul Mathias), issu d'une famille illustre de Naples, parvint à un âge fort avancé ; car, né en 1661, il mourut au mois de mars 1745. Il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques et de la philosophie, et acquit de très-grandes connaissances dans l'une et l'autre de ces deux sciences. Constamment opposé aux principes de Machiavel, il les combattit avec autant d'avantage que d'énergie dans un Traité sur l'éducation des princes, ouvrage qui eut trois éditions presque successives. Dovia est aussi l'auteur d'un cours de philosophie très-estimé.

DOW (Girard), peintre distingué, était fils d'un vitrier; il naquit à Leyde en 1613, et mourut très-âgé, on ne sait trop à quelle époque. Il eut pour maitre, dès sa jeunesse, Rembrant, artiste célèbre sous lequel il fit de très-grands progrès. On lui attribue l'invention de la méthode ingénieuse au moyen de laquelle on peut réduire en petit un tableau, quelque grand qu'il soit. On peut dire que tous ses ouvrages sont achevés; mais il y mettait beaucoup de temps: il employa trois jours à représenter le manche d'un balai; et l'on assure que l'épouse d'un résident de Suède en Hollande, ayant voulu avoir son portrait fait par lui, il passa cinq jours entiers à peindre l'une de ses mains. Une décollation de saint Jean est le seul tableau en grand qu'on ait de lui; mais il en a fait un nombre considérable de petits. Quoique ses figures soient tellement fines qu'on ne puisse, sans le secours d'une loupe, en apercevoir les beautés, on y distingue une expression qui lui est particulière, et l'on y admire une grande fraîcheur de coloris. Dow faisait lui-même ses pinceaux, et broyait toutes ses couleurs sur un cristal, persuadé que par cette méthode il en augmentait beaucoup l'éclat. Jamais il ne quittait sa palette, même momentanément, sans la renfermer très-soigneusement dans une boite faite exprès, de peur qu'il ne tombât dessus de la poussière. Il fixait le prix de ses tableaux sur le temps qu'il y employait, et se bornait à vingt sous du pays pour chaque heure de travail. Ce fut sous lui que se formèrent Scalken, Miéris, et bien d'autres artistes qui ont joui d'une certaine célébrité.

DREUILLET (Elisabeth), naquit à Toulouse; elle y épousa un président du parlement de cette ville et s'attacha à la cour de la duchesse du Maine, où elle se fit admirer par les charmes de son esprit. Elle faisait des vers agréables ; elle a laissé des Contes, des Chansons , etc.; quelques-uns de ses ouvrages se trouvent dans l'Anthologie. Elle est morte à Sceaux en 1730.

DRIMAQUE. Le nom de cet esclave ne fût jamais parvenu à la postérité, si sa mort n'eût offert une espèce d'héroïsme d'un genre entièrement nouveau. Ce malheureux, poussé au désespoir par les mauvais traitemens qu'il éprouvait de la part de son maître, homme d'un caractère dur et exigeant, parvint à s'échapper de chez lui. Pour se soustraire à ses recherches, il alla se réfugier dans l'île de Chio, et s'y cacha sur des montagnes escarpées, et d'un très-difficile accès. Forcé par la nécessité, il se mit à la tête d'un certain nombre d'hommes qui comme lui menaient une vie errante, et avec eux

ravagea tous les pays d'alentour. Bientôt son nom devint la terreur des habitans, et sa tête fut mise à prix. Drimaque, déjà avancé en âge et affaibli par la rigueur de sa captivité, aima mieux mourir volontairement que de tomber vivant entre les mains de ceux qu'on avait mis à sa poursuite. Affermi dans cette résolution, il alla trouver un jeune homme qu'il connaissait, et, après lui avoir parlé de la récompense promise à celui qui représenterait sa tête, il le pria de mettre fin à sa triste existence. Le jeune homme se refusa d'abord à un semblable ministère; mais, vaincu par les sollicitations de l'esclave, il lui enfonça un poignard dans le cœur et le tua. Une mort si courageuse excita l'admiration des habitans de Chio, qui surnommèrent Drimaque le héros pacificateur, et lui élevèrent un temple. Bientôt il devint le dieu tutélaire des voleurs et des escrocs, et ses autels furent chargés des dons que chaque jour ils venaient lui offrir.

DROTTÉ (Saint), appelé vulgairement *saint Trotteins*, naquit dans le diocèse d'Autun. Il prit de bonne heure saint Germain pour guide, et se mit sous sa conduite; il fut le premier abbé du monastère que fonda à Paris le roi Childebert, et qui devint dans la suite l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Drotté réunit autour de lui un grand nombre de religieux, les soumit à la règle, en leur donnant l'exemple de toutes les vertus, et mourut vers l'an 580. Gislemar, moine de son abbaye, a écrit sa vie dans le neuvième siècle.

DROU (N.) fut un des avocats au conseil qui montrèrent le plus de zèle et d'empressement à prendre la défense des faibles et des opprimés. Plein de connaissances et excellent logicien, il écrasait par la force de ses raisonnemens les hommes puissans convaincus d'avoir abusé de leur crédit ou de leur autorité. Il ne craignait pas de les accuser en face, quand il s'agissait de défendre la cause des malheureux. Cette noble hardiesse l'exposa souvent à de grands désagrémens, et le fit même interdire différentes fois; mais rien ne pouvait anéantir ni même ralentir son zèle; et à peine avait-il obtenu la permission de reparaître au barreau, qu'il redevenait l'avocat des victimes de l'injustice ou du pouvoir. Cet homme si précieux pour l'humanité mourut à Paris au mois de juin 1783. Il a fait imprimer plusieurs de ses mémoires, qui sont très-recherchés.

DROUARD (Jérôme), célèbre imprimeur du 17e siècle, a publié le *Polybe*, grec et latin, in-fol.; *Suétone*, in-fol.; *Saint Cyrille*, in-fol.; et l'*Eucharisticum* de Jacques Sirmond. Il prenait pour devise un diamant avec ces mots : *Nil me durius.*

DRYOPE, femme qui habitait l'île de Lemnos. Vénus emprunta sa figure pour déterminer toutes les autres femmes du pays à se défaire de leurs époux.

DSINGU, héroïne du Japon, était femme de l'empereur Tsiun-Ti; elle accompagna son époux dans la conquête de la Corée. Celui-ci fut victorieux, mais il mourut au milieu de ses succès. Dsingu, sans se laisser abattre, se chargea de la conduite de la guerre, réduisit toute la Corée sous son obéissance, et donna des lois sages au Japon.

DSISOO, Dieu qui, selon les Japonais, préside aux grandes routes, et met les voyageurs à l'abri de tout danger. Les voyageurs ont pour ce dieu une vénération particulière; sa statue se rencontre sur tous les chemins, et les passans la couronnent de fleurs. Elle est élevée sur un piédestal de la hauteur d'environ six pieds; deux pierres beaucoup moins élevées sont ordinairement placées près d'elle; elles sont creusées de manière à former une cavité où les voyageurs qui réclament la protection de Dsisoo posent des flambeaux qu'ils laissent brûler en son honneur.

DUBOSC DE MONTANDRÉ (N.), est connu particulièrement par ses travaux historiques. Il a écrit 1° *La suite de l'Histoire des ducs de la basse Lorraine*, ouvrage dans lequel il cherche à prouver que la France avait des droits réels sur cette province; 2° *Histoire et Politique de la maison d'Autriche* : cette histoire, imprimée en 1663, in-fol., commence à Rodolphe de Hapsbourg et finit à l'empereur Ferdinand III. Dubosc a prétendu que l'abdication de Charles-Quint n'avait point été déterminée par des vues po-

litiques, mais uniquement par des motifs de religion. Cet auteur mourut vers la fin du 17e siècle.

DU DEFFANT (Madame), se distingua particulièrement par les grâces de son esprit et par les agrémens de sa société. Elle s'était en quelque sorte fait une petite cour composée des écrivains les plus remarquables et des hommes les plus instruits soit de la France soit des royaumes étrangers. Elle y dominait en souveraine, et personne n'osait appeler de ses décisions; son coup d'œil était rapide, et elle jugeait les ouvrages avec autant de connaissance que d'impartialité. On aimait beaucoup en elle son extérieur aisé, ses manières dégagées de toute affectation, et le talent qu'elle possédait parfaitement de mettre chacun à son aise. Voltaire, Diderot, madame Du Châtelet, la duchesse de Boufflers, et d'autres personnages de ce genre, fréquentaient sa maison avec assiduité. Elle était aussi liée d'une manière assez particulière avec Pont-de-Veyle; cependant ils ne s'aimaient point, ou, pour mieux dire, l'amitié, ce sentiment si précieux, leur était absolument étranger. On peut en juger par le petit dialogue suivant : « Depuis que nous sommes amis, c'est-à-dire depuis quarante ans, disait madame Du Deffant, il n'y a jamais eu de nuage dans notre liaison. — Non, madame, répondit Pont-de-Veyle. — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons guère plus l'un que l'autre? — Cela peut être, madame. » Madame Du Deffant avouait elle-même qu'elle n'avait jamais pu rien aimer. Combien de femmes aussi insensibles qu'elle, mais moins franches, vantent l'amitié qu'elles ne connurent jamais! Madame Du Deffant avait 54 ans quand elle perdit les deux yeux. Elle renonça alors aux plaisirs du monde, et voulut se faire passer pour dévote. Mais son âme n'était pas plus accessible aux douceurs de la religion qu'à celles de l'amitié, et elle ne put en imposer à personne. Elle fit une réforme considérable dans sa maison et même dans ses propres habitudes; cependant elle ne renonça ni au rouge ni à la société du président Hénault, qui avait été regardé long-temps comme son amant, et qui alors approchait de la vieillesse. « *Pour ce qui est du rouge*, disait-elle dans une de ses lettres, *et du président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter.* » Madame Du Deffant mourut en 1780. Elle était alors âgée de 84 ans. Dans les derniers temps de sa vie elle s'abstint de la lecture des auteurs profanes; mais elle semblait se plaire à entendre celle des épîtres de saint Paul. Souvent elle ne comprenait pas le style figuré de cet auteur apostolique; et alors, ne pouvant réprimer les mouvemens de son impatience, elle disait à sa femme de chambre, remplissant auprès d'elle les fonctions de lecteur : « Mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout ce que vous me lisez? » Le curé de Saint-Sulpice étant venu la voir quelque temps avant sa mort, elle lui dit : « M. le curé, vous allez sûrement être content de moi; mais, pour que je le sois de vous, faites-moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » On peut juger par là quels étaient ses sentimens religieux.

DUFOT (Anne-Amable-Augier), naquit à Aubusson le 14 mars 1733. Après avoir fait ses premières études dans le lieu de sa naissance, il résolut de se faire médecin; et, bien persuadé que c'était à Paris seulement qu'on pouvait se perfectionner dans cet art si important, il se rendit dans la capitale et saisit les leçons des plus grands maîtres de ce temps. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qu'on connaît à peine, car tous sont morts avec lui. Ses productions littéraires sont : 1° *Journal historique de tous les tremblemens de terre*, in-12, 1756; 2° *Traité de la politesse et de l'étude*, in-12, 1757; 3° *Considérations sur les mœurs du temps*, in-12, 1759; 4° *Les Jésuites convaincus de ladrerie*, in-12, 1759. Il a aussi publié les ouvrages de médecine qui suivent : 1° *De morbis ex aeris intemperie*, in-12, 1759; 2° *Traité du mouvement du cœur*, in-12, 1763; 3° *Mémoire sur les maladies épidémiques du pays laonnois*, in-12, 1770; 4° *Mémoire sur les moyens de préserver les bêtes à laine de la maladie épizootique*, in-8°, 1773; 5° *Catéchisme sur l'art des accouchemens*, in-12, 1775. Dufot mourut en 1775, à Soissons, où il était professeur d'accouchemens.

DULAURENS (Henri-Joseph), naquit à Douai le 27 mars 1719. Né

avec de grandes dispositions et une imagination extrêmement vive, il fût infailliblement devenu un homme très-intéressant, s'il eût donné à ses talens une meilleure direction. Mais le genre qu'il adopta ne pouvait lui faire qu'une réputation bien peu glorieuse, surtout auprès des hommes sensés et doués de bonnes mœurs. Dulaurens s'était d'abord fait moine, mais ce genre de vie lui parut bientôt insupportable; et, n'ayant aucun autre moyen de se soustraire à l'autorité de ses supérieurs que la fuite, il abandonna furtivement la communauté à laquelle il était attaché, et passa en Hollande où il vécut en simple particulier; ce fut là qu'il composa *Le Manche à Balai* et *La Chandelle d'Arras*, poëmes qui, dans leur genre, ne sont pas sans mérite, mais qui offrent des indécences, et une dissolution dégoûtante. *L'Arétin moderne*, 2 vol. in-12, et *Imirce*, ou *la Fille de la nature*, 2 vol. in-12, ne firent fortune que chez quelques jeunes gens, ou chez des hommes sans moralité. *Le compère Mathieu*, 3 vol. in-12, est celui de tous ses ouvrages qui offre le plus d'intérêt. L'auteur s'y est proposé, comme dans tous ceux qui sont sortis de sa plume, un but philosophique. Ce livre n'est dangereux que pour ceux qui y cherchent des argumens sur des matières qu'ils n'entendent pas, et qui auraient la prétention de ressembler aux personnages dont on leur raconte et les raisonnemens et les aventures. Dulaurens avait de très-grandes connaissances; son style est rapide et plaît assez généralement par sa tournure et sa gaîté. Il parcourut la Hollande, le pays de Liége, habita Francfort et Mayence: il fut arrêté dans cette ville, où une chambre ecclésiastique le condamna en 1767 à une prison perpétuelle, comme auteur de livres anti-religieux. Enfermé dans une maison de prêtres, dite de *Mariaboni*, il y termina une vie orageuse et pénible dans le courant de 1787, à l'âge de 80 ans.

DUMOURRIER (ANTOINE-FRANÇOIS DUPERRIER), poète, naquit à Paris en 1707. Il s'attacha à la partie administrative des armées, et devint commissaire des guerres; après avoir été employé en cette qualité pendant plusieurs années, il suivit le maréchal de Broglie dans la campagne de 1759. Ses occupations ne l'empêchaient pas de se livrer à la poésie, pour laquelle il avait un goût particulier. Quoique attaqué de la pierre, et souffrant des douleurs cruelles, il fit, à 55 ans, son poëme de *Richardet*. Ce poëme est une imitation de celui de Fortiguerra, cependant très-abrégée, car elle n'est composée que de douze chants, et l'original en contient trente. Les six premiers chants parurent en 1765. On a reproché à Dumourrier de s'y être astreint à rendre les stances de ce poëme par des stances françaises de la même quantité: on avoue cependant que sa versification est aisée et même agréable. Dumourrier est l'auteur de *Démétrius*, tragédie, et de l'opéra intitulé *Griselidis*. Il a aussi publié des poésies fugitives et des traductions de comédies italiennes, espagnoles et anglaises. Il mourut en 1767, âgé de 60 ans.

DUPATY (CHARLES-MARGUERITE-JEAN-BAPTISTE MERCIER), naquit à La Rochelle en 1744. Issu d'une famille distinguée, mais dont les titres de noblesse ne remontaient pas très-haut, il entra dans la magistrature et y rendit des services éminens, en préparant, par une courageuse résistance, la réforme du code criminel. Il fut en même temps magistrat intègre, littérateur distingué et philanthrope courageux. Reçu avocat-général au parlement de Bordeaux en 1767, il se montra le défenseur ardent d'un illustre accusé; et son zèle, porté peut-être un peu trop loin, lui causa de très-grands désagrémens. Enfermé d'abord dans une prison d'état, condamné ensuite à l'exil, ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il obtint d'être réintégré dans ses fonctions. Il était sur le point d'être élevé à la place de président à mortier, quand sa nomination éprouva des obstacles qui paraissaient presque insurmontables. Les anciens membres du parlement, dont il avait attaqué les priviléges, ne pouvaient lui pardonner, surtout d'être philosophe, c'est-à-dire ami de l'humanité. Cependant les difficultés s'aplanirent, la tyrannie parlementaire succomba, et Dupaty triompha. Les libelles qu'on répandit de toutes parts contre lui, les tracasseries en tout genre qu'on lui suscita, ne purent ébranler sa constance ni affaiblir l'intérêt qu'il prenait au sort de

tous les malheureux. Étant venu résider à Paris, il s'occupa avec un zèle infatigable de ses recherches sur les lois criminelles, et donna l'idée des améliorations qui devaient bientôt y être faites, malgré l'opposition puissante des hommes aveuglés par les anciens préjugés. Il acquit un droit incontestable à la reconnaissance publique, en arrachant au supplice de la roue trois infortunés qu'on y avait condamnés injustement. Dans un mémoire éloquent et rempli de sensibilité il prouva quels étaient les véritables coupables ; le plaidoyer, à la suite duquel les condamnés furent mis en liberté, arracha des larmes même aux juges, et on ne peut encore le lire sans éprouver les émotions les plus vives. Ce trait seul est suffisant pour rendre cher à la postérité le nom de Dupaty. Comme littérateur, il commit dans ses écrits des fautes qu'on peut attribuer à la fougue de son imagination et à la mobilité de son esprit ; et ces fautes mêmes furent des taches brillantes. Tantôt on trouve, dans ses *Lettres sur l'Italie*, du sentiment et de l'enthousiasme, tantôt des écarts et des hardiesses qui tiennent de l'affectation, et que le bon goût ne peut admettre. Cependant ces lettres ont été réimprimées bien des fois, et Laharpe lui-même convient qu'elles sont l'un des ouvrages les plus ingénieux de son siècle. Dupaty a prononcé plusieurs Discours académiques qui ont été rendus publics par l'impression. Il s'était lié à Paris assez étroitement avec d'Alembert. On lui a reproché d'avoir trop cherché à imiter, dans ses écrits, Diderot et Thomas. Il avait épousé la sœur de Fréteau, jurisconsulte distingué. On a prétendu que Voltaire avait manifesté sur ses talens en général une opinion peu favorable ; mais, quoi qu'il en soit de ces bruits répandus par ses ennemis, on ne peut nier qu'il eût une âme noble et généreuse, et que, dans sa conduite tant politique que morale, il fit preuve d'une fermeté et d'un courage infatigables. Ses trois fils se montrent, chacun dans leur genre, dignes des vertus et des talens de leur père. Dupaty mourut à Paris en 1788, âgé seulement de 44 ans.

DURAND (David), naquit à Béziers en 1679. Il fut fait à Londres ministre du temple de Saint-Martin, et membre de la société Royale. On a de ce savant, dont les connaissances étaient très-étendues, des poésies, des traductions et des histoires. Il a publié : 1° *Vie de Vanini*, in-12, 1717 ; 2° *La Religion des Mahométans*, in-12, 1721 ; 3° *Histoire de la peinture anglaise*, accompagnée de remarques, in-fol., 1725 ; 4° *Histoire naturelle de l'or et de l'argent*, tirée de Pline ; à la suite de cet ouvrage on trouve un *Poëme sur la chute de l'homme et les ravages de l'or et de l'argent*, in-fol., 1728 ; 5° *Histoire du seizième siècle*, 6 vol. in-8°, Londres, 1729 ; 6° *Traduction des onzième et douzième volumes de l'Histoire d'Angleterre*, in-8°, 1734, la Haie ; 7° *Traduction des Académiques de Cicéron*, avec des remarques, in-8°, Londres, 1740. Barbou imprima, en 1776, 2 vol. in-12 de cet ouvrage extrêmement rare. Il se trouve aussi dans le recueil des Œuvres philosophiques de Cicéron, 10 vol. in-12 ; 8° *Dissertation en forme d'instruction sur la prosodie française*, in-12, 1760, Genève ; 9° la *Vie de Fénélon*, et les *Imitations des poètes latins*, employées dans le *Télémaque* imprimé à Hambourg en 1731. Durand avait aussi fait une traduction du Traité de Cicéron *De Fato*, et la Vie de Jacquelot. Ces deux ouvrages, trouvés dans ses manuscrits, sont inédits. Malgré toutes ces productions, Durand était absolument resté dans l'oubli. Desessarts est le premier qui en ait fait mention dans sa Biographie. M. Barbier, bibliothécaire du conseil d'état, publia ensuite une notice de ses ouvrages dans le Magasin encyclopédique. Durand mourut à Londres le 15 janvier 1763, âgé de 84 ans.

DURET (Claude), sorti d'une famille qui habitait autrefois le Forez, naquit à Moulins dans le Bourbonnais. S'étant attaché au barreau, il s'y fit remarquer avantageusement, et fut nommé président du présidial de sa ville natale, place qu'il occupa avec distinction. Henri IV lui donna en différentes occasions des marques de confiance et de bienveillance. Il avait épousé Florimonde Bergier, femme de mérite. Claude Duret a publié un ouvrage intitulé : *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, dans lequel on trouve une grande érudition, est encore lu avec

plaisir par les hommes instruits ; peut-être contient-il trop de citations, mais c'était un défaut général chez les auteurs de ce temps. Duret mourut à Moulins le 17 septembre 1611. En 1619 son ouvrage fut imprimé une seconde fois à Yverdun. Ce fut à sa veuve que l'on fut redevable de cette édition.

DURET (Noel), parent du précédent, était né à Montbrison en l'année 1590. Ses talens distingués lui firent obtenir la place importante de cosmographe du roi. Il fut chargé par le cardinal de Richelieu de composer des Éphémérides, ce qui lui valut une pension assez considérable dont il jouit le reste de sa vie. Par une faveur toute particulière, il avait obtenu le privilége d'établir une imprimerie partout où il lui plairait, et d'y faire imprimer les livres de mathématiques qui lui conviendraient. Il a publié 1° *Nouvelle théorie des planètes*, in-4°, Paris, 1685; 2° *Traité de Géométrie et de fortifications*, in-4°, Paris, 1643. On ne connait pas au juste l'époque de sa mort.

E.

EBBON, était frère de lait de Louis-le-Débonnaire, roi de France, qui lui accorda une bienveillance toute particulière. Ce prince le nomma d'abord son bibliothécaire, et l'éleva ensuite à l'éminente dignité d'archevêque de Reims. Cependant Ebbon, par un acte d'ingratitude qui ne peut avoir aucune excuse, devint l'ennemi de celui qui l'avait comblé de bienfaits, et se mit à la tête des évêques par qui Louis-le-Débonnaire fut déposé. Un repentir trop tardif ne pouvait faire oublier une semblable conduite ; Ebbon le sentit bien, et, s'exilant volontairement, il quitta la France pour aller chercher un asile dans la Bavière. Il y fut accueilli favorablement par le roi, et obtint l'évêché de Hildesheim, où il mourut en 851. Le pape Pascal l'avait nommé son légat pendant qu'il était archevêque de Reims, et l'avait envoyé dans les pays septentrionaux pour y travailler à la conversion des infidèles.

EDEBALI, religieux musulman, fut le beau-père d'Orthogrul, qui fonda la monarchie ottomane ; il avait prédit l'élévation de son petit-fils, et lui avait annoncé qu'après avoir régné lui-même il transmettrait sa couronne à ses descendans, qui un jour posséderaient un des plus grands empires du monde. Edebali, possesseur d'une fortune immense, avait des connaissances profondes et étendues. Sa piété était tellement en vénération, qu'elle était passée en proverbe dans tout l'Orient. Quand on voulait parler d'un dévot, on disait : Vous le prendriez pour Edebali. Parvenu à un âge assez avancé, il termina sa carrière vers l'an 1300; il s'était alors retiré à Iconium dans la Silésie, où sa mémoire est encore respectée.

EDOUARD (Charles), connu sous le nom de *Prétendant*, était petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre. Il naquit le 31 décembre 1720, et fut le dernier rejeton de la famille des Stuarts, famille qui pendant quatre cents ans occupa le trône d'Écosse. Ce prince infortuné, voulant tenter les derniers efforts pour ressaisir l'héritage de ses ancêtres, rassembla en 1745 environ dix mille montagnards, et, avec cette petite armée, entra en Écosse, remporta divers avantages, et se rendit maître de Carlisle et d'Edimbourg. Il s'était avancé jusque sur les frontières d'Angleterre, quand le duc de Cumberland rassembla des troupes à la hâte et vint s'opposer à ses progrès. Il atteignit son arrière-garde à Clifton, et obtint sur elle un avantage considérable. Malgré cet échec, Edouard tenta les hasards d'une bataille à Falkirk et remporta la victoire ; mais, le 27 avril 1746, il fut complètement battu à Culloden, et cette défaite mit fin à toutes ses espérances. Forcé de chercher son salut dans la fuite, Edouard se trouva dans la position la plus affreuse : proscrit, poursuivi sans relâche, et continuellement exposé à tomber entre les mains de ses ennemis, il erra pendant quelque temps dans les forêts, n'ayant pour retraite que des cavernes

ou des trous de rochers, et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Cependant il se rendit au milieu de mille dangers sur les côtes de l'Ecosse, et ayant trouvé un vaisseau de Saint-Malo, dont le capitaine consentit à le recevoir à son bord, il vogua vers la France. Une brume épaisse favorisa sa marche, et il arriva sur une terre hospitalière après avoir passé au milieu d'une flotte anglaise. Edouard mourut à Rome le 31 janvier 1788, âgé de 68 ans.

EDWY, roi d'Angleterre, fut, selon quelques historiens, un prince despote, capricieux et cruel par caractère; selon d'autres, il n'eut pas toutes les mauvaises qualités que lui donnaient ses contemporains. Ceux qui l'ont peint sous les couleurs les plus désavantageuses sont des prêtres et des moines qu'il avait en général maltraités; ceux qui ont cherché à le justifier sont des écrivains protestans. On ne sait donc quels sont ceux qui méritent le plus de confiance; quoi qu'il en soit, il est certain qu'Edwy ne monta sur le trône qu'après en avoir dépouillé l'héritier naturel et légitime, Edred, fils du précédent roi. Placé trop jeune à la tête des affaires, car il n'avait que quatorze ans quand il fut proclamé roi par les grands de l'Etat, Edwy se laissa conduire par des hommes qui n'avaient pas plus d'expérience que lui, et qui lui firent commettre des fautes de toute espèce. Le jeune roi se livra avec toute l'impétuosité de son âge aux plaisirs et à la débauche; et, ne sachant modérer ni ses passions ni ses dépenses, les revenus de l'Etat ne purent suffire à ses prodigalités. Incapable d'ouvrir les yeux sur sa propre conduite, et ne cherchant au contraire qu'à prolonger ses excès, il eut recours à des moyens odieux et qui durent nécessairement le conduire à sa perte. Non content de dépouiller de leurs biens les plus opulens de ses sujets, et d'accabler le peuple d'impôts, il ne ménagea pas même les choses sacrées, et pilla toutes les églises; enfin, oubliant les sentimens de la nature, il fit essuyer toute sorte de mauvais traitemens à la reine Edwige son aïeule. Il éloigna de lui tous ceux qui osèrent lui donner quelques avis salutaires, et il exila saint Dunstan, parce qu'il avait voulu arrêter ses désordres. Edwy avait une maîtresse qu'il aimait éperdument; Odon, archevêque de Cantorbéry, révolté de voir que ce prince indigne du trône ne mettait plus de bornes à ses débauches, et croyant par là mettre fin à ses scandales, fit enlever cette maîtresse par des soldats, qui d'abord la mutilèrent et finirent par la massacrer. Cet acte en même temps d'imprudence et de cruauté, loin d'adoucir l'esprit d'Edwy, ne fit que l'irriter davantage, et ses débordemens furent portés au plus haut degré de la dépravation humaine. Enfin les peuples, fatigués par un gouvernement si tyrannique, se décidèrent à secouer le joug: les habitans de la Mercie furent les premiers qui se révoltèrent, ceux des autres pays suivirent bientôt leur exemple, et Edwy fut chassé du trône en l'année 959. Il n'avait régné que quatre ans environ. Il mourut du chagrin que lui causa la perte de sa couronne. On lui donna pour successeur Edgar son frère.

EGBERT, était frère d'Eadbert, prince du Northumberland. Il se destina à l'état ecclésiastique, et fut élevé au rang éminent d'archevêque d'Yorck. Il occupa ce siége important jusqu'en l'an 768, époque où il mourut. Il est l'auteur de quelques ouvrages. Le premier, qui fut publié à Dublin en 1664, in-8°, par le savant Jacques Waræus, est intitulé *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*; le second, portant pour titre *Pœnitentiale*, est inédit; mais on en conserve des manuscrits dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. Enfin le troisième, qui se trouve dans le tome VI du *Recueil des Conciles du P. Labbe*, a été publié sous le titre de *Tractatus de jure sacerdotali, et excerpta ex dictis et canonibus patrum.*

EGGESTEYN (Henri). Si l'on conserve le nom de cet imprimeur, c'est que les premières éditions qui soient connues de plusieurs ouvrages ont été faites par lui. Parmi celles-ci on cite particulièrement 1° *Les Constitutions du pape Clément V*, 1471. Les pages de ce livre, imprimé en grand in-folio, sont divisées en quatre colonnes; les deux du milieu contiennent le texte, et le commentaire se trouve dans les deux autres. 2° *Decretum Gratiani cum glossis*, 2 vol. in-folio, 1471. Les ca-

ractères de ce livre sont gothiques, et toutes les lettres initiales, faites au pinceau, sont ou rouges ou bleues. 3° Institutes de Justinien, 1472. Eggesteyn s'était établi à Strasbourg, où il s'associa avec Jean Mentel.

ELD, colonel auglais, montra dans plusieurs circonstances difficiles beaucoup de courage et de sang-froid. Les Américains, voulant user de représailles envers les Anglais, qui avaient fait pendre plusieurs de leurs officiers faits prisonniers, choisirent trois des officiers de cette nation, tombés en leur pouvoir, et les firent tirer au sort pour savoir celui qui serait pendu. Eld, qui se trouvait l'un de ces trois officiers, fut assez heureux pour échapper à ce danger pressant, et retourna dans sa patrie, lorsque la paix fut faite entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Sa valeur fut récompensée par le grade de colonel du second régiment des gardes anglaises. Il sut se concilier l'amitié de tous ses compagnons d'armes, et la bienveillance du duc d'Yorck. Il se trouva à la bataille meurtrière qui eut lieu entre les Français et les Anglais le 24 août 1793, devant Dunkerque, et y perdit la vie. Il fut généralement regretté.

ELLIS (Jean), naturaliste anglais, fut contemporain et ami particulier du célèbre Linné; il eut aussi des relations très-intimes avec Solander et Fothergill, tous deux savans naturalistes. Ellis, uniquement occupé de découvertes intéressantes, ayant été nommé par son gouvernement agent de la Floride et de la Dominique, sut mettre à profit son séjour dans ces contrées lointaines pour rassembler et décrire un nombre considérable de productions naturelles dont il enrichit le cabinet de Londres. Parmi ses écrits, qui sont en assez grand nombre, on cite particulièrement 1° *Essai sur l'Histoire naturelle des coralines anglaises et irlandaises*, in-4°, 1755; 2° plusieurs Mémoires lus à la société Royale sur la nature animale des zoophytes, sur les gorgones, sur *l'actinia sociata*. La société Royale le félicita sur ces mémoires en 1768, et lui accorda pour récompense une médaille. 3° *Lettre à Linné* sur la *Dionœa muscipula*, plante singulière dont Schribe a donné la figure coloriée dans l'édition latine et allemande de cette lettre qu'il fit faire à Erlang en 1771; 4° *Histoire du Café*, 1774; 5° *Histoire des zoophytes*. Bancks et Solander, qui ont mis au jour plusieurs des écrits d'Ellis, ont recueilli les différentes parties de cette histoire, qui est le dernier ouvrage de l'auteur, et dont soixante-trois planches seulement avaient été publiées avant sa mort. Ellis était membre de la Société royale de Londres; on le regarde comme un des plus savans naturalistes de l'Angleterre. Il mourut le 15 octobre 1776.

ELOY (Nicolas-François-Joseph), naquit à Mons le 20 septembre 1714. Après avoir fait de très-bonnes études, il se destina à la médecine et se fit recevoir docteur. Ses talens distingués, joints à des qualités personnelles très-précieuses, lui concilièrent l'estime générale, et sa réputation détermina le prince Charles de Lorraine à l'adopter pour son médecin. Il était en même temps savant et modeste, et personne ne professa jamais son art avec autant de désintéressement que lui. Les états de Hainaut lui donnèrent, comme marque d'estime, et en même temps comme témoignage de reconnaissance, une superbe tabatière sur laquelle on lisait ces mots : *Ex dono patriæ.* M. Eloy mourut le 10 mars 1788, âgé de 74 ans, et fut généralement regretté. On a de lui un grand nombre d'écrits dont les principaux sont 1° *Réflexions sur l'usage du thé*, in-12, 1750; 2° *Essai du dictionnaire historique de la médecine*, 2 vol. in-8°, 1755; 3° *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, 4 vol. in-4°, 1778; 4° *Cours élémentaire des accouchemens*, in-12, 1775; 5° *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dyssenterie*, in-8°, 1780; 6° *Question médico-politique*. Le sujet de cette question était de savoir, 1° si l'usage du café est avantageux à la santé; 2° s'il peut se concilier avec les intérêts de l'État dans les provinces de la Belgique, in-8°, 1781.

ELPHINGSTON (N.), Anglais d'origine, quitta sa patrie pour entrer au service de la Russie. Catherine II, qui connut ses talens dans plusieurs occasions, lui accorda successivement différens grades dans la marine, et finit par l'élever à celui d'amiral. Elphingston

rendit de grands services au pays qu'il avait adopté, dans une expédition tentée contre les Turcs. Ce fut lui qui, réuni avec l'amiral Spiridoff, détermina le soulèvement des Grecs de l'Archipel contre la puissance ottomane. L'insurrection commença chez les Mainates, que l'on prétend descendre des anciens Lacédémoniens, gagna insensiblement d'autres pays, et ne tarda pas à devenir générale. L'ignorance des Turcs dans l'art de la navigation contribua aussi à leur défaite; leur flotte, qui était nombreuse, se livra en quelque sorte elle-même, étant entrée imprudemment dans la baie de Tchesmé, où, faute d'espace, elle ne put exécuter aucune manœuvre; elle se trouva même enfermée de manière à ne pouvoir plus sortir. Elphingston, à qui cette faute n'échappa pas, prit sur-le-champ les moyens d'en profiter. Résolu d'incendier la flotte turque, il prépare des brûlots, en donne la direction à un lieutenant anglais nommé Dugdale, et ordonne au contre-amiral Graig d'engager le combat. Le signal n'eut pas plutôt été donné que Dugdale, placé sur l'un des brûlots, s'avance avec intrépidité, accroche un des vaisseaux ennemis, y attache son brûlot, et, se jetant à la mer avant que l'explosion ait eu lieu, il regagne son bâtiment, où il arrive cependant assez maltraité, ayant eu le visage et les mains brûlées. Le feu se communiqua avec une promptitude extrême, et la flotte turque fut entièrement détruite. Cette expédition fit beaucoup d'honneur à Elphingston, qui déjà était regardé comme un marin très-habile. Catherine II, voulant perpétuer la mémoire de cet événement, fit élever dans ses États une colonne qui existe encore. Elphingston, parvenu à un âge où le repos est nécessaire, quitta la Russie, et alla terminer sa carrière en Angleterre: il y mourut vers l'an 1775.

EMPURIAS (PONS-HUGUES, comte d'), tirait son nom d'un petit État situé dans la Catalogne, auquel était attaché le titre de comté; il fut le dernier possesseur de cette seigneurie, qui fut réunie à la couronne d'Aragon après sa mort. Ami des muses, il chanta l'amour et les femmes, ce qui lui fit donner par certain troubadour son contemporain le surnom d'*empereur d'amour*. Empurias n'aimait pas les Français, et rien ne le prouve mieux que ce passage tiré d'une prière qu'il adressa à Frédéric III, après que les Français eurent été expulsés de la Sicile; voilà comment il s'exprime: « Que » Dieu les confonde ces Français, » et rabatte leur orgueil, et que le roi » de Sicile se couvre de gloire par de » hauts faits pour la défense de son » pays. » L'opinion générale des Siciliens était alors peu favorable aux Français; ils s'étaient fait beaucoup d'ennemis par leur légèreté, et plus encore par quelques vexations qu'ils avaient exercées pendant qu'ils étaient maîtres de la Sicile.

ENNERY (N., comte d'), naquit avec un goût particulier pour la profession des armes, et laissa entrevoir, dès sa jeunesse, que son nom figurerait un jour parmi ceux des militaires les plus distingués. Le prince de Condé lui accordait une estime et une confiance particulière, et, pendant la guerre de sept ans, il ne dédaigna pas de le prendre pour conseil. Ennery parvint en peu de temps aux emplois supérieurs; et, lors de la paix de 1763, il était officier général. Ses talens ne se bornaient pas à l'art de la guerre; il possédait en même temps de grandes connaissances en politique, et n'était pas moins homme d'État que guerrier. Le duc de Choiseul, à qui son mérite n'échappa point, le nomma administrateur des colonies françaises, et l'envoya en Amérique. Le ministre eut lieu de s'applaudir de son choix, car Ennery répondit parfaitement à la confiance du gouvernement, et, pendant six années qu'il gouverna successivement différentes colonies, il sut en même temps se faire chérir personnellement et affermir l'autorité de la France. Tous ses pas étaient marqués par quelque acte de justice ou de bienfaisance. Plein de vertus et de lumières, il donna de l'activité au commerce, excita et favorisa l'industrie, inspira à ses administrés l'amour de la gloire, et s'empara tellement de tous les esprits, qu'il concilia tous les partis et entretint la concorde parmi toutes les puissances. Ce fut lui qui défricha l'île de Sainte-Lucie, et qui par conséquent fut le fondateur de cette nouvelle colonie. Rien n'échappait à sa sage prévoyance; il fit faire partout des canaux pour purifier l'air;

il s'occupa des moyens de féconder la terre, et augmenta ainsi la fortune des colons. La propreté et la salubrité des maisons l'occupa également, et il porta sa sollicitude jusque sur les esclaves dont il adoucit beaucoup le sort. Rien ne fait mieux son éloge que la conduite des Anglais envers lui, et l'estime qu'ils lui témoignaient dans toutes les occasions qui s'en présentèrent. « Cet » homme, disaient-ils en parlant de » lui, ne fera ni ne souffrira jamais » d'injustice. » Aussi se soumettaient-ils presque toujours à ses décisions dans les différends qui survenaient entre les colons anglais et français. Des raisons de santé le forcèrent enfin à quitter un pays dont il avait fait le bonheur, et à retourner en France. A peine fut-il rétabli que Louis XVI le chargea d'une nouvelle mission. *Votre réputation seule me servira beaucoup à Saint-Domingue*, lui disait-il dans une lettre écrite de sa main. Ennery crut devoir se sacrifier encore une fois pour son souverain, et se rendit à sa destination. Son arrivée dans la colonie produisit l'effet qu'en attendait le roi; il aplanit toutes les difficultés, posa les bases d'une transaction entre la France et l'Espagne, et fixa les limites des possessions appartenantes à ces deux puissances. Il ne survécut pas long-temps à cette opération importante; l'air brûlant du climat consuma en peu de temps le reste de ses forces, et il mourut avec le calme qui n'appartient qu'à l'homme de bien. Sa perte fut regardée comme une calamité publique, et son nom resta en vénération dans toute la colonie. Ennery était fils d'un financier fort riche; il était né à Paris.

ESFARAINI, dont le nom était Mohamed, fut un des plus savans docteurs de l'empire ottoman; son nom d'Esfaraini lui venait de la petite ville d'Esfarain dans laquelle il reçut le jour. Sa réputation était si étendue qu'on venait des pays les plus lointains pour l'entendre, et qu'indépendamment d'un nombre considérable de disciples qui suivaient assidument ses leçons, il était sans cesse entouré de plusieurs centaines de docteurs recueillant avec avidité toutes les paroles qui sortaient de sa bouche. Il était de la secte schafeienne. Il mourut en l'an 406, à Bagdad, où il enseignait la jurisprudence depuis l'an de l'hégire 370. Son corps fut placé proche la porte de la Paix. Sa mort causa un deuil universel, et un peuple innombrable assista à ses funérailles qui furent faites avec beaucoup de magnificence.

ESFARAINI, visir de Mahmoud, sultan de Perse, n'était point de la famille du précédent. Ce ministre, recommandable par ses vertus et ses connaissances, mourut misérablement, victime de la haine d'un des principaux officiers de la cour, qui était devenu son ennemi irréconciliable. Cet officier, nommé Khischavendi, ayant résolu de le perdre, mit en usage les moyens les plus odieux pour lui enlever la confiance du sultan, et il y parvint. Esfaraini s'en aperçut et pria le sultan de lui accorder la permission de se retirer. Mahmoud, prévenu défavorablement contre son visir, et persuadé qu'il avait amassé des trésors immenses pendant son administration, exigea qu'il les lui remît, et ne lui accorda sa retraite qu'à cette condition : cependant, croyant user d'indulgence, il se borna à lui demander cent mille dinars. Cette somme surpassait de beaucoup la fortune du visir, et il lui fut impossible de la compléter, même en sacrifiant tout ce qu'il possédait. Le sultan, en ayant été instruit, fit savoir à Esfaraini qu'il lui ferait remise de la somme manquant à la taxe qui lui était imposée, mais qu'il exigeait de sa part un serment sur sa vie qu'il ne possédait rien au-delà de ce qu'il avait déclaré. Le visir différa à faire ce serment, et, étant parvenu à compléter la somme exigée en vendant un diamant que possédait sa fille, il jura sans balancer qu'il ne lui restait plus rien. L'état dans lequel se trouva réduit Esfaraini ne fut pas capable d'assouvir la haine de Khischavendi. Ce barbare voulait la mort de son ennemi, et il eut recours à de nouvelles calomnies pour parvenir à son but. Il accusa Esfaraini d'avoir fait un faux serment, et d'avoir conservé des objets très-précieux. Le sultan irrité chargea le dénonciateur de faire des recherches dans la maison d'Esfaraini, et de lui apporter tout ce qu'il y aurait trouvé. Khischavendi fit alors enfermer Esfaraini, et présenta à Mahmoud un poignard

dont le pommeau était formé d'un seul rubis pesant soixante drachmes, et une tasse de turquoise, pouvant contenir deux pintes de liqueurs, lui assurant avoir trouvé ces deux joyaux précieux dans des endroits cachés du logement d'Esfaraini. Le sultan, convaincu de l'infidélité de son visir, le livra à son ennemi qui le fit mourir dans les plus cruels tourmens. Ces deux objets avaient été pris par Khischavendi lui-même dans le pillage du palais d'un prince indien; ils avaient appartenu autrefois aux sultans de la race des Samanides.

ESPINASSE (Mlle de l'), fut un de ces êtres privilégiés que la nature semble s'être plu à combler de ses dons. Douée d'une figure aussi agréable qu'intéressante et d'un esprit orné des connaissances les plus précieuses, elle se montra toujours simple dans ses goûts et sans prétentions dans toute sa manière d'être. Née sans fortune, elle fut élevée dans une communauté religieuse où l'on fournissait à ses besoins sans savoir à qui elle appartenait, et d'où elle fut tirée par madame Du Deffant, qui conçut pour elle la plus tendre affection, et qui la chargea de faire les honneurs de sa maison. Bientôt la société dont mademoiselle l'Espinasse était l'ornement devint une des plus agréables de la capitale, et madame Du Deffant, quoique vieille et aveugle, réunit chez elle les personnages de la plus haute distinction et les hommes du premier mérite. D'Alembert y vit mademoiselle de l'Espinasse et lui voua l'amitié la plus sincère, et le président Hénault, âgé de 78 ans, désira ardemment obtenir sa main. Ces deux amis, et bien d'autres non moins puissans, parvinrent à lui faire obtenir du roi une pension assez considérable pour qu'elle pût se monter une maison. Voilà ce que dit La Harpe à ce sujet : « Mademoiselle de l'Espinasse rassembla chez elle la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre; chaque soir on était assuré d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de qualité. C'était presqu'un titre de recommandation d'être reçu dans cette société; elle en faisait le principal ornement. » La Harpe ajoute ensuite : « Je puis dire que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne.... Son âme, singulièrement aimante, attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle; aussi jamais personne n'a eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé comme s'il eût été seul à l'être, etc. » La sensibilité chez mademoiselle de l'Espinasse était portée à un très-haut degré. Elle ne se consola jamais de la perte du comte de Mora, seigneur espagnol, qu'elle aimait tendrement et qui mourut à cet âge où les hommes ne font que commencer à jouir des agrémens de la vie. La mort de ce jeune seigneur contribua beaucoup à accélérer la sienne; car, à dater de cette époque, sa santé, déjà très-faible, se détériora chaque jour, et fit prévoir à tous ses amis que bientôt ils auraient à pleurer une séparation éternelle. La faiblesse de cette femme si intéressante fut telle, pendant les derniers jours de son existence, qu'elle semblait privée de tout sentiment. *Est-ce que je vis encore?* furent les dernières paroles qu'elle prononça, après qu'on lui eut fait avaler quelques cordiaux, et respirer différens sels. Enfin, elle mourut en 1776, et emporta les regrets de tous ceux qui avaient eu l'avantage de la connaître.

ESTERHASI (Paul), vice-roi de Hongrie, naquit en l'année 1635, et mourut le 26 mars 1713. Possédant de très-grandes connaissances, tant en politique que dans l'art de la guerre, il eut constamment en vue le bonheur de son pays. Devenu officier général, il se signala en 1685, en contribuant très-efficacement à la délivrance de la capitale des États autrichiens, et il se trouva ensuite au siége de Bade, où il commandait un corps d'armée qu'il avait levé à ses dépens. On lit sur le tombeau qui lui fut érigé à Eysenstadt, les deux vers latins suivans :

Bis decies quatuor commisi prælia, nunquàm
Vidi terga hostis, sed tamen hic jaceo.

Il est vrai qu'il n'avait jamais fui devant l'ennemi, et qu'il avait, dans une infinité de circonstances, donné des preuves éclatantes de sa valeur et de son intrépidité. Il posséda à un très-haut degré l'estime de Ferdi-

nand III, de Léopold I[er], de Joseph I[er] et de Charles VI, et ses souverains lui donnèrent fréquemment des preuves de leur bienveillance.

ESTÈVE (Jean), troubadour du 13[e] siècle, a fait des vers qui ont, en général, de la grâce et de la naïveté; on a de lui deux pastourelles surtout qu'on lit encore avec plaisir. Il avait l'habitude de noter sur chacune de ses productions la date où il les rendait publiques. Il disait que, « pauvre qui est jeune, est bien riche » quand il vit joyeux, et que plus » fortuné il est que le vieux riche qui » passe sa vie dans la tristesse, com» pagne de l'or. » Guillaume, seigneur de Lodève, fut fait prisonnier par les Espagnols en 1285, dans un combat naval où il commandait la flotte française. Estève, qui lui était très-attaché, déplora, dans ses chansons, les chagrins inséparables de sa captivité, et engagea Philippe-le-Hardi à tirer son ami de l'esclavage en payant sa rançon. Ce troubadour était né à Narbonne; il en est cependant qui veulent qu'il ait reçu le jour à Béziers.

ESTOCART (Claude L'), sculpteur célèbre, naquit à Arras dans le 17[e] siècle. Il est particulièrement connu par un morceau que l'on admire sous bien des rapports, mais qui offre une allégorie tellement fausse que souvent on a peine à la deviner. Ce morceau, exécuté d'après les dessins d'un peintre distingué, Laurent de La Hire, est la chaire de Saint-Etienne-du-Mont, l'une des églises paroissiales de Paris. Le monument, supporté par un Samson, est surmonté d'un ange sonnant de la trompette pour appeler les fidèles, et les engager à venir entendre les grandes vérités de la religion. Ce Samson a souvent été pris pour un personnage fabuleux.

EUCHIDAS, jeune Platéen, est connu par sa mort, qui fut la suite d'un généreux dévouement pour son pays. Voici à quelle occasion : l'oracle de Delphes, après la bataille de Platée, ayant déclaré que les barbares avaient profané tous les feux qui se trouvaient dans la contrée, ordonna de les éteindre, et de les remplacer par celui qu'on irait chercher à Delphes, et qu'on prendrait sur l'autel du dieu qu'on y révérait. Euchidas, instruit de l'ordre de l'oracle, résolut de signaler son zèle pour le bien public, et de rendre à ses concitoyens un service regardé comme très-important; il partit donc pour Delphes, et fit le voyage avec une telle diligence qu'il revint le jour même, apportant le feu attendu avec la plus vive impatience. Mille stades parcourues en si peu de temps avaient entièrement épuisé ses forces; aussi ce généreux jeune homme ne put proférer une seule parole en arrivant, et à peine avait-il remis le feu à ses compatriotes qu'il expira à leurs yeux. Les Platéens immortalisèrent son nom, en lui élevant un tombeau, sur lequel furent gravés ces mots :

Ci-gît Euchidas pour être allé à Delphes
et en être revenu en un seul jour.

EUDOXE, de Gnide, vivait 300 ans avant Jésus-Christ. Il était fils d'Eschine, et devint le législateur de son pays. Particulièrement adonné à l'astronomie, il s'occupa aussi de la médecine et de la géométrie. Il était contemporain d'Hipparque, et ensemble ils donnèrent au système du monde, inventé par Anaximandre, un jour entièrement nouveau. Eudoxe fut l'inventeur du mésographe, au moyen duquel on trouve les lignes moyennes proportionnelles. Il perfectionna les mécaniques et la théorie des sections coniques. Il eut de grandes connaissances en géométrie, et fut regardé comme un des hommes les plus laborieux de son siècle; il mourut l'an 350 avant l'ère chrétienne.

EUMOLPE, était fils de Musée, poète célèbre de son temps. On prétend que ce fut lui qui apprit la musique à Hercule. Prêtre de Cérès dans les mystères d'Eleusis, il voulut régner à Athènes. Il eut pour concurrent Erakthée, et tous deux périrent dans le combat qu'ils se livrèrent pour soutenir leurs prétentions respectives au trône. L'issue de ce combat fit naître des dissensions interminables entre les familles de ces deux illustres morts; et les Athéniens, pour y mettre fin, partagèrent entre elles le pouvoir souverain. La famille d'Eumolpe obtint à perpétuité la dignité d'hiérophante, ou le grand sacerdoce, et celle d'Erakthée fut placée sur le trône. Le sacer-

doce donnait à celui qui en était révêtu le pouvoir de déterminer les cérémonies religieuses, et de prononcer en souverain sur toutes les matières qui avaient rapport au culte. Cette dignité fut occupée pendant plus de douze cents ans par les descendans d'Eumolpe.

EXPILLI (JEAN JOSEPH), manifesta dès sa jeunesse un goût tout particulier pour les voyages et les connaissances géographiques ; cependant il embrassa l'état ecclésiastique, état dont les fonctions semblaient peu d'accord avec ses inclinations. Il ne se contenta pas de parcourir la majeure partie des contrées de l'Europe; il visita aussi les côtes d'Afrique, et sacrifia pour tous ces longs voyages et ses revenus et ses épargnes. Observateur judicieux, il prit une connaissance parfaite des situations, et étudia avec le plus grand soin le climat, les mœurs, les usages et la politique des différens peuples avec lesquels il eut des relations ; il se fit même instruire de la population des Etats, de leur commerce et des différentes sources de leur prospérité; il revint ensuite dans sa patrie et s'y occupa d'utiliser ses découvertes et ses observations. Il a publié les ouvrages ci-après : 1° *Cosmographie*, in-fol., 1749; 2° *Della casa Milano*, in-4°, 1753; 3° *Polychorographie*, in-8°, 1755, 4° *Topographie de l'univers*, 2 vol. in-8°, 1758; 5° *Description de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, in-12, 1759; 6° *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 4 vol. in-fol. 1763 : cet ouvrage, dans lequel Expilli a répandu de l'agrément, et qui offre un grand nombre d'articles curieux, résultat de recherches approfondies, contient aussi quelques erreurs, mais il n'en est pas moins très-estimé, et on regrette beaucoup que l'auteur n'ait pas mis la dernière main à cette grande entreprise. 7° *De la population de la France*, in-fol., 1765 : ce livre, en paraissant, anéantit tous ceux qui avaient été écrits sur le même sujet. On y trouve sur les productions du sol français, sur les récoltes, sur les consommations et sur les produits de l'industrie, des notions extrêmement exactes. 8° *Petit Manuel géographe*, in-18, 1782. Cette édition, qui est la dernière, a été précédée de plusieurs autres. Expilli était né en 1719, à Saint-Remy; il était associé des académies de Madrid, de Berlin et de Stockholm. Il ne s'occupa toute sa vie que de travaux utiles; on ajoute qu'il ne fut pas moins bienfaisant que laborieux. Il mourut en 1789 ou 1790.

F.

FABRE (Jean), était né à Nîmes le 18 août 1727; on cite de lui un trait de piété filiale dont on ne trouve d'exemple nulle part. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut défendu, sous les peines les plus sévères, aux protestans, de se rassembler pour vaquer aux exercices de leur religion; cependant les partisans les plus zélés de cette secte formaient de temps en temps des réunions dans les lieux écartés et cachés, où se rendait secrètement un ministre que ne pouvait arrêter la crainte des châtimens. L'autorité publique, qui les faisait surveiller avec le plus grand soin, ayant été informée qu'un de ces rassemblemens avait lieu dans une campagne près de Nîmes, y envoya, le 1er janvier 1756, un détachement de troupes. Les soldats, arrivés à l'improviste, arrêtèrent un assez grand nombre tant d'hommes que de femmes; parmi les premiers se trouva le père de Jean, qui professait la religion calviniste. Les femmes surprises furent renfermées dans la tour de Constance, et les hommes condamnés aux galères. Le jeune Fabre, n'écoutant que sa tendresse, résolut de sauver l'auteur de ses jours, trop faible pour supporter les rigueurs de la captivité; il se présente donc devant les soldats, se jette aux pieds de leur chef et demande comme une faveur insigne qu'il lui soit permis de prendre les fers de son père. A force d'instances et de larmes, il excite la sensibilité du commandant de la troupe, qui consent à ce que le père soit détaché de la chaîne, et que le fils prenne sa place. Jean fut donc conduit au bagne de Toulon, où pendant six ans il resta confondu avec les plus vils scélérats. Son sort était d'autant plus affreux qu'il éprouvait toute sorte de mauvais traitemens de la part du comte de Saint-Florentin. Enfin, M. de Mirepoix, gouverneur du Languedoc, instruit de la conduite et du généreux dévouement de Jean Fabre, sollicita sa grâce auprès de M. de Choiseul, alors ministre de la marine, et l'obtint. Il ne borna pas là sa bienveillance envers lui; il le fit venir à Versailles et le présenta à la cour, où il fut pour tout le monde un objet d'admiration. On proposa même d'ouvrir en sa faveur une souscription de 100,000 francs; mais M. de Saint-Florentin, implacable dans ses haines, s'opposa à cet acte de bienveillance. Fabre, de retour dans sa famille, eut la douleur et la satisfaction de fermer les yeux à son père, qui semblait n'attendre pour expirer que le moment où il l'aurait serré dans ses bras. Une parente, dont la main était destinée à Fabre lorsqu'il se sacrifia pour son père, avait constamment refusé d'unir son sort à un autre. Etant donc libre, elle l'épousa et le dédommagea par ses amours et par ses soins des maux qu'il avait endurés. Le trait que nous venons de citer a fait le sujet du drame intitulé *L'honnête criminel*, dont M. Fenouillot de Falbaire est l'auteur.

FAGNAN (Marie-Antoinette-Marie), avec beaucoup d'imagination et le désir de se faire un nom dans la république des lettres, composa, étant jeune, quelques ouvrages qui eurent des succès; mais bientôt, changeant de manière de voir, elle abandonna la carrière littéraire, et mena une vie calme et paisible qui ne se trouve que dans une douce et heureuse obscurité. Elle mourut en l'année 1770. Le premier ouvrage qu'elle publia, intitulé *Kanoo*, conte sauvage, contient des détails ingénieux, et présente une critique assez plaisante des usages et des mœurs de notre siècle. Madame Fagnan place sa scène sur le bord de la rivière des Amazones. Le principal but de son ouvrage est de prouver que le véritable amour sait vaincre tous les obstacles, et qu'on lui dut plus d'un prodige. Dans le second ouvrage, ayant

pour titre *Miroirs des princesses orientales*, l'auteur présente sous un jour nouveau une ancienne idée, dont Lesage a tiré le sujet de son opéra intitulé *Le miroir magique:* ce miroir est censé révéler les pensées les plus secrètes et tout ce qui se passe dans l'âme. *Minet bleu et Louvette*, publiés dans le Mercure de France, est encore une charmante production de madame Fagnan; elle a voulu prouver qu'une femme qui sait sentir, qui a de l'âme et qui est susceptible d'une véritable tendresse, ne peut jamais paraître laide.

FAIGNET (JOACHIM), naquit en 1706, à Montcontour, ville de l'ancienne province du Poitou. Possédant une fortune assez considérable, il put se livrer entièrement à son goût pour les sciences et les arts; on a de lui plusieurs ouvrages utiles et intéressans parmi lesquels on cite 1° *L'Ami des pauvres*, in-12, 1757; 2° *Mémoires politiques sur les finances*, in-12; 3° *Entretien de nos troupes à la décharge de l'État*, in-12, 1769; 4° *Légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, 1770. Faignet mourut vers la fin du 18e siècle; cependant, quelques années avant la révolution, il avait acheté une charge de trésorier de France. Il a travaillé quelque temps à l'Encyclopédie.

FENEL (JEAN-BASILE-PASCAL), naquit à Paris le 8 juillet 1695. Il reçut une éducation soignée, et fit des progrès rapides dans ses études. Après avoir terminé ses humanités, il suivit un cours de théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. Le désir qu'il avait de savoir ne lui permettait pas de perdre la plus légère portion de son temps. Les connaissances profondes qu'il acquit en mathématiques, en histoire et dans les antiquités, le placèrent au nombre des savans de son siècle. Il fut reçu, en 1744, membre de l'académie des Inscriptions. Il a publié 1° *Mémoire sur la force du cabestan*, mémoire qui se trouve dans le recueil de l'académie des Sciences. 2° autre *Sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis:* cet écrit fut couronné en 1753 par l'académie de Soissons. 3° *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V:* l'académie des Inscriptions accorda le prix à ce mémoire. Il avait encore lu à cette académie plusieurs mémoires fort estimés sur les opinions des philosophes anciens, relativement à la résurrection et à la religion des Gourris. Il s'occupait, à l'époque de sa mort, arrivée le 19 décembre 1753, du plan d'une histoire des arts. On a trouvé dans ses papiers différens manuscrits, entre autres deux, dont l'un était une histoire de la ville de Sens, mais qui n'était en quelque sorte qu'un canevas, et l'autre, contenant tous les matériaux nécessaires pour une histoire du paganisme. Fenel avait été élevé par Ménage, qui avait donné une excellente direction à ses études. La maladie dont il mourut est d'un genre tout particulier; il était sans cesse tourmenté par une faim telle qu'il lui était impossible de la satisfaire, quels que fussent la quantité et la nature des alimens qu'il prît.

FERDINAND Ier, roi de Naples et de Sicile, fut un prince dont la vie offre des contrastes qui se trouvent rarement réunis dans un seul individu. Cruel par caractère et par goût, il fit plusieurs actes de clémence, et un entre autres qui eût fait honneur au plus grand souverain. Livré à la débauche jusqu'à la crapule, il s'occupa d'établissemens utiles et fit fleurir le commerce et les beaux-arts. Ayant succédé, en 1458, à Alphonse d'Aragon, il eut des démêlés continuels avec la cour de Rome, et se montra l'ennemi déclaré d'Innocent VIII, alors souverain pontife. Il fut un des rois qui se liguèrent contre la France sous Charles VIII; et tandis qu'il faisait la guerre à l'extérieur, il accablait ses sujets d'exactions de toute espèce. Personne n'était à l'abri de ses cruautés: les évêques, les grands du royaume étaient, comme de simples particuliers, jetés dans les cachots, et terminaient leur vie sur l'échafaud, par le feu ou par le poison. Ces actes de barbarie le rendirent odieux à tous ses sujets; cependant ce fut lui qui établit à Naples les manufactures de draps et celles de soie; ce fut encore sous son règne qu'Arnaud de Bruxelles mit l'imprimerie en usage dans la Sicile. Ferdinand Ier s'occupa aussi de la réforme des tribunaux, et l'instruction publique

lui fut redevable de plusieurs changemens très-avantageux. Connaissant le caractère de ce prince, on ne peut sans étonnement lire le trait suivant. *Morino Marzano*, qui avait épousé sa sœur, entra dans une conspiration formée contre lui. Le complot ayant été découvert, Morino fut arrêté, et on s'attendait à le voir conduire sur l'échafaud; les courtisans étaient généralement de cet avis. Mais Ferdinand, donnant pour prétexte à sa conduite l'attachement qu'il avait pour sa sœur, et la crainte de la plonger dans le deuil, pardonna à celui qui avait voulu attenter à ses jours. Ce fut à cette occasion qu'il institua l'ordre de l'Hermine; la devise de cet ordre, qui est celle-ci: *Malo mori, quam fœdari*, fut quelque temps après adoptée en France. Ferdinand mourut en 1464, et eut pour successeur son fils, qui fut aussi cruel que lui, et qui fit périr un grand nombre de personnages les plus distingués du royaume.

FERDONEI, devenu le poète le plus célèbre de l'empire persan, vivait dans le onzième siècle; il était d'une naissance obscure; mais son génie l'éleva au rang des hommes les plus illustres. Ses ouvrages firent l'admiration de tout le Levant, et le mirent beaucoup au-dessus d'Assendi dont il avait été le disciple. Il est l'auteur d'un poëme dont M. Langlois, professeur de persan à l'université de Paris, donna une notice en 1788. Ce poëme, intitulé *Chap-Nameh*, ou Histoire des rois, contient l'éloge de tous les anciens souverains de la Perse. On rapporte que le prince sous le règne duquel parut cet ouvrage, voulant donner à l'auteur une preuve authentique de son estime, lui fit compter une pièce d'or pour chacun des distiques qui le composaient; il s'y en trouvait soixante mille.

FERMAT (Samuel), peut être mis au nombre des hommes érudits du 17e siècle. On lui doit la traduction française des deux derniers livres du *Cynegeticon* d'Oppien. On le regarde généralement comme l'auteur de la traduction aussi française de trois autres ouvrages, dont l'un, imprimé à Paris chez Hortervels en 1690, est une Homélie de saint Basile; le 2e le Traité de la chasse, de Xénophon; et le 3e une Lettre de Synésius, évêque de Cyrène.

FEUTRY (Aimé-Ambroise-Joseph), naquit à Lille en 1720, et mourut à Douai le 28 mars 1789, âgé de 69 ans. Il étudia d'abord le droit et suivit quelque temps le barreau avec succès; mais il l'abandonna pour se livrer totalement à l'étude des belles-lettres. On a de lui des productions de plusieurs genres, et particulièrement des poésies dans lesquelles on trouve de la verve et de la force. Parmi celles-ci on distingue une ode sur Dieu qui est pleine de majesté, une autre ode intitulée *Ode aux nations*, que l'académie des Jeux floraux de Toulouse couronna, et enfin deux poëmes, *Le temple de l'Amour*, et *Les Tombeaux*, qu'un grand nombre de pensées brillantes et de vers heureux firent accueillir de la manière la plus favorable par tous les hommes de goût. Il a encore publié 1° *Epître d'Héloïse à Abeilard*, tirée de Pope, in-8°, 1758; 2° *Les jeux d'enfans*, poëme en prose, traduit du hollandais, in-12, 1764; 3° *Les Ruines*, poëme, in-8°, 1767; 4° *Mémoires de la cour d'Auguste*, traduits de l'anglais Thomas Blackwell, 3 vol. in-12, nouvelle édition, 1781; 4° *Manuel tironien*, ou recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots composant la langue française, in-8°, 1775; 5° *Essai sur la construction des voitures propres à transporter les fardeaux lourds dans Paris*, in-8°, 1781; 6° *Le livre des enfans et des jeunes gens sans études*, in-12, 1781; 7° *Supplément à l'art du serrurier*, traduit du hollandais, in-fol, 1781; 8° *Choix d'histoires tirées de Bandel, Belleforest et Boistuaux*, 2 vol. in-12, 1783; 9° *Traduction de Robinson Crusoé*, 3 vol. in-12, 1788. Feutry a supprimé avec soin toutes les longueurs qui enlevaient une partie de l'intérêt de cet ouvrage.

FIANCÉ (Antoine), médecin habile et jouissant d'une réputation méritée, mourut à la fleur de son âge, victime de son zèle et de son dévouement. Né en 1552, à Fleuret, petite ville située à peu de distance de Besançon, il était fort jeune encore quand il perdit son père. Un oncle qui devint son tuteur, et qui par conséquent fut chargé de son éducation, lui fit faire ses humanités et un cours de philosophie à l'université de Paris,

puis l'envoya étudier la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur. Il exerça d'abord son art à Carpentras et alla ensuite se fixer à Arles. La peste s'étant manifestée à Avignon, et y faisant des ravages considérables, les principaux de cette ville, qui connaissaient le mérite de Fiancé, l'appelèrent à leur secours. Cet ami de l'humanité ne balança pas à se rendre à leurs désirs, mais il ne put se préserver lui-même de la contagion, et succombant sous le fléau qui moissonnait alors un grand nombre de victimes, il mourut le 23 mars 1581, âgé de 29 ans seulement. Il fut imprimé à Paris, en 1582, une petite brochure intitulée *Larmes et soupirs sur le trépas d'Antoine Fiancé*, à la fin de laquelle se trouve l'épitaphe latine suivante :

Auferor ante diem : quòd si mihi longior ætas,
Æquassem Coûm, Pergameumque senem.

Cette brochure fut attribuée à Chavigny de Beaume. Fiancé avait fait contre les médecins de Carpentras une satire qu'il avait intitulée *Platopodologie ;* on prétend qu'un certain personnage prit dans le temps ce petit ouvrage pour un traité sur les pieds plats et larges.

FILANGIERI (Caetano), savant publiciste, était né à Naples en 1752. Destiné d'abord à la profession des armes, il ne suivit que peu de temps cette carrière, et l'abandonna pour se livrer au penchant qui l'entraînait vers l'étude de la philosophie. Il s'appliqua aussi d'une manière particulière à celle de la législation. Ses talens le firent connaître d'une manière si avantageuse qu'en 1787, étant âgé de 35 ans seulement, il fut nommé membre du conseil suprême des finances, place honorable qu'il n'occupa qu'une année, parce que la mort l'enleva le 25 juillet 1788; son ouvrage intitulé *Science de la législation* place son nom parmi ceux des savans de son siècle. Cet ouvrage, qui parut en Italie en 1780, eut cinq éditions presque consécutives. La traduction française de M. Galois, imprimée à Paris en 1786, 7 vol. in-8°, fut connue tant à cause de sa régularité que de la noblesse et de l'élégance de son style. Filangieri a distribué ses ouvrages en sept livres; il donne dans le premier des règles générales sur la science législative ; il développe dans le second les principes des lois civiles et économiques ; ceux des lois criminelles sont contenus dans le troisième ; l'éducation, le culte et la religion, les lois sur la propriété, sont l'objet des quatrième, cinquième et sixième ; dans le septième il traite de la puissance paternelle, et démontre que de cette puissance bien dirigée dépendent le bon ordre des familles, la morale publique, et même la tranquillité des peuples. M. Filangieri a encore publié 1° *De l'éducation publique et privée* ; 2° *Morale des princes, basée sur la nature et l'ordre social.*

FOIX (Marguerite de), duchesse d'Epernon, se distingua en 1588, par un trait d'intrépidité qui la couvrit de gloire, et qui montre que les femmes sont aussi susceptibles de faire des actions héroïques. Cette femme courageuse tomba entre les mains des troupes qui assiégeaient le château d'Angoulême, dans lequel commandait le duc d'Epernon son époux. Le général ennemi, pour forcer le duc à se rendre, conduisit son épouse dans un lieu où il pouvait la voir et la reconnaître, et lui fit entendre que, s'il persistait à se défendre, c'en était fait des jours de la duchesse ; d'un autre côté, il menaçait la duchesse elle-même d'une mort affreuse, si elle n'engageait son époux à livrer la place ; mais Marguerite, loin de se laisser intimider, s'approcha jusqu'au pied des remparts, et engagea le duc à faire son devoir, sans avoir égard aux dangers personnels qui pouvaient la menacer. Un dévouement si héroïque pénétra de respect le général ennemi, qui ordonna de la respecter. Bientôt après le siége du château fut levé, et le duc y reçut dans ses bras une épouse qui venait d'acquérir un titre si puissant à son amour et à son estime.

FONTENU (Louis-François de), issu d'une famille distinguée, était né le 16 octobre 1667, au château de Tillodon dans le Gâtinais, ci-devant province de l'Orléanais. Il embrassa l'état ecclésiastique, et, après une vie prolongée jusqu'à 93 ans, il mourut le 4 septembre 1750. On aura suffisamment fait son éloge, quand on aura dit qu'il employait la plus grande partie de son revenu, qui était assez con-

sidérable, à des actes de charité et de bienfaisance. L'abbé Fonteau accompagna le cardinal Janson dans son voyage à Rome, à l'époque du conclave tenu en 1700. Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il examina avec le plus grand soin les monumens précieux qui s'y trouvent, et prit un goût particulier pour les antiquités; il les étudia très-attentivement, et donna une description simple mais élégante d'un grand nombre de médailles précieuses et d'autres objets d'arts. Le recueil de l'académie des Inscriptions, dont il était membre, contient plusieurs mémoires faits par lui sur les camps nommés les camps de *César*, et sur la source du Loiret. Il s'est aussi occupé de traiter différentes questions de théologie.

FOURMONT (MICHEL), savant antiquaire et membre de l'académie des Inscriptions, naquit le 28 septembre 1690, auprès de Paris, dans un petit endroit nommé Herbelai. Dès sa jeunesse il montra beaucoup de facilité pour l'étude des sciences, et, ce qui ne paraît pas peu surprenant, c'est qu'il apprit seul et sans le secours d'aucun maître les langues latine, grecque, hébraïque et syriaque. Il acquit de très-grandes connaissances dans l'écriture sainte, et lorsqu'en 1720 il fut nommé professeur de syriaque au collége Royal, il prit l'habitude de comparer, dans ses leçons, les paragraphes de la Bible, écrits en langue chaldaïque, avec le texte samaritain et la version des Septante. On n'avait avant lui, en France, aucune idée de l'ancienne langue éthiopienne. Louis XV l'envoya en 1728 dans différentes parties du Levant pour y travailler à la découverte et à la connaissance des objets d'antiquité qui s'y trouvent; son voyage ne fut pas infructueux, car il en rapporta un nombre considérable d'inscriptions antiques. Parmi celles-ci, il s'en trouve une qui remonte mille ans avant J.-C., et qui consiste en deux fragmens contenant une liste des noms des prêtresses grecques; c'est celle de Sklabochoir, autrefois Amyclée, trouvée sous les ruines de cette ville. Pendant son voyage, Fourmont avait rédigé sur plusieurs monumens grecs, sur l'origine et l'ancienneté des Ethiopiens, différens mémoires qu'il lut, après son retour, à l'académie des Inscriptions dont il fut nommé membre. Le 4 février 1746 il fut frappé d'apoplexie et mourut; il était alors âgé de 56 ans. On ne sait pas trop pourquoi il fit détruire exprès par des ouvriers tout ce qui restait des anciens monumens de Sparte, d'Hermione, d'Argos, de Trézène, etc.; cependant le fait est vrai; il l'a avoué; on peut même dire qu'il s'en est fait une espèce de gloire dans une de ses lettres. On ne devait guère attendre une semblable conduite de la part d'un amateur de l'antiquité.

FOY (LOUIS ÉTIENNE), se destina à l'état ecclésiastique, et devint chanoine à Meaux dans la Brie. La politique et surtout la diplomatie furent l'objet particulier de ses études et de ses méditations: il a publié sur cette partie intéressante de l'administration des écrits contenant des réflexions et des principes très-judicieux. On remarque surtout 1° sa Traduction des lettres écrites en latin du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II auprès de Soliman II, 3 vol. in-12, 1748. Ces lettres sont accompagnées de remarques très-curieuses. 2° *Traité des deux puissances*, ou *Maximes sur l'abus*, in-12, 1752; 3° Prospectus d'une description historique, géographique et diplomatique de la France, in-4°, 1757; 4° Notices des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'histoire de France, in-fol.; 1765. Foy était né à Angles; il mourut en 1778.

FRÉDÉRIC V, électeur palatin, était fils de Frédéric IV, et avait épousé une princesse fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre. En 1619 il fut élu roi de Bohême par la faction des protestans, qui avait besoin d'un chef capable de résister à l'empereur Ferdinand II. Ferdinand d'Autriche, qui, à cette même époque, était déjà monté sur le trône de Bohême, se disposa à soutenir ses droits. Il leva promptement une armée, en prit le commandement lui-même, et marcha contre son adversaire qu'il poursuivit jusque dans ses derniers retranchemens; il l'atteignit auprès de Prague, et, le 19 novembre 1620, il se livra un combat dans lequel l'électeur palatin fut mis en pleine déroute, et

forcé de chercher son salut dans la fuite. Dépouillé non-seulement de la couronne de Bohême, mais même de ses propres États, il alla chercher un asile dans la Silésie, où le suivirent sa femme et ses deux enfans. Dès ce moment il devint le jouet de la fortune, et conçut parfois des espérances qui semblaient bien fondées, et qui cependant s'évanouissaient dès le lendemain du jour qu'il les avait vues naître. La France et l'Angleterre promirent d'abord de lui prêter des forces, mais ces promesses restèrent sans effet. Le grand Gustave, après son entrée en Allemagne, s'engagea à le servir, et prit sérieusement les moyens d'y parvenir; mais ce héros périt glorieusement le 15 novembre 1632, à la bataille de Lutzen; et avec lui fut anéanti tout l'espoir de Frédéric V. Ce malheureux prince, déjà accablé de chagrins, ne put supporter ce dernier coup; une fièvre ardente, dont il était atteint quand il apprit cette fatale nouvelle, fut portée à son plus haut période, et l'enleva le 19 décembre 1632. Il avait été promu à l'électorat en l'année 1610. Le surnom de *Constant*, qui lui avait été donné, lui convint parfaitement pendant ses infortunes.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, monta sur le trône en 1734; il épousa Marie-Joséphine, fille de l'empereur Joseph, de qui il eut plusieurs enfans. Il était bon, généreux, plein de loyauté, mais il s'occupait plus de plaisirs que du soin de ses États, et son goût pour le luxe l'entraîna dans des dépenses qui lui ôtèrent les moyens d'entretenir des forces suffisantes pour résister à des voisins puissans qui surent profiter adroitement de ses fautes. Les premières années de son règne furent assez paisibles, mais les dernières furent empoisonnées par des malheurs sans nombre. Il se forma en 1756, contre le roi de Prusse, des projets clandestins qu'il parvint à découvrir, et, soupçonnant Frédéric-Auguste d'y avoir pris part, il rassembla des troupes, se mit à leur tête et marcha contre lui. Ce prince, se sentant trop faible pour résister, sortit de Dresde sa capitale, et se retira avec son armée, composée de dix-sept mille hommes, dans la ville de Pyrna, où il résolut de se défendre; mais ses troupes étant mal disciplinées et la place mal approvisionnée, il ne put tenir long-temps et capitula. Cet échec consomma sa perte; car ses soldats, faits prisonniers de guerre, furent traités comme sujets de la Prusse, et incorporés dans les armées de cette puissance. Frédéric-Auguste tenta tous les moyens imaginables pour recouvrer ses États; il se mit entre les mains du vainqueur et s'abandonna entièrement à sa discrétion, le laissant maître de dicter les conditions auxquelles il lui serait permis de rentrer dans sa capitale. Le roi de Prusse ne fit à toutes ces demandes que des réponses accablantes, et annonça un mépris souverain pour le malheureux roi de Pologne; il prétendit d'abord qu'il n'était que le dépositaire de la Saxe, sur le sort de laquelle il devait être prononcé par un autre souverain. Il refusa à Frédéric-Auguste de lui rendre même sa garde, alléguant pour prétexte qu'il serait infailliblement forcé de la reprendre sous un très-bref délai. Le prince dépouillé, perdant toute espérance, demanda des passe-ports qui lui furent cependant accordés, et, laissant son royaume au pouvoir du roi de Prusse, il se retira en Pologne. La paix, conclue le 15 février 1763 à Hubersbourg, fixa le sort de la Saxe. En s'obstinant à conserver l'intégrité de son royaume, Frédéric-Auguste s'aliéna la Prusse et la Russie, qui lui demandaient indirectement quelques sacrifices, et qui, à ce prix, lui eussent infailliblement assuré la possession de son royaume. En se sacrifiant pour son pays, Frédéric-Auguste ne fit que des ingrats; les Polonais furent loin de se montrer reconnaissans envers lui, car ils ne songèrent pas même à placer son fils sur le trône; de son côté, la Russie s'appropria la Courlande, et ainsi la Saxe fut entièrement perdue pour cette famille. La reine Marie-Joséphine montra dans ses malheurs une fermeté d'âme peu commune chez les femmes; elle refusa constamment de quitter Dresde; et, résolue de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie, elle résista à ses ennemis tant que ses forces le lui permirent; mais, succombant enfin aux chagrins, aux humiliations et même aux mauvais traitemens qu'elle eut à supporter, elle mourut en faisant

des vœux pour le bonheur de son pays. Frédéric-Auguste était né en 1696, et il termina sa pénible carrière le 5 octobre 1763. Il laissa trois enfans, savoir : Frédéric - Chrétien - Léopold, prince électoral de Saxe ; Marie-Amélie, qui épousa don Carlos, roi de Naples, et qui monta ensuite sur le trône d'Espagne ; et Marie - Josèphe, qui fut mère de Louis XVI.

FRESNAIS (Joseph - Pierre), né on ne sait pas au juste à quelle époque, à Fretteval près de Vendôme, mourut à Paris dans l'année 1788. A l'exception de l'*Histoire d'Agathe de Saint-Bohaire*, imprimée en 1769, 2 vol. in-12, tous ses autres ouvrages sont des traductions de l'allemand ou de l'anglais. Cependant il ne se contentait pas de donner des traductions littérales, il faisait souvent des changemens considérables dans ses originaux, et plus d'une fois ses imitations l'emportèrent infiniment sur ses modèles. On peut dire qu'il eut un talent particulier pour donner de la netteté et de la précision au style et en faire disparaître la monotonie. Il a aussi ajouté un traité sur la manière de faire la bière, et des observations sur l'art de cultiver les pommes de terre, à la nouvelle édition du Guide du fermier, imprimée en 1782. Fresnais a traduit de l'allemand 1° l'*Histoire d'Agathon ; 2° La Sympathie des âmes* de Wieland, in-12, 1766 : ses traductions de l'anglais sont 1° *Histoire d'Emilie Montagne*, 5 vol. in-12, 1770 ; 2° *Le Voyage sentimental*, 2 vol. in-12 ; 3° *La vie et les opinions de Tristam Shandy*, 4 vol. in-12 ; 4° *Le Guide du fermier*, in-12 ; 5° *L'Abbaye de Barford.*

FRIEDEL (N.), est connu pour avoir traduit avec Bonneville un certain nombre de pièces du théâtre allemand. Parmi ces pièces on remarque 1° *Atrée et Thyeste*, de Veisse : cette tragédie, dont le sujet est une imitation de Sénèque, est loin de pouvoir être comparée avec son modèle ; 2° *Le comte d'Olbourg ;* 3° *Agnès Bernan :* le sujet de cette pièce est à peu près le même que celui d'*Inès de Castro ;* 4° *Emilie Galotti*, de Lessing : cette tragédie, dans laquelle un père préfère immoler sa fille, seul moyen qui lui reste pour conserver son honneur, a beaucoup d'analogie avec Virginie ; 5° *Jules de Tarente ;* cette pièce manque de vraisemblance, parce qu'il n'est pas naturel qu'un père puisse égorger son fils de sang-froid ; 6° *La mort d'Adam*, par Klopstock : on trouve dans cette pièce, quoique simple, de la noblesse et du sentiment ; 7° *Le Ministre d'Etat*, de Gelbert ; c'est un drame qui est plein d'intérêt ; on voit cependant, en général, par toutes ces pièces, combien le théâtre français l'emporte sur celui des Allemands, tant pour le goût que pour l'observation des règles. Friedel mourut en 1786 ; il était alors chargé de l'instruction des pages de Louis XVI.

B.

GALIANI (Ferdinand), savant publiciste, naquit à Naples en 1728, et mourut dans cette même ville, le 30 octobre 1787. Une intelligence extrêmement vive, un esprit agréable, des reparties ingénieuses le firent généralement aimer; il embrassa l'état ecclésiastique, et se livra ensuite à son goût pour les voyages, dans lesquels il se proposait un double but, celui de satisfaire sa curiosité et celui de s'instruire. Après avoir parcouru différentes cours de l'Europe, il vint à Paris, où ses grandes connaissances lui concilièrent l'estime de tous les savans. Il a publié : 1° Traité des monnaies, cet écrit imprimé à Naples en 1750, et réimprimé avec des additions considérables en 1780, a coûté vingt ans de travail à son auteur; on peut y puiser d'excellentes leçons d'économie politique : il est composé de cinq livres qui traitent des métaux, de la nature de la monnaie, de sa valeur, de son cours et de ses avantages; 2° Dialogue sur le commerce des grains, cet ouvrage, qui parut à l'époque où il y avait discussion entre les économistes, fit fortune particulièrement à cause du sel et de l'originalité qui s'y rencontrent partout. 3° Commentaire sur les poésies d'Horace : cet ouvrage n'a pas été publié. La vie de Galiani, écrite par Louis Deodati, fut imprimée à Naples en 1788.

GAUTTIER (Edouard), né à Saint-Malo en 1799, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales. Nous avons de lui 1° *De l'équilibre du pouvoir en Europe*, Paris, 1819, in-8°; 2° *Voyage de Lyon et Ritclué dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, traduit de l'anglais, Paris, 1820, 2 vol. in-18; 3° *Histoire, mœurs, usages et coutumes des Africains*, Paris, 1821, 1 vol. in-8°; 4° *Extraits du Pâud Nameh de Sedi*, d'après un procédé lithographique; 5° *Le chant des Grecs*, Paris, 1821; 6° Les *Mille et une Nuits*, contes arabes, nouvelle édition, augmentée de plusieurs contes traduits pour la première fois, Paris, 1822, 7 vol. in-8°; et plusieurs articles dans la Biographie universelle, la Revue encyclopédique, etc.

GENOVESI (Antoine), célèbre économiste italien, était né le 1er novembre 1712, à Salerne, ville du royaume de Naples. Après avoir fait d'excellentes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'occupa d'une manière toute particulière de l'économie politique. Les grandes connaissances qu'il acquit en ce genre le mirent au nombre des hommes les plus intéressans de l'Italie. Sa réputation, déjà bien établie, prit un nouvel accroissement, lorsqu'il fut nommé professeur à l'Université de Naples, et, à dater de cette époque, sa vie entière ne fit plus qu'une suite non-interrompue des succès les plus brillans. Personne avant lui n'avait entrepris d'ouvrir des cours uniquement destinés au développement des principes de l'agriculture, du commerce et des différentes branches de l'économie politique. Il a publié les ouvrages ci-après : 1° *Élémens métaphysiques*, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage est composé de trois parties, dont la 1re fut publiée en 1744; la 2e en 1747, et la 3e en 1751. Les principes sur lesquels l'abbé Genovesi se fonda, et la manière avec laquelle il énonça son opinion sur la liberté de penser et d'écrire, causèrent une espèce de révolution parmi les grands politiques de Naples; on l'accusa de ne combattre que faiblement les argumens des sceptiques qu'il présentait sous le point de vue le plus avantageux; et tout annonçait qu'il ne tarderait guère à avoir des démêlés sérieux avec la cour de Rome. Cependant il sut conjurer l'orage, en dédiant au souverain pontife Benoît XIV la seconde partie de son ouvrage, et par ce moyen il ferma la bouche à tous les critiques. 2° *Elémens de Théologie*, 2 vol. in 4°, Venise. L'auteur eut encore à soutenir les attaques du cardinal Spinetti, du chanoine Perelli et du marquis de Brancone, qui trouvèrent dans ce

second ouvrage les mêmes principes que dans le premier. 3° *Traités sur l'Agriculture :* ces traités, divisés en plusieurs volumes, commencèrent à paraître en 1753. 4° Traduction de l'*Histoire du commerce de la Grande-Bretagne*, par Jean Cary; 5° traduction d'un ouvrage sur la Police des grains, par Duhamel Dumonceau; 6° *Méditations philosophiques sur la Religion et la Morale*, 1758; 7° *Lettere occademiche.* Cette production, qui a pour but de résoudre une question déjà traitée par Rousseau, et qui est de savoir si les lettres et les arts ont été plus avantageux que nuisibles à l'espèce humaine, parut en 1764; 8° *Corso di science filosofiche*, 1766; 9° *Della filosofia del giusto, e dell' onesto*, 1774. On a trouvé dans les papiers de Genovesi un manuscrit contenant un plan pour l'amélioration des écoles publiques; ce plan se trouve avec l'éloge historique de l'auteur, dans un volume imprimé à Venise en 1774. Genovesi, d'après cet éloge, fut doué du plus heureux caractère, vrai dans ses actions comme dans ses discours; ses manières étaient douces, son humeur toujours égale, sa conversation agréable et sa probité intacte. Ennemi de l'intrigue, il négligea d'accroître sa fortune, et ne chercha jamais à établir sa réputation sur les débris de celle des autres. Il mourut le 23 septembre 1769, âgé de 57 ans.

GEORGE DE CAPPADOCE, tirait cette dénomination de la province dans laquelle il était né. Les commencemens de sa carrière ne pouvaient guère faire soupçonner qu'il serait un jour élevé à l'une des dignités les plus éminentes du clergé catholique. Méprisable parasite, adulateur bas et servile, ses sentimens étaient en tout dignes de l'obscurité de sa naissance. Voltaire prétend qu'il était fils d'un maçon, et le nomme Biordos; mais, suivant Fleury, ce nom ne fut jamais le sien, et son père exerçait le métier de foulon. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'il fut d'abord employé dans les vivres, et qu'ensuite il devint fournisseur de l'armée, pour la partie de la chair de porc, à la résidence de Constantinople. Soit défaut de conduite, soit défaut d'intelligence, il n'eut pas dans cette entreprise les succès qu'il s'était promis, et, pour se soustraire aux dangers qui le menaçaient, il se sauva en Égypte. Une fortune brillante l'attendait dans ce pays; car les ariens, qui, par leurs persécutions, avaient forcé saint Athanase à s'exiler, le placèrent, en 354, sur le siége épiscopal d'Alexandrie, et ne craignirent pas de l'opposer au grand homme qu'ils avaient sacrifié. Ce choix parut d'autant plus surprenant que George était dépourvu de toutes les qualités qui conviennent à un évêque. Grossier par caractère, sans aucun agrément dans l'esprit, n'ayant pas les plus légères connaissances dans les belles-lettres, ni même dans la science de son état, on pouvait dire de lui qu'il n'était chrétien que de nom. Il ne connaissait d'autre religion que l'intérêt, et d'autre dieu que l'argent; ajoutez à cela qu'esclave de ses passions il sacrifiait tout à la volupté. Voltaire a encore défiguré son caractère en le peignant comme superstitieux, et c'est bien à tort qu'il l'a comparé à l'évêque d'Anneci, dont les mœurs furent toujours pures et même austères. George fut à peine en possession du siége d'Alexandrie qu'il se montra ouvertement le persécuteur des catholiques; non content de commettre à leur égard des injustices de toute espèce, il les maltraita dans leurs personnes, et on en vit plusieurs périr par suite des violences exercées contre eux. S'il ne mettait point de bornes à ses vengeances, il en mettait encore moins à sa cupidité; n'épargnant ni les choses sacrées ni les choses profanes, tandis que d'un côté il spoliait les églises, de l'autre il dépouillait les enfans de l'héritage de leurs pères, et en même temps il pillait les temples des païens. Toute spéculation lui paraissait légitime, pourvu qu'elle lui procurât de l'argent. Ce fut d'après ces principes qu'il prit la ferme des salpêtres, qu'il envahit tous les marais salans, et qu'il mit à sa disposition les étangs où l'on récoltait le papyrus. Enfin, pour tout dire, il leva un impôt sur les morts, et établit un droit sur les cercueils qu'il vendait même aux étrangers. Pour se livrer sans danger à tant

d'excès, il flattait bassement les eunuques du palais, et légitimait toutes les exactions du gouvernement. Tant et de si grands attentats devaient nécessairement avoir un terme; les païens comme les catholiques murmurèrent hautement, et l'indignation publique étant portée à son comble, il se fit un soulèvement général. George tenta vainement de se soustraire au sort qui le menaçait; le peuple, entre les mains de qui il tomba, lui fit souffrir toutes sortes d'outrages, et finit par le massacrer. Cette scène sanglante eut lieu le 24 décembre 361, sous le règne de Julien. Ce prince, instruit de cet événement, s'en plaignit amèrement dans une lettre qu'il écrivit aux habitans d'Alexandrie, et dans laquelle on lisait ce qui suit : « Quoi, au lieu de me réserver la connaissance des injures que vous avez souffertes, vous vous êtes laissé emporter à la colère; vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis? George méritait d'être traité comme il a été traité; mais ce n'était pas à vous d'être ses exécuteurs : vous avez des lois; il fallait demander justice. »

GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), naquit à Rennes le 19 juin 1725. Son père, qui était avocat, l'ayant destiné au barreau, lui donna une éducation soignée, et lui fit étudier le droit. Gerbier n'avait que 20 ans quand il fut reçu avocat. La nature, libérale envers lui, ne l'avait pas moins favorisé du côté du corps que du côté de l'esprit. Sa taille était au-dessus de la médiocre, et dans toutes les habitudes de son corps on remarquait autant de noblesse que d'aisance. Son front était découvert, ses yeux étincelaient et annonçaient le génie, son nez aquilin, sa bouche petite, sa physionomie vive et parlante; tout concourait aux agrémens de sa figure. Ces avantages eussent été peu de chose, s'ils n'eussent servi à rehausser les grands talens dont il eut à faire preuve dès son entrée au barreau. Quoique fort jeune, il avait inspiré tant de confiance qu'il se vit chargé de la défense d'une infinité de causes plus intéressantes les unes que les autres; les moyens qu'il développa dans toutes surpassèrent même les espérances qu'on avait conçues sur son compte. Tout semblait se réunir pour étendre et assurer sa réputation. L'affaire qui le mit enfin au nombre des avocats les plus célèbres fut celle qu'il eut à soutenir pour des négocians de Marseille, nommés Lionei, qui avaient pour partie adverse la puissante congrégation des jésuites. Il prouva dans cette affaire mémorable qu'il réunissait en lui tous les talens qui forment l'orateur accompli. L'onction et la force, le pathétique et la grâce, la modération et l'énergie, la raillerie fine et la décence donnaient à ses discours cet intérêt qui attache, et produisaient ces impressions vives qui entraînent et assurent le succès. Quoiqu'il plaidât toujours de mémoire et sans cahier, il ne perdait jamais de vue son plan, et il ne s'écartait pas de son sujet, même lorsqu'il se livrait aux mouvemens qui, en donnant au discours l'âme et la vie, emportent souvent l'orateur plus loin qu'il ne voudrait. Ce qui ajoutait un nouveau charme à son éloquence, et attirait un concours immense d'auditeurs toutes les fois qu'il plaidait, c'était un organe enchanteur aussi flexible que sonore. On éprouvait, en l'entendant parler, combien les grâces extérieures sont favorables à l'art oratoire. Pour se former une idée juste de Gerbier, il faut l'avoir vu au barreau; ses écrits ne le peignent qu'imparfaitement. A tant de talens se joignaient des qualités morales qui n'étaient ni moins précieuses ni moins rares. Simple dans ses goûts comme dans ses actions, il portait dans la société une modestie qui ajoutait encore à l'estime qu'inspirait son mérite. Ami sincère, sensible et généreux, il ne sut jamais refuser un service qui lui fut demandé; il porta même à cet égard la faiblesse si loin, que souvent, pour avoir trop donné, il fut obligé de diminuer les dépenses et le train de sa maison. Il était en même temps doux, confiant, et semblait éprouver une jouissance délicieuse dans les abandons auxquels il se livrait au milieu de ceux qu'il regardait comme ses amis. L'envie, ce monstre qui s'irrite des succès d'autrui, ne pouvait pas manquer de s'attacher à ses pas; mais il ne repoussa jamais ses traits qu'avec

calme et modération. « Ils sont plus » à plaindre que moi, » disait-il en » parlant de ses ennemis, « la haine » dévore leur cœur, et le mien est » tranquille. » Gerbier mourut à Paris le 8 mars 1788, emportant les regrets et l'estime de tous ceux qui l'avaient connu.

GIACOMELLI (Michel-Ange), naquit en 1695. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine du Vatican, archevêque *in partibus*, de Chalcédoine, et enfin secrétaire des brefs sous le pontificat de Clément XIII. Naturellement laborieux, et désireux de s'instruire, il s'adonna dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres et à celle des langues. Il acquit dans l'une et l'autre de ces sciences de vastes connaissances qui furent l'origine de sa fortune. Le cardinal Fabroni, instruit de son mérite, le choisit pour son bibliothécaire; il exerça ensuite le même emploi chez le cardinal Caligola. La manière distinguée avec laquelle il avait géré ces deux places, et quelques écrits qu'il publia en faveur du saint Siége, déterminèrent son élévation. On ne sait trop quel jugement porter sur son compte. Suivant les uns, associé avec l'abbé de Caveirac, il était le chef de la correspondance qui avait lieu entre la cour de Rome et les évêques de France connus sous le nom d'*Ultramontains*. Ceux de ces évêques qui voulaient obtenir des brefs adressaient, dit-on, leurs demandes à Caveirac; celui-ci les transmettait à Giacomelli, qui les traduisait en latin, et les brefs étaient expédiés: il était payé, pour la délivrance de ces brefs, certaines sommes que Giacomelli et Caveirac partageaient ensemble. D'après cette opinion, l'archevêque de Chalcédoine serait donc particulièrement coupable d'avoir fomenté les dissensions qui existaient alors parmi les prélats de l'église de France. Suivant d'autres, et ce sont des Italiens qui parlent ainsi, Giacomelli avait une excellente philosophie, ses mœurs étaient douces, ses manières honnêtes, et parmi les savans comme parmi les grands, il n'était jamais déplacé dans la société. Il était d'un caractère vif et extrêmement sensible, et cependant personne ne supportait les disgrâces avec plus de fermeté que lui. Pour avoir manifesté d'une manière trop positive son sentiment relativement à une société dont Clément XIV préparait la destruction, il perdit sous ce pontife sa place de secrétaire des brefs. Outre plusieurs manuscrits trouvés dans ses papiers après sa mort, Giacomelli a publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite particulièrement 1° une traduction latine du *Traité de Benoît XIV sur les fêtes de Jésus-Christ et de la Vierge, et sur le Sacrifice de la Messe*, 1745, Padoue; 2° une version italienne du livre de saint Jean-Chrysostôme sur le sacerdoce; 3° *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle; 4° l'*Electre* de Sophocle, Rome, 1754; 5° *Les Amours de Chérée et de Callirhoé*, traduction du grec, Rome, 1755; 2° édition, 1756. Giacomelli mourut à Rome en 1774, âgé de 79 ans.

GLUCK (N.), chevalier, l'un des musiciens les plus renommés du 18e siècle, était originaire de la Saxe. Né avec un goût décidé pour la musique, il s'appliqua uniquement à cet art, dans lequel il fit des progrès rapides, ayant une imagination vive, une âme ardente et toutes les qualités nécessaires pour former un grand maître. Il commença à se faire connaître avantageusement en Allemagne; et, après y avoir jeté les premiers fondemens de sa réputation, il se rendit à Paris et obtint dans cette capitale, centre des arts, les succès les plus brillans. On a de lui un assez grand nombre d'opéras, dont les principaux sont: 1° *Iphigénie en Aulide;* jusqu'à cette époque on avait été persuadé que la langue française n'était pas susceptible de recevoir les impressions d'une musique énergique, sentimentale et fière, et Gluck eut la gloire d'avoir détruit ce préjugé. 2° *Orphée et Eurydice:* Legros, qui remplissait le premier rôle dans cet opéra, contribua beaucoup à l'enthousiasme qu'il excita; rien ne prouve mieux le mérite de cette pièce que l'assiduité avec laquelle J.-J. Rousseau assista à toutes ses représentations; il n'en manqua pas une seule. Il disait « que, puisqu'on pouvait avoir un si grand plaisir pendant deux heures, il concevait que la vie pouvait être bonne à quelque chose. » *L'o-*

pinion de ce philosophe musicien, en matière de chant, n'était pas à dédaigner; deux airs de cet opéra, *Objet de mon amour*, et, *J'ai perdu mon Eurydice*, furent particulièrement admirés. Le dernier est une parodie de l'ariette italienne, *che faro scuza Eurydice*, parodie qui n'est pas au-dessous de l'original. 3° *Alceste*, opéra en trois actes, contribua à consolider la réputation de Gluck; on applaudit longuement l'*invocation des prêtres d'Apollon*, et *le chœur des enfers*, *Caron t'appelle*. Cet opéra n'était cependant pas exempt de défauts; on y remarque, en différens endroits, des lieux communs, et un ton de lamentation presque continuelle que des morceaux d'expression ne relèvent que rarement. On rapporte qu'un amateur, après avoir assisté à la représentation de cet opéra, dit, *c'est de la musique en prose*. Un partisan de Gluck, à qui quelqu'un vint dire, comme en triomphant: « Alceste est tombé, » répondit: « C'est donc du ciel. » 4° *Armide*; on admira particulièrement dans cet opéra le *chœur* du premier acte, au troisième celui de la *haine*, et dans le cinquième, le *duo* enchanteur d'*Armide* et *Renaud*. On reconnaît partout l'harmonie du grand maître, et cependant la musique en général est loin d'égaler celle de ses premiers opéras. 5° *Iphigénie en Tauride*. Cet opéra, dans lequel on trouva peu de sensibilité, mais beaucoup d'efforts, et bien moins de chant que d'harmonie, eut un très-grand succès. La tempête de l'ouverture, le chœur des prêtresses de *Diane*, celui des Scythes, au moment où ils entourent Pilade et Oreste; le songe d'Iphigénie, et les remords de Thoas, tous ces morceaux furent couverts d'applaudissemens mérités. L'abbé Arnaud, admirateur enthousiaste des ouvrages de Gluck, dit un jour, en sortant d'une représentation d'*Iphigénie en Tauride*: « La douleur antique a été enfin retrouvée par ce musicien. » L'ambassadeur du roi de Naples, qui entendit cette exclamation, répondit d'une manière assez plaisante: « Moi je préfère le plaisir moderne à la douleur antique: 6° *Echo et Narcisse*; une musique faible et un sujet sans intérêt devaient attirer peu de monde, et cet opéra ne fit pas fortune. 7° *Le Siége de Cythère*; on eût dit alors de Gluck, qu'il allait en décroissant. Ce ne fut pas à tort qu'il nomma cet opéra, *son opéra d'été*, car on pouvait assister à sa représentation sans craindre d'être gêné par la foule. L'arrivée de Piccini en France diminua beaucoup l'enthousiasme qu'avait inspiré Gluck. Aussi la division se mit-elle entre ces deux artistes célèbres, dont chacun avait ses sectateurs. Des épigrammes, des satires, lancées de part et d'autre, aigrirent les esprits, et on remarqua alors deux partis bien prononcés, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les provinces; les choses furent même portées si loin que plusieurs fois on eut lieu de croire que la dispute ne se bornerait pas à des écrits; cependant les esprits se calmèrent, et l'affaire se civilisa. En 1782 l'empereur de Russie, Paul Petrowitz et l'impératrice son épouse allèrent voir Gluck à Vienne, où il s'était retiré, et le comblèrent de marques de bienvieillance. Cet artiste, véritablement célèbre, mourut le 15 novembre 1787, âgé de 74 ans. On a dit de ses productions, qu'elles déchiraient l'âme en l'échauffant. On ne peut nier qu'on y trouve de grandes beautés; mais elles ne sont pas toujours assez soutenues. Gluck était d'un caractère enclin à la colère; quand les acteurs ne rendaient pas les morceaux comme il le désirait, il perdait patience, et leur adressait même des choses désagréables. Dans un de ses instans de mauvaise humeur, il dit à une actrice qui ne remplissait pas ses vues, vous chantez *bien fort*, mais ne vous imaginez pas que vous chantez *fort bien*. Au reste, il était franc et juste, et rempli de probité. Voilà comment s'exprime Marmontel, en parlant de Gluck: « Gluck n'a ni la mélodie ni l'unité, ni le charme des airs de Pergolèse, de Galappi, de Jomelli; ses airs manquent de ces inflexions, de ces contours, de ce trait pur et facile, qui, en musique comme en peinture, distingue les Corrége et les Raphaël. Il a été bien accueilli des Français, et il méritait de l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie; il a su tirer de grands effets de l'harmonie; mais avec un orchestre bruyant

et gémissant, avec des sons de voix déchirans ou terribles, on peut être privé des charmes de la mélodie. » Le jugement de Marmontel est regardé, par les véritables connaisseurs, comme très-judicieux.

GONZAGUE (Anne de), qui n'était guère connue que sous le nom de *princesse palatine*, était sœur de Louise-Marie. Après la mort du prince Edouard, comte palatin du Rhin, qu'elle avait épousé en 1645, et dont elle avait eu trois filles, elle vint fixer son domicile à Paris. Cette princesse, douée de tous les agrémens de l'esprit et du corps, attira par sa beauté les regards de plusieurs seigneurs de la cour, et ne se montra pas insensible aux hommages qui lui furent rendus. Ne se bornant pas ensuite aux intrigues galantes, elle se mêla aussi des affaires politiques, et prit une part active aux troubles de la Fronde; des réflexions sérieuses la tirèrent du précipice où elle s'était jetée; ses erreurs ne furent pas de longue durée, et le reste de sa vie, consacré à la piété et à des actes de charité et de bienfaisance, dut bientôt effacer le souvenir de ses égaremens, qui n'avaient été que passagers. Après sa mort, arrivée en 1684, Bossuet prononça son oraison funèbre; nous en avons extrait le passage suivant : « Anne Gonzague, dit l'orateur, eut le secret de la reine Anne d'Autriche et celui de tous les partis, tant elle était pénétrante, tant elle savait gagner les cœurs. Son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, en trouvant le nœud secret par où on pouvait les réunir; elle soutint surtout le cardinal Mazarin, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre sa propre frayeur, contre la malignité de ses ennemis et la faiblesse de ses amis. » Un deuil universel se répandit à sa mort parmi les pauvres de toute espèce dont elle s'était montrée la mère et le soutien, et les pleurs des malheureux qu'elle avait soulagés ne furent pas l'hommage le moins glorieux rendu à sa mémoire. Sa fille aînée avait épousé Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé.

GROLLIER (Jean), naquit à Lyon en 1479, et mourut en 1565, âgé de 86 ans. Son mérite le fit distinguer par François Ier, qui le nomma intendant des finances; il lui donna ensuite une grande marque de confiance et d'estime, en l'envoyant comme ambassadeur auprès du souverain pontife Clément VII. Grollier profita de cette occasion pour aller à Venise, et ce fut là qu'il fit imprimer le livre *De Asse*, de Budé. Non seulement il fut le protecteur des hommes de lettres, mais il se montra encore très-généreux envers eux. On rapporte qu'ayant un jour à diner chez lui Egnaw, Alde Manuce et plusieurs autres savans, il fit présent au dessert à chacun d'eux d'une paire de gants remplis de pièces d'or. Il rapporta de son voyage des choses précieuses; et, au retour de son ambassade, il se forma une bibliothèque considérable, à laquelle il donna une destination bien louable : elle était à la disposition de tous les hommes de lettres; et, pour qu'on ne l'ignorât pas, il avait fait inscrire cette devise sur chacun de ses livres : « A Jean Grollier et à ses amis. »

GROLLIER (Antoine), était de la même famille que le précédent; il se distingua par son attachement à la personne de Henri IV son souverain, et lui consacra tous les instans de sa vie. S'étant trouvé, sous Fiffer, à la marche des Suisses qui conduisaient Charles IX à Paris, il assista à la bataille de Saint-Denis, où il montra du courage. Etant ensuite tombé entre les mains des ligueurs, il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Scize, où il était gardé assez étroitement; cependant il trompa la vigilance de ses argus, et parvint à s'échapper en se laissant glisser jusqu'au bas de sa prison, au moyen de plusieurs cordons de soie que Marie Camus, son épouse, eut l'adresse de lui procurer. Toujours occupé des intérêts de son roi, il eut beaucoup de part à la soumission de la ville de Lyon. Il s'était retiré à Saint-Germain-au-Mont-d'Or, quand il apprit l'assassinat de Henri IV; cette nouvelle affreuse lui porta un coup si terrible qu'il en mourut peu de temps après. Il était né à Lyon en 1545.

GRUET (N**.), poete, avait, dès ses premiers pas dans la carrière littéraire, fait concevoir les plus belles espérances; mais un événement malheureux, suite d'une imprudence, l'enleva

à la fleur de son âge. Etant à la chasse en 1778, et ayant besoin de s'arrêter, il posa la crosse de son fusil par terre, et appuya sa tête sur le bout du canon; son chien qui vint jouer auprès de lui, porta sa pate sur la détente et fit partir le fusil; le coup lui fit sauter la cervelle, et il expira sur-le-champ. Ce malheureux jeune homme, ainsi moissonné à l'âge de 25 ans, possédait des qualités très-précieuses, et surtout celles du cœur: rendant hommage au mérite, et ne se laissant dominer ni par l'envie ni par l'orgueil; on ne le vit point chercher à flétrir ou à mépriser les hommes supérieurs, dont la gloire pouvait l'éblouir. Il a publié 1° *Les adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui fut couronnée en 1776 par l'académie Française; 2° *Annibal au sénat de Carthage*, héroïde; 3° une traduction en vers du commencement de l'Iliade. Son intention était aussi de mettre *Télémaque* en vers, et il avait déjà commencé ce travail quand il mourut.

GUA DE MALVES (JEAN-PAUL-DE), naquit en 1712, dans la ci-devant province du Languedoc. Issu d'une famille riche autrefois, mais entièrement ruinée par le système de Law, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique. Dès sa première jeunesse il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques; cependant il ne se livra entièrement à l'étude de cette science qu'après être venu à Paris, où il put se procurer toutes les ressources qui lui étaient nécessaires. Les connaissances profondes qu'il acquit dans cette partie le placèrent parmi les savans, et l'académie des Sciences l'admit au nombre de ses membres. On assure qu'il était tellement tenace dans ses opinions, que rien ne pouvait le faire varier dans ses systèmes; mais on assure aussi qu'il était obligeant, généreux, d'une probité intacte, et que toutes ses vues tendaient au bien public, encore plus qu'à étendre sa réputation. Ce fut lui qui donna l'idée du dictionnaire encyclopédique, ouvrage immense qui devait réunir toutes les connaissances que les nations savantes avaient acquises sur les sciences et sur les arts. Cet ouvrage fut exécuté d'après son plan par d'Alembert et Diderot; l'abbé Gua y travailla pendant quelque temps; cependant on y trouve peu d'articles faits par lui. Il ne fut pas heureux dans l'exécution d'un projet fort important qu'il présenta en 1764; ce projet, qui tendait à faire exploiter les mines d'or du Languedoc, fut abandonné dès le premier essai qui en fut fait, et qui ne réussit pas. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels sont 1° *Usage de l'analyse de Descartes*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a voulu prouver l'inutilité du calcul différentiel, contient une savante théorie des courbes algébriques. 2° *Dialogues d'Hylas et Philonoüs sur l'entendement humain*. Dans cet ouvrage, traduit de l'anglais, on met d'une manière très-ingénieuse en problème l'existence des corps; l'emblème du sujet se trouve dans une gravure où l'on voit un philosophe riant de l'erreur d'un enfant qui prend pour un objet réel son image représentée dans un miroir, et fait de vains efforts pour la saisir; au bas sont écrits ces mots tirés de l'Art poét. d'Horace: *Quid rides? mutato nomine de te fabula narratur*; 3° *Nouveau voyage autour du monde, par G. Anson*, in-4°, 1749; 4° *Discours pour et contre la réduction de l'intérêt de l'argent*, in-12, 1757; 5° *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, 2 vol. in-12, 1757. L'abbé Gua était membre de la société Royale de Londres; il mourut à Paris en 1786, des suites d'une chute de cheval.

GUI-PAPE, naquit près de Lyon, au château de la Pape; il étudia le droit, se fit recevoir avocat, et devint ensuite conseiller au parlement de Grenoble, dont Etienne Guillon, son beau-père, était président. Louis XI, qui le remarqua, et qui le crut propre à discuter et à défendre de grands intérêts, l'employa dans différentes négociations très-importantes auprès du pape Nicolas V; il le chargea aussi de plusieurs missions délicates à la cour du roi, père de ce souverain pontife. Louis XI, mécontent de ce que Gui-Pape avait soutenu à Gap avec trop de chaleur les intérêts du dauphin, et de ce qu'il avait même bravé les menaces que le roi René lui avait fait faire par ses députés, le força à donner sa démission de la charge qu'il oc-

cupait au parlement. Quelque temps auparavant Gui-Pape avait arraché des mains du peuple un juif que l'on accusait d'être sorcier, et qui sans son secours eut infailliblement été massacré. Après sa disgrâce il se retira à sa campagne, où il passa tranquillement le reste de sa vie, qu'il prolongea jusqu'à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, et particulièrement des livres de droit, qui en général sont peu estimés, quoique n'étant pas sans mérite. Celui qui lui fit le plus d'honneur, et dans lequel on trouve en même temps de la justesse, de la clarté et de la méthode, est intitulé *Decisiones gratia napolitanæ*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la meilleure est celle qui fut imprimée à Genève en 1643, in-fol.; on y trouve des notes très-intéressantes. Chorier publia en 1692, in-4°, sous le titre de Jurisprudence de Gui-Pape, un abrégé en français de ces décisions. Gui mourut en 1487.

GUIOT de Provins, vivait dans le 12e siècle. Après avoir fait ses études, il était entré chez les bénédictins, et avait pris l'habit de cet ordre. Si l'on en croit quelques auteurs qui appuient leur sentiment sur des motifs assez probables, il a, le premier, donné l'idée de la boussole, et il en avait décrit l'usage dans ses vers, non seulement avant la publication de l'ouvrage de Gioja, mais même avant sa naissance. Ce serait donc à tort qu'on aurait attribué à ce dernier une découverte si importante. Guiot de Provins est particulièrement connu par un Roman en vers intitulé *Bible-Guiot*. Cet ouvrage, que l'auteur a nommé *Bible*, parce qu'il prétend qu'il ne contient que des vérités, lui fit beaucoup d'ennemis parmi les possesseurs de fiefs et les membres du clergé, sur lesquels il jette le ridicule à pleines mains. Ce livre n'est d'ailleurs qu'une critique des mœurs du siècle où il fut fait. La *Bible-Guiot* n'a pas été imprimée; cependant elle fut très-répandue, et on en trouve encore des copies.

H.

HAMILTON (WILLIAM), occupe une place honorable parmi les savans de l'Angleterre. Son ouvrage sur le *Vésuve et les volcans* est généralement estimé tant à cause des recherches savantes et des connaissances profondes dont il est le résultat, qu'à cause de la beauté de l'impression et de la richesse des gravures. M. Hamilton avait été ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne près la cour de Naples, et avait rempli cette mission honorable avec beaucoup de dignité; il mourut vers la fin du 18e siècle. M. Ordinaire dédia à ses mânes, en 1802, son *Histoire naturelle des volcans*.

HARDOIN DE LA REYNERIE (LOUIS-EUGÈNE), naquit à Joigny le [illegible] décembre 1748, et mourut le 27 février 1789, à la fleur de son âge, n'ayant alors que 41 ans. Il fit ses études à l'université de Paris, y suivit les écoles de droit et devint avocat au parlement. Tout concourut à ses succès dans cette carrière; il joignait à une physionomie ouverte et heureuse une taille noble et aisée, et son organe agréable et sonore ne contribuait pas peu à rendre brillante sa diction, aussi pure que claire Son intelligence vive saisissait avec promptitude le côté faible des objections de ses adversaires. Souvent même il prévoyait celles qui devaient lui être faites, et personne ne les combattait avec plus d'art que lui. Le roi de Suède, étant à Paris, désira l'entendre, et le mérite de cet avocat célèbre lui ayant paru surpasser encore sa réputation, il lui fit présent d'une médaille d'or pour marque de son estime et de son admiration pour ses grands talens. La consultation qu'il fit pour la Compagnie des Indes, et qu'il rendit publique, le fit regarder comme digne de figurer parmi les jurisconsultes les plus estimés. On a de lui un nombre considérable de mémoires et d'écrits judiciaires dans lesquels il a constamment développé les plus grandes connaissances dans la science du barreau,

HARDUIN (Alexandre-Xavier), naquit à Arras en 1718. Il suivit la carrière du barreau et se fit avocat ; mais l'étude des lois ne fut pas sa seule occupation, et il consacra une partie de son temps à la littérature. Ses premières productions furent des morceaux de poésie qui le firent connaître avantageusement ; il donna ensuite, particulièrement sur la grammaire, des ouvrages plus intéressans qui assurèrent sa réputation. On a de lui 1° *Mémoires pour servir à l'histoire de la province d'Artois*, in-12, 1763 ; 2° *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, in-12, 1757. Plus ce sujet était aride, et plus il fallait de talens pour le traiter. M. Harduin, par la précision et la finesse qu'il mit dans ses discussions, développa des connaissances qui ne pouvaient être que le résultat d'études approfondies ; 3° *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, in-12, 1760 ; 4° *Lettres à l'auteur du Traité des sons de la langue française*, in-12, 1762. M. Harduin était secrétaire perpétuel de l'académie d'Arras. Il mourut en 1788.

HARWARD (Jean), ministre anglo-américain, peut être regardé comme un modèle de bienfaisance. L'établissement de l'université de Cambridge, qu'il fonda par son testament, rendra sa mémoire éternellement chère aux habitans de ce pays. Non content d'avoir fondé l'établissement lui-même, il créa aussi des ressources au moyen desquelles plus de quatre mille jeunes gens ont reçu les bienfaits de l'instruction avec les choses nécessaires à leur éducation et à leur existence. En 1787 on comptait plus de douze mille volumes dans la bibliothèque de Cambridge, et on remarque encore aujourd'hui que, dans toute l'Amérique, il n'existe pas un cabinet de physique aussi riche et aussi complet que celui de cette université. Mathématiques, philosophie naturelle, langues orientales, anatomie et chirurgie, médecine théorique et pratique, chimie et botanique, tout y était enseigné par des professeurs instruits qui, au besoin, pouvaient être suppléés par quatre sous-professeurs. M. Harward mourut à Charles-Town en l'année 1638.

HASAN ou HASSAN, était fils d'Ali, l'un des successeurs de Mahomet. Après la mort de son père, arrivée en 661, il fut placé sur le trône, du consentement universel de tous ses peuples. On peut le compter au nombre de ces hommes privilégiés dont l'existence est un bien pour l'humanité, et la mort une calamité publique. Né avec des inclinations et des mœurs extrêmement douces, il regarda la direction d'un empire comme un fardeau trop pesant, et, au bout de six mois, il ôta la couronne de dessus sa tête pour la placer sur celle de *Moavia*. La dynastie des *Ommiades* tire son origine de ce dernier. Les instans trop courts du règne d'Hassan furent marqués par une série non interrompue d'actes de bonté, de bienfaisance et d'humanité. Retiré à Médine, ce prince, si digne d'être heureux, mourut généralement regretté en 669. Le trait suivant fera juger de la bonté de son cœur. On rapporte qu'étant un jour à dîner, une esclave, qui le servait, laissa tomber sur lui un potage tout bouillant, et que cette malheureuse esclave se jeta aussitôt à ses pieds en lui disant : « Seigneur, le paradis est pour ceux qui maîtrisent leur colère. » Hassan lui répondit : « Je ne suis point fâché. L'esclave ajouta : « Et pour ceux qui pardonnent. — Je vous pardonne, reprit le calife. — Car Dieu, continua de dire l'esclave, aime tous ceux qui font du bien. » Le prince répliqua aussitôt : « Cela étant, je vous donne la liberté et quatre cents pièces d'argent. » Combien de semblables taits, souvent répétés, feraient chérir les souverains !

HASSAN-SABAH, que certains historiens ont surnommé *le Vieux de la Montagne*, fut le fondateur de la dynastie des Ismaéliens de Perse, qui date de l'an de l'Hégire 483. Ce fut aussi lui qui forma le fameux corps des Bathaniens, corps composé de jeunes gens qu'on regardait comme inspirés, et qui, accoutumés à mépriser la mort, ne connaissaient rien de difficile, ni même d'impossible, quand il s'agissait d'obéir à leur chef. Aussi, à sa voix, ils se précipitaient au milieu des rangs des ennemis, et ne balançaient pas même à sacrifier leur vie par leurs propres mains, quand ils en recevaient l'ordre. C'était par le moyen de tels hommes qu'Hassan faisait périr les souverains qui s'attiraient sa haine ou sa

vengeance. Et ce fut ainsi que moururent assassinés Amerbillah, sultan d'Egypte; Mastarsched, calife de Bagdad, et plusieurs autres princes. Le nom de *Vieux de la Montagne* lui venait du château d'Almut, fort situé dans l'Iraque persique, où il se cachait dans les circonstances où sa personne pouvait courir quelque danger. L'Iraque est une province très-montueuse. Hassan, ayant refusé de payer le tribut accoutumé au soudan de Damas, celui-ci lui envoya un ambassadeur pour lui déclarer, en son nom, qu'il le chasserait de ses états, et qu'il s'en emparerait s'il persistait à ne point vouloir payer le tribut. Hassan, que de semblables menaces n'intimidèrent point, ordonna sur-le-champ qu'on fît venir deux de ses sujets. « Monte sur cette tour, dit-il à l'un, et précipite-toi du haut en bas; et toi, plonge ce fer dans ton cœur, dit-il à l'autre en lui présentant son poignard. » Ces hommes, accoutumés à une obéissance aveugle, exécutèrent sans balancer l'ordre de leur souverain. Hassan, se tournant alors vers l'ambassadeur, lui dit : « Faites savoir à votre maître qu'il n'est pas un seul de mes sujets qui, au plus léger signe, ne soit prêt à répandre ainsi son sang pour moi. » L'ambassadeur, concevant à peine un tel dévouement, retourna vers son souverain, sans avoir obtenu l'effet de sa demande, et Hassan resta, par ce moyen, dispensé de payer le tribut.

HATEMTAI, Arabe de nation, possédant des richesses immenses, vivait dans le 13e siècle. Peu d'hommes portèrent aussi loin que lui la bienfaisance et l'humanité. Le trait suivant prouve combien il était ami de la vérité, et en même temps la franchise avec laquelle il rendait hommage au vrai mérite. On lui demandait un jour s'il connaissait quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui. « Oui, répondit Hatemtai, et je vais vous le prouver. « Me promenant, dit-il, dans la campagne pendant une belle soirée, je vis un malheureux portant sur ses épaules un fagot d'épines qu'il avait ramassées pour se chauffer l'hiver. Je m'approchai de lui et lui demandai s'il connaissait Hatemtai; il me répondit affirmativement. Vous ignorez donc qu'il donne chaque jour du bois à tous ceux qui lui en demandent; pourquoi ne vous présentez-vous pas chez lui comme tant d'autres? — Qui peut vivre du travail de ses mains, répliqua le vieillard, ne peut consentir à contracter des obligations envers Hatemtai. — Suis-je comparable à un tel homme? » ajouta notre Arabe. Réflexion sublime et digne d'un sage, de quelque nation qu'il soit.

HAUTIN (Pierre), était en même temps graveur et fondeur. C'est à lui que l'on est redevable des poinçons au moyen desquels s'imprime la musique. Cette invention remonte à l'année 1525. Sur ces poinçons sont gravés les notes et les filets. Plusieurs des premières éditions d'Hautin se trouvent encore à la bibliothéque de la rue Richelieu à Paris. On y conserve surtout un recueil de chansons, formant 4 vol. in-8° de figure oblongue. Cette édition est de 1530. En 1576 Hautin publia des motets à cinq parties dont l'auteur fut Roland Lassatio, ce qui prouve qu'il parvint à une vieillesse très-avancée.

HEINSIUS (N.), grand-pensionnaire de Hollande, était né en 1633. Il s'était acquis une telle autorité parmi les membres du gouvernement, qu'on peut dire que, sans avoir le titre de souverain, il jouissait de tous les avantages attachés au pouvoir suprême. Ses décisions étaient en quelque sorte des lois, et son avis était toujours celui qu'on adoptait dans le conseil. Guillaume, prince d'Orange, à qui il devait son élévation, et dont, à force de flatterie, il devint le confident le plus intime, le chargea d'une mission très-importante auprès de la cour de France; il s'agissait de discuter ses droits relativement à la principauté d'Orange. Heinsius ne se contenta pas de prendre avec beaucoup de chaleur les intérêts du prince qu'il représentait; mais il soutint encore, de la manière la plus vigoureuse, les prétentions des calvinistes d'Orange. Louvois, alors ministre, ne put voir sans en être offensé la généreuse hardiesse de l'envoyé étranger, et, sans réfléchir aux suites que pouvait avoir sa conduite, il le menaça de le faire enfermer à la Bastille. Cette menace était une violation manifeste du droit des gens, et si elle eût été injurieuse même pour un Français, elle devenait

un outrage bien plus grave, étant adressée à un personnage revêtu d'un caractère qu'on a toujours regardé comme sacré. Heinsius, magistrat d'un peuple libre, ne supporta qu'avec peine une semblable mortification, et le souvenir en resta profondément gravé dans son cœur. Décidé à saisir toutes les occasions qui se présenteraient pour satisfaire sa vengeance, il se montra ouvertement l'ennemi de Louis XIV, dans la guerre de la succession d'Espagne; et, uniquement occupé d'humilier en même temps et la France et le souverain qui la gouvernait, il s'opposa constamment à la paix. Il était d'ailleurs entretenu dans ces sentimens par le prince Eugène et par Marlborough, qui lui faisaient une cour servile. On a de la peine à croire que deux personnages de cette importance aient plusieurs fois attendu, sans murmurer, deux heures entières dans l'antichambre du grand-pensionnaire. La paix se conclut, et les états de Hollande connurent enfin la véritable position de leurs finances. La continuation de la guerre avait occasionné des dépenses énormes, qui non-seulement avaient épuisé le trésor public, mais qui avaient encore nécessité des emprunts véritablement ruineux. Les chefs de la république ouvrirent les yeux, et, reconnaissant toute l'étendue du mal, crurent qu'avant de chercher à y remédier il fallait ôter à Heinsius le timon des affaires. Il fut donc dépouillé de toutes ses places, et réduit à l'état de simple particulier. Cette disgrâce éclatante l'accabla de chagrins, et, ne pouvant les supporter, il mourut, le 3 août 1720, âgé de 87 ans. Pendant cette longue suite d'années il conserva sans interruption toute sa vigueur de corps et d'esprit. Il avait été grand-pensionnaire pendant trente ans, et pendant trente ans il avait été assez adroit pour exercer un véritable despotisme, sans effaroucher les chefs d'un gouvernement démocratique. Cependant il réunissait en lui seul tous les pouvoirs, s'étant fait remettre même la garde des sceaux.

HERIC D'HORY, s'acquit au 11e siècle, par ses vastes connaissances, une réputation aussi étendue que méritée. Il excellait en même temps dans la poésie latine, l'histoire et la théologie. Charles-le-Chauve avait une si grande opinion de son mérite qu'il le consulta sur plusieurs objets de littérature, et ne dédaigna pas d'entretenir avec lui une correspondance suivie. Ce savant était tout ce que pouvait être à cette époque l'homme qui tendait à la célébrité. On ignore en quelle année il mourut; on sait seulement qu'il parvint à un âge avancé.

HÉRIS (Guillaume), naquit à Liége en 1657. Après avoir été quelque temps incertain sur la profession qu'il adopterait, il entra chez les Carmes, et y fit profession. Il mourut sur la fin du 17e siècle. Ses principaux ouvrages sont des panégyriques des saints de son ordre; il en a publié un volume entier. On ne trouve nulle part une méthode semblable à la sienne; aussi dit-il lui-même qu'il a loué ses saints, *cum extraordinaria methodo*. On en jugera par les extraits ci-après. Le premier est tiré d'un éloge de saint Louis: *Ludovicus, Lutetianorum legislator laudatissimus, Lutetiam liberali lumine, Lugdunumque locupletavit, lepore laudabilis, litteraturâ laudabilior, liberalitate laudabilissimus.* Dans le second est décrite la prise de saint Louis par les Sarrasins: *Lacrymabilem luctum lugete; ligatur Ludovicus; lumbi, latera, lacerti, laqueis ligaminibusque ligantur; luxurantia lacerantur lilia; lacessantur legiones; languent Ludovisianæ lauri; latinaque labara labefactantur.* Chaque mot, comme on le voit, commence avec un *L*, lettre initiale du nom *Louis*. On ne voit pas trop quel peut être le mérite d'une méthode de ce genre. Héris réunit, en 1691, dans un volume in-4°, des vers sans nombre qu'il avait faits en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liége. Cet auteur est peu connu; il n'en est fait mention dans aucune Biographie moderne.

HERNÉ, guerrier français, fut un de ces braves dont la vie comme la mort honore le pays qui les vit naître, et dont le nom mérite de passer à la postérité. Herné était employé à la défense de Paris, quand, au 9e siècle, les Normands vinrent attaquer cette ville; ils l'assiégèrent en 886, et pénétrèrent jusqu'au Petit Châtelet, qui alors était

entouré d'eau. Douze Parisiens, du nombre desquels était Herné, se renfermèrent dans ce petit fort, et y tinrent tête à quarante mille ennemis, qu'ils arrêtèrent pendant quelque temps.. Les Normands furieux, et en même temps humiliés d'une telle résistance, prirent enfin le parti d'incendier le fort; les douze braves, forcés de sortir de leur retraite, s'emparèrent d'un petit tertre placé en avant de la tour, et s'y battirent avec une intrépidité qui semblait avoir quelque chose de surnaturel. Cependant, accablés par le nombre, ils demandèrent à capituler, et se rendirent prisonniers; les Normands prirent l'engagement de conserver la vie à ces douze héros; mais à peine les eurent-ils désarmés, qu'ils se jetèrent sur eux et les massacrèrent; ils firent cependant grâce à Herné, à cause de son extérieur avantageux, et de l'intrépidité qu'il avait montrée. Ce guerrier généreux, ne voulant pas devoir la vie à des traîtres, et ne pouvant d'ailleurs se déterminer à survivre à ses valeureux compagnons, arracha une épée des mains d'un soldat qui se trouvait près de lui, et, fondant sur les ennemis, il en immola un grand nombre à sa vengeance, et périt glorieusement percé de mille coups. Un seul de ces braves échappa à la fureur des Normands, en se jetant dans la Seine qu'il traversa à la nage.

HEUZET (N.), fut professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, et s'y fit une réputation très-avantageuse. Il est l'auteur de deux recueils qui furent admis comme livres élémentaires dans toutes les universités de France, et qui font encore partie des catalogues des auteurs ecclésiastiques. L'un de ces recueils est : *Selectæ è Veteri Testamento historiæ*, in-12; et l'autre : *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, aussi in-12. On trouve dans ce livre un choix des plus belles maximes de morale, réunies aux histoires tirées des écrivains profanes; de sorte que ce recueil n'est pas moins utile aux jeunes gens, sous le rapport des mœurs, que sous celui de l'étude de la langue latine. On remarque que l'auteur s'est attaché surtout à ne donner que des morceaux choisis, et à joindre la clarté des expressions à la solidité des pensées. M. Heuzet mourut vers le milieu du 17e siècle.

HIÉMÈRE, vivait sous le règne de Denis, tyran de Syracuse. Cette femme courageuse est connue par un de ces traits hardis qui presque toujours conduisent à l'immortalité. Tandis que tous les Syracusains, gémissant sous le barbare despotisme de Denis, formaient secrètement des vœux pour s'en voir délivrés, Hiémère, alors fort âgée, ne manquait jamais un seul jour de se rendre au temple, et de prier les dieux de conserver les jours de Denis. Le tyran, instruit des vœux que formait Hiémère, et ne soupçonnant guère quel pouvait en être le but, la fit venir, et lui demanda à quoi tendaient ses prières. Cette femme, sans être intimidée par la présence du tyran, lui dit d'un ton assuré : « Dans ma jeunesse, Syracuse gémissait sous un tyran cruel; je priai les dieux de l'en délivrer; ils m'exaucèrent, mais ils nous en donnèrent un plus cruel encore; je demandai aussi sa mort, et je l'obtins; vous avez pris sa place, et vous êtes pire que lui; je prie donc les dieux de ménager vos jours, dans la crainte que votre successeur ne soit encore plus méchant que vous. »

HIGMORE (NATHANAEL), célèbre anatomiste du 17e siècle, était né à Oxford. Doué d'une intelligence peu commune, susceptible d'une très-grande application, et passionné pour l'étude, il se livra entièrement à l'anatomie, science dans laquelle il fit des découvertes très-intéressantes. On n'est pas bien certain si ce fut lui qui découvrit le sinus; mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'encore aujourd'hui le sinus maxillaire se nomme *Antre d'Higmore*. Il a publié in-fol. un ouvrage intitulé *Disquisitio anatomica*, dans lequel il a suivi avec une exactitude scrupuleuse la circulation du sang dans les parties du corps même les plus petites.

HIGMORE (JOSEPH), peintre célèbre, naquit à Londres en 1692, et mourut en 1780. On a de lui plusieurs ouvrages estimés; cependant celui qui lui fit le plus d'honneur est *La pratique de la perspective, d'après les principes de Taylor*, in-4°, 1763. Il fut connu pour très-bon peintre d'a-

bord en Angleterre, où il fit les portraits de plusieurs grands seigneurs, et ensuite, dans différentes cours de l'Europe qu'il parcourut, et où il peignait les hommes du plus haut rang : ce fut lui qui dessina les figures qui se trouvent dans *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*, romans de Richardson. Les planches anatomiques de Cheselden sont aussi de lui.

HILAIRE (N. DE SAINT-), vivait sous Louis XIV, et servit avec distinction dans les armées de ce souverain. Il était lieutenant-général d'artillerie en 1675. Au moment où il examinait, avec M. de Turenne, une batterie de canons qu'il avait fait placer près du village de Saltzbach, un boulet lui emporta le bras, et tua M. de Turenne. Le fils de M. de Saint-Hilaire, qui se trouvait en ce moment à peu de distance de lui, poussa un cri d'effroi et de douleur, en voyant son père couvert de sang : « Taisez-vous, mon fils, dit ce généreux guerrier ; ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, mais ce grand homme qui n'est plus » ! Et, en disant ces mots, il lui faisait voir le corps du grand Turenne. Ces paroles remarquables ne sont pas moins honorables pour celui qui les prononça, que pour le héros en faveur duquel elles étaient dites.

HOLBACH (PAUL-THIERRI, baron de), savant minéralogiste, était membre des académies de Pétersboug, de Manheim et de Berlin. Possédant une fortune considérable, il put se livrer entièrement à son goût pour les arts, dont il fut l'ami prononcé. Il avait une bibliothéque nombreuse, et il prêtait ses livres avec beaucoup de facilité ; il les donnait même souvent à ceux à qui ils étaient nécessaires pour leur instruction, ou qui pouvaient s'en servir avec avantage. On l'a entendu dire plusieurs fois : « Je suis riche ; mais je ne vois dans la fortune qu'un instrument de plus pour opérer le bien plus promptement et plus efficacement ». Bienfaisant et philosophe, non-seulement il se plaisait à secourir les malheureux, mais il rendait encore des services importans à tous ceux qu'il regardait comme devant inspirer de l'intérêt. Le plaisir de faire de bonnes actions était la seule récompense qu'il ambitionnât ; cependant une marque d'ingratitude lui était pénible : « Je ne cours pas après mon argent, disait-il ; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les désire. » Ceux qui ont vécu avec lui assurent qu'il était d'un caractère enjoué, et que sa société était fort agréable. Trompé sans doute par des envieux ou par des méchans, J.-J. Rousseau en a parlé d'une manière toute contraire dans ses Confessions. Le baron d'Holbach était originaire du Palatinat ; mais il s'était fixé à Paris, où il mourut le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans. Il a publié les ouvrages ci-après : 1° *L'Art de la verrerie de Neri*, in-4°, 1755 ; 2° *Minéralogie de Wallerius*, 2 vol. in-8°, 1753 ; 3° *Introduction à la minéralogie*, 2 vol. in-12, 1756 ; 4° *Chimie métallurgique*, traduite de Geltert, 2 vol. in-12, 1758 ; 5° *OEuvres métallurgiques*, traduites d'Orschall ; in-12, 1760 ; 6° *Pyritologie*, ou *Histoire naturelle de la Pyrite*, traduite de Henckel, in-4°, 1660 ; 7° *Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, traduite de Lehmann, in-12, 1759 ; 8° *L'art des mines*, traduit du même, in-12, 1759 ; 9° *OEuvres de Hentckel*, traduites de l'allemand, 2 vol. in-4°, 1760 ; 10° *Traité de physique*, traduit de Lehmann, 3 vol. in-12, 1759 ; 11° *Recueil des mémoires de chimie et d'histoire naturelle des académies d'Upsa et de Stockholm*, traduit de l'allemand, 2 vol. in-12 ; 12° *Les plaisirs de l'imagination*, poëme, traduit de l'anglais d'Akenside, in-8°, 1769 ; 13° *Élémens de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*. On trouve dans cet ouvrage posthume, qui n'a été imprimé qu'en 1790, in-12, beaucoup d'ordre, de clarté et de précision.

HOLLIS (THOMAS), gentilhomme anglais, naquit à Londres en 1720. Passionné pour la liberté, il embrassa avec chaleur la cause des Anglo-Américains, et fit des sacrifices considérables pour contribuer à son triomphe. Son amour pour l'indépendance se manifestait dans toutes les occasions. Les mémoires de sa vie, écrits par

lui-même, et imprimés à Londres en 1780, 2 vol. in-4°, contiennent de superbes gravures de Bartolozzi ; on y trouve aussi les portraits de plusieurs personnages peu connus et même d'une naissance obscure, mais qu'il avait affectionnés, à cause de leur dévouement pour le maintien de la liberté. Au bas de chaque gravure est placé un bonnet de liberté. Il avait en sa possession quelques-uns des membres de Milton, qu'il conservait comme la chose la plus précieuse, et dans presque tous ses appartemens on trouvait des portraits de cet homme célèbre ; on en comptait chez lui jusqu'à sept. Thomas Hollis visita plusieurs des royaumes de l'Europe, et quoique sa fortune ne fût que médiocre, il trouva moyen de subvenir aux dépenses que nécessitaient ses voyages, et en même temps de satisfaire son penchant à la bienfaisance. Sachant se contenter de peu, il trouvait dans ses économies de quoi faire des actes de générosité. Les mémoires de sa vie offrent des particularités assez curieuses, mais le style en est trop diffus, et il y règne en général beaucoup de confusion. Il mourut en 1784.

HONG-KILA, était femme de Hupilay, cinquième empereur du Mogol, qui monta sur le trône vers le 13e siècle. Cette princesse, douée des vertus les plus précieuses, se distingua surtout par sa grande modération. Elle mourut en 1281, et emporta les regrets de tous ceux qui avaient été assez heureux pour l'approcher. En 1276, Kont-Song, empereur de la Chine, ayant été dépouillé d'une partie de ses états, et fait prisonnier par Hupilay, fut envoyé avec sa famille à Changton, ville capitale de la Tartarie. Hong-Kila, touché du sort de cet infortuné prince, eut pour lui tous les égards que l'on doit au malheur, et prodigua à sa famille entière les soins les plus touchans et les plus empressés. Elle ne put s'empêcher de verser des larmes en voyant les trésors dont l'empereur son mari s'était rendu maître, et que tous les grands de la cour contemplaient avec des transports de joie extraordinaires. Après avoir gardé quelque temps le silence, Hong-Kila se tourna vers Hupilay, et lui dit avec l'accent de la douleur : « Seigneur, les dynasties ne sont pas éternelles ; jugez, par la révolution qui précipite celle de Song, ce qui peut arriver à la vôtre. »

HORMISDAS III, roi de Perse, était fils de Chosroès-le-Grand, et lui succéda en 580. Il avait été élevé par un sage nommé Buzurge, qui avait vainement cherché à lui inspirer, avec l'amour du travail, des sentimens dignes d'un souverain. Uniquement occupé de plaisirs, et ne cherchant qu'à satisfaire ses passions, sans penser qu'il devait être un jour le chef suprême d'un grand peuple, Hormisdas passait la plus grande partie des nuits en festins et en débauches, et par conséquent était forcé de donner au sommeil une portion de la journée. Son instituteur prenait quelquefois la liberté de le réveiller, et, par des réflexions sages et des observations judicieuses, il cherchait à le détourner du vice, et à le ramener à la vertu ; il s'appliqua surtout à lui peindre sous des traits frappans les avantages de la diligence, et à lui faire sentir combien cette vertu était précieuse chez un souverain. Les remontrances de Buzurge finirent par devenir insupportables à son élève, dont le cœur était déjà gâté. Le jeune prince, voulant faire connaître à son maître, d'une manière positive, l'inutilité de ses leçons, eut recours à un moyen qui n'était que le prélude des violences qu'il devait exercer par la suite envers ses sujets. Il aposta un jour, de grand matin, sur le chemin où passait Buzurge, quelques soldats qui l'arrêtèrent, et lui enlevèrent tout ce qui se trouva sur lui. L'instituteur s'en plaignit ; mais Hormisdas lui répondit qu'il n'eût pas eu cette mauvaise rencontre, s'il eût été moins diligent. Buzurge lui répliqua : « Cette aventure prouve au contraire que les voleurs ont été plus diligens que moi, et que, pour arrêter leurs excès, vous deviez être plus diligent qu'eux. » Cette observation judicieuse ne fut pas plus écoutée que les autres. Hormisdas, une fois monté sur le trône, ne mit plus de bornes à ses meurtres ; aussi fut-il généralement détesté. Dans une guerre qu'il eut à soutenir pendant huit ans contre les Romains, il fut constamment battu, et perdit

tous ses bagages, et ses éléphans. Tant de revers ne le déconcertèrent point; mais, voulant encore tenter les hasards des combats, il leva une armée formidable, et la fit marcher contre ses ennemis. Varanès, qui la commandait, ne fut pas plus heureux que les autres généraux, et fut mis en pleine déroute. Ce guerrier éprouva à la suite de sa défaite une injure que rien ne peut réparer parmi les Perses; Hormisdas lui envoya un habit de femme. Varanès ne dissimula plus alors son ressentiment; résolu de périr ou de se venger, il excita une révolte; et, se mettant à la tête des mécontens, il marcha contre Hormisdas, et le fit prisonnier. La vengeance qu'il tira de celui qui l'avait humilié fut terrible; car, non content d'avoir fait massacrer son épouse en sa présence, il lui arracha les deux yeux, le chassa du trône et y fit monter son fils, qui fut Chosroès II. Ce fils barbare, oubliant à son tour les premiers sentimens de la nature, fit assassiner son père à coups de bâton. Telle fut la fin tragique d'Hormisdas. Sa mort, bien digne d'un tyran, arriva en l'année 590, après un règne de dix ans.

HORMOUZAN, général persan, fut un ennemi redoutable pour les Arabes; il avait, dit-on, assisté contre eux à soixante-dix batailles ou combats; mais enfin un revers de fortune le fit tomber au pouvoir de ses ennemis. Omar II, successeur de Mahomet, devant qui il fut amené, ordonna qu'on le mît à mort. Hormouzan, pressé par une soif ardente, demanda à boire; mais l'idée du supplice auquel il était destiné avait fait sur lui une telle impression, et la frayeur s'était si fortement emparée de tous ses sens, qu'il refusa la coupe qu'on lui présenta. Omar, cherchant à le tranquilliser, promit qu'il ne lui serait rien fait avant qu'il eût bu. Hormouzan, qui malgré son trouble extrême conservait encore un reste de sa présence d'esprit, sut profiter habilement de la réponse d'Omar; d'abord il refusa constamment de boire, étant assuré par là de prolonger son existence, et ensuite il prétendit que sa grâce était prononcée. Il ne se trompa pas, l'empereur ottoman lui pardonna.

HOWARD (John), philanthrope anglais, a rendu son nom immortel par sa bienfaisance et son humanité; on peut dire de lui qu'il consacra tous les instans de sa vie au soulagement des malheureux privés de leur liberté. Il ne s'occupa pas seulement des infortunés de son pays, il porta sa sollicitude sur ceux de l'Europe entière, et ne négligea aucun des moyens qu'il crut propres à adoucir leurs souffrances. Le régime des prisons d'Angleterre offrait des abus frappans; il en était de même des différentes maisons de détention; M. Howard en prit une connaissance exacte, et fit à ce sujet des représentations au parlement. Ses démarches ne furent point infructueuses, et le sort des prisonniers éprouva de grandes améliorations. Après ce premier succès M. Howard porta ses vues philanthropiques vers les différens Etats du continent; il parcourut la Hollande, l'Allemagne et même la Russie; il se rendit ensuite en Suède et en Danemarck, et de là en France et en Italie; partout il s'ouvrit l'entrée des prisons, partout il pénétra dans les cachots les plus obscurs, et partout il porta des soulagemens et des consolations. Les hommes éclairés et sensibles de tous les pays accueillirent avec distinction ce bienfaiteur de l'humanité. M. Howard ne se borna pas aux prisons, il visita aussi avec le plus grand soin les hôpitaux et les établissemens destinés à recevoir des malades ou des infortunés. Enfin il porta un œil d'intérêt sur tous les lieux qui servaient d'asile aux malheureux. Ayant fait le sacrifice de sa vie pour soulager celle des autres, rien n'arrêtait son zèle infatigable; l'air le plus infect, la contagion la plus dangereuse, les choses même faites pour inspirer le plus d'horreur, il bravait tout pour faire un acte de bienfaisance. Après son retour en Angleterre, M. Howard publia un ouvrage intitulé : *Etat des prisons de l'Europe*. Cet ouvrage, résultat de ses observations, fit en général beaucoup de sensation, et fut traduit en français en 1788. On trouve, sur les prisons des différens Etats de l'Europe, des notes d'où il résulte que, dans la Hollande, les prisons sont d'une très-grande propreté, que les prisonniers y sont traités avec beaucoup d'humanité, que des méde-

cins et des chirurgiens attachés à chacune d'elles y font des visites régulières tant pour soigner les malades que pour y entretenir la salubrité, que les criminels même sont renfermés chacun dans une chambre séparée et bien aérée, et qu'ils y ont un bois de lit, une paillasse et une couverture. On observe à ce sujet que les crimes sont peu nombreux en Hollande, et que la justice y prononce rarement la peine capitale. — En Allemagne, beaucoup de prisons sont bâties sur le bord des rivières, ce qui est d'un très grand avantage; mais on n'y trouve pas la même propreté qu'en Hollande. La justice dans ce pays se rendant promptement, l'examen des causes et l'exécution des jugemens ne souffrant presque point de délai, les prisonniers y sont en petit nombre. Les légers délits sont ordinairement punis par une rigoureuse abstinence au pain et à l'eau. Quant aux criminels ou jugés ou sur le point de l'être, on leur accorde à peu près tout ce qu'ils demandent pour leur nourriture. Placés dans une chambre commode, ils peuvent y être visités par leurs parens et leurs amis, et depuis le moment de leur condamnation jusqu'à celui de leur mort, ils sont accompagnés d'un ministre de la religion, qui cherche à adoucir leurs derniers instans. On ne met en Allemagne les prisonniers au cachot que dans des cas indispensables, et on les charge rarement de fers. — En Russie, en Suède, en Danemarck, les prisons, peu soignées, sont généralement humides, malpropres, et par conséquent malsaines, et les prisonniers y sont traités avec beaucoup de sévérité. On voit encore dans les prisons de Copenhague, scellés dans la muraille, les fers qui avaient accablé les comtes Brandt et Struencée. Ce dernier surtout avait tellement été incommodé par l'air méphitique de son cachot, qu'en allant au supplice il s'écria avec une espèce d'enthousiasme, que rien n'égalait le bonheur de respirer un air sain et frais. En Russie il n'y a point de cachots; aussi la maladie qu'on appelle *maladie des prisons* y est-elle absolument inconnue. — Dans la Suisse, les prisons sont tenues proprement; chaque détenu est renfermé seul dans une chambre plus ou moins grande, mieux ou plus mal éclairée, suivant la nature des crimes; mais on ne fait point usage des fers. On accorde ordinairement aux prisonniers douze sous par jour, et il existe presque partout des poêles au moyen desquels les prisons sont chauffées pendant l'hiver. Lorsque M. Howard visita la Suisse, il trouva trois prisonniers seulement à Schaffhouse; il n'y en avait point à Lauzannes ni dans plusieurs autres cantons. — Il n'en était pas de même à Venise et à Naples; la principale prison de la première de ces villes contenait au moins quatre cents prisonniers; on en comptait environ mille à Naples dans la prison connue sous le nom de *Vicaria*. M. Howard trouva beaucoup moins de prisonniers dans la Toscane, dans le Piémont et dans les Etats romains; mais il remarqua qu'il s'y faisait de très-fréquentes exécutions. Il vit aussi avec peine que la torture était encore en usage dans la plupart de ces Etats; cependant il est peu de pays où les pauvres et les détenus reçoivent autant de secours. — M. Howard ne fut pas moins surpris de la manière dont on nourrissait les prisonniers en Portugal, que de la lenteur avec laquelle on y rendait la justice. Les détenus ne doivent leurs alimens qu'à la charité publique; avant leur jugement ils languissent presque toujours plusieurs années dans les prisons, et parfois ils y restent encore long-temps, même après une condamnation à mort. Les geôliers prenaient souvent sous leur responsabilité de laisser sortir sur parole des prisonniers quoique condamnés. On rapporta à M. Howart un trait de ce genre qui lui parut très-extraordinaire. Un homme condamné à la peine capitale avait obtenu la permission d'aller dans sa province où il travaillait tranquillement depuis sept ans, quand le geôlier lui annonça que l'ordre de son exécution était arrivé; ce malheureux, sans balancer, revint dans sa prison, et ne chercha pas même à se soustraire à la mort qui l'attendait. Le roi, instruit d'un tel acte de fidélité à remplir sa promesse, accorda la grâce au condamné. On tire souvent, en Portugal, les condamnés des prisons pour les envoyer comme soldats au Brésil ou dans les Indes.

— L'Espagne est, de tous les Etats de l'Europe, celui où le régime des prisons est le plus sévère. Le nombre des prisonniers y est parfois si grand, qu'on les entasse les uns sur les autres; une grande partie sont chargés de fers et plongés dans d'affreux cachots, que l'humidité rend insupportables. Les prisons de l'inquisition étaient inaccessibles. — Dans la visite qu'il fit des prisons, tant à Paris que dans différentes provinces de la France, M. Howard signala ces abus, dont il proposa la réforme; mais la France ne fut pas le pays où ses vues bienfaisantes furent le mieux accueillies. Ce philanthrope si estimable, et qui n'eut guère d'imitateurs, mourut en 1790 à Cherson dans la Crimée. L'abbé Delille lui a consacré des vers charmans dans son poëme de la Pitié.

HUBERT (François), naturaliste très-estimé, était né en Suisse. Privé de la vue dès sa jeunesse, il resta quelque temps sans pouvoir se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, science pour laquelle il avait une véritable passion, mais il suppléa à la perte de ses yeux en prenant un domestique intelligent qui lui servait de lecteur et d'observateur. Secondé par ce domestique, qui était originaire du pays de Vaud, et qui se nommait *François Burnens*, il fit non-seulement des observations curieuses, mais encore des découvertes très-intéressantes. Il porta particulièrement son attention sur les abeilles; il s'appliqua à connaître leurs mœurs, leurs maladies, le produit de leur industrie et la manière dont elles se fécondent. Il prouva que les mères-abeilles étaient fécondées par les bourdons en volant, et mit fin par là aux discussions qui existaient depuis longtemps entre deux sociétés savantes de l'Allemagne, dont l'une, établie à Bautzen dans la haute Lusace, prétendait que les abeilles femelles devenaient fécondes sans le concours des mâles; tandis que l'autre, qui tenait ses assemblées à Lautom, assurait que les œufs étaient fécondés à l'extérieur par les faux-bourdons. M. Hubert mourut aux approches de la révolution; ce fut lui qui inventa les ruches à feuillets.

HUGHES (Jean), est regardé comme un des écrivains des plus agréables de l'Angleterre. Né à Marlborough en 1677, il montra beaucoup de goût pour le dessin, la musique, la poésie et tous les arts d'agrément. Son tempérament valétudinaire l'éloigna entièrement des études sérieuses. On a de lui une *Ode au Créateur de l'univers;* morceau qu'on peut comparer avec avantage aux productions lyriques les plus brillantes des poëtes anglais. Il est aussi l'auteur d'une tragédie intitulée *Le Siége de Damas.* On trouve dans cette pièce, où se montre le génie de l'auteur, des détails pleins d'intérêt, et des situations véritablement tragiques. Hughes travailla aussi au *Spectateur anglais.* Il était le contemporain et l'ami d'Addisson. Il mourut en 1719, âgé seulement de 42 ans.

HUGUETAN (Jean), était établi à Lyon, où il faisait un commerce extrêmement étendu dans la librairie. Né en 1646 d'un père qui était protestant, après la révocation de l'édit de Nantes il fut obligé de quitter la France, et il se retira en Hollande. Pour se faire payer d'une certaine somme qui lui était due par le gouvernement français, il eut recours à un stratagème qui lui réussit, mais qui pouvait avoir des suites peu favorables pour lui. Il promit à Louis XIV de lui avancer des fonds considérables, à condition que sa première créance serait acquittée auparavant. Le roi, qui ne soupçonnait guère la fourberie dont il allait être la dupe, donna des ordres pour qu'il fût payé. Huguetan n'eut pas plutôt reçu son argent, que, bien résolu de ne pas remplir sa promesse, il songea à prendre les moyens de se soustraire à la vengeance du souverain qu'il avait trompé. Il alla donc se cacher en Allemagne, et il resta dans ce pays jusqu'en 1720. Il se rendit ensuite en Danemarck, où il établit une banque qui devint par la suite très-célèbre. Les Danois lui furent aussi redevables de l'établissement de plusieurs compagnies de commerce, et de différentes manufactures de soie et de laine. Il obtint de Frédéric IV que sa terre de Suldesteen fût érigée en comté. Il mourut à Copenhague en 1750, à l'âge de 104 ans. Il était possesseur d'une fortune immense. On a dit de lui qu'il augmentait son bien en marchand, et qu'il le dépensait en seigneur.

HYPSICRATÉE, femme de Mithri-

date, roi de Pont, fut une héroïne de son temps. Cette princesse, aussi vertueuse que belle, chérissait son époux au point de ne pouvoir se déterminer à se séparer de lui, même momentanément. Elle l'accompagna dans toutes les guerres qu'il entreprit, ou qu'il eut à soutenir; et, afin de rester constamment à ses côtés, elle avait accoutumé ses membres délicats à supporter les fatigues, les intempéries de l'air et le poids des armes : elle s'était aussi fait une habitude de monter à cheval. Cette femme courageuse n'était effrayée ni par le bruit des armes ni par le danger des combats, et montra dans toutes les occasions un courage au-dessus de son sexe.

I.

IBRAHIM EFFENDI était né en Pologne. Conduit par les circonstances dans les Etats du Grand-Seigneur, il sut se concilier la bienveillance de ce prince; et, joignant au génie la valeur d'un grand capitaine, il parvint aux premières dignités de l'empire ottoman. En 1728 il établit en Turquie une imprimerie dont les caractères lui furent fournis par le comte de Bonneval; mais cet établissement utile ne subsista pas long-temps, et fut bientôt renversé par le fanatisme religieux. Les principaux motifs de sa destruction furent, qu'on pourrait laisser glisser des fautes dans l'Alcoran en l'imprimant, et le divan regarda comme une profanation de tracer le nom de Dieu avec de l'encre dans la composition de laquelle il entre du fiel de bœuf. Les seuls ouvrages qui paraissent avoir été imprimés en Turquie sont : un *Traité sur l'art militaire*, une *Relation de l'expédition contre les Aghuans*, une *Histoire* et une *Grammaire turque*.

ICASIE, l'une des plus belles filles de la Turquie, était née à Constantinople. L'empereur Théophile, ayant résolu de prendre une épouse, fit assembler toutes les jeunes personnes de ses Etats remarquables par leur beauté, afin de fixer son choix parmi elles; et Icasie était de ce nombre; par ses attraits enchanteurs, elle charma les yeux, et séduisit le cœur du souverain. Les grâces de la figure et du corps n'étaient pas le seul don qu'elle eût reçu de la nature. Celle-ci, prodigue en sa faveur, l'avait douée d'un esprit infiniment supérieur à celui de toutes ses rivales, et cependant cet avantage même mit un obstacle invincible à son élévation et à sa fortune. L'empereur allait l'épouser quand une réponse trop fine de cette belle le fit tout à coup changer de résolution. Tant d'esprit dans une femme lui donna des inquiétudes pour l'avenir; et, pensant que la sienne pourrait un jour le subjuguer et le gouverner à son gré, il ne trouva pas d'autres moyens d'obvier à cet inconvénient si dangereux pour un souverain, que de renoncer à Icasie. Il prit donc une autre épouse, moins séduisante et moins belle sans doute, mais aussi moins à craindre pour lui. Icasie, délaissée, renonça pour toujours à la société, et alla se renfermer dans un monastère, où elle s'occupa uniquement d'objets de dévotion. On a d'elle plusieurs ouvrages de piété.

IGOR, était fils de Nourick, souverain de la Russie, et monta sur le trône après lui. Ambitieux, quoique déjà maître d'un vaste empire, et aimant d'ailleurs naturellement la guerre, il se rendit d'abord la terreur de tous les peuples qui l'avoisinaient; mais bientôt, étendant ses vues plus loin, il réunit une armée de quatre cent mille hommes, équipa dix mille barques, et se rendit en orient. Rien ne résista à sa marche triomphante; le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie, après avoir été ravagés et désolés, furent soumis à son empire; et la Grèce entière eût été inondée de sang, si ses habitans n'eussent eu recours à un moyen affreux sans doute, mais le seul qui pût les délivrer d'un ennemi si redoutable. Ils lancèrent sur sa flotte des feux grégeois, et ils l'eussent entièrement détruite si Igor n'eût pris le parti de s'éloigner. Après la mort de ce prince,

arrivée en l'an 945, le souverain pouvoir passa entre les mains de son épouse, nommée Alga. Cette reine gouverna avec sagesse, et embrassa le christianisme dans les dernières années de sa vie.

ITHACE, évêque de Sossube, en Espagne, vivait sous l'empire de Gratien. D'un esprit intolérant, il se montra le persécuteur le plus acharné des priscillianistes, hérétiques de ce temps, et porta si loin la passion qui l'animait contre eux qu'il s'en fit des ennemis très-dangereux. Il ne tarda même pas à s'en apercevoir, et pour éviter les effets de leur vengeance, il fut obligé de quitter l'Espagne et d'aller chercher un asile dans les Gaules. Sous Maxime il se déchaîna de nouveau contre la même secte, et demanda qu'on condamnât à mort tous ceux qui seraient convaincus d'en faire partie. La mort de Maxime le fit changer de langage, et le laissa lui-même en butte au ressentiment de ses ennemis, qui furent assez puissans pour le faire condamner à l'exil, et obtenir qu'il fût privé de la communion ecclésiastique. Ces peines ne furent ni injustes ni trop sévères, car Ithace, hardi jusqu'à l'impudence, rempli de vanité et fastueux à l'excès, n'avait aucune des qualités qui conviennent à un évêque, et sa vie entière ne fut qu'un tissu d'imprudences, pour ne rien dire de plus. Il mourut dans son exil l'an 390.

J.

JABLONSKI (Paul-Ernest), naquit en 1693. Il embrassa l'état ecclésiastique et obtint la chaire de théologie à l'université de Francfort sur l'Oder; il devint aussi pasteur de la même ville. Il s'est beaucoup occupé de la langue et des antiquités égyptiennes; il est même parvenu à en éclaircir plusieurs articles. Il publia en 1750 un Traité sur la religion des égyptiens qu'il intitula : *Pantheon Egyptiacum*. Ce livre, imprimé à Francfort-sur-l'Oder, en 3 vol. in-8°, est le plus connu de ses ouvrages. On a encore de lui 1° *De Memnone Græcorum*, in-4°, avec figures, 1753, Francfort; 2° *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 4 vol. in-8°.

JACQUES III, duc de Courlande, possesseur d'un petit état, eut toutes les qualités qui distinguent les grands souverains. Il eût acquis de la célébrité si le hasard l'eût placé sur une théâtre plus vaste que celui où sa naissance l'appela. Politique habile, il conclut, avec la France et l'Angleterre, des traités qui lui furent avantageux. Administrateur sage et prudent, on n'entendit jamais ses sujets se plaindre de son gouvernement. Ses finances furent toujours dans un état satisfaisant, et sa marine, quoique peu considérable, étendit sa navigation non-seulement aux Antilles et dans les ports de l'Islande, mais même jusque dans l'Afrique. Trop faible pour inspirer de la crainte, il ne dut qu'à son mérite la gloire et la considération qu'il acquit en Europe. Il vivait au commencement du 17e siècle.

JAROSLAW, grand duc de Russie, vivait dans le 10e siècle. Peu de cours, de son temps, furent aussi brillantes que la sienne; naturellement bienfaisant, il s'occupa constamment du bonheur de ses sujets. Ce fut lui qui le premier rédigea des lois par écrit dans la Russie, et ces lois étaient une espèce de code de jurisprudence qu'il avait donné, en 1019, aux habitans de Novogorod. Sa sollicitude se porta aussi sur l'éducation de la jeunesse, et il fonda des écoles publiques, dans lesquelles trois cents enfans recevaient chaque année une instruction gratuite. Tous les princes malheureux trouvèrent auprès de lui un asile assuré. Jaroslaw fut aussi le protecteur des sciences, il consacrait à la lecture une grande partie du temps qu'il n'employait pas au soin de ses États. Il réunit à sa cour un certain nombre de savans, et fit traduire en langue russe plusieurs livres écrits en grec.

JARRY (Nicolas), maître d'écriture, surpassa tous ceux qui avant lui avaient acquis quelque célébrité en ce genre, ou, pour mieux dire, il porta la perfection de l'écriture à un tel point qu'on ne lui connaît point d'imitateurs. On a de lui des chefs-d'œuvres d'ornement et de goût qui ont été faits d'un simple trait de plume. Ses ouvrages sont autant de monumens précieux qui ne se trouvent que chez des personnes puissantes. Il existait dans la bibliothèque de madame La Vallière un manuscrit de 120 feuilles sur vélin, in-8°, en lettres rondes et bâtardes, intitulé : *Heures de Notre-Dame*. Debure, en parlant de ces Heures, écrites en totalité de la main de Jarry, s'exprime ainsi : « Elles sont un chef-d'œuvre d'écriture. Le fameux Jarry, qui n'a pas eu encore son égal en l'art d'écrire, s'y est surpassé, et a prouvé que la régularité, la netteté et la précision des caractères du burin et de l'impression, pouvaient être imitées avec la plume, à un degré de perfection inconcevable. Ce beau manuscrit, orné de sept miniatures, a été vendu, en 1784, seize cents et une livres. » Jarry fit, en 1641, in-8°, la *Guirlande de Julie*, pour mademoiselle de Rambouillet. Ce manuscrit, sur vélin, que Huet a appelé le chef-d'œuvre de la galanterie, est composé de trente miniatures, représentant des fleurs, peintes par Robert, et de soixante-un madrigaux, écrits sur des feuilles séparées. Il fut vendu à la même époque que le premier, 14,510 l. Une copie de cet ouvrage, sur vélin, in-8°, contenant seulement quarante feuillets, et les madrigaux sans peintures, a été vendue 406 liv. Jarry vivait dans le 17e siècle; il était né à Paris, on ignore l'époque de sa mort.

JAUBERT (Pierre), avait embrassé l'état ecclésiastique, et devint curé de Cestas, près Bordeaux. Il est connu par une traduction d'*Ausone*, et par un Dictionnaire des Arts et Métiers, qui, dans les temps, eut beaucoup de succès. M. Jaubert est mort en 1780, il avait le projet d'écrire l'Histoire de la ville de Bordeaux, et déjà il avait recueilli des matériaux précieux, fruit de longues recherches.

JEAN DE SPIRE, était imprimeur à Venise. Ce fut lui qui le premier eut l'idée de numéroter les pages des livres qui sortaient de ses presses, et le premier ouvrage sur lequel on remarque cette innovation, fut une édition de Tacite, publiée en 1469. Jean de Spire voulut aussi qu'à la fin de chaque feuille on plaçât les premières réclames. Cette méthode fut par la suite adoptée en France, mais long-temps après.

JEAN DE WESTPHALIE ou de PADERBORN, n'est connu que pour avoir été le premier qui établit l'imprimerie dans la Belgique. Ses éditions en caractères plus romains que gothiques sont remarquables surtout par leur netteté; il en publia un grand nombre, et en général toutes sont importantes. Jean de Westphalie était venu s'établir à Louvain en 1473, en sortant de Mayence, où il avait appris son art. On a de lui des ouvrages imprimés jusqu'en 1496, mais on ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

JEAN DE MILANAIS ou de MEDIOLANO, littérateur et médecin du 11e siècle, est auteur d'un livre connu maintenant sous le titre d'*Ecole de Salerne*. Ce livre, écrit en vers latins, dont il ne reste plus qu'une faible partie, fut composé, comme on le voit communément, à la demande des médecins du collége de Salerne, et fut publié par Arnaud de Villeneuve. Intitulé d'abord *Medicina salertina*, il parut ensuite sous le titre de *Regimen sanitatis salertinæ*, puis sous celui de *Flos medicinæ*. Salerne, ville consacrée particulièrement à l'étude de l'art d'Hippocrate, fut autrefois surnommée *Urbs Hippocratica*, et c'est sans doute cette raison qui a fait donner à l'ouvrage de Jean de Milanais le titre d'*Ecole de Salerne*. Ce livre contient un grand nombre d'observations vraies et judicieuses; mais parmi elles il s'en trouve beaucoup de fausses. Il est peu d'ouvrages qui aient donné lieu à tant de remarques, et qui aient eu autant de commentateurs. Il fut un temps où tout homme appliqué à l'art de guérir regardait comme un devoir indispensable de connaître et d'expliquer l'École de Salerne. Ce livre a été traduit dans la langue française, non-seulement en prose, mais même en vers; et il en a été fait une très-bonne édition latine

par M. Ackermann, docteur anglais, Londres, 1792; à cette édition est jointe une notice intéressante sur l'ancien collége de médecine de Salerne. Les notes que Reni Moreau publia à Paris en 1625 sur cet ouvrage, sont regardées comme les meilleures qui existent. Les médecins de Salerne avaient une si grande opinion du livre de Jean de Milanais, qu'ils le présentèrent à Robert, duc de Normandie, quand, en 1100, revenant de la Terre Sainte, il passa par Salerne.

JOMBERT (Charles-Antoine), libraire, adopta un genre de commerce tout particulier; il se borna presque exclusivement à la publication des ouvrages qui sont enrichis d'estampes, de planches et de cartes. On lui doit les catalogues raisonnés des œuvres de Cochin, de Leclerc et de Labette, la table de l'Art de la guerre, par Puységur, celle des œuvres anatomiques de Duverney, et enfin celle du Traité de l'attaque des places, par Leblond. Ce fut aussi lui qui publia le Manuel de l'ingénieur et de l'artilleur, petit dictionnaire qui fut ajouté au Traité de Leblond. Jombert était né à Paris en 1712, il mourut en 1784 à Saint-Germain en Laye, âgé de 72 ans.

JOSSELIN-DESPREZ, chanoine et maître de musique de la chapelle de François premier, avait été enfant de chœur à Saint-Quentin, ville de l'ancienne province de Picardie. On rapporte que, le roi ne lui accordant pas un canonicat qu'il lui avait promis depuis long-temps, il composa un motet dans lequel étaient répétés continuellement ces mots tirés d'un psaume: *Memento, Domine, verbi tui.* Ce motet fut exécuté si souvent que le roi le remarqua, et demanda pourquoi ce morceau était le seul qu'on lui fît continuellement entendre. Quand vous en aurez bien compris le sens, répondit Josselin à François Ier, je le changerai. Le prince, se souvenant alors de sa promesse, accorda le canonicat. Le lendemain Josselin fit exécuter un autre motet sur ces paroles tirées d'un autre psaume, *Fecisti, Domine, secundùm verbum tuum;* vous avez, Seigneur, exécuté votre promesse. On trouve un grand nombre d'airs composés par ce musicien, dans les anciens recueils de musique, et particulièrement dans ceux de Bullard.

JUDITH DE BAVIÈRE, seconde femme de Louis-le-Débonnaire, fut mère de Charles le Chauve. Cette princesse porta le trouble et la discorde dans la famille du roi, et ne contribua pas peu à la chute de la monarchie, en abusant de la faiblesse de son époux qui, n'étant plus jeune, n'avait ni la force ni le courage de lui résister. Judith, dans cet âge où les femmes ne sont point encore à l'abri de l'orage des passions, conçut des sentimens trop tendres pour Bernard, comte de Barcelone, et fit bientôt connaître la préférence qu'elle lui accordait en l'élevant aux premières dignités de l'État. Sa conduite en ce genre, et les moyens qu'elle employa pour indisposer Louis contre ses enfans du premier lit, révoltèrent tellement ces princes, qu'ils la firent renfermer dans un monastère. Cependant ils l'en retirèrent en 833, pour la rendre au roi à qui cette séparation avait été trop pénible. Elle mourut à Tours le 18 avril 843.

JULIEN (le comte), était gouverneur de l'Andalousie quand le roi Rodrigue déshonora sa fille; un affront si sanglant lui parut insupportable, et voulant en tirer vengeance, n'importe à quel prix, il résolut de détrôner ce prince, en appelant en Espagne les Maures qui habitaient alors l'Afrique. Ce projet, conçu en 710, eut un plein succès; et Rodrigue, attaqué par des ennemis terribles et en grand nombre, fut tué en défendant sa vie et sa couronne. C'est de cette époque que datent l'invasion des Maures en Espagne, et leur domination sur ce pays, dont ils ne furent chassés que bien long-temps après. Julien se perdit lui-même en voulant se venger; car il périt misérablement avec sa famille par les mains de ceux qu'il avait si bien favorisés.

JULLIÉRON (Guichard), imprimeur à Lyon, se signala par son attachement à la personne et à la cause de Henri IV. Les Suisses qui n'étaient plus payés se disposant à quitter le service de ce prince, Julliéron vendit deux maisons moyennant une somme de cinquante mille francs, et distribua cet argent aux soldats. Henri IV, sensible à cette preuve de dévouement,

voulut, dans la suite, récompenser celui qui en était l'auteur, ou au moins lui rembourser le prix de ses maisons; mais Julliéron, assez content d'avoir pu être utile à son souverain, ne voulut rien accepter, et se contenta d'obtenir le titre d'imprimeur du roi, à Lyon.

JUSTI (N. DE), minéralogiste allemand, était né de parens entièrement privés de fortune, et ne dut qu'à lui-même son existence et sa réputation. Compris pendant ses études parmi les jeunes gens qui étaient élevés aux frais du gouvernement, il fut remarqué par le célèbre Zink, professeur d'économie politique; ce fut ce grand maître qui dirigea son imagination, et qui suivit le développement de son génie, afin de lui donner une direction avantageuse; sa jeunesse fut exposée à bien des vicissitudes. Il passa d'abord au service de la Prusse, où, en 1749, il prit pour épouse une simple paysanne. Forcé de se séparer d'elle, il alla à Vienne, où l'avait fait connaître un ouvrage sur l'économie politique qu'il avait publié quelque temps avant; mais, rendu dans la capitale de l'Autriche, il ne put obtenir une chaire qui lui avait été offerte. Enfin, quelques connaissances en minéralogie, qu'il avait acquises pendant un assez long séjour en Saxe, le déterminèrent à se livrer entièrement à ce genre d'étude, qui d'un côté était conforme à son goût, et qui lui offrait sous un autre rapport des ressources assurées. Nommé membre du conseil des mines, il visita celles de Schemnitz en Hongrie, parcourut ensuite celles de Hanneberg dans la Basse-Autriche, et alla se fixer à Gottingue. Là il fut fait membre de l'académie, et professeur d'histoire naturelle et d'économie politique. Son existence ne fut pas très-heureuse; peu de stabilité dans ses projets, trop d'aigreur dans le caractère, beaucoup de malignité dans ses écrits et d'inconséquence dans sa conduite, lui firent des ennemis nombreux. Cependant on peut dire de lui, qu'il fut bienfaisant et désintéressé, qu'il montra beaucoup de courage dans l'adversité, et que jamais il ne fut à charge à personne. On a de lui diverses critiques ou pamphlets; un grand nombre d'extraits fournis au journal de Gottingue, un Traité de minéralogie, un autre sur les monnaies; plus, des Mélanges de chimie et de minéralogie. Il a aussi été le rédacteur principal de la traduction des Arts et Métiers de l'Académie des Sciences de Paris, traduction publiée à Leipzig : celle de l'art des forges, par Duhamel et Boucher, est tout entière de lui; ses extraits écrits avec clarté auraient plus d'intérêt si on y trouvait moins d'amertume; son Traité de minéralogie, quoique très-imparfait, offre des détails heureux et des descriptions très-satisfaisantes, mais, en promettant de rectifier les erreurs de Linnée, de Vallérius et de Voltessdorff, il en commet qui lui sont personnelles : par exemple, il donne de simples variétés pour des espèces; il prétend qu'il y a de l'argent dans le bismuth, que le spath pesant est un métal, et que le mica jaune, vulgairement nommé or de chat, donne un régule. Le meilleur de ses ouvrages est incontestablement son Traité sur les monnaies; il y prouve jusqu'à l'évidence qu'en donnant au numéraire une valeur au-dessus de celle qu'il a véritablement, les souverains se trompent eux-mêmes : son opinion à ce sujet, émise avec d'autant plus d'assurance qu'elle était fondée sur un principe certain, déplut au roi de Prusse et au duc de Wittemberg, qui faisaient entrer dans leur nouvelle monnaie plus d'alliage qu'elle ne pouvait en comporter. Pour se débarrasser d'un censeur incommode, ces souverains firent enfermer Justi dans la citadelle de Breslaw, où il fut d'abord traité avec beaucoup de sévérité; on rendit cependant par la suite sa position beaucoup plus supportable. Ses Mélanges de chimie et de minéralogie en 2 vol. in-4°, ne présentent rien d'intéressant. On a dit de Justi, qu'il fut médiocre dans la chimie méthodique, dans la minéralogie, et très-savant dans l'économie politique. Il se proposait de traduire l'*Encyclopédie*, ou plutôt, d'en faire une en allemand à l'imitation de celle de France, quand la mort l'enleva.

K.

KABBETE (Jean), ainsi surnommé parce qu'il avait une main torse et des doigts crochus, mais dont le véritable nom était Asselegu, naquit en Hollande. S'étant appliqué dès sa jeunesse à la peinture, il vint étudier sous les grands maîtres, d'abord en France, et ensuite en Italie où il y prit des leçons de Bamboche; il laissa à Rome et à Venise plusieurs des tableaux qu'il y avait confectionnés. En retournant dans sa patrie, il passa par Lyon, y vit la fille d'un marchand d'Anvers dont il devint amoureux, et l'épousa; il alla ensuite s'établir à Amsterdam. Avec une touche douce, aussi brillante que légère, il ne peignit pas les sujets d'histoire moins bien que le paysage, et, en examinant la grâce et la fraîcheur de ses tableaux, il eût été difficile de soupçonner son infirmité. Il mourut à Amsterdam en 1660. Perelle a gravé d'après lui 24 paysages et plusieurs ruines.

KAIE (Jean de), naquit en 1510, à Nordwick, en Angleterre. Se destinant à la profession de médecin, il se rendit à Padoue, où résidait Montanus, et prit des leçons de ce maître célèbre. Ses grandes connaissances dans l'art de guérir lui établirent bientôt une réputation solide; et, de retour dans sa patrie, il obtint la confiance d'Edouard VI, de la reine Marie et de la reine Elisabeth dont il fut le médecin. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le docteur Jebb a donné une édition complète: parmi ces ouvrages, on distingue 1° des *Recherches historiques sur les universités de Cambridge et d'Oxford*; 2° *De variorum animalium et stirpium Historiâ*; 3° *De pronunciatione græcæ et latinæ linguæ Libellus*.

KATEB, poète Persan, naquit à Bust on ne sait en quelle année. Admis à la cour des sultans de la race des Samanides, il s'y distingua par ses talens dans la poésie, et par un genre de philosophie qui lui était tout particulier. On a de lui un grand nombre de sentences; nous en citerons ici quelques-unes: « Celui qui se corrige de ses fautes fait mourir de dépit ses envieux.—Quand on suit les mouvemens de sa colère, on perd entièrement la vertu. —Les présens sont les cordes et les machines qui donnent le plus grand mouvement à toutes les affaires.—Celui qui s'habille plus richement que sa condition ne l'exige, est semblable à l'homme qui met du vermillon sur ses joues pendant qu'il a un chancre qui le dévore. » La maxime suivante se trouve en tête d'un poëme dont il est l'auteur: « Ce que l'homme a de surabondant dans ses biens en devient d'ordinaire une diminution, et le gain qui n'est pas légitime consume le bien acquis justement. » Toutes ces pensées ne peuvent être que celles d'un sage.

KEMPHER (Gérard), regardé comme un des poètes latins les plus distingués de l'Allemagne, fut choisi à cause de son grand mérite vice-recteur de l'université d'Alcmaër. Morel imprima en 1612, à Paris, in-4°, à la suite de *l'Hieracosophium* de Rigaud, des observations aussi justes que judicieuses du docteur Kempfer sur les Eglogues de Calpurnius.

KERVER (Jacques), imprimeur à Paris, étendit son commerce non-seulement dans toutes les parties de la France, mais encore dans plusieurs royaumes étrangers. Ce fut lui qui, le premier, obtint du souverain pontife, Pie V, et Grégoire XIII, le privilége d'imprimer l'office de l'église, suivant le rit adopté par le concile de Trente; ce privilége fut confirmé par Charles IX. Kerver a publié des éditions grecques qui sont fort estimées: il mourut à Paris en 1583.

KESLER (Nicolas) fut un des premiers imprimeurs du 15e siècle. Contemporain de Faust, il s'établit à Basle où il demeura six ans; pendant ce temps-là il publia une Bible superbe, et cinq autres ouvrages assez considérables. On lui attribua aussi un livre intitulé: *Liber deflorationum*, sur lequel à la vérité on ne trouvait

point son nom, mais qui était imprimé avec des caractères tellement ressemblans aux siens, que personne ne douta qu'il ne fût sorti de ses presses. Il mourut en 1494.

KETTLER (GOTHARD), grand-maître des chevaliers porte-glaive, obtint, en 1561, de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, l'investiture du duché de Courlande dont il fut nommé souverain. Ferdinand, l'un de ses descendans, s'étant chargé du commandement de l'armée saxone, qui devait combattre sous le czar Pierre Ier, fut chassé de ce duché qui était resté dans sa famille depuis 1561 jusqu'en 1737. La Courlande passa ensuite sous la domination de Biren, favori de l'impératrice Anne.

KII, que plusieurs historiens ont regardé comme un prince, sans doute à cause de son immense fortune, n'était dans le fait qu'un simple batelier, dont l'unique occupation était de transporter les voyageurs dans sa barque d'une rive à l'autre du Niéper. Ses richesses étaient si considérables, que vers l'an 430 de Jésus-Christ il fit bâtir à ses frais la ville de Kiæff. On remarque qu'avant cette époque il n'existait aucune ville dans le vaste empire de Russie, et que ce ne fut que long-temps après que les souverains en firent construire d'autres.

KIRCH (MARIE MARGUERITE), était mère de Christian Kirch. Cette femme, célèbre dans son genre, s'adonna d'une manière particulière à la connaisance de l'astronomie, et fit dans cette science des découvertes très-intéressantes. Son mérite fut apprécié par Leibnitz, et ce savant ne craignit point de la présenter à la cour du roi de Prusse, où elle reçut l'accueil le plus flatteur. Marie Kirch était née à Panitzh le 25 février 1670, et elle mourut le 29 décembre 1720, âgée de 50 ans seulement.

KOTLUK-TURKAM, vivait dans le 14e siècle; elle était sœur de Tamerlan, si connu par ses conquêtes, et dont le véritable nom est Timur. Cette femme, douée de qualités et de connaissances qui ne se rencontrent pas communément chez les personnes de son sexe, rendit à son frère les services les plus importans : non-seulement elle l'aida à gouverner son vaste empire, et à y faire régner la justice et l'équité, mais elle lui inspira des sentimens dignes d'un grand homme, en l'accoutumant à se montrer clément dans la victoire, et courageux dans les revers. Timur n'avait qu'une fille unique, qui lui fut ravie par la mort en 1381 ; cette perte lui fut si pénible qu'il devint insensible aux choses même les plus importantes, et qu'il apprenait sans en être ému la défaite de ses généraux, et l'invasion de son territoire par ses ennemis. Kotluk, alarmée des maux qui ménaçaient les Etats de son frère, le tira de son désespoir en lui montrant que sa faiblesse était indigne d'un souverain, et parvint à lui faire reprendre les armes qu'il semblait avoir abandonnées; et bientôt de nouvelles victoires, en éloignant l'ennemi de ses frontières, assurèrent la tranquillité de ses sujets.

KUTECHU, était le principal dieu qu'adoraient les habitans du Kamtschatka. Ces peuples grossiers, qui avaient une idée bien étrange de la divinité, attribuaient à la leur beaucoup plus de vices que de vertus; ils regardaient Kutchu comme très-méchant, et ne cessaient de lui reprocher d'avoir fait les montagnes trop élevées et surtout trop escarpées, et les torrens trop rapides. Ils l'accusaient d'être l'auteur des pluies trop abondantes, et des tempêtes affreuses qui parfois désolaient leur pays. Enfin, ils ne lui adressaient que des malédictions et des blasphêmes aussitôt qu'il leur arrivait un accident quelconque. Le seul culte qu'ils lui rendaient était d'élever dans une plaine une colonne qui n'avait pour ornement que des haillons, et devant laquelle ils jetaient en passant, ou un mauvais morceau de poisson, ou un autre aliment dont ils ne pouvaient plus faire usage; seulement il était défendu de cueillir aucun fruit, ou de tuer un animal quel qu'il fût dans le voisinage de la colonne; par ce moyen, ils pensaient apaiser leur dieu, se le rendre favorable, et obtenir même la prolongation de leur vie. Le règne de Kutchu est infailliblement passé, quoique les habitans du Kamtschatka soient encore loin d'être civilisés.

L.

LACASE, naquit à La Rochelle au commencement du 17[e] siècle. Son véritable nom était Levacher ; les administrateurs de la compagnie des Indes, dans les comptoirs de laquelle il était employé depuis long-temps, l'envoyèrent à Madagascar, île considérable d'Afrique, où il se concilia l'estime et la confiance générale des peuples. Quand il se rendit au port Dauphin, les Français n'y jouissaient d'aucune considération, et étaient même regardés d'assez mauvais œil par les habitans du pays. Lacase, qui n'avait point oublié qu'il était né en France, résolut de tirer ses compatriotes de l'état de nullité dans lequel ils étaient, et, secondé par eux, il remporta des victoires nombreuses et éclatantes : par ce moyen, il fit respecter le nom français, et s'acquit personnellement une réputation brillante. Les Madécasses le surnommèrent Dian Pouffe : ce nom était celui d'un guerrier dont ils conservaient précieusement la mémoire, parce que c'était lui qui avait fait la conquête de l'île ; le port Dauphin avait été brûlé en 1658, et fut rebâti en 1663, peu de temps avant l'arrivée de Lacase. Ce brave général eut à se plaindre du gouvernement français, qui ne lui rendit pas justice : ayant donc résolu de ne plus revoir sa patrie, il se rendit près du souverain d'Amboule, qui, juste appréciateur de son mérite, chercha à se l'attacher en lui donnant Diannoug sa fille en mariage. Lacase se fixa définitivement dans ces contrées sauvages, où il mourut en 1680.

LACOLONIE (Jean Martin de), était né en 1674 dans la ci-devant province de Périgord. Il adopta la carrière militaire, passa une partie de sa jeunesse au service du roi de Bavière où il se distingua, et fut ensuite employé dans les armées de l'empereur d'Autriche qui lui accorda le grade de maréchal-de-camp. Lacolonie a écrit des mémoires qui contiennent la relation de ses campagnes, et qui furent publiés à Francfort en 1730, et à Bruxelles en 1737, 2 vol. in-12 ; il a été fait, dans la dernière édition, des corrections importantes. Cet ouvrage, dont le style est peu soigné et présente trop de lenteur dans la narration des faits, offre cependant un certain intérêt, en ce qu'il peut faire connaître différentes circonstances des guerres d'Allemagne et de Turquie qu'on ne trouve point ailleurs. On a du même auteur, une *Histoire curieuse et remarquable de Bordeaux*, 3 vol. in-12, Bruxelles 1760. Le principal mérite de cet ouvrage consiste dans l'exactitude des recherches et dans leur grand nombre ; il règne dans l'ensemble beaucoup de confusion, les faits relatifs à la ville de Bordeaux y étant confondus avec les grands événemens de l'histoire de France ; le style en est aussi négligé et diffus. On peut dire de Lacolonie, qu'il pensait plus à bien faire qu'à bien dire ; il mourut à Bordeaux, le 26 novembre 1759, à l'âge de 85 ans.

LAFOREST (N.), naquit à Lyon. Après avoir fait d'excellentes études, il embrassa l'état ecclésiastique et devint curé custode de la paroisse de Sainte-Croix. Bon par caractère, savant sans orgueil, pieux sans fanatisme, charitable envers les pauvres au soulagement desquels il employait la plus grande portion de son revenu ; enfin, profondément pénétré des grandes vérités de la religion, il les enseigna dans ses prédications de manière à manifester bien clairement le zèle dont il était animé pour le bien général de ses concitoyens. On a de lui un *Traité de l'usure*, in-12 ; et une *Instruction* aussi in-12, qui avait pour but de ramener dans le sein de l'église romaine les chrétiens connus sous le nom de réformés. Cet ouvrage, écrit avec sagesse, annonce partout des sentimens dignes d'un véritable pasteur et d'un ami de ses semblables.

LALA, peintre et sculpteur, était née à Cysique, ville de l'Asie-Mineure. S'étant adonnée à la peinture, elle excella surtout dans les portraits de femme, art dans lequel elle surpassa Sopyle et Denys, peintres célèbres de

son temps; on admira particulièrement les grâces de son pinceau, et la fraîcheur de ses coloris : elle eût aussi un talent particulier pour sculpter l'ivoire. Elle avait perfectionné ses talens à Rome, où elle était venue s'établir vers les derniers temps de la république; il existe dans la galerie Justiniani une statue qu'on regarde comme la représentant.

LAMBERT (N**), poète dramatique du 17e siècle, est auteur de quelques comédies qui furent jouées au Théâtre Français en 1658 et 1660; ces pièces obtinrent alors un succès momentané, mais depuis cette époque elles n'ont plus reparu dans la capitale; les principales sont : les *Sœurs jalouses*; la *Magie sans magie*; le *Bien perdu et recouvré*; les *Ramoneurs*.

LANÇON (Nicolas François), était fils d'un conseiller au baillage de Metz, où il naquit le 17 mars 1694. Il embrassa aussi la partie du barreau, et son mérite le porta en 1722 à la place de conseiller au parlement de Metz. A de très-grands talens, il joignait une probité intacte et un dévouement sans bornes à l'intérêt général; il rendit de grands services à sa patrie, en formant des établissemens utiles, et en faisant disparaître de nombreux abus existans dans le régime des hôpitaux. Il a publié 1° une *Table chronologique des édits enregistrés au parlement de Metz*, 1740; 2° la *Réforme des coutumes de Toul et de Verdun*; 3° *Mémoire sur l'état de Metz et les droits de ses évêques avant la réunion à la couronne*; il s'éleva fortement dans cet ouvrage contre les prétentions des papes, et y soutint avec force les libertés de l'Église gallicane et les droits des rois de France. M. Lançon fut nommé, en 1758, premier échevin à Metz. Il mourut d'une apoplexie foudroyante le 6 mars 1767.

LANGE (Samuel Gotthold), poète lyrique allemand, est l'auteur de plusieurs odes latines dans le genre de celles d'Horace, dont il a fait une traduction; il a aussi imité les psaumes de David, il fut le premier poète allemand qui ne s'astreignit point à la rime. Il fit imprimer à Halen en 1769 et 1770, un recueil de lettres, dans lequel on trouve des renseignemens inconnus jusqu'à lui, sur la littérature allemande; c'est le plus intéressant de ses ouvrages.

LANGEAY (René de Cordouan, marquis de), avait épousé Marie de Courtomer de Saint-Simon, qui prétendit qu'il était impuissant : elle le poursuivit devant les tribunaux pour faire annuler son mariage, et obtint en 1659, du parlement de Paris, un arrêt conforme à ses désirs. Mademoiselle de Courtomer se remaria en 1678 au comte de Laforce; et, de son côté, Langeay prit aussi pour seconde femme Diane de Montaut de Navailles; il en eut plusieurs enfans; et, pouvant ainsi prouver qu'il avait été faussement accusé d'impuissance, il revint contre l'arrêt qui l'avait injustement avili, en demanda l'annulation, et l'obtint en 1677. Ce fut à cette occasion qu'on abolit le congrès, épreuve aussi honteuse qu'inutile. Voltaire a dit en plaisantant que Langeay avait perdu ses deux procès; mais c'est à tort, puisqu'il est constant qu'il gagna le dernier.

LANGES (Nicolas de), naquit à Lyon en 1525, et mourut le 6 avril 1606, âgé de 81 ans. Destiné à remplir une place dans la magistrature, il commença ses études à l'université de Bologne, et les termina à celle de Padoue. Il fut d'abord conseiller au parlement de Dombes; il occupa ensuite la place de lieutenant-général en la sénéchaussée de Lyon. En 1682, il fut chargé auprès des cantons suisses d'une négociation importante qu'il termina d'une manière avantageuse. Une circonstance qui fait honneur à son caractère et à ses principes, c'est que seul il osa s'opposer à Lyon au massacre de la Saint-Barthélemi. M. Langes fut l'ami et le protecteur des lettres; sa maison était ouverte à tous les hommes instruits; il y avait fondé une académie qui a subsisté fort longtemps. On trouvait dans tous ses appartemens des médailles, des inscriptions, des cippes et plusieurs monumens précieux, ce qui en faisait une espèce de musée. On mit autour de son portrait, lorsqu'il fut gravé dans *La France métallique*, l'inscription suivante tirée de Virgile : *Veterum volvit monumenta virorum*.

LANGLOIS (Denis), après avoir long-temps exercé la médecine, aban-

donna son art pour se faire imprimeur; il prit pour devise un pélican, et publia lui-même les ouvrages dont il était l'auteur. Parmi ses éditions, qui sont en général très-correctes, on distingue particulièrement 1° celle d'un livre intitulé : *De ecclesiasticâ Potestate*, d'Edmond Richer; 2° celle des écrits de Jean Dartes, portant pour titre : *De suburbicariis regionibus et ecclesiis;* l'édition de cet ouvrage est entièremement épuisée.

LAPEYROUSE, issu d'une famille noble de Toulouse, était fort jeune encore quand il entra dans la marine royale. Cet illustre navigateur, dont le nom, les voyages et la disparition malheureuse sont connus de tout le monde, fit la guerre de l'Amérique, et s'y acquit une réputation brillante en détruisant les établissemens anglais de la baie d'Hudson. Depuis longtemps on proposait à Louis XVI de faire continuer les découvertes du fameux capitaine Cook; ce prince, ayant enfin regardé une expédition de cette nature comme devant faire époque sous son règne, traça lui-même le plan du voyage, et fit équiper deux vaisseaux, l'Astrolabe et la Boussole, avec lesquels partit M. de Lapeyrouse, au mois d'août 1786. L'expédition visita d'abord l'île de Pâques et la côte N.-O. de l'Amérique; elle débouqua ensuite le détroit de Bering, et cingla vers les latitudes septentrionales. Les glaces l'arrêtèrent dans ces parages. M. Lapeyrouse avait résolu de tenter une opération qu'avaient vainement entreprise Cook et King, c'était de reconnaître les îles du Japon, et les détroits par lesquels elles sont séparées du continent de l'Asie, et même entre elles; il quitta donc le port d'Awatska le 1er octobre 1787, et après être redescendu au midi, il aborda la terre des Arsacides et celle de Courville. Les peuples anthropophages de l'île des Navigateurs lui enlevèrent quatorze hommes qu'ils dévorèrent impitoyablement. On sait que les vaisseaux de notre intrépide argonaute arrivèrent au mois de février suivant à Botany-Bay, où il existait déjà des colonies anglaises; mais on ignore à quelle époque il en partit, et de quel côté il dirigea sa marche, n'ayant pas eu depuis ce temps le moindre renseignement sur son compte. On a présumé, ou qu'il avait péri par un naufrage, ou qu'il était tombé entre les mains de quelques peuplades sauvages qui l'avaient rendu victime de leur barbarie. Messieurs d'Entrecasteaux et du Petit-Thouars furent envoyés successivement à sa recherche, en 1791, par l'assemblée constituante, mais leurs perquisitions furent entièrement inutiles. Les personnes qui accompagnèrent M. Lapeyrouse dans son expédition, et qui ont péri avec lui, sont : MM. de Clonard-Colinet et de l'Escars, lieutenans de vaisseau; Bottin et Pierreverd, enseignes; d'Arbaut et Cérant, gardes de la marine; Brondas, volontaire; Monneron, capitaine du génie; Bornicet, ingénieur-géographe; d'Angelet, astronome, membre de l'académie des sciences; de Lamaune, physicien-naturaliste; Mongès, homme de lettres, travaillant au journal de physique; Lecord, adjudant; Raulin, chirurgien-major; Prévot et Duché de Venon, peintres; Colimon, botaniste; plus quatre-vingt-neuf hommes d'équipage qui tous montaient la frégate la Boussole. Sur l'Astrolabe étaient MM. de Langle, capitaine; de Monty, lieutenant; de la Borde-Marchainville, d'Aigremont, et de Vaugeois, enseignes de vaisseau; Blondel, lieutenant de frégate; de Bouterviller, de la Borde, de Flasson, de Lauriston, gardes-marine; Monge, astronome; de la Martinière, botaniste; Dufresne et Receveur, naturalistes; Lavau, chirurgien, Lesseps, vice-consul à Cronstadt, et quatre-vingt-quatorze hommes d'équipage. M. Billings, commodore anglais, trouva sur les bords de la mer Glaciale, le tombeau d'un capitaine de sa nation, sur lequel on lisait ces mots : *Monument érigé en 1787 par Lapeyrouse*. Mais ce monument ne donna aucune connaissance sur le sort de celui qui l'avait érigé. « Illustre et trop malheureux navigateur, s'écrie à ce sujet un littérateur avantageusement connu; qui rendra le même devoir à ta cendre? quelle île, quelle terre inconnue la recèle? une épitaphe ne sera-t-elle pas au moins le prix de ton courage? Qu'il serait doux pour les marins d'honorer ta froide dépouille à trois ou quatre mille lieues de leur patrie, et de verser des larmes d'at-

tendrissement sur la destinée d'un homme qui s'arracha des bras d'une tendre épouse, pour aller tenter de nouvelles découvertes, et se perdre au milieu des nations sauvages! »

LAPO (Arnolphe di), né à Florence en 1232, mourut en 1300. Cet habile architecte, qui dans ses constructions ne s'occupait pas moins de la solidité que de l'élégance, acquit une réputation que le temps détruira difficilement; l'art de l'architecture lui est redevable de sa restauration, car ce fut lui qui le premier en fit disparaître les faux ornemens, et y substitua ce goût exquis, qui distingue les monumens élevés d'après ses principes: on peut dire qu'avant lui l'architecture était plongée dans la barbarie. La cathédrale de Florence, sur laquelle Brunelleschi éleva dans la suite cette superbe coupole qui fait l'admiration de tous les connaisseurs, fut bâtie par Lapo: c'est aussi à lui que Florence doit ses murailles flanquées de tours, la place des Prieurs et celle de Saint-Michel, ainsi que l'abbaye et l'église de Sainte-Croix. On voit dans cette église, le portrait de Lapo peint par Le Giotto.

LAUDENOT (Louise), née à Paris vers la fin du 16e siècle, fut la fille d'un docteur qui par son mérite était devenu médecin du roi. Ayant dès sa jeunesse montré un goût décidé pour la vie religieuse, elle entra chez les dames de l'abbaye de Mont-Martre et y prit le voile. Elle s'occupa dans sa retraite de la composition de plusieurs ouvrages pieux dans lesquels on trouve de l'onction et du naturel. Ces ouvrages sont: 1° *Catéchisme des vices et des vertus*; 2° *Exercice pour la sainte communion*; 3° *Recueil des œuvres de sainte Gertrude*; 4° *Méditations sur la vie des saints*, pour toutes les fêtes de l'année. Cette vénérable religieuse mourut dans sa communauté le 27 mai 1636.

* LAURE (César), rendit son nom mémorable par sa bienfaisance et son humanité; habitant la ville de Lyon où il exerçait la profession de teinturier, il amassa une fortune considérable, qu'il sacrifia presque entièrement au soulagement des malheureux, et à des établissemens de charité. Par un reste de barbarie, les cadavres des suppliciés étaient alors exposés sur les chemins publics, et devenaient souvent la pâture des animaux carnassiers: Laure, ayant un jour aperçu les membres d'un homme condamné à mort, traînés par des chiens qui se le disputaient, fut si péniblement affecté à la vue d'un tel spectacle, qu'il fonda une société d'hommes pieux, connus sous le nom de Pénitens de la miséricorde, qu'il destina particulièrement à donner la sépulture aux pauvres et aux suppliciés; ces pénitens étaient aussi chargés de visiter les prisonniers, de soulager leur misère, et de leur procurer des secours corporels et spirituels. Combien de malheureux détenus pour dettes durent leur liberté et le rétablissement de leurs affaires à la bienfaisance de Laure! Cet homme, si précieux pour l'humanité, termina sa carrière en 1636, laissant des souvenirs bien précieux, et emportant les regrets de tous les habitans de Lyon.

LAURIERS (N... des), connu sous le nom de Bruscambille, fut un des plus célèbres comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il se fit distinguer non-seulement par une infinité de pensées ingénieuses et de bons mots, mais encore par un nombre considérable de prologues, de facéties et de parodies: on les recueillit à Paris en 1619, dans un volume in-8°. Savoret, imprimeur à Cologne, publia aussi en 1745, ses pensées et ses bons mots.

LEADE (Jeanne), visionnaire anglaise, dansait dans un bal, quand tout à coup elle éprouva un accès de mélancolie qui lui tourna la tête à un tel point qu'elle se crut inspirée de Dieu. Dès ce moment elle donna ses rêveries pour des prophéties, et fit de nombreux prosélytes. Enfin, à force de parler de visions et de révélations, elle forma une secte qui voulut réformer la religion, se prétendant destinée à ramener en Angleterre le christianisme à sa pureté et à sa simplicité primitive. Cette femme, dont on ne peut qu'admirer la folie, mourut à l'âge de 81 ans. Elle était née à Norfolck, au commencement du 17e siècle; ce fut vers l'an 1635 qu'elle commença à prophétiser. François Leé, son gendre, ne s'est guère montré plus sage qu'elle, en faisant de sa vie une longue relation dans laquelle on ne

trouve que des rêveries dignes des petites-maisons.

LÉDYARD (N.), a fait de très-longs voyages, mais qui n'ont été d'aucune utilité, puisqu'il n'a laissé ni notes ni observations sur ses découvertes. Cet Américain s'est distingué dans un genre peu fait pour illustrer, mais dont on fait mention à cause de sa singularité. Il fut peut-être le marcheur le plus intrépide qui ait existé. Il était du nombre de ceux qui accompagnèrent le capitaine Cook dans son voyage autour du monde. Après son retour, il traversa à pied, dans toute sa longueur, l'Europe septentrionale, alla chez les Tschontkis, passa le détroit de Behring, et se rendit ensuite à la baie d'Hudson où les Anglais ont des établissemens. De là il se rendit en Egypte, et mourut au Caire en 1786. Il avait pris la résolution de traverser également à pied la vaste étendue de l'Afrique. Il ne se munissait jamais d'armes, et marchait toujours seul.

LEROUX (P. J.), obligé de quitter la France, se réfugia dans la Hollande. Ce fut à Amsterdam qu'il fit son *Dictionnaire comique, satirique, burlesque, libre et proverbial.* Cet ouvrage, publié en 1718, in-8°, contient une explication exacte de toutes les expressions burlesques, comiques, satiriques, libres, critiques et proverbiales, employées autrefois dans la langue française, et qui peuvent se rencontrer dans les différens auteurs anciens, et même dans ceux de nos jours. Il offre aux hommes de tous les pays les moyens d'entendre et de lire avec fruit les livres de toute espèce. L'auteur de l'édition qui fut donnée à Pampelune, en deux volumes in-8°, a totalement dénaturé cet ouvrage; indépendamment du style qui est incorrect, le compilateur a fait connaître la faiblesse de ses moyens, en ne parlant point d'un grand nombre de maximes anciennes dont l'explication eût présenté de l'intérêt, et en se contentant de faire des commentaires sur des proverbes, connus même par les gens de la plus basse classe. On a publié plusieurs autres Dictionnaires de ce genre, mais à l'exception du Glossaire de Ducange, on peut dire qu'ils sont mauvais et très-imparfaits.

LEVIS (Louis-Pierre de), marquis de Mirepoix, fut peu favorisé de la nature sous le rapport des facultés intellectuelles; mais il reçut d'elle des qualités bien précieuses, celles du cœur, et un caractère de franchise qui ne se démentit dans aucune occasion. On peut aussi dire qu'il fut plein d'honneur et de courage, excellent militaire, et digne de figurer parmi les preux de l'ancienne chevalerie. Le marquis de Mirepoix fut en grande faveur à la cour; en 1737 le roi l'envoya à Vienne en qualité d'ambassadeur; en 1738, il le fit maréchal de camp; et en 1741, il le créa chevalier de ses ordres. Après avoir été promu au grade de lieutenant-général en 1744, M. de Levis fut nommé, en 1749, à l'ambassade d'Angleterre; il reçut enfin la dignité de duc en 1751, et le bâton de maréchal en 1757. Il ne fut pas heureux dans sa dernière ambassade: le cabinet de Londres, profitant de sa crédulité et de sa trop grande confiance dans des dehors trompeurs, lui persuada qu'il ne songeait point à la guerre, et pendant qu'il l'abusait ainsi, il préparait tout pour la commencer. La maison de Levis tire son nom d'une terre située près celle de Chureuse, et non point, comme on a voulu le faire croire, de la tribu de Levi. Le marquis de Mirepoix ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Il mourut à Montpellier en 1761.

LEW (Barbe de Haze), naquit à Louvain en 1532. Son père, professeur du droit civil en l'université de cette ville, lui donna une éducation soignée, et fit naître en elle le goût des sciences. Elle épousa un savant professeur, portant aussi le nom de Lew, et connu par plusieurs ouvrages de jurisprudence; elle l'aida dans la composition de plusieurs de ses écrits, et tout ce qui sortit d'elle annonça un très-grand savoir; elle n'eut pas moins de vertus que de connaissances, et après une carrière honorable, prolongée jusqu'à 102 ans, elle mourut à Bruxelles en 1634. Son mari était du nombre des ambassadeurs qui furent envoyés à Henri III, roi de France, par le gouvernement des Provinces-Unies.

LIBAVIUS (André), né à Halle, dans la Saxe, étudia la médecine, et se fit recevoir docteur. Il travailla beaucoup à réfuter le système et les erreurs de Paracelse, et publia sur la chimie un grand nombre d'ouvrages qui, recherchés alors, sont maintenant abandonnés à cause des progrès étonnans qu'a faits cette science. Ce fut lui qui, le premier, donna l'idée de la transfusion du sang d'un corps dans un autre, idée qui lui fut suggérée, dit-on, par la fable de Médée, et qu'il propagea avec une assurance qui devait nécessairement lui procurer des sectateurs. Voilà comment il s'exprime à ce sujet : « Ayez un homme sain et vigoureux, et un autre homme sec et décharné à qui il reste à peine un souffle de vie; préparez deux tuyaux d'argent, ouvrez l'artère de l'homme qui jouit d'une parfaite santé, introduisez un tuyau dans cette artère; ouvrez de même une artère de l'homme malade, insinuez l'autre tuyau dans ce vaisseau, et abouchez si exactement les deux tubes, que le sang de l'homme sain s'introduise dans le corps malade; il y portera la source de la vie. » Séduit par cette belle théorie, un bénédictin, nommé Desgabetz, voulut en faire l'épreuve; on ne dit pas à quoi aboutit cette épreuve. Lower, anatomiste anglais, et Denis, médecin français, tous deux partisans de ce système, cherchèrent à le perfectionner. Ils étaient persuadés l'un et l'autre que, par le moyen de cette transfusion, on pouvait se garantir de toute maladie et même rajeunir. Les principaux ouvrages de Libavius sont 1° *Syntagma selectorum Alchæmii arcanorum*, 2 vol. in-fol., Francfort, 1613; 2° *Appendix syntagmatis arcanorum*, in-fol., 1615; 3° *Epistolarum chymicarum libri tres*, 1595. Il mourut à Cobourg en Franconie en l'année 1615.

LIBUSSA, était fille de Cracus II, roi de Bohême, et lui succéda en 482. Elle s'appliqua particulièrement à rendre ses sujets heureux, et elle parvint à s'en faire chérir. Comme elle témoignait peu de goût pour le mariage, ses peuples, qui désiraient avoir un prince de son sang, la sollicitèrent vivement de prendre un époux, et l'y déterminèrent. La reine ne voulut point faire de choix; mais elle déclara qu'elle associerait à l'empire, en lui donnant sa main, celui chez qui irait se réfugier le cheval qu'elle avait coutume de monter, et qu'elle laissa abandonné au milieu d'une vaste plaine. Le cheval se rendit au domicile d'un simple paysan, connu sous le nom de Prézémilas; Libussa, fidèle à sa promesse, l'épousa et le plaça sur le trône. Cette reine vertueuse mourut dans l'année 506, après un règne de 24 ans.

LIGORIO (Pierre), né dans le royaume de Naples, s'adonna à la peinture et à l'architecture, et eut de grands succès dans l'un et l'autre de ces arts. Comme peintre, il excellait surtout dans les ornemens en camaïeu, et dans la manière d'employer la couleur jaune, à laquelle il donnait toutes les apparences de l'or. Il fit dans sa jeunesse une étude approfondie des monumens antiques, et en dessina un très-grand nombre. On conservait autrefois précieusement dans la bibliothèque de Turin la collection des dessins de cet artiste qui formaient trente volumes in-fol. Nommé, sous le pontificat de Paul IV, architecte de la Basilique de Saint-Pierre de Rome, Ligorio perdit cette place pour avoir eu avec Michel-Ange une querelle qui déplut au pape. On croit assez généralement que ce fut lui qui construisit le petit palais situé dans les bosquets du belvédère du Vatican. Il rendit un grand service à la ville de Ferrare, en réparant les dommages qu'y avaient causés les inondations du Pô : il était alors ingénieur d'Alphonse II. Ligorio mourut en 1580.

LIOTARD (Jean-François), naquit à Genève en 1703. En même temps peintre et graveur, il se distingua particulièrement dans l'art de peindre le portrait; il saisissait avec tant de vérité non-seulement la ressemblance, mais même le caractère des personnes qu'il peignait, que *Clément de Genève* le surnomma *le peintre de la vérité*. Il parcourut dans ses voyages quelques États du Levant, et alla à Constantinople. Le grand-seigneur, ayant eu connaissance de ses grands talens, lui donna une grande marque d'estime en l'introduisant dans le sérail, et en le chargeant de faire les portraits de toutes les sultanes. Liotard avait sur le visage une difformité qui le défigu-

rait un peu, il imagina, pour en cacher au moins une partie, d'adopter le costume oriental, et par conséquent de laisser croître sa barbe. Il conserva cet habit, même après son arrivée à Paris, où il se rendit après être resté trois ans dans la capitale de l'empire ottoman. Son costume fut en quelque sorte cause de sa fortune, qui devint très-considérable. On le regarda comme un homme distingué des autres; chacun désira le voir, et les femmes surtout ne voulurent plus se faire peindre que par lui. Sa réputation ne se borna pas à la ville, elle parvint jusqu'à la cour, et il fut assez heureux pour faire les portraits de Louis XV et de toute sa famille. Liotard était aussi allé à Venise et à Milan; les femmes de ces deux villes qui pouvaient passer pour belles se firent peindre par lui; mais celles que la nature n'avait favorisées qu'à demi craignirent ses pinceaux, et surtout leur scrupuleuse exactitude. On assure que la marquise de Pompadour, piquée de se trouver trop ressemblante, dit à Liotard en lui payant généreusement cependant son portrait, que son plus grand mérite consistait dans sa barbe. Cette réflexion, sortie de la bouche d'une femme dont l'amour-propre avait été blessé, n'était pas conforme à la vérité; car Liotard, à l'exception du coloris qui était sa plus faible partie, pouvait être regardé comme un artiste du premier talent. Parmi les gravures qui restent de lui on remarque son portrait, le profil de l'impératrice Marie-Thérèse, le portrait de Joseph II, Vénus endormie, Du Titien, et des fumeurs flamands. Plusieurs de ses portraits et de ses dessins ont été gravés. Les gravures de ses femmes grecques et turques ont été très-recherchées. Il mourut quelque temps avant le commencement de la révolution.

LIPPIUS (Nicolas), mécanicien célèbre, était né à Basle, et mourut à Strasbourg; il est connu pour avoir fait deux horloges qui long-temps ont été et qui sont encore des objets d'admiration, même pour les artistes les plus habiles; celle de l'église St.-Jean de Lyon, et celle de la cathédrale de Strasbourg. Dans ces horloges, à chaque heure, plusieurs figures se mettent en mouvement, et on y voit divers cadrans sur lesquels sont marqués les années, les phases de la lune, le cours du soleil, etc.

LOGAN (Frédéric, baron de), a fait un nombre considérable d'épigrammes, qu'il publia dans les temps sous le nom de *Salomon de Golan* Il en a été fait une nouvelle édition par MM. Lessing et Ramler. Logan était né en Allemagne en 1604, et mourut en 1655; il peut à juste raison être compté parmi les poëtes les plus célèbres de sa nation.

LOGUS (George), poëte et homme très-érudit, naquit en Silésie dans le seizième siècle. Il a fait de très-bons vers latins; si on en croit *Scinter*, il est aussi l'auteur d'un grand nombre de poésies élégiaques adressées à la sagesse éternelle, et qu'on trouve à la tête de l'édition de Nicéphore-Calliste, historien ecclésiastique. Ce fut lui qui publia en 1534, à Augsbourg, in-8°, les poëmes sur la chasse, de Gratius et de Némisien. On croit que Sannasar avait apporté d'Italie en France le manuscrit de ces ouvrages, écrit en caractères lombards; l'édition de Logus est la première qu'on connaisse.

LONG (Pierre Le), peintre assez distingué, vivant dans le 16e siècle. Il eut cela de particulier qu'il n'aimait à peindre que des figures gigantesques; on présume que ce goût bizarre venait de ce qu'étant lui-même d'une très-haute taille, il se plaisait à représenter les personnages qui avaient quelque rapport avec lui. Après sa mort on lui fit l'épitaphe suivante :

Corpore longus erat : formabat corpora longa,
Sic docuit longus, longa placere sibi.

LOSA (Isabelle), naquit à Cordoue en 1473. Cette femme savante s'adonna à des études qui sont ordinairement tout-à-fait étrangères aux personnes de son sexe; elle apprit le latin, le grec et l'hébreu, et acquit des connaissances si étendues dans la théologie, qu'elle fut reçue docteur en cette faculté. Engagée dans les liens du mariage, elle perdit son époux; et dès le commencement de son veuvage, elle entra chez les religieuses de Ste.-Claire, où elle fit profession. Pendant

un voyage qu'elle fit en Italie, elle fonda l'hôpital de Lorette, et y fixa sa résidence. La vie qu'elle mena dans cette retraite fut marquée par une série non interrompue d'actes de charité et de bienfaisance. Elle mourut chérie et respectée, le 5 mars 1546.

LOWITZ, savant astronome, était né en Russie. Il mourut en 1774, d'une mort aussi malheureuse que cruelle. Le gouvernement russe, ayant projeté d'ouvrir un canal qui devait joindre le Don au Wolga, envoya Lowitz à Demitreffsk, pour y prendre des niveaux; à peine avait-il commencé ses opérations, qu'un chef de rebelles, nommé Pugatscheff, s'empara de la ville par trahison; ce barbare, non content d'avoir fait éprouver au malheureux Lowitz des tourmens de toute espèce, ordonna à ses Cosaques de le prendre au bout de leurs piques, et de l'enlever ainsi en l'air, afin, disait-il avec ironie, qu'il fût plus près des étoiles; après cette horrible exécution on le massacra.

LUBERT (Mademoiselle de), naquit au commencement du dix-huitième siècle, et mourut vers l'an 1780. Elle était fille d'un président au parlement de Paris. D'un esprit un peu romanesque, elle refusa constamment de se marier, regardant la liberté comme un bien que nulle considération ne put la décider à sacrifier. Elle avait un goût particulier pour la campagne, parce que là rien ne troublait le bonheur qu'elle trouvait dans la solitude. On a d'elle plusieurs ouvrages de féerie, tels que, *la tyrannie des fées détruites*, *Blancherose*, *le Prince glacé*, *Mourat et Turquin*, *la Princesse couleur de rose*, *le Revenant*, *Lionette et Coquerico*, *la Princesse sensible*, *et le Prince Typhon*. Elle s'est aussi occupée de rajeunir quelques anciens romans de chevalerie. Elle a réduit *l'Amadis des Gaules* à 4 volumes, et à deux, *les Hauts faits d'Esplandian*. Le Roman ou Nouvelle qu'elle a intitulé *Léonille*, 2 vol. in-12, offre de l'intérêt; la fiction en est agréable et ingénieuse, et on y trouve des maximes qui ne seraient pas déplacées dans un ouvrage plus sérieux et plus important. Nous en citerons ici quelques-unes. — Les hommes veulent toujours qu'on leur soit fidèle, au-delà même de ce qu'ils le sont eux-mêmes. Le vrai moyen de ramener quelqu'un de son égarement, c'est de paraître d'abord entrer dans ses vues, et penser comme lui. — Si l'amour est aveugle; l'amour-propre l'est encore davantage.

LUCCHESINI (LAURE GUIDICCIONI), était née à Sienne, et mourut vers l'an 1595. Le goût qu'elle avait pour la poésie lui fit rechercher avec avidité les bons auteurs les plus connus; la lecture de Pétrarque, surtout, lui inspirait un véritable enthousiasme. Elle fit à son exemple des chansons et des sonnets, mais elle fut loin d'atteindre son modèle. Le *Satyre*, et le *Désespoir de Philène*, pastorales mises en musique, et représentées en 1590 devant le grand duc, eurent beaucoup de succès. Un troisième ouvrage de la même espèce, intitulé *le Jeu de l'Aveugle*, et représenté en 1595, ne fut pas accueilli aussi favorablement.

LUDMILLA, était épouse de Borzivoie, duc souverain de la Bohême. Cette princesse vertueuse prit assez d'ascendant sur l'esprit de son époux, pour le déterminer à se faire chrétien. Borzivoie renonça peu de temps après à l'exercice du pouvoir suprême; il abandonna la cour et se confina dans une retraite solitaire où il mourut. Il avait été remplacé sur le trône par Wratislas, son fils. Ludmilla, qui avait suivi le duc, et qui comme lui s'était livrée à la bienfaisance et à l'exercice de toutes les autres vertus, ne quitta sa solitude que pour venir présider à l'éducation de Venceslas, son petit-fils. Wratislas, sur le point de mourir, crut devoir confier la régence de la Bohême à sa mère, dont il connaissait la sagesse, et fut par cela même la cause de sa mort; car Drahomira, son épouse, furieuse de cette préférence, qu'elle regarda comme une injure pour elle, résolut, pour s'en venger, de faire périr Ludmilla; son projet parricide ne tarda pas à être mis à exécution. Peu de jours après la veuve de Borzivoie fut assassinée. L'impitoyable Drahomira ne borna pas là sa fureur, elle fit aussi égorger Venceslas par son propre frère, qui dans la suite fut surnommé *le Cruel*.

LULLIN (AMÉDÉE), naquit à Genève en 1695. Attaché à la religion

protestante, il en devint ministre, et fut ensuite nommé professeur d'histoire ecclésiastique dans la ville même où il avait vu le jour. A des vertus morales bien précieuses il joignait une douceur de caractère qui le faisait chérir de tout le monde. Lullin avait autant de lumières que d'éloquence, et l'on trouvait dans ses discours une onction qui semblait être un contraste avec la froideur et la sécheresse qu'on reproche ordinairement aux prédicateurs protestans. Ses sermons furent imprimés après sa mort, en 2 vol. in-8°. Il donna par testament à la Bibliothèque de son pays ses manuscrits et tous ses livres; on ne prononce encore son nom à Genève qu'avec vénération. Lullin mourut en 1756, après avoir parcouru une portion de la France et de l'Angleterre, et avoir observé, en véritable philosophe, les mœurs et les usages de ces deux pays.

LUPICINA (Flavia-Ælia-Martia-Euphemia), née de parens placés au plus bas degré de la société, fut vendue comme esclave à l'empereur Justin. Ses attraits et sa beauté charmèrent d'abord les yeux du prince, son esprit et son amabilité le séduisirent ensuite au point qu'il la prit pour épouse. Elle ne se montra point indigne du rang auquel elle avait été élevée. Par son extrême douceur elle sut se faire aimer, et par sa fermeté elle sut se faire respecter.

Justinien, qui succéda à l'empereur Justin, aimait éperdument Théodora qu'il voulait épouser; mais comme cette alliance déplaisait à Lupicina, tant à cause des mœurs dépravées de Théodora qu'à cause de son caractère ambitieux, elle n'eut pas lieu pendant la vie de l'impératrice qui mourut avant Justin.

LUZARDO (Baptiste), échappa à la mort par une présence d'esprit et un trait de hardiesse peut-être unique. Ce noble Génois, ayant trempé dans la conspiration qui avait été formée à Gênes contre les Français en 1401, et qui avait été découverte avant son exécution, fut arrêté et condamné à mort par le maréchal de Boucicaut. Déjà il était sur l'échafaud, lorsque, s'apercevant que tous les regards se portaient sur Boccanica, destiné à la mort comme lui, et que les exécuteurs attachaient, il sauta de dessus l'échafaud au milieu du peuple qui remplissait la place publique, et quoiqu'ayant les mains liées, il fut assez heureux pour gagner un couvent dans lequel il se cacha. Il faut dire que la foule l'avait beaucoup favorisé, et l'avait soustrait aux recherches de ceux qui le poursuivaient. Enfin on coupa les cordes qui le gênaient, on lui donna un habit de moine, et sous ce déguisement il sortit de la ville sans avoir été reconnu. On croit aisément qu'il saisit toutes les occasions de se venger des Français, dont il devint l'ennemi mortel, et l'on pense qu'il eut beaucoup de part à leur expulsion de Gênes. Il rendit par la suite de grands services à ses compatriotes, et mourut dans une colonie du Levant, dont il avait été fait gouverneur. Le maréchal Boucicaut exerça, à l'occasion de la fuite de Luzardo, un acte de despotisme qui ne fait point honneur à son caractère; on assure que, sans autre forme de procès, il fit trancher la tête à l'officier génois chargé du commandement de la garde.

LYONNET (Pierre), savant naturaliste, membre de la société de Londres, et des académies de Berlin, de Rouen, de Vienne, de Pétersbourg et de Harlem, était fils d'un pasteur de l'église réformée française, établie à Maestricht. Sa famille, qui habitait autrefois la ci-devant province de Lorraine, avait été obligée de s'expatrier pour se soustraire aux persécutions que le fanatisme religieux lui suscitait de toutes parts. Lyonnet, d'un caractère vif, ayant dans les membres beaucoup de souplesse et d'agilité, et se livrant sans cesse à tous les exercices du corps, se forma une constitution forte et vigoureuse. Il avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, mais son penchant l'entraînant vers la jurisprudence, il abandonna l'étude des livres saints, pour s'adonner à celle des lois. Peu de savans eurent autant de connaissances que lui dans les langues; il possédait parfaitement le latin, le grec, l'hébreux, le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais et le hollandais. Il cultiva avec avantage les sciences et arts, et les arts d'agrément. Bon musicien, peintre estimé, ses

ouvrages en sculpture et en gravure ne furent pas à dédaigner. Il fit en buis un bas-relief représentant Apollon et les Muses, qu'on conserve encore comme un chef-d'œuvre. Il ne suivit le barreau que peu de temps, ayant été nommé secrétaire des Etats de Hollande, et traducteur juré pour les langues française et latine. Aussi amateur du travail que désireux d'augmenter ses connaissances, il s'occupa de l'histoire naturelle, et prit pour cette science un goût qui devint chez lui une véritable passion. Il s'adonna particulièrement à l'histoire des insectes ; et après avoir décrit ceux qui se rencontrent à La Haie et dans les environs, il forma une collection de coquilles qui surpassa par le nombre le choix et l'arrangement de toutes celles qui avaient été connues jusqu'alors. Lyonnet eut des mœurs en même temps sévères et douces, aucun motif n'eût pu le déterminer à manquer à ses devoirs ; vertueux par principe, ami de sa patrie et de ses semblables, il conserva toute sa vie un profond respect pour la religion. Sa maison fut constamment ouverte aux amateurs des sciences, pour lesquels il ne se bornait pas à de stériles protestations d'amitié. On a de lui des notes très-savantes ; l'ouvrage de Lesser, dont la traduction française fut publiée en 1742, sous le titre de *Théologie des insectes*, contient deux planches gravées d'après ses dessins. Il a publié 1° *Observation sur l'histoire des insectes*, 2° *Traité anatomique de la chenille qui ronge le saule.* Cet ouvrage, imprimé magnifiquement, est d'une originalité surprenante ; 3° il travailla avec Trembley à *l'Histoire des polypes d'eau douce*. Lyonnet devint graveur par circonstance. Impatient de la lenteur que Wandelaar, artiste très-distingué, mettait à graver les planches de l'histoire des polypes, il résolut de terminer l'ouvrage lui-même ; une leçon d'une heure lui suffit pour les instructions préliminaires dont il avait besoin ; et, prenant en main le burin, il grava avec le plus grand succès les huit dernières planches de son histoire. Lyonnet était né à Maestricht, le 22 juillet 1707 ; il mourut à La Haie, le 10 janvier 1789, âgé de 81 ans. Il fut regretté non-seulement par les savans et les artistes, mais encore par tous ses compatriotes.

LYSICRATE, était citoyen d'Athènes et possédait des richesses immenses. La tribu des Acasmantides dont il faisait partie, ayant obtenu un trépied de bronze pour prix du chant dans les fêtes qui furent célébrées en l'honneur de Bacchus, l'an 335 avant l'ère vulgaire, Lysicrate voulut rendre cette victoire à jamais mémorable ; et, pour en transmettre le souvenir à la postérité, il fit construire à ses dépens, en marbre, la Lanterne de Diogène, et fit placer le trépied au sommet. Ce monument qu'on voit encore à Athènes, et qui s'est très-bien conservé, a été moulé en plâtre avec beaucoup d'exactitude sur les lieux mêmes, par M. Fauvel, peintre, correspondant de l'Institut ; il a été depuis exécuté en terre cuite, à Paris. On le voyait, en 1802, au milieu de la cour du palais du Louvre, où il fut exposé pendant quelque temps.

M.

MABLY (Gabriel-Bonnot de), naquit à Grenoble, le 14 mars 1709. Issu d'une famille distinguée dans la magistrature, il fit ses études à Lyon sous les Jésuites, et se rendit ensuite à Paris. Il entra au séminaire de Saint-Sulpice, par la protection du cardinal de Tencin ; il y prit le sous-diaconat, seul ordre auquel il fut promu. L'abbé de Mably était ami de la liberté, qui n'était alors qu'un mot chimérique ; et, plus désireux de conserver son indépendance que d'acquérir des richesses, ou d'obtenir des honneurs et des dignités, il abandonna toutes les belles espérances que pouvait lui faire concevoir l'état ecclésiastique, il se livra tout entier à l'étude des lettres. Son début dans le monde fut brillant ; admis aux dîners de monseigneur de Tencin-Lasanda, cardinal, comme étant son parent, il se fit bientôt la réputation d'homme habile en politique, par la publication de son ouvrage intitulé *Parallèle des Romains et des Français, par rapport au gouvernement*, 2 vol. in-12, 1740. L'abbé de Mably aida plus d'une fois de ses conseils le cardinal qui faisait partie du ministère, mais il finit par se brouiller irrévocablement avec lui pendant une discussion qui eut lieu entre eux, relativement au mariage des protestans. Ayant appris par des bruits vagues qu'on le destinait à l'éducation du dauphin, fils de Louis XV, il s'exprima de manière à faire sentir que ses opinions en politique le rendaient peu propre à remplir une telle fonction ; selon moi, disait-il ouvertement, *les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois.* L'abbé de Mably ne put faire imprimer à Paris son livre intitulé : *Droit public de l'Europe, fondé sur les Traités ;* l'autorité s'y opposa ; mais la première édition en fut publiée chez l'étranger, et il en fut introduit en France un grand nombre d'exemplaires. Le gouvernement, qui d'abord voulut les faire saisir, en tolèra ensuite la circulation. Les *Observations sur les Grecs*, reproduites depuis sous le titre *d'Observations sur l'Histoire de la Grèce*, parurent en 1749, 1 vol. in-12, Genève. L'auteur avait eu pour but de découvrir les causes générales et particulières de la grandeur et de la ruine d'une nation qui sera toujours regardée comme une des plus célèbres de l'univers. Le livre intitulé *Principes des négociations*, imprimé à La Haie, 1757, 1 vol. in-12, est une source abondante dans laquelle les souverains peuvent puiser des leçons bien importantes pour le maintien de la paix et de la concorde entre eux. Mably publia, en 1763, 1 vol. in-12, Amsterdam, *les Entretiens de Phocion, sur le Rapport de la morale avec la politique.* Cet ouvrage qu'il donna comme une traduction du grec de Nicoclès, fut couronné par la société économique de Berne. La diction en est pure, précise et remplie d'agrémens ; on y trouve des idées saines et lumineuses sur les devoirs des rois et des sujets ; enfin, cet ouvrage fut regardé comme le code des peuples libres. Ce fut après sa publication que les Polonais et les Américains eurent recours aux lumières de l'auteur. Les Hollandais lui demandèrent aussi des conseils, que cependant ils ne saisirent pas. Mably n'eut pas toujours lieu de se louer de la conduite des Américains, car après la publication de son ouvrage sur les *Constitutions des États-Unis d'Amérique*, il fut par eux pendu en effigie, et son livre fut traîné dans la boue, comme contenant des principes entièrement opposés à la liberté et à la tolérance. Les *Observations sur l'Histoire de France*, qui parurent en 1765, 2 vol. in-12, Genève, contiennent les variations du gouvernement français, depuis son établissement dans les Gaules jusqu'au règne des trois fils de Philippe-Le-Bel. Cet ouvrage, quoique très-modéré, fut sur le point d'être dénoncé au parlement, et si Mably échappa au danger qui le

menaçait, il en fut redevable au duc de Choiseul. Dans un livre intitulé : *Doutes proposés aux économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés*, 1 vol. in-8°, 1768, Mably combattit les opinions de *Mercier de la Rivière sur le despotisme légal* qu'il avait érigé en principe. Peu de temps après il fut appelé en Pologne par les habitans de ce pays, qui désiraient mettre fin à leurs discussions; il resta parmi eux une année entière; et, après avoir pris toutes les connaissances nécessaires pour la rédaction de son projet, il revint en France. Il s'y occupait de la régénération d'un peuple malheureux, quand la Pologne fut démembrée en partie par la Russie, la Prusse et l'Autriche. Mably voulait bien que le trône fut héréditaire, mais il voulait en même temps que le Roi n'eût qu'une ombre d'autorité. Son livre portant pour titre, *du Gouvernement et des lois de la Pologne*, fut imprimé en 1781, 1 vol. in-12. L'égalité dans la fortune et dans la condition des citoyens est le fondement de la prospérité des états; point de législation parfaite sans la communauté des biens; telles sont les vues principales que Mably développe dans un ouvrage intitulé *de la législation, ou Principes des lois*, 2 vol., 1776, Amsterdam. On a de lui quelques ouvrages en littérature, qui prouvent qu'il ne fut pas uniquement occupé de la politique. Quatre lettres adressées à madame la marquise de P.... sur l'opéra, contiennent une dissertation judicieuse et une excellente critique sur ce genre de spectacle. Ces lettres imprimées chez Didot, en 1741, sont mentionnées avantageusement dans la Bibliothèque française de Goujet. On a publié, en 1792, 1 vol. in-8°, sous le nom de Mably, un livre intitulé *le Destin de la France*; mais on attribue cette production à Barthélemi de Grenoble. Voilà comment s'exprime à ce sujet l'abbé Arnoux, dans une lettre imprimée en 1792, dans le *Moniteur* : « Le père de ce bâtard ne peut être que M. Barthélemy, à qui il faut laisser cette honteuse paternité. » Mably est encore l'auteur du Traité de *l'Étude de l'Histoire*, 1 vol., 1778. Dans ce Traité que l'abbé de Condillac adopta comme livre élémentaire pour l'instruction de l'infant, duc de Parme et de Plaisance, l'auteur s'exprime avec beaucoup de vigueur et de précision, et fait ressortir les règles de l'art de régner, de l'aperçu des divers gouvernemens qu'il met sous les yeux du jeune prince; 2° *du Traité de la manière d'écrire l'histoire*, 1 vol. in-12, 1782. 3° *Des principes de morale*, 1 vol. in-12, 1784. Ce livre fut censuré par la Sorbonne, qui regarda comme trop relâchée la doctrine qu'il contenait. En général, le style de Mably est exact et clair; quelquefois il est énergique, souvent dur, mais toujours monotone. Ce philosophe, ami de la vertu et de la liberté, était sans ambition, et dédaigna constamment la fortune et les grandeurs. Jusqu'à un âge fort avancé il n'eut pour tout revenu que 3000 fr. Ses amis lui obtinrent, sans qu'il y participât en rien, une pension de la même somme sur l'évêché de Cahors. Ses liaisons étaient peu nombreuses; le savant Barthélemy Dusaux, traducteur de Juvénal, et Collé, étaient ses amis les plus intimes. La plupart de ses réponses tenaient de son caractère brusque, irascible et sec. « Je le verrai quand il ne sera plus en place, » répondit-il, en parlant d'un ministre qui avait manifesté le désir d'avoir quelques relations avec lui. Parfois, s'abandonnant d'abord à la fougue de son tempérament, il avait ensuite assez d'empire sur lui-même pour s'arrêter fort à propos. On rapporte que quelqu'un ayant dit, devant lui, que Platon lui paraissait ennuyeux; et qu'ayant ensuite ajouté, parce qu'il le voyait prendre feu : « S'il vous avait ressemblé, je n'en parlerais pas ainsi. » Mably se lève avec impétuosité, et dit : « Il sied bien à un petit gredin comme... moi, d'être comparé à Platon. » Les usages des Lacédémoniens faisaient souvent le sujet de ses conversations : « Parmi eux, disait-il, j'aurais été quelque chose. » Il répétait aussi souvent cet adage de Leibnitz : « Le temps présent est gros de l'avenir. » S'il se trompa souvent dans ses prédictions, souvent aussi il devina fort juste. Il avait prédit la liberté des colonies anglaises, et tous les changemens qui survinrent à Genève et en Hollande. Il annonça, comme on peut le voir dans un de ses derniers ouvrages, que,

pour combler le déficit dans les finances, on aurait recours en France à des impôts désastreux, qu'il serait nécessaire, pour les établir, de la convocation des états-généraux, ce qui amènerait nécessairement une révolution dans ce gouvernement : Ses amis l'appelaient souvent *Prophète de malheur*. Plusieurs sociétés savantes lui offrirent de l'admettre dans leur sein ; mais il s'y refusa constamment. Le duc de Richelieu lui-même ne put le faire consentir à accepter une place à l'académie française. Peut-être peut-on reprocher à Mably un peu de partialité. Parfois il déprima trop les uns et exalta trop les autres. S'appuyant sur de faux principes, il pensait que les peuples de l'Europe pouvaient être gouvernés comme les Grecs et les Romains. Cependant il ne ressembla jamais à ces déclamateurs turbulens qui semblent entrer en fureur toutes les fois qu'ils parlent de la liberté. Quoi qu'il en soit, on le regarda comme ayant adopté les opinions philosophiques qui se propageaient alors. Mably aurait pu dans sa vieillesse se procurer au moins une chaise à porteur, mais il préféra faire des épargnes pour récompenser, au moins après sa mort, l'attachement d'un vieux domestique qui le servait depuis long-temps avec beaucoup de fidélité. Il termina sa carrière le 23 avril 1785, à l'âge de 76 ans. Quoiqu'il eût reçu, avant de mourir, tous les sacremens, l'autorité s'opposa au désir de ses amis qui voulaient lui ériger une statue dans l'église où il avait été inhumé. On écrivit ce vers de Juvénal au bas d'un portrait gravé par Alexis en 1792 :

Acer et indomitus, libertatisque magister.

Il existe une collection complète des œuvres de Mably, en 15 vol. in-8°, publiée par l'abbé Arnoux, de 1794 à 1795; mais on n'y trouva point le parallèle des Romains et des Français. Sur la proposition du député Dussaulx, la convention accorda, le 12 juin 1795, à l'abbé Mably, les honneurs du Panthéon ; il paraît certain que ce décret est resté sans exécution. Son éloge, publié par l'abbé Brisart, se trouve en tête de la collection de ses œuvres.

MACÉDONIA (Camille), dame sicilienne, ne brilla pas moins par son amabilité et son esprit que par un courage et une intrépidité au-dessus de son sexe. Rien ne peut mieux la faire connaître que le trait suivant. Des assassins qui en voulaient à la vie de son frère, l'avaient entouré, et malgré la résistance la plus vigoureuse, il eût infailliblement succombé sous le nombre. Macédonia arrive au moment où le danger était le plus pressant; et, s'oubliant elle-même pour ne songer qu'à la conservation de son frère, elle saisit une demi-pique que le hasard lui présente, fond sur les assassins, les force à prendre la fuite, et se trouve dans les bras de celui qui lui devait son existence. Ce trait a été célébré par les poëtes de son temps qui ont regardé cette action si courageuse comme digne d'être transmise à la postérité.

MACHAM (Robert) gentilhomme anglais, vivait au 14e siècle, sous le règne d'Edouard III : c'est lui à qui qui on est redevable, dans le principe, de la découverte de l'île de Madère, puisqu'il fut le premier Européen que le hasard y conduisit. Devenu éperdûment amoureux d'Anne d'Orset, fille d'un duc de ce nom, Macham la demanda vainement à ses parens; ils furent insensibles à ses sollicitations, et à ses prières; et, non contens de la lui refuser, ils résolurent de punir le pauvre gentilhomme d'avoir osé porter ses vues sur une héritière de leur nom; et, abusant de la faveur dont ils jouissaient auprès d'Edouard III, ils parvinrent à faire jeter Macham dans une prison où il resta deux ans. Ils profitèrent même du temps de sa captivité pour forcer la belle Anne à donner sa main à un autre; cependant Macham recouvra sa liberté, et fut désespéré en apprenant que sa maîtresse était passée dans les bras d'un rival. Ne pouvant vaincre son penchant, il s'assura d'un vaisseau, enleva la dame qui n'était pas insensible à son amour, et fit voile avec elle vers les côtes de France. Ils étaient à peine en pleine mer, quand il survint une tempête si affreuse, que les matelots ne purent plus manœuvrer. Le vaisseau, abandonné au gré des flots, erra pendant treize jours sur des mers inconnues, et les amans fugitifs, après s'être vus mille fois sur le point d'être engloutis, aperçurent enfin la terre, et abordèrent

heureusement dans une île qui se trouva entièrement déserte. Cette île, placée sous un beau ciel, était remplie de fruits de toute espèce; on y respirait un air serein, et la nature en avait fait un séjour véritablement agréable. Macham et ses compagnons saluèrent avec enthousiasme cette terre hospitalière, et y descendirent pour se délasser des fatigues qu'ils avaient éprouvées depuis le moment de leur départ, bien résolus de se remettre en mer après avoir pris un peu de repos; mais le sort en avait décidé autrement; le vaisseau à la garde duquel on avait laissé seulement quelques personnes de l'équipage, éprouva un coup de vent terrible qui cassa les câbles avec lesquels il était attaché, et le rejeta de nouveau en pleine mer. La malheureuse Anne ne survécut que six jours à cet événement funeste, et Macham, à qui la vie était devenue insupportable, ne tarda guère à la suivre. Son corps, comme il l'avait demandé avant d'expirer, fut déposé dans le même tombeau que celui de son amante; ses compagnons placèrent dessus une grande croix de bois, et y gravèrent une inscription faite par Macham lui-même, et qu'il avait destinée à perpétuer le souvenir de sa malheureuse aventure. Les compagnons de Macham, ayant voulu tenter de retourner en Angleterre sur la chaloupe qui avait servi à leur débarquement, furent poussés par une tempête sur les côtes du royaume de Maroc, faits prisonniers et condamnés à l'esclavage. Un Espagnol de Séville, nommé Jean de Morales, qui se trouvait captif avec eux, et à qui ils parlèrent de leur découverte, prit les informations les plus positives sur la situation de l'île et sur tous les signes qui pouvaient contribuer à la faire reconnaître. Étant retourné dans sa patrie après être sorti de captivité, il s'associa quelques-uns de ses compatriotes, et partit avec eux pour tenter de découvrir l'île dont on lui avait fait un portrait si séduisant. Ses recherches ne furent pas infructueuses, car il découvrit le pays qu'il cherchait, et n'eut pas de peine à s'en emparer; il apprit bientôt que Macham et Anne avaient terminé leur carrière. On lui montra aussi le grand arbre au pied duquel reposaient les deux amans, et la croix sur laquelle il lut leur déplorable histoire: tel fut l'événement qui donna lieu à la découverte de cette île, que les Portugais nommèrent dans la suite Madeira, nom dont a fait celui de Madère. François Alcaforado a écrit en langue portugaise la relation de la découverte de cette île; il en a été fait une traduction française, publiée à Paris en 1761, in-12, sous le titre de *Relation historique de la découverte de l'île de Madère*.

MACHAULT D'ARNONVILLE (JEAN-BAPTISTE), naquit le 13 décembre 1701; il était fils de Louis-Charles de Machault, conseiller d'état, descendant d'une famille distinguée dans la magistrature. Machault était d'un caractère franc, ennemi de toute intrigue et sans ambition; nommé maître des requêtes en 1738, il se serait borné là si le comte d'Argenson ne l'eût fait nommer à l'intendance du Hainaut. Le roi, l'ayant connu pendant sa résidence à Valenciennes, le nomma contrôleur-général à la fin de 1745, époque où la marquise de Pompadour provoqua la disgrâce de Philibert Orry. Machault arriva au ministère des finances sans avoir aucune connaissance dans cette branche d'administration, mais doué d'un discernement extrêmement juste, et de beaucoup de pénétration; il marcha d'abord sur les traces de son prédécesseur qui avait mis beaucoup d'ordre dans son ministère: et ensuite il s'entoura d'hommes instruits et sut profiter de leurs lumières. Après trois ans d'une guerre qu'il avait soutenue par des moyens de son invention, il voulut donner une base solide aux impôts et au crédit public, et crut avoir trouvé cette base dans une répartition équitable portant sur toutes les propriétés foncières; il fallait pour cela attaquer les privilèges du clergé, et par conséquent, s'exposer à des dangers qui ne l'intimidèrent pas. Appuyé par la favorite alors toute puissante, il fit rendre en 1747 un édit qui défendait tout nouvel établissement religieux, interdisant aux gens de mainmorte la faculté d'acquérir aucun fonds, etc. En 1750, Machault fut nommé garde des sceaux sans quitter le contrôle-général, tenant toujours au projet d'imposer les

ordres du clergé, mais craignant de n'être pas soutenu par la cour qui avait cependant plus besoin que jamais de ressources promptes ; il se contenta de supprimer l'impôt d'un dixième qui avait été établi pendant la guerre, et le remplaça par un vingtième, qui devait porter sur tout revenu quelconque sans exception. Les parlemens firent d'abord des observations sur cette loi, mais ils terminèrent par l'enregistrer parce qu'elle était particulièrement dirigée contre le clergé ; ce corps, qui sentit le coup qu'on voulait lui porter, et qui ne cherchait qu'à gagner du temps, offrit des dons gratuits, espérant par son crédit se soustraire au payement du vingtième. Cependant Machault qui avait beaucoup de fermeté et qui n'était pas homme à rétrograder, demanda un état détaillé de tous les biens ecclésiastiques ; le clergé crut alors se voir menacé d'une ruine complète. Voulant donc détourner l'orage, il recourut particulièrement à l'intrigue, et parvint à obtenir du roi que Machault quitterait le contrôle-général pour passer au ministère de la marine : ainsi fut éludée une loi qui devait avoir les résultats les plus avantageux pour le gouvernement et pour le peuple. Machault ne rendit pas des services moins essentiels à la marine qu'il en avait rendu aux finances : avec quarante-cinq vaisseaux composant les forces navales de la France, il tint en échec toute la marine anglaise. A cette époque glorieuse pour les marins français, M. de la Galissonière, avec une escadre sortie de Toulon, battit l'amiral Bing et transporta à Minorque les troupes qui s'en emparèrent, pendant qu'une autre escadre équipée à Brest interceptait aux Anglais le chemin du Canada. Tant de droits à la reconnaissance du gouvernement ne purent le mettre à l'abri de la vengeance de la Favorite dont il avait encouru la haine ; et, le 31 janvier 1757, il reçut l'ordre de rendre le porte-feuille, et de se retirer à sa terre d'Arnouville. La lettre, écrite de la main du roi lui-même, fut pour Machault une espèce de consolation dans sa disgrâce, car le monarque l'assurait de la continuation de son amitié. Dans les commencemens de la révolution, il quitta Arnouville pour se rendre à Thoiri chez sa belle-fille, et en 1792 il alla s'établir à Rouen. En 1794, il fut arrêté par ordre du gouvernement révolutionnaire, et conduit à Paris ; on l'enferma dans la prison des Madelonettes, où il mourut le 12 juillet âgé de 73 ans. On accusa le geôlier de l'avoir traité avec beaucoup de barbarie, et de lui avoir refusé toute espèce de secours.

MACHOETA, Macédonienne, vivait sous le règne de Philippe, père d'Alexandre. Cette femme, étant déjà fort avancée en âge, se présenta devant le roi pour lui demander justice. Le prince, qui sortait d'un grand festin, ne donna pas une attention bien sérieuse aux réclamations de la vieille, et s'endormit pendant qu'elle parlait. Il se réveilla au moment qu'elle terminait son discours, et sans avoir aucune connaissance de la cause, il la déclara mauvaise et confirma l'injustice. La bonne femme, sans se laisser abattre par cette condamnation, lui dit avec un sang froid imperturbable, qu'elle appelait d'un tel jugement. Son assurance et sa fermeté étonnèrent Philippe, qui lui demanda à qui elle prétendait en appeler. « J'en appellerai, répondit la vieille, de Philippe ivre et endormi, à Philippe à jeun et éveillé. » Cette réponse vigoureuse et pleine de hardiesse, que bien des princes n'eussent pas pardonnée, toucha Philippe ; et, sans balancer, il annula le premier jugement, et en prononça un second favorable à Machœta.

MACPHERSON (JACQUES), poète Ecossais, naquit en 1738 dans la paroisse de Kingensie. Son père, issu d'une des plus anciennes familles du royaume, mais peu fortuné, ne négligea pas son éducation, et lui fit faire ses premières études à Badenoch : il l'envoya ensuite au collége d'Aberdeen, où il commença à faire connaître son goût pour la poésie, par de petites pièces de vers, qui d'abord n'eurent d'autre but que d'amuser ses camarades. Bientôt ses vues se portèrent plus loin, et, à l'âge de 20 ans, il publia un poëme en six chants intitulé : *the Highlander* (le montagnard) ; cet ouvrage, extrêmement faible, n'est pas celui qui fit sa réputation. Macpherson, obligé de se

procurer par lui-même des moyens d'existence, résolut d'embrasser l'état ecclésiastique; mais, comme son penchant n'avait pas déterminé cette résolution, il préféra une place de précepteur qui lui fut offerte dans une famille opulente. En 1760, il publia ses *Fragmens de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse, et traduits de la langue erse ou gallique*; cet ouvrage surprit tous les hommes instruits, et eut un succès qui surpassa les espérances de l'auteur : le poète Gray s'en montra particulièrement l'admirateur. Macpherson fit alors, dans le nord de l'Ecosse, un voyage dont il rapporta des matériaux précieux, et qui furent pour lui un commencement de fortune, il suivit ensuite, en qualité de secrétaire, le gouverneur de la Floride à Pensacola; mais il n'exerça cet emploi que peu de temps, et il revint en Angleterre en 1768, après avoir parcouru presque toutes les Antilles et quelques provinces de l'Amérique septentrionale. En 1771 parut son *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*; ouvrage écrit avec beaucoup d'élégance, et qui cependant trouva bien des critiques. En 1773, Macpherson mit une tache à sa gloire littéraire, en publiant en prose poétique sa misérable traduction de l'Iliade d'Homère. A peu près dans le même temps il eut à supporter des humiliations d'un autre genre; le célèbre docteur Johnson prétendit que les poésies d'Ossian n'avaient jamais existé, et que les manuscrits qu'on lui avait attribués n'étaient qu'une traduction des compositions de Macpherson lui-même, qui avait eu recours à ce moyen pour donner plus de mérite à ses ouvrages. Une semblable accusation donna lieu à des débats violens, et ils eussent été interminables si l'accusé lui-même ne se fût décidé à garder le silence. Peu de savans sont à cet égard de l'avis de Johnson, tandis que Césarotti, le docteur Blaise, John Smith, et la société connue en Ecosse sous le nom de *highland society*, attestent l'authenticité des poésies d'Ossian. Ce qui finit par enlever tous les doutes, c'est qu'il est constant qu'il existait avant la révolution, dans la bibliothèque du collége écossais de Douai, un manuscrit gallique contenant ces mêmes poésies. En publiant son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avénement d'Hanovre*, Macpherson souleva contre lui le parti de Whigs, qui l'accusa de s'être montré trop favorable à celui des Stuarts. Notre littérateur écossais s'occupa bientôt d'un autre genre de travail; il fut chargé de répondre à des pamphlets politiques qui attaquaient directement le gouvernement, et qui étaient relatifs à la querelle des colonies américaines avec la Métropole. Il fit à ce sujet plusieurs ouvrages parfaitement bien écrits, très-forts de pensées, et qui, ayant atteint le but proposé, furent largement payés par le ministère. Peu de temps après il fut choisi par le nabab d'Arcate pour défendre ses intérêts auprès de la compagnie des Indes; enfin, en 1780, il fut nommé membre du parlement pour Camelford; et, quoiqu'il parlât peu, il fut réélu en 1784 et en 1790. Cependant sa santé dépérissait d'une manière visible; espérant la rétablir, il abandonna les affaires, et se retira dans un superbe château qu'il avait fait bâtir dans son pays; mais, trompé dans son attente, il tomba dans une espèce de langueur, et mourut, le 17 février 1799, à l'âge de 58 ans. Son corps fut transporté à Londres et inhumé dans l'église de Westminster. Il chargea avant de mourir John Mackensie, de la publication du texte original des poésies d'Ossian; et, à cet effet, il lui laissa par testament mille livres sterling. Il fut, dit-on, plein de vanité et d'un caractère très-irascible.

MADAN (Martin), théologien et ministre anglais, naquit en 1726; ses sermons eurent beaucoup de succès, et jamais il n'annonçait la parole divine sans être entouré d'un auditoire très-nombreux. Il dut principalement sa réputation comme littérateur, à son livre portant pour titre : *Thélipthora*, ou Traité de la séduction des femmes; il chercha dans cet ouvrage qui fit beaucoup de bruit, et qui donna matière à des critiques nombreuses et sévères, à établir un système qui ne sera probablement jamais admis en Europe, celui de la polygamie; il prétendit même prouver que la pluralité des femmes était non-seulement légitime, mais même utile. Madan est aussi

l'auteur d'une traduction en anglais de Juvénal, traduction qui est très-estimée, et qui est accompagnée de notes; d'un Traité sur la foi chrétienne; d'un commentaire sur les 39 articles, et d'un livre intitulé : *Lettres au docteur Priestley*, qui fut publié en 1787, in-12. Il mourut à Epsom, au mois de mai 1790.

MAGDELÆINE DE FRANCE, reine de Navarre, naquit le 1er décembre 1443. Elle était fille de Charles VII et de Marie d'Anjou. D'un caractère ferme, et avec de grandes vues politiques, elle se montra véritablement digne de gouverner un empire. Chargée de la régence du royaume de Navarre, après la mort de Gaston de Foix, qu'elle avait épousé, elle déjoua tous les projets formés par Ferdinand, roi d'Arragon, contre ses états, et se défendit avec vigueur contre toutes ses entreprises. Elle sut aussi se garantir des ravages qui depuis long-temps étaient la suite des querelles particulières de Beaumont avec la famille des Grammont. Avant sa mort, arrivée en 1495, elle plaça Catherine, sa fille, sur le trône de Navarre, et lui donna pour époux Jean d'Albret. Son corps fut déposé dans l'église cathédrale de Pampelune. Magdeleine avait été fiancée à Ladislas, roi de Hongrie; mais ce prince périt par le poison peu de jours avant l'époque désignée pour la célébration de son mariage.

MAGDELEINE DE FRANCE, était fille de François Ier. Elle naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 10 août 1520. Jacques V, roi d'Écosse, ayant entendu vanter les charmes de cette princesse, à qui la renommée ne donnait pas moins d'esprit et d'amabilité que de grâces et de beauté, résolut de la demander en mariage. C'était à l'époque où la Provence et le Dauphiné étaient menacés d'un envahissement de la part de l'empereur. Le roi d'Écosse, voulant en même temps donner des preuves de son attachement aux intérêts de la France, et se montrer digne d'obtenir la main de Magdeleine, rassembla une armée de seize mille hommes, s'embarqua avec elle, et partit pour venir au secours de François Ier. Mais le succès ne répondit ni à son attente ni à ses désirs, car sa flotte fut entièrement dispersée par une tempête affreuse, et il lui fut impossible de réunir les vaisseaux qui la composaient. Jacques arriva presque seul au port de Dieppe où il débarqua; il se rendit ensuite près de François Ier, et lui exposa les motifs de son voyage. Le roi de France, touché de la générosité de Jacques V, consentit à ses désirs, et lui accorda la princesse pour épouse. Le mariage fut célébré à Paris le 1er janvier 1536, et Magdeleine partit pour l'Écosse. Ses vertus et sa beauté, la tendresse de son époux qui la chérissait, l'amour du peuple qui la révérait, ne purent la dérober à la mort, qui la moissonna à la fleur de son âge; et sept mois après l'union la plus fortunée, elle termina son existence le 7 juillet 1536. Voici quelques vers faits par Ronsard sur la perte de cette princesse :

La belle Magdeleine, honneur de chasteté,
Une grâce en beauté, Junon en majesté,
A peine de l'Ecosse avait touché le bord,
Quand, au lieu d'un royaume, elle y trouve la mort
Ni larmes du mari, ni beauté, ni jeunesse,
Ni vœux, ni oraison ne fléchit la rudesse
De la parque qu'on dit la fille de la Nuit.
Que cette belle reine, avant que porter fruit,
Ne mourut en sa fleur, etc.

MAGHEM, avait été nourrice d'Akbar, troisième empereur des Mogols. Cette femme, douée d'un jugement sain, de beaucoup de pénétration dans l'esprit, et d'une fermeté de caractère qui ne se rencontre guère chez un sexe ordinairement faible, sut se faire honorer et respecter chez les Orientaux, tant par ses vertus personnelles que par les services importans qu'elle rendit à son souverain. Elle ne se borna pas à lui inculquer d'excellens principes sur l'art de gouverner avec justice et de régner avec gloire, elle parvint à le soustraire à l'espèce d'asservissement dans lequel il était retenu par son gouverneur, nommé Begram. Après avoir forcé ce gouverneur à chercher un asile chez les nations étrangères, elle disposa tout pour le couronnement d'Akbar, et la cérémonie eut lieu avec toute la pompe possible dans la ville de Delhi. Elle mit en général tant de prudence dans sa conduite, et sut si adroitement s'emparer de l'esprit des grands de l'Etat, qu'elle assura à l'empereur et leur estime et

leur fidélité. Cette femme si estimable parvint à un âge fort avancé. Begram, qui s'était retiré dans le Guzarate, y fut assassiné par un de ses esclaves en 1356.

MAGOG, chef des anciens Scythes, fut, selon plusieurs auteurs, le premier qui porta la civilisation parmi les peuples du nord, et qui introduisit chez eux la connaissance de plusieurs arts utiles. Il fut aussi, suivant le lexique scandinave de Schroderus, l'inventeur des runes. Ces runes sont des hiéroglyphes ou plutôt des espèces de caractères qui seuls étaient en usage non-seulement chez les peuples septentrionaux, mais encore dans l'Europe. On cessa de s'en servir quand on eut adopté les caractères grecs. Selon d'autres, les runes avaient été inventées bien avant Magog, et Budbeck en fait remonter la découverte presque au temps du déluge; il prétend au moins qu'elles étaient en usage deux cents ans après. Ces caractères, qui n'étaient qu'au nombre de seize primitivement, n'ont aucun rapport avec ceux des langues hébraïque, phénicienne, grecque et latine, ni même avec les lettres gothiques. On peut s'en convaincre par la table comparative qui se trouve dans l'Atlantique de Budbeck.

MAHMED (aga), descendait d'une des familles les plus distinguées du Khorasan, pays dépendant du vaste empire de Perse. Le féroce Thamas Koulikan, s'étant, après une victoire, emparé de son père et de ses frères, les fit impitoyablement massacrer sous ses yeux, et ne lui laissa à lui-même la vie que parce qu'il était encore au berceau; mais, voulant au moins l'avilir et le rendre incapable de perpétuer sa race, il le fit faire eunuque. Mahmed survécut à cette opération cruelle; et, étant devenu grand, il monta sur le trône, et ne se distingua pas moins par sa profonde politique que par ses grandes connaissances dans l'art de la guerre. Les ennemis les plus terribles qu'il eut à combattre furent ses propres frères, issus du second mariage que sa mère contracta après la mort de Thamas. L'un d'eux, nommé Mourtouza, se ligua avec les Russes; et, au moyen des secours de cette nation, il ne désespéra pas de vaincre Mahmed; mais celui-ci repoussa ses ennemis dans toutes les rencontres, les battit dans différens combats, et s'empara de plusieurs provinces importantes. Les armes ne furent pas toujours le seul moyen dont il se servit; il employa aussi quelquefois la ruse et la fourberie. En voici une preuve. Voyant avec peine que l'amiral russe, Woïno Witsch, avait établi un comptoir sur la côte d'Astirabath, et qu'il y faisait construire une forteresse dans laquelle se trouvaient déjà placés dix-huit canons, il profita d'un moment de calme pour visiter, disait-il, ces travaux importans; il sembla admirer l'art avec lequel ils étaient dirigés, vanta beaucoup cette importante construction; et, après avoir passé une partie de la journée avec l'amiral et ses principaux officiers, il les engagea à venir le lendemain dans la montagne où il avait une superbe maison de plaisance. Woïno Witsch, bien éloigné de soupçonner le piége qui lui était tendu, se rendit à cette invitation, n'ayant, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, d'autre défense que leur épée. Mahmed, ne doutant plus alors du succès de son stratagème, fit arrêter les officiers russes; et après les avoir chargés de fers, il exigea de l'amiral qu'il fît sur-le-champ démolir sa forteresse, protestant qu'en cas de refus il lui ferait trancher la tête, et que le même sort serait réservé à toute sa suite. Après avoir obtenu ce qu'il demandait, il fit remettre les Russes en liberté, et les menaça de sa vengeance s'ils ne s'éloignaient pour toujours de la côte. Ce fut aussi par la corruption qu'il parvint à s'emparer de Ghedahed, qui avait remporté sur lui des avantages considérables. S'étant fait livrer ce rival redoutable par ses principaux agens gagnés avec de l'or, il lui fit trancher la tête vers la fin de 1786. La Perse entière fut bientôt ensuite soumise à sa domination; et, ne bornant pas là son ambition, il avait formé le projet d'éloigner les Russes de la mer Caspienne, et de porter ses armes jusqu'à Astrakan; mais la mort le surprit et mit un terme à ses victoires et à sa barbarie.

MAIRET (N.), graveur distingué, mourut en 1784, à la fleur de son âge. Les succès qu'il avait déjà obtenus le faisaient regarder comme devant un jour occuper une place honorable parmi les artistes les plus célèbres de son siè-

cle, et sa mort fut une véritable perte. Il avait été élève de Lebas, mais il avait adopté la manière de Bartolozzi. Tous ses ouvrages annoncent du goût et de l'intelligence. On rechercha beaucoup dans les temps ses estampes de Voltaire et de J.-J. Rousseau aux Champs-Elysées.

MALATESTA (Batista), femme aussi distinguée par sa beauté que par son esprit, et l'une des plus savantes de son siècle, était fille de Gui, prince d'Urbin; elle mourut au commencement du 15e siècle, étant fort jeune encore selon les uns, et très-âgée selon les autres. On ignore l'époque de sa naissance. Quoi qu'il en soit, elle a publié, 1° des Lettres écrites avec beaucoup de pureté et d'élégance; 2° un Traité sur la véritable religion; 3° un autre sur la fragilité humaine.

MALEGUZZI-VALERI (la comtesse Véronica), naquit le 26 février 1630, à Reggio en Lombardie. Sa naissance faillit coûter la vie à sa mère. Il est peu d'enfans chez qui l'intelligence et le goût de l'étude se soient développés dans un âge aussi tendre. Elle avait à peine quatre ans qu'elle assistait aux leçons de ses frères; et ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'elle les surpassa au point de les reprendre quand il leur arrivait de faire des fautes. Elle apprit, avec une facilité inconcevable, les principes de la littérature, l'histoire et les élémens de la philosophie et de la théologie. A dix-huit ans elle savait parfaitement le latin, le grec, le français et l'espagnol; et à 20, elle soutint avec le plus grand succès, sur la philosophie et la théologie, deux thèses dont l'une fut dédiée à Marguerite Farnèse, duchesse de Parme, et la seconde à la reine de France. Elle en soutint ensuite plusieurs autres auxquelles ne dédaignèrent pas d'assister les plus grands personnages de l'Italie. Elle cultiva avec le même avantage les arts d'agrément, et elle n'excella pas moins dans le dessin que dans la musique et la danse. Tant de talens réunis, et une réputation qui se répandit dans toute l'Europe, ne firent pas le bonheur de Véronica; elle fixa l'admiration de tout le monde, mais non les yeux ni le cœur des hommes qui pouvaient la dédommager des injustices de la fortune. Approchant de l'âge où les femmes ne peuvent plus guère espérer de plaire, elle résolut de renoncer au monde et d'embrasser l'état monastique. Ce sacrifice lui fut d'autant moins pénible qu'elle s'était conservée pure au milieu de la société et de ses dangers. Elle entra donc chez les Capucines; mais la règle trop austère la décida à passer dans le couvent des religieuses de la Visitation à Modène, où elle fit profession. Sa vie se passa dans l'exercice de toutes les vertus; et, après avoir édifié la communauté par sa douceur et sa piété, elle mourut, le 26 septembre 1760, âgée de 60 ans. Elle est auteur d'un drame en prose intitulé : *l'Innocence reconnue*. Ce drame, accompagné d'un prologue et de chœurs, représente l'histoire touchante de Geneviève de Brabant. C'est le seul ouvrage dont elle ait voulu permettre l'impression. Elle a laissé en manuscrits la *Sfortunata fortunata*, drame; *Quesiti sopra il demonio Platonico*, et une traduction italienne du *Traité de l'usage des passions*. A la lettre M de la *Bibliotheca modenese* de Tiraboschi, on trouve un article fort intéressant consacré à cette femme, qui peut être regardée comme une des plus savantes dont s'honore l'Italie.

MAMIA, reine des Sarrasins, fut l'héroïne de son siècle. Elle se distingua dans l'art de la guerre par une bravoure et des connaissances dignes du plus grand général, et montra dans l'administration des affaires politiques autant de sagesse que de fermeté. Elle était fort jeune encore quand le roi, son époux, mourut; ne voulant confier à personne la direction de la guerre, entreprise contre les Romains, elle se mit à la tête de ses troupes, et les conduisit constamment à la victoire. Elle ravagea la Palestine, et après avoir porté la terreur dans l'armée de l'empereur Valens, elle le contraignit à demander la paix. Elle eut une vénération particulière pour un hermite, nommé Moyse, et ce fut à sa considération que, par un article du traité de paix, elle stipula la rentrée des évêques catholiques, exilés par Valens.

MANSION (Colard), imprimeur et écrivin, vivait au 15e siècle. On pense communément qu'il était né à Bruges; cependant, l'opinion de ceux qui le regardent comme Français, n'est pas

sans fondement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il habita Bruges étant encore très-jeune, et qu'en 1454 il était membre de la communauté de Saint-Jean l'Évangeliste, établie en cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il est probable que ce fut en France qu'il apprit l'art de l'imprimerie. Le premier établissement de ce genre qui exista à Bruges, fut formé par lui en 1471, et le premier ouvrage qui sortit de ses presses porte pour titre : *Le Jardin de Dévotion*. Ce fait est confirmé par la souscription du livre, qui est ainsi conçue : *Primum opus impressum per Colardum Mansion, Brugis*. On ignore l'année où il parut, parce qu'il est sans date. Le *Boccace du Dechiet des nobles hommes et clères femmes*, in-fol., porte la date de 1476 : ce qui fait croire que le livre précédent fut imprimé en 1474. Il publia, comme écrivain; 1° *Les Métamorphoses d'Ovide moralisées*, traduites en français du latin de Thomas Weleys, in-fol., 1484; 2° *De la peinture d'Adam*, translaté du latin en français au commandement de monseigneur de la Gruthuse, par Colard Mansion, son compère. L'original de cette traduction, qui n'a pas été imprimée, mais dont il existe plusieurs copies, est à la bibliothéque de la rue Richelieu. On regarde Mansion comme l'auteur de la traduction de *La Consolation de Boèce*, imprimée chez lui en 1477; du *Dialogue des Créatures*, imprimée à Lyon en 1483, et de plusieurs autres ouvrages; au moins c'est l'avis de M. Van-Praet, conservateur de la bibliothéque du roi, qui a publié *Des Recherches sur la vie, les écrits et éditions de Colard Mansion*. Il mourut, d'après les registres de sa communauté, en l'année 1484.

MARCEL (N.), fameux maître de danse, était d'un physique avantageux, et chantait d'une manière très-agréable. Il était à peu près ignoré quand un hasard heureux fut l'origine de sa fortune. On cherchait à Paris quelqu'un qui pût en même temps chanter et danser le menuet dans les fêtes vénitiennes, opéra-ballet, donné en 1710. Marcel fut chargé de ce double emploi, et s'en tira comme un homme qui n'a que des demi-talens; cependant dès ce moment sa réputation commença à s'établir. Courant de succès en succès, il devint orgueilleux, et parfois malhonnête et grossier, même avec des personnes de la première distinction auxquelles il donnait des leçons. Une écolière de ce genre, étant un jour entré chez lui en faisant un salut qui n'était pas conforme à ses principes, il lui dit d'un ton dur : « Vous venez de saluer comme une servante. Recommencez, et n'oubliez jamais qui vous êtes, etc. » Ses talens, comme maître de danse, faisaient qu'on lui passait tout, et qu'on regardait ses grossièretés comme de la bonhomie. Il était tellement enthousiaste de son art qu'il répétait souvent, en donnant ses leçons : « Que de choses dans un menuet. » Il fut, en 1726, maître à danser du roi, et c'est à cette époque que parut son ballet du Tour de carnaval. Tourmenté par la goutte, et ne pouvant plus exercer son art par lui-même, il prit le parti de louer un salon vaste et richement orné, et d'y démontrer les différens principes de la danse. Il le faisait avec tant de clarté et de facilité, qu'il était impossible de ne pas comprendre ses leçons. En 1740 il eut une multitude d'écoliers, appartenant à des familles illustres et puissantes, et de qui il tira des sommes très-considérables. Il faisait payer 300 fr. l'étude seule des révérences pour les présentations à la cour, ou pour les menuets qui devaient se danser dans des bals parés. Il prétendait, et bien des personnes en ont été persuadés, qu'à la simple inspection de la démarche, ou des habitudes du corps, il connaissait le caractère et même le pays d'où sortaient ceux qui se présentaient chez lui. On rapporte à ce sujet un trait assez plaisant. Un jeune seigneur étranger, voulant prendre les leçons de Marcel, se fit annoncer chez lui comme Anglais, parce qu'il avait entendu parler de la prédilection qu'il avait pour l'Angleterre. « Vous Anglais, s'écria-t-il avec son ton brusque, vous né dans cette île où les citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine....! Ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annonçent que l'esclave titré d'un électeur. » En

effet, l'étranger appartenait à un petit prince d'Allemagne, dont son père était grand-chambellan. Il répondit un jour à un danseur anglais qui voulut exécuter en sa présence des pas très-difficiles : « Monsieur, on saute dans les autres pays : on ne danse qu'à Paris. » On raconte de lui plusieurs autres traits qui ne prouvent pas moins la rudesse de son caractère que son originalité. Marcel avait de l'esprit, mais ses avantages extérieurs faisaient sa meilleure recommandation, et malgré sa grande réputation il ne fut en réalité qu'un danseur médiocre. Cependant sa vanité ne fut pas moindre que celle de Vestris. Il vécut fort longtemps, et mourut à Paris en 1759.

MARCHAND (Jean-Henri), avocat à Paris, et censeur-royal, avait dans l'esprit beaucoup de gaieté, et l'on trouve dans plusieurs de ses opuscules en prose des plaisanteries assez fines qui leur obtinrent du succès. Il fit aussi imprimer dans les journaux quelques chansons et autres morceaux de poésie légère qui ne manquent pas de quelque agrément. Parmi ses nombreuses productions nous citerons les suivantes : 1° *Requête du curé de Fontenoy au roi*, in-4°, 1745; plusieurs traits de cette plaisanterie sont dirigés contre Voltaire; 2° *Encyclopédie perruquière*, in-12, 1751; 3° *Avis d'un père à son fils*, in-12, 1751; 4° *Requête des sous-fermiers du domaine du roi, pour demander que les billets de confessions soient assujétis au contrôle*, in-12, 1752: 5° *Remontrances des Comédiens français au roi*, 1753; 6° *La noblesse commerçable, ou Ubiquiste*, in-12, 1756; 7° *Mon radotage et celui des autres, recueillis par un invalide, retiré du monde pendant son carnaval*, in-12, 1759; 8° *Essai sur l'Éloge historique de Stanislas, 1er roi de Pologne*, in-8°, 1766; 9° *Hilaire*, in-12, 1767; ce livre est la critique du Bélisaire de Marmontel; 10° *Les délassemens champêtres*, 2 vol., in-12, 1768; 11° *L'esprit et le cœur*, in-12, 1768; 12° *Testament politique de M. de V****, in-8°, 1770; 13° *L'égoïste*, brochure, dirigée contre Palissot. in-12, 1771; 14° *Mémoire de l'éléphant, écrits sous sa dictée*, et traduits de l'indien par un Suisse, in-8°, 1771; 15° *Les Panaches, ou les Coiffures à la mode*, comédie en un acte, représentée sur le grand théâtre du monde, et surtout à Paris, précédée de recherches sur la coiffure des femmes de l'antiquité, et suivie d'un projet d'établissement d'une académie de modes, in-8°, 1778; 16° *Les fruits de l'automne*, in-8°, 1781; 17° *Les giboulées de l'hiver*, in-8°, 1781; 18° *Les moissons de l'été*, in-8°, 1782; 19° *Les fleurs du printemps*, in-8°, 1784. Marchand mourut en 1785.

MARCHEBRUSE (N. Chabot de), naquit dans les commencemens du 14e siècle; elle était issue d'une famille noble et fort ancienne du Poitou. Après son mariage, elle alla habiter la Provence, où elle s'acquit une réputation brillante, tant par son amabilité que par ses poésies pleines d'agrément et de traits spirituels. Ayant fixé son domicile à Avignon, elle y donna l'idée d'un tribunal entièrement nouveau; ce tribunal, nommé *Cour d'amour*, et qui fut mis sous sa présidence, devait prononcer souverainement sur toutes les contestations et les plaintes amoureuses. On a d'elle un petit ouvrage en prose, portant pour titre : *De la nature de l'Amour*.

MARCIA-OTACILIA-SÉVÉRA, femme de Philippe, empereur romain, vivait dans le 3e siècle après Jésus-Christ. Babylas, évêque d'Antioche, la condamna à la pénitence publique, comme ayant participé au meurtre commis par son époux sur la personne de l'empereur Gordien. La docilité avec laquelle Marcia se soumit à cette pénitence fit présumer qu'elle était véritablement coupable. Son portrait se trouve sur des médailles où elle est présentée avec un air modeste et cependant plein de noblesse.

MARCIA-PROBA, était femme de Guithelind, souverain des anciens Bretons. Après la mort de son époux elle voulut gouverner seule, et montra, par sa sagesse et son équité autant que par ses connaissances dans l'administration, qu'elle était digne du trône. Le bonheur de ses peuples fut l'objet principal de sa sollicitude; et, pour le consolider d'une manière invariable, elle établit des lois qui, dans la suite, furent recueillies sous le titre de *Leges Marcianæ*. Gidas,

surnommé Lesage, et Alfred, roi de Saxe, trouvèrent ces lois si sages, qu'ils les firent traduire, le premier en latin, et le second en langue saxonne. Marcia-Proba, après un long règne pendant lequel elle fut chérie de ses sujets, mourut généralement regrettée.

MARGRAFF (André-Sigismond), chimiste des plus distingués de son siècle, naquit à Berlin en 1709. Il apprit les premiers élémens de la pharmacie dans le lieu de sa naissance, et alla se perfectionner à Francfort et à Strasbourg. Il étudia ensuite la médecine et la métallurgie, et en 1738 il fut nommé membre de l'académie royale de Berlin. La chimie philosophique, créée par Stahl, occupa bientôt tous ses instans, et lui dut des découvertes très-importantes. En 1743, il trouva le moyen d'obtenir le phosphore à l'aide du muriate de plomb. Et peu de temps après, en décomposant le phosphate d'ammoniaque, il y découvrit l'acide phosphorique. Il fut le premier qui trouva le phosphore dans les végétaux. C'est aussi par lui que furent connues l'alumine, la magnésie et les propriétés distinctives de la potasse et de la soude. En 1745 il analysa le sulfate de baryte qu'on n'était point encore parvenu à décomposer. Par suite de ses combinaisons minérales, il connut l'action de l'ammoniaque sur l'oxide de bismuth, et l'action de l'acide muriatique sur l'oxide de mercure. Il combina l'étain avec l'arsenic, et parvint à décomposer, à froid le muriate d'argent. Plusieurs expériences, faites sur le platine en 1757, lui prouvèrent que le poids de ce métal augmente quand il est longtemps en contact avec l'air à un feu de verrerie, et que le métal lui même s'oxide à sa surface, étant exposé de la même manière. Le moyen d'extraire la potasse du tartre et du sel d'oseille, de tirer du sucre de la betterave, des navets, des panais, des carottes et des ognons; enfin, la connaissance de l'acide formique et d'un demi-métal connu sous le nom de mangánèse, furent le résultat de ses travaux et de ses recherches. On a de lui de nombreux opuscules, dont la majeure partie est écrite en français. Ils ont été insérés dans le Recueil de l'académie de Berlin, et traduits en allemand dans les Récréations minéralogiques. Margraff avait été l'élève de Newman, de Junker et de Henckel, maîtres célèbres de son temps. On lui doit, en grande partie, la méthode claire, simple et dégagée de tout esprit de système, employée maintenant dans les opérations chimiques. L'académie des sciences de Paris, dont il était membre, a inséré dans son Histoire une longue notice sur la vie et les découvertes de ce savant chimiste, qui mourut à Berlin le 7 août 1782.

MARIA (N. Della), musicien italien, dont les talens avaient fait concevoir aux connaisseurs l'espoir le plus brillant, mourut à la fleur de son âge. Sa musique expressive et douce fut généralement goûtée, et on peut dire de lui, d'après un écrivain judicieux et réunissant à la connaissance des lettres celle de la bonne musique, qu'il était, « tel qu'il faut être en France, Français pour l'esprit et le goût, Italien pour le génie et le sentiment, unissant à la mélodie ultramontaine la connaissance de notre langue et de notre théâtre. » Selon ce même écrivain, Maria était, après Grétry, le compositeur qui a le mieux connu la scène, et qui a répandu le plus d'intelligence et de finesse dans ses ouvrages. La musique, dit-il, est une, il est vrai, mais elle a, comme la poésie, des beautés arbitraires et locales. L'art d'adapter au goût français les grandes et véritables beautés de la musique suppose un genre de mérite supérieur au mécanisme de la composition musicale.... Della-Maria n'a pas autant d'esprit que Grétry, mais sa manière est plus moderne; il n'est pas si heureux dans le motif des airs, mais il a plus d'éclat, de vivacité et de légèreté dans les morceaux d'ensemble; il y a plus de naturel et d'invention chez Grétry; plus de pureté et de tournure chez Della-Maria : le premier est plus riche; le second plus élégant : tous les deux sont pleins de grâce et de délicatesse; tous les deux se distinguent par la sagesse du style et la vérité de l'expression; ils paraissent avoir recherché l'un et l'autre cet atticisme fameux chez les Grecs, c'est-à-dire,

une élégante simplicité, éloignée de tout excès et de toute affectation : mais l'atticisme de Della-Maria est plus brillant et plus fin, celui de Grétry plus nourri et plus vigoureux. » Maria est auteur de la musique 1° du Prisonnier ou la Ressemblance, opéra où l'on trouve plusieurs airs agréables et qu'on voit toujours avec plaisir; 2° de l'Oncle valet; 3° de l'Opera comique; 4° de la Fausse Duègne. Cette dernière pièce ne fut jouée qu'après sa mort.

MARIE LECZINSKA, reine de France, était fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine Opalinska. Elle naquit le 23 juin 1703, et fut nommée, lors de son baptême, Marie-Catherine-Sophie-Félicité. Venue au monde à l'époque la plus malheureuse pour son père, sa conservation fut due au hasard, ou plutôt à la Providence qui veillait sur elle; car ayant été abandonnée par sa nourrice qui fuyait avec elle pour l'empêcher de tomber entre les mains du compétiteur de son père, elle fut retrouvée dans une écurie. Stanislas proscrit et poursuivi de toute part, fut cependant assez heureux pour se sauver avec sa femme et sa fille. Il se réfugia d'abord en Suède; mais il revint ensuite en France, et se retira dans une campagne près de Weissembourg en Alsace. Depuis six ans il passait assez tristement ses jours dans cette solitude, quand il reçut du duc de Bourbon une lettre, annonçant que Louis XV demandait sa fille en mariage. Transporté de joie, il passa sur-le-champ dans l'appartement où se trouvaient son épouse et Marie, il leur dit avec attendrissement : « Mettons-nous à genoux, et remercions Dieu. — Ah! mon père, s'écria la fille, vous êtes rappelé au trône de Pologne. — Non, ma fille, répond Stanislas, le ciel vous est bien plus favorable; vous êtes reine de France. » Un bonheur si inespéré étonnait tellement Marie qu'elle pouvait à peine en croire et son père et ses yeux mêmes. Cependant cette famille, dont les maux allaient être terminés, partit pour Strasbourg, et ce fut là où des ambassadeurs vinrent faire la demande avec le cérémonial accoutumé en pareil cas. On rapporte que Marie, entendant ces ambassadeurs vanter la figure et les autres avantages extérieurs du roi, leur dit : « Hélas! vous redoublez mes alarmes. » Enfin, elle se rendit à Fontainebleau où le mariage fut célébré le 5 septembre 1725. Instruite à l'école du malheur, et suivant les leçons d'un père qui avait connu la vanité des grandeurs, Marie ne négligea rien de ce qui pouvait lui assurer le cœur de son époux. La pratique des vertus, le soulagement des malheureux et la stricte observance de ses devoirs de religion furent ses occupations les plus ordinaires et les plus chères. Cependant cette conduite exemplaire ne peut la garantir de quelques chagrins qui lui furent très-sensibles. Louis XV, ayant été obligé de se séparer momentanément de l'évêque de Fréjus, son précepteur, témoigna contre la reine une humeur qui frappa tous les courtisans, et qui semblait annoncer qu'il l'accusait d'avoir participé à l'intrigue, cause de cette séparation; de manière que le jour même la tragédie de Britannicus ayant été donnée à la cour, à l'instant où Narcisse dit à Néron :

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?

Tous les yeux se tournèrent vers elle. Marie avait beaucoup de bonté pour le président Hénault et pour le poète Moncrif, qu'elle chargeait de la distribution d'une partie de ses bienfaits. Elle avait l'esprit cultivé et pénétrant, et jugeait très-sainement les choses. Un jour qu'elle assistait à une représentation de Cinna, l'acteur qui jouait le rôle d'Auguste, ne mit aucune noblesse en prononçant ces mots : « Soyons ami Cinna, etc. » La reine, qui s'était imaginé entendre un simple particulier qui pardonne, dit : « Je savais qu'Auguste était clément, mais je ne savais pas qu'il fût bon homme. » Marie Leczinska fut mise à une épreuve bien terrible quand la politique lui donna pour bru la fille de celui qui avait dépouillé son père du trône de Pologne. Mais ses propres vertus lui inspirèrent assez de force et de courage d'abord pour vaincre les murmures de la nature, et ensuite pour oublier les divisions qui avaient existé entre les deux familles au point de chérir l'épouse de son fils,

comme son fils lui-même. La vue du portrait d'Auguste III devait sans doute être très-pénible pour Marie; cependant l'étiquette exigeait que Mme la dauphine le portât en bracelet. La reine ayant un jour jeté les yeux sur le bracelet, dit à sa fille : « Voilà donc le portrait du roi votre père? » Oui, maman, répondit la dauphine, et lui présentant son bras, elle ajouta : « Voyez comme il est ressemblant. » Marie fut agréablement surprise en reconnaissant le portrait de Stanislas. Elle eut de Louis XV dix enfans, deux princes et huit princesses; sa tendresse qui fut pour tous celle d'une excellente mère, se fit particulièrement connaître quand elle en eut perdu plusieurs. La mort prématurée du dauphin surtout lui causa la plus vive douleur. Enfin, celle de Stanislas, son père, qui eut lieu peu de temps après, fit sur elle une telle impression qu'on désespéra totalement de pouvoir la tirer d'une maladie dont elle était déjà atteinte depuis quelque temps. Voyant ses médecins désespérés de l'inutilité des remèdes qu'ils lui administraient, elle leur disait : « Rendez-moi mon père et mes enfans, et vous me guérirez. » Enfin, cette princesse si digne de l'amour des Français, mourut le 24 juin 1768. Son oraison funèbre fut prononcée devant l'académie Française, par l'abbé de Boismont, le 22 décembre 1768. Sa vie a été écrite par l'abbé Proyart. La religion avait fait sa consolation pendant les malheurs de son père; elle fut son soutien quand le roi n'eut plus pour elle que de l'indifférence; elle lui donna les forces nécessaires pour voir arriver avec calme le dernier moment de son existence. Un poète moderne a célébré un trait de sa bienfaisance par les vers suivans.

Un trésorier disait à notre auguste reine :
Modérez les transports d'un cœur si généreux;
Les trésors de l'État vous suffiraient à peine
Pour fournir aux besoins de tous les malheureux.
Ce discours ne saurait, dit l'illustre princesse,
Interrompre le cours de nos soins bienfaisans.
Allez, conformez-vous au vœu de ma tendresse :
Tout le bien d'une mère appartient aux enfans.

MARULLE, fille du gouverneur de la ville de Cochino dans l'île de Lesbos, s'est rendue célèbre par un trait de courage ou plutôt de témérité, qui mérite d'être transmis à la postérité. Cette femme guerrière combattait pour la défense de son pays attaqué par les Turcs sous Mahomet II, quand son père fut atteint, à ses côtés, d'un coup qui le renversa de dessus la muraille et mit son corps au pouvoir des ennemis. Marulle, ne connaissant plus alors aucun danger, sort de la ville, se fait jour à travers des assaillans, pénètre jusqu'au lieu où était le corps de son père, le confie à quelques personnes de sa suite, et attaquant les Turcs avec une impétuosité qui leur en imposa, elle les força à lever le siége de Cochino et à regagner leurs vaisseaux. Les Vénitiens, informés de la descente faite par les Turcs dans l'île de Lesbos, arrivèrent enfin à son secours; mais ils n'y trouvèrent plus d'ennemis : leur général apprit bientôt par l'allégresse publique l'action héroïque de Marulie. Voulant lui donner une récompense digne d'elle, il promit de lui accorder pour époux le capitaine qu'il lui plairait de choisir dans toute l'armée, et l'assura d'avance de l'approbation de son gouvernement. Par un second trait, qui rehaussait encore le premier, elle refusa de faire ce choix, et se contenta de la gloire dont elle venait de se couvrir.

MATHON DE LA COUR (JACQUES), membre de l'académie de Lyon, naquit en cette ville, le 28 octobre 1712; il s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques et eut des succès dans cette science. Il concourut en 1753 pour le prix de l'académie des Sciences de Paris, et obtint l'accessit, qu'il partagea avec le célèbre Euler. Son discours, qui contenait des vues ingénieuses et utiles, fut inséré dans le recueil des ouvrages qui ont remporté le prix; le sujet du concours était la question suivante : Quelle est la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent dans les grands vaisseaux? Mathon de la Cour a publié en 1762, 3 vol. in-12; *Éléments de dynamique et de mécanique*, livre qui fut lu avec intérêt, et sur lequel Fontaine porta un jugement avantageux. 2° *Essai du calcul d'une machine mue par la réaction de l'eau*; 3° *Lettre sur le parallèle de la physique de Newton et de celle*

de Descartes ; 4° Plan pour l'intelligence du chapitre 45 et 48 d'Ézéchiel, avec un commentaire littéral ; cet ouvrage, appuyé sur beaucoup de recherches hébraïques, est beaucoup plus intelligible que ceux de Minochius et de D. Calmet. Mathon de la Cour, possédant une fortune assez considérable, fut le protecteur des savans. Il mourut à Lyon, en l'année 1770, regretté de ses amis et en général de tous ceux qui le connaissaient.

MAUPIN (N... Aubigny), connue sous le nom de Mlle, naquit en 1673. Son père, nommé d'Aubigny, était secrétaire du comte d'Armagnac : elle était très-jeune quand elle épousa un employé des aides qui fut envoyé en province, et la laissa à Paris. Passionnée pour les armes, exercice dans lequel elle était très-forte, elle s'en alla à Marseille avec un nommé Serane, prevôt de salle, et tous deux y donnèrent des leçons d'escrime, mais bientôt ils quittèrent ce métier trop peu lucratif, pour embrasser la carrière du théâtre ; ils débutèrent à Marseille même, et jouèrent dans la comédie et dans l'opéra. Maupin, bientôt dégoûtée de son amant, le quitta et revint à Paris où elle fut admise à l'Opéra ; on prétend que sa voix était un des plus beaux *bas-dessus* qu'on eût encore entendus. Elle débuta par le rôle de Pellas dans Cadmus, et fut presque universellement applaudie : elle partagea dans la suite les premiers rôles avec Mlle Moreau et Desmâtins. Son triomphe était le rôle de Médée, dans l'opéra de Médus, qui fut donné pour la première fois en 1702. Elle savait très-peu de musique, mais elle suppléait à ce défaut par une mémoire prodigieuse ; elle était presque toujours habillée en homme, et mettait l'épée à la main avec un sang-froid inexprimable. Duméni, acteur de l'Opéra, l'ayant un jour insultée, elle alla l'attendre le soir sur la place des Victoires, par où elle savait qu'il devait passer, et lui proposa de se battre ; mais, n'ayant pu l'y déterminer, elle lui donna des coups de canne et lui prit sa tabatière et sa montre. Duméni raconta le lendemain son histoire au foyer, mais il en déguisa les circonstances humiliantes, en disant que ceux qui lui avaient pris sa tabatière et sa montre étaient trois voleurs contre lesquels il s'était battu fort long-temps. Maupin, qui entendit ce faux récit, lui dit tout haut : « Tu en as menti, tu n'es qu'un lâche, c'est moi seule qui t'ai donné des coups de bâton, et en voici la preuve », elle tira en même temps de sa poche la tabatière et la montre de Duméni, et les lui rendit. Dans une autre circonstance, elle força Thévenard à lui demander pardon. Une autre fois, étant dans un bal habillée en homme, elle prit querelle avec trois danseurs ; elle alla se battre avec eux, les blessa tous les trois et revint au bal ; on prétend même qu'elle les tua. Après cette aventure qui fit beaucoup de bruit, elle alla à Bruxelles, où elle devint la maîtresse de l'électeur de Bavière. Elle revint ensuite à Paris, rentra à l'Opéra, renoua des liaisons avec quelques-uns de ses anciens amans, et enfin se réconcilia avec son mari ; on prétend même qu'ils vécurent parfaitement bien ensemble. En 1705 son mari n'existait plus alors, elle se raccommoda avec le comte Albert, qui l'avait déjà quittée deux fois au moins ; enfin elle abandonna le théâtre et mourut en 1707. Maupin était petite de taille, mais elle avait des traits réguliers et agréables, ses cheveux longs, épais, châtains, une bouche jolie, une peau éclatante, et de grands yeux bleus en eussent fait une femme séduisante, si un vice honteux qu'on lui reproche à ce qu'il paraît avec fondement, n'eût fait disparaître ses charmes en la rendant un objet de mépris.

MAUR (D. Charles le), naquit en Espagne dans le 18e siècle. Il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques et du génie militaire, et ce fut par ses grandes connaissances qu'il parvint d'abord au grade de brigadier des armées du roi, et ensuite, à celui de directeur-général des ingénieurs ; l'Espagne lui doit plusieurs établissemens publics fort importans. Ce fut lui qui conçut le projet du canal de Campos, qui dirigea celui de Murcie, et qui fit établir la superbe route au moyen de laquelle les deux Andalousies communiquent ensemble. La mort l'enleva le 25 novembre 1785, au moment où il prenait les niveaux pour l'ouverture d'un canal de navigation, qui devait s'étendre de Gua-

darama jusqu'à l'Océan. Il a publié des élémens de mathématiques; il est aussi l'auteur d'un Traité de dynamique qui n'a point été imprimé, mais dont il existe plusieurs copies dans différentes parties de l'Europe.

MAUROJENY, hospodar de Valachie, embrassa le parti de la Porte dans une guerre qu'elle eut à soutenir contre l'Autriche. Il eut d'abord des succès, et pénétra jusque dans la Transilvanie, où, non content du pillage, il se livra à toute sorte d'excès et d'actes de barbarie; mais bientôt sa fortune changea. Battu par le major Orosz, et ensuite par le général Vetzey, il fut mis dans une déroute complète par le général Clairfait, qui le força dans son camp de Kalafat. Toutes ces défaites successives le firent regarder comme un traître, et le divan résolut de saisir la première occasion favorable pour le faire périr. Le grand visir, peu de temps après, l'invita, sous des prétextes spécieux, à venir dans son camp; et, s'étant saisi de sa personne, il lui fit trancher la tête au mois d'octobre 1770.

MAZARD (Etienne), naquit à Lyon en l'année 1660. Voulant perfectionner en France une branche d'industrie fort intéressante, celle de la chapellerie, il alla en Angleterre afin de connaître les procédés employés dans ce pays, et en ramena avec lui plusieurs ouvriers. Il fut le premier qui employa pour les chapeaux fins le castor au lieu de la laine. Il était, à sa mort arrivée en 1736, possesseur d'une fortune immense. N'ayant point d'enfans, il donna, par testament, tous ses biens à l'hôpital de la Charité de Lyon, et assigna des fonds particuliers dont le produit devait servir à doter des filles pauvres et vertueuses. Ainsi, après avoir rendu des services à sa patrie pendant sa vie, il devint, après sa mort, le bienfaiteur des malades et des malheureux.

MAZEAS (Guillaume), correspondant de l'académie des Sciences, et membre de la société royale de Londres, naquit à Vannes en 1712. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, il prit ses degrés en théologie à Paris, et fut nommé secrétaire d'ambassade à Rome. A son retour, il obtint un canonicat à Vannes, et borna là toute son ambition. On a de lui les traductions de l'anglais, 1° de la *Dissertation de Warburton* sur les tremblemens de terre et les éruptions de feu qui empêchèrent Julien de rebâtir le temple de Jérusalem; 2° de la lettre d'un négociant à un lord, avec une *Histoire abrégée de l'île de Minorque et du port Mahon*, in-12, 1756; 3° l'Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, in-8°, 1760; 4° Pharmacopée des pauvres, avec des notes, in-12, 1758, Paris. On trouve aussi de lui, dans le Recueil des savans étrangers, plusieurs mémoires sur les solfatares des environs de Rome, sur la mine d'alun de la Tolfa, etc. Il a beaucoup contribué à perfectionner en France la manière de teindre en rouge, par ses travaux sur les procédés employés à ce sujet dans les Indes. Mazeas mourut à Vannes en 1776.

MECKLEN (Israel van), graveur, vivait dans le 15e siècle. On ne le connaissait en France que sous le nom d'Israël de Malines. Il fut, selon plusieurs savans, l'inventeur de l'art de la gravure. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il fit paraître ses premiers essais en 1450. Parmi ses nombreuses recherches dans tous les cabinets de l'Europe, pour découvrir et recueillir les gravures, surtout des anciens maîtres, James Huzard, gentilhomme anglais, en a trouvé seize de Meckeln. Tous les sujets étaient pris dans la Vie de la Vierge. Il en possédait une représentant le Mariage de saint Joseph.

MÉDICIS (Sébastien), descendant de l'illustre maison de ce nom, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, s'occupa de littérature et se distingua par plusieurs ouvrages estimés. Il a publié, 1° un Traité *de venatione, piscatione et aucupio*, in-8°, Cologne; 2° *De fortuitis casibus*, in-8°; 3° *Relationes decretorum et canonum concilii Tridentini collecta*, 1759, Florence; 4° *Summa peccatorum capitalium*, in-8°; 5° *De sepulturis*, in-8°, 1580; 6° un traité portant pour titre: *Mors omnia solvit*, Francfort, 1580. On ne connaît au juste ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort.

MEGISTO, dont le nom est cité très-avantageusement dans Plutarque, était épouse d'un citoyen de la ville d'Elée, nommé Timoléon. Cette ville

étant tombée entre les mains d'Aristotime, tyran cruel et sanguinaire, il y exerça tant de cruautés et de barbarie que les habitans, ne pouvant secouer le joug, prirent le parti d'abandonner la place et de se retirer à Amymone, place forte où ils résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Aristotime, surpris de ce parti désespéré, crut trouver un moyen de les réduire, ou du moins de les forcer à se rendre, en faisant arrêter toutes leurs femmes, et en menaçant de les faire égorger s'ils ne rentraient sous son obéissance. Mégisto, qui se trouva du nombre des captives, sans se laisser intimider par la présence du tyran, lui reprocha publiquement tous ses crimes. L'usurpateur furieux, sachant qu'il n'est pas de tourment plus cruel pour une mère que celui de voir périr son enfant, ordonna sur-le-champ qu'on lui amenât le fils de Mégito, afin de se procurer le plaisir barbare de le faire égorger sous ses yeux. La mère, s'élevant alors en quelque sorte au-dessus des sentimens de la nature, appela elle-même son enfant qui jouait dans la cour du palais, et le présenta au tyran sans cesser de l'accabler de malédictions et de lui prédire le châtiment prochain de ses forfaits. Tant de courage intimida Aristotime, qui n'osa pas faire exécuter ses ordres barbares.

MELLINI (Dominico di Guido), naquit à Florence en 1540. Après avoir suivi au concile de trente, en qualité de secrétaire, Jean Strozzi, député du grand-duc, il fut choisi pour précepteur de Pierre, fils de Cosme de Médicis. On a de lui plusieurs ouvrages, tous écrits en italien et en latin, et qui sont: 1° *Descrizzione dell' entrata della S. Giovanna d'Austria, regina*, in-4°, 1566, Florence; 2° *Visione dimostratrice della malvagita del carnale amore*, ibid. in-4°; 3° *Vita del capitano Filippo, conte di Tomesvar*, ibid. in-8°, 1570; c'est plutôt un panégyrique qu'une histoire: 4° *In veteres quosdam scriptores malevolos chistiani nominis obtrectatores, lib. IV*, ibid. in-fol., 1577; cet ouvrage, très-rare et très-recherché en Allemagne, est un recueil de tous les écrits publiés contre le christianisme lors de sa naissance; 5° *Discorso dell' impossibilità del moto perpetuo nelle cose corruttibili*, ibid. in-8°, 1583; 6° *Dell' origine, azioni, e costumi, e lodi di Matilda la gran contessa d'Italia*, ibid. in-4°, 1589, 1609; cet ouvrage est entièrement oublié; 7° *Parva a parva quædam opuscula*, ibid. 1609; c'est un recueil de morceaux philosophiques, parmi lesquels on trouve une lettre fort curieuse sur les prodiges qui arrivèrent à l'époque de la mort de Jésus-Christ. On prétend qu'un manuscrit, intitulé *Vie de Marsilo Ficin*, trouvé dans ses papiers, a été perdu. Mellini mourut en 1610, âgé de 70 ans.

MÈNE (Pierre-Antoine), naquit à Marseille dans les commencemens du 18e siècle. Né d'une famille distinguée, il reçut une éducation soignée, dont il profita d'autant mieux que la nature l'avait très-bien partagé du côté de l'esprit. Il fut d'abord conseiller au parlement d'Aix, et passa ensuite à Paris en qualité de maître des requêtes. On lui accorde des connaissances très-étendues et beaucoup d'érudition. Indépendamment de plusieurs panégyriques et de différens discours écrits en latin, il a publié 1° *Eloge de Pierre Gassendi*, in-12, 1767; 2° *Mémoire sur les causes de la diminution de la Pêche sur les côtes de Provence*, 1769; 3° Une traduction de Machiavel. Il cherche, dans un discours préliminaire à justifier la politique de ce grand homme, et à prouver que c'est faussement qu'on l'a accusé d'avoir été le fauteur du despotisme, et d'avoir mis en maximes la perversité dans les gouvernemens. M. Mène mourut à Paris en 1784.

MENUS (Jason), naquit en 1435, et devint professeur de législation à Paris. Il s'y fit, par ses grandes connaissances, une réputation très-avantageuse. Il parlait avec beaucoup de facilité, et donnait ses leçons avec tant d'éloquence, que Louis XII voulut l'entendre. On rapporte que Menus, instruit des intentions du souverain, alla le prendre à son palais, couvert d'une robe dont le tissu était d'or; et qu'arrivé à l'entrée des écoles, Louis XII voulut qu'il entrât le premier, parce que, lui dit-il, dans ces lieux la puissance des professeurs était plus grande que celle des rois. On a de Menus plusieurs ouvrages sur le

droit. On ignore à quelle époque il mourut.

MERCIER (Jacques le), architecte, vécut sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Ce fut lui qui fit exécuter, sur les dessins du célèbre Mausard, la Sorbonne, le Palais-Royal, le Val-de-Grâce et St.-Roch, monumens qui, en attestant la réputation dont il jouissait, sont aussi une preuve de ses talens et des connaissances qu'il possédait dans son art.

MERMET (Claude), poète et grammairien, naquit à St.-Rambert, dans le Bugey, vers l'an 1550. Suivant la biographie universelle, il exerça une charge de notaire; mais les auteurs du Dictionnaire historique prétendent qu'il était principal au collège de St.-Rambert, et qu'il quitta momentanément cette place pour aller à Lyon acquérir des connaissances qui lui manquaient. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1583 il habitait véritablement la ville de Lyon, où se trouvaient des imprimeurs très-savans, et qu'il y surveillait l'impression de ses ouvrages. Ce fut à cette époque que parut la tragédie de *Sophonisbe, reine de Numidie*, traduite par lui en vers français, d'après l'original italien de Jean-George Trissin. Cette pièce est maintenant très-rare. Mermet retourna à St.-Rambert, où ses talens le firent connaître du duc de Savoie, Charles Emmanuel, dont il devint le châtelain, et qui lui accorda une pension. Il mourut à St.-Rambert en 1601. On a de lui 1° *La pratique de l'orthographe française*, in-16, Lyon, 1583; ce livre, destiné pour ses élèves, est écrit en vers français; on y trouve presque partout une tournure épigrammatique. On a prétendu que c'était le premier ouvrage de ce genre qui ait existé; cependant il est constant que les grammaires de Sylcius, de Palsgrave, de Robert-Etienne, etc., avaient été publiées long-temps auparavant. On trouve les quatre vers suivans à la fin de l'ouvrage de Mermet.

> Si quelqu'un parle par curie
> Du petit livre que j'ai fait,
> Sans colère, je le supplie
> D'en faire un autre plus parfait.

2° *Le temps passé, à une poétique sententieuse et morale, pour donner profitable récréation à toutes gens qui aiment la vertu*, Lyon, 1585 et 1601, in-8°; 3° *La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des bleds et vins*, ouvrage en vers, in-8°, Paris, 1575; 4° *Dictionnaire universel, ou critique*, de l'ouvrage de Claude Guichard, sur les funérailles et diverses manières d'ensevelir les morts, usitées chez les différens peuples. Il n'est pas bien certain que cette production, qui est extrêmement rare, soit de Mermet. Ses poésies, dont on trouve plusieurs morceaux dans les Annales poétiques, plaisent par leur naturel et leur simplicité. On a toujours admiré son quatrain sur les amis, le voici :

> Les amis de l'heure présente
> Ont le naturel du melon,
> Il en faut essayer cinquante
> Avant qu'en rencontrer un bon.

Mermet a aussi fait des épigrammes; on cite particulièrement celle qui suit. Elle prouve que les hiatus n'étaient point regardés alors comme une faute en poésie.

> Un boucher, consul de village,
> Fut envoyé loin pour chercher
> Un prêcheur, docte personnage,
> Qui vînt en carême prêcher.
> On en fit de lui approcher
> Demi-douzaine en un couvent.
> Le plus gras fut prins du boucher
> Cuidant qu'il fut le plus savant.

Mermet était estimé de tous les littérateurs, et aimé de tous les gens de bien qui regrettèrent sincèrement sa perte.

MEY (Octavio), négociant à Lyon, découvrit, par l'effet du hasard, dans le 17e siècle, le secret de lustrer les soies et les étoffes. S'étant aperçu qu'un brin de soie, roulé dans sa bouche pendant quelque temps, avait acquis au moyen de l'humidité une couleur plus éclatante, il fit des expériences et découvrit que l'eau donnait le lustre à la soie; ce secret contribua beaucoup à sa fortune, et rendit, quand il fut connu, un grand service aux fabricans de soiries à Lyon. Pour exprimer depuis cette manière de lustrer, on a dit *donner l'eau à la soie*. Mey était amateur des objets curieux et surtout des antiquités; son cabinet, en ce genre, était fort riche; on y voyait le fameux bouclier de Scipion qui est maintenant au cabinet des médailles,

et que Mey avait acheté d'un pêcheur qui l'avait trouvé dans les sables du Rhône. Pilata, héritier d'Octavio Mey, le donna à Louis XIV en 1690.

MEYSSONIER (Lazare), médecin, naquit à Mâcon en 1602. S'étant fait recevoir docteur à Montpellier, il vint s'établir à Lyon où il acquit une grande réputation, et gagna beaucoup d'argent, au moyen de sa prétendue science dans l'astrologie judiciaire, et surtout de son almanach, intitulé *Le bon Hermite*, qui eut une vogue prodigieuse, quoique les prédictions qu'il contenait ne se vérifiassent jamais. Cet almanach finit par être supprimé, d'après les demandes réitérées des médecins de Lyon. Meyssonier avait d'abord suivi la croyance de son père qui était protestant; mais, en 1648, il se fit catholique; il n'avait point eu d'enfans de son mariage. Devenu entièrement libre par la mort de son épouse, il entra dans le clergé, et obtint un canonicat au chapitre de Saint-Nizier. Il mourut en 1672. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: 1° *Traduction de la Magie naturelle*, de Porta; 2° *OEnologie*, ou *les Effets merveilleux du vin*, ou *la manière de guérir avec le vin seul*, in-8°, 1636, Lyon; 3° une pièce de vers en l'honneur du cardinal de Richelieu, intitulée *Richelias*, in-4°; 4° *De abditis epidemiæ causis parenætica velitatio, etc.*, in-4°, ibid. 1641; 5° *Histoire du collége de médecine de Lyon, de son origine et de ses progrès*, ibid. in-4°, 1644; 6° *Idem, medicinæ veræ*, ibid. in-12, 1654; 7° *Almanach chrétien, catholique, moral, physique, historique et astronomique*, ibid. in-4°, 1657; 8° *Cours de médecine théorique et pratique*, ibid. in-4°, 1664; 9° *Breviarium medicum*, ibid. in-8°, 1664; 10° *Les aphorismes d'Hippocrate*, traduits en français, avec un mélange de paraphrases et d'éclaircissemens des lieux les plus obscurs, etc., *ibid.* in-12, 1668 et 1684. On trouve dans les notes jointes à ce livre, bien des choses qui appartiennent uniquement à Meyssonier; 11° *La belle Magie*, ou *Science de l'esprit*, ibid. in-12, 1669, avec fig. L'auteur prétend qu'au moyen de ce livre on peut acquérir la connaissance claire de tout ce qui est au-dessus des cieux, dans les élémens et même dans les entrailles de la terre; il affirme avoir obtenu par lui de véritables prodiges. Son portrait, gravé à l'eau forte, le représente prosterné devant une image de la mère de Jésus-Christ.

MICAL (L'Abbé), l'un des plus célèbres mécaniciens qu'on connaisse, naquit vers l'année 1730. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie, fut promu aux ordres sacrés et obtint un petit bénéfice. Dès son enfance il avait manifesté un goût particulier pour tout ce qui a rapport à la mécanique, et il s'y adonna presque entièrement quand il put à son gré disposer de ses loisirs. Ses premières productions furent deux automates qui jouaient de la flûte, il y en ajouta successivement d'autres; de sorte que, soit par le nombre de ses figures, soit par la manière dont elles étaient sculptées, soit enfin par la variété et la perfection de leur jeu, il pouvait en former un concert dont l'ensemble eût flatté même les connaisseurs. Cependant Mical brisa tant de choses précieuses pour un motif qui paraîtra bien frivole aux yeux de tout le monde, mais qui eut beaucoup d'empire sur lui, ce fut d'avoir, étant ecclésiastique, fabriqué lui-même des figures nues. L'indiscrétion d'un curieux fut aussi cause que Mical détruisit une autre invention ingénieuse; c'était une tête d'airain qui prononçait assez distinctement différentes petites phrases. Enfin, cet habile mécanicien fit deux nouvelles têtes d'airain qui furent regardées comme des chefs-d'œuvres, et qui surpassèrent non-seulement celle d'Albert-le-Grand, celle de J.-Valentin Merbiz, qui faisait des réponses en plusieurs langues savantes, mais encore celle que Kempelen montra à Paris dans le même temps, et qui attirait tous les curieux. Ces deux têtes étaient parlantes et imitaient la voix humaine; l'académie des sciences, à qui elles furent présentées en 1783, donna des applaudissemens à Mical, et reconnut qu'il avait atteint, au moins en partie, son but. Cependant cette même académie n'a pas ensuite porté sur ces inventions un jugement aussi avantageux que celui d'un auteur contemporain

(Rivarol), qui s'en était montré enthousiaste. Voilà la description qu'en a donnée l'académie : « Les têtes recouvraient une boîte creuse, dont les différentes parties étaient rattachées par des charnières, et dans l'intérieur de laquelle l'auteur avait disposé des glottes artificielles, de différentes formes, sur des membranes tendues. L'air, passant par ces glottes, allait frapper les membranes qui rendaient des sons graves, moyens ou aigus ; et de leur combinaison résultait une espèce d'imitation très-imparfaite de la voix humaine. » D'autres ont décrit différemment le mécanisme de ces têtes. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cette invention fit autant d'honneur à la France, qu'à celui à qui elle était due, et qu'il n'est pas moins glorieux pour les Français d'avoir inventé le mécanisme des articulations artificielles, que pour les Allemands d'avoir trouvé l'imprimerie. Le Dictionnaire historique fait briser ces têtes par Mical lui-même, désespéré de ce que le gouvernement n'avait pas voulu les acheter ; il ajoute que l'auteur mourut en 1789, dans un état de détresse. On trouve au contraire dans la Biographie universelle que Mical mourut en 1790, et que ses têtes avaient été vendues, sans désigner à qui. Ce dernier sentiment, appuyé par Montucla, paraît le plus probable. Cet auteur ne parle ni de la pauvreté, ni des dettes prétendues de notre illustre mécanicien. On a peint Mical comme étant d'un caractère doux et patient, et d'une modestie portée jusqu'à la timidité. Il vivait dans une retraite absolue, ne s'occupant que de ses inventions.

MICHEL Cérulaire ou Cérularius, vivait au 11e siècle. Il était à Constantinople comme exilé, quand il se fit moine. Devenu patriarche de Constantinople, après la mort d'Alexis arrivée en 1043, il se déclara ouvertement contre l'Église romaine. Après avoir fait fermer les églises des latins, forcé les moines à abandonner leurs cloîtres, lancé des anathèmes contre ceux qui se servaient des pains azymes pour l'Eucharistie, il voulut étendre sa domination sur les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie ; il s'institua patriarche universel, et rompit absolument tous les liens qui unissaient l'Église grecque à l'Église romaine. L'an 1053, il fit avec Léon évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, une lettre qu'il adressa à Jean, évêque de Trani, dans laquelle il reprochait aux latins de manger de la chair le mercredi, des œufs et du fromage le vendredi, de se nourrir de chair d'animaux étouffés ou immondes, d'observer le sabbat en carême, de ne point chanter l'alleluia dans le même temps, et de jeûner le samedi, ce qu'il appelait *judaïser*. Il faisait un crime aux moines jouissant d'une bonne santé, de ce qu'ils assaisonnaient leurs mets avec de la graisse de porc, et à ceux qui étaient malades de manger de la chair de cet animal. Il trouvait mauvais que les prêtres fussent sans barbe, et que les évêques, comme les époux, portassent un anneau au doigt ; enfin il lui paraissait contraire à la bienséance que le prêtre, au moment de la communion, se bornât à saluer les assistans, tandis qu'il mangeait seul les azymes ; que, pour les baptêmes, on se contentât d'une simple immersion. L'évêque Jean était chargé de communiquer cette lettre, écrite en grec, au pape, à tous les évêques, aux prêtres et aux moines, et même aux fidèles de l'Église latine. Léon IX, alors souverain pontife, en examinant la frivolité de tous les prétextes employés par circulaire, ne put douter de ses intentions ; cependant, voulant tenter d'empêcher une scission, qu'il regardait comme un très-grand malheur pour la religion, il répondit d'une manière détaillée et victorieuse à chaque objection contenue dans la lettre de circulaire, et il ajouta : « On dit que, par une entreprise nouvelle et une audace incroyable, vous avez condamné ouvertement l'église latine sans l'avoir entendue, principalement parce qu'elle célèbre l'Eucharistie avec des azymes : l'église romaine commencera donc, après environ mille vingt ans depuis la passion de Notre-Seigneur, à apprendre comment elle doit en faire la mémoire ? » Léon IX reprocha ensuite son ingratitude à Cérulaire, qui avait obtenu de très-grandes faveurs de la part de la cour de Rome. Enfin, il termina par lui mettre sous les yeux, les priviléges de l'Église romaine et sur-

toût la fameuse dotation de Constantin, dont on connait maintenant la fausseté. L'empereur Constantin Monomaque, qui désirait un rapprochement, détermina Léon IX à envoyer des légats à Constantinople. Le cardinal Humbert, Pierre, évêque d'Amalsi et Frédéric, alors chancelier de l'Eglise romaine, partirent au mois de janvier 1054, chargés de deux lettres, l'une pour l'empereur et l'autre pour le patriarche : ce dernier refusa de les voir, ne voulut en aucune manière communiquer avec eux, et ne consentit pas même qu'ils entrassent dans une église pour y célébrer la messe. Le cardinal Humbert, usant alors des pouvoirs qui lui étaient délégués, commença par reprocher publiquement à Cérulaire tous ses abus d'autorité et ses fausses maximes; et termina par lancer contre lui une sentence d'excommunication, qui fut déposée le 16 juillet 1054 sur le grand autel de l'église de Sainte-Sophie, en présence du clergé et du peuple. Les légats sortirent ensuite du temple en secouant la poussière de leurs pieds, et quittèrent Constantinople deux jours après. Cérulaire, résolu de se venger et de faire périr les légats, eut recours à la ruse : il feignit de se repentir et demanda la convocation d'un concile ; mais l'empereur devina ses intentions perfides et pressa le départ des envoyés de la cour de Rome. Cérulaire tourna alors sa rage contre l'empereur lui-même, il ameuta le peuple et contraignit le faible Constantin Monomaque à punir de la manière la plus humiliante Smaragde, son fils, qui s'était montré favorable aux légats. Le patriarche accusa alors ces mêmes légats de n'être que les émissaires des ennemis de l'Empire d'Orient, d'avoir fabriqué les lettres du pape, et enfin d'avoir été les auteurs de la rupture ouverte, qui ne laissait plus aucun espoir de réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident ; puis il termina par excommunier à son tour et les légats et le pape lui-même. Son ambition le porta ensuite à se déclarer contre Michel Strationique, qui avait succédé à l'impératrice Théodora, et à embrasser le parti d'Isaac Comnène, qui fut proclamé par les officiers de l'armée, et placé sur un trône dont il ne put être regardé que comme l'usurpateur. Cérulaire, pensant avoir acquis des droits incontestables à la faveur du nouvel empereur, l'accabla de demandes pour la plupart injustes ; et, s'il lui arrivait parfois d'éprouver un refus, il disait hautement qu'il saurait bien abattre l'édifice qu'il avait élevé. Il porta la hardiesse, jusqu'à prendre la chaussure de pourpre réservée aux empereurs seuls, disant qu'entre l'empire et le sacerdoce il y avait peu et même point de différence. Tant d'audace fit enfin ouvrir les yeux à Isaac Comnène ; et, sentant qu'il devait se mettre à l'abri de l'ambition d'un homme si dangereux, il donna des ordres pour l'arrêter. Cérulaire fut donc arraché de dessus son trône et conduit sur les bords de la mer, où il fut embarqué pour Proconèse, lieu désigné par l'empereur pour son exil. Son orgueil ne put supporter une semblable humiliation, et toujours possédé par l'ambition, il tomba dans une noire mélancolie qui le conduisit au tombeau en 1058. On a trois lettres de ce fameux patriarche, qui ont été conservées par Baronius. Depuis 1453, époque où Mahomet II s'empara de Constantinople, les patriarches qui avaient conservé leur autorité perdirent tout crédit et toute considération. Les évêchés et les autres dignités ecclésiastiques devinrent vénales ; les évêques et les prêtres tombèrent dans une ignorance avilissante. N'espérant plus de secours des princes ni de l'église d'Occident, ils oublièrent entièrement les Latins, et on a même remarqué qu'ils se sont toujours montrés les ennemis implacables des missionnaires catholiques qui ont pénétré dans l'Orient.

MILLET (Marie), fille d'un habitant de Bécourt, village de la ci-devant province de Picardie, était d'une beauté qui attirait tous les regards. Le capitaine Dupont, revenant avec les débris de l'armée française de la malheureuse expédition tentée pour placer sur le trône des Pays-Bas le duc d'Alençon frère de Henri III, fut logé chez le père de Marie. Il ne put voir cette fille charmante, sans éprouver des sentimens auxquels il ne put résister : cédant donc à la violence de sa passion, il abusa des droits sacrés

de l'hospitalité et obtint par la violence ce que Marie, vertueuse, avait constamment refusé à ses promesses et à ses instances. Echappée des bras de celui qui venait de la déshonorer, la villageoise, n'écoutant que son ressentiment, saisit un couteau qui se trouva près d'elle, et le plongea dans le cœur de Dupont qui expira sur-le-champ. Le bruit de cet événement, s'étant promptement répandu, les soldats entourèrent la maison ou était Marie, s'emparèrent de cette fille infortunée, l'attachèrent à un arbre et la firent périr au milieu de mille tourmens. Son père, à qui l'on destinait le même sort, parvint à se sauver; et, parcourant la campagne pendant la nuit, il rassembla presque tous les paysans des alentours. Ceux-ci, transportés de fureur au récit de l'attentat de Dupont et de la mort affreuse de la courageuse Marie, tombèrent dès la pointe du jour sur les soldats, qui étaient loin de s'attendre à une attaque de ce genre, et les massacrèrent sans qu'il s'en sauvât un seul.

MINDANA, célèbre navigateur espagnol, était au Pérou en 1568. Plein de zèle pour le bien de son pays, et brûlant de se faire un nom glorieux, il se mit en mer en 1568, et parvint à découvrir des îles pleines de richesses immenses, qu'on a nommées à cause de cela îles de Salomon. Après un long repos, le désir de voyager s'empara encore de son esprit: s'étant donc associé Quiros, ils partirent tous deux, et c'est à leurs recherches que l'Espagne fut redevable de la découverte des îles Marquises, de celles de Saint-Bernard et de Sainte-Croix; et enfin, de celle qu'on nomma l'île Solitaire. Mindana mourut en retournant aux Philippines.

MINOUFLET (Charles), peintre sur verre, vivait au 18e siècle. On admirait surtout dans ses ouvrages la correction du dessin et la beauté du coloris. Les vitraux de la rose de l'abbaye de Saint-Nicaise à Rheims, qui attirent encore aujourd'hui l'attention des connaisseurs, contribuèrent particulièrement à assurer sa réputation.

MIROWITSCH (Basile), était originaire de la Russie; les biens de son père avaient été confisqués par le gouvernement russe, parce qu'il avait pris les armes contre le czar Pierre Ier, en faveur de Charles XII roi de Suède, à l'époque où le cosaque Mazeppa se déclara pour le parti de ce prince. Mirowitsch fils, ayant réclamé auprès de Catherine II la restitution de ses biens sans pouvoir l'obtenir, résolut de se venger de l'injustice qu'il était persuadé qu'on commettait à son égard. Le prince Iwan, alors détenu dans une prison, lui parut l'homme le plus propre à favoriser ses vues, et il imagina qu'en le tirant de captivité, il le déciderait facilement à se mettre à la tête d'un parti. Il fit donc pour briser ses fers différentes tentatives, mais toutes furent infructueuses, et causèrent même la perte du prince qui fut tué par les geôliers préposés à sa garde. Mirowitsch fut lui-même arrêté et mis en jugément; cinq prélats, cinq sénateurs et pareil nombre d'officiers-généraux formaient la commission devant laquelle il parut: il ne montra ni audace ni faiblesse, et entendit avec calme la sentence qui le condamna à avoir la tête tranchée. On prétend que sa tranquillité venait de l'espoir qu'il avait conçu d'obtenir sa grâce, mais cet espoir fut trompé, car son exécution eut lieu le 26 septembre 1764. Il vit arriver l'instant de sa mort avec fermeté.

MOLIN (Jacques), généralement connu sous le nom de Dumoulin, naquit le 29 avril 1666 à Marvége, petite ville du Gévaudan, et devint un des médecins les plus célèbres de son temps. Il annonça peu de dispositions dans le commencement de ses études; cependant ses facultés intellectuelles se développèrent insensiblement, et en sortant du collége, il connaissait parfaitement le latin et même le grec. Il alla ensuite étudier la médecine à Montpellier où il fut reçu docteur, et vint ensuite se fixer à Paris. Nommé d'abord professeur d'anatomie au jardin du roi, il fut envoyé ensuite à l'armée de Catalogne, en qualité de médecin en chef. En 1706, il revint dans la capitale, et y acquit une réputation si brillante; qu'après avoir guéri le prince de Condé d'une maladie sérieuse, il obtint la confiance de Louis XIV. Louis XV lui accorda, en 1721, une pension de 1500 francs; et en 1728, un brevet de médecin consultant: il fut regardé comme le sauveur de ce prince, dans la maladie

qu'il éprouva à Metz en 1744. On rapporte que le roi, encore convalescent, partit pour l'armée malgré Molin ; et qu'après la prise de Fribourg il lui dit : « Eh bien, docteur, si je vous avais cru, je n'aurais pas pris Fribourg. » Molin lui répondit avec vivacité : « Sire, j'étais plus occupé de votre santé que de votre gloire ». Cet homme, précieux pour l'humanité, était alors âgé de 78 ans. Louis XV lui assigna un traitement de 9000 livres. Molin était extrêmement riche ; on a porté sa fortune jusqu'à 1,600,000 francs : on s'étonne de trouver dans sa vie des traits d'avarice à peine croyables, et des actes de bienfaisance dignes de la plus belle âme. Un certain personnage qu'il ne connaissait pas étant assis chez lui un soir, il lui demanda le sujet de sa visite ; l'étranger lui répondit que c'était pour prendre des leçons d'économie ; Molin lui présenta un siége et éteignit la chandelle, en disant qu'on pouvait causer sans lumière. Il ne retournait pas chez un malade aisé, quand on ne payait pas sur le champ ses visites. Ce même homme soignait gratuitement les pauvres, leur donnait souvent de quoi se procurer du bouillon, des remèdes et d'autres choses nécessaires. Il donna même quelquefois des sommes assez considérables ; et, ce qui ajoutait un nouveau prix à ses bonnes actions, c'est qu'il avait soin en les faisant, de ménager l'amour-propre et la sensibilité de ceux qui en étaient l'objet, de manière qu'ils n'eussent point à rougir de leur position. Appelé dans un couvent pour y voir une jeune demoiselle appartenant à une famille distinguée mais pauvre, et n'ayant pas reçu le prix de sa visite, on s'attendait à ne plus le revoir ; cependant il continua de la soigner, et, au moment de sa guérison, lui épargna l'humiliation d'avouer sa pauvreté, en laissant chez elle dix-huit louis, qu'il voulut être employés à le payer. Enfin, cet homme regardé comme un hapargon, donna à ses frais de l'éducation et des établissemens au moins à trente de ses parens. La théorie de Molin était fondée sur l'observation et l'expérience ; sans rechercher les causes des maladies, il les constatait par leurs symptômes. Ennemi de tout système, il se bornait aux remèdes les plus simples et les plus connus ; souvent même il n'employait qu'un régime plus régulier et l'application des préceptes de l'hygiène. Enfin il possédait la confiance de la cour et de la ville, et était appelé de préférence à tous les autres médecins. On rapporte que, peu de temps avant sa mort, sollicité de déclarer quel était celui de ses confrères qu'il jugeait le plus digne de lui succéder, il répondit : « Je laisse après moi trois grands médecins » ; pressé de nouveau de les nommer, il répliqua : « Ce sont la diète, l'eau et l'exercice. » Il ne laissa point d'enfans, et mourut à Paris le 21 mars 1755, âgé de 89 ans ; avec une humeur brusque, il avait le cœur bon et compatissant. Son éloge a été publié en 1761, par Jean-Baptiste Chomel.

MONALDESCHI (Jean de), italien d'origine, écuyer de Christine, reine de Suède, et son favori, fut immolé à son ressentiment et périt d'une mort cruelle. Au second voyage que cette reine fit en France, elle accusa Monaldeschi, qui lui était devenu odieux, de l'avoir trahie. Suivant d'autres, elle lui attribua un libelle qui parut alors contre elle, et dans lequel on mettait au grand jour ses intrigues et sa vie impudique : quoi qu'il en soit, ce fut sous l'un de ces prétextes qu'elle résolut de le perdre. On assure qu'elle le fit amener devant elle, et qu'après lui avoir reproché sa perfidie, et l'avoir convaincu de l'un des crimes dont elle l'accusait, elle ne dissimula pas qu'elle en tirerait une vengeance terrible. Décidée donc à s'en défaire, elle chargea le père Lebel, religieux de l'ordre de la Trinité, de le prévenir du sort qui lui était réservé et de le préparer à la mort. Le religieux représenta à cette femme barbare que, se trouvant à Fontainebleau dans le palais d'un grand souverain, et par conséquent sur une terre étrangère, elle ne pouvait exercer arbitrairement un tel acte de vengeance sans offenser le roi et s'exposer à son ressentiment. Quelle que fût la justesse de ces réflexions, Christine se montra inexorable ; elle fut également insensible aux supplications et aux larmes du malheureux Monaldeschi, qui était allé se jeter à ses pieds pour implorer sa miséricorde : enfin elle ordonna à

Sentinelli, capitaine de ses gardes, d'égorger sa victime. C'était dans la galerie des Arts que devait se passer cette scène sanglante ; suivant quelques historiens, elle s'éloigna seulement de quelques pas afin que le sang ne rejaillît pas sur elle, et pour pouvoir cependant contempler à son aise cet affreux spectacle. Monaldeschi, qui s'était cuirassé, chercha à se défendre contre ses assassins ; mais, accablé par les coups multipliés qui lui furent portés, il tomba baigné dans son sang ; le reste de cette scène est si révoltant qu'on peut à peine y ajouter foi. Christine, dit-on, le voyant expirer, s'approcha de lui, le contempla avec un air barbare et dédaigneux et lui adressa les insultes les plus outrageantes. Monaldeschi à sa voix fait un effort, se traîne auprès de son implacable ennemie, et par quelques gestes significatifs sollicite sa grâce. Christine, voyant qu'il n'était pas mort, s'écria « Je suis reine, et tu respires encore » ! A ces mots, les assassins saisissent le malheureux patient et lui écrasent la tête ; Christine insulta encore à ce cadavre inanimé, et sembla ne pouvoir assouvir sa vengeance. D'autres historiens prétendent seulement que, pendant l'exécution, la reine était dans un appartement voisin, où elle s'entretenait de choses indifférentes. Cet acte d'inhumanité, bien digne des Cannibales, fut exécuté le 10 octobre 1657. F. Dalembert fait à ce sujet des réflexions bien judicieuses, mais de vils adulateurs, parmi lesquels on trouve avec peine le nom de Leibnitz, ont cherché à justifier cet assassinat, qui sera une tache ineffaçable à la mémoire de Christine. Le père Le Bel, dont il a déjà été parlé, a fait imprimer une relation de la mort de Monaldeschi.

MONTAGNAGOUT (Guillaume), naquit en Provence au 13e siècle. Ses servantes et ses chansons lui acquirent une grande réputation, et le placèrent au nombre des troubadours les plus à la mode de son temps. Il avait conçu contre tous les gens d'église, séculiers ou réguliers, une aversion qu'il ne pouvait pas dissimuler, et qu'il manifestait même malgré lui dans plusieurs occasions. Il disait en parlant d'eux : « Qu'ils renoncent au monde, qu'ils s'occupent uniquement de leur salut, qu'ils dépouillent la vanité et la convoitise ; qu'ils n'usurpent pas les biens d'autrui, et on les croira, etc. » Cette espèce de haine contre une classe entière d'hommes qu'on ne peut pas, sans injustice, condamner en masse, ne parut pas naturelle chez un troubadour, dont toute l'occupation devait être de chanter l'amour et les plaisirs.

MONT-DORÉ (Pierre), *Mons aureus*, était né à Paris dans les commencemens du 15e siècle. Destiné à la magistrature, il fut d'abord conseiller, suivant les uns, et suivant d'autres, maître des requêtes. Après la mort de Pierre Duchâtel, il fut nommé maître de la librairie du roi. On entendait par librairie du roi, sa bibliothèque qui était alors à Fontainebleau, et qui s'était formée non-seulement des livres de Charles V, mais encore de ceux qui venaient de la bibliothèque de Charles VIII et de Louis XII, établie à Blois ; de celle que les ducs de Milan, Visconti et Sforce, avaient formée à Milan ; de celle de Pétrarque, de celle de Louise de Savoie, mère de François Ier, et de celle de Marguerite de Valois, sa sœur. Il eut pour successeur, dans cette place, le célèbre Amyot qui la remplit avec le titre de bibliothécaire. Il avait pour les calvinistes un attachement qui lui causa de grands désagrémens. Les habitans d'Orléans le forcèrent, pour cette raison, à quitter leur ville. Il se retira, en sortant de là, à Sancerre, ville du Berry, dont la population était en grande partie composée de protestans. Il y mourut en 1570. On a de Mont-Doré un *Commentaire* sur le dixième livre d'Euclide.

MONTIGNY (Etienne-Mignot de), naquit à Paris le 15 décembre 1714. Il étudia sous les Jésuites qui, ayant connu ses brillantes dispositions, voulurent le déterminer à entrer dans leur congrégation ; mais ses parens s'y opposèrent. Il avait montré, dès son bas âge, beaucoup de goût pour la mécanique. On rapporte que, s'étant cassé la jambe à l'âge de dix ans, il s'occupait pour dissiper son ennui, à démonter et à remonter toutes les pièces de sa montre. Il fit, avec l'abbé de Ventadour, dans les différentes parties de l'Italie, un voyage pendant lequel il s'appliqua particulièrement a observer

les mœurs des peuples et les productions des arts. De retour en 1740, il publia, en 1741, son Mémoire sur les mathématiques; il acheta une charge de trésorier de France, et par le moyen de Trudaine, le père, qui l'associa à ses travaux, il obtint la place de commissaire des ponts et chaussées, du commerce et du pavé de Paris. On lui doit, en grande partie, l'établissement des manufactures de drap et celles de velours de coton. Ce fut lui qui introduisit en France la méthode de calendrer les étoffes avec le cylindre, et qui perfectionna les quincailleries et les fabriques de gaze. Il apprit à fabriquer des étoffes qui n'étaient avant connues qu'en Angleterre; rétablit les manufactures de Beauvais et d'Aubusson, et donna à la teinture du fil et coton toute la perfection dont elle était susceptible. Trudaine le consulta souvent sur tout ce qui était relatif au commerce. Il fut chargé, en 1760, d'une mission assez difficile, et qu'il remplit cependant avec le plus grand succès : c'était d'inspirer aux habitans de la Franche-Comté, de la confiance dans le sel de Monmorot contre lequel il existait des préjugés qui paraissaient indestructibles. Il mourut le 6 mai 1782. Montigni montra dans toutes les actions de sa vie beaucoup d'équité et de modération. On peut dire de lui qu'il fut l'ami de ses semblables, et qu'il ne s'écarta jamais des principes d'une saine philosophie. Par une des clauses de son testament, il fut fondé, à l'académie des sciences, un prix pour une question de chimie qui devait être relative aux arts. Dans la collection des mémoires de l'académie on en trouve plusieurs de lui. Il a publiée, en 1776, in-8°, *Instructions et avis aux habitans des provinces méridionales de la France, sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail*. Il est aussi l'auteur d'une méthode d'apprêter les cuirs et les peaux d'après les procédés employés à la Louisiane. Il était membre de l'académie des Sciences de Paris, et associé de celle de Prusse. Vic-d'Azyr a fait insérer son éloge dans le Recueil de la société de médecine.

MONTLUEL (N. Jussien), était né à Lyon, vers l'an 1727, et devint conseiller en la cour des Monnaies de cette ville. Il fut en même temps littérateur instruit et jurisconsulte profond, et ne se distingua pas moins par son amour pour les arts, que par ses connaissances dans l'interprétation et l'application des lois. Toutes ses vues se portèrent vers l'utilité publique; ses concitoyens trouvèrent toujours en lui un appui et un défenseur, et on semblait lui rendre un service toutes les fois qu'on lui procurait l'occasion de faire le bien. Des motifs dont on ne parle point, le déterminèrent à quitter sa patrie, pour venir s'établir à Paris. Il mourut en 1777, âgé de 70 ans. Ce magistrat éclairé était membre de l'académie de Lyon. On a de lui 1° *Instruction facile sur les conventions*, in-12; 2° *Réflexions sur les principes de la justice*, in-12; ces deux ouvrages, écrits avec clarté et rapidité, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui se destinent à l'étude du droit. Tous deux ont eu plusieurs éditions.

MORENAS (François), issu de parens obscurs, naquit à Avignon en 1702. Il s'engagea très-jeune dans un régiment d'infanterie; mais, s'étant bientôt ennuyé de porter le mousquet, il quitta la profession des armes. Comme il avait fait ses études, il entra chez les Cordeliers, et se fit moine. Le froc ne tarda guère aussi à lui paraître insupportable; il sollicita donc la dispense de ses vœux et l'obtint. Redevenu libre, il se chargea de la rédaction du Courrier d'Avignon. Morénas écrivait avec facilité; mais son style était faible et surtout incorrect, et son journal n'eût pas fait fortune, s'il ne se fût adjoint l'abbé Labaume et l'abbé Outhier. Ces deux nouveaux rédacteurs n'avaient guère plus de talens que lui: mais Outhier avec de l'imagination, et au moyen de quelques saillies parfois heureuses, parvint à donner au Courrier d'Avignon une vogue d'autant plus étonnante que l'espèce de style oriental, avec lequel il était écrit, le rendait désagréable pour tous les hommes instruits. Mais il en est, et souvent c'est le plus grand nombre, qui aiment les bagatelles. Ce journal se répandit donc avec profusion particulièrement chez l'étranger. Depuis que Morénas partageait son

bénéfice avec ses associés, sa bourse était souvent vide; et, pour satisfaire à tous ses besoins, il songea à se créer de nouvelles ressources. Il publia différentes compilations, faites à la hâte, et composa des sermons qu'il vendait à bon marché, particulièrement aux jeunes ecclésiastiques ou religieux qui aspiraient à se faire un nom par le talent de la chaire. Quand, en 1768, les Français s'emparèrent d'Avignon, Morénas se retira à Monaco, où il mourut en 1774, âgé de 72 ans. On a de lui, 1° *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu, et de celui du cardinal Fleury*, in-12, 1743, Avignon; 2° *Histoire de la présente guerre*, in-12, 1744; 3° *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 10 vol. in-12; 4° *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, 3 vol. in-8°, 1758, Avignon; 5° *Dictionnaire historique portatif de la géographie ancienne et moderne*, in-8°, 1779, Paris; 6° *Précis du résultat des conférences ecclésiastiques d'Angleterre*, 4 vol. in-12, 1764, Avignon. Il a encore publié quelques autres ouvrages, par exemple, une *Histoire de l'inondation de* 1755, qui n'est presque pas connue, etc. Il est aussi l'auteur de quelques opuscules, d'un assez grand nombre d'écrits périodiques et de plusieurs brochures de circonstances. On lui a donné le titre d'historiographe de la ville d'Avignon.

MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste de la), naquit à Grenoble, en 1701. Pendant sa jeunesse, qui fut un peu orageuse, il entra dans le corps des Mousquetaires, et dissipa tout son patrimoine qui n'était pas considérable. Grand causeur, ennuieux conteur de nouvelles, et criant de manière à se faire entendre de tout le monde, surtout dans les cafés, il voulut se faire un nom; et, pour y parvenir, il singea le comte de Fontenai qui, en 1720, s'était arrogé une espèce de dictature sur les pièces et les acteurs du Théâtre-Français. Mais il ne suivit que de bien loin un homme en qui tout le monde reconnaissait un grand fonds d'équité, et qui ne critiquait jamais qu'avec beaucoup de modération et d'impartialité. Cependant La Morlière, que rien ne rebutait et qui bravait impudemment l'opinion publique, en imposa à la multitude ignorante. Les jeunes gens surtout, dont il devint l'oracle, ne jugèrent plus que d'après lui; ils l'entouraient ordinairement au parterre, et par leurs sifflets et leurs applaudissemens que La Morlière dirigeait à son gré, il faisait tomber ou réussir les pièces nouvelles. Enfin il devint redoutable pour les auteurs et les acteurs qui lui firent la cour et recherchèrent sa société; il ne se borna pas à la censure des théâtres, il voulut encore devenir auteur. Sa première production fut *Le Chevalier de R***, anecdotes du juge de Tournay*, in-12, 1745. Il donna, en 1746, *Angola, histoire indienne*, in-12: ce petit roman, quoiqu'un peu licencieux, eut un grand succès, et c'est ce qu'il a fait de mieux. On en trouva même le ton et le style tellement au-dessus des moyens de La Morlière, qu'on l'attribua à Crébillon fils. Après différens essais dramatiques, qui ne réussirent sur aucun théâtre, il assura sa perte en osant attaquer Fréron. Bientôt ses menées sourdes furent mises au grand jour; on sut qu'il vendait au poids de l'or ses suffrages et ses censures; on connut son immoralité, et même, dit-on, ses escroqueries; on l'accabla d'épigrammes; on le couvrit de mépris; enfin on le força à ne plus reparaître en public. On le soupçonna même d'être l'un des agens de la police; mais la misère dans laquelle il tomba doit être regardée comme une preuve du contraire. On ne peut refuser à La Morlière beaucoup d'instruction et une grande connaissance de l'histoire et de l'art dramatique. Indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, il publia, 1° *Milord Stanley, ou le Criminel vertueux*, Paris, 1747; 2° *Mirza Nadir*, 4 vol. in-12, 1769: on lit avec plaisir cet ouvrage qui contient l'histoire des dernières expéditions de Thamas Koulikan; 3° *Réflexions sur la tragédie d'Oreste*, où se trouve placé naturellement l'essai d'un parallèle de cette pièce avec l'Électre de Crébillon, in-12, de 48 pages; 4° *Lettre d'un sage à un homme respectable et dont il a besoin sur la musique italienne et française*, Paris, 1754; 5° *Le Contrepoison des feuilles, ou Lettres sur Fréron*, in-12, 1754; 6° *Le Fatalisme, ou*

Collection d'anecdotes, pour prouver l'influence du sort sur l'histoire du cœur humain, 2 vol. in-12, 1769; 7° *Le Royalisme, ou les Mémoires de Du Barry de St.-Annetz, et de Constance de Cezelli, sa femme*, anecdote historique sous Henri IV, in-8°, 1770. On a encore de lui plusieurs autres productions qui sont toutes médiocres, et parmi lesquelles il s'en trouve qui sont remplies d'obscénités. De toutes ses pièces de théâtres, *Le Gouverneur*, comédie en trois actes et en prose, jouée en 1751 sur le Théâtre-Italien, est à peu près la seule qui ait été imprimée; les autres tombaient à la première représentation et ne reparurent plus. Ce qui doit surprendre, c'est que, malgré toutes ces humiliations, La Morlière critiquait avec beaucoup de sévérité toutes les pièces qui paraissaient, et même celles qui avaient du succès. Il mourut à Paris au commencement de février 1785; on assure que ce fut par suite du chagrin que lui causa la perte de sa gouvernante, qui lui était constamment restée attachée. Sa mort ne fut annoncée dans aucun des journaux de la capitale.

MOTAMED-BILLAH, calife, ne régna que peu de temps, car, étant monté sur le trône en 892, il termina sa carrière en 902. Son règne fut remarquable par la naissance de la secte des Karmates, qui serait peut-être devenue redoutable si on n'eût mis un frein à l'ambition de son chef. Ce chef, qui se faisait remarquer par les apparences d'une grande sainteté, et par l'austérité de sa vie et de ses mœurs, cachait intérieurement des projets qu'il dévoila en partie, en prenant le titre de prince, en se faisant payer une contribution d'un dinard par chacun de ses sectateurs, et surtout en se formant un parti très-nombreux qu'il faisait gouverner par douze apôtres. Le gouverneur de la province, ouvrant enfin les yeux sur sa conduite, donna l'ordre de l'arrêter, et le fit renfermer sous bonne garde. Cet imposteur parvint cependant à s'échapper de la prison, et ce fut une jeune fille, employée dans la maison même du gouverneur, qui lui en facilita les moyens. Son évasion fut ménagée avec tant d'adresse et de secret, que personne ne s'en aperçut. Ses sectateurs profitèrent de cette circonstance pour mettre le peuple dans une nouvelle erreur. Ils firent croire que leur chef avait été miraculeusement tiré de sa prison et enlevé au ciel.

MOTHADET-BILLAH, calife, se fit remarquer par sa sévérité, et en même temps par sa droiture et sa justice. Il voulait que la discipline militaire fût strictement observée; souvent il fit retomber sur les chefs les insubordinations des soldats, et condamna les uns et les autres aux mêmes châtimens. Un de ses sujets s'étant présenté pour lui offrir une somme d'argent assez considérable dont il avait besoin, il lui demanda quelle sûreté il exigeait; le prêteur répondit, « Dieu vous a confié le gouvernement de ses terres et de ses serviteurs; vous vous en êtes montré digne par votre sage administration; je puis donc vous confier mon argent sans sureté. » Le calife, surpris de la générosité et de la grande confiance de cet homme, lui dit: « Je ne toucherai pas une drachme de votre argent; mais si dans la suite vous étiez dans le besoin, tous les revenus de l'Empire sont à votre disposition. » Mothadet ne régna que six ans.

MOUSTIER (N.) était échevin, quand, en 1720, la peste exerça ses ravages à Marseille. Personne dans ces temps malheureux ne montra autant de courage et de dévouement et ne fit tant de sacrifices par le soulagement de l'humanité. Rien ne l'intimidait, aucun danger ne pouvait modérer son zèle; il était partout où aucun autre n'osait se montrer. On comptait chaque jour mille personnes moissonnées par la contagion; rien n'était plus important et plus pressant que d'enlever les morts dont la corruption eût donné une nouvelle force au fléau destructeur; personne ne voulait se charger de cet office, parce que tout le monde en connaissait le danger. Cependant on décida des forçats à qui l'on promit la liberté, à transporter les cadavres hors de la ville et à les enterrer. Moustier se chargea de diriger ces hommes qui entraînaient les morts avec des crochets garnis d'un long manche, placé au milieu d'eux, à cheval quand les chemins le permettaient, à pied quand ils étaient trop escarpés; il les conduisait dans des

lieux parfois presque impraticables, récompensant ceux qui montraient le plus d'intelligence et de bonne volonté, et punissant ceux qui se laissaient aller à la nonchalance ou au découragement. A peine était-il revenu d'une semblable expédition qu'il partait pour une autre; enfin cet être, si précieux pour l'humanité, fut lui-même atteint de la contagion et mourut. Sa perte fut causée par un emplâtre couvert de pus pestilentiel, qui, jeté par une croisée au moment où il passait, tomba sur sa joue et s'y colla.

MOUTON (Gabriel), naquit à Lyon en 1618. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé curé de l'église de St.-Paul; il consacra tous ses loisirs à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. En 1694, il présenta à l'académie des Sciences un traité des logarithmes qui fut mentionné honorablement dans les Mémoires de cette société savante. On a de lui: 1° *Traité sur la hauteur du pôle de Lyon*; 2° Idem, *sur l'usage du télescope et de la pendule*; 3° Idem, *sur la manière d'observer les diamètres apparens du soleil et de la lune*; 4° Idem, *sur l'inégalité des jours, et la vraie et fausse équation des temps*; 5° Idem, *sur une méthode de conserver et transmettre à la postérité toutes sortes de mesures.* L'abbé Mouton avait fait une pendule astronomique que la variété et la précision de ses mouvemens rendaient un objet de curiosité. On l'a long-temps conservée à Lyon. Ce savant mourut le 28 septembre 1674, et fut inhumé dans la chapelle des Trois-Maries. Sa succession presque entière fut, conformément à son testament, employée en legs pieux et en fondations.

N.

NABI-EFFENDI, poète turc, à l'imitation de Caton le censeur, répétait souvent: « La nature, qui ne nous a donné qu'un organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. » Voilà les deux vers latins qui contiennent le même sens:

Os unum natura, duos formavit et aures,
Ut plus audiret, quàm loqueretur homo.

La poésie de Nabi était pleine d'agrément et de douceur, et on la lisait avec cette facilité qui annonce le naturel. Il avait fait une étude particulière de la littérature ancienne et de celle des latins, et il avait sur l'une et l'autre des connaissances très-étendues. Il vivait au 17e siècle. On s'étonne de ce que d'Herbelot n'en a point parlé dans sa Bibliothèque orientale.

NÉRI (Pompée), naquit à Florence en 1707. Fils d'un jurisconsulte très-éclairé, il se destina aussi à la carrière du barreau; et, après avoir terminé à Pise ses cours de philosophie, il se livra à l'étude des lois. Ses progrès furent rapides, et ses talens le firent bientôt nommer professeur de droit public à l'université de Pise même. François, duc de Lorraine, ayant été mis en possession de la Toscane après la mort du dernier rejeton de la maison des Médicis, choisit Néri pour l'un des secrétaires du conseil. En 1749, il passa à Milan en qualité de président de la junte des impôts pour la partie de la Lombardie appartenant à l'Autriche, place à laquelle il fut appelé par l'impératrice Marie-Thérèse. Cette princesse, peu de temps après, le mit à la tête de la commission chargée de présenter un projet de règlement relatif aux monnaies de l'Autriche et de la Sardaigne. Cependant, en 1758, il retourna à Florence sur l'invitation qui lui en fut faite par le grand-duc Léopold. Sa patrie lui fut redevable d'un établissement très-important et qui existe toujours, de son académie de Botanique. Ce fut Néri qui en forma le plan, qui en rédigea les statuts, et qui, en un mot, en fut le fondateur. On a de lui, 1° *Discours sur la compilation d'un nouveau Code de lois municipales pour la Toscane*; 2° *Observations sur l'état ancien et actuel de*

la noblesse de Toscane; 3° *Description de l'état où se trouve le système universel d'imposition dans le duché de Milan.* Il fit dans cette branche importante de l'administration des changemens très-avantageux, et qu'il opéra avec tant de sagesse, qu'ils ne donnèrent lieu à aucun désordre. La bibliothéque de Néri était regardée, surtout quant au nombre et au choix des livres de jurisprudence, comme une des plus riches et des mieux composées de toutes celles qui existent en Europe. Il mourut à Florence le 14 septembre 1776, âgé de 69 ans.

NEVERS (Louis de Gonzague, duc de), naquit en 1538. Il était le troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue, et fut un guerrier en même temps sage et expérimenté. Elevé à la cour de Henri II, où il fut amené fort jeune, il y fit admirer son amour pour l'étude et la rapidité de ses progrès. Il l'emportait sur tous ceux de son âge par son adresse et sa légèreté dans les exercices auxquels se livrent les jeunes gens. En 1565 il épousa Henriette de Clèves, et devint, par ce mariage, duc de Nevers. Il avait été fait prisonnier en 1557, à la bataille de Saint-Quentin. Nommé gouverneur du marquisat de Saluces, il fut employé dans la seconde guerre contre les protestans et leur fit beaucoup de mal. Ce fut lui qui, après un siége meurtrier, leur enleva la place de Mâcon. Ayant voulu, en se rendant chez lui, arrêter quelques-uns de ses vassaux qui se dirigeaient vers l'armée des calvinistes, il leur livra un petit combat dans lequel il fut atteint d'une balle qui lui fracassa le genou, et le rendit pour toujours boiteux. Il rejoignit, malgré cela, les troupes du roi aussitôt que sa blessure lui permit de monter à cheval. Il était au fameux siége de La Rochelle en 1573, et l'on assure qu'en suivant ses conseils on eût pu, dès-lors, s'emparer de cette ville importante. Il quitta le service parce que, malgré son avis, la France restitua les places qu'elle possédait encore en Italie. Pendant la ligue, le duc de Nevers était à peu près resté dans l'inaction; cependant, à l'époque où les ligueurs tentèrent de se rendre maîtres de Marseille, il s'avança jusqu'à Avignon. En 1588, il reprit, dans le Poitou, plusieurs villes sur les protestans, et les battit dans presque toutes les rencontres qu'il eut avec eux. De là il se porta vers la ville d'Orléans, qui était pressée de toute part. La mort de Henri III fit naître à la cour plusieurs partis auxquels le duc de Nevers parut entièrement étranger. Cependant, comme il avait refusé d'adhérer à l'édit d'union qui excluait Henri IV du trône de France, on soupçonna qu'il favorisait secrètement le parti de ce prince; ces soupçons furent changés en certitude quand on le vit rassembler cinq cents gentilshommes, et les conduire, tout armés et équipés, dans les plaines d'Ivry, où était alors le roi. Henri IV, voulant se réconcilier avec la cour de Rome, envoya le duc de Nevers à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire; mais Clément VIII refusa de l'admettre à son audience, et cette première tentative fut entièrement inutile. Le duc de Nevers fut, à son retour, nommé gouverneur de la Champagne, et commanda ensuite une portion de l'armée qui fut envoyée pour chasser le duc de Parme de la province de Picardie, qui était en grande partie occupée par ses troupes. Il fut, à ce qu'il paraît, le premier chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Le duc de Nevers mourut le 23 octobre 1595. Suivant la Biographie universelle, ce fut des suites d'une dyssenterie. Le Dictionnaire historique de Delandine donne à sa mort une autre cause. Le duc de Nevers, y est-il dit, fut si profondément affligé de quelques propos durs que lui tint Henri IV dans le conseil, que ses blessures se r'ouvrirent et qu'il mourut peu de jours après. Il n'avait que 56 ans. Son corps fut transporté à Nevers et placé dans un superbe tombeau en marbre que lui fit élever son épouse. On peut lui reprocher trop de lenteur et de circonspection, mais on est obligé de convenir qu'il fut bon Français, excellent capitaine, sage conseiller, et qu'il montra beaucoup de fermeté dans toutes ses délibérations. Il existe de lui des mémoires qui ont été publiés par Gombenille, 2 vol. in-fol. Paris, 1665. L'Histoire du duc de Nevers, contenant les principaux événemens de la ligue, parut en 1789.

1 vol. in-8°, Paris. Turpin en est l'auteur.

NICIAS, Athénien, acquit une grande célébrité par ses talens dans l'art de la peinture; il vivait environ 330 ans avant l'ère chrétienne. Elève d'Antidotus, il fit concevoir dès sa jeunesse les plus belles espérances, et devint en effet un des artistes les plus distingués de son temps. On prétend que, le premier, il parvint, au moyen des enfoncemens, à donner à ses figures ces reflets et ces ombres dont l'effet est si admirable. Il excellait particulièrement dans les portraits de femmes. Ptolémée, ayant entendu parler de son tableau dans lequel il avait représenté l'enfer d'après la description qu'en a faite Homère, voulut l'acheter 60 talens, mais Nicias refusa cette somme considérable, et fit don de son ouvrage à la ville d'Athènes. Il peignait en général parfaitement bien les chiens et les autres animaux. Rome possédait plusieurs de ses tableaux : on voyait ceux de Calypso, d'Andromède et d'Alexandre dans les portiques de Pompée; un Bacchus dans le temple de la Concorde; un Hyacinthe, modèle de grâce et de beauté, apporté d'Alexandrie et placé dans le temple élevé en l'honneur d'Auguste; enfin, deux autres tableaux dont l'un représentait Némée assise sur un lion, près d'elle un vieillard, et au-dessus un char qui s'élevait vers les nues. Nicias avait inventé un procédé au moyen duquel il donnait aux statues de marbre presque les apparences de la nature. Omphalion, qui fut d'abord son esclave, devint ensuite son élève et son ami. Les Athéniens, après sa mort, lui élevèrent un tombeau qui fut placé parmi ceux des grands hommes à qui cet honneur avait été accordé. On rapporte qu'il mettait tant d'application à son travail, que souvent il oubliait de prendre son repas. On ignore l'époque de sa mort.

NILHISDALE (N.), dame anglaise, est connue par un trait bien remarquable de tendresse conjugale. Son mari, qui s'était attaché au parti du roi Jacques, et qui l'avait secondé dans toutes les tentatives qu'il avait faites pour remonter sur le trône, fut arrêté et condamné à mort en 1716. Nilhisdale conçut le projet hardi de l'arracher à l'échafaud, et réussit dans son entreprise. La veille du jour où l'exécution devait avoir lieu, elle se rend à la prison vêtue de deuil, et, se couvrant la figure avec un mouchoir, elle donne toutes les marques extérieures du désespoir le plus violent. Profitant d'un moment où elle se trouve seule avec son époux, elle change d'habits avec lui, et le fait sortir sous le même costume qu'elle était entrée et avec la même contenance. Cette évasion fut d'autant moins soupçonnée que la taille du mari était à peu près la même que celle de la femme. Nilhisdale, restée dans la prison, et au comble de ses désirs, fut reconnue seulement le lendemain matin, au moment où le ministre de la religion, chargé de disposer son mari à la mort, vint pour l'accompagner jusqu'à ses derniers momens. Cette aventure se répandit bientôt par toute la ville, et l'intérêt général se porta vers le sort réservé à Nilhisdale. On apprit avec satisfaction qu'elle avait été mise en liberté par ordre de la cour. Peu de temps après elle alla rejoindre son mari, qui avait été assez heureux pour se sauver en France. Le moyen employé par madame de Lavalette pour sauver les jours de son époux, également condamné à mort, a tant de ressemblance avec celui-ci, qu'on serait tenté de croire que la dame française connaissait le trait de Nilhisdale, et qu'elle voulut l'imiter.

O

OGIVE, reine de France, naquit vers la fin du 9e siècle; elle était fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. Cette princesse, douée de tous les avantages que peut donner la nature, réunissait à un génie distingué des charmes qui la rendaient une des plus belles femmes de son temps; elle épousa Charles-le-Simple, et devint, en 920, mère de Louis, à qui on donna le surnom d'*Outre-mer*. Ogive se distingua par un courage et une fermeté véritablement héroïques, à une époque où elle eût dû être accablée par les chagrins qui l'assaillirent de toutes parts, et surtout par la captivité de son époux, fait prisonnier par le comte de Vermandois. Pendant les sept ans que Charles fut retenu dans les fers, Ogive alla chercher un asile chez son frère Adelstan. Elle ne s'y occupa que de l'éducation de son fils; et, persuadée qu'il occuperait un jour le trône de ses aïeux, elle s'appliqua à lui donner des principes de sagesse et de justice, et à lui inspirer des sentimens dignes d'un roi. Louis, en effet, revint en France et y recouvra tous ses droits. Il existe un éloge de cette reine publié par le président Hénault.

OUBACHÉ ou OUBOUCHA, prince mogol de la tribu des Tourgants, kan des Tartares Tourgouths, résolut de se soustraire à la domination des Russes, sous laquelle il vivait depuis 1672, et de retourner dans la Chine, d'où étaient sortis les peuples qu'il commandait. Suivant quelques auteurs, cette résolution fut la suite des sollicitations du gouvernement chinois, qui voyait avec peine l'éloignement d'un peuple autrefois soumis à ses lois, et ce sentiment semble être fortement appuyé par l'ambassade de Toulichen et celle des lamas du Thibet. Suivant d'autres, les institutions russes, peu convenables aux habitudes et au caractère des Tartares, quelques vexations, mais particulièrement une insulte qui ne pouvait être excusée par aucun prétexte, et qui fut faite par un officier russe au kan, déterminèrent l'émigration des Tourgouths. Ces peuples, au nombre de 600,000, habitaient les plaines qu'arrose le Volga et qui sont situées entre Casan et Astracan; ils payaient annuellement aux Russes un tribut qui était exigé avec sévérité. Un officier russe, nommé Kischcuskoï, chargé par sa cour de recevoir ce tribut, se rendit impunément coupable de nombreuses exactions, et finit même par s'emparer de plusieurs troupeaux qu'il fit vendre et dont il s'appropria le prix. Oubaché ayant voulu lui faire quelques représentations à ce sujet, le Russe, oubliant et l'âge et la dignité du kan, lui donna un soufflet. L'impératrice, à qui l'affaire fut soumise, ne s'inquiéta nullement de la réparation d'une injure si grave, et fit même aux envoyés d'Oubaché une réception peu convenable. Une pareille injustice révolta les Tourgouths; et ces hommes, qui avaient souffert presque sans murmurer les vexations exercées envers eux, ne purent supporter l'outrage fait à leur chef, et dès ce moment leur départ fut résolu. L'exécution d'un semblable projet offrait de grandes difficultés; il fallait qu'un peuple nombreux traversât les déserts, résistât aux troupes russes qui pouvaient se mettre à sa poursuite, et surmontât une infinité d'autres obstacles, mais rien ne l'arrêta. A la fin de 1770 les Tartares Tourgouths disparurent subitement; et 50 mille familles firent une diligence si extraordinaire, qu'en huit mois elles parcoururent plus de mille lieues, et se rendirent au pied des montagnes du Thibet, d'où elles prétendaient tirer leur origine. Il périt beaucoup de monde pendant ce voyage aussi long que difficile. Les Tourgouths eurent même quelques combats à soutenir contre d'autres Arabes qui voulurent les arrêter dans leur marche. Enfin ils se fixèrent sur les bords de l'Illi, pays qui, dit-on, leur fut désigné par l'empereur de la Chine, à qui leur arrivée avait été annoncée. Oubaché fut appelé à la cour de l'empe-

reur et y fut traité avec beaucoup de distinction. Catherine envoya en Chine des ambassadeurs pour se plaindre de la désertion des Tourgouths et demander qu'ils fussent renvoyés dans ses Etats; mais le gouvernement chinois fit connaître ses intentions d'une manière si positive que les envoyés russes, n'ayant aucun espoir de succès, prirent le parti de s'en retourner sans réitérer leur demande. Oubaché était un prince simple dans ses goûts et ses manières, doux, humain et hospitalier; aucune vertu morale ne lui était étrangère; il parvint à un âge très-avancé. On ignore et l'époque de sa mort et le lieu où il termina son existence.

P

PACIFICUS, naquit en 776; il embrassa l'état ecclésiastique; et à peine eut-il reçu la prêtrise, qu'il fut nommé archidiacre de Vérone. Il est particulièrement connu par l'épitaphe qui lui fut consacrée et qu'on lit encore dans l'église cathédrale de la ville où il exerça ses fonctions sacerdotales. Il fit présent à sa cathédrale de deux cent dix-huit volumes qu'on dit avoir été copiés par lui. On lui attribue une glose sur l'ancien et le nouveau Testament. Si cet ouvrage existe véritablement, Pacificus est le plus ancien de tous les commentateurs de la Bible. Il s'occupait beaucoup des arts mécaniques. On le regarde comme l'inventeur des horloges à rouages qui marquent les vingt-quatre heures du jour. Cependant quelques historiens prétendent que, dès 757, le pape Paul Ier avait envoyé au roi Pépin une horloge de cette espèce. Il est possible que Pacificus en ait rendu la marche plus régulière en y faisant quelques changemens ou en y ajoutant quelques pièces. Il mourut l'an 844, âgé de 68 ans. Il avait exercé pendant 46 années les fonctions d'archidiacre.

PADILLA (dona Marie de), demoiselle espagnole, était issue de parens tenant un rang distingué dans la société. Aussi séduisante que belle, elle joignait aux grâces extérieures tous les agrémens de l'esprit. Elle était au service de l'épouse d'Alfonse d'Albuquerque, ministre de Pierre-le-Cruel, quand ce prince la vit et en devint éperdument amoureux. Selon quelques auteurs, il triompha facilement de cette beauté qu'on dépeint comme artificieuse et entièrement dépourvue de mœurs; mais, selon d'autres, elle possédait des qualités brillantes et précieuses, et elle fut sacrifiée par un de ses oncles qui ne consulta en cela que son ambition. Cependant Pierre ne pouvant, sans s'exposer à une guerre avec la France, rompre son mariage arrêté avec Blanche de Bourbon, épousa cette princesse le 3 juin 1353. A peine trois jours se furent-ils écoulés que Pierre manifesta le dégoût le plus prononcé pour la reine, qui cependant était jeune et douée de beaucoup de charmes. Il ferma les oreilles à toutes les remontrances qui lui furent faites, et se rendit, avec un empressement inexprimable, auprès de Marie, qui venait d'accoucher d'une fille au château de Montalban. A force de supplications, d'observations pressantes et de réflexions très-sensées, la reine-mère parvint enfin à rapprocher Pierre de son épouse; mais ce rapprochement ne fut que momentané, car bientôt après il céda au penchant irrésistible qui l'entraînait vers Marie. Quelques tentatives que fit Albuquerque pour rompre cette liaison, furent suivies d'une disgrâce complète. Le zèle mal entendu des frères du roi et de quelques autres grands personnages qui cherchèrent à ouvrir les yeux du prince, contribua à rendre le sort de Blanche plus malheureux qu'auparavant, et augmenta la passion de son barbare époux pour sa rivale. Pierre, peu de temps après, fut épris des charmes de Jeanne de Castro; mais n'ayant pu la séduire par ses promesses, et voulant cependant l'obtenir, il lui proposa de l'épouser. Il fit donc déclarer nul son mariage avec Blanche, et fit proclamer

Jeanne de Castro reine de Castille. Cette nouvelle passion ne fut pas de longue durée, car, après deux jours de mariage, il vola de nouveau dans les bras de Padilla. Cet attachement paraissait à tout le monde si extraordinaire, qu'on l'attribuait à quelque sortilége. Le barbare Pierre ne se contenta pas d'avoir répudié la malheureuse Blanche : il la fit, sous de faux prétextes, renfermer dans un château, et termina par la faire empoisonner. Le ciel sembla vouloir punir un tel crime par la mort de Marie, qui arriva à Séville au commencement de juillet 1561. Ses funérailles furent aussi pompeuses que si elle eût été reconnue pour reine. Son corps fut d'abord porté dans un monastère de la vieille Castille qu'elle avait fondé ; mais il fut placé, l'année suivante, parmi ceux des princes du royaume de Castille, Pierre ayant déclaré publiquement s'être uni avec elle par un mariage secret. Enfin ce prince, transportant au fils de Marie l'affection qu'il avait eue pour elle, le désigna pour son successeur au trône, mais le sort ne permit pas que cette injustice fût consommée, car Alphonse (c'était ainsi que se nommait le fils de Padilla) mourut peu de temps après.

PANIN (Nikita-Ivanowitz, comte de), ministre russe, descendait d'une famille originaire de Lucques en Italie ; son père était lieutenant-général des armées du czar Pierre Ier. Né en Russie, le 15 septembre 1718, il adopta la carrière militaire et entra dans les gardes de l'impératrice Elisabeth. Il fut nommé ensuite gentilhomme de la chambre, et devint, avec l'appui du prince Kourakin, grand écuyer de la souveraine. En 1747 il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Copenhague, et en 1749 il se rendit, avec la même qualité, à la cour de Stockholm. On assure qu'à son retour il chercha à établir en Russie une constitution à peu près semblable à celle des Suédois, mais il trouva à l'exécution de ce projet des obstacles insurmontables. Il fut, à cette époque, nommé gouverneur du grand duc Paul, fils de l'empereur Pierre III. Sa conduite devint alors un peu équivoque : il est constant qu'il trempa dans le projet formé par Catherine contre son époux ; mais il paraît aussi certain qu'il balança long-temps sur le parti qu'il devait prendre, et qu'on employa pour le gagner un moyen qui malheureusement ne réussit que trop souvent auprès des grands, les sollicitations de la princesse Duschkof, qu'il aimait beaucoup. Enfin, après le succès du complot, ce fut Panin qui demanda et obtint l'abdication de l'empereur. Catherine, par reconnaissance, le nomma ministre des affaires étrangères, en lui laissant l'éducation du grand duc. Suivant le Dictionnaire historique de Delandine, il avait des vues judicieuses, et fut le seul ministre de Catherine qui connût parfaitement les affaires ; il prévoyait les événemens et donnait les vrais moyens d'arriver aux succès ; on lui reproche seulement un peu trop de nonchalance dans les circonstances même les plus sérieuses. D'après la Biographie universelle, au contraire, Panin n'eut jamais le mérite des grandes transactions auxquelles il apposa sa signature, et Catherine ne lui confia un ministère important que parce qu'elle était loin de le compter au nombre des hommes supérieurs. D'ailleurs cette princesse, qui ne se laissait influencer que par ses amans, donnait l'impulsion aux autres, et ne la recevait de personne. Ce qui prouve cependant que Panin avait d'assez grandes connaissances en diplomatie, c'est qu'il rédigeait lui-même toutes les instructions transmises aux agens russes accrédités près des puissances étrangères, et qu'il ne se déchargeait sur personne du soin de correspondre avec ces mêmes puissances. Il lui arriva parfois d'être d'un avis contraire à celui de l'impératrice, et de tenir fortement à son propre sentiment. A des manières parfois agréables il joignait beaucoup d'orgueil. On dit de lui qu'il fut paresseux, négligent, gourmand, désintéressé presque jusqu'à la prodigalité, et un peu faux quoique affectant beaucoup de franchise. Il était d'une grosseur énorme. Il mourut le 11 avril 1783.

PANNIUS, né à Rome, abandonna sa patrie pour aller en Egypte. Il y établit une fabrique de papier ou papyrus qu'il nomma *санниаque*, et au moyen duquel il se fit une grande réputation et amassa une fortune considérable. Ce papyrus, fait avec une espèce de jonc qu'on trouvait sur les bords du Nil, était de différentes di-

mensions et qualités. On distinguait, 1° *l'Hiératique* ou *sacré*, qui était réservé pour les livres saints; 2° le livien, large de douze pouces, tirant son nom de Livie, femme d'Auguste; 3° celui du commerce ordinaire, n'ayant que six pouces de largeur, et qu'on nommait emporétique; 4° le fanniaque, dont la largeur était de dix pouces, et qui était plus fort et plus blanc que les autres. Les manuscrits les plus anciens sont écrits sur ce papier, dont l'invention remonte très-loin, puisque, au rapport de Cassius Humina, les livres de Numa, trouvés dans un tombeau sur le Janicule, étaient écrits sur cette matière.

PANTHOT (Louis), né à Lyon, dans le 17e siècle, se fit chirurgien, profession qu'avaient exercée avec distinction son père et plusieurs de ses ancêtres, et dans laquelle il s'acquit lui-même une réputation très-avantageuse. En 1626 il fit, avec le plus grand succès, sur une femme de Missini, l'opération césarienne, qui, depuis cette époque, prit de la faveur. Simon, Jean-Baptiste et Horace Panthot, ses fils se destinèrent tous trois à l'art de guérir, et tous trois s'y distinguèrent. Simon eut un fils qu'il nomma Jean-Louis, et qui devint doyen du collége des médecins à Lyon. Jean-Baptiste, qui était né en 1640, étudia la médecine à Montpellier, et se fixa à Lyon; il y mourut en 1707, âgé de 68 ans. Horace, son troisième frère, habile chirurgien, lui avait fait en six mois trois fois l'opération de la pierre. Jean-Baptiste publia les ouvrages suivans: 1° *Traité des dragons et des escarboucles*, in-12, 1691; 2° *Traité de la baguette divinatoire*, in-4° et in-12, 1693; 3° *Réflexions sur l'état présent des maladies qui règnent dans la ville de Lyon, dans le royaume et en diverses parties de l'Europe*, in-12, 1693; 4° *Dissertation sur l'usage des bains chauds, et principalement de ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure dans la guérison de la vérole*, in-4°, 1700; 5° *Dissertation instructive et très-curieuse, pour la pratique de trois opérations de la pierre, faites en six mois de temps*, in-4°, 1702. Il a de plus fait insérer, de 1678 à 1695, dans le Journal des Savans, onze lettres ou observations sur différens sujets.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), était né dans le Dauphiné, il avait trois frères dont l'aîné se nommait Antoine, le second Lamontagne, et le quatrième Monmartel; leur père tenait une auberge à Moras, petite ville située au pied des Alpes. Ces quatre frères, après avoir rendu des services importans à l'armée d'Italie en lui fournissant des vivres, et avoir préservé le Dauphiné des horreurs de la famine, furent accusés d'accaparer des grains, et obligés de quitter leur pays où ils n'étaient plus en sûreté. Arrivés tous quatre à Paris, trois d'entre eux furent placés dans les bureaux du munitionnaire de l'armée, et Duverney entra dans les Gardes-Françaises. Antoine, par sa bonne conduite et son intelligence, obtint assez de confiance pour être chargé, en 1704, de la direction des vivres à l'armée de Flandre; il s'associa ses trois frères et, secondé par eux, il trouva des ressources suffisantes pour que le service ne souffrît point. Nommé trésorier des troupes en 1708, ce même Antoine paya de ses propres fonds la solde des soldats, qui n'éprouvèrent jamais aucun retard. Desmarest, pour récompenser un semblable dévouement, le fit nommer receveur-général des finances, et procura à ses frères des places avantageuses. La disgrâce du ministre entraîna celle des frères Paris, mais ils furent bientôt rappelés par le duc d'Orléans alors régent, et chargés du bail des Fermes. La crainte d'une banqueroute avait anéanti le crédit de l'État; les sages opérations des frères Paris, et le visa des titres dont ils furent chargés rétablirent la confiance. Peu de temps après Law parvint à les faire exiler, parce qu'ils s'étaient ouvertement prononcés contre son système; l'événement prouva combien ils avaient eu raison. Tirés de leur exil après la chute de ce fameux système, ils reçurent en récompense des services qu'ils rendirent, surtout pendant tout le temps que la peste ravagea la Provence, des lettres de noblesse et des brevets d'intendans des finances. Le duc de Bourbon, qui se chargea des fonctions de premier ministre après la mort du régent, accorda toute sa confiance à Duverney, qui obtint aussi beaucoup de crédit auprès de la marquise de Prie; cependant, après la décou-

verte d'une intrigue de cour, dans laquelle Duverney fut aussi accusé d'avoir trempé, les frères Paris furent de nouveau exilés; et, Duverney qui s'était retiré près de Langres, fut arrêté et renfermé à la Bastille : il en sortit en 1728, mais ce fut pour être renvoyé en exil quoique son innocence eût été solennellement proclamée. Le ministère s'aperçut enfin de l'absence de Duverney, et ne balança plus à rappeler un homme si intéressant; depuis cette époque, il ne se fit aucune opération financière importante sans qu'il eût été consulté; ce fut lui qui donna l'idée de l'Ecole militaire, et qui fournit le plan de ce superbe établissement. Il favorisa de tout son pouvoir le commerce, et prit part à presque toutes les grandes entreprises de ce genre; il jouissait en général d'une très-grande considération. On lui attribue quelques traits de générosité qui font honneur à son caractère; cependant Voltaire a prétendu qu'il avait conservé toute sa vie un peu de la dureté des professions qu'il avait exercées. Enfin, il mourut le 17 juillet 1770; n'ayant point d'enfans, il légua par testament tous ses biens au comte de la Blache. On croit que Duverney est l'auteur d'un ouvrage très-estimé portant pour titre : *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, par de Bott, 2 vol. in-12, 1740.

PARISEAU (N.), auteur dramatique, naquit à Paris dans le 17e siècle. Il fit jouer sur différens théâtres de la capitale plusieurs petites pièces qui furent accueillies favorablement, et qui se donnent encore avec succès. De ce nombre sont : 1° *Prix académique*, comédie en un acte, jouée en 1780; 2° *La veuve de Cancale*, parodie de la veuve du Malabar, 1780; 3° *Richard*, parodie de Richard III, 1781; 4° *La soirée d'été*, opéra comique, joué pour la première fois aux Italiens en 1782; 5° *Les étrennes et le bouquet*, comédie en un acte; 6° *Le rendez-vous* ou *Les deux rubans*, opéra en un acte, 1784, les paroles de cette pièce, furent faites après la musique; 7° *Julien et Collette*, comédie en un acte, jouée en 1788; *La feuille du jour*, journal très-agréable qui parut dans les commencemens de la révolution, était rédigée par Pariseau. Cet auteur estimable fut sacrifié pendant les convulsions révolutionnaires.

PARTHENAY (Jean-Baptiste Desroches de), écrivain estimable, vivait au milieu du 18e siècle, et mourut dans les commencemens de la révolution; il a mis dans ses ouvrages, qui sont assez nombreux, beaucoup d'exactitude. Il était extrêmement laborieux; et, indépendamment de beaucoup d'articles fournis au Dictionnaire géographique de La Martinière, il a publié : 1° *Histoire de Danemarck*, 6 vol. in-12, 1733; 2° *Pensées morales par Holberg*, traduites du danois, 2 vol. in-12, 1754; 3° *Histoire naturelle du Groënland*, traduite du danois Egède, in-8°, 1753; 4° *Voyage d'Egypte et de Nubie*, traduit de Norden, in-fol., 1755; 5° *Histoire de la Pologne sous Auguste II*, 2 vol. in-8°, 1794.

PATERIN (Claude), premier président du parlement de Bourgogne, naquit à Lyon vers la fin du 15e siècle. Destiné à la magistrature, il acquit de vastes connaissances dans la jurisprudence, et devint un habile négociateur. Il fut membre de l'assemblée convoquée à Orléans, pour prendre des mesures capables d'arrêter les entreprises de la cour de Rome, qui ne mettait plus de bornes à ses prétentions sous le pape Jules II. Paterin fut ensuite nommé par Louis XII, vice-chancelier du duché de Milan; mais il fut obligé de revenir dans sa patrie, lorsque les Français abandonnèrent toutes leurs conquêtes dans l'Italie. En 1527, il assista au lit de justice qui fut tenu, pour examiner les différens articles du traité de Madrid, et fut chargé en grande partie de ce travail; la mort l'enleva le 20 novembre 1551, le parlement assista tout entier aux cérémonies de ses funérailles. Juste, humain, bienfaisant, il fut surnommé le père du peuple, et mérita ce titre par le nombre et l'étendue de ses bienfaits.

PEREIRE (Jacob Rodriguez), le premier qui, avant l'abbé de l'Épée, sut tirer parti de l'intelligence des sourds-muets, naquit à Cadix en 1715. Après avoir habité long-temps Bordeaux, il quitta cette ville pour venir s'établir à Paris, où l'appela le gouvernement. Il avait alors 45 ans; ses succès dans l'art de faire parler le

muets, lui donnèrent de la célébrité : on assure que quelques-uns de ses élèves étaient parvenus à connaître et à distinguer les divers mouvemens des lèvres, au point de comprendre les paroles qu'ils exprimaient. Pereire obtint en 1760, une place d'interprète et 800 livres de pension; le brevet accordé par Louis XV portait : « que c'était en considération de l'art qu'il s'était acquis de pouvoir donner aux sourds-muets de naissance, une éducation dont ils avaient été jusqu'alors privés comme incapables d'en profiter. » Buffon n'est pas le seul qui ait parlé avantageusement de cet ami de l'humanité ; La Condamine avait aussi beaucoup d'affection pour lui ; car il le présenta chez plusieurs princes, et finit même par le produire à la cour. On a prétendu que l'abbé de l'Epée avait formé, au moins en partie, sa méthode sur la sienne. Pereire mourut à Paris en 1780, âgé de 65 ans.

PERNETY (ANTOINE JOSEPH), savant du 18e siècle, naquit à Roanne dans le Forez, le 13 février 1716. Après avoir fait ses premières études il se destina à l'état monastique et entra chez les bénédictins où il prononça ses vœux. Naturellement studieux, il s'adonna aux sciences, et se livra particulièrement à des recherches d'érudition. Dans la plupart de ses ouvrages, on trouve des idées systématiques et véritablement singulières qui n'appartiennent qu'à lui seul. De ce nombre sont : 1° ses *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 2 vol. in-8°, 1786 ; 2° Son Dictionnaire mytho-hermétique, in-8°, 1758 ; 3° *Son discours sur la physionomie* ; 4° Son livre intitulé : *La connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, in-8°, 1776. Pernety a encore publié, 1° *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, in-12, 1757 ; 2° *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, in-8, 1770 ; 3° *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, in-8°, 1770 ; 4° *Examen des recherches philosophiques de Paw sur les Américains*, 2 vol. in-8°, 1772 ; 5° *Traduction de Columelle, et du cours de mathématiques de Wolf* ; 6° le huitième volume du *Gallia christiana*. Il demeura long-temps à Berlin, et fournit beaucoup de mémoires à l'académie de cette ville. Il se retira dans les dernières années de sa vie à Valence, où il mourut un peu avant la révolution.

PESTALOZZI (JÉRÔME), médecin, naquit à Lyon sur la fin du 16e siècle, et mourut en 1762. Reçu docteur, il exerça sa profession dans la ville où il avait vu le jour et y fut par la suite nommé médecin de l'hôpital. Ses nombreuses observations sur les phénomènes que lui offrirent les différentes maladies qu'il eut à traiter, et les connaissances qui en résultèrent pour la pratique de son art, lui procurèrent une réputation très-avantageuse. On a de lui : 1° *Avis de précaution sur la peste* ; 2° *Dissertation sur l'eau de mille-fleurs* ; 3° *Dissertation sur Jonas, dans le ventre de la baleine* ; 4° *Dissertation* couronnée en 1722 par l'académie de Bordeaux ; 5° *Opuscule sur la contagion de Marseille*, 2 vol. in-12. Pestalozzi s'était formé un superbe cabinet d'histoire naturelle, qu'il donna par testament à l'académie de Lyon.

PICARDET (C. N.), naquit à Dijon vers le milieu du 18e siècle. Il fit de très-bonnes études, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint le prieuré de Neuilly. Il cultiva les lettres avec succès, et la bienfaisance fut pour lui la première des vertus. Il a publié plusieurs ouvrages, qui sont : 1° *Les deux Abdolonyme*, roman moral dédié à la jeunesse, et dont le sujet est tiré de Quinte-Curce, in-8°, 1779 ; 2° *Histoire météorologique pour l'année* 1785 ; 3° *La grande Apologétique* ; Picardet fut obligé, à cause de la faiblesse de sa santé, d'abandonner ce grand ouvrage, qui était la réfutation de toutes les hérésies connues depuis l'origine du christianisme. Il était membre de l'académie de Dijon ; il avait fondé dans cette ville un prix pour une rosière. Il mourut dans les premières années de la révolution.

PIERRE D'AUVERGNE, ou suivant d'autres PIERRE ROGER, surnommé l'Ancien, troubadour du 14e siècle, était né à Clermont dans la ci-devant province d'Auvergne. D'une très-belle figure, parlant avec beaucoup de facilité et possédant des talens distingués, il l'emporta tellement sur tous les autres troubadours de son temps, qu'on le nomma leur

maître. Il célébra d'une manière très-agréable l'amour et les femmes; et, assez bon musicien, il faisait lui-même les airs des morceaux qu'il chantait avec beaucoup de goût; la langue et la poésie provençale étaient avant lui entièrement ignorées dans sa province. Sa muse ne lui inspira pas seulement des pièces fugitives, il fut aussi l'auteur d'un poëme qu'il intitula : *Le contrat du corps et de l'âme;* cet ouvrage, resté imparfait, fut achevé par Richard Arquier de Lambèse. On lui doit encore : 1° Une servante ou satire contre les Vêpres Siciliennes, ou plutôt contre les Siciliens, qui à cette époque égorgèrent les Français. 2° Un éloge des poètes de son temps, où il ne prouve pas qu'il fût d'une grande modestie; car il y dit en parlant de lui-même, « qu'il avait la voix plus belle que les autres; et que, dès qu'il avait eu pris de l'amour en Provence, ses poésies avaient été supérieures à celles de tous les poètes du pays. » 3° Des poésies spirituelles, parmi lesquelles se trouve une canzone en l'honneur de la Vierge, qui fut généralement admirée, et que Pétrarque prit ensuite pour modèle. 4° Des poésies diverses, qui se trouvent dans les manuscrits du Vatican. On ne sait quel jugement porter sur les manuscrits dans lesquels il est nommé Pierre Roger, et d'après lesquels il embrassa dans sa jeunesse l'état ecclésiastique, obtint un canonicat et abandonna ensuite son chapitre. Suivant ces mêmes manuscrits, il se déshonora en montant sur le théâtre, et en entretenant publiquement des intrigues amoureuses; Ermengarde comtesse de Foix, qui présidait la cour d'amour de la Gascogne, l'aima éperdûment. Il inspira aussi à Huguette de Baux, jeune fille douée d'une très-grande beauté, un amour qui fut cause de sa perte, car les parens de la belle l'assassinèrent en l'an 1330.

PIPER (le comte) naquit en Suède dans l'année 1646. Après avoir été conseiller d'Etat sous le règne de Charles XII, il obtint la confiance la plus entière de ce prince, et sans avoir le titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions. Ses profondes connaissances en politique, le rendaient sans cesse nécessaire à un roi guerrier, qui pouvait se laisser entraîner trop loin par son courage : aussi l'accompagna-t-il dans toutes ses campagnes, et peut-être aussi eût-il quelque part à ses conquêtes. A l'époque où Charles XII, maître de la Pologne, convoqua une diète pour donner un roi à ce pays, Piper lui conseilla d'en garder la souveraineté, plutôt que de la remettre en des mains étrangères; mais Charles répondit : « qu'il était plus glorieux de donner que de gagner des royaumes. » Cette manière de voir eût été juste, s'il avait su conserver sur le trône le roi qu'il y avait placé; mais l'événement prouva le contraire. En 1709, Piper qui avait accompagné le roi à Pultawa, tomba entre les mains des Russes et fut transféré à Pétersbourg; il y fut traité avec d'autant plus de sévérité, que le czar le regardait comme l'auteur de la guerre qu'il avait eue à soutenir contre la Suède et qui lui avait causé tant de pertes. Il le fit donc enfermer dans la forteresse de Schlusselbourg, avec ordre de lui faire supporter toutes les rigueurs de la captivité. Charles XII, privé de son ministre, ne prit cependant pas les moyens nécessaires pour le tirer de captivité; et, soit parce qu'il eût cru s'abaisser en sollicitant sa liberté, soit qu'il eût craint que le czar ne rejetât ses propositions, et même la rançon qu'il eût offerte, il laissa Piper languir dans sa prison, où il mourut en 1716. Après sa mort, il réclama et obtint son corps, eut soin de le faire transporter en Suède et le fit inhumer avec une pompe magnifique; mais ces honneurs tardifs rendus à une cendre inanimée, ne lavèrent point Charles XII de l'ingratitude dont il s'était rendu coupable envers un ministre qui avait tant de droits à sa reconnaissance.

PIRANESI (Jean-Baptiste), naquit à Venise en l'année 1721; il fut en même temps peintre, graveur et architecte, et se distingua également dans ces trois arts intéresssans. Amateur des monumens antiques, qui se trouvent en grand nombre dans le pays où il reçut le jour, il en grava plusieurs et en transmit l'image aux peuples étrangers et à la postérité. La gravure lui est redevable d'une méthode absolument ignorée avant lui. Ce fut lui qui fit construire l'église du prieu-

ré de Malte à Rome, ouvrage dans lequel il prouva qu'il possédait aussi de grands talens en architecture. Piranesi mourut à Rome en 1778, âgé de 57 ans : la collection de ses gravures forme 13 volumes in-fol. Cette même collection, continuée d'abord par Laure Piranesi, et ensuite par François et Pierre Piranesi, compose maintenant 23 volumes.

POIRIER (GERMAIN), naquit à Paris en 1724; il entra à seize ans chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et y fit profession. Pendant vingt-neuf ans, il remplit les devoirs d'un excellent religieux, mais il finit par se dégoûter de la vie monastique; et en 1769 il quitta sa communauté. Il avait donné en 1767, avec D. Précieux, le onzième volume de la nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France, collection qu'avait commencée le père D. Bouquet; les éditeurs ont extrait de ce volume et du précédent, tous les traits qui présentent de l'intérêt et qui peuvent exciter de la curiosité, et les ont insérés dans une préface fort longue qui se trouve en tête du volume. D. Poirier avait aussi travaillé à l'art de vérifier les dates; il était membre de l'Institut; il connaissait parfaitement tout ce qui regarde le moyen âge. Quant à son caractère et à ses mœurs, voilà ce qu'en a dit l'excellent abbé Sicard : « C'est surtout l'âme simple et bonne de Poirier, ce caractère toujours égal et fait pour les douces vertus, cette franchise ingénue, cette droiture, cet amour pour la vérité, cette timidité naturelle qui cachait tant de connaissances, et qui ne lui permettait pas de se replier sur lui-même pour y jeter un regard de complaisance...., voilà surtout ce qui le rendait recommandable, et ce qui est bien plus rare que le savoir : aussi personne n'était moins content de lui-même et plus content des autres, nul n'était plus ami de la sagesse, et plus indulgent envers ceux qui avaient le malheur de n'en pas connaître le charme et toute la puissance. » Cet éloge se trouve ainsi tracé dans le dictionnaire historique de Delandine. Poirier avait environ 80 ans, quand la mort l'enleva au commencement de 1803.

POISSON (N.), marquis de Menard et de Marigny, était frère de madame de Pompadour. Doué de beaucoup de talens, il avait fait d'excellentes études; et, s'étant dès sa jeunesse appliqué à la géométrie et à l'architecture, il avait acquis dans ces deux sciences des connaissances très-approfondies et très-étendues. Cependant, pour se mettre dans le cas de remplir avec distinction la place d'ordonnateur général des bâtimens du roi, place dans laquelle il devait succéder à M. Tournehem, il parcourait les différentes villes de l'Italie dans lesquelles on rencontre des monumens célèbres, et se fit accompagner par trois hommes d'un mérite reconnu, Soufflot, architecte, Cochin, graveur, et l'abbé Leblanc. Après sa nomination à la surintendance des bâtimens, il fit des changemens avantageux dans les différentes branches de l'administration qui lui était confiée : les tableaux d'histoire de l'académie de Peinture furent portés à un prix plus élevé qu'auparavant; une somme assez considérable fut destinée annuellement à la confection des statues décernées aux grands hommes; l'architecture des monumens publics fut régénérée; la construction de l'église de Ste.-Geneviève arrêtée et confiée à Soufflot, qu'on fit exprès revenir de Lyon. Poisson de Marigny fut décoré du cordon bleu et nommé secrétaire de cet ordre en 1755. La guerre qui survint l'empêcha de faire achever le Louvre, et il fut forcé d'interrompre les travaux, qui se bornèrent à la construction du guichet auquel on a donné son nom. Ennuyé du fracas de la cour, sans cesse tracassé par l'abbé Terray, il forma la résolution d'abandonner entièrement les affaires et de vivre en simple particulier; et en 1773, il alla fixer sa résidence dans une de ses terres. Là, entouré d'un petit nombre d'amis, il coula des jours calmes et paisibles jusqu'en 1781, époque où il mourut. Il avait constamment été le protecteur et l'ami des artistes.

POIVRE (N.), était né à Lyon en 1715. Animé du désir de propager la religion catholique parmi les peuples les plus éloignés, il entra dans la congrégation des prêtres destinés aux missions étrangères, et fut envoyé à la Chine. Il observa en véritable philo-

sophe les différentes parties de ce vaste État, qu'il parcourut, et dirigea sa marche vers Canton. Sur son chemin, il lui fut remis une lettre écrite en chinois, par un homme qui lui assura qu'elle contenait des recommandations très-avantageuses. Loin de soupçonner en cela la plus légère supercherie, Poivre reçut la lettre avec reconnaissance, et à son arrivée à Canton, il s'empressa de la présenter au premier mandarin. Celui-ci, après l'avoir lue, ordonna qu'il fût mis en prison, et le traita fort mal. Une telle réception lui parut inexplicable, mais il fallut obéir. Pendant sa captivité, il s'appliqua à l'étude de la langue chinoise, et bientôt il l'entendit assez pour apprendre qu'il avait été cruellement trompé; que la lettre, cause de son arrestation, avait été écrite par un Chinois qui avait voulu se venger sur lui d'un outrage reçu de la part d'un Européen; et que cette lettre, loin de contenir des recommandations, l'avait dépeint comme un turbulent capable d'exciter des troubles, et par conséquent méritant la mort. Cette explication lui fit concevoir l'espérance de sortir de l'esclavage; et aussitôt qu'il fut en état de s'expliquer en chinois, il présenta au vice-roi un mémoire dans lequel il exposait avec franchise le véritable état des choses. Cette démarche fut couronnée d'un plein succès, car le vice-roi, ne doutant nullement de son innocence, ordonna qu'il fût mis en liberté, et se montra par la suite, dans plusieurs circonstances, son protecteur et même son ami. Poivre, après être resté quelque temps en Chine, revenait en Europe, quand le vaisseau sur lequel il se trouvait fut attaqué par un bâtiment faisant partie de l'escadre commandée par l'amiral Barnet. Le combat fut vif, et dans le fort de l'action, un boulet de canon lui emporta un bras. Il supporta cet accident avec courage. Ce qui l'affligea seulement, ce fut, selon ses propres expressions, de ne pouvoir plus peindre. Obligé d'abandonner la carrière qu'il avait entrepris de parcourir, il passa au service de la compagnie des Indes, qui, en 1749, l'envoya dans la Cochinchine pour y établir une nouvelle branche de commerce. Poivre remplit parfaitement les vues de ses commettans, et fit preuve dans cette mission non-seulement des plus grands talens, mais encore d'une probité et d'une délicatesse dignes d'admiration. Lorsqu'il revint à l'Ile-de-France, il écrivit aux directeurs de la compagnie qu'ayant perdu par sa faute différens objets qui lui avaient été volés, il les avait remplacés avec son argent : il ne voulut pas même garder les présens qu'il avait reçus personnellement. Une telle conduite fut connue et appréciée par le gouvernement français; et M. de Choiseuil, voulant faire fleurir le commerce dans les îles de France et de Bourbon, chargea, en 1766, Poivre de cette mission importante. Uniquement occupé du succès de son entreprise, le nouvel intendant s'appliqua d'abord à inspirer aux habitans des deux colonies l'amour de l'agriculture et des arts. Il fit venir de Madagascar des troupeaux de toute espèce, en quantité suffisante pour approvisionner les deux îles, forma des pépinières dans lesquelles il rassembla tous les arbres qu'il jugea devoir être de quelque utilité, naturalisa l'arbre à pain, et enfin parvint à mettre en vigueur la culture du girofle et de la muscade. Après tant de services rendus et tant de droits acquis à la reconnaissance des insulaires et du gouvernement, Poivre revint en France et alla passer le reste de sa vie dans le sein de sa famille, à Lyon. Le roi lui accorda, comme une récompense méritée, une pension de douze mille livres et le cordon de Saint-Michel. On a de lui quelques ouvrages bien écrits et qui ne laissent rien à désirer. De ce genre sont : 1° son *Voyage d'un philosophe*, in-12, dans lequel on trouve des observations judicieuses sur les mœurs, les arts et l'agriculture des peuples de l'Asie et de l'Afrique; 2° un *Mémoire sur la préparation et la teinture des soies*; 3° des *Remarques sur l'histoire et les mœurs de la Chine*; 4° plusieurs discours prononcés en présence des habitans des îles de France et de Bourbon; 5° quelques autres manuscrits qui se trouvent dans les archives de l'Académie de Lyon. Poivre fut attaqué, dès la fin de 1785, d'une hydropisie de poitrine dont il mourut le 6 janvier 1786. On a dit de lui qu'il était homme d'État et homme de bien; qu'il réunissait les qualités de l'âme

aux dons de l'esprit, et qu'il fut en même temps observateur judicieux et écrivain philosophe. Il était membre de l'académie de Lyon.

POMPONIA-GRACINA, dame romaine, peut être regardée comme une véritable héroïne en amitié. On ne connaît aucune femme qui ait porté aussi loin qu'elle ce sentiment précieux. On rapporte que Messaline, regardant comme une censure journalière de sa vie désordonnée les vertus de Julie, nièce de l'empereur Claude, résolut de se débarrasser de sa présence importune, et la fit mettre à mort. Pomponia avait pour cette victime malheureuse une amitié si bien affermie, et sa perte lui fut si douloureuse, qu'elle la pleura pendant quarante ans, que pendant ce long espace de temps elle en porta le deuil, et que, renonçant à tous les plaisirs, elle s'enferma dans la solitude sans vouloir en sortir sous quelque prétexte que ce fût, et qu'enfin ses chagrins et ses regrets ne finirent qu'avec sa vie.

POULLETIER DE LA SALLE (François-Paul), était fils de l'intendant de la généralité de Lyon, et naquit en cette ville le 30 septembre 1719. Son père, l'ayant destiné à la magistrature, l'envoya à Paris pour y étudier le droit et s'y faire recevoir avocat. Mais cette carrière ne convenant point au jeune Poulletier, il l'abandonna entièrement pour suivre le cours de médecine : il avait pour cet art un goût si prononcé, qu'il refusa constamment des places honorables et importantes qui lui furent offertes dans l'administration publique. Son père sentit alors qu'il ne devait plus contrarier ses inclinations, et permit qu'il se fît médecin. Reçu docteur, Poulletier fils se dévoua entièrement au service des pauvres, et établit à ses dépens, en leur faveur, trois hospices dans lesquels eux seuls étaient reçus et traités gratuitement. Simple dans son extérieur comme dans ses pensées, d'un caractère doux et obligeant, il ne s'occupa toute sa vie que de faire le bien. Il aimait beaucoup la musique, qui était son unique délassement. On assure qu'il a fait le chant de plusieurs morceaux des opéra de Métastase. Il était particulièrement lié avec Macquer, et il est constant, quoique sa modestie n'ait pas permis qu'on le publiât, qu'il lui fut d'un grand secours dans ses expériences chimiques, et qu'il travailla beaucoup à son Dictionnaire. Cet ami de l'humanité mourut au mois de mars 1788, à l'âge de 69 ans. Il fut regretté des gens de bien, dont il possédait l'estime, et pleuré par les pauvres, dont il avait été le bienfaiteur et le père.

PUCKERIDGE, était né en Irlande vers le milieu du 18e siècle. Le hasard lui ayant fait connaître qu'en frottant le bord d'un verre avec un doigt mouillé, on obtenait un son assez harmonieux, il imagina de placer sur une table des verres de différentes grandeurs, à moitié remplis d'eau, et en nombre suffisant pour rendre tous les tons de la musique, et par ce moyen il forma un instrument nouveau. Il travaillait à perfectionner son invention, quand il fut attaqué d'une maladie qui l'enleva à la fleur de son âge. Ce fut cette première découverte qui donna naissance à l'instrument connu sous le nom d'*harmonica*, dont on est redevable au docteur Francklin.

Q

UANWON, divinité fabuleuse, : fils d'Amida et présidait aux eaux ux poissons : il était particulière- t honoré dans le Japon. On le ésente la tête couronnée de fleurs, it quatre bras et étant supporté un monstre qui tient dans sa ile le bas de son corps. On l'ap- : aussi dans le Japon, Canon, et ; il est représenté assis sur une · nommée Tarate, ayant sept têtes placées sur sa poitrine, et trente mains armées chacune d'une flèche.

QUINTILIA DE LA MIRANDE (LUCRÈCE), naquit en Italie au 16e siècle. On lui donne beaucoup d'esprit et de grands talens pour la peinture; on a d'elle plusieurs tableaux qui sont estimés. Ses écrits historiques sur la vie des peintres les plus célèbres, furent recherchés et contribuèrent particulièrement à sa réputation.

R

ÉGANHAC (GÉRAUD-VALET DE), ait à Cahors en 1719, et mourut 784. On a de lui : 1° une *Traduc- des odes d'Horace*, 2 vol. in-12. . On trouve dans cette traduc- , qui est le dernier de ses ou- es, de la verve et de l'élégance. observations critiques sur la poésie que sont judicieuses; 2° *Études ues*, d'après Horace, in-8°, 1775; ettre sur une question ainsi posée : *prit philosophique est-il plus nui- qu'utile aux belles-lettres?* in-8°, . Comme poète, Réganhac fut dis- ié par son imagination vive et par verve heureuse.

CHER (N.), savant astronome 7e. siècle, fut envoyé en 1672, l'Académie des sciences dont il membre, à Cayenne, pour y faire ques découvertes astronomiques. résultats de son voyage furent des rvations très-exactes sur la para- du soleil, de la lune et des autres ètes, et sur l'obliquité de l'éclip- :. Le racourcissement du pendule, omène observé par lui et exacte- : vérifié, fut la base sur laquelle ton et Huyghens appuyèrent la ve de leur système sur l'applatis- nt de la terre, et leur servit à dé- iner positivement la forme de planète.

ICHIER DE BELLEVAL (PIERRE), naquit en 1558 à Châlons en Champagne. Il étudia fort jeune la médecine pour laquelle il avait beaucoup de goût, et pratiqua cet art de bonne heure et avec beaucoup d'avantage. Une maladie contagieuse avait jeté l'alarme et la désolation parmi les habitans de Pezènes, quand il arriva dans cette ville, où il ne devait que passer; mais, plein du désir de se rendre utile à l'humanité, il retarda son départ, et contribua beaucoup par ses soins à arrêter les progrès de la contagion et à diminuer ses ravages. Le connétable de Montmorency, instruit du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance périlleuse, mit sa conduite sous les yeux de Henri IV, qui le nomma professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Montpellier; ce fut alors que se développa ce goût dominant pour la botanique, qui devint chez lui une espèce de passion. Il n'existait encore en France, aucun jardin des plantes, Richier fut le fondateur de celui de Montpellier, qui parconséquent est antérieur à celui de Paris. Il mit tous ses soins non-seulement à l'embellir, mais encore à y rassembler les plantes les plus rares et les plus curieuses, et particulièrement celles qui présentaient le plus d'utilité. Pendant qu'il allait lui-même faire d'amples moissons dans les Cé-

vennes, à l'Espéron, sur le rivage de la mer, des élèves parcouraient les différentes parties du Languedoc, de la Provence et du Dauphiné, pour en rapporter les plantes que produisent ces contrées; et, pour ne pas perdre le fruit de ses travaux et de ses courses, il faisait graver sous ses yeux les produits de ses recherches. Il entretenait à cet effet plusieurs artistes, dont il payait seul les émolumens. On peut, à juste raison, regarder Richier comme le restaurateur de la botanique. Il eut pour élève le célèbre Loesel, qui fonda le premier un jardin des plantes en Prusse; on a pensé que Tournefort avait formé sa méthode sur celle de Richier, mais tout porte à croire le contraire. Un événement malheureux, suite des troubles qui eurent lieu après la mort de Henri IV, vint anéantir en un moment, non-seulement le superbe jardin qui avait coûté tant de peines et de travaux, mais encore tous les faubourgs de Montpellier. Cet événement affligea sensiblement Belleval mais ne l'anéantit pas: quoique très-âgé alors, il résolut de réparer le mal et de rétablir son jardin. Il sollicita donc des secours, avec un empressement conforme à son activité; mais comme chaque jour on retardait, sous différens prétextes, de lui fournir les sommes dont il avait obtenu la promesse, il abrégea tous les délais en faisant une avance de 100,000 francs. Le sacrifice d'une somme qui alors était très-considérable, prouve et son désintéressement, et le zèle qu'il mit au rétablissement du jardin botanique. Ce savant mourut en 1632, à l'âge de 74 ans. Tournefort, Haller, Linné et Boerhaave, ont rendu son nom célèbre par les témoignages d'estime qu'ils lui ont donnés. L'académie de Montpellier décerna pour son éloge, un prix dont les fonds furent fournis par M. Broussonnet. M. Amoreux a publié, en 1786, in-8o, des Recherches sur la vie et les écrits de Belleval. Scopoli, pour perpétuer sa mémoire, lui a consacré un genre qu'il a nommé *Bellevallia*. Bruguière lui a aussi dédié, sous le nom de *Richieria*, un autre genre découvert à Madagascar. Richier publia en 1598, un livre intitulé: *Onomatologia*, c'est le seul qu'on ait de lui. L'auteur de cet ouvrage, qui est dédié à Henri IV, donne alphabétiquement le catalogue de toutes les plantes réunies dans le jardin de Montpellier; la dédicace contient le précis de ses travaux, et des détails sur cinq plantes principales, dont la description est propre à donner l'idée la plus avantageuse de la méthode suivie par Belleval. Le docteur Gilibert de Lyon, s'est procuré les cuivres des dessins que Richier avait fait graver, et en a publié la collection en 2 vol. in-4°. Il paraît que Richier a laissé plusieurs manuscrits, mais son neveu, chargé de les publier, n'a pas rempli les intentions de son oncle.

RICHMANN, physicien distingué, avait obtenu une chaire de professeur en Russie. Il s'occupa particulièrement des effets de l'électricité, et périt par suite d'une expérience dont il avait mal calculé les résultats. Une barre de fer terminée par une pointe aiguë, qu'il avait fait placer dans un endroit très-élevé, s'électrisa pendant un orage; il voulut alors en soutirer le fluide, mais il éprouva une commotion si violente, qu'il mourut sur-le-champ. Il fut regretté par tous les amis des sciences. Il avait beaucoup ajouté aux expériences faites avant lui par Franklin, Buffon, d'Alibard et le père Beccaria.

RIEUX (Renée de), descendait d'une famille ancienne et distinguée. Les grâces de sa figure, les agrémens de son esprit et la douceur de son caractère, la firent admirer de la cour où elle fut surnommée la belle Châteauneuf; elle n'avait que 14 ans, quand la reine Catherine de Médicis la choisit pour fille d'honneur. Elle ne fut pas heureuse dans deux mariages qu'elle contracta: son premier époux, nommé Antinotti, né à Florence, la négligea pour se livrer à un commerce illicite avec d'autres femmes. Cet abandon excita sa jalousie; elle observa les démarches de l'infidèle, et l'ayant surpris dans les bras d'une étrangère, elle le poignarda en présence même de sa complice. Altoviti, Baron de Castellane son second mari, s'attacha au parti de la ligue et fut tué par Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence, en 1586. Mlle de Rieux avait inspiré un amour violent au duc d'Anjou, devenu ensuite Henri III. Ce prince, aux soins duquel elle se montra peu sensible, lui

adressait souvent des vers tendres qu'il faisait faire par Desportes. Il chercha à lui exprimer sa passion par ceux qui suivent :

Cheveux crêpés et blonds, nonchalamment épars,
Dont le vainqueur des dieux s'emprisonne et se lie,
Font de marbre vivant, table claire et polie,
Où les petits amours vont aiguiser leurs dards,
Epais monceau de neige aveuglant les regards,
Pour qui de tout objet mon cœur se désallie,
Yeux pleurant à la fois tant d'aise et de martyre,
Souris par qui l'amour entretient son empire,
Voix dont le son demeure au cœur si longuement,
Esprit par qui le fer de notre âge se dore,
Beautés, grâces, discours, qui m'allez transformant,
Las ! connaissez-vous point combien je vous adore ?

RISBECK (Gaspard), fils d'un négociant fort riche, naquit dans les environs de Mayenne en 1750. Il fut destiné au barreau, et envoyé dans une université pour y suivre les écoles de droit; mais l'étude froide et aride de la jurisprudence convenait peu à la vivacité de son imagination et à l'impétuosité de son caractère : aussi la littérature et la philosophie furent-elles les seules sciences auxquelles il s'appliqua. Il s'était formé une société, qu'on nommait la secte des génies par excellence, et qui était composée d'hommes aux yeux desquels rien ne paraissait aussi petit que les convenances sociales. Ces sectaires, regardant la liberté et l'indépendance comme les seuls biens que l'homme dût rechercher, avaient un souverain mépris pour tous ceux qui occupaient des emplois dans les administrations civiles et politiques, et vivaient dans une parfaite oisiveté. Risbeck, à qui de tels principes parurent admirables, s'enróla sous les drapeaux de ces nouveaux cyniques et adopta leur genre de vie; mais il ne lui fallut que peu de temps pour dissiper tout son patrimoine, et bientôt il se trouva réduit à la plus affreuse misère. Privé de toutes ressources, il fut obligé pour vivre, d'entrer chez un libraire et d'y recevoir de faibles gages. En sortant de cette condition, il forma d'abord un petit établissement à Sultzbourg; mais, ennuyé de la vie sédentaire, il entreprit des voyages, se rendit à Zurich en Suisse, où il resta quelque temps, et enfin il alla se fixer dans un village appelé Araw, où il mourut le le 3 février 1785, âgé seulement de 36 ans. Les dernières années de son existence furent passées dans la crapule et dans une espèce de misanthropie qui rendait sa société insupportable. Il était de plus devenu chagrin et caustique au point de ne pouvoir dissimuler son caractère, même dans ses écrits, où l'on trouvait d'ailleurs des vues hardies et un style nerveux. On a de lui : 1° *Un voyage d'Allemagne*, qui a été traduit en français; 2° *Une histoire d'Allemagne*.

RIVAL (Agmar du), vivait au 16e siècle. Né d'une famille distinguée, il étudia le droit et devint conseiller au parlement de Grenoble. Il s'occupa, sur le droit civil et canonique, à des recherches dont il a publié le résultat dans son livre intitulé : *Historia juris civilis et pontificis*. On trouve dans cet ouvrage, qui fut imprimé à Valence en 1515, in-4°, peu de méthode mais beaucoup d'érudition. On peut porter le même jugement sur son ouvrage ayant pour titre : *Civilis historiæ juris libri quinque, sive, in XII tabularum leges commentaria*, in-8°, Mayence, 1530. Ce livre n'est qu'un essai sur l'histoire de la jurisprudence ancienne des Romains, et cependant il contient des choses curieuses et intéressantes.

ROBERT DE VAUGONDY (N), naquit à Paris en 1688. Il acquit de grandes connaissances dans la géographie et dans l'histoire, et ses talens lui firent obtenir le titre de géographe ordinaire du roi. Son atlas portatif in-4° et son grand atlas composé de 108 cartes, imprimées en 1753, furent regardés comme ce qu'il y avait alors de meilleur en ce genre. Robert mourut à Paris en 1766, laissant un fils qui s'est aussi acquis de la réputation. On a du père : 1° *Abrégé des différens systèmes du monde*, in-16, 1745; 2° *Introduction à la géographie*, par Sanson, in-8°, 1743; 3° *Géographie sacrée*, 2 vol. in-12, 1746; 4° *Usage des globes*, in-12, 1752.

ROBILLARD (N.), naquit dans les commencemens du 18e siècle à Metz, où son père était professeur à l'école d'artillerie. Studieux et désireux d'apprendre, il fit des progrès surprenans

dans les mathématiques ; et il n'avait que 16 ans quand il soumit à l'académie des Sciences de Paris un traité concernant l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiels à la résolution de plusieurs problèmes. Cet ouvrage, qui a été publié depuis in-4°, en 1753, Paris, avec 30 planches, fut cité honorablement dans les Mémoires de l'académie, en 1740. Ce jeune savant, dont les essais avaient fait concevoir les plus belles espérances, mourut à l'âge de vingt ans. Sa mort fut regardée comme une perte réelle pour les sciences.

ROCHEBRUNE, poète français, naquit vers la fin du 17e siècle et mourut en 1732. On a de lui des morceaux de poésie fort agréables, et particulièrement des chansons qui furent recherchées à l'époque ou elles parurent. La Mothe, dont il était l'ami, le cita dans les couplets qu'il adressa à J.-B. Rousseau. Ce fut Rochebrune qui composa les paroles de la cantate d'Orphée, à laquelle le musicien Clérambault dut sa réputation, et pour mieux dire, son triomphe.

ROCHETAILLÉ (Jean de), naquit vers le milieu du 14e siècle, dans les environs de Lyon. S'étant destiné à la vie monastique, il entra chez les cordeliers et y fit profession. Là, il se livra à son goût pour la chaire, et ses sermons, qui furent courus, lui obtinrent une certaine réputation. Mais les sujets qu'il traita et le corps puissant qu'il attaqua sans ménagement, furent la cause de sa perte. Les prêtres ne lui pardonnèrent pas d'avoir censuré leurs mœurs, et d'avoir comparé l'église à un oiseau qui, après s'être, comme le geai de la fable, paré des plumes d'autrui, se pavanait en méprisant ceux dont il portait les dépouilles, et ne négligeait rien pour leur en arracher de nouvelles. On ignore l'époque de sa mort ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut persécuté par la haine, et que les dernières années de sa vie furent très-malheureuses.

ROMAS (N.-D.), naquit en 1706 à Nérac, et fut lieutenant assesseur du présidial de cette ville. Quoique Franklin eût inventé le cerf-volant électrique, et qu'il en eût fait l'expérience en 1752, à Philadelphie, cependant Romas peut être regardé comme l'auteur de cette invention, qui était entièrement ignorée en France quand il l'essaya à Nérac, au mois de mai 1753. On sut, après cette époque, que le succès du mécanicien français avait été bien plus satisfaisant que celui de l'américain. Romas était membre de l'académie des Sciences de Bordeaux, et correspondant de celle de Paris. Cependant, comme littérateur, c'était un homme presque nul ; mais on ne peut lui refuser de grandes connaissances dans la mécanique et dans les sciences exactes. Il mourut à Nérac en 1776, à l'âge de 70 ans. Il avait de lui-même une opinion très-avantageuse, et ne cherchait même pas à dissimuler cette faiblesse. Il abandonnait difficilement une prévention qu'il avait conçue, et ne pouvait supporter les contradictions. Ces défauts étaient d'ailleurs compensés par des vertus précieuses. Il était bon époux, excellent citoyen, d'un caractère extrêmement obligeant, d'une équité et d'une probité irréprochables, et pouvait passer pour un magistrat éclairé. Il a publié : 1° diverses *Dissertations sur l'électricité*, qui se trouvent dans les mémoires présentés à l'académie des Sciences de Paris par les sociétés étrangères ; 2° *Mémoires sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, avec une *Lettre sur les cerfs-volans électriques*, in-12, 1776, Bordeaux. On trouve dans cette brochure des observations curieuses ; mais, quoique écrite avec clarté, elle présente des longueurs et des vices de correction qui en diminuent le mérite.

ROSSET (Pierre Fulcran de), était né à Montpellier dans les commencemens du 18e siècle. Après avoir fait de bonnes études, il s'appliqua à connaître les lois, et devint conseiller à la cour des aides établie dans le lieu de sa naissance. La jurisprudence ne l'occupait pas entièrement : il consacra aussi à la poésie une portion de ses loisirs. Il publia sur l'agriculture un poëme en deux parties, dans lequel il donnait la description de toutes les opérations de la campagne. Le sujet n'était pas heureusement choisi, et la matière fournissait peu d'idées poétiques : aussi ses vers ne sont la plupart du temps que de la prose rimée. D'un autre côté, l'ouvrage est beaucoup

trop long et devient fastidieux; et si la diction est en général correcte, elle manque souvent d'élégance et d'harmonie, et pèche même parfois contre la rime. La seconde partie du poëme est plus faible que la première : on n'y rencontre que de froides nomenclatures ou des imitations du père Vanière, et pas une seule description brillante. Enfin cette partie paraît être le résultat d'une imagination presque éteinte. Rosset a cependant prouvé qu'il avait des talens poétiques, par des morceaux écrits d'une manière agréable, des vers bien tournés et des difficultés surmontées avec succès. On lira toujours avec plaisir les vers suivans :

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Il s'agit de l'application de l'astronomie aux travaux champêtres. Rosset mourut à Paris en 1788. Magistrat plein de zèle et d'équité, il se montra dans toutes les occasions homme de bien et citoyen estimable.

ROSE-CROIX (LE FONDATEUR DES FRÈRES DE LA). On sait que cette société, composée d'imposteurs et de charlatans, s'établit en Allemagne l'an 1604; mais on ignore quel fut le véritable nom de son instituteur. Suivant les historiens qui en ont parlé, tout fut extraordinaire en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'en dit Brigen, qui a écrit son histoire : Il n'avait que cinq ans quand on le renferma dans un monastère, où il s'appliqua à l'étude, particulièrement du latin et du grec, langues qu'il possédait parfaitement. Désireux de connaître les secrets de la magie, il abandonna à seize ans l'asile où il avait été élevé, et suivit une troupe d'hommes qui prétendaient avoir l'art de deviner. Il parcourut avec eux la Turquie et l'Arabie, et se rendit à Damcar (ville qui n'exista jamais que dans les rêveries de cet historien). Cette prétendue Damcar, chose bien extraordinaire, était habitée par un peuple de philosophes qui, sans avoir jamais vu le patriarche de la Rose-Croix, et par conséquent sans le connaître, le salua par son véritable nom, et le reçut avec de grandes démonstrations de joie. Ce fut là ou les grands secrets de la nature lui furent découverts. Les sages lui apprirent qu'il était attendu depuis longtemps, et qu'il était destiné à faire dans le monde une réforme universelle. La confrérie de la Rose-Croix faisait chaque jour de nouveaux prosélytes, et on en comptait déjà un assez grand nombre à Fez, où le fondateur se rendit en quittant Damcar, après y être resté trois ans. De Fez il alla en Espagne, mais les habitans de ce pays refusèrent de recevoir la lumière et chassèrent celui qui était venu la leur apporter. Le régénérateur se dirigea de là vers l'Allemagne, où il se fixa. Il ne voulut pour habitation qu'une grotte qui paraissait faite exprès pour lui. Voilà la description qu'on en donne : La grotte où le fondateur de Rose-Croix passa de longues années, était éclairée par un soleil placé au fond, et qui recevait directement la lumière de l'astre brillant qui éclaire toute la nature. Au milieu on voyait un autel de forme ronde, dont la couverture se composait d'une platine de cuivre. Sur cette platine étaient gravées ces quatre lettres : A.C.R.C.; puis ces mots : *Vivant je me suis réservé un abrégé de lumière pour sépulcre*. Quatre inscriptions gravées au bas des quatre figures qui régnaient tout autour de la grotte, étaient ainsi conçues; la première : *Jamais vide;* la seconde : *Le joug de la loi;* la troisième : *La liberté de l'Evangile;* et la quatrième : *La gloire tout entière de Dieu*. Des lampes ardentes, des sonnettes, des miroirs, et quelques livres de chimie et d'alchimie, formaient le reste de l'ameublement. Suivant notre historien, le père des Rose-Croix vécut dans cette grotte jusqu'à l'âge de 106 ans, et, né en 1378, il mourut en 1484. Les initiés promettaient un silence absolu relativement à l'établissement de la société, qui, suivant une règle fondamentale, devait rester ignorée au moins pendant cent ans. Il ne reste de ces illuminés que le nom de Rose-Croix, qui a été adopté par les partisans de Paracelse, les alchimistes et tous ceux qui prétendent pouvoir deviner les secrets de la nature à l'aide d'une lumière intérieure qu'ils se vantent d'avoir. Michel Maïer et Robert Flud ont renouvelé dans le siècle dernier la mémoire des Rose-Croix, et Flud a même cherché à réfuter le P. Mersenne et Gassendi,

qui s'étaient élevés contre cette secte. (*Voy.* l'Encyclopédie, au mot Rose-Croix.)

ROURIK, qui dans le principe n'était qu'un pirate exerçant ses brigandages sur la mer Baltique, forma le projet hardi de s'emparer de la Russie et de soumettre à son autorité les peuples de ce vaste pays. Ayant réussi dans cette entreprise, il fit bâtir la ville de Ladoga; mais ce séjour lui ayant paru peu convenable, il fit entourer Novogorod d'un rempart construit avec de la terre et du bois, et fixa sa résidence dans cette forteresse. Son règne, qui peut dater de 862, ne fut pas toujours paisible : il eut plus d'une fois des révoltes dangereuses à comprimer, et dans un combat livré aux rebelles, il tua de sa propre main leur chef, nommé Vadim. Cette journée coûta beaucoup de sang; cependant Rourik en fit répandre de nouveau quand le calme fut rétabli; car, persuadé qu'il ne pouvait mettre fin aux troubles qui se renouvelaient sans cesse qu'en se défaisant de ceux qu'il regardait comme en étant les instigateurs, il les envoya tous à l'échafaud. Rourik commanda aux Russes pendant 17 ans. Il n'avait qu'un fils, nommé Igor, et qui était encore en bas âge lors de sa mort, arrivée en 879.

RUBIS (CLAUDE DE), naquit à Lyon en 1583. Devenu procureur général de cette cité importante, il suivit le parti de la ligue; et, profitant de l'ascendant que lui donnait sa place sur l'esprit de ses concitoyens, il les détermina à suivre son exemple et à se déclarer contre Henri IV. Ce prince ayant forcé la ville à rentrer sous son obéissance, Rubis dut chercher son salut dans la fuite. Il se retira à Avignon, et ce fut là qu'il composa son *Histoire de Lyon*, ouvrage qui, à la vérité, est écrit dans un style gothique, mais qui contient des circonstances piquantes, et des traits malins qui en rendent la nature agréable ; on peut même dire que c'est la meilleure de ses productions. Rubis était depuis six ans dans son exil, quand il obtint sa grâce et son rappel, par la protection du chancelier de Bellièvre son compatriote. Indépendamment de son histoire de Lyon, il a publié : 1° *Discours oratoire prononcé à Lyon le jour de Saint-Thomas*; 2° *Priviléges, franchises et immunités accordées par les rois aux consul, échevins et habitans de Lyon*, 1754; 3° *Résurrection de la Sainte-Messe*, 1666; 4° *Discours sur la perte de Lyon en* 1577 *et* 1580; 5° *Sommaire des coutumes du duché de Bourgogne*; 6° *Réponse à l'anti-Espagnol*; ce livre est un libelle contre Henri IV; 7° *Conférences des prérogatives et ancienneté de noblesse, de la monarchie et maison royale de France*, 1614; 8° *Histoire des princes des deux maisons royales de Vendôme et d'Albret*, 1614; 9° *Histoire des dauphins du Viennois*. Rubis mourut à Lyon au mois de septembre 1613, âgé de 80 ans.

RUOLZ (CHARLES-JOSEPH DE), était né à Lyon en 1708, et fut regardé dans sa patrie comme un magistrat en même temps éclairé et juste; il périt, en 1756, victime de sa tendresse pour son épouse. Traversant, avec elle et plusieurs autres personnes, la rivière d'Alain près de Lyon, le bateau fit naufrage, et tous ceux qui se trouvaient dessus furent submergés. Ruolz, qui savait un peu nager, parvint à gagner la rive et se trouva hors de danger. Mais, n'écoutant que son désespoir, à la vue de son épouse, qui luttait vainement contre les flots, et qui allait bientôt disparaître, il se jette à l'eau pour tâcher de la sauver; mais ses forces ne répondirent pas à son courage, et, après des efforts inutiles, il succomba. On a de lui une dissertation très-intéressante, dans laquelle il cherche à disculper Louise Labbé, dont les écrits et les mœurs avaient trouvé quelques censeurs. Ruolz était membre de l'académie de Lyon.

RUSPOLI (FRANÇOIS-MARIE), prince de Cerveterie, était né en Italie vers la fin du 17e siècle. S'étant adonné à la poésie, il devint membre de l'académie des Arcades à Rome, depuis leur fondation, qui datait de 1690; les académiciens, n'ayant point de local destiné à leurs séances, étaient obligés de les tenir tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre. Le mont Janicule, le palais de la reine Christine, les jardins Farnèse et ceux du prince Justiniani, avaient tour à tour été désignés pour leurs assemblées. Ruspoli, voulant faire cesser une semblable dépendance, fit bâtir sur le mont Aven-

tin un superbe édifice en forme d'amphithéâtre, et le destina aux séances de l'académie. Il ne survécut pas longtemps à la construction de ce monument, qui devait perpétuer le souvenir de son nom.

RUSSINGER (Sixte), fut le premier qui établit une imprimerie à Naples; il était né à Strasbourg et avait embrassé l'état ecclésiastique. Ce qu'il y a d'assez particulier, c'est que Jacobi et Locati, qui se firent imprimeurs de son temps dans la même ville, étaient aussi ecclésiastiques. Le fait est d'autant plus certain, que tous deux énonçaient leur qualité de prêtre dans tous les livres qui sortaient de leurs presses. Russinger sut, par son mérite, se concilier l'estime des membres du clergé, de la noblesse en général, et de Ferdinand, qui occupait alors le trône des Deux-Siciles.

S.

SABUCO (Oliva de Nantès de), savante Espagnole, se distingua sous le règne de Philippe II, par les grandes connaissances qu'elle acquit dans plusieurs sciences, qui sont ordinairement étrangères aux femmes. Elle possédait l'histoire naturelle et l'anatomie à un degré si élevé, qu'elle eût désiré pouvoir être autorisée à donner publiquement des dissertations sur la physique et la médecine, afin de démontrer les erreurs dans lesquelles étaient tombés les professeurs de son temps. Elle prétendit avant Descartes que le siége de l'âme était dans le cerveau, et qu'il n'était pas exclusivement placé dans la glande pinéale. D'après son système, le fluide qui sort du cerveau et se disperse dans toutes les parties nerveuses, est le seul aliment des corps, et c'est lui seul qui entretient leur souplesse et leur conservation. Ce système détruit celui qui attribuait au sang toutes ces opérations, les médecins anglais l'adoptèrent avec enthousiasme. Cette femme savante était née dans la ville d'Alcala; on ignore l'époque positive où elle vit le jour, et celle où elle termina sa carrière.

SAHIM-GHERAI, avait été envoyé par Dewlet Gherai, kan de Crimée, en qualité d'ambassadeur à la cour de Russie, où il se fit connaître comme un homme faible et d'un caractère facile. Le gouvernement russe, persuadé qu'il serait aisé de diriger la conduite d'un chef de ce genre, le fit élire à la place de Dewlet, dans un moment où ce dernier était allé joindre l'armée des Turcs, dont il avait embrassé le parti. Sahim eut bientôt un compétiteur dans la personne de Selim Gheray, que l'empereur de Constantinople nomma kan de Crimée, après avoir prononcé la déchéance de Dewlet, qui avait eu la lâcheté de prendre la fuite pendant un combat. Mais, toutes ces difficultés furent aplanies par le traité du 21 mars 1719, en vertu duquel Selim dut céder tous ses droits à Sahim, qui dès lors n'eut plus de concurrent à redouter, ayant été reconnu par la Turquie. Ce prince ne tarda pas à être victime de la politique du gouvernement russe; car celui-ci, connaissant sa faiblesse, sa douceur, et son goût pour le luxe et les usages européens, parvint en quelque sorte à l'asservir, en le déterminant à changer les mœurs de son pays, et en lui faisant adopter celles de la Russie. A dater de cette époque, Sahim ne se montra plus que dans un superbe équipage; à sa manière simple de vivre on substitua une table splendide, dont les mets, servis dans des plats d'argent, avaient été assaisonnés par un habile cuisinier; enfin, sa conduite parut si étrange aux Tartares, qu'ils commencèrent à murmurer hautement, et à témoigner qu'ils voyaient avec peine son attachement trop prononcé pour la Russie. Sahim se trouva bientôt exposé au plus grand danger; car deux de ses frères, s'étant mis à la tête d'une troupe de révoltés, surprirent la ville de Kaffa, où il résidait, et faillirent de le faire prisonnier. Forcé de prendre la fuite, il appela à son secours les Rus-

ses, qui, sous la conduite du prince Potemkin, vinrent rétablir son autorité et punir les rebelles : quatorze de leurs principaux chefs furent condamnés à mort. La Russie convoitait depuis long-temps la Crimée, et n'attendait que le moment favorable pour s'en emparer ; profitant donc d'un mouvement de l'armée turque, elle envoya des troupes sous prétexte de protéger Sahim ; mais le général Balmaire entra à main armée dans Kaffa, s'établit gouverneur de cette ville, et força tout le pays à recevoir des lois de l'impératrice. Le faible Sahim, en acceptant une pension annuelle de 800,000 roubles, acheva de se déshonorer, et asservit sa patrie. Le repentir suivit de près cete lâcheté ; car les Russes refusèrent de payer la pension promise, reléguèrent le kan à Kalouga, où ils le laissèrent languir dans la plus affreuse misère. L'infortuné prince, ne se croyant même plus en sûreté dans les lieux de son exil, alla se réfugier dans la Moldavie, espérant trouver plus d'humanité parmi ses ennemis même, que chez un peuple auquel il avait donné des lois ; mais son espérance fut trompée, car les Turcs, peu touchés de ses malheurs, le conduisirent dans l'île de Rhodes, et le firent étrangler en 1787. Le consul de France avait fait pour le sauver les démarches les plus actives, mais les barbares avaient été sourds à ses sollicitations.

SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de), était frère jumeau de M. de Lacurne : ils naquirent tous deux à Auxerre en 1697. L'union qui régna entre eux pendant tout le cours de leur vie, fut un modèle admirable de tendresse fraternelle ; ils eurent constamment la même demeure, le même appartement et les mêmes sociétés ; on peut aussi dire qu'ils eurent les mêmes occupations, car M. de Lacurne aida son frère dans ses importantes recherches sur la langue et sur les antiquités françaises. M. de Sainte-Palaye eut la douleur de voir mourir son frère ; cette perte lui fut d'autant plus sensible, que M. de Lacurne s'était toujours chargé seul des soins domestiques, et que sa prévoyante amitié n'avait jamais cessé de veiller à sa santé, et de pourvoir à tous les besoins de son frère. La Harpe cite, dans le premier volume de sa correspondance, des vers charmans que M. de Sainte-Palaye adressa à l'âge de 80 ans à madame de Gléon, qui lui avait fait cadeau d'un gilet brodé de sa main. Il a publié en 1781, 3 vol. in-12, des *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* ; il peint dans cet ouvrage, avec beaucoup de vérité et d'intérêt, les mœurs, les usages et la bravoure des anciens chevaliers. Il fait remonter leur origine, et en cela il est d'accord avec la tradition, à ces siècles de barbarie où l'anarchie ouvrait un vaste champ au brigandage et à tous les excès. Un auteur estimable, Thomas, dit à ce sujet : « Ce fut dans ces temps orageux, que des nobles oisifs et guerriers s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce que la force publique ne faisait pas ou faisait mal. » Celui qui était armé chevalier contractait l'obligation non-seulement de défendre son pays contre l'attaque des ennemis intérieurs, mais encore d'aller en Orient combattre les Sarrasins, de protéger les voyageurs, dont la vie et les propriétés étaient souvent menacées par les brigands, de s'opposer aux progrès des Maures en Espagne, de mettre des bornes à la tyrannie des châtelains en Allemagne, et enfin, d'être le protecteur des femmes, sexe faible dont bien des hommes ne craignent pas d'attaquer l'honneur, et qu'ils oppriment parce qu'il ne peut leur résister. La galanterie vint bientôt ajouter un nouvel éclat à l'institution de la chevalerie, et l'idée de plaire à une belle, produisit une infinité d'actions héroïques. Dans toute sa conduite, le pieux chevalier n'avait d'autre but que d'attirer les regards de celle dont il suivait les lois, et qui était devenue la souveraine de son cœur. Il ne croyait pas que ce fût trop de sacrifier même sa vie pour lui prouver sa fidélité et sa tendresse ; un ruban, une écharpe, était une espèce de talisman avec lequel on bravait tous les dangers. L'amour, toujours accompagné de l'honneur et de la vertu, loin de faire rougir les femmes, était un sentiment qui semblait les ennoblir à leurs propres yeux, quand l'objet qui l'avait inspiré s'était distingué par quelque grande action. La jeune beauté qui assistait à un tournoi ne

craignait pas de laisser apercevoir le trouble dont son âme était agitée, au moment où elle voyait entrer dans la lice celui qui portait sa couleur, ni de manifester sa joie quand, vainqueur, il venait déposer à ses pieds le prix de son triomphe. La mort de son frère avait fait sur l'esprit de M. de Sainte-Palaye une impression profonde, et jusqu'à son dernier soupir il pleura celui qui avait été le dépositaire de ses peines comme de ses plaisirs, et qui avait connu ses pensées les plus secrètes. Enfin, il mourut le 1er mai 1781, âgé de 84 ans; il était membre de l'académie Française et de celle des Inscriptions. En voyant Sainte-Palaye, on se sentait porté à l'aimer et à l'estimer, tant était bien empreinte sur son visage et dans tous ses traits l'image de son âme bonne et ingénue. Son calme, sa sérénité, l'égalité de son caractère, la douceur de son entretien, tout annonçait en lui l'homme de bien. L'histoire des troubadours de Millot a été rédigée sur ses mémoires. Il avait fait le projet d'un ouvrage très-étendu, c'était celui d'un Glossaire universel français, qui devait contenir 40 vol. in-fol. On trouva après sa mort en manuscrit: 1° *L'Histoire des variations successives de la langue française*; 2° *Un Dictionnaire des antiquités françaises.*

SAINT-GERMAIN (N. comte de), illuminé, n'a jamais fait connaître à personne sa famille, son âge ni le lieu de sa naissance. Doué d'une mémoire extraordinaire et possédant des connaissances immenses, il en imposa facilement au peuple, et parvint par son charlatanisme et ses prétendus secrets à acquérir une espèce de célébrité. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il fut admis à la cour du prince de Hesse-Cassel, et qu'il y mourut en 1784 après y être resté plusieurs années. Il disait avec une apparente bonhomie, qui contribuait à faire croire ses impostures, qu'il existait depuis deux mille ans, et qu'il avait eu avec Jésus-Christ des relations si particulières, qu'il était assis à ses côtés, quand, assistant aux noces de Cana en Galilée, il changea l'eau en vin. Il avait demeuré quelque temps à Hambourg, et s'y était attiré une espèce de vénération. Dans le siècle où nous vivons de pareilles impostures ne feraient pas fortune.

SAINT-URBAIN (Ferdinand), plus connu sous le simple nom D'URBANO, fut le graveur de son temps qui obtint le plus de célébrité pour les coins des médailles: on admirait dans tous ses dessins son goût et sa correction. Employé par plusieurs papes qui reconnaissaient ses talens supérieurs, il acquit avec la réputation la plus flatteuse une fortune considérable. Il avait formé une collection précieuse de dessins et d'estampes. Il mourut à Rome en 1720.

SALLUSTE, grammairien latin, n'est guère connu que pour avoir tiré la lettre k du grec, et l'avoir introduite dans la langue de Virgile et de Cicéron. Suivant l'avis des meilleurs écrivains, cette lettre est inutile dans toutes les langues; excepté, dans les pays du Nord et dans la Bretagne, où elle est employée dans beaucoup de noms propres. D'Ablancour dans son *Dialogue des Lettres* fait dire au k, que son expulsion de la langue française a souvent été mise en délibération.

SAMON, né en France dans les commencemens du 7e siècle, devint de simple marchand grand général et monarque respecté. Des spéculations de commerce le conduisirent dans le pays des Esclavons, au moment où ces peuples avaient à soutenir contre les Arabes une guerre dans laquelle ils avaient éprouvé de grands revers. Samon, n'écoutant que son courage, s'offrit pour les commander; il rallia leurs troupes dispersées, remporta différens avantages sur les Arabes, et finit par les forcer à la retraite: les Esclavons, pour le récompenser de ses services, le nommèrent leur roi; il épousa douze femmes et en eut un grand nombre d'enfans. Le roi Dagobert lui ayant envoyé des ambassadeurs pour demander la punition de certains Esclavons qui avaient insulté des négocians français, ces ambassadeurs eurent l'impudence de donner aux sujets de Samon les épithètes de chiens et de païens; le monarque leur dit avec fermeté: « Si nous sommes des chiens, nous nous efforcerons de vous mordre. » En effet, les Esclavons détruisirent trois armées françaises

qui furent successivement envoyées contre eux. Samon mourut couvert de gloire après un règne de 35 ans.

SARRASIN (François), était né à Caen, d'une famille protestante dont il suivit d'abord la croyance ; mais il fit abjuration et fut reçu dans le sein de l'église catholique. L'esprit exalté et ne pouvant se résoudre à admettre la présence réelle dans le sacrement de l'eucharistie, il prit une résolution digne d'un homme qui a totalement perdu la raison, et chercha à l'exécuter dans l'église de Notre-Dame de Paris. Le 3 août 1670, il se rend à cette église ; et, au moment où un prêtre qui célébrait la messe faisait l'élévation de l'hostie, il tire une épée cachée sous son habit et tente deux fois de percer cette hostie qui venait d'être consacrée. Mais ses coups n'atteignirent que le prêtre, qui, se sentant blessé à deux reprises, fut épouvanté et prit la fuite, se croyant personnellement attaqué : ses deux blessures n'eurent rien de dangereux. Sarrasin, arrêté et renfermé sous bonne garde dans une prison, fut condamné, deux jours après, à faire amende honorable, puis à avoir le poing coupé, à être conduit au supplice, ayant par devant et par derrière un écriteau portant ces mots : *Sacrilége impie*, et à être brûlé vif. Il n'était âgé que de 22 ans. Il endura l'affreux supplice du feu sans donner aucun signe de repentir et sans témoigner même regretter la vie.

SCALIGER DE LIKA (Paul), comte des Huns, marquis de Vérone, était originaire de la Croatie, et prétendait descendre de la famille des princes de Lescale. Quoi qu'il en soit, s'il fut prince par ses ancêtres, il se ravala par sa conduite de manière à ne plus être admis même parmi la classe la plus abjecte de la société. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, on ne sait trop comment son nom le fit choisir pour être aumônier de l'empereur Ferdinand. Mais, incapable de se borner à une vie tranquille, il abandonna la place honorable à laquelle il avait été appelé, pour aller chercher fortune en Prusse. Là il commença par faire profession du calvinisme ; mais, étant parvenu, à force d'intrigues, à obtenir un canonicat dans le chapitre de Munster, il chanta la palinodie, affecta un grand zèle pour la religion catholique, et fit un ouvrage dans lequel il réfuta ses propres erreurs ; et montra, pour l'église romaine, autant d'attachement qu'il avait peu auparavant manifesté d'aversion envers elle. Avec de l'esprit et des manières séduisantes, il parvint à gagner la confiance d'Albert, duc de Prusse. Naturellement remuant, et d'ailleurs partisan du désordre, il détermina le prince à disgrâcier les hommes qui composaient son conseil, et qui, depuis long-temps, le servaient avec zèle, pour s'entourer de sujets peu dignes d'opérer le bien et de seconder ses vues. Ce nouvel ordre de choses fut de courte durée ; car Albert, duc de Mecklembourg, détruisit le conseil formé par son beau-frère, condamna à mort trois des membres qui le composaient, et Scaliger eût infailliblement éprouvé le même sort s'il ne se fût soustrait aux recherches ordonnées par le duc. Là se termina sa vie publique, car on ignore absolument comment se passa le reste de son existence. Il a publié : 1° *Des opuscules virulentes contre la religion catholique*, in-4°, 1569, Bâle ; 2° *Judicium de præcipuis sectis nostræ æstatis*, Cologne ; 3° *Miscellaneorum tomi duo, sive catholici epistemenis, contra depravatam Encyclopediam*, in-4°, Cologne, 1572. C'est un ouvrage dans lequel il réfute son *Encyclopedia seu orbis disciplinarum tam sacrarum quam profanarum epistemen*, qu'il avait publié pendant qu'il professait la religion protestante ; 4° *Satyra philosophica et genealogia præcipuorum regum et principum Europæ*, in-8°, Kœnisberg, 1563.

SCHALL DE BEL (Jean-Adam), missionnaire, entra en 1611 chez les jésuites, et s'y distingua par les grandes connaissances qu'il acquit dans les mathématiques. Entraîné par son zèle ardent pour la religion, il s'embarqua en 1620 et alla prêcher l'Evangile à la Chine. Ses talens ayant été connus à la cour de Pékin, l'empereur le fit venir près de lui et le chargea de corriger les vices du calendrier chinois ; le père Schall s'acquitta de cette commission avec tant de succès, qu'il fut nommé chef des mathématiciens et des mandarins. Ce titre ne fut pas le seul qu'il obtint, car l'empereur Kum Chi

lui accorda celui de maître des secrets du ciel, et l'honora de toute sa confiance. Il lui accorda de plus l'entrée de ses palais et un libre accès auprès de sa personne; il l'estima même au point de lui rendre, chaque année, plusieurs visites. Parmi tant d'honneurs le père Schall ne négligea pas les intérêts de la religion, qui avaient été l'unique but de son voyage: il obtint de l'empereur la permission de bâtir des églises et de prêcher l'Evangile dans tout le vaste empire de la Chine; et mit, ainsi que ses confrères, tant de zèle pour la propagation de la foi, que, dans l'espace de 14 ans, cent mille Chinois au moins reçurent le baptême. Après la mort de Kum Chi la position des chrétiens devint très-misérable, le père Schall fut non-seulement persécuté, mais encore arrêté et condamné à passer le reste de ses jours dans une affreuse prison : il y mourut le 15 août 1666. Il était né à Cologne en 1591, et avait exercé les fonctions laborieuses de missionnaire pendant 44 ans. Le père Schall a publié, conjointement avec le père Jacques Rho, en langue chinoise, un assez grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques. On en trouve à la bibliothèque du Vatican 14 volumes in-4° qui furent offerts en 1671 au pape Clément X, par le père Prosper Intercetta. On a de plus de ce respectable missionnaire les traités de Lessius, *de providentia Dei, et de octo beatitudinibus*, en langue chinoise. L'histoire de la mission de la Chine, publiée en latin, à Vienne, en 1665, a eu particulièrement pour base les lettres du père Schall.

SCHEW, Danois d'origine, s'adonna d'une manière particulière à l'étude des langues orientales, et surtout de la langue cophtique ou ancien égyptien. Il acquit dans toutes des connaissances qui le placèrent, à juste titre, au nombre des savans. On trouve en Italie, dans le célèbre musée Borgia, la table sur le papyrus d'Égypte, table entièrement écrite en grec de la main d'un prêtre d'Isis. Ce monument, aussi précieux que curieux, est dû au zèle et à l'intelligence de Schew. Ce savant étranger mourut vers le milieu du 18e siècle.

SCHIELEN (JEAN-GEORGES), fut bibliothécaire à Ulm, place que lui procurèrent ses grandes et profondes connaissances dans les antiquités. Il publia en 1679 un ouvrage intitulé : *Bibliotheca enucleata*, qui fut recherchée par les savans et assura sa réputation. Ce livre, dans lequel tout ce qui est relatif aux sciences et aux arts est disposé par ordre alphabétique, donne des notions exactes sur l'état de la jurisprudence, de la médecine, de la philosophie, des mathématiques et de la politique chez les peuples anciens.

SCHMITH (NICOLAS), naquit sur la fin du 17e siècle à Oedenbourg en Hongrie, et mourut en 1767. Il étudia sous les jésuites et entra jeune encore dans leur société. Ses talens, ses connaissances, et la manière éloquente avec laquelle il s'énonçait, le firent nommer d'abord professeur de belles-lettres et ensuite de théologie. Il fut, pendant les dernières années de sa vie, recteur du collége de Tirnau. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on cite : 1° *Series archiepiscoporum Strigoniensium*, 2 vol. in-8°, 1751, Tirnau; 2° *Episcopi agrienses, fide diplomaticâ concinnati*, id., in-8°, 1768; 3° *Imperatores ottomannici à captâ Constantinopoli, cum epitome principum turcarum ad annum*, 1718, ibid., 2 vol. in-f°. Le style de Schmith est en général pur et aisé, et souvent même élégant. Ses ouvrages sont remplis d'érudition. On regarde son Histoire des Empereurs ottomans comme ce qu'il y a de meilleur en ce genre; elle fait suite à celle du père Keri. Nous avons quelques abrégés de l'histoire turque, mais personne n'a encore donné une histoire entière de cette nation. Il est vrai que, les annales turques n'étant qu'un amas de faussetés, il serait difficile d'écrire leur histoire avec impartialité. Quel est d'ailleurs l'écrivain, amateur de sa patrie et juste envers les autres nations, qui verra avec indifférence les Turcs se vantant d'être invincibles, représentant les princes chrétiens comme implorant à genoux leur clémence, et portant leurs prétentions jusqu'à vouloir prouver qu'ils font trembler le reste de l'Europe? D'après tout ce faste oriental, qui n'est qu'une forfanterie ridicule, on ne peut connaître l'histoire des Turcs que par celle de

leurs ennemis, et une telle histoire paraîtra toujours suspecte.

SECOND (Jean) SECUNDUS, l'un des poètes latins les plus distingués, quoique moissonné à la fleur de son âge, était fils de Nicolas Everard, président du conseil souverain de Hollande et Zélande, et naquit à la Haie l'an 1511. Il étudia d'abord le droit, et se fit recevoir, en 1432, docteur dans cette faculté à l'université de Bourges, qui se glorifiait alors de posséder dans son sein le célèbre Alciat. Second abandonna bientôt la jurisprudence pour se livrer entièrement à la littérature, et particulièrement à la poésie. Il voyagea en Italie, passa de là en Espagne où il fut quelque temps secrétaire de l'archevêque de Tolède, et enfin il suivit Charles-Quint lors de son expédition contre Tunis. Mais, forcé par le mauvais état de sa santé de revenir dans les Pays-Bas, il y fut attaqué d'une fièvre maligne dont il mourut en 1536, n'étant âgé que de vingt-cinq ans. Le nombre des ouvrages qui sont restés de lui prouve sa facilité, sa fécondité et son amour pour le travail. On trouve dans ses poésies du goût, de l'esprit, de la délicatesse et de l'agrément. Voilà comment s'exprime sur le compte de ce jeune poète l'auteur du livre intitulé Bibliothèque d'un homme de goût: « Les dix-neuf Baisers de Jean Second peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné. Rien de plus varié, de plus naturel, de plus délicat, de plus animé que ses tableaux. On n'a point à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être il y conduirait. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, paraissent d'autant plus séduisantes qu'elles sont l'expression la plus vive d'une âme qui ne respire que l'amour. » On a de lui des élégies, des odes, des épîtres, des épigrammes, des sylves, des pièces funèbres et des poésies galantes. Barbou, dans sa Collection imprimée en 1757, a réuni ses *Juvenilia* aux ouvrages de différens autres écrivains latins. Dans le volume intitulé : *Theodori Bezæ Vezelii poemata*, etc., les poésies de Jean Second ont été traduites en français et imprimées avec le latin en regard, in-8°, 1771. Il en avait paru un recueil à Leyde en 1631. On a reproché à Jean Second de n'avoir pas eu des mœurs très-pures. On fit à ce sujet les vers suivans :

Non benè Johannem sequeris, lascive Secunde!
Tu Veneris cultor, Virginis ille fuit.

Second s'adonna aussi à la gravure et à la peinture, mais il n'a rien laissé en ce genre qui mérite d'être cité. Les talens semblaient être l'apanage de la famille de cet aimable poète, car Nicolas Grudius et André Marius, ses frères, se sont aussi distingués par des poésies très-agréables; et Nicolas Everard, leur père, publia sur le droit deux ouvrages in-fol., qui furent très-estimés.

SÉE-MA-KOANG, savant chinois, naquit dans le 11ᵉ siècle. Dès l'âge de quatre ans il se fit remarquer par un trait qui annonçait en lui une intelligence très-précoce, et que les poètes et les peintres chinois nous ont transmis par leurs ouvrages. S'amusant un jour, avec d'autres enfans de son âge, à examiner des poissons dorés qu'on avait placés dans un vase de terre très-grand et rempli d'eau, l'un d'eux voulut prendre un de ces poissons en s'élançant sur la surface du vase, mais il perdit l'équilibre et tomba la tête la première dans l'eau ; la crainte fit prendre la fuite à tous les autres enfans; et Sée-ma-Koang fut le seul qui resta uniquement occupé de sauver son camarade qu'il voyait prêt à périr; il saisit une pierre, parvint à force de coups à briser le vase, et l'eau s'étant écoulée, l'enfant échappa par ce moyen à une mort certaine. Sée-ma-Koang, en grandissant, répondit aux espérances qu'il avait fait concevoir, et acquit des connaissances qui rehaussèrent les vertus les plus précieuses. Sa réputation le fit nommer, très-jeune d'abord, mandarin d'une province considérable, et ensuite gouverneur de l'empereur. Loin d'imiter ces vils courtisans dont l'unique but est de tromper les princes en faisant l'apologie même de leurs vices, il se fit un devoir de ne jamais dire à son souverain que la vérité, d'éloigner de lui les flatteurs qu'il lui peignit comme ses ennemis les plus dangereux, et de diriger toutes ses actions vers le bonheur de ses sujets. Dégoûté du tumulte des villes, il quitta la cour pour aller passer le reste de ses jours dans le

calme de la solitude. Là il fit encore le bien en devenant le conciliateur des familles dans lesquelles il s'élevait quelque dissension. Il travailla pendant quinze ans à une histoire de la Chine qui renferme quatorze siècles, et qui date de 403 ans avant l'ère chrétienne. Cet ouvrage, le meilleur de tous ceux qui existent sur ce sujet, est très-estimé des Chinois. Ce sage fut encore l'auteur de plusieurs traités de morale. Voici quelques-unes des maximes tirées de ces traités : «Le sage ne se presse point de parler, mais d'agir. — Qu'est-ce que la grandeur suprême? La faculté de faire le bien. — Sois juste avant que d'être libéral; mais sois humain avant que d'être juste. — L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité. — L'aumône est la dette de l'homme sensible. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité. — La fortune ne change pas les mœurs, elle les découvre. — Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. » La réputation de Sée-ma-Koang se répandit si loin, qu'elle parvint jusqu'en Europe. On ignore l'époque de sa mort.

SELKIRK (Alexandre), naquit vers l'an 1680, à Largo en Ecòsse. Ayant du goût pour la marine, il s'embarqua comme simple matelot, et fit plusieurs voyages en cette qualité. Loin de perdre, comme ses camarades, son temps à des amusemens frivoles, il employait tous les momens dont il pouvait disposer à l'étude des mathématiques. Enfin il acquit des connaissances suffisantes pour occuper une place de maître de navire. En 1705, il naviguait dans ce grade sur le vaisseau aux ordres du capitaine Pradling, quand il eut avec lui une querelle assez sérieuse. Le capitaine, se croyant gravement offensé, résolut de se venger; et, arrivé à la hauteur de l'île déserte de Juan-Fernandez, il y fit conduire le malheureux Selkirk, et l'y abandonna. Cependant, par un sentiment d'humanité, il lui laissa sa malle, un fusil, de la poudre, du plomb et quelques ustensiles de ménage. Selkirk, ainsi victime d'un abus d'autorité, s'arma de courage, et loin de s'abandonner à des lamentations inutiles, il parcourut l'île et examina attentivement les ressources qu'elle pouvait lui présenter pour exister. Il y trouva beaucoup de chèvres, un terrain fertile, et une mer très-poissonneuse. Il choisit alors le lieu qui lui parut le plus sein et le mieux situé, et s'y forma une habitation dans laquelle il ne lui manqua pour vivre heureux que quelques êtres de son espèce. Après un séjour d'environ quatre ans dans cette île, il en fut tiré en 1709 par le capitaine Vood Rogers, qui le ramena en Angleterre. C'est cet événement qui a donné naissance au roman de Robinson Crusoé.

SENKENBERG (Henri-Chrétien, baron de), né le 29 octobre 1704, à Francfort-sur-le-Mein, mourut le 31 mai 1768. Il étudia les lois, et devint professeur de droit à l'université de Gottingue. L'empereur François Ier, ayant connu son mérite, le chargea de plusieurs missions honorables qu'il remplit avec succès, et enfin il le choisit, en 1764, pour assister à Francfort au couronnement de Joseph II. Senkenberg a publié plusieurs ouvrages utiles écrits en latin, dont les principaux sont : 1° *Voyage en Alsace*, in-8°; 2° *Dissertation sur l'établissement des Monts-de-piété*; 3° *Méthode de jurisprudence*; 4° *Traité des droits féodaux en Allemagne*; 5° *Introduction à l'étude du droit*; 6° *Traité sur les restitutions.*

SENTIUS (Caius), étant devenu consul sous le règne d'Auguste, proposa et fit adopter, l'an de Rome 755, la loi qui, de son nom, fut appelée *ælia sentia*. Par cette loi, tout commerce, le droit de tester et le mariage étaient interdits aux affranchis qui avaient été mis aux fers pour des délits graves, ou qui, ayant été repris après avoir quitté la maison de leur maître, avaient été marqués au front. Suivant une autre disposition, le maître ne pouvait affranchir son esclave avant qu'il eût atteint lui-même l'âge de vingt ans et l'esclave celui de trente. Pour déroger à cette disposition, il fallait être autorisé par le magistrat d'après des raisons valables. Cette loi enlevait à un patron qui négligeait de

nourrir son affranchi privé de moyens d'existence, les droits qu'il s'était réservés ou sur sa personne ou sur ce qui pouvait lui appartenir. Justinien abrogea cette loi qui était restée long-temps en vigueur, et qui, en prononçant des peines contre les maîtres peu humains, punissait aussi l'ingratitude des affranchis en les condamnant aux carrières.

SERINI (Nicolas, comte de), naquit en Hongrie dans le commencement du 16e siècle. Il comptait dans sa famille plusieurs guerriers distingués, et il se couvrit lui-même de gloire dans la carrière militaire, surtout pendant le siége de Sigeth. Après s'être défendu long-temps dans cette place, pressée de toute part par l'armée de Soliman II, n'ayant aucun espoir d'être secouru, manquant de munitions de bouche et toutes ses forces consistant en deux cent dix-sept hommes, il préféra une mort glorieuse à la captivité. Résolu donc de s'ouvrir un passage à travers les Turcs, ou de périr, il sort avec sa petite garnison, immole à son désespoir un grand nombre d'ennemis; et, après s'être battu comme un héros, il succombe sous le nombre, et reste sur la place avec tous ses courageux compagnons. Cette affaire eut lieu le 7 septembre 1566. Soliman ignorait la victoire remportée par les siens, quand il mourut dans son camp trois jours après la prise de Sigeth.

SERMENT (Louise-Anastasie), surnommée la philosophe, était née à Grenoble, dans la ci-devant province du Dauphiné, en l'année 1642. Elle cultiva les belles-lettres avec autant de goût que de succès, et se rendit célèbre par ses grandes connaissances. Pavillon, Corneille, et plusieurs autres beaux esprits, ne dédaignèrent pas de la consulter sur leurs ouvrages. Quinault surtout avait la plus grande confiance dans la justesse de son jugement et de ses observations. Ce fut probablement en soumettant son travail à l'examen de mademoiselle Serment qu'il lui inspira les sentimens tendres qu'elle conserva long-temps pour lui. On a d'elle quelques morceaux de poésies françaises et latines, dans lesquels il y a du sentiment et de la philosophie, mais point de force ni de chaleur. On trouve dans *la nouvelle Pandore*, recueil de pièces académiques, publié par Guyonnet de Vernon, en 1678, 2 vol. in-12, la majeure partie des productions de mademoiselle Serment. Cette fille savante montra toute la douceur de son caractère en supportant avec une patience angélique les douleurs affreuses que lui occasionait un horrible cancer. Voici des vers qu'elle fit pendant ses souffrances :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux,
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil,
Je ne me verrai plus, par un triste reveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels qui commencez ici bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie.
Frappe, seconde mon envie:
Ne point souffrir, est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille.
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels, est le plus sûr asile.

Mademoiselle Serment était membre de l'académie de Ricovrati de Padoue. Elle mourut à Paris l'an 1692, à l'âge de 50 ans.

SERRE (Jean-Antoine la), naquit à Paris en 1731; après avoir fait ses premières études, il entra étant encore fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y distingua par la rapidité de ses progrès. Devenu professeur de rhétorique, il développa les talens oratoires qui contribuèrent si puissamment à sa réputation. Son ode sur les poètes lyriques, celle sur la prise de Mahon, et une troisième sur les grands hommes de Dijon, obtinrent les prix de poésie. Ceux d'éloquence furent décernés à ses éloges de Gassendi et de Corneille, et à ses discours sur les exercices et les jeux publics chez les différens peuples connus. La Serre publia en faveur des jeunes gens une *Poétique élémentaire* que plusieurs colléges adoptèrent comme classique, et donna ensuite son poëme intitulé *l'Éloquence*, qui fut accueilli très-favorablement, et qu'on regarde même comme le meilleur de ses ouvrages. On y trouve cependant, dans quelques morceaux, de la faiblesse et de la négligence; mais

ces petits défauts sont couverts par des portraits d'orateur d'une vérité frappante, des notes utiles et intéressantes, des préceptes dont l'aridité est voilée par des tournures agréables, et des tirades d'une excellente versification. Pour pouvoir travailler sans interruption à l'encyclopédie de Genève, il quitta l'oratoire en 1770. Laserre était membre de plusieurs académies. Il mourut à Lyon, le 2 mars 1781. Son esprit droit et son caractère franc, le firent aimer de tous ceux qui le connurent. Humain, bienfaisant, ami vrai et sincère, étranger à la haine comme à l'envie, il donna l'exemple de toutes les vertus sociales. Il était chéri des jeunes auteurs dont il encourageait avec la plus grande bonté les premiers essais.

SEYDA, épouse de Magdedulat, roi de Perse, étant devenue veuve, fut chargée de la régence du royaume pendant la minorité de Hostan, son fils. La Perse, pendant qu'elle gouverna, fut tranquille dans l'intérieur et respectée au dehors par les peuples voisins. Anssitôt que son fils fut en âge de régner elle lui remit les rênes de l'État. Ce fils ingrat, jaloux de l'autorité dont jouissait encore sa mère, l'en dépouilla et la réduisit à une nullité absolue; il souffrit même que son ministre, nommé Avicenne, le traitât d'une manière peu respectueuse. La reine, indignée d'une semblable conduite, abandonna la cour, sortit de la Perse, et se rendit dans le royaume de Lar, où elle leva une armée assez considérable. Marchant ensuite à la tête de ses troupes, elle alla attaquer Hostan, le vainquit dans différens combats et le fit prisonnier. Instruite par l'expérience des sentimens de son fils, elle le renferma étroitement; et, après l'avoir mis dans l'impossibilité de lui nuire, elle remonta sur le trône et régna paisiblement jusqu'en l'an 420 de l'hégire, époque de sa mort. Elle avait adopté l'usage de se cacher derrière un rideau pour parler à ses ministres. Mais elle recevait avec magnificence les ambassadeurs des grands souverains, et se montrait à leurs yeux le visage découvert.

SHERBURNE (milord), était né avec un goût particulier pour les voyages; il parcourut dans sa jeunesse la majeure partie des royaumes de l'Europe. De retour en Angleterre, il alla en Irlande, où il fixa son domicile. Il s'occupa dans sa retraite à faire une description de ce royaume tellement détaillée, qu'il n'omit pas même les héritages qui avaient un peu d'étendue; cet ouvrage, contenu dans environ 300 cartes manuscrites qui forment 3 volumes in-fol., est maintenant un des monumens les plus précieux de la bibliothèque du roi à Paris; il fut enlevé au fils de milord Sherburne, pris par des armateurs français, au moment où il passait de Dublin à Londres, sur le vaisseau l'*Unité*.

SHERIDAN (Thomas), fils d'un ministre Irlandais, naquit au commencement du 18e siècle. En 1743, il se fit comédien; et, après s'être montré avec avantage sur quelques théâtres secondaires, il alla jouer à Dublin et à Londres, où il obtint des succès; il se fit particulièrement admirer dans la tragédie de Caton, dans laquelle il remplissait le premier rôle. Non content d'être acteur, il voulut aussi devenir auteur, et il donna *la Découverte*, comédie qui, jouée en 1763, réussit complétement. Shéridan mourut en 1788. Il avait publié la vie de Swift, ami intime de son père, et un dictionnaire anglais. Son fils, devenu membre du parlement d'Angleterre, fut aussi distingué par son éloquence et par plusieurs pièces de théâtre qui ont été applaudies.

SHORE (Jeanne), née en Angleterre au commencement du 16e siècle, avait épousé un orfévre. Sa beauté lui donna beaucoup d'admirateurs, et ses charmes séduisirent Edouard IV, dont elle devint la maîtresse. Son sort fut affreux après la mort de ce prince; car, privée de tous ses biens, et condamnée comme sorcière à une pénitence publique, elle fut réduite à la plus affreuse misère. Elle mourut dans cet état vers l'année 1550.

SIBYLLE, marquise de Montferrat, sœur de Baudouin IV, avait épousé Gui de Lusignan. Devenue, en 1186, reine de Jérusalem, les ennemis de son époux exigèrent impérieusement qu'elle rompît son mariage. Sibylle, pour éviter des inconvéniens plus gra-

ves, prit le parti de dissimuler, et se sépara de Gui, bien résolue de saisir la première occasion favorable pour le rappeler. En effet, ayant, peu de temps après, fait jurer aux chevaliers du Temple qu'ils accepteraient pour roi celui qu'elle choisirait pour époux, elle leur présenta Gui, leur déclara qu'il n'avait jamais cessé d'être son mari légitime, et le fit monter sur le trône.

SIBYLLE, femme de Robert, duc de Normandie, peut être regardée comme un modèle de tendresse conjugale. Une flèche empoisonnée ayant atteint son époux, la blessure fut déclarée mortelle par tous les médecins; ils ajoutèrent cependant qu'il y aurait espoir de guérison, si, ce qui n'était guère probable, quelqu'un voulait sucer promptement la plaie, et s'exposer ainsi à une mort presque certaine. Sibylle, entendant cet avis, ne balança point à sacrifier ses jours pour sauver ceux de Robert; et, s'approchant de lui pendant qu'il dormait, elle suça la plaie et mourut. Il est peu de traits héroïques qui puissent être comparés à un semblable dévouement.

SIGEBERT, roi des Estangles ou de l'Angleterre orientale, fut un des protecteurs les plus zélés de la foi. Il employa tous les moyens qui furent en lui pour la faire fleurir dans ses États, et fut le fondateur de différentes églises, de plusieurs monastères et d'un grand nombre d'écoles publiques. Dégoûté des embarras du gouvernement, et voulant uniquement s'occuper de son salut, il descendit du trône, et se renferma dans un monastère établi à Cnobersburgh, dans le comté de Suffolk. Il avait fait couronner à sa place Egrich, son cousin. Tous deux périrent misérablement en 642, sous le fer d'un assassin. Sigebert fut mis au nombre des Saints; et les églises de France et d'Angleterre lui ont assigné une place dans la Légende.

SIMONI (Simon ou Simo), originaire de Lucques, vivait dans le 16e siècle; il se fit médecin, et professa son art pendant quelque temps dans le pays qui l'avait vu naître; mais ayant abandonné la religion romaine, qui était celle de ses pères, pour embrasser le parti d'abord des calvinistes, il fut ensuite en quelque sorte forcé de s'éloigner des sociniens; il s'aliéna les esprits et passa en Pologne, pays où il crut trouver une plus grande tolérance en matière de religion. Sa conduite peu mesurée, l'instabilité de son caractère, et ses changemens de croyance, inspirèrent des préventions qui lui furent peu favorables, et lui firent même un assez grand nombre d'ennemis. Un certain Marcel Squarcia-Lupi, de la secte des sociniens, fut celui de tous qui le poursuivit avec le plus d'acharnement; il l'accusa d'athéisme, et fonda son sentiment sur la versatilité de ses opinions religieuses. Il fit contre lui une satire virulente qui fut publiée à Cracovie en 1588, in-4°, et qui portait le titre suivant: *Simonis Simonii Summa religio.* Cette production est devenue tellement rare qu'il est presque impossible de se la procurer. Simoni a publié plusieurs ouvrages; mais, à l'exception de ceux qui sont relatifs à la médecine, les autres sont au-dessous de la médiocrité.

SINCLAIR (Olivier), fut un exemple bien frappant de l'instabilité des choses humaines. Né en Écosse, d'une famille illustre, il obtint à la cour de Jacques V les emplois les plus brillans, s'attira d'abord la bienveillance du prince, et finit par devenir son favori le plus intime. Enfin il était au comble des honneurs, quand une chute éclatante le précipita dans l'infortune. Il fut réduit à un tel excès de misère qu'il manquait souvent de pain, et n'était plus couvert que de lambeaux. Dans cet état pitoyable il alla un jour se présenter devant Arran, qui était auprès de Jacques VI ce qu'il avait été auprès de Jacques V, et ne lui adressa que ces mots: « Je « suis Olivier Sinclair. » Ces mots bien significatifs durent fournir au favori une matière abondante à des réflexions sérieuses.

SKITTE (Vendela), était né en Suède, d'une famille noble, en l'année 1600. Elle reçut une éducation soignée, et s'adonna à l'étude des langues savantes. Outre le suédois, elle connaissait le grec, le latin, le français et l'allemand. On a d'elle, en latin, des discours et des lettres aux-

quelles on attribua dans le temps quelque mérite. Elle eut deux sœurs qui se distinguèrent aussi par leurs connaissances. La baronne Skitte mourut en 1629.

SMALCIUS (Valentin), naquit en Thuringe, vers le milieu du 16e siècle. Il se rendit fameux dans la secte des sociniens, particulièrement par un traité intitulé : *de Divinitate J.-Ch.*, dans lequel il combat la divinité de J.-C.; ce traité, publié en 1608, in-4°, a été traduit en allemand, en flamand et en polonais. Jean Cloppenburch l'a réfuté dans son ouvrage qui porte pour titre *Anti-Smalcius*, imprimé en 1652, à Francker. Bien d'autres avant lui avaient entrepris la même chose. Smalcius mourut à Cracovie, le 14 décembre 1622.

SMEATON (Jean), ingénieur, naquit en 1724, dans le comté d'York en Angleterre. C'est à lui qu'on est redevable du beau fanal d'Eddystonne, qui ne fut achevé qu'en 1759. Il a publié sur ce fanal une notice qui est très-estimée. Parmi plusieurs autres ouvrages on distingue encore un mémoire sur la force naturelle de l'eau et du vent, sur les moulins et autres mécaniques qui sont mues par un mouvement circulaire. Smeaton obtint pour cet ouvrage la médaille d'or de la société royale de Londres, dont il était membre. Il mourut en 1772.

SMELLIE (Guillaume), chirurgien, s'est rendu célèbre par ses grandes connaissances, surtout en anatomie. Il a donné une description très-exacte de la structure du bassin chez les femmes; et deux autres ouvrages publiés en Angleterre, dont l'un est intitulé : *Système complet d'accouchement*, et l'autre, *Tables anatomiques*. Il a joint à ces tables des explications très-intéressantes. Smellie mourut en 1762. — Il a existé en Écosse un autre *Smellie* (Guillaume) qui était imprimeur et secrétaire de la société des antiquaires d'Edimbourg, et qui mourut en 1775. Il avait publié en anglais un ouvrage intitulé *Philosophie de l'histoire naturelle*, et la traduction de l'histoire naturelle de Buffon.

SMOLETT (Thomas), naquit à Cameron en Écosse, en 1720. Il se fit médecin; mais il s'occupa très-peu de son art, et beaucoup de littérature. Il ne se contentait pas d'être littérateur, il voulait encore être poète, historien, critique et romancier; sans doute il eût été beaucoup plus sage s'il se fût borné à la médecine, car il eût pu devenir un excellent disciple d'Hippocrate, au lieu qu'il ne fait qu'un auteur très-médiocre. Son style est en général monotone, sans force et sans coloris. Il a publié : 1° *l'Histoire d'Angleterre* en 4 vol. in-4°. M. Forge a traduit cette histoire en français, et l'a continuée jusqu'en 1763; elle contient en totalité 24 vol. in-12. Partial et passionné, ne couvrant même pas ces défauts par un style élégant, se contentant d'exposer les faits et d'en détailler les circonstances avec sécheresse, ne parlant point au cœur, ne remuant pas l'imagination, fatigant le lecteur sans l'instruire, Smoltet n'eut aucune des qualités qui conviennent à un bon historien. Il était venu à Paris en 1763, pour rétablir sa santé, qui était en assez mauvais état; mais il paraît qu'il ne réussit pas, et que sa maladie lui aigrit le caractère, car dans son *Voyage en France*, publié en 1766, il critique tous les usages de ce pays, et ne témoigne que du mépris pour les Français. On ne trouve dans *ses Recherches critiques*, ouvrage périodique, commencé en 1755, et continué jusqu'en 1763, ni gaieté d'imagination, ni finesse dans les pensées, ni justesse dans les raisonnemens et les jugemens, ni délicatesse dans les expressions : en un mot, rien de ce qui caractérise les critiques distingués. Outre les ouvrages ci-dessus, Smolett a encore publié : 1° *Abrégé de l'histoire des voyages*, 7 vol. in-12; 2° des romans, tels sont *William Picklo*, 4 vol. in 12, *Ferdinand, comte Falthem; Lancelot greaves; Roderick Raudem*, ce dernier a été traduit en français, 3 vol. in 12, 3° des satires; 4° deux pièces de théâtre, *les Représailles*, comédie, et *le Régicide*, tragédie : toutes ces productions sont dénuées d'intérêt. Smollet s'était trouvé au siége de Carthagène; il avait voyagé en france et parcouru quelques contrées de l'Europe, particulièrement dans la partie méridionale.

Il mourut en Italie, dans le cours de l'année 1771.

SOISSONS (Thibaut de), se croisa, et suivit Saint-Louis lors de sa malheureuse expédition de la Terre-Sainte. Il se trouva à la bataille de la Massoure, et fut fait prisonnier avec son roi. Il peut être regardé comme un de nos premiers poètes français, honneur qu'il partagea avec Thibaut, comte de Champagne, son contemporain. Il chanta sa captivité en vers pleins de grâce et de naïveté. On trouve plusieurs chansons de lui dans un manuscrit de la bibliothèque royale, de l'année 1350.

SOUBISE (Charles de Rohan, prince de), était de la branche de Rohan-Montbazon; il naquit en 1715, et mourut le 4 juillet 1787. Il suivit la carrière militaire, et fut nommé lieutenant-général en 1748. Il servit dans les campagnes de Flandre, et lors de la guerre de 1757 il obtint, par le moyen de madame de Pompadour, le commandement d'une division dans l'armée aux ordres du maréchal d'Estrées. Le prince de Soubise désirait être maréchal de France; et, pour y parvenir plus facilement, il faisait une cour très-assidue à celle qui régnait alors en souveraine sur le cœur de Louis XV. Cependant la perte de la bataille de Rosbach et ses suites funestes semblaient devoir au moins reculer ses prétentions; mais l'intrigue et la faveur, qui pouvaient tout à la cour, trouvèrent moyen de disculper le général, en faisant retomber sur les soldats la défaite du 5 novembre 1757; et le prince Soubise, qui, quoique très-brave, devait être regardé comme incapable de guider une armée, ne conserva pas moins le commandement de sa division, et n'en obtint pas moins un an après le bâton de maréchal. Pendant la campagne suivante il battit, le 23 juillet 1758, l'armée commandée par le prince d'Isembourg, et le 10 octobre de la même année il eut un second avantage près de Lauterbourg: cet avantage, dont il eut toute la gloire fut principalement dû à la valeur du brave Chevert. Le prince de Soubise quitta le service après cette époque; il fut dans la suite ministre d'état. Les écrivains ennemis de la flatterie conviennent qu'il était dépourvu des talens nécessaires à un général, mais ils lui accordent des qualités estimables. Il fut, dit-on, plein de probité, affable, obligeant, généreux, ami sincère, et toujours disposé à agir, quand il s'agissait de rendre service à ceux qu'il affectionnait.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), architecte, était fils du lieutenant général de la petite ville d'Iranci, près d'Auxerre, où il naquit en 1713. Il eut pour les arts en général, et particulièrement pour l'architecture, un goût qui se manifesta dès son enfance. Il ne passait jamais devant un édifice en construction sans s'y arrêter et sans l'examiner avec soin: il suivait les travaux de tous les ouvriers, leur faisait des questions; souvent même il s'entretenait avec les appareilleurs et les architectes, prenait connaissance de leurs dessins; et, quand ils lui plaisaient, il les empruntait et les copiait. Son père, qui l'avait destiné au commerce, contrariait souvent ses goûts, et paraissait même décidé à s'y opposer constamment. Soufflot, pour qui l'architecture était devenu une espèce de passion, et qui d'ailleurs, étant d'un caractère vif et brusque, supportait difficilement les contrariétés, résolut alors d'abandonner la maison paternelle. Il ne tarda pas à mettre son projet à exécution, et partit avec une somme de 1000 livres: il prit le chemin de l'Italie. Il s'arrêta à Lyon pour plusieurs causes, d'abord pour y augmenter, par son travail, sa modique bourse avec laquelle il ne lui était guère possible de terminer son long voyage, et ensuite pour étudier et augmenter ses connaissances sous les architectes instruits qu'il supposa devoir trouver dans une des villes principales de France. Il atteignit parfaitement le double but qu'il s'était proposé, et se rendit ensuite à Rome. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il y visita avec la plus grande attention les monumens précieux qui s'y trouvent en si grand nombre, et il y suivit assidûment les leçons des grands maîtres. Il fréquenta particulièrement les artistes qui se trouvaient à l'académie établie par le roi de France, et à laquelle sont envoyés chaque année les élèves de Paris les plus distingués. Il visita ensuite Florence, Naples, et toutes les autres

villes de l'Italie où il existait des monumens intéressans, et après avoir fait une collection de modèles précieux et d'autant plus exacts qu'il les avait dessinés lui-même avec une extrême sévérité, il revint en France. L'accueil qu'il avait reçu à Lyon lors du premier séjour qu'il y fit, le détermina à se fixer dans cette ville. Il n'y était que depuis peu de temps quand les magistrats le chargèrent de la construction d'abord de la Bourse, et ensuite de l'Hôpital. Ce dernier établissement surtout fut l'origine de la grande réputation dont il jouit dans la suite. Lorsque le marquis de Marigny eut obtenu, par le moyen de madame de Pompadour sa sœur, alors toute-puissante à la cour, la place de directeur et ordonnateur général des bâtimens, jardins et manufactures royales, il engagea Soufflot et Cochin à l'accompagner en Italie. A son retour, Soufflot vint s'établir à Paris, et fut choisi, en 1757, par Louis XV, pour donner le plan et suivre la construction de l'église de Sainte-Geneviève. Il n'en perfectionna que le portail, la nef, les bas-côtés et les tours; il suivit seulement la construction du reste jusqu'au niveau de la naissance des voûtes et de l'ordre qui devait supporter le dôme. Irritée par ses succès, l'envie se déchaîna alors contre lui : on vit éclore de toutes parts les critiques les plus amères, et cependant bien mal fondées; car Soufflot prouva, par les calculs les plus scrupuleux, la possibilité de l'exécution du dôme. Il fut très-sensible à toutes les contradictions qu'on lui suscita à ce sujet; et ce qui l'affecta le plus péniblement, fut la conduite pleine d'ingratitude d'un homme qui lui devait de la reconnaissance, et qui joignit ses déclamations à celles des autres envieux. Depuis cette époque, la santé de Soufflot se détériora d'une manière sensible presque chaque jour. Enfin, après deux ans d'une existence pénible et languissante, il mourut le 29 août 1780, âgé de 67 ans. Il avait été nommé contrôleur des bâtimens de Marly et des Tuileries, membre des Académies de peinture et d'achitecture, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et intendant des bâtimens du roi. A une humeur un peu sauvage il joignait un cœur excellent. Il fut regretté de tous ses parens et de ses amis, qui l'appelaient souvent le bourru bienfaisant. Il fit construire la belle salle de spectacle de Lyon. Son corps fut déposé dans le chœur de l'église de Ste.-Geneviève. Voici des vers faits après sa mort :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature,
Il aima qu'aux talens, on joignît la droiture.
Plus d'un rival jaloux, qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur, eut été son ami.

SOU-GIN-CHI, empereur de la Chine, fut le prédécesseur de Fo-Hi. On lui attribue l'invention des cordelettes, seul moyen qu'on eut alors pour conserver la mémoire des événemens importans. Ces cordelettes étaient formées de nœuds différens et placées à des distances inégales. Les premiers caractères chinois furent les kona inventés par Fo-Hi, et qui furent employés dans la composition de l'y-hing.

SOUMILLE (N.), naquit vers le commencement du 18e siècle. Il se destina à l'état ecclésiastique, et obtint une prébende au chapitre de Villeneuve-lès-Avignon. Laborieux et ami de la solitude, il donnait à l'étude des sciences exactes tout le temps dont ses devoirs lui laissaient la disposition : c'était un excellent calculateur. Avignon, dont il était devenu citoyen, lui fut redevable de services très-importans. Des intrigans, ou plutôt des fripons, étaient venus établir dans cette ville des jeux qui devenaient ruineux pour une infinité de personnes, et qui pouvaient donner naissance aux événemens les plus funestes. Ces jeux étaient des loteries à dés. Les lots de l'une étaient acquittés en livres, et ceux de l'autre en pièces de monnaie toujours estimées bien au-dessus de leur valeur. Les magistrats d'Avignon, voulant anéantir des abus si dangereux plutôt par la persuasion que par des moyens violens, eurent recours à l'abbé Soumille, qui publia à ce sujet, en 1773, in-12, une brochure très-intéressante, sous le titre suivant : *La Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant à perte qu'à profit, qu'on peut faire avec sept dés.* Ce livre est très-commode pour ceux que la passion des jeux de hasard possède, par la justesse des tables qu'il contient. L'abbé Soumille avait déjà

publié, en 1756, in-12, Avignon, son *Grand Trictrac, ou Méthode facile pour apprendre, sans maître, la marche, les termes et une grande partie des finesses de ce jeu.* Ce livre, qui contient 287 figures, est le meilleur traité qui existe en ce genre, et celui qui est encore aujourd'hui consulté le plus souvent. En 1763, il fit encore imprimer, in-16, la *Description du semoir à bras du Languedoc.* L'abbé Soumille était correspondant de l'Académie des sciences de Paris, de celle de Toulouse et de celle de Montpellier. Il était aussi associé des sociétés d'agriculture de Tours et de Limoges. Il avait dans ses manières et dans sa conversation une simplicité qui annonçait la bonhomie de son caractère. Il mourut avant la révolution.

SOZZI (Louis-François de), issu d'une famille noble originaire de Pistoie en Italie, naquit à Paris le 4 octobre 1706. Il n'était âgé que de neuf ans quand il alla en Espagne avec son père. De retour en France, il se livra à l'étude du droit et suivit les leçons de M. Lenormand, avocat célèbre qui fut surnommé l'*Aigle du Barreau.* Il sut même se concilier son estime, et finit par devenir son ami. M. de Sozzi fut bientôt connu avantageusement, et obtint la place de bailli général du Temple. Les mémoires qu'il publia alors, et qui ne furent que le résultat de ses recherches, contenaient des choses très-intéressantes et qui prouvèrent l'étendue de ses connaissances. Celui qui était relatif aux testamens olographes eut d'abord un succès de vogue qui le fit rechercher avec avidité, et fut ensuite apprécié de manière qu'il n'existait pas un seul jurisconsulte qui ne desirât en avoir un exemplaire; aussi eut-il successivement plusieurs éditions. On accueillit avec la même faveur celui sur la mouvance des pairies de France. M. Sozzi quitta Paris en 1756, et alla s'établir à Lyon, où il mourut le 12 mars 1784. Il a publié les ouvrages littéraires suivans : 1° *Lettre sur l'urne antique de plomb, trouvée à Lyon;* 2° *Olympiques de Pindare*, traduites du grec en français, in-12, 1754. L'auteur a joint à cette traduction des remarques historiques et un discours sur Pindare et sur l'histoire des jeux olympiques; 3° *Avertissement sur l'hyène qui parut dans les environs de Lyon en 1757*, in-12; 4° *Discours de réception à l'Académie de Nanci*, in-12, 1762. M. de Sozzi était membre de l'académie de Lyon, et associé de celles de Berlin et de Nanci.

SPIELMANN (Jacques Reinbold), médecin et chimiste, membre de la plupart des académies de l'Europe, et correspondant de celle des sciences de Paris, naquit à Strasbourg en 1722. Il exerça d'abord avec avantage l'art de guérir, et fut ensuite professeur de chimie à l'université établie dans le lieu de sa naissance; mais, ne pouvant résister aux goûts qu'il avait pour les voyages, il quitta sa patrie, visita plusieurs des états de l'Europe, et se rendit à Berlin, où il résida plusieurs années. Il revint ensuite en France, après avoir fait des observations très-intéressantes pendant ses voyages. Les leçons qu'il recommença à donner, attirèrent un nombreux concours d'élèves et mirent au grand jour ses vastes connaissances. Il donna la description de tous les végétaux malfaisans qui se trouvent dans l'Alsace, et prouva, par une analyse du lait, que le seul qui convienne à l'homme est celui de la femme. Le jardin de botanique de Strasbourg, qui fait maintenant l'objet de l'admiration des curieux, fut fondé par lui. Les connaissances sérieuses de la médecine et de la chimie ne furent pas les seules qui l'occupèrent; il eut aussi beaucoup de goût pour la poésie. Il connaissait parfaitement celle des anciens, et personne n'en fit mieux que lui connaître les beautés. Nommé, en 1756, professeur de poésie à l'université de Strasbourg, le nombre de ses auditeurs fut la preuve la plus convaincante du plaisir qu'on trouvait à l'entendre. Il mourut dans sa patrie au mois de septembre 1782. Généralement aimé, comblé d'honneurs parmi les siens, jouissant de l'estime des étrangers, tout avait concouru à lui faire passer des jours heureux. Parmi les ouvrages assez nombreux qu'il publia, on distingue : 1° *Elementa chimiæ*, in-8°, 1766. Cadet-de-Vaux les a traduits en français en 1783; des savans en ont aussi fait des traductions allemandes et italiennes; 2° *Prodromus floræ argentinensis*, in-8°,

1766; 3° *Institutiones materiæ medicæ*, in-8°, 1774. Il en a été fait une nouvelle impression en 1783; 4° *Syllabus medicamentorum*, in-8°, 1777; 5° *Pharmacopœa generalis*, in-4°, 1783.

SPILBERG (GEORGES), amiral hollandais, commandait en 1614 une flotte composée de six vaisseaux appartenant à la Compagnie des Indes orientales; il fut envoyé avec ces forces dans la mer du Sud pour attaquer les Espagnols, et eut avec eux plusieurs engagemens dans lesquels il fut constamment vainqueur. Enfin il rentra en Hollande le 1er juillet 1617, après avoir parcouru les mers et s'être soustrait à des dangers sans nombre. Son voyage, qui est fort intéressant pour les navigateurs, se trouve parmi ceux de la Compagnie des Indes Hollandaises.

STERNE (LAURENT), fils d'un officier, était né à Clomwel dans l'Irlande méridionale. Ses parens, le destinant à l'état ecclésiastique, lui firent faire ses études à Cambridge, et lui procurèrent un vicariat à Sutton. Il vivait entièrement ignoré dans cette retraite, quand on lui proposa de faire un pamphlet contre un ecclésiastique qui voulait vendre son bénéfice. Le simoniaque, se voyant dévoilé publiquement, voulut réparer sa réputation, et résigna purement et simplement son bénéfice à un des amis de Sterne. Cet ami, pour témoigner sa reconnaissance à l'auteur de la satire, lui fit donner une prébende à Yorck. Ce fut là que Sterne commença à faire connaître son esprit gai et comique, et l'originalité de son caractère. Il prit le nom d'Yorik, bouffon du roi de Danemarck, et mit ce nom comique en tête de ses sermons qu'il fit imprimer. Ces sermons, mélange confus de digressions déplacées et de morale solide, de réflexions exprimées en termes parfois trop familiers, et d'argumens pressans, sont pleins de traits de génie, et prouvent jusqu'à quel point le cœur humain lui était connu. Un écrivain judicieux a dit de lui: « Sterne fut un auteur vif et spirituel, qui n'a point encore eu son égal chez aucun peuple, et probablement il sera long-temps, dans son genre, un modèle inimitable. Ce n'est ni Lucien, ni Montaigne, ni Rabelais, et pourtant il a quelque chose de ces trois écrivains originaux. Il a leur finesse, une partie de leurs idées, leur gaieté et leur agréable abandon; mais il est plus libre, plus assuré, plus indépendant qu'eux dans sa marche. Tantôt il danse sur la pointe d'une aiguille, tantôt il revient aux matières les plus relevées; à propos d'une épingle, il va parler de la misère de l'espèce humaine, et devient le précepteur des nations; seul écrivain qui sache à la fois faire couler une larme et naître le sourire. Il est le Démocrite des siècles modernes, comme Young en est devenu l'Héraclite. » Ce morceau, extrait du Dictionnaire historique de Delandine, dépeint parfaitement l'auteur dont il est ici question. L'esprit remuant et inconstant de Sterne, son génie observateur, et, peut-être plus encore, son état valétudinaire, ne lui permettaient guère de résider long-temps dans le même lieu: aussi était-il continuellement en voyage. Il fut accueilli favorablement par plusieurs hommes de lettres quand il vint à Paris en 1762; cependant la liberté de son langage, qui était portée parfois jusqu'à l'indécence, ne plut pas à tout le monde. De retour à Londres, il répondit à quelqu'un qui lui demandait s'il avait trouvé en France quelque caractère original dont il pût faire le portrait: « Non, les hommes y sont comme les pièces de monnaie dont l'empreinte est effacée par le frottement. » Cet homme, en apparence si simple, aimait tellement la dépense que le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages qui cependant fut considérable, ne suffirent jamais à ses besoins, et qu'à sa mort il laissa beaucoup de dettes. Sa femme et sa fille eussent été réduites à un état très-malheureux, si des amis n'eussent pourvu à leur existence. Tout chez cet homme singulier était fait pour exciter à rire; sa figure, sa manière de s'habiller, ses plaisanteries, et même la tournure de ses phrases ordinaires. Il est auteur du *Voyage sentimental*, in-12, traduit en français par Pierre Frienais, et par Paulin Crassous. Cet ouvrage, qui n'a paru à bien des gens que la production d'un génie en délire, est dans

une infinité d'endroits la peinture la plus fidèle de l'homme ; et la lecture en est si attrayante qu'on ne peut plus quitter le livre aussitôt qu'on a jeté les yeux dessus. Sterne disait lui-même : « Je sais ce que je fais lorsque j'écris la première phrase ; mais je m'abandonne à la Providence pour toutes les autres. » Son second ouvrage, qui ne lui a pas fait moins d'honneur que le premier, est intitulé : *Vie et opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une scène continuelle de bouffonneries entièrement composée de préliminaires et de digressions ; on y trouve cependant des réflexions très-sérieuses sur les bizarreries des hommes célèbres, et sur les erreurs et les faiblesses de l'humanité. Il y jette du ridicule sur presque tous les états de la vie, et n'épargne ni les médecins, ni les orateurs, ni le clergé, ni les universités, ni les érudits, ni les docteurs. Par une espèce de folie, il a inséré dans son ouvrage un sermon sur la conscience. Sterne aimait l'indépendance, et ne fut jamais le flatteur des grands, même quand il leur devait de la reconnaissance. S'il dédia le premier volume de Tristram Shandy à milord Chatam, ce ne fut pas pour obtenir sa protection ; mais seulement pour le distraire pendant son séjour à la campagne. Il trouvait une espèce de jouissance à répéter qu'il était sans place, sans pension, et qu'il n'était héritier ni esclave de personne. Il mourut au mois de mars 1768.

STESICLÉE, femme d'Athènes, qui ne fut pas moins remarquable par son esprit que par sa beauté, inspira un amour violent à Thémistocle et à Aristide, et fut cause de la désunion de ces deux grands capitaines.

STEWART (MATHIEU), naquit en 1717, à Rothsag en Écosse. Il alla faire ses études à l'université d'Édimbourg, et fut élève de Maclaurin, célèbre professeur de mathématiques, sous lequel il fit des progrès aussi considérables que rapides. Il occupa même la chaire de mathématiques ; après la mort de son maître il fut son successeur. Il est auteur de plusieurs Traités de physique et de mathématiques, qu'il publia en 1761, et qui ont pour objet la théorie de la lune, la distance du soleil à la lune, etc. On lui doit aussi un ouvrage en latin ayant pour titre : *Propositiones more veterum demonstratæ*. Stewart mourut en 1786.

STONE (EDMOND), mathématicien, naquit en Écosse, d'un père qui était employé comme garçon chez le jardinier du duc d'Argyle. Il n'eut pour maître qu'un domestique du duc, qui lui apprit à lire. Avec de grandes dispositions et le désir de savoir, il s'adonna à l'étude, et, sans le secours de personne, il était parvenu, à 18 ans, à savoir le latin et le français, l'arithmétique et la géométrie. Si le duc d'Argyle fut étonné de le trouver un jour tenant à la main un ouvrage de Newton, qu'il étudiait, il le fut bien davantage des réponses qu'il fit aux différentes questions qu'il lui adressa. Le duc admirant son esprit et ses connaissances, jugea qu'il pourrait devenir un savant, et lui facilita les moyens de se livrer à son goût pour les sciences. Stone mourut à la fin du 18e siècle. Il a publié un Dictionnaire de mathématiques, et un Traité des fluxions.

STRADA (JEAN), peintre célèbre, naquit à Bruges, en 1580. Après avoir étudié les premiers principes de la peinture, il alla en Italie, prit pour modèles Raphaël et Michel-Ange, et perfectionna ses talens d'après les statues antiques. On a prétendu que ses draperies étaient sèches, qu'il avait un goût de dessin lourd et maniéré ; mais on ne peut lui refuser une veine abondante, une grande facilité dans l'exécution, et l'art de donner à ses têtes une expression forte. On trouve à Rome, à Florence, à Reggio et à Naples, un assez grand nombre de ses ouvrages peints à l'huile et à fresque. On a aussi de lui plusieurs cartons composés pour des tapisseries. Il avait un goût particulier pour peindre des animaux et représenter des chasses : tous ses ouvrages en ce genre sont regardés comme parfaits ; ses tableaux d'histoire sont aussi fort estimés ; tous ses dessins sont extrêmement précieux. Strada mourut à Florence, en 1604.

STRUENZÉE, de simple médecin devenu premier ministre du royaume de Danemarck, prouva, par son intel-

ligence dans les négociations, et par son habileté en politique, qu'il n'était pas indigne du poste éminent auquel il avait été élevé. Il rendit de grands services au gouvernement danois, et y fit des changemens avantageux, dont l'idée seule eût intimidé tout homme moins ferme, et dont l'âme eût été moins impétueuse. C'est à lui que Frédéric VI fut redevable de l'éducation qu'il reçut ; ce fut encore lui qui fit proclamer en Danemarck la liberté de la presse. Il chercha, par tous les moyens qui furent en son pouvoir, à soustraire les Danois à l'espèce de joug sous lequel les tenait le gouvernement russe. D'un autre côté, plein d'ambition et d'orgueil, et s'appuyant trop sur la faveur de la jeune reine Caroline Mathilde, dont il était devenu éperdûment amoureux, il commit des imprudences qui le conduisirent à sa perte ; car, ayant trempé dans une conspiration ourdie contre le roi, il fut arrêté et périt sur l'échafaud le 26 juillet 1772. La princesse Caroline mourut au commencement de 1776, à Zell, où elle avait été exilée pour toujours, après avoir été emprisonnée et exclue du trône. Sa mort prématurée fut regardée généralement comme la suite de ses chagrins.

STUART (Jacques), antiquaire célèbre et architecte, naquit à Londres en l'année 1713. Resté sans fortune après la mort de son père, il soutint par ses talens sa mère et le reste de sa famille ; et, malgré le désir qu'il avait de voyager, il ne quitta sa patrie que lorsqu'il eut perdu celle à qui il devait le jour. Devenu entièrement libre, il parcourut les principales villes de l'Italie, et se lia très-étroitement avec Revelt, architecte, jouissant alors d'une réputation avantageuse. Tous deux ils allèrent en Grèce, visitèrent Athènes, mesurèrent et dessinèrent tous les monumens qui se trouvent encore dans ce pays, le berceau des arts. Stuart publia en 1762, en 3 volumes in-fol. le fruit de ses recherches. Ce superbe ouvrage qui portait le titre *d'Antiquités d'Athènes*, fit donner à Stuart le surnom d'Athénien. Nommé à son retour en Angleterre intendant de l'hôpital de Greenwich, il mourut en 1788.

STUKELEG (Guillaume), médecin et antiquaire, naquit en 1687, à Holbech, dans la province de Lincoln en Angleterre. Rongé par la goutte, il fut long-temps obligé de rester enfermé dans son cabinet, et ne trouva d'autre remède à ses douleurs que l'étude à laquelle il se livrait presque continuellement. Il a publié 1° *Curiosités de la Grande-Bretagne*, in-fol., 1776, Londres ; 2° *Palæographia sacra*, in-4° ; 3° *Palæographia Britannica*, 1744. Il mourut en 1765 à Eusthamen-Essex.

SUE (Jean), chirurgien, était né à la côte Saint-Pol vers le milieu du 17e siècle. Il vint fort jeune à Paris et y étudia la médecine sous M. Devaux chirurgien, jouissant d'une excellente réputation qui le prit en amitié. Les progrès de l'élève furent rapides et Sue ne tarda guère à égaler en talens et en connaissances, celui dont il avait reçu les premières notions de l'art de guérir. Les réglemens de l'école de médecine exigeant que les écoliers fussent interrogés en latin, il apprit cette langue à l'âge de 45 ans. Parmi quelques mémoires qu'il a publiés, on remarque particulièrement celui qui avait pour but des changemens à faire au forceps dont on se servait alors. Sue posséda parfaitement la chirurgie, et fut très-heureux dans l'exercice de cet art. Il mourut le 30 novembre 1732 ; il était bienfaisant par caractère, et les larmes que répandirent sur sa tombe les pauvres dont il avait été le protecteur et le père, furent la preuve la plus convaincante de la bonté de son cœur.

SUEN-TI, empereur de la Chine, rendit son règne remarquable par la sagesse des lois qu'il mit en vigueur. Il regardait le respect filial comme un devoir si sacré, qu'il en fit la base de plusieurs de ses réglemens : voulant récompenser les enfans qui auraient témoigné le plus de soumission envers leurs parens, il rendit une ordonnance qui enjoignait à tous les gouverneurs de l'empire, de lui donner les noms de tous ceux qui pouvaient avoir droit aux récompenses. Il voulut aussi, que pendant tout le temps destiné à rendre les honneurs funèbres aux morts, les enfans qui avaient perdu leur père ou leur mère, fussent dispensés des corvées ordinaires. Ce sage empereur régnait dans le 14e siècle.

SUEUR ou SEUR (THOMAS LE), naquit le 1er octobre 1703, à Rethel en Champagne. En 1722 il se fit minime; et acquit dans cet ordre une grande réputation de savoir. Après avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie, il fut envoyé à Rome, où il occupa en même temps à la Sapience la chaire de mathématiques, et à la Propagande celle de théologie. Il fut ensuite choisi pour coopérer à l'éducation de l'infant duc de Parme; et revint à Rome où il resta constamment jusqu'à la fin de ses jours. Le Sueur fut lié très-étroitement avec le P. Jacquier religieux très-estimable, qui concourut à tous ses écrits. Ces deux savans, dont l'amitié inaltérable honore les lettres, partagèrent constamment leurs plaisirs et leurs peines, leurs travaux et la gloire même, de manière qu'on peut dire à juste raison que tout fut commun entre eux. Pendant qu'ils s'occupaient du commentaire sur Newton, chacun faisait séparément son travail, les différens morceaux étaient ensuite comparés, et celui qui était jugé le meilleur obtenait la préférence et faisait partie de l'ouvrage. On a bien su que telle était la méthode employée par ces deux écrivains, mais on a toujours ignoré la part que chacun d'eux avait eue dans la totalité de l'ouvrage. Sans ambition, Le P. Le Sueur ne désirait ni la fortune ni les grandeurs, mais il eût été au comble de ses vœux s'il eût pu participer à l'élévation de son ami; le trait suivant en est la preuve. Le P. Jacquier se trouvant avec lui dans une assemblée nombreuse où l'on parlait du cardinalat dit « que cette dignité était un beau problème. — Je voudrais bien le résoudre pour vous, répondit Le Sueur. » Le P. Jacquier, obligé de faire un voyage en France, ne tarda pas à retourner vers son ami; et, après leur réunion, ils donnèrent sur le calcul intégral, un traité dans lequel se trouvent réunies toutes les méthodes connues jusqu'alors. Cet ouvrage, regardé comme le plus complet de tous ceux qui existaient en ce genre, fut publié en 1748, in-8; le duc de Parme en fit faire une nouvelle édition en 1765. On rapporte que, ces deux savans ayant été prévenus qu'on s'était servi de leur travail sans citer leurs noms, se contentèrent de répondre: « C'est une preuve qu'on l'a trouvé utile. »; et ne purent être déterminés par aucun motif à demander satisfaction au plagiaire. Le P. Le Sueur fut, chose extraordinaire chez les moines, généralement aimé de ses confrères; sa modestie, sa simplicité, son éloignement pour toute supériorité, durent nécessairement le garantir des traits de l'envie ou de la méchanceté. Il avait vécu sous plusieurs papes, qui tous lui avaient accordé leur estime; il reçut même plusieurs fois la visite de Benoît XIV. On croit assez généralement qu'il fut l'auteur de deux ouvrages dont l'un est intitulé: *Principes de philosophie naturelle*; et l'autre, *Institutiones philosophicæ*; le premier forme 4 vol. in-12, et le second publié en 1760, 5 vol. même format. Le P. Le Sueur fut dans sa vieillesse accablé d'infirmités, il mourut en 1770. Peu de temps avant d'expirer, et dans un de ces momens où il paraissait ne plus conserver la moindre connaissance, le P. Jacquier s'approcha de lui, et lui demanda avec émotion s'il le reconnaissait: « Oui, leur répondit-il; vous êtes celui avec qui je viens d'intégrer une équation très-difficile. » Le P. Le Sueur était correspondant de l'académie des Sciences de Paris.

SUFFREN (JEAN), naquit en 1571 à Salon en Provence et se fit jésuite. Tandis que la plus grande partie de ses confrères se livraient à l'étude des sciences et des lettres, lui s'occupait uniquement de la direction des consciences et du grand art de la prédication. D'une piété solide et plein de droiture, il devint d'abord confesseur de Marie de Médicis, et obtint ensuite la même confiance de la part de Louis XIII. Sa franchise le rendait peu propre à habiter la cour, où tout ne se dirigeait alors que par l'intrigue; aussi fut-il renvoyé parce qu'il déplut à Richelieu, pour avoir voulu se porter médiateur dans les dissentions, qui s'élevèrent entre le roi et Marie de Médicis. Cette princesse chercha à le dédommager de sa disgrâce, par l'estime qu'elle ne cessa de lui témoigner; il resta toujours attaché à sa personne et abandonna la France, pour la suivre d'abord à Londres et ensuite à Co-

logne. Arrivé à Flessingue, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1641. Le P. Suffren composa, à la demande de Saint-François de Sales, le livre de piété intitulé *Année chrétienne*, 4 vol. in-4°, ce livre écrit avec onction et simplicité, a été abrégé par le père Frizon, et réduit en 2 vol. in-12, Nancy, 1728.

SUFFREN (le bailli de), était né en Provence comme le précédent, et descendait probablement de la même famille; il était chevalier de Malte et, après avoir passé par différens grades dans la marine, il fut fait chef d'escadre. Ses grands talens, et ses connaissances dans tout ce qui était relatif aux objets maritimes, son courage et son habileté dans l'art de diriger les combats et les attaques sur mer, le firent redouter des Anglais. On le regarda dans les temps comme le vengeur des Français, et le conservateur des possessions hollandaises dans l'Inde. Il était estimé par les étrangers et par ses compatriotes, non-seulement comme général, mais aussi comme homme de bien. Les paroles suivantes, qui lui furent adressées par Alder Alikan prince indien, prouvent bien l'opinion qu'on avait sur son compte : « Jusqu'à présent, lui dit ce prince, je m'étais cru un grand homme; mais, depuis que tu as paru sur cette côte, tu m'as éclipsé. » Lorsque le bailli de Suffren parut à Versailles, il y fut accueilli avec distinction; le roi le combla d'honneurs, et lui accorda plusieurs audiences particulières. Pendant un dîner chez les ministres, où se trouvaient M. de Suffren et le comte d'Estaing, on donnait à ce dernier le titre de général, M. Destaing, se tournant alors vers M. de Suffren et le désignant, dit: « Voici le seul général qu'il y ait ici. » M. de Suffren mourut en 1789.

SUMOROKOF (Alexandre), poète russe, est regardé comme le Corneille de ce pays. Il avait reçu de la nature des dispositions heureuses, du naturel, et de la facilité dans l'esprit, et beaucoup d'agrément dans toutes ses manières. Le comte Ivanshouvalof, dont il sut se concilier les bonnes grâces, se chargea de l'introduire à la cour, et le présenta à l'impératrice Elisabeth qui l'accueillit favorablement; il fut également traité avec bienveillance par tous les grands. Ce fut lui qui donna à l'âge de 29 ans, la première pièce dramatique qui ait été écrite en langue russe; cette pièce, intitulée Kores - tragédie, eut tout le succès que l'auteur pouvait en attendre. Il fit ensuite jouer sur le théâtre de la cour, des comédies et de nouvelles tragédies. Elisabeth le nomma directeur du théâtre de Pétersbourg, et lui accorda une pension; il reçut ensuite de Catherine II, le titre de conseiller d'Etat, et la décoration de l'ordre de Sainte-Anne. Enfin, comblé d'honneurs et en même temps de richesses, il termina ses jours en 1777. Il était né à Moscow en 1727.

SURIAN (Jean-Baptiste), naquit le 10 septembre 1670, à Saint-Chamés en Provence. Il se fit oratorien, et s'occupa particulièrement de cultiver le talent qu'il avait pour la chaire. Après s'être fait entendre dans plusieurs églises, il prêcha deux avents et deux carêmes à la cour, et obtint pour récompense l'évêché de Vence. D'un caractère doux et tranquille, étranger surtout à l'intrigue et à l'ambition, il vécut en patriarche dans son diocèse qu'il dirigea en bon pasteur, ne s'occupant uniquement que du soin de son troupeau. Il répondit à quelqu'un qui lui proposait un siége plus important que le sien: « Je ne quitterai point ma femme pauvre pour une femme riche. » Suivant exactement les réglemens de l'Eglise relativement à la résidence, il ne sortait de son diocèse qu'à l'époque des assemblées du clergé auxquelles il assistait régulièrement. S'il arrivait que des paroissiens lui portassent des plaintes contre un curé, il leur répondait: « Mes enfans, souvenez-vous que les prêtres sont des hommes; votre curé se corrigera, il me l'a promis, retournez dans votre paroisse et vivez en paix. » Quoique le revenu de son évêché fût extrêmement modique, il vivait avec tant de frugalité, et mettait tant d'ordre et d'économie dans ses dépenses qu'il laissa aux pauvres en mourant des épargnes considérables. A l'époque où les Autrichiens pénétrèrent jusque dans la Provence, il fit preuve d'un grand patriotisme, et manifesta une fermeté qu'on ne devait guère attendre de sa timidité naturelle; il refusa de

satisfaire à plusieurs questions que lui fit un officier ennemi; et, pressé de lui dire en combien de temps son armée pourrait aller à Lyon, il lui répondit : « Je sais le temps dont j'aurais besoin pour faire ce voyage, mais j'ignore celui qu'il faudrait à une armée qui aurait des Français à combattre. » Quelques-uns de ses discours sont imprimés. Dans le *Recueil des sermons choisis pour les jours de carême*, publié à Liége en 1738, 2 vol. in-12, on trouve son sermon sur *le petit nombre des élus*, qui a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre. Le petit carême qu'il prêcha en 1719 a aussi été imprimé en 1778, in-12. Bien des connaisseurs ont comparé Surian à Massillon; cependant on trouve dans le dernier plus de pathétique et de pénétrant. M. Dalembert a dit « que son éloquence fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. » Il apprenait difficilement par cœur, et il disait lui-même que l'espoir de parvenir avait pu seul lui faire supporter le travail que lui donnait l'étude de ses discours. Surian était membre de l'académie; il mourut le 3 août 1754.

SURVILLE (MARGUERITE-ELÉONORE-CLOTILDE DE VALLON-CHALYS de), fille de Pulchérie Defay Collau, naquit en 1405, à Vallon, château situé dans le bas Vivarais, sur la rive gauche de l'Ardèche. Elle suça pour ainsi dire avec le lait le goût de la poésie et des beaux-arts, car sa mère, qui s'était elle-même distinguée par son esprit et par son savoir, à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn, n'avait cessé de lui vanter les charmes de l'étude et les avantages que procurent les connaissances. Marguerite n'avait que onze ans quand elle traduisit en vers un ode de Pétrarque. Christine de Pisan, après l'avoir lue, y trouva tant de grâces qu'elle ne put s'empêcher de dire « que le sceptre du Parnasse passerait de ses mains entre celles de cet enfant. » Bérenger de Surville, homme d'une taille avantageuse, plein d'amabilité et d'agrémens, tant dans ses traits que dans sa conversation, lui inspira des sentimens tendres et l'obtint pour épouse; leur mariage fut célébré en 1421. Bientôt leur bonheur fut troublé par l'indispensable nécessité où se trouva Surville d'aller rejoindre Charles VII au Puy-en-Vélay. Ce cruel départ fut célébré par Clotilde dans une héroïde datée de 1422. Ce charmant morceau qui, par l'élégance du style, les grâces de la versification et la sensibilité de l'expression, pouvait passer pour un modèle, fut critiqué par Alain Chartier, poète de ce temps; mais les rondeaux malins qui servirent de réponse à sa critique lui fermèrent la bouche et le couvrirent de ridicule. Marguerite avait publié des poésies légères qu'admira Charles, duc d'Orléans, selon l'abbé Sallier l'un des meilleurs poètes de son siècle, qui les communiqua à la reine Marguerite d'Ecosse, protectrice des savans. Cette princesse, après avoir vainement pressé Marguerite de quitter sa retraite, et de venir partager les plaisirs de sa cour, lui fit présent d'une couronne de laurier artificielle, ornée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, sur laquelle on lisait cette devise allégorique : « Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon. » Madame de Surville avait entrepris, et même, selon beaucoup de probabilités, terminé deux ouvrages anéantis par les ravages des guerres civiles, dont l'un était un poëme intitulé : *Lygdamir*, et l'autre un roman héroïque et pastoral ayant pour titre : *le Châtel d'amour*. Ses poésies eussent peut-être été perdues pour toujours si le hasard ne les eût fait découvrir. Joseph-Etienne de Surville, l'un des descendans de Clotilde, faisant en 1782 des recherches dans les archives de sa famille, avec un feudiste, trouva le manuscrit de son aïeule et l'emporta avec lui en Suisse. Il s'occupait de le faire imprimer quand il fut arrêté en France et condamné à mort comme émigré. Ce ne fut donc qu'en l'an 11 que M. Wanderbourg les publia en un vol. in-8°. Il les fit précéder d'un discours fort bien écrit sur les ouvrages et la vie de l'auteur. On ignore à quelle époque mourut Marguerite; on sait seulement qu'elle parvint à un âge fort avancé, que son corps fut transporté à Vessaux et placé dans le tombeau qui renfermait déjà les cendres de son fils et de sa belle-fille, et qu'avant sa mort elle chanta la victoire remportée en 1495 par Charles VIII à Fornoue. On trouve dans ses poésies de la naïveté, de la

vérité dans les sentimens, de la justesse dans les expressions, beaucoup de liaison dans les idées et une grande adresse dans les transitions. Voilà ce qu'a dit des poésies de Clotilde Jeanne de Vallon, l'une de ses descendantes, qui vivait au 17e siècle : « S'il est vrai que le goût consiste principalement à ne point faire entre-choquer le style et le sujet, les couleurs et les genres ; à marier avec art, mais sans que l'art y paraisse, des fleurs de tous les pays et de toutes les saisons ; à savoir quand il faut prendre vol, le ralentir, tournoyer, s'arrêter enfin ou s'étendre, et sans pour ce épuiser la mine, extraire de l'or ou des diamans d'un terrain dédaigné du vulgaire ; en un mot, avec la simple émaillure des champs simuler quelquefois l'éclat et la fraîcheur des roses de l'antiquité ; certes, ou je me trompe fort, ou ce goût, tant de fois outragé, fut le partage de ma Clotilde. Elle n'a point de ces éclairs qui d'abord éblouissent d'une lueur blafarde, et ne font que replonger plus tristement dans une obscurité profonde ; c'est un jour pur et doux, à propos éclatant, mais d'un éclat ami de la vue et qui sait recréer les yeux sans les fatiguer. » Ce morceau est rapporté en entier dans le Dictionnaire de Delandine. Clotilde, dans ses poésies, avait adopté la méthode d'entrelacer les rimes masculines et féminines. Marot ne se conforma point à cette méthode, mais elle avait cependant été suivie par Henri de Croié et Jean Molinet, poëtes plus anciens que lui.

SUTTON (Thomas), philanthrope célèbre, naquit en Angleterre dans l'année 1532. S'étant, dans le principe, destiné au barreau, il étudia les lois et suivit les leçons de plusieurs savans professeurs ; mais, cédant au goût qu'il avait pour les voyages, il parcourut différentes parties de l'Europe, et revint dans sa patrie sachant parfaitement les langues française, hollandaise et espagnole. Déjà riche par son patrimoine, sa fortune fut considérablement augmentée par le produit des mines de charbon de terre qu'il découvrit dans une très-grande quantité de propriétés foncières qu'il acheta de l'évêque de Durham. Tout semblait concourir pour en faire un homme puissant, car il épousa une femme qui lui apporta une dot très-considérable, et il eut un succès prodigieux dans toutes ses entreprises commerciales. Il manqua à son bonheur d'avoir des enfans. Après la mort de son épouse, il abandonna le monde pour se retirer dans la solitude ; et, en 1611, il fit bâtir le superbe hôpital de Charter-Housse, destiné à recevoir les indigens et les enfans délaissés. Ce bienfaiteur de l'humanité mourut à Hackney dans l'année même où il fonda cet établissement.

SUTTON (Samuel), était né à Alfreton en Angleterre, et vint établir un café à Londres après avoir servi dans sa jeunesse sous le duc de Marlborough. Il est connu pour avoir inventé en 1740 une manière simple et cependant ingénieuse de désinfecter les vaisseaux et d'en chasser le mauvais air. Ce procédé consistait à établir dans les foyers des cuisines des tuyaux qui communiquaient la chaleur dans toutes les parties des bâtimens. Cette invention fut approuvée et favorisée par le docteur Méad, médecin estimé. Cependant les ventilateurs de Hales furent généralement préférés. Sutton mourut à Londres en 1752.

SYDENHAM (Floyer), naquit en Angleterre en 1710. Il fit ses études à Oxford, et acquit des connaissances profondes dans la langue grecque. La pauvreté, sort commun de la plupart des hommes de lettres, le conduisit à une fin malheureuse, car il mourut en 1788 dans une prison où l'avait fait enfermer un traiteur chez lequel il prenait ses repas, et qu'il se trouva dans l'impossibilité de payer. Une telle mort produisit beaucoup de sensation ; et pour que les gens de lettres réduits à la misère ne soient plus exposés à une fin si malheureuse, on a fait en leur faveur une fondation qui existe encore de nos jours.

SYLVIUS (François, de le Boe), naquit en 1614 à Hanau, dans la Wéteravie. Il étudia la médecine et pratiqua cet art en Hollande, où il obtint de très-grands succès. Il alla ensuite résider à Leyde, et y devint professeur à l'université ; il fut le premier docteur qui démontra d'une manière incontestable la circulation du sang sur laquelle Guillaume Harvée avait publié un traité qui occupait alors tous les disciples d'Hippocrate ; il voulut aussi

remettre en vigueur la chimie, science presque abandonnée de son temps, et donna un cours public destiné à des leçons et à des expériences sur cette matière. Les Elzévirs imprimèrent à Amsterdam, en 1679, in-4°, la Collection de ses œuvres; il en fut publié une autre in-fol. à Venise, en 1708. Sylvius mourut à La Haie le 14 novembre 1672.

T.

TACCA (Pierre-Jacques), sculpteur célèbre, était né à Carare, et fut élève de Jean de Bologne; ses progrès furent rapides, et ses grands talens le placèrent au nombre des premiers artistes de son temps. Les morceaux qu'il fit pendant ses voyages en France et en Espagne lui assurèrent une réputation qui ne pouvait plus souffrir d'atteinte. On a de lui la statue de la reine Jeanne d'Autriche; celle de Ferdinand III, grand duc de Toscane, que l'on voit à Livourne, et les quatre esclaves en bronze, placés sur le port de cette ville; la statue de Henri IV, qui décorait, avant la révolution, le pont Neuf à Paris; et la fameuse statue équestre de Philippe IV, qui existe encore à Madrid. Tout prouve dans cet ouvrage, qui est regardé comme un chef-d'œuvre, la hardiesse et le génie de Tacca. Si on admire l'attitude du cheval, on ne peut s'empêcher d'éprouver de l'étonnement en voyant une masse énorme de 18 milliers, soutenue par les deux pieds de derrière de l'animal représenté au moment où il se cabre. Tacca a eu un fils nommé Ferdinand, à qui l'on doit la statue colossale de Ferdinand Ier; et plusieurs morceaux en relief et en ronde-bosse qui sont très-estimés. Tacca père mourut à Florence en 1640.

TANUCCI (Bernard, marquis de), naquit en 1698 à Stia, village de Toscane. Ses parens, qui étaient peu fortunés, le destinèrent au barreau et l'envoyèrent à l'université de Pise, pour y étudier le droit. Il y fit des progrès rapides, et s'y distingua par son assiduité au travail et par les grandes dispositions qu'il développa. Ses talens ne tardèrent point à être connus, et sa réputation naissante étant parvenue jusqu'aux oreilles du grand duc Gaston, il fut nommé par ce prince professeur de jurisprudence à l'université même où il avait fait ses premières études. Tanucci avait beaucoup d'esprit naturel, une conversation facile, et des manières agréables : tous ces dons de la nature lui concilièrent la bienveillance de don Carlos, infant d'Espagne, qui était venu en Italie, pour y recueillir le superbe héritage de la maison de Médicis, et à qui il avait été présenté dès les premiers jours de son arrivée. Une circonstance imprévue et dont on est assez heureux pour savoir tirer parti, conduit souvent les hommes au plus haut degré de la fortune; c'est ce qui arriva à Tanucci. Un soldat espagnol, après avoir commis un assassinat prémédité, crut pouvoir éviter le châtiment qui lui était réservé en se réfugiant dans une église; mais il fut arraché du lieu saint et livré à la justice. La cour de Rome, informée de cette violation de ses droits, réclama le soldat, et prétendit que, réfugié dans un temple, sa personne était devenue inviolable. Tanucci répondit à cette prétention du pape par un opuscule dans lequel il démontra les droits du souverain, et prouva que nulle puissance étrangère ne pouvait soustraire le coupable à son autorité et à la sévérité des lois. Cet écrit, quoique censuré et condamné par la cour de Rome, fut la cause de la fortune de Tanucci; car don Carlos, qui l'avait apprécié et qui avait reconnu dans son auteur un homme parfaitement instruit des lois et des usages de l'Italie, le choisit pour ministre aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Naples. Insinuant et adroit, de plus ambitieux, ce nouveau favori sut s'emparer entièrement de la confiance du prince, et dès

lors rien ne pouvait plus s'opposer à l'agrandissement de son pouvoir. Les places et les dignités s'accumulèrent sur sa tête; de conseiller d'État il devint surintendant général des postes, et enfin, nommé premier ministre, il ne lui manqua plus, pour être souverain, que le titre de roi. Cependant don Carlos, appelé au trône d'Espagne, alla prendre possession de ses nouveaux États; mais avant de partir il forma un conseil de régence chargé du gouvernement pendant la minorité de Ferdinand IV son fils, et nomma Tanucci président de ce conseil. On ne peut nier que ce chef de l'administration des Deux-Siciles rendit de grands services à l'État pendant que l'autorité fut entre ses mains; mais il n'en est pas moins certain que son ambition fut portée à un tel point, qu'il voulait gouverner seul, et ne laisser au prince que le nom de roi, qu'il se fit des ennemis puissans parmi les grands, qu'il s'aliéna entièrement l'esprit de la jeune reine Marie-Caroline-Louise d'Autriche, qu'il avait eu la maladresse de contrarier dans différentes occasions; et qu'enfin la véritable cause qui le força à quitter le ministère, fut la crainte de se voir exposé au ressentiment de ses ennemis qu'il ne pouvait plus braver, ayant perdu tout à coup la faveur du roi d'Espagne, qui seule avait pu le maintenir. Suivant le Dictionnaire historique de Delandine, Tanucci ne vit pendant 50 ans aucun nuage obscurcir son pouvoir ni la bienveillance du monarque dont il dirigea les conseils, et son ministère fut constamment glorieux. Quoi qu'il en soit, par des coups d'État bien calculés, il ébranla jusque dans ses fondemens la puissance des barons, et diminua grandement les droits que s'arrogeait la cour de Rome sur le temporel et le spirituel du royaume de Naples. Il resserra dans des bornes très-étroites la juridiction des nonces; il supprima des monastères, réunit des évêchés, fit nommer à l'archevêché de Naples, et força Pie VI, qui n'avait en rien concouru aux suppressions, changemens et nominations ci-dessus, à donner la bulle d'institution à l'évêque de Potenza. Il s'opposa à ce qu'on fit l'hommage annuel de la haquenée blanche, coutume avilissante établie par Charles d'Anjou, et prépara ainsi la suppression totale de ce droit qui n'eut cependant point lieu pendant son ministère. On a prétendu que par cette conduite Tanucci avait particulièrement cherché à venger le professeur de Pise de la censure portée contre lui : nous ne porterons à cet égard aucun jugement. Ce ministre quitta la cour en 1777. Il aimait et protégeait les sciences, et ce fut lui qui fit commencer les fouilles de Pompéia et d'Herculanum. Il mourut le 29 avril 1783, âgé de 85 ans.

TARGE (J.-B.), professeur de mathématiques, mort à Orléans en 1788, s'attacha particulièrement à l'étude de l'histoire, et acquit de grandes connaissances en ce genre. Il a traduit de l'anglais : 1° *Histoire d'Angleterre*, de Smollet, 19 vol. in-12; 2° *celle de la Guerre de l'Inde* depuis 1745, 2 vol. in-12; 3° *Abrégé Cronologique* des découvertes faites par les Européens, traduit de Barrow, 12 vol. in-12. Targe a publié comme auteur : 1° *Histoire d'Angleterre* depuis le traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'en 1763, 5 vol. in-12; 2° *Histoire de l'avénement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne*, 6 vol. in-12, 1772; 3° *Histoire générale d'Italie*, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à nos jours, 4 vol. in-12, 1774. On peut reprocher à Targe un peu de diffusion dans son style; mais ce défaut est compensé par l'intérêt avec lequel il présente les faits. Cet écrivain estimable vivait dans la solitude, n'avait pour société que ses livres, et pour délassement que le travail.

TARRAKANOFF (N. princesse de), était née du mariage secret d'Élisabeth, impératrice de Russie, avec Alexis Rozoumoffski. N'étant âgée que de 12 ans, elle fut en 1767 enlevée par le prince Radzivill, qui résolut de la présenter, comme concurrente au trône, à Catherine II, espérant par ce moyen modérer le despotisme insupportable avec lequel cette princesse détruisait chaque jour les droits de la Pologne. Radzivill conduisit à Rome celle dont il s'était rendu le maître; mais bientôt il fut forcé de la quitter pour retourner dans sa

patrie alors déchirée par les troubles et les dissensions. L'infortunée Tarrakanoff, confiée aux soins d'une seule gouvernante, devint la victime de la plus affreuse trahison. Alexis Orloff, vil agent du despotisme, se présenta chez la jeune princesse, feignit d'être épris d'amour pour elle, et l'assura qu'il était prêt à se sacrifier, en essayant d'opérer en sa faveur une révolution dans la Russie, ne demandant pour récompense que l'espoir d'obtenir sa main; et, affectant d'ailleurs le plus grand désir de se venger de Catherine, dont il prétendait avoir à se plaindre, il gagna la confiance de Tarrakanoff, qui s'abandonna à sa discrétion et consentit à l'épouser. Le fourbe Orloff, pour mieux s'assurer de sa victime, gagna des scélérats qui semblèrent remplir toutes les cérémonies ordinairement usitées dans les mariages, et conduisit l'infortunée qui se croyait son épouse, d'abord à Pise, et ensuite à Livourne. Arrivée dans cette dernière ville, la princesse y fut fêtée, et son époux prétendu feignit de lui préparer un spectacle qui lui était inconnu, un combat sur la mer. Au moment fixé pour le départ, Tarrakanoff monte sur une chaloupe richement ornée, et se rend, au son des fanfares et au bruit du canon, vers le vaisseau destiné à la recevoir. Mais à peine fut-elle à bord qu'on la saisit, qu'on la chargea impitoyablement de chaînes, et qu'on la jeta à fond de cale, où elle resta dans l'obscurité la plus profonde, presqu'à demi-morte, privée de toute consolation et des secours qu'on ne refuse même pas au criminel condamné. Le vaisseau fut alors dirigé vers Pétersbourg, et la malheureuse Tarrakanoff ne fut tirée de son premier cachot que pour être transportée dans un autre non moins affreux. La forteresse dans laquelle elle fut renfermée était baignée par les eaux de la Newa; cette rivière ayant été considérablement gonflée au mois de décembre 1777, par un vent impétueux qui fit refluer de ce côté les flots de la Baltique, la jeune princesse fut noyée sans qu'on eût même essayé de lui porter du secours.

TCHERNISCHEF, né en Russie, dans les commencemens du 18e siècle, eut une fin bien digne de sa vie. Cet imposteur, après avoir déserté du régiment d'Orloff, alla, en 1770, à Zapenka dans la Crimée, et se donna publiquement pour l'empereur Pierre III. La circonstance était favorable, car les papes et les prêtres du pays, désirant se venger de Catherine II, qui conservait les biens dont on les avait dépouillés, et qui refusait de les leur rendre, accréditèrent l'imposture du soldat déserteur, et lui firent en peu de temps des partisans en très-grand nombre. Leur parti avait même acquis tant de force que rien ne semblait plus devoir s'opposer à l'intention où ils étaient de mettre publiquement la couronne sur la tête de Tchernischeff. Mais un colonel russe prit des mesures pour déconcerter ce projet, et, s'étant saisi du faux empereur, il ordonna sur-le-champ de lui trancher la tête.

TÉLÉPHANE était un musicien célèbre de Samos. Cléopâtre, sœur de Philippe, roi de Macédoine, lui fit après sa mort élever un superbe tombeau dans la ville de Mégare. Voici l'épitaphe qui lui fut consacrée, et que nous a conservée l'anthologie grecque: « Orphée, par sa lyre, a surpassé tous les mortels; Nestor a eu le même avantage par la douceur de son éloquence; et Homère par l'harmonie de ses vers. Il était réservé à Téléphane, dont les restes reposent en ce lieu, d'acquérir la même gloire par son talent extraordinaire sur la flûte. » Cette épitaphe prouve combien les hommes à talens étaient honorés chez les Grecs.

TENSIO-DAÉ-DSIN (Mythol.), suivant les Japonais, dont il était la principale divinité, quitta le ciel et se fit homme pour venir habiter la terre. C'est de lui que descendent tous les souverains du Japon, et il est regardé comme le patron et le protecteur de leur empire. On célèbre avec pompe et magnificence sa fête, qui se trouve dans le neuvième mois de l'année.

TENTA, reine d'Illyrie, éprouva combien il était dangereux de s'exposer au ressentiment des Romains. Les sujets de cette souveraine, qui exerçaient impunément des pirateries sur la mer Adriatique, pillèrent plu-

sieurs négocians italiens qui naviguaient dans ces parages. Ceux-ci s'en plaignirent, et le sénat de Rome envoya des ambassadeurs réclamer près de Tenta le châtiment des coupables. Le ton de hauteur avec lequel s'exprimèrent les envoyés romains offensa la reine, naturellement fière; et cette princesse, sans songer aux suites que pouvait avoir une violation manifeste du droit des gens, condamna à mort une partie des ambassadeurs, et fit jeter en prison ceux à qui elle conserva la vie. Un semblable attentat ne resta pas impuni, car une armée romaine pénétra dans l'Illyrie l'an 232 avant Jésus-Christ, battit dans toutes les rencontres les troupes de la reine Tenta, et ne cessèrent de ravager ses États que quand elle eut renoncé à tous ses droits au trône.

THÉOPHANE, né à Mitylène, s'adonna en même temps à la poésie et à l'histoire; il suivit le parti de Pompée et devint son historiographe. En récompense de ses services, il obtint le droit de bourgeoisie à Rome et le rétablissement des habitans de Lesbos dans tous leurs priviléges. On prétend cependant qu'il trahissait secrètement son bienfaiteur, et que, sous l'apparence du plus entier dévouement, il le trompait, et servait la cause de César. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la mort de Pompée il se montra ouvertement le flatteur de son ennemi.

THIARINI (Alexandre), peintre, naquit à Bologne en 1577, et mourut en 1668, à l'âge de 91 ans. Le surnom de l'*Expressif*, qui lui fut donné, venait probablement de la manière heureuse avec laquelle il rendait les différentes passions. On a admiré dans ses ouvrages un coloris ferme et vigoureux, une manière grande, mais cependant parfois indécise. On voit à Bologne plusieurs de ses tableaux; c'est dans l'église et dans le cloître de Saint-Michel-en-Bosco qu'on trouve ce qu'il a fait de plus remarquable.

THOMAS, paya par une mort affreuse l'ambition qu'il avait eue de vouloir s'emparer du trône des Césars. Cet imposteur, sorti de parens obscurs, se fit d'abord soldat; étant ensuite parvenu de grade en grade jusqu'à celui de commandant des troupes de l'empire, il aspira au souverain pouvoir. Léon, surnommé l'Arménien, ayant péri sous le fer des assassins, l'an 820, Thomas fut assez adroit pour mettre dans son parti, non-seulement l'armée qu'il commandait, mais encore les troupes de mer. Feignant ensuite de vouloir venger la mort de Léon, il se donna pour le fils de l'impératrice Irène, se rendit à Antioche et s'y fit publiquement couronner par le patriarche Job qu'il avait aussi attaché à sa cause. Sentant bien qu'il ne devait pas donner à l'héritier du trône le temps de rassembler des troupes suffisantes pour le repousser, il marcha sans délai vers Constantinople et forma le siége de cette ville. Mais Michel-le-Bègue, qui avait succédé à Léon, le battit dans toutes les occasions, et sur mer et sur terre, et le força à chercher son salut dans la fuite. Thomas, poursuivi de tous côtés, alla se réfugier à Andrinople; mais les habitans de cette ville, ne voulant pas s'exposer au ressentiment de Michel, saisirent Thomas et le livrèrent à son rival. Michel, semblable à tous les tyrans qui non-seulement ne savent pas pardonner, mais qui insultent encore le corps de celui qu'ils ont immolé à leur fureur ou à leur vengeance, fit couper les bras et les jambes à Thomas, le fit placer sur un âne et lui fit, dans cet état, traverser tous les rangs de l'armée. Non-content de s'être montré sourd aux cris et aux gémissemens du malheureux qui demandait grâce, il prolongea son supplice autant qu'il fut possible, et finit par le faire empaler.

THOMAS (Antoine), l'un des littérateurs les plus distingués du 18e siècle, membre de l'académie française, naquit dans la ci-devant province d'Auvergne. Après avoir fait d'excellentes études, il fut nommé régent de troisième au collége de Beauvais. Le duc de Praslin, alors ministre, ayant eu connaissance de ses grands talens, l'appela dans ses bureaux et l'attacha particulièrement à sa personne. Cependant il lui retira bientôt ses faveurs, parce que Thomas ne voulut pas servir sa haine contre Marmontel, ni se mettre en concurrence, pour une place à l'académie française, avec un homme dont il connaissait le caractère et dont il estimait les talens; conduite qui an-

nonce autant de droiture que de modestie. Thomas, en quittant la maison du duc, fut fait secrétaire des ligues suisses, place créée exprès pour lui. Ce fut en 1756 que parut le premier ouvrage de Thomas. Cet ouvrage, intitulé *Réflexions historiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle de Voltaire*, in-12, est une critique sage et modérée, entièrement étrangère à l'aigreur ou à la flatterie. Thomas s'y montre le défenseur de la religion, mais aussi l'ennemi du fanatisme; il plaint les erreurs d'un écrivain célèbre, et, en combattant ses principes, il rend hommage à ses talens et se garde bien d'attaquer sa personne. Les éloges du maréchal de Saxe, de Daguesseau, de Duguay-Trouin et de Sully lui établirent, en 1759, une réputation qui ne devait jamais périr. Le premier de ces éloges, qui fut couronné par l'académie française, et dans lequel on trouve parfois réunies la précision de Tacite et l'élévation de Bossuet, mit Thomas au nombre des orateurs célèbres; les trois autres furent applaudis par l'académie, et reçus très-favorablement par les connaisseurs. « On y trouve, dit un auteur estimé, une éloquence abondante et vive, des réflexions pleines de chaleur et de philosophie, quelques vérités courageuses fortement exprimées, des traits mâles et énergiques pouvant prouver que le jeune athlète académique possédait à un degré égal l'enthousiasme de la vertu et de la gloire, l'amour des lettres et de l'humanité. » L'éloge de Descartes, quoique n'ayant pas été couronné, ajouta encore à sa gloire littéraire; mais son éloge de Marc-Aurèle acheva sa réputation, et prouva que chez lui la justesse du raisonnement ne le cédait en rien à la force de l'éloquence. Les vérités renfermées dans ce discours, qui fut lu pour la première fois dans une séance de l'académie française, tout en produisant la plus vive sensation, furent regardées comme une satire au moins indirecte du gouvernement, et la publication de l'ouvrage fut prohibée. L'auteur y fit des corrections, et obtint, cinq ans après, la permission de le mettre au jour. On a dit que c'était un beau drame moral plein de majesté, et digne d'être représenté devant des sages et des rois. L'éloge de Marc-Aurèle est incontestablement le chef-d'œuvre de Thomas. On reproche à cet orateur, dans ses autres éloges, des phrases d'une forme métaphysique et qui deviennent fatigantes par la cumulation des idées, trop d'uniformité dans ses élans, ses apostrophes et ses figures, des pensées gigantesques, des comparaisons trop multipliées, certains termes de physique trop fréquemment employés et inintelligibles pour un grand nombre de lecteurs; enfin un mélange de termes scientifiques qui, réunis à l'entassement des pensées, diminue l'intérêt et rend pénible la lecture de ses éloges. La Harpe prétend que Thomas a beaucoup de rapport avec Sénèque, qu'il éblouit comme lui; mais que, par momens, il est plus facile de l'admirer que de le lire avec plaisir. Quoique l'expression, pour l'ordinaire noble et pompeuse chez Thomas, devienne quelquefois roide et boursoufflée, on ne peut guère être de l'avis de Voltaire qui a dit *Galithomas* pour *Galimathias*. Thomas accompagne ses éloges de notes précieuses dans lesquelles on trouve en même temps de l'esprit, du jugement et du savoir, notes que bien des lecteurs préfèrent au texte lui-même. Thomas n'est pas toujours regardé comme exempt de partialité et d'illusion. Dans son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, publié en 1772, in-8°, il pèche souvent contre une des règles du raisonnement qui ne veut pas qu'on puisse conclure du particulier au général; certes, parce que quelques femmes se sont distinguées pendant la durée d'un siècle, par leurs vertus ou leurs talens, il ne s'ensuit pas que toutes les personnes du même sexe doivent être présentées sous les mêmes couleurs. C'est ce que fait assez souvent Thomas; mais il voile ces petits défauts par des beautés bien plus frappantes. Combien de tableaux énergiques, d'observations profondes, de réflexions fines ne trouve-t-on pas dans cet Essai? Il n'est guère possible de donner un tableau des courtisans de la Grèce, présenté avec plus de grâce et de décence. Le philosophe, connaissant tous les sentimens du cœur humain, se montre à chaque pas dans le parallèle des vertus et des talens des hommes et des femmes: il est bon d'observer que,

dans cet ouvrage, le but de Thomas était uniquement de montrer l'abus qu'on avait fait de l'éloge en parlant des femmes, et qu'il ne devait tout au plus qu'indiquer les autres points de critique philosophique ou de discussion morale. L'*Essai sur les Eloges*, publié en 1773, 2 vol. in-8°, est plein d'images brillantes, de pensées fortes, d'idées justes, de jugemens sains, de recherches profondes, et de connaissances nombreuses sur les orateurs tant anciens que modernes. Cet ouvrage est une galerie où se trouvent réunis les tableaux de tous les grands hommes peints avec noblesse et vérité. Des digressions, peut-être un peu trop multipliées, sont compensées par des choses neuves et bien vues, par l'instruction jointe à l'agrément, et les préceptes réunis à l'éloquence, enfin par une infinité de traits intéressans et de portraits tracés par la main d'un maître. On y trouve de plus un style pur, harmonieux, toujours naturel et sans apprêt. Thomas ne fut pas seulement orateur célèbre, il fut encore poète distingué; et quoique ses productions en ce genre ne puissent être regardées comme dignes du siècle de Virgile, elles annoncent cependant une imagination noble et élevée. On a de Thomas : *Epître au peuple; Ode sur les temps; le poëme de Jumonville*, et celui de la *Petréide* qui n'a pas été achevé. On trouve dans ce dernier ouvrage, comme dans tous les autres, des beautés et des défauts; la versification en est belle, quoique parfois monotone. Si ses magnifiques tableaux étaient embellis par des situations pathétiques et animées, on pourrait regarder comme parfait le chant où le czar Pierre, transporté au fond des mines souterraines, apprend d'un génie toutes les révolutions du globe. Les vers de Thomas ressentiraient peut-être moins la contrainte du travail s'il n'avait pas cherché à donner à tous la même harmonie. On a souvent comparé la versification à un concert dans lequel le même instrument ne doit pas toujours se faire entendre. Thomas est encore l'auteur du *Ballet d'Amphion*, joué en 1767, mais c'est la plus faible de ses productions. Il jouissait dans la société d'une grande considération personnelle; simple dans tous ses goûts, juste, modéré, doux, ami sincère, excellent fils, il n'était insensible ni à l'éloge ni à la critique; mais jamais on n'entendit sortir de sa bouche ni une expression qui sentît la vanité, ni une parole qui pût être regardée comme une injure. Quoique son extérieur annonçât un peu la gêne, on reconnaissait cependant dans toutes ses manières cette politesse qui dévoile un bon cœur et un caractère indulgent. Il se mêlait rarement dans la société aux conversations même littéraires; et, parmi ses amis, ses entretiens étaient aussi animés que féconds, et on ne l'entendait jamais sans être étonné de l'étendue de ses connaissances. Quand on le consultait, n'importe sur quel ouvrage, il ne se contentait pas d'en montrer les défauts, il indiquait encore les sources où l'on pouvait puiser des beautés. Se plaisant à rendre justice, même à ses ennemis, on l'entendait souvent faire l'éloge de ceux qui répandaient sur ses ouvrages les critiques les plus amères. L'intérieur de sa maison était l'image du bonheur; il voulait que tout ce qui l'entourait fût heureux. On mit au bas de son portrait les vers suivans :

> On ne sut en l'aimant, ce qu'on chérit le plus
> De son âme ou de son génie :
> Par ses nobles talens il irrita l'envie,
> Et la soumit par ses vertus.

Thomas craignait également le chaud et le froid; et, pour éviter d'être attaqué d'une maladie, dont était déjà mort un de ses frères, il habitait, chaque saison, le pays qui paraissait le plus favorable à sa santé. Le médecin Tronchin, pensant qu'il se fatiguait trop en parlant, lui avait, pour ainsi dire, interdit l'usage de la parole. Mais toutes ces précautions ne purent prolonger son existence, il mourut le 17 septembre 1785, au château d'Oullins près de Lyon, par l'effet de la maladie qui le menaçait depuis plusieurs années. Il vit avec calme arriver ses derniers instans; et, en passant dans l'Éternité, il montra la résignation d'un chrétien et la fermeté d'un sage. Le recueil de ses ouvrages en prose a été publié par Moutard, libraire à Paris, en 1773, 4 vol. in-12. Desessarts, aussi libraire à Paris, en a donné une autre édition en l'an X, 7 vol. in-8°; il existe aussi un Essai

sur la vie de Thomas, publié par Delere, in-8° et in-12, 1771; voici le précis, trouvé dans les manuscrits d'Hérault de Sechelles, il est copié en entier dans le Dictionnaire historique de Delandine, d'où nous l'avons tiré. « Thomas avait pour habitude, lorsqu'il se portait bien, de travailler dans son lit jusqu'à sept ou huit heures; il se levait, pour continuer son travail en se promenant. Vers les neuf heures on lui apportait son déjeuner; il se remettait sur son lit, ôtait ses souliers, s'asséyait sur ses jambes croisées, comme Malebranche, fermait ses rideaux et ses fenêtres, et se concentrait ainsi jusqu'au dîner. Dans ces momens, il ne pouvait souffrir personne dans sa chambre; il eût même été gêné, de savoir quelqu'un dans la chambre voisine. Les jours d'académie, après l'assemblée, il allait chez madame Necker, chez laquelle d'ailleurs il passait tous les jours deux heures quand elle était seule. Il avait pour elle un extrême attachement : quelquefois cependant il se reprochait le temps qu'il y passait, et disait que, si cette connaissance eut été à refaire, il ne l'aurait pas faite. A son retour, rarement il composait; il se faisait lire quelque ouvrage, mais presque jamais les ouvrages nouveaux. A la campagne, il travaillait souvent en plein air; souvent on l'a rencontré dans les allées de Chantilly et de Marly, assis le dos appuyé contre une charmille, composant à voix basse, la tête baissée, une prise de tabac à la main, qu'il portait continuellement à son nez sans s'apercevoir que c'était toujours la même. En sortant du lieu de son travail il avait l'air agité, poursuivi par sa pensée; le venait-on chercher pour dîner ou pour souper, il fallait l'arracher à l'étude: « Toujours dîner, toujours souper, toujours se coucher, disait-il, on passe plus de la moitié de sa vie à recommencer ces choses-là... » Ses auteurs favoris étaient, parmi les poètes, Euripide, Virgile, Juvenal, Lucain qu'il traduisait souvent, Metastase, Pope, et surtout l'Homère de ce dernier qu'il lisait continuellement, et qu'il préférait même à l'auteur grec. Parmi les écrivains en prose, Buffon, Voltaire, Rousseau, formaient ses lectures; c'est à l'OEdipe et à la Marianne de Voltaire qu'il donnait la préférence sur les autres pièces de cet auteur. Sa manière de parler était celle d'un homme qui éprouve un sentiment intérieur, et profondément concentré. Il parlait bien, très-purement, sans affectation, ne s'abandonnait jamais, toujours maître de lui et de ce qu'il voulait dire. Du reste, il aimait à rire d'un rire fin et malin; il racontait des histoires piquantes, et les racontait bien...; ses ouvrages ont produit des effets singuliers. Un jeune homme, après avoir lu l'éloge de Duguay-Trouin, se fit marin, et fut un homme de mérite.—Un autre, après avoir lu l'éloge de Descartes, se fit géomètre. — Un curé lui écrivait qu'en apprenant à ses paroissiens leur catechisme, il leur faisait apprendre en même temps les beaux vers de l'épître au peuple; qu'il les leur expliquait, et qu'il leur rendait par là leur condition non-seulement douce, mais honorable. Montesquieu paraissait à Thomas le premier des écrivains pour la force et l'étendue des idées, pour la multitude, la profondeur, la nouveauté des rapports. Il est incroyable, disait-il, tout ce que Montesquieu a fait apercevoir dans ce mot si court, le mot *loi*. Après Montesquieu, Thomas plaçait Buffon, pour le don de la pensée et l'art de généraliser ses idées. Après Buffon, Thomas mettait Diderot; il hésitait même s'il ne le plaçait pas sur la même ligne. Après eux, suivant lui, venait Jean-Jacques Rousseau.... Voulez-vous connaître, disait-il, la manière de lire avec fruit; quand vous prendrez un livre, lisez d'abord le titre; ensuite fermez le livre, et cherchez comment vous feriez l'ouvrage. Formez-vous mentalement une division générale qui embrasse tout ce que le sujet peut offrir; ensuite reprenez le livre, et allez à la table des chapitres; vous remplirez ensuite dans votre tête chaque chapitre; vous chercherez à vous comparer avec l'auteur; vous accoutumerez par là votre esprit aux grands efforts, aux grandes vues. Il faut toujours se mesurer, se battre avec des géants, lorsqu'on veut grandir et se fortifier. Cet exercice déploie nos membres en les allongeant, et leur communique une puissance inattendue. Quand Thomas avait con-

çu du mépris pour quelqu'un, et qu'on lui en parlait, il répondait froidement: « Je ne le connais pas. » Il était doux, patient, sobre, bon, compatissant, sensible à l'excès, jamais emporté. Il traitait ses domestiques avec bonté; jamais un mot qui pût leur faire sentir leur condition. Plusieurs hommes de lettres reçurent de lui des secours considérables, et il allait avec adresse au devant de leurs besoins....

THOMASSIN (Antoine-Vincentini, plus connu sous le nom de), était au nombre des acteurs italiens que le régent fit venir en France en 1716. Pendant quarante ans il fit les délices de la capitale, et l'amusement des étrangers, dans les rôles toujours difficiles d'Arlequin. On n'admirait pas moins sa souplesse et ses grâces toujours nouvelles que ses saillies piquantes et son jeu vrai, naturel et comique. Il avait un talent particulier pour saisir, au milieu des éclats de rire, un sentiment tendre, et pour le rendre avec une expression qui faisait succéder les larmes à la bruyante gaîté excitée par ses bouffonneries. On rapporte que Thomassin, ayant été attaqué d'une maladie vaporeuse, alla consulter le docteur Dumoulin, qui jouissait alors d'une grande réputation, et que ce médecin, à qui Thomassin ne se fit pas connaître, lui ordonna pour tout remède d'aller voir Arlequin. « Il faut donc que je meure de ma maladie, lui répondit alors le consultant, car je suis moi-même cet Arlequin auquel vous me renvoyez, et je ne pourrai jamais me faire rire. » Thomassin n'avait que 57 ans quand il mourut à Paris le 19 août 1737.

THOMÉ (N.), négociant et membre de l'académie de Lyon, avait un goût particulier pour l'agriculture, et il s'en occupa avec beaucoup de succès. Ce fut lui qui mit en vigueur, dans son pays natal et dans les environs, la culture du mûrier blanc. On a de lui : 1° *Mémoire sur la pratique du Semoir*, in-12, 1760; 2° *Mémoire sur la culture du Mûrier blanc*, in-12, 1763; 3° *Mémoire sur la manière d'élever les vers à soie*, in-12, 1767. En 1771 il a été fait une nouvelle édition de ce dernier ouvrage in-8°. M. Thomé mourut à Lyon vers 1780.

THRASEAS (Pœtus), philosophe de la secte des Stoïciens, fut accusé devant Néron d'avoir refusé d'entendre l'apothéose de Poppée, et condamné par cela même à se donner la mort de ses propres mains. Ce philosophe, entouré de sa famille qui le baignait de ses larmes, donna des consolations à chacun de ses proches; et, s'étant fait ouvrir les veines, il vit, avec le calme d'un sage, arriver son dernier moment. Pendant que son sang coulait sur le plancher, il s'écria : « Faisons une libation de ce sang à Jupiter sauveur. » Avant d'expirer, il tendit la main à Helvidius son gendre, et l'engagea à suivre son exemple. Tacite a dit à ce sujet: « Néron voulut, après le massacre des citoyens les plus distingués, anéantir la vertu même dans la personne de Thraseas. »

TIBALDI (Pelegrino), était fils d'un simple maçon; il naquit à Bologne en l'année 1522; il eut du goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture, et se distingua également dans ces trois arts; il connaissait aussi très-bien l'anatomie. Il étudia à Rome, sous Vasari, et fit de grands progrès sous ce maître distingué. Ce fut lui qui fit le tableau de Saint-Michel, que l'on voit dans la salle du château Saint-Ange. Les morceaux qui lui ont fait le plus d'honneur, comme peintre, sont : le réfectoire des pères Olivétains à Ferrare; le cloître et la bibliothèque de Lescurial en Espagne; les tableaux et les vitreaux de l'église de Saint-Laurent, à Bologne. Philippe II, qui avait fait venir Tibaldi à Madrid, le combla de présens et lui donna le titre de marquis. Les figures fortes, vigoureuses et musclées étaient celles que Tibaldi aimait peindre de préférence, sans doute à cause de ses connaissances en anatomie. Il a donné, comme sculpteur, des figures en stuc, dont on peut se former une idée en sachant qu'Annibal Carrache en prit plusieurs pour modèle, à l'époque où il fut chargé de la décoration de la galerie Farnèse. Il a été comme architecte, chargé de bâtir à Pavie le palais de la Sapience. Tibaldi mourut à Bologne, en 1592, à l'âge de 70 ans.

TILLY (Hemide), seigneur de Fontaine-Henri, près de Caen, vivait dans le 14e siècle. Il s'adonna à l'étude des sciences, et acquit des connaissances qui ne se rencontraient guère chez les gentilshommes de son temps. Après avoir suivi honorablement la carrière des armes, il chercha les moyens de rendre à sa province des services dans différens genres. Il s'appliqua d'abord à y créer plusieurs branches de commerce, et à faire des améliorations dans l'agriculture. Il porta ensuite tous ses soins vers le perfectionnement des laines, et fit venir d'Espagne des brebis et des chèvres, afin de croiser les races: c'est probablement à ces premiers essais qu'on est redevable de la supériorité reconnue des laines des environs de Caen et de Falaise sur toutes les autres de la Normandie; ainsi le projet qui se réalise maintenant dans la majeure partie de la France, avait été formé par nos anciens. Un de Tilly donna, par testament, à l'abbaye des Ardennes, ses brebis et ses chèvres venues de Séville. *Oves et capras de Sevillâ.*

TOLLET (Elisabeth), naquit en Angleterre dans l'année 1694, sous le règne de la reine Anne. Son père, qui était commissaire de marine, et qui avait pour elle beaucoup de tendresse, ne négligea rien pour son éducation. Dès son enfance elle montra de grandes dispositions; mais ses progrès surpassèrent encore toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. Elle apprit, avec une facilité surprenante, le français, le latin et l'italien. Elle cultiva aussi les arts d'agrément, et devint habile dans la musique et dans la peinture. Elle faisait des vers agréables, et avait des connaissances en géométrie. Elle fit les paroles et la musique d'un opéra intitulé: *Susanne ou l'innocence sauvée.* La collection de ses ouvrages fut publiée après sa mort arrivée en 1754.

TOMA, sectaire frénétique, vivait en Russie sous le règne de Pierre Ier; regardant comme un abus déshonorant pour la religion, les honneurs qu'on rend aux saints, et les prières qu'on leur adresse, il prêcha ouvertement contre cette coutume admise par la religion romaine; et, dans l'espoir de l'anéantir, il entra avec une hache à la main dans l'église de Saint-Alexis, et brisa toutes les statues qui s'y rencontrèrent, particulièrement celle du saint patron de l'église. On se saisit de sa personne, et, par un jugement qui ne tarda guère à être prononcé, il fut condamné à être brûlé vif. Il entendit, sans pâlir, la lecture de cette sentence terrible, plaça lui-même sa main au-dessus de la flamme qui devait le consumer, et il marcha ensuite avec une fermeté inaltérable au supplice qui l'attendait. Les douleurs que devait lui causer le feu ne purent lui arracher un gémissement, et ses dernières paroles furent une déclaration contre l'invocation des saints.

TORELLI (Pio), comte de Guastalla et de Montechiarugulo, naquit vers la fin du 16e siècle. Il fut l'ennemi déclaré des Farnèses, ducs de Parme, et soutint long-temps la guerre contre eux; mais, après une défaite, il tomba au pouvoir de ces redoutables adversaires, qui lui firent trancher la tête. Outre des richesses considérables, Torelli possédait une collection précieuse de livres, de tableaux, et de pierres gravées; cette collection, qui devait son origine à sa famille, avait été enrichie par la munificence des souverains pontifes, et par des objets de même espèce, provenant des successions de la maison Gonzague et de celle de Pic de la Mirandole; elle se trouve presqu'en entier au musée Farnèse, dont elle est encore un des principaux ornemens. On prétend que sa grande fortune, qui portait ombrage à ses envieux, fut le seul prétexte de la guerre à la suite de laquelle il perdit la vie.

TORELLI (Jacques), issu d'une famille noble, naquit en 1608 dans la ville de Fano. Il s'adonna à l'architecture, et plus encore à l'art de décorer les théâtres, et se fit, sous ces deux rapports, une réputation qui détermina Louis XIV à le faire venir en France. Ce monarque, satisfait de ses grands talens, le nomma architecte et machiniste de la cour. Il fut l'inventeur de différentes pièces à machines, qui étonnèrent tellement les spectateurs qu'on fut tenté de

croire qu'il s'y mêlait du prodige ; de ce nombre fut *l'Andromède de Corneille*. On le surnomma, à cette occasion, *le grand Sorcier*. La machine au moyen de laquelle on change en un instant toutes les décorations d'un théâtre, à l'aide d'un treuil, d'un levier et d'un contre-poids, est de son invention. Il publia, dans les temps, la description de ses machines ; et y joignit des figures en taille-douce qui en font connaître tout le mécanisme. Servandoni, qui peut-être modela ses machines sur celles de Torelli, fit cependant depuis des pièces bien plus extraordinaires. Torelli, après avoir amassé en France une fortune considérable, prit la résolution d'aller finir sa vie dans le lieu où il avait vu le jour : s'étant donc rendu à Fano, il y construisit le superbe théâtre qui servit de modèle à celui de Vienne. Il mourut en 1678, âgé de 70 ans ; il était chevalier de l'ordre de Saint-Étienne.

TORRÉ (N.) naquit au commencement du 18e siècle, dans un petit village du Milanez, situé près le lac de Côme. Son père, qui était pauvre, lui apprit pour tout métier le moyen de faire des baromètres, et l'envoya avec quelques-uns de ces instrumens chercher fortune à Paris. Le jeune Torré, doué de beaucoup d'intelligence, et rempli du désir d'apprendre, fit heureusement la connaissance de Réaumur, et suivit ses leçons. Il résolut aussi d'étudier la physique et la chimie, et employa à payer des cours tout l'argent qu'il gagnait par son travail. Il fit de grands progrès surtout en chimie, et bientôt après il ouvrit un cours d'histoire naturelle et de physique expérimentale. Mais son esprit vif et ardent ne put se borner à des démonstrations qui ne pouvaient se faire qu'avec beaucoup de tranquillité, et l'étude de la pyrotechnie lui parut beaucoup plus conforme à son caractère. Tout Paris courut pour voir *les forges de Vulcain*, qu'il donna sur le boulevart du Temple ; et on fut généralement enchanté d'un spectacle qui parut aussi surprenant que nouveau. La France entière eut connaissance du feu d'artifice qu'il exécuta à l'époque du mariage de Louis XVI ; les palmes triomphales qui, sortant du milieu d'une explosion terrible de l'Etna, s'élevèrent en conservant leur couleur naturelle, excitèrent des applaudissemens universels. Le secret de ces feux grégeois, au moyen desquels on peut brûler des vaisseaux à une très-grande distance, fut retrouvé par Torré ; mais le gouvernement, en applaudissant à cette découverte, refusa constamment d'en faire usage contre les Anglais. Le cabinet de Londres n'a pas, pendant les guerres de la révolution, montré la même générosité. Torré se reprocha dans la suite même la pensée qu'il avait eue de découvrir ces feux, dont l'expérience prouva l'activité et le succès. On assure que, convaincu par un inconnu de la possibilité de la transmutation des métaux, Torré devint alchimiste, et qu'il s'occupa long-temps du secret de faire de l'or ; mais cet inconnu disparut, et Torré le chercha vainement dans plusieurs contrées de l'Europe. Une lettre insérée dans le Mercure du 28 octobre 1780, prouve que Torré fut aussi la dupe de l'art hermétique. Cet homme, qui se laissa si facilement tromper par des charlatans, avait l'âme aussi bonne que compatissante. Il eut le plus grand soin de ses parens, qu'il mit dans une honnête aisance ; et, ne bornant pas sa bienfaisance aux siens seulement, il assistait les indigens, et prévenait souvent leurs besoins. La mort de son épouse lui causa un chagrin qu'il ne put surmonter ; et, constamment livré à la douleur, il mourut le 30 avril 1780.

TORSTENSON, né en Suède, au commencement du 17e siècle, et qu'on peut compter au nombre des généraux les plus célèbres dont l'Europe s'honore, dut sa fortune et peut-être aussi sa réputation à une circonstance heureuse, dont il sut, par son génie, tirer adroitement parti. Le roi Gustave-Adolphe, dont il était page en 1624, ayant eu connaissance qu'un corps de Lithuaniens avait fait un mouvement qui paraissait favorable pour une attaque, résolut d'en profiter ; mais il ne se trouvait près de lui aucun adjudant qu'il pût charger de porter ses ordres à un officier-général qui devait nécessairement être instruit de ses dispositions, afin de les

seconder; n'ayant pas à balancer, il fit partir Torstenson, qui fut bientôt de retour. Mais, pendant cet espace de temps, les ennemis changèrent de marche et déconcertèrent les projets de Gustave, qui fut désespéré de l'ordre qu'il avait donné. Torstenson, voyant l'anxiété du prince, lui dit : « Sire, daignez me pardonner : voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre opposé. » La surprise du monarque égala sa joie; mais, réservant à son page une surprise agréable, il le quitta sans lui dire un seul mot. Lorsque le soir, Torstenson se présenta pour servir à table, le roi lui ordonna de s'asseoir à ses côtés, le fit souper avec lui, et, après lui avoir témoigné sa satisfaction, il le nomma enseigne dans ses gardes. Quinze jours après il lui donna une compagnie, et le fit ensuite colonel d'un régiment.

TOURNES (Jean de), imprimeur à Lyon, et contemporain de Sébastien Gryphe, eut un fils qui porta son nom de Jean, et qui, comme lui, s'occupa aussi de l'imprimerie. Tous deux ils donnèrent plusieurs excellentes éditions, mais que les caractères italiques, dont ils se servaient rendaient fatigantes à lire. Le fils a publié en 1559, in-8°, un *Recueil latin de portraits et de vies des anciens philosophes*; et il a traduit en français les ouvrages italiens ci-après : 1° *les Fortifications de Jérôme Cataneo*; 2° *les nouvelles de Bandello*; 3° *l'Écurie de Marco Panari*. Des motifs de religion le décidèrent à quitter Lyon et à se retirer à Genève; il y mourut on ne sait trop en quelle année. Ses descendans allèrent dans la suite s'établir à Lyon, et eurent des relations de commerce très-importantes avec l'Italie et l'Espagne, où ils envoyèrent une quantité immense de livres latins. La famille des Tournes était regardée comme la plus ancienne qui ait été connue par ses talens dans la typographie, c'est ce qui détermina Jean Chrétien Wolf à lui dédier l'ouvrage en 2 vol. in-8°, qu'il publia en 1749, sur les monumens de l'imprimerie. Les Tournes ont entièrement abandonné le commerce.

TOURNEUR (Pierre le), naquit en 1736 à Valognes, ville de la Basse-Normandie. Il débuta dans la carrière littéraire par concourir pour les prix académiques, et plusieurs de ses discours furent couronnés à Besançon et à Montauban. On trouve dans tous l'éloquence réunie à la philosophie, et un style en même temps, harmonieux et noble. Le Tourneur fit ensuite paraître sa traduction des Nuits d'Young; et c'est à dater de cette époque que son nom occupa un rang honorable dans la république des lettres. Dans cet ouvrage, qui est une imitation plutôt qu'une traduction, Le Tourneur ne suit Young que dans les endroits qui peuvent être rendus avantageusement dans notre langue; il éloigne avec soin les lieux communs et les répétitions qui s'y rencontrent pour y substituer des idées et des images analogues aux mœurs de nos jours. Les Nuits d'Young eurent un succès universel, et on les vit bientôt entre les mains du jeune homme et du vieillard, de la prude et de la femme sensée, comme entre celles du littérateur et de l'homme instruit. Tout le monde admira la morale saine et souvent même sublime qui s'y rencontre partout, et les prédicateurs se firent en quelque sorte gloire d'en insérer dans leurs sermons des morceaux qui se trouvaient analogues aux sujets qu'ils y traitaient. Le Tourneur traduisit depuis plusieurs autres ouvrages anglais; de ce nombre sont, 1° *Les Méditations d'Harvey*; 2° *L'Histoire de Richard Savage*; 3° *Ossian, fils de Fingal*; 4° *Les Poésies galliques*; 5° *Une grande partie de l'Histoire universelle*; 6° *Les Œuvres de Shakespeare*; 7° *Les Vues de l'évidence de la religion chrétienne*; 8° *Clarisse*, 10 vol. in-8., etc. L'auteur a joint à la plupart de ces traductions des discours ou préfaces dans lesquelles on trouve des idées fortes, et qui prouvent que, s'il s'est borné à faire des traductions, ce n'est que par modestie ou par défiance de ses propres moyens, ayant pu devenir un très-bon écrivain original. On reproche à Le Tourneur dans ses traductions parfois un peu d'emphase; mais ce petit défaut disparaît facilement, quand on fait attention au style, qui est partout lié, soutenu et uniforme, mérite qui se trouve maintenant dans bien peu d'écrits. Sa traduction de Shakespeare fut pour lui une source de désagrémens; on lui fit

un crime d'avoir mis au jour les beautés contenues dans les œuvres de ce poète. Voltaire surtout se déchaîna ouvertement contre lui; et la lettre suivante, écrite à La Harpe, prouve jusqu'à quel point se porte l'irritation de son esprit: « Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé *Le Tourneur*, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespeare comme le seul modèle de la véritable tragédie? Il l'appelle le dieu du théâtre! Il sacrifie tous les Français, sans exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespeare, qu'on prendrait pour des pièces de la foire, faites il y a deux cents ans. Il y en aura encore cinq volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris, pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et, pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare; c'est moi qui le premier, montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. » Le Tourneur supporta toutes ces injures et bien d'autres encore, avec un calme qui prouva combien était grande sa modération, et en même temps tout l'empire qu'il avait sur lui-même. On a dit de cet auteur estimable que sa vie avait été un cours de vertus privées et de philosophie pratique; que, doux, patient et laborieux, et constamment renfermé dans son cabinet, il ne se mêla jamais des agitations publiques, ni des rivalités littéraires; que dans la société où il portait la candeur et la timidité d'un enfant, sa conversation était aussi douce que ses mœurs, et que sa maison fut l'image du calme et du bonheur. On ajoute que jamais il ne fut tourmenté par l'envie ni par le désir d'acquérir une grande réputation; qu'il se montra toujours obligeant envers ceux qui exerçaient la même profession que lui; qu'il fut excellent maître, époux et père tendre, et ami aussi fidèle que plein de zèle et de dévouement; qu'enfin il ne connut pendant sa vie que les sentimens honnêtes. Il mourut à Paris le 24 janvier 1788, n'étant âgé que de 52 ans.

TREBONIUS, citoyen romain, se rendit recommandable par ses vertus et par son goût pour les beaux-arts, dont il se montra constamment le protecteur. Quoiqu'il ne descendît pas d'ancêtres illustres, les hommes les plus distingués de la république recherchaient sa société, et n'aimaient pas moins sa douceur et sa gaieté qu'ils n'admiraient sa prudence et sa droiture. Après avoir été tribun et prêteur, Trébonius fut choisi par César pour le remplacer pendant les trois mois que devait encore durer son quatrième consulat. Cependant, préférant la patrie à la faveur du dictateur, il était du nombre des conjurés qui lui arrachèrent la vie. Il était loin de prévoir alors qu'il périrait d'une manière plus tragique encore. Ce courageux citoyen, étant proconsul en Asie, fit fermer à Dolabella les portes de Smyrne, et refusa de le laisser entrer dans la ville. Dolabella, irrité d'un tel affront, ne tarda pas en tirer une vengeance atroce; car le proconsul étant tombé entre ses mains, il le livra aux tortures les plus affreuses, lui fit trancher la tête, ordonna qu'elle fût portée au bout d'une pique autour de la ville, et que son corps, traîné dans les rues, fût ensuite jeté dans la mer.

TREMBLEY (Abraham), fils d'un ancien syndic de Genève, naquit à cette ville dans l'année 1710. Se sentant de la répugnance pour l'état ecclésiastique, auquel on l'avait destiné dès sa

plus tendre jeunesse, il quitta la maison paternelle, et se retira en Hollande. Là il fut présenté à M. Bentinck, qui le chargea de l'éducation de ses enfans. Il alla ensuite à Londres, où il eut pour élève le jeune duc de Richemont; et en 1757 il revint à Genève. Pendant ses voyages il avait fait des observations et acquis des connaissances dont il savait tirer un parti très-avantageux dans la société; cependant, loin de faire paraitre sa supériorité, il se mettait tellement à la portée de tout le monde, que les personnes les moins instruites ne se trouvaient jamais humiliées en sortant de converser avec lui, et que les hommes de mérite ne pouvaient se lasser d'entendre les remarques intéressantes qu'il semait dans ses entretiens. Il s'était marié peu de temps après son retour de Londres; et, en faisant le bonheur de son épouse, il se conciliait par les grâces de sa conversation et la bonté de son caractère, l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient. Il s'adonna d'une manière particulière à l'étude de l'histoire naturelle, et fit dans cette science des découvertes heureuses. Il a publié les ouvrages ci-après: 1° *Mémoires sur les polypes*, Leyde, in-4°, et Paris, 2 vol. in-8°, 1744; on trouve dans cet écrit des observations précieuses et entièrement neuves; 2° *Instruction d'un père à ses enfans sur la nature et la religion*, 2 vol. in-8°, 1775, 3° *Instruction sur la religion naturelle*, 3 vol. in-8°, 1779; 4° *Recherches sur le principe de la vertu et du bonheur*, in-8° Peut-être le style de Trembley pèche-t-il un peu quant à la pureté et l'élégance; mais ses idées sont rendues avec autant de netteté que de précision, et ses raisonnemens sont présentés en même temps avec adresse et clarté. Gendre lui fut redevable d'un service important; car, faisant partie de la commission chargée de la conservation des blés destinés à alimenter la ville, il parvint à force d'étude à détruire au moins en grande partie les insectes qui sont si nuisibles aux grains de toute espèce. Trembley était membre du grand conseil de la république, de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris; il mourut dans la ville où il avait vu le jour, en 1784.

TSCHOUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), ancien bailli et chef de la noblesse du pays Messin, fut en même temps naturaliste et poète. Il a fourni à l'Encyclopédie, sur l'histoire naturelle des arbres et des végétaux, plusieurs articles écrits dans un style amphigourique et tellement emphatique, qu'il défigure les observations parfois nouvelles qui s'y rencontrent. Outre plusieurs autres écrits sur le même sujet, on a de lui: 1° *Traduction du Traité des arbres résineux conifères*, par Miller, in-8°, 1768; 2° *De la transplantation des végétaux*, in-8°, 1778; 3° *L'Etoile flamboyante*, 2 vol. in-12. Ce livre est relatif à la franche-maçonnerie. Comme poète, il est auteur: 1° de l'opéra d'Echo et Narcisse; 2° de celui des Danaïdes; 3° de deux Odes, l'une sur la nature sauvage et l'autre sur la nature champêtre. On prétend qu'il eût été fort adroit, s'il eût gardé pour ses odes, les images qui se trouvent avec profusion dans sa prose. Tschoudi était chevalier de Saint-Louis, et mourut à Paris le 7 mars 1784.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques), contrôleur-général des finances, sous le règne de Louis XVI, naquit à Paris le 10 mai 1727. Après avoir terminé ses humanités et son cours de philosophie, il se livra à l'étude de la théologie, et fit des progrès rapides dans cette science. A 22 ans, il prononça dans la Sorbonne deux discours latins, l'un sur les avantages que la religion chrétienne a procuré aux hommes, et l'autre sur les progrès de l'esprit humain. Dès cette époques, il semblait prévoir la révolution des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, et leur séparation avec la mère-patrie. Après avoir entrepris à 24 ans de traduire les Géorgiques de Virgile, Turgot adopta les principes des économistes; et, abandonnant la théologie, il s'attacha à Gournay, intendant du commerce, et le suivit dans ses voyages. A son retour il fut nommé intendant de la généralité de Limoges. Pendant douze ans qu'il remplit cette place importante, il rendit les services les plus signalés à sa province, et montra dans toutes les branches de son administration autant de lumières que d'intégrité. Sa bienfaisance et son humanité se montrèrent au grand jour pendant une di-

sette malheureusement trop longue, qui désola le Limousin et les pays circonvoisins. Non content de distribuer chaque jour des aumônes abondantes, il employa tous les moyens qui furent en sa disposition pour procurer à ses administrés les denrées de première nécessité dont le besoin se faisait particulièrement sentir. Quand l'abondance eut reparu, il s'occupa de faire diminuer les contributions énormes qui, par une erreur de calcul, pesaient depuis très-long-temps sur le Limousin; il fit ouvrir plusieurs routes nouvelles, et donna par ce moyen de l'âme et de la vie au commerce dans sa généralité, et il eut surtout soin de ne pas faire retomber sur le pauvre le poids des travaux qui semblent destinés à agrandir la fortune du riche. La corvée par tête qui était alors en usage fut convertie en une taxe pécuniaire; les ateliers de charité furent mis en activité, et une légère contribution supportée par toutes les classes de citoyens soulagea les habitans des campagnes, sur qui pesait toute la charge des corvées; enfin, pour établir la circulation libre des grains, il fit imprimer à ses frais et distribua gratuitement dans sa généralité, l'ouvrage publié par *le Trosne* à ce sujet. Nommé contrôleur-général des finances, il ne changea point de sentimens, et il s'occupa constamment d'améliorer le sort du peuple. Sans diminuer les revenus du trésor royal, il modéra les droits trop élevés perçus sur les denrées de première nécessité. Il fit supprimer la caisse de Poissi et diminuer le prix de la viande; enfin il chercha, comme on l'a dit, à accroître le commerce par la liberté, l'industrie par les droits rendus à chacun de l'exercer, l'agriculture par la simplification de l'impôt, l'aisance par le soulagement de la classe pauvre des citoyens, la perfection de l'administration générale par la popularité des administrations particulières. M. Turgot fit aussi abolir les jurandes et corporations qui mettent des entraves à l'industrie. Il disait souvent: « Dans ma famille on ne passe pas 50 ans; j'ai peu d'années à vivre, et je dois ne rien laisser d'interrompu après moi. » Selon lui tout ministre doit aimer la vérité, estimer les bons citoyens, et n'être d'aucune secte. Ses vues bienfaisantes s'étendaient sur des objets d'une autre nature; son intention était de supprimer les droits féodaux, source d'une infinité de procès et de les remplacer par un moyen qui n'eût lésé ni les propriétaires de ces droits, ni ceux qui s'y trouvaient soumis; de rendre le sol un objet de commerce dégagé de toute entrave, et de faire une réforme dans la maison domestique du roi. Mais, pour parvenir à tous ces changemens, il fallait froisser bien des intérêts, déplacer bien des hommes puissans, et par conséquent se faire un grand nombre d'ennemis: aussi tous ces projets si bien conçus restèrent sans exécution. Les personnages en crédit, qui n'approuvaient pas les réformes projetées par M. Turgot, eurent recours à des armes qui manquent rarement d'atteindre ceux contre qui elles sont dirigées, les sarcasmes et le ridicule; on inventa alors des tabatières qu'on appela des turgotines ou des platitudes, et on parvint ainsi à jeter sur toutes ses opérations une défaveur qui devait nécessairement entraîner sa disgrâce. En quittant le ministère, M. Turgot, qui était toujours resté vertueux et que l'élévation n'avait pas corrompu, pouvait au moins s'enorgueillir du bien qu'il avait fait; car, indépendamment de tous les autres services rendus à la France entière, ce fut lui qui ouvrit la Garonne et le port de Marseille au commerce des vins récoltés dans l'intérieur de la France; qui rétablit la libre circulation des grains, anéantie par l'abbé Terray en 1772; qui rendit populeux et riche le pays de Gex, en le dégageant de tout impôt indirect; qui fit respecter les propriétés souvent dévastées auparavant pour la fouille des salpêtres, et qui parvint en même temps à faire fabriquer la poudre à moins de frais, en lui donnant cependant une qualité supérieure. M. Turgot mourut le 18 mars 1776, âgé de 49 ans; son père et son frère, morts comme lui de la goutte, n'avaient pas prolongé plus loin leur carrière: l'ex-contrôleur-général avait donc eu raison de dire, « que dans sa famille on ne passait pas 50 ans. » Voici quatre vers qu'on mit au bas de son portrait, à l'époque où il fut fait contrôleur-général:

Il aime à faire des heureux;
Du sort la faveur le seconde.
Il ne doit plus former de vœux:
Il fait le bien de tout le monde.

On ne lira peut-être pas sans intérêt le portrait qu'en a fait La Harpe. « M. Turgot était un homme d'une âme forte, que rien ne pouvait écarter de la justice, même à la cour et dans les premières places ; d'une égalité d'âme et d'humeur que rien n'altérait, même au milieu des contrariétés et des dégoûts du ministère ; d'une activité laborieuse, que la maladie même ne pouvait ralentir. » Quelques heures avant sa mort il s'entretenait avec un physicien d'une expérience nouvelle d'électricité qu'il méditait. Il n'avait que deux passions, celle des sciences et celle du bien public. Dans le peu d'années qu'il occupa le ministère des finances, il tourna toutes ses vues vers le soulagement du peuple. Attaché à la doctrine des économistes, il la développa dans des édits qui tendaient à l'encouragement et à la perfection de l'agriculture. Il est le premier parmi nous qui ait changé les actes de l'autorité souveraine en ouvrages de raisonnement et de persuasion ; et c'est peut-être une question de savoir jusqu'où cette méthode nouvelle peut être utile ou dangereuse. Les suppressions et les réformes qu'il fit dans la finance lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Mais, parmi les plaintes et les reproches qu'ils se permirent contre lui, pas un n'attaqua sa probité. On ne lui contestait pas la pureté de ses intentions ; mais on disputait sur les moyens ; et peut-être en effet avait-il dans le caractère une sorte de roideur qui nuisait au bien qu'il voulait effectuer. Il eût voulu mener les affaires et les hommes par l'évidence et la conviction : et il lui arrivait de manquer les affaires et de révolter les hommes ; tandis qu'en cédant sur de petites choses, et ménageant de petites vanités, il eût pu parvenir à son but.... Les gens de cour ne pouvaient pardonner à un ministre de ne s'entourer que de gens de lettres et de philosophes. Il trouva des obstacles de tous côtés ; et quoique le roi eût dit un jour, en sortant du conseil : « Il n'y a que M. de Turgot et moi qui aimions le peuple ! » peu de temps après il le renvoya. Il est incontestable, comme l'a dit M. de Malesherbes, que les vues philanthropiques de M. de Turgot et ses innovations ont contribué à la révolution. Il a laissé quelques écrits que Condorcet a recueillis en 1782 dans ses mémoires sur sa vie et ses ouvrages.

U

ULASTA (N.), était née dans la Bohême ; mais elle alla fort jeune dans la Pologne, où elle entra au service de Libassa, épouse du duc Prézemislas. Ce seigneur la fit élever à la manière des femmes sarmates, et par conséquent elle contracta leurs mœurs et leurs usages. Elle ne tarda pas à se distinguer dans tous les exercices guerriers, et bientôt aucune de ses compagnes ne fut capable d'égaler sa dextérité à décocher des flèches, sa légèreté à monter à cheval, et sa vigueur à lancer un javelot. Ulasta, malgré ses habitudes martiales, ne fut pas insensible à l'amour ; elle aima passionnément un jeune homme, qui la trompa. L'infidélité de cet amant fut pour elle la source d'une haine implacable contre tous les hommes ; elle ne se borna pas à les détester seule ; elle inspira ses sentimens à un nombre considérable d'autres femmes, et ensemble elles formèrent l'horrible projet d'égorger leurs frères et leurs époux, et de changer le gouvernement de la Pologne. Pendant la nuit ces femmes barbares trempèrent leurs mains dans le sang de ceux qui devaient leur être chers, et, se réunissant sous le commandement d'Ulasta, elles levèrent une armée nombreuse de guerrières, et attaquèrent les troupes de Prézemilas. Elles eurent d'abord des avantages assez marquans. mais Ulasta se laissa prendre dans une embuscade, et y perdit la vie ; Privées de leur chef, les autres se dispersèrent, et mirent ainsi fin à une guerre si extraordinaire et qui avait déjà coûté beaucoup de sang.

ULPHILAS ou GULPHILAS, vivait

dans le 4e siècle, sous l'empire de Valens. Il était évêque des Goths qui habitaient la partie de la Dacie qu'on nomme Mœsie. Long-temps il sollicita pour le peuple confié à sa direction la permission de s'établir dans la Thrace, et il l'obtint enfin, mais à condition qu'il se ferait arien. Ce fut lui qui le premier traduisit la Bible en langue gothique, langue très-peu connue alors; et c'est probablement ce qui a fait regarder Ulphilas comme l'inventeur des lettres gothiques. Pour former son alphabet runique qu'il composa de vingt-six lettres classées dans un ordre nouveau, et auxquelles il donna aussi des dénominations nouvelles, il emprunta de la langue grecque, qui lui était familière, des caractères qu'il réunit à ceux de sa langue propre. La traduction d'Ulphilas est très-rare maintenant, on croit même qu'il n'en reste plus que les Évangiles. On conserva précieusement, dans la bibliothèque d'Upsal, un manuscrit que l'on nomma *Codex argenteus d'Ulphilas* : le nom *d'argenteus* vient sans doute de ce qu'il est écrit en lettres d'or et d'argent. Il en a été publié en 1665, à Dordrecht, une édition in-4°, par François Junius et Thomas Mareschal, qui y ont joint des notes intéressantes. Une autre édition, publiée à Stockholm, en 1671, in-4°, contient, avec la vulgate latine, une version suédoise et une version irlandaise.

URBAIN IV (Jacques-Pantaléon dit de Court-Palais), naquit à Troyes en Champagne, dans les commencemens du 13e siècle. Il était fils d'un savetier; Voltaire prétend qu'il exerça lui-même cette profession; mais il est constant qu'il ne vint à Paris que pour y faire ses études, et qu'à cette époque il était très-jeune. Quoi qu'il en soit, de la classe la plus obscure il parvint au sommet des grandeurs, et ne dut son élévation qu'à son mérite et à ses talens. Après avoir été ordonné prêtre, il fut fait archidiacre d'abord à Laon et ensuite à Liége. Nommé peu de temps après à l'évêché de Verdun, il fut envoyé, en qualité de légat apostolique, dans différentes contrées, et devint patriarche de Jérusalem; enfin, le 19 août 1261, il succéda à Alexandre IV et fut placé sur la chaire pontificale. En 1263 il publia une croisade contre Mainfroi, qui avait usurpé le royaume de Sicile; et, en 1264, il fit célébrer, le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, la fête du Saint-Sacrement, dont il fut l'instituteur. L'office de cette fête tel que nous le récitons encore aujourd'hui, fut composé par Saint-Thomas d'Aquin. Depuis la mort du pape Urbain, arrivée à Pérouse en 1264, jusqu'en 1305, cette solennité tomba en désuétude. Urbain IV n'était pas le premier qui eût songé à l'établissement de cette fête; car, dès l'année 1246 Robert de Torote, évêque de Liége, avait voulu qu'elle fût célébrée; et il y avait été déterminé par les fréquentes révélations qu'eut à ce sujet une religieuse hospitalière nommée Julienne, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Urbain IV, assis dans la chaire pontificale, resta constamment attaché à la France, sa patrie, et conserva un amour de prédilection pour la Champagne. Il voulut mettre Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, sur le trône de la Sicile. Il construisit plusieurs temples magnifiques, en répara d'autres, et convertit la maison dans laquelle il était né à Troyes, en une église qu'il mit sous l'invocation de Saint-Urbain. On trouve dans la bibliothèque des Pères, une paraphrase du *Miserere*; et dans le Trésor des Anecdotes du père Martenne, soixante-une lettres dont Urbain IV est l'auteur. On peut y puiser d'excellentes choses, tant pour l'histoire ecclésiastique que pour l'histoire profane. Voici une anecdote qui s'y trouve, et qui prouve combien était bon le cœur d'Urbain IV : A l'époque où il était archidiacre à Liége, il fut envoyé par le pape Innocent IV, qui se trouvait alors à Lyon, dans quelques villes d'Allemagne, pour des affaires relatives au Saint-Siége. Trois gentilshommes des environs de Trèves le firent arrêter par des gens apostés exprès, et, non contens de lui enlever ses chevaux, sa voiture, son argent et plusieurs petits meubles à son usage, ils l'enfermèrent dans une prison, et l'y retinrent quelque temps. L'élévation d'Urbain IV jeta l'épouvante d-

cœur de ces trois gentilshommes, qui se crurent perdus, et qui, pour prévenir les malheurs qui semblaient les menacer, offrirent de restituer ce qu'ils avaient pris, et une ample satisfaction pour les violences auxquelles ils s'étaient portés, conjurant seulement Sa Sainteté de les dispenser d'aller en personne recevoir l'absolution de leur faute, et se faire relever de l'excomunication qu'ils savaient avoir encourue. Ils donnaient pour motifs de cette demande les périls auxquels ils seraient exposés pendant un long voyage, tant de la part de leurs ennemis, qui étaient en grand nombre, que de celle des brigands qui infestaient les chemins. Le pape, oubliant que cette insulte lui était personnelle, donna dans cette circonstance un grand exemple de modération et de piété; car, le 9 juillet 1264, il écrivit au prieur des frères prêcheurs de Coblentz, une lettre par laquelle il lui permettait d'absoudre les coupables et de leur déclarer, de sa part, qu'en vue de Dieu il leur faisait libéralement la remise du tort et de l'injure qu'ils lui avaient faits, leur enjoignant seulement de ne pas se livrer à l'avenir à de pareilles violences.

UXELLES (Nicolas Chalon du Blé, marquis d'), était cadet d'une famille dont la noblesse remontait au 15e siècle. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais son frère aîné étant mort en 1669, il quitta le petit collet, et suivit la carrière des armes qui était plus conforme à son goût. Il se distingua dans les armées par plusieurs belles actions, et fit preuve de courage et de talent en se maintenant pendant 56 jours dans Maïence, assiégée par des forces nombreuses, et qui ne lui laissaient pas un seul instant pour respirer. Lorsqu'après la capitulation il se présenta à la cour pour y rendre compte de sa conduite, il se jeta aux pieds du roi, de la part de qui il craignait des reproches; mais Louis XIV lui dit: « Relevez-vous, monsieur le marquis; vous avez défendu la place en homme de cœur, et capitulé en homme d'esprit. » Le marquis d'Uxelles fut envoyé comme plénipotentiaire à Gertruidemberg et à Utrecht, et sut faire respecter le nom français par les étrangers. Il obtint le bâton de maréchal en 1703, et en 1718 il fut membre du conseil de régence; on prétend qu'il y ouvrit souvent de bons avis, mais que rarement ils furent adoptés. Le marquis d'Uxelles mourut en 1730, après avoir parcouru une longue et honorable carrière. Il vécut constamment dans le célibat, aussi sa famille s'éteignit-elle avec lui. Les sentimens sont si variés à son égard, qu'on ne sait trop quel jugement porter sur son compte; suivant les uns, c'était un homme froid, taciturne, et cependant plein de sens, dont l'esprit était plus sage qu'élevé et hardi, et qui n'avait ni profonde connaissance des affaires, ni talens réels pour l'administration. L'abbé de Saint-Pierre le peint comme un homme de plaisir et un fin courtisan. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tenait une excellente table, et qu'il fut assez adroit pour se maintenir non-seulement à la cour de Louis XIV, mais encore à celle du régent. Le maréchal de Villars disait, en parlant de lui: « J'ai toujours entendu dire que c'était une bonne caboche; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête. » Enfin le marquis d'Argenson, qui peut-être l'a traité un peu trop sévèrement, prétend que tout son talent pour la guerre consistait dans l'art de savoir en imposer aux militaires subalternes, en les astreignant à une sévère discipline, et en les éblouissant par son faste et sa hauteur.

V

VALLIÈRE (Jean-Florent de), embrassa le parti des armes, et parvint, par son courage et ses talens, au grade de lieutenant-général des armées du roi. On le regardait généralement comme le meilleur officier d'artillerie que possédât la France, et cette opinion était fondée sur une expérience constante. Avant lui, on regardait l'action de la poudre dans les mines comme sujette à des variations telles qu'on ne pouvait l'assujétir à aucune théorie positive; le premier il en calcula les effets, et en prouva les résultats. Chargé du commandement en chef de l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, il démonta à l'ennemi, en 24 heures, 84 pièces de canons avec 18 seulement. M. de Vallière s'était trouvé à plus de soixante siéges, et avait assisté au moins à dix batailles. Cependant ce guerrier était en société le plus doux, le plus modeste et le plus simple de tous les hommes. Il savait cependant montrer de la fermeté dans les circonstances sérieuses. On rapporte que le maréchal de Bellisle lui ayant offert le cordon rouge et la grand'croix, s'il voulait appuyer auprès du roi le projet qu'il avait de séparer l'artillerie du génie, il lui répondit : « que cette désunion lui paraissait contraire au service du roi, et que, s'il était consulté sur un semblable projet, il ne saurait dissimuler sa façon de penser. » Il était né à Paris, le 7 septembre 1667; il y mourut en 1759, âgé de 92 ans. Fontenelle lui dédia les quatre vers suivans :

> De rares talens pour la guerre
> En lui furent unis au cœur le plus humain :
> Jupiter le chargea du soin de son tonnerre,
> Minerve conduisait sa main.

M. de Vallière était membre de l'académie des Sciences. Il laissa un fils nommé Joseph-Florent, qui se distingua dans la même carrière que lui. Il écrasa les batteries ennemies au siége de Berg-op-Zoom, et ce fut lui qui, à Hustembeck, assura la victoire. Il était associé libre de l'académie des Sciences, et directeur-général de l'artillerie, quand il mourut, au commencement de 1776, âgé de 59 ans. Savant, modeste et excellent citoyen, il fut regretté de la cour et de la ville.

VARDES (François-René du Bec, marquis de), vivait sous le règne de Louis XIV. Fils du marquis de Vardes, gouverneur de la Capelle, et de Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV, il était très-jeune encore quand il fut admis à la cour. Cependant il s'y conduisit avec adresse; et après avoir été nommé d'abord gouverneur d'Aigues-Mortes, puis chevalier des ordres, il fut assez insinuant pour obtenir la confiance du monarque, et pour devenir son confident dans ce qui était relatif à madame de La Vallière, ce qui lui assurait une faveur sans bornes. Cependant il se rendit coupable envers le roi d'un acte de perfidie qu'on a peine à concevoir. Gagné par des intrigues de cour, il se réunit avec le comte de Guiche et la comtesse de Soissons; et ensemble ils écrivirent une lettre que la reine d'Espagne était censée adresser à sa fille, reine de France, et dans laquelle elle l'instruisait des infidélités multipliées de son époux. Le marquis de Vardes ne s'en tint pas là; il fit adroitement tomber les soupçons de Louis XIV sur le duc et la duchesse de Navailles, et cette famille innocente, regardée comme coupable, fut sacrifiée au ressentiment du roi. Cependant cette double fourberie ne resta pas impunie, car le véritable auteur de la lettre ayant été connu par suite d'une querelle survenue entre les trois complices, Vardes fut exilé, et resta éloigné de la cour jusqu'en 1682. A cette époque il obtint la permission d'y reparaître, et s'y maintint jusqu'à sa mort arrivée à Paris en 1688. On rapporte que Louis XIV l'ayant plaisanté sur

un habit qu'il portait, et qui n'était plus à la mode, il lui dit : « Sire, quand on a été éloigné de votre majesté, on est non-seulement malheureux, mais ridicule. » Le marquis de Vardes laissa une fille qui épousa le duc de Rohan-Chabot. Il ne laissa pas une réputation avantageuse, car tout ce qu'on peut dire de lui c'est qu'il fut intrigant, perfide et courtisan.

VARUS (Alfenus), contemporain de Virgile, était né à Crémone, où il exerça d'abord le métier de cordonnier. Mais, élevant ses idées plus haut, il se décida à quitter cet état abject et alla à Rome. Là, il suivit les leçons de Servius Severus, jurisconsulte célèbre, et fit sous lui des progrès surprenans. Bientôt ses connaissances dans le droit le conduisirent aux premières dignités de la république, et lui firent obtenir même le consulat. Il se lia avec Catulle, et fut l'ami intime du poète latin qui le chanta sous le nom de Varus, dans l'une de ses églogues. On le regretta généralement à Rome, et on lui fit, aux dépens du trésor public, des funérailles qui prouvèrent jusqu'à quel point on l'estimait. On frappa même en son honneur une médaille sur laquelle il est nommé Alphinius, et qui se trouve dans le recueil publié par Vaillant.

VASTHI, était femme d'Assuérus, roi de Perse, que l'on nomme aussi Darius, fils d'Hystaspe; elle fut répudiée par ce prince pour avoir refusé de lui obéir dans une circonstance où elle crut ne pas devoir se soumettre à ses ordres. Assuérus, vers la fin d'un festin donné à tout son peuple, et qui dura pendant sept jours, vanta, dans la chaleur du vin, la rare beauté de la reine Vasthi; et voulant prouver à tous ses convives que l'original était au-dessus du portrait, il ordonna de la faire venir vêtue en souveraine, et le diadême sur la tête. La reine, qui jugeait sainement, pensa que ce serait compromettre sa dignité, et qu'il y aurait même de l'indécence de sa part de se montrer ainsi devant une multitude d'hommes de toute espèce, dont un grand nombre pouvait avoir la tête échauffée par les vapeurs du vin; et, d'après ces raisonnemens, elle se décida à ne point sortir de ses appartemens. Telle fut la cause de sa disgrâce. Assuérus épousa ensuite Esther. On ne sait point au juste quelle était l'origine et le pays natal de cette reine Vasthi. Suivant quelques historiens, elle était la même qu'Athosse, fille de Cyrus, qui, après avoir épousé son propre frère nommé Cambyse, passa du lit d'un mage dans celui de Darius. Suivant d'autres, elle était la sœur d'Assuérus même. Mais ces conjectures sont l'une et l'autre sans fondemens. On ne peut guère ajouter foi à l'opinion des Hébreux, qui prétendent qu'Assuérus avait ordonné à Vasthi de paraître toute nue aux yeux du peuple, et que cette indécence la révolta tellement qu'elle refusa de se rendre aux ordres du roi.

VAUX (Noel de Jourda de), issu d'une famille noble de la province du Gévaudan, naquit en 1705. Il adopta la carrière des armes, et s'y distingua par son courage et son activité. Il passa par tous les grades, et fit constamment observer, par ses subordonnés, la discipline militaire; enfin il parvint par son mérite au rang de maréchal de France : le bâton lui fut accordé en 1753. Il fut ensuite nommé commandant de la Franche-Comté. Chargé, en 1769, de la direction des troupes envoyées en Corse, il fut obligé de déployer contre les habitans du pays une sévérité qui fut taxée de cruauté par un certain nombre de personnes; mais ceux qui connaissent le caractère des Corses, et qui ont quelque idée des atrocités dont ils se rendirent coupables alors envers les Français, conviendront que le général fut dans la triste nécessité d'user de représailles. La France à cette époque lui fut redevable de la conquête de cette île. Le soldat français le regarda comme sévère, mais aussi n'eut jamais à se plaindre de sa justice, et avoua qu'il distribuait avec une impartiale équité les châtimens et les récompenses. M. de Vaux fut envoyé, en 1788, dans le Dauphiné, pour apaiser des troubles qu'avaient occasionés les changemens dans la magistrature. Par sa prudence et sa fermeté, il imposa silence aux mécontens, comprima les malveillans et rétablit l'ordre. Il mourut à Grenoble le 14 septembre 1788. Il s'était trouvé à dix-neuf siéges, et avait assisté à quatre batailles et à dix combats. Il

laissa deux filles, et un neveu qui porte encore son nom.

VENIUS (OTHON), peintre et littérateur, naquit à Leyde en 1556. Après avoir fait de bonnes études, et avoir acquis les premières connaissances de l'art de peindre, il alla à Rome, où des lettres de recommandation le firent accueillir d'une manière favorable. Il resta sept ans en Italie, et fut du nombre des élèves de Frédéric Zuccharo, maître célèbre à cette époque; il consulta avec la plus grande attention les tableaux des peintres les plus distingués de son siècle et de l'antiquité, et fit plusieurs ouvrages qui méritèrent d'être remarqués. Ses pinceaux furent ensuite employés pour l'empereur d'Allemagne, le duc de Bavière et l'électeur de Cologne; à Anvers, où il se retira, il fit de superbes tableaux, destinés à l'ornement des églises; puis il quitta cette ville pour aller occuper à Bruxelles la place d'intendant de la monnaie, à laquelle l'avait nommé l'archiduc Albert. L'attachement qu'il portait à sa patrie l'empêcha de venir en France, et lui fit refuser les offres brillantes de Louis XIII, qui voulait l'attirer dans ses états. Le triomphe de Bacchus et la cène, qu'on voit dans l'église cathédrale d'Anvers, sont regardés comme les deux plus beaux tableaux de Venius. Ce peintre savait ménager avec beaucoup d'intelligence le clair obscur; on trouve beaucoup de correction dans son dessin, et une belle expression dans ses figures; ses draperies sont en général bien jetées, et ses airs de tête gracieux; enfin on peut dire de lui qu'un jugement sain et éclairé dirigea sa veine facile et abondante. Comme littérateur, Venius a publié, 1° *Bellum batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, in-4°, 1612, avec 36 fig., gravées par Tempesta; 2° *Historia hispanica septem infantium Laræ, cum iconibus*. Lara est le nom d'une famille espagnole illustre; 3° *Conclusiones physicæ et theologicæ, notis figuris dispositæ*, Leyde; 4° *Horatii flacci emblemata cum notis*, in-4°, 1607. Cet ouvrage, imprimé en 1683, à Bruxelles avec des notes en latin, en italien, en français et en allemand, a aussi été imprimé à Paris en 1646. Tancrède de Gomberville le dédia à Louis XIV encore jeune, sous le titre d'*Instruction et devoirs d'un jeune prince*; et ce plagiaire, qui n'était pas encore reconnu pour tel, fut généreusement récompensé; 5° *Amorum emblemata*, in-4°, 1608; 6° *Vita sancti Thomæ-Aquinatis*, 32 *Iconibus illustrata*; 7° *Amoris divini emblemata*, in-4°, 1615; *Emblemata ducenta*, in-4°, 1624, Bruxelles. La plupart de ces écrits sont enrichis de figures et de portraits, dessinés par l'auteur lui-même. Le célèbre Rubens fut l'un des élèves de Venius. Les talens semblaient être l'apanage de sa famille; car Gilbert et Pierre, ses frères, se distinguèrent, l'un dans la peinture et l'autre dans la gravure; et deux filles qu'il laissa furent aussi des peintres très-distingués. Venius mourut à Bruxelles en 1634.

* VERELIUS (OLAÜS), historien du 17e siècle, était né en Suède. On a de lui, 1° *Historia Gothrici et Rolfanis Westrogothiæ regum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise et des notes en latin. Ces notes sont d'autant plus intéressantes que le commentateur y explique avec beaucoup d'érudition, tout ce qui est relatif à la religion des anciens peuples du nord, in-4°, Upsal, 1664; 2° *Historia Hervaræ*. Cette histoire, aussi écrite en langue gothique, est accompagnée de longues notes et d'une version latine, in-fol., 1671, Upsal, 3° Supplément à la même histoire, in-fol., 1674; 4° *Runographia scandica antiqua*, in-fol., 1675. Avant de composer cet ouvrage, Verelius avait parcouru toutes les parties de la Suède, dans lesquelles il avait espéré pouvoir trouver des inscriptions anciennes; mais ses voyages furent peu fructueux, au moins sous ce rapport; car ces inscriptions ne fournissent aucune notion positive et ne jetèrent presqu'aucun jour sur l'histoire ancienne de ce pays. Suivant Verelius les Scaldes, regardés comme les premiers poètes de Danemarck, furent les inventeurs des runes, ou caractères dont se servent les peuples anciens du Septentrion. On plaçait ces caractères de droite à gauche, de gauche à droite, ou perpendiculairement. Verelius a remarqué que les caractères les plus anciens étaient partout les mieux gravés. Les institutions d'Odin, législateur célèbre du nord, étaient tracées avec les runes. Ce fut vers l'an 1000

que se perdit l'usage de ces caractères. Olaüs, qui à cette époque régnait sur la Suède, voulant introduire la religion chrétienne dans ses États; pensa que les runes, seuls caractères dont on s'y servait, étaient l'obstacle principal qui s'opposait à l'accomplissement de ses projets. Pour lever cet obstacle, il convoqua son sénat; et, d'après son avis, il fut convenu que les lettres latines seraient substituées aux runes; on décréta en outre que tout ce qui était relatif à l'idolâtrie, serait brûlé. Dès ce moment tous les caractères septentrionaux disparurent et seraient peut-être encore totalement ignorés, si Jean Burie, Suédois, homme très-savant dans les antiquités, n'eût entrepris en 1598 de les étudier. Ce travail présentait de grandes difficultés, mais il ne rebuta pas l'homme désireux de savoir. Verelius l'a imité; comme lui, il a étudié les monumens antiques du Danemarck et de la Suède, seule base sur laquelle il pouvait s'appuyer, et il a heureusement terminé ce que Burée avait commencé. Cet écrivain estimable mourut en l'année 1680.

VERGENNES (Charles-Gravier, comte de), issu d'une famille noble de la Bourgogne, naquit en l'année 1719. Son amour pour le travail et ses principes de droiture, plutôt que ses talens, le conduisirent aux premières places de l'Etat. Admis à la cour, il s'y fit connaître, comme ayant un esprit actif et conciliant, et en 1755, il fut envoyé à Constantinople, en qualité d'ambassadeur. Cette mission, toujours délicate, offrait alors au ministre français des difficultés sans nombre, et qui ne pouvaient être aplanies que par des moyens adroits, dirigés avec beaucoup de prudence. M. de Vergennes leva tous les obstacles, et sut, par une politique habile, mériter la reconnaissance de son roi et l'estime du grand-seigneur. Sa conduite connue de Marie-Thérèse et de Catherine II lui concilia aussi la bienveillance de ces deux impératrices. Il avait dans les affaires un coup d'œil extrêmement juste, et rien ne le prouve mieux que la réponse qu'il fit au duc de Choiseul, lorsque ce ministre l'engagea à faire déclarer la Porte contre la Russie. « Quand vous voudrez, lui disait-il, je ferai armer les Turcs; mais je vous préviens qu'ils seront battus, et que cette guerre aura une issue contraire à vos intentions, puisqu'elle rendra la Russie plus glorieuse et plus puissante. » Après son retour de Constantinople, il fut en 1771, chargé de l'ambassade de Suède, et il resta à Stockholm, pendant la révolution qui eut des résultats si favorables pour le souverain de ce pays, et à laquelle il contribua beaucoup. Louis XVI ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il le rappela, et le chargea du département des affaires étrangères. Il lui accorda en même temps une si grande confiance pour le gouvernement intérieur, que rien ne se décidait sans son avis. La France occupa alors, chez les puissances étrangères, le rang qui lui était dû, et l'on peut dire que les vertus et la bienfaisance de M. de Vergennes furent la base principale sur laquelle reposa la considération politique accordée au cabinet de Versailles. Ce ministre, regardant la guerre comme un véritable fléau, chercha constamment à l'éloigner, et mit un zèle infatigable à accommoder les différends qui pouvaient en être la cause. Personne ne désira plus que lui empêcher l'effusion du sang. La paix de Teschen, celle de 1782, la cessation des débats qui existaient depuis longtemps entre l'empereur d'Allemagne et la Hollande, furent amenées par l'esprit conciliant de M. de Vergennes. C'est encore à sa sage politique que la France dut le traité de commerce, conclu avec la Russie, l'Angleterre; celui fait avec la dernière de ces puissances, n'eut point à la vérité de résultats aussi heureux qu'on avait droit de s'y attendre, mais la faute ne peut en être imputée au conciliateur. Dans l'administration intérieure du royaume, le comte de Vergennes se montra toujours très-indulgent pour les autres, et très-sévère pour lui-même. Malgré le travail fatigant auquel il se livrait avec opiniâtreté, il n'empruntait jamais une plume étrangère, quand il s'agissait de secourir des hommes malheureux, ou de porter des consolations à ses amis; d'un accès facile, il ne refusait audience à personne, et écoutait avec bonté les plaintes et les réclamations qui lui étaient adressées. Excellent père, époux

tendre, ami constant et dévoué, il ne trouvait de plaisirs vrais, et de délassement à ses travaux, qu'au sein de sa famille, ou dans la société d'un petit nombre d'amis, dont les mœurs et les principes lui étaient parfaitement connus. On peut dire que sous bien des rapports, sa vie fut un modèle pour les hommes revêtus de grands emplois. Comme chef du conseil royal des finances, le comte de Vergennes ne s'acquit pas une réputation aussi avantageuse. On put lui reprocher de n'avoir pas mis assez d'ordre dans ce département, de s'être plus occupé des affaires étrangères et de celles de l'intérieur que du trésor public, et de n'avoir pas été assez persuadé de cette grande vérité, que les finances sont le principal ressort d'une bonne administration. Sa fortune colossale prouva, d'un autre côté, qu'en servant les intérêts du prince, il n'avait pas oublié les siens, et quoiqu'on ait prétendu que ses ennemis avaient trop exagéré ses richesses, et qu'on ait cherché à l'excuser en disant que sa fortune était loin d'atteindre celle de certains publicains, qui dépouillaient l'État en ayant l'air de le servir, son opulence scandalisa non-seulement les gens de bien, mais la France entière. Au reste sa mort fut conforme à sa vie; pénétré des grandes vérités de la religion, il reçut tous les sacremens destinés aux fidèles à qui l'idée de l'éternité ne paraît point une chimère. Pendant tout le temps de son élévation il se distingua par sa modestie, et cette vertu si précieuse chez les chrétiens, qu'on nomme humilité. Il avait demandé à être inhumé comme un simple particulier, dans le cimetière de la paroisse où il terminerait son existence, et ce fut contre son vœu bien prononcé si on lui fit des obsèques pompeuses auxquelles assistèrent plusieurs ministres et un grand nombre des principaux seigneurs de la cour. Le jour de sa mort, arrivée le 13 février 1787, fut pour Versailles un jour de deuil; le roi lui donna des larmes, et il emporta les regrets de tous ses amis. On a attribué à M. de Vergennes *un Mémoire historique et politique sur la Louisiane*, qui fut publié en l'an 10, un vol. in-8°. L'auteur, dans ce Mémoire, cherche à prouver aux Espagnols que, même en consultant leurs propres intérêts, ils devaient rendre cette colonie à la France, à qui elle avait autrefois appartenu. Dans le même volume se trouvent quatre autres Mémoires, l'un sur la Corse, le deuxième sur la Guyane, le troisième sur St.-Domingue, et le quatrième sur l'Indostan. Le comte de Vergennes était commandeur de l'ordre du Saint-Esprit; il avait 68 ans quand il mourut.

VRILLIÈRE (Louis-Phélypeaux, d'abord comte de Saint-Florentin, et ensuite duc de la), issu d'une famille qui comptait dans son sein plusieurs ministres, naquit en 1705. Dès l'âge de 24 ans il fut fait secrétaire d'état, place qu'il dut à la faveur plutôt qu'à ses talens et à ses lumières, dont on ne parla jamais. Sa signature fut souvent apposée sur des lettres de cachet, et en cela il ne se montra l'ami ni de la liberté, ni de l'humanité. Quoi qu'il ne signât et n'expédiât rien que d'après les ordres du ministre dominant, sous la dépendance duquel il ne cessa jamais d'être, l'almanach royal faisait une longue énumération des fonctions qui lui étaient attribuées. Eu 1751 il obtint le titre de ministre d'état, et en 1770 il fut décoré de celui de duc, et, pour tout dire, tant que Louis XV vécut, il obtint de ce prince des marques de bienveillance et même d'amitié, qu'on ne peut attribuer qu'à une certaine faiblesse, suite d'une longue habitude. Le duc de la Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, le roi lui écrivit la lettre la plus affectueuse; et, lorsqu'il reparut à la cour, il lui dit: « Tu n'as perdu qu'une main, et tu en trouveras toujours deux en moi pour ton service. » Pour anéantir le bruit de sa disgrâce qui avait été répandu par ses ennemis, Louis XV lui adressa ces mots, en présence de plusieurs témoins: « Il ne faut pas que vous me quittiez, vous avez trop besoin de moi, et moi de vous. » Cependant la chute de ce favori devait être prochaine, car Louis XV mourut, et dès ce moment la cour lui fut interdite. Sa disgrâce ne se borna pas là: il fut encore forcé, en 1775, de se démettre de toutes ses places. Le duc de la Vrillière distribuait, à la vérité,

avec prodigalité, des ordres arbitraires; cependant il n'était pas méchant par caractère. On assure même que, faible et doux dans son intérieur, il ne savait rien refuser à ceux qui vivaient près de lui. Il protégea quelques gens de lettres, et leur procura une honnête existence. Il mourut sans postérité, le 27 février 1777, étant membre honoraire de l'académie des Belles-Lettres. Son éloge fut prononcé dans cette société : l'orateur se borna à faire valoir son zèle pour le progrès des arts, et le soin qu'il avait pris d'augmenter et d'améliorer le Jardin du Roi.

VUILLERME-D'ALLOZ (Thérèse) naquit à Saint-Claude en 1734. Peu de femmes se sont montrées aussi bonnes, aussi vertueuses et aussi bienfaisantes qu'elle. Ses compatriotes conserveront éternellement le souvenir du courage et de l'humanité qu'elle déploya pendant et après l'événement affreux qui porta la désolation et le désespoir dans le cœur de la majeure partie d'entre eux. Un horrible incendie ravagea, le 20 juin 1799, la ville de Saint-Claude, et lui fit éprouver personnellement des pertes très-considérables; mais bien plus occupée des autres que d'elle-même, elle ne plaignait que l'infortune des malheureux dont les flammes avaient anéanti les propriétés; elle donna, dans sa maison de campagne, asile à tous ceux qui n'avaient plus de retraite; elle leur prodigua à tous des secours et des consolations, et, par ses soins touchans, elle chercha à adoucir autant qu'il était en elle le sentiment de leurs maux. Elle fut pendant toute sa vie la mère des pauvres, le refuge des orphelins et la protectriee des vieillards privés de ressources. combien de jeunes personnes dûrent à son industrieuse charité la conservation de leur honneur, et l'avantage inappréciable d'être restées vertueuses. Les grâces de sa figure égalaient la bonté de son cœur, et ses bienfaits acquéraient un nouveau prix par la manière dont ils étaient offerts. Cette femme, qui mérite à tant de titres une place distinguée dans les annales de la vertu, mourut en 1800, au château de Serger, près Saint-Claude. Elle fut généralement regrettée.

W

WAILLY (Noel-François de), né à Amiens, et mort à Paris en 1801, fit une étude approfondie de la langue française, et en développa les principes avec beaucoup d'érudition. Il a publié : 1° *la Grammaire Française*, in-12, 1754 : cette Grammaire, dont il donna ensuite un abrégé, a eu un grand nombre d'étitions; 2° *Principes de la langue Latine*, mis dans un ordre plus clair : cet ouvrage a aussi été imprimé plusieurs fois; 3° *de l'Orthographe ou moyens simples et raisonnés de diminuer ses imperfections dans la langue française*, in-12, 1775; 4° *Traductions* des commentaires de César et des oraisons choisies de Cicéron, 4 vol. in-12, 1778; 5° *Nouvelle édition* du Dictionnaire de la langue française de Richelet, et l'art de peindre à l'esprit, de Sensaric. Wailly était membre de l'Institut National. Il était d'un caractère froid et grave. Son raisonnement était juste, et son style est remarquable par sa netteté. En général, ses ouvrages sont bien soignés. Dans les discussions grammaticales, ses décisions ont souvent été regardées comme une autorité, et peut-être aurait-on dû adopter les réformes qu'il proposait sur l'orthographe. Wailly était bon citoyen, bon époux et bon père, et jouissait d'une estime méritée.

WARBURTON (Guillaume) était fils d'un procureur de Newart-sur-le-Trent, et naquit en cette ville le 24 décembre 1698. Il fit de bonnes études, et suivit quelque temps la même carrière que son père; mais il abandonna la chicane en 1726 pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il s'adonna alors à l'étude de la théologie, et se fit une réputation de savant. Cependant il resta long-temps sans obtenir ni place, ni honneur.

Sa position changea en 1754, car il fut fait, presqu'au même moment, chapelain du roi d'Angleterre, et chanoine de Durham. La même année il fut pourvu du doyenné de Bristol, et enfin de l'évêché de Glocester. Les obligations attachées à sa nouvelle dignité le forcèrent alors de mettre moins d'activité dans ses travaux littéraires, et d'ailleurs son esprit s'affaiblit insensiblement, de manière à ce qu'il ne pouvait même plus tenir une conversation suivie; et, s'il se trouvait parfois dans son état naturel, c'était seulement avec quelques-uns de ses amis. Sa société avait été très-recherchée; il avait su la rendre aussi agréable qu'instructive, par une infinité d'anecdotes qu'il racontait avec esprit, et dont il avait meublé son excellente mémoire. Ami franc et sincère, il était violent dans ses haines, si l'on peut donner le nom de haine à des emportemens que la plus légère prévenance faisait disparaître. Il était d'une forte constitution, grand de taille, mais d'une grande sobriété. On a de lui des sermons et plusieurs ouvrages dogmatiques. Ses principales productions sont : 1° *la Divine Mission de Moyse*, 5 vol. in-8° : on lit cet ouvrage avec plaisir et même avec fruit, quoiqu'il y manque un peu de méthode et parfois de la justesse dans les raisonnemens; 2° *Essai sur les Hiéroglyphes* : l'auteur prétend, dans cet ouvrage, que les figures hiéroglyphiques n'étaient point une écriture mystérieuse, mais seulement un moyen d'exposer aux yeux des peuples les choses dont on voulait perpétuer le souvenir. Cette opinion a été partagée par le président de Brosses, dans son ouvrage sur *le Mécanisme du Langage*; 3° *Julien*, ou *Discours concernant le tremblement de terre et l'éruption de feu qui firent échouer les tentatives que fit cet empereur, de rebâtir le temple de Jérusalem.* On trouve dans cet ouvrage beaucoup de savoir et beaucoup de modération. On a reproché à Warburton d'avoir montré trop d'orgueil et d'avoir voulu l'emporter sur tous ses adversaires. Son caractère bilieux et caustique lui attira de nombreux sarcasmes, et une foule de plaisanteries piquantes de la part de Voltaire, qu'il avait osé attaquer. On a aussi de Warburton une édition de *Shakespeare*, 1747, et une autre de plusieurs écrits de Pope. Il avait épousé une demoiselle fort riche, dont il eut un fils qui donnait les plus belles espérances, mais qui mourut fort jeune. Cette perte contribua beaucoup à aliéner l'esprit du père, qui termina ses jours à Glocester, le 7 juin 1779.

WARGENTIN (PIERRE), naquit en Suède dans les commencemens du 18e siècle. Il s'adonna à l'astronomie, et cette science lui fut redevable de la connaissance des équations empiriques des satellites de Jupiter, découverte très-importante qui fut publiée en 1741, et qui fut ensuite insérée par M. Delalande, dans la seconde édition de son astronomie, faite en 1771. Wargentin, uniquement occupé du progrès des sciences, n'avait pas même pensé à l'agrandissement de sa fortune. L'académie de Suède fit frapper une médaille en son honneur, et obtint une pension pour ses enfans restés pauvres. On a de lui plusieurs mémoires qui se trouvent dans la collection de ceux de l'académie des sciences de Stockholm, dans les transactions philosophiques et dans les *acta societatis upsaliensis*. Ils traitent en général des inégalités des satellites de Jupiter, par leur attraction mutuelle, de la grandeur de la terre et de sa figure, de la parallaxe des étoiles fixes, de la lune et du soleil, des comètes, du passage de Vénus en divers lieux de la Suède, des émanations solaires. Wargentin était secrétaire de l'académie des sciences de Suède, et associé de celle de Paris, il mourut à Stockholm, le 13 décembre 1783.

WITHFIELD (N), fut en Angleterre le fondateur des méthodistes, secte qui depuis quelques années, est devenue très-nombreuse. Son but étant de s'ériger en réformateur des mœurs, non-seulement en Angleterre, mais même dans l'Europe, et peut-être dans les autres parties du monde, il affecta une vertu très-sévère et la vie la plus régulière. Il commença par prêcher dans les carrefours de Londres, et fut suivi surtout par les artisans, parmi lesquels il fit beaucoup de prosélytes. Le clergé, qui le regarda comme un homm dangereux, le peignit sous les couleurs

les plus défavorables, et monta souvent les têtes contre lui à un tel point, qu'il fut exposé à des dangers pressans et poursuivi à coups de pierres par la populace. Il n'opposa jamais, aux injures et aux avanies qui lui furent faites, qu'une patience et une douceur, qui en imposèrent même à ses ennemis. Ses adhérens augmentèrent considérablement, et il fut obligé de s'adjoindre des prédicans. Enfin, soutenu par quelques personnes de distinction, il prêcha paisiblement sur la place de Moorfields, et finit par faire bâtir un temple qu'il nomma le tabernacle. Sa sobriété, son désintéressement, et surtout l'exactitude avec laquelle il dis buait aux pauvres, les aumônes q étaient déposées entre ses mains contribuèrent beaucoup à la propa tion de ses maximes, qui cependa étaient peu conformes aux principes la foi. Il fit plusieurs voyages en Am rique, et n'y fut pas moins heureu qu'en Europe. Enfin il mourut av le calme d'un homme qui, constan ment vertueux, a été le soutien le bienfaiteur de l'humanité. Ses secta teurs arrosèrent sa tombe de leurs lar mes, et son nom resta en vénératio pour eux.

Z

ZIANI (Sébastien), était doge de Venise, en 1178, époque où le goût des beaux-arts semblait anéanti dans l'Europe. Cependant, désirant d'embellir la ville dans laquelle il commandait, il fit venir de la Lombardie et de Constantinople deux architectes distingués par leurs talens, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'un tira de la Grèce deux superbes colonnes de marbre, qui furent élevées sur la place principale de Venise, et l'autre se chargea de la construction de la magnifique église de Saint-Marc. On compte dans cette église, surchargée d'ornemens, plus de cinq cents colonnes. Dans le portique est placée la statue d'un vieillard, qu'on croit être l'architecte lui-même, dont le doigt est posé sur la bouche. Les quatre fameux chevaux, connus sous le nom de chevaux de Venise, et dans lesquels tout est précieux, jusqu'au métal dont ils sont formés, se voyaient sur une galerie pratiquée au-dessus du portique. Ces chevaux amenés de Constantinople, où ils dominaient l'arc de triomphe de Néron, furent transportés, pendant la révolution de Venise à Paris, dorés sous le règne de Napoléon, et placés sur l'arc de triomphe de la place du Carrousel; mais, depuis le dernier envahissement de la France par les puissances alliées, ces superbes chevaux, sont devenus, avec une infinité d'autres *monumens* précieux, la proie des étrangers.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

IT

vec laquelle
, les anné
entre ses
coup à la p
s, qui ce
es aux prin
s voyages
s moins
. il mour
e qui, sa
té le son
nanité. Se
mbe de les
a en vena

oué sur
chevaux
ns de Ve-
s précieu
et leme
ratique
aux ané
derniere
n, les
olution
le règne
e de tou
nel; sa
ement
s alliés
devenu
mmes.

